HAL
open science

De la fibre à l'étoffe : archéologie, production et usages des textiles de Nubie et du Soudan anciens à l'époque méroïtique

Elsa Halstad

To cite this version:

Elsa Halstad. De la fibre à l'étoffe : archéologie, production et usages des textiles de Nubie et du Soudan anciens à l'époque méroïtique. Archéologie et Préhistoire. Université Charles de Gaulle - Lille III, 2015. Français. NNT : 2015LIL30058 . tel-01407253

HAL Id: tel-01407253

https://theses.hal.science/tel-01407253

Submitted on 1 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ LILLE 3 – CHARLES-DE-GAULLE
École doctorale SHS, Science de l'Homme et de la Société
LABORATOIRE HALMA, HISTOIRE, ARCHÉOLOGIE ET LITTÉRATURE DES MONDES ANCIENS
UMR 8164 (CNRS – Université de Lille, MCC)

DE LA FIBRE À L'ÉTOFFE

Archéologie, production et usages des textiles de Nubie et du Soudan anciens à l'époque méroïtique

Thèse de doctorat en égyptologie

Présentée et soutenue publiquement le 7 décembre 2015 par

Elsa Yvanez

Sous la direction de
Vincent Rondot et Thelma K. Thomas

Devant un jury composé de :

- Dominique CARDON, Directrice de recherche émérite CNRS, Ciham – UMR 5648, Uni. Lumières Lyon 2.
- Roberta CORTOPASSI, Conservatrice du patrimoine, responsable de la filière Arts décoratifs, département Restauration, Centre de recherche et de restauration des musées de France C2RMF
- David N. EDWARDS, Lecturer in Archaeology, School of Archaeology & Ancient History, University of Leicester.
- Vincent RONDOT, Directeur de recherche HDR, HALMA – UMR 8164 Lille 3, directeur du département des Antiquités égyptiennes du musée du Louvre.
- Thelma K. THOMAS, Associate Professor of Fine Arts, Institute of Fine Arts, New York University.

VOLUME I - Texte

2015

TABLE DES MATIÈRES

AVANT PROPOS **11**

DE FIL EN AIGUILLE **17**

INTRODUCTION À L'ÉTUDE DES TEXTILES MÉROÏTIQUES **17**

I. LES TEXTILES ANTIQUES ET LEUR ÉTUDE **18**

A. LA PLACE ET LE RÔLE DES TEXTILES DANS LES SOCIÉTÉS ANCIENNES 18

B. LES TISSUS ANCIENS : UN PARADOXE ARCHÉOLOGIQUE ? 20

C. DÉVELOPPEMENT DES ÉTUDES TEXTILES 28

II. LES TISSUS DU SOUDAN ET DE NUBIE : EXPOSÉ DES SOURCES DOCUMENTAIRES **33**

A. LOCALISATION DES TEXTILES : CONDITIONS CLIMATIQUES ET CONSERVATION 33

B. LES OUTILS 38

C. LIMITES IMPOSÉES PAR LES SOURCES DOCUMENTAIRES 39

D. LES DOCUMENTS ICONOGRAPHIQUES : POSSIBILITÉS ET LIMITATIONS 41

E. TRAVAUX ANTÉRIEURS 42

III. GENÈSE ET DÉVELOPPEMENT DE LA THÈSE **46**

A. NAISSANCE DU PROJET ET ACQUISITION DU CORPUS 46

B. MÉTHODES DE RECHERCHE : LA CONSTITUTION DES BASES DE DONNÉES 48

IV. LA PRODUCTION TEXTILE ET LES ÉTUDES SOUDANAISES ET NUBIENNES : PROBLÉMATIQUES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE **53**

A. LES ÉTUDES MÉROÏTIQUES : DÉVELOPPEMENTS RÉCENTS ET ATOUTS DES CULTURES MATÉRIELLES 54

B. LES PROBLÉMATIQUES PRINCIPALES SOULEVÉES PAR NOTRE RECHERCHE 55

CHAPITRE 1 **59**

DE LA FIBRE À L'ÉTOFFE **59**

I. LES MATIÈRES PREMIÈRES UTILISÉES PENDANT LA PÉRIODE MÉROÏTIQUE **64**

A. RECONNAÎTRE LES FIBRES TEXTILES 65

1. Observation à l'œil nu 66

2. Identification des fibres à l'aide d'un microscope 67

B. FIBRES D'ORIGINE ANIMALE 70

1. Pastoralisme et exploitation animale au Soudan 70

2. L'élevage des espèces laineuses 74

a. Le mouton (ovis aries L.) 74

b. La chèvre (capra hircus L.) 76

c. Le dromadaire (camelus dromedarius L.) 77

3. Traitement des fibres 78

4. Présentation générale des tissus en laine 80

a. Attestations et fréquence d'utilisation des fibres de laine 80
b. Différents types de laine 83
c. Description générale des tissus en laine 86
C. FIBRES D'ORIGINE VÉGÉTALE 88
1. Le lin 91
a. Anatomie, culture et transformation des fibres de lin 92
b. Présentation générale des tissus de lin 94
2. Le coton 98
a. Restes archéobotaniques 101
b. Principes généraux de la culture du coton 108
c. Traitement de la fibre brute 110
d. Présentation générale des tissus de coton 111
D. ÉVOLUTION CHRONOLOGIQUE DE L'USAGE DES FIBRES TEXTILES 118
1. De la période kerma à l'époque médiévale 118
2. Gros plan sur l'évolution des fibres pendant l'époque méroïtique 122
II. LES TECHNIQUES DE FILAGE 127
A. DESCRIPTION DES GESTES 128
1. Dispositif nécessaire 129
2. Techniques 130
B. LES OUTILS UTILISÉS DANS L'ESPACE MÉROÏTIQUE 133
1. Le fuseau 133
a. Description 134
b. Aménagements pour faciliter le filage 135
2. La fusaïole 137
a. Fusaïole ou perle ? : problème d'identification 138
b. Les fusaïoles du Soudan et de Nubie 142
C. LES CARACTÉRISTIQUES DES FILS MÉROÏTIQUES 171
1. Sens de torsion 172
2. Calibre et degré de torsion 173
3. Utilisation rare de fils retors 175
III. LES TECHNIQUES DE TISSAGE 177
A. LES MÉTIERS À TISSER À POIDS AU SOUDAN ET EN NUBIE 183
1. Présentation du métier à tisser méroïtique 184
a. Pesons en argile crue 184
b. Lots de pesons et taille des métiers à tisser 186
c. Poids divers 188
2. Autres outils utilisés pour le tissage 190

3. Mécanisme du métier à tisser à poids 195
a. Mise en place 196
b. Tissage 198
B. SPÉCIFICITÉS TECHNIQUES DES TISSUS MÉROÏTIQUES : STRUCTURES DE TISSAGE ET CONSTRUCTION DES ÉTOFFES 199
1. Les textiles méroïtiques : présentation générale 200
2. La structure des étoffes : différentes armures de tissage 201
a. Définition du terme « armure » 201
b. Types d'armures méroïtiques 202
3. Bords supérieurs et lisières 219
4. Bords inférieurs 224
a. Simples 224
b. Franges, glands frangés et pompons 227
c. Le travail en ajouré, une spécificité méroïtique 231
IV. ORNEMENTATION ET TRANSFORMATION DES TEXTILES MÉROÏTIQUES 238
A. COUTURE ET CONFECTION 238
1. Prédominance des toiles rectangulaires à usages multiples 239
2. Travaux d'aiguille : coutures et ourlets 240
a. Fils et aiguilles : répertoire des outils et techniques 240
b. Les coutures 241
c. Les ourlets 244
3. Exemples de mise en forme textile 246
a. Les tuniques de Qoustoul 246
b. Les pagnes, capes et tabliers méroïtiques : la couture en forme 249
c. La confection des contenants et des sacs 252
B. ORNEMENTATION DES TEXTILES MÉROÏTIQUES 254
1. Décors en ton sur ton et effets de texture 256
a. Bordures en ajouré et glands frangés 256
b. Décors en armure bouclée 258
c. Côtes et liserés de trame 259
2. Répertoire des motifs de tapisserie 261
a. Jeu de rayures 262
b. Motifs en tapisserie 265
3. La broderie méroïtique 288
a. Définition et techniques observées 288
b. Différents types de tissus brodés 289
c. Décoration et motifs 291

4. Les ornements rapportés 295
5. Le développement des décors polychromes à l'époque post-méroïtique 298
C. TANINS ET TEINTURES DANS LE ROYAUME DE MÉROÉ 302
1. Les couleurs attestées 303
2. Les procédés de teinture 309
3. Les tissus méroïtiques : un monde en bleu et blanc 311
CHAPITRE 2 317
USAGE DES TEXTILES 317
DANS L'ESPACE MÉROÏTIQUE 317
I. L'HABILLEMENT MÉROÏTIQUE 319
A. LE COSTUME ROYAL 323
1. Le souverain en costume d'origine égyptienne 325
a. Éléments constitutifs : pagnes, tabliers et ailes de faucons 326
b. Le couple royal triomphant 328
2. Le costume tripartite ou „Staatsornat" 330
a. Premières apparitions et formes du costume 331
b. Éléments du costume tripartite 334
c. La corde à pompons et le rituel d'intronisation royale 337
d. Variation du costume : le souverain en armes 340
3. Le souverain en costume de prêtre 341
4. Le costume du prince 343
a. L'ensemble tunique et manteau asymétrique 344
b. L'ensemble jupe longue / tablier 345
c. Le prince guerrier 346
5. Le costume des princesses et suivantes 348
B. LE COSTUME DES DIGNITAIRES 353
1. Le costume masculin : l'ensemble pagne-tablier-cape 354
a. Cas d'étude : la Chambre des délégués nubiens de Philae 356
b. L'ensemble pagne-culotte et tablier 361
2. Autres éléments du costume élitaire masculin 364
a. La jupe longue 364
b. Variations autour de la jupe : le cas des statues-ba 366
3. Le costume élitaire féminin 368
C. LE COSTUME DE L'ENSEMBLE DE LA POPULATION 371
1. L'habitude de la nudité 373
2. Pagnes, jupes et ceintures : des archers nubiens aux prisonniers de Méroé 375
a. Les antécédents du costume pagne-tablier 376

b. Les représentations iconographiques 378
c. Les pièces de vêtement conservées 380
d. L'iconographie des prisonniers 382
3. Les vêtements en cuir 385
a. L'artisanat du cuir au Soudan et en Nubie : présentation et applications vestimentaires 385
b. Les vestiges de vêtements en cuir 389
c. Ornementation 395
4. Le costume méditerranéen : tunique et manteau drapé 396
a. Exemples de tuniques kouchites 396
b. Tuniques et manteaux de style classique 397
c. Adaptations locales du modèle classique 400
II. LES TEXTILES EN CONTEXTE FUNÉRAIRE 405
A. LES TISSUS DANS LA TOMBE : CONTEXTES DE DÉCOUVERTE ET RITUELS FUNÉRAIRES 407
1. Les rites funéraires méroïtiques : présentation générale 407
2. La place des tissus dans la tombe 410
B. TEXTILES ET ÉQUIPEMENT FUNÉRAIRE 413
1. Enveloppes textiles et matériel funéraire : présentation 414
2. Cas d'étude : la tombe W308, Méroé, nécropole ouest 417
3. Enveloppement des objets métalliques : le cas des bronzes d'el-Hobagi 419
C. TEXTILES ET AMÉNAGEMENT DE LA TOMBE 422
1. Nattes et couvertures 422
2. Calage de la tête 425
D. DISSIMULER LE CORPS DU DÉFUNT : LINCEULS ET AUTRES ENVELOPPES FUNÉRAIRES 426
1. Les linceuls 427
a. Aspects généraux des pièces textiles utilisées 429
b. Modes d'enveloppement du corps : exemples de linceuls in situ 431
2. Linceuls, cartonnages et cercueils peints 436
a. Les cercueils peints en bois et tissu de Sedeinga 437
b. Les linceuls peints de Saï 439
3. Les vêtements dans la tombe 444
a. Des corps principalement nus 445
b. Habillage de la zone pelvienne : pagnes et ceintures 447
III. LES TEXTILES EN MILIEU URBAIN 451
A. CHIFFONS, STOCKAGE ET DÉPOTOIRS : LA COLLECTION TEXTILE DE QASR IBRIM 452
B. LES TISSUS DANS LA VILLE : HYPOTHÈSES POUR L'UTILISATION DES TISSUS DANS LE DOMAINE DES TRANSPORTS 456
C. LES TISSUS À USAGE DOMESTIQUE 461

D. LES TISSUS DANS LE TEMPLE : EXEMPLE DE L'AMÉNAGEMENT DU TEMPLE D'ISIS À QASR IBRIM 468

CHAPITRE 3 477

ORGANISATION DE LA PRODUCTION ET ASPECTS ÉCONOMIQUES DE L'ARTISANAT TEXTILE 477

I. L'ARTISANAT TEXTILE DANS LES SOCIÉTÉS ANTIQUES : ENTRE SOURCES ARCHÉOLOGIQUES ET MODÈLES THÉORIQUES 480

A. SOURCES DOCUMENTAIRES 480

B. THÉORIES POUR LA CONSTRUCTION D'UN MODÈLE ÉCONOMIQUE MÉROÏTIQUE 483

1. Le modèle pharaonique 483

2. Le modèle « soudanique » 485

C. IMPORTANCE DE L'ARTISANAT TEXTILE DANS LA CONSTITUTION ÉCONOMIQUE 487

II. FONCTIONNEMENT DE L'ARTISANAT TEXTILE : CENTRES DE PRODUCTION ET FABRICATION LOCALE 490

A. LOCALISATION DES ACTIVITÉS TEXTILES ET PRODUCTION DOMESTIQUE 492

1. Localisation des découvertes d'outils : une carte de la production textile 492

2. Intégration des activités textiles dans l'espace urbain 496

3. La production textile à l'échelle d'un petit établissement urbain : l'exemple de l'île de Tila 499

4. Aspects sociaux de la fabrication textile dans l'espace domestique 502

B. RÉGIONS ET ÉTABLISSEMENTS URBAINS : L'EXISTENCE DE « CENTRES DE PRODUCTION » ? 508

1. L'île de Méroé 509

a. Méroé-ville 510

b. Hamadab 512

c. El-Hassa 513

d. Mouweis 514

2. La Basse Nubie, l'important centre de Qasr Ibrim 516

3. La question des ateliers 519

C. CONTRÔLE DE LA PRODUCTION TEXTILE : LE RÔLE DES TEMPLES ET DES PALAIS 521

1. Le rôle des temples 522

a. Temples et outils de production textile 523

b. Temple d'Isis et production textile à Qasr Ibrim 524

2. Le rôle des palais 526

III. PRODUCTION DES MATIÈRES PREMIÈRES : ÉTENDUE ET AMPLEUR DES ACTIVITÉS COTONNIÈRES 530

A. LE COTON MÉROÏTIQUE : UNE CULTURE D'AMPLEUR 530

1. Prépondérance des textiles en coton 530

2. Géographie, climat et contradictions documentaires 531

3. Arguments environnementaux : climat, agriculture et irrigation 533
a. Cultures estivales, hivernales, et crue du Nil 533
b. Modes d'agriculture et systèmes d'irrigation 535
B. LES RÉGIONS PRODUCTRICES : HYPOTHÈSES ET DISCUSSION 542
1. La Gezira 542
2. L'île de Méroé et le Boutana occidental 546
3. La Haute Nubie 548
4. La Basse Nubie 550
C. LA CULTURE DU COTON : UN ENJEU ÉCONOMIQUE ? 551
1. Le coton : une plante à forte valeur économique 551
2. Hypothèses pour une centralisation des récoltes 557
D. LES ESPACES COTONNIERS ANTIQUES : RÔLES ET PLACE DU SOUDAN DANS L'INTRODUCTION DU COTON EN AFRIQUE 561
1. Le coton au Moyen-Orient et en Afrique : exposé des découvertes 561
2. Types de cultures et échelles de production 566
3. Le Soudan et la Nubie méroïtiques : pivots d'un monde de la culture cotonnière dans la zone saharienne 569
IV. CONCLUSION : LE TEXTILE COMME OBJET ÉCONOMIQUE 571
A. ESSAI DE DISTINCTION DE LA VALEUR ÉCONOMIQUE DES TISSUS 571
B. LE TEXTILE COMME OBJET D'ÉCHANGE : DISCUSSION AUTOUR DU COMMERCE 573
1. La circulation des textiles dans l'espace méroïtique 575
2. Échanges de produits textiles avec le monde égypto-romain : discussion autour du « commerce » du coton 579
CONCLUSION 585
BIBLIOGRAPHIE 587

AVANT PROPOS

Ce travail de doctorat, commencé en 2008 dans le cadre d'un Master à l'University College London, s'est d'abord engagé à la Sorbonne-Paris IV, puis à la Section Française de la Direction des Antiquités du Soudan (SFDAS), avant de se développer sous les auspices du laboratoire Halma-Ipel à l'université Charles de Gaulle-Lille 3. Dans toutes ces institutions, mes recherches ont bénéficié du concours de très nombreuses personnes, à qui je tiens ici à adresser mes sincères remerciements.

À Vincent Rondot, qui m'a fait l'honneur d'accepter la direction de mon doctorat à mon retour du Soudan, et qui depuis m'a toujours soutenue dans mes recherches, à travers les méandres inévitables empruntés parfois par un travail de si longue haleine. Sa confiance, ainsi que son regard aiguisé et critique furent des appuis précieux tout au long de ce projet. Merci également de m'avoir fait découvrir, il y a bien longtemps, le camping devant les pyramides de Méroé et les restaurants de Shendi. Cette thèse doit beaucoup à ce premier séjour de recherches à la SFDAS, qui m'apprit la culture soudanaise d'hier et d'aujourd'hui.

À Thelma K. Thomas, qui suivit d'un œil bienveillant l'évolution de mes travaux aux États-Unis. Ses conseils me furent très utiles, notamment pour la construction des bases de données qui forment l'assise matérielle de mon étude. En m'offrant la tutelle de l'Institut of Fine Arts de l'université de New York, elle m'ouvra l'accès à différents ateliers et tables rondes sur le thème des tissus antiques, qui firent progresser ma compréhension de l'objet textile.

À Dorian Fuller, qui porta le premier mon attention sur la production des tissus anciens du Soudan. Ses nombreuses suggestions et sa direction en matière d'archéobotanie me permirent d'aborder ce sujet pour lequel je n'étais pas spécialiste.

À tous les membres de ce jury, enseignants ou chercheurs, qui me font l'honneur d'avoir lu mon travail.

À Grace Crowfoot, Elisabeth Crowfoot et Nettie K. Adams, pionnières des études textiles en Nubie et au Soudan et modèles d'esprit.

À tous mes professeurs d'archéologie, d'égyptologie et d'histoire de l'art textile, qui ont au fil de toutes ces années nourri ma réflexion et encouragé mes projets. À Dominique

Valbelle et Pierre Tallet, de la Sorbonne, pour m'avoir offert l'opportunité de me rendre au Soudan à de nombreuses reprises. Leur enseignement est à la base de ma formation. À Stephen Quirke, John Tait, Dorian Fuller et David Wengrow, d'UCL, pour m'avoir ouvert les portes de la recherche anglo-saxonne. À Didier Devauchelle et au laboratoire de l'Halma-Ipel, pour m'avoir acceptée au sein de leur programme doctoral, alors que je venais de changer de sujet et me retrouvais sans tutelle administrative. J'espère m'être montrée digne de leur confiance. À Vincent Rondot, Claude Rilly et Vincent Francigny pour leurs accueils successifs au sein de la SFDAS, notamment lors de ma bourse BAR. De mille manières, scientifiques ou logistiques, au musée ou autour d'une assiette de *kefta*, leur appui fut décisif.

À Marie-Pierre Puybaret, tisserande et spécialiste des techniques anciennes, pour m'avoir appris le filage et le tissage. Nos essais de reconstitution des tissus méroïtiques furent riches d'enseignements.

Aux équipes du British Museum qui m'accueillirent en stage pendant plusieurs mois, particulièrement à Neil Spencer, Marcel Maré, Julie R. Anderson et Susanne Woodhouse. À celles également du Textile Museum de Washington D.C., notamment à Sumru Berger Krody, Lee Talbot et Emily Johnson. En plus de leur sujet d'étude respectif, ils m'ont tous beaucoup appris sur le monde des musées.

Aux archéologues et aux chercheurs qui m'ont accueillie sur leur chantiers de fouilles au Soudan : à Neil Spencer et à l'équipe d'Amara Ouest, à Claude Rilly, Vincent Francigny et tous les membres de la mission de Sedeinga, et enfin à Julie R. Anderson, Salah el-Din Mohamed Ahmed et à toute l'équipe de Dangeil. Leur accueil chaleureux et leurs compétences de terrain sont une inspiration constante. Merci également à Roger Joussome et Luc Laporte pour m'avoir enseignée le maniement de la truelle et les rudiments du dessin archéologique.

Une grande partie de ces 7 années de travail fut consacrée à la compilation de centaines d'objets – textiles et outils de production – non publiés. Cet exceptionnel corpus documentaire est le fruit de multiples collaborations avec différents chercheurs et conservateurs. Qu'ils en soient tous chaleureusement remerciés.

Aux équipes du British Museum pour m'avoir donné l'accès aux collections d'Abou Geili et à celles du Petrie Museum pour certains objets de Méroé. À Krzystoff Grzymski et Bill Pratt du Royal Ontario Museum pour leur accueil et leur aide précieuse lors de mon travail sur les tissus de Djebel Adda. Merci également à Jennifer Houser Wegner du Pennsylvania

Museum of Anthropology and Archaeology pour son assistance avec le matériel de Karanog. Enfin, et surtout, un immense merci à toutes les équipes du Sudan National Museum et de la National Corporation for Antiquities and Museum. À Hassan Hussein Idris, Abdel Rahman Mohamed Ali et Salah el-Din Mohamed Ahmed, qui m'ont fait confiance lors de mes différents séjours d'étude. À Shadia Abou Rabo et à tous les conservateurs du musée pour m'avoir ouvert les portes des réserves et supporté mes recherches incessantes de centaines de fusaïoles poussiéreuses ou égarées.

Tous ces projets n'auraient pas pu être menés à bien sans l'intervention financière de différents organismes, au premier rang desquels le Ministère des Affaires Étrangères, sous la forme d'une bourse BAR, le Conseil régional Nord-Pas de Calais pour une bourse de mobilité internationale, ainsi que l'école doctorale SHS et le laboratoire Halma-Ipel pour plusieurs bourses à la recherche. Je tiens à particulièrement remercier Christine Aubry, pour sa constante disponibilité alors que je résidais aux États-Unis.

Ma recherche s'est considérablement enrichie grâce aux tissus et aux outils mis au jour ces dernières années sur plusieurs sites archéologiques en cours de fouilles. L'analyse des contextes de production textile n'aurait pas été possible sans la générosité des chercheurs en charge de ces travaux, qui ont bien voulu partager avec moi leurs découvertes et leurs documentations. En premier lieu, merci à Vincent Rondot, René-Pierre Disseaux et Giorgio Nogara pour m'avoir confié le dossier des fusaïoles d'el-Hassa et m'avoir offert l'opportunité de participer à la publication du site. Merci également à Michel Baud, Marie Millet, Marc Maillot et Elisabeth David d'avoir porté à mon attention le riche matériel de Mouweis, et d'avoir passé de longs moments à s'interroger avec moi sur l'identification des objets. Merci aussi à Pawel Wolf de m'avoir communiqué une partie des inventaires d'Hamadab. Merci à Claude Rilly et Vincent Francigny pour m'avoir permis l'étude des tissus de Sedeinga. Enfin, merci à Mahmoud Suleiman Bashir, qui me montra ses découvertes à Berber et les fusaïoles ramassées à Dinder Park.

Ce travail doit aussi beaucoup à Vincent Francigny, qui en me présentant le matériel textile de Saï, me suggéra la reprise en thèse de mon sujet de Master sur les tissus méroïtiques. Son intérêt et ses encouragements me furent précieux.

Deux autres sites, fouillés il y a plus longtemps, prouvèrent être des sources capitales d'information : l'île de Tila et la ville de Qasr Ibrim. En partageant avec moi leurs archives, David N. Edwards et Nettie K. Adams me fournirent le matériel indispensable à la construction de ma réflexion. Je voudrais adresser ma plus profonde gratitude à Nettie

K. Adams, pour avoir mis à ma disposition les centaines de photographies des textiles de Qasr Ibrim conservées au Bolton Museum. Son geste généreux me donna accès à la plus formidable des collections de textiles anciens, sans laquelle mon travail aurait été bien incomplet. D'une certaine façon, mon étude est un peu la sienne.

À toutes les personnes qui ont participé, de près ou de loin, à la réalisation de ce doctorat. À Nathalie Favry pour m'avoir enseigné l'art des bases de données. À Vincent Francigny pour la précision de son œil photographique. À John-Peter et Felicity Wild pour leur correspondance instructive. À Esther Méthé pour sa formation à la manipulation des tissus anciens. À Mahmoud Suleiman Bashir, pour m'avoir accompagnée lors d'une excursion mémorable à Shendi, pour interviewer un des derniers tisserands locaux. À Fleur Letellier-Willemin, pour nos enrichissantes conversations sur la recherche textile en Égypte. À Mikael Halstad, pour ses photographies. À Laurence Yvanez et Cécile Perche qui ont eu la tâche ingrate de relire les quelques 700 pages que compte cette thèse.

Pour conclure, je voudrais remercier ma famille et mes amis, dont l'aide et la générosité ne cessa de s'exprimer, même à des milliers de kilomètres. Ce doctorat n'existerait pas sans leur soutien permanent.

À ma grand-mère Cécile, pour avoir ramené à une petite fille de six ans sa première « momie » d'Égypte, et pour avoir su aiguiser ma curiosité pour l'histoire et les arts. Merci de m'avoir emmenée découvrir les rives du Nil et de m'avoir donné un asile des plus confortables pendant les deux derniers mois nécessaires au bouclage de cette thèse. Qui l'aurait cru, de fil en aiguille et de visites au Louvre aux pyramides, le point de chaînette mène à tout !

À tous mes amis arpentant les chantiers de fouilles au Soudan et les centres de recherches égyptologiques : à Hélène, Faïza, Marie, Romain, Marc, Laurianne, Lorenzo, Savéria, Nadia, Caroline, Massimiliano, François, Camille… Votre passion archéologique et nos discussions à bâtons rompus ont contribué à mon apprentissage autant qu'à ma sérénité.

À tous ceux qui ont permis la fabrication de cette thèse, en offrant à une jeune maman le luxe absolu du temps : à Tristan d'abord, pour avoir été un si bon dormeur, et à tout mon « grand village », Dan, Terry, Mike et Jenna, Matt et Kelly, Eric et Bri, Thomas, Mélanie et Édouard, et bien sûr, le meilleur pour la fin, merci à mes parents, Gilbert et Laurence, les forçats du baby-sitting !

Un grand merci à Dan, qui m'offrit son soutien inconditionnel pendant les six dernières années et me permit de tant consacrer à ma passion. Merci de m'avoir fait garder les pieds sur terre.
Enfin, les mots ne suffisent pas à décrire ma gratitude pour mes parents, pour leur présence et leurs encouragements sans faille, depuis le tout début de mes aspirations archéologiques. Cette thèse est la vôtre.

À mes parents,
À Tristan,

Va, vis et deviens

DE FIL EN AIGUILLE
INTRODUCTION À L'ÉTUDE DES TEXTILES MÉROÏTIQUES

Depuis le début du XXe siècle, les régions traversées par le cours moyen du Nil, dans le Soudan et le sud de l'Égypte actuels, furent très régulièrement animées par de nombreuses fouilles archéologiques qui, en mettant au jour sites urbains et funéraires, ont révélé les vestiges des cultures kouchites. L'époque méroïtique, jusqu'alors seulement connue par le biais de rares sources littéraires antiques, s'est alors trouvée formidablement mise en lumière. À la suite de la période napatéenne (VIIIe – IVe siècles av. notre ère), l'époque méroïtique s'étend globalement des environs de 300 av. J.-C. jusqu'à 550 ap. J.-C. Elle se partage en deux phases : la période méroïtique elle-même, et la période post-méroïtique. La date charnière se situe aux environs de 350 ap. J.-C., moment où le pouvoir politique, autrefois unique et centralisé dans la capitale de Méroé, se scinde pour créer plusieurs entités réparties le long du fleuve[1]. Si l'histoire politique du pays s'en trouve bouleversée, la continuité qui unie les cultures matérielles et philosophiques des deux périodes est indéniable.

L'époque méroïtique incarne une période décisive pour l'Histoire du Soudan et de l'Afrique, pendant laquelle le royaume souverain de Méroé, puis ses successeurs de Ballana, Tanqasi et el-Hobagi, surent faire une synthèse entre les traits culturels locaux, ancrés depuis le royaume de Kerma (2500-1500 av. notre ère), l'héritage de l'Égypte pharaonique et l'influence du monde gréco-romain[2].

Dans les pas des archéologues, de nombreux témoignages de la production textile sont sortis des sables : les reliefs sculptés des temples et des chapelles funéraires montraient des personnages habillés de riches costumes, les sites urbains livraient de nombreuses fusaïoles, et certaines tombes ou niveaux d'occupation contenaient des restes textiles très bien conservés. C'est cet ensemble de données que nous nous proposons d'étudier dans le présent ouvrage[3].

---

[1] Ces ensembles de population seront les précurseurs des royaumes médiévaux chrétiens de Nobadia, Makouria et Allodia.

[2] L'histoire et les caractéristiques de la période méroïtique sont particulièrement bien exposées dans le catalogue de la récente exposition du Musée du Louvre, *Méroé, un empire sur le Nil*. M. BAUD (dir.), *Méroé, Un empire sur le Nil, catalogue de l'exposition du Louvre*, 2010. Voir D.N. EDWARDS, *The Nubian Past. An Archaeology of Sudan*, 2004, p. 141-210, pour une présentation claire des différents jalons chronologiques.

[3] Ce travail de doctorat fait suite à l'analyse préliminaire du sujet que nous avons accomplie dans le cadre d'un Master d'archéologie égyptienne, obtenu à University College London en 2009.

I. LES TEXTILES ANTIQUES ET LEUR ÉTUDE

A. La place et le rôle des textiles dans les sociétés anciennes

"Textiles are a fundamental part of our material culture.
They serve a wide range of purposes, functional and symbolic.
Making them demands skill and raw materials, and is so time-consuming
that advances in textile technology
have had a major impact in economic and social changes".

L. BENDER JØRGENSEN, "The World According to Textiles", dans C. GILLIS et M.-L.B. NOSH, *Ancient Textiles: Production, Craft and Society: Proceedings of the 1st International Conference on Ancient Textiles,* Oxbow books, Oxford, 2007, p. 7.

En regardant autour de nous, il est facile d'apprécier l'importance des tissus dans notre environnement matériel. En guise d'introduction, j'inviterai volontiers le lecteur à opérer un rapide inventaire. Selon toute probabilité, nous sommes tous vêtus de textiles, pour nous protéger du froid ou du soleil, et pour ménager notre pudeur. Nous sommes également entourés, sinon assis dessus, par un ensemble de textiles aménageant notre confort : chaise, fauteuil, coussin ou autres. Les tissus sont dans nos moyens de transports, décorent et réchauffent nos maisons et lieux de cultes. On les retrouve également au travail, où de nombreux corps de métiers sont invités à porter des tenues ou uniformes spécifiques. Pour reprendre l'expression de Lise Bender-Jørgensen, les textiles « nous entourent de toute part »[4].

L'utilisation des tissus est aujourd'hui généralement séparée de leur production. Comme cela est le cas pour de très nombreuses sphères artisanales et industrielles, les consommateurs d'un objet n'en sont que très rarement les fabricants. Considérons alors tous les stades nécessaires à la production des textiles, depuis la culture et collecte des matières premières, jusqu'au tissage et façonnage des étoffes, en passant par la

[4] L. BENDER JØRGENSEN, "The World According to Textiles", *in Ancient Textiles, production, craft and society,* 2007, p. 7-12.

transformation de la fibre. Ajoutons à cela toutes les étapes marchandes qui amènent le tissu depuis la manufacture jusqu'aux utilisateurs. On comprend ainsi la place primordiale des textiles et de leur production dans la société, et *a fortiori* dans une société où l'ensemble de ces différents aspects sont intégrés dans la vie quotidienne de tout à chacun.

Aujourd'hui comme hier, les tissus et matières textiles sont pleinement intégrés au monde économique. Leur production nécessite un temps très long et engage de nombreux acteurs et secteurs d'activités.
Il faut avant toute chose cultiver les plantes ou élever les animaux qui fournissent les fibres. Une fois recueillies, celles-ci nécessitent d'être lavées et travaillées pour les transformer en matière utilisable, selon une technique adaptée à chacune. Traitées, ces fibres sont filées et éventuellement teintes, puis les fils produits sont arrangés en écheveaux. Vient ensuite l'étape du tissage et des éventuelles décorations. Dans le cadre d'un vêtement ou sac, la pièce de tissu ainsi réalisée peut être taillée et assemblée. Chacune de ces étapes de fabrication, confiée à un groupe de personnes spécialisées, fait intervenir un ensemble de connaissances spécifiques. En outre, les matières premières, les fils, les teintures, et les pièces de tissu peuvent tous faire l'objet d'un échange ou d'un commerce. Le temps requis par toutes ces activités quand elles sont exclusivement faites à la main, explique la valeur du tissu dans les sociétés préindustrielles.

Au-delà de l'aspect matériel, il est également intéressant de relever la proximité des tissus avec l'individu. Les objets textiles l'accompagnent tout au long de sa vie, souvent d'une façon très personnelle et intime. Les tissus habillent, protègent et réchauffent ; ils contribuent au confort de la sphère privée, mais enveloppent aussi les biens et aident au transport. En contexte funéraire, ils constituent souvent la dernière enveloppe corporelle. En cela, les textiles sont très fréquemment utilisés, consciemment ou non, comme mode de communication non-verbale. Leurs matériaux, assemblage et décoration, en particulier dans l'habillement, participent à l'affirmation de notre statut, rôle ou place dans le groupe.

On conçoit maintenant mieux la motivation de Lise Bender-Jørgensen[5], chercheuse norvégienne et pionnière des études de textiles archéologiques, à intituler sa courte mais

[5] Lise Bender Jørgensen est professeure dans le département des Études Historiques de la Norvegian University of Science and Technology. Elle est spécialiste des textiles de l'âge du bronze européen et étudie également les tissus de Mons Claudianus, en Égypte. Elle a participé à redéfinir le tissu ancien comme objet archéologique, et à l'élaboration d'une méthode d'analyse adaptée.

riche présentation « The World According to Textiles », ou « Le monde d'après les tissus ». Leur production et leur utilisation touchent à de si nombreuses sphères que les textiles constituent une formidable voie d'approche pour l'étude des sociétés.

Il ne s'agit pas ici de se focaliser exclusivement sur les objets en tissu, et d'extrapoler de manière artificielle leur importance dans la réflexion archéologique, mais plutôt de reconnaître la valeur scientifique de leur observation et analyse. Comme tout élément de la culture matérielle, les tissus nous donnent à voir la population qui les crée et les consomme.

B. Les tissus anciens : un paradoxe archéologique ?

L'omniprésence des objets en tissu est un phénomène indéniable des sociétés anciennes. Plus généralement, les techniques de tissage – tissu et vannerie – servaient à confectionner des objets qui remplissaient un nombre incalculable de fonctions. L'Homme a très tôt su exploiter les matières végétales et animales pour réaliser des objets tissés. Les premières traces sont datées de la période néolithique, et proviennent du site de Çatal Hüyük en Anatolie[6]. Les restes de plusieurs tissus carbonisés, en lin, furent datés du 6e millénaire avant J.-C. Un autre tissu de lin fut découvert dans des niveaux néolithiques du Fayoum, et est cette fois-ci daté du 5e millénaire. Il est intéressant de noter l'ancienneté des techniques, même décoratives. Des décors réalisés à l'aide de fils de trame supplémentaires (= broché) sont utilisés au moins depuis le 3e millénaire av. J.-C., comme le montrent plusieurs fragments découverts sur un site lacustre suisse.

Si on conjugue la fréquence d'utilisation des tissus à l'ancienneté de leur existence, l'archéologue pourrait s'attendre, comme le dit très bien John-Peter Wild[7], à découvrir des fragments textiles aussi souvent que des tessons de poterie[8]. Ce n'est bien évidemment pas le cas. Les découvertes de tissus archéologiques sont relativement rares, et les quelques exemples de tissus antiques connus du grand public proviennent le plus souvent d'un contexte reliquaire médiéval ou moderne, ou bien des fouilles plus ou moins méticuleuses

---

[6] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles: The Development of cloth in the Neolithic and Bronze ages with Special Reference to the Aegean*, 1992, p. 10.

[7] John-Peter Wild est maître de conférence dans le département d'archéologie de l'université de Manchester. Éditeur de l'*Archaeological Textiles Review*, il est le spécialiste de la production textile pendant la période romaine, et plus particulièrement dans les provinces de l'Empire. Avec son épouse Felicity Wild, il a notamment travaillé à l'étude des corpus de Berenike et Qasr Ibrim.

[8] J.-P. Wild, *Textiles in Archaeology*, 1988, p. 7.

du XIXe siècle. Souvent incomplets, ces objets ont perdu leur intégrité formelle et toute information de contexte. De ce fait, ils demeurent quasiment ignorés par la recherche archéologique et n'existent que dans les musées et les ouvrages d'histoire de l'art. Beaucoup d'archéologues sont même assez surpris de découvrir l'ampleur des corpus de textiles antiques mis au jour au court du XXe siècle et des campagnes de fouilles actuelles. Leur échelle fût minimisée et les tissus n'apparaissent que de manière très sporadique dans les publications.

- *Matières organiques : environnement et conservation*

Ce manque de visibilité s'explique d'abord par des raisons de conservation. L'industrie textile, parce qu'elle produit des objets tissés souples[9], utilise principalement des matières organiques telles que les fibres végétales (lin, coton, chanvre, etc.) et les fibres animales (laine de mouton, chèvres, dromadaire, soie, etc.). Ces matériaux sont hautement périssables et, comme toute matière organique, nécessitent pour être conservés un microenvironnement très spécifique.

C'est ainsi qu'une part très importante de la culture matérielle des sociétés anciennes nous est presque totalement inconnue. Nous ne les percevons que par le biais d'une fraction de leur production, et méconnaissons une partie considérable de leur environnement transformé. Dépendamment de la région, nous ignorons beaucoup des vêtements, des contenants, des modes de transport, des outils, de l'ameublement, des arts visuels ou écrits, de la cuisine, ou encore des ornements corporels et de l'architecture légère. Toutes ces productions usaient largement des matières périssables, comme le bois, les fibres végétales et animales, ou les peaux[10]. Ces matériaux sont en effet, facilement accessibles, gratuits, transformables à loisir, et peuvent être manipulés pour de multiples usages.

Les textiles appartiennent bien sûr à cette classe de matériel, et la rareté des tissus préservés est souvent citée comme la raison principale expliquant le peu d'étude qui leur sont dédiées. Pourtant, la conservation des fibres et autres matières organiques est plutôt

[9] Cette classification est retenue par André Leroi-Gourhan qui range les textiles dans la catégorie des solides souples, c'est à dire des solides qui «ont pour propriété essentielle une flexibilité permanente qui permet de les assembler par intrication mutuelle ». A. LEROI-GOURHAN, *L'homme et la matière*, 1971, p. 234.

[10] P. BALLARD-DROOKER, "Material Culture and Perishability", *in* P. BALLARD-DROOKER (éd.), *Fleeting Identities: Perishable Material Culture in Archaeological Research*, 2001, p. 5.

une question de degré, et leur disparition n'est certainement pas une conséquence inconditionnelle à leur enfouissement.

De manière générale, on considère que les fibres telles que la laine et le coton, mettent seulement 3 semaines pour disparaître quand elles sont enfouies dans un sol biologiquement actif, à une température de 20°C ou plus[11]. Les tissus sont alors si détériorés qu'ils se désintègrent sous l'effet de leur propre poids.

Heureusement, l'effet destructif de la majorité des agents biologiques est presque totalement éliminé si au moins une de ces conditions est présente : l'absence totale d'eau, une température constante en dessous de 5°C, et l'absence d'oxygène[12]. Ces conditions ne peuvent être remplies que dans des environnements climatiques et/ou des milieux particuliers. Mentionnons principalement les tourbières et autres niveaux très humides d'Europe centrale et du Nord, où l'humidité constante et l'exclusion de l'air permet la bonne préservation des matières organiques ; et évidemment les environnements très secs et souvent riches en sel des déserts moyen-orientaux et du Sahel, qui présentent une activité bactérienne minimale et ont été le lieu de découvertes exceptionnelles de très riches corpus de textiles antiques[13]. Nous pouvons également citer quelques tombes très bien scellées qui ont favorisé la création d'un microclimat suffisamment stable pour permettre la préservation des vêtements et linceuls.

Un nombre restreint de tissus est connu de manière plus secondaire grâce à des processus particuliers[14]. Le premier est l'empreinte d'un objet tissé sur de l'argile cuite ou séchée au soleil, céramiques ou briques. L'impression du tissu se fait alors en négatif et certains de ses aspects constitutifs tels que le type de trame sont alors visibles sur la matière. Le second est la carbonisation des fibres, qui se produit lorsqu'un textile se trouve à proximité d'un feu. Quand la combustion se fait de façon lente et avec peu d'oxygène, le tissu n'est pas brûlé mais carbonisé par la chaleur : la cellulose des fibres n'est pas détruite mais seulement oxydée[15]. Cela aide à la préservation de la macrostructure du tissu.

Le troisième et dernier processus est la minéralisation des textiles. Celle-ci peut se produire lorsqu'un objet en métal (fer ou alliages cuivreux) est enfoui au contact d'un tissu. La réaction chimique de corrosion va dégager des sulfites qui vont graduellement

---

[11] B. COOKE, "Fibre Damage in Archaeological Textiles", *in* S. O'Connor et M.M. Brooks, *Archaeological Textiles, Proceedings of the Conference Textiles for the Archaeological Conservator*, 1990, p. 5.
[12] *Ibid.*
[13] J.-P. WILD, *Textiles in Archaeology*, 1988, p. 7.
[14] *Ibid.*, p. 8-12.
[15] B. COOKE, *op. cit.*, p. 9.

remplacer les fibres textiles adjacentes. Ces sels métalliques forment alors, une sorte de moule en négatif du tissu qui préserve certains aspects de l'objet originel.

La plupart de nos tissus furent préservés dans les sables du désert nubien, où les tombes étaient installées hors de portée du Nil et des ouadis. Un petit nombre nous est toutefois connu par impression ou minéralisation.

Même lorsque les conditions environnementales sont optimales, la conservation des textiles peut dépendre de critères supplémentaires. Les fibres textiles utilisées lors de la manufacture peuvent être déjà endommagées ou bien de qualité médiocre. Par exemple lors d'une sécheresse qui interfère avec la bonne culture du coton. Les ultra-violets présents dans les pays chauds ont également un pouvoir nocif sur les poils des animaux, il en résulte la formation d'une laine plus fragile et tenant mois bien la teinture. Les procédés de teinture eux-mêmes peuvent également détériorer les fibres, surtout si des mordants à base de fer sont employés. De toute évidence, l'utilisation fréquente et exigeante des tissus les use considérablement. Ils sont souvent réutilisés, réparés et remaniés, jusqu'à ce qu'ils soient méconnaissables et finissent dans des dépotoirs ou assemblés en linceuls grossiers. Toutes ces étapes entraînent un changement progressif de la structure du tissage et la fragilité grandissante des fibres. Les matières textiles elles-mêmes sont de surcroît toujours menacées par l'activité des insectes[16], que ce soit lors de leur utilisation, de leur enfouissement ou pendant le stockage qui suit la découverte archéologique.

Ce dernier point m'amène à rappeler l'importance de techniques de fouilles et de stockage adéquates à la conservation des matières organiques. En raison des multiples conditions nécessaires à leur conservation, les textiles sont souvent découverts de manière inattendue sur les sites archéologiques[17]. Les fouilleurs non familiarisés avec ce type de matériel ne sont donc par toujours préparés à les manipuler. Pourtant, un tissu sorti de son contexte d'enfouissement est tout de suite exposé à une dégradation de son état de conservation, due au changement soudain de son microclimat. Le respect de quelques principes simples[18] permet de minimiser ces effets et garantit la préservation de l'objet, en autorisant ainsi son observation et analyse futures.

---

[16] Les tissus soudanais, tout comme les objets en bois, ont particulièrement souffert de l'action des termites.
[17] J.-P. WILD, "Methodological Introduction", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 3.
[18] Ces principes fondamentaux ont été établis de manière simple et courte, et publiés par des experts en études textiles et conservateurs : C. GILLIS, et M.-L.B. NOSH, *First Aid for the Excavation of Archaeological Textiles*, 2007. ; J. JONES *et al.*, "Guidelines for the Excavation of Archaeological Textiles", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 245-53.

- *Les tissus antiques : principaux corpus de tissus égyptiens et moyen-orientaux*

On comprend a priori le raisonnement qui a longtemps prévalu et qui présupposait la quasi disparition des vestiges textiles, et donc la grande restriction de leur possibilité d'étude. Toutefois, malgré l'exigence des conditions de préservation, un très grand nombre de tissus anciens est parvenu jusqu'à nous. Quand les circonstances climatiques et environnementales sont propices, les sites archéologiques en livrent une multitude de fragments. Quelques ouvrages généralistes présentent avec talent les productions des différentes périodes et aires géographiques. Citons parmi eux le très complet *5000 years of textiles*, édité par Jennifer Harris[19]. Les tissus du monde ancien sont également traités dans la première partie de la *Cambridge History of Western Textiles*[20]. Nous nous servirons ici, de l'organisation chronologique et géographique choisie dans ce manuel pour exposer brièvement les principaux corpus de textiles archéologiques connus. Les tissus antiques sont particulièrement bien compris grâce à des documents égyptiens d'époque pharaonique, et à des sites d'Anatolie, du Moyen-Orient et du Levant[21]. Citons par exemple Çatal Hüyük pour la période néolithique, ou Troie et Jericho pour l'âge du bronze. De très larges ateliers sont même attestés à la fin de l'âge du bronze dans les palais mycéniens. Pour les mêmes périodes, l'industrie textile est connue dans la zone nord de l'Europe, notamment au Danemark et en Allemagne[22], mais aussi pour les cultures de La Tène et du Hallstatt, datant de l'âge du Fer. C'est cependant l'antiquité classique et tardive qui nous a fourni le plus grand nombre de textiles archéologiques, provenant des sites localisés sur le pourtour méditerranéen et notamment des provinces orientales de l'empire romain. John-Peter Wild nous livre un petit tableau très utile regroupant les principaux lieux de découverte de textiles datés de la fin de la période hellénistique (323 av. J.-C.) à la fin de la période romaine (350 ap. J.-C.). Pour plus de clarté, je me propose de reproduire ici la colonne concernant les sites d'époque ancienne, dans l'ère géographique qui nous intéresse, c'est dire dans le bassin méditerranéen oriental[23] :

---

[19] J. HARRIS, *5000 Years of Textiles*, 2011.

[20] D.J. JENKINS (éd.), *The Cambridge history of Western textiles*, 2003. Voir notamment les contributions de J. Allgrove-McDowell, J.-P. Wild et L. Bender-Jørgensen.

[21] J.-P. WILD, "Anatolia and the Levant in the Neolithic and Chalcolithic periods, c.8000-3500/3300 BC", *in* D. JENKINS (éd.), *The Cambridge History of Western Textiles*, 2003, p. 39-43.
Id., "Anatolia and the Levant in the Bronze Age, c.3500-1100 BC", *in* D. JENKINS (éd.), *The Cambridge History of Western Textiles*, 2003, p. 43-47.

[22] L. BENDER JØRGENSEN, "Europe", *in* D.J. JENKINS (éd.), *The Cambridge history of Western textiles*, 2003, 52-70.

[23] La bibliographie principale de chacun de ces corpus textiles est ici citée, mais sera souvent omise dans la suite de notre développement. Elle pourra être consultée dans l'Annexe bibliographique 2.

Province	Sites d'époque ancienne
Syrie	Doura Europos (jusqu'à 257 ap. J.-C.)[24] Palmyre (jusqu'à 273 ap. J.-C.)[25]
Palestine	Grottes de Qumran (jusqu'à 68 ap. J.-C.)[26] Masada (jusqu'à 73 ap. J.-C.)[27] Muraba'at (jusqu'à 132 ap. J.-C.) Grottes des Lettres (jusqu'à 132 ap. J.-C.)[28] Ouadi ed-Daliyeh (jusqu'à 132 ap. J.-C.)
Égypte	Qouseir al-Qadim (Ier-IIe siècle ap. J.-C.)[29] Mons Claudianus (106-112 ap. J.-C. et plus tard)[30] Djebel Adda (IIe siècle ap. J.-C. et plus tard)[31] Qasr Ibrim (750 av. J.-C. – période ottomane)[32] Sites funéraires nubiens (large répartition chronologique)[33]
Arabie	Qaryat-al-Fau (400 av. J.-C. – 500 ap. J.-C.)
Mésopotamie	At-Tar (IIIe siècle av. J.-C. – IIIe siècle ap. J.-C.)[34]

D'importants sites du désert oriental égyptien[35] sont à ajouter à cette liste :

- Berenike[36]
- Dydimoï[37]
- La route de Myos Hormos (Krokodilo et Maximianon)[38]
- Abou Sha'ar[39]

[24] R. PFISTER, et L. BELLINGER, *The Textiles: The Excavations at Dura-Europos*, 1945.
[25] R. PFISTER, *Textiles de Palmyre*, 1934. ; *Id.*, *Nouveaux Textiles de Palmyre*, 1937. ; *Id.*, *Textiles de Palmyre*, 1940.
[26] G.M. CROWFOOT, "The Linen Textiles", *in* D. BARTHÉLEMY et J.T. MILIK (éds.), *Qumran Cave, Discoveries in the Judean Desert I*, 1955, p. 18-38.
[27] A. SHEFFER, et H. GRANGER-TAYLOR, "Textiles from Masada : a preliminary selection", *in* J. AVIRAM, G. FOERSTER, et E. NETZER (éds.), *The Yigael Excavations 1963-1965 Final Reports*, 1994.
[28] Y. YADIN, *The Finds from the Bar-Kokhba Period in the Cave of Letters*, 1963.
[29] G. VOGELSANG-EASTWOOD, "The textiles", *in* D. WHITCOMB et J. JOHNSON (éds.), *Quseir al-Qadim, 1980*, 1982, p. 285-293.
[30] Par exemple L. BENDER JØRGENSEN, et U. MANNERING, "Mons Claudianus: Investigating Roman Textiles in the Desert", *in* P. WALTON-ROGERS, L. BENDER JØRGENSEN et A.R. EICHER (éds.), *The Roman Textile Industry and its influence, a birthday tribute to John Peter Wild*, 2001, p. 1-11.
[31] N.B. MILLET, "Gebel Adda Preliminary Report for 1963", *JARCE* 2, 1963, p. 147-165. ; N.B. MILLET, "Gebel Adda Expedition Preliminary Report for 1963", *JARCE* 3, 1964, p. 7-14.
[32] Tous les travaux de Nettie K. Adams et Elisabeth Crowfoot (cf. bibliographie).
[33] *Late Nubian Textiles*, 1975.
[34] H. FUJII (éd.), *Al-Tar I, Excavations in Iraq 1971-1974*, Tokyo, 1976.
[35] L. BENDER JØRGENSEN, "A Matter of Material: Changes in Textiles from Roman Sites in Egypt's Eastern Desert", *in Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive*, 2004, p. 87-99.
[36] J.-P. WILD, et F.C. WILD, "The Textiles", *in* S.E. SIDEBOTHAM et W.Z. WENDRICH (éds.), *Berenike 95*, 1996, p. 245-256. ; *Id.*, "The Textiles", *in* S.E. SIDEBOTHAM et W.Z. WENDRICH (éds.), *Berenike 96*, 1998, p. 221-236. ; J.-P. WILD, "Berenike: Archaeological Textiles in Context", *in Textiles in situ*, 2006, p.175-184.
[37] D. CARDON, H. GRANGER-TAYLOR, et W. NOWIK, "What did they look like? Fragments of Clothing Found at Didymoi : Case Studies", *in* H. CUVIGNY (éd.), *Didymoi*, 2011, p. 273-362.
[38] D. CARDON et H. GRANGER-TAYLOR, "The Roman Textiles from Myos Hormos », *ATN* 31, 2000, p. 12-17. ; D. CARDON, « Chiffons dans le désert : textiles de Maximianon et Krokodilô », *in* H. CUVIGNY (dir.), *La Route de Myos Hormos, vol. 2*, FIFAO, 2003 p. 619-659, pl. IV-VI.
[39] L. BENDER JØRGENSEN, "The Late Roman Fort at Abu Shaar, Egypt: Textiles in their Archaeological Context", *in Textiles in situ*, 2006, p.161-173.

L'ensemble de ces sites sont des établissements romains liés à l'exploitation du désert et au contrôle du commerce passant par la mer rouge. Il s'agit de carrières, de ports et de forts militaires (les *praesidia*), majoritairement datés du Ier et du IIe siècles de notre ère.

Ce rapide exposé des textiles archéologiques de l'antiquité tardive va à l'encontre de l'idée préconçue supposant la rareté des sources directes. En commençant ce travail de doctorat, nous avons fait face à ce paradoxe archéologique : le matériel existe bel et bien mais demeure relativement sous-exploité. Si la majorité des grands corpus ont été étudiés avec brio par des experts en tissus anciens, peu de leurs résultats ont été réutilisés dans les études historiques et archéologiques plus générales.

- *Exemple d'un cas de lacune documentaire : les « tissus coptes »*

La recherche est en partie restreinte par l'inégalité des conditions de conservation, mais elle pâtie surtout des énormes lacunes documentaires dont souffrent beaucoup de tissus antiques. La production de cette époque ne fut connue jusqu'à récemment que par le biais des vastes collections muséales regroupant ces objets sous la dénomination « tissus coptes ». Cette appellation – ou comme l'appelle Jean-Michel Carrié ce « ghetto »[40] – est en fait une erreur de langage[41] héritée des traditions historiques et archéologiques du XIXe siècle. Cette époque vit l'activité de nombreux fouilleurs et marchands d'antiquités qui ramenèrent d'Orient des tissus ornés de tapisseries vivantes et colorées[42]. La plupart œuvrait sur des sites funéraires égyptiens où ils découvrirent des momies habillées ou enveloppées de luxueuses étoffes. Les corps furent généralement démaillotés, et les tissus découpés afin de conserver les ornements. Au gré du marché de l'art, ces fragments terminèrent leur course dans les collections privées ou dans les musées, qui les acquirent sans qu'aucune information de provenance ou de contexte ait été préservée. Bien souvent, toute trace de la pièce originale avait complètement disparu, pour ne laisser qu'un lot de

[40] J.-M. CARRIÉ, « Vitalité de l'industrie textile à la fin de l'Antiquité : considérations économiques et technologiques », *in Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive*, 2004, p. 14. Directeur d'étude émérite à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Jean-Michel Carrié est spécialiste de l'Antiquité tardive, notamment de l'histoire institutionnelle et économique du monde impérial romain.

[41] Si le mot « copte » désigne spécifiquement la communauté des chrétiens d'Égypte, il fut plus globalement appliqué à la culture égyptienne de la période comprise entre l'implantation du christianisme (fin du IIe siècle ap. J.-C.) et l'invasion arabe de 639. Cette période correspond aux dominations politiques successives de Rome puis de Byzance. A. LORQUIN, *Étoffes égyptiennes, Chefs-d'œuvre des tisserands coptes*, 1999, p. 17.

[42] Pour une histoire de l'exploration archéologique des sites de l'Antiquité tardive, voir E.R. O'CONNEL, « The Discovery of Christian Egypt. From Manuscript Hunters towards an Archaeology of Late Antique Egypt », *in* G. GABRA (éd.), *Coptic Civilisation: Two Thousands Years of Christianity in Egypt*, 2014, p. 163-176.

petits tableaux figuratifs disjoints. Des morceaux du même tissu ont parfois même été dispersés dans plusieurs collections[43]. Privés de leur réalité archéologique, ces objets furent principalement étudiés par les historiens d'art, qui au fil des catalogues[44] se sont efforcés de faire sens de ce matériel, en décrivant et ordonnant chronologiquement chaque type iconographique, grâce à l'établissement de critères d'évolution stylistique. Ainsi, les centaines de milliers de fragments textiles conservés dans les collections des musées participèrent au développement de « l'Art copte »[45]. Comment s'étonner alors du désintérêt des archéologues modernes ? Pourtant, nous l'avons vu précédemment, les nombreuses fouilles du XXe siècle ont mis au jour un vaste corpus de textiles de la même époque disposant d'une provenance sûre, égyptienne ou moyen-orientale. Leur étude a permis de resituer les « tissus coptes » dans un contexte plus universel : celui des provinces romaines orientales du début de notre ère et des premiers siècles de la période byzantine. Ce « changement de perspective » souligné par Thelma K. Thomas en 2007, s'accompagna d'un détachement des seuls critères stylistiques au profit des données archéologiques anciennes et modernes, des datations au Carbone 14 et des informations de contexte et d'usage[46].

- *Une source documentaire encore sous-exploitée*

La troisième et dernière raison qui expliquerait le manque de visibilité des tissus anciens dans la littérature scientifique généraliste repose à nos yeux sur le « déficit d'image » qu'accuse le matériel textile archéologique. Nous empruntons ici cette expression au monde de la communication, car il nous semble qu'elle traduit bien l'opinion latente qui avait pour coutume de considérer les tissus comme un domaine de travail peu engageant. De prime abord, il est vrai que la majorité du corpus est formé de petits fragments, souvent sans forme, très détériorés, et pour tout dire assez laids. Leur provenance est fréquemment associée à des niveaux de dépotoirs ou à des restes humains,

[43] Citons l'exemple du fameux châle de Sabine, reconstitué et publié par Marie-Hélène Rutschowscaya : M.-H. RUTSCHOWSCAYA, *Le châle de Sabine, chef-d'œuvre de l'art copte*, 2004.
[44] Voir par exemple : A.F. KENDRICK, *Catalogue of textiles from Burying-grounds in Egypt, vol. 1-3*, 1920-1922. ; P. DU BOURGET, *Catalogue des Étoffes Coptes*, 1964. ; D. THOMPSON, *Coptic textiles in the Brooklyn Museum*, 1971. ; A. LORQUIN, *Les tissus coptes au Musée National du Moyen Âge-Thermes de Cluny*, 1992.
[45] En 1971, D. Thompson estimait leur nombre aux environs de 150 000, D. THOMPSON, *Coptic textiles in the Brooklyn Museum*, 1971, p. 4-5. Un très bon exposé de l'évolution de la situation historique et académique des tissus coptes est présenté par Thelma K. Thomas : T.K. THOMAS, "Coptic and Byzantine Textiles Found in Egypt: Corpora, Collections, and Scholarly Perspectives", *in* R.S. BAGNALL (éd.), *Egypt and the Byzantine World*, 2007, p. 137-162.
[46] T.K. THOMAS, *op. cit.*, p. 145.

ce qui signifie qu'ils sont la plupart du temps sales et même parfois sentent mauvais. En conséquence, de véritables masses de tissus ont été jetées ou simplement ré-enfouies par les archéologues eux-mêmes. Un obstacle plus légitime se pose au chercheur quand celui-ci commence son travail : l'analyse des tissus nécessite, en effet, la maîtrise d'une nomenclature spécialisée et la compréhension de techniques spécifiques, souvent compliquées. Enfin, il faut aussi avouer que la production textile fut fréquemment dépréciée car associée de manière péjorative au monde féminin[47] et plus généralement à des classes sociales peu élevées[48].

Preuve de la révolution que connurent les études textiles modernes, ces chiffons autrefois mis au rebus ont réussi à accéder au rang d'objets archéologiques à part entière, et sont devenus très heureusement, sous la plume de Dominique Cardon, des « haillons précieux »[49].

C. Développement des études textiles

On ne peut que saluer le développement opéré depuis une vingtaine d'années par les études textiles, et par l'ensemble des chercheurs concernés par l'Antiquité. Autrefois relativement isolés, les spécialistes des tissus anciens n'ont de cesse d'enrichir la discipline, par le biais de fréquents colloques, groupes de recherche, et publications[50]. Leur travail, en collaboration toujours plus étroite avec les archéologues, historiens et

---

[47] L. HURCOMBE, "Time, Skill and Craft Specialization as Gender Relations", *in* M. DONALD et L. HURCOMBE (éds.), *Gender and material Culture in Archaeological perspective*, 2000, p. 88-109. ; S. MILLEDGE NELSON, *Gender in Archaeology, Analyzing Power and Prestige*, 2004, p. 64-66, p. 84-86. D'autres formes d'artisanat ont subi le même ostracisme, comme par exemple la confection des figurines en terre cuite (A. MULLER, « La coroplathie : un travail de petite fille ? Les figurines de terre cuite, de l'atelier à la publication. Questions de méthode », *Revue Archéologique* 1994/1, 1994, p. 177-187.).

[48] J.-M. CARRIÉ, « Vitalité de l'industrie textile à la fin de l'Antiquité : considérations économiques et technologiques », *in Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive*, 2004, p. 14.

[49] D. CARDON, « Haillons précieux. Développement du tissage et de la teinturerie en Égypte romaine d'après de récentes découvertes de textiles archéologiques », *in* B. MATHIEU, D. MEEKS et M. WISA (éds.), *L'apport de l'Égypte à l'histoire des techniques, méthodes, chronologie et comparaisons*, 2006, p. 45-62. Directrice de recherche émérite au CNRS, Dominique Cardon est spécialiste des tissus anciens et des teintures naturelles. Elle travaille notamment sur les vastes corpus textiles découverts dans les *praesidia* du désert égyptien.

[50] Voir à cet égard les actes des colloques du North European Symposium on Archaeological Textiles (NESAT), ou de la Textile Society of America (TSA), et la publication de *Archaeological Textiles Review* (anciennement *Archaeological Textiles Newsletter*). Citons également les très bons ouvrages D. CARDON, et M. FEUGÈRE, *Archéologie des textiles : des origines au Ve siècle, actes du colloque de Lattes*, 2000, p. 5-14. ; J.-P. CAILLET, et J.-M. CARRIE (éds.), *Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive, Actes du colloque de l'Association pour l'Antiquité tardive, Lyon, 2003, Antiquité Tardive* 12, 2004. ; C. GILLIS et M.-L.B. NOSH, *Ancient Textiles: production, craft and society: Proceedings of the 1st International Conference on Ancient Textiles*, 2007.

scientifiques, a amené un renouvellement des problématiques : les questionnements dépassent aujourd'hui la sphère technologique – elle-même mieux comprise – pour aborder les domaines de l'économie, de l'histoire, de la sociologie et même de la philosophie[51]. Nous ne pouvons que nous joindre à Jean-Michel Carrié quand celui-ci plaide pour la « réintégration [des textiles] dans les perspectives d'une histoire universelle ou, du moins, régionale au sens large »[52].

Les découvertes récentes de larges corpus orientaux de textiles antiques ont largement coïncidé avec le développement des méthodes permettant l'analyse des matériaux. De manière concomitante, cette période fut aussi celle d'un mouvement plus large traversant la discipline archéologique, qui poussa à un regain d'intérêt pour les procédés et productions artisanales. Dans la lignée des travaux théoriques d'anthropologie processuelle et post-processuelle[53], les archéologues ont cherché à comprendre « the craft people behind the artefact »[54], et à établir les termes de la « culture matérielle » propre à la société qu'ils mettaient au jour. L'objet n'est plus considéré comme un instantané figé, mais comme la « manifestation des capacités d'adaptation environnementales, des interactions économiques, des relations sociales, et des systèmes de croyance de son fabricant et de son utilisateur »[55]. À la croisée de ces deux méthodes d'approche a priori si différentes, l'une très mathématique et l'autre presque philosophique, les études textiles ont su créer une nouvelle dialectique de recherche fondée sur l'interdisciplinarité[56].

Comme toutes analyses archéologiques, l'exploration des tissus anciens doit être fondée sur l'examen approfondi du matériel textile lui-même. Nos connaissances en matière de techniques de production textile ont beaucoup évolué, et la complexité des procédés suivis est maintenant acceptée et mieux comprise. Une grande attention est portée aux différentes étapes de fabrication.

---

[51] D. CARDON, « Archéologie des textiles : méthodes, acquis, perspectives », *in Archéologie des textiles* 2000, p. 5.
[52] J.-M. CARRIÉ, « Vitalité de l'industrie textile à la fin de l'Antiquité : considérations économiques et technologiques », *in Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive*, 2004, p. 13-43.
[53] Voir par exemple les chapitres 6 et 7 du manuel écrit par M. JOHNSON, *Archaeological Theory, An introduction* (2008) : « Looking at thoughts » (p. 85-97), et « Processual and interpretative Archaeologies » (p. 98-115).
[54] J.-P. WILD, "Methodological Introduction", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 2.
[55] Traduit d'après P. BALLARD DROOKER, "Material Culture and Perishability", *in* P. BALLARD DROOKER (éd), *Fleeting Identities: Perishable Material Culture in Archaeological Research*, p. 4.
[56] Ce thème est par exemple bien développé dans la présentation méthodologique de Mary E. KING, "Pitfalls, Perceptions, Problems, and Possibilities in the Perusal of Prehistoric Fabrics", *in Approaching Textiles, Varying Viewpoints, Proceedings of the Textile Society of America*, 2000, p. 42- 50.

Les travaux pionniers de Martha Hoffman sur l'utilisation du métier à tisser à poids[57], ainsi que les efforts déployé par Irene Emery pour classifier les multiples procédés et aspects du tissage[58], ont mené à la meilleure compréhension des objets et des gestes. Les analyses microscopiques, effectuées au simple microscope optique ou bien au microscope électronique à balayage, ont révolutionné l'identification des fibres et des colorants[59]. Les recettes de teintures peuvent également être révélées grâce à la spectrophotométrie, à la chromatographie et à des tests chimiques[60]. En plus des méthodes de datation au Carbone 14, nous assistons aux débuts de l'utilisation de techniques telles que les analyses ADN (pour les espèces laineuses) et les analyses des isotopes du Strontium (provenance des fibres laineuses)[61]. L'affinement des méthodes d'observation, ainsi que l'élaboration de fines catégories typologiques, permettent aujourd'hui une description très détaillée des textiles eux-mêmes.

Au-delà de l'objet, l'investigation d'autres sources documentaires multiplie notre savoir des techniques textiles. L'archéobotanie et l'archéozoologie nous renseignent sur les espèces animales et végétales utilisées pour produire les fibres textiles, ainsi que les matériaux intervenant dans les teintures. Les études des sources littéraires et iconographiques peuvent nous apporter une foule d'informations liées à la production, aux échanges, ou à l'aspect des tissus et des vêtements. Les outils ayant participé à la fabrication des fibres et des étoffes – fusaïoles, pesons de métier, navettes, etc. – éclairent de manière spectaculaire les procédés techniques. Quand leur contexte archéologique est conservé, ils peuvent aussi nous renseigner sur les modes d'organisation de la production. Enfin, de nombreux chercheurs, comme Martha Hoffman[62] et Grace Crowfoot[63], ont prouvé la richesse d'une confrontation des sources archéologiques aux traditions artisanales encore existantes. En ce sens, l'archéologie expérimentale peut prudemment nous aider à identifier et comprendre l'utilisation de certains outils ou détails d'un tissu.

---

[57] M. HOFFMAN, *The Warp-weighted Loom*, 1964.
[58] I. EMERY, *The Primary Structure of Fabrics : an illustrated classification*, 1966.
[59] L.R. KNUDSEN, "'Translating' Archaeological Textiles", *in Ancient Textiles: production, craft and society*, 2007, p. 103-111. ; M.L. NOSCH *et al.*, "Old Textiles, New Possibilities", *European Journal of Archaeology* 13.2, 2010, p. 149-173.
[60] *Ibid.* ; D. CARDON, *Le monde des teintures naturelles*, 2003.
[61] M.L. NOSCH *et al., op. cit*., p. 156-158.
[62] M. HOFFMAN, *The Warp-weighted Loom*, 1964.
[63] G.M. CROWFOOT, "Spinning and Weaving in the Sudan", *SNR* 4, 1921, p. 21-39. ; *Id.*, "The Handspinning of Cotton in the Sudan", *SNR* 7, 1924, p. 83-90. ; *Id., Methods of Hand Spinning in Egypt and the Sudan*, 1931.

L'utilisation conjointe, quand cela est faisable, de l'ensemble de ces sources et méthodes de recherche[64] a rendu possible l'étude de la production textile de vastes régions, parfois sur des champs chronologiques très larges. Des ouvrages de référence ont ainsi vu le jour, comme *Textile Manufacture in the Northern Roman Province* de John-Peter Wild (1970)[65], *Prehistoric Textiles* d'Elisabeth Barber (1993)[66] ; *L'artisanat textile au Néolithique* de Fabienne Médard (2000)[67], ou encore *Textile Production in Pre-Roman Italy* de Margarita Gleba (2008)[68] pour n'en citer que quelques-uns.

Tous ces travaux présentent un panorama très complet de la production textile. Ils montrent aussi de manière très claire que les tissus, autrefois bien peu considérés, sont aujourd'hui pleinement reconnus comme objets archéologiques. Les études textiles actuelles accordent, en effet, une grande importance à leurs contextes de fabrication, d'utilisation et de dépôt. Les nombreux articles parus à l'occasion de colloques tenus dans les années 2000 en sont une bonne illustration. Citons à cet égard le titre révélateur de *Textiles in situ* (édité par Sabine Schrenk, 2006)[69]. L'observation de corpus de tissus particuliers, alliée à une documentation épigraphique, archéologique ou iconographique, a enfin mené à la reconnaissance nouvelle du rôle économique des textiles[70]. L'analyse des contextes de découverte de certains outils a permis de mieux comprendre l'organisation de la production textile, à Gordion[71] (Anatolie) par exemple, ou encore dans la cité égéenne d'Akrotiri[72]. Les travaux réalisés dans le désert oriental égyptien, tout comme dans les provinces romaines du nord de l'Europe, ont également montré la grande circulation des objets, modes et techniques textiles[73].

---

[64] Dominique Cardon emploie l'expression très heureuse de "synergie des sources", dans « Archéologie des textiles : méthodes, acquis, perspectives », *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 13.
[65] J.-P. WILD, *Textile Manufacture in the Northern Roman Provinces*, 1970.
[66] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992.
[67] F. MÉDARD, *L'artisanat textile au Néolithique*, 2000.
[68] M. GLEBA, *Textile Production in the Pre-Roman Italy*, 2008. Membre du MacDonald Institute for Archaeological Research à l'université de Cambridge, Margarita Gleba est spécialiste de la production textile de l'Âge du bronze et de l'Âge du fer dans le bassin méditerranéen.
[69] S. SCHRENK (éd.), *Textiles in situ*, 2006. ; Mais aussi : D. CARDON, et M. FEUGÈRE, *Archéologie des textiles : des origines au Ve siècle, actes du colloque de Lattes*, 2000. ; J.-P. CAILLET, et J.-M. CARRIE (éds.), *Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive, Actes du colloque de l'Association pour l'Antiquité tardive*, 2004. ; C. GILLIS et M.-L.B. NOSH, *Ancient Textiles: production, craft and society*, 2007.
[70] J.-M. CARRIÉ, « Vitalité de l'industrie textile à la fin de l'Antiquité : considérations économiques et technologiques », *in Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive*, 2004.
[71] B. BURKE, "The Kingdom of Midas and Royal Cloth Production", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 64-70.
[72] I. TZACHILI, "Weaving at Akrotiri, Thera: Defining Cloth-Making Activities as Social Process in a Late Bronze Age Aegean Town", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 190-196.
[73] J.-P. WILD, et L. BENDER JØRGENSEN, "Clothes from the Roman Empire: Barbarians and Romans", *in Archaeological Textiles, NESAT* II, 1988, p. 65-98. ; J.-P.WILD, "Berenike: Archaeological Textiles in Context", *in Textiles in Situ* 2006, p.175-184. ; D. CARDON, « Chiffons dans le désert : textiles de Maximianon et Krokodilô », *in* H. CUVIGNY (dir.), *La Route de Myos Hormos, vol. 2*, 2003 p. 640. ; D.

Loin des seules comparaisons stylistiques, les étude textiles développèrent aussi un nouveau discours d'histoire de l'art, notamment par le biais de l'analyse des costumes. Selon cette nouvelle dialectique, l'observation des pièces de vêtements conservées et de leur représentations artistiques permet de révéler les modalités d'expression de l'identité sociale. Le costume, par ses caractéristiques techniques et ornementales, devient alors un support de communication qui participe, avec d'autres éléments, à la construction identitaire d'un individu ou d'une communauté[74].

La révolution opérée par les études textiles s'est enfin complétée d'un intérêt grandissant pour les problématiques de recherche théorique, héritées de l'anthropologie et très développées dans le milieu archéologique anglo-saxon[75].

Grâce à la qualité de tous ces travaux, le monde des textiles de l'époque romaine, particulièrement dans le contexte des provinces orientales, est bien mieux connu aujourd'hui qu'au temps des « tissus coptes ». Nous savons en partie qui les confectionnaient, avec quoi, et sur quel type de métier à tisser. Nous connaissons également les techniques utilisées pour les fabriquer, fonctionnelles ou décoratives, et la garde-robe de différents groupes sociaux. Le mouvement d'unification culturelle et politique qui marqua les premiers siècles de notre ère dans l'espace romain, notamment méditerranéen, est bien représenté par les tissus et les vêtements. Ils montrent une certaine dynamique de diffusion des techniques et des modes d'habillement, rendue possible par le développement des échanges[76].

C'est dans ce contexte archéologique et académique que s'inscrit notre travail de doctorat. Les sites soudanais et nubiens de la période méroïtique ont livré de très nombreux restes d'étoffes. Nous verrons que la production textile des méroïtes répond en partie des mouvements de fonds observés dans le monde romain, mais que ceux-ci sont perçus de façon plus lointaine, et largement adaptés aux ressources et besoins locaux. Nous avons souhaité que cette recherche soit conforme à la nouvelle direction et aux perspectives

---

CARDON, H. GRANGER-TAYLOR, et W. NOWIK, "What did they look like? Fragments of Clothing Found at Didymoi : Case Studies", *in* H. CUVIGNY (éd.), *Didymoi*, 2011, p. 273-362.

[74] Voir par exemple T.K. THOMAS, *Late Antique Egyptian Funerary Sculpture. Images for this World and the Next*, 2000.

[75] L. BENDER JØRGENSEN, "The World According to Textiles", *in Ancient Textiles, Production, Craft and Society*, 2007, p. 7-12.

[76] Certaines études emploient même le mot/concept de « globalisation », *cf.* J.-M. CARRIÉ, « Vitalité de l'industrie textile à la fin de l'Antiquité : considérations économiques et technologiques », *in Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive*, 2004, p. 13.

offertes par les études textiles, afin d'éclairer au mieux, nous l'espérons, cet aspect encore peu connu de la société méroïtique.

II. LES TISSUS DU SOUDAN ET DE NUBIE : EXPOSÉ DES SOURCES DOCUMENTAIRES

Le premier souci de notre travail fut l'établissement d'un solide corpus regroupant l'ensemble des vestiges textiles découverts en Nubie et au Soudan. L'exhaustivité ne fut jamais une condition *sine qua non* de notre recherche, mais nous avons toutefois tenté de rassembler le plus d'informations possible. Comme le montre notre base de données « Textile »[77], nos efforts se sont soldés par l'enregistrement de 940 fiches. Ce nombre, même s'il est loin des milliers de fragments recueillis sur les sites du désert oriental égyptien[78], forme un corpus déjà conséquent qui illustre l'évolution des tissus méroïtiques, aussi bien du point de vue des techniques que de leurs usages. D'autres sources documentaires viennent s'adjoindre aux objets textiles et créent avec eux un ensemble très riche qui offre au chercheur un cadre de recherche des plus propice. La qualité et la préservation des données n'est toutefois pas homogène, et nous verrons que l'inégalité des sources impose de fait certaines limitations à notre travail.

A. Localisation des textiles : conditions climatiques et conservation

Au sommet de son pouvoir, l'état méroïtique contrôlait un territoire très vaste qui s'étendait de la frontière sud de l'Égypte jusque dans la région de la Gezira, au moins jusqu'à Sennar[79] [carte 1]. L'immensité de cet espace géographique explique la multiplicité des environnements et conditions climatiques associées. L'image d'Épinal du Soudan comme étendue désertique sans fin est en fait bien éloignée de la réalité écologique. Si la quasi-totalité du pays bénéficie d'un climat tropical, défini par une température moyenne

[77] Jointe sous forme de fichier PdF au volume II (sur disque).
[78] À Mons Claudianus par exemple. Voir à cet égard les problèmes logistiques posés par ces très nombreux objets, *cf.* L. BENDER JØRGENSEN, et U. MANNERING, "Mons Claudianus: Investigating Roman Textiles in the Desert", *in* P. WALTON-ROGERS, L. BENDER JØRGENSEN et A.R. EICHER (éds.), *The Roman Textile Industry and its influence, a birthday tribute to John Peter Wild*, 2001, p. 1-11.
[79] D.N. Edwards, *The Nubian Past. An Archaeology of Sudan*, 2004, p. 141.

mensuelle ne descendant jamais en dessous de 18°C, il existe des contrastes majeurs en matière d'hydrométrie[80]. Par voie de conséquence, le matériel textile s'est conservé selon des degrés très variés. Il faut aussi ajouter aux facteurs conditionnant leur préservation l'action destructive des pilleurs qui depuis l'Antiquité ouvrent et bouleversent les tombes[81]. La carte de localisation des sources archéologiques textiles [carte 2] illustre la provenance de tous les tissus méroïtiques répertoriés dans notre base de données. Les sites en gras sont ceux qui ont livré les corpus les plus conséquents, figurés de manière indicative par les disques orange. Si les découvertes s'échelonnent tout le long de la vallée du Nil, la prédominance de la documentation nubienne, tant en nombre de sites que des tissus eux-mêmes, est flagrante.

- *La Nubie*

Le terme « Nubie » a vu son acceptation géographique évoluer au cours du temps. Généralement employée pour désigner la zone voisine au sud de l'Égypte, cette appellation recouvre aujourd'hui la région comprise entre la 1e cataracte au nord et Abou Hamed au sud, en haut de la grande boucle du Nil. Elle s'étend principalement sur le territoire du Soudan moderne, et finit en Égypte à la hauteur d'Assouan. Principalement concentrée le long du fleuve, cette zone aussi appelée « le Nil Moyen », est partagée en plusieurs segments : la Basse Nubie, la Moyenne Nubie et la Haute Nubie.

La Basse et la Moyenne Nubie sont situées entre la 1e et la 3e cataractes, et recouvrent tous les sites depuis *Hiera Sykaminos* (Maharraqa) jusqu'au sud du *Batn el-Hagar*[82]. Les projets successifs d'aménagement du barrage d'Assouan entraînèrent la création d'un gigantesque lac de retenue d'eau, qui noya de manière effective cette région en 1976[83]. La disparition programmée de tous vestiges historiques sur une si grande

[80] R.P.D. WALSH, "Climate, hydrology, and water resources", *in* G.M. CRAIG (éd.), *The Agriculture of the Sudan*, 1991, p. 19-53.
[81] A. DE VOOGT, et V. FRANCIGNY, « Opening a Grave in Antiquity – Formation and Interpretation in the Kingdom of Meroe », *Journal of African Archaeology* 10(1), 2012, p. 59-70.
[82] Le *Batn el-Haggar*, ou « ventre de pierre », correspond à une dense zone de rapides où le Nil traverse un affleurement de roches précambriennes. Selon les acceptations géographiques, il recouvre toute la distance entre Ouadi Halfa et Dal (environ 160 km), ou seulement la partie sud de la seconde cataracte, entre Semna et Akasha (80 km). C. VANDERSLAYEN, « Des obstacles que constituent les cataractes du Nil », *BIFAO* 69, 1971, p. 259.
[83] L'histoire de ces différents projets et des conséquences qu'ils engendrèrent pour l'archéologie de la Nubie sont par exemple relatées dans la préface rédigée par Jean Leclant, « L'archéologie en Nubie et au Soudan, il y a trente ans et aujourd'hui », *in* B. GRATIEN, et F. LE SAOUT (éds.), *Nubie, les cultures antiques du Soudan*, 1994, p. 13-22.

étendue motiva la mise en place de plusieurs campagnes de prospections[84], qui engagèrent à leur tour la fouille de très nombreux sites. Cet effort archéologique d'envergure inédite a permis l'amoncellement d'une formidable quantité de données, documentant pour la première fois les populations anciennes de Nubie.

Le climat nubien est qualifié de climat continental désertique chaud et hyperaride[85], caractérisé par des températures très élevées tout au long de l'année et un taux d'humidité très bas, toujours inférieur à 40%. De fait, pour les périodes actuelles, la quantité de précipitions moyennes se situe à 1mm pour la Basse Nubie.

La région se prête donc en théorie très bien à la conservation des matières organiques, et particulièrement des tissus. Comme le montre la carte des localisations textiles, les grandes nécropoles de Basse Nubie en ont livré un nombre considérable. Citons les ensembles de Karanog, de Djebel Adda, de Serra Est et des cimetières de Qoustoul et Ballana. L'établissement urbain de Qasr Ibrim est quant à lui le plus grand pourvoyeur de tissus antiques nubiens ou soudanais, toutes époques confondues. La situation est moins avantageuse en Moyenne Nubie, où les conditions de préservation des matières organiques ne furent pas aussi optimales. Malgré la concentration des sites, notamment funéraires, et la densité de la couverture archéologique[86], relativement peu de textiles furent mis au jour. Cela s'explique principalement par l'intervention de l'eau, qui s'infiltra dans les tombes depuis les ouadi voisins ou bien à la suite de pluie[87], dont le volume est légèrement plus important qu'en Basse Nubie[88]. Par conséquent, les tissus conservés en Moyenne Nubie sont globalement plus rares, mais aussi bien plus fragmentaires, que ceux issus des sites plus au nord.

La Haute Nubie, qui couvre les territoires situés entre la 3e cataracte et Abou Hamed, offre quant à elle un environnement très différent. Au contraire des Moyenne et Basse Nubie, cette vaste région connaît une courte saison des pluies, ainsi que des changements relativement fréquents du cours du Nil entraînant la création de chenaux et

---

[84] *The archaeological Survey of Nubia*, édité par G.A. Reisner en 1910 (rapport des années 1906-1907) ; puis par C.M. Firth en 1912 (rapport des années 1907-1908), 1915 (rapport des années 1908-1909) et 1927 (rapport des années 1910-1911). Suivra la publication des prospections effectuées plus au sud par W.B. EMERY et L.P. KIRWAN, *The Excavations and Survey between Wadi es-Sebua and Adindan, 1929-1931, 2 vols.*, 1935.

[85] R.P.D. WALSH, "Climate, hydrology, and water resources", *in* G.M. CRAIG (éd.), *The Agriculture of the Sudan*, 1991, p. 20.

[86] Voir par exemple les prospections et fouilles effectuées sous la direction d'André Vila dans la région de Dal (*Prospection archéologique de la vallée du Nil au sud de la cataracte de Dal*, 1975-1984).

[87] C'est par exemple le cas dans la grande nécropole de Missiminia, où l'action destructrice conjointe des termites et de l'eau a fait disparaître la grande majorité des matières organiques. A. VILA, *La nécropole de Missiminia. II : Les sépultures méroïtiques*, 1982, p. 16-17.

[88] R.P.D. WALSH, *op. cit.*, p. 25.

d'îlots naturellement irrigués[89]. Notons de plus que l'ensemble de la Haute Nubie devait sans doute être bien plus humide à l'époque méroïtique qu'aujourd'hui, comme en témoigne la construction de dispositifs permettant la collecte des eaux pluviales.

Une première zone, entre Tombos et le Djebel Barkal, est fortement influencée par les grands bassins de Napata, Letti et de Dongola. En plus de pluies plus importantes, cette région bénéficie d'un substrat alluvial propice à l'agriculture. Ces qualités, qui ne cessèrent d'être exploitées au cours de l'Histoire, firent des abords du Nil une zone plus densément peuplée et active que ses voisines du nord[90]. L'activité des pilleurs fut également intensive dans toutes les nécropoles royales, princières et élitaires qui jalonnent ce cœur historique de la culture kouchite. Pour ces diverses raisons, nous déplorons la rareté des données textiles disponibles pour les sites très importants que furent Kerma/Doukki Gel, Kawa, Nouri, Sanam et le Djebel Barkal.

La seconde partie de la Haute Nubie comprend toute la zone de la 4e cataracte à Abou Hamed. Cette région resta pendant très longtemps une véritable *terra incognita* des recherches archéologiques soudanaises, principalement à cause de son accès ardu. Bloqué en amont et en aval par des séries de cataractes[91], le cours du Nil présente la difficulté supplémentaire de couler en direction inverse, du nord au sud. La construction du barrage de Merowe, en provoquant l'inondation de 170 km de vallée, s'est accompagnée de plusieurs campagnes de prospections et de fouilles d'urgence. Celles-ci révélèrent quelques sites d'habitat méroïtique[92], et de nombreuses nécropoles qui pour certaines offraient aux matières organiques des conditions de conservation optimales[93].

- *Le Soudan central*

Le Soudan central couvre l'ensemble des territoires allant d'Abou Hamed au nord, jusqu'à la confluence du Nil Bleu et du Nil Blanc, à l'emplacement de l'actuelle capitale Khartoum. Il peut se diviser en deux régions : la première s'étendant de la 5e cataracte

[89] M. BAUD, « Les trois Méroé : la ville, la région, l'empire », *in Méroé, Un empire sur le Nil,* 2010, p. 58.
[90] Un certain nombre de sites antiques se situe sans doute sous les villages modernes. D.N. EDWARDS, "Meroitic Settlement Archaeology", *in Recent Research in Kushite History,* 1999, p. 68.
[91] C. VANDERSLAYEN, « Des obstacles que constituent les cataractes du Nil », *BIFAO* 69, 1971, p. 255.
[92] Voir par exemple de site d'Umm Muri, J. PAYNE, "Excavations of the Late Kushite and Medieval Settlement on Umm Muri", *SudNub* 9, 2005, p. 9-13.
[93] Voir particulièrement le site de Kassinger Bahri, publié sous forme d'une série de rapports par Henryk Paner dans la revue *GAME* (par exemple, H. PANER, et Z. BORCOWSKI, "Gdansk Archaeological Museum Expedition. A Summary of Eight Seasons' Work at the Fourth Cataract", *GAMAR* 4, 2005, p. 89-115.)

jusqu'à la confluence du Nil et de l'Atbara, et la seconde appelée « île de Méroé » ou Boutana occidental.

- En aval de l'Atbara

L'espace situé en aval de la confluence du Nil avec l'Atbara demeure relativement peu connu d'un point de vue archéologique. Les prospections menées par le Berber-Abidiya Archaeological Project ont révélé une importante concentration de sites datés de la période Post-méroïtique, surtout funéraires, ainsi que l'établissement méroïtique de Dangeil[94]. Malheureusement pour nos recherches, les tombes fouillées jusqu'alors n'ont livré aucun reste textile, en raison des larges dégâts causés par les infiltrations d'eau sur toutes les matières organiques[95]. Seul le cimetière de Berber, en cours de fouilles, semble avoir été préservé, et nous en offre quelques fragments[96].

- L'île de Méroé, ou Boutana occidental

L' « île de Méroé », selon l'expression de Strabon, correspond au cœur historique du royaume de Méroé. Elle recouvre la région bordée par le Nil principal à l'ouest, l'Atbara au nord, et le Nil Bleu au sud, présentant l'aspect d'une très vaste île aux yeux des historiens antiques. Elle correspond à la région du Boutana central, et est l'écrin de plusieurs grands sites royaux (Naga, Moussawarat es-Soufra, Ouad ben Naga, Mouweis, el-Hassa…) ainsi que de la capitale Méroé[97].

Cette région est caractérisée par un climat différent de la Nubie, alliant une saison des pluies marquée[98] à une végétation semi-désertique de broussailles et étendues herbeuses[99], notamment associée au dense réseau d'oueds qui quadrille l'intérieur des terres. La relative abondance d'eau n'a pas permis la conservation de beaucoup de textiles archéologiques. Le cimetière de Gabati forme une exception notable, où la bonne préservation des matières organiques, ainsi que l'état inviolé de nombreuses sépultures, ont rendu possible la formation d'un véritable corpus de tissus[100]. Les nécropoles de Méroé sont également peu

---

[94] J.R. ANDERSON, et SALAH EL-DIN MOHAMED AHMED, "Archaeological Reconnaissance in the Berber-Abidiya Region, 1997", *Kush* 18, 2003, p. 25-35.
[95] J.R. ANDERSON, et SALAH EL-DIN MOHAMED AHMED, "Archaeological Reconnaissance in the Berber-Abidiya region, 1997. A Post-Meroitic Double-Shaft Tomb in El-Fereikha", *ANM* 9, 2002, p. 1-11.
[96] MAHMOUD SULIMAN BASHIR, "A third Season of Rescue Excavations in the Meroitic Cemetery at Berber, October 2012: Preliminary Report", *SudNub* 17, 2013, pl. 16, p. 98.
[97] M. BAUD, « Les trois Méroé : la ville, la région, l'empire », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 53.
[98] Moyenne des précipitations annuelles modernes : 162 mm à Khartoum, voir R.P.D. WALSH, "Climate, hydrology, and water resources", *in* G.M. CRAIG (éd.), *The Agriculture of the Sudan*, 1991, p. 25.
[99] G.E. WICKENS, "Natural vegetation", *in* G.M. CRAIG (éd.), *The Agriculture of the Sudan*, 1994, p. 54-66.
[100] Cela est particulièrement vrai pour les tombes de la période post-méroïtique. D.N. EDWARDS, *Gabati*, 1998.

représentées dans notre corpus, tout du moins au prorata du nombre de tombes qu'elles comprennent. Nous avons eu la chance de découvrir par hasard dans les réserves du Sudan National Museum les quelques échantillons textiles découverts lors des fouilles de Frank Addison dans la nécropole Ouest, et envoyés en Angleterre pour analyse[101]. Ces quelques spécimens, très détériorés, expliquent l'apparente grandeur du corpus de Méroé sur notre carte. Notons enfin que la région de Méroé, à défaut de large groupes textiles, est la seule qui nous ait livré des exemples de tissus minéralisés, en provenance d'el-Hobagi[102].

- *Le sud*

Nous ignorons beaucoup de la situation du sud du pays pendant la période méroïtique. Nous désignons par le terme « sud » les régions situées au sud de Khartoum, généralement comprises entre le Nil bleu et le Nil blanc, et parfois nommée Gezira [cartes 1 et 4]. Ce vaste territoire présente un environnement bien différent à celui de la Nubie, et même à l'île de Méroé. Il n'obéit pas à des conditions désertiques, mais relève d'un climat tropical semi-aride, caractérisé par des précipitations importantes et saisonnières[103]. En dépit du nombre restreint d'interventions archéologiques, les quelques prospections et fouilles anciennes ont attesté l'occupation – ou du moins l'influence – de Méroé dans cette zone[104]. Bien sûr, les rares fouilles effectuées n'ont mis au jour aucun reste textile. Pourtant, la région de la Gezira semble avoir occupé une place importante dans la production de fibres.

B. Les outils

Le cas de la Gezira nous amène tout naturellement à considérer un autre type de source archéologique, tout aussi capital que les textiles, à savoir les outils utilisés pour leur production [carte 3]. Ceux-ci peuvent s'organiser en deux grandes catégories, selon qu'ils soient destinés au filage ou au tissage. Les fuseaux et les fusaïoles sont les deux outils

[101] Publiés en partie par Grace Crowfoot : G.M. CROWFOOT, et F.LL. GRIFFITH, "On the Early use of Cotton in the Nile Valley", *JEA* 20, 1934, p. 5-12.
[102] Voir par exemple P. LENOBLE, « "A New Type of Mound-Grave" (continued) : le tumulus à enceinte d'Umm Makharoqa, près d'El Hobagi (A.M.S. NE-36-O/7-O-3) », *ANM* 3, 1989, p. 101.
[103] Moyenne des précipitations annuelles modernes : 162 mm à Khartoum – 468mm à Sennar, voir R.P.D. WALSH, "Climate, hydrology, and water resources", *in* G.M. CRAIG (éd.), *The Agriculture of the Sudan*, 1991, p. 25.
[104] D. DIXON, "A Meroitic Cemetery at Sennar (Makwar)", *Kush* 11, 1963, p. 227-234.

nécessaires au filage, alors que les parties de métier à tisser, les poids, les navettes, les peignes et les couteaux de tassage participent à l'étape cruciale du tissage. Nous pouvons rajouter à cet inventaire les aiguilles permettant la confection et la décoration des pièces. La conservation de chaque type d'outils dépend bien entendu de la matière dans laquelle il est fabriqué. Nous disposons par exemple de très nombreuses fusaïoles en terre cuite, mais seulement de quelques fuseaux. Le site d'Abou Geili, à proximité du Nil bleu, en a notamment livré plusieurs centaines[105]. *A contrario,* aucun poids de métier à tisser ne fut découvert sur ce site, paradoxe sans nul doute expliqué par la matière constituante des poids, l'argile crue, qui se serait tout naturellement désintégrée au contact de l'eau pluviale. Ce facteur influença de manière considérable la conservation des poids de métier à tisser, qui ne peuvent être conservés que dans des niveaux en place ou peu dérangés, et dans des milieux secs. Leur découverte est ainsi souvent le fruit de « coups de chance » micro-environnementaux, nous privant par là même de toute possibilité d'analyse globale des contextes de production. Les autres éléments constitutifs du métier à tisser sont généralement fabriqués en bois, et les petits outils type navette en bois, en os ou en métal. Le bois, matériaux peu abondant sous ces latitudes, fut sans doute réutilisé à mainte reprise dans les établissements urbains, avant d'être brûlé, ou détruit plus tard par les termites. En conséquence, nous ne disposons d'aucune pièce de métier à tisser (à part les poids), et leur construction n'est possible à appréhender qu'en extrapolant les observations faites sur les tissus qui y étaient fabriqués. En ce qui concerne l'outillage, et plus généralement les gestes techniques, il faut souligner l'apport de l'archéologie expérimentale et de l'ethnoarchéologie, qui peuvent éclairer bien des aspects de l'artisanat textile, depuis la fonction d'un petit outil mystérieux, jusqu'à la technique requise à l'exécution d'un décor en tapisserie[106].

C. Limites imposées par les sources documentaires

Comme l'exposé des témoins directs de la production textile, étoffes et outils, l'a révélé, les limites principales à notre étude sont inhérentes à tout matériel archéologique, par définition témoin lacunaire d'une production artisanale ancienne.

[105] Dont 422 furent enregistrées dans notre base de données.
[106] Nous avons à ce sujet grandement bénéficié d'un stage effectué aux côtés de Marie-Pierre Puybaret, tisserande et spécialiste des reconstitutions de textiles et teintures protohistoriques.

Le contexte du Soudan ancien présente des états de conservation très inégaux en fonction des situations climatiques de chaque région et site. Il devient alors difficile d'explorer les problématiques liées à la régionalisation – ou au contraire à l'uniformité – des productions textiles méroïtiques.

Il faut aussi noter une forte disparité des sources d'un point de vue chronologique. Une rapide évaluation de la base de données « Textile » montre de manière flagrante le peu de matériel daté du Méroïtique ancien (les trois derniers siècles av. notre ère). On y compte 40 fiches, sur un total de 940, documentant des objets provenant principalement du site d'Emir Abdallah, en Moyenne Nubie[107]. Ce fort déséquilibre se justifie simplement par le nombre très restreint des sites connus et datés de cette période[108]. La majorité de notre corpus est donc datée des périodes méroïtiques dites « classique » et « tardive », qui couvrent les quatre premiers siècles de notre ère. À l'image des grands sites funéraires de Nubie, beaucoup de ces objets se situent à la fin de la période méroïtique et/ou au début de l'ère post-méroïtique. C'est le cas par exemple des étoffes de Karanog (IIe-IIIe siècle ap. J.-C.) et du large corpus de Djebel Adda, dont les tombes méroïtiques et post-méroïtiques sont difficiles à départager. La continuité culturelle dont témoigne le matériel nubien de cette époque empêche de leur délivrer une assignation chronologique plus précise[109]. Ces divers éléments relatifs à la datation des textiles rendent toute étude diachronique difficile à aborder, tant pour les aspects techniques de la production, que pour l'habillement. Les schémas d'interprétation évolutifs sont impossibles à établir pour l'ensemble du territoire, et devront uniquement se baser sur les corpus les plus étoffés, seuls capables de fournir des données statistiques significatives. Heureusement, l'existence du très large corpus de tissus provenant de Qasr Ibrim nous permettra d'évaluer ce sujet avec plus de certitude, en tout cas à l'échelle du site, et dans une certaine mesure pour la Basse Nubie.

Un autre point limitera nos observations : l'origine même des textiles préservés. Il n'aura pas échappé aux lecteurs que la plupart des sites mentionnés jusqu'alors sont des nécropoles, particulièrement les plus importants pourvoyeurs en tissus anciens que sont les

---

[107] V.M. FERNANDEZ, "Early Meroitic in Northern Sudan: The Assessment of a Nubian Archaeological Culture", *Aula Orientalis* 2, 1984, p. 43-84.

[108] *Ibid*. Ce problème est corolaire à la disparité nord-sud des fouilles archéologiques, et à la problématique souvent débattue de la dépopulation de la Basse Nubie pendant le dernier millénaire avant notre ère. L'exploration des sites urbains du Soudan central commence seulement à fournir des données relatives à des niveaux d'occupation du méroïtique ancien, mais ceux-ci restent encore rares et difficiles à dater précisément (Méroé et Hamadab ont tous deux livrés des éléments de datation pour cette période : voir respectivement K. GRZYMSKI, "Meroe, the Capital of Kush: Old Problems and New Discoveries", *SudNub* 9, 2005, p. 54. ; P. WOLF, et U. NOWOTNICK, "Hamadab – A Meroitic Urban Settlement, Excavations 2001-2003", *ANM* 10, 2006, p. 260.).

[109] Cet obstacle est particulièrement vrai pour les objets issus de fouilles anciennes. D.N. EDWARDS, "Meroitic Settlement Archaeology", *in Recent Research in Kushite History*, 1999, p. 72.

cimetières de Nubie. Cela s'explique par plusieurs facteurs, à commencer par une certaine tendance des archéologues à privilégier la fouille d'espaces funéraires. En ce qui concerne la Nubie, il faut également garder en mémoire la densité relativement basse de la population et donc des établissements urbains[110]. Enfin, beaucoup de villes et villages du Soudan central semblent avoir disparus sous les cultures récentes, de sorte que nous ne connaissons que les cimetières qui leur étaient associés[111]. Ces différents aspects, en conjonction avec la conservation médiocre des matières organiques sur la plupart des sites urbains, ne permettent pas vraiment d'appréhender l'utilisation des tissus dans les contextes d'habitats. Si près de 30% de notre corpus textile fut découvert en milieu urbain, il s'agit presque exclusivement de tissus provenant de Qasr Ibrim, qui une fois encore se pose comme un site incontournable pour l'étude de la production textile méroïtique.

Dernièrement, mentionnons que le cadre de recherche imposé par le travail de doctorat ne nous a pas permis la réalisation d'analyses chimiques sur des échantillons textiles. De telles méthodes requièrent l'autorisation des autorités en charge de la conservation des collections, mais plus difficile à emporter, l'intervention de spécialistes en position de réaliser des tests souvent très onéreux. Tout élément d'information relatif aux tanins et aux teintures seront donc dérivés de travaux réalisés par d'autres équipes et publiés. Un projet spécifiquement monté autour de la problématique des teintures au Soudan et en Nubie serait une suite logique et captivante qui viendrait compléter ce travail de doctorat.

D. Les documents iconographiques : possibilités et limitations

Pour pallier à certaines de ces limites épistémologiques, nous disposons d'une dernière source : les documents iconographiques montrant des personnages en costume. Ce vaste champ de recherche constitue un formidable gisement d'informations pour qui s'intéresse à la question de l'habillement. L'art méroïtique représente très fréquemment la figure humaine, parfois comme simple motif décoratif, mais le plus souvent comme actrice d'une scène spécifique, dépeinte pour son caractère performatif. Pour cette raison, et malgré l'usage de fortes conventions artistiques, nous pouvons accorder un certain crédit à la représentation des costumes.

---

[110] *Ibid.*, p.65-110.
[111] D.N. Edwards, *The Archaeology of the Meroitic State*,1996, p. 20.

L'inventaire exhaustif de tous les éléments d'habillement jamais représentés ne correspond pas à l'objectif de notre travail de doctorat. Il fut donc décidé très tôt de concentrer nos efforts sur les images qui viendraient pallier les lacunes de l'archéologie, ou sur celles qui permettraient de créer un dialogue entre restes textiles et représentations du costume complet[112]. Le premier cas de figure est illustré de manière éloquente par les reliefs des monuments royaux[113], qui montrent rois, reines et princes dans des vêtements très particuliers et sans nul doute symboliques de leur fonction, mais qui n'ont jamais été découverts dans leur tombe. La deuxième orientation fut particulièrement bénéfique à l'étude des costumes « élitaires », c'est-à-dire des dignitaires et membres des classes dirigeantes. Le matériel produit pour leur enterrement, stèles et statue-*bâ*, est souvent réalisé à leur effigie[114], et constitue un prolifique réseau de comparaisons avec les nombreux tissus préservés dans leur tombe. Il nous faut ajouter le document unique que constitue le relief des délégués nubiens de Philae[115], tous les personnages étant figurés dans un costume élaboré propre à leur fonction. Enfin, les autres membres de la population apparaissent, bien que plus rarement, sur des reliefs, des graffiti, des bols en bronze ou des céramiques peintes. Ici aussi nous retrouvons d'importantes lacunes documentaires, encore une fois géographiques[116], mais aussi sociales puisque la majorité des sources iconographiques dépeignent avant tout leur puissants commanditaires.

E. Travaux antérieurs

L'ensemble de ces sources archéologiques fut relativement peu exploité par les études nubiennes et méroïtiques. De tous les corpus textiles mis au jour, rares furent ceux

---

[112] De la même façon, il fut décidé d'exclure les représentations divines, qui en plus de donner à notre corpus des proportions irréalisables, n'auraient pas su apporter beaucoup d'informations quant à la production textile des méroïtes. En effet, les dieux et déesses obéissent à une iconographie tout à fait standardisée et directement héritée de l'art pharaonique, où les dieux portent un pagne court et un corselet à bretelles, et les déesses une robe-fourreau. V. RONDOT, « Les dieux de Méroé », *in Méroé, Un empire sur le Nil,* 2010, p. 190.

[113] Nous avons notamment concentré notre attention sur les grands ensembles formés par les reliefs des chapelles funéraires des nécropoles royales de Méroé, ainsi que sur les temples de Naga et Moussawarat es-Soufra (voir base de données « costumes »).

[114] Attention, si l'art méroïtique se veut peut-être plus réaliste et moins standardisé que l'art égyptien, on ne peut tout de même pas parler de véritable portrait.

[115] F. Ll. GRIFFITH, *Meroitic Inscriptions II*, 1912, 34-42, pls. XVIII-XXX. ; *FHN* III, n°267, p. 1024-1031. ; *REM* 0097-0111 ; L. TÖRÖK, « Two Meroitic Studies : the Meroitic Chamber in Philae and the Administration of Nubia in the 1st to 3rd centuries A.D. », *Oikumene* 2, 1978, p. 217-237.

[116] Les grands monuments royaux sont principalement localisés dans l'île de Méroé, alors que tissus et images des dignitaires sont majoritairement nubiens.

qui bénéficièrent d'une publication, ou même d'un rapport préliminaire présentant leurs caractéristiques générales. Parmi ceux-ci, citons les tissus de Karanog[117], de Djebel Adda[118], de Saï[119], de Semna Sud[120] ou encore de Méroé[121], qui restent encore majoritairement inédits. Toutefois, les rares travaux dédiés aux textiles de Nubie et du Soudan furent tous de grande qualité et constituent une base de travail très riche sur laquelle nous n'avons pas hésité à construire notre réflexion.

La première personnalité à s'intéresser aux tissus soudanais fut Grace M. Crowfoot. Cette femme exceptionnelle[122], issue d'une famille d'aristocrates anglais férus d'archéologie, participa aux fouilles archéologiques de son mari, John W. Crowfoot, notamment à Méroé, pendant que celui-ci occupait le poste de Directeur du Gordon College à Khartoum. Ses séjours au Soudan, puis au Moyen-Orient, ainsi que sa passion pour toute forme d'artisanat ancien, la porta naturellement à l'étude de la production textile soudanaise. Elle rencontra sur place de nombreuses femmes et s'imprégna de leurs connaissances en matière de filage et de tissage pour publier "Spinning and Weaving in the Sudan", puis « The Handspinning of Cotton in the Sudan"[123], et enfin le très complet *Methods of Hand Spinning in Egypt and the Sudan*[124]. L'expérience acquise auprès des tisserandes lui permit d'aborder la documentation textile antique avec un regard de spécialiste, et d'analyser très justement les tissus de Méroé, puis de décoder pertinemment les techniques pharaoniques, illustrées par les étoffes elles-mêmes et les peintures des tombes.

Les contributions suivantes concernent les corpus textiles dégagés lors des grandes fouilles de Nubie, premièrement dans les cimetières de Ballana et Qoustoul par l'University of Chicago Oriental Institute Nubian Expedition, et deuxièmement dans les nombreuses nécropoles situées le long de la concession de la Scandinavian Joint

---

[117] Conservés au University of Pennsylvania Museum of Archaeology and Anthropology (Philadelphie).
[118] Conservés au Royal Ontario Museum (Toronto).
[119] Conservés dans les réserves du site et au Sudan National Museum.
[120] Il semble qu'une sélection du matériel (120 spécimen) ait rejoint le Peobody Museum of Archaeology and Ethnology de l'université d'Harvard, où elle fut étudiée par Joanne Segal Bradford. Nos efforts pour préciser leur localisation sont malheureusement restés lettre morte. Un court rapport leur est consacré dans L.V. ŽABKAR, et J.J. ŽABKAR, "Semna South. A Preliminary Report on the 1966-68 Excavations of the University of Chicago Oriental Institute Expedition to Sudanese Nubia", *JARCE* 19, 1982, p. 7-50.
[121] Conservés au Sudan National Museum.
[122] Voir la courte biographie que lui a consacré sa fille, Elisabeth Crowfoot, disponible en ligne [http://www.brown.edu/Research/Breaking_Ground/bios/Crowfoot_Grace.pdf] (consultée le 6 août 2014).
[123] Tous deux parus dans les *Sudan Notes and Records*, respectivement en 1921 et 1924.
[124] G.M. CROWFOOT, *Methods of Hand Spinning in Egypt and the Sudan*, 1931.

Expedition. Les tissus de Ballana et Qoustoul, datés de la période méroïtique aux débuts de l'ère chrétienne, furent déposés en partie à Chicago, où ils furent analysés et exposés à The Art Institute en 1979. Le catalogue produit à cette occasion[125] est une véritable référence, qui publie en détail et étudie un groupe de 188 tissus. Le travail réalisé par les équipes de la Scandinivian Joint Expedition est quant à lui titanesque : au total, 6000 fragments textiles furent rapportés au Textile Department of the Central Office of National Antiquities à Stockholm, en provenance de 19 cimetières datés des périodes méroïtique, post-méroïtique, et chrétienne. Le volume n°8 des *Scandinavian Joint Expedition to Sudanese Nubia* qui leur est consacré[126] dresse un inventaire complet, et comporte une excellente analyse globale du corpus décodant aussi bien le caractère technique et décoratif des pièces, que leur utilisation. À eux deux, ces ouvrages constituent une parfaite introduction à la production textile de Nubie.

La liste des écrits consacrés aux tissus nubiens ne saurait être complète sans mentionner les travaux remarquables d'Elisabeth Crowfoot[127] et de Nettie K. Adams[128], qui n'ont eu de cesse, depuis leur arrivée sur le site en 1976, d'étudier et de publier le gigantesque corpus de Qasr Ibrim qui s'amoncela dès les premières trouvailles de 1972[129]. Les textiles découverts dans cet établissement urbain fortifié couvrent une très longue période, de 250 av. J.-C. à 1811, reflétant la continuité d'occupation du site et l'évolution de la production textile nubienne. Plusieurs articles ont publié de brefs comptes rendus illustrant la variété et le contexte des tissus, notamment dans les premiers rapports de fouilles parus dans le *Journal of Egyptian Archaeology*[130] ou bien dans *Archaeological Textiles Newsletter*[131]. Mais face aux proportions considérables du corpus, les deux chercheuses ont privilégié les communications concentrées sur un groupe d'objets

---

[125] C.C. MAYER-THURMAN, et B. WILLIAMS (éds.), *Ancient Textiles from Nubia: Meroitic, X-Group and Christian Fabrics from Ballana and Qustul*, 1979, ci- après désigné *Ancient Textiles from Nubia*, 1979.

[126] I. BERGMAN, *Late Nubian Textiles, SJE* 8, 1975, ci après désigné *Late Nubian Textiles*, 1975.
Ingrid Bergman était alors en charge de ce projet d'envergure, sous la tutelle du Département Textile du Musée National des Antiquités à Stockholm.

[127] Elisabeth Crowfoot, à la suite de sa mère Grace, devint une experte des textiles anciens. Elle travailla notamment à l'université de Manchester et publia plusieurs ouvrages traitant des tissus médiévaux, dont ceux de Qasr Ibrim.

[128] Nettie K. Adams est conservateur associé au Webb Museum of Anthropology à l'université du Kentucky. Elle participa aux côtés de son mari William Adams à la campagne de sauvetage des monuments de Nubie et à la fouille extensive du site de Qasr Ibrim. Confrontée au corpus pléthorique de tissu, elle s'y consacra avec Elisabeth Crowfoot et devint spécialiste des textiles et des traditions décoratives nubiennes.

[129] La bibliographie consacrée à ces objets est trop longue pour être entièrement citée ici, et peut être consultée dans la bibliographie générale, sous les noms de N.K. Adams et E. Crowfoot.

[130] Par exemple, E. CROWFOOT, " Textiles", *in* R.D. Anderson et W.Y. Adams, "Qasr Ibrim 1978", *JEA* 65, 1979, p. 39-40.

[131] Maintenant *Archaeological Textiles Review*. N.K. ADAMS, "Another Look at Textiles from Karanog", *ATN* 1, p. 9-l0, 1985. ; *Id.* "Textile Finds at Qasr Ibrim, l986", *ATN* 3, 1986, p. 10.

circoncis, ou sur une technique particulière[132]. Une courte – mais non moins essentielle – étude diachronique des textiles de Qasr Ibrim fut ensuite produite par Nettie K. Adams[133]. Le matériel mis au jour lors de ces années 70-80 est aujourd'hui réparti entre le Bolton Museum, le British Museum, et (probablement) les musées du Caire ou d'Assouan[134]. Les textiles découverts lors des fouilles plus récentes de l'Egypt Exploration Society demeurent quant à eux dans les réserves du site et sont en cours d'analyse par Felicity et John-Peter Wild[135]. Par l'étendue numérique et l'excellente conservation des textiles de Qasr Ibrim, toute avancée de leurs travaux impacteront de fait les conclusions apportées ici dans le cadre de notre doctorat.

En ce qui concerne les costumes portés par les méroïtes, les études se sont naturellement focalisées sur l'iconographie des rois, des reines et des princes, vecteur particulièrement précieux pour aborder les fonctions royales et leurs représentations symboliques. Différents rôles monarchiques ont trouvé au cours de l'histoire kouchite une incarnation vestimentaire spécifique. Cette relation fut étudiée en détail par László Török, dans son brillant article "The Costume of the Ruler in Meroe: Remark on its origins and significance" (*ANM* 4, 1990, p. 151-202), qui s'efforce d'expliciter le symbolisme religieux des tenues royales participant à la construction du pouvoir. Nos propres observations seront fortement influencées par les analyses pertinentes de László Török.

L'habillement de la population méroïtique ne motiva pas le même intérêt de la part des chercheurs, peut-être parce qu'il ne possède pas autant d'implications historiques que celui des souverains. Nettie K. Adams lui consacra pourtant un article fort intéressant, "Meroitic high fashion: examples from art and archaeology"[136], qui pour la première fois fit la relation entre restes textiles et iconographie. Cette méthode fut reprise par la même auteure pour illustrer un ensemble vestimentaire typique des classes administratives

---

[132] Voir par exemple E. CROWFOOT, "Openwork Fringes from Qasr Ibrim", *MNL* 23, 1984, p. 10-16. ; N.K. ADAMS, "Textile Remains from a Late Temple in Egyptian Nubia", *Ars Textrina* 8, 1987, p. 85-124. ; N.K. ADAMS, "Ancient Lace of Nubia and the Sudan: A Unique Decorative Tradition", *CRIPEL* 17/3, 1998, p. 17-25.

[133] Par exemple, N.K. ADAMS, "Political Affinities and Economic Fluctuations: the Evidence from Textiles", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 201-207.

[134] Il semble qu'une partie des objets ait été envoyée au Caire lors du partage des fouilles, et les tissus furent peut-être entreposés dans les réserves du Musée copte.

[135] Tous deux sont experts en tissus de l'Antiquité tardive, particulièrement dans les provinces romaines. Voir leurs rapports conjoints dans *ATN* au sujet du corpus de Qasr Ibrim, et l'article de Felicity Wild, "Fringes and aprons – Meroitic clothing : an update from Qasr Ibrim", *in* A. DE MOOR et C. FLUCK (éds.), *Dress Accessories of the 1st Millennium AD from Egypt*, 2011, p. 110-119.

[136] N.K. ADAMS, "Meroitic high fashions: examples from art and archaeology", *Meroitica* 10, 1989, p. 747-755.

dirigeantes[137]. Nous nous efforcerons de suivre son exemple dans notre étude des costumes, et d'effectuer tous les parallèles utiles entre vêtements conservés et représentés.

Nous nous poserons aussi la question du rôle de l'iconographie vestimentaire pour l'affirmation du pouvoir royal et provincial, dans le cadre artistique particulier du royaume de Méroé qui, comme en Égypte, repose sur le caractère performatif de l'image.

Les travaux qui précédèrent notre recherche, d'une qualité scientifique évidente, obéissent pour la plupart à un schéma similaire, principalement axé sur la Basse Nubie et la sphère royale. Pour les autres, il s'agit de traités avant tout techniques, concentrés sur des tissus de provenance unique. Il nous a donc semblé particulièrement intéressant d'explorer le sujet des textiles méroïtiques dans sa globalité, à travers ses acceptations aussi bien matérielles, utilitaires que symboliques, et en considérant le plus d'objets possible, issus de l'ensemble du territoire et d'une vaste période chronologique. Nous avons également souhaité incorporer à cette étude toutes les informations de contexte disponibles, et ainsi soulever les questions liées à l'organisation de l'artisanat textile.

III. GENÈSE ET DÉVELOPPEMENT DE LA THÈSE

A. Naissance du projet et acquisition du corpus

Le sujet de la production textile nous a immédiatement paru être un vecteur des plus intéressants et fructueux pour aborder la culture matérielle des méroïtes, ainsi que l'ensemble de ses implications économiques et sociétales. Dorian Fuller, archéobotaniste et professeur à l'University College London, a le premier su éveiller notre curiosité sur ces questions, et encadrer nos travaux préliminaires réalisés dans le cadre d'un Master of Art. Les équipes du Petrie Museum et du British Museum nous ont permis l'accès à leurs collections, et la documentation de dizaines de fusaïoles provenant d'Abou Geili et de Méroé. C'est ensuite le contact direct avec le matériel textile, ainsi que des lectures intensives concernant l'archéologie des tissus antiques, qui ont révélé l'ampleur du sujet.

[137] N.K. ADAMS, "Images of Men in the 'Ethiopian Chamber' in the Isis Temple at Philae: What Were They Wearing?", *Proceedings of the 11th International Conference For Meroitic Studies, Vienna, 2008*, sous presse.

Les proportions du corpus recueilli et la variété des thèmes abordés nous ont convaincu de son intérêt pour les études méroïtiques et nubiennes. Un an de recherche passé à la Section Française de la Direction des Antiquité du Soudan, alors sous la direction de Claude Rilly, nous a donné la chance d'observer un grand nombre d'objets : les centaines de fusaïoles provenant d'Abou Geili et de Saqadi, mais aussi celles de Méroé et de Dinder Park ; les poids de métier à tisser de Ouad ben Naga, de Meili Island et de Saras ; ainsi que les restes d'étoffes provenant des nécropoles de Méroé. Ces premiers travaux ont intéressé Vincent Rondot, qui accepta alors de diriger notre doctorat et de lui offrir le cadre pédagogique du laboratoire Halma-Ipel de l'université Charles de Gaulle- Lille 3. Un partenariat établi avec Thelma K. Thomas pour la New York Univeristy a permis d'enrichir notre formation concernant les textiles antiques et de donner à notre thèse une attache administrative aux U.S.A. Les corpus des tissus et des outils furent par la suite étoffés de manière considérable grâce à plusieurs séjours d'études dans des collections muséales. Krzysztof Grzymski et Bill Pratt nous ont ouvert les portes des réserves du Royal Ontario Museum et permis d'observer les tissus et archives de Djebel Adda ; le British Museum nous a donné accès aux collections de Qasr Ibrim ; et le University of Pennsylvania Museum of Archaeology and Anthropology, en la personne de Jennifer R. Houser Wegner, aux objets de Karanog. Notre corpus s'est enfin vu augmenté de façon substantielle grâce à la confiance que nous ont accordé plusieurs équipes de recherche en nous communiquant une partie de leur documentation inédite, issue de fouilles en cours de publication : Nettie K. Adams pour les tissus de Qasr Ibrim[138] conservés au Bolton Museum, Didier Devauchelle et Vincent Francigny pour les tissus de l'île de Saï[139], Claude Rilly et Vincent Francigny pour les tissus de Sedeinga[140], Marie Millet et Élisabeth David pour les outils de Mouweis[141], Vincent Rondot pour les fusaïoles d'el-Hassa[142], Pawel Wolf pour les fusaïoles d'Hamadab[143] et enfin David N. Edwards pour les outils de Tila[144].

---

[138] Découverts lors des fouilles de l'Egypt Exploration Society, de 1972 à 1986, et partiellement publiés par Nettie K. Adams et Elizabeth Crowfoot.

[139] Fouilles effectuées sous la direction de Jean Vercoutter puis de Francis Geus, pour l'université Charles de Gaulle – Lille 3. Le dossier des textiles des nécropoles méroïtiques de Saï fut présenté dans un ouvrage dédié aux travaux archéologiques récents sur l'île : E. YVANEZ, « Les textiles des nécropoles méroïtiques de Saï », *CRIPEL* 29, 2012, p. 331-344.

[140] Sedeinga Archaeological Unit (SEDAU), Université de Paris IV-Sorbonne (UMR/CNRS 8152) et Ministère des Affaires Étrangères et Européennes.

[141] Fouilles du Musée du Louvre.

[142] Fouilles SFDAS et NCAM, avec le soutien de l'université Charles de Gaulle – Lille 3, du Ministère des Affaires Étrangères et Européennes, et de l'UMR 8027 du CNRS.

[143] Fouilles du Deutsches Archäologisches Institut, Berlin.

[144] Archives des prospections et fouilles de A.J. Mills, effectuées de 1963-1969 entre Gemai et Dal.

B. Méthodes de recherche : la constitution des bases de données

Associé aux objets publiés, dans des ouvrages dédiés mais surtout au fil des rapports de fouilles, l'ensemble de ces observations forment la matière première de notre travail et la base de notre réflexion. L'ambition de ce doctorat dépasse la constitution d'un catalogue et vise à analyser les données de façon argumentée. La constitution du corpus, étape à nos yeux capitale à la connaissance détaillée du matériel, ne trouve sa valeur scientifique que dans les possibilités qu'il offre pour la compréhension de notions sociétales et/ou historiques plus larges. Bien que phase intermédiaire, le corpus constitue pourtant une part considérable du temps et des efforts déployés à cette thèse. Les trois bases de données regroupant les différents groupes d'objets et d'informations sont avant tout des outils de travail destinés à être directement et facilement utilisés pour nourrir la rédaction de la thèse. Elles ont aussi vocation à être augmentées au fil des découvertes et publications futures, et ne constituent donc pas un produit fini[145].

Nous l'avons vu plus haut, la production textile méroïtique est documentée par plusieurs types de sources et de matériels, qui à leur tour nous informe sur plusieurs sujets variés. Chacune de ces classes documentaires engage des modalités de description différentes. Pour répondre à cette pluralité, nous avons souhaité ordonner les informations en trois bases de données. La première catégorie de matériel prise en compte est formée par les textiles eux-mêmes, fichés dans une base de données File Maker. La seconde catégorie d'objets compte les outils relatifs à la fabrication des tissus, listés dans un tableau Excel. La troisième et dernière catégorie concerne l'habillement, et regroupe dans une base de données File Maker les exemples conservés de pièces de vêtements, ainsi que les nombreuses représentations iconographiques de personnages en costume[146].

Afin de rendre leur utilisation efficace, nous nous sommes attachés à créer des bases de données qui organisent tous les éléments relatifs au corpus selon des champs de recherche bien définis. Chacun de ces champs fonctionne ensuite selon un réseau de mots-clés, correspondant à des thèmes de recherches transversaux. Les bases de données sont donc adaptées aux besoins spécifiques de la thèse.

---

[145] De par leur nature, elles accueillent donc de nombreuses questions sans réponse, et sûrement beaucoup de détails à corriger ou à augmenter.

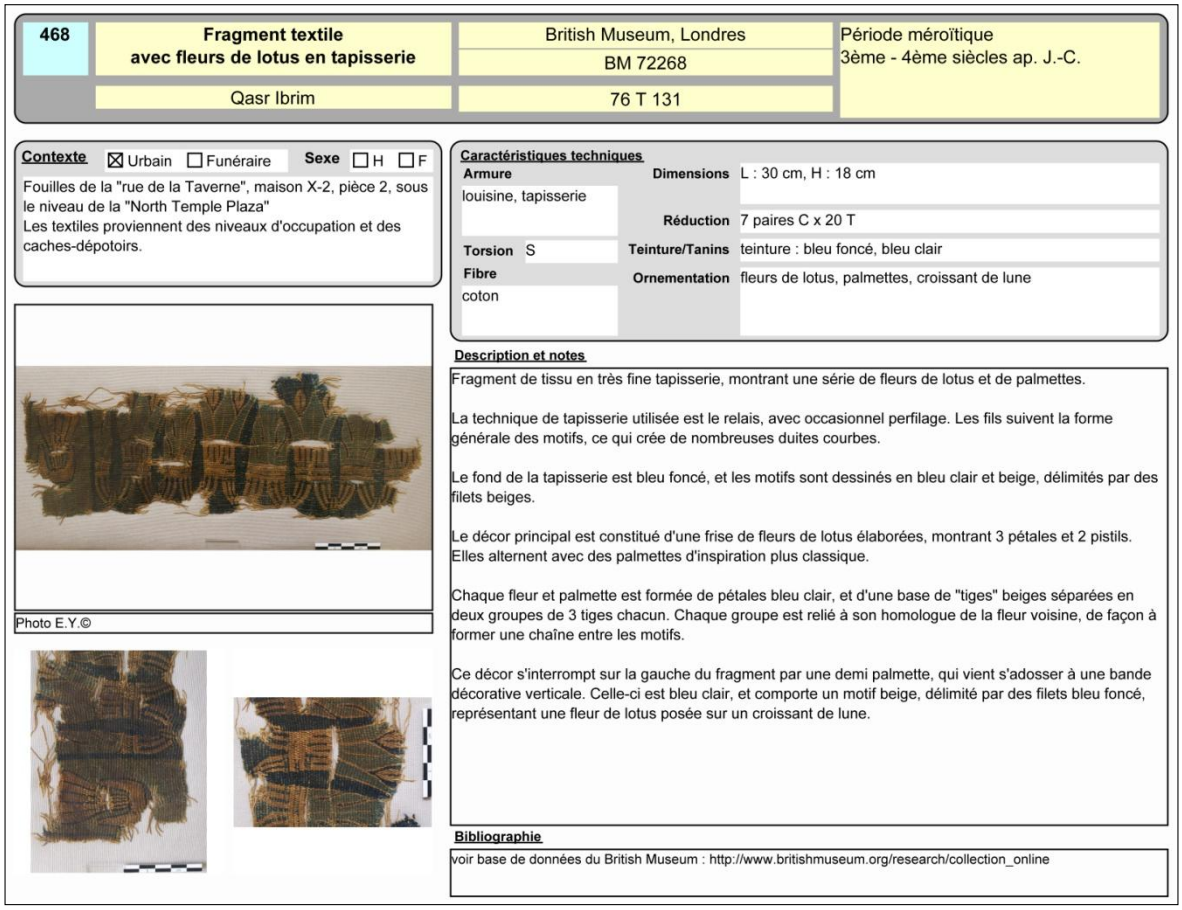
[146] Ces trois bases de données seront ci-après dénommées « Textile », « Outils » et « Costumes ». Tous les objets référencés dans ces fichiers et cités dans le texte seront accompagnés de leur numéro T, O ou C.

Notons tout de même que nous avons choisi de suivre scrupuleusement les conventions de description établies par les chercheurs spécialistes des tissus anciens[147]. Les fiches de la base de données « Textile » sont ainsi tout à fait compréhensibles et utilisables par d'autres chercheurs intéressés par le matériel soudanais.

Comme l'illustre cette fiche extraite de la base de données « Textile » et traitant d'une étoffe de Qasr Ibrim [fig. 1], les données disponibles concernant chaque tissu sont organisées en trois grandes catégories, complétées par la bibliographie éventuelle :

- Identité de l'objet
  - Appellation de la pièce (fragment, linceul, vêtement, contenant)
  - Provenance
  - Conservation et numéro d'inventaire, ou numéro de fouille
  - Datation
- Contexte et usage de l'objet
  - Funéraire (sexe du défunt, mode de dépôt des tissus dans la tombe…)
  - Ou urbain (type de structure, type de dépôt…)
- Description de l'objet
  - Caractéristiques techniques (type de tissage, torsion du fil, fibre, réduction des fils au cm^2, dimension, tanin et teinture, ornementation)
  - Description et notes (procédés particuliers de tissage et d'assemblage, description des décors)
  - Image(s)

[147] Les informations techniques sont organisées selon les conventions établies par le Centre International d'Étude des Textiles Anciens (Lyon), voir *Tracés techniques*, et *Notes techniques* (CIETA, Lyon, 1979) ainsi que *Vocabulaire Français* (CIETA, Lyon, édition de 1997).



468	Fragment textile avec fleurs de lotus en tapisserie	British Museum, Londres BM 72268	Période méroïtique 3ème - 4ème siècles ap. J.-C.
	Qasr Ibrim	76 T 131	

Contexte ☒ Urbain ☐ Funéraire **Sexe** ☐ H ☐ F

Fouilles de la "rue de la Taverne", maison X-2, pièce 2, sous le niveau de la "North Temple Plaza"
Les textiles proviennent des niveaux d'occupation et des caches-dépotoirs.

Photo E.Y.©

Caractéristiques techniques

Armure	louisine, tapisserie	**Dimensions**	L : 30 cm, H : 18 cm
		Réduction	7 paires C x 20 T
Torsion	S	**Teinture/Tanins**	teinture : bleu foncé, bleu clair
Fibre	coton	**Ornementation**	fleurs de lotus, palmettes, croissant de lune

Description et notes

Fragment de tissu en très fine tapisserie, montrant une série de fleurs de lotus et de palmettes.

La technique de tapisserie utilisée est le relais, avec occasionnel perfilage. Les fils suivent la forme générale des motifs, ce qui crée de nombreuses duites courbes.

Le fond de la tapisserie est bleu foncé, et les motifs sont dessinés en bleu clair et beige, délimités par des filets beiges.

Le décor principal est constitué d'une frise de fleurs de lotus élaborées, montrant 3 pétales et 2 pistils. Elles alternent avec des palmettes d'inspiration plus classique.

Chaque fleur et palmette est formée de pétales bleu clair, et d'une base de "tiges" beiges séparées en deux groupes de 3 tiges chacun. Chaque groupe est relié à son homologue de la fleur voisine, de façon à former une chaîne entre les motifs.

Ce décor s'interrompt sur la gauche du fragment par une demi palmette, qui vient s'adosser à une bande décorative verticale. Celle-ci est bleu clair, et comporte un motif beige, délimité par des filets bleu foncé, représentant une fleur de lotus posée sur un croissant de lune.

Bibliographie

voir base de données du British Museum : http://www.britishmuseum.org/research/collection_online

Fig. 1. *Exemple de fiche textile, fragment avec décor en tapisserie provenant de Qasr Ibrim, British Museum BM 72268.*

Bien sûr, tous les textiles ne bénéficient pas du même niveau de documentation. Beaucoup de spécimen ne nous sont connus que par le biais d'une courte mention dans les rapports de fouilles. Dans la plupart de ces cas, seules les informations de contexte sont mentionnées, souvent très brièvement. Les tissus publiés de manière plus détaillée, dans des ouvrages ou chapitres spécialisés[148], disposent au contraire d'une fiche technique et descriptive complète, ainsi que de bonnes références de contexte. Les textiles inédits étudiés dans les collections muséales occupent quant à eux une position intermédiaire. Les données relatives au milieu de découverte furent parfois perdues et les publications générales des fouilles sont souvent difficiles à faire coïncider avec les objets. Les cas de Djebel Adda et de Qasr Ibrim sont particulièrement symptomatiques : ces deux sites ont livré des centaines de restes textiles, mais aucun n'a produit de publication d'envergure comportant un inventaire complet des découvertes[149]. Les informations recueillies en

[148] Notamment dans les incontournables *Late Nubian Textiles*, 1975. et *Ancient Textiles from Nubia*, 1979.
[149] Deux articles préliminaires sont connus pour Djebel Adda (N.B. MILLET, "Gebel Adda Preliminary Report for 1963", *JARCE* 2, 1963, p. 147-165. ; *Id*., "Gebel Adda Expedition Preliminary Report for 1963",

matière de contexte archéologique sont donc pauvres. Par contre, nous nous sommes attachés à relever avec force détails tous les éléments concernant la composition technique des étoffes. Tous les tissus observés ont enfin bénéficié d'une large couverture photographique, générale et de détail[150].

La base de données consacrée aux costumes fonctionne sur le même principe que celle des tissus. Elle regroupe deux types de documents : les pièces de vêtement conservées, et les représentations iconographiques de personnages vêtus. Chaque fiche renseigne un costume ou élément de costume unique, que celui-ci soit un objet ou une image. L'objectif de ce corpus est d'illustrer les différentes catégories de vêtements, et de les mettre en relation avec les personnes qui les portaient. De par la nature éclectique de la documentation, certaines entrées correspondent à des tissus étudiés dans la base de données « textiles ». Quand cela est le cas, nous avons enregistré les données propres au vêtement, et fait un renvoi à la fiche « textile » pour les données techniques. Nous nous sommes aussi proposés de répertorier dans ce fichier les vêtements réalisés en cuir.
La fiche ici extraite du fichier « costume » documente la représentation iconographique d'un musicien, sur un gobelet peint provenant de la ville de Méroé [fig.2].

JARCE 3, 1964, p. 7-14.). Les archives conservées au Royal Ontario Museum sont elles-mêmes incomplètes. Les équipes de Qasr Ibrim ont travaillé sans relâche à la publication des données, mais furent grandement handicapées par leur quantité gigantesque et la complexité du site. De nombreux articles rédigés par les expertes textiles en charge du dossier, Elisabeth Crowfoot et Nettie K. Adams, sont parus, mais ils ne présentent pas encore une vision globale de la production. La publication récente de la fouille des quartiers d'occupation post-méroïtique a permis de condenser une large partie des interprétations et de faire un point sur les contextes de découverte, sans toutefois livrer de catalogue exhaustif (W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013.). Il est à regretter que de nombreuses données relatives aux objets n'aient pas été enregistrées, ou bien se soient perdues, en raison des conditions difficiles imposées par la montée rapide des eaux du barrage d'Assouan. John-Peter et Felicity Wild travaillent en ce moment pour le compte de l'Egypt Exploration Society à la rédaction d'un volume consacré à l'évolution de la production textile sur le site, pendant les périodes napatéenne et méroïtique. Cette étude capitale sera basée sur un échantillonnage de 350 tissus, provenant d'autres secteurs fouillés plus récemment.

[150] Malgré tous nos efforts en la matière, certaines réserves de musée ne se prêtaient pas très bien à un éclairage optimal des objets. La qualité des prises de vue s'en ressent sévèrement.

19	Représentation _ gobelet céramique pagne/culotte et tablier (ou ceinture)	Musée du Louvre, Paris, E 11378 SOAS, Liverpool, E 8384
Site	Méroé	**Datation** Méroïtique, 1er siècle av. J.-C. - 1er siècle ap. J.-C.
Contexte	Urbain _ Méroé-ville	

Type de vêtement

Pagne/culotte _ peau animale (?)
Tablier ou ceinture _ rayures
Ceinture ; bandeau frontal

Individu(s) associé(s)

Population _ homme _ musiciens et danseurs

Aspects matériel — céramique

Dimensions : H. : 11.7 cm

Bibliographie

Baud, M., *Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, fig. 272, p. 206. ; Kendall, T., "Fragments Lost and Found : Two Kushite Objects Augmented", *in* P. Der Manuelian (éd.), *Studies in Honor of W.K. Simpson*, Boston, 1996, p. 462-476.

Légende photo : Reproduit à partir de Kendall, T., 1996, fig.1.c.

Description et notes

Gobelet en céramique fine peinte, montrant une frise de danseurs et musiciens, tous masculins. Ils portent les cheveux bouclés et un collier de barbe, et semblent engagés dans une consommation de vin. Tous ces personnages portent un pagne/culotte court complété par un tablier (ou bien par une longue ceinture à deux pans tombant).
Ce personnage-ci porte un double tambour (*daluka*), et est habillé d'un **pagne/culotte** court, décoré de pois (ressemble à une peau animale).
Le **tablier** est composé de 2 panneaux assemblés au milieu et est noué à la taille à une **ceinture**. Il est décoré par une succession de rayures horizontales. 2 parties hémisphériques noires terminent l'extrémité supérieure du vêtement. La ceinture porte une série de rayures verticales.
Ce musicien porte un bandeau frontal (?).

Fig. 2. *Exemple de fiche costume, gobelet en céramique peinte provenant de Méroé-ville, montrant un musicien en pagn-/culotte et tablier, Musée du Louvre E11378 et SOAS E8384.*

La base est régie par une arborescence simple utilisant une série de mots clés pour faciliter les recherches.

- Identité de l'objet
  - Appellation de la pièce (vêtement ou représentation, titre)
  - Provenance
  - Conservation et numéro d'inventaire, ou numéro de fouille
  - Datation
- Contexte (funéraire, urbain, relief, temple…)
- Individus associés
  - Royal, officiel ou membre de la population
  - Homme, femme ou enfant
  - Fonction(s) ou statut éventuels

- Description de l'objet
    - Type de vêtement (type, détails)
    - Aspects matériels (dimension, matériaux)
    - Description et notes
    - Image(s)

Enfin, le corpus des outils utilisés pour la production textile délivre des informations plus restreintes que les costumes et les tissus, en quantité tout comme en complexité. Nous avons choisi de les organiser selon une formule plus simple, listés dans un tableau Microsoft Excel. Nous distinguons dix catégories de données : numéro d'objet, provenance par site, type, musée et numéro de conservation, matériel, dimensions, contexte de découverte, éléments relatifs au décor, bibliographie, image. Les rubriques « contexte » et « décors » suivent un lexique unifié utilisant des mots clés, qui une fois encore permettent une recherche rapide.

Ces différentes bases de données, alliées incontournables de larges recherches bibliographiques, ont été le terreau de notre réflexion tout au long de l'élaboration de la thèse. Nous espérons continuer à les augmenter et à les exploiter de diverses manières par la suite. À la rencontre des études matérielles, de l'histoire de l'art et de l'archéologie, nous avons souhaité produire un outil de travail utile, présentant de manière détaillée la richesse du patrimoine textile de Nubie et du Soudan.

IV. LA PRODUCTION TEXTILE ET LES ÉTUDES SOUDANAISES ET NUBIENNES : PROBLÉMATIQUES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE

Notre souci constant fut de lier l'ensemble des données matérielles brutes, rassemblées dans les bases de données, aux problématiques contemporaines développées par les études textiles et par l'archéologie soudanaise.

A. Les études méroïtiques : développements récents et atouts des cultures matérielles

Nous l'avons vu à plusieurs reprises lors de l'exposé des sources documentaires, l'archéologie du Soudan fut longtemps caractérisée par la prédominance du fait funéraire. Les débuts de la recherche ont également été fortement marqués par les questions historiques[151], qui pour certaines continuent d'animer les débats scientifiques. Citons par exemple le problème de l'occupation de la Nubie, du déplacement de la capitale de Napata à Méroé, ou encore l'hypothétique « chute de Méroé ». Les fouilles modernes de cimetières, tels que Sedeinga, Berber ou Dangeil, ainsi que le traitement des données issues des fouilles anciennes, prolongent et précisent notre connaissance de la culture matérielle méroïtique tout en nous permettant de mieux appréhender les rites d'inhumation[152]. Cependant, depuis les années 90 environ, un nombre croissant de missions concentre leurs efforts sur d'autres types d'occupations, à savoir les temples, les palais ou bâtiments administratifs et les secteurs d'activités artisanales. Listons ici les exemples de Kawa, Doukki Gel et du Djebel Barkal en Nubie, ainsi que Dangeil, Méroé, Hamadab, Awalib, el-Hassa, Mouweis, Moussawarat es-Soufra et Naga pour le Soudan central[153]. La foison de données nouvelles produite par ces fouilles contemporaines a suscité une réorientation des problématiques de recherche, qui aujourd'hui se concentrent davantage sur le monde urbain, et plus généralement sur les relations qui unissaient l'Homme à son environnement.

De cette évolution, la discipline actuelle a fait naître le concept de « l'état » méroïtique, décrit avec érudition par David N. Edwards en 1996 dans *The Archaeology of the Meroitic State, New Perspectives on its social and political organisation*[154]. L'examen de toute entité étatique présuppose l'exploration d'une variété de thèmes corrélatifs, comme l'organisation du territoire et son contrôle par le pouvoir, les activités de subsistance, d'artisanat ou d'industrie, ou encore les échanges et commerce des biens et

---

[151] Mentionnons par exemple, H.F.C. SMITH, "The Transfer of the Capital of Kush from Napata to Meroë", *Kush* 2, 1954, p. 20-25. ; B.G. TRIGGER, *History and Settlement in Lower Nubia*, 1965. ; B.G. HAYCOCK, "Landmarks in Cushite History", *JEA* 58, 1972, p. 225-244. ; L. TÖRÖK, "The Historical Background: Meroe, North and South", *in* T. Hägg (éd.), *Nubian Culture, Past and Present*, 1987, p. 139-229.

[152] V. FRANCIGNY, *La tombe privée méroïtique*, thèse de doctorat non-publiée, Université de Lille 3 – HALMA-IPEL, 2008. ; *Id.*, « Preparing for the afterlife in the provinces of Meroe », *SudNub* 16, 2012, p. 52-59.

[153] Pour une présentation générale du fait urbain, ainsi qu'une bibliographie, voir M. BAUD, « Méroé, un monde urbain », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 211-217.

[154] D.N. EDWARDS, *The Archaeology of the Meroitic State*,1996.

produits[155]. Les inscriptions méroïtiques et sources littéraires classiques nous livrent bien peu d'informations dans ces domaines. L'archéologie est la seule en mesure de nous renseigner, et dans ce contexte, l'analyse de la culture matérielle dispose d'atouts majeurs. La connaissance approfondie des objets manufacturés nous amènera à répondre de manière fondée aux interrogations liées à l'organisation et au contrôle de la production, ainsi qu'à la distribution et/ou importation des objets. Leur rôle économique ainsi défini, l'étude des productions artisanales nous aide à comprendre le fonctionnement de la société méroïtique et les relations qu'elle entretenait avec les régions voisines.

C'est dans cette voie que nous avons souhaité inscrire notre travail de doctorat, étant convaincu que la contribution des textiles apporterait un éclairage des plus intéressants à ces questions.

B. Les problématiques principales soulevées par notre recherche

À la croisée des problématiques développées par les études textiles et les courants de recherche suivis par l'archéologie soudanaise, nous souhaiterions exposer ici un schéma résumant à nos yeux les axes développés dans notre thèse [*fig. 3*]. Tout comme la céramologie, les études textiles ont largement bénéficié des courants de pensées théoriques anglo-saxons, qui en créant des « modèles » ont su faire sortir l'objet des considérations purement matérielles[156]. Il ne s'agit plus seulement de renseigner le produit en lui-même, mais son contexte de production, d'existence et ses utilisateurs. Reproduit à partir de l'article récent « Old Textiles – New Possibilities »[157], ce modèle exprime l'interaction unissant les tissus et leur production aux ressources matérielles, à l'action technologique et à la société.

[155] Notons à cette occasion l'influence incontestable de la logique économiste actuelle sur notre pratique historique. Il conviendra de garder en mémoire cette conception contemporaine sûrement biaisée pour éviter tout anachronisme.

[156] Nous assumons par là-même la tradition plutôt anglo-saxonne de notre travail, qui fut naturellement influencée par l'ensemble des recherches en archéologie textile, majoritairement dominées par les chercheurs anglais, américains ou scandinaves.

[157] M.L. NOSCH *et al.*, "Old Textiles, New Possibilities", *European Journal of Archaeology* 13.2, 2010, fig. 1, p. 151. Marie-Louise Nosch est actuellement directrice du Centre de Recherche Textile (CTR) pour la Fondation Nationale pour la Recherche du Danemark. Spécialiste de la production textile mycénienne, elle dirige de nombreux projets de recherche internationaux ayant trait aux textiles antiques.

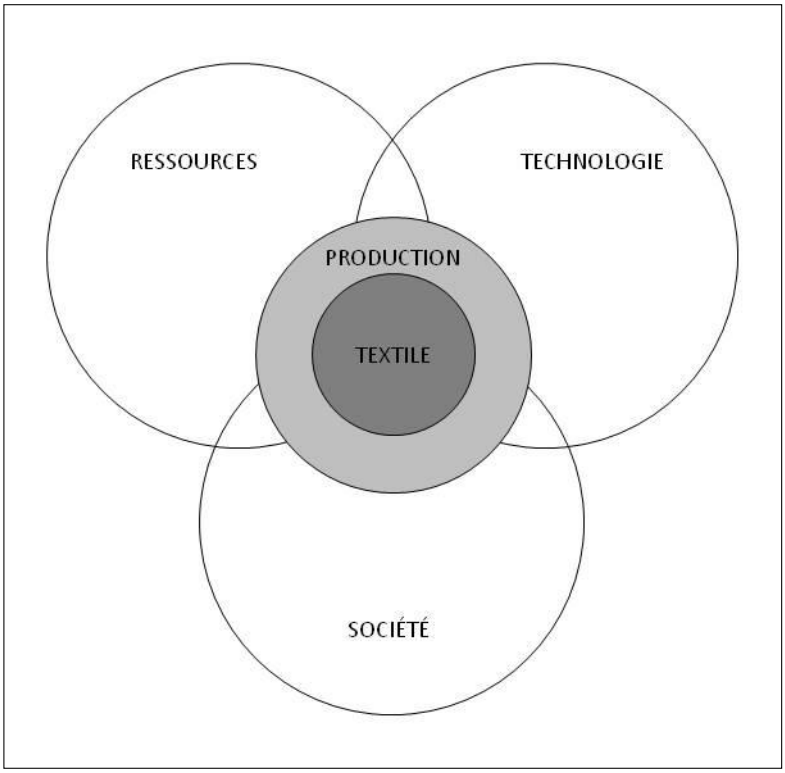


Fig. 3. *Modèle de la production textile comme interaction entre ressources, technologie et société. [reproduit à partir de* NOSCH, *M.L., et al., "Old Textiles, New Possibilities",* European Journal of Archaeology *13.2, 2010, fig. 1, p. 151.]*

Bien évidemment, ce même schéma peut être appliqué à toute sorte d'artisanat et conserve toutes les limitations intrinsèques à une approche entièrement théorique[158]. Il synthétise cependant les pistes de réflexion qui seront suivies dans notre thèse.

Celles-ci se trouvent également exprimées dans le titre de cette recherche : *De la fibre à l'étoffe. Archéologie, production et usages des textiles de Nubie et du Soudan anciens à l'époque méroïtique.*

L'objet de l'étude est clairement énoncé : les textiles, depuis leur matière première, les fibres, jusqu'à la fabrication du produit fini, l'étoffe. Les diverses modalités de production et d'usage seront identifiées et décrites, puis nous chercherons à caractériser leur place dans la société.

La méthode sera résolument archéologique : la valeur historique de l'objet[159], allant bien au-delà de sa nature même, naîtra de son association avec le contexte de mise au jour, l'individu, l'environnement et, pour finir, avec l'ensemble de la culture méroïtique.

[158] Il ne s'agit pas ici de conformer notre recherche à un modèle rigide bien trop conceptualisant, mais simplement à utiliser le schéma comme illustration synthétique des thèmes développés.

Finalement, les bornes chronologiques et géographiques sont posées : les périodes méroïtiques et post-méroïtiques, des environs de 300 avant notre ère, jusqu'au VIe siècle ap. J.-C. ; sur un territoire couvrant la Nubie et le Soudan, de la 1e cataracte du Nil au Nil blanc et Nil bleu. Cette vaste entité spatiale et temporelle trouve une unicité dans la notion de frontière : entre la méditerranée et les savanes, entre les mondes romains et africains, par l'intermédiaire de l'Égypte, et charnière entre l'antiquité et le temps médiéval.

Le premier chapitre, intitulé « De la fibre à l'étoffe » observera tous les aspects ayant trait à la fabrication des tissus. Nous dresserons un inventaire des matières premières utilisées, des techniques de filage et de tissage, ainsi que des transformations (décoratives ou formelles) apportées aux étoffes. Il conviendra également de replacer la production méroïtique dans un espace géographique et chronologique plus vaste.

Le deuxième chapitre, « Les usages des textiles méroïtiques », analysera les modalités de consommation des tissus, pour l'habillement d'abord, puis dans les contextes funéraires et urbains.

Le troisième et dernier chapitre a pour titre « Organisation de la production et aspects économiques de l'artisanat textile ». Il aura pour objet d'identifier le rôle des tissus dans le fonctionnement économique de l'espace méroïtique. Plus généralement, il s'agira de relever et de commenter toutes les informations que les textiles peuvent délivrer concernant la troisième sphère de notre schéma : la société. Après avoir posé quelques bases méthodologiques, nous nous demanderons comment les textiles peuvent documenter la constitution sociale et économique des sociétés anciennes. Nous tenterons ensuite une analyse de la production textile à l'échelle du territoire méroïtique, puis du fonctionnement de l'artisanat. Les étoffes seront enfin abordées en tant qu'objet économique : nous essayerons de distinguer leur valeur économique et discuterons son implication dans un réseau d'échange.

[159] Telle que définie par C. Leonard Woolley, dans son manifeste *Digging up the Past*, paru pour la première fois en 1930.

CHAPITRE 1

DE LA FIBRE À L'ÉTOFFE

Pour comprendre les différents aspects et enjeux de la production textile méroïtique, il apparaît capital de débuter notre exposé par l'étude des tissus eux-mêmes. Ce chapitre se concentrera sur l'objet, et exposera toutes les caractéristiques définissant les textiles de notre corpus. Du microscopique au macro-régional, nous suivrons la fabrication des tissus, depuis la fibre jusqu'à l'étoffe.
Afin de faciliter la lecture et la compréhension de procédés techniques parfois compliqués, nous invitons le lecteur à utiliser le lexique fourni en annexe.

Toute étude scientifique concernée par une classe matérielle se doit de reposer sur une méthode d'analyse précise et des observations techniques de qualité. Ce n'est qu'à cette condition que les arguments de la recherche trouveront leur légitimité. Dans le cadre d'une démarche archéologique, l'examen détaillé des objets est bien évidemment tributaire de leur état de conservation. Comme nous l'avons brièvement abordé en introduction, la préservation optimale des tissus anciens dépend d'un milieu climatique et environnemental très spécifique. Au-delà des circonstances d'enfouissement, les textiles sont aussi sujets à de nombreux changements provoqués par la mise au jour lors des fouilles, les manipulations diverses et le stockage. Tous ces critères influent considérablement sur la matière, et logiquement sur l'étendue et le détail des informations recueillies lors de l'étude.

De manière générale, on considère que les fibres telles que la laine et la coton mettent seulement 3 semaines pour disparaître quand elles sont enfouies dans un sol biologiquement actif, à une température de 20°C ou plus[1]. Les tissus sont alors si détériorés qu'ils se désintègrent sous l'effet de leur propre poids.

Heureusement, l'effet destructif de la majorité des agents biologiques est presque totalement éliminé si au moins une de ces conditions est présente : l'absence totale d'eau, une température constante en dessous de 5°C, et l'absence d'oxygène[2]. Ces conditions ne peuvent être remplies que dans des environnements climatiques et/ou des milieux particuliers. Mentionnons principalement les tourbières et autres niveaux très humides d'Europe centrale et du Nord, où l'humidité constante et l'exclusion de l'air permet la

[1]B. COOKE, "Fibre Damage in Archaeological Textiles", *in* S. O'CONNOR et M.M. BROOKS, *Archaeological Textiles, Proceedings of the Conference Textiles for the Archaeological Conservator*, 1990, p. 5.
[2] *Ibid.*

bonne préservation des matières organiques. Évidemment, les environnements très secs et souvent riches en sel des déserts moyen-orientaux et du Sahel présentent également une activité bactérienne minimale et ont été le lieu de découvertes exceptionnelles de très riches corpus de textiles antiques[3]. Nous pouvons aussi citer quelques tombes, presque hermétiquement scellées, qui ont permis la création d'un microclimat suffisamment stable pour permettre la préservation des vêtements et linceuls.

Un nombre restreint de tissus est connu de manière plus secondaire grâce à des processus particuliers[4]. Le premier est l'empreinte d'un objet tissé sur de l'argile cuite ou séchée au soleil, céramiques ou briques. L'impression du tissu se fait alors en négatif et certains de ses aspects constitutifs tels que le type de trame sont alors visibles sur la matière. Le second est la carbonisation des fibres, qui se produit lorsqu'un textile se trouve à proximité d'un feu. Quand la combustion se fait de façon lente et avec peu d'oxygène, le tissu n'est pas brûlé mais carbonisé par la chaleur : la cellulose des fibres n'est pas détruite mais seulement oxydée[5]. Cela permet la préservation de la macrostructure du tissu.

Le troisième et dernier processus est la minéralisation des textiles. Celle-ci peu se produire lorsqu'un objet en métal (fer ou alliages cuivreux) est enfouis au contact d'un tissu. La réaction chimique de corrosion va dégager des sulfites qui vont graduellement remplacer les fibres textiles adjacentes. Ces sels métalliques forment alors une sorte de moule en négatif du tissu qui préserve certains aspects de l'objet originel.

Même lorsque les conditions environnementales sont optimales, la conservation des textiles peut dépendre de critères supplémentaires. Les fibres textiles utilisées lors de la manufacture peuvent être déjà endommagées ou bien de qualité médiocre. Cela peut être le cas par exemple, lors d'une sécheresse qui interfère avec la bonne culture du coton. Les ultra-violets présents dans les pays chauds ont également un pouvoir nocif sur les poils des animaux ; il en résulte en la formation d'une laine plus fragile et tenant moins bien la teinture. Les procédés de teinture eux-mêmes peuvent également endommager les fibres, surtout si des mordants à base de fer sont utilisés. Évidemment, les tissus peuvent être très usés par une utilisation fréquente et exigeante. Ils sont souvent réutilisés, réparés et remaniés, jusqu'à ce qu'ils soient méconnaissables et finissent dans des dépotoirs ou assemblés en linceuls grossiers. Toutes ces étapes entraînent un changement progressif de la structure du tissage et la fragilité grandissante des fibres. Les matières textiles elles-

[3] J.-P. WILD, *Textiles in Archaeology*, 1988, p. 7
[4] *Ibid.*, p. 8-12.
[5] B. COOKE, *op. cit.*, p. 9.

mêmes sont de surcroît toujours menacées par l'activité des insectes[6], que se soit lors de leur utilisation, de leur enfouissement ou pendant le stockage qui suit la découverte archéologique.

Ce dernier point m'amène à rappeler l'importance de techniques de fouilles et de stockage adéquates à la sauvegarde des matières organiques. En raison des multiples conditions nécessaires à leur conservation, les textiles sont souvent découverts de manière inattendue sur les sites archéologiques[7]. Les fouilleurs non familiarisés avec ce type de matériel ne sont pas toujours préparés à les manipuler. Pourtant, un tissu sorti de son contexte d'enfouissement est tout de suite exposé à une dégradation de son état de conservation, due au changement soudain de son microclimat. Le respect de quelques principes simples[8] permet de minimiser ces effets et garantit la préservation de l'objet, en autorisant ainsi ses observations et analyse futures.

L'ensemble du corpus de textiles méroïtiques est globalement bien conservé. La continuité d'un climat très aride, peu sujet aux variations du taux d'hydrométrie, garantie la préservation relativement facile des spécimens. La quasi-totalité des tissus que nous avons pu observer a ainsi pu maintenir une bonne intégrité physique, accompagnée d'une détérioration minime des fibres. La douceur de certaines étoffes de coton put même être observée à quelques reprises. L'agent principal de leur dégradation est l'extrême chaleur, qui tout en garantissant leur préservation a rendu la majorité des fibres très sèches et friables. Plusieurs objets présentent même un état totalement carbonisé, et ne supportent aucun contact sans perdre une quantité considérable de fibres tombant en poussière. Enfin, le niveau de conservation de nombreuses étoffes découle directement de leurs modalités d'utilisation. Les multiples textiles découverts à Qasr Ibrim par exemple, furent réutilisés un nombre incalculable de fois avant de finir leur vie sous forme de fragments et chiffons dans les grands dépotoirs du site. Les tissus découverts dans un contexte funéraire ont également pu être réutilisés, et ils ont tous, de surcroît, été endommagés par le contact prolongé avec le corps du défunt en décomposition. Les liquides issus de ce processus ont souvent souillé les étoffes, les ont aggloméré en masse compacte, ou simplement détruits. Plusieurs d'entre-elles portent aussi des restes de tissus humains ou de cheveux.

---

[6] Les tissus soudanais, tout comme les objets en bois, ont particulièrement souffert de l'action des termites.
[7] J.-P. WILD, "Methodological Introduction", *in Ancient Textiles, production, craft and society,* 2007, p. 3.
[8] Ces principes fondamentaux ont été établis de manière simple et courte, et publiés par des experts en études textiles et conservateurs : C. GILLIS, et M.-L.B. NOSH, *First Aid for the Excavation of Archaeological Textiles*, 2007. ; J. JONES *et al.*, "Guidelines for the Excavation of Archaeological Textiles", *in Ancient Textiles, production, craft and society,* 2007, p. 245-253.

Malgré ces divers aléas, les caractéristiques techniques des textiles demeurent globalement bien visibles et faciles à interpréter. Notons à cet égard le taux de conservation plus élevé des bordures de tissus, qui, parce qu'elles furent souvent renforcées, ont su davantage résister que le milieu des toiles. De nombreux renseignements techniques documentant les procédés de tissage ont ainsi pu arriver jusqu'à nous.

Toutes les informations qui ont permis la constitution de ce chapitre sont présentes d'une façon ou d'une autre dans la base de données « Textiles ». Les rapports détaillés, particulièrement ceux concernant les tissus des sites de Ballana et Qoustoul[9], ainsi que des sites de Nubie fouillés par la *Scandinavian Joint Expedition*[10], constituent une part importante des données techniques. La majorité des données de détail, notamment celles relatives aux fibres, aux fils, et aux éléments de tissage, provient cependant de nos propres analyses accomplies sur les tissus de différents musées.
Les observations précises furent réalisées à la loupe (grossissement 10x ou 20x), ainsi qu'à l'aide d'un compte-fil. L'étude du matériel entreposé à Khartoum, dans les réserves du Musée National du Soudan ou de la Section Française de la Direction des Antiquités du Soudan, s'est également adjointe d'un microscope binoculaire[11], qui nous a permis de vérifier toutes les identifications de fibres. Cet ustensile fut un outil de formation très utile, qui nous a enseigné à reconnaître les différents types de fibres textiles utilisées au Soudan.

[9] C.C. MAYER-THURMANet B. WILLIAMS (éds.), *Ancient Textiles from Nubia: Meroitic, X-Group and Christian Fabrics from Ballana and Qustul*, 1979. Ci-après désigné *Ancient Textiles from Nubia*, 1979.
[10] I. BERGMAN, *Late Nubian Textiles, SJE* 8, 1975. Ci-après désigné *Late Nubian Textiles*, 1975.
[11] Nous remercions par là même la généreuse intervention de Claude Rilly pour la SFDAS, qui a financé l'achat du matériel, et l'aide déterminante d'Awadallah Ali el-Bacha qui nous a aidé à explorer les fournisseurs de matériel médical de Khartoum.

I. LES MATIÈRES PREMIÈRES UTILISÉES PENDANT LA PÉRIODE MÉROÏTIQUE

Notre exploration des textiles de Nubie et du Soudan anciens commence tout naturellement par une étude des matières premières utilisées pour leur fabrication. Au-delà des aspects technologiques propres aux tissus eux-mêmes, le choix de ces matériaux nous renseigne plus généralement sur les modes de vie et activités économiques des populations méroïtiques.

L'élément constitutif de base d'un textile est la fibre. C'est elle qui vient former le fil et qui définit l'objet tissé comme une étoffe, à la différence des produits en vannerie par exemple. Les procédés de fabrication impliquent dans les deux cas des techniques de tissage, mais ce sont les qualités de souplesse et de relative douceur des fibres textiles qui constituent les conditions essentielles permettant à tout tissu de remplir sa fonction, notamment pour l'habillement et l'ameublement[12]. Nous exclurons ici les productions type nattes et paniers, qui en se servant de matières végétales rigides entraînent un autre éventail d'utilisations.

Jusqu'à très récemment, les fibres textiles étaient exclusivement issues de sources naturelles, animales ou végétales. Chacun des groupes correspond à une composition moléculaire différente, basée respectivement sur les protéines ou la cellulose. Il faut rajouter à cela les fils de métal, souvent utilisés pour la manufacture de tissus précieux.
Historiquement, les premiers tisserands semblent avoir privilégié les fibres d'origine végétale, et plus spécialement le lin. Des fragments d'étoffes en fils de lin sont attestés dès le VIe millénaire av. J.-C. à Çatal Hüyük[13], puis dans les niveaux néolithiques du Fayoum[14] (V^e millénaire av. J.-C.) et des établissements lacustres d'Europe[15] (*c.* 3000 av. J.-C.). Il faudra attendre le développement des activités pastorales, selon des modalités différentes pour chaque région, pour voir apparaître la laine. En ce qui concerne la zone de nilotique,

[12] E.J.W., BARBER, *Prehistoric Textiles: The Development of cloth in the neolithic and Bronze ages with Special Reference to the Aegean* 1993, p. 5, 9.
[13] J.-P. WILD, "Anatolia and the Levant in the Neolithic and Chalcolithic periods, c. 8000-3500/3300 BC", Industries of the Near East and Europe in Prehistory", *in* D.J. JENKINS (éd.), *The Cambridge history of Western textiles*, 2003, p. 40.
[14] J. ALLGROVE-MCDOWELL, "Ancient Egypt, 5000-332 BC", *in* "Industries of the Near East and Europe in Prehistory", *in* D.J. JENKINS (éd.), *The Cambridge history of Western textiles*, 2003, p. 31.
[15] MÉDARD, F., *L'artisanat textile au Néolithique. L'exemple de Delley-Portalban II (Suisse) : 2782-2462 avant J.-C.*, 2000.

les premières attestations de laine et de toisons de mouton sont datées du IVe millénaire av. J.-C. et rattachées au site prédynastique d'el-Omari, en Basse Égypte[16].

Le corpus des textiles méroïtique a révélé plusieurs types de fibres :

- les fibres d'origine animales, à savoir la laine de mouton, de chèvre et de dromadaire
- les fibres d'origine végétales, plus spécifiquement le lin et le coton.

Un exemple unique de tissu partiellement composé de fils d'or fut également découvert sur le site tardif de Gammai[17]. Il provient du mobilier funéraire du plus large des tumuli, le tumulus E, et appartient à l'inhumation principale de la tombe (chambre E3). Au moment de sa mise au jour, l'étoffe était agglomérée en une masse de plusieurs épaisseurs et ne fut malheureusement pas étudiée en détail ni photographiée. L'auteur du rapport de fouilles la mentionne sous l'appellation « cloth of gold » et décrit son armure délicate incorporant des fils d'or au diamètre très fin (environ 0.1 mm). Ce tissu représente l'unique attestation de fils précieux pour le Soudan et la Nubie de l'époque méroïtique[18]. Son mode de dépôt, vraisemblablement plié à part et non associé au corps du défunt, fait écho à sa réalisation technique inédite. Ils indiquent tous deux le statut particulier de ce textile, qui fut sans doute intégré au mobilier funéraire en tant qu'offrande. Il est très probable qu'il soit le fruit d'un centre de production étranger et qu'il arrivât au Soudan par le biais d'un échange.

A. Reconnaître les fibres textiles

L'identification des fibres textiles n'est pas un processus toujours aisé et appelle souvent l'œil entraîné d'un expert. La façon la plus sûre de déterminer l'identité des fibres textiles est l'observation au microscope. Un tel matériel fait rarement partie des expéditions archéologiques de terrain et son utilisation requière une connaissance spécifique. Une fois intégrés aux collections muséales, les textiles rejoignent les centaines d'objets des réserves et reçoivent rarement de traitement supplémentaire. Par manque de temps et de moyens, très peu d'entre eux bénéficient d'une analyse complète des fibres.

---

[16] E.J.W., BARBER, *Prehistoric Textiles: The Development of cloth in the neolithic and Bronze ages with Special Reference to the Aegean* 1992, p. 25.

[17] O. BATES et G. DUNHAM, *Excavations at Gammai, Varia Africana* IV, *HAS* 8, 1927, p. 28, 75, 81.

[18] D'autres spécimens sont par contre connus pour l'époque chrétienne, notamment la robe découverte dans la tombe de l'archevêque Georgios, fabriquée en soie et or par les ateliers des califes fatimides. W. GODLEWSKI, « Dongola after the 2008-2010 Seasons : Royalty, Saints and Blessed Bishops", *SudNub*14, 2010, p. 81, colour plate XXXIII.

Cet état de fait est particulièrement prégnant pour les collections assemblées par le passé. Les anciens rapports de fouilles et archives de musées contiennent en conséquence certaines erreurs. C'est le cas du corpus exceptionnel de tissus provenant du cimetière nubien de Karanog, qui fut systématiquement enregistré sous l'appellation « linen »[19]. Une rapide observation des fibres nous permet de rectifier cette inexactitude résultant sans doute de la tradition égyptologique, et de les identifier comme coton.

Un ensemble de tests[20] existent pourtant, qui permet de reconnaître l'origine des fibres textiles de façon relativement simple. Le test dit « de l'ignition » est particulièrement efficace pour différencier les fibres animales des végétales. Alors que ces dernières brûlent en produisant une odeur d'herbe et une cendre fine, les fibres animales ne se consument pas complètement, se rétractant de manière caractéristique, et émettent une forte odeur de cheveux brûlés[21]. Bien sûr, ce type de test suppose la destruction d'une partie du spécimen à l'examen. C'est pourquoi les recherches actuelles tendent à leur préférer des méthodes moins intrusives, basées sur l'observation fine.

1. Observation à l'œil nu

Par chance, la majorité des tissus méroïtiques étudiés sont assez bien conservés pour permettre une manipulation minime et un examen fructueux, même à l'œil nu. Une simple loupe de bijoutier, munie de lentilles grossissant dix ou vingt fois, révèle le détail des fils. Avec un peu d'expérience, il devient facile d'identifier les fils de laine, qui sont construits de longues fibres, relativement épaisses et brillantes. À leur différence, les fils en coton et lin regroupent des fibres bien plus courtes, dont les extrémités ont tendance à s'échapper de la torsion du fil. Avec le temps et l'usure, cela confère aux fils un aspect presque mousseux. De plus, les tissus en laine perdent souvent des fibres qui se retrouvent éparpillées et facilement visibles sur toute surface d'étude et de stockage. Notons enfin que les toiles en laine de chèvre et de dromadaire sont généralement épaisses et très rêches, construites avec des fils épais et solides.

Ces différents critères sont ostensiblement empiriques et furent compilés au grès de nos observations. Ils ne peuvent donc trouver leur utilité que dans le cadre du corpus étudié. En revanche, il demeure généralement impossible d'effectuer des tests de

[19] C.L. WOOLLEY et D.R. MACIVER, *Karanog: The Romano-Nubian cemetery, Eckley B. Coxe Junior Expedition to Nubia, vol.* 4, 1910, *passim*.
[20] E. SCHAFFER, *in Studies in Conservation* 26, 1981, p. 119-129.
[21] *Ibid.*, p. 120.

laboratoire sur un groupe d'objets si vaste, surtout quand la quasi-totalité est conservée dans des musées différents qui réglementent à bon escient leur accessibilité. Un œil bien formé reste alors le meilleur outil du chercheur. Les caractéristiques de chaque type de fibres énoncées plus haut furent vérifiées sur un ensemble de matériel test. Quarante fragments textiles des nécropoles méroïtiques de Saï[22] furent tout d'abord examinés à l'œil nu, puis à la loupe, et enfin au microscope binoculaire. Le recoupement des différentes identifications a confirmé – ou infirmé – le bien-fondé de nos hypothèses initiales. Ce travail fut déterminant à notre formation et nous a permis de poursuivre avec assurance l'étude d'autres collections textiles, et ce malgré l'absence de matériel microscopique.

2. Identification des fibres à l'aide d'un microscope

Cependant, quand cela est possible, le microscope demeure la méthode d'identification la plus fiable. Chaque fibre possède une forme et un mode de construction qui lui sont propres et qui constituent sa signature [voir Pl. 1c].

La méthode suivie peut être plus ou moins compliquée en fonction de la finesse des détails souhaitée et du matériel à disposition. La technique la plus simple consiste à regarder un échantillon de fibres en microscopie en champ clair, c'est à dire illuminé par-dessous et observé par-dessus. Malgré le flou créé par la matière située hors du plan focal, cette méthode a l'avantage de nécessiter très peu de préparation et de connaissance spécialisée. Un grossissement des fibres à 100x, 200x ou 400x permet de très bien visualiser les éléments diagnostiques.

Toute fibre se compose de polymères, soit de molécules formées par la répétition d'unités atomiques. Le centre de la fibre est un tube, le lumen, autour duquel prennent place les fibrilles, éléments constitutifs des murs primaires et secondaires de la cellule. La fibre est complétée par une couche finale appelée cuticule[23]. La forme et l'agencement de ces différentes parties confèrent les propriétés physiques de chaque type de fibre.

La laine est largement constituée de kératine, une matière faite de 18 aminoacides différents. Leur arrangement en longues molécules hélicoïdales est responsable du

[22] Nous remercions chaleureusement Vincent Francigny et Didier Devauchelle pour nous avoir autorisé l'accès illimité à cette collection, ce qui nous a permis de faire nos armes et former notre œil aux études textiles.
[23] S. LANDI, *Textile Conservator's Manual*, 1998, p. 9.

caractère très extensif des fils de laine. Une fibre de laine unique est un poil animal composé d'un tube central plus ou moins large en fonction de la partie de l'animal d'où il provient. L'extérieur de la fibre est recouvert d'une cuticule en écailles particulièrement distinctive. La section de cette fibre est de forme circulaire à ovale, et son aspect longitudinal est légèrement ondulé. Le diamètre du poil s'affine à son extrémité pour terminer en pointe[24].

Tous les animaux exploités pour leur laine produisent des fibres à la structure générale similaire, mais leur calibre et la physionomie des écailles de la cuticule[25] sont des attributs propres à chaque espèce. Malheureusement, les fibres anciennes sont souvent trop endommagées pour permettre une bonne lecture de leur surface. C'est ainsi que les équipes chargées de l'étude des tissus de Ballana et Qoustoul ont parfois été contraintes de limiter leur identification à l'appellation générale « fibres animales ». Plusieurs échantillons étaient en effet bien trop dégradés pour permettre une comparaison probante des dimensions et de l'aspect des fibres[26]. Ingrid Bergman s'est heurtée au même problème lors de son travail consacré aux textiles tardifs de Nubie. Pour essayer de palier au mieux à cette situation documentaire dégradée, il fut choisi de compléter les observations microscopiques de la surface des fibres par l'analyse supplémentaire des pigments[27]. Chaque axe de recherche fut poursuivi par un chercheur différent, afin de garantir une meilleure objectivité. Malgré la rigueur de cette méthode, il est demeuré impossible de fournir une identification positive pour chaque spécimen. En outre, les deux études se contredisent à plusieurs reprises. Seule une batterie de tests plus poussés permettrait de reconnaître avec certitude l'espèce animale utilisée pour la production de la laine. Dans la pratique, un tel projet semble bien difficile à mettre en place, en raison du nombre très important d'objets à analyser et du coût que cela représenterait.

L'analyse des fibres d'origine végétale est comparativement plus aisée. Les deux fibres utilisées en Nubie et au Soudan – le coton et le lin – sont simplement construites de polymères celluloses liées entre elles de manière flexible mais très solide. Elles présentent toutefois des aspects bien différents qui apparaissent facilement au microscope.

---

[24] *Ibid.*, p. 22-23.
[25] Voir par exemple les facies cuticulaires des fibres de mouton et de dromadaire dans *Late Nubian Textiles*, 1975, pl. 3-4.
[26] I. FIELDER, « The Fibers », *in Ancient Textiles from Nubia*, 1979, p. 49-51.
[27] *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 10-11.

Le lin est formé grâce aux fibres extraites de l'écorce interne à la tige de la plante *Linum*. Ses fibres sont constituées d'un faisceau de cellules comptant un lumen très fin et des murs très épais. La section des cellules est de forme polygonale, et l'aspect longitudinal de la fibre est droit. Elle est caractérisée par des interruptions sporadiques des cellules résultant en une succession irrégulière de petits nodules transversaux. Cette apparence typique permet d'identifier sans peine les fils de lin[28].

Le coton quant à lui est une fibre enveloppant à l'état naturel les graines de la plante *Gossypium*. Le lumen de la fibre de coton est relativement large et vide, et les murs de la cellule sont fins. Lorsque les fibres sèchent, les murs s'effondrent et se tordent. Ce processus produit la forme caractéristique des fibres de coton, qui présentent une section en forme de haricot et un aspect longitudinal tordu à de multiples reprises. Les fibrilles sont positionnées selon un mouvement en spirale (de 20° à 40° par rapport à l'axe de la fibre)[29]. Au microscope, un léger grossissement suffit à exposer des fibres en forme de ruban vrillé, identifiant à coups sûr les fils de coton.

Malgré les aléas de conservation, ces quelques caractéristiques organiques demeurent faciles à observer[30]. Bien sûr, les fibres très dégradées ne présentent pas un faciès parfait correspondant dans ses moindres détails aux descriptions des manuels. Plusieurs bases de données disponibles sur Internet[31] permettent de comparer les échantillons et de s'habituer aux variations physiques.

L'ensemble de ces observations a exposé l'utilisation de plusieurs fibres d'origine animale et végétale, et l'exploitation simultanée du lin et du coton, ainsi que de la laine de mouton, de chèvre et de dromadaire. La variété des fibres employées illustre l'interaction entre les activités textiles et les différentes sphères économiques méroïtiques, aussi bien pastorales qu'agricoles.

---

[28] S. LANDI, *Textile Conservator's Manual*, 1998, p. 22.

[29] S. LANDI, *Textile Conservator's Manual*, 1998, p. 21. ; ROBBINS, W.W., *The Botany of Crop Plants*, 1917, p. 515-516.

[30] Voir par exemple les photos des échantillons de coton et de lin provenant de Qoustoul et Ballana : I. FIELDER, « The Fibers », *in Ancient Textiles from Nubia*, 1979, p.51, n°13 et 14.

[31] Citons par exemple la base de données photographiques *Fiber Reference Image Library*, mise en ligne par l'Ohio State University et basée sur les ressources du département Historic Costumes and Textiles Collections [dernière consultation le 1er novembre 2014, https://fril.osu.edu].

B. Fibres d'origine animale

1. Pastoralisme et exploitation animale au Soudan

L'environnement particulier des régions nubiennes et soudanaises, tout comme plusieurs exemples ethnologiques, ont naturellement conduit archéologues et historiens à envisager une organisation bipartite des populations : la vallée du Nil et ses ressources agricoles aurait permis l'établissement permanent d'un groupe de population, alors que les plateaux semi-désertiques offraient pendant la période humide une vaste savane de pâtures pour les pasteurs[32]. Ces groupes pratiquaient le nomadisme – total ou partiel– afin de suivre la transhumance des troupeaux. Cette dichotomie du territoire, de l'économie et des habitants, constitue un des traits caractéristiques des cultures soudanaises, et semble trouver son origine dès la préhistoire et la domestication des espèces bovines et caprines[33]. Un tel mode de subsistance présupposait alors l'alternance entre un habitat principal, localisé en bordure de la rivière et des champs cultivés, et une multitude de campements temporaires égrenés dans les savanes[34]. L'articulation entre les activités agricoles et pastorales a changé au cours du temps et au fil du développement de l'élevage. Au Soudan tout comme en Nubie, les divers témoins historiques indiquent un mouvement certain vers la spécialisation. Une division ethnique se serait mise en place, chacun des territoires et type de ressources associées étant pris en charge par une seule communauté[35]. De la création de ces deux sociétés – sédentaire et nomade – découle une opposition dialectique basée sur deux conceptions de l'espace et deux systèmes de production[36].

Il serait pourtant simpliste de résumer la culture méroïtique à un arrangement théorique et binaire des populations et des modes de subsistance. Il était tout à fait possible aux habitants de la vallée de pratiquer l'élevage, tout comme les ouadis du désert permettaient aux pasteurs une agriculture saisonnière. Loin d'un rapport mutuellement

---

[32] D.A. WELSBY, *The Kingdom of Kush, the Napatan and Meroitic Empires*, 1996, p. 137.
[33] M.C. GATTO, "The Nubian Pastoral Culture as Link between Egypt and Africa: A View from the Archaeological Records", *in* K. EXELL (éd.), *Egypt in its African Context*, 2009, p. 23-24.
[34] M. HONNEGER, « Exploitation du territoire et habitat dans les sociétés pastorales du Soudan : l'exemple de Kerma entre les 5e et 3e millénaires av. J.-C. », *in* M. BESSE, L.-I. STALH GRETSCH et P. CURDY (éds.), *Constellation, Hommage à Alain Gallay, Cahiers d'Archéologie Romande* 95, 2003, p. 341-352.
[35] *Ibid.*, p. 344.
[36] P. LEVEAU, « Le pastoralisme dans l'Afrique antique », *in* C.R. WHITTAKER (ed.), *Pastoral Economies in Classical Antiquity*, 1988, p. 177-195.

exclusif, il convient d'envisager une relation symbiotique entre les activités agricoles et pastorales, et une complémentarité des différents groupes de populations[37].

L'importance de l'élevage dans l'économie nubienne et soudanaise offre un cadre tout naturel à la production de laine et à son usage dans la manufacture textile. Andrew Sherratt, soulignant l'interconnexion logique qui unit le pastoralisme à la laine, construisit un modèle théorique désigné par l'appellation « secondary products revolution »[38], dont la traduction mal habile pourrait être « la révolution des produits secondaires ou dérivés ». Cette hypothèse est basée sur la notion des produits dérivés de l'animal domestique, à savoir le lait, la laine, la traction et le transport. Le développement de ces ressources serait intervenu lors d'une seconde phase de la « révolution néolithique », aux alentours du IVe millénaire av. J.-C., et aurait permis l'exploitation optimale du cheptel. L'animal n'est plus abattu pour ses produits primaires (viande, os et peau), et son propriétaire peut alors continuer d'en tirer profit sur une période bien plus longue. En outre, l'évolution de chacun des produits dérivés implique une série de changements importants à l'échelle de toute société, parmi lesquels le progrès des techniques agricoles, des modes de transport et du commerce.

La place de la laine dans ce paradigme est intéressante. Andrew Sherratt, se basant sur les corpus documentaires du Moyen Orient et d'Europe, fait coïncider la disparition progressive des tissus de lin au profit des étoffes de laine avec le développement et la sélection des espèces laineuses de moutons[39]. Si une telle relation peut être établie, cela illustrerait de manière magistrale l'influence de la manufacture textile sur le système économique général. L'auteur relève même le grand avantage de ces « produits dérivés » pour les populations pastorales vivant dans des zones semi-arides, spécialement pour celles évoluant en périphérie de sociétés sédentaires agricoles[40]. La laine devient un « produit » des plus avantageux, car continuellement fourni par l'animal, largement adaptable à toute sorte d'usage, facilement transportable et susceptible d'être échangé.

La construction de cette hypothèse repose sur une analyse tout à fait modélisante et généraliste, issue du mouvement théorique de la Nouvelle Archéologie. Elle reconnaît la variété de l'exploitation des animaux domestiques, aussi bien utilitaire (viande, lait, laine,

---

[37] D.A. WELSBY, *The Kingdom of Kush, the Napatan and Meroitic Empires*, 1996, p. 153-154.
[38] A. SHERRATT, "Plough and pastoralism: aspects of the secondary products revolution", *in* I. HODDER, G. ISAAC et N. HAMMOND (éds.), *Pattern of the Past*,1981, p. 261-305. ; *Id.*, "The secondary exploitation of animals in the old world", *World Archaeology* 15, 1983, p. 90-104.
[39] A. SHERRATT, "Plough and pastoralism: aspects of the secondary products revolution", *in* I. HODDER, G. ISAAC et N. HAMMOND (éds.), *Pattern of the Past: Studies*, 1981, p. 282.
[40] *Ibid.*, p. 289.

peau, traction, etc.…) que symbolique (biens de prestige, divertissement, intervenants religieux). Si l'objectif est de déterminer les modalités de l'interaction[41] entre l'Homme et l'animal pour une société donnée, une telle hypothèse fournit un modèle contre lequel mesurer les données archéologiques. En principe, l'exploitation du cheptel pour la production laineuse présuppose le maintien d'un troupeau d'animaux adultes des deux sexes, et la mise en avant d'espèces laineuses[42]. L'étude de la faune, à l'échelle d'un site puis d'une région plus large, permet d'établir le profil mortuaire du cheptel et par extension d'identifier son utilisation principale[43]. On reconnaît théoriquement un troupeau laineux quand l'assemblage d'ossements compte un grand nombre de mâles castrés adultes, qui sont typiquement les plus gros producteurs de laine[44]. Dans la pratique, il est rare d'obtenir des résultats si tranchés. Toute observation dépend lourdement des conditions de conservation des ossements et de la méthode de prélèvement retenue. De plus, il est probable que beaucoup de pasteurs ait privilégié un système pluriel leur permettant de bénéficier de plusieurs des ressources offertes par un même troupeau.

Qu'en est-il pour le Soudan ancien ? Les travaux zooarchéologiques de Louis Chaix éclairent cette question de manière remarquable. Ils nous apprennent l'apparition du bétail domestique au Soudan dès les phases anciennes du Néolithique, dans la première moitié du Ve millénaire av. J.-C.[45]. Celui-ci est principalement composé de bœufs et de caprinés (chèvres et moutons). Pendant les périodes Kerma, l'importance des animaux domestiques se confirme : le bétail est la base de l'alimentation carnée et prend une place de choix dans les rituels religieux et funéraires[46]. Au cours de cette période, le nombre des caprinés augmente, jusqu'à ce qu'ils représentent la majorité d'un cheptel autrefois dominé par le bœuf. Les époques suivantes ont fait l'objet d'un projet spécifique, soutenu par la collecte des restes osseux provenant des sites de Doukki Gel, Kerma, Hillat el-Arab, Dangeil,

---

[41] Ce que différents auteurs désignent selon l'anachronisme « management strategies », *cf.* J.F. CHERRY, "Pastoralism and the role of animals in the Pre- and Protohistoric economies of the Aegean", *in* C.R. WHITTAKER (éd.), *Pastoral Economies in Classical Antiquity*, 1988, p. 6.

[42] GREENFIELD, H.J., "The origin of milk and wool production in the old world: a zooarchaeological perspective from the Balkans", *Current Anthropology* 29.4, 1988, p. 576.

[43] Par exemple, une exploitation basée sur la viande est normalement illustrée par la prépondérance d'individus mâles abattus avant l'âge adulte. *Ibid.*, p.575.

[44] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 26-27.

[45] L. CHAIX, « Nouvelles données sur l'exploitation du monde animal au Soudan central et septentrional », *CRIPEL* 17/3, 1998, p. 81.

[46] *Ibid.*, p. 81-82. ; *Id.*, « Les troupeaux et les morts à Kerma (Soudan), (3000 à 1500 avant J.C.) », *in Anthropologie physique et Archéologie*, 1986, p. 297-304. ; L. CHAIX et A. GRANT, "Palaeoenvironment and economy at Kerma, Northern Sudan, during the third millennium B.C.: archaezoological and botanical evidence", *in Environment Change and Human Culture in the Nile Basin and Northern Africa Until the Second Millennium B.C.*, 1993, p. 399- 404.

Meroe et el-Hassa[47]. La qualité de l'échantillonnage varie grandement en fonction des sites et de l'état de conservation des os. Une tendance générale émerge cependant avec clarté : les assemblages sont clairement dominés par le bœuf et les caprinés qui forment dans tous les cas plus de 86% des spécimens observés[48]. Notons que le bœuf constitue l'espèce prédominante pendant les périodes napatéennes et méroïtiques. Le profil mortuaire établi par Louis Chaix indique leur abattage entre 20 et 28 mois en moyenne[49], ce qui correspond au schéma typique de l'exploitation de la viande. Les espèces caprines sont comparativement moins représentées dans le corpus. Elles n'apparaissent pas du tout dans les temples de Méroé et de Doukki Gel, mais composent tout de même 34.6% de l'assemblage domestique de Dangeil[50]. Ce site révèle une majorité de moutons, alors que Kerma, Méroé et el-Hassa présentent tous un nombre supérieur de chèvres. Malheureusement, les limitations du corpus empêchent l'identification du profil mortuaire. L'élevage de ces deux espèces semble donc avoir occupé une place mineure dans les activités pastorales de la vallée, ce qui disqualifie apparemment l'hypothèse d'une stratégie d'exploitation spécialement orientée vers la production de laine.

Dans ce contexte, il est possible d'envisager l'intervention des populations pastorales vivant dans les plateaux semi-arides qui encadrent la vallée. L'existence de tribus nomades pendant l'époque méroïtique est attestée dans les sources épigraphiques, mais les modalités de leurs interactions avec les groupes sédentaires kouchites furent longtemps sujettes à débat[51]. La rareté des traces archéologiques laissées par les campements temporaires ne facilite pas l'étude de ces questions, et le discours historique s'en trouve souvent réduit à l'énoncé de différents modèles théoriques[52]. Il serait tout à fait vain de postuler l'échange de laine entre les deux populations. Tout au plus pouvons-nous rappeler le développement que connurent les plateaux du Keraba et du Boutana pendant l'époque méroïtique, grâce à la construction de plusieurs *hafirs* commandités par le pouvoir[53]. Ces grands réservoirs d'eau permirent d'intensifier l'exploitation de ces zones,

---

[47] L. CHAIX, "Animal exploitation during Napatan and Meroitic times in Sudan", *in Between the Cataracts, Part 2.2,* 2010, p. 519-526.
[48] *Ibid.*, p. 520-521. La distribution entre espèces domestiques et sauvages varie quelque peu en fonction du site, comme le montre le cas particulier de Dangeil où les animaux sauvages forment 36.8% du corpus.
[49] *Ibid.*, p. 522. Cette observation exclut les ossements de bœuf provenant du temple de Méroé, qui montrent un nombre élevé d'animaux mis à mort après 3 ans. Leur implication religieuse dans la vie du temple en est sans doute la raison.
[50] *Ibid.*, p. 523.
[51] R. BRADLEY, "A Model for Pastoralism in the Meroitic Butana", *in* M. KRAUSE (éd.), *Nubische Studien*, 1982, p. 25-31.
[52] *Ibid.* p. 26.
[53] D.A. WELSBY, *The Kingdom of Kush*, 1996, p. 128.

et témoignent de relations certaines existant entre la royauté méroïtique et les groupes de pasteurs[54].

2. L'élevage des espèces laineuses

L'origine de la laine méroïtique demeure difficile à établir, en raison de nos connaissances limitées en matière d'organisation des territoires et des activités économiques.

Le grand nombre de textiles en fibres animales atteste pourtant de l'utilisation relativement commune du cheptel pour la fabrication de fils de laine. Comme nous l'avons rapidement abordé précédemment, le corpus de tissus méroïtiques et post-méroïtiques atteste l'exploitation de trois espèces domestiques : le mouton, la chèvre et le dromadaire. Avant de nous pencher plus avant sur les étoffes elles-mêmes, récapitulons les données disponibles pour chacun d'entre eux.

a. *Le mouton (*ovis aries *L.)*

Trois espèces de moutons sont attestées au Soudan ancien, chacune d'elles ayant atteint l'Afrique lors de vagues successives après une domestication initiale en Asie centrale[55].

L'espèce la plus largement répandue sur le continent tout comme au Soudan, est le mouton à queue fine et toison primitive[56]. Dans une moindre mesure, la variante laineuse de ce mouton est remarquée dans le bassin de Kerma, en Haute Égypte et sur les rivages de la Mer Rouge. Notons enfin la présence marginale du mouton à queue grasse dans les zones sud-est du pays. Les premiers moutons domestiques étaient principalement exploités pour leur viande, car leur toison ne fournissait pas une laine très appréciée. Elle est en effet principalement formée de poils longs, épais et rêches (appelés *jarres*), et d'une sous-couche de laine fine éparse[57]. Dans beaucoup de régions du globe la domestication du

[54] R. BRADLEY, *op. cit.*, p. 28.
[55] M.L. RYDER, "Sheep", *in* I.L. MASON (éd.), *Evolution of domesticated animals*, 1984, p. 64.
[56] R. BLENCH, "Ethnographic and linguistic evidence for the prehistory of African Ruminant livestock, horses and ponies", *in* T. SHAW *et al.*, *The Archaeology of Africa: food, metals and towns*, 1993, p. 78-80.
[57] M.L. RYDER, "Sheep", *in* I.L. MASON (éd.), *Evolution of domesticated animals*, 1984, p. 70-71. ; *Id.*, " Sheepskin from ancient Kerma, northern Sudan", *OJA* 6(3), 1987, p. 370.

mouton a entraîné un élevage sélectif visant à développer les qualités laineuses de l'animal[58], pour aboutir à une toison entièrement composée de laine douce, souvent blanche, et non sujette à la mue saisonnière.

Ce processus s'observe en partie au Soudan, notamment par le biais du corpus bien étudié de Kerma. Grâce à la découverte aux côtés des défunts de plusieurs moutons inhumés et naturellement momifiés, Louis Chaix fut en mesure de caractériser avec précision le cheptel ovin du site[59]. Celui-ci rassemble des individus appartenant à l'espèce des moutons à queue fine et à toison primitive, dont l'exploitation est principalement orientée vers la consommation de viande. Les mâles sont élevés dans ce but et abattus plus jeunes que les brebis, qui sont consacrées à la reproduction. Les « produits dérivés » de ces animaux semblent avoir été peu utilisés : le lait ne constitue pas une ressource alimentaire importante à Kerma et les toisons ne livrent pas beaucoup de laine[60]. Néanmoins, les analyses effectuées par Michael L. Ryder sur un petit nombre de spécimens indiquent un début de l'évolution de l'espèce. Si la majorité de ses échantillons provient du même type de mouton à toison primitive observé par ailleurs, 3 fragments de pelage présentent un profil intermédiaire, défini par le développement de la sous-couche de laine au détriment des longs poils rêches[61]. Il ne s'agit pas encore de véritables toisons laineuses, mais d'un premier stade de développement qui conduira éventuellement à l'apparition de la toison à longues mèches de laine.

Des animaux de ce type apparaissent d'abord dans l'iconographie, en premier lieu en Iran aux alentours de 5000 av. J.-C. puis dans d'autres zones du Moyen Orient[62]. Au Soudan et en Nubie, l'interprétation de la documentation iconographique concernant les moutons est compliquée par le rôle religieux des béliers d'Amon. Nous disposons de plusieurs ensembles de statues de béliers représentant le dieu Amon dans sa forme animale[63] ; mais comme souvent dans l'imagerie religieuse, celles-ci sont fortement emprises d'influences égyptiennes. Ainsi la statue la plus ancienne, commanditée par

---

[58] *Id.*, "Sheep", *in* I.L. MASON (éd.), *Evolution of domesticated animals*, 1984, p. 66. ; J.P. WILD, *Textiles in Archaeology*, 1988, p. 13-15.
[59] CHAIX, L., et A. GRANT, "A Study of a Prehistoric Population of Sheep (*ovis aries* L.) from Kerma (Soudan). Archaeozoological and archaeological implications", *Archaeozoologia* 1, 1987, p. 77.92.
[60] *Ibid.*, p. 84.
[61] M.L. RYDER, " Sheepskin from ancient Kerma, northern Sudan", *OJA* 6(3), 1987, p. 369-380.
[62] *Ibid.*, p. 379.
[63] Voir par exemple le récapitulatif présent dans les pages de J.R. ANDERSON et SALAH EL-DIN MOHAMED AHMED, « Dangeil 2012 : Sacred ram – Avatar of the God Amun », *SudNub* 17, 2013, p. 71-73.

Taharqa pour le temple de Kawa[64], s'inspire directement des monuments similaires érigés par Amenhotep III dans le temple de Soleb[65]. Ces sculptures montrent une toison fournie représentée par de longues mèches de laine. Ce motif stylisé de la toison « en écaille de poisson » sera repris plus tard, notamment sous le règne d'Amanakhareqerem à la fin du Ier siècle de notre ère. Il est attesté sur les statues de béliers d'el-Hassa[66] et de Dangeil[67]. La qualité laineuse des moutons de l'époque méroïtique est peut-être mieux illustrée par d'autres statues de béliers, qui flanquaient les dromos des temples de Naga (100), Méroé (M260) et Mouweis (temple J)[68]. La toison y est cette fois sculptée en de multiples spirales figurant les boucles de la laine. Ces monuments[69], malgré les standardisations et conventions de l'art religieux, semblent illustrés de manière convaincante la présence dans la sphère méroïtique d'une espèce laineuse de moutons.

Seule l'analyse de restes archéologiques de peaux animales nous permettrait d'apporter une réponse définitive à cette question. Nous disposons par chance de plusieurs toisons, découvertes dans quelques tombes méroïtiques et post-méroïtiques où elles servaient de couche funéraire[70]. Malheureusement, leur étude détaillée ne fut pas menée à bien, et nous ignorons toujours s'il s'agit de peaux de mouton ou de chèvre.

b. *La chèvre (*capra hircus *L.)*

Contrairement au mouton, la chèvre ne développa jamais de fourrure véritablement laineuse[71]. La première attestation de chèvre domestique au Soudan fut enregistrée sur le site néolithique de Shaheinab (3300 av. J.-C.), et depuis cette période jusqu'à l'époque moderne, les chèvres d'Afrique sub-saharienne et sahélienne sont restées principalement

---

[64] *Ibid*, pl. 8, p. 72. Statue de bélier en provenance de Kawa, EA 1779, Bristish Museum.

[65] V. RONDOT, V., « L'empereur et le petit prince. Les deux colosses d'Argo. Iconographie, symbolique et datation », *in* V. RONDOT *et al.* (éds), *La plume et la pioche*, 2011, p. 438.

[66] V. RONDOT, « Le *Qore* Amanakhareqerem et son temple à Amon à el-Hassa, *in* V. RONDOT et N. DEXTREIT (éds.), *Kerma et Meroe. Cinq conférences d'archéologie soudanaise*, 2006, fig. 11 ;
Id. , « El-Hassa : un temple à Amon dans l'île de Méroé au 1er siècle de notre ère », *CRAIBL* 2012 (I), fig. 6.

[67] J.R. ANDERSON et SALAH EL-DIN MOHAMED AHMED, « Dangeil 2012 : Sacred ram – Avatar of the God Amun », *SudNub* 17, 2013, p. 70-77.

[68] *Ibid.*, p. 71-72, pl. 7.

[69] Datés de la première moitié du Ier siècle ap. J.-C. et attribués au règne de Natakamani. *Ibid.*, p. 71.

[70] Mentionnons notamment le cas de la région de la 4ème cataracte, où cette pratique est la mieux documentée : à Kassinger Bahri, sites HP45 et 87 (H. PANER, "The Hamdab Dam Project. Preliminary Report of Results from Work in the Fourth Cataract Region, 1996-1997", *GAMAR* 1, 1998, p. 118, 131.) et 3-Q-20 (P. WOLF, "The SARS Anglo-German Expedition to the Fourth Cataract of the Nile. The 2003/04 Season", *SudNub* 8, 2004, p. 23.).

[71] À l'exception des espèces particulières de la chèvre angora et cashmere (I.L. MASON (éd.), *Evolution of Domesticated Animals*, 1984, p. 96-97.).

petites et couvertes de poils courts et rêches[72]. Leurs toisons furent néanmoins utilisées pour la fabrication textile, notamment pour la confection de tissus utilitaires épais et solides souvent destinés à l'ameublement, au stockage ou au transport[73]. La « laine » en poils de chèvre est relativement facile à identifier à l'œil nu et au touché, car les fils sont bien plus grossiers, épais et rêches[74]. Pendant la période méroïtique, la chèvre domine numériquement les cheptels d'espèces caprines sur les sites de Kerma, Méroé et el-Hassa[75]. De manière générale, le Soudan accueille deux types de chèvres : la chèvre des savanes, particulièrement associée aux pasteurs semi-nomades, et la chèvre dite « nubienne », élevée pour ses meilleures qualités laitières[76].

c. *Le dromadaire (*camelus dromedarius *L.)*

Tout comme les poils de chèvre, les fibres laineuses du dromadaire sont d'un diamètre important, mais souvent plus douces[77]. Historiquement, elles sont principalement utilisées par les populations de pasteurs nomades, qui ont su très tôt exploiter les qualités de cet animal pour étendre leur champ d'action aux vastes territoires désertiques et développer le commerce de caravane[78]. En Nubie et au Soudan, les premières traces de dromadaire apparaissent dans les niveaux Napatéens de Qasr Ibrim, d'abord sous la forme de crottin, puis d'ossements[79]. Ces restes sont respectivement datés des intervalles 1040-770 av. J-C. et 920-190 av. J.-C. Ils sont tous deux rattachés de manière sûre au quartier adjacent au temple de Taharqa[80]. Les dromadaires de Qasr Ibrim constituent à l'heure actuelle l'occurrence la plus ancienne de cet animal dans la vallée du Nil. Il faudra attendre l'époque ptolémaïque pour le voir représenté dans les assemblages zooarchéologiques d'Égypte[81]. Rares sont les attestations datées de l'époque méroïtique. On le sait portraituré

---

[72] *Ibid*., p. 90, 94-95.
[73] S.J.M. DAVIS, *The Archaeology of Animals*, 1987, p. 156.
[74] Voir à ce sujet la présentation des textiles en poils de chèvre provenant de Karanis (J. BATCHELLER, "Goat-hair Textiles from Karanis", *in* P. WALTON-ROGERS, L. BENDER JØRGENSEN, et A. RAST-EICHER (éds.), *The Roman Textile Industry and its Influence*, 2001, p. 38-47.).
[75] L. CHAIX, "Animal exploitation during Napatan and Meroitic times in Sudan", *in Between the Cataracts, Part 2.2*, 2010, p. 523.
[76] R. BLENCH, "Ethnographic and linguistic evidence for the prehistory of African Ruminant livestock, horses and ponies", *in* T. SHAW *et al., The Archaeology of Africa: food, metals and towns*, 1993, p. 82-83.
[77] S.J.M. DAVIS, *The Archaeology of Animals*, 1987, p. 166-167.
[78] J. CLUTTON-BROCK, "The Spread of domestic animals in Africa", *in* T. SHAW *et al., The Archaeology of Africa: food, metals and towns*, 1993, p. 65-66.
[79] P. ROWLEY-CONWY, "The Camel in the Nile Valley: new Radiocarbon Accelerator (AMS) dates from Qasr Ibrim", *JEA* 74, 1988, p. 245-248.
[80] *Ibid*., p. 245.
[81] *Ibid*., p. 246.

dans la nécropole royale de Méroé, sur les chapelles funéraires N15 et N17[82] et par une petite statuette de métal[83], ainsi que par un graffito repéré sur un mur du palais de Karanog[84]. Mais ce sont les quelques ossements découverts dans les établissements urbains de Méroé[85] et el-Hassa[86] qui témoignent de manière vraiment tangible de la présence du dromadaire dans l'île de Méroé. Plus tard, pendant la période post-méroïtique, l'animal prendra place dans les grands tumuli de Ballana, Qoustoul, Firka, Gammai et Méroé, en tant que sacrifices funéraires au triomphe du pouvoir local[87].

Le dromadaire occupe une place privilégiée au sein de la culture animale méroïtique, où il apparaît étroitement associé aux manifestations royales. Il est alors difficile de replacer et de comprendre son rôle en tant que pourvoyeur d'une matière première basique telle que la laine.

3. Traitement des fibres

Nous nous sommes jusqu'à présent attachés à décrire le contexte naturel et sociétal de la production lainière au Soudan méroïtique. Une fois les animaux identifiés et bien compris, il convient maintenant de débuter la longue liste des gestes qui, accomplis un à un, transforment la fibre brute en un tissu.

Dans le cas de la laine, les opérations requises à la préparation des fibres pour l'étape suivante du filage sont minimales. Les espèces primitives de moutons étant toujours sujettes à la mue saisonnière, la façon la plus efficace de récolter la laine était de simplement arracher les courtes fibres formant la sous-couche de la toison[88]. Outre la facilité du geste, cela permettait de ne sélectionner que les fibres laineuses, en excluant les poils rêches. L'âge du fer vit l'apparition de cisailles métalliques qui permettaient la tonte complète de la toison[89]. Cet outil fut particulièrement utilisé en Italie[90], et plus spécialement sous l'empire romain. Il se compose de deux lames fuselées reliées entre elles

[82] C.R. LEPSIUS, *Denkmäler aus Ägypten und Äthiopien, Tafelwerke V, Band X*, 1849-1859, pl. 52 et 54(e).
[83] D. DUNHAM, D., *Royal Tombs at Meroë and Barkal, RCK* 4, 1957, p. 125, fig. 82, p. 127, pl. XLIX(F).
[84] C.L. WOOLLEY, C.L., *Karanog. The Town*, 1910, p. 20.
[85] P.L. CARTER, "A Report on the Fauna from the Excavations at Meroe (196-1972)", *in* R.J. BRADLEY et P.L. SHINNIE (éds.), *The Capital of Kush I*, 1980, p. 299, 302-303.
[86] L. CHAIX, "Animal exploitation during Napatan and Meroitic times in Sudan", *in Between the Cataracts, Part 2.2*, 2010, p. 523.
[87] P. LENOBLE, « Une monture pour mon royaume, Sacrifices triomphaux de chevaux et de méhara d'el-Kurru à Ballana », *ANM* 6, 1994, p. 111, 116, 119.
[88] J.P. WILD, *Textiles in Archaeology*, 1988, p. 17.
[89] *Ibid*., p. 17, fig. 9. ; M.L. RYDER, *Sheep and Man*, 1983, p. 740.
[90] M. GLEBA, *Textile Production in the Pre-Roman Italy*, 2008, p.93-96.

par une tige de métal pliée en U qui agit comme un ressort après chaque mouvement. Si de nombreux exemples sont connus en Égypte[91], un seul objet de ce type fut identifié au Soudan. Cette paire de cisailles provient de la tombe 585 de Karanog[92], et ses dimensions (14.5 cm de long) semblent bien correspondre à cet usage[93]. Considérant la relative bonne préservation des objets métalliques dans d'autres nécropoles de Nubie, il paraît quelque peu étrange de ne connaître que cet exemple d'un objet pourtant si familier. Nous pourrions voir là le cas d'un outil à la provenance vraisemblablement égyptienne, sa singularité expliquant en partie son dépôt dans la tombe. Il semble donc qu'au Soudan on se soit contenter d'arracher, et non de tondre, les fibres laineuses des toisons animales. L'auteur latin Varron écrit d'ailleurs, au Ier siècle av. J.-C., dans son *Économie rurale*[94] que de nombreuses populations perpétuent cette ancienne technique de l'arrachage.

La laine ainsi récoltée se présente sous la forme d'une masse compacte, grasse et souvent sale. Avant le filage, elle peut faire l'objet d'une légère préparation consistant au tri et au lavage, afin de la débarrasser de ses impuretés et des fibres trop grossières[95]. L'étape suivante du peignage est facultative, mais néanmoins largement suivie. Des peignes de fer, à très longues dents, furent utilisés par les Romains pour séparer les fibres les unes des autres, les ranger de manière parallèle et ainsi faciliter le filage[96]. Aucun objet similaire ne fut découvert au Soudan ou en Nubie, où la laine était très probablement filée directement, sans aucun traitement préalable. Lors de ses observations ethnographiques, Grace M. Crowfoot nota que les tribus pastorales du désert filaient la laine brute sans même un lavage, et ce pour éviter que les fibres se rétractent en séchant[97]. La laine était tout au plus étirée et battue, puis regroupée en une masse souple d'où le fileur extrayait les fibres venant nourrir le fil à chaque mouvement du fuseau. Il est probable que les habitants du Soudan ancien aient également adopté ce processus ancestral.

---

[91] W.M.F. PETRIE, *Tools and Weapons*, 1917, pl. LVIII-LIX. La paire de cisailles UC63501 est particulièrement comparable à notre exemplaire de Karanog, car également fait d'un seul tenant.
[92] C.L. WOOLLEY et D.R. MACIVER, *Karanog: The Romano-Nubian cemetery*, 1910, p. 244, pl. 36, n° inv. 7303.
[93] On considère que l'efficacité optimale de l'objet est atteinte quand les lames mesurent entre 10 et 15 cm de long, *cf.* J.P. WILD, *Textiles in Archaeology*, 1988, p. 18.
[94] Le passage en question est traduit dans M. HUGHES et M. FORREST, *How the Greeks and Romans made cloth*, 1984, p. 8.
[95] P. BORGARD et M.-P. PUYBARET, « Le travail de la laine au début de l'Empire : l'apport du modèle pompéien. Quels artisans ? Quels équipements ? Quelles techniques ? », *in Purpureae Vestes I*, 2004, p. 48.
[96] M.L. RYDER, *Sheep and Man*, 1983, p. 740.
[97] G.M. CROWFOOT, "Spinning and Weaving in the Sudan", *SNR* 4, 1921, p. 23-24.

4. Présentation générale des tissus en laine

De l'élevage des animaux, nous voici à présent arrivés au fil[98], et donc aux textiles eux-mêmes. Sur l'ensemble de notre base de données « Textiles », la laine est citée dans 358 fiches, ce qui représente environ 40% de notre corpus.

En soit, ce chiffre est dénué de sens, puisque beaucoup des tissus enregistrés ne possèdent aucune information technique et qu'un certain nombre d'identification de fibres est sujet à caution. Certains auteurs n'ont pu bénéficier d'un rapport détaillé concernant les textiles, ou bien se sont heurtés à des restes très endommagés, et sont souvent restés vagues dans leurs descriptions. Nous pouvons citer à ce propos les tissus d'Emir Abdallah, qui sont inventoriés dans presque toutes les publications[99] où ils apparaissent sous l'appellation « laine ou lin ». Pour toutes ces raisons, nous regrettons que la case « fibres » de notre base de données soit si fréquemment restée vide ou hantée de points d'interrogation. Nous profitons de cette occasion pour affirmer dès à présent qu'il est impossible de produire des statistiques reflétant de manière exacte une réalité historique, qui par définition nous est connue que de manière incomplète.

Si nous nous devons de garder en mémoire le caractère intrinsèquement partiel de toute documentation archéologique, *a fortiori* pour les matières organiques, nous sommes d'avis de considérer la laine comme un des matériaux principaux de la production textile méroïtique et post-méroïtique.

a. *Attestations et fréquence d'utilisation des fibres de laine*

Malgré ces limitations imposées par notre corpus, il est intéressant de brosser un tableau d'ensemble de l'utilisation textile de la laine. Comme on peut l'imaginer, de nombreux sites ont livré des restes d'étoffes en laine, et leur distribution correspond peu ou prou à la carte générale de localisation des textiles [carte 2]. En voici une liste, non exhaustive, ordonnée par

[98] Les techniques de filage et de tissage étant communes à toutes les fibres employées, nous les exposerons ci-après (voir chapitre 1, parties II et III).

[99] M.J. CONDE BERDOS, *Arte de la Antigua Nubia, Colección Arqueológica Duran/Vall-Llosera*, s.d. ; C. ALFARO, "Estudio de los fragmentos de tejido, cesteria y cordeleria de la necropolis meroitica de Amir Abdallah", *in* V.M. FERNANDEZ, *La Cultura Alto-Meroitica del Norte de Nubia*, 1983, p. 1353-1366.

période[100].

Sites méroïtiques	Sites post-méroïtiques
Akasha	Arminna Ouest
Aksha	Ballana
Djebel Adda	Debeira
Emir Abdallah	Djebel Adda
Méroé (?)	Gabati
Qasr Ibrim	Gammai
Qoustoul	Kassinger Bahri
Saï	Missiminia
Sedeinga	Qasr Ibrim
Semna Sud	Qoustoul
Serra Est	Saï
Shaheinab	Semna Sud
Soleb	Serra Est
	Serra, 24-I-3

À l'exception de quelques grands sites bien documentés, les vestiges de tissus en laine datés de la période méroïtique sont plutôt rares. L'unique exemplaire provenant de Méroé[101] n'est pas identifié avec certitude, et les textiles d'Emir Abdallah ne sont pas décrits avec précision[102]. Les sites de Soleb, Shaheinab, Sedeinga et Akasha[103] ont quant à eux livré un nombre très restreint de spécimens, uniques ou inférieurs à 10. Quant à la collection assemblée lors de fouilles de Semna Sud[104], nous ne disposons pas de données numériques claires discernant les matières premières mises en œuvre. Les seuls ensembles qui regroupent un nombre suffisamment représentatifs d'étoffes sont Aksha, Djebel Adda, Qasr Ibrim, Qoustoul, Saï et Serra Est. Ce dernier site constitue la majorité des tissus

[100] La bibliographie de chacun des sites est mentionnée dans la base de données « Textiles ».
[101] Voir fiche T718.
[102] Voir fiche T118-151.
[103] Voir fiches T791 (Soleb), T888 (Shaheinab), T775, 777, 779, 780, 782, 790 (Sedeinga), T829-830 (Akasha).
[104] L.V. ŽABKAR et J.J. ŽABKAR, « Semna South, preliminary report », *JARCE* 19, 1983, p. 7-50

découverts dans les nécropoles nubiennes fouillées par la Scandinavian Joint Expedition[105], et est représenté comme tel dans nos calculs[106].

La constitution d'un graphique basé sur ces quelques corpus, ainsi que sur ceux de Karanog et Missiminia, permet de mettre en vis-à-vis l'utilisation des fibres d'origine animale et végétale, sur une période s'étendant du Ier au VIe siècles de notre ère.

À l'exception des cimetières de Basse Nubie (SJE), tous les sites ou niveaux d'occupation méroïtiques illustrent le rôle prépondérant des fibres végétales au détriment de la laine. Seul le cimetière d'Aksha, au début de notre ère, présente un équilibre entre fibres animales et coton[107].

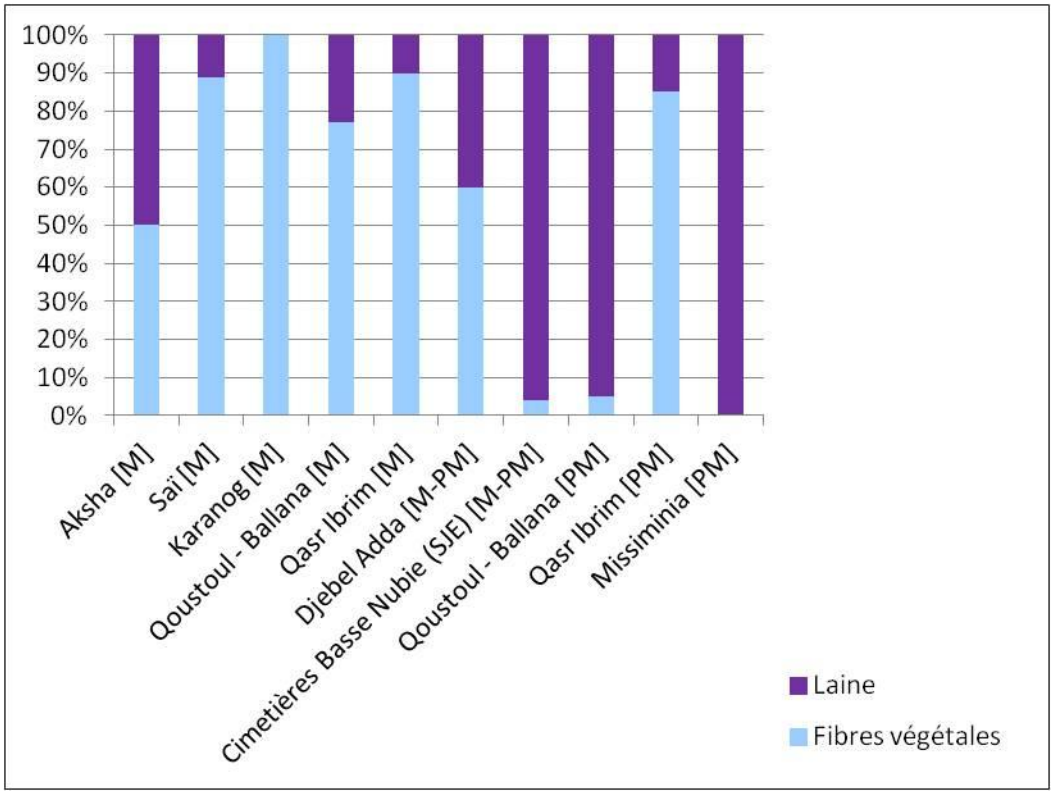


Fig. 4. *Répartition statistique des fibres animales et végétales par site (diagramme E.Y.).*

À l'époque post-méroïtique, les occurrences de laine se multiplient, en provenance d'un nombre plus important de sites. Cette fibre apparaît dans des régions jusqu'alors mal connues sur le plan textile, à la 4ème cataracte dans le cimetière de Kassinger Bahri[108] et

[105] *Late Nubian Textiles*, 1975.
[106] Ces éléments statistiques furent établis à partir de notre base de données « textiles », sur une sélection de 75 tissus. La fréquence d'utilisation des fibres de laine est corroborée par les propos de I. Bergman (*Ibid*, p. 10).
[107] Voir fiches T653-672.
[108] Voir fiches T792-799.

aux alentours de l'Atbara dans les tombes de Gabati[109]. La nécropole de Missiminia[110] illustre quant à elle la large distribution des fibres animales en Nubie, dans les assemblages funéraires de populations modestes. Les cimetières élitaires de Qoustoul et Ballana[111] montrent à leur tour l'utilisation de la laine jusque dans la sphère royale.

b. *Différents types de laine*

Nous l'avons abordé plus haut, il demeure difficile d'identifier par une simple observation visuelle les espèces animales exploitées pour la fabrication des fils textiles[112]. Quelques analyses scientifiques plus poussées apportent tout de même des éléments de réponse à ces questions.

La laine de mouton est identifiée avec assurance sur trois sites de Nubie et un site de la 4ème cataracte. Sur les 22 occurrences listées dans notre corpus, 2 proviennent de Ballana[113], 12 de Qoustoul[114], 3 des cimetières R et W de Ballana/Qoustoul[115], 3 de Serra Est[116], 1 d'Abka[117] et la dernière de Kassinger Bahri[118].

Écartons dès à présent de cet inventaire la cape d'origine romaine découverte à Ballana[119]. Deux ensembles de fragments font partie de pièces similaires, elles aussi datées du Ier siècle ap. J.-C. et provenant de Qasr Ibrim[120]. Elles sont construites de la même manière en sergé de laine de mouton et inserts de lin. Ces trois vêtements témoignent tous de la réutilisation en Nubie d'éléments du costume militaire romain.

Les autres fragments appartiennent soit à des toiles plus ou moins lâches faisant office de linceul, soit à des vêtements type manteaux et tuniques. Ces derniers peuvent être décorés de rayures ou motifs géométriques en tapisserie. Notons l'utilisation de la laine de

---

[109] Voir fiches T752-759, 763-768, 770-771.
[110] Voir fiches T865-872.
[111] Voir la base de données « textiles » (*passim*). Un tableau présentant les fréquences d'utilisation de toutes les fibres textiles de ces deux sites est publié dans *Ancient Textiles from Nubia*, 1979, p. 36.
[112] *Cf.* Chap. 1, I.A.2.
[113] Voir fiches T163 et T180.
[114] Voir fiches T193, 195, 198, 213, 214, 217, 235, 236, 253, 262, 263, 272.
[115] Voir fiches T281, 282, 291.
[116] Voir fiches T573, 583, 601.
[117] Voir fiche T641.
[118] Voir fiche T794.
[119] Voir fiche T163. H. GRANGER-TAYLOR, "A fragmentary Roman Cloak, probably of the 1st C. CE and off-cuts from other similar cloaks", *ATN* 46, 2008, p. 6-16.
[120] Voir fiches T498 et 527. H. GRANGER-TAYLOR, "A fragmentary Roman Cloak, probably of the 1st C. CE and off-cuts from other similar cloaks", *ATN* 46, 2008, p. 6-16.

mouton pour la confection d'une épaisse couverture en tissu bouclé, déposée en tant que couche funéraire dans une tombe de Qoustoul[121]. Une large bande de toile de laine fut enfin découverte entourant les hanches du défunt inhumé dans le tumulus 1 de Kassinger Bahri[122]. Bien sûr, de nombreuses attestations supplémentaires de fibres de mouton seraient à découvrir parmi les centaines d'autres tissus non analysés. Remarquons toutefois que, hormis la cape romaine de Ballana, tous ces textiles sont datés de la période méroïtique tardive ou post-méroïtique.

La laine de chèvre demeure un matériau rare à l'intérieur de notre corpus. Elle n'est reconnue, avec plus ou moins d'assurance, que dans cinq cas s'inscrivant dans notre période. Quelques fragments en fils de poils de chèvres furent identifiés parmi le rembourrage d'une selle pour monture à Faras Est[123], ou provenant vraisemblablement d'un linceul à Ashkeit[124]. La tombe 109A du cimetière 100 de Gammai a également livré plusieurs fragments d'une couverture brune grossière[125], très probablement réalisée dans cette matière. Deux larges sacs fabriqués en épaisse toile brun foncé furent découverts à Qasr Ibrim[126]. Ils sont constitués de fils de gros diamètre en poils de chèvre, et remplirent sans doute des fonctions liées au transport à dos d'animal. Leur poignée latérale pouvait alors servir à l'accrochage au pommeau de selle[127]. Ajoutons à cette liste un sixième objet, réalisé avec un mélange de laine de dromadaire et de chèvre ou mouton. Il s'agit d'une pièce de tissu rectangulaire décorée de rayures et d'un motif en damier polychrome, découverte dans la tombe 284 de Ballana[128]. À Qasr Ibrim, Nettie K. Adams observe l'augmentation de l'usage des poils de chèvres pendant la période post-méroïtique, attribuée selon elle à l'accroissement des contacts avec les populations pastorales nomades[129].

Cet échantillonnage est bien trop réduit pour pouvoir y dégager des conclusions quant à l'exploitation des fibres de chèvre. Notons cependant que les deux sacs de Qasr Ibrim attestent leur utilisation pour la manufacture de solides tissus destinés au stockage, et plus largement à des fonctions utilitaires. Cet usage se confirme durant la période suivante,

---

[121] Voir fiche T213.
[122] Voir fiche T794.
[123] Voir fiche T571.
[124] Voir fiche T626.
[125] Voir fiche T847.
[126] Voir fiche T481, 483.
[127] Des exemplaires similaires de sacs de selle en poils de chèvre furent découverts et identifiés comme tels à Masada. A. SHEFFER et H. GRANGER-TAYLOR, "Textiles from Masada – A Preliminary Selection", *in* J. AVIRAM, G. FOERSTER, et E. NETZER (éds.), *Masada* 4, 1994, p. 177-180, fig. 40-46.
[128] Voir fiche T180.
[129] W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013, p. 109.

notamment sur le site médiéval de Kouloubnarti, où les poils de chèvre furent choisis pour la fabrication de sacs et de nattes, ainsi que des sangles pour les harnais et les selles des animaux[130]. De façon générale, les toiles sont souvent épaisses, grossières et brun foncé à noires[131].

Une trentaine d'occurrences documente l'emploi de la laine de dromadaire. Les analyses menées par les équipes de la Scandinavian Joint Expedition corroborent l'importance de cet animal dans la production textile de Nubie, et ce dès l'époque méroïtique[132]. Plusieurs toiles simples utilisées comme linceul furent mises au jour à Kassinger Bahri, Abka, Debeira et Ashkeit[133]. La laine de dromadaire est également attestée dans une couverture bouclée polychrome de Serra Est[134]. La majorité des textiles est cependant composée de pièces du costume, depuis le pagne/culotte découvert *in situ* sur un défunt d'Ashkeit, jusqu'aux larges manteaux rectangulaires et tuniques provenant de Ballana[135], Qoustoul[136] et Serra Est[137]. Ces vêtements sont régulièrement décorés de rayures ou de motifs colorés réalisés en tapisserie. Ce vestiaire est complété par une ceinture fragmentaire en laine de dromadaire découverte à Serra Est[138]. Notons enfin un dernier tissu provenant de Debeira qui fut sans doute réalisé pour l'ameublement. Il est épais, décoré de rangées de lotus et palmettes en tapisserie bleue, verte et brune.

Les grands corpus de Ballana-Qoustoul et des nécropoles de Basse Nubie (SJE) indiquent clairement le rôle majeur que jouèrent les dromadaires dans la confection de tissus en laine. La ressemblance des fibres de leur toison avec celles des moutons représente une difficulté supplémentaire à leur repérage. Il convient en tout cas de reconsidérer la place de cet animal dans l'économie des populations méroïtiques et post-méroïtiques[139]. Ingrid Bergman, se basant sur une collection largement dominée par les fibres de dromadaire, proposent de voir les cimetières de Basse Nubie (SJE) comme appartenant à des populations dont les activités seraient principalement pastorales.

---

[130] W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Kulubnarti II. The Artifactual Remains*, 1998, p. 76-78.
[131] *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 12.
[132] *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 11.
[133] Kassinger Bahri : fiche T793, Abka : fiche T643, Debeira : fiche T629, Ashkeit : fiche T 622.
[134] Voir fiche T606.
[135] Voir fiche T180. Cimetière Ballana-Qoustoul R et W : voir fiches T281, 282 et 291.
[136] Voir fiches T181, 215, 218, 245, 251, 253, 257, 270, 273.
[137] Voir fiches T573, 574, 577, 582, 583, 601, 613, 616, 619.
[138] Voir fiche T 608.
[139] *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 12.

c. *Description générale des tissus en laine*

En Nubie et au Soudan méroïtiques, les fibres de laine sont exploitées pour produire un éventail de tissus variés, répondant à des fonctions différentes. Nous avons jusqu'à présent relevé les textiles réutilisés en milieu funéraire comme linceul, les vêtements, les contenants de stockage, et même l'équipement des montures.

La laine est particulièrement appréciée pour la confection de couvertures, notamment à l'époque post-méroïtique. Celles-ci furent souvent découvertes étalées dans le fond des chambres funéraires, destinées à accueillir le corps des défunts. Elles sont épaisses et généralement confectionnées en armure composite, intégrant de nombreux fils de trame supplémentaires et des zones bouclées, afin d'augmenter leurs qualités thermiques. Des couvertures ou tapis similaires sont attestés tout le long de la vallée du Nil : à Akasha, Semna Sud, Gammai, Serra, Serra Est, Qoustoul et Djebel Adda[140]. Ces étoffes, ainsi que d'autres toiles épaisses utilisées dans le même contexte, sont fréquemment décorées de rayures polychromes qui alternent les couleurs bleu, rouge, vert, jaune et brun. Deux d'entre-elles[141] portent également un motif de svastika bleue dans chacun des angles. Les sites de Gabati[142], Kassinger Bahri[143], ou encore Missiminia[144], ont également livré des exemples de linceuls rayés en laine particulièrement chatoyants.

Parmi les éléments de costumes, nous pouvons mentionner l'utilisation répandue de la laine pour la confection de vêtements de style méditerranéen, comme les tuniques mi-longues, les larges manteaux rectangulaires et les ceintures. Le vaste corpus de Qoustoul est particulièrement riche en objets de cette nature[145]. Les tuniques, tout comme les manteaux rectangulaires, portent d'ordinaire un décor constitué de rayures ou de figures géométriques.

Le répertoire technique et iconographique des tissus en laine est varié, et non spécifique à ce matériau. Nous passons ici rapidement sur ces aspects, pour y revenir plus

---

[140] Akasha : fiche T829 ; Semna Sud : fiche T 837 ; Gemai : fiches T847, 857, 859 ; Serra : fiche T812 ; Serra Est : fiches T602, 606 ; Qoustoul : fiches T209, 211, 213, 224, 285, 288, 299 et Djebel Adda : fiches T21, 29.
[141] Voir fiches T29 (Djebel Adda) et T285 (Ballana-Qoustoul, cimetière R).
[142] Voir fiches T764, 766.
[143] Voir fiche T792.
[144] Voir fiche T870.
[145] Voir base de données « Textiles », *passim*.

en détails ultérieurement[146]. Notons toutefois le choix très fréquent de la laine pour la réalisation de motifs en tapisserie de tous genres, et particulièrement pour les rayures. Uniques ou par paires, et de couleurs contrastées, les rayures décorent un très grand nombre d'étoffes et sont attestées sur tous les sites ayant livré des fragments textiles en laine, toutes périodes confondues. Généralement, elles longent les bords supérieurs et inférieurs des toiles.

Plusieurs tissus, datés de la période de transition entre le méroïtique tardif et le post-méroïtique, présentent des toiles mixtes alliant une chaîne de coton à une trame en laine de différente couleur dans les motifs et les rayures. Ce phénomène est attesté à Djebel Adda[147], Saï[148], Aksha[149] et surtout à Qasr Ibrim[150]. Il répond à la nature même des fibres de laine, qui acceptent les agents de teinture bien mieux que les fibres d'origine végétale[151]. Les méroïtes ont su exploiter ces qualités tinctoriales, et les expérimentèrent avec les fibres de laine pour la réalisation de décors polychromes en tapisserie et en broché. On observe, en même temps que la multiplication numérique des textiles en laine, le développement du goût pour les tissus colorés. Cette tendance est particulièrement bien représentée à Qasr Ibrim[152], et se ressent sur l'ensemble du corpus.

Terminons ce panorama des textiles en laine par la mention de plusieurs pièces manifestement importées d'Égypte ou du bassin méditerranéen, et découvertes dans les tombes élitaires de Basse Nubie. La laine, seule fibre employée ou bien alliée au lin, forme des tissus aux techniques et aux décors étrangers aux zones soudanaises et nubiennes[153]. Un groupe d'objets spécifiques, formé par 7 tapis[154] polychromes en laine, illustre ce point de manière particulièrement efficace. Ils sont tous datés de la période post-méroïtique au début de l'époque chrétienne, et présentent des fils tournés dans les deux directions, teints de couleurs chatoyantes et dessinant des décors géométriques ou végétaux. Toutes ces caractéristiques sont en tous points similaires à des tapis contemporains égyptiens[155].

---

[146] *Cf.* Chap. 1, III.E et IV.B.
[147] Voir fiches T8, 9, 12.
[148] Voir fiche T699.
[149] Voir fiches T662, 663, 665, 670, 672.
[150] Voir fiches T338, 340, 390, 398, 403, 413, 415, 426, 433, 437, 455, 456, 461, 466, 472, 473, 484, 557, 907.
[151] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 21.
[152] W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013, p. 110.
[153] Les textiles importés, identifiés dans les corpus méroïtiques et post-méroïtiques, seront abordés de manière plus approfondie par la suite, voir Chap. 3., IV.B.3.
[154] Voir fiches T202, 208, 247, 122 (Qoustoul), T919 (Bouhen), T603 (Serra Est), T656 (Qasr Ibrim).
[155] Voir, par exemple, A. STAUFFER, *Textiles of Late Antiquity*, 1995, p. 24. ; C.G. ELLIS, « Garden Carpets from Upper Egypt », *in* P.L. FISKE (éd.), *Irene Emery Roundtable on Museum Textiles, 1974 Proceedings*, Textiles Museum, Washington D.C., 1975, p. 209-211.

Pour résumer, nous sommes en mesure de dégager plusieurs traits distinctifs propres aux textiles de laine :

- Le développement des tissus en laine à la fin de la période méroïtique, et leur prépondérance tout au long de la période post-méroïtique.
- L'utilisation concomitante des toisons de moutons, de chèvres, et surtout de dromadaires.
- La reconnaissance des qualités tinctoriales de la laine, qui incitèrent à sa teinture et à son insertion dans les motifs en tapisserie. Il en découla la création d'un vocabulaire décoratif basé sur les rayures et l'alternance des couleurs primaires.
- L'emploi de la laine pour ses qualités thermiques, notamment pour la confection de couvertures et de vêtements.
- L'adoption des fils de laine pour la manufacture de vêtements particuliers, tels que les tuniques et manteaux rectangulaires, sous l'influence de l'Égypte romaine.

L'existence de plusieurs corpus numériquement importants nous a permis d'établir une évolution chronologique notable de l'utilisation des fibres animales au cours des six premiers siècles de notre ère. Il est en revanche déplorable de ne rien pouvoir observer sur le plan géographique. Nous l'avons vu dans l'introduction, la conservation des textiles fût très inégale à l'échelle du territoire soudanais. Toute tentative d'interprétation spatiale serait donc totalement faussée et vouée à l'échec. Ainsi, nous ne pouvons dire si la production d'étoffes en laine était plus développée dans telle ou telle région, dans les zones à faibles ressources agricoles par exemple, comme la 4ème cataracte ou certaines parties de la Basse Nubie. De la même manière, le manque de données concernant les habitants des plateaux désertiques nous empêchent de former quelconque hypothèse sur l'exploitation de la laine par les populations semi-nomades.

C. Fibres d'origine végétale

Nous l'avons vu, l'exploitation de la laine suppose la domestication d'espèces animales à la toison adéquate. Hors, ce phénomène semble atteindre les régions

soudanaises assez tardivement, et dans tous les cas après le royaume de Kerma[156]. Comme dans le reste du monde, ce sont donc les fibres végétales qui furent d'abord employées, et ce malgré le processus très laborieux nécessaire à leur préparation. Rappelons l'usage du lin pour la fabrication des premières attestations de tissus, à Çatal Hüyük (6ème millénaire av. J.-C.) et au Fayoum (5ème millénaire av. J.-C.)[157].

Qu'elles soient domestiquées ou bien récoltées dans la nature, les fibres végétales sont l'élément constitutif de très nombreux produits tissés plus ou moins rigides, que l'on peut ranger dans deux catégories.

La première regroupe tous les objets construits à partir de plantes laissées dans leur état initial, ou n'ayant subi qu'une transformation minimale. Nous y reconnaissons là paniers, nattes, cordages et sandales réalisées à l'aide de certaines herbes, de roseaux ou de feuilles de palmiers. Cet artisanat occupe une place considérable dans la culture matérielle de la vallée du Nil, où il apparaît dès le néolithique[158]. L'établissement urbain de Qasr Ibrim[159], tout comme celui de Berenike[160] et d'autres sites égyptiens, a livré une multitude de vanneries qui permirent à Willemina Wendrich de fournir une bonne synthèse de la production[161]. Plusieurs techniques sont attestées, dont les trois principales sont la vannerie spiralée, la vannerie tressée et le tissage par nappe. Cette dernière est celle qui s'apparente le plus à la manufacture textile et qui fut largement utilisée pour la construction de nattes[162].

Le fond de plusieurs tombes méroïtiques et post-méroïtiques fut ainsi découvert aménagé d'une natte sur laquelle était déposé le défunt. Un exemple particulièrement intéressant provient de Ballana[163], où le corps d'un sujet périnatal reposait sur une natte

---

[156] *Cf.* Chap. 1, I. B., 2.
[157] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 10.
[158] A. LUCAS, *Ancient Egyptian Material and Industries*, 1962, p. 128. ; W.Z. WENDRICH, "Basketry", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, Cambridge, 2001, p. 254-267.
[159] B.N. DRISKELL, "Nubian Basketry : Change and Continuity in an Ancient Craft", *in* T. HÄGG (éd.), *Nubian Culture : Past and Present*, Stockholm, 1986, p. 41-44. ; *Id.*, "Quantitative Approaches to the Nile Valley Basketry : Basketry Analysis at Qasr Ibrim", *Meroitica* 10, 1989, p. 451-467. ; W.Z. WENDRICH, "Recording the 1990 Qasr Ibrim Basketry: A Matter of Edging", *in* C. BONNET (éd.), *Etudes Nubiennes, vol.II*, 1994, p. 205-207.
[160] W.Z.WENDRICH, "Basketry and Matting", *in* S.E. SIDEBOTHAM et W.Z. WENDRICH (éds.), *Berenike 96-97-98: Reports of the Excavations at Berenike (Egyptian Red Sea Coast) and the survey of the Eastern Desert*, 1998, p. 253-264, 1999, p. 277-284, 2000, p. 227-250.
[161] W.Z. WENDRICH, *Who is afraid of basketry ?, a guide to recording basketry and cordage for archaeologist and ethnographers*, Leide, 1994. ; *Id.*, "Basketry", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, Cambridge, 2001, p. 254-267.
[162] *Ibid.*, p. 258.
[163] *Ancient Textiles from Nubia*, 1979, p. 71, catalogue n°32. Voir fiche T178.

tissée en sergé, à partir de fils en fibres d'alfa[164]. Cet objet nous place au carrefour de la vannerie et des tissus : sa technique est résolument textile, mais son caractère plus rigide continue de l'identifier comme une natte plutôt qu'une étoffe. Un deuxième spécimen fait la connexion entre ces deux disciplines de tissage : il s'agit d'un fragment découvert à Karanog[165], qui allie une chaîne construite en roseaux (?) à une trame en fils de coton disposés de manière à recouvrir entièrement l'âme rigide de l'objet. Celui-ci devait correspondre à une natte, ou plus vraisemblablement à une enveloppe, type coffret ou étui à cosmétiques. Certains fils de trame sont teints en bleu, de façon à former un décor en damier bleu et blanc.

Le deuxième groupe de produits tissés en fibres végétales correspond aux véritables tissus, qui requièrent le filage de fils souples. Pour ce faire, les matières végétales subissent une complexe série d'étapes préparatoires visant à extraire un composant spécifique de la plante, et à le transformer en une fibre prêtre à filer. Cela implique la succession de procédés longs et élaborés, allant de la mise en culture, à la récolte et à la préparation des fibres. L'exploitation des plantes pour la manufacture textile est donc laborieuse, et engage un nombre important de personnes sur une longue période[166].

Une variété de matières premières végétales fut utilisée dès les débuts de l'histoire textile. Aux côtés du lin, nous pouvons citer le chanvre et l'ortie dont les fibres furent filées pour former tissus et cordages pendant toute l'antiquité[167]. Dans le milieu nilotique, et particulièrement pour l'époque prédynastique, nous avons connaissance de quelques fragments d'étoffes en chanvre et en herbacée[168], mais leur identification est loin d'être parfaitement concluante. De la même manière, des fragments de tissu provenant du village d'ouvriers de Tell el Amarna portent des séries de boucles en fils végétaux hypothétiquement assimilés à des feuilles de palmier[169]. L'usage de ces fibres reste marginal sur l'ensemble du corpus textile pharaonique, et mériterait une étude plus approfondie. Au Soudan, seul le cimetière d'el Geili, daté du début du IIème siècle av. J.-C.,

---

[164] L'alfa est une plante herbacée s'épanouissant dans les régions arides entourant le bassin méditerranéen. Dans la vallée du Nil, ses fibres sont utilisées pour la vannerie depuis le Néolithique, *cf.* A. LUCAS, *Ancient Egyptian Material and Industries*, 1962, p. 129.
[165] Voir fiche T60.
166 J.-P. Wild, *Textiles in Archaeology*, 1988, p.21.
[167] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 15-20.
[168] A. LUCAS, *Ancient Egyptian Material and Industries*, 1962, p. 149. ; R. HALL, *Egyptian Textiles*, 2001, p. 9. ; G. VOGELSANG-EASTWOOD, "Textiles", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, 2000, p. 269.
[169] *Ibid.*

illustre l'exploitation de fibres végétales autres que le lin et le coton. Ces trois fragments sont tissés en fibres d'*aloe ferox* et de kapok, qui sont respectivement issues de l'agave et des fruits du baobab[170]. Les auteurs expliquent cette pratique inédite par l'identité des populations représentées sur le site, au mode de vie semi-nomade et pastoral. Un autre spécimen, provenant de la tombe W308 de Méroé[171], est reconnu avec hésitation comme composé de fibres végétales. Cependant, son état de conservation est tel qu'une identification solide est impossible à l'œil nu.

Hormis l'hapax d'el Geili, les plantes exploitées et cultivées pour la production textile du monde méroïtique sont le lin et le coton. Toutes époques confondues, la domination du coton sur le lin est manifeste, puisque ce dernier ne représente que 5% de notre corpus, contre 42% pour le coton.

1. Le lin

Cette faible proportion de lin est inhabituelle pour l'Antiquité, période pendant laquelle les fibres de lin étaient très largement utilisées pour le tissage, de l'Europe du nord au bassin méditerranéen, en passant par l'Anatolie et bien évidemment l'Égypte[172]. Nous l'avons vu plus haut, c'est en lin que furent réalisés les premiers tissus découverts, dès le début du Néolithique[173].

Au Soudan aussi, les plus anciens tissus mis au jour sont fabriqués grâce à cette plante. De nombreuses tombes appartenant à la culture Kerma ont livré des fragments de toiles en fibres végétales, identifiées à du lin par les fouilleurs[174]. Leur hypothèse fut plus tard confirmée par les analyses microscopiques de Michael Ryder[175]. D'après ces attestations, l'exploitation textile du lin au Soudan remonte au minimum à l'époque du Kerma ancien, aux alentours de 2500-2000 avant notre ère.

---

[170] Voir fiches T801, 802, 803. I. CANEVA et G. SCALA, "Textile in the Geili Cemetery", *in* I. CANEVA (éd.), *El Geili*, 1988, p. 303-318.
[171] Voir fiche T728.
[172] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 10-15.
[173] *Ibid.*, p. 10.
[174] G.A. REISNER, *Excavations at Kerma, Part IV-V*, 1923, p. 19, 300.
[175] M.L. RYDER, "Skin, Hair and Cloth remains from the ancient Kerma Civilization of northern Sudan", *JAS* 11, 1984, p. 477-482. ; *Id.*, et T. GABRA-SANDERS, "A Microscopic Study of Remains of Textiles Made from Plant Fibers", *OJA* 6(1), 1987, p. 91-107

a. *Anatomie, culture et transformation des fibres de lin*

Les fibres de lin utilisées dans le domaine textile sont issues de l'espèce de lin domestique *Linum usitatissimum*. La large taille de ses graines indique une sélection et une première exploitation orientées vers la production oléagineuse[176]. Cependant, c'est grâce à sa grande taille, 1m de haut environ, que cette variété de lin se distingue de son homologue sauvage (*Linum bienne*) et devint très tôt une source majeure de fibres textiles.

En Égypte, les graines de lin se sèment au milieu du mois de novembre, à la suite de l'inondation de la vallée du Nil[177]. Après 3 mois de maturation, les fleurs se dessèchent et les fruits à graines se forment. Les tiges de lin sont alors prêtes à la récolte. La qualité des fibres dépend du degré de maturation de la plante : plus celle-ci est arrachée jeune, plus les fibres seront fines et blanches. À l'inverse, les plants plus avancés donneront des fibres épaisses et brunes destinées à des cordages ou tissus grossiers[178].

Les champs de lin égyptiens, ainsi que les diverses activités gravitant autour de sa production, sont figurés dans de nombreuses scènes peintes sur les parois de tombes pharaoniques, comme celle de Paheri par exemple[179]. Au Soudan, la culture du lin est attestée par les tissus eux-mêmes, provenant de Kerma et d'ailleurs, ainsi que par les restes archéobotaniques. Des graines de lin furent découvertes à Kawa[180], dans un contexte urbain daté de la période napatéenne. Elles témoignent de la consommation de lin sur le site, pour ses fibres ou son huile nous ne pouvons le préciser. L'établissement de Qasr Ibrim livra également un large assemblage archéobotanique, contenant entre autres des graines de lin[181]. Celles-ci appartiennent dans leur majorité à des niveaux d'occupation napatéens, période après laquelle leur visibilité diminue sensiblement. Que ce soit à Kawa ou à Qasr Ibrim, le lin s'inscrit dans un système agricole similaire à celui observé en Égypte et basé sur des céréales et plantes à culture hivernale, comme le blé (*Triticum diococcum*), l'orge (*Hordeum vulgare*) et les lentilles (*Lens culinaris*)[182].

---

[176] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 12.
[177] G. VOGELSANG-EASTWOOD, *The Production of Linen in Pharaonic Egypt*, 1992, p.5.
[178] A. LUCAS, *Ancient Egyptian Material and Industries*, 1962, p. 143.
[179] Moyen Empire, el-Kab. J.J. TYLOR et F. Ll. GRIFFITH, *The Tomb of Paheri at el-Kab*, Londres, 1894, pl. IV.
[180] D.Q. FULLER, "Early Kushite Agriculture: Archaeobotanical Evidence from Kawa", *SudNub* 8, 2004, p. 71.
[181] P. ROWLEY-CONWY, "Nubia AD 0-550 and the "Islamic" Agricultural Revolution: Preliminary Botanical Evidence from Qasr Ibrim, Egyptian Nubia", *ANM* 3, 1989, p. 134.
[182] D.Q. FULLER, *op. cit.*, p. 70.

Le lin appartient à une catégorie végétale particulière, les plantes ligneuses, définie par la présence d'une fine écorce protégeant la plante de son pied jusqu'à sa fleur. Cette couche est composée de l'épiderme de la tige et des fibres de lin, qui ensemble recouvrent le xylème et lumen centraux chargés de transporter les nutriments du sol aux fleurs et fruits[183]. Les fibres utilisées pour la production textile sont groupées par faisceaux de 20 à 80 cellules fibreuses, positionnés entre ce noyau raide et l'épiderme. Avant toute autre transformation propre au filage et tissage, il est donc nécessaire d'extraire les fibres de leur gangue ligneuse. Les procédés employés répondent à l'anatomie spécifique de la plante, et semblent naturellement avoir été communs à toutes les aires géographiques concernées. La vallée du Nil et l'Égypte pharaonique disposent en la matière d'une formidable source d'informations, sous la forme de nombreuses peintures et modèles funéraires qui documentent chaque geste en détails. Maintes fois étudié, cet ensemble documentaire permet de suivre toute la production du lin, depuis l'ensemencement jusqu'au tissage des étoffes. Nous nous en tiendrons ici aux travaux récents publiés par Gillian Vogelsang-Eastwood[184], qui résument le processus de manière très efficace.

Les plantes sont récoltées une à une, arrachées à la main pour extraire les plus longues fibres possibles. Assemblées en fagots, elles sont ainsi laissées sécher au soleil. Une fois sèches, les têtes de la plante qui contiennent les fruits à graines sont retirées des tiges, à la main ou grâce à un outil à dents. Vient ensuite l'étape cruciale du « rouissage » qui consiste à déposer les pailles de lin dans l'eau pour accélérer la décomposition de l'épiderme des tiges. Après 10 à 14 jours, l'écorce est alors suffisamment dissoute et les plantes sont retirées de leur bain, puis à nouveau séchées. À cet instant, les fibres sont envoyées à l'atelier de filature, où elles subissent le « teillage ». Elles sont battues à l'aide de maillets en bois, qui en frappant les tiges les débarrassent des résidus d'épiderme et libèrent leur partie ligneuse, qui se délite en petits fragments de bois. Les fibres ainsi dégagées sont une dernière fois nettoyées de toutes impuretés. Avant de pouvoir être filées, les fibres de lin ont besoin d'être rangées de façon parallèle. Pour ce faire, elles peuvent être peignées, arrangées en longs écheveaux, et ensuite roulées en une large boule. Le travail du fileur peut alors commencer, avec une matière première prête à l'emploi.

---

[183] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 13.

[184] G. VOGELSANG-EASTWOOD, *The Production of Linen in Pharaonic Egypt*, 1992. (Cet ouvrage livre notamment une liste exhaustive des peintures et modèles funéraires illustrant la culture du lin et sa préparation textile) ; *Id.*, "Textiles", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, 2000, p. 268-298.

L'anatomie des fibres de lin est responsable des qualités remarquables de ces étoffes. Chaque fibre est en effet conservée sur toute sa longueur, ce qui permet aux cellules de garder toutes leurs attaches et confère une grande solidité aux fils. Les toiles de lin font ainsi d'excellents vêtements dans un environnement tel que l'Égypte ou le Soudan, puisqu'elles sèchent vite, sont absorbantes et faciles à nettoyer de la poussière[185]. Ces divers attributs signifient aussi que les tissus en lin sont très difficiles à teindre, la dureté des fibres elles-mêmes empêchant les mordants et teintures de pénétrer[186].

b. *Présentation générale des tissus de lin*

Il est généralement reconnu que le lin était la fibre de prédilection pendant l'époque napatéenne. En l'absence d'un corpus conséquent de tissus archéologiques datés de cette période, cette assomption repose principalement sur les données issues de Qasr Ibrim. Ce site est le seul site à avoir permis la conservation d'un large groupe de textiles, à la fois napatéen et en fibres de lin. Les courbes de fréquence des fibres inventoriées pendant les fouilles montrent la domination du lin, à plus de 90%, pendant la période napatéenne[187]. Cette hégémonie se réduira quelque peu par la suite mais restera vraie tout au long du Méroïtique ancien, et jusqu'au Ier siècle ap. J.-C.

Les étoffes en lin de Qasr Ibrim montrent la forte influence des textiles égyptiens contemporains, et sont tout à fait comparables aux tissus d'époque ptolémaïque[188]. Le système de tissage le plus commun est l'armure toile, suivie des armures nattées et cannelées, souvent en face chaîne. Les décors sont rares, mais on remarque tout de même un goût pour les rayures, bleues et/ou rouges, verticales ou horizontales, et généralement placées le long des bordures. Les lisières et les bords des toiles ne reçoivent pas vraiment de renforts particuliers, hormis le passage de paires de fils de trame sur quelques centimètres. Le tissage se finit par une rangée de franges maintenues par un rang tressé ou une série de nœuds. Nous avons également connaissance d'un exemple de tissu bouclé, d'un gland frangé rouge et bleu appartenant sans doute à un vêtement, et de nombreux

[185] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 14.
[186] *Ibid*., p. 14. ; G. VOGELSANG-EASTWOOD, "Textiles", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, 2000, p. 278.
[187] N.K. ADAMS, "Political Affinities and Economic Fluctuations: the Evidence from the Textiles at Qasr Ibrim", *in Between the Cataracts, Part 2.1*, 2010, p. 293.
[188] F.C. WILD, "Fringes and aprons – Meroitic clothing : an update from Qasr Ibrim", *in* A. DE MOOR et C. FLUCK (éds.), *Dress Accessories of the 1st Millennium AD from Egypt*, 2011, p. 111. ; W.Y. ADAMS, "The 1980 Excavations at Qasr Ibrim: Implications for the History of Kush", *Meroitica* 7, 1984, p. 419.

tissus peints[189]. Le seul point permettant de différencier la production de textiles en lin de Qasr Ibrim de celle d'Égypte, est l'utilisation de fils « épissés », c'est-à-dire de fils dont les fibres ne sont pas filées au fuseau, mais juxtaposées et légèrement tournées à la main. Il semble que le procédé traditionnel de préparation du lin ait été simplifié, et que des rubans de fibres furent simplement déchirés depuis l'intérieur des tiges végétales[190]. Cette caractéristique est particulièrement visible sur les toiles grossières servant au stockage. En l'absence de comparaison nubienne, il demeure difficile de donner un sens à cette variation technique.

La même ville de Qasr Ibrim a livré un groupe de textiles tout à fait unique, provenant des niveaux de dépotoirs accumulés par la garnison romaine qui s'installa sur le site à partir de 23 av. J.-C.[191]. La majorité de ces tissus est formée de petits fragments de toiles de lin, réutilisées, rapiécées et finalement jetées au rebus. Il est cependant possible d'y reconnaître une grande quantité d'étoffes grossières servant au stockage, et des pièces d'ameublement comme des rideaux et une couverture. Les rideaux sont souvent décorés de rayures verticales rouges ou bleues. Citons également un sac triangulaire destiné à être porté sur l'épaule[192]. L'aspect et les caractéristiques techniques de ces tissus ne diffèrent pas de la production antérieure. Tout au plus sommes-nous en mesure de noter quelques spécimens de meilleure qualité, possiblement achetés en Égypte[193].

Dans les premiers siècles de l'époque méroïtique, il est probable que le lin continua de jouer un rôle toujours aussi important, aux côtés de la laine. Des linceuls en fils de lin sont attestés à Emir Abdallah, datés des IIIe et IIe siècles av. notre ère[194]. Cette utilisation se perpétue durant les époques classiques et tardives, comme en témoigne certaines tombes de Qoustoul[195], Djebel Adda[196], Semna Sud[197], Saï[198], Sedeinga[199], Sesibi[200] et Méroé[201].

---

[189] Les textiles napatéens de Qasr Ibrim nous sont majoritairement connus par les fouilles récentes de P. Rose et les études de J.-P. et F. Wild. En attendant l'analyse complète de ce corpus, actuellement en préparation, les résultats préliminaires sont présentés dans : WILD, J.P. et F.C. WILD, "Qasr Ibrim: Study Season 2005", *ATN* 43, 2006, p. 16-19. ; *Id.*, "Cotton: the New Wool Qasr Ibrim Study Season 2008", *ATN* 46, 2008, p. 3-6.
[190] *Ibid.*, p. 3.
[191] N.K. ADAMS et E. CROWFOOT, "Varia Romana: Textiles from a Roman Army Dump", *in* P. WALTON ROGERS, L. BENDER JØRGENSEN et A.R. EICHER (éds.), *The Roman Textile Industry and its influence, a birthday tribute to John Peter Wild*, 2001, p. 30-37.
[192] *Ibid.*, p. 31-32.
[193] W.Y. ADAMS, "The 1980 Excavations at Qasr Ibrim: Implications for the History of Kush", *Meroitica* 7, 1984, p. 419.
[194] Voir fiches T118 – 151.
[195] Voir fiches T154, 155, 157, 158, 159, 177, 183, 219, 228. *Ancient Textiles from Nubia*, 1979, *passim*.
[196] Voir fiches T16, 17.
[197] Voir fiche T837.

Rajoutons à cet inventaire les nombreux sites où la présence de lin est rapportée dans les publications mais pour lesquelles l'identification est douteuse[202]. Deux de ces linceuls, provenant respectivement d'Emir Abdallah et Djebel Adda, ont conservé une belle couleur blanche qui semble avoir été achevée par blanchissement au soleil[203].

Une dizaine de textiles réutilisés comme linceul dans les tombes méroïtiques de Qoustoul illustrent la production de lin de l'époque[204]. Si plusieurs toiles sont aujourd'hui très détériorées et lâches, il est toujours possible d'observer la pratique systématique de l'armure toile, souvent dominée par la face chaîne ou trame. Quand ils sont préservés, les bords inférieurs des tissus sont longés par un dense liseré de fils de trame, ou par une rangée de franges. Un exemplaire fait également intervenir de manière aléatoire des fils plus épais, pliés et retordus, afin de créer un effet de texture intéressant. Enfin, plusieurs pièces incomplètes proviennent de vêtements, très probablement de tuniques.

Encore une fois, c'est le corpus de Qasr Ibrim[205] qui nous fournit le plus d'informations concernant les tissus de lin en contexte urbain. En raison de sa solidité et de sa grande résistance à l'eau, le lin est souvent utilisé pour la confection de textiles utilitaires, comme les filets de pêche[206] ou les sacs grossiers de stockage[207]. Il est également mis à profit pour la réalisation de petits ornements rapportés sur des pièces textiles, comme des franges ou des glands frangés[208]. Nous l'avons mentionné, la fibre de lin est exploitée pour des vêtements type tunique, mais nous la rencontrons aussi dans un couvre-chef[209] tout à fait inédit, de forme tubulaire et fabriqué en armure nouée (crochet ou macramé ?). L'aspect en résille de cette pièce la rapproche des bonnets en *sprang* connus pour l'Égypte tardive[210], mais sa réalisation reste complètement originale. Qasr Ibrim a également livré un morceau de tapisserie exceptionnelle, réalisée avec une chaîne en fils de

---

[198] Voir fiches T694, 696, 708, 710.
[199] Voir fiches T785, 786, 787, 788.
[200] Voir fiche T828.
[201] Voir fiche T723.
[202] Aniba (fiche T816), Neg-Shayeg (T824), Ouadi es-Seboua (T826), Abou Simbel (T827), Firka (T834-835), Gemai (T842, 845, 850, 852, 859), et el-Ghaddar (T863).
[203] Voir fiches T17 et T149. Pour le blanchissement des toiles de lin pharaoniques, se reporter à G. VOGELSANG-EASTWOOD, "Textiles", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, 2000, p. 280.
[204] Tous les exemples décrits ci-dessous sont référencés dans la base de données « Textiles » : fiches T154, 155, 157, 158, 159, 177, 183, 219, 228. *Ancient Textiles from Nubia*, 1979, *passim*.
[205] Voir fiches T458, 460, 482, 518, 539, 546, 550, 899.
[206] Voir fiche T899.
[207] Voir exemple provenant de Djebel Adda, fiche T16.
[208] Voir fiches T518, 539.
[209] Voir fiche T460.
[210] A. STAUFFER, *Textiles of Late Antiquity*, 1995, p. 29. ; A. LORQUIN, *Étoffes égyptiennes, Chefs-d'œuvre des tisserands coptes*, 1999, p. 80-81.

lin et une trame en coton, montrant une frise de divinités assises sur des trônes[211]. Toujours aussi remarquable est une bannière de tissu en lin[212], peinte d'une rosace bleue. Il est intéressant de noter ici que les fibres de lin tendent à apparaître dans la confection d'objets textiles inédits, de par leur nature ou leur qualité d'exécution. Le choix de cette matière première n'est donc pas anodin, et ces derniers exemples l'associent clairement à des tissus de prestige.

Dans le même esprit, remarquons plusieurs étoffes en lin, ou en laine et lin, qui furent vraisemblablement importées d'Égypte. Une large pièce en bouclé et tapisserie bleue, rouge et blanche (probablement une tenture) fut découverte à Qoustoul[213]. Deux ensembles de fragments décorés en tapisserie, de rosettes ou d'un semis de boutons floraux polychromes, proviennent à leur tour de Qasr Ibrim[214]. Le type de décor, ainsi que les caractéristiques techniques de ces tissus, les rattache tout à fait à la production égyptienne contemporaine. Leur qualité et l'éventail des couleurs – du jaune au rouge et du bleu au violet – révèlent la valeur de ces étoffes.

L'observation de notre corpus de textiles en lin semble indiquer une exploitation double de cette fibre : d'une part dans les tissus utilitaires pour lesquels sa solidité est appréciée, et d'autre part dans des textiles précieux, d'origine égyptienne ou bien répondant à une fonction prestigieuse.

Ce dernier point est particulièrement mis en lumière par les tissus funéraires décorés de Saï et de Sedeinga. Si l'utilisation du lin pour les linceuls est un fait globalement attesté, ces deux sites de Nubie ont apporté des éléments nouveaux quant aux pratiques funéraires et aux textiles. Deux tombes de la nécropole 8-B-5.A de Saï ont livré des fragments de linceul polychrome, dont les scènes extraites du Livre des Morts et divers motifs sont peints sur une toile de lin[215]. À Sedeinga, le même type de décor fut pour l'instant découvert dans quatre tombes[216]. Cette fois-ci cependant, il n'est pas peint sur un linceul, mais sur une couche de tissu encollée sur un cercueil de bois. Les techniques sont différentes mais le registre décoratif identique. Ces deux types d'enveloppes funéraires répondent à la même volonté : celle de protéger le défunt, grâce à l'objet lui-même, mais aussi par une série de représentations religieuses et apotropaïques. Les linceuls et les

[211] Voir fiche T458.
[212] Voir fiche T482.
[213] Voir fiche T211.
[214] Voir fiches T464-465.
[215] Voir fiches T708, 710.
[216] Voir fiches T785, 786, 787, 788.

cercueils peints de Saï et de Sedeinga trouvent leur origine dans les pratiques funéraires de l'Égypte romaine[217]. Dans ce contexte, il est intéressant de relever le choix d'un textile de lin, fibre égyptienne par excellence, pour la réalisation de ces enveloppes funéraires inédites par ailleurs sur le territoire méroïtique.

L'inventaire des textiles en lin présente de manière limpide les fonctions spécifiques accordées à cette fibre végétale pendant l'époque méroïtique. Ces limitations fonctionnelles coïncident logiquement avec sa faible représentation à partir du Ier siècle de notre ère. Cette période charnière, capitale pour l'histoire de l'espace méroïtique, voit en effet l'arrivée d'une nouvelle fibre textile : le coton.

2. Le coton

Sans aucun doute, le choix du coton comme matière première est l'élément qui définit avant tout autre la production textile de Méroé. Plus que les techniques, c'est lui qui la différencie incontestablement des autres tissus de l'Antiquité tardive méditerranéenne.

La culture des cotonniers est un acte particulièrement significatif pour toute population qui l'entreprend. Elle s'inscrit dans une démarche volontaire d'évolution agricole, et s'intègre dans un système économique spécifique. Il nous a paru fondamental de consacrer une partie importante de cette thèse à l'étude du coton méroïtique. Comme nous le verrons[218], le coton constitue un accès fantastique à l'appréhension des contacts économiques entre les différents acteurs du monde antique.

Commençons ici notre enquête par établir les sources qui renseignent l'emploi du coton au Soudan et en Nubie, et par énoncer les principes généraux régissant son usage.

L'existence du coton nubien et soudanais nous est connue depuis fort longtemps, grâce notamment aux écrits de Pline l'Ancien. Dans son *Histoire Naturelle*, l'encyclopédiste romain mentionne les cotonniers des différentes régions qu'il décrit, en les désignant sous l'expression « arbres à laine ».

---

[217] RIGGS, C., *The Beautiful Burial in Roman Egypt. Art, Identity and Funerary Religion*, 2006.
N.B. Les linceuls peints de Saï et les cercueils de Sedeinga seront étudiés en détail par la suite, *cf.* Chap. 2, II.D.4.a-b.

[218] Le sujet du coton méroïtique est si vaste et complexe que nous avons choisi de l'aborder sous différents angles, tout au long de notre thèse, afin de développer au mieux tous ses aspects et de les intégrer à notre réflexion de manière probante et efficace. Se référer aux parties Chap. 3, II., IV.

« L'Éthiopie, limitrophe de l'Égypte, n'a guère d'arbres remarquables, excepté les arbres à laine, dont nous avons parlé dans la description de l'Inde et de l'Arabie. Cependant le produit de l'arbre d'Éthiopie se rapproche plus de la laine ; le follicule en est plus gros, il est comme une grenade : du reste, l'arbre est le même dans les deux pays. »

Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, XIII.28.
Traduction Emile Littré, Dubochet, Paris, 1848-1850.

Plus avant dans son ouvrage, Pline l'Ancien liste les différentes espèces végétales utilisées pour la confection d'étoffes, qu'il regroupe sous l'appellation générale « lin ». Apparaît alors le nom latin du coton, *Gossypium*.

« La partie supérieure de l'Égypte, du côté de l'Arabie[219]*, produit un arbrisseau nommé par quelques-uns* gossypium*, par la plupart* xylon *; d'où l'on appelle xylines les étoffes qui en proviennent ; il est petit, et il porte un fruit semblable à une noix barbue ; l'intérieur contient un duvet que l'on file. »*

Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, XIX.2.
Traduction Emile Littré, Dubochet, Paris, 1848-1850.

Comme ces passages le suggèrent, les cotonniers sont dès le Ier siècle de notre ère fermement associés à la production de fibres textiles et clairement identifiés en Nubie.
Une stèle du roi axoumite Ezanes, datée des environs de 350 ap. J.-C., mentionne également la présence de stock de coton à Méroé[220].

Grâce à ces deux documents antiques, les archéologues ont vite su reconnaître les restes de tissus en coton mis au jour lors des fouilles. Dès 1911, John Crowfoot propose de voir la culture cotonnière comme l'une des sources principales de la richesse de Méroé[221]. Georges Reisner, aidé de Grace Crowfoot et R.E. Massey, observe en 1923 des fragments de toiles de coton conservés dans les tombes du cimetière ouest de Méroé[222]. Cette découverte engagea Francis Ll. Griffith à faire réexaminer les étoffes de Karanog, jusqu'alors publiées sous la dénomination « lin »[223]. Les analyses de la British Cotton Industry Research Association modifièrent ce jugement, et les déclara constituées de fibres de coton. Elles confirmèrent ainsi les suspicions de Grace Crowfoot, qui fut l'investigatrice

[219] Cette désignation géographique est vraisemblablement une erreur de l'auteur. Pline décrit sans doute ici les cotonniers des oasis du désert occidental égyptien, ou bien ceux d'Éthiopie, qu'il mentionne plus haut. *Cf.* C. GRADEL, F. LETELLIER-WILLEMIN, et G. TALLET, « "Une laine bien plus belle et douce que celle des moutons" à El-Deir (oasis de Kharga, Égypte) : le coton au cœur de l'économie oasienne à l'époque romaine », *in* S. GUÉDON (sous la dir.), *Entre Afrique et Égypte*, 2012, p. 130, n.65.
[220] F. Ll. GRIFFITH et G.M. Crowfoot, "On the Early Use of Cotton in the Nile Valley", *JEA* 20, 1934, p. 7.
221 J.W. CROWFOOT, *The Island of Meroe*, 1911, p. 37.
[222] *Ibid.*, p. 9. ; R.E. MASSEY, "A Note on the Early History of Cotton", *SNRec* 6, 1923, p. 231.
[223] C.L. WOOLLEY et D.R. MACIVER, *Karanog: The Romano-Nubian cemetery*, 1910.

de ces études. Avec F. Ll. Griffith, elle publia en 1934 un article tout à fait pionnier, sous le titre « On the Early Use of Cotton in the Nile Valley ». Celui-ci résume l'ensemble des données alors disponibles relatives au coton, et détaille pour la première fois la réalisation technique de plusieurs tissus de Méroé[224].

Les auteurs de cet article font dialoguer les textes antiques avec leur propre connaissance du matériel et les observations microscopiques de plusieurs spécimens et avis de différents experts. Ils peuvent ainsi se prononcer clairement pour une production locale du coton et des étoffes[225]. Malgré le sérieux de cette étude, leurs conclusions ne seront pas vraiment relayées dans les publications suivantes. A.J. Arkell, en 1955, choisit une origine indienne aux étoffes de Méroé[226]. En 1977, W.Y. Adams accepte l'idée d'une culture des cotonniers en Nubie, mais préfère voir les beaux tissus décorés de Karanog comme des importations égyptiennes[227]. En cela, il s'inscrit dans les pas de P.L. Shinnie, qui voyait les nombreux symboles religieux des tapisseries de Karanog comme des productions immanquablement égyptiennes[228]. Nous ne connaissons pourtant aucun parallèle direct dans les corpus d'Égypte, où ces motifs étaient déjà inusités bien avant le IIème siècle ap. J.-C. À ces interprétations empreintes d'un certain ethnocentrisme, il faut ajouter les imprécisions lexicales de plusieurs sources littéraires classiques, qui longtemps entretinrent une grande confusion quant à la nature exacte de l'exploitation ancienne du coton.

Seule l'étude détaillée du matériel peut apporter une réponse sûre à ces questions. L'analyse technique et décorative des textiles découverts en Nubie et au Soudan, mais également de ceux provenant d'autres aires géographiques, permet de caractériser chaque production et d'identifier les éventuels apports extérieurs. Plus encore, l'archéobotanie éclaire avec une objectivité toute scientifique le contexte agricole dans lequel est intégré l'artisanat textile.

---

[224] F. L.l. GRIFFITH et G.M. Crowfoot, "On the Early Use of Cotton in the Nile Valley", *JEA* 20, 1934, p. 5-12.
[225] *Ibid.*, p. 12.
[226] A.J. ARKELL, *A History of the Sudan. From the Earliest Times to 1821*, 1955, p.166.
[227] W.Y. ADAMS, *Nubia, Corridor to Africa*, 1977, p. 371.
[228] P.L. SHINNIE, *Meroe, A Civilization of the Sudan*, 1967, p.129.

a. *Restes archéobotaniques*

L'archéobotanie est la discipline qui vise à reconstruire l'environnement végétal des sociétés passées, et à comprendre les interactions entre Homme et plantes, que celles-ci soient sauvages ou domestiques[229]. Pour ce faire, elle s'intéresse aux restes végétaux mis au jour et recueillis sur les sites archéologiques. Ceux-ci peuvent être de différentes natures : les micros restes (pollens) et les macros restes, constitués principalement par les charbons de bois et les graines[230]. Ces derniers sont souvent préservés sous forme carbonisée, notamment dans les foyers, ou bien conservés grâce à un climat aride. La base de toute démarche archéobotanique est l'identification de ces restes végétaux, travail qui repose principalement sur l'observation taxonomique des spécimens et de plus en plus sur les analyses ADN. La précision de chaque diagnostique dépend évidemment de l'état de conservation des échantillons, mais aussi de l'existence préalable d'un répertoire suffisamment riche et détaillé des caractéristiques de toutes les espèces. Si l'étude d'un ensemble de restes archéobotaniques permet de dresser l'inventaire des espèces présentes sur le site à un moment « X », c'est par la multiplication des données, provenant de lieux et d'époques différentes, qu'il est possible de mettre en lumière un type de système agricole et son évolution. Hors de l'Égypte, nos connaissances en matière d'agriculture ancienne restent bien insuffisantes pour l'espace africain. Elles se développent cependant, en s'éloignant petit à petit des questions liées à la domestication, et en se consacrant davantage à une archéologie du monde végétal[231].

Malgré leur grand intérêt, il est relativement difficile de généraliser les travaux d'archéobotanie sur tous les sites. Les techniques de fouilles n'intègrent que rarement les stratégies d'échantillonnage adéquates – par flottaison et tamisage – et les budgets ne prévoient pas souvent l'intervention d'un spécialiste, seul à même d'identifier les spécimens recueillis. Pourtant, notre compréhension des environnements anciens continuent heureusement de progresser. Au Soudan, nous devons cette avancée aux efforts de Dorian Q. Fuller[232] et à l'équipe d'Alan Clapham et Peter Rowley-Conwy[233].

---

[229] D.M. PEARSALL, *Paleoethnobotany, a handbook of Procedures*, 1989, p. 454.

[230] *Ibid*., p. 439-442. ; D.Q. FULLER, "Crop Cultivation: The Evidence", *in* K. SHILLINGTON, *Encyclopedia of African History*, 2005, p. 326-328.

[231] D.Q. FULLER, S. NIXON, C.J. STEVENS, et M.A. MURRAY, "African Archaeobotany Expanding", *in Id*. (éd.), *Archaeology of African Plant Use*, 2014, p. 17-24.

[232] Voir par exemple D.Q. FULLER, "Early Kushite Agriculture: Archaeobotanical Evidence from Kawa", *SudNub* 8, 2004, p. 70-74.; *Id*. et D.N. Edwards, "Medieval Plant Economy in Middle Nubia: Preliminary Archaeobotanical Evidence from Nauri", *SudNub* 5, 2001, p. 97-103.

[233] Voir par exemple A. CLAPHAM et P. ROWLEY-CONWY, "Qasr Ibrim's archaeobotany", Egyptian Archaeology 29, 2006, p. 6-7. ; *Id*.,"Rewriting the History of African Agriculture", *Planet Earth Summer*

○ *Le coton : présentation botanique*

Le coton, en raison de son importance économique vitale pour les territoires du Commonwealth ou des États Unis d'Amérique notamment, a très tôt bénéficié d'études scientifiques poussées[234]. Les espèces anciennes de coton sont le *Gossypium arboreum* L. et le *Gossypium herbaceum* L[235]. Natives d'Asie et d'Afrique, elles sont morphologiquement très proches et présentent des fibres assez courtes. Aujourd'hui, ces deux espèces ne survivent qu'à l'état de cultures reliquaires, remplacées partout sur la planète pas leurs variantes américaines *G. hirsutum* L. et *G. barbadense* L. Au Soudan, des variétés de cotonniers anciens persistent sous forme semi-sauvage, comme les variantes locales *G. arboreum soudanense* L. et *G. herbaceum africanum* L., observées par G.H. Bacon dans les provinces du Nil Bleu, du Darfour et du Kordofan[236]. Ces reliquats modernes, certainement issus des cultures antiques mais transformés par les siècles, ont compliqué la tâche des premiers chercheurs et aggravé le débat des origines du coton méroïtique[237].

Quelles que soient les espèces, les cotonniers antiques étaient des arbustes ou de petits arbres pérennes, poussant dans les régions tropicales et subtropicales arides[238]. Après floraison, le cotonnier forme une capsule rigide renfermant les graines. Pendant la période

---

2006, 2006, p. 24-26. ; *Id.*, "New Discoveries at Qasr Ibrim, Lower Nubia", *in* R. CAPPERS (éd.), *Fields of Change. Proceedings of the 4th International Workshop for African Archaeobotany*, Groningen, 2007, p. 157-164.

[234] Il s'agissait de comprendre l'évolution de la plante et son adaptation aux différents milieux, afin d'améliorer sa culture. J.B. HUTCHINSON et R.L.M. GHOSE, "The Classification of the Cottons of Asia and Africa", *Indian Journal of Agricultural Science* 7, 1937, p. 233-257.

[235] Pour une présentation générale, voir D. ZOHARY et M. HOPF, *Domestication of Plants in the Old World. The origin and spread of cultived plants in west Asia , Europe and the Nile Valley*, 2000, p. 133-135.

[236] G.H. BACON, « Crops of the Sudan", *in* J.D. TOTHILL (ed.), *Agriculture in the Sudan*, 1948, p. 325.

[237] Dès les premières découvertes de tissus en coton et de spécimens archéobotaniques au Soudan, le débat s'installa entre l'idée d'une origine indienne de la plante – ou même des tissus - et l'hypothèse d'une domestication purement africaine et d'une culture locale. La proximité morphologique entre les différentes espèces, résultat de siècles d'hybridation intense sur l'ensemble de la planète, ne permettait pas une identification irréfutable. Voir à cet égard F.Ll. GRIFFITH et G.M. Crowfoot, "On the Early Use of Cotton in the Nile Valley", *JEA* 20, 1934, p. 5-12. ; J.B. HUTCHINSON et R.L.M. GHOSE, *op. cit.* ; A.M. WATSON, " The Rise and Spread of Old World Cotton", *in* V. GERVERS (éd.), *Studies in Textile History*, 1977, p. 355-369. ; J.F. WENDEL, "Cotton", *in* J. SMARTT et N.W. SIMMONDS (éds.), *Evolution of Crop Plants*, 1995, p. 362. ; D. ZOHARY et M. HOPF, *op. cit.* p. 133-135.
Nous avons choisi ici de ne pas exposer les différents arguments de ce débat, puisque celui-ci fut définitivement clôt par l'étude récente du génome du coton de Qasr Ibrim (S.A. PALMER *et al.*, "Archaeogenomic Evidence of Punctuated Genome Evolution in *Gossypium*", *Molecular biology and evolution* 29(8), 2012, p. 2031-2038.). L'origine africaine du coton méroïtique, identifié avec certitude à l'espèce *Gossypium herbaceum* L., est ainsi confirmée.

[238] J.F. WENDEL, *op. cit.*, p. 358. ; D. ZOHARY et M. HOPF, *op. cit.*, p. 134.

de maturation, les graines vont produire des fibres destinées à les porter au vent. Deux sortes de fibres apparaissent : le duvet court, solidement arrimé aux graines, et des touffes de fibres longues, utilisées pour le filage. Arrivées à maturité, les capsules éclatent et libèrent les fibres, formant ainsi les boules de coton [Pl. 1b][239].

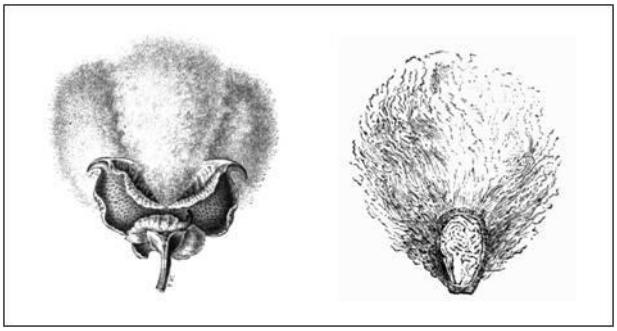


Fig. 5. *Fruit et graine de coton [reproduit à partir de H. BAILLON,* Histoire des Plantes, *vol. 4, 1873, p. 94.]*

L'académicien Erik Orsenna, dans son *Voyage aux pays du coton*, a su trouver les mots pour exprimer le goût et la fascination que produisit cette fibre sur des populations habituées à la rugosité de la laine ou à la dureté du lin :

> *« Un homme qui passe remarque un arbuste dont les branches se terminent par des flocons blancs. On peut imaginer qu'il approche la main. L'espèce humaine vient de faire connaissance avec la douceur du coton. »*

E. ORSENNA, *Voyage au pays du coton, petit précis de mondialisation*, 2006, p. 11-12.

- *L'archéobotanie du coton au Soudan et en Nubie*

L'archéobotanie peut-elle nous renseigner sur la culture du coton au Soudan et en Nubie ? Les mêmes conditions climatiques arides qui permirent la conservation des textiles ont préservé de nombreux restes végétaux, qui étudiés avec méthode, attestent l'existence d'une culture locale du coton.

Généralement, les restes archéologiques de coton regroupent les graines, avec ou sans fibres, les capsules, les boules complètes et les produits du filage, à savoir les fils et

[239] M. HICKEY et C. KING, *The Cambridge Illustrated Glossary of Botanical Terms*, 2000, p. 68. ; W.W. ROBBINS, *The Botany of Crop Plants*, 1917, p. 513.

les tissus[240]. Quelques exemples ethnographiques, ainsi que des mentions dans une traîtrise égyptienne du XVIe siècle, indiquent l'utilisation du bois de cotonnier comme combustible[241]. Aucun témoignage archéologique ne vient pour l'instant illustrer cette pratique. Il est important de garder à l'esprit que nombre de ces commodités ont fait l'objet d'échanges, plus ou moins intensifs, au cours de l'histoire. Les textiles en particulier ne peuvent à eux seuls attestés la production locale de leurs matières premières. L'accumulation des indices archéobotaniques est plus probante, surtout si différentes parties de la plante sont attestées en nombre conséquent[242].

Les premières données disponibles pour l'espace Nubie-Soudan proviennent du site néolithique d'Afyeh, en Nubie égyptienne[243]. Une série d'enclos en pierre y fut fouillée et attribuée au Groupe A, datation vérifiée par C^{14} et précisée à la période 2600-2400 avant notre ère. Un ensemble de restes végétaux carbonisés fut mis au jour lors des fouilles, dans lequel furent reconnues des graines de blé, d'orge, de légumineuses diverses et de coton. À ce premier lot vinrent s'ajouter de nombreux coprolithes d'animaux, qui contenaient à leur tour des graines et des fibres de coton. Les auteurs ont donc conclu à l'existence de cotonniers nubiens domestiqués dès le néolithique. Confrontés à l'absence de tissus contemporains, ils émettent l'hypothèse d'une exploitation non pas orientée vers la production textile, mais vers l'alimentation animale. L'observation microscopique révèle la torsion typique des fibres[244], et il ne fait aucun doute qu'il s'agit bien là de coton. Il nous semble pourtant que les méthodes employées par K.A. Chowdhury et G.M. Buth ne permettent pas de proposer une interprétation aussi irréfutable. Tout d'abord, la datation fut établie à partir de charbons de bois provenant d'un contexte adjacent, et non pas des graines elles-mêmes. Deuxièmement, les restes végétaux, tout comme les coprolithes, furent prélevés sur un niveau de surface, à l'extérieur d'un des bâtiments. Les risques de contamination sont donc très élevés. Des populations de toutes époques, anciennes et

---

[240] D.Q. FULLER, "The spread of textile production and textile crops in India beyond the Harappan zone: an aspect of the emergence of craft specialization and systematic trade", in T. OSADA et A. UESUGI (éds.), *Linguistics, Archaeology and the Human Past Occasional Paper* 3, 2008, p. 6.

[241] C. BOUCHAUD, M. TENGBERG, et P. DAL PRA, "Cotton cultivation and textile production in the Arabian peninsula during antiquity; the evidence from Madâ'in Sâlih (Saudi Arabia) and Qal'at al-Bahrain (Bahrain)", *Vegetation History and Archaeobotany* 20.5, 2011, p. 409.

[242] D.Q. FULLER, *op. cit.*, p. 6.

[243] K.A. CHOWDHURY et G.M. BUTH, "4,500 Year Old Seeds Suggest that True Cotton is Indigenous to Nubia", *Nature* 227, n°5253, 1970, p. 85-86. ; *Id.*, "Cotton seeds from the Neolithic in Egyptian Nubia and the origin of Old World Cotton", *BJLS* 3, 1971, p. 303-12. ; *Id.*, "Plant Remains from Excavation of Terraces of the Nile at Afyeh, Nubia and Egypt", *Purattatva* 35, 2005, p. 154-59.

[244] K.A. CHOWDHURY et G.M. BUTH, "4,500 Year Old Seeds Suggest that True Cotton is Indigenous to Nubia", *Nature* 227, n°5253, 1970, fig. 2, p. 86.

modernes, ont vraisemblablement pu réutilisés ces enclos néolithiques pour y parquer du petit bétail, qui y laissèrent restes de nourriture et déjections[245].

Les deux auteurs finissent leur rapport en postulant que l'espèce de coton cultivée en Nubie à cette époque reculée était une forme primitive des espèces *Gossypium arboreum var. sudanense* L. et *G. herbaceum var. africanum* L., toutes deux observées à l'époque moderne au Soudan. Ce coton néolithique correspondrait à leurs yeux à une première étape du développement d'une espèce locale[246]. Nous sommes d'avis de ne pas prendre en compte ces résultats. Si la démarche est intéressante, la méthode suivie ne nous paraît pas des plus probantes. Les auteurs basent leur opinion sur l'observation de fibres recueillies sur seulement 4 graines. Les autres fibres, partiellement digérées, ne sont pas assez bien conservées. De plus, toutes les espèces comparées sont morphologiquement très proches[247]. Une simple typologie, même construite sur un échantillonnage statistiquement représentatif, ne peut pas les départager de manière univoque.

Des analyses ADN, accompagnée par de nouvelles datations au C^{14}, seraient seules capables de clore ce débat, et d'exposer la véritable signification historique des restes archéobotaniques d'Afyeh.

Si la domestication et la culture du coton restent douteuses pour des époques aussi reculées, elles deviennent en revanche manifestes à la période méroïtique. En raison de conditions de conservation très favorables, le site de Qasr Ibrim en fournit une incarnation des plus éloquentes. L'absence de pluie a permis la préservation de quantités de restes végétaux, desséchés mais aussi carbonisés, qui sur l'ensemble du site sont estimés former 10% des niveaux archéologiques[248]. Leur présence est particulièrement notoire dans les dépotoirs, les puits de stockage et les couches de débris accumulées sur les sols d'habitation et les rues. La collecte systématique d'échantillons de sédiments dans la plupart des contextes menèrent à de vastes recherches archéobotaniques, entreprises par Peter Rowley-Conwy. Dès 1986, celui-ci est en mesure de décrire l'évolution globale du système agricole de Qasr Ibrim, durant six siècles d'occupation[249].

---

[245] Dorian Q. Fuller, communication personnelle. Cette pratique est observée sur de nombreux sites, au Soudan tout comme en Égypte, notamment pour les chèvres.
[246] K.A. CHOWDHURY et G.M. BUTH, *op. cit*.
[247] D. ZOHARY et M. HOPF, *Domestication of Plants in the Old World*, 2000, p. 134.
[248] P. ROWLEY-CONWY, "Nubia AD 0-550 and the "Islamic" Agricultural Revolution: Preliminary Botanical Evidence from Qasr Ibrim, Egyptian Nubia", *ANM* 3, 1989, p. 132.
[249] La méthode mise en œuvre, ainsi que les resultats obtenus, sont d'abord exposés lors d'une conférence (*Sixth International Conference for Nubian Studies*, Uppsala, 1986), puis dans un article : P. ROWLEY-CONWY, "Nubia AD 0-550 and the "Islamic" Agricultural Revolution: Preliminary Botanical Evidence from Qasr Ibrim, Egyptian Nubia", *ANM* 3, 1989, p. 131-138.

Le coton est attesté à Qasr Ibrim sous la forme de 80 échantillons, couvrant une période allant de l'occupation romaine (*c.* 25 av. J.-C. – 100 ap. J.-C.) jusqu'à l'abandon du site sous les Ottomans (en 1812) [Pl. 1]. Il s'agit de graines, certaines comportant encore un fin duvet, de masses de fibres attachées aux graines, de capsules et de boules complètes[250].

Toutes les analyses ultérieures, réalisées par Peter Rowley-Conwy et Alan Clapham[251], confirment l'arrivée du coton à Qasr Ibrim au début du Ier siècle de notre ère. Il s'agit là de la première occurrence avérée de coton domestiqué en Afrique[252].

Période	Graines	Graines + fibres	Capsules	Capsules vides	Boules	Nbr. d'échantillons
Romain						5
Romain/Méroïtique						4
Méroïtique						31
Post-méroïtique						28
Chrétien						8
Islamique						4
Total						80

Fig. 6. *Assemblage détaillé des restes de coton découverts à Qasr Ibrim.*
[reproduit à partir de A. CLAPHAM, et P. ROWLEY-CONWY, in *A. FAIRBAIRN et E. WEISS (éds.),* From foragers to farmers, *2009, table 2, p. 249.]*

Les modalités d'assemblage de ces différents restes végétaux nous informent sur les stades de production suivis sur le site en fonction des époques. Les graines les plus anciennes ont conservé un fin duvet de fibres, mais elles ne sont que très rarement associées aux capsules. Il est donc difficile d'annoncer avec certitude l'existence contemporaine de plantations locales. Les graines auraient en effet très bien pu être amenées sur le site avec les fibres, et provenir de cultures plus lointaines. Tout au plus pouvons-nous affirmer que les habitants de Qasr Ibrim traitaient le coton sur place : les nombreux fragments de graines pourraient indiquer le pressage d'une huile de coton, et le court duvet fut laissé après la récolte des fibres longues pour le filage[253]. Les capsules sont en revanche bien plus nombreuses dans les niveaux méroïtiques tardifs et post-méroïtiques.

[250] A. CLAPHAM, et P. ROWLEY-CONWY ,"The Archaeobotany of cotton (*Gossypium sp*.L) in Egypt and Nubia with special reference to Qasr Ibrim, Egyptian Nubia", *in* A. FAIRBAIRN et E. WEISS (éds.), *From foragers to farmers*, 2009, p. 244-253.
[251] A. CLAPHAM, et P. ROWLEY-CONWY, "Rewriting the History of African Agriculture", *Planet Earth Summer 2006*, 2006, p. 24-26 ; *Id*., "New Discoveries at Qasr Ibrim, Lower Nubia", *in* R. CAPPERS (éd.), *Fields of Change*, 2007, p. 157-164. ; *Id*., "The Archaeobotany of cotton (*Gossypium sp*.L) in Egypt and Nubia with special reference to Qasr Ibrim, Egyptian Nubia", *in* A. FAIRBAIRN et E. WEISS (éds.), *From foragers to farmers*, 2009, p. 244-253.
[252] *Ibid*., p. 244.
[253] *Ibid.*, p. 249

Ajoutées aux autres vestiges de la plante, elles confirment l'exploitation des cotonniers sur un territoire proche de la ville, au minimum à partir du début du IVe siècle de notre ère[254].

Ces preuves archéobotaniques corroborent les milliers de fragments textiles découverts sur le site de Qasr Ibrim, dont le coton constitue plus de 80% des spécimens datés du Ier au VIe siècle ap. J.-C[255].

Le site de Qasr Ibrim a offert aux vestiges végétaux antiques une préservation si optimale qu'il fut possible d'étudier des biomolécules très rarement conservées, comme les lipides et l'ADN[256]. Pour la première fois, une équipe de scientifiques arriva à séquencer l'ADN d'une plante ancienne : le coton méroïtique nubien[257]. Celui-ci fut clairement identifié à l'espèce *Gossypium herbaceum* L., et porte encodées dans son génome les capacités d'adaptation à son environnement, notamment par le biais de gênes lui permettant de se développer avec des quantités d'eau réduites.

L'activité cotonnière des méroïtes ne se limitaient pas à la Nubie. Les travaux en cours de Dorian Fuller sur le site d'Hamadab montrent la présence de nombreuses graines de coton, découvertes parmi d'autres restes végétaux dans des réservoirs calcinés de nourriture[258]. Elles sont datées de la période méroïtique tardive et souvent écrasées. Le coton était cultivé dans l'île de Méroé, et les habitants d'Hamadab procédaient à l'égrenage et à la récolte de fibres à l'intérieur même de la ville. Les déchets étaient ensuite stockés et brûlés dans la sphère domestique. Dorian Fuller émet l'hypothèse d'une utilisation secondaire des graines, pour la production d'huile. Le pressage nécessaire expliquerait l'état pilé des vestiges.

Une dernière attestation archéobotanique de coton nous provient de l'établissement médiéval de Nauri, situé en amont de la 3ème cataracte. Une quantité

---

[254] A. CLAPHAM, et P. ROWLEY-CONWY, "New Discoveries at Qasr Ibrim, Lower Nubia", *in* R. CAPPERS (éd.), *Fields of Change*, 2007, p. 161.

[255] ADAMS, N.K., "Political Affinities and Economic Fluctuations: the Evidence from the Textiles at Qasr Ibrim", *in Between the Cataracts, Part 2.1*, 2010, p. 293.

[256] A. CLAPHAM, et P. ROWLEY-CONWY, *op. cit.*, p. 157.

[257] Étude dirigée par Robin Allaby, School of Life Science, University of Warwick. L'application de ces méthodes à des vestiges archéologiques constitue une véritable révolution pour le monde de la biologie. Nous avons la chance de pouvoir bénéficier de ces progrès, qui furent dès le début associés au matériel de Qasr Ibrim, et en particulier au coton. S.A. PALMER *et al.*, "Archaeogenomic Evidence of Punctuated Genome Evolution in *Gossypium*", *Molecular biology and evolution* 29(8), 2012, p. 2031-2038.

[258] D.Q. FULLER, "Savannah staples and cotton production", conférence donnée le 13 mai 2013 au colloque annuel de la Sudan Archaeological Research Society. Les découvertes sont mentionnées dans D.Q. FULLER, "Agricultural Innovation and State Collapse in Meroitic Nubia. The Impact of the Savannah Package", *in* C.J. STEVENS *et al.*, *Archaeology of African Plant Use*, 2014, p. 173.

notable de graines, accompagnées pour certaines de duvet fibreux, fut mise au jour sur le site[259]. De la même manière qu'Hamadab, elles témoignent de la culture du coton sur un territoire proche de la ville, et du traitement local des fibres. La production de coton, ainsi que son utilisation pour l'artisanat textile, se prolonge donc au-delà de la période méroïtique et est fermement attestée à la fin de la période chrétienne.

b. *Principes généraux de la culture du coton*

Nous l'avons mentionné précédemment, le cotonnier est un arbuste qui pousse dans des régions tropicales et subtropicales arides, et qui est depuis sa domestication largement représenté sur la planète, depuis l'Asie jusqu'à l'Afrique et en Amérique[260]. Sa culture nécessite pourtant un environnement climatique très particulier, dont les modalités d'évolution au cours des saisons influencent de manière drastique le développement de la plante. Le coton est une plante à croissance longue, estimée aux alentours de 200 jours, pendant lesquels la température optimale constante doit être supérieure à 20°C, et exclure tout épisode de gel. Les cotonniers sont aussi gourmands en eau, notamment en début de saison où ils requièrent un minimum de 500mm de pluies. Des conditions sèches sont par contre préférables pendant leurs deux derniers mois de maturation, période pendant laquelle se forment les boules de coton, afin de protéger les fibres de l'humidité et des moisissures[261].

Dans les régions arides, cet apport pluvial initial doit être complété ou remplacé par l'irrigation[262]. Au Soudan, où les moyennes hydrométriques des précipitations annuelles sont situées entre 1mm en Basse Nubie et 162mm à Khartoum[263], on comprend l'importance primordiale de cette question. Seule la région de la Gezira, située entre le Nil blanc et le Nil bleu, présente un taux de précipitation suffisant, enregistré à Sennar à

---

[259] D.Q. FULLER et D.N. Edwards, "Medieval Plant Economy in Middle Nubia: Preliminary Archaeobotanical Evidence from Nauri", *SudNub* 5, 2001, p. 99, 101-102.

[260] J.F. WENDEL, "Cotton", *in* J. SMARTT et N.W. SIMMONDS (éds.), *Evolution of Crop Plants*, 1995, p. 358-366. ; D. ZOHARY et M. HOPF, *Domestication of Plants in the Old World*, 2000, p. 133-135.

[261] W.W. ROBBINS, *The Botany of Crop Plants*, 1917, p. 522. ; D.Q. FULLER, "The spread of textile production and textile crops in India beyond the Harappan zone: an aspect of the emergence of craft specialization and systematic trade", *in* T. OSADA et A. UESUGI (éds.), *Linguistics, Archaeology and the Human Past Occasional Paper* 3, 2008, p. 4-6.

[262] J.P. WILD, F.C. WILD. et A.J. CLAPHAM, "Irrigation and the Spread of Cotton Growing in Roman Times", *ATN* 44, 2007, p. 16.

[263] R.P.D. WALSH, "Climate, hydrology, and water resources", *in* G.M. CRAIG (éd.), *The Agriculture of the Sudan*, 1991, p. 25.

468mm[264]. Le développement et la diffusion des techniques d'irrigation constituent un aspect capital de la culture du coton dans l'espace méroïtique.

À la différence des plantations alimentaires dominant les systèmes agricoles du Moyen Orient et de l'Égypte, basés sur le blé et l'orge[265], le coton est une espèce dite estivale. Dans les régions climatiques considérées, on sème le coton à partir du mois de novembre, pour une récolte étalée de mai à juillet[266]. Or cette période correspond dans la vallée au début de la crue du Nil, dont les effets se font vraiment sentir en Juillet[267]. On comprend ainsi que les plantations de coton doivent se situer hors de portée de la crue, qui gâterait les cultures au moment même de leur récolte. L'exploitation des cotonniers fonctionne donc selon un rythme et des procédés agricoles différents de ceux observés de façon immuable dans la vallée du Nil, et qui dépendent des limons fertiles laissés après le retrait du fleuve. En Nubie, elle prenait sans doute place sur les hautes terrasses du Nil, où l'eau était amenée par des moyens d'irrigation mécaniques[268].

---

[264] *Ibid*. (Ces mesures correspondent au climat moderne.)
[265] M.A. MURRAY, "Cereal production and processing", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, 2000, p. 505-532.
[266] D.Q. FULLER, "The Economic Basis of the Qustul Splinter State: Cash Crops, Subsistence Shifts, and Labour Demands in the Post-Meroitic Transition", *in* M. ZACH (éd.), *Proceedings of the 11th International Conference for Meroitic Studies, Vienne 2008*, fig. 2.
[267] W. SMITH, *Archaeological Investigation of Agriculture at Tell el-Amarna*, 2003, p. 21.
[268] J.P. WILD, F.C. WILD. et A.J. CLAPHAM, *op. cit.*, p. 17.

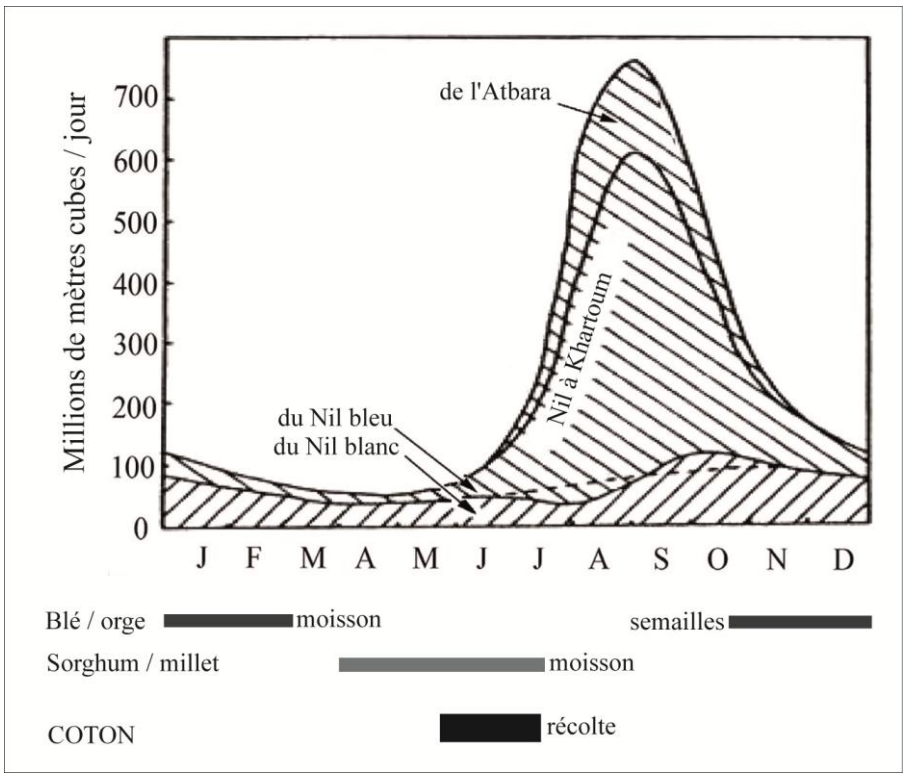


Fig. 7. *Calendrier de la crue du Nil, avec représentation schématique des saisons agricoles [reproduit à partir de D. FULLER, « The Economic Basis of the Qustul Splinter State »,à paraître, fig. 2.]*

Après 200 jours de maturation, les capsules du fruit du cotonnier s'ouvrent pour libérer les fibres et les graines. La récolte peut alors avoir lieu. Elle consiste à arracher le fruit complet, capsules et touffes de fibres ensemble. La qualité des fibres obtenue dépend en partie de la période à laquelle elle fut récoltée : un fruit trop jeune aura des fibres douces mais trop fragiles, alors qu'un fruit trop mûr présentera des fibres très rigides[269].

c. *Traitement de la fibre brute*

Comparativement au lin, ou à d'autres fibres végétales, le coton ne requière qu'un traitement avant filage très limité. Dès la récolte, les fibres sont en effet disponibles et prêtes à être filées. L'unique étape consiste à égrener les touffes de coton, pour les séparer des graines[270]. Avant l'invention de machines spécifiques, cette opération se faisait à la main, en roulant une tige de bois sur les bourres de fibres disposées sur une pierre plate[271]. Cette technique fut peut-être suivie par les méroïtes, mais elle ne laissa aucune trace visible

[269] W.W. ROBBINS, The Botany of Crop Plants, 1917, p. 515-516.
[270] J.P. WILD, *Textiles in Archaeology*, 1988, p. 24.
[271] A. LEROI-GOURHAN, *L'homme et la matière*, 1971, p. 247.

dans l'assemblage archéologique. John-Peter Wild mentionne toutefois que nombre de graines de coton furent découvertes écrasées ou concassées, notamment à Qasr Ibrim[272]. Cela tend à prouver l'utilisation d'un rouleau relativement lourd pour l'égrenage. Cette hypothèse nous semble des plus pertinentes, surtout que l'alternative proposée, celle de la production d'huile de coton, ne fut jusqu'à présent jamais démontrée de façon sûre pour l'Antiquité[273].

Une fois les fibres libérées des graines, il est possible de les disposer de manière parallèle afin de faciliter le filage (= carder). Cette étape, souvent remplie à l'aide d'un arc, consiste à faire « vibrer la corde dans la masse de coton égrené, la vibration écarte les brins et le transforme en une masse légère qui se prête au filage »[274].

Les observations ethnographiques de Grace Crowfoot ont toutefois démontrées que les opérations d'égrenage et de cardage ne sont pas strictement nécessaires[275]. L'auteur nous apprend que les fileuses soudanaises modernes préfèrent filer le coton dont elles extraient elles-mêmes les graines, à la main. Le recours au rouleau à égrener et à l'arc est même considéré avec mépris, comme une preuve d'incompétence qui a pour conséquence d'endommager le coton. Ces artisans expérimentés expliquent la gestuelle qui permet de libérer les graines des touffes de fibres : il s'agit d'écarter les fibres en les tirant avec les deux pouces, grâce à une série de petits mouvements autour de la graine. Ainsi, les fibres conservent leur alignement originel et ne nécessitent aucun cardage ou peignage. Filer de cette manière, en tirant le coton directement de sa graine, produit des fils solides, durables et très doux, considérés comme la meilleure qualité possible[276]. Plus qu'une technique spécifique, c'est l'agilité des gestes de la fileuse qui conditionne la qualité des fibres et des fils produits.

d. *Présentation générale des tissus de coton*

Le Ier siècle de notre ère voit arriver en Nubie le coton. Dès son introduction, sa culture s'est très vite développée, pour atteindre un volume considérable à l'époque méroïtique tardive. John-Peter et Felicity Wild, ainsi qu'Alan Clapham, parlent même

[272] J.P. WILD, F.C. WILD. et A.J. CLAPHAM, "Irrigation and the Spread of Cotton Growing in Roman Times", *ATN* 44, 2007, p. 17.
[273] C. BOUCHAUD, M. TENGBERG, et P. DAL PRA, "Cotton cultivation and textile production in the Arabian peninsula during antiquity; the evidence from Madâ'in Sâlih (Saudi Arabia) and Qal'at al-Bahrain (Bahrain)", *Vegetation History and Archaeobotany* 20.5, 2011, p. 408.
[274] A. LEROI-GOURHAN, *op. cit*.
[275] G.M. CROWFOOT, *Methods of Hand Spinning in Egypt and the Sudan*, 1931, p.39-40.
[276] G.M. CROWFOOT, "The Handspinning of Cotton in the Sudan", *SNR* 7, 1924, p. 84.

d'une véritable « civilisation du coton » (« *cotton culture* ») en Basse Nubie, « définie par une tradition agricole et des modes de préparation distinctifs, ainsi qu'un type de filage et de tissage sur métier à poids »[277].

- *Attestations et fréquence d'utilisation des fibres de coton*

L'importance de l'exploitation cotonnière dans le royaume de Méroé est rendue manifeste dans notre base de données. À lui seul, le coton apparaît dans 395 fiches, ce qui représente 42% de notre corpus « textiles ». Les sites nubiens datés des périodes méroïtiques (surtout du méroïtique tardif) furent particulièrement prolifiques en toiles de coton. Cette fibre est notamment attestée à[278] :

- Saï : les sépultures méroïtiques du site ont livré un grand nombre de tissus, dont 72% sont en coton, ou bien en laine et coton.
- Aksha : 26 ensembles de fragments textiles furent mis au jour sur ce site funéraire daté du début du Ier siècle de notre ère, dont 50% sont en fibres de coton.
- Karanog : tous les textiles qu'il me fut donné d'étudier se sont révélés être en fils de coton. Au total, cela correspond à 30 fiches, sur les 83 enregistrements dédiés au site. Les fiches restantes ne comportent pas d'informations liées aux matières premières, mais nous pouvons extrapoler nos observations et en déduire que de nombreux autres tissus étaient également en coton.
- Qoustoul – Ballana : le coton représente 58% des 26 tissus méroïtiques de Ballana et Qoustoul, rassemblés dans le catalogue *Ancient Textiles from Nubia*[279].
- Qasr Ibrim : notre base de données, non exhaustive pour ce site majeur de l'histoire textile nubienne, regroupe 291 fiches ayant trait à Qasr Ibrim. 78% d'entre elles enregistrent l'utilisation de coton. Tous les spécialistes ayant travaillé sur ce corpus gigantesque rapportent des statiques encore plus élevées : Nettie K. Adams établit la

[277] Traduit à partir de J.P. WILD, F.C. WILD. et A.J. CLAPHAM, "Irrigation and the Spread of Cotton Growing in Roman Times", *ATN* 44, 2007, p. 17.
[278] Consulter la base de données «Textile » pour références bibliographiques et détails. Nous profitons de cette note pour rappeler le caractère arbitraire de nos pourcentages : en aucun cas il ne peut s'agir de calculs absolus, puisque notre corpus est biaisé par les aléas de conservation et les partis-pris des auteurs de chaque publication, ainsi que par notre propre tri.
[279] *Ancient Textiles from Nubia*, 1979, p. 36.

fréquence d'utilisation du coton à 85% des occurrences méroïtiques[280], et John-Peter et Felicity Wild parlent d'une domination quasiment totale.

- Djebel Adda : 37% des 51 tissus du cimetière III sont entièrement en coton, et 10% mélangent coton et laine[281]. Cet ensemble de tombes est daté de la fin de la période méroïtique, ainsi que du début de l'époque post-méroïtique. Le cimetière V par contre, d'occupation légèrement plus tardive (post-méroïtique) n'en compte que 5 exemplaires.

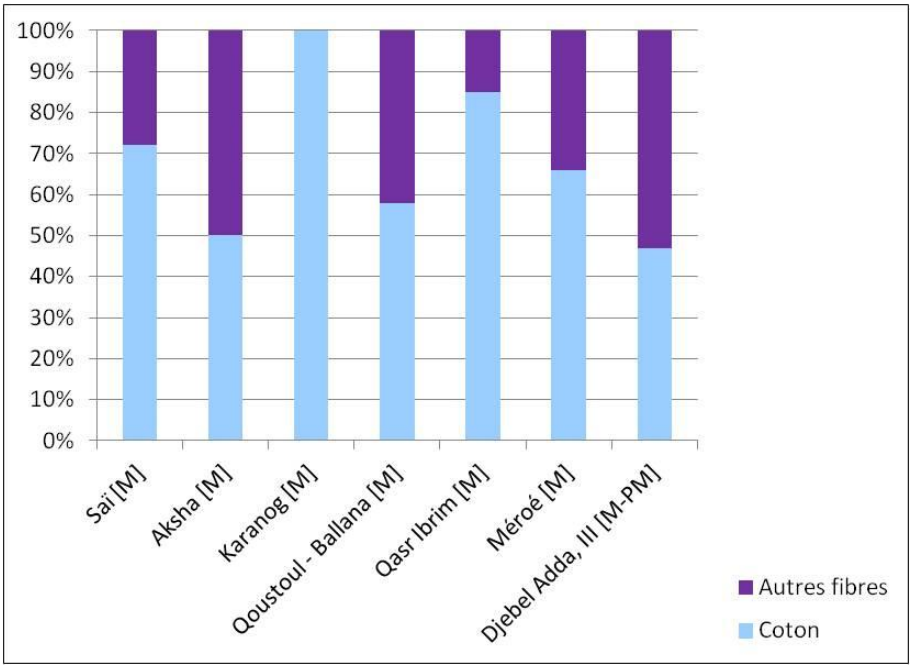


***Fig. 8**. Fréquence de l'utilisation textile des fibres de coton (diagramme E.Y.).*

On reconnaît dans cette liste tous les grands corpus textiles de Nubie, à l'exception de celui assemblé par la Scandinavian Joint Expedition[282], qui comme nous l'avons mentionné précédemment, est dominé par l'usage de la laine, de dromadaire notamment. Seulement six toiles intégrant des fils de coton sont repérées sur l'ensemble des sites méroïtiques et post-méroïtiques, ce qui ne représente que 4% de l'assemblage total. L'auteur de l'étude attribue cette très faible proportion aux activités des populations inhumées. Selon Ingrid Bergman, il s'agissait principalement de « tribus pastorales » centrées sur l'élevage des dromadaires, et donc bénéficiant d'un accès limité aux produits agricoles[283].

---

[280] N.K. ADAMS, "Political Affinities and Economic Fluctuations: the Evidence from the Textiles at Qasr Ibrim", *in Between the Cataracts, Part 2.1*, 2010, p. 293.
[281] Catalogue effectué par Elisabeth Crowfoot en 1976 et déposé dans les archives du Royal Ontario Museum (non publié).
[282] *Late Nubian Textiles*, 1975, *passim*.
[283] *Ibid*., p. 12. Cette relation entre les fibres textiles et les activités économiques dont elles sont le produit, avec une appartenance à des groupes sociaux spécifiques, ne nous paraît pas très objective. Nous y reviendrons.

Hors de Nubie, le coton est attesté de manière notable dans le corpus textile de Méroé[284]. À la suite des fouilles de Georges Reisner, les rares tissus de la nécropole royale furent déposés au Museum of Fine Arts de Boston, et plusieurs échantillons provenant des nécropoles nord et ouest furent envoyés pour analyses en Angleterre puis retournés au Sudan National Museum[285]. Malgré leur état souvent très calciné, Grace Crowfoot les identifia rapidement comme coton, avis qui fut par la suite confirmé par plusieurs observations microscopiques[286]. Nos propres études du matériel entreposé à Khartoum, ainsi que des recoupements bibliographiques, ont montré la domination de cette fibre dans le corpus de Méroé. Seul le lin, ainsi que d'autres fibres végétales non identifiées[287], est également repéré, mais en bien moindre mesure.

Un nombre plus restreint de fragments de tissus en coton fut également découvert sur d'autres sites : à Abka (Datti), Ashkeit, Gabati, Sahaba, Sedeinga, Semna Sud, Serra Est, Serra (24-I-3), et Shablul. Enfin, l'utilisation de cette fibre est fortement présumée à Abou Simbel, Gammai, Kassinger Bahri, Nag-Shayeg et Ouadi es-Seboua.

Ne serait-ce que d'un point de vue quantitatif, le coton est une matière première capitale pour la production textile méroïtique. Sans aucun doute, comprendre les modalités économiques de sa culture permettrait d'éclairer de manière particulièrement intéressante un domaine qui reste peu connu de la vie des méroïtes.

- *Description générale des textiles en coton*

Mais au-delà même de ces considérations numériques, les toiles de coton sont avant tout emblématiques de l'artisanat textile de Méroé. D'un point de vue aussi bien technique qu'esthétique, elles témoignent magnifiquement du savoir-faire des artisans, des habitudes vestimentaires, et des goûts ornementaux.

[284] F. L.l. GRIFFITH et G.M. Crowfoot, "On the Early Use of Cotton in the Nile Valley", *JEA* 20, 1934, p. 5-12.
[285] *Ibid*., p. 9.
[286] *Ibid*. Celles de R.E. Massey à la Research Farm de Shambat (Khartoum), puis du Kew Garden, et enfin celles de A.J. Turner pour le Shirley Institute.
[287] Voir fiches T722, 723 et 728.

Leur manufacture s'inscrit en droite ligne dans celle des tissus en laine, méroïtiques mais aussi plus largement méditerranéens. Les textiles en coton sont réalisés sur les mêmes métiers à tisser à poids, et comportent donc des caractéristiques techniques similaires, comme la confection d'une solide bande de démarrage et le renforcement des bordures. Leur système de tissage est le plus souvent simple, en armure toile, ou bien en cannelé, louisine ou natté. La méthode la plus répandue consiste à terminer le tissu par une rangée de franges. Occasionnellement, le bord inférieur de la pièce est décoré par une bande en ajouré spécifique aux toiles de coton, et réalisée grâce à une technique unique.

Les textiles en coton, comme tous les autres, furent généralement découverts dans un contexte funéraire et donc réutilisés comme linceul. Dans un mauvais état de conservation, ils sont réduits à l'état de fragments dont il est difficile de deviner l'emploi initial. Vraisemblablement, un grand nombre d'entre eux était à l'origine de grandes pièces rectangulaires à usages multiples pour l'habillement et la maison[288]. Un tel objet peut très bien servir de drap la nuit par exemple et être enroulé sur les épaules ou autour de la taille dans la journée. Des fragments de linceuls en coton sont répertoriés à Aksha, Ballana, Djebel Adda, Gabati, Karanog, Kassinger Bahri, Qasr Ibrim, Qoustoul, Saï, Sedeinga, Semna Sud, Serra (24-I-3)[289] et dans trois cimetières fouillés par la Scandinavian Joint Expedition[290].

À la différence des tissus en laine, et *a fortiori* en lin, il est possible de reconnaître avec certitude plusieurs costumes en coton, même quand leur état est très fragmentaire.
Dans le cas des tuniques et manteaux, qu'ils soient en laine ou en coton, il est très difficile de proposer une identification sûre. Ce type de vêtement est en effet réalisé d'une seule pièce sur le métier à tisser, à la forme et aux dimensions voulues. La pièce finie correspond au rectangle tissé entier, du bord supérieur au bord inférieur et dans toute sa largeur[291]. Les fragments de ces vêtements ne comportent donc que peu d'éléments techniques distinctifs.
À l'inverse, plusieurs éléments du costume méroïtique en coton sont découpés et cousus en forme grâce à des ourlets. Ces derniers sont souvent composés d'un passepoil, parfois décoré d'un cordonnet bleu révélateur. Une indication supplémentaire est la présence de

[288] *Ancient Textiles from Nubia*, 1979, p. 41.
[289] Voir les fiches T652, 658-660, 670, 672 (Aksha), T168 (Ballana), T7, 8, 9, 12, 18, 20 (Djebel Adda), T 885 (Gabati), T40, 44-52, 62 (Karanog), T792 (Kassinger Bahri), T559 (Qasr Ibrim), T153, 156, 275 (Qoustoul), T677-713 (Saï), T776-777 (Sedeinga), T837 (Semna Sud), et T811 (Serra 24-I-3).
[290] Voir les fiches T620, 634 et 641.
[291] H. GRANGER-TAYLOR, "Weaving Clothes to Shape in the Ancient World: the Tunic and Toga of the Arringatore", *Textile History* 13, 1982, p. 3-25. ; A. LORQUIN, A., « Le costume dans l'antiquité tardive d'après les vestiges textiles coptes », *in* F. CHAUSSON, et H. INGLEBERT (éds.), *Costume et société dans l'Antiquité tardive et le haut Moyen Age*, 2003, p. 123.

broderies bleues, qui ornent pagnes-culottes et tabliers[292]. Retenons l'utilisation générale de fils de coton teintés en bleu pour les décors des vêtements méroïtiques : ils prennent place dans les rangées de franges et ajourés, recouvrent de petits pompons-boules ou composent des motifs en broderie, et surtout en tapisserie. Tous ces points confèrent une apparence spécifique aux tissus de coton méroïtiques, et particulièrement aux vêtements. Ils sont tous magnifiquement illustrés par le corpus de Qasr Ibrim, qui compte de très nombreux fragments textiles cousus en forme, avec ourlet et décors, et qui proviennent sans aucun doute de costumes[293].

Il est intéressant de relever à ce sujet la remarque d'Ingrid Bergman, qui note les différences de formes et de traitements entre les tissus de laine et les rares exemplaires en coton découverts lors des fouilles de la SJE[294]. Même dans un contexte de réutilisation funéraire, il semble que plus de soin ait été accordé aux toiles de coton, qui furent découpées à l'aide d'un outil, présentant des bords nets et des coutures régulières.

Une autre caractéristique notable des tissus de coton est l'importance des décors en tapisserie, qui ornent près d'un quart des textiles en coton de notre base de données. Cette technique était très répandue pendant l'époque méroïtique, et est attestée aussi bien à Méroé[295] qu'en Nubie, notamment à Saï, Aksha, Karanog, Djebel Adda, Ballana et Qoustoul, et évidemment Qasr Ibrim[296]. Ce dernier site, ainsi que Karanog, ont tous deux livré un grand nombre de tissus en tapisserie très bien conservés. Comme les autres, les décors sont principalement bleus, de ton foncé ou plus clair, sur un fond beige ou blanc (la couleur naturelle du coton). Ils représentent des symboles religieux d'origine égyptienne, comme le nœud *sꜣ* par exemple[297], ou bien appartiennent au vocabulaire décoratif du monde classique, comme les postes et svastikas[298]. L'ensemble de ce répertoire décoratif sera bien sûr étudié en détail par la suite[299]. À mesure que l'utilisation de la laine se développe, les motifs sont de plus en plus fréquemment réalisés en laine teinte de couleurs vives, d'abord sur un tissu en coton, puis plus tard tout en laine[300].

---

[292] Pour une description de chaque type de vêtements, voir Chap. 2, I.
[293] Voir par exemple : N.K. ADAMS, "Meroitic high fashions: examples from art and archaeology", *Meroitica* 10, 1989, p. 750. ; F.C. WILD, "Fringes and aprons – Meroitic clothing : an update from Qasr Ibrim", *in* A. DE MOOR et C. FLUCK (éds.), *Dress Accessories of the 1st Millennium AD from Egypt*, 2011, p. 110-119.
[294] *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 13.
[295] Voir fiche T721.
[296] Voir fiches T677, 682, 699, 709 (Saï), T668, 670, 672 (Aksha), T36, 40, 41, 44, 52, 53, 55-57, 61-62 (Karanog), T25, 31 (Djebel Adda), T165, 169, 170, 173, 275 (Ballana et Qoustoul), T302-559 (Qasr Ibrim).
[297] Par exemple, voir fiche T525.
[298] Par exemple, voir fiche T57.
[299] Voir Chap. 1, IV. B. 2.
[300] W.Y. ADAMS, W.Y. et ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013, p. 109.

Terminons ce panorama des textiles en coton par la mention de toiles bouclées. Ressemblant à nos serviettes de toilette modernes, ces tissus comportent une multitude de boucles réalisées grâce à l'insertion de fils de trames supplémentaires[301]. Appliquée à l'ensemble de la toile, cette méthode produit de lourds tissus, épais, chauds et moelleux. Des couvertures de ce type furent parfois utilisées comme couche funéraire et découvertes dans les cimetières de Djebel Adda[302], Karanog[303], Ballana[304], Aksha[305] et Méroé[306]. À Qasr Ibrim, cette technique apparaît sous un jour différent : elle n'est utilisée que pour des zones particulières du tissu, de façon à former un motif géométrique en damier[307].

Pour résumer, nous sommes en mesure de dégager plusieurs traits distinctifs propres aux textiles de coton :

- Apparition au début du Ier siècle de notre ère, corroborée par les tissus et les restes archéobotaniques.
- Forte représentation durant la période méroïtique tardive, et dans la première phase de la période post-méroïtique.
- Réalisation technique, notamment au moment du tissage, similaire à celle de la laine.
- Développement d'un vocabulaire décoratif spécifique aux tissus de coton, reposant en particulier sur un répertoire de motifs en broderie et tapisserie bleues.
- Utilisation privilégiée du coton pour la fabrication de certains vêtements (pagnes, tabliers ornementaux, jupes, capes).

Il est étonnant de voir évoluer de manière si rapide la production textile de Méroé. En l'espace d'un siècle semble-t-il, se développe l'exploitation d'une toute nouvelle matière première, depuis sa culture jusqu'à l'invention d'un répertoire décoratif propre. Ce phénomène est d'autant plus surprenant que l'artisanat textile est souvent considéré figé dans des traditions techniques et esthétiques élaborées, caractéristiques à chaque culture.

L'étude détaillée des tissus et costumes en coton, mais aussi de l'impact économique engendré par la culture de cette fibre textile, nous amènera à explorer des moments clés de l'histoire de Méroé. S'y rencontrent des changements agricoles de grande

[301] Pour un exposé de la technique, voir Chap. 1, II. E. 1.
[302] Voir fiches T14, 31.
[303] Voir fiches T35, 57.
[304] Voir fiche T162.
[305] Voir fiche T659.
[306] Voir fiches T732, 735.
[307] Voir fiches T315, 325, 343, 345, 353, 370, 414, 440, 906.

ampleur, une modification des ressources économiques, et l'appropriation du textile comme objet identitaire.

D. Évolution chronologique de l'usage des fibres textiles

Tout au long de cette partie traitant des matières premières textiles, nous nous sommes efforcés de replacer la production textile méroïtique dans son contexte environnemental et économique. Le choix des matériaux – fibres animales ou bien végétales – dépend bien évidemment des ressources agricoles et animales disponibles, ainsi que des préférences pratiques et esthétiques des utilisateurs. C'est à la confluence de ces deux critères qu'il s'opère, et définit par là même la production textile d'une population.

Ainsi, les tissus évoluent en même temps que l'agriculture et les pratiques pastorales, et répondent aux changements des goûts de leurs propriétaires. Comme nous l'avons remarqué à plusieurs reprises, l'histoire kouchite, puis nubienne et soudanaise, n'est pas étrangère à ce processus. Essayons ici de comprendre l'évolution chronologique de l'usage des fibres textiles.

1. De la période kerma à l'époque médiévale

Pour l'espace kouchite, les premiers textiles connus remontent au Groupe C et aux périodes Kerma (c. 2500-1500 av. J.-C.), et proviennent des nécropoles de Gammai[308] et Kerma[309]. Quand leurs fibres sont identifiées, il s'agit systématiquement de lin. Les animaux du cheptel sont bien évidemment exploités, mais généralement pour la production d'objets et de pièces de vêtement en cuir[310]. Le plus souvent, ces textiles sont utilisés comme linceuls et enveloppent le corps du défunt[311]. Plus rarement, on les retrouve comme

[308] O. BATES et G. DUNHAM, *Excavations at Gammai*, 1927, p. 1-21.
[309] Voir par exemple G.A. REISNER, *Excavations at Kerma, Part IV-V*, 1923, p. 19, 300. ; M.L. RYDER et T. GABRA-SANDERS, "A Microscopic Study of Remains of Textiles Made from Plant Fibers", *OJA* 6(1), 1987, p. 91-107.
[310] Voir par exemple C. BONNET, « Fouilles archéologiques de Kerma, Rapport préliminaire des campagnes 1980-1981 et de 1981-1982 », *Genava 30*, 1982, p. 21.
[311] G.A. REISNER, *op. cit.* ; C. BONNET, « Fouilles archéologiques de Kerma, Rapport préliminaire des campagnes 1980-1981 et de 1981-1982 », *Genava 30*, 1982, p. 16, p. 18, fig. 15, 21. ; *Id.*, *Kerma. Territoire et métropole*, 1986, p. 43, 45.

éléments de costume[312], ou bien servant de doublure à un sac de cuir[313], ou de protection enroulée autour d'objets en métal[314].
L'utilisation exclusive du lin se prolonge pendant le Kerma classique, où son usage se diversifie à la confection de filets de suspension pour céramiques et d'étoffes décorées de perles[315].

Les données disponibles pour les époques suivantes sont bien plus rares. Il semble que les populations nubiennes du Nouvel Empire aient continué de pratiquer l'inhumation en linceul, comme en témoignent quelques tombes de Kerma[316], Soleb[317] et Tombos[318]. Les fibres ne sont pas formellement identifiées, mais rien ne vient contredire le modèle de persistance du lin comme fibre principale.

Pour des raisons difficiles à expliquer, et certainement liées à des questions de conservation, un nombre extrêmement restreint de tissus napatéens est parvenu jusqu'à nous. Comparativement aux époques méroïtiques suivantes, notre connaissance des rites funéraires reste limitée aux cimetières royaux, qui ne livrèrent aucun reste textile, et à un petit inventaire de nécropoles où la préservation des matières organiques ne fut pas optimale. Francis Llewellyn Griffith rapporte bien l'existence d'« objets en tissu » sur les défunts de Sanam[319], ainsi que des résilles et des éléments décorés, mais sa description reste trop obscure pour pouvoir véritablement comprendre l'agencement de ces différentes parties. La mauvaise conservation de l'ensemble ne l'autorise pas à plus de précision quant aux tissus et aux fibres. La position de certains squelettes découverts à Amara Ouest[320], ainsi que la présence de quelques attaches métalliques, témoignent d'inhumations en linceul, datées de l'extrême fin du Nouvel Empire et de l'époque napatéenne. L'utilisation

---

[312] O. BATES et G. DUNHAM, *Excavations at Gammai*,1927, pl. 5.2. ; C. BONNET, « Fouilles archéologiques de Kerma, Rapport préliminaire des campagnes 1984-1985 et de 1985-1986 », *Genava 34*, 1986, p. 12, 15.
[313] M.L. RYDER, "Skin, Hair and Cloth remains from the ancient Kerma Civilization of northern Sudan", *JAS* 11, 1984, p. 477-482.
314 Citons par exemple le rasoir de bronze découvert dans la tombe n°133 (C. Bonnet, « Fouilles archéologiques de Kerma, Rapport préliminaire des campagnes 1986-1987 et de 1987-1988 », *Genava* 36, 1988, p. 14, fig. 14.3.) ou le miroir de la tombe n°79 (C. Bonnet, « Fouilles archéologiques de Kerma, Rapport préliminaire des campagnes 1982-1983 et de 1983-1984 », *Genava* 32, 1984, p. 14, fig. 12.).
[315] G.A. REISNER, *Excavations at Kerma, Part IV-V*, 1923, p. 300-301, pl. 63.1, 65.1.
[316] C. BONNET, « Fouilles archéologiques à Kerma (Soudan), Rapport préliminaire de la campagne 1977-1978 », *Genava* 26, 1978, p. 118.
[317] M. SCHIFF-GIORGINI, *Soleb, II., Les Nécropoles*, 1971, *passim.*
[318] S.T. SMITH, *Wretched Kush*, 2003, p. 161. ; *Id.* , "Death at Tombos: Pyramids, Iron and the Rise of the Napatan Dynasty", *SudNub* 11, 2007, p. 9.
[319] F. Ll. GRIFFITH, "Oxford Excavations in Nubia : The Cemetery of Sanam", *LAAA* 10, p. 77, 80, 106.
[320] M. BINDER, "The 10th-9th century BC – New Evidence from Cemetery C of Amara West", *SudNub* 15, 2011, p. 43-44.

du lin pour ces toiles funéraires est reconnue sur de rares petits fragments, adhérant toujours aux ossements[321]. Citons, enfin, le cas de 4 objets appartenant à des dépôts d'offrandes, qui furent mis au jour enveloppés dans une étoffe : un bol et deux miroirs en bronze provenant respectivement des tombes W701 et W609 du cimetière Ouest de Méroé[322], et une patère en alliage cuivreux déposée dans un coffret en bois dans la chambre C de la tombe 19 d'Hillat el-Arab[323]. Seul le dernier tissu est présenté comme du lin. Assurément, ces quelques occurrences attestent de l'exploitation textile du lin, mais elles ne nous renseignent aucunement sur la réalisation technique des tissus.

Le site de Qasr Ibrim est le seul à même de nous fournir des données numériques documentant l'utilisation du lin. Pour la période napatéenne, puis pour celle du Méroïtique ancien, Nettie K. Adams fixe la proportion de lin à plus de 90% des occurrences textiles[324]. Le lin restera la fibre dominante pendant l'occupation romaine, et ce malgré le développement de la laine et l'introduction du coton.

Le début du Ier siècle de notre ère marque l'arrivée massive du coton, qui continuera de dominer la production textile de Méroé pendant plusieurs siècles. Le lin ne retrouvera plus jamais l'importance qu'il occupait auparavant.
Les périodes méroïtiques tardives, puis post-méroïtiques, incarnent une nouvelle évolution des fibres textiles, définie par le déclin significatif du coton, qui est remplacé par un usage très étendu de la laine[325].

Cette tendance se poursuit pendant l'époque médiévale, durant laquelle la laine représente la majorité des occurrences textiles. Ainsi, dans les cimetières chrétiens 21-S-46 et 21-R-2 de Kouloubnarti, la laine de mouton forme 86% et 74% du corpus daté du VIIe au IXe siècle[326]. Bien que rarement observée sur ce site, la laine de dromadaire semble avoir joué un rôle prédominant dans la production textile de cette période, comme

[321] M. BINDER, N. SPENCER, et M. MILLET, "Cemetery D at Amara West: the Ramesside Period and its Aftermath", *SudNub* 14, 2010, p. 31-35.
[322] D. DUNHAM, *The West and South Cemeteries at Meroe*, *RCK* 5, , 1963, p. 28-29, 57.
[323] I. VINCENTELLI, "Tomb 19 in the Cemetery of Hillat el-Arab", *ANM* 10, 2006, p. 224.
[324] N.K. ADAMS, "Political Affinities and Economic Fluctuations: the Evidence from the Textiles at Qasr Ibrim", *in Between the Cataracts, Part 2.1*, 2010, fig. 3., p. 293.
[325] Ce processus sera détaillé dans la partie suivante « Gros plan sur l'évolution des fibres pendant l'époque méroïtique ».
[326] W.Y. ADAMS *et. al.*, *Kulubnarti III. The Cemeteries*, 1999, p. 67-68. ; W.Y. ADAMS *et. al.*, "The early Medieval Cemeteries of Kulubnarti", *in Nubian Studies 1998*, p. 192-194.

l'attestent les découvertes de Gillian Vogelsang-Eastwood à Hamboukol[327] et celles d'Ingrid Bergman dans les nécropoles nubiennes explorées par la Scandinavian Joint Expedition[328]. Le même corpus de Kouloubnarti montre également l'emploi restreint du lin (4-6 %) et l'utilisation surprenante de cheveux humains pour la fabrication de cordes et de nattes[329]. Deux spécimens complets, mesurant 106 x 69 cm et 135 x 77 cm et entièrement réalisés en cheveux humains, furent d'abord employés dans l'habitat avant de rejoindre un contexte funéraire. À notre connaissance, ils constituent un exemple unique dans la vallée du Nil. Enfin, les sites de Qasr Ibrim et Soba[330] ont aussi livré de rares fragments de tissus en soie et coton ou en soie et lin, provenant de luxueuses étoffes importées d'Égypte.

Le coton, malgré la prépondérance des fibres laineuses, conserve une place importante dans la production textile. Des toiles de coton sont attestées à Qasr Ibrim[331], Hamboukol[332] et Kouloubnarti[333], ainsi qu'à Soba[334]. Deux auteurs arabes en mentionnent d'ailleurs la culture au cours de leur description de la Nubie[335]. Au Xe siècle, Ibn Selim rapporte la présence de petites parcelles agricoles dédiées au coton entre Saï et la 3ème cataracte. Plus tard, El-Maqrizi, en se référant à l'accord égypto-nubien de 1275, liste le coton parmi les tributs dus au puissant voisin égyptien[336].

Les statistiques établies par Nettie K. Adams sur la base des données de Qasr Ibrim permettent de suivre l'évolution de l'usage des fibres sur le site. Dans la continuité de la période post-méroïtique, les proportions de coton diminuent notablement entre le VIIe et le IXe siècle, au profit de la laine qui forme alors jusqu'à 70% du corpus. L'adoption du costume byzantin, sous la forme de tuniques en lainage décorées de motifs en tapisserie colorés, explique en partie cette conversion. Il faut attendre les alentours de 1100 pour voir l'emploi des fibres végétales progresser à nouveau : les fibres de laine et de coton couvrent alors 40% chacune de l'assemblage total et le lin 20%[337]. Même si la production textile locale demeure importante, cette époque voit aussi l'intégration de la Nubie dans le vaste

---

[327] G. VOGELSANG-EASTWOOD, "Textiles", *in* K. GRZYMSKI et J. ANDERSON, *Hambukol Excavations 1986-1989*, 2001, p. 79-83.
[328] *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 11.
[329] W.Y. ADAMS *et. al.*, "The early Medieval Cemeteries of Kulubnarti", *in Nubian Studies 1998*, p. 193-194.
[330] D.A. WELSBY et C.M. DANIELS, S*oba, Archaeological research at a medieval capital on the Blue Nile*, 1991, p. 178.
[331] W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim. The Earlier Medieval Period*, 2010, p. 156-158.
[332] G. VOGELSANG-EASTWOOD, *op. cit.*, p. 79.
[333] W.Y. ADAMS *et. al.*, *Kulubnarti III. The Cemeteries*, 1999, p. 67-68.
[334] D.A. WELSBY et C.M. DANIELS, *op. cit.*, p. 178.
[335] G. VANTINI, *Oriental Sources concerning Nubia*, 1975, p. 605, 649. ; Y.M. KOBISCHTSCHANOW, "Agriculture and Economic-cultural Types in Medieval Nubia", *Meroitica* 7, 1984, p. 474. ; D.A. WELSBY, *The Medieval Kingdoms of Nubia*, 2002, p. 185.
[336] EL-MAQRIZI, *Kitab as-suluk* I, 622.
[337] W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim. The Earlier Medieval Period*, 2010, p. 163-164.

réseau commercial du monde arabe et l'arrivée sur le site de nombreux tissus indiens et égyptiens[338].

2. Gros plan sur l'évolution des fibres pendant l'époque méroïtique

La présentation générale des tissus méroïtiques en laine et en fibres végétales, notamment en coton, a donné lieu au calcul de plusieurs pourcentages qui permettent d'établir la fréquence d'utilisation de chacune des fibres textiles pour un site. Bien sûr, ces valeurs ne sont qu'indicatives, et loin de l'absolu que représenterait la conservation optimale de tous les tissus enfouis. Une telle approche statistique ne peut et ne doit s'appliquer que sur les ensembles textiles numériquement significatifs. Cette méthode nous permet de comparer la fréquence de telle ou telle fibre sur plusieurs sites et au cours du temps. Malgré les limitations imposées par les lacunes du matériel, force est de constater que les données méroïtiques présentent un schéma cohérent.

[338] N.K. ADAMS, "Political Affinities and Economic Fluctuations: the Evidence from Textiles", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 203-205.

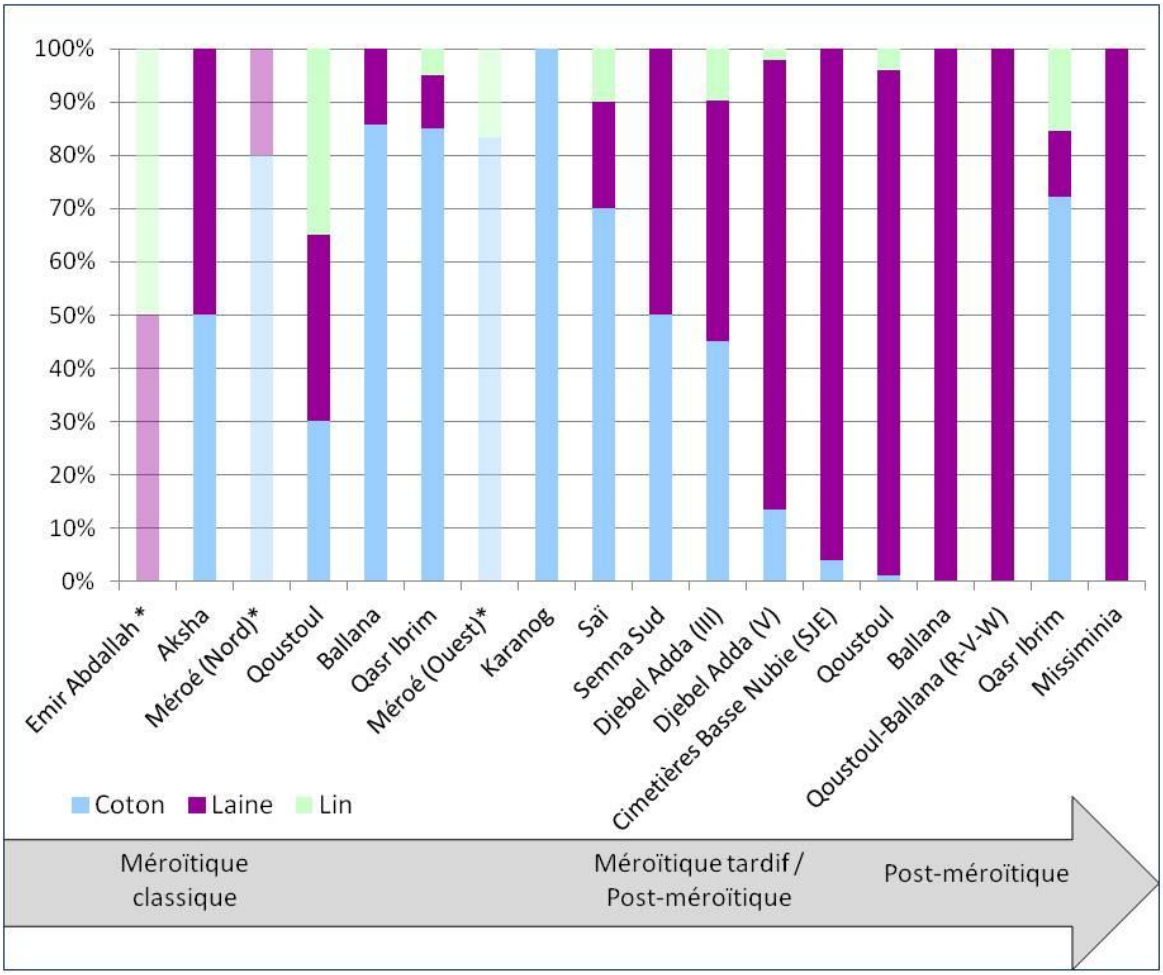


Fig. 9. *Fréquence d'utilisation des fibres textiles, par sites (diagramme E.Y.). Les données sont ordonnées chronologiquement de manière approximative.*
*N.B. Les sites marqués d'une * ne sont pas numériquement représentatifs et les proportions de fibres ne sont qu'indicatives.*

La période du méroïtique ancien, illustrée par le site d'Emir Abdallah, s'inscrit dans la continuité de l'époque napatéenne avec une forte proportion de lin. La laine est néanmoins représentée de manière déterminante sur le site[339]. Nous regrettons ici l'absence d'un inventaire détaillé des pièces textiles, qui nous fournirait un ensemble plus explicite. Le lin est aussi attesté à Qoustoul, dans une tombe datée du méroïtique ancien[340].
Notons également qu'à la même époque, au début du Ier siècle av. J.-C., les habitants d'el Geili sont inhumés dans des tissus en fibres végétales sauvages, telles que l'*aloe ferox* et le kapok[341].

[339] Fiches T118-151. ; C. ALFARO, "Estudio de los fragmentos de tejido, cesteria y cordeleria de la necropolis meroitica de Amir Abdallah", *in* V.M. FERNANDEZ, *La Cultura Alto-Meroitica del Norte de Nubia*, 1983, p. 1353-1366.
[340] Fiche T154 ; *Ancient Textiles from Nubia*, 1979, p. 55, cat. 3.
[341] Fiches T801-803. ; I. CANEVA et G. SCALA, "Textile in the Geili Cemetery", *in* I. CANEVA (éd.), *El Geili*, 1988, p. 303-318.

Le coton, dont l'introduction est placée au tout début de notre ère, fait son entrée dans les corpus immédiatement contemporains, notamment à Aksha. Ce site, daté de la fin du Ier siècle av. J.-C. et du Ier siècle ap. J.-C., présente un équilibre entre les utilisations de laine et de coton[342]. Une situation comparable est relevée à Qoustoul, dans les tombes datées de la période méroïtique, où les utilisations de lin, de laine et de coton sont numériquement équivalentes[343].

Pendant la période classique l'exploitation du coton augmente très rapidement, particulièrement dans les contextes élitaires, comme l'attestent les corpus moins fournis provenant des nécropoles de Ballana[344] et de Méroé Nord[345] et Ouest[346]. Ces trois sites montrent tous une proportion de coton supérieure à 80%. Cette image est confirmée par les nombreux travaux consacrés aux textiles de Qasr Ibrim, qui mettent en avant la domination quasi-totale de cette fibre[347].

Cette tendance se poursuit au fil de l'époque méroïtique. Le cas du cimetière de Karanog, daté des IIe et IIIe siècles ap. J.-.C., est symptomatique puisque 100% des vestiges textiles analysés sont en coton[348]. Au même moment, les ensembles funéraires SN, 8-B-5.A et 8-B-32.B de Saï présentent également une très forte proportion de coton, établie à plus de 70% de l'assemblage total[349].

Une évolution notable de l'usage des fibres textiles apparaît à la fin de la période méroïtique et au début de l'époque post-méroïtique. Plusieurs sites indiquent, dans un contexte tardif, l'augmentation progressive des fibres d'origine animale. Relevons à cet égard les cimetières de Semna Sud[350] et Djebel Adda III[351], qui tous deux montrent une balance équilibrée entre laine et coton.

---

[342] Fiches T647-672. ; A. VILA, *Aksha II, le cimetière méroïtique d'Aksha*, Paris, 1967, *passim*.
[343] Fiches T152-160, 175-177, 239, 246, 276 ; *Ancient Textiles from Nubia*, 1979, *passim.*
[344] Fiches T161-174 ; *Ancient Textiles from Nubia*, 1979, *passim.*
[345] Fiches T717, 718, 720, 721. D. DUNHAM, *Royal Tombs at Meroë and Barkal, RCK* 4,1957, *passim.*
[346] Fiches T722-743 ; D. DUNHAM, *The West and South Cemeteries at Meroe, RCK* 5, 1963, *passim.*
[347] N.K. ADAMS, "Political Affinities and Economic Fluctuations: the Evidence from the Textiles at Qasr Ibrim", *in Between the Cataracts, Part 2.1*, 2010, p. 293.
[348] Fiches T65-64. ; F. Ll. GRIFFITH et G.M. Crowfoot, "On the Early Use of Cotton in the Nile Valley", *JEA* 20, 1934, p. 5-6.
[349] Fiches T677-715 ; E. YVANEZ, « Les textiles des nécropoles méroïtiques de Saï », *CRIPEL* 29, 2012, p. 340.
[350] Fiche T837 ; L.V. ZABKAR et J.J. ZABKAR, "Semna South. A Preliminary Report on the 1966-68 Excavations of the University of Chicago Oriental Institute Expedition to Sudanese Nubia", *JARCE* 19, 1982, p. 7-50.
[351] Fiches T1-34.

Ce mouvement s'accentue considérablement pendant la période post-méroïtique, qui voit s'opérer une véritable inversion des préférences textiles : les fibres laineuses du dromadaire, du mouton et de la chèvre forment alors l'écrasante majorité des corpus. C'est le cas en Basse Nubie, où les équipes de la Scandinavian Joint Expedition ont relevé l'hégémonie des fibres d'origine animale, notamment à Serra Est[352] où celles-ci représentent 98% des spécimens. Une situation comparable s'applique pour les corpus de Djebel Adda V[353], Qoustoul[354] et Ballana[355]. L'importance de la laine est attestée dans d'autres régions : en Moyenne Nubie à Missiminia[356], où le corpus textile est composé à 100% de laine, à la hauteur de la 4e cataracte à Kassinger Bahri[357], et dans l'île de Méroé à Gabati[358].

Un tel renversement est particulièrement flagrant à Ballana et Qoustoul : l'ensemble des textiles recueillis lors des fouilles de ces deux nécropoles indique un véritable écroulement de la consommation de coton, au profit des fibres animales[359]. De 58% des occurrences méroïtiques, le coton passe à 1.6%. La laine quant à elle progresse de 23% à 92% du matériel.

Ce phénomène n'est sûrement pas propre à Qoustoul et Ballana, puisque la majorité des sites post-méroïtiques illustre la prépondérance de la laine. Il est toutefois important de noter le cas particulier de Qasr Ibrim. Si la fin de la période méroïtique y est marquée par un léger déclin des tissus en coton, cette fibre reste nettement dominante jusqu'au VIIe siècle de notre ère[360]. La fréquence d'utilisation de la laine augmente certes durant l'époque post-méroïtique, mais de manière plus graduelle qu'ailleurs. Les fibres d'origine animale ne seront majoritaires que pendant la période médiévale chrétienne, aux VIIe et VIIIe siècles ap. J.-C.[361]

---

[352] Fiches T572-619, 644-646 ; *Late Nubian Textiles*, 1975, *passim.*
[353] Fréquences établies à partir du catalogue effectué par Elisabeth Crowfoot en 1976 et déposé dans les archives du Royal Ontario Museum (non publié).
[354] Fiches T181-299 ; *Ancient Textiles from Nubia*, 1979, *passim.*
[355] Fiches T178-179, 277-291 ; *Ancient Textiles from Nubia*, 1979, *passim.*
[356] Fiches T865-872 ; A. VILA, *La nécropole de Missiminia III*, 1984, *passim.*
[357] Fiches T792-799 ; J. MAIK, "Textiles from a late fifth-century Post-Meroitic cemetery in Kassinger Bahri (Sudan)", GAMAR 5, 2007, p. 97-102.
[358] Fiches T752-882 ; D.N. EDWARDS, *Gabati, A Meroitic, post-meroitic and medieval cemetery in central Sudan*, 1998, *passim.*
[359] *Ancient Textiles from Nubia*, 1979, p. 36.
[360] N.K. ADAMS, "Political Affinities and Economic Fluctuations: the Evidence from the Textiles at Qasr Ibrim", *in Between the Cataracts, Part 2.1*, 2010, fig. 3, p. 293.
[361] *Ibid.*, p. 295.

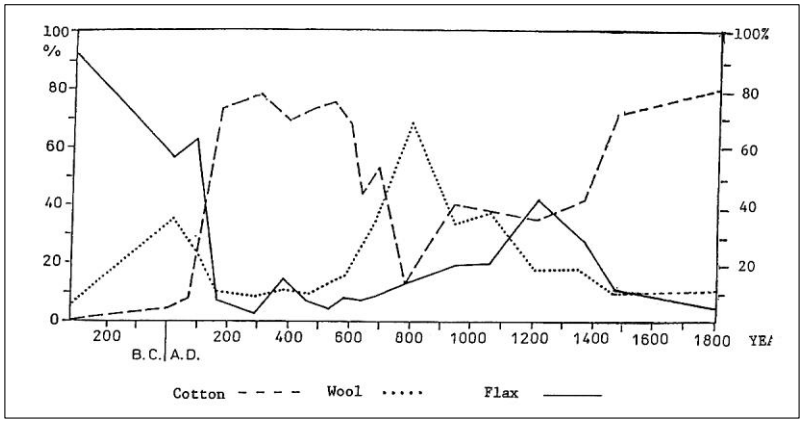


Fig. 10. *Diagramme montrant l'évolution de l'usage des fibres textiles à Qasr Ibrim [reproduit à partir de N.K. Adams, in* Ancient Textiles : production, craft and society*, 2007, p. 203.]*

Nous pourrions tenter d'extrapoler les résultats obtenus en nous demandant ce qu'ils nous apprennent de la société méroïtique dans son ensemble.

Peut-on postuler le développement des activités pastorales pendant la période post-méroïtique, ou même l'arrivée dans la vallée de populations privilégiant l'élevage ? Faut-il voir dans le développement des tissus de laine, une preuve de l'accroissement des contacts avec l'Égypte tardive, où l'on reconnaît l'origine de plusieurs textiles et modèles vestimentaires mis au jour en Nubie ?

En parallèle, comment expliquer le déclin si décisif du coton pendant l'époque post-méroïtique, alors que celui fût si apprécié durant la période précédente ? Doit-on y voir un simple arrêt de la production, ou bien imaginer un débouché différent à cette fibre qui aurait en conséquence disparu des données archéologiques ?

Dans ce contexte, quelle place occupe la ville de Qasr Ibrim, où le coton continue d'être largement exploité jusqu'à l'époque médiévale ?

À ce stade de notre réflexion, contentons-nous d'insister sur l'importance du choix des matières premières dans la manufacture d'un objet. Décrypter ce choix, et décoder les modalités régissant l'utilisation de chaque matière, est un pas décisif menant l'archéologue à la compréhension d'une activité artisanale et plus largement d'une culture.

II. LES TECHNIQUES DE FILAGE

Quelle que soit la fibre considérée, il est nécessaire de transformer cette masse de matière première en un élément susceptible d'être tissé : le fil. Le concept de base est relativement simple, puisqu'il consiste à étirer et réunir des fibres puis à les assembler selon un mouvement circulaire de tordage[362]. Cette opération peut être réalisée manuellement, en roulant les fibres entre le pouce et l'index, ou bien sur la cuisse. Selon toute vraisemblance, ce geste était déjà connu des populations du Paléolithique qui confectionnaient des cordages torsadés en fibres végétales et en tendons[363]. Le processus est inévitablement lent et malaisé, d'autant que le fil formé de cette manière est difficile à maintenir. Il convient de toujours garder le fil tendu jusqu'à ce que la torsion des fibres soit fixée dans la matière. Pour ce faire, la solution la plus naturelle, adoptée de part le monde, est de fixer le début du fil à une tige, dont on se sert à la fois pour tordre les fibres et pour enrouler le fil ainsi fabriqué. Cette tige basique est l'élément constitutif du fuseau, qui restera l'outil principal du filage manuel jusqu'à l'époque moderne[364]. La technique du filage à main, exprimée ici dans sa forme la plus sommaire, présente l'avantage d'un travail bien plus rapide, régulier et solide que la torsion manuelle.

Bien qu'essentielle, l'étape du filage ne compte qu'un nombre restreint d'actions – étirer, réunir et tordre – qui ne nécessitent l'intervention que d'objets rudimentaires. C'est donc dans le geste même du fileur que réside sa compétence et ce sont ses mouvements, en apparence si fluides, rapides et faciles, qui donnent naissance au fil[365]. La qualité du tissu final dépendra en grande partie de l'expertise du fileur et de sa capacité à produire des fils fins, solides et uniformes. Comment aborder alors l'artisanat du filage, quand celui-ci repose sur des aspects si immatériels ?

---

[362] A. LEROI-GOURHAN, *L'homme et la matière*, 1971, p. 248.
[363] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 40. ; F. MÉDARD, « La préhistoire du fil en Europe occidentale : méthodes et perspectives », *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 23.
[364] Elizabeth Barber l'observe encore dans un village grec à la fin du XXe siècle, E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 43.
[365] J.P. WILD, *Textiles in Archaeology*, 1988, p. 25.

A. Description des gestes

Par chance, l'archéologie soudanaise et nubienne a livré des centaines d'objets employés pour le filage qui nous permettent de reconstruire l'outil utilisé et, dans une certaine mesure, les gestes suivis. Le matériel archéologique est cependant souvent incomplet et une partie du petit outillage reste difficile à identifier[366]. Il devient alors indispensable de resituer l'outil dans son « contexte fonctionnel », grâce aux études ethnologiques et à l'expérimentation[367].

Les travaux de Grace Crowfoot, publiés dans *Methods of Hand Spinning in Egypt and the Sudan*[368], sont pour cela d'une grande aide. En se gardant de toute comparaison anachronique, ses observations relevées chez plusieurs populations soudanaises nous amènent à prendre conscience des très nombreux critères matériels, techniques, locaux ou même personnels, qui avec toutes leur variations participent chacun à l'élaboration de différents types de fils. Cette catégorie d'information, par définition immatérielle, n'apparaît pas dans la documentation archéologique qui ne conserve que le produit fini (fil ou tissu). Malgré l'écart chronologique et culturel qui éloigne les données ethnologiques du monde méroïtique, la confrontation des renseignements recueillis constitue une méthode fiable, basée sur l'universalité du processus de filage[369]. En dernier lieu, la pratique même du filage facilite la compréhension d'un outil, le fuseau, dont le maniement est bien plus ardu que sa forme basique ne le laisse présager. Comme chaque apprenti fileur peut l'apprécier, c'est le geste et non l'outil qui crée le fil. Nous le verrons, la description formelle des techniques de filage n'est pas chose aisée, dans ce cas la main est bien meilleur guide que l'intellect. Une telle démarche pluridisciplinaire nous paraît être la clef pour aborder ensemble l'outil, le fil et ses modalités de fabrication[370].

---

[366] F. MÉDARD, « La préhistoire du fil en Europe occidentale : méthodes et perspectives », *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 27-30.
[367] *Ibid*., p. 30-31.
[368] G.M. CROWFOOT, *Methods of Hand Spinning in Egypt and the Sudan*, 1931. Voir également G.M. CROWFOOT, "The Handspinning of Cotton in the Sudan", *SNR* 7, 1924, p. 83-90.
[369] F. MÉDARD, *op. cit*., p. 31.
[370] *Ibid*., p. 31. Ajoutons également l'observation des documents iconographiques (non méroïtiques), qui ont souvent pris le filage comme thème *cf.* D. CARDON, « Archéologie des textiles : méthodes, acquis, perspectives », *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 7. ; E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 41-53.

1. Dispositif nécessaire

Parmi les centaines d'outils liés au filage découverts sur les sites méroïtiques[371], un spécimen complet illustre particulièrement bien le dispositif employé : il s'agit d'un fuseau en bois, avec fusaïole de bois et crochet métallique, découvert dans la tombe B58 de Ballana[372]. Nous nous servirons de cet exemple pour décrire les éléments constitutifs de l'outil méroïtique :

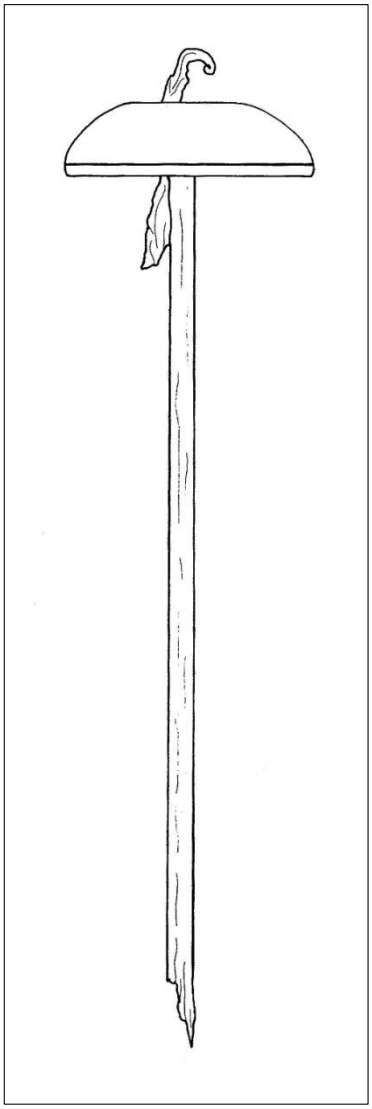


Fig. 11. *Fuseau en bois et métal, Ballana, O441.*

- Le fuseau est la partie principale de l'outil et consiste en une longue tige, le plus souvent en bois et mesurant généralement entre 15 et 25 cm[373].

- La fusaïole est un petit objet percé en son milieu, qui vient s'emmancher sur le haut ou le bas du fuseau. Chez les méroïtes, comme chez les égyptiens de l'Antiquité, la fusaïole est en position haute[374]. Son rôle est d'augmenter le poids du fuseau et d'ajouter un volant d'inertie supplémentaire au mouvement tournant de l'outil. Celui-ci tourne ainsi plus vite et plus longtemps, facilitant le travail du fileur[375]. Les fusaïoles peuvent être de forme discoïde, sphérique, conique ou biconique et fabriquées en toute sorte de matériaux (bois, céramique, pierre, os, métal, tesson, etc.).

- Le crochet est une petite tige aplatie en métal qui se fiche entre le fuseau et la fusaïole. Il permet de maintenir la fusaïole fermement ancrée au fuseau, tout en servant d'accroche au fil en formation.

[371] Voir la base de données « Outils ».
[372] Fiche O441. Oriental Institute Museum, Chicago, OIM 22527 A-C, B.B. WILLIAMS, *Meroitic Remains from Qustul, cemetery Q, Ballana, cemetery B and a Ballana settlement*, 1991, p. 159, fig. 61e, pl. 40c.
[373] J.P. WILD, *Textiles in Archaeology*, 1988, p. 25.
[374] R. HALL, *Egyptian Textiles*, 2001, p. 12.
[375] J.P. WILD, *op. cit.*, p. 25.

Techniquement, le crochet n'est pas un élément obligatoire et sa fonction peut très bien être remplie par une encoche diagonale taillée dans l'extrémité supérieure du fuseau. Quoi qu'il en soit, des outils en tout point comparables aux fuseaux méroïtiques furent adoptés dès l'époque néolithique[376], partout sur la planète et par des populations culturellement et chronologiquement très variées[377].

2. Techniques

Sur la base du fuseau de Ballana, attachons nous maintenant à décrire les techniques de filage. Parce qu'il est bien plus facile de faire une démonstration du processus que de le décrire avec des mots, nous invitons le lecteur à se référer à la [Pl. 2] qui illustrent, à l'aide d'un fuseau comparable moderne, la succession des mouvements requis[378].

La première étape consiste à sommairement préparer la matière première en l'agglutinant en une masse souple. Certaines fibres, dont le lin, nécessitent d'être peignées et arrangées en une succession de paquets cylindriques prêts à être torsadés[379]. Notons cependant que la laine et le coton peuvent très bien être filés sans aucune préparation préalable, comme cela s'observait encore au Soudan au début du XXe siècle[380].
La masse de fibres peut être placée au sol, dans un bol, un panier ou maintenue avec le pied. Elle peut aussi être accrochée sur une longue quenouille, fabriquée grâce à une tige de bois ou de roseau[381]. Le travailleur commence par extraire quelques fibres de la main

---

[376] *Ibid*., p. 25. ; E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 51. ; F. MÉDARD, « La préhistoire du fil en Europe occidentale : méthodes et perspectives », *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 23-34. ; *Id*., *L'artisanat textile au Néolithique. L'exemple de Delley-Portalban II (Suisse) : 2782-2462 avant J.-C*., 2000.
[377] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 41-68.
[378] La description des gestes suivra les observations de Grace Crowfoot (G.M. CROWFOOT, *Methods of Hand Spinning in Egypt and the Sudan*, 1931, p. 41-42.), ainsi que notre propre expérience. Le processus est résumé dans J.P. WILD, *Textiles in Archaeology*, 1988, p. 29.
[379] Cette étape est clairement illustrée par les sources iconographiques pharaoniques, notamment dans les tombes du Moyen Empire de Beni Hassan (tombes 3, 15 et 17, T. ROOIJAKKERS, "Unraveling Beni Hassan: Textile Production in the Beni Hassan Tomb Paintings", *ATN* 41, 2005, p. 2-6) ou encore dans la tombe thébaine de Thoutnefer, datée du Nouvel Empire (G. VOGELSANG-EASTWOOD, "Textiles", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, 2000, p. 271-272).
[380] G.M. CROWFOOT, *Methods of Hand Spinning in Egypt and the Sudan*, 1931, p. 39-40.
[381] De tels outils n'apparaissent en Égypte qu'à partir de l'époque romaine (p. ex. une quenouille en roseau provenant d'Antinoé, Musée du Louvre E 12277. M.-H. RUTSCHOWSCAYA, *Catalogue des bois de l'Égypte copte*, 1986, n°143, p. 53.) mais ne sont pas du tout attestés au Soudan. Il est possible que les bâtons rudimentaires en bois n'aient pas survécu, ou bien que les fileurs n'aient jamais adopté cet outil, certes pratique mais non essentiel. E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 69-70.

droite[382] et les roule entre ses doigts pour former une ébauche de fil. Une alternative est de planter le crochet directement dans la masse de fibres puis de tirer le fuseau tout en tournant. Ce début de fil est délicatement continué ainsi, jusqu'à ce qu'il atteigne une longueur suffisante pour être attaché au sommet du fuseau, au petit crochet métallique qui y est fiché.

D'un geste de la main droite, le fuseau est entraîné dans un mouvement rotatif, alors que la main gauche contrôle la quantité de fibres ajoutée au fil en formation. Quand le fuseau s'arrête, les fibres sont tordues en un nouveau fil. Celui-ci est détaché du crochet et enroulé autour de la tige du fuseau, sous la fusaïole. L'opération se répète jusqu'à l'obtention d'une bobine conséquente.

Les mains et les doigts du fileur doivent s'unir au fuseau dans un mouvement double qui consiste à tirer les fibres tout en les étirant. Le but est de donner au fuseau une quantité de fibre constante pour fabriquer un fil au diamètre régulier et sans bosse. Dans le même temps s'opère la torsion des fibres, le deuxième élément capital du filage, qui confère au produit fini solidité et élasticité.

Ce processus de base connaît plusieurs variations, en fonction notamment du type de matières premières utilisées. Le travail du lin est par exemple grandement facilité si les fibres sont gardées humides au cours du filage. Cette caractéristique intrinsèque à la fibre appela diverses solutions, depuis le filage « à la bouche »[383] jusqu'à l'invention de bols à filer construits avec un ou deux anneaux centraux pour faire passer le fil[384]. À notre connaissance, aucun bol de ce type ne fut découvert au Soudan. En conséquence, nous avons choisi de ne pas décrire en détail les techniques de filage spécifiques au lin et élaborées en Égypte ancienne[385], mais de nous concentrer plutôt sur les méthodes employant un fuseau identique à celui de Ballana. Grace Crowfoot, en se basant sur la classification de Mary L. Kissel, relève six types de filage différents dont trois nous semblent pertinents pour l'époque méroïtique : le « fuseau dans la main » (type 3), le « fuseau soutenu » (type 5) et le « fuseau suspendu » (type 6)[386].

---

[382] La description et les planches prennent pour modèle un fileur droitier.
[383] G.M. CROWFOOT, *Methods of Hand Spinning in Egypt and the Sudan*, 1931, p. 33-35.
[384] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 70-77.
[385] Celles-ci peuvent être consultées, p. ex. dans G. VOGELSANG-EASTWOOD, *The Production of Linen in Pharaonic Egypt*, 1992, p. 13-22. ; T. ROOIJAKKERS, "Unraveling Beni Hassan: Textile Production in the Beni Hassan Tomb Paintings", *ATN* 41, 2005, p. 2-8.).
[386] « Rotation of Spindle in the Hand », « Supported Spindle » et « Suspended Spindle », G.M. CROWFOOT, *op. cit*., 1931, p. 8, d'après M.L. KISSEL, *Yarn and Cloth Making*, Macmillan&Co, 1918.

- Le fuseau dans la main

Cette méthode est peut-être la plus facile à décrire. Elle consiste à faire tourner le fuseau dans la main droite, la fusaïole vers le haut, tout en nourrissant le fil de la main gauche. De nouvelles fibres sont tirées de la masse et roulées entre le pouce et l'index, alors que le majeur et l'annulaire repliés contrôlent la vitesse et le calibre du fil. À mesure que le fil se crée, la main tenant le fuseau s'éloigne de plus en plus jusqu'à ce que le bras soit complètement tendu. La longueur de fil est alors détachée de l'anneau, enroulée sur la tige du fuseau, puis le mouvement recommencé. Cette technique, observée par Grace Crowfoot dans de nombreuses régions du Soudan, semble particulièrement bien adaptée au filage de la laine, notamment des fibres courtes telles que les poils de chèvre[387]. La simultanéité des deux actions – extraction des fibres et torsion – permet la fabrication de fils fins et réguliers.

- Le fuseau soutenu

Comme son nom l'indique, cette technique implique de soutenir le fuseau pendant sa rotation, soit en le faisant rouler sur la cuisse, soit en le déposant verticalement au sol ou dans un récipient. Le premier cas s'apparente grandement à la méthode vue précédemment, la seule différence étant qu'au lieu d'écarter le bras tenant le fuseau, la main le fait rouler sur la cuisse pour créer le mouvement de torsion[388]. Dans le deuxième cas, un geste de la main droite imprime une rotation au fuseau, posé dans son bol, et les deux mains sont alors libres pour extraire et rouler les fibres[389]. Cette méthode est surtout appropriée au filage du coton : ses fibres très courtes peuvent être tirées et tordues sans avoir à supporter le poids du fuseau ou la tension des mains, de sorte qu'il est possible de réaliser des fils très fins sans les casser. On peut toutefois se demander si l'anneau proéminent du fuseau de Ballana n'entraverait par les rotations de l'outil, qui doit être déposé à l'envers dans le réceptacle. Si une telle technique était suivie par les méroïtes, peut-être faut-il envisager un type de fuseau différent, à encoche par exemple plutôt qu'à crochet.

- Le fuseau suspendu

Cette dernière méthode, en raison de sa rapidité et de son efficacité, est la plus répandue pendant les époques anciennes comme modernes. Au lieu de garder le fuseau dans la main ou de le déposer dans un récipient, le fileur fait tourner le fuseau d'un geste vif tout en le

[387] G.M. CROWFOOT, *Methods of Hand Spinning in Egypt and the Sudan*, 1931, p. 10-14.
[388] *Ibid*., p.17-18.
[389] *Ibid*., p.19-20.

lâchant. Suspendu au fil en formation, le fuseau lui imprime la torsion nécessaire[390]. La main gauche tire les fibres vers le haut, alors que le poids de l'outil étire le fil vers le bas. C'est cette double tension qui garantit l'homogénéité du fil. Lesté d'une fusaïole, le fuseau tourne également plus longtemps et plus rapidement, accélérant ainsi le processus de filage. La technique du fuseau suspendu est adaptée à tous types de fibre et autorise diverses variations (position de la fusaïole, sens de torsion…). Sous une forme ou sous une autre, elle est attestée durant l'Antiquité en Égypte et à travers l'Europe. Au vue de l'outillage conservé, il est très probable que les fileurs méroïtiques l'aient aussi pratiquée. Notons enfin que l'utilisation du fuseau suspendu expliquerait en partie la tendance à l'hyper-torsion des fils, observée sur le matériel textile méroïtique.

B. Les outils utilisés dans l'espace méroïtique

Quelles sont les sources documentant l'artisanat du filage dont nous disposons pour l'espace méroïtique ? Comme le montre notre base de données « Outils », elles sont très nombreuses et comptent principalement fuseaux et fusaïoles. Sur les 973 entrées de notre corpus d'outils, 22 enregistrent des fuseaux et 857 correspondent à des fusaïoles, uniques ou listées par groupes. Les fusaïoles représentent donc la grande majorité de notre documentation relative à la production textile et attestent de l'importance des activités de filage dans la vie quotidienne des méroïtes. Sur l'ensemble du territoire, les instruments de filage sont mis au jour dans des contextes urbains, liés à l'habitat ou à des zones artisanales, mais aussi dans certaines nécropoles. Autant que l'on puisse en juger, ils suivent toujours le même modèle du fuseau à main illustré plus haut, avec tige, fusaïole et éventuel crochet. Deux types sont reconnus en fonction des matériaux utilisés : les fuseaux avec fusaïole en bois et ceux avec fusaïole en céramique.

1. Le fuseau

Intéressons-nous tout d'abord au fuseau en lui-même, c'est-à-dire à la longue tige qui forme le corps de l'outil.

[390] *Ibid.*, p.21. ; J.P. WILD, *Textiles in Archaeology*, 1988, p. 29.

Le plus couramment réalisé en bois ou en roseaux, mais aussi en matières plus prestigieuses comme l'ivoire ou le métal, le fuseau est rarement conservé sur les sites archéologiques. Les quelques exemples préservés le sont souvent en conjonction avec leurs fusaïoles et très fragmentaires[391].

a. *Description*

Cette situation documentaire se retrouve au Soudan et en Nubie, pour lesquels 22 références de fuseaux sont enregistrées. Le nombre total d'objets n'est pas établi avec certitude, en raison de l'absence à ce jour d'un inventaire unique et complet listant les exemplaires de Qasr Ibrim. L'ensemble des fuseaux conservés provient de sites nubiens : des cimetières de Ballana, Qoustoul, Djebel Adda, Karanog, Gerf Hussein et Aman Daoûd, ainsi que des sites urbains de Qasr Ibrim et Arminna Ouest [Pl. 3a-b][392]. Il est probable que les conditions plus humides des régions au sud de la Nubie aient empêché leur préservation.

Tous sont en effet fabriqués en bois, à l'exception des deux objets découverts à Arminna Ouest et Gerf Hussein[393]. Constitués chacun d'une tige de métal ronde avec une zone centrale à section carrée et décorée de lignes incisées entrecroisées, ces petits instruments comportent tous deux une sorte de petite cupule à l'une des extrémités. Cette partie fut interprétée par leur découvreur comme la poignée ouvragée de fuseaux. Par comparaison avec le matériel funéraire d'autres sites, notamment Ballana et Qoustoul, il est apparaît clairement qu'il ne s'agit pas de fuseaux mais bien de bâtons à khôl[394].

Le bois utilisé pour la fabrication des fuseaux méroïtiques est un bois dur dont nous ignorons l'espèce spécifique. L'enquête menée sur les outils égyptiens d'époque romaine et chrétienne conservés au Musée du Louvre a montré l'exploitation de plusieurs arbres, tels que l'olivier, le poirier, le cèdre, le frêne, le buis, le hêtre, l'acacia, et même une sorte

---

[391] Pour une présentation des différents fuseaux utilisés sur le pourtour méditerranéen, voir E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 54-65.

[392] Voir base de données « outils », n° 441, 445, 523, 527, 528, 539, 545, 736-738, 741, 746, 750-751, 754, 870-873, 888, 950, 959.

[393] Outil n°870, B.G. TRIGGER, *The Late Nubian Settlement at Armina West*, 1967, p. 55, pl. 34. ; outil n°871, C.M. FIRTH, *The Archaeological Survey of Nubia. Report for 1908-1909*, 1912, p. 88, pl. 38.f.2.

[394] Voir notamment B.B. WILLIAMS, *Meroitic Remains from Qustul, cemetery Q, Ballana, cemetery B and a Ballana settlement*, 1991, pl. 85.a-b-c-d. et T.A. HOLLAND, *Noubadian X-Group Remains from royal Complexes in Cemeteries Q and 219 and from the Private Cemeteries Q, R, V, W, B, J, and M at Qustul and Ballana*, 1983, pl. 81.e-f.

de laurier rose[395]. En Nubie et au Soudan, il est probable qu'il s'agisse d'acacia ou bien de bois de jujubier.

Ces exemplaires égyptiens montrent une importante variation de diamètre, entre 6 et 14 mm, avec une moyenne située à 7 ou 8 mm[396]. Les fuseaux méroïtiques sont de taille plus homogène et souvent plus fins : les deux tiges de Djebel Adda mesurent 4 et 6 mm de diamètre, et celle de Karanog 5 mm[397]. Le diamètre des trous aménagés dans les fusaïoles, de bois comme de céramique, est très majoritairement situé entre 4 et 5 mm, ce qui corrobore les données fournies par les rares tiges préservées et illustre la régularité formelle de cet outil. Qasr Ibrim est le seul site à fournir des fuseaux conservés sur toute leur hauteur, située entre 20 et 40 cm[398].

Les fuseaux nubiens, en accord avec le matériel égyptien contemporain, consistent très simplement en une fine tige de bois polis. Dans ce cadre, l'objet découvert dans la tombe méroïtique B182 de Ballana fait figure d'exception. Identifié comme fuseau, l'extrémité basse de la tige porte une poignée ouvragée travaillée au tour pour créer une succession de formes cylindriques et de redans décoratifs[399]. Bien que nous connaissions des fuseaux décorés, particulièrement en Asie Mineure et au Moyen Orient à la fin du IIe millénaire et au Ier millénaire av. J.-C.[400], leurs occurrences demeurent plutôt rares. En l'absence de matériel comparatif, peut-être serait-il plus prudent de réserver notre jugement quant à l'identification de cet objet.

b. *Aménagements pour faciliter le filage*

À la différence de l'espace européen, les populations d'Égypte et du Soudan ont toujours filé avec des fuseaux à fusaïole haute. Ce dispositif nécessite d'arrimer le fil à l'extrémité supérieure de l'outil, pour lui imprimer la torsion nécessaire sans démonter l'ensemble. Cette étape est grandement facilitée par l'aménagement de la pointe du fuseau avec une encoche diagonale qui permet d'y coincer le fil. Les fuseaux pharaoniques illustrent la large adoption de cette solution simple et facilement réalisable[401], mais aucun des fuseaux méroïtiques ne montre un tel aménagement. Un fuseau complet découvert à

[395] M.-H. RUTSCHOWSCAYA, *Catalogue des bois de l'Égypte copte*, 1986, p. 44-48.
[396] *Ibid.*, p. 45-48.
[397] Outils n°523, 528 et 888.
[398] Outil n°950 : jusqu'à 38 cm de haut ; outil n°737 : 21.5, 29.5 et 37.5 cm : outil n°736 : 23.1 cm.
[399] Outil n°445, B.B. WILLIAMS, *Meroitic Remains from Qustul, cemetery Q, Ballana, cemetery B and a Ballana settlement*, 1991, p. 159, fig. 61B, pl. 90d.
[400] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 62-65.
[401] *Ibid.*, p. 53. Voir par exemple les fuseaux complets de Lahun (UC 7306) et Gurob (UC 7809) conservés au Petrie Museum (catalogue en ligne consulté le 14.02.2015).

Qasr Ibrim et daté de la période napatéenne[402] s'inscrit davantage dans la tradition égyptienne : avec son épaisse fusaïole discoïde en bois et son large fuseau à encoche, nous retrouvons les modèles élaborés dès le Moyen Empire pour filer le lin.

Les fileurs méroïtiques bénéficient certainement d'un accès plus aisé au métal, qui apparaît dans leur outillage sous la forme d'un petit crochet dont la longue tige vient se ficher entre le fuseau et la fusaïole (*cf.* fig. 11, [Pl. 3b-c-d]). Le fil peut s'enrouler autour du crochet et s'en détacher tout aussi facilement. Il présente aussi le double avantage de bloquer efficacement la fusaïole sur le fuseau et renforce ainsi l'outil. Notre base de données liste 16 références de crochets métalliques, dont la plupart sont toujours arrimés à la fusaïole[403]. Comme les fuseaux, ils proviennent le plus souvent des sites nubiens d'Arminna Ouest, Ballana, Karanog, Djebel Adda et Qasr Ibrim. Deux exemplaires découverts sur l'établissement urbain d'Abou Geili[404], dans la Gezira, prouvent toutefois leur utilisation sur l'ensemble du territoire méroïtique, avec des fusaïoles en bois tout comme en céramique. Un certain nombre de fusaïoles en céramique exhibe, d'ailleurs, une petite cassure ou une encoche asymétrique sur le contour du trou central, qui pourrait être le résultat de l'insertion en force d'un crochet.

Certains crochets de Ballana et Djebel Adda[405] semblent être fabriqués à partir d'un épais fil de métal recourbé dans sa partie supérieure. Les spécimens de Karanog et Abou Geili[406] montrent en revanche une petite languette plate de métal, martelée en pointe et recourbée à une extrémité[407]. Ils mesurent entre 3,5 et 5 cm de haut, et sont généralement positionnés de façon à dépasser de 5 ou 7 mm au-dessus de la fusaïole.

Deux fuseaux complets, datés de la période tardive ou du début de l'époque chrétienne et provenant de Djebel Adda et de Qasr Ibrim[408], attestent d'un agencement légèrement différent. La crochet y est remplacé par une petite pointe en roseau plantée horizontalement dans un trou percé dans l'extrémité supérieure du fuseau. L'utilisation de l'outil ne devait pas s'en trouver modifiée.

---

[402] Outil n°738, M.A.M. SELEM et S. ABD AL-KHALEK (éds.), *Egyptian Textiles Museum*, 2007, p. 78.
[403] Outils n° 427, 431, 441, 443, 444, 446, 523, 524, 527, 539, 541, 545, 548, 754, 861, 950.
[404] Outil n°861, F. ADDISON, *Abu Geili and Saqadi & Dar el-Mek*, 1951, pl. 53B, 17-18.
[405] Outils n°431, 443, 444, 446 (Ballana), 523, 524, 527 (Djebel Adda).
[406] Outils n°539, 541, 545, 548 (Karanog), 861 (Abou Geili).
[407] Un objet tout à fait semblable fut découvert à Éphèse, dans des niveaux datés du IIIe siècle de notre ère, E. TRINKL, "Artifacts Related to Preparation of Wool and Textile Processing Found Inside the Terrace Houses of Ephesus, Turkey", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. fig. 13.5, p. 84.
[408] Outils n°523 (Djebel Adda) et n°736 (Qasr Ibrim).

2. La fusaïole

Présentes en bien plus grand nombre que les fuseaux sur les sites archéologiques, ce sont en premier lieu les fusaïoles qui nous permettent de documenter l'activité de filage. Nous l'avons vu plus haut, cet outil ne semble pas suivre un schéma d'évolution typologique perceptible au cours du temps, et revêt une grande variété de formes et de matériaux. Nous connaissons des milliers d'exemples de fusaïoles pour la période antique, fabriquées en bois, en céramique, en pierre, en os, en métal ou en argile[409]. Si certains spécimens relèvent d'une production luxueuse[410], un simple tesson réutilisé et percé pouvait tout à fait remplir la même fonction. Les fileuses du Soudan moderne observées par Grace Crowfoot utilisaient elles-aussi des matériaux de récupération, comme des tessons, des fragments de calebasse ou de bois, un agglomérat de résine et d'argile, et même un morceau de cuir épais[411].

Car plus que sa forme ou sa matière, l'élément déterminant d'une fusaïole est son poids. Ajouté à celui du fuseau, le poids agit de manière critique sur la qualité du produit fini, notamment sur la finesse du fil. À chaque type de fibres correspond ainsi une catégorie de fusaïoles, lourdes ou légères[412]. L'étude de ce petit outil, en apparence accessoire, peut nous apporter un grand nombre d'informations sur les pratiques de filage, et en l'absence de tissu conservé, refléter le type de fibres choisi[413]. Rares sont les rapports archéologiques qui notent le poids des fusaïoles. À mesure que se développe la connaissance de l'artisanat textile, la documentation devient cependant plus complète et, avec l'aide de l'archéologie expérimentale, permet de constituer des bases de données mettant en vis-à-vis poids, matériaux, formes et fibres[414].

---

[409] J.P. WILD, *Textiles in Archaeology*, 1988, p. 25.

[410] Voir par exemple les fuseaux et fusaïoles en bronze, argent, or et électrum découverts dans les tombes anatoliennes du 3ème millénaire av. J.-C. (E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 60-61.). D'autres spécimens en métaux précieux, en ambre, en os et en verre proviennent de riches tombes italiennes (M. GLEBA, *Textile Production in Pre-Roman Italy*, 2008, p. 174). L'utilisation de l'agate est également attestée en Syrie pendant l'âge du bronze et l'âge du fer (L. PEYRONEL, "Spinning and Weaving at Tell Mardikh-Elba (Syria): Some Observations on Spindle-Whorls and Loom-Weights from the Bronze and Iron Age", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, 26-35.).

[411] G.M. CROWFOOT, *Methods of Hand Spinning in Egypt and the Sudan*, 1931, pl. 38, p. 41.

[412] Il est par exemple impossible de filer des fibres courtes comme le coton avec un outil très lourd. Il entrainerait les fibres si vite que le fil se casserait constamment. Celui-ci sera par contre d'une grande aide pour étirer les longues fibres de laine. E.J.W. BARBER, *op. cit.*, p. 52.

[413] J.P. WILD, *op. cit.*, p. 25.

[414] F. MÉDARD, « La préhistoire du fil en Europe occidentale : méthodes et perspectives », *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 28.

a. *Fusaïole ou perle ? : problème d'identification*

Dans cette démarche, le chercheur se heurte à l'importante question de l'identification. Comme souvent dans le domaine de l'outillage, ni la forme ni le matériau d'une pièce ne suffit à la reconnaître. C'est sa place et sa fonction dans l'outil complet qui nous garantissent son usage effectif. Ainsi, la multitude des matériaux utilisés pour la fabrication des fusaïoles, et leurs formes diverses, induisent naturellement une certaine difficulté de classification. Sous la forme polyvalente d'un disque et d'une sphère percée, la « fusaïole » peut, en fait, avoir servi pour toutes autres applications impliquant un contrepoids, un balancier ou un mouvement circulaire[415]. Citons par exemple les poids de filets de pêche, les volants d'inertie des tours à bois et les poulies, qui tous trois emploient des objets en tous points similaires à des fusaïoles, mais dans des contextes bien différents du filage[416]. Fréquemment ornées de petits motifs, les fusaïoles de belle facture ont également été interprétées comme étant des perles[417]. Comment alors proposer une identification sûre ?

Parmi les critères disponibles, les dimensions de l'outil sont décisives. Des comparaisons effectuées sur un très large échantillonnage à travers le monde[418] ont montré que, pour des raisons pratiques, les perles possèdent un diamètre généralement inférieur à 2 cm. Le trou central des fusaïoles doit aussi mesurer entre 3 et 10 mm de diamètre pour permettre l'insertion de la majorité des fuseaux. Tout objet mesurant moins de 2 cm de large et avec un trou central au diamètre inférieur à 3 mm est selon toutes probabilités une perle. À l'inverse, un objet discoïde ou sphérique large de plus de 2 cm, et percé d'un trou central mesurant entre 3 mm et 10 mm, peut être considéré comme une fusaïole.
La question du poids est plus aléatoire puisque celui-ci est adapté aux types de fibres et de fils produits. Une fusaïole légère (env. 10 g) est utile pour le filage des fibres courtes et fragiles et la fabrication de fils très fins ; une fusaïole moyenne (env. 30 g) convient pour les fibres de laine longues et moyennes et les fils fins à moyens ; enfin, une fusaïole lourde (env. 100 g) permet de travailler les fibres longues de laine ou de lin et de les filer en fils épais ou retors[419]. Notons que les poids de métier à tisser et les poulies, qui pourraient

[415] A. LEROI-GOURHAN, *L'homme et la matière*, 1971, p. 95-106.
[416] F. MÉDARD, *op. cit*., p. 27.
[417] *Ibid*., p. 27. ; E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 51.
[418] Étude de Robert K. LIU, « Spindle Whorls Part I : Some Comments and Speculations », *The Bead Journal* 3, 1978, p. 87-103. ; rapportée par Elizabeth Barber, *op. cit*., p. 52.
[419] E.J.W. BARBER, *op. cit*., p. 52.

adopter la même forme qu'une fusaïole, ont besoin d'être bien plus lourds que 100 g pour remplir efficacement leur fonction[420].
Si les fusaïoles peuvent être de formes très diverses, certains détails sont à considérer. Le trou du fuseau notamment doit être percé relativement bien au centre de l'outil, pour éviter des oscillations contre-productives lors du filage[421].

Au-delà des aspects formels, le contexte des fusaïoles peut s'avérer être un argument important. Au Soudan par exemple, malgré le grand nombre d'inhumations intactes fouillées, jamais une fusaïole ne fût relevée *in situ* comme ornement corporel à proximité du cou ou de la taille. Les colliers et ceintures de perles sont pourtant très courants dans l'assemblage funéraire[422]. Les fusaïoles apparaissent au contraire dans des milieux majoritairement urbains, comme les quartiers d'habitation et les zones d'activités artisanales. Le contexte, de découverte comme d'utilisation, semble justifier l'interprétation de ces petits objets en céramique décorés comme des fusaïoles plutôt que des perles. En outre, le nombre de spécimens enregistré sur certains sites est des plus convaincants : on ne saurait proposer d'identifier les milliers de fusaïoles d'Abou Geili comme des pendentifs ou des perles, d'autant qu'elles s'inscrivent toutes dans une typologie très homogène. Concluons ce point par la mention des fuseaux découverts en Nubie, qui en préservant, en un seul ensemble le fuseau, la fusaïole et le crochet, finissent de lever le doute sur l'identification des fusaïoles nubiennes en bois.

En revanche, aucune fusaïole en céramique ne fût mise au jour en compagnie de son fuseau. Les décorations élaborées qui ornent fréquemment leur face supérieure ont incité plusieurs chercheurs à douter de leur utilisation comme fusaïole[423]. Après tout, pourquoi déployer une telle énergie à façonner des objets avec autant de soin, à y inscrire des motifs imprimés et incisés et à y appliquer des pigments colorés, quand un simple tesson grossièrement taillé pourrait remplir exactement la même fonction ? Comme le montrent les exemples modernes, la fusaïole en tant que petit outil du quotidien n'a pas de valeur intrinsèque[424].

---

[420] K.-H. STAERMOSE NIELSEN, "A Preliminary Classification of Shapes of Loomweights", *in* F. PRITCHARD et J.-P. WILD (éds.), *Northern Archaeological Textiles, NESAT* VII, 2005, p. 130.
[421] E.J.W. BARBER, *op. cit.*, p. 52.
[422] V. FRANCIGNY, *La tombe privée méroïtique*, thèse de doctorat non-publiée, Université de Lille 3 – HALMA-IPEL, 2008, p. 228.
[423] O.G.S. CRAWFORD et F. ADDISON, *Abu Geili and Saqadi & Dar el-Mek*, 1951, p. 89.
[424] E.J.W. BARBER, *op. cit.*, p. 299. ; G.M. CROWFOOT, *Methods of Hand Spinning in Egypt and the Sudan*, 1931, pl. 38, p. 41.

Certes, nous pouvons envisager une réponse d'ordre fonctionnel à cette question de l'ornementation. Si l'on admet qu'un fileur possède plusieurs fusaïoles, adaptées à différents types de fibres et de fils sur lesquels il travaille en même temps[425], alors les décors de chacune d'entre elles permettraient de facilement les reconnaître.

Cependant, cet argument matérialiste ne saurait expliquer à lui seul la variété et le détail des motifs, qui s'inscrivent ici pleinement dans le répertoire iconographique développé par les méroïtes. Il convient de nous tourner vers l'anthropologie culturelle pour explorer les relations qui unissent les objets quotidiens, leurs décors, et ceux qui les fabriquent et les utilisent[426]. Sans nous lancer dans une analyse théorique trop avancée, comprenons que la présence d'ornements sur un outil lui confère de fait, une importance qui dépasse sa seule fonction. Dans les sociétés anciennes ou traditionnelles, les personnes en charge du filage, souvent les femmes, consacrent une grande partie de leur temps à ce travail. Naturellement, l'outil acquière à leurs yeux une valeur emblématique : la fusaïole devient symbolique de leur activité et par extension de leur identité et de leur statut[427]. Dans ce cadre, le décor des fusaïoles apparaît comme doublement significatif. Tout en distinguant cet objet parmi le reste de l'équipement domestique, il inscrit explicitement le fileur dans un environnement social et culturel particulier. Celui-ci peut s'exprimer à travers l'utilisation de motifs apotropaïques[428], comme par exemple l'œil oudjat en contexte soudanais. Loin d'être vaine et facultative, l'ornementation des fusaïoles témoigne de l'importance que revêtaient les activités de filage dans la vie quotidienne des méroïtes.

Tous les critères exprimés précédemment indiquent que l'identification de ces petits objets circulaires à des fusaïoles est justifiée : les aspects formels (taille et poids) coïncident, le contexte est avant tout domestique, et les décorations empruntent un

---

[425] E.J.W. BARBER, *op. cit.*, p. 305.

[426] L'étude des relations phénoménologiques existant entre les récipients, notamment alimentaires, et le corps humain est particulièrement emblématique de cette démarche, N. DAVID, J. STERNER et K. GAVUA, "Why Pots are Decorated ?", *Current Anthropology* 29.3, 1988, p. 365-389.

[427] Les interprétations symboliques du filage et du fuseau pour le genre féminin sont régulièrement mises en lumière, notamment dans le cadre des sociétés précolombiennes. L'utilisation de la fusaïole comme ornement de coiffure par les fileuses mésoaméricaines confirme le rôle de cet outil comme marqueur social. S.D. MCCAFFERTY et G.G. MCCAFFERTY, « Spinning and Weaving as Female Identity in Post-Classic Mexico », *in* M.B. SCHEVILL, J.C. BERLOX et E.B. DWYER (éds.), *Textile Traditions of Mesoamerica and the Andes: An Anthology*, University of Texas Press, Austin, 1991, p. 19-40.

[428] Les motifs apotropaïques et les formules de bonne augure sont relativement courants sur l'outillage antique de filage, tout comme sur de nombreux objets participant à la vie quotidienne ou intime de l'individu, *cf.* les quenouilles égyptiennes portant les inscriptions « Travaille avec joie, dame Anastasia » et « Reçois la bénédiction de Saint Menas » (Musée du Louvre AF 9334-9335, Antinoé, VIe siècle ap. J.-C.), G. NACHTERGAEL, « Des quenouilles pour les dames », *CdE* 72, 1997, p. 383-389. Des fusaïoles inscrites apparaissent également en Italie (M. GLEBA, *Textile Production in Pre-Roman Italy*, 2008, p. 106) et en Europe du Nord pendant la période romaine (J.P. WILD, *Textile Manufacture in the Northern Roman Provinces*, 1970, p. 33).

vocabulaire iconographique commun à toutes les sphères culturelles méroïtiques[429]. Notre argument se trouve renforcé par les milliers de fusaïoles qui de par le monde adoptent une forme et un décor tout à fait similaire à nos exemplaires kouchites. Citons à cet égard l'important groupe de fusaïoles attesté des Alpes à l'Anatolie pour les époques du Néolithique et de l'Age du Bronze, et repéré par Elizabeth Barber[430]. Malgré la considérable distance chronologique et géographique qui éloigne ces fusaïoles des outils méroïtiques, les similitudes formelles et décoratives sont évidentes. La comparaison des spécimens découverts sur le site de Troie par exemple, avec ceux d'Abou Geili, révèle les mêmes types de sections et de motifs. Remarquons notamment le goût prononcé pour les chevrons rayonnant autour du trou central, l'organisation en quatre quadrants et la forme biconique [voir Pl. 12]. Ne considérant que l'espace européen, l'auteur de *Prehistoric Textiles* se base sur ces ressemblances typologiques pour assoir son argumentation en faveur de mouvements diffusionnistes de populations que nous ne pouvons approuver ici. Les mêmes observations pourraient au demeurant très bien inclure des fusaïoles précolombiennes, qui suivent elles-aussi des registres formels et décoratifs semblables[431]. Au lieu de multiplier les analogies stériles, sorties de tout contexte, nous préférons postuler l'existence d'un schéma structurel sous-jacent à l'objet « fusaïole » et déterminé par son usage propre. La forme biconique, légèrement aplatie sur le haut et aménagée d'une petite cupule, apporte certainement une réponse à des questions techniques rencontrées par tous les fileurs[432]. Quant à la disposition rayonnante des motifs et leur fréquente organisation en quadrants, elles sont spontanément dictées par la forme circulaire de l'outil et la présence du trou central. Les fusaïoles en céramique décorées de notre corpus s'inscrivent donc dans une véritable catégorie d'outils de filage, connue pour toutes les époques et partageant les mêmes attributs.

---

[429] Voir Chap. 1, II. 2. c.

[430] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 303-310.

[431] Voir par exemple les fusaïoles péruviennes (X^{e}-XVIe siècles ap. J.-C.), New York Metropolitan Museum of Art n°64.228.380-385 (accès en ligne le 18.02.2015, http://www.metmuseum.org/collection/the-collection-online/search).

[432] Elizabeth Barber propose d'y voir une manière d'augmenter le poids de l'outil sans avoir à augmenter son diamètre. La fusaïole tournerait ainsi plus vite et plus longtemps. Les exemplaires coniques serviraient selon l'auteur à transformer le fuseau en navette une fois la bobine terminée. E.J.W. BARBER, *op. cit.*, p. 305.

b. *Les fusaïoles du Soudan et de Nubie*

Une fois ces critères d'identification établis, nous fûmes en mesure de rassembler un important corpus de 967 fusaïoles (regroupées en 857 entrées dans notre base de données) provenant de sites urbains et funéraires, de la Gezira au sud jusqu'à la Basse Nubie au nord [carte 3]. La distribution générale des outils recoupe *grosso modo* la carte archéologique du Soudan, avec des concentrations au niveau de la Basse Nubie et de l'île de Méroé. Nous pouvons toutefois constater le nombre important de fusaïoles découvert dans la Gezira, notamment sur le site d'Abou Geili, ce qui contraste avec le peu de fouilles réalisé dans la région [carte 4]. La majorité des fusaïoles recensées est datée de la période méroïtique, pour la simple raison que les sites d'habitat post-méroïtiques nous sont en grande partie méconnus.

Si de nombreux sites ont livré des fusaïoles de manière relativement isolée, comptant moins de 10 exemplaires, l'essentiel de notre corpus provient d'assemblages plus importants[433] :

- Qasr Ibrim : 25 groupes de fusaïoles recensés (certainement davantage[434]), en bois
- Ballana : 19 fusaïoles, en bois
- Karanog : 32 fusaïoles, en bois et os
- Méroé : 228 fusaïoles, en céramique, argile crue, tesson, pierre et faïence
- Hamadab : 59 fusaïoles[435], en céramique
- El-Hassa : 53 fusaïoles, en céramique
- Mouweis : 35 fusaïoles[436], en céramique et argile crue
- Abou Geili : 422 fusaïoles, en céramique
- Saqadi : 53 fusaïoles, en céramique
- Dinder Parc : 11 fusaïoles, en céramique

La confrontation de cette liste succincte à la carte de localisation des outils textiles met clairement en évidence un important hiatus matériel entre la Basse Nubie (au nord de la 2ème cataracte) et le reste du territoire kouchite : les fusaïoles nubiennes sont presque

[433] La bibliographie relative à chaque site peut être consultée dans notre base de données « Outils » et en annexe bibliographique 1.
[434] L'étude des fusaïoles de Qasr Ibrim fût confiée en 2008 à Lucy Skinner, pour le compte de l'Egypt Exploration Society (en attente de publication).
[435] Pawel Wolf, communication personnelle. Le nombre de 59 objets correspond à l'inventaire de 2013, il est et sera amené à augmenter.
[436] Marie Millet, communication personnelle. Le nombre de 35 objets correspond à l'inventaire de 2012, il est et sera amené à augmenter.

exclusivement fabriquées en bois alors que celles provenant des régions plus au sud préfèrent de loin la céramique[437]. Une variété d'autres matières premières est également attestée, comme l'argile crue, la pierre, les tessons, la faïence et l'os. Ce schéma présente à titre indicatif la répartition par matériaux de l'ensemble du corpus de fusaïoles :

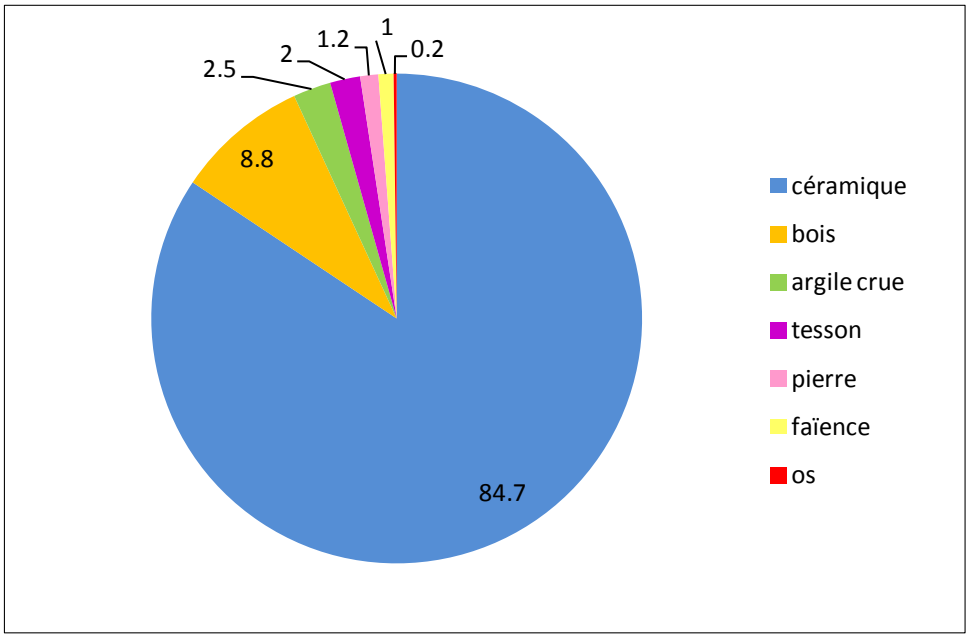


Fig. 12. *Pourcentages des fusaïoles méroïtiques par matériau (diagramme E.Y).*

Bien sûr, les pourcentages ici exprimés ne sont pas représentatifs d'un absolu numérique en vigueur à l'époque méroïtique. Tributaires des conditions de conservation de chaque matériau, ils sont aussi fortement influencés par l'important groupe d'Abou Geili, qui à lui seul représente la moitié de notre corpus total et ne compte que des fusaïoles en céramique. L'échantillonnage de Méroé est peut-être plus probant d'un point de vue statistique. Amassées dès les fouilles de John Garstang[438], les fusaïoles sont au nombre de 228 et proviennent principalement des quartiers domestiques et artisanaux de la ville. Tous les matériaux cités précédemment sont illustrés, à l'exception du bois et de l'os. Comme sur le diagramme général, on note une préférence manifeste pour les outils en céramique.

[437] *Infra*., p. X-X.

[438] Celui-ci rapporte que de multiples spécimens étaient ramassés en surface par les habitants. J. GARSTANG A.H. SAYCE et F.LI. GRIFFITH, *Meroe, the City of the Ethiopians*, 1911, p. 47. Une sélection de ces fusaïoles fût déposée au Petrie Museum, University College (outils n° 589-600). Les travaux dirigés ensuite par Peter Shinnie ont permis la découverte de très nombreuses fusaïoles, listées dans les inventaires de P.L. SHINNIE et R. BRADLEY, *The Capital of Kush I*, 1980. et P.L. SHINNIE et J.R. ANDERSON, *The Capital of Kush II*, 2004. (outils n°601-721). Le Sudan National Museum conserve également des fusaïoles issues des fouilles de J. Garstang et F. Addison (outils n°722-735).

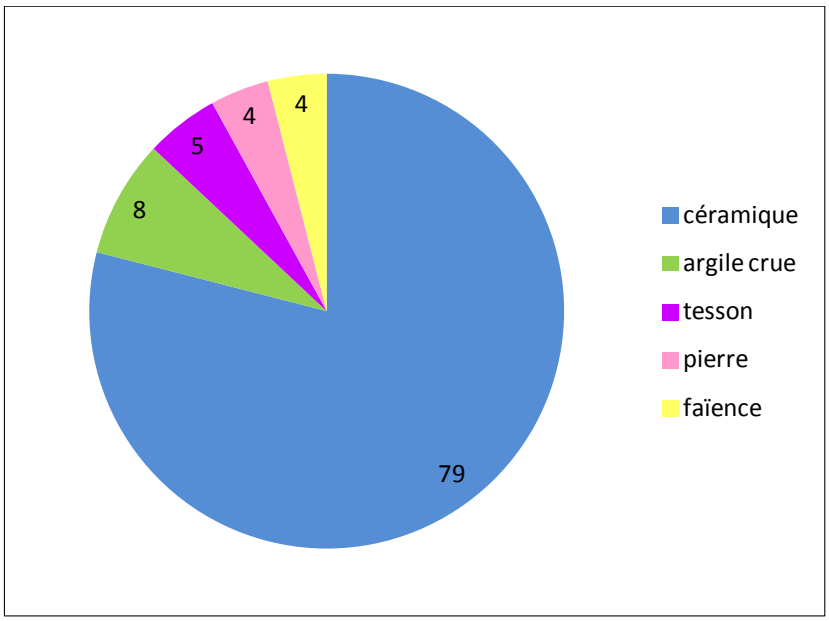


Fig. 13. *Pourcentages des fusaïoles de Méroé par matériau (diagramme E.Y).*

Avant de passer à une étude plus approfondie des fusaïoles de bois et de céramique, accordons quelques instants aux autres classes de matériaux.

Une vingtaine de spécimens en argile crue est répertoriée à Méroé[439], à Mouweis[440], et sur l'île de Tila[441]. Nous ne disposons malheureusement pas de description pour celles de Méroé, sauf pour une qui est décorée d'incisions dessinant quatre quadrants et une autre portant une série de lignes rayonnantes[442]. Nous connaissons en revanche les dimensions des fusaïoles en argile de Mouweis, qui s'inscrivent dans les mêmes moyennes que celles observées sur les objets en céramique. Elles sont biconiques et mesurent env. 40 mm de diamètre pour 20 mm de haut. Globalement, leur facture est plus grossière que leurs équivalents céramiques et les décors plus simples, en lignes rayonnantes ou spirale maladroite [Pl. 4a]. L'exemplaire de Tila est de calibre plus réduit (31 mm de diamètre, 17 mm de haut, pour 14 gr.) et ne porte aucun décor.

Les fusaïoles aménagées dans un tesson de poterie, retaillé et percé en son centre, apparaissent sur plusieurs sites méroïtiques : à Abou Geili, Dinder, Mouweis, Méroé, Tabo, Gezira Dabarosa et Qasr Ibrim[443]. Un exemple post-méroïtique provient également de Gabati[444]. Le principal problème que ces outils soulèvent est leur identification. De

[439] Outils n°607, 608, 611, 617, 627, 631, 635-637, 650, 681, 692, 714-717.
[440] Outils n°848-850.
[441] Outil n°429.
[442] Outils n°650 et 611.
[443] Abou Geili : outils n°129, 130, 162, 163 et 164 ; Dinder : outil n°461 ; Mouweis : outil n°835 ; Méroé : outils n°617, 619, 621, 623, 625, 627, 635 ; Tabo : outil n°856 ; Gezira Dabarosa : outil n°531 ; Qasr Ibrim : outil n° 754.
[444] Outil n°521.

tailles très variées, allant de 35 mm de diamètre à Mouweis jusqu'à 53 mm à Abou Geili, ces disques percés ne présentent pas une véritable typologie nous permettant de leur assigner un usage exclusif comme fusaïole. L'exemplaire relevé à Dinder, qui présente un important diamètre (67 mm) et un trou central très large (10.5 mm), est bien plus lourd que la moyenne des fusaïoles observées au Soudan (84 g). Il est donc probable qu'il s'agisse d'un tout autre objet. Tous ces tessons percés sont exempts de décoration, à l'exception du spécimen découvert dans la tombe 27 de Gabati. De manière intéressante, le fileur a ici consciemment sélectionné une partie décorée d'un récipient tourné à la main pour y découper sa fusaïole. On y observe plusieurs séries d'incisions formant des motifs géométriques ou des lignes ondulées [Pl. 4b]. Comparativement, l'utilisation des tessons percés en tant que fusaïoles semble augmentée à l'époque médiévale, comme l'illustrent les découvertes de Qasr Ibrim[445], Kouloubnarti[446] et Hamboukol[447].

L'identification des fusaïoles en pierre se heurte aux mêmes problèmes que les tessons percés. Nous ne connaissons que 11 mentions de fusaïoles en pierre dans la bibliographie (constatées à Arminna Ouest, Faras, Gezira Dabarosa, Méroé et Qasr Ibrim[448]) et rares sont celles qui sont décrites ou illustrées. Il est donc impossible d'établir le profil typologique de ces objets, dont l'usage était certainement polyvalent. La plupart des spécimens, en grès local et sans décor, n'offre aucun signe distinctif, à l'exception de la fusaïole découverte sur le site post-méroïtique 6-G-6 de Gezira Dabarosa[449]. Celle-ci est fabriquée en schiste et adopte la forme hémisphérique caractéristique dont la face supérieure porte de surcroît plusieurs rangées de hachures incisées disposées de manière rayonnante autour du trou central [Pl. 4c].

Dans les rapports de fouilles de Méroé, la faïence est citée comme matériaux de 9 fusaïoles[450]. Une occurrence apparaît aussi à Meili Island, en Nubie[451]. De forme tronconique, ce dernier exemplaire est décoré sur son pourtour d'une bande de motifs cruciformes incisés [Pl. 4d]. Ses dimensions correspondent à la taille moyenne d'une fusaïole (Diam. : 40 mm, Ép. : 14 mm, Diam. trou central : 4mm). Les objets de Méroé[452]

---

[445] W.Y. ADAMS, *Qasr Ibrim. The Late Medieval Period*, l996, pl. 30.f, p. 135.
[446] W.Y. ADAMS, N.K. ADAMS, D.P. VAN GERVEN, et D.L. GREENE *Kulubnarti III. The Cemeteries*, 1999, p. 49-50.
[447] K. GRZYMSKI et J. ANDERSON, *Hambukol Excavations (1986-1989)*, 2001, pl. 60, p. 216.
[448] Outils n°426, 520, 530, 615, 617, 622, 628, 635, 642, 665, 754, 759.
[449] Outil n°530.
[450] Outils n°577, 615, 617, 618, 627, 633, 639, 709, 710.
[451] Outil n°567.
[452] Tous ne sont pas décrits et illustrés. Cette observation est uniquement basée sur les 5 objets dont nous connaissons le dessin (Outil n° 577 : L. TÖRÖK (éd.), *Meroe City, an Ancient African Capital*, 1997, fig. 89, n°260.1. ; Outils n°618, 633 et 639 : P.L. SHINNIE et R. BRADLEY, *The Capital of Kush I*, 1980, fig. 74, p.

sont eux légèrement hémisphériques et présentent un décor non pas incisé mais moulé lors de la fabrication. On y reconnaît des motifs floraux stylisés, disposés de manière rayonnante autour du trou, une série de larges lignes et une rangée de zigzags ressemblant à des *uraei*. Le site d'Hamadab livra des objets en tous points similaires à ceux de Méroé, que Pawel Wolf choisit pourtant de dissocier des fusaïoles en les désignant de « plaquettes en faïence »[453] [Pl. 4d]. Faut-il envisager une autre utilisation à ces disques de faïence que celle d'outils de filage ? L'identification des ornements en faïence, tels que les plaquettes et les boutons d'applique, demeure elle-même problématique, les hypothèses oscillant entre éléments de décor pariétal ou décorations vestimentaires[454]. Dans le cas précis de nos hypothétiques fusaïoles, de telles utilisations nous paraissent relativement improbables. En effet, le trou central ne trouve pas de justification dans le cadre d'un décor pariétal[455]. La forme hémisphérique de large diamètre, portant un décor sur une seule face et trouée au centre, ne semble pas non plus s'adapter à la couture ni même à l'enfilage sur un lien[456]. Dans l'état de nos connaissances, l'interprétation comme fusaïole de ces petits objets en faïence décorée paraît la plus probante.

Nous terminerons cet inventaire des matériaux par la mention de trois fusaïoles réalisées en os : l'une provenant de Djebel Adda[457] et les deux autres de Karanog [Pl. 5a]. La première fût découverte dans la tombe 744 du cimetière III de Djebel Adda, datée du méroïtique tardif. Elle est de forme hémisphérique relativement plate (diam. : 41 mm, ép. : 8 mm) et percée d'un trou de 4 mm de diamètre. La surface supérieure est décorée de rainures circulaires sur le pourtour et autour du trou, ainsi que de 4 groupes de 4 cercles concentriques chacun, disposés en quinconce. La tombe 284 de Karanog, de la même période, a livré, quant à elle, une fusaïole en os poli, hémisphérique (diam. : 39 mm, ép. :

209, n°1473, 634 et 2351a (erreur de numérotation : 2153a) ; Outil n°709 : P.L. SHINNIE et J.R. ANDERSON, *The Capital of Kush II*, 2004, fig. 123, p. 255, n°5767.)

[453] P. WOLF et U. NOWOTNICK, "Hamadab – A Meroitic Urban Settlement, Excavations 2001-2003", *ANM* 10, 2006, p. 261, Pl. VIII.b, objets 2002-FC-44, 45.

[454] A. SACKO-AUTISSIER, «Ouad ben Naga inconnu : quelques objets en faïence du palais royal », *in* V. RONDOT, F. ALPI, et F. VILLENEUVE (éds.), *La pioche et la plume*, 2011, p. 359-375. ; M. MAILLOT, *Palais et grandes demeures du royaume de Méroé, les relais du pouvoir central. Traditions locales et méditerranéenes*, 3 vols., thèse de doctorat non-publiée, Paris IV-Sorbonne, 2013, p. 304-306.

[455] Les boutons d'applique étaient généralement collés dans l'enduis (*Ibid*., p. 106.) et l'hypothèse de l'insertion dans le trou d'un élément rapporté (clou ou incrustation décorative) n'est pas probante (Marc Maillot, communication personnelle).

[456] Ces objets sont sans doute trop lourds pour être cousus de manière harmonieuse sur un tissu ou même sur du cuir. Le trou central n'est pas pratique non plus pour la couture, qui serait plutôt facilitée par de petits trous sur le pourtour à la manière de certaines plaquettes rectangulaires. Il pourrait en revanche s'avérer utile pour enfiler l'objet sur un lien, comme une perle. Dans ce cas, la forme hémisphérique de large diamètre, avec une face bombée décorée et l'autre plate, ne paraît pas très confortable ni esthétique. L'utilisation d'une perle de section ronde serait plus appropriée. Peut-être faut-il y voir un ornement d'agrafe de vêtement, à la façon d'une fibule décorée (Aminata Sacko-Autissier, communication personnelle)

[457] Outil n°527. Archives des fouilles du Royal Ontario Museum, document inédit.

12 mm, diam. du trou : 4 mm) et décorée de rainures similaires[458]. Le dernier exemple provient de la tombe 468 de Karanog et suit un gabarit semblable (diam. : 34 mm, ép. : 12 mm, diam. du trou : 4 mm)[459]. Cette fusaïole est ornée de 3 ou 4 rainures sur le bord extérieur et autour de la perforation, ainsi que d'une série de cercles concentriques. Toutes les incisions formant les décors de ces trois fusaïoles sont remplies d'une couleur brune. Ce type d'outil en os tourné est très bien représenté en Égypte romaine[460]. Nous y connaissons de très nombreux exemples décorés des mêmes bandeaux et cercles pointés, formant une variété de motifs. Cette technique décorative, répandue dans tout le bassin méditerranéen pendant l'époque romaine[461], faisait probablement intervenir un trépan muni d'un archet[462]. Découvertes dans le contexte nubien, ces fusaïoles pointent vers une certaine unité des pratiques de filage entre la Nubie méroïtique et l'Égypte contemporaine. Toutefois, il est possible que ces outils, provenant tous de tombes élitaires, aient été produits en Égypte et amenés pour les classes dirigeantes de Djebel Adda et Karanog.

- *Les fusaïoles de bois*

Nous l'avons mentionné auparavant, les fusaïoles de Nubie sont presque exclusivement fabriquées en bois. Dans le même temps, la quasi-totalité des exemplaires en bois listés dans notre corpus provient de Basse Nubie, de sites tous proches les uns des autres : Ballana et Qoustoul, Arminna Ouest et Djebel Adda, Karanog et Qasr Ibrim[463]. À l'extérieur de cette zone, les seules fusaïoles en bois proviennent à notre connaissance de l'établissement de Tila[464], au sud de la 2e cataracte. À l'exception des exemplaires

[458] Outil n°541. University of Pennsylvania, Museum of Anthropology and Archaeolgy, E7671.
[459] Outil n°550. University of Pennsylvania, Museum of Anthropology and Archaeolgy, E7677.
[460] *Au fil du Nil : couleurs de l'Égypte chrétienne*, catalogue de l'exposition, 2001, p. 34-35, cat. 4 et 5. Une composition similaire montrant une succession de bandeaux et une série de cercles pointés peut s'observer par exemple sur les fusaïoles égyptiennes n°97.4.96 et 10.130.2530 du Metropolitan Museum of Arts (New York) [consulté en ligne le 20.02.2015, http://www.metmuseum.org/collection/the-collection-online/search]. On y note l'usage de pigments (?) bruns dans les incisions. Le décor est parfois mis d'autant plus en valeur par le choix de pigments de couleur plus vive, rouges et verts notamment (*cf.* British Museum 1890,0425.27 [consulté en ligne le 20.02.2015 http://www.britishmuseum.org/research/collection_online]).
[461] Des fusaïoles comparables, avec le même décor de cercles pointés et bandeaux, furent par exemple découvertes sur des sites de l'âge du bronze chypriote et jusqu'à l'antiquité tardive en Iran du sud. Voir les objets n°74.51.5184-5186 du Metropolitan Museum of Arts (New York) [consulté en ligne le 20.02.2015, http://www.metmuseum.org/collection/the-collection-online/search] et ceux de Siraf (Iran) conservés au British Museum (par ex. BM 2007,6001.10771/10773/10782 [consulté en ligne le 20.02.2015 http://www.britishmuseum.org/research/collection_online]).
[462] M.-H. RUTSCHOWSCAYA, *Catalogue des bois de l'Égypte copte*, 1986, p. 18.
[463] Ballana : outils n°431à 448 ; Qoustoul : outils n°761 à 763 ; Arminna Ouest : outil n°427 ; Djebel Adda : outils n°523 à 529 ; Karanog : outils n°533 à 564 ; Qasr Ibrim : outils n°736 à 758.
[464] Outil n°817. Trois des 7 (?) fusaïoles découvertes sur le site sont en bois tourné, alors que d'autres exemplaires sont fabriqués en argile ou en stéatite.

d'Arminna Ouest, de Qasr Ibrim et de Tila, toutes ces fusaïoles furent découvertes en contexte funéraire, pratique qui dénote singulièrement du reste du territoire méroïtique. La période chronologique concernée couvre les derniers siècles de l'époque méroïtique, la période post-méroïtique et le début de l'ère chrétienne. Le recensement de ces occurrences a permis de comptabiliser 148 objets : 30 proviennent de Karanog, 20 de Qoustoul/Ballana, 6 de Djebel Adda, 1 d'Arminna Ouest[465], 3 de Tila et 88 de Qasr Ibrim. Ce chiffre correspond à une estimation minimum en l'attente d'un inventaire exhaustif des outils de Qasr Ibrim, qui livrera sans aucun doute bien plus de matériel.

Toutes ces fusaïoles en bois forment un ensemble typologique cohérent et homogène. Elles suivent toutes la même forme hémisphérique, au dôme plus ou moins aplati sur le dessus. Comme de nombreux petits objets domestiques, tels que les boîtes à onguent et les tubes à khôl, ces outils sont façonnés au tour à bois à l'aide d'un foret et d'un archer[466]. Outre les fusaïoles et les récipients pour cosmétiques, la popularité de cette technique artisanale en Basse Nubie est aussi attestée par les nombreux fragments de mobilier en bois tourné découverts à Qasr Ibrim, notamment les treillis de balustrade[467]. Cette méthode permet la production de petits objets réguliers, décorés de fines et précises rainures. Les fusaïoles nubiennes en sont de parfaits exemples, puisque la majorité d'entre elles porte une succession de bandeaux concentriques incisés, disposés sur leur pourtour et autour de la perforation centrale [Pl. 5b].

Comme pour les fuseaux, nous ignorons les espèces de bois utilisées. En Égypte, les objets comparables sont façonnés dans du bois d'olivier, de buis, de tamaris et d'acacia[468]. Si ces deux dernières espèces sont endémiques en Nubie[469], nous pouvons selon toute vraisemblance exclure les plantes méditerranéennes que sont l'olivier et le buis. Les fusaïoles qui nous a été donné d'observer sont fabriquées à l'aide d'un bois dur de couleur foncé, de même aspect que celui composant les tubes à khôl. Un de ces récipients cosmétiques, provenant de Ballana, fut identifié à une espèce de jujubier (*Ziziphus spina-*

---

[465] Le spécimen d'Arminna Ouest est publié comme étant un bouchon de tube à khôl (B.G. TRIGGER, *The Late Nubian Settlement at Armina West*, 1967, p. 41, fig. 24b.). Son profil, aplati sur le haut, ses dimensions et le trou central tendent à montrer qu'il s'agit en fait d'une fusaïole. Cette attribution est renforcée par la présence de restes métalliques dans le trou, provenant peut-être du crochet.
[466] M.-H. RUTSCHOWSCAYA, *Catalogue des bois de l'Égypte copte*, 1986, p. 20.
[467] W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim, the Ballana Phase*, 2013, p. 103-104.
[468] M.-H. RUTSCHOWSCAYA, *op. cit*., p. 44-52.
[469] C. CARTWRIGHT, The Plant remains", *in* D. WELSBY (éd.), *Life on the Desert Edge II*, 2001, p. 557-559.

christi L.)[470], présente en Nubie et souvent accompagnée du tamaris et de l'acacia. Nous pouvons donc penser que les fusaïoles nubiennes étaient manufacturées localement, à partir des bois locaux. Le jujubier et le tamaris pouvaient servir à la confection de fusaïoles plus dures, alors qu'un bois plus clair (certainement l'acacia) apparaît de manière sporadique à Karanog pour des fusaïoles légères.

L'assemblage des outils de filage provenant du site de Karanog, au nombre de 30, nous servira d'exemple pour décrire les caractéristiques formelles des fusaïoles en bois [Pl. 5b] :

	Moyenne	Intervalle
Diamètre	37 mm	31 – 41 mm
Épaisseur	14 mm	9 – 20 mm
Diam. du trou	4 mm	3.5 – 5 mm
Poids	12 g	8.5 – 15.5 g

Le calibre des fusaïoles est consistant et homogène. Seules les valeurs relatives à l'épaisseur de l'outil et à son poids varient de manière significative. Nous pouvons distinguer deux catégories de fusaïole, selon leur poids : le premier est très léger et se situe aux alentours de 10 g, le deuxième est également léger mais comprend des objets pesant entre 13 et 15 g Ces différenciations sont induites par le choix d'un bois plus léger (acacia ?) et/ou par la diminution ou augmentation de l'épaisseur de l'objet.

Les autres fusaïoles pour lesquelles nous disposons de mesures, en provenance de Ballana, Qoustoul et Djebel Adda, s'inscrivent dans la même typologie :

Diamètre : 30 – 44 mm, Épaisseur : 10 – 25 mm, Diam. du trou : 5 – 7 mm

Un seul spécimen[471] diffère de cette norme : mesurant 60 mm de diamètre pour 43 mm d'épaisseur, cette fusaïole remplissait sans doute une fonction différente du reste de la production.

Selon les critères énoncés plus haut, les fusaïoles en bois de Nubie convenaient pour le filage des fibres relativement fragiles et courtes et pour la fabrication de fils fins à moyens[472]. Ce profil est particulièrement adapté au travail du coton, à l'inverse des

[470] B.B. WILLIAMS, *Meroitic Remains from Qustul, cemetery Q, Ballana, cemetery B and a Ballana settlement*, 1991, p. 103.
[471] Outil n°436, Ballana.
[472] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 52.

fusaïoles égyptiennes qui de calibre plus important semblent avoir servi au filage de la laine et du lin[473].

Le corpus de Qasr Ibrim, pour lequel nous ne connaissons aucune dimension, nous a toutefois livré plusieurs exemplaires ornés, tous datés de la période post-méroïtique. On y reconnaît un motif floral en rosette, dessiné par de larges pétales rayonnants autour de la perforation[474]. Le même décor est attesté à Karanog [Pl. 5b][475]. Un autre spécimen porte des petites incrustations en os (?) formant 5 motifs cruciformes[476]. Enfin, on découvrit parmi l'outillage textile du temple d'Isis une fusaïole en bois ornée d'incrustations en or[477]. L'utilisation de ce matériau précieux pour la manufacture d'un outil pratique signale clairement le prestige accordé aux activités de filage dans ce contexte[478]. Terminons cette présentation des fusaïoles de bois par la mention de deux objets provenant toujours de Qasr Ibrim. Le premier est un fuseau complet daté de l'époque napatéenne[479], de bien plus gros calibre que les exemplaires nubiens plus tardifs. La fusaïole est un épais disque de bois clair percé, évoquant les outils égyptiens pharaoniques. Le fuseau est fendu à l'extrémité supérieure pour coincer les fibres. Avant le développement du tour à bois, les fileurs nubiens utilisaient donc un outil développé dès le Moyen Empire égyptien[480]. Le deuxième est un autre fuseau complet, provenant cette fois de niveaux tardifs[481]. Le poids de l'outil y est doublement augmenté par le placement d'une seconde fusaïole à la base de la tige.

L'ensemble des fusaïoles en bois répond d'un modèle uniforme observé sur la quasi-totalité des objets concernés, aussi bien d'un point de vue typologique que décoratif. Son origine est sans aucun doute égyptienne[482], même si ses caractéristiques techniques furent adaptées aux matériaux et besoins locaux. Nous retrouvons ici le commentaire fait à

---

[473] Les moyennes établies sur la base du catalogue M.-H. RUTSCHOWSCAYA, *Catalogue des bois de l'Égypte copte*, 1986, p. 44-52, montrent une épaisseur et un diamètre moyen supérieurs (respectivement 18 mm et 45 mm).
[474] Outil n°745.
[475] Outil n°549.
[476] Outil n°750.
[477] Outil n°758.
[478] W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013, p. 266.
[479] Outil n°738.
[480] Voir par exemple les fusaïoles de Lahun, Petrie Museum UC 7309-7377 [base de données en ligne, consultée le 21.02.2015 http://petriecat.museums.ucl.ac.uk].
[481] Outil n°751.
[482] Voir par exemple les outils identiques découverts à Antinoé, Edfou (M.-H. RUTSCHOWSCAYA, *Catalogue des bois de l'Égypte copte*, 1986, p. 44-52.), Karanis (T.K. THOMAS, *Textiles from Karanis, Egypt in the Kelsey Museum of Archaeology : Artifacts of Everyday Life*, 2001, fig. 17, p. 16) et Oxyrhynchus (Petrie Museum, UC 65005, 65012-15-18 [base de données en ligne consultée le 02.29.2015 http://petriecat.museums.ucl.ac.uk].

propos des fusaïoles en os, supporté à plus grande échelle par le corpus en bois : les outils de filage découverts en Nubie témoignent d'une véritable communauté matérielle et technique unissant ce territoire à l'Égypte tardive.

- *Les fusaïoles de céramique*

À la différence de la Basse Nubie, le reste du territoire méroïtique livra des fusaïoles à majorité fabriquée en terre cuite, la céramique représentant près de 85 % de notre corpus (*cf.* fig. 12). Des objets s'inscrivant dans le même champ typologique furent repérés en très grand nombre dans la Gezira, à Abou Geili[483] [Pl. 10-13], Saqadi[484], Dinder Parc[485] [Pl. 7], Begawi[486] et Fiki Mahmoud[487] ; dans l'île de Méroé, à Méroé-ville[488][Pl. 8-9], Hamadab[489], Mouweis[490], el-Hassa[491] et Kadada[492] ; ainsi qu'en Nubie sur les trois îles de Gaminarti[493], Kasanarti[494] et Tila[495] [carte 3]. Aucun exemplaire ne provient de la région au nord de la 2e cataracte. Notons enfin que ce corpus appartient exclusivement aux phases classiques et tardives de l'époque méroïtique, ainsi qu'au début de l'époque post-méroïtique[496].

Sur les 967 fusaïoles recensées dans notre base de données, 819 sont en céramique, dont la moitié provient d'Abou Geili. Le choix de ce site comme cas d'étude pour les fusaïoles en terre cuite s'est naturellement imposé, d'autant plus qu'il nous a été possible d'observer tous ces objets dans les différentes collections muséales qui les accueillent. La documentation dont nous disposons est homogène et complète, nous permettant ainsi une approche statistique offrant une vision globale du corpus et les moyens d'une comparaison avec les objets d'autres sites.

---

[483] Outils n°2-423.
[484] Outils n°764-816.
[485] Outils n°450-462.
[486] Outil n°857.
[487] Outil n°858.
[488] Outils n°569-735.
[489] Outil n°532.
[490] Outils n°821-855.
[491] Outils n°463-516.
[492] Outils n°517-519.
[493] Outil n°522.
[494] Outils n°565-566.
[495] Outils n°428-430, voir outil n°817.
[496] Cette période n'est attestée avec certitude que dans le cas de 2 exemplaires provenant de Kadada. De nombreux sites étant encore à l'état d'étude (notamment Mouweis, el-Hassa et Hamadab), le profil chronologique du corpus reste sujet à changement.

Abou Geili est situé sur la rive est du Nil bleu, à 3 km au nord de Sennar et sur la même latitude que les sites de Saqadi et Djebel Moya [carte 4]. L'établissement prend place sur un plateau rocailleux, formant autrefois une île séparée de la rive principale par un paléo chenal du Nil. Le site est constitué de deux petits tells (site n°400) dont la fouille a révélé un village de bâtiments en briques crues, daté de la période méroïtique tardive, du IIe au IVe siècle de notre ère[497]. Les fusaïoles y furent découvertes en profusion, puisque l'on estime près de 3000 exemplaires : plus de 1000 spécimens complets furent préservés et analysés, mais un total de 1946 fragments fût comptabilisé puis ré-enfoui[498]. Sur le millier de fusaïoles sauvegardées, nous fûmes en mesure d'en observer 422, dont 88 sont conservées au British Museum[499] et 334 au Sudan National Museum[500]. Tous ces outils proviennent d'un contexte d'habitat et furent découverts dispersés dans 88 pièces à travers 149 niveaux de sol.

Formes

Les fusaïoles d'Abou Geili forment un groupe documentaire très homogène. Elles sont toutes fabriquées en terre cuite de bonne qualité, sans défaut de cuisson et souvent polies. Leur fabrique est principalement de couleur rouge, mais parfois noire.
Elles adoptent une variété de formes pour lesquelles nous proposons la typologie suivante [Pl. 6]:

- Conique
- Biconique : au profil plus ou moins accentué
- « En tambour » : les bords sont arrondis et la face supérieure plate
- Biconique « en tambour » : section générale de type biconique, mais avec la face supérieure tronquée en un replat plus ou moins large.
- Ronde
- À redans : une partie de la section est concave, ou bien profil « en bobine »

[497] Les travaux furent confiés à O.G.S. Crawford, en collaboration avec le projet de The Wellcome Excavations in the Sudan, et se déroulèrent dans la première partie de l'année 1914. Les résultats furent publiés en 1951 avec l'aide de F. Addison. O.G.S. CRAWFORD et F. ADDISON, *Abu Geili and Saqqadi and Dar el-Mek, The Wellcome Excavations in the Sudan*, 1951.
[498] Un chapitre est consacré aux fusaïoles dans la publication finale, O.G.S. CRAWFORD et F. ADDISON, *Abu Geili and Saqqadi and Dar el-Mek, The Wellcome Excavations in the Sudan*, 1951, p. 88-91, pl. LVI-LIX.
[499] Outils n°2-89, British Museum BM 75902-75989.
[500] Outils n°90-423, Sudan National Museum SNM 9555, 9669-9700, 9713-9725, 9778, 9793, 9910-9944, 9991-9993, et lot de 259 objets non-numéroté.

Un dernier type de section, discoïde, est attesté en moindre mesure sur le site. Notons enfin les quelques tessons, hypothétiquement identifiés comme fusaïoles. Un graphique comparant la représentation statistique de chaque type de section, illustre une préférence marquée pour les outils biconiques « en tambour », puis pour les catégories des formes similaires biconiques et « en tambour ».

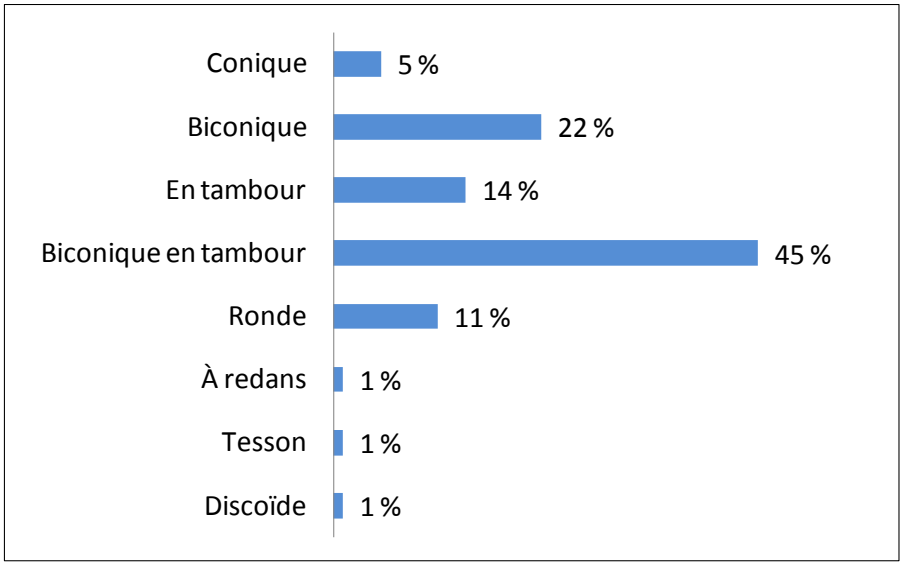


Fig. 14. *Répartition statistique des fusaïoles d'Abou Geili par type de section (diagramme E.Y.)*

La prédilection pour les formes biconiques s'explique aisément pour des raisons techniques, puisque ce type de section permet durant la fabrication de faire varier le poids de l'outil en adaptant son épaisseur plutôt que sa largeur. Ainsi, la fusaïole conserve un centre de gravité bien défini et tourne plus vite[501].

La présence du replat supérieur, observé sur les spécimens « en tambours » est plus difficile à justifier. La zone couverte est toujours symétrique par rapport au trou et peut être plate ou légèrement concave. Souvent restreinte à la périphérie immédiate de la perforation centrale (biconique « en tambour »), le replat occupe parfois un diamètre proche de celui de la fusaïole (« en tambour »). Faut-il y voir un détail formel hérité d'une technique de fabrication particulière, standardisée pour des raisons pratiques à une grande partie de la production ? De tels replats ou dépressions peuvent être observés sur un grand nombre de fusaïoles en céramique, notamment sur le fameux groupe isolé par Elizabeth Barber pour l'âge du bronze européen. Les exemplaires de Troie par exemple montrent une variété de

[501] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 53. Elizabeth Barber utilise l'image du patineur artistique effectuant une pirouette : le plus ramassé il se tient en pliant les bras, le plus vite il tourne.

sections ressemblant beaucoup à celle d'Abou Geili[502]. Dans ces régions cependant, la fusaïole est toujours utilisée en position basse sur le fuseau, à la différence de l'espace égyptien et nubien. Si le replat possède une application spécifique pour le filage, comme par exemple de recevoir le cône de fil[503], il serait possible de proposer par analogie une position basse pour les fusaïoles d'Abou Geili[504]. Nous ne sommes pas favorables à cette hypothèse qui soutiendrait un changement complètement inédit de technique de filage entre des régions pourtant géographiquement et culturellement très proches que sont l'Égypte et la Nubie et la vallée du Nil moyen. De plus, les traditions artisanales de filage paraissent très profondément ancrées chez chaque population, de sorte que les représentations antiques trouvent un écho dans les pratiques modernes[505]. Dans le cas de l'Égypte, du Soudan, et même d'Abou Geili en particulier, les fileuses du XXe siècle utilisent toujours des fusaïoles hautes [Pl. 2f]. Nous préférons une explication plus pratique au replat, peut-être en lien avec le crochet et l'attache du fil. Quelques spécimens de fusaïoles d'Abou Geili montrent d'ailleurs une petite encoche sur le pourtour du trou, certainement créée par l'insertion de cet accessoire, dont nous connaissons deux exemplaires[506] provenant du même site. Ce dernier élément finit de prouver la position haute de la fusaïole en céramique sur le fuseau.

Malgré la diversité des formes adoptées par les fusaïoles d'Abou Geili, leurs mesures sont étonnamment homogènes[507]. Le diamètre s'étend de 23 à 46 mm pour une moyenne fixée à 38 mm. La grande majorité des fusaïoles s'inscrit cependant dans l'intervalle restreint de 35-40 mm.

---

[502] *Ibid.*, fig. 14.9, p. 308.
[503] *Ibid.*, p. 305.
[504] Et par extension de toutes celles comportant un replat et/ou s'inscrivant dans les mêmes critères typologiques.
[505] *Ibid.*, p. 53.
[506] Outil n°861.
[507] Pour ne pas fausser nos calculs, nous avons choisi d'exclure les quelques tessons percés identifiés de manière hypothétique à des fusaïoles et qui présentent des mesures bien différentes.

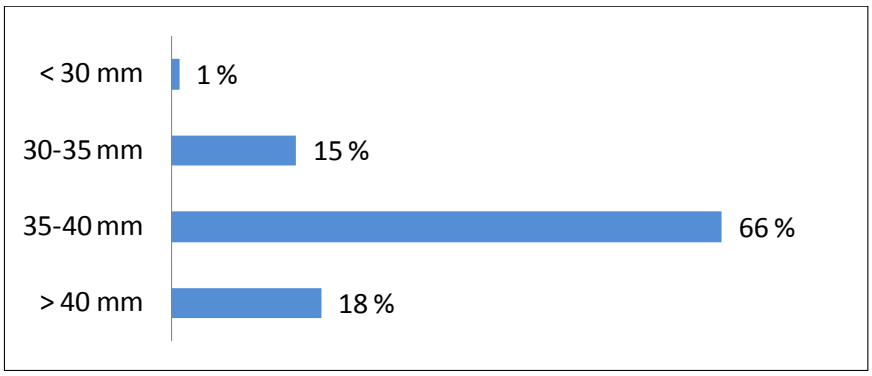


Fig. 15. *Répartition statistique des fusaïoles d'Abou Geili par diamètre (diagramme E.Y.)*

L'épaisseur est aussi très régulière, généralement entre 20 et 25 mm pour une moyenne de 23 mm. Le diamètre du trou est lui compris entre 3 et 7 mm, mais la plupart mesure 4-5 mm.

L'équilibre des dimensions se reflète dans le poids des fusaïoles, qui est en conséquence uniforme. Si l'intervalle entre la fusaïole la plus légère (10 g[508]) et la plus lourde (58 g[509]) est grand, le poids de la majorité d'entre elles est situé entre 20 et 40 g avec une moyenne de 30 g. L'épaisseur de l'objet, plutôt que son diamètre, est utilisée comme élément d'adaptation du poids, les fusaïoles les plus plates étant les plus légères. D'après les valeurs théoriques établies entre le poids des fusaïoles et les types de fils produits, le corpus d'Abou Geili correspond à des fusaïoles de poids moyen/léger, utilisées pour la fabrication de fils en fibres courtes, telles que le coton, ou en fibres moyennes, telles que certaines laines[510]. Dans le cas du coton cependant, un tel poids ne permettait pas la création de fils très fins.

[508] Outil n°184.
[509] Outil n°423.
[510] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 52.

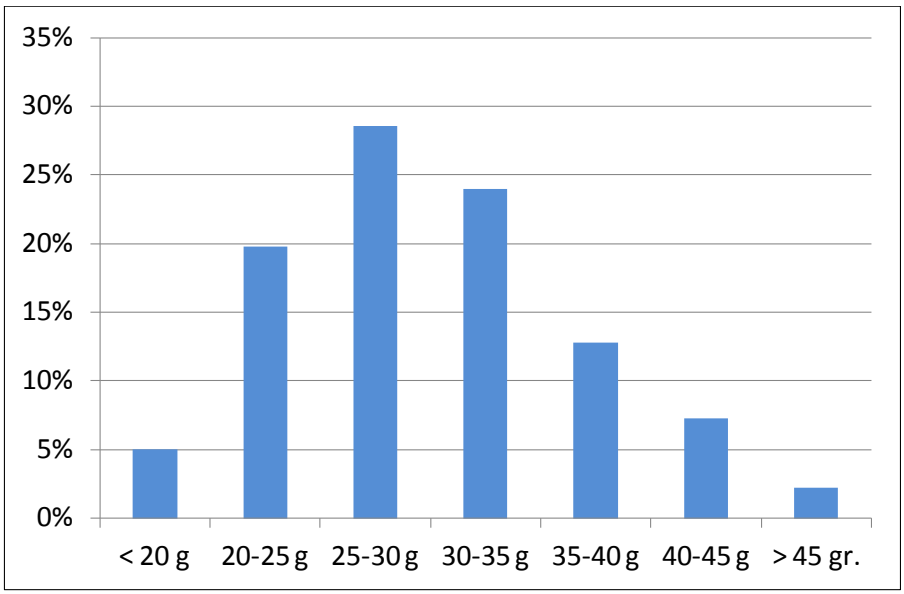


Fig. 16. *Répartition statistique des fusaïoles d'Abou Geili par poids (diagramme E.Y.)*

Le corpus des fusaïoles d'Abou Geili est donc homogène d'un point de vue typologique et s'inscrit dans un modèle relativement standardisé. Comparons maintenant les données relatives à Abou Geili avec celles d'autres sites fournissant un assemblage numériquement significatif[511], comme Saqadi, Méroé, el-Hassa et Mouweis.

	Abou Geili	**Saqadi**	**Méroé**	**El Hassa**	**Mouweis**
Biconique en tambour	**45 %**	**35 %**	1 %		
En tambour	14 %	7 %	1 %		6 %
Biconique	22 %	**31 %**	**44 %**	8 %	**71 %**
Conique	5 %	5 %	38 %	27 %	18 %
Ronde	11 %	18 %	1%	2 %	3 %
Discoïde	1 %	4 %	13 %	**51 %**	3 %
À redans	1 %		1 %		
Hexagonale/cruciforme				4 %	
Diamètre moyen	38 mm	37 mm	39 mm	40 mm	36 mm
Épaisseur moyenne	23 mm	19 mm	21 mm	19.5 mm	19 mm
Diam. moyen du trou	4.5 mm	4 mm	5 mm	4 mm	5 mm
Poids moyen	29 g	30 g	25 g	20 g	

[511] La documentation disponible pour tous ces sites, établie à partir de plusieurs sources bibliographiques ou inédites, n'est pas égale. Les moyennes exposées ici ne sont donc pas un absolu numérique mais correspondent aux seuls objets bénéficiant d'une notice détaillée. À titre indicatif, sur les 180 fusaïoles en céramiques inventoriées pour Méroé, 94 disposent d'informations typologiques et seulement 34 de mesures.

L'importance de la forme biconique est manifeste sur tous les sites, sauf à el-Hassa où elle est remplacée par une version plus aplatie et discoïde. La pratique du replat central, observée sur les fusaïoles « en tambour », semble quant à elle propre aux sites voisins de la Gezira, Abou Geili et Saqadi. Les dimensions de ces outils sont étonnamment similaires, puisqu'on enregistre une différence de seulement 4 mm pour l'épaisseur et le diamètre moyens. La perforation centrale est enfin toujours fixée à une moyenne de 4-5 mm de diamètre.

Les informations concernant le poids des fusaïoles sont rarement consignées dans les rapports de fouilles, nos calculs reposent ici sur un échantillonnage plus limité. Ils permettent cependant de montrer l'uniformité de cet outil, dont le poids moyen se situe entre 20 et 30 g. Comme à Abou Geili, la fourchette 25-30 g est la plus souvent choisie. Les fusaïoles d'el-Hassa, plus plates que les autres, s'inscrivent dans une catégorie légèrement plus légère, avec un poids moyen établi à 20 g.

Globalement, l'homogénéité des fusaïoles de terre cuite est tout à fait remarquable. On observe une grande constance typologique du sud de la Gezira à l'île de Méroé, qui repose sur la continuité des formes et la grande régularité des mesures.

Qu'en est-il à l'extérieur de cette zone ? Au nord, des fusaïoles en céramique furent découvertes sur les sites de Gaminarti, Kasanarti et Tila, tous trois situés sur des îles directement au sud de la 2e cataracte. L'échantillonnage ne comprend que 5 objets[512], nombre bien trop restreint pour pouvoir observer une quelconque tendance. Notons toutefois que leurs formes variées et souvent irrégulières, ainsi que leurs dimensions et leurs décors, éloignent ce groupe de fusaïoles de la production « standardisée » du sud. De plus, le poids des outils de Tila (15 et 13 g) rapprocherait plutôt ces exemplaires des fusaïoles en bois[513], dont 3 spécimens sont d'ailleurs attestés sur le même site. De manière générale, toutes les fusaïoles recueillies dans cette région, à Tila, Gaminarti, Kasanarti, Meili et Gezira Dabarosa, sont fabriquées en matériaux très divers (bois, terre crue ou cuite, faïence et pierre) et suivent des modèles typologiques différents.

En périphérie de la Gezira et des sites majeurs de Saqadi et Abou Geili, nos connaissances sont limitées aux deux localités de Begawi[514], sur le Nil bleu, et Galagu dans le parc national de Dinder[515]. Le premier lot de 4 (?) fusaïoles provient de ramassages de

[512] Outils n°522, 565, 566, 428, 430.
[513] Voir tableau récapitulatif des mesures pour les fusaïoles en bois de Karanog, p. 149.
[514] Outil n°857.
[515] Outils n°450-462.

surface et comportent 3 outils non-décorés de forme biconique, et 1 de forme conique, orné de chevrons ou lignes rayonnantes dessinées à la molette[516]. Les reconnaissances archéologiques menées par la NCAM[517] dans le parc de Dinder ont également mené à la découverte de plusieurs fusaïoles dont 10 sont identifiées avec certitude. Situé entre deux affluents du Nil bleu, les rivières Dinder et Rahat, le nord du parc accueille plusieurs sites d'occupation rattachés aux cultures de Djebel Moya et Abou Geili par leur production céramique. Une série de ramassages de surface fût effectuée sur les sites de Ras A'mir (I et II), Ouad Mousa et Galugu II, qui sont tous localisés en bordure de la rivière Dinder ou de lacs saisonniers (*maya*). Les fusaïoles forment une large portion du matériel, qui comprend également tessons de céramique, perles en coquille d'œuf d'autruche, meules et pilons, assemblage caractéristique des contextes d'habitat. Toutes les fusaïoles réunies à Dinder [pl. 7] sont de section conique, à part une qui possède une base plus arrondie et un profil général biconique. La moyenne de leurs mesures, comparée à celle des objets d'Abou Geili, indique que leur calibre était nettement supérieur à la majorité de la production de fusaïoles en terre cuite :

	diamètre	épaisseur	diam. du trou	poids
Dinder Parc	40 mm	33 mm	5 mm	41 g
Abou Geili	38 mm	23 mm	4.5 mm	29 g

Ces outils permettaient apparemment la confection de fils plus épais que leurs équivalents de la Gezira et de l'île de Méroé. Leur décor est également différent : malgré deux exemples de lignes rayonnantes ou circulaires incisées[518], les autres objets décorés le sont par impression, à l'aide d'une tige végétale et/ou au peigne [519], ou bien à la corde[520]. Les 3 derniers ne portent aucun motif[521]. Ces attributs rejoignent les exemplaires de Begawi, et trouvent de parfaits parallèles sur les tessons de poterie provenant des mêmes sites. Si les céramiques d'Abou Geili montrent le goût très répandu pour les dessins au peigne ou à la molette[522], cet outil est en revanche rarement employé pour les fusaïoles, dont aucune d'entre elles n'atteste de surcroît d'impression à la corde. Les outils de filage provenant de

[516] Cette description n'est basée que sur une ancienne photographie de qualité médiocre, publiée dans J.D.P. CHATAWAY, "Archaeology in the Southern Sudan", *SNRec* 13, 1930, fig. 6, p. 265.
[517] Ces sites demeurent inédits. MAHMOUD SULEIMAN BASHIR et P. WOLF, *Preliminary Report on a Visit to New Archaeological Sites in Dinder National Park*, unpublished report issued by the National Corporation for Antiquities and Museums, Khartoum, 2008. Mahmoud Suleiman Bashir, communication personnelle.
[518] Outils n°451, 456.
[519] Outils n°452, 457, 458, 462.
[520] Outil n°460.
[521] Outils n°450, 455, 459.
[522] O.G.S. CRAWFORD et F. ADDISON, *Abu Geili and Saqqadi and Dar el-Mek*, 1951, pl. 34-37, 41-45.

la région du sud et de l'est de la Gezira semblent s'inscrire dans un cadre différent de la très large production d'Abou Geili-Saqadi. Peut-être servaient-ils à filer des fibres plus longues ou plus résistantes. Ces fusaïoles témoignent en tout cas de la certaine importance des activités de filage aux confins du monde kouchite, dans des localités apparemment plus détachées de l'influence de Méroé que pouvait l'être Abou Geili et appartenant, autant que l'on puisse en juger, à la même sphère culturelle que les populations de Djebel Moya[523].

Décors

Au-delà des aspects formels, les fusaïoles méroïtiques en céramique sont caractérisées par l'abondance et la variété de leur décor. Bien sûr, des spécimens non-décorés existaient aussi, mais ils demeurent très rares[524] sur l'ensemble de notre corpus et sont souvent associés à des sections atypiques telles que les fusaïoles à redans ou cruciformes[525]. À l'inverse de la typologie formelle, le répertoire iconographique des fusaïoles est très vaste et comporte une multitude de motifs différents. Ceux-ci prennent toujours place sur la face supérieure de l'outil, sur les côtés souvent obliques des fusaïoles biconiques ou arrondis dans le cas des fusaïoles en tambour. Le replat central n'est quant à lui jamais décoré, même s'il est parfois souligné par une ligne incisée sur son pourtour [Pl. 10a]. La forme circulaire de la fusaïole incite naturellement à une disposition rayonnante des motifs autour de la perforation, mais ceci n'est pas systématique. Certains motifs récurrents, notamment les éléments de décor figuré, sont disposés de manière standardisée selon 4 quadrants égaux.

La grande majorité des motifs ornant les fusaïoles en céramique est rehaussée de pigments appliqués dans les entailles des dessins. Le plus souvent blanc, il peut aussi s'agir de rouge et même de jaune [Pl. 10a-d]. Le fabriquant peut alors jouer sur les couleurs, en alternant les motifs colorés. Certains ornements sont décorés des deux couleurs blanches et rouges : dans le cas de l'œil par exemple, le contour peut-être blanc alors que le point central et le sourcil sont rouges. Les motifs voisins inversent ensuite l'ordre des pigments pour conserver l'alternance des couleurs et la symétrie de l'ensemble. Le remplissage des

[523] Ces hypothèses sont uniquement fondées sur la comparaison des productions céramiques. Abou Geili a livré un assemblage mixte, formé par des céramiques de tradition africaine et quelques pièces en *fineware*, peintes de motifs méroïtiques. Le reste du matériel fait preuve de la même dichotomie (O.G.S. CRAWFORD et F. ADDISON, *Abu Geili and Saqqadi and Dar el-Mek*, 1951. Ce n'est pas le cas à Djebel Moya et Dinder, dont l'assemblage est dominé par les objets de tradition africaine. La continuité des travaux dans la région de Galagu serait d'un grand intérêt pour comprendre la dynamique générale de cette région archéologiquement peu explorée.

[524] À Abou Geili, ils ne représentent que 1.7% de l'assemblage total.

[525] Voir par exemple les outils n°118 et 282 (Abou Geili), 731 (Méroé), 471 et 514 (el-Hassa).

décors incisés ou imprimés au moyen de pigments est caractéristique des céramiques de tradition africaine[526]. L'usage de cette technique illustre là encore l'attention accordée à la fabrication des fusaïoles.

Après observation du matériel, nous avons choisi d'adopter la méthode de classification suivie par les études céramiques[527], qui distinguent les différents ornements selon deux critères : l'un technique (motifs incisés ou imprimés) et l'autre figuratif (motifs abstraits ou figurés). Notre travail aboutit au repérage de 31 catégories de motifs, listées dans le tableau [Annexe 1]. L'importance numéraire du corpus d'Abou Geili, tout comme la très grande variété des motifs qu'il illustre, nous conduit une fois encore à choisir ce site comme cas d'étude. Les données fournies sont comparées aux autres ensembles de fusaïoles découvertes à Saqadi, Méroé, el-Hassa, Mouweis et Hamadab.

Les motifs incisés sont réalisés à l'aide d'un outil pointu ou d'un fin bâtonnet taillé, employé avant la cuisson de l'argile. La plupart des exemplaires montrent divers décors formés de petites incisions linéaires juxtaposées, organisées en motifs abstraits géométriques. Plus rarement, les incisions dessinent de petits sujets figurés tels qu'oiseaux ou tables d'offrandes.

Les motifs imprimés sont apposés à l'aide de trois outils différents : la baguette, le peigne et le tampon. La baguette, ou plus vraisemblablement une fine brindille, s'utilise de manière horizontale pour imprimer des lignes rayonnantes autour de la perforation centrale ou bien verticalement pour couvrir la surface de petits points. Les motifs imprimés au peigne sont exceptionnels[528] et sont toujours simples et linéaires. Enfin, les motifs estampés nécessitent la confection préalable d'un petit poinçon d'argile cuite portant sur l'une de ses extrémités le motif désiré. Ce type de tampon est surtout utilisé pour la décoration des céramiques fines méroïtiques, notamment des gobelets. Les quelques exemplaires de tampons découverts sur les sites archéologiques, à Abou Geili et Méroé par exemple [Pl. 10b-c], ainsi que la comparaison avec le matériel céramique, prouvent l'usage du même outil pour les fusaïoles et les poteries. Plus rapide que l'incision des motifs,

---

[526] Cette technique est déjà visible sur les poteries néolithiques. M. EVINA, « Une double tradition céramique », *in Méroé, Un empire sur le Nil,* 2010, p. 110-111.

[527] A., DITTRICH, „Meroitische und spätmeroitische Keramik aus Hamadab", *MittSAG* 14, 2003, p. 77-91. ; R. DAVID, *La céramique funéraire de l'époque méroïtique. Recherche à partir de deux sites de Moyenne Nubie (Saï et Sedeinga)*, thèse de doctorat non-publiée, Université Paul Valéry-Montpellier 3, 2012, p. 96-108.

[528] En dehors de Dinder et Begawi, ils ne sont attestés qu'à trois reprises : outils n°8, 174 (Abou Geili) et n°734 (Méroé).

l'estampage est un choix très pratique permettant la production rapide de fusaïoles décorées.

Certains motifs, comme le soleil et la table d'offrande, peuvent être incisés sur un groupe d'objets et imprimés sur un autre. Plusieurs fusaïoles montrent également la combinaison de motifs incisés et imprimés, comme les motifs en « F » adjoints de plusieurs points imprimés. La plupart des motifs estampés sont aussi attestés sous forme d'une bande encerclant la fusaïole, seuls ou alternés avec des lignes imprimées (voir Annexe 1). Par soucis de concision et de clarté, le catalogue des motifs ne les citera qu'à une seule reprise.

Motifs incisés – Abstraits :

- Incisions linéaires diverses, non identifiées : cette catégorie regroupe toutes les fusaïoles portant un décor, souvent sommaire, formé d'incisions linéaires diverses et pour lesquelles aucune forme spécifique ou reconnaissable n'émerge. Sont également regroupés dans cette catégorie les cercles concentriques[529] décorant toute la surface des fusaïoles, ainsi que plusieurs dessins rappelant les « graffiti » et autres « potmarks ». Le motif le plus souvent emprunté à ce genre iconographique est celui de l'autel schématisé, représenté grâce à une sorte de « Y » inversé correspondant au trépied et à une ou plusieurs barres horizontales montrant le plateau de la table. Sur les céramiques, ce motif basique est souvent surmonté d'un autre élément – vase, sphère, signe *ankh*, table d'offrande, etc.[530], mais le manque de place disponible sur les fusaïoles le réduit toujours à sa plus simple expression. On le reconnaît sur des outils provenant de Méroé et Mouweis[531].

- Motifs géométriques divers, non identifiés : sont listés sous cette appellation toutes les fusaïoles ornées de motifs géométriques divers, comme les flèches rayonnantes (Abou Geili[532]), les frises de losanges (Abou Geili, Saqadi, Mouweis[533]) et les rectangles hachurés (Abou Geili, Méroé[534]). Plusieurs fusaïoles d'Abou Geili et Saqadi montrent aussi un décor géométrique couvrant toute la surface supérieure et composé de triangles

[529] Outils n°596, 620, 711 (Méroé) et 830 (Mouweis).
[530] DUNHAM, D., "A Collection of Pot-Marks from Kush and Nubia", *Kush* 13, 1965, groupe IV, p. 138, groupe VIII, p. 142. ; TÖRÖK, L., "A Special group of Meroitic Property Marks from the 1st to 2nd Centuries A.D.", *MNL* 10, 1972, p. 35-44.
[531] Outils n°612, 644, 730 (Méroé), et 839 (Mouweis).
[532] Outils n° 320, 324.
[533] Outils n°367, 378, 807, 838.
[534] Outils n°314, 318, 375.

hachurés disposés en bandes entre des incisions linéaires horizontales[535]. Ces compositions de triangles hachurés s'inscrivent dans le vocabulaire décoratif développé sur les céramiques de traditions africaines.

- Motifs cruciformes, base triangulaire [Pl. 12a] : ce même répertoire est fréquemment mis à contribution dans le décor des fusaïoles portant des motifs cruciformes caractéristiques, construits à l'aide de deux triangles connectés par la pointe dont l'intersection est barrée par un fin rectangle. Des variantes de ce motif montrent 4 triangles disposés en croix, les pointes vers le centre, ou bien articulées sur les angles d'un carré central. La surface des triangles est fréquemment remplie de hachures, de quadrillages ou d'un petit triangle enchâssé. Particulièrement bien attesté à Abou Geili, ces dessins cruciformes apparaissent également dans le corpus de Saqadi et Méroé (*cf.* Annexe 1). Les mêmes motifs sont utilisés à travers tout le territoire méroïtique pour la décoration des céramiques[536], sous forme d'incisions[537] le plus souvent, mais aussi imprimés[538] et gravés[539]. Notons que leur présence est plutôt rattachée aux poteries de tradition africaine, montées à la main. Les compositions géométriques de triangles sont également bien représentées dans le corpus de graffiti, observés notamment à Moussawarat es-Soufra[540].

- Épis ou palmes [Pl. 8, 11]: un motif très abondamment utilisé est celui de l'épi. Il se compose d'une incision verticale flanquée de chaque côté de petits tirets obliques. En forme d'épis de blé, il pourrait, en fait, s'agir de la figuration stylisée d'un rameau de palmier[541]. Ce dessin s'observe tout le long de la période méroïtique sur des types très variés de matériel, représentés de manière réaliste ou schématique. Il apparaît tant sur

[535] Outils n°135, 309, 311, 327, 784, 786.
[536] À Méroé notamment, par exemple P.L. SHINNIE, *Meroe, A Civilization of the Sudan*, 1967, fig. 57. ; J.H. ROBERTSON et E.M. HILL, "Two Traditions or One ? New Interpretation of the Hand-made/Wheel-made Ceramics from Meroe", *in Recent Research in Kushite History*, 1999, fig. 3, p. 329. ; mais aussi à Abou Geili, O.G.S. CRAWFORD et F. ADDISON, *Abu Geili and Saqqadi and Dar el-Mek*, 1951, pl. 27, n°400/100/2.
[537] Voir par exemple le tableau des motifs incisés répertories à Méroé, P.L. SHINNIE et J.R. ANDERSON, *The Capital of Kush II*, 2004, pl. 5.5b.
[538] B.B. WILLIAMS, Meroitic Remains from Qustul, cemetery Q, Ballana, cemetery B and a Ballana settlement, vol. 2, 1991, pl. 45.
[539] DUNHAM, D., "A Collection of Pot-Marks from Kush and Nubia", *Kush* 13, 1965, groupe VI, p. 141, groupe IX, p. 143.
[540] Voir par exemple les graffiti 304_301E/7/3 et 301_302/5/12, Mussawarat Graffiti Archives [consultées en ligne le 03.03.2015, http://musawwaratgraffiti.mpiwg-berlin.mpg.de].
[541] L. TÖRÖK, "Meroitic Painted Pottery : Problems of Chronology and Style", *BzS* 2, 1987, p. 78.

des hydries peintes nubiennes des derniers siècles avant notre ère[542] que sur des reliefs sculptés à caractère funéraire des périodes suivantes[543]. La version schématique du rameau de palmier, telle qu'utilisée sur les fusaïoles, est fréquemment peinte sur les bols en céramique fine de l'époque classique, notamment dans le corpus de Méroé[544]. Elle peut aussi être utilisée en semis de petits motifs estampés[545] ou bien imprimée au peigne sur des jarres de tradition africaine[546]. La signification funéraire de ce symbole est clairement exprimée dans les scènes sculptées, et son rôle apotropaïque est également illustré par certaines représentations montrant de petites croix *ankh* pendant des feuilles[547]. Le motif est récurent sur les fusaïoles en céramique. Il apparaît en Nubie à Gaminarti[548], dans la Gezira à Abou Geili et Saqadi, et bien sûr très largement dans l'île de Méroé à el-Hassa, Mouweis, Hamadab et Méroé (voir Annexe 1). Il peut être utilisé seul, répété plusieurs fois, ou accompagné d'autres symboles comme la table d'offrandes.

- Hachures [Pl. 9] : les hachures incisées sont communément employées pour le décor des fusaïoles. Elles peuvent être simplement réparties en petits groupes ou bien former des bandes traversant toute la surface supérieure de l'outil. Leur organisation privilégiée est l'alternance de groupes de 3 ou 4 petites hachures, disposées verticalement puis horizontalement. Les frises de rayures, incisées ou imprimées au peigne, droites ou obliques, décorent très fréquemment les céramiques méroïtiques, notamment le long de la lèvre et du col des bols, jarres et bouteilles[549].

- Triangles rayonnants [Pl. 12b]: ce motif s'inscrit dans la continuité des décors géométriques évoqués précédemment, appartenant au répertoire ornemental des poteries de tradition africaine. Sur les fusaïoles, il prend la forme d'une série de triangles

---

[542] *Ibid.*, p.98, fig. 12. ; *Id.*, "Upper Egyptian Pottery Wares with Hellenistic Decoration and their Impact on Meroitic Vase Painting", *in Hommages à Jean Leclant, vol. 2,* 1994, p. 380.
[543] Voir certaines scènes des chapelles funéraires des pyramides royales de Méroé Nord, par exemple sur le mur Est du second pylône de Beg. N.11, S.E. CHAPMAN et D. DUNHAM, *Decorated Chapels of the Meroitic Pyramids at Meroe and Barkal,* 1952, pl. 8B. Autres supports funéraires : tables d'offrandes et jambages de porte, voir occurrences listées dans AHMED ABUELGASIM ELHASSAN, *Religious Motifs in Meroitic Painted and Stamped Pottery,* 2004, p. 15.
[544] L. TÖRÖK, *Meroe City, an Ancient African Capital, part II, Figures and Plates,* 1997, fig. 67 (196-2), fig. 133 (X-69 et X-72), fig. 134 (X-75 et X-81).
[545] *Ibid.*, fig. 86 (197 n°88).
[546] P.L. SHINNIE et J.R. ANDERSON, *The Capital of Kush II,* 2004, pl. 5.5d, type B34.
[547] L. TÖRÖK, *op. cit.*, 1997, fig. 71 (191-9).
[548] Outil n°522.
[549] R. DAVID, *La céramique funéraire de l'époque méroïtique. Recherche à partir de deux sites de Moyenne Nubie (Saï et Sedeinga),* thèse de doctorat non-publiée, Université Paul Valéry-Montpellier 3, 2012, p. 97, 100.

rayonnants autour de la perforation centrale, la pointe tournée vers le centre. L'intérieur des triangles est rempli de hachures, d'un quadrillage, de triangles enchâssés ou de points imprimés. Ce type de décoration est particulièrement attesté dans la Gezira, surtout à Abou Geili, où elle orne également la panse d'une coupe incisée[550].

- Zigzags [Pl. 10b, 12b] : les motifs de zigzag sont dessinés grâce à la superposition de lignes brisées constituées d'incisions obliques. C'est la céramique sub-saharienne qui fournit encore une fois les meilleurs parallèles iconographiques, tant sur les pots incisés qu'imprimés[551].

- Motif en « F » [Pl. 8] : nous avons choisi d'isoler un groupe de motifs linéaires dont l'élément de base est une figure ressemblant à la lettre F, formée d'un trait vertical flanqué sur une extrémité de deux traits horizontaux. Plusieurs variations sont connues : la première montre deux « F » disposés dos à dos et la seconde tête-bêche, de sorte que les signes partagent la même ligne verticale. Ils peuvent également être utilisés seuls et/ou en conjonction avec d'autres motifs. On reconnaît ces variantes à Abou Geili, Méroé, el-Hassa, Mouweis et Hamadab (voir Annexe 1), ainsi qu'à Gaminarti[552] et el-Kadada[553]. L'exemplaire d'el-Hassa ainsi que deux autres provenant de Méroé[554], présentent une version particulière où les motifs en « F » sont associés à des groupes de points imprimés disposés en grappes triangulaires. Ce décor apparaît souvent sur les céramiques de tradition africaine de la fin du 1er siècle et du 2ème siècle de notre ère[555], où il comporte même parfois des restes de pigments rouges dans les incisions, comme sur la fusaïole d'el-Hassa. Les points imprimés disposés en triangles sont quant à eux un motif récurent des grandes céramiques tournées de stockage découvertes sur le même site[556]. Il s'agit sans doute d'une représentation stylisée d'une grappe de raisin. Pour cette raison, le motif en « F » est souvent identifié au monde végétal.

- Motif en « Y » : plusieurs fusaïoles d'el-Hassa et de Méroé portent un petit motif baptisé ici motif en « Y » car dessiné à l'aide de deux incisions attenantes, l'une plus

---

[550] O.G.S. CRAWFORD et F. ADDISON, *Abu Geili and Saqqadi and Dar el-Mek*, 1951, pl. XXXVIII.B4.
[551] Voir par exemple les tableaux récapitulatifs des décors de Méroé, P.L. SHINNIE et J.R. ANDERSON, *The Capital of Kush II*, 2004, pl. 5.5a, c et d.
[552] Outil n°522.
[553] Outil n°517.
[554] Outils n°477 (el-Hassa), 605 et 732 (Méroé).
[555] Marie Evina, communication personnelle.
[556] Marie Evina, communication personnelle.

courte que l'autre. Ce tracé est groupé par paire ou associé aux symboles de la table d'offrande, de la palme ou de l'œil. En l'absence de matériel comparatif, céramique ou autre, son interprétation demeure impossible à déterminer.

Motifs incisés – Figurés :

Comparativement, les décors incisés figurés sont bien plus rares sur l'ensemble du corpus que les compositions abstraites.

- Croissant et symbole [Pl. 11b] : ce motif est formé d'un croissant de lune horizontal sur lequel est posé un symbole. Sur les fusaïoles, il s'agit de trois éléments verticaux terminés par un point, et donnant à l'ensemble l'aspect d'un bateau, ou bien d'un motif *ankh* stylisé ou du signe *nṯr*. La version combinant le croissant au signe *ankh* est de loin la mieux connue, puisqu'elle apparaît sur la céramique peinte et estampée[557], ainsi que sur les graffiti de Moussawarat es-Soufra[558] et sous la forme d'amulette[559].

- Oiseaux [Pl. 9, 13b] : plusieurs fusaïoles provenant d'Abou Geili, d'el-Hassa, d'Hamadab et de Méroé sont décorées de motifs d'oiseaux, rappelant l'oie du hiéroglyphe égyptien *s3*. Connu sur plusieurs céramiques peintes de Nubie[560], il s'observe quasiment à l'identique gravé sur certaines céramiques (« *potmark* ») où il sert vraisemblablement de marque de propriété[561]. Les murs des temples de Moussawarat es-Soufra portent également quelques graffiti similaires[562].

- Œil [Pl. 9, 13d] : ce motif est celui qui revient de manière la plus fréquente sur les fusaïoles d'el-Hassa, mais il est aussi attesté à Méroé où il est souvent accompagné de tables d'offrandes ou de motifs en épi, et à Hamadab (voir Annexe 1). Il se compose d'un élément central ovale, dessiné d'un seul geste ou bien réalisé avec une incision supérieure droite et une incision inférieure courbe, et comportant un point imprimé en

---

[557] D.N. EDWARDS, *A Meroitic Pottery Workshop at Mussawarat es-Sufra*,1999, pl. III, 793. ; AHMED ABUELGASIM ELHASSAN, *Religious Motifs in Meroitic Painted and Stamped Pottery*, 2004, p. fig. 3, p. 132. ; R. DAVID, *La céramique funéraire de l'époque méroïtique. Recherche à partir de deux sites de Moyenne Nubie (Saï et Sedeinga)*, thèse de doctorat non-publiée, Université Paul Valéry-Montpellier 3, 2012, p. 116.

[558] P. WOLF, „Arbeitsbericht über die Dokumentation der Sekundärbilder und Sekundärinschriften von Mussawwarat es Sufra", *MittSAG* 9, 1999, fig. 11a-c, p. 50.

[559] Voir par exemple le spécimen mis au jour à Sedeinga, C. RILLY et V. FRANCIGNY, « Excavations at Sedeinga. A New Start », *SudNub* 14, 2010, colour plate XXIV.

[560] L. TÖRÖK, "Meroitic Painted Pottery : Problems of Chronology and Style", *BzS* 2, 1987, p. 86, fig. 59-61.

[561] D. DUNHAM, "A Collection of Pot-Marks from Kush and Nubia", *Kush* 13, 1965, p. 138, n°7.

[562] Voir par exemple le graffito 304_301W.065, Mussawarat Graffiti Archives [consultées en ligne le 03.03.2015, http://musawwaratgraffiti.mpiwg-berlin.mpg.de].

son centre. Le motif est complété par une courte incision droite disposée un peu plus haut. Difficilement reconnaissable, il nous semble correspondre à un œil, inspiré de l'œil *oudjat*, et fortement stylisé sur ce type de support. Nous y distinguons le contour de l'œil, la pupille et le sourcil. Cette identification pourrait être supportée par la seconde forme attestée de ce motif, qui montre une sorte de petite poignée à une extrémité de l'ovale et qui correspondrait aux petites plumes qui ornent le coin de l'œil du faucon, et à leur représentation stylisée dans le motif traditionnel de l'œil *oudjat* égyptien[563]. Le motif de l'œil, stylisé ou non, est employé dans les décors de céramiques[564], mais jamais à notre connaissance de manière si schématisée.

- Soleil : le motif du soleil, composé d'un cercle central entouré d'encoches, n'apparaît qu'à Abou Geili et Méroé (Annexe 1). Le même dessin est gravé sur certaines poteries d'Abou Geili et de Djebel Moya[565].

- Table d'offrandes ou autel [Pl. 9, 12a, 13e]: les motifs représentant de façon stylisée des tables d'offrandes et autres autels sont bien attestés de la Gezira à l'île de Méroé (voir Annexe 1). La forme habituelle du motif est composée d'un rectangle central, marqué d'une incision droite en son centre, et flanqué en haut et en bas de deux petits tirets verticaux. On peut y reconnaître une table d'offrandes « vue de haut », avec la partie centrale portant les dépôts et libations, et les rigoles latérales permettant de faire s'évacuer les liquides. Sur la céramique peinte et estampée, ce même modèle de table d'offrandes est souvent représenté avec une rigole en bas et surmonté par les cornes hathoriques[566]. Peut-être par manque de place, ou par soucis de simplification, ce motif ne comporte jamais de cornes hathoriques quand il est employé sur les fusaïoles. À el-Hassa, le dessin est clairement incisé, mais le site d'Abou Geili a livré quelques fusaïoles et un tampon montrant qu'il pouvait également être estampé[567]. Un autre motif appartenant au vocabulaire des tables d'offrandes est celui de l'autel acrotère, figuré sur

---

[563] J.-P. CORTEGGIANI, L'Égypte ancienne et ses dieux, dictionnaire illustré, 2007, p. 384.
[564] On trouve quelques représentations de l'œil *oudjat* sur les céramiques peintes de Nubie, comme à Karanog (C.L.WOOLLEY et D.R. MACIVER, *Karanog: The Romano-Nubian cemetery*, 1910, pl. 48, n° 8309), Qoustoul (B.B. WILLIAMS, *Meroitic Remains from Qustul, cemetery Q, Ballana, cemetery B and a Ballana settlement*, 1991, fig. 105b, p. 280, fig. 195b, p. 360, pl. 31.b), et Méroé (L. TÖRÖK, *Meroe City, an Ancient African Capital*, part II, 1997, fig.138, X-148) par exemple.
[565] O.G.S. CRAWFORD et F. ADDISON, *Abu Geili and Saqqadi and Dar el-Mek*, 1951, p. 90, pl. XLVIII.A6.
[566] J. GARSTANG, A.H. SAYCE et F.LI. GRIFFITH, *Meroe, the City of the Ethiopians*, 1911, pl. XLII.1, pl. XLVII. ; AHMED ABUELGASIM ELHASSAN, *Religious Motifs in Meroitic Painted and Stamped Pottery*, 2004, fig. 3, p. 138. D. Dunham le relève également sous forme de gravure, D. DUNHAM, *op. cit.*, *Kush* 13, 1965, p. 142, groupe n°7, n°7e.
[567] O.G.S. CRAWFORD et F. ADDISON, *Abu Geili and Saqqadi and Dar el-Mek*, 1951, pl. XLI, B5.

une unique fusaïole d'el-Hassa[568]. Cette fois, l'autel est représenté de face, avec sa base, la table, le dépôt circulaire au centre, et les acrotères latéraux. De petits autels similaires sont attestés sur des objets en céramique fine, à Méroé[569] par exemple, où l'autel apparaît surmonté d'un disque et de sceptres *ouas*. Terminons par la figuration de l'autel à cornes, hypothétiquement reconnu à Méroé[570] et Hamadab. Sa représentation suit le même dessin que les autels gravés et peints repérés sur les céramiques[571].

- Signes égyptiens : nous regroupons dans cette catégorie les motifs clairement inspirés de signes égyptiens mais utilisés sur les fusaïoles de façon expérimentale et ne comptant que des hapax. Sont attestés : un disque solaire ailé, un oiseau à longues pâtes jouxtant un signe *ankh*, ainsi que des signes apparentés au sceptre *ouas*[572].

- Motif végétal – floral : les motifs floraux sont rares et souvent difficiles à identifier. Les exemples les plus clairs, provenant d'Abou Geili, montre une fleur quadrilobée et une feuille d'acanthe (?)[573]. D'autres motifs floraux, comportant un bouton ovale pointu flanqué d'un ou deux tirets représentant les feuilles, pourraient correspondre à une version simplifiée du dessin de la plante de sorgho.

- Motif végétal – sorgho [Pl. 9, 13c]: la plante de sorgho est figurée de façon notable dans le corpus de fusaïoles, sous plusieurs formes plus ou moins élaborée. Sa version la plus simple représente l'épi de sorgho, sorte de grosse grappe remplie de petits grains, par un ovale pointu renfermant un semis de petits points imprimés. La variante complète du motif se compose d'une longue tige feuillue courbée sous le poids des dernières feuilles et de l'épi chargé de graines. Le sorgho (*sorghum bicolore*) était une plante capitale pour la subsistance des populations méroïtiques, et il n'est pas étonnant de la voir devenir un symbole clé de l'iconographie. Ces épis apparaissent fréquemment dans les représentations royales[574], mais aussi sur les céramiques qui montrent l'épi seul ou la plante complète, dans des décors peints[575] ou des semis de petits motifs estampés[576].

---

[568] Outil n°497.
[569] L. TÖRÖK, *Meroe City, an Ancient African Capital, part II, Figures and Plates,* 1997, fig. 98.286/7/115.
[570] Outil n°592.
[571] D. DUNHAM, "A Collection of Pot-Marks from Kush and Nubia", *Kush* 13, 1965, p. 143, n°9.2 et 9.5
[572] Outils 32, 114, 489 et 491.
[573] Respectivement outils n°98 et 123.
[574] Par exemple sur le relief rupestre du souverain Shorkaror, où le roi reçoit des épis de sorgho du dieu (G.O. WHITEHEAD et F. ADDISON, « Meroitic Remains », *SNRec* 9, 1926, fig. 1, p. 51-52).
[575] Par exemple à Méroé (L. TÖRÖK, *Meroe City, an Ancient African Capital,* 1997, fig. 69, 84 et 131.), à Moussawarat es-Soufra (D.N. EDWARDS, *A Meroitic Pottery Workshop at Mussawarat es-Sufra,* 1999, pl.

Motifs imprimés – Abstraits :

- Lignes rayonnantes [Pl. 11a] : cette catégorie regroupe les très nombreuses fusaïoles ornées de lignes rayonnantes couvrant toute la surface supérieure de l'objet autour de la perforation centrale. Ces lignes sont le plus souvent imprimées à l'aide d'une petite baguette ou brindille.

- Points ou cercles [Pl. 11a]: sont listés dans ce groupe toutes les fusaïoles ornées de points imprimés, réalisés en enfonçant dans l'argile l'extrémité d'une fine tige, ainsi que celles décorées de cercles, imprimés grâce à un tampon spécifique ou avec une tige creuse (de roseau par exemple). Mentionnons également une composition ornementale particulière, alternant lignes séparatrices et estampes de cercles concentriques. Surtout représenté dans la collection d'Abou Geili, ce motif est à mettre en parallèle avec un tampon à l'intaille identique provenant du même site[577]. Il est également employé pour la décoration de céramiques fines estampées, notamment à Moussawarat es-Soufra, Hamadab et Méroé[578].

- Motifs géométriques dans carré [Pl. 12a] : les motifs géométriques contenus dans un carré (croix, ligne unique diagonale ou plus rarement groupe de 3 lignes verticales) sont utilisés sur le pourtour de fusaïoles à Abou Geili et Méroé. Ils sont disposés simplement en une bande ou intercalés entre des lignes séparatrices. Ce type de motifs est largement représenté sur les graffiti de Moussawarat es-Soufra[579], particulièrement la version cruciforme. Le même tracé apparaît également gravé, estampé ou peint sur différents récipients, simple ou posé sur le trépied d'un autel stylisé[580]. Ces différentes attestations indiquent que le carré constitue la forme simplifiée du motif de la table d'offrande.

IX, XIII), ou encore à Berber (MAHMOUD SULEIMAN BASHIR et R. DAVID, *MittSag* 22, 2011, p. 125, fig. 3, p. 126, fig. 4.).

576 D. DUNHAM, *The West and South Cemeteries at Meroe*, 1963, p. 339, fig. C.24 (22-2-316).

577 O.G.S. CRAWFORD et F. ADDISON, *Abu Geili and Saqqadi and Dar el-Mek*, 1951, pl. XLI, B4.

578 D.N. EDWARDS, *A Meroitic Pottery Workshop at Mussawarat es-Sufra*,1999, pl. X, 850, pl. XI, 856. ; A., DITTRICH, „Meroitische und spätmeroitische Keramik aus Hamadab", *MittSAG* 14, 2003, fig. 7, p. 88. ; L. TÖRÖK, *Meroe City, an Ancient African Capital*, 1997, fig. 98.286/7/162.

579 Voir par exemple les graffiti 302_301.290, 302_301.372, 302_301.196, 304_301E.144, 304_302W.018, 304_301W.397 et 304_301W.152, Moussawarat Graffiti Archives [consultées en ligne le 03.03.2015, http://musawwaratgraffiti.mpiwg-berlin.mpg.de].

580 D. DUNHAM, "A Collection of Pot-Marks from Kush and Nubia", *Kush* 13, 1965, p. 142, n°7b et 7c. ; L. TÖRÖK, *Meroe City, an Ancient African Capital*, 1997, fig. 86.63, fig. 97.139, fig. 116, 1000-5, fig. 139-X-180 ; B.B. WILLIAMS, *Meroitic Remains from Qustul, cemetery Q, Ballana, cemetery B and a Ballana settlement, vol. 1*,1991, fig. 80.a, p. 258. Un tampon d'estampage découvert à Méroé-ville montre le même carré barré d'une croix (P.L. SHINNIE et R. BRADLEY, *The Capital of Kush I*, 1980, n°928).

Le motif cruciforme apparaît aussi contenu dans un cercle sur les fusaïoles et les céramiques estampées d'Abou Geili[581].

Motifs imprimés – Figurés :

- Symboles [Pl. 13a] : cette catégorie rassemble toutes les fusaïoles décorée de symboles à valeur religieuse ou apotropaïque, estampés de manière linéaire, en alternance avec des lignes séparatrices ou en semis. On note l'utilisation de motifs connus par ailleurs dans les décors incisés, comme la table d'offrande/autel et le disque solaire[582]. Un objet porte également la représentation d'un vase à libation[583], et un autre celle de svastikas[584]. Ce motif apparaît aussi incisé sur une fusaïole de Méroé[585]. Cependant, le symbole le plus usité demeure celui du nœud *sꜣ*, illustré sur au moins 9 objets d'Abou Geili[586] et 1 de Méroé[587]. Un tampon d'estampage découvert à Abou Geili porte d'ailleurs la même intaille[588]. Tous ces motifs possèdent une valeur symbolique forte dans la religion méroïtique, liée à la protection et la vie dans l'au-delà. De ce fait, ils figurent de manière proéminente sur les céramiques peintes et estampées de nombreux sites, aussi bien urbains que funéraires et sur tout le territoire kouchite[589].

- Rosette ou étoile : le dernier motif, lui aussi très largement représenté sur la céramique fine, se compose d'une rosette ou d'un élément floral quadrilobé, ou bien de petites étoiles à 5 branches. Les variations adoptées par ces ornements sont multiples tant sur les fusaïoles que les céramiques[590]. À Abou Geili, les tessons de céramique estampée montrent aussi des rosettes, mais à pétales multiples[591].

---

[581] Outils n°178, 181 et 191, ainsi que sur les fragments de céramiques fines O.G.S. CRAWFORD et F. ADDISON, *Abu Geili and Saqqadi and Dar el-Mek*, 1951, pl. XL, B1,3,5.
[582] Voir Annexe 1. Les tables d'offrandes, de plusieurs types sont relevées sur les outils n°97 et 159.
[583] Outil n°174.
[584] Outil n°183.
[585] Outil n°634.
[586] Outils n°10, 51, 72, 95, 97, 99, 105, 155, 161. D'autres impressions de formes identiques sont illisibles.
[587] Outil n°687.
[588] O.G.S. CRAWFORD et F. ADDISON, *Abu Geili and Saqqadi and Dar el-Mek*, 1951, pl. XLI, B2.
[589] La liste de ces attestations serait trop longue et dépasserait notre propos. Se référer au catalogue établi par AHMED ABUELGASIM ELHASSAN, *Religious Motifs in Meroitic Painted and Stamped Pottery*, 2004, fig. 3, p. 136-137. Des exemples de bols estampés de nœuds *sꜣ* sont notamment attestés à Méroé (L. TÖRÖK, *Meroe City, an Ancient African Capital*, 1997, fig.86.71-72, fig. 116.907-908.), Hamadab (A., DITTRICH, „Meroitische und spätmeroitische Keramik aus Hamadab", *MittSAG* 14, 2003, p. fig. 7, p. 88.) et Moussawarat (D.N. EDWARDS, *A Meroitic Pottery Workshop at Mussawarat es-Sufra*,1999, pl. X.). La svastika est moins commune (L. TÖRÖK, *Meroe City, an Ancient African Capital*, 1997, fig.86.197/42,75.).
[590] Exemples : Motif floral quadrilobé : voir notamment les versions estampées et peintes relevées à Méroé (*Ibid.*, fig.90.17, fig. 104.79, fig. 111.985-3.). Étoile à 5 branches : B.B. WILLIAMS, *Meroitic Remains from Qustul, cemetery Q, Ballana, cemetery B and a Ballana settlement, vol. 1*,1991, fig. 207k, p. 310.
[591] O.G.S. CRAWFORD et F. ADDISON, *Abu Geili and Saqqadi and Dar el-Mek*, 1951, pl. XL, B8,17. Voir également L. TÖRÖK, *op. cit.*, fig. 99.286/7-86.

L'ensemble de ce catalogue iconographique regroupe une vaste quantité de motifs différents, certain acceptant de nombreuses variations. Les corpus de chaque site comptent toujours un répertoire étendu, sans qu'aucune catégorie de motif ne domine les autres. Au plus pouvons-nous remarquer le goût pour le dessin en œil *oudjat* dans l'île de Méroé et particulièrement à el-Hassa, ainsi que la prédilection pour les triangles rayonnants et zigzags dans la Gezira. Ailleurs, aucun motif n'est représenté à plus de 13 % de l'assemblage total (fig. 17).

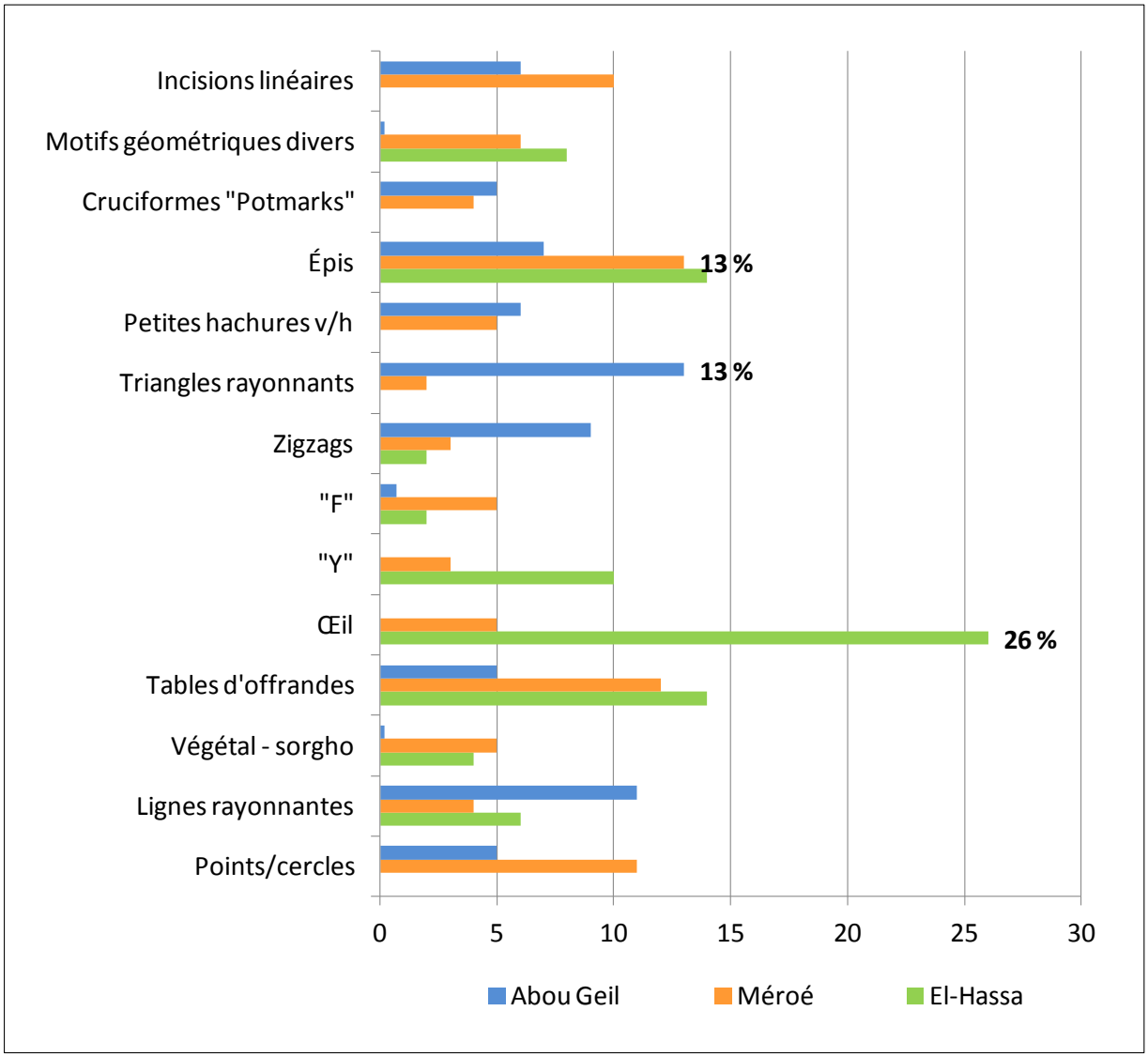


Fig. 17. *Répartition des motifs les plus usités pour les sites d'Abou Geili, Méroé et el-Hassa (diagramme E.Y.).*

Observons également que les motifs imprimés figurés ne sont attestés que sur le site d'Abou Geili, sans qu'il soit possible de trouver une autre explication que celle des aléas archéologiques. Les potiers de Méroé et Hamadab possédaient pourtant les poinçons

décorés nécessaires à la fabrication rapide et aisée de fusaïoles estampées. Cet argument nous amène à considérer le contexte de fabrication des fusaïoles, qui à Abou Geili semble s'inscrire du moins partiellement dans la manufacture de céramiques estampées. Faut-il pour autant considérer le reste de la production comme exclusivement domestique ? Plusieurs fusaïoles furent mis au jour dans des zones artisanales de fours de potiers (à Méroé dans le secteur M620[592] et à Mouweis dans le secteur Fa[593]), ce qui pourrait confirmer la fabrication en série d'une partie des fusaïoles par des artisans plutôt que par les fileurs eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, le corpus des fusaïoles en terre cuite fait pleinement usage du répertoire iconographique développé sur tous les média, particulièrement sur la céramique avec qui il partage le même matériau de base. Nous y reconnaissons tant les motifs récurrents de la céramique fine, notamment de l'époque tardive[594], que le vocabulaire décoratif des céramiques de tradition africaine, caractérisé par la répétition de panneaux combinant triangles, zigzags, losanges et hachures[595]. La diversité décorative des fusaïoles méroïtiques témoigne de la place privilégiée de ces petits outils dans la vie quotidienne et de l'importance que revêtaient les activités de filage.

C. Les caractéristiques des fils méroïtiques

Concluons cette partie consacrée au filage par une présentation générale de son produit : le fil. Que devient-il une fois filé et quelles en sont les caractéristiques ? Une fois sorti du fuseau, le fil était assemblé en grosses pelotes, dont nous connaissons plusieurs exemples en provenance de Qasr Ibrim et Serra Est. Le premier établissement livra 7 pelotes de fil de coton, à mettre en relation avec le tissage pratiqué dans le temple d'Isis[596], ainsi que deux autres exemplaires découverts dans la Rue de la Taverne[597]. Enfin, deux pelotes de fils de laine furent mises au jour dans la tombe 93 du cimetière 25 de Serra

[592] Outils n°579-588, 722-724. L. TÖRÖK, *Meroe City, an Ancient African Capital,* 1997, p. 173-174.
[593] Outils n°822-828. Marie Millet, communication personnelle.
[594] Marie Evina, communication personnelle.
[595] M. EVINA, M., « Une double tradition céramique », *in Méroé, Un empire sur le Nil,* 2010, p. 111.
[596] B.N. Driskell, N.K. Adams et P.G. French, " A newly discovered temple at Qasr Ibrim preliminary report", *ANM* 3, 1989, p. 29.
[597] Voir fiche T554, W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013, p. 218.

Est[598] [Pl. 14a]. À notre connaissance, une seule bobine est rapportée dans la bibliographie. Il s'agit d'un objet de Méroé en argile crue portant encore plusieurs fragments de fils de coton[599]. Cette utilisation est également proposée de manière hypothétique pour plusieurs objets de Mouweis en terre cuite, tubulaires et percés[600]. La quasi-inexistence des bobines est complètement justifiée par la constitution de grands écheveaux et pelotes pour le stockage des longueurs destinées au tissage, et par l'utilisation probable de bâtonnets de bois pour enrouler les autres fils.

1. Sens de torsion

Les pelotes conservées, tout comme l'ensemble du corpus textile méroïtique, montre la domination générale des fils de torsion « S ». Cette appellation commode désigne le sens de torsion du fil, qui correspond au mouvement de rotation imprimé au fuseau lors du filage.

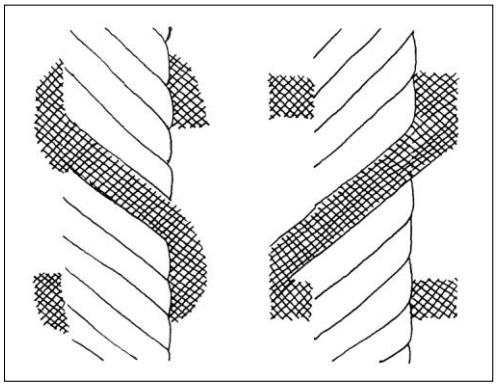


Fig. 18. *Sens de torsion des fils. [reproduit à partir* de Ancient Textiles from Nubia, *1979, fig. 1, p. 38.]*

Si le fuseau tourne dans le sens contraire des aiguilles d'une montre, les fibres seront tordues en « S » : tenu verticalement, le fil montre les spirales obliques des fibres allant dans la même direction que la ligne oblique de la lettre S (fig. 18). Au contraire, un fuseau lancé dans le sens des aiguilles d'une montre produit quant à lui des fils tordus en « Z ».

Le sens de torsion des fils textiles est un élément important dans la caractérisation d'une production : il ne dépend pas des préférences personnelles de tel ou tel fileur mais d'une convention relativement stricte héritée de siècles de pratique[601]. À l'époque romaine, on distingue ainsi de très larges zones culturelles dominées par la production de fils en « Z », comme l'Europe, l'Anatolie et l'Inde, de la tradition de filage en « S » caractéristique de l'Égypte pharaonique[602]. Cette préférence s'explique principalement par le sens de torsion

[598] T592. *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 62.
[599] Outil n°905, non décrite ou illustrée.
[600] Proposition d'Élisabeth David, communication personnelle.
[601] J.-P. WILD, *Textiles in Archaeology*, 1988, p. 29.
[602] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 66-67.

naturelle en « S » des fibres de lin, mais aussi par l'inclinaison naturelle d'un fileur droitier muni d'un fuseau à fusaïole haute, comme en Égypte et au Soudan. Cette reconnaissance des qualités naturelles des fibres de lin explique en partie la qualité et la solidité des étoffes égyptiennes. Le filage en « S » observé sur les tissus méroïtiques trouve donc son origine dans les pratiques du filage du lin en vallée du Nil. Cette tradition fût naturellement appliquée par la suite au coton.
Dans ce cadre, le sens de torsion du fil est utile pour repérer d'éventuelles importations textiles[603].

Sur l'ensemble des 939 fiches que compte notre corpus, nous ne pouvons isoler que 13 exemples de fils tordus en « Z », dont 9 appartiennent clairement à des textiles luxueux originaires d'Égypte ou du Moyen Orient. Il s'agit d'une cape romaine, de tapis et de tissus employés pour l'ameublement (tentures ou housses de coussin ?), toujours fabriqués en laine et/ou lin et découverts en Basse Nubie[604]. Les 4 autres textiles comptent un tissu en lin filé en fils « Z » et « S », un tissu en fibres végétales de kapok, un en poils de chèvre et un en coton. La diversité de cet échantillonnage limité ne permet aucune conclusion. Il nous paraît plus prudent de considérer chaque spécimen comme une exception ou une expérimentation liée au traitement de fibres inhabituelles.

La prédilection pour le filage en « S », marquée sur l'ensemble du territoire méroïtique, s'est maintenue de manière constante jusqu'à une période récente. Elle est notamment visible sur des étoffes en coton de production locale découvertes dans les niveaux ottomans de Qasr Ibrim. Cette tradition autochtone y rencontre les nombreux textiles importés d'Égypte et tissés de manière industrielle avec des fils de torsion « Z »[605].

2. Calibre et degré de torsion

Cela s'entend, le calibre des fils n'est pas uniforme sur l'ensemble du corpus et dépend en partie de la nature et de la qualité des fibres employées. De manière générale cependant, les fileurs méroïtiques font preuve de compétence et de régularité [Pl. 14b][606].

[603] Voir Chap. 3, IV. Il serait pour autant exagéré et imprudent d'en faire une règle absolue identifiant indubitablement l'origine exogène d'une pièce.
[604] Fiches T484, 163, 247, 919, 288, 603, 645, 211, 464.
[605] N.K. ADAMS, "Political Affinities and Economic Fluctuations: the Evidence from Textiles", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 204.
[606] *Late Nubian Textiles*, p. 14.

L'uniformité des fils est visible aussi bien à l'intérieur d'une même étoffe que sur l'assemblage global d'un site. La nécropole de Karanog notamment, qui correspond à une période et une population circonscrites aux hauts-dignitaires nubiens des IIe et IIIe siècles de notre ère, nous offre un corpus particulièrement homogène. Par comparaison avec les autres textiles nubiens observés, les pièces de Karanog identifiées comme vêtements montrent l'utilisation de fils plus fins, mesurant en moyenne 0,5 mm de diamètre et parfois même moins en système trame (0,2-0,3 mm)[607].

La construction d'une chaîne solide répond d'une nécessité technique imposée par le métier à tisser à poids, dont les fils de chaîne doivent porter toute la tension. Cet impératif matériel mena à la production de fils différents : certains très robustes et assemblés en écheveaux en vue de la construction d'une chaîne textile, d'autres plus souples et montés en bobines pour la trame. Au Soudan et en Nubie, l'usage de fils de chaîne de calibre plus conséquent que la trame est observé sur certains textiles[608], mais rarement de façon très flagrante [Pl. 14c-d]. Les méroïtes semblent avoir répondu à cette contrainte par le filage de fils très tordus et serrés. La méthode est très simple puisqu'elle consiste à prolonger le mouvement rotatif du fuseau jusqu'à ce que la torsion du fil soit telle qu'elle incite ce dernier à s'enrouler sur lui-même[609]. Les fibres ainsi assemblées sont solidement arrimées les unes aux autres et forment un fil résistant mieux aux cassures. Cette qualité des fils méroïtiques fût notée de manière récurrente à Qasr Ibrim, notamment dans des tissus alliant une chaîne de coton à une trame de fils de laine[610]. La laine, surtout dans les portions en tapisserie colorée, est filée de manière bien plus lâche. En revanche, dans le cas de textiles entièrement fabriqués en coton, la trame montre elle aussi des fils à torsion forte[611]. Quand celle-ci est vraiment excessive, les fils s'intègrent difficilement dans une toile homogène et fluide, jusqu'à parfois créer un effet crêpé[612].

---

[607] Mesures correspondant à l'écharpe T39 et au fragment décoré T40.
[608] Voir par exemple les tissus T46 (Karanog), 678 (Saï), 666 (Aksha) et 793 (Kassinger Bahri).
[609] L'utilisation d'une fusaïole au diamètre réduit est particulièrement efficace pour la confection de fils de ce genre, puisqu'elle garantie un nombre très élevé de tours par unité de fil produit. E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 53.
[610] J.P. WILD et F.C. WILD, "Qasr Ibrim: Study Season 2009", *ATN* 49, 2009, p. 16.
[611] *Id.*, "Qasr Ibrim: Study Season 2005", *ATN* 43, 2006, p. 19. ; *Id.*, "Cotton: the New Wool Qasr Ibrim Study Season 2008", *ATN* 46, 2008, p. 4. Le même phénomène s'observe sur d'autres sites, comme à Saï (voir par exemple fiche T693b).
[612] Voir par exemple les tissus de Qasr Ibrim T308 et 444.

3. Utilisation rare de fils retors

Une autre méthode consiste à utiliser des fils retors pour former la chaîne du tissu. Ceux-ci consistent en un « fil formé par un assemblage de deux ou plusieurs bouts de fils, par une torsion inverse » de celle des fils eux-mêmes[613]. Ce procédé – le doublage – est réalisé au fuseau à main selon la même technique que pour les fils simples (filés). Au Soudan, les retors observés sont toujours construits à partir de deux fils en « S », doublés et tordus en « Z ». La même technique est très largement utilisée pour la confection de fils de couture ou de broderie, et c'est aussi un assemblage similaire à la main qui permit l'élaboration de rangées de franges dans le bas des tissus. Sept objets, clairement importés en Nubie, montrent également une chaîne de fils retors, mais tordus dans l'autre sens : en « S » à partir de filés « Z ». Il s'agit d'une cape romaine et de tapis découverts dans les tombes de Ballana, Qoustoul et Serra Est[614].

La présence de fils retors à l'intérieur de la toile même est rarement attestée dans les tissus méroïtiques. Sur l'ensemble de notre corpus, elle ne fût relevée qu'à 15 reprises. Les fils retors, dans la chaîne seule ou bien dans les deux systèmes, participent au tissage d'étoffes épaisses et solides (ré)utilisées comme linceuls dans plusieurs tombes d'Emir Abdallah, Qoustoul, Ashkeit, Gabati et Sedeinga[615]. Ils peuvent entrer dans la construction de tissus utilitaires très solides, notamment pour les sacs en poils de chèvre utilisés pour le stockage[616]. Ce sont également des fils retors qui forment la chaîne et la trame de la précieuse tapisserie de Qasr Ibrim, montrant une frise de divinités assises sur des trônes[617]. L'épaisseur du tissu, ainsi que son sujet religieux inédit, semblent indiquer l'utilisation de cette pièce pour l'ameublement, peut-être comme tenture murale. De manière générale, l'usage de fils retors est réservé aux textiles lourds dont la trame reçoit un traitement particulier impliquant l'insertion de fils supplémentaires, notamment pour la confection de couverture ou nattes en armure bouclée. Le rôle des retors est particulièrement important quand ces tissus sont en laine, fibre moins résistante à la tension que le coton. Plusieurs couvertures bouclées en laine, dont une en laine de dromadaire, provenant de Ballana, Serra Est et Qasr Ibrim[618], viennent illustrer cette adaptation technique.

---

[613] Définition du *Vocabulaire français*, Centre international d'étude des textiles anciens, 1997, p. 42. Voir Lexique.
[614] Fiches T163 (cape romaine, Ballana), 202, 208, 247, 288 (Qoustoul-Ballana), 603 et 645 (Serra Est).
[615] Fiches T146, 148 (Emir Abdallah), 155, 158 (Qoustoul), 626 (Ashkeit), 766, 767 (Gabati) et 777 (Sedeinga).
[616] Fiche T481 (Qasr Ibrim).
[617] Fiche T458 (Qasr Ibrim).
[618] Fiches T285 (Ballana), 602, 606 (Serra) et 910 (Qasr Ibrim).

L’étude des procédés de filage et l’observation de son produit, le fil, nous a montré que cette activité d’apparence si courante et facile, résulte d’une multitude de critères imposés aussi bien par la nature des matières premières que par les exigences techniques du tissage. En fin de compte, c’est le type de tissu final qui dicte les qualités requises du fil et dans son sillage le mouvement du fileur.

III. LES TECHNIQUES DE TISSAGE

Une fois la matière première transformée en fils prêts à l'emploi, l'étape capitale du tissage peut commencer. La définition la plus élémentaire du tissage le caractérise par « l'action d'entrecroiser des fils ou des fibres »[619], et recouvre les vanneries comme les tissus. Plus que des éléments d'ordre technique, c'est la nature même des matériaux utilisés qui différencie ces deux artisanats. D'une part, la vannerie fait intervenir des fibres rigides qui ont besoin pour être maniées, d'aucun soutien. Conséquemment, elles peuvent être assemblées simultanément ou bien selon deux ensembles, un fixe et un mobile s'entrelaçant sur le premier[620]. D'autre part, les textiles sont à l'inverse réalisés avec des fils souples, qui pour être entrecroisés nécessitent « l'emploi d'un cadre de tension ou de suspension »[621]. Construit dans cette seule optique, le métier à tisser constitue l'outil indispensable à la fabrication textile et son invention fût inhérente à celle des tissus[622].

Le dispositif du métier à tisser permet l'organisation et la manipulation des fils en deux ensembles, ou *nappes* [623]:

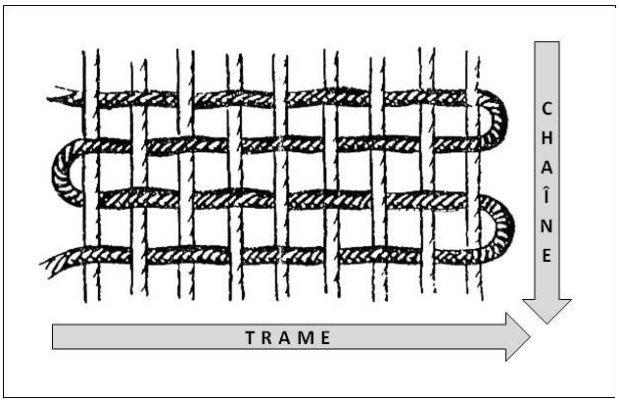


Fig. 19. *Éléments constitutifs d'un tissage. [schéma reproduit à partir de M.E. Pritchard,* A short dictionary of weaving, *1954, p. 101.]*

- Le premier est vertical et fixe, les fils étant attachés au métier et tendus dans sa longueur. Il s'agit de la *chaîne* du tissu.
- Le deuxième est horizontal et est entrelacé à angle droit sur les fils de chaîne. Ces fils sont enroulés sur une navette et mobiles. Chaque passage d'un fil à travers la largeur totale du tissu, ou *coup*, crée l'étoffe. Il s'agit de la *trame* du tissu.

[619] Définition du dictionnaire *Trésor de la langue française*, mis en ligne par le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales [http://www.cnrtl.fr].
[620] A. LEROI-GOURHAN, *L'homme et la matière*, 1971, p. 269-279.
[621] *Ibid*., p. 269.
[622] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 80.
[623] A. LEROI-GOURHAN, *op. cit*., p. 278-281.

Le rôle du métier à tisser est de maintenir la chaîne en tension et de faciliter le passage de la trame. Quelque soit le type de métier, les fils de chaîne sont répartis en deux nappes, une avant et une arrière, entre lesquelles vient se positionner un coup de trame. À chaque nouveau coup, les nappes changent de position, créant ainsi le dessus-dessous fondamental de tout tissage.

Ce sont les modalités d'assemblage de la trame à la chaîne qui caractérisent chaque pièce tissée. Comprendre un textile va alors naturellement de paire avec l'étude du métier qui permit sa construction. Dans le cadre du tissage traditionnel, une relation forte existe entre ces deux entités : le métier est remonté selon les attributs spécifiques de chaque étoffe débutée, et des traces du dispositif du métier apparaissent dans la constitution même du tissu terminé.

Au fil des siècles, plusieurs types de métier à tisser furent élaborés, permettant à chaque innovation la création d'étoffes toujours plus complexes. Il est toutefois important de noter les formidables prouesses techniques et esthétiques réalisées par les tisserands antiques sur des métiers tout à fait basiques, et ce dès le Néolithique[624]. Dans la vallée du Nil, trois sortes de métier à tisser sont attestées, dont nous présenterons ici les caractéristiques principales.

Le premier métier utilisé en Égypte est le métier à tisser horizontal, posé directement sur le sol. Cet outil figure de manière proéminente dans l'iconographie, depuis les céramiques décorées de Badari (4e millénaire av. J.-C.), jusqu'aux scènes peintes dans les tombes de la XIIe dynastie (notamment celle de Khnoumhotep à Beni Hassan)[625]. Alliées aux modèles funéraires offrant une reconstitution des ateliers de tissage[626], ces différentes représentations illustrent les composants du métier à tisser horizontal et son maniement [Pl. 15a]. Les fils de chaîne sont tendus parallèlement au sol entre deux barres de bois fixées par des piquets. La chaîne est divisée en deux nappes, une avant et une arrière, séparant les fils pairs des fils impairs. La nappe arrière est ensuite reliée fil à fil à la *barre de lisse* et isolée de la nappe avant par une barre de séparation. L'espace ainsi créé

[624] Voir par exemple les textiles néolithiques tissés aux alentours de 3000 av. J.-C. dans les cités lacustres de Suisse. E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 134-144.

[625] *Ibid*., p. 83-85. ; H.L. ROTH, *Ancient Egyptian and Greek Looms*, 1931, p. 3-14. ; G. VOGELSANG-EASTWOOD, *The Production of Linen in Pharaonic Egypt*, 1992, p. 28-29. ; *Id*., "Textiles", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, 2000, p. 277. ; B.J. KEMP et G. VOGELSANG-EASTWOOD, *The Ancient Textile Industry in Amarna*, 2001, p. 312-325. ; T. ROOIJAKKERS, "Unraveling Beni Hassan: Textile Production in the Beni Hassan Tomb Paintings", *ATN* 41, 2005, p. 2-13.

[626] Par exemple celui découvert à Deir el-Bahari dans la tombe de Meketré, XIe dynastie. H.E. WINLOCK, *Models of Daily Life in Ancient Egypt*, 1955, pl. 25-27.

s'appelle le *pas*, ou *foule*. En position normale, on parle de la *foule naturelle*. En levant la barre de lisse sur des supports de bois, la nappe arrière passe au dessus de la nappe avant et ouvre la *contre-foule*[627]. L'alternance des deux nappes de fils de chaîne constitue le mouvement central du tissage, puisque c'est dans la foule que passe le fil de trame. Le même principe, énoncé ici de manière basique pour le métier à tisser horizontal, s'observe dans tous les autres types de métier [Pl. 16b]. Les peintures de Beni Hassan montrent le métier horizontal opéré par deux femmes. Le tissage commence à la barre avant et est tassé après chaque passage de la trame par l'action d'une longue latte de bois. À mesure que l'étoffe avance, la barre de lisse est déplacée et le tissu enroulé sur la barre avant. Ce système présente l'avantage d'un métier complètement mobile : le tissage peut être commencé puis interrompu, détaché du sol et soigneusement entouré sur les éléments de bois, pour être ensuite remonté dans un autre endroit ou à un autre moment. Naturellement, ce type de structure légère ne laisse presque aucune trace archéologique.

Inversement, le métier vertical à poutres est un métier fixe, posé droit ou légèrement penché sur un mur[628]. Les fils de chaîne sont tendus entre deux poutres horizontales, l'une basse et l'autre haute, étayées par des montants verticaux. La poutre du bas prend position à l'intérieur d'une dépression creusée dans le sol ou bien sur de lourds supports en pierre (sorte de crapaudine fonctionnant toujours par paire). Le tisserand, généralement un homme, s'assied en face du métier et commence le tissu à partir du bas, en tirant au fur et à mesure de son ouvrage des longueurs de chaîne supplémentaires, enroulées sur la poutre supérieure. Le système des lisses est le même que celui observé pour le métier horizontal. Ce type de métier à tisser est attesté à partir du Nouvel Empire, par le biais de représentations iconographiques[629] et par la découverte de bases en pierre, notamment dans le village des ouvriers d'Amarna[630].

Le troisième type de métier à tisser attesté dans la vallée du Nil est le métier à poids[631]. Il s'agit d'un métier vertical, disposé de façon inclinée le long d'un mur. La

---

[627] Ce mécanisme correspond à la version la plus basique du métier. Il est possible que dans certains cas, les deux nappes aient été reliées à deux barres de lisses différentes. G. VOGELSANG-EASTWOOD, "Textiles", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, 2000, p. 277.

[628] H.L. ROTH, *Ancient Egyptian and Greek Looms*, 1931, p. 14-18. ; G. VOGELSANG-EASTWOOD, *The Production of Linen in Pharaonic Egypt*, 1992, p. 30-31. ; *Id*., "Textiles", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, 2000, p. 278-279. ; E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 113-115. Une reconstitution extensive de ce métier est proposée par B.J. KEMP et G. VOGELSANG-EASTWOOD, *The Ancient Textile Industry in Amarna*, 2001, p. 405-426.

[629] Dans les tombes de la XVIIIe dynastie, notamment celle de Thoutnefer et Neferhotep à Thèbes (TT104 et TT49), G. VOGELSANG-EASTWOOD, "Textiles", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, 2000, p. 278-279.

[630] B.J. KEMP et G. VOGELSANG-EASTWOOD, *The Ancient Textile Industry in Amarna*, 2001, p. 453-455, 465-467.

[631] M. HOFFMAN, *The Warp-weighted Loom*, 1964. ; E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 91-113.

chaîne est installée sur une barre supérieure, appelée *barre d'ensouple*, et maintenue en tension grâce à un jeu de poids, chacun attaché à un groupe de fils et respectant la division des nappes avant et arrière [Pl. 16]. Pour former la contre-foule, la barre de lisse est tirée et bloquée sur des supports latéraux. La foule naturelle est quant à elle accentuée par l'inclinaison du cadre du métier. Une barre de séparation est insérée dans la partie basse pour isoler les deux lots de poids. Le textile débute en haut du métier et peut être enroulé sur la barre d'ensouple à mesure que le travail avance. Le tisserand se place face au métier, généralement debout. À la différence des deux autres types de métier à tisser, composés uniquement de bois et de l'étoffe elle-même, le métier à poids laisse une trace archéologique de son usage, sous la forme des poids en pierre, terre cuite ou argile crue.

Historiquement, chaque métier est rattaché à une ère chronologique, géographique et culturelle. Nous l'avons vu, le métier à tisser horizontal est caractéristique de l'artisanat égyptien à partir du Néolithique jusqu'au début du Nouvel Empire. Il se développa également au Moyen Orient et en Mésopotamie pendant la même période. Au nord de la Méditerranée, la production textile est, quant à elle, réalisée sur le métier à tisser à poids, dont les premiers témoignages furent repérés en Hongrie et datés du 7e ou 6e millénaire avant J.-C.[632]. Cet outil est à la base des traditions de tissage grecques et étrusques[633] et est illustré sur de nombreuses céramiques attiques [Pl. 17a], incarnant ainsi l'importance de la confection textile dans la mythologie et l'ordre social[634]. En Europe, le métier à poids est très étroitement associé au travail de la laine[635]. À partir du milieu de l'âge du Bronze, il semble que la technique du métier à tisser à poids s'étende à des régions plus méridionales, comme l'illustrent les poids en argile découverts sur plusieurs sites de Palestine datés du début du 2e millénaire av. J.-C.[636]. C'est aux environs de la même période que les égyptiens développent le concept du métier à tisser vertical à poutre, qui dans ce contexte semble transposer le principal du métier horizontal à la position verticale du métier à poids[637]. Cette distribution géographique et technologique perdure jusqu'au tournant de notre ère, époque pendant laquelle les romains adoptent à leur tour le métier vertical à

[632] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 93.
[633] *Ibid.*, p. 92. ; JENKINS, I., "The Greeks", *in* D.J. JENKINS, (éd.), *The Cambridge history of Western textiles*, 2003, p. 73. ; M. GLEBA, *Textile Production in Pre-Roman Italy*, 2008, p. 122-154.
[634] M. HUGHES et M. FORREST, *How the Greeks and Romans made cloth*, 1984.
[635] D.L. CARROLL, *Looms and textiles of the Copts*, 1986, p. 24-25.
[636] E.J.W. BARBER, *op. cit.*, p. 300.
[637] Il est généralement admis que l'adoption du métier vertical à poutres en Égypte dériva de contacts avec les populations Hyksos ou plus généralement moyen-orientales. *Ibid.*, p. 125. ; M.-H. RUTSCHOWSCAYA, *Coptic Fabrics*, 1990, p. 30. ; G. VOGELSANG-EASTWOOD, "Textiles", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, 2000, p. 276.

poutres. Dès le premier siècle, cet outil est largement popularisé à travers tout l'espace romain, jusqu'aux provinces occidentales, nordiques et orientales de l'empire[638]. S'il ne supplante pas totalement l'usage du métier à poids dans certaines régions reculées[639], Sénèque et Julius Pollux laissent tous deux entendre que ce dernier est déjà obsolète[640].

Bien sûr, rien n'interdit de penser que plusieurs types de métiers à tisser pouvaient être employés de manière concomitante par une même population. Peut-être leur était-il attribué des qualités différentes, rendant l'usage d'un métier spécialisé pour telle ou telle catégorie d'étoffe. Il est également très probable que le métier horizontal continua de servir pour la production domestique[641].

Dans tous les cas, nos connaissances actuelles ne permettent pas d'assurer l'utilisation définitive du métier à tisser à poids en Égypte pharaonique[642]. Il est toutefois possible d'envisager son arrivée avec celle des colons grecs du début de l'époque ptolémaïque. Son introduction dépendrait alors de leur volonté à développer la production de laine en vallée du Nil[643]. Malgré les avantages techniques offerts par le métier à tisser à poids, notamment pour la réalisation de motifs en tapisserie[644], son emploi reste très discret dans les sources archéologiques de l'Égypte tardive. Des poids de métiers sont attestés à Naukratis[645], Karanis[646], Kellis[647] et à Thèbes[648], mais il semble que la majorité de la

---

[638] J.P. WILD, *Textile Manufacture in the Northern Roman Provinces*, 1970, p. 67. ; *Id.*, "The Romans in the West, 600 BC – AD 400", "The Eastern Mediterranean, 323 BC – AD 350", *in* D.J. JENKINS (éd.), *The Cambridge history of Western textiles*, 2003, p. 84, 109.

[639] En Palestine par exemple, seul le site de Masada livre les traces de son utilisation prolongée, sous forme d'un important groupe de pesons daté du Ier siècle av. J.-C. à la fin du Ier siècle ap. J.-C., O. SHAMIR, « Loomweights from Masada », *in Masada* 4, 1994, 625-682.

[640] Sénèque, *Lettres à Lucillius*, XV, 20 (c. 63 ap. J.-C.), Julius Pollux, *Onomasticon*, X, 120 (c. 180-192 ap. J.-C.). J.P. WILD, *Textile Manufacture in the Northern Roman Provinces*, 1970, p. 67.

[641] J.P. WILD, "The Eastern Mediterranean, 323 BC – AD 350", *in* D.J. JENKINS (éd.), *The Cambridge history of Western textiles*, 2003, p. 109. ; G. VOGELSANG-EASTWOOD, "Textiles", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, 2000, p. 277.

[642] Les attestations de pesons sont très limitées. On en connaît quelques-uns à Lisht (A.C. MACE, « Loom weights in Egypt », *in* F. PETRIE (éd.), *Ancient Egypt*, 1922, p. 75-76.), Kahun (H.L. ROTH, *Ancient Egyptian and Greek Looms*, 1931, p. 18), Amarna (B.J. KEMP et G. VOGELSANG-EASTWOOD, *The Ancient Textile Industry in Amarna*, 2001, p. 400-403.) et dans la forteresse de Bouhen (Petrie Museum, University College UC 21282, 21286, 21287 [base de données des collections, consultée en ligne le 18.03.2015, http://petriecat.museums.ucl.ac.uk]). Souvent isolés, aucun d'entre eux ne fût découvert *in situ* en connexion avec un métier à tisser. Nous nous rangeons à l'avis de G. Vogelsang-Eastwood, qui considère leur nombre trop restreint et leur masse insuffisante à la mise en tension d'une chaîne complète. Elle suggère leur utilisation dans le métier vertical à poutres, pour procurer des degrés de tension différente sur une partie des fils de chaîne ou soutenir le mouvement de la barre de lisse (B.J. KEMP et G. VOGELSANG-EASTWOOD, *op. cit.*, p. 401, reconstitution du métier vertical à poutres fig. 10.4, p. 409. Voir également le métier norvégien illustré dans K.-H. STAERMOSE NIELSEN, "A Preliminary Classification of Shapes of Loomweights", *in* F. PRITCHARD et J.-P. WILD (éds.), *Northern Archaeological Textiles, NESAT* VII, 2005, p. 134.). G. VOGELSANG-EASTWOOD, *The Production of Linen in Pharaonic Egypt*, 1992, p. 35.

[643] D.L. CARROLL, *Looms and textiles of the Copts*, 1986, p. 22.

[644] *Ibid.*, p. 24, 34. L'auteur mentionne la flexibilité et la liberté de mouvement des fils, qui peuvent être bougés pour faciliter la création de motifs, notamment circulaires ou à la navette volante.

[645] Poids en terre cuite, Boston Museum of Fine Arts 86.481-484 [base de données des collections, consultée en ligne le 18.03.2015, http://www.mfa.org/collections/search].

production textile ait pris place sur le métier à poutres[649]. Celui-ci était en effet particulièrement bien adapté au tissage de grandes pièces et à l'insertion d'éléments en tapisserie, tout en offrant la possibilité au tisserand de se tenir assis face à son ouvrage[650]. Il pouvait même permettre la réalisation de textiles plus complexes, dits *façonnés*, comme les taquetés[651].

En complément, des métiers plus élaborés, tels que les métiers à damassés, à pédales puis « à la tire », firent leur apparition en Égypte au début de notre ère[652]. Horizontaux et posés sur un haut support, ils permettaient de créer des textiles façonnés (le damas et le taqueté par exemple), composés de plusieurs chaînes réparties dans différents corps de lisses[653].

Au début de l'époque romaine, la vallée du Nil dispose d'une riche tradition de tissage, ancrée dans une pratique ancestrale du métier à tisser horizontal, puis vertical à poutres, mais aussi ouverte aux techniques du monde méditerranéen et moyen-oriental. C'est dans ce terreau artisanal particulièrement riche, constitué de savoir-faire multiples, que les tisserands égyptiens puiseront pour élaborer l'art textile « copte ».

---

[646] T.K. THOMAS, *Textiles from Karanis*, 2001, p. 17, fig. 22.

[647] G.E. BOWEN, "Textiles, Basketry and Leather Goods from Ismant el-Kharab", *in* C. A. HOPE et G. E. BOWEN (éds), *Dakhleh Oasis Project*, 2002, p. 88, 97. ; K. HICKSON, "Excavations in Area C at Ismant el-Kharab in 1996-7", *in* C. A. HOPE et G. E. BOWEN (éds), *Dakhleh Oasis Project*, 2002.

[648] Au Ramesseum, dans un niveau de réoccupation tardive daté de la période byzantine. J.-F. Carlotti, communication personnelle.

[649] P. DU BOURGET, *Catalogue des Étoffes Coptes*, 1964, p. 9. ; M.-H. RUTSCHOWSCAYA, "Coptic Textiles, Manufacturing Techniques", *Coptic Encyclopedia* 7, 1991, p. 2215. ; A. LORQUIN, *Les tissus coptes au Musée National du Moyen Âge-Thermes de Cluny*, 1992, p. 23. ; D.L. CARROLL, *Looms and textiles of the Copts*, 1986, p. 34.

[650] R.J. FORBES, *Studies in ancient Technology IV*, 1956, p. 206. ; M.-H. RUTSCHOWSCAYA, *Coptic Fabrics*, 1990, p. 30. ; J.P. WILD, "The Eastern Mediterranean, 323 BC – AD 350", *in* D.J. JENKINS (éd.), *The Cambridge history of Western textiles*, 2003, p. 109.

[651] M. CISZUK, "Taquetés from Mons Claudianus : analyses and reconstruction", *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 265-282.

[652] Un débat existe quant à l'origine de ces métiers à tisser en Égypte et la chronologie de leur développement. Il est probable que leur adoption se soit déroulée de façon lente et progressive, en cohabitation avec les autres types de métier décrits précédemment. D.L. CARROLL, *Looms and textiles of the Copts*, 1986, p. 34-44. ; D. CARDON, « Chiffons dans le désert : textiles de Maximianon et Krokodilô », *in* H. CUVIGNY (dir.), *La Route de Myos Hormos, vol. 2*, 2003 p. 631-635.

[653] M.-H. RUTSCHOWSCAYA, "Coptic Textiles, Manufacturing Techniques", *Coptic Encyclopedia* 7, 1991, p. 2216. ; M. PARCA, "The Textile Industry in Egypt in the Greek and Roman Periods", *in* E.D. MAGUIRE (éd.), *Weaving from Roman, Byzantine and Islamic Egypt*, 1999, p. 21. ; D. CARDON, « On the Road to Berenike: A Piece of Tunic in Damask Weave From Didymoi », *in* P. WALTON-ROGERS et. al., *The Roman Textile Industry and its influence*, 2001, p. 18-19.

A. Les métiers à tisser à poids au Soudan et en Nubie

Malgré la proximité géographique et culturelle des mondes égyptiens et kouchites, les traces archéologiques laissées par l'artisanat du tissage témoignent d'une spécialité technologique différente. Les nombreuses découvertes de pesons de métier attestent de manière incontestable l'usage répandu du métier à tisser à poids.

L'évaluation des techniques anciennes de tissage, au Soudan comme ailleurs, est bien sûr très lourdement handicapée par des questions de conservation des matières organiques, puisque le cadre de tout métier est uniquement construit d'éléments en bois. En théorie, il serait donc possible d'envisager l'emploi simultané du métier horizontal ainsi que du métier vertical à poutres. Facilement démontables, les montants de ces outils auraient très bien pu servir à de maintes reprises puis être recyclés comme combustibles, sans laisser aucune trace de leur existence. À notre connaissance, aucun site méroïtique ne livra d'objets associés à leur usage, comme les supports de barres de lisses du métier horizontal ou les bases en pierre du cadre vertical. Si rien ne nous permet de supposer l'emploi de ce dernier, le métier horizontal était en revanche probablement utilisé. Sa légèreté et sa facilité d'opération, particulièrement bien adaptée à la vie nomade des populations pastorales, en fait un outil très versatile et pratique. Ses qualités continuèrent d'être reconnues jusqu'à l'époque moderne, où Grace Crowfoot observa son maniement dans la Gezira, à Omdurman et en Nubie[654]. Relayant ses propos, John Picton et John Mack publient en 1979[655] la photographie d'une soudanaise face à son ouvrage [Pl. 15b], sur un métier horizontal en tout point identique à celui dépeint dans l'Égypte du Moyen Empire. L'outil est opéré avec une barre de lisse unique, montée sur des supports faits de simples cailloux. Son emploi est alors réservé à la confection d'épaisses étoffes de laine, utilisées comme châle ou couverture, ainsi que pour l'harnachement des dromadaires, les tapis de selle, les sacs et les tentes des tribus pastorales[656].

Outre les vestiges archéologiques, l'usage du métier à poids est également documenté par les textiles eux-mêmes. Plusieurs spécimens comportent des fragments de bordures supérieures caractéristiques, contenant des fils de chaîne « en boucle » pris dans le bord du tissu. Ces bordures permettaient d'attacher le tissu à la barre d'ensouple tout en conférant la solidité nécessaire pour soutenir le poids conjugué de l'étoffe et des pesons[657].

---

[654] G.M. CROWFOOT, "Spinning and Weaving in the Sudan", *SNR* 4, 1921, p. 25-28.
[655] J. PICTON et J. MACK, *African textiles: looms, weaving and design*, 1979, p. 58, fig. 45.
[656] G.M. CROWFOOT, *op. cit.*, p. 25.
[657] Ingrid Bergman désigne cette catégorie de bords supérieurs par l'expression « edges with looped warps », qui recouvre 8 types de bordures (*Late Nubian Textile*, 1975, p. 28-31, fig. 51, p. 50). Dans notre base de

1. Présentation du métier à tisser méroïtique

Outil traditionnel des tisserands grecs, étrusques et romains, le métier à tisser à poids fût plus généralement utilisé à travers l'ensemble du monde méditerranéen, de l'Europe et de l'Anatolie[658]. Les pesons de métier assument inévitablement une grande variété de formes et de matériaux : nous en connaissons des séries en pierre, en métal, en terre cuite et en argile crue ; de forme irrégulière, sphérique, hémisphérique, conique et biconique, pyramidale, plate, discoïde, ou même à double perforation[659]. Les spécimens en argile crue, facilement réalisables dans un contexte domestique ou par le potier local, sont naturellement les plus nombreux. C'est à cette catégorie qu'appartient la majorité des pesons méroïtiques.

a. *Pesons en argile crue*

Quinze sites urbains du Soudan et de Nubie ont livré des poids de métier à tisser, dans des niveaux d'occupation domestique et/ou artisanale principalement datés de l'époque méroïtique tardive[660]. Certaines de ces occurrences correspondent à des objets isolés, souvent dans des couches de remplissage ou de débris divers. Plusieurs ensembles conséquents furent néanmoins découverts, notamment à Meili Island, Mouweis, Qasr Ibrim, Tila Island, Umm Muri et Ouad ben Naga. D'autres sites sont à considérer dans cette liste, mais le nombre exact de pesons mis au jour n'est pas précisé dans leurs publications respectives.

Sites	N° dans base de données Outils	Nombre de spécimens
Argin	864	Quelques douzaines.
Arminna Ouest	865-869	6, 1, 2, 3, 8
Ballana	874	Groupe de poids (nombre non-spécifié).
Hamadab	884	Groupe nombreux (nombre non-spécifié).

données Textiles, sur les 85 fragments ayant conservé une partie de leur bord supérieur, 69 exhibent ces fils de chaîne « en boucle » (type A1 à A8 d'Ingrid Bergman).

[658] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p.91-105. MORET, P., A. GORGUE, et A. LAVIALLE, "Un métier à tisser vertical du VIe siècle av. J.-C. dans le Bas Aragon (Espagne), *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 141-148.

[659] K.-H. STAERMOSE NIELSEN, "A Preliminary Classification of Shapes of Loomweights used on the Warp-weighted Loom", *ATN* 35, 2002, p. 11-13. ; *Id.*, "A Preliminary Classification of Shapes of Loomweights", *in* F. PRITCHARD et J.-P. WILD (éds.), *Northern Archaeological Textiles, NESAT* VII, 2005, p. 129-135.

[660] Voir base de données Outils.

Karanog	887	Groupe de poids (nombre non-spécifié).
Kedurma	889	1
Meili Island	891-893	**50 +**, 2
Méroé	896-897, 901	4, 1
Mouweis	919-925, 926-928, 929	6 (isolés), **32 +**, 3
Moussawarat	932-937	4, groupe de poids (nombre non-spécifié)
Qasr Ibrim	938, 942-945, 947, 955	Groupe nombreux (nombre non-spécifié). 3, 2, 1, 11 (isolés), 2, **27**
Saras	963-967	5
Tila Island	969	**350 +**
Umm Muri	971	**40-50**
Ouad ben Naga	972-975	**109**

L'ensemble de ce corpus est typologiquement homogène. Les pesons sont fabriqués en terre adjointe d'un dégraissant végétal ou minéral[661], souvent en grande quantité. Ils sont tous piriformes, avec une face plus ou moins aplatie résultant de la période de séchage de l'argile crue [Pl. 17]. Un trou de suspension est percé dans la partie supérieure pour permettre le passage d'un cordon servant d'ancrage aux fils de chaîne. Plusieurs exemplaires de Qasr Ibrim ont conservé cette cordelette[662].

Les dimensions des pesons, sinon identiques, rentrent dans une fourchette commune établie entre 10 et 13 cm de haut et 6 et 9 cm de large environ. Quelques exemplaires plus grands furent enregistrés à Qasr Ibrim, Arminna Ouest et Tila Island, mesurant autour de 17 cm de haut. Toutefois, l'information la plus significative d'un point de vue technologique n'est pas la taille de l'objet, mais bien sa masse, puisque c'est elle qui induit la fonction même du peson et détermine le nombre de fils à attacher à chacun d'entre eux pour tendre la chaîne de manière uniforme. Le corpus disponible pour les périodes antiques indique un très vaste écart de poids, entre 200 g et 4000 g par peson, pour une majorité située entre 300 g et 1200 g[663]. Les spécimens méroïtiques exhibent eux aussi une certaine variation, établie entre 220 g à Saras et 920 g à Meili. Ce phénomène est également attesté à l'intérieur des mêmes groupes de poids, découverts dans des contextes uniques et utilisés en lots. Parmi l'ensemble de 109 pesons mis au jour à Ouad ben Naga, les quelques poids que nous avons pu documenter s'échelonnent de 640 g à 740 g. Si la mise en place du métier est facilitée par l'uniformité des pesons, un certain écart peut

[661] Les spécimens de Mouweis et de Ouad ben Naga par exemple sont très riches en dégraissant minéral (sable et graviers), alors que ceux de Meili Island comptent beaucoup d'inclusions de charbons et brindilles.
[662] Outils n°942, 947.
[663] K.-H. STAERMOSE NIELSEN, "A Preliminary Classification of Shapes of Loomweights", *in* F. PRITCHARD et J.-P. WILD (éds.), *Northern Archaeological Textiles, NESAT* VII, 2005, p. 130.

cependant être admis sans trop de dommage : il suffit au tisserand d'attacher davantage de fils aux poids les plus lourds, et inversement[664].

b. *Lots de pesons et taille des métiers à tisser*

Les données relatives à la masse des pesons sont ici mentionnées de manière indicatives, car nous ne disposons pas d'un échantillonnage assez conséquent pour pouvoir proposer une vue plus exhaustive de ce matériel. Ces objets très humbles sont rarement publiés de manière détaillée et nous ignorons souvent tout du nombre total de pesons retrouvés, de leur contexte et de leurs dimensions. Le poids surtout est une information communément omise des catalogues. Pourtant, la confrontation de ces trois catégories de données nous offrirait une compréhension bien plus complète de l'outil employé par les méroïtes. Les pesons d'Umm Muri sont à notre connaissance le seul lot en liaison avec son contexte d'utilisation, associé à un puits et un alignement de trous de poteaux [Pl. 17c]. Ceux de Meili, du temple d'Isis à Qasr Ibrim et du palais de Ouad ben Naga proviennent, quant à eux, de contextes de stockage [Pl. 152b][665] et restent muets sur la construction du métier en lui-même. Les autres groupes de pesons ne disposent malheureusement pas de contexte détaillé. Les observations ethnographiques de Martha Hoffman, recueillies en Norvège sur des métiers tendus grâce à des poids en pierre, indiquent un nombre de 13 à 59 pesons par métier, la plupart en utilisant 20 à 30[666]. Si l'on prend en considération le poids plus léger des pesons en argile, il est possible de considérer les ensembles d'Umm Muri (40-50 objets), de Meili (50 +), de Mouweis (32 +) et de Qasr Ibrim (27) comme des lots complets de pesons correspondant à un métier à tisser unique. Les différents métiers mis au jour *in situ* sur des sites archéologiques d'Europe ou d'Anatolie montrent des assortiments comparables, généralement entre 6 et 30 pesons, mais pouvant parfois compter jusqu'à 40 ou 80 unités[667]. Logiquement, plus les poids sont légers, plus leur nombre doit être conséquent, surtout pour tendre une chaîne de fibres lourdes et épaisses.

---

[664] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 95-96. ; M. HOFFMAN, *The Warp-weighted Loom*, 1964, p.42.

[665] Il est généralement accepté que les lots de pesons dépassant les 100 exemplaires, souvent assemblés en piles, correspondent à une situation de stockage du métier. Au début de chaque projet de tissage, le métier serait remonté et le nombre de poids requis sélectionné dans cette pile. E.J.W. BARBER, *op. cit.*, p. 104. Pour une analyse des contextes de découverte des pesons de métier à tisser, et des activités de tissage, voir Chap 3, II.

[666] E.J.W. BARBER, *op. cit.*, p. 104. ; M. HOFFMAN, *The Warp-weighted Loom*, 1964, p. 24-29, 57.

[667] Le métier du début de l'âge du bronze découvert à Troie comptait 44 pesons, un autre à Hradčany (République Tchèque) 80. E.J.W. BARBER, *op. cit.*, p. 104.

Au Soudan, il semble que les métiers employaient des pesons relativement légers, répartis en deux nappes lestées chacune de 13 à 25 poids (environ).

Un programme d'expériences ethnoarchéologiques amena l'équipe de L. Mårtensson, M.-L. Nosh et A. Andersson Strand à établir une série de valeurs numériques mettant en corrélation la masse des pesons et leur largeur afin de proposer la densité et la taille du tissage final[668]. Selon leur calculs et en acceptant l'emploi de fils moyens à épais (calibre 0,5/1 mm), les poids de Mouweis[669] permettraient de tisser une étoffe de 1 m de large à raison de 17/22 fils de chaîne par pesons et une densité de 4/5 fils par cm. Les poids découverts à Meili[670] reflèteraient quant à eux l'ancrage de 28 fils par pesons et une densité de 5/6 fils par cm. Ces deux ouvrages utiliseraient environ 12 poids par nappes de fil. Construits avec tous les pesons disponibles (de 30 à 50 environ), les métiers à tisser méroïtiques permettraient la réalisation de pièces plus larges qu'1 m. Il convient de considérer néanmoins le caractère théorique de ces calculs, basés sur plusieurs critères variables et présupposant des conditions de tissage optimales. Les tisserands kouchites alignaient sans doute plus de pesons par nappe que cette estimation ne l'indique, soupesant chaque objet à la main et groupant les fils en conséquence. La largeur importante des pesons aurait entraîné l'élargissement progressif des fils de chaîne, compensant ainsi la tendance naturelle de resserrement du tissage.

Bien sûr, la largeur des métiers à tisser dépend entièrement de la pièce qui y est réalisée, puisque l'outil est partiellement reconstruit au début de chaque projet selon ses spécificités propres. Les textiles les mieux conservés, dont les deux lisières latérales sont préservées, permettent d'appréhender les dimensions de la *laise* du tissu, et par extension de reconstituer la largeur minimale du métier à tisser. Plusieurs nécropoles de Basse Nubie, aux premiers rangs desquelles Qoustoul et Serra Est, nous ont livré de telles pièces[671]. La plupart sont de grands châles ou manteaux réutilisés dans les tombes comme linceuls. Ils mesurent entre 1 m et 1,40 m de large, ce qui indique des métiers à tisser larges d'environ 1,5/2 m. Deux couvertures bouclées, l'une provenant de Ballana et Qoustoul (cimetière R) et l'autre de Djebel Adda[672], sont de dimensions supérieures (env. 1,60 m). Une tunique complète, découverte dans la tombe n°150 de la nécropole de Qoustoul, arbore une très

[668] L. MÅRTENSSON, M.L. NOSH, et E.A. STRAND, "Shape of things, understanding a loom weight", *Oxford Journal of Archaeology* 28.4, 2009, p. 373-398.
[669] 670 g de moyenne pour 8 cm de large. Voir Outil n°926.
[670] 850 g de moyenne pour 8,5 cm de large. Voir Outils n°891-892.
[671] Voir fiches T29, 39, 165, 169, 175, 206, 210, 212, 241, 269, 285, 573, 574, 583, 590, 599, 608, 612, 619, 627, 635.
[672] Respectivement fiches T285 et 29.

large laise de 2,48 m[673], indiquant un métier à tisser dont la taille impressionnante est estimée à 3 m. À l'opposé, plusieurs ceintures et/ou écharpes illustrent la réalisation de pièces bien plus étroites, mesurant entre 7 et 26 cm[674].
Les châles et manteaux sont souvent des étoffes de grande longueur, aux environs de 2,30 m[675]. Ajoutée à la hauteur des pesons et attaches, puis à l'épaisseur des barres, la hauteur totale est considérable et totalement inadaptée au tissage en position debout et aux espaces domestiques. Cela indique l'utilisation de métiers à tisser à barre d'ensouple mobile, permettant de rouler la partie tissée pour dégager de nouvelles longueurs de chaîne.

La bibliographie ne nous offre pour l'instant pas plus de détail quant à la constitution des métiers à tisser. À notre connaissance, aucune installation ne fût découverte parfaitement *in situ*, comme se fut le cas à Troie ou Aphrodisias par exemple[676], avec alignements de pesons et trous de poteaux. Les poids d'Umm Muri, découverts dans un puits associé à une série de trous de poteaux, pourraient indiquer le creusement d'une fosse peu profonde à la base du métier pour y faire pendre les pesons et ainsi augmenter la hauteur du métier. En l'absence de plan détaillé cependant, ce schéma de construction reste au stade de l'hypothèse. Pour l'heure, les seules informations vraiment fiables proviennent des attestations indirectes que sont les pesons et les textiles. Nous espérons que la poursuite des fouilles sur les sites d'habitat apportera dans le futur d'autres éléments de réponse.

c. *Poids divers*

L'étude des pesons de métier à tisser est compliquée, en raison des difficultés d'identification des poids. Comment s'assurer de l'utilisation effective d'un poids pour le tissage, alors que de nombreux objets similaires pouvaient être employés dans un but bien différent, lié à un autre type d'outil, à des filets de pêche ou même servant à maintenir une toiture[677] ? Le contexte de découverte est un élément déterminant de l'attribution d'un peson aux activités textiles. Si les traces archéologiques documentant l'implantation *in situ*

[673] Fiche T175.
[674] Fiches T39 (écharpe provenant de Karanog, 26 cm de large), 165, 169 (ceintures provenant de Ballana, 7 et 9 cm de large), 608 (ceinture provenant de Serra Est, 15 cm de large).
[675] Fiches T269, 573, 574.
[676] E.J.W. BARBER, *op. cit.*, p. 93-95.
[677] *Ibid.*, p. 97. ; B.J. KEMP et G. VOGELSANG-EASTWOOD, *The Ancient Textile Industry in Amarna*, 2001, p. 401.

d'un métier demeurent rares, les poids de métier à tisser sont souvent mis au jour en lots de plusieurs exemplaires, stockés sous forme de piles ou dans un contenant (une jarre par exemple)[678]. C'est le cas au Soudan nous l'avons vu, à Qasr Ibrim notamment où un lot de 27 pesons fût découvert entreposé dans un panier au fond d'un puits de stockage[679]. L'ensemble de 50 poids de Meili était également déposé dans une pièce de stockage, alors que celui de Ouad ben Naga provenait sans doute des magasins du palais[680]. L'apparition de ces pesons en argile crue sous forme de lots, ainsi que leur fréquence, attribuent avec assurance ces accessoires au métier à tisser vertical à poids. Qu'en est-il pour les autres poids relevés dans la bibliographie et associés ou non à la production textile ?

Des pesons en pierre sont attestés à Karanog et Moussawarat, sous la forme respective d'un poids conique et d'un autre sphérique partagé par un large sillon central[681]. Leur utilisation pour le tissage est proposée mais demeure spéculative. Un nombre conséquent de poids en pierre est également reporté dans le rapport des fouilles du temple de Tabo, en liaison avec des meules et mortiers[682]. En l'absence de toute information supplémentaire, nous ne pouvons préciser leur emploi. Plusieurs objets de Méroé-ville, chacun représenté par un spécimen unique, furent également attribués à l'artisanat du tissage, plutôt par défaut semble-t-il. Le poids discoïde perforé[683] pourrait tout à fait se concevoir sur un filet de pêche, et nous échouons à trouver une justification liée au tissage pour la forme en « L » d'un second exemplaire[684]. Quant au poids en diorite identifié lors des fouilles de John Garstang[685] comme un poids de métier, il s'agirait plutôt d'une tête de massue. Notons enfin l'existence à Méroé de blocs de pierre portant de profondes rainures sur leur circonférence[686], possiblement créées par l'enroulage répété de fils sur leur pourtour. Associés dans la publication de Méroé aux activités textiles[687], des objets similaires furent également découverts dans les forteresses nubiennes de Semna Ouest et Bouhen[688]. De forme ovale et comportant un sillon creusé de manière longitudinale tout

---

[678] E.J.W. BARBER, *op. cit.*, p. 99-102.
[679] Outil n°955.
[680] Outils n°891-892 et n°972-975.
[681] Outils n°886 et 936.
[682] Outil n°908.
[683] Outil n°918.
[684] Outil n°909.
[685] Outil n°895.
[686] Outils n°911 915 et 916.
[687] P.L. SHINNIE et J.R. ANDERSON, *The Capital of Kush II*, 2004, p. 219.
[688] Objets de Semna : Boston Museum of Fine Arts 24.2095-2095-2096, 24.2104, 24.2207, 28.1251 [base de données des collections, consultée en ligne le 18.03.2015, http://www.mfa.org/collections/search]. Objets de Bouhen : Petrie Museum, University College UC 21265-21287 [base de données des collections, consultée

autour de l'objet, ces pesons sont fabriqués en calcaire, en grès et en terre cuite. Ces matériaux résistants, ainsi que leur taille restreinte (de 3 à 8 cm de haut pour les spécimens de Bouhen), pourraient à notre avis indiquer l'hypothèse supplémentaire de leur emploi comme plombs de filets de pêche.

Inversement, à Méroé les phases d'occupation domestique du tell nord et des temples KC100, KC101 et M282 ont livré 8 pesons en grès typologiquement très proches des poids de métier à tisser en argile crue [Pl. 17f][689]. De forme triangulaire à ovoïde, ils sont tous percés dans leur partie supérieure. Leur taille conséquente (19,3 cm de haut pour le seul exemplaire mesuré) garantit une masse suffisante pour la mise en tension de la chaîne d'un tissu. Il est intéressant de noter que ces pesons sont souvent enregistrés par 2 pour chaque contexte. Ils apparaissent également aux côtés des poids rainurés mentionnés plus haut. L'emploi de ces pesons en pierre dans le cadre d'un métier à tisser vertical à poids est possible, et même probable, mais leur nombre encore limité ne permet pas de trancher la question de façon définitive.

Concluons cette partie dédiée à la construction des métiers à tisser méroïtiques et à leurs éléments constitutifs par rappeler qu'aucune autre partie de métier ne fût découverte. Nous ne connaissons rien des montants verticaux et horizontaux du cadre, ni des barres de lisses ou supports éventuels. Malgré la conservation optimale des matières organiques à Qasr Ibrim, l'ensemble de l'abondant matériel archéologique ne contient, à notre connaissance, aucune barre de bois identifiable à une pièce de métier à tisser.

2. Autres outils utilisés pour le tissage

En revanche, plusieurs autres outils rattachés au tissage furent identifiés. Le maniement du métier, quel qu'il soit, est facilité par l'intervention de certains accessoires, tels que la navette ou le tasse-fil. Le plus souvent construit en matière périssable comme le bois, ces instruments apparaissent rarement dans les témoignages archéologiques. Au Soudan, la plupart des outils conservés provient de Basse Nubie.

---

en ligne le 18.03.2015, http://petriecat.museums.ucl.ac.uk]. W.B. EMERY, H. SMITH et A. MILLARD, *The Fortress of Buhen*, 1979, p. 113-115, pl. 40.

[689] Outils n°903, 904, 906, 908, 910, 912, 913, 914.

- *Les navettes [Pl. 18a]*

La navette est un petit ustensile servant à introduire le fil de trame entre les fils de chaîne. Sa fonction peut très bien être remplie par une simple tige de bois sur laquelle s'enroule le fil. De petits supports uniquement dédiés à cet emploi furent très tôt conçus. Ils prennent souvent la forme d'une barre longitudinale portant deux encoches à chaque extrémité pour y coincer le fil[690]. Les exemplaires nubiens proviennent tous de Qasr Ibrim[691]. Les fouilles de la Rue de la Taverne mirent au jour 13 de ces outils, datés de la période post-méroïtique au début de la période chrétienne[692]. Ces navettes sont fabriquées en bois d'acacia et mesurent entre 21 et 30 cm de long. De section circulaire ou ovale, elles sont décorées d'un réseau géométrique de lignes incisées. Leur emploi se prolonge tout le long de l'époque chrétienne[693].

- *Les peignes de tisserand [Pl. 18b]*

Datés de la même période, 4 peignes de tisserand furent découverts en Nubie, à Mirgissa, Serra et Qasr Ibrim[694]. Tous en bois, ces peignes comportent trois pièces différentes assemblées à l'aide de petits tenons. Disposant d'une courte poignée, la partie principale rectangulaire est munie sur sa bordure d'une rangée de profondes entailles formant les dents du peigne. Les ustensiles de Serra et Mirgissa proviennent tous deux d'un contexte funéraire[695], alors que ceux de Qasr Ibrim appartiennent à des niveaux d'occupation domestique ou à l'atelier du temple d'Isis. Des objets similaires, composés d'une plaque de bois dentelée à poignée, sont relativement courants dans la documentation égyptienne d'époques romaines et byzantines, notamment dans celle d'Antinoé[696] et de Karanis[697]. À l'inverse de nombreux peignes réalisés d'un seul tenant, les exemplaires de Nubie comme de Karanis sont exclusivement composés de plusieurs pièces[698].

Cet outil s'utilise après chaque passage de la navette pour tasser le fil de trame contre la toile et maintenir un écartement régulier entre les fils de chaîne[699]. Leur emploi

---

690 M.E. PRITCHARD, *A short dictionary of weaving*, 1954, p. 79.
691 Outils n°941, 946, 949.
692 W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013, p. 98, fig. 32.
693 Voir les objets identiques datés du 6e au 9e siècles et conservés au British Museum (EA71924, 80596), catalogue des collections [consulté le 09.04.2015, http://www.britishmuseum.org/research/collection_online].
694 Outils n°882, 883, 953, 957.
695 W.Y. ADAMS, *The West Bank Survey from Faras to Gemai 2*, 2005, p. 130, 145, fig. 53, pl. 24c, 1-2.
696 M.-H. RUTSCHOWSCAYA , *Catalogue des bois de l'Égypte copte*, 1986, p. 56-63.
697 T.K. THOMAS, *Textiles from Karanis*, 2001, fig. 15, p. 15, fig. 23, p. 17.
698 Un peigne identique, comptant une pièce centrale à poignée et deux plaques latérales fixées à l'aide de tenons est également conservé au Petrie Museum et daté de la fin de la période romaine (UC 63637), catalogue des collections [consulté le 09.04.2015, http://petriecat.museums.ucl.ac.uk].
699 *Au fil du Nil : couleurs de l'Égypte chrétienne*, 2001, p. 38.

répété est fréquemment attesté par l'usure en biseau des dents du peigne. La forme et le poids important de cet ustensile en font un accessoire très pratique au tassement des fils vers le bas, c'est-à-dire dans le cadre d'un métier vertical à poutres. Il paraît bien moins adapté au tassement vers le haut nécessaire au tissage sur métier à poids.

La présence de peignes de tisserand en Basse Nubie semble corroborer l'emploi occasionnel du métier vertical à poutres durant l'époque tardive. Une fois encore, nous reconnaissons l'influence des traditions artisanales de l'Égypte toute proche.

- *Les épées de tissage [Pl. 19a-b-c]*

Les tasses-fils utilisés sur le métier à poids sont plus basiques. Ils consistent en un long bâton plat, droit ou légèrement courbé. Désigné sous l'expression de *spatula* dans les sources romaines, ce tasse-fil apparaît souvent dans la littérature sous le nom d'épée de tissage[700]. La simple nature de l'outil, ainsi que sa matière périssable, rendent l'identification de ce type de tasse-fil compliquée. Un pré requis essentiel repose sur sa texture de surface, immanquablement douce et polie pour n'accrocher aucune fibre[701]. Une épée de la sorte fût identifiée à Lisht dans des niveaux ramessides tardifs[702]. Mesurant 26,3 cm de long, elle est en bois poli et munie d'une poignée. D'autres exemples furent découverts dans le village des ouvriers d'Amarna[703]. Aucun objet identique ne fût repéré au Soudan ou en Nubie, mais deux spatules fragmentaires s'inscrivent cependant dans cette description. L'une est une tige en os de section quadrangulaire se rétrécissant en pointe à une extrémité. Portant des traces indéniables d'usure et de patinage, cet outil fût découvert dans la zone artisanale Ka de Mouweis, en compagnie d'un important lot de pesons en argile[704]. Aujourd'hui brisé sur les deux côtés, l'objet mesure 7 cm de long pour une moyenne de 7 mm d'épaisseur. Il pourrait s'agir d'un tasse-fil ou bien d'une navette. Une seconde spatule, en bois cette fois, et provenant de l'occupation post-méroïtique de Qasr Ibrim, porte un décor en guilloche sur sa large extrémité à la façon d'une poignée[705]. Préservé sur plus de 15 cm de long, cet ustensile paraît tout à fait adapté au tissage.

---

[700] M.-H. RUTSCHOWSCAYA , *Catalogue des bois de l'Égypte copte*, 1986, p. 56.
[701] M. HOFFMAN, "Textile Implements: Identification in Archaeological Finds and Interpretation in Pictorial Sources", *in* L. BENDER JØRGENSEN, M. BENTE et E. MUNKSGAARD (éds.), *Archaeological Textiles, Reports from the Second NESAT Symposium*, 1988, p. 236-237..
[702] Outil de tissage, Metropolitan Museum, New York, 22.1.666 [catalogue en ligne consulté le 0.9.04.2015, http://www.metmuseum.org/collection/the-collection-online].
[703] B.J. KEMP et G. VOGELSANG-EASTWOOD, *The Ancient Textile Industry in Amarna*, 2001.
[704] Outil n°931. Marie Millet, communication personnelle.
[705] Outil n°948.

- *Les pointes en os [Pl. d-e-f]*

Un troisième type d'outil utilisé pour le tassage des fils de trame est souvent cité. Il s'agirait d'une pointe en os ou en bois, souvent de petite taille et employée pour tasser la trame entre chaque paire de fil de chaîne. Cet outil interviendrait en complément de l'épée de tisserand, pour exécuter les finitions ou corriger d'éventuelles erreurs. On imagine bien les bénéfices d'un tel ustensile dans le cadre de la réalisation de motifs en tapisserie par exemple. L'usage des pointes de tissage est pourtant difficile à établir avec certitude : elles ne sont pas explicitement visibles dans les sources artistiques pharaoniques et les premiers exemples n'apparaissent qu'au Nouvel Empire[706]. Flinders Petrie choisit de les rattacher à la confection de filets de pêche : le fil serait enroulé autour du corps de l'objet et la pointe servirait à le guider dans la réalisation des nœuds[707]. L'emploi spécifique des pointes en os demeure encore aujourd'hui hypothétique. Elles sont généralement associées à l'artisanat du tissage, peut-être plus par défaut que par réelle conviction des chercheurs, en raison de leur existence bien connue en Europe du Nord et de leur association fréquente avec d'autres outils liés à la production textile[708]. Des parallèles ethnographiques modernes proposent même de les voir comme applicateurs de cosmétiques ou d'onguents médicaux. Quoi qu'il en soit, les analyses microscopiques menées sur les exemplaires d'Amarna montrent des traces de polissage et d'usure résultant de leur utilisation répétée, sans nul doute polyvalente[709].

Dans l'espace méroïtique, plusieurs pointes en os et en bois proviennent des sites nubiens de Tila, Meili et Qasr Ibrim[710]. Les objets des deux premiers sites sont datés de la période méroïtique, alors que ceux de Qasr Ibrim appartiennent à l'époque suivante. Initialement identifiées par William Adams comme des navettes, l'auteur rejoint aujourd'hui l'avis de Flinders Petrie[711] et propose de les voir comme aiguilles pour filets de pêche. Cette hypothèse est en outre, supportée par la localisation même des sites de découverte, sur les îles de Tila et Meili ou à proximité du Nil à Qasr Ibrim, qui laisse évidemment présager l'importance des activités riveraines. Cet ustensile est en tout cas clairement associé au travail des fils, comme l'illustre un exemplaire découvert dans la Rue

---

[706] Voir par exemple le lot de pointes en os découvertes par F. Petrie à Gourob (Petrie Museum, UC7712, catalogue des collections [consulté en ligne le 09.04.2015, http://petriecat.museums.ucl.ac.uk]). 2 autres groupes proviennent de Memphis et du village des ouvriers d'Amarna (B.J. KEMP et G. VOGELSANG-EASTWOOD, *The Ancient Textile Industry in Amarna*, 2001.).

[707] W.M.F. PETRIE, *Tools and Weapons*, 1917, p. 53.

[708] J.P. WILD, *Textile Manufacture in the Northern Roman Provinces*, 1970, p. 66. ; B.J. KEMP et G. VOGELSANG-EASTWOOD, *op. cit*.

[709] *Ibid*.

[710] Tila : outil n°970, Meili : outil n°890, Qasr Ibirm : outil n°954, 939.

[711] W.Y. ADAMS, *Nubia, Corridor to Africa*, 1977, p. 371. *vs.* W.Y. ADAMS, et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013, p. 98, 198.

de la Taverne à Qasr Ibrim qui porte encore un fil de coton enroulé sur une extrémité[712]. Comme les outils égyptiens, les spécimens méroïtiques sont plats et de forme grossièrement rectangulaire finie par une pointe. À Tila, nous disposons d'un ensemble de 13 pointes en os provenant des maisons n°1, 2, 5 et 6, éparpillées dans différents niveaux de sols. Elles furent mises au jour en compagnie de divers objets de la vie quotidienne, dont certains associés à la production textile, souvent en contexte de stockage ou dans une cour à ciel ouvert. De taille variable, les pointes mesurent de 2,4 cm à 9,7 cm de long, pour une largeur moyenne de 2,8 cm et une épaisseur maximum oscillant entre 2 et 10 mm. De la même manière que les objets égyptiens, certaines de ces pointes en os furent façonnées dans des côtes, dont la courbure naturelle présentait sans doute un avantage pratique lors du maniement de l'outil.

- *Les « cartons » de tissage [Pl. 18c]*

Le dernier outil relatif au tissage et présent dans le corpus post-méroïtique est un « carton » de tissage découvert aux abords de la Rue de la Taverne à Qasr Ibrim[713]. Il s'agit d'une petite plaquette carrée en bois, percée dans les quatre coins et mesurant env. 6,5 cm de côté. Ces « cartons » de tissage, le plus souvent en bois mais aussi en os, cuir ou carton, faisaient partie de lots comptant d'une dizaine à une centaine de spécimens. Leur usage n'est pas associé au métier à tisser vertical mais à un autre type de petit métier dit « aux cartons », destiné à la confection de galons, rubans ou ceintures. Les fils de chaîne en laine teinte traversent les trous des plaquettes, que le tisserand fait ensuite pivoter d'un quart de tour entre chaque passage du fil de trame[714]. La trame est ainsi entièrement recouverte par la chaîne colorée qui dessine une série de motifs. Cette technique est attestée en Europe dès l'âge du Bronze, mais la date de son arrivée dans la vallée du Nil fait encore débat[715]. Une chose est sûre, le tissage aux cartons était utilisé pendant les époques romaines et byzantines, notamment pour la fabrication de galons chatoyants ornant des tuniques colorées de style oriental[716]. La présence d'un « carton » à Qasr Ibrim continue de prouver les liens qui unissaient les artisans de cette ville à ceux de l'Égypte voisine. La réalisation

[712] Outil n°954.
[713] Outil n°952.
[714] M.-H. RUTSCHOWSCAYA, *Coptic Fabrics*, 1990, p. 30. ; *Au fil du Nil : couleurs de l'Égypte chrétienne*, 2001, p. 39.
[715] M.-H. RUTSCHOWSCAYA, *Catalogue des bois de l'Égypte copte*, 1986, p. 63. La fameuse ceinture de Ramsès III (*cf.* R. HALL, *Egyptian Textiles*, 2001, p. 46-47.) n'est désormais plus considérée comme un exemple de cette technique, depuis qu'elle fût reproduite sans métier à cartons (G.M. Crowfoot et H. Ling Roth, « Were the ancient Egyptian conversant with tablet-weaving », *LAAA* X, 1923, p. 7-20.).
[716] LORQUIN, A., *Étoffes égyptiennes, Chefs-d'œuvre des tisserands coptes*, 1999, p.174-175. ; *Au fil du Nil : couleurs de l'Égypte chrétienne*, 2001, p. 40.

de galons multicolores en laine s'inscrit également dans le développement du goût pour les tissus en laine teinte, observé par ailleurs pendant l'époque post-méroïtique. Leur usage continua durant les périodes suivantes, pour la réalisation de rubans blancs et rouges par exemple, destinés à l'attache des linceuls[717].

La plupart des outils de tissage listés ci-dessus provient de Basse Nubie et en particulier de l'occupation post-méroïtique de Qasr Ibrim. Aux côtés des fusaïoles en bois et en os, ils participent à dépeindre la Nubie de l'époque tardive comme un espace différent du reste du territoire kouchite, où les traditions artisanales textiles sont bien plus pénétrées des techniques en vogue en Égypte. On y relève principalement l'usage possible du métier à tisser vertical à poutre ainsi que de celui à « cartons », en parallèle à l'utilisation généralisée du métier à poids.

3. Mécanisme du métier à tisser à poids

Les sources archéologiques documentant l'usage du métier à poids, au Soudan comme ailleurs, sont limitées comme nous l'avons vu aux témoins indirects que sont les pesons et les représentations artistiques issues du bassin méditerranéen[718]. À ceux-ci viennent s'ajouter les très rares exemples de métiers préservés *in situ*[719]. Le *modus operandi* de cet outil nous est pourtant bien connu, principalement grâce aux travaux de la chercheuse norvégienne Martha Hoffman, qui l'observa en détail chez plusieurs populations modernes de Scandinavie. Le résultat de cette enquête, publiée en 1964[720], peut tout à fait servir de manuel à quiconque souhaiterait approfondir ses connaissances quand à la mise en place et au maniement du métier à tisser à poids. Notre objectif ici n'est pas d'exposer de manière exhaustive le répertoire des techniques relatives au tissage sur cet outil, mais de résumer de façon simplifiée les grands principes qui en régissent

[717] E. CROWFOOT, *Qasr Ibrim: the textiles from the cathedral cemetery*, 2011, pl. 8b-c. D'autres plaquettes provenant de Qasr Ibrim furent également datées des XIIe-XVe siècles (British Museum, EA 71923, catalogue en ligne [consulté le 09.04.2015, http://www.britishmuseum.org/research/collection_online]. En Égypte, les rubans blancs et rouges sont fréquemment associés aux inhumations tardives, K.H. SOUTH, « Minor Burial Textiles and Religious Affiliation : an Archaeological Case Study from Roman Egypt », *in* M. CARROLL et J.-P. WILD (éds.), *Dressing the Dead*, 2012, p. 62-74.
[718] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 91-113.
[719] P. MORET, A. GORGUE, et A. LAVIALLE, "Un métier à tisser vertical du VIe siècle av. J.-C. dans le Bas Aragon (Espagne), *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 141-148.
[720] M. HOFFMAN, *The Warp-weighted Loom*, 1964.

l'usage[721]. L'appréhension de ces méthodes et gestes techniques constitue l'étape préliminaire essentielle pour comprendre et apprécier les tissus anciens. Elle permet également de replacer les découvertes archéologiques, de textiles et d'outillage, dans leur contexte de production.

a. *Mise en place*

Nous l'avons évoqué plus haut, le métier à tisser à poids n'existe pas en tant que tel sans son étoffe : c'est pour elle que le cadre est construit et c'est à ses dimensions qu'il s'adapte. Si bien qu'à l'inverse de la plupart des artisanats, le produit créé naît avant l'outil qui le fabrique. La première étape d'un travail de tissage consiste en effet à construire les bases du textile – c'est l'ourdissage – puis à monter cette ébauche sur le métier qui prend ainsi forme.

L'ourdissage se définit par « la préparation de la chaîne sur le métier à tisser, par disposition parallèle de fils de chaîne d'une longueur uniforme, et enroulage de ces fils sur le rouleau de chaîne »[722].

Pour construire les bases du tissu et en constituer la chaîne, il est nécessaire d'établir la taille de l'étoffe voulue afin de calculer les longueurs de fils requises. À la longueur et la largeur du tissu vient s'ajouter une marge relativement importante destinée à compenser les effets de retraits engagés par le tissage et à dégager des parties de fils « perdues » pour l'accrochage de la toile aux pesons. Sur le métier à poids, le retrait latéral (rétrécissement de la largeur du tissu) est estimé à 15-20%. Si l'on souhaite par exemple un textile large de 20 cm, on arrive en tenant compte de cette marge à 25 « ourdis ». Pour une densité de 6 fils de chaîne par cm, il nous faut donc compter 150 fils à ourdir pour la chaîne (25 x 6). Pour calculer la longueur de ces fils de chaîne, il convient d'intégrer 10% perdus entre les fils de trame (= embuvage) et environ 30 cm pour l'attache des lisses et 20 cm pour les pesons. Si l'on choisit la longueur arbitraire de 80 cm d'étoffe réalisée, nous avons donc besoin d'un minimum de 1,38 m de fils de chaîne. En résumé, la chaîne

[721] Pour plus de clarté, nous invitons le lecteur à se référer aux schémas illustrant les différents éléments constitutifs du métier [Pl. 16]. Leur définition technique peut également être consultée dans le lexique. L'explication des gestes qui va suivre est basée sur notre propre expérience lors d'un stage de tissage sur métier à poids réalisé en 2013 avec la tisserande et experte en reconstitutions archéologiques Marie-Pierre Puybaret. Les différents éléments peuvent être retrouvés dans M. HOFFMAN, *The Warp-weighted Loom*, 1964, p.40-72.

[722] *Cf.* lexique. *Vocabulaire Français*, Centre International d'Étude des Textiles Anciens, Lyon, 1997.

nécessaire à la construction d'un tissu de 20 x 80 cm requière donc 150 fils de 1,38 m de long. Une fois ce calcul établit, il s'agit de passer à l'ourdissage en tant que tel.

Celui-ci peut être réalisé entre des piquets fichés dans le sol ou bien sur un mur (comme cela est illustré en Égypte[723]), ou même sur un cadre [Pl. 20]. Il permet la création simultanée de la bordure horizontale supérieure du tissu et l'agencement des fils de chaîne. Un fil (câblé ou non) est premièrement tendu entre deux piquets pour servir de conducteur à la lisière transversale de l'étoffe. L'opération consiste ensuite à dévider les longueurs des fils de chaîne en les tendant entre les autres piquets et la lisière. Les fils de chaîne passent au dessus du fil transversal (en formant des « boucles » caractéristiques) et sont pris dans le tissage de la bordure qui se fabrique conjointement à l'aide d'autres groupes de fils. Plusieurs types de bordures différents appellent des techniques variées, du simple dessous-dessus à la réalisation d'une solide tresse ou même d'un galon. Tous les 5 cm environ, la chaîne est détachée des piquets et coupée à l'extrémité de façon à la séparer en deux nappes, enroulées en petits paquets et plus tard reliées aux pesons. Ce travail d'ourdissage est achevé quand la lisière transversale a atteint la largeur voulue. Le tisserand dispose alors d'une ébauche de textile, avec tous les fils de chaîne disposés dans leur nappe respective et insérés dans une bordure supérieure.

Celle-ci peut alors être installée sur le métier [Pl. 21a]. Pour cela, il convient de la coudre de manière très solide et serrée sur un premier support horizontal qui sera ensuite fixé à la barre d'ensouple du métier. Le montage du métier intervient maintenant, par le placement de cette poutre sur ses supports verticaux et l'inclinaison de l'ensemble contre un mur ou autre palissade. Une autre poutre est placée dans la partie basse du métier pour conserver les deux nappes séparées. Celles-ci peuvent alors être déroulées et placées de part et d'autre de cette barre de séparation. Les pesons sont ensuite attachés à une hauteur similaire les uns des autres en regroupant les fils de chaîne par petits groupes égaux [Pl. 21c].

Grâce à l'inclinaison du métier, les nappes sont naturellement espacées, l'une arrière et l'autre avant. Il convient de mettre en place un système qui permette de ramener la nappe arrière en position avant, afin d'inverser en un geste la foule du métier et permettre le tissage : ce sont les lisses. Une fine barre horizontale est placée à mi-hauteur

[723] Le modèle de Mékétré (Musée du Caire JE 46723) montre une série de 3 piquets fichés sur le mur. Un dispositif identique fût identifié *in situ* sur les murs extérieurs de plusieurs maisons du village des ouvriers d'Amarna. Deux tombes thébaines illustrent quant à elles la seconde méthode, visant à tendre la chaîne entre deux supports à doubles piquets installés sur le sol (tombe de Daga, TT103, et de Neferrontep, TT133). G. VOGELSANG-EASTWOOD, *The Production of Linen in Pharaonic Egypt*, 1992, p. 23-24. ; *Id*., "Textiles", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, 2000, p. 274.

dans des fourches aménagées sur les montants latéraux du métier. Chaque fil de la nappe arrière est alors relié à cette barre par une grande boucle de fil, la lisse [Pl. 21b]. Quand la barre est montée sur les fourches, les boucles entraînent la nappe arrière vers l'avant et ouvrent ainsi la contre-foule. À l'inverse, quand la barre est laissée lâche sur les montants, la nappe reprend sa position initiale en foule naturelle [Pl. 16].

Si toutes les étapes se sont déroulées sans erreurs, les deux nappes sont parfaitement intercalées, un fil sur deux en formant une nappe de fils pairs et une de fils impairs. La mise en place du métier peut s'achever, par la réalisation de deux câblages dans la partie basse des nappes, pour aligner tous les fils selon le même espacement horizontal [Pl. 21c]. Ces câblages sont enfin tendus et attachés sur les montants latéraux du métier, de sorte que les deux nappes soient bien fixées et régulières. Le tissage de l'étoffe peut alors commencer.

b. *Tissage*

À proprement parler, le tissage est l'étape constituant le textile en lui-même, grâce à l'insertion des fils de trame. Le fil de trame, enroulé sur une navette pour un maniement aisé, doit d'abord être bien calé dans un des coins, puis passé dans le pas, c'est-à-dire dans l'espace dégagé entre les deux nappes de fils de chaîne. À l'aide d'une longue épée de tisserand, le fil de trame est remonté à plusieurs intervalles afin de dégager un petit surplus de fil (appelé embuvage). Cela permet au fil d'avoir une longueur suffisante pour bien passer dessus-dessous les fils de chaîne sans être trop court et serrer la toile de manière excessive. La foule est ensuite changée et le fil de trame peut être tassé vers le haut, au début contre la bordure puis contre le tissu lui-même. Pour ce faire, la même épée de tisserand est passée dans le pas et vigoureusement battue contre le fil de trame. Le fil de trame tourne ensuite autour du dernier fil de chaîne latéral et repart en direction inverse dans le pas du tissu, l'opération se répétant ainsi à chaque changement de foule. La difficulté principale réside dans la confection d'un tissage régulier, ni trop lâche ni trop serré, et conservant la même largeur de façon consistante sur toute la longueur du tissu.

Un des procédés aidant à la régularité du tissage consiste à la réalisation de lisières latérales renforcées. Les lisières d'un tissu sont les étroites bordures formées de chaque côté d'un tissu. Elles peuvent être simples ou bien renforcées par l'insertion d'un ou de

plusieurs fils câblés, ou alors grâce au passage répété du fil de trame [Pl. 22a]. Cette dernière technique voit le fil de trame enroulé autour de plusieurs (env. 3 ou 4) fils ou groupes de fils de chaîne, avant de repartir dans la toile. Cela rajoute des fils de trame dans les lisières, qui sont alors totalement recouvertes, et compense les effets de tassement. Cette méthode présente l'avantage supplémentaire de renforcer la solidité du tissu, souvent fragile le long de ces zones sujettes à l'usure[724].

Une fois le tissage terminé, il est nécessaire de bloquer les différents fils pour que l'étoffe ne se défasse pas [Pl. 22b]. Une solution des plus populaires en Europe et à travers le monde méditerranéen est de couper les fils de chaîne en conservant une certaine longueur, et de les tordre entre eux pour former une rangée de franges. Une alternative plus élaborée regroupe les fils de chaîne en une tresse ou un galon formant une bordure horizontale décorative[725].

L'ensemble de ces procédés est commun à plusieurs traditions de tissage, qui chacune vit le développement de techniques et de goûts esthétiques variés. L'identification des caractéristiques de tissage aide à la reconnaissance, à la définition et à la comparaison d'une culture textile particulière.

B. Spécificités techniques des tissus méroïtiques : structures de tissage et construction des étoffes

Plusieurs techniques sont attestées dès l'invention même du tissage : les traces textiles les plus anciennes dont nous disposons, datées du début du 7e millénaire avant notre ère, exhibent déjà une variété de structures[726]. Celles-ci continuèrent de se diversifier à travers l'histoire, à l'occasion de l'arrivée de nouvelles fibres et de métiers à tisser différents, et répondèrent à l'évolution des styles décoratifs et des modes vestimentaires. Au début de la période méroïtique, les arts textiles disposent d'un très riche répertoire technique, dont les multiples incarnations se déclinent du nord de l'Europe à l'Égypte, en passant par le bassin méditerranéen, l'Anatolie et le Moyen-Orient[727]. Cet important passé

[724] J.P. WILD, *Textiles in Archaeology*, 1988, p. 45.
[725] *Ibid.*
[726] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 127.
[727] *Ibid.*, p. 126-214.

artisanal servit de fondement au développement des tissus « coptes », caractéristiques de la production textile et de l'esthétisme de l'antiquité tardive orientale. En périphérie de cet espace géographique, les étoffes méroïtiques et post-méroïtiques présentent un faciès technique relativement simple, dont les méthodes furent toutefois mises à profit pour inventer un vocabulaire unique.

1. Les textiles méroïtiques : présentation générale

La grande majorité des tissus méroïtiques ne fut pas tissée « en forme », mais en de larges pièces rectangulaires qui, une fois le tissage terminé, étaient utilisées telles quelles comme manteau, tunique, robe ou jupe, simplement enroulées autour du corps[728]. De telles étoffes peuvent remplir une série d'autres fonctions, depuis l'ameublement jusqu'à la réutilisation en linceul, sans que ne soit modifiée sa forme originelle. C'est donc sur le métier en lui-même que s'effectue la plupart des procédés et des éléments constitutifs des textiles méroïtiques.

Un schéma récapitulatif permet d'exposer de manière simplifiée les différentes parties de ces grands tissus rectangulaires [Pl. 22c].
Chaque étoffe comporte un bord supérieur, formé lors de l'ourdissage, et un bord inférieur bloquant les fils de chaîne. Les côtés longitudinaux du tissage sont désignés par l'appellation de lisières latérales et reçoivent fréquemment un traitement particulier. Le tissage en lui-même correspond à « l'armure » ou à la toile de fond.
En parallèle à cette construction de base, les tisserands méroïtiques décorent souvent les parties hautes et basses du tissu par une ou plusieurs rayures horizontales traversant toute la laise le long des bords. La zone du dessous peut également porter une bande décorative, réalisée en tapisserie colorée et/ou en ajouré. Le bord inférieur peut enfin être complété d'une rangée de franges.
Lorsque les bords supérieurs et inférieurs font intervenir dans leur bordure des fils de trame supplémentaires, ceux-là sont regroupés dans les angles et noués ensembles pour les

[728] D'autres vêtements étaient également façonnés dans ces grands draps, par l'assemblage cousu de pièces découpées.

arrêter[729] [Pl. 23]. Dans un cas, le câblé du bord inférieur est prolongé sur 3 cm avant de former un petit nœud, procurant ainsi des liens utiles à l'attache du linceul[730].
Cette définition générale accepte bien sûr un nombre très important de variations et quelques exceptions. La taille de l'étoffe, ainsi que ces composantes techniques et décoratives, varient en fonction de la destination pratique du tissu.

2. La structure des étoffes : différentes armures de tissage

Le premier élément à considérer est la structure même du tissage, c'est-à-dire le fond du tissu ou « armure ».

a. *Définition du terme « armure »*

« On donne le nom d'armure à un système d'entrelacement des fils de chaîne et de trame, selon des règles nettement définies en vue de la formation d'un tissu.
Les armures se distinguent les unes des autres par :

- *le nombre de fils (chaîne) et de coups (trame) composant le rapport*
- *la répartition des liages qui leur confèrent un caractère particulier*
- *l'utilisation d'une ou plusieurs chaînes, d'une ou plusieurs trames. »*

Définition du CIETA, *Notes Techniques*, p. 3.

Le nombre et la variété de ces systèmes d'entrelacement est considérable, et leur dénomination jouit d'un vocabulaire multiple. Nous nous tiendrons ici au lexique établi en annexe à partir du *Vocabulaire français* du CIETA (édition 1997). Chaque type d'armure sera défini par le rapport entre les fils de chaîne et les fils de trame, insérés au tissu à chaque passage de la navette, ou *coup*.

[729] Nous ne disposons malheureusement que de très rares cas où les angles sont conservés, nous interdisant toute évaluation d'ensemble. Voir fiches T206, 399, 515, 516, 520, 521, 542, 543. *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 33, fig. 30b.
[730] Fiche T206 (Qoustoul).

b. *Types d'armures méroïtiques*

À l'exception de rares exemples d'armures complexes manifestement importées, tous les textiles produits dans l'espace méroïtique sont en armure simple, dite « classique », c'est à dire composée d'une seule chaîne et d'une seule trame. Plusieurs types sont reconnus, se distinguant les uns des autres par le nombre de fils impliqués dans chaque rapport de croisure et par la répartition des points de liage entre fils de chaîne et fils de trame. Des variations existent, notamment par l'insertion de fils de trame supplémentaire.

○ *Armure toile*

L'armure toile est incontestablement le mode de croisure le plus simple, mais également le plus ancien, dont dérivent toutes les autres formes de tissage. Le fil de trame passe sur un fil de chaîne puis sous un second, un par un (rapport 1/1). Les fils de chaîne pairs et impairs alternent à chaque coup au dessus et au dessous de la trame[731]. Cette technique basique admet deux variations, selon qu'un des systèmes soit ou non privilégié à la surface de l'étoffe : l'armure chaîne est un tissu où prédominent les fils de chaîne, qui dissimulent plus ou moins les trames ; alors que l'armure trame donne au contraire l'avantage aux fils de trame qui cachent alors les fils de chaîne. Cet effet est produit par l'utilisation d'un nombre supplémentaire de fils dans le système prédominant et par un tassage plus important.

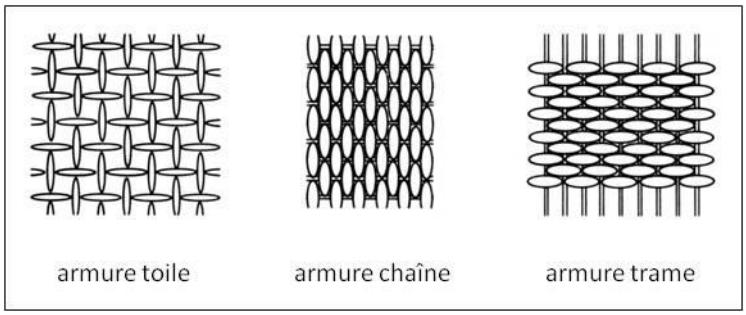


Fig. 20. *Variations des armures toiles [reproduit à partir de E.J.W. BARBER,* Prehistoric Textiles, *1992, p. 128, fig. 4.4.]*

[731] CIETA, *Notes techniques*, p. 3.

Comme on pourrait s'y attendre, l'armure toile est amplement représentée dans notre corpus[732]. Elle est utilisée pendant toutes les périodes considérées, et sert de support à toutes sortes de tissus aux fonctions très variées. En faire une liste exhaustive reprendrait vainement l'inventaire de toutes les catégories de textiles répertoriés dans notre base de données. Attachons nous plutôt à caractériser le tissage des toiles méroïtiques.

Globalement, l'armure toile tissée au Soudan et en Nubie est une armure assez lâche à faible réduction. Bien sûr, la densité varie beaucoup en fonction des étoffes, ainsi qu'à l'intérieur d'un même tissu. Le tissage est ainsi souvent plus serré le long des bords et des lisières plutôt qu'au centre, pour conférer plus de solidité à ces parties très sollicitées. Une réduction typique compte autour de 10 fils/cm dans les deux systèmes de chaîne et de trame [Pl. 24a-b], dans un intervalle compris la plupart du temps entre 7 et 14. Cette faible densité s'explique en partie par le diamètre relativement important des fils, ainsi que par les conditions de préservation des tissus qui ont sans nul doute détérioré beaucoup des structures de tissage. Néanmoins, nous pouvons observer un goût certain pour les étoffes lâches, aux mailles ouvertes. C'est le cas d'un rare tissu en armure très ouverte, comparable à une sorte de gaze, qui ne compte que 3 fils dans les deux systèmes[733]. Il s'agirait peut-être là d'une écharpe ou d'une coiffe.

Plusieurs sites offrant un large corpus de tissus permettent de mettre en évidence une différence de réduction entre les textiles réutilisés comme linceuls et ceux dont la fonction première est clairement liée à l'habillement. Dans le premier cas, les linceuls sont formés dans de grands draps à l'armure très lâche, dont la densité est fréquemment inférieure à 10 fils/cm, et pouvant atteindre les 5 ou 6 fils[734]. À l'inverse, les vêtements bénéficient de tissus plus denses : l'ensemble pagne et cape de Djebel Adda utilise des toiles de réduction 11 x 11, 13 x 10 et 15 x 12[735] ; alors que les tuniques de Ballana et Qoustoul affichent des densités de 15C x 12T, 12C x 28T et 14C x 33T[736], montrant une orientation claire vers l'armure en face trame.

Loin de la Nubie, les tissus découverts dans la nécropole Ouest de Méroé témoignent d'un tissage plus dense utilisant des fils fins. On y enregistre des réductions supérieures de

[732] Elle apparaît en tout dans 471 fiches, alors que le cannelé est cité à 94 reprises, le natté 62 fois et la louisine 48 fois, *cf. infra*.
[733] Fiche T596, Serra Est, tombe 101, inhumation d'un sujet féminin.
[734] Voir notamment les linceuls de Djebel Adda (par exemple fiche T26 : 7C x 6 T) et de Qoustoul (par exemple fiche T158 : 6C x 5T).
[735] Fiches T1 et 3.
[736] Fiches T171, 175 et 236.

celles énoncées plus haut, allant fréquemment au dessus des 20 fils/cm[737]. L'absence d'un corpus numériquement important nous interdit cependant d'y voir une réelle tendance applicable à l'artisanat textile de l'île de Méroé dans son ensemble.

L'armure toile en face chaîne ne compte que peu d'occurrences dans notre corpus : seulement 17 fiches attestent de cette technique. Elle est sans exception combinée à d'autres techniques décoratives de tissage, comme les liserés de trame, les bordures en ajouré, les franges, ou encore les rayures verticales en fils de chaîne[Pl. 24e]. À plus d'une reprise, les textiles en armure chaîne portent dans leur partie basse une large bande composée d'une succession de liserés de trame, d'un travail en ajouré puis d'une rangée de longs glands frangés. Cette combinaison technique est limitée à des tissus en coton datés des trois premiers siècles de notre ère[738].

L'armure en face trame est quant à elle bien plus largement représentée, puisqu'elle elle citée dans 115 fiches de notre corpus. Techniquement très proche de la tapisserie, elle est très souvent utilisée de pair avec cette méthode d'ornementation. Dans le même contexte, elle est aussi employée pour la réalisation de toile entièrement colorée, à Karanog par exemple[739]. Nous l'avons vu précédemment, l'armure trame est également associée à la confection de vêtements de type tuniques ou manteaux rectangulaires. À Saï, les petits fragments en armure toile face trame montrent une densité doublée ou triplée en système trame, par exemple 5C x 10T et 6C x 18T[740] [Pl. 24c-d.].

- *Cannelé, louisine et natté*

Ces trois types d'armure de tissage[741] sont tous très proches de l'armure toile basique en rapport 1/1. Ils suivent le même mode opératoire de simple dessus-dessous, mais selon des rapports différents :

- L'armure louisine est produite par groupes de 2 (ou plus) fils de chaîne (rapport 2/1). Chaque fil de chaîne est individuellement passé dans une maille de lisse unique de façon à rester rigoureusement parallèle [Pl. 25b-c].

[737] Voir par exemple les fiches T727 (17C x 15T), 729 (23C x 34T), 730 (17C x 18T), 733 (21C x 25T), 741 (22C x 24T).
[738] Fiches T39 (Karanog), 477 (Qasr Ibrim), 660 (Aksha).
[739] Fiches T37 et 63.
[740] Fiches T681 et 688.
[741] CIETA, *Notes techniques*, p. 4-5.

- Le cannelé désigne un rapport de deux coups de trame passés dans le même pas du tissu (rapport 1/2) [Pl. 25.a-b].
- Le natté mélange les principes des deux armures précédentes en croisant les fils de chaîne et de trame selon un rapport 2/2 [Pl. 25d]

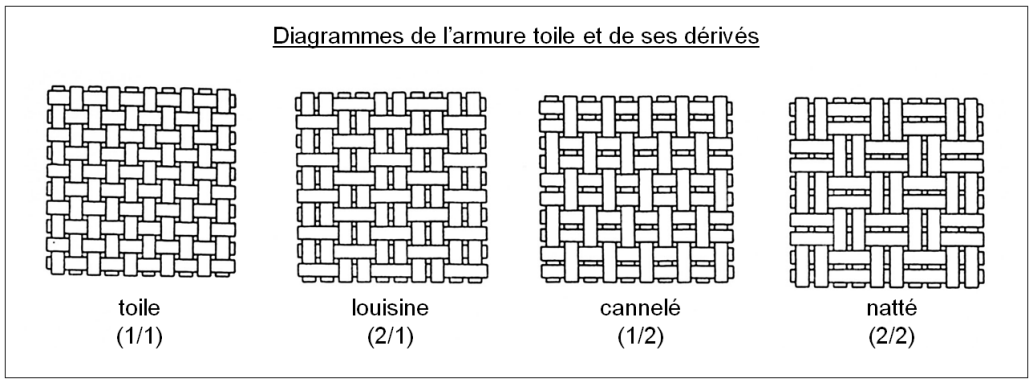


Fig. 21. *Armure toile et ses dérivés [reproduit à partir de D. CARDON, « Chiffons dans le désert : textiles de Maximianon et Krokodilô »,* in *H. CUVIGNY (dir.),* La Route de Myos Hormos, vol. 2, *2003, fig. 320, p. 651.*

L'état de conservation fragmentaire de nombreuses pièces textiles rend la distinction entre les armures louisines et cannelées difficile. Seule la présence d'un bord ou d'une lisière permet d'identifier le sens du tissage et de départager avec certitude les systèmes de la chaîne et de la trame. Ajouté à cela, le niveau de documentation très inégal de chaque site ayant livré des tissus, tout essai de répartition statistique est foncièrement voué à l'échec. Notre base de données nous révèle, néanmoins, quelques tendances distinctes. Les trois techniques d'armure en louisine, en cannelé et en natté sont particulièrement bien représentées lors des trois premiers siècles de notre ère et sont caractéristiques des productions locales à ornementation kouchite. Notre corpus compte 94 fiches documentant l'usage du cannelé, 62 celui du natté et 48 celui de la louisine. Pour des raisons pratiques, cette dernière méthode est très souvent associée au tissage de motifs en tapisserie[742] [Pl. 26d]. C'est le cas de nombreuses pièces provenant de Qasr Ibrim, mais aussi de Saï, Méroé, Djebel Adda, Ballana et Qoustoul[743]. L'armure nattée est, quant à elle, largement représentée en Basse Nubie, à Qasr Ibrim, Djebel Adda et Karanog notamment, où elle intervient souvent en conjonction à l'armure bouclée ou bien à la tapisserie[744]. Il semble

[742] *Cf. infra.*
[743] Fiches T 302, 306, 312, 314, 317, 340, 344, 349, 385, 420, 458, 468 (Qasr Ibrim), 677 (Saï), 721, 737 (Méroé), 6 (Djebel Adda), 165, 170 (Ballana), 272, 273 (Qoustoul).
[744] *Cf. infra.*

que les tissus d'ameublement aient pu considérablement bénéficier de cette méthode produisant un tissu plus raide. Une pièce exceptionnelle de Karanog porte même les trois techniques sur la même étoffe[745] : l'armure de fond nattée est complétée par des zones en bouclé et un grand champ en tapisserie orné de méandres et svastikas entrelacés [voir Pl. 57b]. Enfin, chose étonnante, les armures louisines et cannelées sont utilisées de façon récurrente pour la confection de vêtements, surtout pour les pagnes et tabliers ornementaux des dignitaires kouchites. Sur les 37 références relevées, la quasi-totalité est en louisine. Nous ne pouvons observer que 3 exemplaires en tissu natté et deux en toile[746]. Cette prédilection pour l'armure louisine s'observe sur les pagnes et tabliers de Qasr Ibrim et de Djebel Adda[747][Pl. 44-45]. Le cannelé apparaît quant à lui sur des jupes (?) bordées en ajouré provenant des mêmes sites[748]. Ces costumes caractéristiques du vestiaire kouchite font des armures louisines et cannelées des techniques de tissage iconiques de la production textile méroïtique.

- *Tapisserie [Pl. 26-27]*

Stricto sensu, la tapisserie est une armure toile à système trame prédominant, permettant la constitution d'un décor polychrome. Chaque fil de trame limite son action aux dimensions des motifs qu'il produit. De fait, une seule ligne horizontale de trame compte plusieurs longueurs de fils de couleurs différentes. Elles doivent être passées de manière assez lâche avec un fort embuvage sur une chaîne aux fils très espacés, de façon à recouvrir l'ensemble de la chaîne tout en conservant les dimensions et la souplesse de l'étoffe. La réduction (nombre de fils au cm) de la trame est bien plus élevée que celle de la chaîne, qui est souvent composée de fils au calibre plus important, ou doublés en louisine, pour assurer la solidité de l'ensemble.

La technique de la tapisserie autorise un répertoire iconographique infini et c'est elle qui offrit aux tisserands égyptiens les moyens de développer le vocabulaire décoratif particulièrement riche des tissus « coptes ». Plusieurs procédés permettent la réalisation et l'agencement des motifs. Parmi ceux-là, les *duites courbes* sont des trames disposées de manière incurvée pour suivre le contour d'un motif et en affiner la forme [Pl. 26d]. La réalisation du décor en tapisserie implique la succession de plages de couleurs variées, tissées avec des fils de trames différents. Ces enchaînements de couleurs peuvent être

[745] Fiche T57.
[746] Fiches T58, 367, 471 et 556.
[747] Fiches T1, 2, 3, 30 (Djebel Adda), 301, 346, 347, 410, 411, 425, 430, 447, 487, 514 (Qasr Ibrim).
[748] Fiches T7, 18 (Djebel Adda), 320, 375, 377, 429 (Qasr Ibrim).

simples, selon la méthode des *relais*, chaque fil de trame effectuant son retour autour d'un fil de chaîne distinct. Les juxtapositions rectilignes ainsi créées forment des fentes verticales, parfois très hautes, qu'il s'agit ensuite de refermer par une couture pour assurer l'intégrité du tissage. Une alternative est offerte par la technique du *perfilage*, qui fait s'empiéter deux zones voisines, en imbriquant les duites de couleurs différentes autour du même fil de chaîne, seules ou en groupes. Cela évite la multiplication des relais qui ont tendance à fragiliser la toile. Les textiles méroïtiques témoignent également d'une troisième méthode, que nous appellerons *perfilage crocheté*, et qui consiste à entrelacer les fils de trame dessinant les motifs à ceux composant le fond de la toile. Ces crochetages peuvent être simples, fil par fil, ou bien multiples, un fil de la trame de fond arrimant un groupe de fils composant le décor.

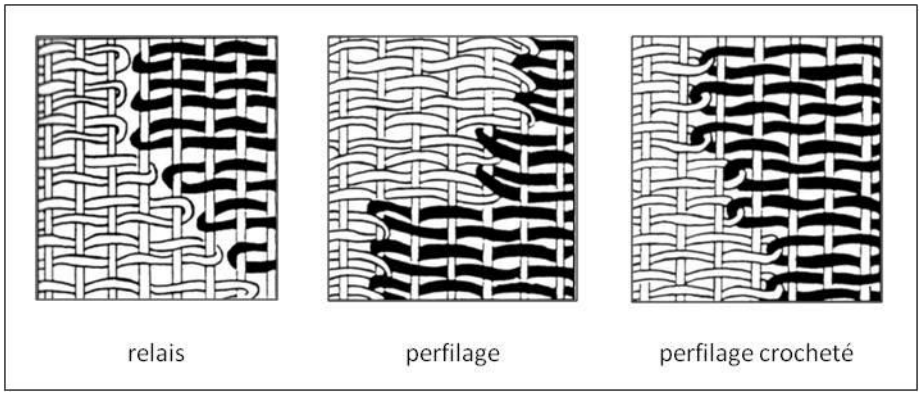


Fig. 22. *Différentes méthodes d'enchaînements des couleurs en tapisserie [reproduit à partir de J. HARRIS,* 5000 Years of Textiles, *1993, p. 27.]*

Au Soudan, la tapisserie constitue la méthode privilégiée pour l'ornementation des textiles. Elle est attestée dès les premiers siècles de l'époque méroïtique, sur plusieurs étoffes malheureusement très fragmentaires d'Emir Abdallah[749]. Son usage se diversifia au cours des siècles suivants, puis durant l'époque tardive avec le développement des laines colorées[750]. Sur l'ensemble de notre base de données, 276 fiches rapportent l'usage de la tapisserie. Nous pouvons y distinguer 3 modes d'utilisation distincts : en aplat, pour la confection d'une large zone d'étoffe en une couleur uni; en rayures, grâce à la formation de bandes horizontales traversant toute la laise du tissu ; et pour le tissage de motifs. Ici, seule cette dernière catégorie concerne notre discussion des aspects techniques de la tapisserie, nous exclurons donc les 187 occurrences de rayures et les 21 de toiles colorées en aplat.

[749] Voir fiche T120 par exemple.
[750] W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013, p 108-112.

Parmi tous les textiles méroïtiques et post-méroïtiques portant des motifs en tapisserie, nous sommes en mesure d'isoler 3 séries d'objets, correspondant à des types de tissus bien différents :

- les tissus à ornementation kouchite, en coton,
- les châles ou tuniques à décors d'influence classique, en laine,
- et les textiles importés d'Égypte ou des provinces orientales de l'empire romain.

Les étoffes ornées de motifs kouchites forment la catégorie la plus nombreuse mais aussi la plus représentative de l'artisanat textile méroïtique. Elle est particulièrement bien illustrée par les fragments de Karanog[751] et de Qasr Ibrim[752], qui couvrent une période s'étendant du Ier au IVe siècle de notre ère. On la retrouve également en moindre mesure sur le site de Ballana[753], mais aussi plus au sud sur l'île de Saï[754] et dans la nécropole royale de Méroé[755]. En raison du caractère très fragmentaire de ces pièces, il est impossible de déterminer la fonction de ces textiles. Seuls quelques exemples atypiques peuvent être hypothétiquement rattachés à des tissus d'ameublement[756]. Il est probable que le reste provienne de vêtements, notamment de grands châles à utilisation polyvalente. Les motifs en tapisserie sont disposés en semis répétitif, dans une bande décorative longeant les bords du tissu, ou bien sous forme de large *tabulae* inscrites dans les angles. Ce groupe d'étoffe est défini par l'utilisation exclusive de la fibre de coton, dans l'armure de fond comme dans la tapisserie, qui se décline en un camaïeu de bleus. Les exemplaires les plus typiques sont réalisés dans un tissu de fond en armure toile cannelée, selon la méthode des relais et avec des crochetages occasionnels le long des larges éléments rectilignes du décor. La fente créée par les relais est parfois visible, comme par exemple le long d'un croissant de lune ornant une bande décorative découverte à Qasr Ibrim [Pl. 26b]. Les perfilages crochetés sont quant à eux particulièrement bien illustrés sur le matériel de Karanog, en bordure de grands motifs en équerre ou en méandres [Pl. 26c]. D'autres fragments attestent l'emploi de la même technique sur une base d'armure toile, nattée ou louisine. C'est le cas du tissu de Méroé, qui montre une fine chaîne doublée entièrement recouverte d'épais fils de trame bleus et d'une tapisserie beige très serrée. Plusieurs pièces de Qasr Ibrim

[751] Fiches T36, 40, 41, 61, 62.
[752] Fiches T302, 304, 305, 306, 310, 311, 312, 313, 314, 317, 318, 319, 326, 330, 344, 391, 393, 403, 409, 416, 417, 418, 421, 458, 459, 462, 468, 475, 494, 495, 496, 499, 505, 508, 509, 513, 521, 522, 523, 524, 525, 538, 543, 544, 548, 549.
[753] Fiches T165, 169.
[754] Fiches T677, 682, 702, 704, 709.
[755] Fiche T721.
[756] Notamment parmi le corpus du temple d'Isis de Qasr Ibrim (fiches T458, 505, 523, 524, 525, 247).

montrent également l'utilisation conjointe sur le même textile de relais et de perfilages simples ou crochetés, en fonction des besoins repérés par le tisserand pour tel ou tel éléments du décor[757]. L'usage des duites courbes pour la réalisation de motifs obliques ou arrondis est quant à lui bien documenté [Pl. 26d], au contraire de celui de la navette volante qui ne s'observe sur aucun des textiles de fabrication locale répertoriés[758]. Un seul artefact en laine de dromadaire, daté de la période post-méroïtique, peu enfin s'inscrire dans cette catégorie. Il s'agit d'une tapisserie de Debeira, probablement utilisée pour l'ameublement et représentant des bandes de palmettes et de fleurs de lotus[759].

Globalement, les tissus avec motifs kouchites en tapisserie sont de belle facture. Les exemplaires de Karanog témoignent d'un tissage dense, dont la réduction est de 9C x 25T en armure toile et de 7 paires C x 19 paires T en natté[760]. À Qasr Ibrim, on relève des densités similaires, par exemple égales à 7 paires C x 20T en louisine[761]. Le spécimen de tapisserie le plus fin que nous possédons provient du temple d'Isis à Qasr Ibrim. La tapisserie, représentant un semis de nœuds *s3*, compte 12 paires de fils de chaîne au cm, avec 50 fils de trame dans les parties bleues et de 24 à 38 fils dans les parties blanches[762] [Pl. 27a].

L'association étroite des tissus ornés de tapisserie avec des sites réservés aux élites administratives et même royales, tout comme les thèmes iconographiques développés, indiquent la valeur importante de ces étoffes. Qasr Ibrim en livra les exemples les plus fins et certainement les plus prestigieux, souvent attachés à un contexte ou un thème religieux[763]. Ce dernier aspect est développé avec brio sur un textile tout à fait exceptionnel[764], découvert lors des fouilles de la Rue de la Taverne et du temple 3, et daté de la période méroïtique classique [Pl. 27b]. La réalisation technique de cette pièce est originale, puisqu'elle allie une chaîne en lin à une trame en coton, selon une armure louisine. Tous les fils sont des retors, conférant au tissu une épaisseur et une robustesse adaptées à un emploi comme tenture murale par exemple. Le décor est formé de motifs

---

[757] Fiches T311, 313, 317, 459, 462, 468, 475, 522, 538, 544. Un tissu de Djebel Adda montre un mélange similaire de techniques pour la réalisation d'une rangée de svastikas (fiche T31).
[758] À l'exception notable d'une tunique (ou manteau rectangulaire ?) découvert à Semna Est (fiche T616). La toile en laine de dromadaire est décorée de hautes rayures et de médaillons circulaires rouges. L'intérieur des médaillons, mal conservé, montre des motifs géométriques sans doute dessinés à la navette volante. L'origine locale ou étrangère de cette pièce n'est pas établie avec certitude.
[759] Fiche T632. Un dernier tissu en tapisserie de laine est aussi orné de palmettes (Djebel Adda, fiche T6).
[760] Fiches T40, 57.
[761] Fiche T468.
[762] Fiche T525.
[763] Voir notamment les tentures (?) découvertes dans le temple d'Isis, Chap. 2, IV.
[764] Fiche T458. La présence conjointe d'une chaîne de lin et d'une trame de coton tend à prouver une datation haute, probablement aux alentours du Ier siècle ap. J.-C.

bleus clairs sur fond blanc, représentant une frise de divinités assises sur des trônes. Les personnages visibles sur la partie conservée possèdent un corps humain et une tête de bélier, sont coiffés de couronnes variées et tiennent un long sceptre brodé en fils bleus. Toutes ces figures sont créées en tapisserie à relais. Elles reposent sur une bande à décors géométriques alternant le bleu au blanc, dont la partie supérieure n'est pas tissée en tapisserie mais grâce à des fils de trame entrelacés formant un fin motif de chevrons verticaux le long de deux rayures horizontales. La partie basse reprend une méthode traditionnelle de tapisserie à relais pour dessiner un damier. Par sa qualité d'exécution et son sujet, ce textile unique est emblématique de l'art méroïtique de la tapisserie.

La deuxième catégorie d'étoffes en tapisserie observée dans le corpus méroïtique regroupe les nombreux manteaux rectangulaires, châles ou tuniques, décorés dans les angles de gros motifs géométriques d'inspiration classique, les *gammadae*. Uniquement attestés sur les sites nubiens, ces vêtements sont par ailleurs bien connus dans les ensembles textiles de l'Égypte tardive et du Moyen-Orient[765]. Ces grands ornements, souvent basés sur la forme des lettres grecques *Gamma*, *Eta* ou encore *Iota*, étaient tissés en tapisserie, grâce à la technique du relais et de fréquents perfilages simples ou plus rarement crochetés. Des vêtements de ce type sont attestés en grand nombre à Qoustoul et Ballana, ainsi qu'à Serra Est, Qasr Ibrim, Djebel Adda, Sahaba et Abka[766] [Pl. 58-59, 70d, 113b].

La troisième et dernière catégorie de tissus en tapisserie concerne les pièces manifestement importées des provinces orientales de l'empire romain et arrivées sur les sites influents de Basse-Nubie. Il s'agit souvent de textiles en laine provenant de manteaux rectangulaires ou de tuniques, et ornés de larges *clavi*, *tabulae* ou *orbiculi* réalisés en fine tapisserie à relais, avec perfilages et duites courbes [Pl. 59c, 141a]. Ces techniques caractéristiques des tissus de l'antiquité tardive, notamment égyptienne[767], sont complétées par l'usage de la navette volante. Elles s'observent sur une étoffe découverte dans une

[765] Voir par exemple D. BÉNAZETH, « Textiles avec inscriptions du premier millénaire, conservés au Musée du Louvre (département des Antiquités Égyptiennes », *in* C. FLUCK et G. HELMECKE, *Textile Messages*, 2004, p. 115-129. ; G. FABRE, « Recherches sur l'origine des ornements vestimentaires du Bas Empire », *Karthago* 16, 1971-1972, 1973, p. 108-128. ; A. LORQUIN, « Le costume dans l'antiquité tardive d'après les vestiges textiles coptes », *in* F. CHAUSSON, et H. INGLEBERT (éds.), *Costume et société dans l'Antiquité tardive et le haut Moyen Age*, 2003, p. 121-128.
[766] Fiches T210, 229, 241, 242, 263, 267, 268, 269, 277, 286 (Qoustoul et Ballana), 573, 574, 579, 580, 604, 633 (Serra Est), 456 (Qasr Ibrim), 558 (Djebel Adda), 636, 640 (Sahaba), 641 (Akba).
[767] Voir par exemple M.-C. BRUWIER, *Égyptiennes ; étoffes coptes du Nil*, 1997, p. 235-243. ; A. LORQUIN, *Étoffes égyptiennes, Chefs-d'œuvre des tisserands coptes*, 1999, p. 20-21.

tombe méroïtique tardive à Nag el-Arab[768] et sur plusieurs textiles de la nécropole post-méroïtique de Qoustoul [Pl. 60c-d][769]. Les sections en tapisserie sont ornées de motifs classiques communs dans tout le monde hellénique, comme les rinceaux de feuilles de vignes, les médaillons géométriques ou les entrelacs guillochés. Un textile tout à fait exceptionnel en Nubie fut également mis au jour dans une tombe royale de Qoustoul, utilisé comme tapis de selle. Il est constitué d'une zone principale en bouclé bleu, traversée par une large bande en tapisserie représentant un arbre chargé de fruits, d'oiseaux et de feuillages à volutes. À ces exemples tardifs viennent s'ajouter trois textiles de Qasr Ibrim, vraisemblablement employés pour l'ameublement comme tenture ou housse de coussin, et datés des trois premiers siècles de notre ère. Les deux premiers sont des toiles de lin ornées de semis de rosettes et de petits boutons floraux, réalisés en tapisserie avec des fils de laine colorée[770] [Pl. 27c]. Le troisième est confectionné avec une chaîne de coton (S) et une trame en laine de torsion Z, ornée en aplat d'un dégradé de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel[771] [Pl. 141b]. Cette tapisserie de grande qualité fut rapiécée à plusieurs reprises de manière grossière. La méthode faisant se succéder des rayures de couleurs en dégradé ombré, ainsi que leur étendue chromatique, font de cet objet un cas tout à fait inédit dans le panorama de la production textile méroïtique. Gillian Vogelsang-Eastwood reconnaît ce type de textiles comme typiquement romain et lui trouve des parallèles en Crimée, à Palmyre et à Quseir al-Qadim, ainsi qu'une possible référence dans le *Périple de la Mer Érythrée*, indiquant par là même son origine étrangère[772].

- *Armures bouclées*

Un autre type d'armure très appréciée des méroïtes est l'armure bouclée, parfois appelée *velours*. La surface du tissu est couverte de boucles ou de poils dressés au-dessus d'une armure de fond dont la croisure les maintient en place[773]. Au Soudan et en Nubie, ces boucles sont exclusivement créées en système trame, par l'insertion d'une baguette sous les flottés de fils de trame supplémentaires. Une fois les fils bloqués et tassés par le passage d'un ou plusieurs coups de trame simple, la baguette est retirée et les boucles sont ainsi libérées. Elles peuvent être laissées telles quelles ou bien tordues en torsades ou

[768] Fiche T823.
[769] Fiches T209, 224, 240, 211.
[770] Fiches T464, 465.
[771] Fiche T484.
[772] G. VOGELSANG-EASTWOOD, "The textiles", *in* D. WHITCOMB et J. JOHNSON (éds.), *Quseir al-Qadim, 1980*, 1982, p. 285.
[773] CIETA, *Notes techniques*, p. 6-7.

coupées. Les exemples méroïtiques typiques montrent l'usage fréquent de paires de fils de trame pour la formation des boucles[774]. Cette technique produit d'épais tissus moelleux et chauds particulièrement adaptés à la réalisation de couvertures ou de nattes.

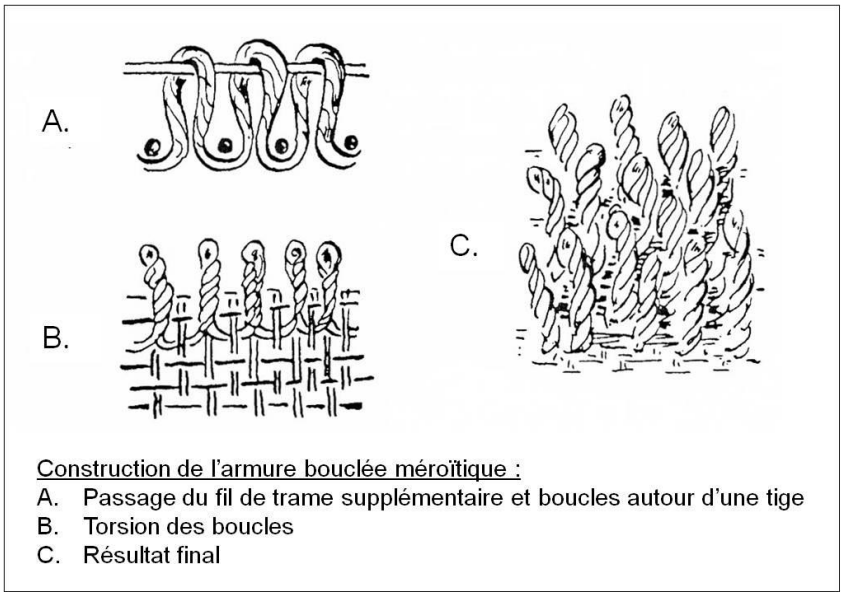


Fig. 23. *Construction de l'armure bouclée méroïtique [reproduit à partir de* CROWFOOT, *G.M. et F.Ll.* GRIFFITH, in JEA *20, 1934, p. 5-12.]*

L'armure bouclée apparaît dans différents types de textiles méroïtiques et post-méroïtiques. La première catégorie, la plus représentée, est celle des couvertures. Elle est attestée dès les premiers siècles de notre ère, à Aksha, Karanog et Méroé, puis durant le méroïtique tardif, à Djebel Adda, Qasr Ibrim et Gammai, et enfin au post-méroïtique, à Qoustoul, Ballana, Akasha, Qasr Ibrim et Serra Est[775]. Les premiers exemples sont tissés en coton, généralement sur une base d'armure toile en natté ou plus rarement en cannelé, en alternant les trames bouclées à 3 coups de trame simple. Ils comptent de très nombreuses boucles torsadées, longues d'1,5 cm environ, conférant un aspect particulièrement doux et duveteux au tissu. La nécropole de Karanog en offre les exemplaires les mieux préservés et de plus fine facture[776] [Pl. 28]. Les spécimens de Méroé[777], en apparence très fins, sont malheureusement totalement carbonisés et difficiles à observer. Durant les périodes plus tardives, c'est l'usage de la laine qui prévaut. Les techniques évoluent elles-aussi pour mener à une plus grande diversité avec des boucles

[774] G.M. CROWFOOT et F.LL. GRIFFITH, "On the Early use of Cotton in the Nile Valley", *JEA* 20, 1934, p. 10-11.
[775] Voir fiches T29, 31, 14, 35, 57, 66, 67, 162, 213, 285, 288, 197, 501, 515, 502, 299, 606, 659, 645, 732, 735, 829, 843, 857, 859.
[776] Voir par exemple fiches T35 et 57.
[777] Fiches T732, 735.

parfois coupées ou même nouées. C'est le cas d'une grande couverture découverte à Ballana et Qoustoul (cimetière R, tombe 113), qui expose un large champ central en bouclé velours, sur une chaîne alternant des fils retors simples à des paires [Pl. 29a]. Cette zone de la toile est également renforcée par l'insertion d'épais câblés tous les 18 coups de trame. Les boucles sont coupées et interviennent tous les 2 coups. Cette couverture témoigne aussi du développement de l'ornementation sur ces pièces textiles, grâce à l'insertion de motifs en tapisserie ou en bouclé coloré. Les rayures et les svastikas sont particulièrement représentés[778]. Une large portion du tissu peut aussi être colorée en aplat, en bleu le plus souvent mais aussi en rouge[779]. À notre connaissance, trois exemples de couvertures en boucles nouées furent préservés. Le premier est un tissu de laine provenant de Qoustoul, recouvert de très longues boucles (2,5/4 cm) sur une armure de fond en louisine[780]. Le deuxième est un ensemble de 12 fragments en laine multicolores mis au jour dans la tombe 99 de Serra Est (cimetière 25)[781]. La chaîne comme la trame sont composées d'épais fils retors à 2 ou 3 pliés. Les trames supplémentaires construisant les boucles nouées sont quant à elles insérées tous les 3 coups et forment un décor multicolore. Nous terminerons notre description des couvertures bouclées par la mention d'une pièce toute particulière, elle aussi découverte à Serra Est (tombe 146)[782] [Pl. 29c]. Réalisé en laine de dromadaire sur une chaîne d'épais fils retors, ce tissu montre des boucles nouées insérées sur les deux faces, un rang après l'autre, tous les 2 coups de trame. Une fois coupées en un court velours, elles dessinent une succession de rayures blanches, bleues, brunes, vertes, rouges et oranges. Cette technique unique en Nubie, mais connue par ailleurs à Doura Europos et dans le désert de Judée, amène Ingrid Bergman à identifier cette couverture à un produit importé de la côte méditerranéenne[783].

D'autres étoffes en armure bouclée sont clairement importées, probablement d'Égypte. On reconnaît par exemple les textiles à très longues boucles (env. 6 cm) tissés en laine et lin et comportant des médaillons ou des bandes en tapisserie ornés de motifs classiques[784]. Le cas le plus souvent représenté est cependant celui des tapis en laine polychromes [Pl. 153b-c], tissés avec des boucles courtes et coupées, insérées tous les 2

[778] Fiches T29, 31, 57, 285 (à Djebel Adda, Karanog, Qoustoul et Ballana).
[779] Fiches T606, 829, 645, 859 (?), à Serra Est, Akasha et Gammaï.
[780] Fiche T213.
[781] Fiche T645.
[782] Fiche T606.
[783] *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 22, fig. 11.
[784] Voir le tapis de selle découvert dans une tombe royale post-méroïtique de Qoustoul (fiche T295) et le tissu d'ameublement (?) de la tombe 68 de Qoustoul (fiche T211).

coups de trame. Ils sont décorés d'une large variété de motifs géométriques (damier, quadrillages, rayures, losanges, postes) complétés par des éléments végétaux stylisés, parfois inscrits sous des arches. Tous mis au jour dans des tombes de Basse Nubie, à Qoustoul, Qasr Ibrim, Serra Est et Bouhen[785], ces tapis trouvent d'excellents parallèles dans la documentation d'Antinoé ou de Doura Europos, qui permet par comparaison de les datés de la fin de la période post-méroïtique et du début de la période chrétienne (V^e – VIe siècle ap. J.-C.)[786].

Hormis les couvertures et les tapis importés, nous pouvons également discerner plusieurs types de textiles usant de l'armure bouclée seulement sur une portion de l'étoffe. C'est le cas d'un épais tissu en laine de Djebel Adda, probablement utilisé comme natte, constitué d'une armure principale en cannelé composite et de boucles multicolores torsadées ou coupées dessinant de larges rayures horizontales[787]. Cet exemple témoigne de l'usage décoratif de l'armure bouclée, qui fut notamment développé en Nubie à Qasr Ibrim et dans la région de Serra Est.

Les égyptiens de l'époque pharaonique connaissaient déjà la technique du bouclé, qu'ils appliquaient à la confection de divers tissus utilisés dans l'habitat. De grands textiles recouverts de longues boucles serrées étaient notamment utilisés en tant que matelas, posés sur les lits de bois, comme dans la tombe de Kha par exemple (XVIIIe dynastie)[788]. Ici, l'armure bouclée procure chaleur et confort. Cette pratique se poursuivit en Égypte durant le Ier millénaire av. J.-C., époque qui en livra des spécimens particulièrement éloquents[789]. Durant l'antiquité tardive, les textiles en bouclé deviennent plus répandus et suivent différentes techniques, chacune adaptée à un type de décor et de fonction[790]. Notons en particulier les très grands tissus rectangulaires entièrement recouverts de longues boucles et décorés dans les angles de médaillons ou de figures géométriques réalisés en tapisserie ou en bouclé. Les différents ornements sont toujours monochromes, généralement tissés avec des fils violets (pourpres), et se détachent de la toile bouclée par l'aménagement

[785] Fiches T202, 208, 247 (Qoustoul), 656 (Qasr Ibrim), 603 (Serra Est), et 916 (Bouhen).
[786] D. KING, « Report on the woolen pile rug from tomb 193.105 at Qasr Ibrim », *in* A.J. MILLS, *The Cemeteries at Qasr Ibrim*, 1982, p. 87.
[787] Fiche T21.
[788] E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 150. ; G. VOGELSANG-EASTWOOD, *op. cit*. p. 276.
[789] M.A.M. SELEM et S. ABD AL-KHALEK (éds.), *Egyptian Textiles Museum*, 2007, TM 52. Musée égyptien du Caire JE6/7/33/2.
[790] S. TSOURINAKI, , "Looped-pile Textiles in the Benaki Museum (Athens)", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 143-149. ; C. VERHECKEN-LAMMENS, "Linen furnishing textiles with pile in the collection of Katoen Natie", *in* A. DE MOOR et C. FLUCK (éds.), *Clothing the house*, 2010, p. 132-143.

d'une bordure en armure simple[791] [Pl. 29d]. Même si les fibres sont différentes (laine et lin en Égypte, et coton puis laine au Soudan et en Nubie), la parenté entre ces textiles égyptiens d'ameublement et les couvertures méroïtiques est évidente. Les deux catégories font usage de la même technique pour former les boucles et d'une composition des décors parfois très similaire. Certaines étoffes portent même une large svastika dans les angles[792], motif par ailleurs privilégié par les textiles nubiens. Néanmoins, les décors des pièces méroïtiques sont généralement plus simples et d'échelle plus réduite, réalisés avec des fils bleus. L'influence des pratiques égyptiennes de tissage est donc bien visible pour cette catégorie de pièces textiles, mais adaptée aux ressources et goûts locaux.

Cela étant dit, la technique du bouclé en elle-même est bien ancrée dans les habitudes artisanales des méroïtes, qui l'emploient au minimum dès le IIe siècle de notre ère, de Karanog à Méroé. Son apparition au Soudan remonte à l'époque bien plus ancienne de Kerma, où fut mis au jour un tissu en lin exceptionnel dont l'armure de fond est agrémentée de rangées de longues boucles alternant avec des rangées de plumes d'autruche[793] [Pl. 29b]. À l'instar des couvertures méroïtiques, cet épais textile était placé sur le sol de la tombe pour y recevoir le défunt. Ce type de tissus, tout comme les pratiques qui leur sont associées, est donc un trait commun à l'ensemble de la culture kouchite.

- *Sergé*

Commun en Europe, le sergé est une armure très peu représentée dans le corpus de tissus méroïtiques. Elle se caractérise par le déplacement, à chaque passage de la trame, d'un seul fil vers la droite ou vers la gauche de tous les points de liage[794]. Les fils de trame passent toujours dessus-dessous, mais en échelon, de manière à créer une structure de tissage en diagonale. Un changement périodique de direction permet la création de motifs en losanges ou en chevrons ton sur ton à l'intérieur même du tissage.

---

[791] *Ibid.*, p. 135.

[792] Voir par exemple A.F. KENDRICK, *Catalogue of textiles from Burying-grounds in Egypt*, 1922, p. 43, pl. VII, n°9. ; P. DU BOURGET, *Catalogue des Étoffes Coptes*, 1964, p. 78, n°B30. ; A. STAUFFER, *Textiles d'Égypte de la collection Bouvier,* 1991, p. 77. ; S. TSOURINAKI, , "Looped-pile Textiles in the Benaki Museum (Athens)", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 144, fig. 23.2. Ces spécimens égyptiens sont datés des IVe et Ve siècles.

[793] G.A. REISNER, *Excavations at Kerma, Part IV-V*, 1923, p. 19, pl. 63.2

[794] CIETA, *Notes techniques*, p. 4.

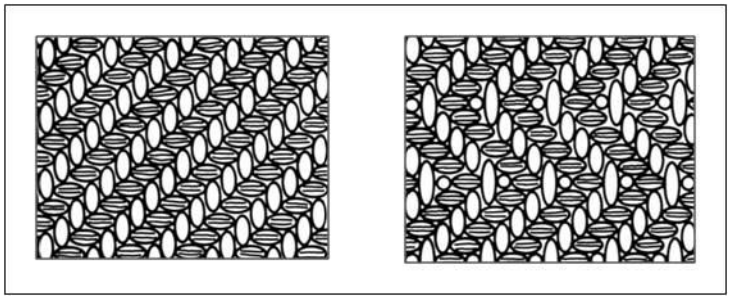


Fig. 24. *Armures en sergé [reproduit à partir de E.J.W.* BARBER, Prehistoric Textiles, *1992, p. 187, fig. 7.1.]*

Notre base de données ne compte que quatre textiles tissés selon cette méthode. L'un d'eux est une natte en matière végétale (roseaux ?), déposée comme couche funéraire sous l'inhumation d'un enfant de Ballana[795]. Le sergé y dessine un motif de chevrons. Au regard de la rareté de cette technique, ainsi que du matériau employé, il est possible que cette pièce ait été réalisée en vannerie plutôt qu'en véritable tissage. Les trois autres tissus sont tous des fragments plus ou moins grands provenant de capes romaines en laine et lin, importées et réutilisées à Ballana et Qasr Ibrim[796]. Aucun de ces objets ne permet donc d'affirmer la connaissance et la pratique du sergé par les tisserands méroïtiques.

- *Fils entrelacés*

Une dernière technique est celle des fils de trame entrelacés un à un sur une chaîne fixe. À proprement dit, il ne s'agit pas de tissage mais d'une méthode qui s'apparente plutôt à la vannerie. Ici, deux fils de trame s'entrelacent autour des fils de chaîne, l'un dessous et l'autre dessus en se croisant et s'alternant à chaque nouveau fil de chaîne. Cela produit l'aspect d'une fine torsade, ou d'une natte quand cette technique est répétée sur plusieurs rangs [Pl. 30a]. Le plus souvent insérée comme détail décoratif ou renfort dans un tissu en armure toile (*cordage de trame*), la méthode des fils entrelacés est également utilisée de façon extensive pour la réalisation de pièces entières. C'est le cas de trois couvertures en laine découvertes dans le fond de tombes post-méroïtiques de Gabati[797]. Elles sont décorées de rayures de couleurs naturelles beiges et brunes ou bien bleues et rouges. Une quatrième pièce, provenant du même site, est une ceinture ornée de rayures colorées[798]. Enfin un dernier exemple provient des fouilles de Qasr Ibrim, qui livrèrent un objet tout à fait inédit et presque complet, consistant en un pendant rectangulaire tissé en

[795] Fiche T178.
[796] Fiches T163, 498, 527.
[797] Fiches T764, 766 et 767.
[798] Fiche T759.

fibres végétales (lin ou coton ?)[799] [Pl. 30a]. L'armure toile en face trame est décorée de motifs en tapisserie représentant des croix *ankh* blanches et bleues, ainsi que de large rayures de fils de trame entrelacés.

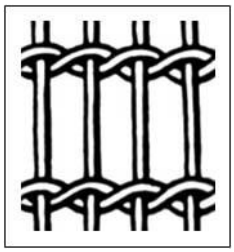


Fig.25. *Fils entrelacés*
[reproduit à partir de E.J.W. BARBER, Prehistoric Textiles, *1992, p. 128, fig. 4.5.]*

○ *Irrégularités de tissage*

L'examen de l'ensemble du corpus textile méroïtique montre une production d'armures variées, dont la qualité est généralement bonne et régulière. Sur tous les fragments que nous avons pu directement observer, les erreurs de tissage sont rares. Nous n'en avons relevé que 19, correspondant généralement à des erreurs de changement de foule. Plusieurs fils de trame sont alors passés dans le même pas du tissu et créent des flottés de chaîne[800] [Pl. 30b]. L'alternative est une erreur de construction des lisses qui produit sur le tissu un saut de chaîne, avec le fil de trame passant sur plusieurs fils de chaîne ou bien en ignorant certains[801]. Enfin, deux fragments de Saï portent un petit nœud au dos du tissu, raccordant deux extrémités de la trame, qui aurait pu se casser ou bien arriver en fin d'une navette[802].

Au-delà d'une simple erreur de tissage, certains tissus observés par Ingrid Bergman à Serra Est, Ashkeit et Faras montrent le croisement de deux fils de trame[803], dont les bobines ou navettes étaient sans aucun doute maniées par deux tisserands différents travaillant à la même toile. Chacun des fils arrive d'une direction opposée dans la même foule, se croise puis continue dans la même direction mais dans la foule inverse. Les ouvriers échangeaient donc leur navette à chaque croisement pour pouvoir couvrir une largeur plus importante de textile sans avoir à se déplacer.

Mentionnons également l'existence d'une technique particulière consistant en un retour de fil de trame, non pas à la lisière du tissu comme cela est d'usage, mais de manière aléatoire au milieu même du tissage. Plusieurs fils de trame sont alors responsables pour le tissage de zones différentes de l'étoffe. Particulièrement présente sur les tissus de Basse

[799] Fiche T423.
[800] Fiches T62, 157, 242, 310, 332, 334, 432, 435, 452, 652, 671, 687, 788.
[801] Fiches T376, 417, 667, 689, 788.
[802] Fiches T682, 689.
[803] Fiches T572, 573, 574, 583, 594, 601, 604, 612, 617, 623, 627, 646. *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 25.

Nubie étudiés par Ingrid Bergman[804], cette caractéristique fut également observée à Qasr Ibrim[805] par Nettie K. Adams et par nous-mêmes à Djebel Adda[806]. Elle est réservée à des textiles en armure toile, souvent de qualité moindre et rarement décorés. Quand elle existe, leur ornementation se limite à quelques rayures le long des bordures. Plusieurs explications justifiant l'utilité de ces retours de duites furent avancées, ayant notamment trait au renfort des lisières ou à la compensation d'un tissage au tassage irrégulier[807]. Ingrid Bergman, tout comme Nettie Adams, associe cette méthode à de grands textiles rectangulaires employés comme linceul et relativement grossiers. Les retours de trame correspondraient alors peut-être à différentes zones du tissage, dont le pas ne s'ouvrirait pas d'un seul coup mais par sections, chacune d'entre elles actionnées par des lisses primitives[808]. Ces duites à retour s'inscriraient donc dans une méthode de tissage intentionnelle correspondant à un type de métier à tisser spécifique.

- *Le tissage en forme*

Nous l'avons dit, les tisserands méroïtiques réalisent la plupart de leurs pièces textiles entièrement sur le métier à tisser. Les étoffes sont généralement utilisées telles quelles directement à la sortie du métier, sans passer par une véritable étape de façonnage impliquant découpes et coutures[809]. Naturellement, la majorité des tissus complets conservés est de forme rectangulaire. Un petit nombre de spécimens adopte pourtant un différent profil fuselé créé par la diminution progressive des fils de chaîne. Au lieu de tous continuer jusqu'en bas du tissage, certains fils de chaîne tournent à intervalles réguliers sur eux-mêmes pour rejoindre le bord supérieur. Le nombre de fils de chaîne diminue à mesure que le tissage avance vers le bas, et la largeur de la pièce se réduit de manière automatique, bâtissant de fait une forme triangulaire dès l'ourdissage. Nous ignorons les procédés mis en place pour maintenir cette chaîne irrégulière en tension pendant le tissage. Cette technique singulière s'observe sur trois tissus de notre corpus : un pagne/culotte triangulaire en laine de dromadaire découvert à Ashkeit[810] [Pl. 30c], un linceul trapézoïdal de Qoustoul tissé en laine et montrant la répétition de cette méthode en haut et en bas de l'étoffe[811], et enfin un

[804] *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 16-21. Fiches T577, 581, 583, 289, 259, 299, 601, 621, 627, 642, 646.
[805] Fiche T909.
[806] Fiche T27.
[807] *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 20-21.
[808] *Ibid.*, p. 21.
[809] À l'exception notable de l'ensemble vestimentaire pagne/tablier ornemental/cape.
[810] Fiche T621.
[811] Fiche T206.

vêtement (?) en coton de Qasr Ibrim[812]. Ce dernier exemple est constitué d'une haute bande rectangulaire se partageant au centre en deux parties égales fuselées, tissées en armure chaîne [Pl. 30c]. Une autre pièce textile de Qasr Ibrim, elle aussi proposée comme vêtement, présente une forme inédite créée par un tissage inhabituel, témoignant de l'usage de techniques multiples[813]. Conservé dans toute sa laise, le tissu est composé d'une longue bande étroite et d'une large partie trapézoïdale plus courte, réalisée en interrompant le tissage des trames. Les fils de chaîne restant furent coupés et assemblés en franges après la construction d'une bordure en ajouré. La jonction entre les deux parties du tissu est renforcée par deux rangs de fils entrelacés. Le profil trapézoïdal de la partie principale est construit grâce à de nombreux retours de groupes de trame le long de la lisière, selon une série de motifs triangulaires, causant sur cette portion l'accroissement de la hauteur du tissage.

3. Bords supérieurs et lisières

Outre l'armure en elle-même, les techniques de production textile d'une région se caractérisent par les modes de fabrication des bordures du tissu. Trois catégories sont distinguées : le bord supérieur, comprenant le bord de démarrage construit lors de l'ourdissage, les lisières latérales et le bord inférieur, bloquant le tissage et arrêtant les fils de chaîne. Dans son étude fondamentale des textiles nubiens, Ingrid Bergman établit une véritable typologie des bordures regroupant 8 sortes de bords supérieurs, 12 catégories de bords inférieurs et 4 types de lisières[814]. Décrite et illustrée en détail, cette classification nous servira de base de travail à la caractérisation de notre corpus méroïtique [Pl. 31].

Précisons-le dès maintenant, il est impossible de produire des statistiques représentatives de chaque technique. L'inégalité des conditions de préservation, aussi bien géographiques que matérielles, fausserait tout résultat. L'on sait par exemple, que les bordures les plus complexes et renforcées survivent bien mieux que les autres[815].

---

[812] Fiche T470. L'usage de ce textile en tant que vêtement demeure hypothétique et sa fonction précise n'est pas précisée.
[813] Fiche T477. L'usage de ce textile en tant que vêtement demeure hypothétique et sa fonction précise n'est pas précisée.
[814] *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 28-39, fig. 51, p. 50. Nous invitons le lecteur à consulter ces pages pour une description technique détaillée de chaque catégorie.
[815] J.P. WILD, *Textiles in Archaeology*, 1988, p. 46.

Sur l'ensemble de notre corpus, seulement 67 fiches documentent un textile dont le bord supérieur est préservé. La plupart de ces tissus proviennent de sites nubiens et sont datés sans distinction de la période du méroïtique au post-méroïtique. Les mêmes bords sont de surcroît confectionnés pour des étoffes de coton comme de laine. Les bords supérieurs observés sur les textiles méroïtiques présentent tous des boucles de fils de chaîne, formées lors de l'ourdissage par les va-et-vient de la pelote de fil de chaîne au travers de la bordure en formation. Cette méthode correspond également, nous l'avons vu, à l'usage du métier à tisser à poids[816].

Types de bords supérieurs[817] [Pl. 32a]	**Sites**	**N° de fiche**
Bord simple, non renforcé (type A1)	Aksha, Saï, Djebel Adda, Karanog, Qasr Ibrim, Serra Est	8, 16, 17, 56, 408, 483, 485, 583, 585, 587, 590, 599, 617, 659, 680
Bords renforcés par cordelines ou cordonnets de trame (types A2-4)	Saï, Qasr Ibrim, Serra Est, Ashkeit, Gabati, Kassinger Bahri	328, 369, 376, 399, 454, 594, 621, 707, 767, 792
Bords renforcés par entrelacs de trame (type A5)	Saï, Qoustoul, Ballana, Qasr Ibrim, Semna Sud	243, 285, 358, 511, 692, 837
Bords avec franges rapportées (type A6)	Qoustoul, Ashkeit	212, 598, 624
Bords renforcés avec câblé (type A7)	Saï, Djebel Adda, Qoustoul, Ballana, Qasr Ibrim, Sahaba, Serra Est, Semna Sud, Missiminia	11, 12, 175, 192, 201, 205, 206, 207, 209, 210, 212, 217, 219, 229, 246, 251, 266, 267, 269, 273, 278, 279, 282, 283, 311, 392, 637, 368, 281, 598, 678, 837, 866
Bords renforcés avec tresse (type A8)	Serra Est, Debeira	575, 630

Avec 33 occurrences, ce sont les bords renforcés par un gros câblé qui sont le plus représentés. Cette bordure consiste à faire passer les fils de chaîne autour d'un fil qui est lui-même pris au milieu d'un épais câblé [Pl. 32a]. Ce câblé est tordu de manière concomitante, au cours même de l'ourdissage. Ce type de bord est extrêmement solide, ce qui explique sans doute son apparente popularité. Cette qualité en fait un candidat idéal pour le tissage sur métier à poids[818]. Notons toutefois, que le bord renforcé d'un câblé semble particulièrement apprécié pour la confection des tissus tardifs de Qoustoul, où il

[816] *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 28.
[817] Les références A1, 2,3, etc. sont celles d'Ingrid Bergman, *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 28-39, fig. 51, p. 50.
[818] *Ibid.*, p. 30-31.

apparaît à maintes reprises le long de manteaux rectangulaires et de tuniques[819]. Il est parfois associé à l'attache de franges (*cf.* type A6), comme à Qoustoul et Serra Est[820].
Viennent ensuite, avec 16 exemples, les bords simples où les fils de chaîne tournent autour du premier fil de trame, sans autre renfort qu'un tissage très tassé sur quelques centimètres. Dans le cas de l'armure toile, ce type de bordure est en tout point semblable à une lisière latérale simple, ce qui peut parfois créer des difficultés d'identification. Le bord simple est commun à toutes les époques, matériaux et qualités de textiles. Il apparaît notamment sur un fragment en lin de Qasr Ibrim, daté de l'époque napatéenne[821].
La même construction basique est observée sur la catégorie de bords suivante, sauf qu'au lieu de tourner autour d'un fil simple, les fils de chaîne tournent autour d'un cordonnet ou d'une cordeline, sur un ou plusieurs coups. Une cordeline est un groupe de quelques fils ici adjoint à la trame, alors qu'un cordonnet est un fil de plus gros calibre formé de plusieurs fils assemblés par torsion. Dans les deux cas, l'effet est le même et consiste à renforcer et à fixer les trames, tout en maintenant un espacement régulier entre les fils de chaîne. La plupart de nos exemples comptent une répétition du procédé sur 4 à 6 coups de trame (*cf.* type A4).
Six textiles attestent également un bord supérieur dans lequel les fils de chaîne tournent autour de cordelines de trame assemblées en une tresse [Pl. 32a]. Cette catégorie de bordure est parfois utilisée à des fins décoratives, grâce à l'utilisation de fils de couleurs contrastées. La succession de plusieurs tresses juxtaposées en bordure forme une sorte de galon qui aurait pu être tissé à l'aide de « cartons »[822].
Trois bords supérieurs, simples ou renforcés d'un câblé, portent encore une rangée de franges rapportées, créées par l'insertion puis la torsion de fils uniques dans chaque boucle de fils de chaîne.
Enfin, deux pièces provenant de Serra Est et Debeira montrent la confection d'une large bordure tressée prenant en son sein le fil autour duquel sont passés les fils de chaîne.

Bénéficiant d'une meilleure préservation, 187 fragments de notre corpus comportent une portion de lisière latérale. Comme précédemment, les différents types de lisières concernent toutes les époques et tous les matériaux.

[819] Fiches T175, 192, 201, 205, 206, 207, 209, 210, 212, 217, 219, 229, 246, 251, 266, 267, 269, 273.
[820] Fiches T212, 598.
[821] Fiche T485.
[822] *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 28.

Types de lisières[823]	Sites	N° de fiches
Lisière simple, non renforcée (type C1)	Djebel Adda, Karanog, Ballana, Qoustoul, Qasr Ibrim, Faras Est, Serra Est, Ashkeit, Sahaba, Abka, Gabati, Kassinger Bahri	7, 17, 39, 165, 233, 263, 345, 358, 396, 399, 423, 444, 470, 477, 482, 483, 509, 511, 571, 575, 576, 577, 581, 582, 583, 585, 586, 587, 590, 594, 598, 599, 601, 606, 610, 620, 621, 630, 638, 639, 641, 642, 646, 759, 766, 793, 794.
Lisière renforcée de cordelines de chaîne (type C2) [Pl. 32b]	Djebel Adda, Karanog, Ballana, Qoustoul, Qasr Ibrim, Faras Est, Serra Est, Ashkeit, Debeira, Sahaba, Saï, Méroé, Sedeinga	10, 19, 21, 25, 29, 32, 33, 34, 558, 44, 53, 168, 169, 192, 193, 204, 210, 214, 218, 221, 235, 236, 240, 241, 243, 252, 253, 264, 273, 279, 285, 329, 343, 351, 362, 371, 387, 388, 392, 419, 422, 433, 457, 462, 517, 571, 627, 572, 573, 574, 579, 587, 588, 593, 595, 597, 605, 608, 609, 610, 611, 612, 618, 619, 622, 629, 631, 633, 634, 635, 644, 649, 672, 681, 690, 693, 697, 702, 704, 714, 729, 733, 738, 739, 781, 792
Lisière renforcée de cordonnet de chaîne (type C3)	Qoustoul (?), Saï	218 (?), 683

Le premier type de lisière est simple et consiste à faire tourner le fil de trame autour du premier et du dernier fil de chaîne, sur l'extérieur du tissu. Chaque fil de trame continue directement dans le tissu, et respecte à chaque retour le changement de foule, de façon à reproduire dans les lisières le dessus-dessous basique de l'armure générale. Cette catégorie de bordure latérale compte 48 spécimens dans notre corpus et est employée pour tous les types de tissus. Ingrid Bergman pense toutefois reconnaître son usage plus systématique dans le cadre de la confection de toiles grossières, avec de multiples retours de duites, sans doute à destination première funéraire.

Le second type de lisière est de loin le plus représenté, par 88 textiles dont les bordures latérales sont renforcées par le passage de plusieurs cordelines de chaîne [Pl. 32b]. Ces lisières sont généralement composées de trois cordelines de fils multiples, adjoint aux trois fils de chaîne à chaque extrémité du tissage. À chaque passage, les fils de trame, au lieu de retourner directement dans le tissu, tournent plusieurs fois autour de ces cordelines. Cette technique présente l'avantage de renforcer les lisières du tissu, qui sont souvent fragiles. Elle crée un fin ruban surélevé par rapport au reste du tissage, bien plus robuste et raide. Le tisserand peut se servir de ces qualités pour insérer dans les lisières des tendeurs éphémères attachés aux montants du métier, qui permettent de maintenir une largeur régulière au tissu. Elles offrent aussi la possibilité de compenser la remontée des fils de trame sur les côtés, en multipliant le nombre de trames dans les lisières. Des fils supplémentaires peuvent

[823] Les références C1, 2, etc. sont celles d'Ingrid Bergman, *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 28-39, fig. 51, p. 50.

même s'adjoindre aux fils de trame normaux mais limiter leur action aux lisières, de manière à recouvrir entièrement tous les fils de bordure[824]. Les lisères renforcées de cordelines de chaîne apparaissent fréquemment en conjonction à la tapisserie, décorant toute la laise du tissu ou simplement le long des lisières avec de petits motifs isolés[825].
Un troisième type de bordure latérale est attesté par deux textiles provenant de Qoustoul et de Saï, montrant l'utilisation d'un cordonnet, à la place d'une cordeline, pour renforcer la lisière. Enfin, notons l'existence rare d'une catégorie de lisière décorative illustrée sur une seule toile d'Abka[826]. Certaines parties des lisières montrent des fils rouges recouvrant les cordelines de chaîne et servant de points d'arrimage aux fils de trame réguliers tissant le fond du tissu.

La préférence des tisserands méroïtiques pour les lisières renforcées de trois cordelines de chaîne est manifeste. Cette technique était connue en Égypte pharaonique, où on lui préférait cependant, la pratique plus discrète de l'armure chaîne sur quelques centimètres le long des lisières[827]. Plus qu'avec le lin, c'est avec les étoffes de laine qu'est associée cette méthode. À l'époque romaine, elle apparaît aussi bien dans le monde anglo-saxon que dans les provinces orientales de Syrie et de Judée, toujours sur des tissus de laine en armure toile ou en sergé[828]. Y. Yadin observe leur utilisation systématique sur les nombreux manteaux rectangulaires et tuniques découverts en Palestine dans la Grotte des Lettres. Selon l'auteur, il s'agit là de renforcer les bordures mêmes du vêtement, qui ne sont pas cousues, mais mettent directement à profit les lisières bien nettes et solides de la toile[829]. Sur l'ensemble de la production textile antique, les lisières renforcées de cordelines de chaîne sont fréquemment en lien avec l'usage de la laine et du métier à tisser à poids. Il semble que les tisserands méroïtiques aient reconnu les comportements similaires au tissage du coton et de la laine et transposé certaines techniques à leur travail du coton.

---

[824] *Ibid.*, p. 39.
[825] C'est le cas des bouquets floraux, attestés en Nubie sur plusieurs textiles tardifs.
[826] Fiche T641.
[827] E.H.C. VAN ROOIJ,et G.M. VOGELSANG-EASTWWOD, "The Pharaonic Textile", *in* P.P.M. VAN'T HOOFT *et. al., Pharaonic and early Medieval Egyptian Textiles*, 1994, p. 19, pl. 5.
[828] J.P. WILD, "The Textile Industries of Roman Britain", *Britannia* 33, 2002, p. 14. ; Y. YADIN, *The Finds from the Bar-Kokhba Period in the Cave of Letters*, 1963, p. 197-200. ; R. PFISTER, *Nouveaux Textiles de Palmyre*, 1937, pl. V. ; G.M. CROWFOOT, "The Textiles and Basketry", *in* P. BENOIT, J.T. MILIK et R. DE VAUX (éds.), *Les Grottes de Murabba'at*, 1961, p. 54, 57, fig. 18.
[829] Y. YADIN, *op. cit.*, p. 197.

4. Bords inférieurs

Nous l'avons mentionné lors de notre présentation générale des tissus méroïtiques, les tisserands kouchites accordaient une importance particulière à la partie basse du tissu, qui recevait fréquemment rayures et bandes décoratives en tapisserie. Cette attention se déclina aussi à travers l'invention de techniques décoratives spécifiques aux bords inférieurs [Pl. 33].

a. *Simples*

Nous regroupons dans cette catégorie tous les bords inférieurs n'ayant pas reçu un autre traitement que celui nécessaire à l'arrêt du tissage et au blocage des fils de chaîne. Dans le cadre du tissage sur métier à poids, ceux-ci étaient attachés aux pesons et devaient être coupés à la fin du tissage, puis d'une façon ou d'une autre maintenus en place pour éviter que l'armure ne se défasse. Ce sont les « bords à chaînes droites »[830] d'Ingrid Bergman, qu'elle différencie en 12 types. Comme dans le cas des bords supérieurs et des lisières, l'éventail de méthodes illustrées par le corpus méroïtique des bords inférieurs est commun aux diverses fibres utilisées et à toutes les périodes considérées. Certaines sont cependant plus rares que d'autres et constituent autant de variations autour du même aspect technique général. Les efforts déployés par les tisserands pour renforcer et orner ces parties a permis la conservation d'un grand nombre d'entre eux, puisque notre base de données en regroupe 235 références représentant 25% du corpus textile total.

Types de bords inférieurs [Pl. 31, 33][831]	**Sites**	**N° de fiches**
Bord simple à chaîne laissée pendante en franges (type B1)	Djebel Adda, Karanog, Qoustoul, Qasr Ibrim, Serra Est, Ashkeit, Debeira, Abka, Saï, Gabati, Sedeinga, Kassinger Bahri, Semna sud, El-Hobagi, Missiminia, Emir Abdallah	5, 32, 55, 118, 122, 193, 204, 216, 218, 234, 241, 251, 275, 286, 323, 357, 366, 398, 399, 481, 538, 542, 543, 573, 574, 577, 579, 585, 586, 589, 609, 620, 631, 633, 641, 651, 693, 766, 788, 793, 794, 837, 804, 805, 869

[830] À la différence des « bords à chaîne en boucles » vus dans les bordures supérieures. *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 31-37.
[831] Les références B1, B2, etc. sont celles d'Ingrid Bergman, *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 28-39, fig. 51, p. 50.

Bord câblé (types B2, B6 et B9)	Karanog, Qoustoul, Ballana, Qasr Ibrim, Serra Est, Faras Est, Abka, Sahaba, Gabati, Missiminia	36, 54, 61, 175, 181, 189, 142, 201, 205, 206, 209, 212, 217, 219, 220, 229, 240, 246, 257, 262, 263, 266, 267, 269, 273, 278, 282, 350, 363, 571, 627, 572, 579, 580, 587, 588, 593, 595, 596, 607, 608, 610, 611, 612, 613, 618, 619, 622, 635, 637, 770, 866 / 258, 446, 641 / 605, 629, 916 (?)
Bord à pompons courts ou glands frangés (type B3)	Qasr Ibrim, Serra Est, Aksha, Saï, Méroé, Kassinger Bahri, Shablul, Djebel Adda, Karanog, Qoustoul, Ballana, Debeira	22, 52, 103, 115, 161, 280, 287, 203, 206, 215, 335, 350, 406, 431, 478, 488, 516, 920, 576, 597, 630 / 24, 25, 309, 321, 327, 331, 336, 362, 364, 381, 382, 384, 387, 389, 394, 395, 397, 434, 445, 457, 461, 463, 477, 489, 492, 497, 503, 515, 520, 521, 522, 539, 911, 912, 660, 664, 689, 700, 727, 796, 833
Bord tressé à franges (types B4 et B5)	Djebel Adda, Ballana, Qoustoul, Qasr Ibrim, Karanog, Serra Est, Sahaba, Abka, Semna Sud	9, 21, 27, 29, 34, 285, 388, 426 / 15, 25, 31, 52, 233, 258, 362, 364, 375, 377, 378, 387, 389, 394, 395, 397, 405, 423, 434, 462, 477, 488, 511, 914, 593, 585, 586, 590, 594, 599, 601, 639, 641, 837
Bord tressé (types B7 et B8)	Qoustoul, Qasr Ibrim, Serra Est, Semna Sud	232, 365, 379, 450, 572, 837 / 243, 913
Bord noué composite (types B10-B12)	Serra Est, Debeira, Qasr Ibrim, Abka	915 / 577, 617, 642 / 589

Les bords les plus simples sont facilement reconnaissables à l'œil nu, même sur photographie. Les structures plus complexes et plus rares, notamment les hauts galons tressés ou noués, présentent plus de difficultés d'identification. Les reproductions, même de détail, ne permettent pas de visualiser la composition interne de ces bordures, qui nécessitent le plus souvent une analyse approfondie *in situ* et l'établissement d'un diagramme pour être véritablement comprises. Les trois dernières catégories de bords inférieurs furent donc reconnues de manière souvent hypothétique et acceptent très probablement plus de variations que la typologie prise comme modèle n'en recense.

Le premier type de bordure, amplement attesté par 47 étoffes, est formé de manière très basique par les fils de chaîne, qui une fois coupés et regroupés à intervalles réguliers, sont tordus ensembles en direction Z. La chaîne est ainsi laissée pendante et constitue d'épaisses franges. Cette technique est bien représentée à Qoustoul et Serra Est, sur de nombreuses tuniques et manteaux.

La deuxième méthode consiste à regrouper les fils de chaîne en plusieurs fils retors, assemblés par la création d'un épais câblé (tordu en S) suivant la laise du tissu d'un coin à l'autre. Ce câblé peut intervenir directement après le fond de toile (type B2) ou bien

prendre place après une première tresse (type B6). Trois fragments tardifs de Basse Nubie montrent une tresse particulière avant le câblé, se détachant en relief du fond de la toile (type B9)[832]. Des bords similaires avec câblés furent observés sur de nombreux tissus de l'antiquité tardive, notamment sur les tuniques moyen-orientales de Palmyre par exemple ou de la Grotte des Lettres[833]. Le Soudan ne déroge pas à cette tendance relevée autour du bassin méditerranéen, puisque les câblés apparaissent notamment à de nombreuses reprises sur les grands vêtements rectangulaires en laine de style classique découverts à Qoustoul et Serra Est. Avec 53 exemplaires, ce type de bord inférieur est largement représenté dans notre corpus et concerne principalement les périodes les plus récentes. Trois fragments plus anciens de Karanog montrent une variation de cette technique, où les fils de chaîne ne forment pas un câblé mais tournent autour d'une épaisse cordeline avant d'être maintenus et arrêtés par un rang de points de broderie (?)[834]. L'aspect général est celui d'un gros cordonnet décoratif.

La troisième catégorie de bords inférieurs est celle usant de glands frangés et pompons. Caractéristique de la production méroïtique, nous l'aborderons plus en détail dans la partie suivante.

Passons directement au quatrième type, comptant les bords tressés à franges (types B4 et B5). Ici, les fils de chaînes sont regroupés en un cordonnet, formant à son tour une tresse avec ses voisins immédiats. Après quelques entrelacs, chaque cordonnet est libéré et lassé pendant pour constituer une rangée de franges, elles mêmes tressées ou non. La tresse de bordure peut être simple ou bien plus complexe, avec des cordonnets au préalable tressés à l'extérieur du tissage puis relevés en diagonale, imbriqués dans une large tresse formant une sorte de galon. Ces bordures ouvragées sont souvent complétées par de petits pompons attachés à l'extrémité de franges. En tout, 34 textiles de notre corpus illustrent cette combinaison tresse-franges.

La catégorie suivante ne comprend que des tissus d'époque tardive, surtout post-méroïtique, et provenant de Qoustoul, Qasr Ibrim, Semna Sud et Serra Est. Le bas du tissage y est bordé d'une haute tresse arrêtant tous les fils de chaîne. Groupés en cordonnets à l'extérieur de l'armure, ceux-là sont tressés vers le bas puis en diagonale (type B7) ou bien dans une direction avant d'opérer un retour dans la direction inverse

[832] Fiches T605, 629, 916.

[833] R. PFISTER, *Textiles de Palmyre*, 1934, pl. IId. ; Y. YADIN, *The Finds from the Bar-Kokhba Period in the Cave of Letters*, 1963, p. 202, pl. 69.

[834] Deux de ces fragments appartiennent à la même pièce d'origine. Voir fiches T36, 54, 61. N.K. ADAMS, "Another Look at Textiles from Karanog", *ATN* 1, 1985, p. 9.

(type B8). Ces deux types de bords inférieurs sont rares et demeurent difficiles à identifier et à analyser sans avoir un accès direct aux étoffes.
Le même commentaire s'applique à la dernière méthode attestée, celle des bords noués et frangés. Les cordonnets de fils de chaîne sont ici noués les uns aux autres selon divers schémas, puis relâchés pour former une rangée de franges.Comme dans le cas précédent, ces bordures élaborées n'apparaissent qu'aux époques tardives et ne sont attestées qu'en Basse Nubie.

Si nous mettons de côté ces cas singuliers, il devient évident que les bords simples à franges et les bords câblés appartiennent à un fond de techniques communes à tout l'artisanat textile des provinces orientales de l'empire romain, caractérisé par l'emploi de la laine. Plus rares, les spécimens méroïtiques datés des trois premiers siècles de notre ère et provenant principalement de Qasr Ibrim, Karanog et Saï en montrent des versions légèrement différentes sur des étoffes de coton. La pratique des bords tressés et frangés s'y exprime également de façon différente : réduites à deux rangs de fils entrelacés, les tresses y sont très fréquemment employées pour encadrer des bordures en ajouré ou bien pour y ancrer une rangée très fournie de glands frangés. Ces deux techniques sont emblématiques de la production textile méroïtique.

b. *Franges, glands frangés et pompons*

Le répertoire vestimentaire des populations méroïtiques témoigne d'un goût prononcé pour les franges, et dans une moindre mesure pour les pompons, qui longeaient les bordures inférieures de très nombreux textiles. Les représentations iconographiques leur accordent une place de choix le long des manteaux, des robes ou des jupes, et elles les illustrent également comme élément principal de l'écharpe royale. Sur l'ensemble de notre corpus, 123 fiches (13%) inventorient l'usage des franges, alors que 58 listent celui des glands frangés et 38 des pompons[835].

Les franges sont présentes dès le début de l'époque méroïtique, au bas des textiles d'Emir Abdallah, puis sur les tissus de coton des trois premiers siècles de notre ère, à Aksha, Karanog, Shablul, Saï, Berber, Méroé, Qasr Ibrim et Djebel Adda. Leur usage perdure jusque dans la période tardive, pendant laquelle les franges décorent des étoffes de

[835] Voir base de données Textiles, catégorie « ornementation ».

coton et de laine, à Qasr Ibrim, Qoustoul et Ballana, Serra Est, Debeira, Gammai, Abka et Semna Sud. Plusieurs sites résolument post-méroïtiques ont également livré des tissus frangés en laine, comme Gabati, Kassinger Bahri, el-Hobagi, Serra, Missiminia et Ouadi es-Seboua.

Les franges peuvent être le produit direct des fils de chaîne, bloqués et coupés sous le bord inférieur. C'est le cas des bords simples frangés (B1) ou bien des bords tressés et frangés (B4 et B5). Dans ce cas, chaque frange regroupe un nombre plus ou moins important de fils de chaîne, qui sont ensuite tordus dans la direction inverse aux fils, généralement en Z [Pl. 33]. Une méthode alternative procède au tressage des franges en nattes épaisses [Pl. 33]. Deux spécimens de Djebel Adda et Qasr Ibrim en présentent des exemples éloquents, où la longueur des nattes atteint jusqu'à 33 cm[836]. Une robe tout à fait unique découverte à Qasr Ibrim dans des niveaux anciens (Ier siècle av. J.-C. - Ier siècle ap. J.-C.) montre quant à elle, une technique différente de franges nouées[837]. Au niveau du bord supérieur du tissu, le premier groupe de fils de trame se poursuit et est rabattu le long de la bordure pour servir d'ancrage à des fils tordus et noués formant les franges. Au bas du tissage, se sont les fils de chaîne qui sont regroupés, tordus et noués pour constituer des boucles d'attache aux franges, assemblées en une rangée de petits pompons. Ces deux techniques sont inédites au Soudan et limitée à cette pièce ancienne.

Les franges, qu'elles soient simples ou nattées, peuvent être terminées par un petit nœud[838] ou bien reliées à un petit pompon [Pl. 33-34b]. Formé d'un court gland frangé, cet ornement était attaché au bas d'une frange unique, ou bien réunissait un groupe de 2 à 4 franges[839].

L'utilisation de ces glands à la fin des franges nous amène à une autre technique décorative employée le long des bordures inférieures. Celle-ci consiste à arrêter les fils de chaîne par une fine rangée de fils de trame entrelacés et une série de glands frangés (type B3). Tous les glands suivent la même construction (fig. 26) : deux fils ou cordonnets de chaîne sont noués en une boucle à l'intérieur de laquelle est passé un important groupe de fils ; celui-ci est replié en deux, de façon à camoufler le nœud intérieur, puis maintenu par un fil entouré et noué sur son pourtour[840]. La partie basse des glands rassemble les fils en

[836] Fiches T34, 407.
[837] Fiche T920.
[838] Fiches T29, 118, 122, 155, 188, 203, 212, 233, 256, 407, 427, 860.
[839] Fiches T25, 27, 362, 364, 516, 810.
[840] E. CROWFOOT, "Openwork Fringes from Qasr Ibrim", *MNL* 23, 1984, p. 14. ; *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 34.

autant de franges, coupées très courtes à la façon d'un petit pompon ou bien laissées très longues en un gland frangé.

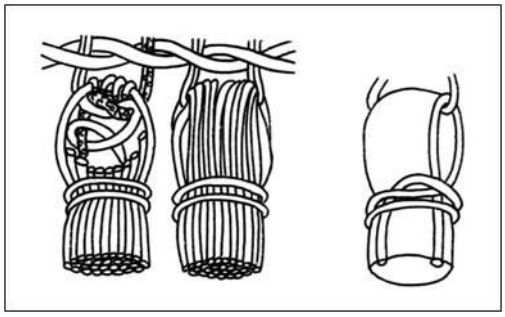


***Fig. 26**. Construction d'un gland frangé [reproduit à partir de* Late Nubian Textiles, *1975, fig. 31, p. 34.]*

Ce même principe de construction est appliqué à deux types de bordures. La première, avec 49 exemplaires, est la plus représentée et concerne exclusivement des tissus de coton, bordés d'une série touffue de glands très fins, aux longues franges [Pl. 34a]. Elle est principalement attestée pendant la période méroïtique classique et tardive, sur les sites d'Aksha, Saï, Méroé, Karanog, Djebel Adda, Qoustoul et Qasr Ibrim[841]. Ce dernier site en regroupe à lui-seul 32 spécimens. Dans la grande majorité des cas, ces longs glands frangés viennent terminer un tissu comportant une bordure en ajouré. Ces deux techniques vont d'ailleurs très fréquemment de pair. Seuls 4 exemples de notre corpus illustrent leur utilisation directement après le tissage, dont le bas est dans ce cas agrémenté de plusieurs cordelines de trame lancées[842]. Un de ces fragments inhabituels constitue l'unique exemple d'une bordure à longs glands frangés sur une étoffe de laine, associée à l'occupation balanéenne de Qasr Ibrim[843].

Ces bordures frangées, surtout les plus anciennes, peuvent être relativement fines ou bien très fournies. Dans ce cas, la plupart des glands ne sont pas directement rattachés aux fils de chaîne mais rapportés à la bordure sur 2 ou 3 rangs[844]. L'ensemble des franges est de fait très volumineux et se détache notablement du fond du tissu. Avec une longueur importante, parfois conservée jusqu'à 15cm[845], ces bordures frangées ajoutaient un poids considérable au bas du textile et influençaient très certainement la fonction et/ou le port de l'étoffe ou du vêtement.

---

[841] Fiches T7, 24 (Djebel Adda), 39, 42, 43, 88 (Karanog), 152, 153, 164, 174, 239 (Qoustoul), 309, 320, 321, 327, 331, 336, 381, 382, 384, 387, 389, 294, 395, 397, 434, 442, 445, 457, 461, 463, 477, 489, 292, 497, 503, 515, 516, 520, 521, 522, 539, 911 (Qasr Ibrim), 660, 664 (Aksha), 689, 700 (Saï), 727 (Méroé), 833 (? Shablul).

[842] Fiches T309, 434, 664, 911.

[843] Fiche T911.

[844] E. CROWFOOT, "Openwork Fringes from Qasr Ibrim", *MNL* 23, 1984, p. 14.

[845] Franges conservées jusqu'à 12 cm à Karanog (T39) et Qasr Ibrim (T452), et même 15 cm à Qasr Ibrim (T387, 463).

Le second emploi des glands frangés consiste à l'attache de glands de plus gros calibre ne comptant que des franges très courtes, à l'image d'un petit pompon. L'usage de ces ornements est limité à des textiles de laine d'époque tardive, et ne concerne que 7 étoffes provenant des sites de Serra Est, Debeira, Ballana, Qasr Ibrim et Kassinger Bahri[846]. Quatre exemplaires illustrent leur association à de larges bords inférieurs tressés, alliant des laines de couleurs contrastées pour un effet décoratif[847] [Pl. 33].

Une alternative à l'utilisation des glands frangés se présente sous la forme d'une rangée plus ou moins fournie de petits pompons circulaires bleus [Pl. 34c]. La construction initiale de ces pompons est similaire à celle des glands frangés, sauf que leur partie basse est repliée vers le haut et l'ensemble maintenu par une série de points de broderie (?) couchés en fils bleus. Nous connaissons 6 exemples de cette bordure, présente sur d'épaisses cordelières servant de bijoux (?), après des bandes en ajouré, ou encore au bas de tissus d'habillement[848]. Ces pompons « boules » sont toujours associés à des toiles de coton. Un spécimen de Qasr Ibrim combine la technique des courts glands frangés (vue précédemment) à l'aspect esthétique des pompons « boules » en bordant la toile d'une rangée de glands bleus. On les retrouve également de façon isolée à l'angle de vêtements cousus en forme et bordés d'ourlets passepoils bleus, comme à la pointe d'une capuche ou au coin d'une cape[849].

Terminons notre exposé des techniques relatives aux franges par la mention d'une pratique rare, visant à constituer une rangée de courtes franges tordues le long de la lisière latérale d'une étoffe. Ces franges sont créées grâce à l'insertion de grosses cordelines de fils de trame dans l'armure d'un textile en face chaîne. Au lieu de retourner immédiatement dans le tissage, ces fils sont sortis sur environ 2 cm et tournent probablement autour d'une tige, avant de rejoindre l'armure principale. Une fois la baguette retirée, ces courtes boucles sont fixées par torsion [Pl. 34d]. Le tissu en lui-même est une étoffe épaisse en côtelé saillant horizontal. Bien sûr, les franges sont limitées aux zones couvertes par les côtes. Nous connaissons 4 exemples de cette technique, réservée à

[846] Fiches T287, 350, 576, 597, 630, 796, 912.
[847] Fiches T287, 576, 597, 912.
[848] Sur des cordelières : fiches T406 et 431 (Qasr Ibrim) ; après un ajouré : fiches T22 et 478 (Djebel Adda et Qasr Ibrim) ; au bas de vêtements : fiches T488 et 511 (Qasr Ibrim). Ce dernier objet est une courte tunique d'enfant.
[849] Fiches T3 (cape de Djebel Adda) et 940 (capuche de Qasr Ibrim).

des tissus de coton et attestée à Karanog et Qasr Ibrim[850]. Les franges de trame demeurent rares dans le contexte méroïtique, mais sont davantage connues sur les textiles pharaoniques qui en proposent une technique cependant très différente[851].

c. *Le travail en ajouré, une spécificité méroïtique*

La description de la bordure inférieure des étoffes nous amena à plusieurs reprises à mentionner les bandes en ajouré. Plus que toutes autres techniques, c'est cette méthode qui participe à caractériser la production textile méroïtique. Ces bordures exploitent les longueurs de fils de chaîne disponibles au bas des textiles tissés sur un métier à poids, en les regroupant selon un réseau géométrique ressemblant à un treillage au macramé ou à une dentelle [Pl. 35-37]. Présent sur de nombreuses étoffes méroïtiques, dont 75 références sont listées dans notre base de données, le processus créatif suivi par ce travail en ajouré demeure à notre connaissance inédit et propre au Soudan.

Identifiée pour la première fois parmi les découvertes textiles de Méroé[852], la technique de l'ajouré fut depuis lors analysée par Elisabeth Crowfoot qui en détailla la méthode et les différentes structures décoratives[853]. Elle est bâtie sur la chaîne même du tissu, dont les fils, à la différence du macramé par exemple, ne sont pas noués mais entourés par un fil supplémentaire les regroupant ou les séparant selon le schéma voulu. La construction de ce type de bordure s'observe aisément sur les zones détériorées de certains ajourés ayant perdu une partie de ces fils supplémentaires [Pl. 36a]. En voici les principes généraux :

Une fois le tissage arrivé au terme voulu, les fils de chaîne sont détachés du métier à tisser, retordus deux par deux en Z, puis entrelacés pour former la fine tresse de départ (identique au bord inférieur de type B5[854]). Les fils en émergent à intervalles réguliers, pour être retendus en une seule nappe permettant un maniement facile. La seconde étape consiste à réaliser l'ajouré en lui-même, avec un fil formé de deux brins, retordus en Z. Le travail s'effectue de bas en haut, en partant d'un coin. Il s'agit d'enrouler de façon très serrée un fil autour d'un groupe de fils de chaîne, qui est séparé ou regroupé en certains points pour

[850] Fiches T38, 59, 351, 477.
[851] E.H.C. VAN ROOIJ,et G.M. VOGELSANG-EASTWWOD, "The Pharaonic Textile", *in* P.P.M. VAN'T HOOFT *et. al., Pharaonic and early Medieval Egyptian Textiles*, 1994, p. 19, pl. 1
[852] D. DUNHAM, *The West and South Cemeteries at Meroe*, 1963, p. 143-151. ; F.Ll. GRIFFITH et G.M. CROWFOOT, "On the Early Use of Cotton in the Nile Valley", *JEA* 20, 1934, p. 5-12.
[853] E. CROWFOOT, "Openwork Fringes from Qasr Ibrim", *MNL* 23, 1984, p. 10-16.
[854] *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 35, p. 50, fig. 51.

former un motif. Arrivé en haut, le fil est passé dans la tresse puis continue de la même manière vers le bas, où il est laissé pendant à la fin de l'ajouré. Le même travail répété sur toute la largeur de la pièce tissée forme une bande de motifs en ajouré, souvent géométriques. Dans les exemples les plus fins, les fils de chaîne sont presque totalement cachés par les fils formant le motif. Une seconde tresse vient terminer la bande, nécessitant une nouvelle fois le détachage des pesons du métier. Les fils restés pendants aident à former une rangée de franges plus ou moins fournie. Nous l'avons vu plus haut, les fils de chaînes sont noués entre eux et servent de support à des groupes de fils supplémentaires assemblés en petits glands frangés.

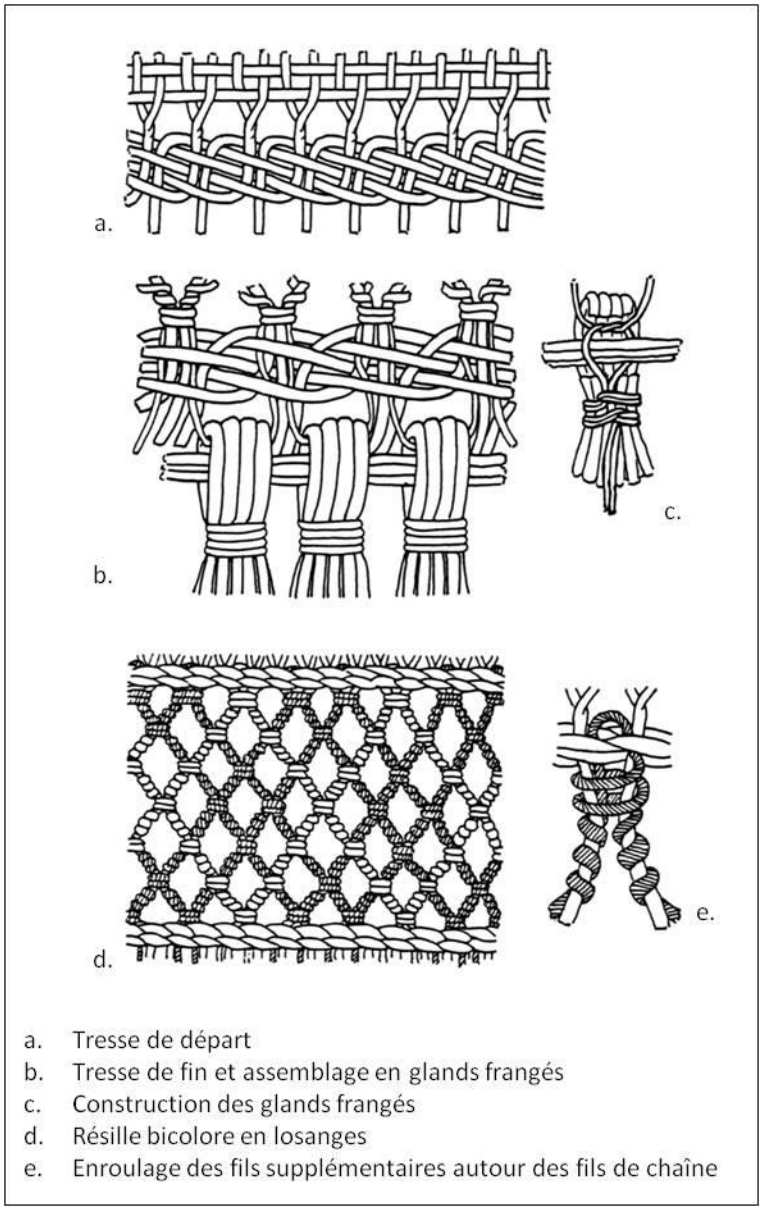


Fig. 27. *Le travail en ajouré : schémas techniques*
[reproduit à partir de E. CROWFOOT, *"Openwork Fringes from Qasr Ibrim",* MNL *23, 1984, fig. 2, p. 17.]*

Les bordures ainsi créées, reposent sur la répétition d'un schéma de type géométrique produisant un réseau décoratif en résille. L'enroulage des fils supplémentaires engendre une succession de barres verticales et diagonales, ou plus rarement horizontales, dessinant hachures, triangles et losanges [Pl. 35-37]. La combinaison de ces éléments peut amener à des motifs cruciformes ou hexagonaux, aux variations infinies. Le schéma le plus simple, comportant une large bande de losanges imbriqués, est aussi le plus solide car basé sur une forte structure diagonale. Les compositions reposant sur un trop grand nombre de lignes horizontales ont, en effet, tendance à se briser ou à se plier sur elles-mêmes. Sa solidité, ainsi que sa relative facilité d'exécution, en font la résille la plus fréquemment choisie par les tisserands. Dans l'ensemble de notre corpus, les ajourés portant une série de triangles ou de losanges étroitement liés comptent pour près de 60% des exemplaires[855].

La technique de base de l'ajouré suit plusieurs variations en fonction de la complexité du dessin. Pour ajouter des détails par exemple, il est possible d'utiliser un fil supplémentaire laissé en réserve avec les autres jusqu'à son utilisation pour enrouler des fils de chaine formant un petit motif localisé. Le travail en ajouré peut se réduire à une fine et discrète bande, haute de 0,5 – 1 cm, à une composition bien plus ostensible mesurant jusqu'à 4 cm de haut[856]. Il peut également être réalisé à l'aide de fils supplémentaires bicolores, de couleur neutre (écru à brun) et bleue [Pl. 36a]. L'alternance des couleurs en fonction des motifs losangés rajoute un niveau de lecture au décor, les petits losanges bleus étant encerclés dans de plus grands losanges blancs, ou inversement[857]. Ces exemples d'ajourés bicolores semblent limités à la période méroïtique tardive (IIe-IVe siècle ap. J.-C.) et emploient parfois de la laine teinte pour les fils bleus. La bordure de glands frangés est, comme nous l'avons déjà mentionné, récurrente sur les tissus à ajourés. Six spécimens en proposent cependant une alternative : deux grands tissus identifiés en tant que jupe terminent leur ajouré par une tresse plate[858] ; trois sont complétés d'une rangée de petits pompons « boules » bleus[859] ; et un dernier montre un épais cordon recouvert de points

[855] Estimation basée sur l'essai de typologie proposée par Elisabeth Crowfoot à partir du matériel de Qasr Ibrim. Pourcentage regroupant les ajourés de types 2, 4, 5 et 11. E. CROWFOOT, "Openwork Fringes from Qasr Ibrim", *MNL* 23, 1984, p. fig. 1, p. 16.
[856] Comparer par exemples les objets T320 à T474, provenant tous deux de Qasr Ibrim et dont l'ajouré mesure respectivement moins d'1 cm et 4 cm de haut.
[857] Ajourés bicolores : fiches T22 (Karanog), 461, 463, 496, 478 (Qasr Ibrim).
[858] Fiches T377, 519 (Qasr Ibrim).
[859] Fiches T22 (Djebel Adda), 431, 478 (Qasr Ibrim).

couchés bleus, à la manière d'un ourlet passepoil[860]. Malgré ces quelques variations, la technique de l'ajouré demeure constante sur l'ensemble du corpus, exclusivement réservée à des tissus de coton. Cette préférence pour le coton continue même après le déclin de cette fibre dans la production nubienne, comme le montre un exemplaire post-méroïtique mis au jour dans une tombe de Qoustoul parmi un ensemble d'autres textiles en laine[861]. Les ajourés découverts dans le temple d'Isis de Qasr Ibrim, détruit au milieu du VIe siècle, sont eux-aussi tous en coton.

Il ne fait aucun doute que les bordures en ajouré méroïtiques prenaient place au bas de certains vêtements. Les représentations iconographiques de personnages en costume sont claires à ce sujet et illustrent à de nombreuses reprises des rangées de longues franges, figurées par des séries de traits verticaux. C'est le cas de nombreux reliefs montrant les souverains en costume d'apparat, mais aussi de représentations de hauts dignitaires. Mentionnons ici une stèle funéraire découverte à Karanog et figurant un personnage féminin vêtu d'une longue jupe enroulée autour de la taille, dont le pan supérieur est orné dans sa partie basse d'une bordure en ajouré et de longues franges [Pl. 37a][862]. Un bol en bronze provenant du même site indique une décoration similaire au bas d'une jupe ou d'un pagne court porté par une femme [Pl. 37b][863]. Dans ce cadre, deux grandes étoffes de Qasr Ibrim, terminées par un fin ajouré et dépourvues de franges, furent identifiées comme des jupes[864]. Une autre utilisation vestimentaire d'importance est l'écharpe. On en connaît un exemple à Karanog, qui livra une large bande textile terminée à ses deux extrémités par une bordure en ajouré et des glands frangés[865]. Cependant, l'ensemble ajouré-franges semble davantage avoir été utilisé de manière indépendante, sans toile aucune, afin de former de longues écharpes frangées portées en travers de la poitrine. Ce mode de construction de l'ajouré est illustré par 12 spécimens provenant tous de Qasr Ibrim. Ici, l'ajouré sert de base plate et rigide à une ribambelle de franges longues et souvent très touffues [Pl. 37c]. Au-delà d'une utilisation vestimentaire, le travail en ajouré apparaît également au bas de pièces textiles associées à l'ameublement. C'est notamment le cas de

[860] Fiche T413.
[861] Fiche T258.
[862] Fiche C187. C.L. Woolley et D.R. Maciver, *Karanog: The Romano-Nubian cemetery*, 1910, pl. 11.
[863] Fiche C42. *Soudan, Royaumes sur le Nil*, 1997, p.382-383, n°453.
[864] Fiches T377, 519.
[865] Fiche T39.

grandes étoffes participant à l'aménagement du temple d'Isis de Qasr Ibrim, où l'ajouré est présent sur un rideau et sur une tenture ou nappe en tapisserie[866].

Quelle que soit son usage, l'ajouré formait des bordures décoratives certainement très estimées. Leur réutilisation est d'ailleurs attestée par 4 pièces, où la bande en ajouré est recousue à un fond de toile rapporté [Pl. 37c][867]. La pratique de cette méthode ornementale consistait sans doute un point important de la formation des tisserands. La série de miniatures textiles, mise au jour dans l'atelier du temple d'Isis de Qasr Ibrim, comprend 5 petites pièces avec ajouré, illustrant les exercices et modèles suivis par les artisans[868].

De manière générale, le travail en ajouré est caractéristique de la production textile kouchite des IIe, IIIe et IVe siècles. Il est attesté dans les nécropoles nubiennes de Djebel Adda, Karanog, Qoustoul, Ballana, Semna Sud et Saï, ainsi que dans l'établissement urbain de Qasr Ibrim, qui en livra une quantité particulièrement significative s'élevant à 53 exemplaires. Ce site, et notamment le temple d'Isis, témoigne de la persistance de cette technique jusqu'à l'orée de la période chrétienne. L'ajouré était néanmoins connu auparavant, comme l'illustrent les spécimens antérieurs d'Aksha et de Méroé, datés du tournant de notre ère. Les petits fragments de Méroé en constituent d'ailleurs l'élaboration la plus ancienne comme la plus fine [Pl. 117].

Sites	**Fiches n°** *les objets en gras sont illustrés en Pl. 35-36-37, 51, 53, 117, 123, 145, 147*
Méroé	**727**
Aksha	660
Karanog	**39**, **42**, 43, 72 ,78, 88, 92
Saï	685, **689**
Djebel Adda	7, 18, 22, 24
Qoustoul	152, 153, 299, 258
Ballana	164, 174
Semna Sud	837 (15 spécimens)
Qasr Ibrim	**305**, 320, 327, **331**, **336**, **373**, 377, **381**, 382, 387, **413**, **474**, 384, 397, 408, 429, 453, **457**, 477, **394**, 395, 431, 445, 474, **461**, 463, 493, 503, 478, 489, 492, 497, 500, 508, 519, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536 / temple d'Isis : 515, **516**, **520**, 521, 539 (miniatures), **517**, 522, 524.

[866] Fiches T517, 524.
[867] Fiches T382, 387, 413, 474.
[868] N.K. ADAMS, *op. cit.*, p. 21.

Avant même l'époque méroïtique, la technique de l'ajouré était employée à Kerma pour construire des filets de suspension pour la vaisselle en céramique[869]. Réalisés en fils de lin, ces filets reproduisaient leurs prototypes plus décoratifs et onéreux en perles. Le travail se faisait sans doute de manière circulaire, en partant du haut de la pièce, puis s'élargissait jusqu'à la partie médiane, avant de rétrécir à nouveau et de se conclure dans le bas par un gros nœud. La résille est confectionnée de la même façon que l'ajouré méroïtique, avec un fil supplémentaire enroulant des groupes de fils verticaux à intervalles réguliers. Pour accentuer leur ressemblance avec les filets de perles, les artisans de Kerma recouvraient l'objet de pigments bleu-vert rappelant la couleur de la faïence. Les motifs formés par ces ajourés suivent les même modèles de formes géométriques vues précédemment, avec hachures et losanges. 1500 ans séparent ces filets pour poteries aux textiles de Méroé, sans que l'on puisse expliquer la bascule d'un usage pratique à une fonction purement décorative. L'ancienneté de cette méthode fait toutefois de l'ajouré une technique de production textile emblématique de la culture kouchite.

Sa disparition coïncide avec le début de l'époque chrétienne et avec le développement simultané du métier vertical et à poutres et de l'usage des fibres de laine. Pendant cette période, l'évolution des techniques de tissage, de teinture, et des modes vestimentaires, entraîna une série de changements esthétiques reposant sur le goût nouveau pour la couleur. Le travail en ajouré, si étroitement lié au tissage du coton sur métier à poids, devint alors superflu[870].

En conclusion, la production textile du royaume de Méroé repose sur un répertoire technique relativement simple et facile à mettre en œuvre sur un métier à poids. Il partage de nombreuses caractéristiques avec d'autres ères géographiques et culturelles employant le même outil. Toutefois, la comparaison des différentes armures et bordures nous a amené à prendre la mesure d'une dichotomie traversant une grande partie du corpus nubien. L'ensemble des techniques mentionnées n'est pas employé de manière égale pour tous les types de textiles ou de vêtements. À la charnière entre les époques méroïtiques et post-méroïtiques, deux grandes catégories émergent :

- La première compte tous les tissus en laine et armure toile, ornés de figures géométriques d'origine classique, et servant de tuniques ou de grands manteaux rectangulaires.

[869] N.K. ADAMS, *op. cit.*, p. 17-25.
[870] N.K. ADAMS, *op. cit.*, p. 21.

- La deuxième regroupe les étoffes de coton, en armure toile cannelée, nattée ou louisine, et décorées de hautes bandes en tapisserie et ajouré, bordées de franges.

Si ces différents textiles s'inscrivent tous deux dans une production locale, ils répondent d'influences culturelles variées, tour à tour kouchites, héritées de l'artisanat de Kerma, et classiques, venant du monde égypto-romain de l'antiquité tardive.

IV. ORNEMENTATION ET TRANSFORMATION DES TEXTILES MÉROÏTIQUES

Au-delà du tissage et des différents procédés mis en œuvre sur le métier en lui-même, une quantité d'autres étapes peut intervenir dans la fabrication d'une pièce textile. Il peut s'agir d'opérations fonctionnelles visant à transformer le tissu en un objet particulier et impliquant découpes, assemblages et coutures. La création textile repose également sur une démarche décorative, tout aussi fondamentale que les éléments structurels. Affilié à un répertoire technique spécifique, le vocabulaire iconographique développé sur les textiles est avant tout révélateur de la culture artistique et symbolique du royaume de Méroé.

A. Couture et confection

Nous l'avons vu, nombre d'opérations fonctionnelles est réalisé dès le tissage des étoffes, alors que celles-ci sont encore montées sur le métier à tisser. La construction des bordures et des lisières garantit notamment l'intégrité du tissu et sa solidité, en empêchant que les fils ne s'effilochent. Conséquemment, la pièce tissée sort du métier entièrement finie, sans nécessiter couture ni ourlet. Au Soudan et en Nubie, comme dans tout l'espace antique, le façonnage des tissus est donc très réduit. Il est circonscrit à des classes d'objets textiles particulières, dont certaines formes de vêtements et de sacs ou contenants. Souvent, la couture intervient plus tard dans la vie du tissu, pour les reprises et les rapiéçages, ainsi que pour la fabrication de linceuls.

Le caractère fragmentaire de la plupart des restes textiles nous permet rarement d'identifier la nature et la fonction de l'objet considéré. Le recyclage fréquent des étoffes complique à son tour notre analyse. Il est parfois difficile de comprendre l'agencement et l'utilisation des coutures, tout comme de reconstituer la forme originale de la pièce textile. Pour ces raisons de conservation, nous n'observons dans notre corpus que 98 spécimens de coutures ou d'ourlets. Une autre explication à ce chiffre, réside dans la prédominance marquée pour les toiles rectangulaires utilisées à de multiples effets et sans trace aucune de façonnage.

1. Prédominance des toiles rectangulaires à usages multiples

Une fois les tissus détachés du métier à tisser, ils pouvaient en effet directement débuter leur emploi. Dans l'habitat, ces grands rectangles formaient draps, couvertures, nattes, serviettes ou revêtements en tous genres. Mais c'est pour l'habillement que le tissage en forme était le plus avantageux. Qu'ils soient de forme rectangulaire ou plus complexe, ces textiles permettaient de se vêtir en enroulant certaines parties ou tout son corps dans une seule étoffe, drapée puis éventuellement maintenue en place par des nœuds, des broches ou des ceintures. Ces vêtements drapés étaient répandus en Égypte pharaonique, formant pagnes, jupes, robes, capes ou châles[871]. Si l'utilisation finale du tissu influence la taille de l'étoffe, il n'en demeure pas moins difficile, voir impossible, de distinguer et d'identifier ces pièces rectangulaires quand elles sont extraites de leur contexte ou fragmentaires. La même observation s'applique au costume de l'antiquité tardive, dont les deux éléments principaux ne sont composés que d'un grand rectangle, tissé en forme[872]. C'est le cas de la tunique, mais surtout du manteau de type *pallium* ou *himation* qui se portait drapé sur les épaules. Une part importante de la production textile nubienne est composée de ces toiles rectangulaires, que les différents auteurs identifient avec difficulté comme des draps, des tuniques, des manteaux, des couvertures, des tapis et des tentures, tout en reconnaissant leur réutilisation systématique en linceuls[873]. Considérant la valeur des textiles, il est tout à fait possible de supposer qu'une seule de ces étoffes pouvait remplir une myriade de fonctions différentes au cours de la journée, pour habiller son propriétaire le jour, le réchauffer la nuit ou bien aménager son espace et lui procurer plus d'intimité. La polyvalence même de ces tissus irait alors, à l'encontre de toute tentative de façonnage.

[871] G. VOGELSANG-EASTWOOD, *Pharaonic Egyptian Clothing*, 1993, p. 5. ; B.J. KEMP et G. VOGELSANG-EASTWOOD, *The Ancient Textile Industry in Amarna*, 2001.
[872] H. GRANGER-TAYLOR, "Weaving Clothes to Shape in the Ancient World: the Tunic and Toga of the Arringatore", *Textile History* 13, 1982, p. 3-25. ; A. LORQUIN, « Le costume dans l'antiquité tardive d'après les vestiges textiles coptes », *in* F. CHAUSSON, et H. INGLEBERT (éds.), *Costume et société dans l'Antiquité tardive et le haut Moyen Age*, 2003, p. 121-128. ; F. PRITCHARD, *Clothing Culture: Dress in Egypt in the First Millennium AD*, 2006, p. 45-59.
[873] *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 10, 23. ; *Ancient Textiles from Nubia*, 1979, p. 41-43.

2. Travaux d'aiguille : coutures et ourlets

Malgré la place importante qu'occupent les toiles rectangulaires dans notre corpus, nous disposons d'un certain nombre de spécimens textiles portant coutures et ourlets. Il s'agit de vêtements et de sacs, mais aussi de linceuls. Ces derniers sont fréquemment composés de diverses étoffes recyclées et/ou assemblées entre elles par des coutures plus ou moins grossières. Complétant cette documentation, notre corpus d'outil rassemble une vingtaine d'aiguilles ayant pu intervenir pour la confection.

a. *Fils et aiguilles : répertoire des outils et techniques*

Ces outils sont constitués d'une tige de section rectangulaire ou carrée, parfois légèrement aplatie, en fer ou en alliage cuivreux. Un unique spécimen provenant de Djebel Moya est quant à lui fabriqué en os[874]. Ces aiguilles sont relativement épaisses et disposent d'un large chas. Les exemplaires entièrement préservés mesurent entre 7 et 10 cm de long [Pl. 38a]. Généralement identifiés dans les publications comme des aiguilles, il est tout à fait possible d'y voir des ustensiles employés pour la réalisation de vanneries, de filets de pêche ou bien pour l'assemblage d'objets en cuir. Le travail de cette matière nécessite en effet l'intervention de fins poinçons ou d'alènes, ressemblant en tous points à des aiguilles. Les reconnaître est souvent compliqué par la corrosion du métal, qui obscurcit le diamètre initial et la forme exacte de la tige. Le diamètre important de certaines aiguilles (max.7 mm) remet en cause la praticité de leur utilisation pour la création des fines broderies et coutures observées sur les textiles. Il est probable qu'une part des aiguilles employées pour la couture fut aménagée dans des pointes très fines en matière végétale qui n'auraient naturellement pas survécues.
Ces petits outils sont parfois découverts dans des tombes tardives de Basse Nubie, comme à Abou Simbel, Akasha, Ballana et Qoustoul[875], mais apparaissent plus fréquemment sur les sites d'habitat, notamment à el-Hassa, Mouweis, Méroé et Qasr Ibrim[876].

Un autre ustensile de couture semble faire son apparition à la fin de la période post-méroïtique ou bien au début de la période chrétienne : il s'agit du dé à coudre, dont un spécimen en métal martelé fut découvert à Qasr Ibrim[877].

[874] Outil n°880.
[875] Outils n°860, 862, 875, 881, 960-962.
[876] Outils n°876-879, 894, 899, 900, 917, 930, 951, 958.
[877] Outil n°840.

Tous les travaux d'aiguilles répertoriés, qu'il s'agisse de couture fonctionnelle ou bien décorative, utilisent des fils de couture plus épais que ceux filés pour le tissage. Ce sont systématiquement des fils pliés une fois et retordus en direction inverse (Z), et ce pour le coton comme pour la laine. Généralement, les coutures sont réalisées avec un fil de la même fibre que la toile.

Les coutures et ourlets attestés sur les tissus méroïtiques sont maintenus grâce à un répertoire restreint de points de couture :

- Le point avant : l'aiguille et le fil opère un simple dessus-dessous à travers une ou plusieurs étoffes.
- Le point de surjet : point serré réalisé à cheval sur deux morceaux de tissu placés bord à bord. Dans le cadre d'un ourlet, une exécution similaire sert à fixer le bord roulé ou plié de la même étoffe. On parle alors de point d'ourlet.

b. *Les coutures*

Quatre types de coutures sont visibles sur les textiles de Méroé : les coutures simples, plates, rabattues ou roulottées [Pl. 38b] [878]. Leur emploi ne semble pas laissé au hasard mais correspond à une utilisation spécifique pour une fonction ou une catégorie textile précise.

- La couture simple : elle consiste à assembler les bords d'une ou de deux étoffes disposées endroit sur endroit par une couture longiligne de points avant. Ce type de couture se réalise donc sur l'envers de la pièce, qui est ensuite retournée. Il est particulièrement utile pour la confection de contenants, notamment pour les pochettes[879]. Cette couture présente l'intérêt d'être assez plate et donc souple, permettant la formation d'angles arrondis. On la trouve également sur des vêtements, pour joindre deux parties de pagnes par exemple[880], ou fermer le côté ou

[878] Il n'existe pas vraiment de nomenclature fixe et unique pour les coutures et les ourlets, dont le vocabulaire change de plus en fonction des pays. Les variations sont nombreuses et leur identification parfois difficile, surtout sur photographies (comme pour les nombreux fragments de Qasr Ibrim conservés au Bolton Museum).
[879] Voir notamment les exemples de Qasr Ibrim (fiches T329, 348, 396, 476, 467).
[880] Fiches T471, 347.

la manche d'une tunique[881]. On l'observe enfin sur une capuche de cape pour enfant, où elle dessine une sorte de pince au niveau des épaules[882].

- La couture plate [Pl. 39a] : elle sert à rejoindre les bords d'un ou de deux tissus dont les côtés sont simplement superposés, envers sur endroit, et maintenus par des points de surjet. Elle peut se réaliser sur n'importe quel côté de la pièce textile en fonction des besoins. Ce type de couture n'est pas aussi fréquent que le précédent et surtout utilisé pour coudre le bord des tuniques, lisière à lisière[883]. On le repère également sur des pièces réutilisant des bordures décoratives, à glands frangés, tressées ou en ajouré : une fois la bande déchirée de sa toile originale, elle est rattachée sur un nouveau tissu par une couture plate localisée sur l'arrière[884].

- La couture rabattue [Pl. 39b] : elle comporte deux coutures différentes assemblant deux bords d'un ou plusieurs tissus de manière très solide. La première étape consiste à coudre les étoffes endroit contre endroit avec une couture simple de points avant, en prenant garde de conserver des bords importants. Le bord le plus long vient alors se rabattre et s'imbriquer sous le bord le plus court, qui fut au préalable coupé ou plié. Une seconde couture, le plus souvent en points de surjet, vient maintenir l'ensemble. Cette technique semble exclusivement réservée aux tissus d'une certaine valeur, notamment aux vêtements brodés. On l'observe fixant les pans avant et arrière des tabliers ornementaux[885], mais aussi pour façonner et/ou réparer d'autres habits décorés[886] et un tissu d'ameublement en tapisserie[887].

- La couture roulottée [Pl. 39c] : ce type de couture rassemble les bords d'un tissu en un petit rouleau grossier qui, une fois aplati sur la toile, est fixé avec de longs points de surjet. Elle s'applique principalement pour la réparation, bien que sommaire et disgracieuse, de tissus servant à l'habillement et à des contenants[888].

---

[881] Fiches T428, 435, 436.
[882] Fiche T490.
[883] Fiches T240 (Qoustoul), 328 (Qasr Ibrim), 608 (Serra Est).
[884] Fiches T321, 433, 474 (Qasr Ibrim), 597 (Serra Est).
[885] Fiches T1, 30 (Djebel Adda), 356 (Qasr Ibrim).
[886] Fiches T3 (cape, Djebel Adda), 157 (tunique ?, Qoustoul), 471 (pagne, Qasr Ibrim), 369, 386, 438 (fragments brodés, Qasr Ibrim), 680, 683, 705 (fragments, Saï).
[887] Fiche T484 (housse de coussin (?) en camaïeu de couleurs, Qasr Ibrim).
[888] Voir notamment les exemples provenant de Qasr Ibrim, Fiches T369, 403, 451, 471.

Hormis ces catégories bien définies de couture, on relève un nombre important de pièces textiles portant diverses coutures plus ou moins irrégulières représentant différents stades de réutilisation. Nous l'avons vu, c'est le cas par exemple de certaines bordures décoratives, appliquées sur de nouvelles toiles. Il s'agit également de réparer les tissus importants, au premier lieu desquels les vêtements.

L'objet des réparations est d'abord de prolonger l'emploi des pièces d'habillement, en renforçant les zones abîmées par l'usure. Pour ce faire, les déchirures sont refermées par des coutures roulottées et certaines parties plus affectées peuvent être rapiécées à l'aide de morceaux de tissus utilisés comme rustines. Ces techniques apparaissent sur des manteaux rectangulaires ou des châles de Djebel Adda, Qoustoul et Serra Est[889] [Pl. 40a], mais aussi sur des vêtements brodés de type kouchite découverts entre autre à Qasr Ibrim[890]. À cet égard, notons l'usure fréquente et logique des pagnes au niveau de l'assise. Plusieurs exemplaires de ces vêtements sont lourdement reprisés, montrant ainsi leur utilisation répétée et la valeur de ce costume pour les dignitaires. Un ensemble provenant de Qasr Ibrim et manifestement confectionné pour un petit garçon porte de multiples réparations, dont une couture rabattue sur la pointe et une couture simple sur une déchirure ainsi qu'un rapiéçage dans la partie gauche[891] [Pl. 91c]. Les toiles décorées de motifs en tapisserie, que cela soit en bordure ou en semis, sont également concernées par ces raccommodages [Pl. 39c][892]. Les tissus d'ameublement précieux y sont particulièrement sujets, comme une housse de coussin en camaïeu polychrome ou une tenture du temple d'Isis, provenant toutes deux de Qasr Ibrim[893].

Une autre phase de réparation intervient à la fin de la vie du tissu comme vêtement. Bien trop abîmés, ces textiles sont assemblés en chiffons dont la trajectoire se terminera dans les niveaux de dépotoirs, tels que ceux de Qasr Ibrim. Ces objets sont formés de plusieurs étoffes, souvent elles-mêmes déjà rapiécées, superposées ou agglomérées de façon sommaire en plusieurs couches et ainsi maintenues par des coutures grossières selon diverses directions[894].

Enfin, la dernière étape de réutilisation et réparation concerne la sphère funéraire et l'aménagement du linceul[895]. Les coutures y sont utilisées selon deux modes. Le premier

---

[889] Voir fiches T11, 243, 580.
[890] Voir fiches T3, 307, 356, 424, 447, 471, 555.
[891] Voir fiche T471. Autre exemplaire lourdement raccommodé : fiche T555.
[892] Voir fiches T403, 417.
[893] Voir fiches T484 et 523.
[894] Voir fiches T369, 448, 451.
[895] Voir fiches T11, 23 (Djebel Adda), 153, 242, 264, 271 (Qoustoul), 584, 585, 591,601, 606, 614 (Serra Est), 626 (Ashkeit), 634, 638 (Sahaba), 656 (Aksha).

vise à assembler la toile du linceul en lui-même, soit à partir d'un tissu réutilisé et nécessitant un certain rapiéçage, soit en accolant plusieurs tissus différents [Pl. 40b]. Le deuxième prend place au moment même des funérailles, quant le linceul est disposé autour du défunt et maintenu en place par un ensemble de coutures réalisées directement sur le corps ainsi emmailloté. Les conditions de préservation des textiles dans la tombe permettent rarement de distinguer ces deux phases. De plus, les linceuls comptent des étoffes déjà très détériorées, qui ne furent par découpées mais vraisemblablement déchirées ou simplement superposées telles quelles. Leur conservation est donc bien mauvaise.

c. *Les ourlets*

À la différence d'une couture, qui assemble les bords d'un ou plusieurs tissus, les ourlets consistent en un repli cousu servant de finition à la pièce textile. Dans le cas d'une toile coupée, ils permettent de bloquer le tissage et d'éviter que les fils ne s'effilochent, mais ils offrent aussi l'opportunité de donner une forme à l'étoffe. Le corpus de textiles méroïtiques illustre l'usage de deux types d'ourlets, roulotté et « passepoil », principalement employés pour la couture en forme des vêtements.

- L'ourlet roulotté [Pl. 41a] : il se réalise en roulant entre les doigts la bordure du tissu, qui est ainsi fixée en place par une série de points d'ourlet, ou plus rarement de points avant. À Qoustoul, Qasr Ibrim et Serra Est, il est parfois employé pour border des tissus rectangulaires de type drap, châle ou tunique[896]. Pour cette dernière, il participe aussi à la mise en forme du bas des manches[897]. Son utilisation est cependant plus fréquente dans le cadre de vêtements brodés en coton [voir Pl. 44-45]. Tous les éléments du costume de dignitaire, le tablier ornemental, le pagne et la cape, sont ainsi mis en forme par des ourlets roulottés maintenus sur l'arrière[898]. Ils permettent notamment d'y construire des profils courbés ou semi-circulaires. À cet égard, un fragment de Qoustoul dont nous ignorons la fonction première montre une forme inhabituelle en escalier[899]. Le même type d'ourlet est

[896] Voir fiches T227, 479, 604.
[897] Voir fiches T262, 322, 435.
[898] Voir fiches T1, 2, 3, 30 (Djebel Adda), 301, 346, 347, 430, 447, 507, 555 (Qasr Ibrim).
[899] Fiche T183. Peut-être une partie d'un tapis de selle ou d'harnachement pour une monture.

également utilisé sur des pièces rectangulaires identifiées à des jupes longues[900]. Enfin, le pourtour supérieur de quelques pochettes porte un ourlet roulotté le long de l'ouverture[901].

- L'ourlet passepoil [Pl. 41b] : ourlet décoratif formant un liseré en relief le long des bords d'une pièce textile. À l'époque méroïtique, cet ourlet est construit grâce à un épais cordonnet, sur lequel est repliée l'extrémité du tissu sur l'endroit. L'ensemble est fixé par la couture discrète d'un autre cordonnet, de couleur bleue cette fois, tout le long de l'ourlet de façon à dissimuler la jonction du tissu. Dans la plupart des cas, un second cordonnet bleu est ajouté à l'extérieur de la pliure, pour compléter le bord décoratif du vêtement[902]. Cet ourlet est caractéristique des costumes kouchites en coton. On le retrouve aussi bien sur une cape, une capuche, une jupe et des tuniques[903], que sur un tablier (?)[904] et des pièces en « L » non identifiées[905]. Il est aussi attesté de manière non décorée, sans les cordonnets bleus, sur un élément de costume (?) et le long de l'encolure d'une tunique en lin datée du Ier siècle avant notre ère[906]. Le goût pour cet ourlet décoratif était selon toute vraisemblance très répandu : il est copié à deux reprises par une série de points avant bleus le long d'un ourlet roulotté bordant une tunique et sur les bords d'une petite pochette[907].

À l'exception des ourlets passepoils et de certaines coutures employées à l'assemblage de vêtements prestigieux, le corpus des coutures méroïtiques est généralement bien rudimentaire. Les coutures sont souvent irrégulières et réalisées sommairement avec de gros fils, produisant un effet assez inélégant, bien éloigné du soin appliqué à la création de décors en tapisserie, broderie ou ajouré.

---

[900] Voir fiches T427, 449 (Qasr Ibrim), 582 (Serra Est). D'autres ourlets roulottés apparaissent sur des fragments de vêtements brodés dont nous ignorons la fonction, voir fiches T307, 333, 334, 358, 361, 372, 439, 465, 655.
[901] Voir fiches T329, 412, 443 (Qasr Ibrim).
[902] F.C. WILD, "Fringes and aprons – Meroitic clothing : an update from Qasr Ibrim", *in* A. DE MOOR et C. FLUCK (éds.), *Dress Accessories of the 1st Millennium AD from Egypt*, 2011, p. 115-116.
[903] Voir fiches T3 (Djebel Adda), 374, 401,441, 486, 490, 511, 917 (Qasr Ibrim), 171 (Ballana).
[904] Fiche T352 (Qasr Ibrim).
[905] Fiches T402, 491, 504 (Qasr Ibrim).
[906] Voir fiches T356, 920 (Qasr Ibrim).
[907] Voir fiches T322, 467 (Qasr Ibrim).

3. Exemples de mise en forme textile

Plusieurs pièces textiles complètes nous permettent d'appréhender les méthodes suivies pour la confection de vêtements ou de contenants. Même si ils obéissent à des principes communs à chaque classe de matériel, les procédés de fabrication employés pour chacun d'eux ne sont pas systématiquement identiques. Nous avons choisi plusieurs cas d'étude, à nos yeux les plus symptomatiques de la création textile méroïtique.

a. *Les tuniques de Qoustoul*

Les tuniques, toutes originaires de Nubie et appartenant principalement aux époques tardives, sont représentatives d'une production textile majoritairement orientée vers le tissage de grandes pièces rectangulaires employées telles quelles pour l'habillement. Les cimetières de Qoustoul et Ballana en ont livré un nombre conséquent, estimé à 56 exemplaires[908]. Toutefois, l'absence de signes distinctifs sur la plupart des fragments ne permet l'identification assurée que de 4 tuniques, avec ou sans manches[909]. Ces vêtements sont construits à partir d'une toile rectangulaire complète, utilisée sur toute sa longueur et toute sa laise. Munie d'une ouverture pour le passage de la tête, la tunique se plie sur les épaules et se ceinture à la taille. Elle est tissée dans le sens de la largeur, c'est-à-dire que la chaîne forme la largeur totale du vêtement, et la trame sa longueur. Cela permet de ménager l'encolure de façon verticale sur le métier, entre deux fils de chaîne. Au niveau de cette encolure, les trames retournent dans la direction inverse afin de former une ouverture dans le tissage, bordée de lisières renforcées. De courtes sections de fils de trame supplémentaires entrelacés venaient parfois renforcer la toile de chaque côté de l'ouverture pour empêcher la distension et l'usure du tissage sur cette zone fragile. Une fois la tunique pliée en deux, les côtés sont assemblés le longs des bordures supérieures et inférieures de l'étoffe, les grandes lisières formant ainsi le bas ouvert du vêtement. Dans le cas d'une tunique sans manche, les coutures sont interrompues pour les emmanchures, alors que dans le cas contraire elles continuent selon un angle à 90° pour fermer les manches (*fig. 28)*.

[908] *Ancient Textiles from Nubia*, 1979, p. 41.
[909] Fiches T175, 262-263, 251, 253.

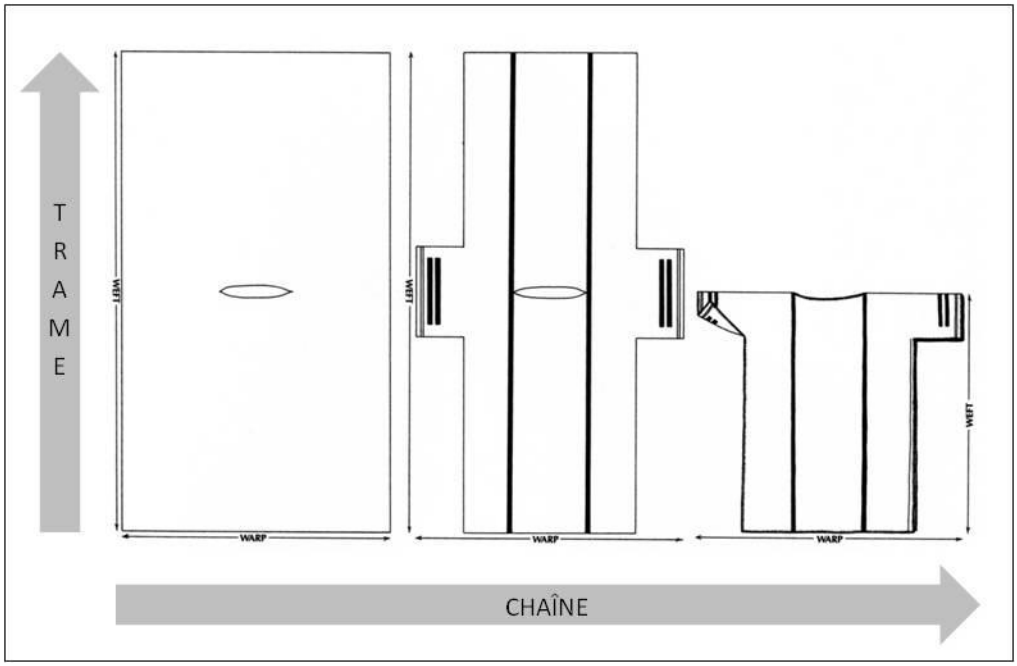


Fig. 28. *Construction des tuniques de Qoustoul [reproduit à partir d'*Ancient Textiles of Nubia, *1979, fig. 3, 4, 5, p. 42.] Tunique sans manche : fiche T175 ; tunique à manches : fiches T262-263.*

Une tunique pour enfant en laine, découverte dans la tombe post-méroïtique n°338 de Qoustoul, montre une encolure renforcée de plusieurs cordelines de chaîne. Le tissu est traversé au niveau des épaules de deux rayures de couleurs claires, additionnée de 3 rangs de trames entrelacées [Pl. 42a][910]. Son état très détérioré ne permet cependant pas d'analyse de l'assemblage.

Un vêtement complet, daté quant à lui de la période méroïtique, fut réutilisé comme linceul dans la tombe n°150 [Pl. 42b][911]. Il est constitué d'une tunique en laine sans manche, qui une fois repliée mesurait 124 cm de long. Les deux bords supérieurs et inférieurs de l'étoffe sont conservés. Ils sont renforcés d'un épais câblé formé en haut par des cordelines de trame (type A7) et en bas par les fils de chaîne (type B2). Les lisières sont elles aussi préservées mais non décrites. L'encolure mesure 31 cm de large. La zone des épaules est renforcée de chaque côté par 5 rangs de trames entrelacées couvrant 49 à 53 cm de tissu et répartis tous les 1,5 à 3,5 cm. Ces trames supplémentaires sont laissées pendantes à chaque extrémité, de façon à former de courts cordons (4,5/9 cm) à l'extérieur du tissage. Le décor du vêtement est complété de deux rayures violettes de part et d'autre de l'encolure et de deux filets de la même couleur longeant les côtés. Deux petits épis violets, réalisés à l'aide de trames entrelacées brochées sur 8 cm, ornent également le tissu,

[910] Fiche T253.
[911] Fiche T175.

à l'endroit où celui-ci recouvrait les poignets ou les avant-bras. Des coutures, malheureusement non décrites, venaient fermer le vêtement le long de chaque bordure grâce à d'épais fils retors partiellement conservés.

Deux autres fragments, provenant de la tombe post-méroïtique n°378, documentent quant à eux la formation d'une tunique à manches [Pl. 42c][912]. Mesurant 2,38 m de large, ce vêtement devait être porté bien ample. Le bord inférieur du tissu est conservé : il s'agit comme précédemment d'un câblé formé par les fils de chaîne. Celui-ci est visible sur un côté du vêtement, ainsi que de la manche. Les lisières sont partiellement préservées, et semblent avoir été simples (type C1) pour la manche. Comme pour la tunique T175, la zone des épaules a aussi été renforcée de trames entrelacées finies par de petits cordons. Un fin filet violet court le long des côtés et de l'extrémité de la manche. Celle-ci comporte également une *tabula* en tapisserie formée de deux épaisses rayures. Les côtés de la tunique sont assemblés grâce à une couture, roulottée semble-t-il, maintenue par des points de surjet à la façon d'un ourlet.

Des tuniques similaires sont très largement attestées dans l'ensemble du monde romain des premiers siècles de notre ère. Provenant des provinces orientales et d'Égypte, plusieurs exemples de tuniques sans manche illustrent trois différentes techniques de construction, dépendamment du sens de la chaîne par rapport au vêtement fini[913]. Dans un premier cas, la tunique est formée d'un long rectangle plié horizontalement et découpé en son centre pour former l'encolure. La chaîne est ici parallèle à la hauteur du vêtement. Cette catégorie correspond à la « tunique-sac » pharaonique[914] mais aussi au *chiton* grec. Faiblement représentée dans la documentation de l'antiquité tardive[915], nous la retrouvons toutefois dans le corpus des vêtements méroïtiques de Qasr Ibrim, où elle est datée du tournant de notre ère ou des deux premiers siècles[916]. Une autre technique, largement représentée du Ier au IIIe siècle, consiste à assembler deux toiles rectangulaires semblables

[912] Fiches T262-263. Il est probable que ces deux fragments appartiennent à la même tunique.
[913] Liste des sites et bibliographie : A. LORQUIN, « Le costume dans l'antiquité tardive d'après les vestiges textiles coptes », *in* F. CHAUSSON, et H. INGLEBERT (éds.), *Costume et société dans l'Antiquité tardive et le haut Moyen Age*, 2003, p. 121-128. Voir notamment les éléments de costumes de Mons Claudianus (U. MANNERING, "Roman Garments from Mons Claudianus", *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 283-290.), de Maximianon et Krokodilô (D. CARDON, « Chiffons dans le désert : textiles de Maximianon et Krokodilô », *in* H. CUVIGNY (dir.), *La Route de Myos Hormos, vol. 2*, 2003 p. 625-626, 651, 654.), de Khirbet Qazone (H. GRANGER-TAYLOR, "The Textiles from Khirbet Qazone (Jordan)", *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 149-162.) et de la Grotte des Lettres (Y. YADIN, *The Finds from the Bar-Kokhba Period in the Cave of Letters*, 1963, p.204-219.).
[914] G. VOGELSANG-EASTWOOD, *Pharaonic Egyptian Clothing*, 1993, p. 130-149.
[915] R. CORTOPASSI, « Les tuniques de Thaïas au Louvre », *in Études Coptes IX , Cahiers de la Bibliothèque Copte* 14, 2006, p. 68.
[916] Fiches T511, 920.

par une couture au sommet des épaules, lisière contre lisière, et deux coutures le long des bordures pour former les côtés latéraux de l'habit. Bien sûr, des espaces sont ménagés dans ces coutures pour l'encolure et les emmanchures. La chaîne se retrouve donc perpendiculaire au vêtement[917]. Dans l'état de la documentation nubienne actuelle, aucune tunique bipartite ne fut reconnue parmi le matériel textile. Une dernière possibilité est celle suivie par les tuniques de Qoustoul (fiche T175, 262-263), où le vêtement est entièrement tissé dans le sens de la trame, avec une fente laissée ouverte en cours de tissage pour le passage de la tête. De nombreux fragments provenant d'autres sites de Nubie s'inscrivent dans ce schéma et reprennent les éléments fonctionnels et décoratifs que sont les fins *clavi*, les filets colorés le long des bordures, ainsi que les tresses de trame entrelacées et les câblés de fils le long des bords[918]. Tous ces attributs sont d'ailleurs communs à la réalisation de toutes sortes de tuniques antiques, comme celles de Khirbet Qazone par exemple[919]. Le tissage de ce type de tunique, réalisé en une pièce dans le sens de la trame, requière le montage d'un métier très large et le travail simultané de deux tisserands, chacun sur une moitié de la toile. L'usage de ce vêtement semble se développer au cours de la période romaine, pour véritablement s'imposer au début de la période byzantine, au IVe siècle[920]. C'est à cette époque méroïtique tardive et au début du post-méroïtique qu'appartiennent les tuniques de Qoustoul, qui s'inscrivent ainsi dans l'évolution contemporaine du costume de l'antiquité tardive.

b. *Les pagnes, capes et tabliers méroïtiques : la couture en forme*

À la différence des tuniques, des manteaux ou des châles, tous basés sur le tissage d'une toile rectangulaire peu remaniée, les éléments du costume des dignitaires kouchites requièrent davantage de manipulations. Cet ensemble est composé d'un pagne/culotte et d'un tablier ornemental, parfois complété d'une cape [Pl. 43-46a]. Ces vêtements ne sont pas constitués de longueurs de tissu drapées autour du corps, mais bien découpés et cousus

---

[917] H. GRANGER-TAYLOR, "Weaving Clothes to Shape in the Ancient World: the Tunic and Toga of the Arringatore", *Textile History* 13, 1982, p. 5-10. ; *Id*. "The Textiles from Khirbet Qazone (Jordan)", *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 151, 158-159. ; D. CARDON, *op. cit*., fig. 321, p. 651, fig. 336, p. 654. ; Y. YADIN, *op. cit*.

[918] Voir par exemple fiches T207, 219, 234, 246, 253, 257 (Qoustoul), 273, 278 (Ballana-Qoustoul, cimetière R), 635 (Sahaba).

[919] H. GRANGER-TAYLOR, "The Textiles from Khirbet Qazone (Jordan)", *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 149-162.

[920] A. LORQUIN, *op. cit*., p. 126. ; J.P. WILD, "Tunic n°4219: an archaeological and historical perspective", *Riggisberger Berichte* 2, 1994, p. 9- 36.

en forme[921]. Pour illustrer leur assemblage, nous nous servirons du costume découvert dans la tombe n°622.A du cimetière III de Djebel Adda, conservé au Royal Ontario Museum de Toronto[922]. Datée de la fin de la période méroïtique, l'inhumation contenait la dépouille d'un homme adulte enveloppée de textiles variés, dont les restes de ces 3 pièces de vêtement, forment le cas le mieux conservé de tous les costumes méroïtiques.

Le tablier ornemental (fiche T1) est composé de deux panneaux – un gauche et un droit – mesurant chacun 90 cm de long, juxtaposés et assemblés par une couture aujourd'hui disparue. Chaque panneau est lui-même formé de deux morceaux de tissu en coton, l'un en armure cannelée et l'autre en armure toile, découpés et cousus l'un sur l'autre par une couture rabattue. Les parties supérieures et inférieures, qui présentent un profil courbe, sont quant à elles mises en forme et maintenues par un ourlet roulotté cousu en points d'ourlet [Pl. 44-45]. La pièce finale montre une partie basse triangulaire et quelque peu arrondie, et une partie haute semi-circulaire, encadrant une zone centrale rectangulaire. L'ensemble du tablier est orné de broderies bleues réalisées sur les pans avant de chaque panneau. Un lien de tissu est noué au sommet de l'habit, vestige d'une ceinture qui attachait sans doute le vêtement à la taille.

Le tablier ornemental venait prendre place au dessus d'un pagne-culotte (fiche T2), composé d'une pièce de tissu unique, découpée en forme triangulaire avec un long côté droit en haut et deux côtés légèrement arrondis vers le bas. Cette forme générale connaît quelques variations mineures. Elle peut être très hémisphérique, en une sorte de cône inversé aux côtés incurvés[923], ou bien être très arrondie au début puis présenter deux sections plus ou moins concaves finissant en pointe [Pl. 43][924]. Le profil incurvé des pagnes méroïtiques diffère des exemples pharaoniques de forme triangulaire très aigue[925] et permettait probablement de mieux emboîter la zone des fessiers tout en gardant un volume plus important de tissu. Ce vêtement, de grande taille, se portait donc sans doute de manière bien plus lâche et couvrante que ses homologues antérieurs. La plupart des pagnes, dont celui étudié ici, montrent également l'aménagement de deux petites parties allongées et pointues à chaque extrémité supérieure, vraisemblablement utilisées pour

[921] Distinction formulée par G. Vogelsang-Eastwood, dans *Pharaonic Egyptian Clothing*, 1993, p. 5-6.
[922] Fiche T1-2-3-4. ROM 973.24.2669.1-13, 973.24.3513.1-8, 973.24.3534.1-2. Cet ensemble apparaît dans G. VOGELSANG-EASTWOOD, *Pharaonic Egyptian Clothing*, 1993, p. 33-34, 48-49, pl. 17.
[923] Fiche T555.
[924] Fiches T2, 347, 447, 512.
[925] G. VOGELSANG-EASTWOOD, *op. cit*., p. 12.,

faciliter le nouage du vêtement à la taille. De petites cordelettes y sont enfin ajoutées pour renforcer le nœud[926].

La forme du vêtement est imprimée sur les trois côtés du textile par des ourlets roulottés, maintenus grâce à des points avant. Cette méthode de construction est globalement similaire à celle observée sur les pagnes/culottes d'Égypte[927], à l'exception du fait que l'exemplaire de Djebel Adda est formé d'un seul triangle de tissu, et non de deux. D'autres spécimens méroïtiques illustrent cependant cette technique, pour laquelle les deux parties du tissu sont assemblées par une couture simple verticale au centre de l'habit[928]. Le pagne de Djebel Adda, comme tous ceux découverts au Soudan et en Nubie, est brodé de motifs bleus, selon une composition récurrente à ce type de costume.

De multiples fragments textiles appartenant à un troisième vêtement viennent compléter le costume de Djebel Adda. Par comparaison avec certaines sources iconographiques[929], il est possible d'identifier cette pièce à une cape (fiches T3-4). Malgré son aspect très fragmentaire, les bords et les extrémités de la cape sont bien conservés et permettent de reconstituer son aspect général. De grande taille, l'habit s'attachait autour du cou et descendait sans doute jusqu'aux genoux pour se terminer en pointe. Le tissu est mis en forme selon des lignes légèrement courbées par des ourlets passepoils décorés de deux cordonnets bleus. De courtes rangées de fils entrelacés décorent plusieurs zones de la toile, dont peut-être celle des épaules. Les coins du vêtement enfin sont ornés de petits pompons « boules » bleus, créés par un ensemble de fils pliés et recouverts de points couchés [Pl. 46a]. Si la cape est un élément commun au costume pharaonique, celle-ci est souvent enroulée autour du corps ou nouée de manière asymétrique sur une épaule[930]. La forme de la cape de Djebel Adda, bien identifiée par des représentations artistiques contemporaines[931], semble donc être un fait bien méroïtique.

De manière générale, sur l'ensemble méroïtique des textiles d'habillement, on note la découpe et la couture en forme d'une catégorie spécifique de pièces : celle des vêtements en coton ornés de broderies bleues et/ou cousus d'ourlets passepoils décorés.

---

[926] Ces cordelettes sont également visibles sur des exemples égyptiens (G. VOGELSANG-EASTWOOD, *op. cit.*, p. 12), mais aussi sur un pagne de Qasr Ibrim (fiche T505) qui en montre une troisième à l'angle inférieur.
[927] G. VOGELSANG-EASTWOOD, *op. cit.*, p. 12-13.
[928] Fiches T347, 471.
[929] Principalement avec la « Chambre des délégués nubiens » de Philae.
[930] G. VOGELSANG-EASTWOOD, *op. cit.*, p. 159-168.
[931] Fiches C51, 54, 61, 85, 107, 117, 127.

c. *La confection des contenants et des sacs*

Les contenants, tels que les sacs et les pochettes, forment le dernier type d'objets textiles concerné par la confection et la couture. Sur les 28 exemplaires répertoriés dans notre base de données, 2 sortes de contenants en textile émergent : la pochette et l'étuis à cosmétique.

La pochette est un petit sac plat formé d'une seule pièce de tissu pliée et cousue. Nous en connaissons 6 spécimens complets à Qasr Ibrim, complétés de 2 « sacoches » fabriquées selon un modèle similaire dans une épaisse toile en poils de chèvre[932]. L'exemple que nous retenons ici est une pochette d'environ 20 cm de large, confectionnée dans une toile serrée en armure trame (fiche T329) [Pl. 46b]. Elle est construite dans toute la laise d'un tissu, présent de lisière à lisière. Le bord supérieur du sac montre le tissu roulé sur lui-même et maintenu en un ourlet roulotté par deux coutures, l'une en points de surjet à l'intérieur et l'autre en points avant visibles sur l'endroit. Le tissu fut ensuite plié verticalement sur lui-même, dans sa largeur, de manière à disposer les deux lisières l'une sur l'autre. La base de la pochette est fermée par une couture simple réalisée sur l'envers. Celle-ci remonte à l'angle sur quelques centimètres, puis une couture plate attache les deux lisières. Trois points d'un épais fil câblé viennent renforcer la jonction entre ces coutures, ainsi que celle avec l'ourlet supérieur. La même construction s'observe sur les autres exemples de pochettes plates provenant de Qasr Ibrim. Seule une, de petite taille et remplie de graines, montre des coutures décorées de cordonnets bleus et de petits points de broderies le long des bords[933].

Deux sacs en poils de chèvre s'inscrivent également dans cette catégorie, malgré quelques variations techniques. L'un deux, daté des deux premiers siècles de notre ère, est constitué d'une épaisse et robuste pochette en toile brun foncé en face chaîne (fiche T481) [Pl. 138b]. Le tissu fut plié horizontalement dans le milieu de la toile, pour former la base du sac. Les deux côtés furent ensuite cousus avec une couture plate à droite et une couture plus élaborée à gauche, formée par des points de surjet croisés et occasionnellement noués, en fil retors beiges. Les deux bords de la toile, disposés l'un sur l'autre pour composer la partie supérieure du sac, sont des bordures sans boucle de chaîne, dans lesquelles les fils de chaîne sont simplement regroupés et tordus pour former des franges (type B1). Les fils de chaîne présents dans la lisière droite (?) sont rassemblés en deux gros câblés, noués à l'extrémité de manière à former une sorte de poignée d'une dizaine de centimètre. Ce type

[932] Fiches T329, 348, 368, 396, 412, 467 ; en poils de chèvre : 481, 183.
[933] Fiche T467.

de sacoche est également attesté sur le site de Masada, où il est interprété comme un sac pour le transport à dos d'animal, la poignée permettant peut-être de l'accrocher au pommeau de la selle par exemple[934].

La seconde catégorie de contenants en textile est celle des étuis à cosmétiques. Sont regroupés ici quatre petits sacs de composition similaire, provenant de Qasr Ibrim et d'Aniba[935], et répondant d'une fabrication similaire. Nous choisissons de baser notre description sur un petit contenant mis au jour dans des niveaux d'occupation de Qasr Ibrim, datés du méroïtique tardif (fiche T476) [Pl. 46d]. Il s'agit d'une pièce tubulaire façonnée sur une âme de feuilles de palmier (?) recouverte d'un patchwork de plusieurs morceaux du même tissu. Chaque pièce est découpée dans le biais de l'étoffe et assemblée sur l'envers grâce à des coutures simples de points avant. La surface du textile est décorée par un réseau de longs points avant formant un damier et maintenus tous les 2 cm par de petits points isolés. L'étoffe fut sans doute posée sur les bandes de feuilles de palmier, de façon à totalement les envelopper, puis y fut cousue grâce à de très larges points avant. Ainsi renforcé et rigide, le tissu fut refermé en un tube de 14,5 cm de haut et 7,7 cm de large. Un objet tout à fait comparable, décoré du même quadrillage de longs points avant, fut découvert dans une tombe d'Aniba[936]. Associé au couvercle d'un petit récipient en bois tourné (sans doute une boîte à onguent) et toujours muni de son fond en tissu, cet objet peut être identifié avec sécurité à un étui pour flacon cosmétique. Le temple d'Isis de Qasr Ibrim livra un contenant semblable, à double chambre, composé cette fois d'une âme en vannerie recouverte d'une toile bleue[937]. De manière intéressante, ce double étui suit des dimensions très similaires à l'exemplaire étudié ci-dessus et montre un réseau d'hexagones brodés en longs points avant. Nettie Adams, qui observa ce matériel *in situ*, l'interprète aussi comme un étui destiné au stockage d'objets fragiles, comme des flacons de verre par exemple, renfermant des huiles ou des onguents nécessaires à la tenue du culte[938]. Enfin, nous connaissons un quatrième contenant tubulaire[939], obéissant aux mêmes dimensions, mais cette fois dépourvu de structure en matière végétale. Le tissu employé pour le corps du sac est une toile louisine en armure trame, avec une chaîne de fils beiges et une trame

[934] A. SHEFFER et H. GRANGER-TAYLOR, "Textiles from Masada – A Preliminary Selection", in J. AVIRAM, G. FOERSTER, et E. NETZER (éds.), *The Yigael Excavations 1963-1964, 1994*, p. 177-178, fig. 41.
[935] Fiches T404, 476, 426 (Qasr Ibrim), 817 (Aniba).
[936] Fiche T817.
[937] Fiche T426.
[938] N. K. ADAMS, "Textile Remains from a Late Temple in Egyptian Nubia", *Ars Textrina* 8, 1987, p. 88. ; B.N. DRISKELL, N.K. ADAMS et P.G. FRENCH, " A newly discovered temple at Qasr Ibrim preliminary report", *ANM* 3, 1989, pl. XII, p. 50. ; W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013, fig. 58, p. 133.
[939] Fiche T404.

de fils fins en laine rouge. Une couture simple de points avant assemble sur l'envers les deux extrémités du tissu, d'autre part décoré de points noués et isolés de couleur beige. Le fond du sac est, quant à lui, réalisé dans une toile en cannelé ou en louisine, cousue au bas du tube par une couture de points arrière. Le contenant était fermé par un couvercle rond, formé de plusieurs épaisseurs d'une toile en armure cannelée (?) et maintenu au corps du sac par une série de larges points de surjet. Une courte poignée fut également ajoutée, composée d'une cordelière de cordonnets tressés. L'ensemble du sac fut ensuite peint d'une sorte de vernis noirâtre. À nouveau, la présence réitérée d'un réseau géométrique de broderies, ainsi que les dimensions du corps tubulaire, associent ce petit sac à anse à un étui à cosmétiques, pour un tube à khôl ou un flacon à onguents par exemple.

La description de ces derniers objets textiles illustre l'utilisation pratique des textiles dans l'habitat. Leur emploi intervenait sans aucun doute dans la fabrication de beaucoup d'autres artefacts de la vie quotidienne, aujourd'hui absents des témoignages archéologiques. Au-delà des vêtements et de l'ameublement, différentes techniques de couture étaient nécessaires à la confection de divers contenants de stockage, mais aussi à réalisation de selles pour les montures ou de voiles de bateau, pour ne citer que quelques exemples.

B. Ornementation des textiles méroïtiques

Nous avons jusqu'à présent concentré notre étude sur les aspects structurels de la production textile, exigeant le maniement d'outils spécifiques et variés ainsi que la maîtrise d'un répertoire technique étendu. Mais la nature de l'objet textile ne saurait se limiter à ses qualités physiques. Au même titre que la mosaïque ou la céramique, le tissu est aussi « un support d'images »[940]. Une multitude de procédés fut mise au point pour permettre l'ornementation des étoffes, grâce à l'insertion de fils supplémentaires, la variation des armures, le développement des teintures, ou encore la broderie. Toutes ces méthodes partagent la même vocation, celle de conférer au textile une dimension décorative.

Détachée de la fonction formelle et pratique du textile, l'ornementation est essentielle à faire du tissu un objet de médiation sémantique entre celui qui le porte ou le

[940] Expression de François Baratte, dans « Le vêtement dans l'Antiquité tardive : rupture ou continuité ? », *in Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive*, 2004, p. 125.

montre et celui qui le voit. En cela, nous le verrons, le textile fut un vecteur des plus efficaces et des plus utilisés pour communiquer l'identité, le statut et le rôle des différents acteurs d'un groupe social[941]. Avant d'explorer cette notion plus avant, nous voudrions considérer le décor des tissus en lui-même. James Trilling, dans *The Language of Ornement*, insiste sur la fonction fondamentale des ornements comme pourvoyeurs de plaisir visuel[942]. Parce qu'ils sont compliqués à réaliser, les objets décorés de manière élaborée sont aussi un privilège et un plaisir à posséder. En un mot, l'ornement « rend l'objet spécial »[943]. C'est particulièrement vrai pour les tissus, pour lesquels tous décors nécessitent de très longues opérations. Parmi elles, la teinture des fibres représente une sphère artisanale en soit, où intervient encore d'autres connaissances et des matières premières particulières, offrant à l'art textile le riche répertoire de la polychromie.

À la fin de l'Antiquité, la couleur fut abondamment exploitée par les tisserands du monde romain et de ses provinces orientales, pour produire tissus et vêtements au décor foisonnant, habité de figures divines, humaines et animalières, ainsi que de motifs végétaux, architecturaux et géométriques[944]. Cette opulence décorative, par ailleurs caractéristique à d'autres modes d'expression artistique de l'Antiquité tardive, est d'autant plus remarquable qu'elle s'installe dans la vallée du Nil après des millénaires de prédilection pour les étoffes de lin blanc immaculées. Même si diverses méthodes ornementales sont connues pendant la période pharaonique, comme la teinture, la tapisserie, la broderie et l'appliqué, la plupart d'entre-elles semblent avoir été réservées à la sphère royale[945]. La majorité de la production concernait des étoffes sans décor (au sens traditionnel du terme), tout au plus décorées de discrètes rayures, pour lesquelles une grande attention était portée au lavage et au blanchiment.

Les tissus du royaume de Méroé ne s'inscrivent ni dans l'esthétique luxuriante de l'Antiquité tardive et byzantine, ni dans celle plus épurée des siècles précédents. Les

---

[941] Voir notamment, E. SWIFT, *Style and Function in Roman Decoration: Living with Objects and Interiors*, 2009, p. 139-186 (chapitre "Dress: Jewellery and Accessories"). ; DANN, R.J., "Clothing and the construction of Identity: Examples from the Old and New Kingdoms", *in* A. MCDONALD et C. RIGGS (éds.), *Current Research in Egyptology*, 2000. ; J. SCHNEIDER, "The Anthropology of Cloth", *Annual Review of Anthropology* 16, 1987, p. 409-448.

[942] J. TRILLING, *The Language of Ornament*, 2001, p. 12-14.

[943] *Ibid*., p. 12.

[944] F. BARATTE, « Le vêtement dans l'Antiquité tardive : rupture ou continuité ? », *in Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive*, 2004, p. 121-135. ; A. STAUFFER, *Textiles of Late Antiquity*, 1995, p. 7. Pour un exemple de textile de ce style « orné » et sa réception par certains commentateurs antiques, voir T.K. THOMAS, "The Medium Matters: Reading the Remains of a Late Antique Textile", *in* E. SEARS et T.K. THOMAS (éds.), *Reading Medieval Images*, 2002, p. 39-49.

[945] Voir notamment la garde-robe de Toutankhamon ou de Thoutmosis III. R. PFISTER, "Les textiles du tombeau de Toutankhamon", *Revue des Arts Asiatiques* 11, 1937, p. 207-218. ; R. HALL, *Egyptian Textiles*, 2001, p. 40-47. ; G. VOGELSANG-EASTWOOD, *Die Kleider des Pharaos*, 1995.

tisserands méroïtiques ont su créer un vocabulaire décoratif propre, riche de nombreux ornements et techniques, et puisant dans différentes traditions iconographiques. Rarement isolés, ces motifs sont combinés d'abord sur l'étoffe, puis avec d'autres éléments du costume, comme les bijoux et accessoires vestimentaires. Dans un second temps, les costumes et pièces d'ameublement dialoguent avec l'environnement matériel d'un lieu, notamment avec la céramique. Les textiles participent ainsi pleinement à l'élaboration de la culture visuelle et artistique de Méroé.

1. Décors en ton sur ton et effets de texture

La variété des techniques de tissage adoptées par les méroïtes offrirent aux tisserands autant de moyens pour développer un riche langage décoratif basé sur des effets de texture. Ici, l'ornement est construit en ton sur ton par l'action même de l'élément fondateur du tissu : le fil. Le décor dépasse la dimension plane de l'étoffe et les notions qui s'y rattachent, comme le motif et la couleur, pour aborder les questions du relief, du plein et du vide, ainsi que du toucher.

a. *Bordures en ajouré et glands frangés*

Ces concepts ornementaux sont particulièrement bien incarnés par les bordures méroïtiques en ajouré et glands frangés. Nous l'avons vu, celles-ci longent de nombreux vêtements – jupes, robes, manteaux et ceintures – et forment également les longues écharpes du costume tripartite royal[946]. Au bas d'un tissu, ces lourdes bandes influençaient très certainement le drapé et le mouvement de l'étoffe, en lui conférant tenue et présence. La résille géométrique de l'ajouré, quelque soit son schéma décoratif, joue sur une opposition saisissante entre les pleins et les vides, et par corrélation entre ce qui est dissimulé et ce qui est laissé à voir. Les franges, elles-aussi présentes de manière récurrente le long des étoffes, s'inscrivent dans une dialectique esthétique similaire, mais elles substituent à la rigidité de l'ajouré la souplesse et la douceur de centaines de fils libres. Leurs oscillations continuelles, à chaque mouvement du vêtement, accompagnaient sans aucun doute le quotidien de leur propriétaire et caractérisaient certainement de manière

[946] Voir pl. 75-77.

prépondérante leur expérience vestimentaire. Sur plusieurs reliefs, notamment sur le temple d'Apedemak à Naga, figurent les écharpes frangées royales avec de très longues franges recouvrant tout le buste, la taille et l'avant des cuisses[947]. Pour brandir leurs différents attributs, le roi et la reine doivent passer le bras entre les franges [Pl. 76b]. Comme l'ajouré, les franges ne correspondent pas à l'idée du tissu comme barrière, de protection ou de dissimulation. Ici, l'ornement vestimentaire participe et influence les mouvements de ceux qui le portent.

Le goût très prononcé des méroïtes pour les longs glands frangés s'étendait au-delà du domaine de l'habillement, comme l'attestent plusieurs représentations d'accessoires divins et cultuels. Des bordures frangées, complétées de plusieurs glands à franges, décorent ainsi la base des sceptres brandis par les dieux Apedemak et Sebioumeker sur les murs des temples du Lion de Moussawarat es-Soufra et Naga [Pl. 148b-c][948]. Les mêmes éléments longent aussi le socle de l'étendard d'Apedemak, représenté au dos des pylônes du temple de Naga[949]. Dans ce cadre, l'iconographie divine rejoint la symbolique du costume royal d'apparat, dans lequel franges et glands frangés occupent une place importante[950]. Enfin, plusieurs rangs de glands frangés décorent également le brancard processionnel du dieu Amon de Pnoubs, gravé sur un bol en bronze découvert à Gammai [voir Pl. 148a][951]. Une haute bordure frangée est accrochée sous l'étendard frontal, à la manière d'une bannière, et trois niveaux superposés de glands frangés semblent former le long textile qui recouvre le brancard et le naos du dieu.

Ces derniers exemples illustrent l'ubiquité des franges dans le langage ornemental de Méroé. Elles s'observent dans le costume royal bien sûr, mais aussi dans l'habillement des dignitaires et certaines pièces d'ameublement. Appliqué à d'autres supports et matériaux, le même principe décoratif est visible sur les jupes et ceintures de cuir[952], ou même en bijouterie à travers les séries de pampilles composant les colliers et bracelets des souverains de Méroé[953].

---

[947] Fiches C284, 285 et 287. Représentations de la reine Amanitore et du roi Natakamani en costume tripartite.

[948] F. HINTZE *et al.*, *Mussawarat es Sufra, Der Löwentempel*, 1993, Pl. 8A et 10A. ; I. GAMER-WALLERT, *Der Löwentempel von Naqa in der Butana (Sudan), III, Die reliefs*, 1983, Bl. 5. ; L. TÖRÖK, "The Costume of the Ruler in Meroe: Remark on its origins and significance", *ANM* 4, 1990, p. 170-172, fig. 28-29.

[949] I. GAMER-WALLERT, *Der Löwentempel von Naqa in der Butana (Sudan), III, Die reliefs*, 1983, p. 125, 237, Bl. 4.

[950] L. TÖRÖK, *op. cit.*, p. 152-158, 164-170.

[951] Boston MFA 24.365, illustré notamment dans *Soudan, Royaumes sur le Nil*, 1997, n°304, p. 286-287.

[952] Voir Pl. 108-109.

[953] Voir par exemple les éléments de collier et bracelet en or provenant des cimetières de Méroé : Boston MFA 24.1077, 24.488 et Khartoum SNM 1983, 1992. *Soudan, Royaumes sur le Nil*, 1997, n°380-383, p. 2332-334.

b. *Décors en armure bouclée*

Les effets de texture sont également privilégiés dans les décors en armure bouclée, qui dessinent sur les toiles rayures et motifs géométriques en relief. L'ornementation de ces tissus produit certes un certain plaisir visuel, mais il convient aussi de considérer l'importance de la dimension sensorielle et tactile de ces étoffes, douces et moelleuses.

Le bouclé fut utilisé de façon originale à Qasr Ibrim, d'où proviennent 8 textiles de coton décorés en ton sur ton d'un décor géométrique composé de rayures et de plusieurs carrés et/ou triangles répartis en un grand damier [Pl. 47a-b][954]. Ces motifs s'enlèvent en relief sur une armure de fond en toile cannelée ou en nattée. Les boucles sont souvent très courtes et parfois tordues, produisant un dessin net, bien éloigné des épaisses couvertures aux boucles touffues. Il s'agit là d'une variation de la technique traditionnelle du bouclé, non pas réalisée à l'aide de fils de trame supplémentaires, mais en tirant à la main ou à l'aiguille certains fils de trame appartenant au fond de la toile. Cette approche particulière du bouclé est spécifique à Qasr Ibrim et semble avoir été en vogue à partir de la fin de la période méroïtique[955]. Son emploi tout aussi décoratif que pratique nous amène à proposer une fonction d'ameublement à ces tissus, comme par exemple pour l'aménagement d'un couchage ou une tenture murale, ou bien comme serviette de toilette. Ces textiles de Qasr Ibrim rappellent de manière surprenante plusieurs tissus de lin, décorés de chevrons et de bandes en bouclé, découverts dans une tombe collective de la XIe dynastie à Deir el-Bahari [956]. Dans un contexte méroïtique, ces grands tableaux de motifs géométriques, répétant carrés et triangles dans lesquels chaque passage de la trame dessine autant de hachures, nous renvoient au langage ornemental développé tout au long de la culture kouchite, notamment sur les céramiques de tradition africaine. Un spécimen dénote singulièrement de cette iconographie, puisque les boucles dessinent en ton sur ton une large bande faisant se succéder postes et svastikas[957].

---

[954] Fiches T315, 325, 343, 345, 353, 370, 414, 440.
[955] W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*,2013, p. 110.
[956] H.E. WINLOCK, *The Slain Soldiers of Neb-Hepet-Re Mentu-Hotpe*, MMA, New York, 1945, p. 32, pl. XXB., New York MMA 31.3.62. ; Musée égyptien du Caire JE 56279 (Textile Museum 48). G. VOGELSANG-EASTWOOD, "Textiles", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, p. 276. ; E.J.W. BARBER, *Prehistoric Textiles*, 1992, p. 149-150, fig. 5.3. En raison de leur taille et de la bonne qualité d'absorption offerte par la toile, ces tissus sont souvent identifiés à des serviettes de toilette (G. VOGELSANG-EASTWOOD, *op. cit*. p. 276. ; *Id., Die Kleider des Pharaos*, 1995, p. 34. ; M. DURAND et F. SARAGOZA (éds.), *Égypte, la trame de l'histoire*, 2002, p. 25.).
[957] Fiche T440.

L'armure bouclée est également employée à des fins décoratives à Serra Est, Akasha et Gammai, où plusieurs textiles de laine sont traversés de fines rayures en bouclé court, rythmant la toile tous les 6 à 9 coups de trame (env. 1 cm) [Pl. 47c.] [958]. Une fois encore, les boucles sont courtes et nouées[959].

Un dernier textile de Qasr Ibrim semble allier les qualités ornementales du bouclé à celle de la couleur[960]. Les boucles forment dans la partie centrale de l'étoffe en coton un grand décor composé d'un élément circulaire bleu renfermant une sphère (?) blanche et entourée de petits motifs cruciformes bleus et blancs. Cette innovation s'inscrit dans l'évolution des goûts et des techniques textiles qui traversa la période post-méroïtique en Nubie et vit le développement de l'usage de la couleur.

c. *Côtes et liserés de trame*

Un autre type d'effet de texture concerne tous les tissus incorporant des groupes de fils de trame supplémentaires. Ces liserés de trame sont formés de groupes de fils, souvent au nombre d'une dizaine, lancés dans le pas du tissage à chaque coup de trame, sur toute la laise. Une étoffe provenant d'Aksha montre 6 faisceaux d'environ 10 fils, flanqués en haut et en bas de faisceaux plus épais comptant une vingtaine de fils [Pl. 48b][961]. Ces groupes de fils créent des côtes en relief, partiellement recouvertes par les fils de chaîne. La méthode est généralement associée à des textiles en armure toile, ayant une tendance à l'armure chaîne. Elle est le plus fréquemment utilisée de manière localisée, le long des bordures inférieures des toiles de coton terminées par un ajouré ou des glands frangés [Pl. 34a]. Dans ce cas, les faisceaux de fils de trame se succèdent en petits groupes, de 2 à 16 liserés. Toute la partie basse du tissu peut ainsi être traversée de ses liserés, comme on l'observe sur un tissu de Qasr Ibrim portant 3 liserés à 25 cm du bord, puis 16 à 12 cm, 15 à 6,5 cm et enfin 14 le long de la bordure à 1,3 cm[962]. Cette technique, tout en renforçant peut-être les étoffes, conférait aux textiles un poids supplémentaire qui, ajouté à celui de l'ajouré et/ou des franges, influençait certainement leur drapé et leur tombé. Elle intervient sur de nombreux tissus en coton de la période méroïtique, à Aksha, Saï, Karanog, Djebel

[958] Fiches T578, 602, 606, 829, 843.
[959] Voir *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 21, fig. 10.
[960] Fiche T906.
[961] Fiche T660.
[962] Fiche T470.

Adda, Qoustoul et Qasr Ibrim[963]. Des liserés similaires sont déjà présents en bordure de certaines étoffes pharaoniques, mais de manière bien plus isolée[964].

Quand les liserés de fils de trame supplémentaires sont appliqués à une large portion de l'étoffe, on parle d'effet côtelé. Une petite pochette aux côtes très saillantes et provenant de Qasr Ibrim[965] en précise le mode d'exécution : le tissu est en armure toile, intégrant de longs faisceaux de fils de trame supplémentaires qui une fois passés dans le tissage opèrent un retour en enjambant deux coups de trame simple [Pl. 48a]. L'opération se répète avec chaque nouveau faisceau, créant des rayures horizontales rythmées par la succession de 2 côtes en relief et 2 coups de trame simple. On reconnaît cet effet côtelé sur différents textiles de Qasr Ibrim, mais aussi à Emir Abdallah, et Karanog[966], où l'épaisseur et la solidité de la toile furent mises à profit pour en faire une couverture ou une natte funéraire. Une technique similaire, visant cette fois à l'insertion de côtes dans la chaîne du tissu est aussi attestée de manière hypothétique à Qasr Ibrim et Gabati[967].

Une pièce énigmatique de Qasr Ibrim, peut-être un vêtement à pan trapézoïdal (?), associe une grande zone de côtelé à une rangée de triangles, eux-aussi formés de faisceaux de fils supplémentaires [Pl. 48b][968]. Ceux-ci, au lieu de traverser toute la laise du tissu, opèrent des retours réguliers de façon à dessiner les triangles en bordure du tissu.

À partir de l'époque tardive, une variation autour de ce même thème se développe : elle consiste à réaliser les liserés de trame non pas à partir de faisceaux de fils multiples mais avec de gros fils câblés tordus en Z. Cette méthode est notamment utilisée pour la confection de robustes couvertures ou nattes en laine et armure bouclée. L'une d'elles, provenant d'une tombe de Djebel Adda datée de la fin de la période méroïtique, montre des câblés de 2 mm de diamètre, insérés dans le champ central tous les 3 coups de trame [Pl. 48c][969]. L'armure du tissu est un cannelé composite à la chaîne épaisse, alternant de solides retors uniques ou en paire, et supportant une large zone bouclée. Les câblés supplémentaires sont passés sous les fils de chaîne simples et sur les fils de chaîne en paire, de façon à créer des flottés de chaîne. La même technique est attestée sur une pièce similaire découverte dans le cimetière R de Ballana et Qoustoul, ainsi que sur d'autres

[963] Fiches T34, 39, 192, 309, 434, 470, 477, 660, 661, 664, 690.
[964] E.H.C. VAN ROOIJ et G.M. VOGELSANG-EASTWWOD, "The Pharaonic Textile", *in* P.P.M. VAN'T HOOFT *et al.*, *Pharaonic and early Medieval Egyptian Textiles*, 1994, p. 19, pl. 11, cat. 253, pl. 12, cat. 262.
[965] Fiche T396.
[966] Fiches T121, 351, 386, 396, 408, 38.
[967] Fiches T372, 887. À Qasr Ibrim, l'effet côtelé est bien plus discret que celui observé dans le sens trame. À Gabati, il s'agit d'un tissu utilisé comme couverture.
[968] Fiche T477.
[969] Fiche T29.

couvertures de Qasr Ibrim et Djebel Adda[970]. Cette dernière témoigne d'un effet décoratif amplifié produit par l'insertion de gros câblés de couleur bleu, se détachant sur le fond rouge de la toile.

Nous conclurons cette partie dédiée aux effets de texture et aux décors en ton sur ton par la mention des trames supplémentaires entrelacées. Nous l'avons vu, les fines tresses réalisées selon cette technique sont utilisées pour terminer certains tissages, encadrer des bordures en ajouré et renforcer l'encolure des tuniques. Leurs différentes applications pratiques ne doivent cependant pas occulter leur fonction décorative. L'entrelacs de ces fils supplémentaires permet en effet de créer de fins motifs en chevrons, légèrement surélevés par rapport au fond de la toile. Parfois isolés, ces ornements peuvent également être rassemblés en petits groupes de 3 entrelacs courts, dont les fils brochés sont sortis du tissage et torsadés ou tressés en petites cordelières [Pl. 49a]. Les trames entrelacées semblent avoir été réservées à certains vêtements, notamment aux tuniques[971]. Si la méthode est attestée pendant l'époque méroïtique, elle s'est davantage développée durant la période tardive, grâce à l'emploi de fils colorés permettant la construction de tresses bicolores.

2. Répertoire des motifs de tapisserie

Au cours de notre exposé des techniques de tissage, nous avons pu observer la variété des tissus en tapisserie. Cette méthode usant de fils colorés pour la réalisation de décors est attestée sur 276 fiches de notre corpus textile, dont 187 listent des rayures. De très grandes zones en armure trame de couleur peuvent également recouvrir une large portion de l'étoffe, si ce n'est sa quasi-totalité. Une vingtaine de tissus montrent ainsi des aplats de couleur bleu foncé, parfois traversés d'une bande de motifs [Pl. 31]. Ces toiles bleues sont attestées sur de nombreux sites : à Emir Abdallah, Karanog, Saï, Méroé, Qasr Ibrim, Qoustoul, Ballana, Akasha, Gammai et Serra Est[972]. Elles s'observent aussi bien en coton qu'en laine et durant les périodes méroïtiques et post-méroïtiques.

[970] Fiches T285 (Ballana-Qoustoul), 910 (Qasr Ibrim), 21 (Djebel Adda).
[971] Voir par exemple les fiches T253, 257, 262, (Qoustoul), 322, 352 (Qasr Ibrim), 587, 634, 635 (Serra Est), 643 (Abka).
[972] Fiches T119, 120 (Emir Abdallah), 37, 41, 42, 63 (Karanog), 683 (Saï), 745 (Méroé), 310, 526, 539, 566 (Qasr Ibrim), 184, 198, 223 (Qoustoul), 290 (Ballana), 829 (Akasha), 860 (Gammai), 646, 812 (Serra Est).

Les textiles en tapisserie présentent de surcroît un vaste répertoire iconographique témoignant, comme d'autres produits figurés de l'artisanat, de l'originalité de la culture artistique de Méroé. On y rencontre un langage ornemental mixte, faisant dialoguer le riche héritage kouchite avec de nombreux leitmotivs de l'imagerie classique et hellénistique.

a. *Jeu de rayures*

Avant de détailler les motifs insérés dans le fond de toile, attardons nous sur les rayures qui, nous l'avons mentionné, ornent un très grand nombre de textiles. 17 d'entre eux montrent des rayures verticales, dans le sens de la chaîne du tissu, réalisées grâce à l'insertion de fils de chaîne de couleur différente dans une étoffe, parfois en face chaîne partielle ou totale. Un « effet rayé » peut être produit par le placement intermittent de fils bruns foncés parmi les fils de chaîne ordinaires, de façon à créer une subtile succession de filets bruns et beiges. Ce discret décor peut être appliqué sur l'ensemble de la toile ou bien sur une section d'environ 10 cm de large le long des lisières [Pl. 49c]. Il est le plus souvent associé à de grandes pièces rectangulaires identifiées comme draps ou linceuls et découvertes dans les tombes tardives de Basse Nubie, notamment à Serra Est[973]. Un grand fragment textile provenant de ce dernier site est décoré d'un rayé fabriqué par l'insertion de fils jaunes dans un tissage en fils de laine brun foncé[974]. Un sac de Qasr Ibrim, ayant probablement servi au transport à dos d'animal, montre une variation de cette technique : la toile est rythmée par l'utilisation de 4 ou 6 fils de chaîne clairs formant des filets de petits tirets verticaux sur le fond brun foncé en poils de chèvre [Pl. 148][975]. D'autres spécimens, appartenant eux-aussi à la production tardive nubienne, portent des groupes de 2 à 4 rayures brunes les long des lisières, ou bien répétés sur l'ensemble de la laise du tissu [Pl. 49b][976] .

La plupart des textiles à rayures sont toutefois décorés grâce à l'insertion de fils de trame colorés selon la technique de la tapisserie, c'est-à-dire avec des fils tassés de façon à recouvrir l'ensemble des fils de chaîne sur la surface du motif. Les fils de trame composant les rayures traversent toute la laise du tissu, de lisière à lisière et ornent le plus souvent la partie haute et basse de l'étoffe d'une rayure unique ou bien d'un petit groupe de rayures

[973] Fiches T217, 252, 270 (Qoustoul), 575, 576, 587, 595, 598, 646 (Serra Est).
[974] Fiche T576.
[975] Fiche T481.
[976] Fiches T583, 585, 586, 590, 617 (Serra Est), 637 (Sahaba).

aux couleurs contrastées. Le corpus de Karanog en offre plusieurs exemples bien préservés illustrant la méthode employée [Pl. 50-51]. Parmi ceux-là, 2 grands fragments de linceul sont composés d'une armure nattée en fils de coton, traversée de 5 rayures bleues sur toute la laise[977]. Les fils colorés opèrent leur retour à l'extérieur des lisières, qui sont renforcées de 3 cordelines de chaîne. Les rayures sont réalisées grâce au passage de fils de trame colorés, 1 fil à chaque coup. Elles sont séparées de 4 coups de la trame double du fond. L'ensemble crée une alternance de rayures bleu foncé, bleu clair et beiges : une haute rayure centrale bleu clair est flanquée de 2 rayures beiges, puis de 2 hautes rayures bleu foncée, de 2 rayures beiges, et enfin de 2 filets bleu foncé. Cette combinaison complexe demeure rare. Le plus souvent, les bordures du textile sont longées d'une rayure unique, ou bien d'une paire ou d'un trio[978]. Les tissus de Karanog montrent également des rayures uniques le long de larges zones de toile bleue, agrémentée ou non d'autres motifs en tapisserie [Pl. 51][979]. Un autre tissu en coton, provenant cette fois de Qasr Ibrim, est orné sur toute la partie conservée de trios de fines rayures horizontales, bleu foncé ou bleu clair, alternant tous les 5 à 10 cm[980]. Il s'agit probablement d'un vêtement de type châle.

Tous les textiles décrits jusqu'à présent sont entièrement fabriqués en coton, ornés de rayures bleues et datés des IIe et IIIe siècles de notre ère. Ils appartiennent donc à la fin de la période méroïtique, caractérisée par la production de tissus en coton. Les rayures horizontales apparaissent cependant dans le corpus nubien dès l'époque napatéenne, où elles sont réalisées en tapisserie sur des étoffes de lin. C'est le cas d'un petit fragment provenant de Qasr Ibrim, décoré le long du bord supérieur d'une série de 10 rayures bleues et rouge-orangé sur fond blanc [Pl. 52a][981]. En cela, les étoffes ornées de fines rayures bleues le long des bords s'inscrivent dans la tradition du tissage égyptien[982].

D'autres étoffes méroïtiques répondent du modèle observé à Karanog : elles sont toutes décorées de rayures bleu foncé ou bleu clair et tissées en fils de coton. En provenance de Djebel Adda, Ballana, Serra, Qasr Ibrim, Gammai, Saï et Méroé[983], ces tissus sont symptomatiques des goûts et des techniques de l'époque.

---

977 Fiche T53.
978 Voir les exemples de Karanog : fiches T55, 56, 52.
979 Voir les exemples de Karanog : fiches T41, 42, 44, 57.
980 Voir les exemples de Karanog : fiches T41, 42, 44, 57.
981 Fiche T485.
982 Le développement des techniques de teinture au cours du Nouvel Empire permit notamment l'insertion de rayures bleues et rouges le long des bordures transversales des étoffes, mais aussi le long des lisières. E.H.C. VAN ROOIJ et G.M. VOGELSANG-EASTWWOD, "The Pharaonic Textile", *in* P.P.M. VAN'T HOOFT *et al.*, *Pharaonic and early Medieval Egyptian Textiles*, 1994, p. 22, pl. 3, cat. 76.
983 Fiches T25, 31, 32 (Djebel Adda), 41, 42, 44, 52, 53, 55, 56, 57 (Karanog), 169, 170, 173 (Ballana), 305, 306, 308, 311, 314, 323, 344, 359, 362, 363, 364, 376, 385, 391, 432, 449, 450, 462, 521, 525, 544 (Qasr Ibrim), 709 (Saï), 721, 737 (Méroé), 811 (Serra), 847 (Gammai).

Plusieurs étoffes, elles aussi datées de la fin de la période méroïtique, attestent de la transition opérée par les tisserands vers les fibres de laine. La partie principale du tissage est toujours composée de fils de coton mais les rayures colorées sont elles réalisées avec des fils de laine. Souvent bleues ou bleu-vert[984], les rayures commencent à adopter d'autres couleurs, dont la teinture est facilitée grâce aux meilleures qualités d'absorption de la laine. Le rouge et le brun font ainsi leur apparition sur de rares étoffes à Djebel Adda, Aksha et Qasr Ibrim [Pl. 52b-c][985].

Poursuivant cette évolution technique et esthétique, les textiles de l'extrême fin de la période méroïtique et post-méroïtique se parent de rayures aux couleurs très variées. Aux côtés des variations autour des tanins bruns, nous voyons se développer des combinaisons de rayures jaunes, orange, rouges, bleues, vertes, blanches et violettes. Les bordures de tissus peuvent être ornées de rayures bleues et rouges, violettes et bleues, ou bien encore jaunes et rouges [Pl. 52c]. Un large fragment textile en laine, provenant de Djebel Adda, est ainsi traversé d'une très large bande en tapisserie composée de 2 hautes rayures violettes (55 mm) de part et d'autre d'une fine rayure orangée (6 mm). 7 cm plus bas, le tissu est à nouveau orné d'une fine rayure alternant 3 trames violettes, 3 oranges et 3 violettes [Pl. 52d][986]. Les combinaisons colorées sont extrêmement variées, popularisant à n'en pas douter le tissage d'étoffes rayées en laine. Leur nombre augmentent de manière conséquente dans notre corpus, représentant 115 des 187 occurrences de rayures. À eux seuls, les cimetières tardifs de Ballana et Qoustoul comptent 47 spécimens de textiles en laine à rayures horizontales[987]. Celles-ci peuvent être localisées le long des bordures, notamment pour les vêtements de type châle ou manteau rectangulaire, ou bien sur la zone des épaules dans le cas des tuniques[988]. Dans ce cas, elles sont souvent brunes, bleues, rouges ou violettes[989]. Un ensemble de fragments découverts dans la tombe post-méroïtique n°164 de Qoustoul, appartenant probablement à une tunique, montre un fond de toile de couleur brun-jaune, orné d'une succession de rayures bleu foncé et orange [Pl. 52e][990]. D'épaisseurs diverses, elles alternent de manière régulière les combinaisons colorées, de façon à orner la totalité du vêtement d'autant de rayures horizontales.

---

[984] Fiches T12 (Djebel Adda), 390, 437 (Qasr Ibrim), 662, 664 (Aksha), 699 (Saï).
[985] Fiches T8 (Djebel Adda), 672 (Aksha), 398, 426 (Qasr Ibrim).
[986] Fiche T19.
[987] Voir base de données, fiches T152-297, *passim*.
[988] Voir par exemple fiches T253, 175.
[989] Voir par exemple fiche T579, un manteau décoré de figures *gamma* et d'une double rayure violette le long des bords (Serra Est).
[990] Fiche T234.

Le goût pour les rayures colorées se développa encore davantage durant l'époque post-méroïtique, notamment sur certains tapis, nattes ou couvertures, qui se recouvrent alors d'un enchaînement de rayures polychromes.

b. *Motifs en tapisserie*

Les textiles du Soudan et de la Nubie méroïtiques offrent un très riche répertoire iconographique de motifs en tapisserie. Listés dans une centaine de fiches de notre corpus, ces motifs sont fréquemment associés à des pièces de vêtements ou à des tissus ayant participé à l'aménagement d'espaces cultuels. Le site de Qasr Ibrim, ainsi que celui de Qoustoul, livrèrent de nombreux exemples de textiles à motifs, respectivement réutilisés puis abandonnés dans l'habitat ou remployés comme linceul dans la tombe. Les diverses représentations de personnages en costume témoignent de l'ornementation des vêtements et fournissent un pendant figuré à nos fragments textiles.

À la différence de plusieurs images de costumes, comme ceux reproduits sur la stèle funéraire de Brokheteye ou dans la chambre des délégués nubiens de Philae[991], la plupart des motifs en tapisserie dont nous ayons connaissance sont de petite taille. Ils sont soit géométriques soit figuratifs, représentant alors symboles religieux et éléments végétaux. Autant que nous puissions en juger sur des tissus souvent très fragmentaires, les motifs obéissent à une structure ornementale dite répétitive, dans laquelle ils se répètent de manière consistante et symétrique, selon un ordre préétabli. Nous pouvons discerner quatre modes majeurs d'organisation décorative :

- Motif unique répété dans les 4 angles de la toile [Pl. 53a]: c'est notamment le cas des motifs inspirés de lettres grecques (*gammadae*) ou bien des *segmenta* d'influence hellénistique. Ce schéma de répartition est surtout utilisé pour les vêtements de type classique comme les tuniques, les châles ou les grands manteaux rectangulaires.
- Semis de petits motifs identiques [Pl. 53d-e]: le même motif, de taille plus ou moins réduite, est répété régulièrement sur plusieurs lignes de façon à couvrir une zone spécifique de la toile. Les dessins sont généralement disposés en quinconce. Cette méthode ornementale est particulièrement choisie pour remplir le pourtour

[991] Fiches C20, 49, 54, 57, 61.

d'autres éléments en tapisserie de taille plus conséquente, et emploie souvent de petits symboles religieux comme la croix *ankh*.

- Bande décorative en bordure de l'étoffe [Pl. 53c] : bande de plusieurs centimètres[992] de haut traversant la laise du tissu le long des bordures, notamment inférieures, et montrant une série de petits motifs répétés de manière régulière et symétrique. On y observe souvent l'encadrement d'un élément principal − tables d'offrande, entrelacs, méandres, etc. − par des lignes perlées ou crénelées, ainsi que des motifs de couleurs contrastées bleu foncé, bleu clair et blanches. Ces bandes décoratives interviennent fréquemment en conjonction avec des bordures en ajouré et/ou glands frangés[993].
- Tableau décoratif de forme rectangulaire [Pl. 53b]: le dernier mode d'organisation décorative concerne les grandes *tabulae* rectangulaires en tapisserie repérées sur 4 textiles de Qasr Ibrim, associés pour 3 d'entre eux à l'ameublement du temple d'Isis[994]. Ces tissus en coton, que Nettie K. Adams baptise « toile bordées »[995], montrent une sorte de tableau rectangulaire d'une vingtaine de centimètre de côté, complétée à chaque angle d'une petite protubérance triangulaire. Les 4 spécimens connus reproduisent le même agencement, composé d'un champ rectangulaire central décoré d'un semis de petits motifs et encadré par une large bordure blanche puis par une seconde bleu foncé.

Nous ne pouvons toutefois pas écarter la possibilité de motifs uniques de plus grande taille ou bien recouvrant une large partie du tissu ou du vêtement. C'est notamment le cas du motif en résille de perles identifié à Méroé ou bien des larges décors en ailes déployées reconnus à Qasr Ibrim[996].

Il serait infructueux de tenter d'établir une véritable typologie des motifs en tapisserie. Beaucoup d'entre eux sont en effet trop fragmentaires pour être intelligibles et les variations autour d'un seul thème sont presque égales au nombre d'occurrences. Nous pouvons toutefois distinguer trois grandes catégories de motifs : les motifs abstraits et/ou géométriques, ceux d'inspiration classique et hellénistique, et ceux d'origine kouchite ou égyptienne. Tous les ornements répertoriés sont listés en Annexe 2, avec chaque référence

[992] Un exemple de Karanog (fiche T36) montre une bande décorative ornée de petites tables d'offrande, mesurant environ 4 cm de haut.
[993] Voir par exemple les spécimens de Qasr Ibrim : fiches T305, 508, 521, 522.
[994] Fiches T313, 523, 524, 547.
[995] B.N. DRISKELL, N.K. ADAMS et P.G. FRENCH, "A newly discovered temple at Qasr Ibrim preliminary report", *ANM* 3, 1989, p. 24.
[996] Fiches T721 (Méroé), 497, 418 (Qasr Ibrim).

de fiche « textile » où ils apparaissent, ainsi que les couleurs qu'ils revêtent et le type de fibres du tissu.

○ *Motifs géométriques*

La première catégorie à considérer est celle des motifs géométriques, majoritairement abstraits. Ils sont fréquemment utilisés sur les tapisseries méroïtiques mais occupent le plus souvent une fonction décorative secondaire, en appui à l'élément principal du décor. C'est le cas des motifs de remplissage et des motifs linéaires. Deux exceptions sont cependant à noter, sous la forme des tableaux rectangulaires et des frises d'entrelacs qui jouent un important rôle structurel.

- Motifs structurels :

▪ Tableaux rectangulaires : nous avons déjà évoqué le cas des tableaux rectangulaires ornant les « toiles bordées » du temple d'Isis à Qasr Ibrim. Leur taille importante, ainsi que leur forme, permet l'agencement de divers champs décoratifs imbriqués les uns dans les autres. En cela, leur composition rappelle celle des *tabulae* carrées qui ornaient les angles ou la zone des épaules des tuniques de l'antiquité tardive.

▪ Réseaux de losanges : ces mêmes tableaux rectangulaires de Qasr Ibrim reprennent le motif du réseau de losanges pour couvrir la surface des champs internes avec un quadrillage oblique. Chaque losange est également timbré d'une petite étoile à 8 branches ou d'une croix *ankh*. Ce motif couvrant est visible sur plusieurs *tabula* égyptiennes, rapprochant encore les « toiles bordées » de ces larges ornements vestimentaires[997].

▪ Entrelacs guillochés [Pl. 53c] : une qualité structurelle similaire peut être appliquée aux frises d'entrelacs guillochés, attestées sur 5 textiles en coton provenant de Qasr Ibrim. La frise d'entrelacs compose la partie centrale d'une bande en tapisserie, où elle est réalisée en bleu clair sur un fond bleu foncé et bordée de fils blancs. Le centre de chaque cercle dessiné par la guilloche forme de petits médaillons accueillant un motif cruciforme bleu foncé rappelant les représentations schématiques de tables d'offrande. Ce motif est à son tour orné d'un petit détail cruciforme (croix *ankh* ?) ou en étoile. Tous ces ornements sont imbriqués les uns dans les autres de façon à proposer plusieurs niveaux de lecture.

[997] Voir exemple A. LORQUIN, *Étoffes égyptiennes, Chefs-d'œuvre des tisserands coptes*, 1999, n°39, p. 102.

Les entrelacs guillochés apparaissent aussi bien sur la céramique peinte[998], que sur les tissus de l'antiquité tardive égyptienne et moyen-orientale, sur lesquels ils dessinent des bordures de médaillons ou des *clavi*[999]. Le traitement qu'en proposent les fragments de Qasr Ibrim, en accueillant à l'intérieur des boucles d'autres petits motifs inspirés de la religion égyptienne, nous semble toutefois très original. Une guilloche similaire, vide mais bleu pâle elle aussi, est intégrée au collier *ousekh* figuré sur un linceul peint de Saï.

- Motifs linéaires :

▪ Lignes perlées et crénelées [Pl. 54a] : les mêmes bandes décoratives en tapisserie, ainsi que certains tableaux rectangulaires, montrent l'utilisation de lignes perlées ou crénelées suivant le contour du motif principal ou bordant les frises horizontales. Les lignes perlées sont composées d'une succession de petits pois blancs, souvent de tailles différentes, sur fond bleu foncé. Les lignes crénelées sont quant à elles formées d'une fine rayure bleu ou blanche servant d'appui à de petits tirets perpendiculaires surmontés d'un carré (les créneaux). Les deux motifs apparaissent fréquemment sur les tapisseries en coton de Karanog et Qasr Ibrim.

De nombreuses jarres nubiennes en céramique arborent des frises de perles circulaires alternant petits et gros éléments[1000]. Cependant, leur traitement en bande unique et indépendante ne coïncide pas tout à fait au motif observé en périphérie des bordures en tapisserie. Un meilleur parallèle, pour les lignes perlées comme pour les lignes crénelées, nous est fourni par les tissus égyptiens tardifs, notamment en bordure des *clavi* ou des *tabula* décorant certaines tuniques[1001]. Comme sur les bandes décoratives méroïtiques, ce motif linéaire est utilisé pour mettre en valeur la scène centrale.

▪ Rangées de triangles et losanges [Pl. 54b] : d'autres types de lignes sont créées grâce à la répétition de triangles ou de losanges disposés bout à bout. Dans le cas des triangles, une seule rangée forme le motif principal d'une bande décorative bleue sur fond blanc, flanquées de rayures. Les losanges, parfois complétés de volutes latérales, sont souvent de taille plus réduite et composent de fines rayures alternant les couleurs bleu et

---

[998] Par exemple L. TÖRÖK (éd.), *Meroe City, an Ancient African Capital*, 1997, fig. 84.197.3

[999] Par exemple D. KING, "Roman and Byzantine Dress in Egypt", *Costume, Journal of the Costume Society* 30, 1996, p. fig.6 et 7. ; P. DU BOURGET, *Catalogue des Étoffes Coptes*, 1964, p. 229. ; J. TRILLING, *The Roman Heritage*, 1982, n° 50.

[1000] Voir par exemple C.L. WOOLLEY et D.R. MACIVER, *Karanog: The Romano-Nubian cemetery*, 1910, pl. 44, n°8662.

[1001] Voir par exemple *Au fil du Nil : couleurs de l'Égypte chrétienne*, n°40, p. 70. ou encore A. LORQUIN, *Étoffes égyptiennes, Chefs-d'œuvre des tisserands coptes*, 1999, n°20, p. 66. ; J. TRILLING, *The Roman Heritage – Textiles from Egypt and the Eastern Mediterranean*, 1982, n°27, p. 48, n°35, p. 54, n°52, p. 62.

blanc. Des frises de ce type sont visibles à Karanog, Ballana, Qasr Ibrim, Saï, Méroé et Debeira, principalement sur des étoffes de coton.

Les frises de losanges demeurent rares dans la documentation de céramiques peintes, où elles sont parfois dessinées le long de la lèvre d'un gobelet[1002]. À notre connaissance, aucune d'entre elles ne montre de volutes. Ce vocabulaire géométrique de triangles et losanges répétés de manière symétrique et rythmée semble davantage s'inscrire dans le vocabulaire décoratif des poteries de tradition africaine[1003].

- Rangées de chevrons [Pl. 54c] : les rangées de chevrons sont utilisées de manière exclusive pour le décor de larges figures *gamma* observées sur 3 fragments de Karanog et Qasr Ibrim. L'intérieur bleu foncé des motifs est orné d'une succession linéaire de filets blancs dégageant l'espace nécessaire à des séries d'épais chevrons bleu clair flanqués de fins chevrons blancs et agrémentés de points de couleurs contrastées.

- Motifs de remplissage :

- Pois et rectangles [Pl. 54c] : les pois et rectangles demeurent des motifs rares dans notre corpus, où ils semblent être utilisés pour remplir des zones laissées vides entre les motifs principaux. Deux fragments en tapisserie provenant de Qasr Ibrim montrent cependant une combinaison de pois et de rectangles, ou bien de rectangles et de rosettes, rappelant la composition de colliers de perles à rangs multiples.
- Motifs cruciformes : les motifs cruciformes apparaissent relativement fréquemment dans notre corpus, mais il est probable que la majorité d'entre eux soit à comprendre comme des croix *ankh* très stylisées ou schématiques, en raison de la miniaturisation imposée par le médium. Une seule occurrence se distingue, à travers un motif composé de quatre pois disposés de manière cardinale autour d'un cercle central. Ces petits ornements blancs sont arrangés en semis sur la bordure bleu foncé d'un tableau rectangulaire découvert à Qasr Ibrim.
- Étoiles à 8 branches [Pl. 54e]: le même type de toile illustre également l'utilisation de motifs en étoile à 8 branches, marqués d'un trou central. De couleur blanche ou bleu foncé, les étoiles ornent le centre des losanges dessinés par le quadrillage diagonal qui décore les champs centraux des tableaux rectangulaires. Elles sont aussi présentes à l'intérieur d'une frise d'entrelacs guillochés observée sur le même site de Qasr Ibrim.

[1002] L. TÖRÖK, *op. cit.*, fig. 94.286/7-65 et 7-66.
[1003] M. EVINA, « Une double tradition céramique », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 111.

▪ Damiers [Pl. 54d] : plusieurs fragments textiles, souvent très endommagés, montrent le tissage de zones en damier, droit ou diagonal. D'abord illustré en camaïeu de bleus et blancs sur des toiles de coton provenant de Qasr Ibrim, des damiers rouges, bleus, verts et jaunes apparaissent sur les sites de Ballana et Qoustoul sur des étoffes en laine plus tardives. L'usage du damier est bien documenté sur les céramiques peintes, pour couvrir toute la hauteur d'un gobelet ou bien, comme sur les tapisseries, pour former un registre supportant le motif principal[1004].

○ *Motifs d'origine kouchite et égyptienne*

Les textiles méroïtiques en tapisserie font un important usage du vaste répertoire iconographique hérité de la religion égyptienne et profondément enraciné dans la culture symbolique et artistique du monde kouchite. Ils rejoignent en cela d'autres productions artisanales, au premier rang desquelles la céramique fine[1005].

Ces motifs religieux sont presque exclusivement observés sur des tissus en coton, et sont toujours réalisés en bleu foncé, bleu clair et blanc. Seule une pièce atypique de Qasr Ibrim montre l'intervention d'une chaîne en lin, alors qu'une tapisserie provenant de Debeira présente une combinaison de différents motifs végétaux sur une toile en laine de dromadaire. Tous ces motifs suivent des schémas de disposition variés, que l'état très fragmentaire de la documentation ne nous permet pas souvent d'appréhender.

Cette catégorie ornementale est principalement attestée dans les corpus de Karanog, Qasr Ibrim, Saï et Méroé, majoritairement datés des trois premiers siècles de notre ère. Les textiles provenant du temple d'Isis de Qasr Ibrim reprennent eux-aussi ce modèle. Datés par la destruction du bâtiment au milieu du Ve siècle (*terminus ante quem* 525-575 ap. J.-C.), ils nous indiquent la continuité de ce type de textiles durant la période post-méroïtique.

[1004] Voir par exemple C.L. WOOLLEY et D.R. MACIVER, *op. cit*., pl. 50, n°8436. ; R. DAVID, *La céramique funéraire de l'époque méroïtique. Recherche à partir de deux sites de Moyenne Nubie (Saï et Sedeinga)*, thèse de doctorat non-publiée, Université Paul Valéry-Montpellier 3, 2012, p. 113, fig. 111.

[1005] De la même façon, le domaine de la bijouterie et des amulettes présente de multiples comparaisons avec le répertoire imagé des textiles. Pour des raisons de cohérence et de concision, nous avons choisi de concentrer nos observations à la céramique fine découverte sur les mêmes sites que nos tapisseries. Il serait fastidieux et inutile d'opérer ici un recensement exhaustif des motifs peints ou estampés sur céramique et trouvant un parallèle plus ou moins exact en tapisserie. Les variations autour des mêmes thèmes iconographiques sont en effet très nombreuses sur les deux media. Nous nous contenterons donc d'en apprécier les points communs et la fréquence de leur utilisation à partir des importants corpus de poteries (principalement Karanog, Méroé et dans une moindre mesure Ballana). Il convient aussi de se reporter au catalogue inédit fourni pour Saï et Sedeinga (R. DAVID, *La céramique funéraire de l'époque méroïtique. Recherche à partir de deux sites de Moyenne Nubie (Saï et Sedeinga)*, thèse de doctorat non-publiée, Université Paul Valéry-Montpellier 3, 2012.) et à celui plus général de AHMED ABOU EL-GASSIM EL-HASSAN, *Religious Motifs in Meroitic Painted and Stamped Pottery*, 2004.

▪ Croix *ankh* [Pl. 55a] : le symbole religieux le plus fréquemment utilisé dans notre corpus textile est le signe hiéroglyphique de la croix *ankh*, qui apparaît sur une vingtaine de spécimens. Ceux-ci proviennent majoritairement de Karanog et Qasr Ibrim, mais aussi dans une moindre mesure de Saï et Ballana. En tapisserie, ce motif est généralement dessiné de façon ramassée, avec de larges branches coniques évasées aux extrémités. Il occupe plusieurs rôles décoratifs en fonction de sa taille et de sa disposition dans l'ensemble du décor. De minuscules croix *ankh* peuvent ainsi être employées en semis, ornant l'extérieur et parfois l'intérieur de larges figures *gamma* ou d'un svastika décorés. Des semis de motifs plus conséquents sont également utilisés pour le remplissage de sections à fond bleu. Dans ce cas les motifs sont blancs, occasionnellement ceinturés d'une bordure bleu foncé. Des croix *ankh* sont aussi disposées de manière répétitive pour former des frises. Les motifs sont alors tournés à 90° et reposent sur la tranche. Un autre mode d'organisation voit les croix *ankh* regroupées par 3 et liées par les branches horizontales. Ce nouveau motif sert de remplissage, notamment au centre de petits rectangles intégrés dans des frises de méandres. Un signe unique peut aussi décorer le centre de table d'offrandes, ou bien des losanges formés par un quadrillage oblique. Un dernier textile, découvert dans les niveaux méroïtiques de la rue de la Taverne à Qasr Ibrim, montre une frise de motifs composites, formés d'une croix *ankh* disposée sur un croissant de lune.

La croix *ankh* est aussi très fréquemment utilisée dans le décor des céramiques fines, où elles relèvent d'un traitement iconographique comparable. Estampées ou peintes, elles sont souvent arrangées en un semis sur l'ensemble du récipient[1006]. Un motif peut également intervenir seul dans une frise de symboles ou au centre des losanges d'un damier. Nous connaissons également de rares exemples de frises de dessins posés sur la tranche[1007]. Enfin, en céramique comme en tapisserie, la croix *ankh* apparaît parfois sur un croissant[1008].

▪ Lotus ou fleurs quadrilobées [Pl. 55b] : la deuxième catégorie de motifs n'est attestée qu'à Qasr Ibrim et sur un textile de Debeira. Elle concerne les fleurs de lotus, représentées en bouton ou bien ouvertes en une fleur quadrilobé aux pétales pointues. Pour

---

[1006] L. TÖRÖK (éd.), *Meroe City, an Ancient African Capital, John Garstang's excavations in the Sudan*, 1997, fig. 86.197.52, fig. 111.790-8. ; B.B. WILLIAMS, *Meroitic Remains from Qustul, cemetery Q, Ballana, cemetery B and a Ballana settlement, vol.* 2, 1991, pl. 103.c.

[1007] En frises : C.L. WOOLLEY et D.R. MACIVER, *Karanog: The Romano-Nubian cemetery*, 1910, pl. 46, n°8176. Sur la tranche : L. TÖRÖK, *op. cit*., fig. 93.286/7-45. Dans losanges : *Ibid*., fig. 91.286/7-25.

[1008] *Ibid*., fig. 137.x-118. ; B.B. WILLIAMS, *op. cit*., pl. 27.b-c.

ces dernières, nous ne disposons malheureusement que de motifs fragmentaires, qui semblent toutefois indiquer leur disposition en semis pour le remplissage de champs bleus. À l'exception d'une pièce de vêtement décorée avec des rangées de petites rosettes, les autres fleurs sont toutes des boutons de lotus. Ceux-ci peuvent être très schématiques et utilisés en semis de petits motifs, ou bien plus détaillés et arrangés avec des palmettes en une frise végétale. Dans ce cas, les tiges, les pétales et les pistils sont bien discernables. Une frise de ce type est attestée à Qasr Ibrim sur un tissu à fond bleu foncé, avec des motifs bleu clair bordés d'un filet blanc. Il est repris de manière très similaire sur un tissu en laine de Debeira, où deux rangées de lotus et palmettes sont disposées en vis à vis. Un bouton de lotus semblable, aux pétales semi-éclos et détaillés d'un filet bleu, orne également un croissant de lune sur deux bordures de Qasr Ibrim.

Les fleurs quadrilobées sont des motifs très communs sur les céramiques peintes de Nubie comme de l'île de Méroé. Elles sont populaires pour la constitution de frises, de semis ou pour le remplissage de cercles[1009]. Les boutons de lotus, éclos ou non et plus ou moins stylisés, ont remporté un plus grand succès encore en Nubie, où ils apparaissent en semis et en frises végétales diverses[1010]. En revanche, nous n'avons pas pu trouver de parallèle directe aux figurations associant boutons de lotus et palmettes ou croissant de lune. Les mêmes thèmes s'observent sur des jarres et des gobelets de Karanog, mais selon des agencements différents[1011]. Notons toutefois l'apparition conjointe de palmes et de fleurs de lotus sur plusieurs jarres de Haute-Égypte[1012].

- Tables d'offrande [Pl. 55a, 56a] : la table d'offrande est un motif relativement rare, uniquement présent à Karanog et Qasr Ibrim, où il est intégré à des bandes décoratives en tapisserie longeant la bordure inférieure de plusieurs textiles. Il représente la table « vue de haut », avec un rectangle central flanqué en haut et en bas d'un petit carré figurant les rigoles aménagées pour l'écoulement des libations. Les tables d'offrande sont répétées en une frise, bleu foncé sur fond blanc, ou bien insérées dans un long motif de guilloche. Leur centre peut être laissé vide ou bien accueillir un petit motif de croix *ankh*, reprenant ainsi le modèle de certaines tables d'offrande en céramique ou en pierre, dont l'une d'elles fut

[1009] L. TÖRÖK, *op. cit*., fig. 103.898-1, fig. 111.985-3. ; C.L. WOOLLEY et D.R. MACIVER, *op. cit*., pl. 46, n°8176.
[1010] *Ibid*., pl. 48, n°8231, pl. 52, n°8494, 8903, 8910, 8912 ; L. TÖRÖK, *op. cit*., fig. 85.197.18.
[1011] C.L. WOOLLEY et D.R. MACIVER, *op. cit*., pl. 51, n°8470, pl. 53, n°8912.
[1012] L. TÖRÖK, "Meroitic Painted Pottery : Problems of Chronology and Style", *BzS* 2, 1987, fig. 9-10, p. 98.

d'ailleurs découverte sur le même site de Qasr Ibrim[1013]. Le temple d'Isis nous livra enfin, un fragment textile orné d'un motif en table d'offrande particulier : le rectangle en renferme un deuxième plus petit ainsi qu'un point, représentant le plateau à offrandes, qui est complété d'un bec dans sa partie basse puis surmonté de cornes.

Les motifs en table d'offrande sont rares sur la céramique. Nous en connaissons des semis de petits ornements estampés, notamment en provenance de Méroé, et généralement complétés de cornes. Deux coupes découvertes à Méroé et Sanam portent également dans le fond le large dessin d'une table d'offrande surmontée de hautes cornes hathoriques[1014]. À notre connaissance, l'utilisation de ce motif sous forme de frise demeure propre aux tapisseries de Qasr Ibrim et Karanog.

- Nœud *s3* [Pl. 56b] : quatre textiles, toujours de Qasr Ibrim, attestent également l'emploi du nœud *s3*. Celui-ci est souvent reproduit à plusieurs reprises pour former des frises de motifs blancs sur fond bleu foncé. Une tapisserie particulièrement fine découverte dans le temple d'Isis montre une longue série de 10 (au minimum) nœud *s3* blancs, mesurant 8,5 x 4 cm. Ils sont formés de 3 barres horizontales desquelles partent en haut et en bas une boucle flanquée de 2 tirets. Le centre des boucles est remplis en alternance par du bleu clair ou du blanc. Cette frise est encadrée par des rayures blanches. Il est possible qu'elle se soit répétée sur plusieurs niveaux, aujourd'hui décomposés en petits fragments. La direction des fils de trame, parallèle aux boucles de chaque nœud, nous indique qu'au moment du tissage, la rangée de nœuds *s3* traversait la toile en sens vertical. Un dernier fragment textile montre l'utilisation du même motif encadré d'un rectangle blanc et traité en semis sur un fond bleu clair.

Sur la céramique, le nœud *s3* suit des compositions similaires, en semis de petits motifs estampés à Méroé[1015], ou en frises de large figures à Karanog par exemple[1016]. Un bol provenant de ce site montre d'ailleurs le centre des boucles coloré, comme la tapisserie mentionnée ci-dessus.

[1013] B.N .DRISKELL, N.K. ADAMS, et P.G. FRENCH, "A newly discovered temple at Qasr Ibrim preliminary report", *ANM* 3, 1989, pl. VIII.b. Voir également l'exemplaire en céramique provenant du temple à Amon d'el-Hassa, V. RONDOT, « La maison du dieu : le temple », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 232, n°303.

[1014] J. GARSTANG, A.H SAYCE et F.LI. GRIFFITH, *Meroe, the City of the Ethiopians*, 1911, p. 44, pl. XLII.1, XLVII.

[1015] Par exemple L. TÖRÖK, *op. cit.*, fig. 86.197.71-72.

[1016] Par exemple C.L. WOOLLEY et D.R. MACIVER, *op. cit.*, pl. 51, n°8471.

▪ Ailes déployés [Pl. 56c] : quatre autres pièces de Qasr Ibrim portent des motifs fragmentaires semblant appartenir à des ailes déployées. L'état très incomplet des tissus comme des motifs rend l'identification difficile. Deux types d'ornements apparaissent : le premier figure deux ailes déployées disposées de part et d'autre d'un axe central et utilisées comme motif principal de taille moyenne ; le second présente des compositions de plus grande taille, sur lesquelles des ailes déployées incurvées semblent couvrir une large partie du décor. Il est possible que ces ailes appartiennent à des figures protectrices, comme les faucons et les protomes ailés de lion par exemple, qui encerclent certains vêtements des dieux, des souverains et des dignitaires sur les reliefs des temples[1017].

Plusieurs représentations céramiques, de Karanog notamment, présentent des ailes déployées complétant une figure de vautour ou bien un signe *ankh*[1018]. En l'absence de plus de détail sur nos tapisseries, il demeure impossible de déterminer la composition exacte de ces motifs.

▪ *Urœi* ou serpents [Pl. 56d] : deux textiles figurent des frises de serpents. Le premier est une pièce exceptionnelle de finesse, représentant sous une frise de nœuds *s3* une rangée d'*urœi* portant un disque solaire sur la tête. Ces figures mesurent environ 6 cm de haut et comporte une richesse de détails admirable sur une surface si réduite. Les yeux sont dessinés avec précision, tout comme les différents éléments du corps et de la queue. Le deuxième tissu est une miniature décorée de deux paires superposées de serpents bleus confrontés. Les animaux sont fins et leur corps ondule horizontalement.

Les frises d'*urœi* sont bien connues dans le répertoire de la céramique décorée, qui les représente de façon très stylisée ou bien très détaillée, à la façon du tissu décrit ci-dessus[1019].

▪ Divinités [voir Pl. 27b] : nous avons déjà mentionné le tissu d'ameublement en lin et coton de Qasr Ibrim, représentant en tapisserie une série de divinités à tête de bélier assises sur des trônes. Les représentations iconographiques de costumes semblent indiquer la réalisation de jupes ou pagnes longs, ainsi que de tuniques ou justaucorps, couverts de figures divines. Nous n'en connaissons malheureusement aucun exemple conservé permettant une identification assurée. Tout au plus pouvons-nous citer à cet égard les

[1017] Voir fiches C12, 57, 120, 265, 278, 279, 284, 286, 289.
[1018] C.L. WOOLLEY et D.R. MACIVER, *op. cit.*, pl. 48, n°8170, pl. 65, n°8237.
[1019] Par exemple C.L. WOOLLEY et D.R. MACIVER, *op. cit.*, pl. 67, n°8250.

larges motifs d'ailes déployées, parfois combinés avec d'autres éléments (parties de couronnes ?), qui faisaient peut-être partie de scènes de ce genre.

Les scènes religieuses faisant intervenir des divinités sont rares dans la documentation céramique. Au-delà des reliefs de temple, un meilleur parallèle iconographique à notre tissu de Qasr Ibrim serait sans doute le bol en bronze découvert à Gammai et présentant une scène d'offrande à 9 figures divines[1020]. Le thème choisit pour cette étoffe en est d'autant plus surprenant et intéressant.

- Louches [Pl. 145b] : un petit fragment textile, découvert dans le temple d'Isis de Qasr Ibrim, illustre l'utilisation inédite du motif de la louche, associé au culte de cette déesse. La toile bleu foncé est parsemée d'un semis de minuscules motifs blancs, mesurant 8 x 4 mm, et formés d'un point et d'une tige crochetée.

À notre connaissance, ce motif n'apparaît jamais seul sur la céramique décorée. Le même temple d'Isis nous fournit cependant une illustration de ces louches rituelles sur plusieurs plaquettes de bois peintes[1021]. Elles y sont représentées accrochées de chaque côté d'une coupe déposée sur un haut piédestal.

- Résilles de perles [Pl. 56f] : un ensemble de fragments en coton, provenant de l'ensemble funéraire de la reine Amanishakheto, montre qu'une large portion du tissu originel était décorée d'un motif en résille de perles, blanc sur fond bleu foncé. La résille est formée d'éléments tubulaires doubles, dessinant un réseau en quadrillage oblique. Chaque intersection, ainsi que le centre des losanges ainsi constitués, sont ornés d'un cercle figurant une perle ronde.

Les résilles alliant perles tubulaires ou ovales à des perles rondes constituent un motif relativement fréquent sur les céramiques peintes, où elles forment des registres de bandes décoratives[1022]. Sur ce medium, comme sur la tapisserie, les résilles de perles renvoient aux parures funéraires qui recouvraient parfois la totalité du corps d'un filet de perles colorées[1023]. Associées à Osiris ainsi qu'au costume d'Isis et Nephtys, des résilles de

---

[1020] *Soudan, Royaumes sur le Nil*, n°304, p. 286-287.

[1021] B.N. DRISKELL, ADAMS, N.K. et P.G. FRENCH, "A newly discovered temple at Qasr Ibrim preliminary report", *ANM* 3, 1989, p. 20, pl. VI a, VII a.

[1022] R. DAVID, *La céramique funéraire de l'époque méroïtique. Recherche à partir de deux sites de Moyenne Nubie (Saï et Sedeinga)*, thèse de doctorat non-publiée, Université Paul Valéry-Montpellier 3, 2012, p. 119-120. Voir par exemple D. RANDALL-MACIVER et C.L. WOOLEY, *Areika*, 1909, pl. 25.7.

[1023] Dans l'espace kouchite, la pratique de l'inhumation avec résille de perles est particulièrement bien attestée dans plusieurs tombes féminines de Kerma, datées de la période napatéenne. BONNET, C., « The Funerary Traditions of Middle Nubia », *in Recent Research in Kushite History*, 1999, p. 5, fig. 5 et 6.

perles très similaires à celle de la tapisserie de Méroé sont communément représentées sur les linceuls peints de l'Égypte romaine[1024]. Les différentes corrélations thématiques entre ces objets et notre tissu semblent lui suggérer une destination funéraire, peut-être comme linceul. À la place du véritable filet, les tisserands méroïtiques auraient alors choisi de transposer le motif de résille de perles en tapisserie plutôt qu'en peinture, comme cela était le cas sur les toiles égyptiennes.

- Sorgho ? [Pl. 56e] : la même toile porte plusieurs formes globulaires aux extrémités pointues, dont la surface est parsemée de petits tirets. Elles sont de tailles différentes et disposées de manière aléatoire, non symétrique et suivant des axes variés. Nous proposons d'y reconnaître des épis de sorgho, tels qu'ils apparaissent parfois peints sur des bols ou des jarres à bière[1025]. Cette identification reste cependant au stade d'hypothèse.

La diversité des motifs kouchites en tapisserie indique l'importance de la sphère religieuse dans l'élaboration ornementale de la culture méroïtique, où ses symboles sont tissés au sein même des costumes. Certains de ces motifs, emblèmes de la spiritualité pharaonique, apparaissent en tapisserie dès le Nouvel Empire égyptien. C'est le cas par exemple de l'*uraeus* et des boutons de lotus qui ornent une étoffe au nom d'Amenhotep II découverte dans la tombe de Thoutmosis IV[1026].

- *Motifs d'influence hellénistique*

Aux côtés de cet héritage magico-religieux, intrinsèque aux cultures nilotiques, la civilisation de Méroé fut également influencée par le monde hellénistique[1027]. Au début de la période méroïtique, ces emprunts sont surtout circonscrits à l'Égypte ptolémaïque, puis au fur et à mesure que croît l'emprise de Rome, ils se développent aux provinces orientales de l'empire. L'empreinte gréco-égyptienne est particulièrement sensible dans la production d'objets destinés aux dignitaires, au premier rang desquels la céramique fine.

[1024] Voir par exemple M.-F. AUBERT, *et al.*, *Portraits funéraires de l'Égypte romaine,* 2008, n°19, 20, 39, 40, 42, 51, 52.
[1025] C.L. WOOLLEY et D.R. MACIVER, *op. cit*., pl. 51, n°8481. ; MAHMOUD SULEIMAN BASHIR. et R. DAVID, "Meroitic Pottery from Excavations of the Cemetery at Berber", *MittSAG* 22, 2011, fig. 3-4. ;
[1026] R. HALL, *Egyptian Textiles*, 2001, fig. 35, p. 45.
[1027] M. BAUD, « Culture d'Afrique, modèles égyptiens et influences méditerranéennes », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 76-89.

Dans le domaine textile, cette influence est triple. Elle répond d'abord d'un mouvement général, attesté pour une grande partie de l'artisanat méroïtique, qui voit l'adoption d'un certain nombre de motifs et thèmes iconographiques classiques dans le langage artistique local. Mentionnons par exemple l'apparition des rinceaux de vignes sur plusieurs medium[1028]. Deuxièmement, elle est incarnée par l'arrivée de nouvelles formes vestimentaires, entraînant avec elles un répertoire ornemental spécifique. Il s'agit ici des tuniques, châles et manteaux rectangulaires portés dans l'ensemble du bassin méditerranéen pendant l'antiquité tardive. Enfin, une dernière catégorie de motifs d'origine hellénistique est le fruit d'importations d'objets textiles luxueux, en provenance d'Égypte ou du Moyen Orient.

- Motifs hellénistiques attestés sur céramique et textiles :

▪ Postes [Pl. 57a] : les postes sont visibles sur deux étoffes de notre corpus. La première, en provenance de Méroé et datée du Ier siècle de notre ère, est en coton et montre une rangée de postes blancs sur fond bleu foncé. La deuxième, découverte à Serra Est et datée des Ve-VIIe siècles, est en laine de dromadaire et présente deux larges rayures violettes bordées de chaque côté par une série de postes.
L'étoffe de Méroé trouve un parallèle intéressant dans deux fragments de céramique peinte mis au jour sur le site de la ville[1029]. La lèvre de ces deux coupes est bordée d'une bande décorative de postes clairs sur fond foncé. En revanche, le tissu de Serra Est se rapproche très directement de pièces égyptiennes ou moyen-orientales, où des rayures similaires bleues décorent le bas de grands tissus de type couverture[1030].

▪ Méandres et svastikas [Pl. 57b] : cinq tissus de notre corpus sont décorés d'une combinaison de méandres entrelacés dans laquelle chaque point de rencontre entre les lignes forme un motif cruciforme en svastika. Ils proviennent tous de Karanog, à l'exception d'un spécimen de Méroé. Généralement, les méandres composent une bande horizontale décorative, traversant la laise de l'étoffe. Ils sont alors dessinés en bleu foncé, sur une rayure blanche enlevée sur un fond bleu foncé. Les svastikas alternent dans le méandre avec des rectangles accueillant des croix *ankh*. Une alternative, attestée à

[1028] *Ibid*., p. 83-84.
[1029] L. TÖRÖK, *op. cit*., fig. 128.x-30.
[1030] Voir par exemple *Au fil du Nil : couleurs de l'Égypte chrétienne*, n°68, p. 94. ; références *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 46.

Karanog comme à Méroé, voit les méandres arrangés de façon couvrante sur une plus grande surface de la toile. Il est intéressant de noter le même dessin sur un tissu en coton de Qasr Ibrim, non plus en tapisserie mais réalisé cette fois en bouclé court ton sur ton[1031].
Ce motif peut s'observer sur un petit fragment céramique de Méroé-ville, où il forme une bande courant sur la panse d'un récipient[1032]. Ce sont toutefois les textiles égyptiens d'époque romaine qui nous en livrent le plus d'exemples. Les mêmes entrelacs de méandres et svastikas forment des galons de *clavi* ou composent des *tabula* rectangulaires[1033]. Ce type de bande décorative était très répandu dans le langage ornemental romain, notamment dans l'architecture où il est employé pour séparer différents registres du décor pariétal, comme l'illustre par exemple avec maestria l'Ara Pacis d'Auguste[1034].

- Svastikas [Pl. 57c] : le motif du svastika est aussi utilisé en tapisserie de manière indépendante, seul ou répété dans une frise. Disposés dans les 4 angles d'une étoffe épaisse en bouclé, des svastikas bleus décorent deux couvertures de Djebel Adda et de Ballana et Qoustoul (cimetière R) [Pl. 29a]. Des successions de motifs, alternant parfois le bleu foncé et le bleu clair, constituent de hautes bandes décoratives longeant les bords de plusieurs étoffes de Djebel Adda et Qasr Ibrim. Enfin, une pièce tout à fait exceptionnelle provenant de Qasr Ibrim et appartenant probablement à un vêtement de type tunique, présente un large svastika aux branches décorées d'un semis de petites croix *ankh*. Le nombre d'occurrences, ainsi que la variété des compositions décoratives, témoignent de la popularité de ce motif sur le costume les dignitaires nubiens. Les fragments textiles sont du reste admirablement corroborés par une stèle funéraire de Karanog figurant une femme vêtue d'une longue jupe blanche ornée à l'avant d'un large svastika[1035].

Comme précédemment, le svastika est un motif connu des artisans de Méroé, qui l'utilisèrent pour estamper des bols de céramique fine ou comme « potmark »[1036]. Il est néanmoins bien plus courant dans le corpus des textiles égyptiens tardifs, notamment sur de grandes couvertures (?) en armure bouclée datées des IIIe-Ve siècles et reprenant de près

[1031] Fiche T440.
[1032] L. TÖRÖK, *op. cit.*, fig. 91.286/7-29.
[1033] Voir par exemple D. KING, "Roman and Byzantine Dress in Egypt", *Costume, Journal of the Costume Society* 30, 1996, figs. 7-8, p. 7. ; P. DU BOURGET, *Catalogue des Étoffes Coptes*, 1964, n°C66, p. 111.
[1034] Pour une documentation iconographique complète du monument, voir http://etc.ancient.eu/2012/04/12/ara-pacis-augustae-visual-documentation/ [consultée le 20.05.2015].
[1035] Fiche C187.
[1036] L. TÖRÖK, *op. cit.*, fig.86.197/42,75. ; D. DUNHAM, "A Collection of Pot-Marks from Kush and Nubia", *Kush* 13, 1965, p. 143.

le modèle observé en Nubie[1037]. Un fragment de tissu en laine, mis au jour dans la nécropole d'el-Deir dans l'oasis de Kharga, porte également un motif de svastika pourpre provenant sans doute d'une frise décorative[1038]. Des vêtements ornés de svastikas sont par ailleurs attestés à travers tout le monde romain : ils apparaissent aussi bien dans les angles de tunique, par exemple représentés sur la mosaïque de la Grande Chasse de Piazza Armenina[1039], ou bien sur un masque plastron égyptien, provenant de Deir el-Bahari, et figurant sur les épaules du défunt un manteau blanc orné d'un svastika rouge[1040].

Si ces trois motifs classiques – le poste, le méandre et la svastika – semblent avoir été connus des artisans méroïtiques, notamment des potiers, leur utilisation demeura relativement confidentielle. Selon toute vraisemblance, une importante source d'inspiration pour les tisserands serait plutôt à trouver en Égypte, sur les nombreux vêtements et inserts en tapisserie qui développent ce répertoire ornemental.

- Motifs relatifs à des vêtements d'origine méditerranéenne :

Le dernier ornement évoqué, celui du svastika, nous a amené à évoquer le décor des vêtements de type tunique, châle ou manteau rectangulaire. Ces deux pièces, constituent l'archétype du costume de l'antiquité tardive à travers le monde méditerranéen[1041]. Elles reçoivent une ornementation particulière, qui malgré de très nombreuses variations, suit une typologie constante [Pl. 58][1042]. Les tuniques sont décorées de manière identique sur le devant et sur le dos, avec des éléments en tapisserie polychrome :

- Les *clavi* : galons verticaux partant des épaules, descendant jusqu'à la taille ou jusqu'en bas de la tunique. Dans le bas du vêtement, ils peuvent également former une grande équerre.

[1037] Voir par exemple A.F. KENDRICK, *Catalogue of textiles from Burying-grounds in Egypt, vol.* 1-3, 1920-1922, pl. VII, n°9. ; P. DU BOURGET, *Catalogue des Étoffes Coptes*, 1964, n°B30, p. 78. ; A. STAUFFER, *Textiles d'Égypte de la collection Bouvier*, 1991, n°5, p. 77.
[1038] Fleur Letellier-Willemin, communication personnelle.
[1039] K. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, 1978, pl. LXXVII, n°201.
[1040] M.-F. AUBERT et al., *Portraits funéraires de l'Égypte romaine,* 2008, n°16, p ; 120-122.
[1041] M.-H. RUTSCHOWSCAYA, *Coptic Fabrics*, 1990, p.48-55. ; A. LORQUIN, « Le costume dans l'antiquité tardive d'après les vestiges textiles coptes », *in* F. CHAUSSON, et H. INGLEBERT (éds.), *Costume et société dans l'Antiquité tardive et le haut Moyen Age*, 2003, p. 121-128.
[1042] Ces vêtements sont illustrés dans les très nombreux catalogues et articles détaillant la production des tissus « coptes », ainsi que sur de nombreuses représentations de personnages en costumes. Voir par exemple M.-H. RUTSCHOWSCAYA, *op. cit.* ; F. PRITCHARD, *Clothing Culture*, 2006. ; A. LORQUIN, *Étoffes égyptiennes*, 1999.

- Les *segmenta* : larges motifs indépendants, généralement carrés (*tabulae*) ou circulaires (*orbiculi*), localisés aux 4 angles du tissu et éventuellement sur les épaules.
- Les galons : larges bandes décoratives, seules ou par paires, décorant l'encolure et les poignets.

Dans le même esprit que les tuniques, les grandes toiles tour à tour identifiées à des châles ou à des manteaux drapés (*pallium* L. ou *himation* G.), sont souvent décorées de *segmenta* identiques dans les angles et parfois au centre, ainsi que de bandes décoratives le long des bordures supérieures et inférieures. La même composition ornementale est observée sur les couvertures ou les nappes d'autel, rendant leur attribution parfois hasardeuse. Quoi qu'il en soit, différentes combinaisons de ces mêmes motifs sont connues pour toutes les provinces romaines qui adoptèrent la tunique et le « châle » comme costume, en Égypte bien sûr, mais aussi en Jordanie, en Syrie et en Basse Nubie[1043].

Dans l'espace méroïtique, les ornements relatifs à ces vêtements de style méditerranéen sont attestés sur de nombreux sites nubiens, à Djebel Adda, Karanog, Emir Abdallah, Qoustoul, Qasr Ibrim, Serra Est, Ashkeit, Faras Est, Sahaba et Aksha. Typiquement fabriqués en laine, ces textiles appartiennent majoritairement à l'époque tardive, à la fin du méroïtique et au post-méroïtique. Le site antérieur d'Aksha (fin du Ier siècle av. J.-C. - Ier siècle ap. J.-C.) livra néanmoins 4 fragments appartenant à des tissus semblables mais tissés en laine et coton. Associés à des exemples en laine et lin datés de l'occupation romaine de Qasr Ibrim (*c.* 23 av. J.-C.), ces pièces illustrent l'adoption ancienne en Nubie de ce type vestimentaire et de ses motifs en tapisserie.

▪ *Gammadae* [Pl. 58a-b, 59a-b] : la catégorie ornementale la plus répandue est sans aucun doute celle des *gammadae*. Cette expression regroupe de manière commode toutes les *segmenta* désignées dans la littérature archéologique par des lettres grecques. Cette terminologie, choisie par Yigael Yadin pour la publication des tissus de la Grotte des Lettres, puis par Ulla Mannering à Mons Claudianus[1044], est maintenant largement utilisée

[1043] Pour une liste des sites et bibliographie associée, voir A. Lorquin, « Le costume dans l'antiquité tardive d'après les vestiges textiles coptes », *in* F. CHAUSSON, et H. INGLEBERT (éds.), *Costume et société dans l'Antiquité tardive et le haut Moyen Age*, 2003, p. 121-122. Pour l'Égypte, voir entre autres les exemples de Mons Claudianus (U. MANNERING, "Roman Garments from Mons Claudianus*", in Archéologie des textiles*, 2000, p. 283-290.) et de Maximianon et Krokodilo (D. CARDON, « Chiffons dans le désert : textiles de Maximianon et Krokodilô », *in* H. CUVIGNY (dir.), *La Route de Myos Hormos*, vol. 2, 2003 p. 625-628, fig. 322.).Voir également Annexe bibliographique 2 pour les sites de Bérénike, Doura Europos, Khirbet Qazone, et Palmyre.

[1044] Y. YADIN, *The Finds from the Bar-Kokhba Period in the Cave of Letters*, 1963, p. 223, fig. 75. ; U. MANNERING, "Roman Garments from Mons Claudianus", *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 283-290. Notons que cette terminologie est une convention moderne, les lettres ne sont pas porteuses de sens.

et permet de décrire chacun des motifs. En Nubie, nous en connaissons trois différents[1045] : le signe *gamma* (Γ) est une bande en équerre, aux extrémités souvent indentées ; le signe *eta* (H) est quant à lui une bande rectangulaire à encoches ; alors que le signe *iota* (I) est une bande rectangulaire sans encoche[1046]. Sur l'ensemble des textiles de l'antiquité tardive, les figures de *gammadae* apparaissent sur des tuniques mais sont surtout rattachées à l'ornementation des manteaux rectangulaires (*pallium*) souvent réutilisés dans le domaine funéraire comme linceul. Ce vêtement est d'ailleurs figuré à plusieurs reprises sur des masques plastrons et linceuls peints de l'époque romaine découverts dans la région thébaine[1047].

Au Soudan, ce sont les nécropoles tardives de Qoustoul et de Serra Est qui livrèrent les spécimens les mieux conservés. Les *gammadae* y sont représentées fines ou bien plus trapues, la plupart du temps avec des branches indentées et une petite « queue » rectangulaire prolongeant l'angle. Elles arborent différentes couleurs, avec une claire prédilection pour le violet-pourpre, comme cela en est la tradition ailleurs, mais aussi et surtout pour le bleu. Les tisserands méroïtiques adoptèrent ces motifs aux goûts locaux. Un tissu de Qoustoul reprend même le camaïeu observé sur les motifs d'origine kouchite et porte des figures *gamma* bleu clair sur une toile bleu foncé[1048].

Couleurs de la figure → Toile de fond ↓	Violet	Bleu	Rouge	Brun	Total
Naturel	15	17	10	1	43
Brun (tanins)	3	2	2		7
Bleu foncé		1			1
Total	18	20	12	1	51

La plupart des exemples nubiens sont tissés dans des toiles de laines (63%). C'est le cas des spécimens post-méroïtiques de Qoustoul, Djebel Adda, Serra Est, Emir Abdallah, Ashkeit, Faras Est et Sahaba, mais aussi des pièces bien plus anciennes d'Aksha. Sur la base du corpus de Qasr Ibrim, Nettie Adams fait coïncider l'arrivée de ces motifs sur le site avec celles des troupes romaines au tournant de notre ère. Les tissus seraient alors en lin et laine et proviendraient au moins en partie de la garde-robe de ces soldats étrangers. Ce type

[1045] Auxquels il faut joindre le tissu de Qasr Ibrim T393, décoré selon le même modèle d'un large svastika.
[1046] *Ibid.* ; D. BÉNAZETH, « Textiles avec inscriptions du premier millénaire, conservés au Musée du Louvre (département des Antiquités Égyptiennes », *in* C. FLUCK et G. HELMECKE, *Textile Messages*, 2004, p. 116.
[1047] Voir par exemple G. FABRE, « Recherches sur l'origine des ornements vestimentaires du Bas Empire », *Karthago* 16, 1971-1972, 1973, fig. 4, p. 117. ; C. RIGGS, *The Beautiful Burial in Roman Egypt*, 2006, fig. 82, 113, 114, pl. 6. ; F. PRITCHARD, *Clothing Culture*, 2006, fig. 5.6. ; M.-F. AUBERT *et al.*, *Portraits funéraires de l'Égypte romaine*, 2008, n°18, p. 125-126. 2008.
[1048] Fiche T198.

de vêtement et d'ornementation aurait ensuite été adopté par les populations locales, qui choisirent de le tisser en coton ou en coton et laine, puis à nouveau en laine dès la fin de la période méroïtique[1049]. Notre corpus compte en effet 8 exemples de *gammadae* complètement réalisées en coton, en provenance de Karanog, Qasr Ibrim et Serra, ainsi que 3 cas de figures en laine sur fond de toile en coton, découverts à Aksha et Qasr Ibrim. Un tel schéma d'évolution chronologique et technique, basé sur la prémisse de l'apport étranger, nous parait cependant trop rigide pour accommoder ces textiles fragmentaires à la datation imprécise.

Il apparaît toutefois clairement que les tisserands méroïtiques ont réussi à faire leurs ces ornements du costume hellénistique. Trois fragments en coton, provenant de Karanog et de Qasr Ibrim, illustrent magnifiquement cette notion[1050]. Tous trois indentés, leurs figures *gamma* sont de grand format et, au lieu de n'être composées que d'une bande unie, sont décorées sur toute leur surface de frises de chevrons imbriqués, séparées par un fin filet blanc. Le décor s'y déploie en bleu clair et blanc, sur le fond bleu foncé du motif. Celui-ci est ceinturé d'une ligne perlée à Qasr Ibrim et d'une fine rayure à Karanog, où il est aussi entouré d'un semis de petites croix *ankh*. Le traitement technique et décoratif de ces motifs relève tout à fait de la tradition locale kouchite, mais il est ici appliqué à une iconographie égyptienne et romaine.

- *Clavi* [Pl. 42a-b] : la définition des *clavi*, telle qu'établie par Lise Bender-Jørgensen sur la base du matériel de Mons Claudianus, identifie comme tels les bandes horizontales tissées en tapisserie dans le sens de la trame[1051]. Une fois le tissu tourné à 90° pour l'assemblage de la tunique, ces rayures traversent le vêtement de haut en bas. En théorie, le nombre de rayures observées dans le corpus méroïtique pourraient appartenir à des *clavi* de tuniques aujourd'hui très fragmentaires. C'est sans doute le cas pour certains spécimens découverts à Qoustoul, d'où proviennent les deux seules tuniques bien préservées[1052]. Toutes deux sont réalisées à partir d'étoffes en laine et décorées sur toute leur longueur de *clavi* monochromes localisés de part et d'autre de l'encolure. La première est une tunique de la fin de la période méroïtique qui porte de fins *clavi* pourpres mesurant 2,5 cm de large. La deuxième est un vêtement pour enfant daté de l'époque post-méroïtique et orné de

[1049] N.K. ADAMS et E. CROWFOOT, "Varia Romana: Textiles from a Roman Army Dump", *in* P. WALTON-ROGERS *et al.*, *The Roman Textile Industry and its influence*, 2001, p. 33-36.
[1050] Fiches T40, 62, 475. Deux autres fragments (T318 et 319) pourraient également provenir de ce type de figure.
[1051] L. BENDER JØRGENSEN, "Clavi and non-clavi : definitions of various bands on Roman textiles", *in* C. ALFARO *et al.* (éds.), *Textiles y tintes en la ciudad antigua, Purpureae Vestes III*, 2011, p. 75-81.
[1052] Fiches T175, 253.

moyens *clavi* jaunes, flanqués de filets de trames entrelacées rouges, vertes et jaunes. Ce type d'habit, orné de simples bandes de couleurs contrastées, est maintenant bien reconnu sur tous les territoires de l'empire romain. Les *praesidia* du désert égyptien, tout comme les sites moyen-orientaux, en ont notamment produit des exemples tout à fait similaires[1053]. En pendant à ces documents textiles, une stèle funéraire de Djebel Adda figure un dignitaire accompagné de son fils, tous deux vêtus d'une longue tunique décorée de *clavi* sur toute la hauteur [Pl. 113d].

Il existe aussi des *clavi* polychromes, ornés de différents motifs géométriques, floraux ou même mythologiques. Les catalogues publiant les tissus « coptes » en regorgent d'exemples variés, plus ou moins bien conservés. La caractéristique de ces bandes figuratives est de présenter un décor au sens de lecture vertical. Cet argument nous amène à considérer deux bandes décoratives de Qasr Ibrim[1054], elles aussi tissées dans le sens de la trame mais comportant des motifs à lire verticalement. Elles montrent une série de croix *ankh* ou de fleur de lotus sur croissant. La deuxième est localisée non loin d'une large *segmenta* en forme de svastika, rappelant la composition des tuniques de l'antiquité tardive, avec les *tabula* sises dans l'angle des *clavi* en équerre. Le langage décoratif utilisé par ces étoffes est clairement kouchite : nous y retrouvons le coton, le camaïeu de bleus, les semis de petites croix *ankh* et les motifs d'origine égyptienne. Mais la disposition même des motifs nous invite à envisager l'existence de tuniques de coton, elles aussi décorées de *clavi*, mais à motifs « kouchites » bleus et blancs. Ce syncrétisme vestimentaire et ornemental semble s'inscrire tout naturellement dans le polymorphisme culturel qui définit la Nubie des époques tardives.

- *Orbiculi* [Pl. 59c] : 5 pièces de notre corpus de tissus post-méroïtiques sont ornées de médaillons circulaires de type *orbiculi*. Il s'agit de toiles de laine, provenant pour 4 d'entre-elles de Qoustoul et pour la dernière de Serra Est. L'auteur *d'Ancient Textiles from Nubia* les identifie comme des tentures murales[1055], mais leur composition ornementale correspond en tous points à celle des grands manteaux à draper (*pallium*). 3 des pièces de Qoustoul portent des *orbiculi* de couleur naturelle ou orange, enlevés sur un fond de toile violet et décorés à la navette volante de motifs tracés en fils violets. Un fragment

[1053] Voir notamment U. MANNERING, "Roman Garments from Mons Claudianus", *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 283-290. ; D. CARDON, « Chiffons dans le désert : textiles de Maximianon et Krokodilô », *in* H. CUVIGNY (dir.), *La Route de Myos Hormos*, vol. 2, 2003 p. 625-628. ; Y. YADIN, *The Finds from the Bar-Kokhba Period in the Cave of Letters*, 1963, p. 204-219, pl. 66.
[1054] Fiches T393, 459.
[1055] *Ancient Textiles from Nubia*, 1979, p. 43.

particulièrement bien conservé montre un *orbiculus* orange, inscrit dans un large *clavus* en équerre de la même teinte. Les champs centraux des 2 figures sont remplis d'entrelacs complexes alliant une base géométrique et cruciforme à des cercles. L'équerre est ensuite bordée d'une frise de motifs floraux rythmés par des volutes, alors que l'*orbiculus* est ceinturé d'une ligne perlée. Ces motifs sont très courants dans le corpus égyptien de vêtements et de couvertures hellénistiques, notamment du IVe siècle ap. J.-C. Nous y retrouvons les entrelacs en guilloche, les feuillages sur volute et les lignes perlées, tous bicolores, dessinés à la navette volante et grâce à de nombreuses duites courbes[1056]. Ces ornements sont toutefois majoritairement réalisés en tapisserie violette sur un fond de toile de couleur naturelle.

À Qoustoul, le dernier exemple d'*orbiculi* montre cette fois de petits médaillons violets de 6 cm de diamètre, originalement au nombre de 8. Le tissu fut réutilisé en tunique (?) et rebrodé par la suite de motifs abstraits et d'un bouton de lotus. Ce spécimen, ainsi que les fils orange tournés en Z et l'importante similitude stylistique avec les textiles d'Égypte, semblent indiquer l'origine exogène de ces vêtements ou tentures. La dernière pièce de Serra Est présente toutefois une version simplifiée de ces motifs circulaires, qui pourrait correspondre à une adaptation locale. De couleur brune cette fois, les médaillons comportent seulement le dessin de 2 cercles et d'un losange imbriqués, sur une toile en laine de dromadaire.

- Galons de poignets [Pl. 59d] : 4 fragments textiles, provenant de Qoustoul, Qasr Ibrim et Aksha, portent 2 courtes rayures foncées superposées, violettes ou bleues, ressemblant à des figures *iota*. Un de ces motifs est clairement localisé sur un fragment bien conservé d'une manche de tunique, où ce type de galons décorait la zone des poignets. Le bas de la manche est longé d'un filet coloré après lequel intervient le galon formé de 2 bandes *iota* d'env. 3 cm de haut.

- Bouquets floraux [Pl. 60a-b] : 11 tissus de notre corpus arborent un décor tout à fait spécifique à la Nubie de l'antiquité tardive. Il s'agit d'un petit motif en bouquet de fleurs, inscrit dans les lisières d'étoffes en laine brune. Le bouquet compte 5 tiges, généralement rouges, surmontées d'une petite sphère jaune représentant les fleurs. Ce dessin peut être

[1056] Voir par exemple J. TRILLING, *The Roman Heritage*, pl. 7, cat. 83, p. 80-90. ; P. NOEVER (éd.), *Fragile Remnants*, 2006, n°93, p. 156-157, n°98, p. 162-163. Un textile d'Hawara, portant un décor de ce type, fût daté au C^{14} de *c*.340 ap. J.-C. (M.-H. RUTSCHOWSCAYA, *Coptic Fabrics*, 1990, p. 46.).

positionné seul, ou bien groupé par 2 ou 4. Il est particulièrement bien attesté sur le site de Serra Est, qui en livra 5 exemplaires. Parmi ceux-ci, notons des versions de bouquets entièrement rouges, jaunes, ou bien verts et jaune. Du même site proviennent également 2 fragments ornés de la même manière d'un petit ovale jaune ou bleu en lisière. Des bouquets de ce type sont aussi relevés à Qasr Ibrim, Faras Est et Saï. Les spécimens les mieux conservés de Serra associent ce motif à des tissus souvent étroits (de 15 à 80 cm de large), décorés de plusieurs rayures horizontales rouges et jaunes et bordés d'épais cordonnets. Ces pièces seraient peut-être à comprendre comme des écharpes ou des foulards portés en coiffe, dont l'usage se développe en Égypte en parallèle à la christianisation[1057].

Les exemples de Serra Est et de Saï sont hypothétiquement attribués à la fin de la période post-méroïtique ou au début de l'époque chrétienne. Ceux de Qasr Ibrim en revanche appartiennent à des niveaux formellement datés du début de la période chrétienne (550-750/800 ap. J.-C.)[1058]. À Kouloubnarti, Nettie Adams rapporte la découverte de plusieurs châles ou écharpes ornés de petits motifs dans les lisières, datés des années 600 à 850 ap. J.-C. Disposés de manière symétrique et à intervalles réguliers, les décors sont composés de bouquets identiques, d'éléments cruciformes, de triangles ou de losanges[1059]. Ces écharpes (?), à la décoration caractéristique, correspondent sans doute à une nouvelle mode vestimentaire contemporaine aux tous premiers siècles de l'époque médiévale et à l'émergence des cultures chrétiennes de Nubie.

- Motifs sur pièces importées :

L'étude des *orbiculi* de Qoustoul nous a amené à poser la question des tissus importés en Nubie depuis l'Égypte hellénistique. Plusieurs textiles luxueux, à la typologie identique à leurs confrères méditerranéens, ont effet trouvé leur voie jusque dans les habitats et les tombes de cette région frontière. Parmi eux, nous pouvons observer plusieurs motifs en tapisserie, en tous points comparables à la production égyptienne.

▪ Motifs floraux [Pl. 27c] : en premier lieu, notons 2 étoffes en lin découvertes à Qasr Ibrim, ornées d'un semis de motifs en fine tapisserie de laine. La première est une tenture

[1057] F. LETELLIER-WILLEMIN, "Accesories from the Christian Cemeteries of El Deir, in the Egyptian Oasis of Kharga, Western Desert", *in* A. DE MOOR, C. FLÜCK et P. LINSCHEID (éds.), *Dress Accessories of the 1st Millennium AD in Egypt*, 2011, p. 80-93.
[1058] J.P. WILD et F.C. WILD, "Qasr Ibrim: Study Season 2009", *ATN* 49, 2009, p. 17.
[1059] N. K. ADAMS, "The grave goods", *in* W.Y. ADAMS *et al.*, *Kulubnarti III*, 1999, p. 54-55, 68, fig. 9-10.

ou bien une housse de coussin, ornée de frises de fleurs octolobées violettes, rouges et bleues, entre lesquelles s'intercalent de petits cercles violets remplis de jaune. Le deuxième textile porte quant à lui un semis de boutons de fleur bleu foncé, complétés par un pétale central rouge et disposés de façon très régulière en quinconce. Ces deux motifs floraux apparaissent fréquemment sur les tentures ou rideaux de l'antiquité tardive, où d'extensifs semis ornent le champ principal du tissu sous le registre décoratif de la partie supérieure[1060].

- Rinceaux de vigne [Pl. 60c] : un deuxième groupe est formé par 3 textiles en laine et lin décorés de rinceaux de vigne, provenant des nécropoles tardives de Qoustoul, Nag el-Arab et Firka. Le premier exemple montre une bande de rinceaux de vigne bicolores entourant une *tabula* unie disposée sur une toile bouclée. Le deuxième tissu comporte une large rayure colorée flanquée de 2 bandes de rinceaux de feuillage. Enfin, la dernière pièce, utilisée en tapis de selle dans l'inhumation post-méroïtique d'un dromadaire, illustre des frises de feuilles de vignes polychromes rouges, jaunes et bleues. Dans la lignée du développement du culte dionysiaque en Égypte, les ornements relatifs à ce cycle mythologique ou à la vigne devinrent très populaires sur les textiles[1061]. Comme sur nos exemples nubiens, les rinceaux y forment bordures de *segmenta, clavi* et bandes décoratives diverses[1062].

- Scènes de nature [Pl. 61d] : clôturons cette partie destinée aux décors en tapisserie par la description d'une pièce unique dans le corpus des textiles méroïtiques. Habituellement ornés de motifs géométriques abstraits, floraux ou d'origine magico-religieuse, les textiles illustrant des figures ou des scènes sont quasi-inexistants. Un tissu découvert à Qoustoul dans une des tombes post-méroïtiques royales, en est une exception notable. Réutilisé comme tapis de selle, l'étoffe est couverte d'un épais bouclé bleu, traversé d'une haute bande horizontale en tapisserie polychrome, bleue, rouge et verte. Celle-ci est ornée d'une longue figure d'arbre, chargé de fruits, séparant la bande en deux registres, chacun animé de feuillages et d'oiseaux (canards ?). Nous reconnaissons ici le

[1060] Voir par exemple P. DU BOURGET, *Catalogue des Étoffes Coptes*, 1964, n°D138, p. 172. ; A. STAUFFER, *Textiles of Late Antiquity*, 1995, p. 22-23, n°46-47. ; *Au fil du Nil : couleurs de l'Égypte chrétienne*, n°108, p. 150.
[1061] M.-H. RUTSCHOWSCAYA, *Coptic Fabrics*, 1990, p. 82-90.
[1062] Voir par exemple *Ibid*., p. 34-35. ; J. TRILLING, *The Roman Heritage*, n°13, 26, 29, 63, 64, p. 36, 47, 51, 70-71.

thème de l'abondance, fréquemment développé sur les tissus « coptes » représentant des scènes mythologiques, bucoliques ou pastorales[1063].

Le vaste répertoire iconographique des motifs en tapisserie incarne de manière évidente la diversité des influences culturelles reçues dans le monde méroïtique et particulièrement en Nubie. Le tissu offre un support extrêmement perméable aux modes ornementales et vestimentaires. Des motifs et des styles différents se rencontrent, s'influencent, se copient et s'adaptent, en même temps qu'arrivent de nouvelles formes de costume et, avec elles, un nouveau vocabulaire décoratif. Les décors en tapisserie témoignent de l'important dialogue établit entre ces diverses sources d'inspiration.

Un regard d'ensemble sur ces textiles met toutefois en lumière un mouvement général vers l'adaptation locale des modes égyptiennes et méditerranéennes, plutôt que vers la simple copie. Les tisserands, tout en continuant de réaliser des étoffes ornées de motifs kouchites, préfèrent créer leurs propres interprétations des motifs hellénistiques, en les tissant sur des étoffes de coton et/ou en privilégiant les teintes de bleu.

À la différence des textiles égyptiens contemporains, aucune pièce découverte n'est ornée de scènes mythologiques ou religieuses, ou ne fait intervenir des figures humaines. Il n'y aurait donc pas de tissu « historié » ou « narratif » au Soudan et en Nubie. Un important point commun unit cependant tous les motifs attestés, qu'ils soient issus de l'héritage kouchite et égyptien, ou bien de tradition hellénistique. Il s'agit de la valeur apotropaïque de ces ornements : table d'offrande, croix *ankh*, nœud *sꜣ* ou même svastika incarnent tous des notions de protection, de renouveau cyclique et de renaissance. Au-delà du rôle purement ornemental de la tapisserie, le tissu et le vêtement méroïtique deviennent alors le support de symboles et de concepts ancestraux visant à la protection de celui qui s'en vêtit[1064].

[1063] M.-H. RUTSCHOWSCAYA, *Coptic Fabrics*, 1990, p. 91, 106. ; *Au fil du Nil : couleurs de l'Égypte chrétienne*, n°83, p. 120. Le fameux « châle de Sabine » est un exemple éloquent du mélange de scènes mythologiques à des frises et semis mettant en scène de nombreux *putti* au milieu de feuillages, les bras chargés de canards ou de corbeilles (M.-H. RUTSCHOWSCAYA, *Le châle de Sabine*, 2004, p. 46-57.).

[1064] A. STAUFFER, *Textiles of Late Antiquity*, 1995, p. 13.

3. La broderie méroïtique

Jusqu'à présent, notre étude des tissus méroïtiques et de leur ornementation a révélé l'importance du métier à tisser dans la production des décors : l'ajouré, la tapisserie et tous les effets de textures sont en effet créés de manière concomitante au tissage de l'étoffe. À l'inverse, une part non-négligeable de notre corpus est formée de textiles décorés après tissage, voir même après assemblage de la pièce de vêtement, de divers motifs en broderie. Cette technique n'est attestée qu'en Nubie, à Djebel Adda, Karanog, Qasr Ibrim, Ballana, Qoustoul, Saï, Aniba et Nag el-Arab[1065], pour les derniers siècles de l'époque méroïtique ainsi que pour la période post-méroïtique. En tout, nous dénombrons 46 exemples de broderies, provenant en grande partie de l'établissement urbain de Qasr Ibrim.

a. *Définition et techniques observées*

La broderie est un travail d'ornementation exécuté à la main, consistant à passer des fils à l'aide d'une aiguille sur un tissu afin de produire un dessin. Une variété de points existe, en fonction du type de décor et d'effet de surface souhaités. En Nubie, nous reconnaissons l'usage de 4 points différents :

- le point avant, simple dessus-dessous,
- le point de tige, qui permet de créer une ligne continue propice au dessin des contours,
- le point de chaînette, formant une épaisse et solide ligne particulièrement bien adaptée aux courbes,
- et le point noué, conçu de façon isolée sur la toile et dont la répétition compose un semis de petits points en relief.

Le point de tige et celui de chaînette représentent la grande majorité des broderies méroïtiques. Techniquement, les ourlets passepoils ornés de cordonnets bleus appartiennent également au domaine de la broderie[1066].

[1065] Fiches T1, 2, 30 (Djebel Adda), 58, 93 (Karanog), 171 (Ballana), 240, 252, 257, 294 (Qoustoul), 301, 307, 332, 333, 339, 346, 347, 356, 367, 369, 404, 410, 411, 425, 430, 438, 447, 448, 451, 458, 471, 487, 506, 507, 510, 512, 514, 526, 537, 555, 556, 917 (Qasr Ibrim), 673 (Saï), 817 (Aniba), 822 (Nag el-Arab).
[1066] Les ayant déjà décrits, nous nous concentrerons ici sur les broderies à motifs.

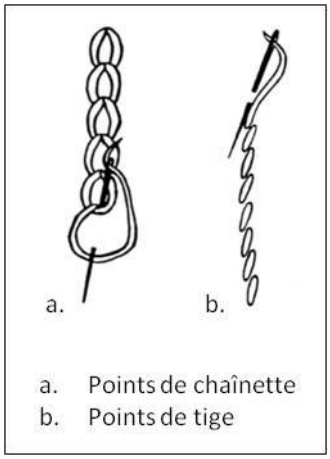


Fig. 29. *Schéma technique des points de broderie principaux [reproduit à partir de J. HARRIS,* 5000 Years of Textiles,*1993, p. 32.]*

La plupart des tissus brodés s'inscrivent dans une catégorie textile spécifique, définie par le choix d'étoffes en coton de couleur naturelle et l'usage de fils retors bleus (S2Z), eux-aussi en coton et teints après filature. De rares exemplaires post-méroïtiques de textiles en laine sont également décorés de broderies, notamment lors d'une phase de réutilisation du tissu[1067]. Dans ce cas, les fils peuvent incorporer d'autres couleurs, comme le jaune ou le brun. Globalement, la production de broderie correspond tout à fait à celle des tissus en tapisserie ornés de motifs kouchites. Les deux techniques ornementales partagent le même vocabulaire iconographique, les mêmes supports (majoritairement d'ordre vestimentaire), et probablement les mêmes destinataires.

b. *Différents types de tissus brodés*

L'examen des textiles brodés met vite en évidence la spécialisation de cette technique ornementale pour la réalisation de pièces spécifiques. La catégorie principale est celle des pagnes-culottes et des tabliers ornementaux portés par les dignitaires masculins. Nous comptons dans notre corpus 11 tabliers, plus ou moins fragmentaires, 7 pagnes et 9 fragments appartenant selon toute vraisemblance à l'un de ces vêtements[1068]. Tout en acceptant certaines variations de motifs, tous ces éléments de costume appliquent un schéma ornemental propre qui leur est caractéristique.

La seconde catégorie est celle des tuniques. Nous en connaissons un exemplaire bien conservé à Ballana, dont l'encolure est marquée par un petit motif bleu en forme de

[1067] Fiches T240, 252, 257, 339.
[1068] Fiches T1, 30, 301, 333, 346, 430, 471, 506, 507, 510, 556 (tabliers ornementaux), 2, 347, 410, 447, 471, 512, 555 (pagnes/culottes), 58, 332, 356, 367, 411, 425, 448, 487, 514 (fragments de tabliers ?).

flèche[1069]. Trois tissus en laine découverts à Qoustoul sont également à mentionner ici. Il s'agit de 3 étoffes, manteaux rectangulaires ou tuniques (?), réutilisées comme linceul. Le décor en broderie est souvent très discret, sous forme de marquages dans les lisières ou bien de fins chevrons[1070]. Une pièce particulière porte un large décor, brodé lors d'une seconde phase d'utilisation du textile et représentant un bouton de lotus, des lignes brisées et des pointillés en fils jaunes, bleus et bruns[1071].

La troisième catégorie regroupe 4 petits contenants en tissu, reconnus comme étuis de tubes à khôl. L'ornementation en broderie y est réalisée en ton sur ton, avec de longs points avant et des points noués formant un réseau de quadrillage diagonal incorporant un semis de points en quinconce [Pl. 46d][1072].

Nous avons également connaissance de 8 fragments brodés, non identifiés dans les publications, ainsi que de 2 linceuls et d'un tapis de selle. Le linceul de Saï est décoré d'un réseau de losanges rouges et jaunes, alors que celui de Nag el-Arab porte plusieurs motifs abstraits[1073]. Le tapis de selle, provenant de Qoustoul, n'est quant à lui malheureusement pas décrit[1074]. Enfin, l'utilisation de la broderie est attestée en complément de la tapisserie sur la tenture (?) de Qasr Ibrim représentant une frise de divinités. Assis sur leur trône, les figures à tête de bélier tiennent dans la main droite un long sceptre brodé en points de tige[1075].

Dans l'état actuel de la documentation, l'ornementation brodée concerne avant tout les vêtements, pour lesquels elle semble majoritairement réservée à l'ensemble tablier/pagne habillant les dignitaires administratifs et religieux du royaume. Cette spécialisation est étonnante dans le paysage de la production textile en vallée du Nil. La technique de la broderie demeure en effet rare pendant l'époque pharaonique, durant laquelle elle est surtout connue pour la décoration de tuniques royales[1076]. Les broderies participent à l'élaboration d'une ornementation complexe, composée de scènes figuratives ou bien intégrant des éléments de tissu ou de métal en appliqué. La période romaine nous

---

[1069] Fiche T171.
[1070] Fiches T252, 257.
[1071] Fiche T240.
[1072] Fiches T404, 526, 817, 917.
[1073] Fiches T673 (Saï) et 822 (Nag el-Arab).
[1074] Fiche T294.
[1075] Fiche T458.
[1076] G. VOGELSANG-EASTWOOD, "Textiles", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, 2000, p. 280. Les deux tuniques brodées découvertes dans la tombe de Toutankhamon en sont un très bon exemple : la première porte une série de scènes de chasse incorporant griffons et sphinx, et la seconde un ensemble de rosettes en or dont le contour est délimité par des broderies en points de chaînette, *cf.* G.M. CROWFOOT et N. de GARIS DAVIES, "The Tunic of Tutankhamon", *JEA* 27, 1941, p. 113-130.

livra quant à elle d'autres exemples de tuniques, où les décors habituels des *clavi*, *segmenta* et autres galons ne sont pas réalisés en tapisserie mais en broderie polychrome[1077]. Les contours des motifs y sont marqués par des points de tige, alors que certaines zones sont remplies de points de chaînette ou de satin. L'objectif est visiblement celui d'adapter, sinon d'imiter, les décors et les motifs plus répandus en tapisserie. La broderie offre cependant plus de libertés d'exécution, permettant le dessin de figures plus inhabituelles, comme celles des victoires ailées sur la tunique de Douch[1078]. Il faut attendre le début de la période médiévale pour véritablement voir se développer l'usage de la broderie. Le nombre relativement élevé de costumes brodés au sein du corpus méroïtique, pourtant bien plus limité que celui d'Égypte, témoigne de l'importance de cette technique dans la production locale. Elle y remplit un rôle distinctif, intrinsèquement lié à l'habillement des notables.

c. *Décoration et motifs*

Les motifs en broderie appartiennent résolument à l'imagerie magico-religieuse héritée de l'Égypte pharaonique et intégrée au répertoire décoratif kouchite. Parce qu'ils représentent la majorité des occurrences et forment un ensemble cohérent, nous décrirons ici les motifs utilisés pour l'ornementation des tabliers et des pagnes-culottes. Un exemplaire particulièrement bien conservé, provenant de Djebel Adda, nous fournit un modèle des plus significatifs[1079]. Aujourd'hui conservé au Royal Ontario Museum de Toronto[1080], ce costume fut découvert déposé sur le corps d'un homme adulte, inhumé avec de nombreux textiles formant sa couche funéraire.

○ *L'ornementation brodée du tablier ornemental [Pl. 43-45, 61-62]*

Le long tablier ornemental (T1) est divisé en 3 parties : la partie haute, au profil arrondi, la partie centrale rectangulaire, et la partie basse de forme grossièrement triangulaire. Les deux panneaux composants le tablier reprennent la même ornementation en vis-à-vis. Le champ central est décoré du motif principal : une succession verticale de

[1077] F. DUNAND et R. LICHTENBERG, « Une tunique brodée de la nécropole de Douch », *BIFAO* 85, 1985, p. 133-148. Voir bibliographie succincte note n°1, p. 147.
[1078] *Ibid.*, pl. XXVI.
[1079] Fiches T1-2.
[1080] Toronto, ROM 973.24.2669.1-13, 973.24.3513.1-8, 973.24.3534.1-2.

fleurs rayonnantes. Les tiges, brodées en points de tige, débutent le long des côtés extérieurs du tablier et rejoignent horizontalement les fleurs. Celles-ci sont formées d'un disque épais composé de points de chaînette cousus en spirale serrée, et entouré de petits points avant rayonnants. La couleur des tiges et des fleurs alterne entre bleu clair et bleu foncé, de sorte que la fleur soit toujours d'un ton différent de celui de la tige. Les tiges prennent appui sur une double ligne bleu foncé en points de tige, qui borde les côtés du vêtement. Des groupes de 3 petites lignes horizontales viennent remplir l'espace laissé entre les extrémités de la pièce et cette double ligne. Sur le haut, au niveau des parties supérieures arrondies, la double ligne tourne en diagonale et formait probablement une pointe triangulaire au centre. Chaque arrondi porte un large motif de rosettes à 16 pétales, dessiné en points de tige bleu foncé, contrasté de quelques détails bleu clair. Les panneaux inférieurs sont délimités du reste du vêtement par une bande horizontale remplie d'une frise de médaillons circulaires connectés, portant en leur centre une croix *ankh* à larges branches. De cette base tombent des lignes brisées verticales, chacune terminée par une croix *ankh* et alternant 2 sortes de chevrons bleu clair et bleu foncé.

Cette composition ornementale semble correspondre à un modèle, suivit plus ou moins précisément pour tous les tabliers ornementaux. Nous observons la même combinaison sur la plupart des exemples conservés, y compris sur de petits fragments, provenant de sites différents. On y reconnaît aisément la série verticale de fleurs rayonnantes, ainsi que la double ligne de contour finissant en triangle en haut, et les chevrons ou zigzags verticaux de la partie basse[1081]. La disposition des fleurs peut cependant varier, en une frise de disques dépourvus de tige, ou bien en semis verticaux ou horizontaux en quinconce[1082]. Un autre cas présente le corps central du tablier décoré d'une résille de losanges en points de chaînette, dont le centre et les entrecroisements sont marqués par un petit disque similaire[1083]. La composition générale continue toutefois de suivre le même schéma. La partie supérieure arrondie peut porter un autre motif que la rosette. Un spécimen inédit montre la figuration d'un visage humain de face, représenté avec un collier de barbe et des scarifications sur les joues[1084]. Un autre tablier comporte dans cette zone un appliqué d'étoffe bleue sur laquelle continuent les broderies linéaires et les disques floraux, mais en fils beiges[1085].

[1081] Fiches T30, 333, 346, 430, 425, 507, 510.
[1082] Fiches T411 (frise), 471, 367, 506 (semis).
[1083] Fiche T556.
[1084] Fiche T333.
[1085] Fiche T471.

L'élément récurrent de l'ornementation des tabliers est sans aucun doute celui des fleurs rayonnantes, qui d'une façon ou d'une autre, composent toujours le décor central. Deux fragments de Qasr Ibrim, appartenant probablement à d'autres tabliers, en présentent une version de grande taille plus élaborée : les tiges sont encadrées par des feuilles stylisées à volutes, alors que le cœur de la fleur porte en son centre un petit bouton de points de chaînette en relief[1086].

Ce motif demeure inédit dans la documentation méroïtique et malgré nos efforts, nous n'avons pu en découvrir de représentation iconographique. À notre connaissance, ce type de fleur, à longue tige et cœur circulaire entouré de petits points ou tirets, n'apparaît pas non plus sur d'autres medium décorés comme la céramique. En revanche, un proche parallèle peut être observé sur une grande pièce de cuir cousue et décorée mise au jour dans la tombe T11 de la nécropole 8-B-32.B à Saï[1087]. Un des ourlets de ce vêtement (?) est fini par un disque en relief, formé par le groupement des pans de cuir, froncés et ainsi maintenus par une couture plate en spirale. Celle-ci est réalisée grâce à un fin lacet de cuir, cousu en points de tige sur 4 tours, et terminée par un cercle de points avant en lacet rouge [Pl. 62c].

- *L'ornementation brodée des pagnes-culottes [Pl. 45, 63]*

Les fleurs rayonnantes interviennent aussi dans le décor de la seconde pièce du costume des dignitaires : le pagne-culotte. Celui de Djebel Adda (T2), conservé en 4 grands fragments, présente une fois encore le schéma décoratif typique à ce vêtement. L'ornementation est concentrée à 3 endroits : le long du bord supérieur, sur la ligne verticale médiane et sur les coins gauche et droit. À l'exception du cœur des fleurs, toutes les broderies sont effectuées en points de tige.

Le bord du pagne est longé sur toute sa largeur d'une double ligne bleu foncé, au dessus de laquelle prend place un petit motif de croix *ankh* sur croissant disposé au centre. La même zone médiane est ensuite marquée par un couple d'*uraei* bleu foncé dos à dos, chacun portant un disque solaire sur la tête. En dessous, une triple ligne formée d'épais points rouges flanqués de fines lignes bleues, partage le milieu du vêtement jusqu'à 15 cm du bord préservé. Enfin, les coins du pagne portent une décoration élaborée, faite de fleurs

[1086] Fiches T487, 514.

[1087] Nous voudrions ici remercier Vincent Francigny pour avoir facilité notre étude du matériel méroïtique de Saï.

rayonnantes partant du coin et descendant en diagonale vers le centre. Les tiges sont composées d'une épaisse broderie rouge, complétée de feuilles stylisées bleues à volutes. Les grandes fleurs sont ensuite dessinées par un large disque de points de chaînette mesurant 4,4 cm de diamètre et entouré de points rayonnants bleus. Quatre fleurs sont aujourd'hui préservées, mais il est possible d'en envisager d'autres. Il semble qu'une série de ces motifs floraux décorait les côtés supérieurs de l'habit, de façon à être visibles autour de la taille et sur les fessiers. Les motifs d'*uraei* et de croix *ankh* décoraient alors le milieu de la pièce, au niveau du bas du dos et de l'assise.

Ce modèle fut reconduit sur tous les exemples de pagnes conservés[1088]. De composition parfois plus simple, le décor brodé peut toutefois omettre le motif de la croix *ankh* sur croissant, ou bien ne figurer qu'une seule fleur rayonnante à chaque angle. Notons également que celui de Djebel Adda est le seul à utiliser des fils complémentaires rouges ; tous les autres sont uniquement décorés en bleu foncé, occasionnellement augmenté de bleu clair.

Nous avons à plusieurs reprises noté le motif de la croix *ankh* sur croissant, aussi bien dans l'ornementation textile que sur les fusaïoles, les céramiques peintes, les amulettes et même les *graffiti*. Souvent positionné sous forme de frise, l'*uraeus* est quant à lui relativement plus rare. Un couple d'*uraei*, non pas dos à dos mais ici face à face, compose le décor d'un fragment de cuir vert et brun en appliqué, découvert à Karanog[1089].

- *Autres motifs [Pl. 64]*

Aux côtés de ces décors et vêtements spécifiques, nous connaissons également d'autres motifs, attestés chacun par une ou deux occurrences. Citons entre autres le motif triangulaire (petit arbre inversé ou flèche ?) disposé au centre de l'encolure d'une tunique méroïtique de Ballana[1090], ou encore la fleur de lotus bleue et jaune dessinée au milieu de lignes en zigzag et de pointillés sur une toile réutilisée de Qoustoul[1091]. Deux cas de losanges sont également reportés sur des linceuls de Karanog et de Saï[1092]. Un tissu orné de

[1088] Fiches T2, 58, 347, 410, 447, 471, 512, 555.
[1089] University of Pennsylvania, Museum of Archaeology and Anthropology, E7471.
1090 Fiche T171.
1091 Fiche T240.
1092 Fiches T93 et 673.

petites figures de scorpions est aussi mentionné dans la littérature de Qasr Ibrim[1093]. Un linceul provenant de Nag el-Arab porte enfin une combinaison de motifs abstraits disposés de manière aléatoire, comptant des éléments géométriques et linéaires ainsi que 3 figures en « T » dont la barre supérieure se termine par des volutes[1094]. Ressemblant dans l'esprit à des « potmarks », l'ensemble rappelle également un sac tout aussi original découvert à Berenike[1095].

Pour conclure cette partie dévolue à la broderie, nous voudrions insister sur l'homogénéité des textiles concernés. À part le cas des étuis à khôl, la broderie semble exclusivement réservée aux vêtements, et en particulier au costume du pagne et tablier habillant les notables nubiens. Sur chacune de ces pièces, elle se décline selon des schémas ornementaux établis et récurrents. Notons également la continuité technique des points de tige et de chaînette, presque toujours exécutés en fils bleus sur étoffe de coton. La même cohésion s'observe pour les motifs, qui privilégient les images apotropaïques du répertoire religieux égyptien. Le cas des fleurs rayonnantes, à la signification inconnue, est dans ce contexte d'autant plus singulier.

4. Les ornements rapportés

Une autre catégorie ornementale concerne les petits objets rapportés sur le tissu. Ils peuvent être tissés directement dans l'étoffe, cousus sur la pièce terminée, passés dans les franges ou bien simplement accrochés. L'étude de ces techniques décoratives est très fortement handicapée par le manque de textile conservé et par les difficultés d'identification des ornements eux-mêmes. Une fois le tissu décomposé, comment en effet distinguer l'origine vestimentaire d'une perle ou d'un pompon par exemple, pouvant tout autant appartenir à des parures ou à des éléments en cuir décoré ? Notre corpus de tissus, ainsi que le recollement de diverses mentions dans les rapports de fouilles, illustrent cependant la diversité des méthodes employées.

1093 Fiche T537. J.P. WILD et F.C. WILD, "Qasr Ibrim: Study Season 2005", *ATN* 43, 2006, p. 19. Malheureusement non décrit ni illustré.
1094 Fiche T822.
1095 D. DUNHAM, "A Collection of Pot-Marks from Kush and Nubia", *Kush* 13, 1965, p. 131-147. ; J.P. WILD et F.C. WILD, "The Textiles", *in* S.E. SIDEBOTHAM et W.Z. WENDRICH (éds.), *Berenike 95*, 1996, p. 247, fig. 13-1.a.

La première, et certainement la plus commune, consiste à intégrer des perles de verre au tissu. La façon la plus simple d'y parvenir est de les passer sur une ou plusieurs franges, avant d'en nouer les extrémités pour y bloquer le petit ornement coloré. Des textiles de ce genre sont mentionnés dans les nécropoles de Semna Sud, Qoustoul et Serra Est[1096]. Ces derniers exemplaires montrent un groupe de 2 perles, jaunes ou bleues, passé dans les franges d'un linceul et d'une jupe [Pl. 65a]. Une des miniatures découvertes dans le temple d'Isis de Qasr Ibrim incorpore quant à elle 3 perles bleu foncé, bleu clair et blanche sur un groupe de franges unique[1097]. Une deuxième méthode vise à coudre les perles sur la surface du textile. Elle est uniquement attestée à Qoustoul, notamment sur une ceinture frangée dont le bord est longé par une succession de perles en pâte de verre bleues et blanches[1098]. Dans le même esprit, les perles peuvent être remplacées par des cauris cousus sur l'étoffe. C'est le cas d'une étroite ceinture tressée de Djebel Adda, ornée à intervalles réguliers de 2 cauris en vis-à-vis, cousus à l'aide d'un lacet de cuir [Pl. 65b][1099]. Enfin, un tissu mis au jour à Abka montre 8 petites perles discoïdes jaunes passées directement sur un fil de chaîne en coton et intégrées au cœur du tissage [Pl. 65a][1100].

Autant que l'on puisse en juger, les perles participaient plutôt à l'ornementation des pièces de vêtements, pouvant être réutilisées comme linceul. Cependant, un objet atypique appartenant à la sphère funéraire, met en œuvre une pratique similaire. Il s'agit du dais installé au dessus de quelques rares inhumations de personnages prestigieux. Dans une tombe post-méroïtique de Firka, un très grand nombre de perles, en cornaline, faïence, pâte de verre et coquille d'œuf d'autruche, est ainsi associé à des vestiges de bois identifiés comme un lit funéraire « à baldaquin »[1101]. Le tissu du dais, aujourd'hui disparu, aurait été décoré de ces perles cousues multicolores. La même pratique est reconnue pour une période plus ancienne dans le secteur Ouest du cimetière de Sedeinga. Trois tombes ont livré des éléments en bois appartenant à des cadres de lit, ainsi que des résidus d'étoffe partiellement conservés dans la couche de sédiments solidifiés. Parmi les débris, plusieurs petites plaquettes métalliques portent encore des traces des fils qui les accrochaient au tissu du dais. Réalisés en alliage cuivreux, ces ornements furent découpés puis façonnés au

[1096] Fiches T212, 539, 577, 582, 837.
[1097] Fiches T515, 539. B.N. DRISKELL, N.K. ADAMS et P.G. FRENCH, "A newly discovered temple at Qasr Ibrim preliminary report", *ANM* 3, 1989, p. 27.
[1098] Fiches T256, 227, et *Ancient Textiles from Nubia*, 1979, p. 101.
[1099] Fiche T316.
[1100] Fiche T641.
[1101] L.P. KIRWAN, *The Oxford University Excavations at Firka*, 1939, p. 5.

repoussé afin d'évoquer un visage osirien[1102]. Le dais funéraire est un objet relativement bien connu des tombes royales pharaoniques. Disposé au dessus du sarcophage, celui de Toutankhamon était décoré de centaines de rosettes en or, cousues en quinconce sur une étoffe foncée rappelant un ciel étoilé[1103].

De telles plaquettes métalliques furent également découvertes dans plusieurs tombes méroïtiques, sans qu'il soit possible de les rattacher à un quelconque objet précis, tel que le dais, un vêtement ou un linceul décoré. Les petits trous percés sur leur pourtour, ainsi que la finesse du métal, indiquent pourtant leur fonction comme ornements textiles, ou peut-être de cuir. Citons les 2 petits scorpions en argent découverts dans un tumulus royal de Qoustoul[1104], ainsi que les petits objets en or mis au jour lors des fouilles du cimetière tumulaire de Ouadi Terfowi, en territoire Beja[1105]. Datés du tournant entre le IIe et le Ier siècle av. J.-C., ces objets sont majoritairement fabriqués en martelant une feuille d'or sur une forme en métal. Les petits disques, rosettes, coquillages et la main ainsi formés comportent tous de petits trous permettant leur couture [Pl. 65c]. Les mêmes perforations, suggérant une couture sur un support souple, sont également visibles à chaque angle d'une petite plaquette en faïence inscrite au nom d'Amanitore et découverte dans le temple d'Amon à Naga[1106].

Le manque de source complique l'identification de ce type d'objets comme ornements vestimentaires ou textiles. Des plaquettes comparables, en argent doré, ornaient par exemple les brides de harnais en cuir destinés aux montures royales[1107]. Des pièces antérieures attestent pourtant de l'utilisation de gros sequins métalliques sur textiles. C'est le cas d'un linceul napatéen de Sanam, dont la zone des épaules était ornée d'une cinquantaine de cupules circulaires en bronze[1108]. Pour l'époque pharaonique, citons une des tuniques de Toutankhamon, en appliqué et broderies, montrant l'intégration de sequins en or à travers le décor[1109]. Selon toute vraisemblance, différents ornements pouvaient sans

---

[1102] M. SCHIFF-GIORGINI, "Sedeinga (1964-1965)", *Kush* 14, 1966, p. 249. ; *Id.* « Soleb-Sedeinga. résumé des travaux de la mission pendant les trois campagnes automne 1965-printemps 1969 », *Kush* 15, 1973, p. 260.
[1103] G. VOGELSANG-EASTWOOD, "Textiles", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, 2000, p. 280.
[1104] W.B. EMERY et L.P. KIRWAN, *The Royal Tombs of Ballana and Qustul*, 1938, p. 215, pl. 48 I.
[1105] *Sudan Ancient Treasures*, 2004, p. 130-131, n°106. Sudan National Museum 31350, 31355, 31351, 31354, 31348.
[1106] *Sudan Ancient Treasures*, 2004, p. 181, n°161. Sudan National Museum 31335.
[1107] Voir par exemple *Soudan, Royaumes sur le Nil*, 1997, p. 340, n°395-398.
[1108] F.LL. GRIFFITH, "Oxford Excavations in Nubia : The Cemetery of Sanam", *LAAA* 10, p. 108.
[1109] G. VOGELSANG-EASTWOOD, *op. cit.*, p. 280. Voir également *Id.*, *Die Kleider des Pharaos*, 1995, p. 33, fig. 49.

doute participer à l'élaboration des tissus et costumes décorés du royaume de Méroé. Peut-être décousus pour être réutilisés ou thésaurisés, ils n'ont laissé que peu de traces.

Une autre catégorie d'ornements regroupe tous les pompons indépendants, attachés le long de divers objets. Un spécimen unique, provenant de Djebel Adda, est composé de plumes noires retenues par un fil de coton [Pl. 66a][1110]. Trois autres exemples de Qoustoul et Qasr Ibrim, en fils de laine, décoraient vraisemblablement des harnais pour chevaux et dromadaires [Pl. 66b][1111].

Terminons cette section consacrée aux ornements rapportés par la mention de deux pièces attestant la pratique de l'appliqué. Celui-ci ne concerne pas la superposition de morceaux de tissu mais celle de petites pièces de cuir, apposées sur l'étoffe de façon à former un motif. Le premier objet est un fragment de harnachement pour cheval, peut-être une selle, composé d'un tissu en crin décoré de broderies en laine et de petits éléments en cuir cousus[1112]. Le deuxième est un sac de Qasr Ibrim, découvert dans le temple d'Isis[1113]. Réalisée en cuir doublé d'un tissu en lin, la surface du sac est ornée de broderies et d'appliqués en cuir dessinant une succession de motifs en forme de cartouches (?) [Pl. 66c].

L'étude des ornements rapportés nous a souvent amené à mentionner des objets de cuir. Le travail de cette matière, typique de la production artisanale kouchite, implique en effet fréquemment la construction d'un décor élaboré, incorporant lacets de cuir colorés, perles, ou même éléments métalliques. Formant sandales, vêtements, sacs et accessoires, les cuirs décorés prenaient entièrement part aux côtés du textile à la constitution du costume et à son langage ornemental.

5. Le développement des décors polychromes à l'époque post-méroïtique

Nous avons passé en revue toutes les principales techniques décoratives mises en œuvre sur les textiles méroïtiques, ainsi que leur répertoire iconographique. À travers nos

[1110] Fiche T13.
[1111] Fiches T276, 300, 898.
[1112] Fiche T203.
[1113] Fiche T546.

différentes observations, il fut possible de mettre en lumière un mouvement global affectant la production textile des périodes tardives, notamment de l'époque post-méroïtique : il s'agit du développement des décors polychromes. Celui-ci est appuyé par l'augmentation de l'usage des fibres de laine, qui absorbent et retiennent les teintures bien mieux que le coton. Les différentes innovations techniques entraînées par l'utilisation accrue de la laine et des teintures s'inscrivent en corolaire de l'évolution des goûts esthétiques. Jusqu'alors réservées à des motifs isolés sur un fond uni et souvent cantonnées aux bordures rayées des étoffes, les couleurs s'étendent à une plus large portion de la toile. Leur nombre augmente également, pour compter le rouge, le vert, le jaune, le violet et diverses teintes de brun.

Ce changement n'est ni soudain ni absolu. Plusieurs textiles de coton portent en effet des rayures en fibres de laine rouge ou jaune, documentant une période de transition et d'expérimentation[1114]. Les tisserands nubiens continuent également de fabriquer les tissus en coton bleu et blanc, typiques de l'époque méroïtique.

Plusieurs tuniques nubiennes voient la décoration traditionnelle des bandes de clavi s'enrichir de longues tresses de trames entrelacées bicolores. C'est le cas de 3 vêtements de Qoustoul et d'une pièce de Serra Est, où les tresses sont réalisées à l'aide de fils rouges et jaunes, rouges et verts ou bien verts et jaunes[1115]. Généralement, ces décors fonctionnent de pair avec des rayures en tapisserie rouge.

Dans la lignée des toiles décorées en aplat bleu, certains tissus font usage de vastes zones rouges. Nous en avons connaissance à Qoustoul, Qasr Ibrim et à Serra Est[1116], où fut découverte une couverture en bouclé rouge. Un autre tissu, sans doute employé comme linceul dans une tombe de Missiminia, est composé d'une nappe de fils jaunes et d'une de fils rouges afin de créer un subtil effet bicolore[1117].

Apparaissent également des étoffes au fond coloré et ornées de rayures aux tonalités contrastées. C'est notamment le cas de pièces rectangulaires réutilisées dans la nécropole de Qoustoul[1118]. Les fonds y sont souvent composés de fils bleus ou vert foncé, ou encore bruns, dans lesquels sont tissés des rayures rouges, jaunes et beiges [Pl. 52e].

[1114] W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013, p. 109.
[1115] Fiches T251, 253, 257, 615.
[1116] Fiches T228, 569, 606.
[1117] Fiche T869.
[1118] Fiches T205, 207, 221, 248, 273, 291, 234. Voir également 2 pièces similaires de Qasr Ibrim, fiche T570, ou bien l'exemple de Serra Est, fiche T646.

Ces décors de rayures se développent également de façon à couvrir l'ensemble de la toile en une succession de bandes polychromes de tailles variées. De nombreux exemplaires proviennent du cimetière post-méroïtique de Qoustoul, où les rayures se déclinent en rouge, vert, bleu et brun, aux côtés des couleurs plus rares que sont le jaune et le violet[1119]. D'autres spécimens furent découverts dans les tombes de Serra Est, Abka et Missiminia[1120]. Un textile inédit, mis au jour à Sahaba, présente sur un châle la combinaison en damier de rayures horizontales et verticales brunes, vertes et rouges[1121]. Un autre tissu de Missiminia illustre une composition colorée particulière, où les rayures orangées prennent place sur un fond jaune et les rouges sur un fond bleu[1122]. Le site de Kassinger Bahri, localisé en aval de la 4e cataracte, nous livra un exemple très bien conservé de ces tissus colorés[1123]. Recouvrant l'inhumation d'un homme en pagne et linceul, ce textile en armure toile face trame est composé d'une chaîne de fils bleus et d'une trame alternant les rayures bleues, blanches et rouges [Pl. 67a]. Enfin, le même principe visible sur les toiles rectangulaires employées comme linceul, est également attesté sur une fine ceinture en laine de Gabati[1124]. Celle-ci est ornée de rayures multicolores, brun foncé, brun clair, bleues et rouges, et de motifs en créneaux.

Une dernière catégorie de textiles à utiliser une polychromie étendue à l'ensemble de la pièce est celle des tapis ou des nattes épaisses. Nous en connaissons 4 spécimens, déposés dans des tombes de Djebel Adda, Serra Est et Gabati[1125] comme couche funéraire. En plus d'alterner des rayures multicolores de tailles variées, ces tissus intègrent également des fils de trames supplémentaires, bouclés, de gros calibre ou bien entrelacés. Ces épaisses toiles composites sont le support de décors élaborés, enrichis de tirets, filets et motifs cruciformes, en un éventail de couleurs rouges, bleues, brunes, jaunes et vertes [Pl. 67b].

Tous ces textiles proposent des mélanges et des variations colorées de techniques décoratives connues précédemment. Le début de la période post-méroïtique voit de plus l'introduction d'une nouvelle méthode, celle du *broché*. Ce terme désigne un « effet de dessin formé par une trame qui limite son emploi à la largeur des motifs qu'elle

[1119] Fiches T200, 250, 272, 292, 259, 279.
[1120] Fiches T607, 641, 866.
[1121] Fiche T635.
[1122] Fiche T870.
[1123] Fiche T792.
[1124] Fiche T759.
[1125] Fiches T21 (Djebel Adda), 645 (Serra Est), 764, 766 (Gabati).

produit »[1126]. Les fils de trame colorés sont des fils lancés supplémentaires, toujours perpendiculaires à la chaîne, et qui dessinent en flotté de petits tirets horizontaux dont la multiplication forme des motifs stylisés et géométriques. L'exemple le plus ancien de tissus brochés au Soudan provient du site de Qasr Ibrim et est daté du début de la période post-méroïtique[1127]. Le fond de toile en coton, de couleur naturelle, est décoré par l'insertion de fils brochés en laine verte, rouge et jaune. Ils y forment un décor géométrique composé d'une succession de rayures horizontales. Chacune d'elles est dessinée par superposition de petits tirets, bâtissant une frise de hachures verticales [Pl. 68a-b]. Ce décor « en palissade » représente pour Nettie Adams une innovation nubienne, caractéristique des transitions techniques de la période ballanéenne[1128]. Sur ce tissu spécifique, il est complété de parallélépipèdes en tapisserie et de tresses entrelacées. À Qasr Ibrim, on le retrouve parfois au milieu de motifs en tapisserie bleue, ou bien formant de complexes bandes de motifs géométriques cruciformes, de hachures, de lignes et de chevrons[1129]. L'utilisation du broché est aussi attestée sur 2 textiles des tombes royales de Qoustoul, où des fils clairs dessinent un décor géométrique sur un fond de couleur foncée, ou bien un semis de motifs cruciformes polychromes sur un fond beige[1130].

Cette méthode décorative semble s'établir davantage par la suite, et nous est connue par 3 autres lots de fragments provenant des niveaux médiévaux de Qasr Ibrim (VIIe – Xe siècles ap. J.-C.)[1131]. Les toiles de fond, toutes en coton beige, sont ornées de plusieurs groupes de motifs géométriques assemblés en petits tableaux ou en frise. On y observe des damiers, des croix et des résilles de losanges, tracés de couleurs vives aux tons bleus, rouges, verts, orange et jaunes [Pl. 68c].

La technique du broché demeure rare dans l'ensemble du corpus de l'antiquité tardive, mais elle est toutefois bien documentée par plusieurs pièces égyptiennes en lin, décorées d'un semis de motifs géométriques et parfois de petites figures en laine colorée. Difficile à dater, la plupart de ces tissus sont attribués aux périodes byzantines et médiévales, et identifiés comme nappe ou linge de lit[1132].

[1126] *Vocabulaire Français*, CIETA, Lyon, édition de 1997.
[1127] Fiche T415.
[1128] W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013, p. 109.
[1129] Fiches T330, 360.
[1130] Fiches T296, 298.
[1131] Fiches T466, 472, 473.
[1132] Voir par exemple A. STAUFFER, *Textiles d'Égypte de la collection Bouvier*, 1991, n°115, p. 221. ; M.-C. BRUWIER, *Égyptiennes. Étoffes coptes du Nil*, 1997, n°101-102, p. 215-218. ; *Au fil du Nil : couleurs de l'Égypte chrétienne*, 2001, n°21, p. 48. ; A. LORQUIN, *Étoffes égyptiennes*, 1999, n°5, p. 38-39.

Les décors polychromes se développent de manière substantielle durant la période post-méroïtique : les couleurs, aux teintes plus nombreuses, recouvrent l'ensemble des étoffes, en aplat, en bandes multicolores ou bien sous forme de motifs en broché. Pour conclure, il convient aussi d'évoquer la présence, dans les tombes de cette époque, de plusieurs tissus manifestement importés et mettant en scène de riches décors multicolores. Il s'agit de tapis bouclés, présentant des frises d'arches et de motifs végétaux ainsi que des champs centraux géométriques, déclinés en rouge, bleu, vert, orange, jaune et rose[1133]. À ceux-là s'ajoutent les 3 fragments en taqueté façonné, dont 2 d'entre eux portent des rayures et des damiers bleus, verts, rouges et jaunes[1134]. Ces tissus coûteux, associés au matériel funéraire de tombes élitaires à Ballana, Qoustoul, Qasr Ibrim, Serra Est et Bouhen, ont sans doute participé à influencer les tisserands locaux et développer le goût des décors polychromes.

C. Tanins et teintures dans le royaume de Méroé

Ce dernier aspect des méthodes décoratives, concentré sur l'évolution vers la polychromie, nous amène tout naturellement à considérer la mise en couleurs des étoffes méroïtiques. Bien que cette étape puisse être considérée comme appartenant à l'ornementation des textiles, l'art de la teinture nous a paru assez éloigné de celui du tissage pour justifier sa propre section. Il représente en effet une branche relativement indépendante de la production textile générale, nécessitant un répertoire complètement différent de matières premières, de procédés techniques et de connaissances[1135].

Les travaux récents dans les *praesidia* du désert oriental égyptien, notamment à Maximianon, Krokodilô et Dydimoi, ont permis d'effectuer une série d'analyses visant à l'identification des colorants utilisés pour la teintures des fibres textiles[1136]. Ce programme de recherche, sous la direction de Dominique Cardon, a réussi à mettre en évidence le degré de sophistication et de diversification des techniques employées pendant l'Antiquité

[1133] Fiches T202, 208, 247, 288, 565, 603, 919.
[1134] Fiches T179, 222, 469.
[1135] J.P. WILD, *Textiles in Archaeology*, 1988, p. 59.
[1136] Voir par exemple D. CARDON, « Haillons précieux. Développement du tissage et de la teinturerie en Égypte romaine d'après de récentes découvertes de textiles archéologiques », *in* B. MATHIEU, D. MEEKS et M. WISA (éds.), *L'apport de l'Égypte à l'histoire des techniques*, 2006, p. 45-62. ; D. CARDON *et al.*, « Aperçus sur l'art de la teinture en Égypte romaine : analyses de colorants des textiles des *praesidia* du désert Oriental », *in Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive*, 2004, p. 101-111. ; D. CARDON *et al.*, "Dye Analyses of Selected Textiles from Maximianon, Krokodilô and Didymoi (Egypt)", *in Purpureae Vestes I*, 2004, p. 145-154.

tardive. D'autres projets se sont également penchés sur la constitution des teintures des tissus « coptes » conservés dans les collections muséales[1137]. L'étude des textiles archéologiques, grâce à l'intervention de méthodes scientifiques telles que la chromatographie liquide haute performance (CLHP), permet ainsi d'apporter un nouvel éclairage sur les recettes tinctoriales énoncées dans les fameux papyri alchimiques de Leyde et de Stockholm[1138].

L'avancement des recherches textiles au Soudan et en Nubie ne permet guère une telle précision. À ce jour, seuls 2 ensembles textiles ont pu bénéficier d'analyses en laboratoire visant à l'identification des colorants. De plus grande ampleur, le premier programme se concentra sur un échantillonnage des tissus de Qoustoul et de Ballana, en périphérie à leur exposition de 1979[1139]. Les techniques alors disponibles ne permirent pas un examen aussi détaillé que la CLHP moderne, mais les données recueillies, si rare dans notre corpus, sont néanmoins très précieuses. Le deuxième lot textile est celui découvert plus récemment dans le cimetière post-méroïtique de Kassinger Bahri, en aval de la 4e cataracte[1140]. Les sources nous paraissent numériquement trop limitées pour pouvoir construire une véritable réflexion autour du thème de la teinture dans le monde méroïtique. Tout au plus nous permettent-elles d'en bâtir les bases, à partir de quelques observations. Le futur des recherches textiles au Soudan et en Nubie bénéficierait à notre avis de l'élaboration d'un projet d'envergure centré sur cette question. Ainsi seulement pourrons-nous documenter ce domaine quasi inconnu de la production artisanale de Méroé.

Malgré ce handicap, que pouvons-nous dire de la mise en couleurs des textiles méroïtiques ?

1. Les couleurs attestées

Une grande variété de couleurs est attestée sur les étoffes méroïtiques et surtout post-méroïtiques. Environ 40% de notre corpus textile mentionnent d'une façon ou d'une

[1137] Voir par exemple M. TROJANOWICZ *et al.*, "Chromatographic Investigation of dyes Extracted from Coptic Textiles from the National Museum in Warsaw", *Studies in Conservation* 49.2, 2004, p. 115-130. ; J. WOUTERS, "Red and Purple Dyes in roman and "Coptic" Egypt", *in* A. DE MOOR et C. FLUCK (éds.), *Clothing the house*, 2010, p. 182-185.

[1138] R. HALLEUX, *Les Alchimistes grecs I. Papyrus de Leyde. Papyrus de Stockholm. Fragments de recettes*, Paris, 1981.

[1139] *Ancient Textiles of Nubia*, 1979, p. 52-53. Étude réalisée par L. Masschelein-Kleiner et L.R.J. Maes, à l'Institut Royal du Patrimoine Artistique de Bruxelles.

[1140] C.-H. FISHER, "Analysis of Dyestuffs from the Textiles of a Post-Meroitic Burial", *GAMAR* 5, 2007, p. 124-128. Étude réalisée par Christian-Herbert Fisher, à l'Hahn-Maitner-Institut de Berlin.

autre l'usage de la teinture. Le bleu, de loin la couleur la plus représentée, apparaît à 277 reprises. Viennent ensuite le rouge (138 occurrences), le jaune (93 occurrences), le vert ou vert-bleu (66 occurrences), le violet (37 occurrences), puis l'orange (18 occurrences) et le rose (4 occurrences). À ces couleurs franches viennent s'ajouter les multiples teintes de bruns, dérivant de différents tanins. L'identification de ces coloris, outre subjective, est compliquée par l'oxydation et la contamination subies par les étoffes au cours de leur enfouissement. Le bleu clair notamment a souvent pu virer au vert, ou le violet à une teinte rouge brunâtre[1141]. Le milieu funéraire a également grandement modifié la couleur naturelle des fibres. Si la grande majorité des textiles de notre corpus est aujourd'hui d'une couleur brun clair, rousse ou beige, il est probable que les fibres d'origine aient souvent été blanches. C'est notamment le cas pour le coton, dont les tisserands semblent avoir apprécié la blancheur. Les nombreux fragments de Qasr Ibrim, qui proviennent d'un contexte urbain plutôt que funéraire, présentent en effet des fibres de coton parfaitement blanches, fournissant un beau contraste aux motifs bleus.

Les combinaisons de couleurs les plus répandues, nous l'avons vu, sont le blanc et le bleu ou bien les camaïeux de bleus, clairs et foncés. On note également l'alliance commune du rouge au jaune, et du bleu au violet. Certaines teintes, comme le rose, l'orange et le vert foncé, ne sont attestées que sur des pièces textiles manifestement importées. Associées à ces couleurs rarement représentées dans le corpus méroïtiques, ces étoffes montrent d'autres caractéristiques techniques étrangères, comme le filage en Z ou les boucles coupées. Ce sont notamment le cas des tapis polychromes placés dans certaines tombes post-méroïtiques prestigieuses[1142].
Que nous révèlent les analyses des matières premières locales utilisées pour la teinture ?

- Bruns [Pl. 69]: parmi les différentes teintes de bruns, il est impossible de distinguer à l'œil nu celles qui sont le fruit d'une teinture spécifique brune de celles qui, laissées naturelles, auraient par la suite subi oxydation et salissures. Les analyses effectuées sur les étoffes de Qoustoul et Ballana documentent l'usage de plantes à tanins de type gallotanins. Ce composant coloré y est généralement associé à un mordant ferreux pour la teinture d'étoffes brunes, claires ou foncées, ou bien beiges, selon la composition et la concentration des teintures. Les gallotanins apparaissent sur 2 textiles de lin datés de la

[1141] Voir par exemple fiches T468 et 793.
[1142] Fiches T202, 208, 247, 656, 603, 919. *Ancient Textiles from Nubia*, 1979, p.37. La composition de ces colorants fut étudiée et publiée dans le catalogue de l'exposition, *Ibid.*, p. 52, *passim*.

période méroïtique, ainsi que sur 11 toiles de laines – linceuls, tuniques et manteaux – de l'époque post-méroïtique[1143]. Ils peuvent aussi être mélangés à d'autres colorants, comme l'indigotine et la purpurine, pour créer des teintes de vert, de bleu et de rouge. Dans ce cas, le tanin agit comme un mordant, préparant les fibres à mieux recevoir et fixer la teinture, tout en amplifiant les couleurs grâce à leur propre pigmentation[1144]. Les gallotanins appartiennent à une catégorie de colorants appelées « hydrolysables », qui sont contenus dans une foule de plantes différentes. Pour l'espace nilotique ancien, l'une des sources probables est l'acacia (*Acacia nilotica* L.), dont les gousses peuvent contenir jusqu'à 37% de ce type de tanin[1145]. Bien connues pour leurs qualités médicinales astringentes, ces gousses furent utilisées pour la teinture dès la XVIIIe dynastie. Natif du Soudan et d'Égypte, cet arbre épineux est bien documenté pendant la période méroïtique, comme pourvoyeur de bois et de gomme arabique. Il figure d'ailleurs parmi les échantillonnages archéobotaniques de Kawa et Nauri[1146].

Deux textiles tardifs découverts dans les tombes de Kassinger Bahri attestent d'une autre technique. D'après C.-H. Fisher, les fonds de toiles de couleur brun-jaune n'auraient pas été teints dans des bains de solution colorante, mais plutôt recouverts de pigments inorganiques comme de l'ocre[1147]. Souvent mélangé à un autre medium, comme l'argile, l'oxyde ferreux contenu dans ce pigment imprègne les fibres textiles, selon une méthode à la fois simple et ancestrale[1148].

- Bleus [Pl. 72-73]: les différentes teintes de bleu représentent 29% de notre corpus textile global, et 67% de toutes les occurrences de teintures. Les colorants bleus occupaient donc à n'en pas douter une place considérable, aussi bien dans la pratique experte des teinturiers que dans la culture et les goûts esthétiques de la population méroïtique. Comparativement à ce large assemblage, les analyses effectuées sur cette couleur sont restreintes et ne concernent que 7 spécimens textiles, tous en laine. Malheureusement aucun des tissus de coton ornés de motifs en tapisserie bleue, si caractéristiques de la production méroïtique, ne fut examiné. Dans tous les cas, la présence du colorant

[1143] Fiches T155, 158, 185, 195, 210, 216, 236, 241, 243, 248, 257, 273, 277.
[1144] D. CARDON, *Le monde des teintures naturelles*, 2003, p. 43, 311.
[1145] *Ibid.*, p. 355-356.
[1146] D.Q. FULLER, "Early Kushite Agriculture: Archaeobotanical Evidence from Kawa", *SudNub* 8, 2004, p. 71. ; D.Q. FULLER et D.N. EDWARDS, "Medieval Plant Economy in Middle Nubia: Preliminary Archaeobotanical Evidence from Nauri", *SudNub* 5, 2001, p. 99.
[1147] C.-H. FISHER, "Analysis of Dyestuffs from the Textiles of a Post-Meroitic Burial", *GAMAR* 5, 2007, 124-128.
[1148] G. VOGELSANG-EASTWOOD, "Textiles", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, 2000, p. 278-279.

indigotine fût mise en évidence, généralement mélangé à d'autres composants issus de la gaude ou de la garance[1149]. Un seul exemple documente l'usage de l'indigotine pure, pour la teinture d'une couverture rayée de Kassinger Bahri[1150]. La composition des recettes de teinture et les différentes proportions de colorants mènent à une variété de tonalités, du bleu-noir au violet, en passant par le vert et toutes les teintes de bleu. L'indigotine est une substance tinctoriale synthétisée à partir de diverses plantes, qu'il est aujourd'hui impossible d'identifier à partir des seuls textiles archéologiques. Considérant l'importance du bleu pour l'époque méroïtique, nous reviendrons sur cette question par la suite.

- Rouges [Pl. 70a-b] : sur les 138 occurrences de teinture rouge recensées, seulement 2 spécimens correspondent à des fibres de coton. Il s'agit de broderies discrètes sur le pagne/culotte de Djebel Adda, et d'un motif en damier rouge et blanc sur une miniature de Qasr Ibrim[1151]. Toutes les autres enregistrent des fibres de laine teintées en rouge dans la masse, pour la réalisation de rayures ou de motifs type *gammadae*, sur des fonds de toile en coton ou en laine. Les analyses réalisées sur le matériel de Qoustoul et Ballana rapportent la présence en grande quantité du colorant purpurine, ainsi que celle plus limitée de l'alizarine[1152]. Ces deux composantes constituent les teintures à base de garances, vaste famille botanique définie par la présence des colorants rouges dans l'écorce ou les racines (Rubiacées)[1153]. La purpurine donne une couleur rouge violacée, alors que l'alizarine crée des tonalités plus orangées. Une couverture de Kassinger Bahri montre une série de larges rayures rouges dans lesquelles dominent, comme sur la majorité des textiles anciens, le colorant alizarine[1154]. Au contraire, la prépondérance de la purpurine sur tous les exemplaires nubiens analysés semble indiquer l'usage d'une autre plante que la garance traditionnelle des teinturiers (*Rubia tinctorum* L.), peut-être une espèce de garance sauvage telle que la *Rubia peregrina* L. Aujourd'hui disparue de la vallée du Nil, cette plante est caractérisée par la haute concentration de purpurine dans ces racines[1155]. Était-elle cultivée en Nubie ou bien faisait-elle l'objet d'échanges ? Une autre explication pourrait supposer l'invention par les tisserands antiques d'un procédé permettant l'extraction de ce colorant

[1149] Fiches T170, 181, 216, 221, 290, 792, 793.
[1150] C.-H. FISHER, *op. cit*. p. 127.
[1151] Fiches T2, 515.
[1152] *Ancient Nubian Textiles*, 1979, p. 52. Une garance où domine la purpurine fut également utilisée pour la teinture en violet, mélangée à de l'indigo. C.-H. FISHER, *op. cit*., p. 126.
[1153] D. CARDON, *Le monde des teintures naturelles*, 2003, p. 97.
[1154] Fiche T792, C.-H. FISHER, *op. cit*., p. 127.
[1155] *Ancient Nubian Textiles*, 1979, p. 52. ; D. CARDON, *op. cit*., p. 97, 111. ; D. CARDON *et al.*, « Aperçus sur l'art de la teinture en Égypte romaine : analyses de colorants des textiles des *praesidia* du désert Oriental », *in Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive*, 2004, p. 106.

spécifique. Outre ces questions d'ordre technique, l'identification au Soudan de cette catégorie particulière de teinture présente le grand intérêt d'inscrire la production méroïtique tardive dans un savoir-faire commun aux teinturiers du bassin méditerranéen. Cette même garance, baptisée « type P » par Dominique Cardon, est en effet attestée à Maximianon, Krokodilô, et Didymoi en Égypte, ainsi qu'à Masada et En Rahel au Moyen-Orient, puis plus tard sur certains textiles « coptes »[1156]. Les teinturiers de Nubie participent de cette tradition artisanale, développée au fil des siècles sur une vaste zone géographique. De nouvelles analyses, notamment sur des spécimens plus anciens, permettraient de préciser cette tendance.

Nous ne pouvons conclure cette partie dédiée à la couleur rouge sans mentionner le sorgho. Bien qu'aucune analyse ne soit venue documenter son usage, il nous a paru intéressant d'indiquer l'importante exploitation tinctoriale de cette plante en Afrique[1157]. Sans mordant, la couleur obtenue est un rouge foncé résistant, toujours employé au Soudan moderne pour la teinture des cuirs et du coton. Mélangé à du natron ou à des mordants de fer, on obtient du noir. Considérant le rôle primordial du sorgho dans la culture méroïtique, aussi bien agricole, alimentaire que symbolique, on peut se demander si les artisans locaux avaient découvert ses propriétés colorantes.

- Jaunes [Pl. 70b] : malgré les 93 spécimens décorés de motifs jaunes, principalement des rayures ou des lignes de trames entrelacées, le colorant utilisé par les méroïtes demeure mystérieux. Cette couleur est uniquement attestée sur des fibres de laine mais, à la différence des textiles égyptiens contemporains, ne semble pas teinte à partir de la gaude. Cette plante (*Reseda luteola* L.), dont est extrait le colorant luteoline, est en revanche présente sur les tapis importés découverts en Nubie, sur lesquels, mélangée à de l'indigo, de la garance et du fer, elle participe à des teintures vertes ou bleues[1158]. La composition chimique des teintures jaunes de Qoustoul n'est pas élucidée. Différents d'autres plantes à flavonoïdes ou de la carthame, traditionnellement utilisées pour les teintures jaunes, les colorants nubiens semblent plus proches de l'*orlean* (bixine du rocou), issue des graines de l'arbre *Bixa orellana* L. Les tonalités orangées exhibées par nos spécimens textiles correspondraient au composant coloré carotenoid présent dans cette teinture[1159]. L'archéobotanie ne nous renseigne pas davantage, puisque les premières traces de

[1156] *Ibid.*, p. 105. ; Z. KOREN, "Analysis of the Masada Textiles Dyes", *in* J. AVIRAM, G. FOERSTER, et E. NETZER (éds.), *The Yigael Excavations 1963-1964: Final Reports, Masada* 4, 1994, p. 257-264.
[1157] D. CARDON, *Le monde des teintures naturelles*, 2003, p. 207-208.
[1158] Fiches T202, 208, 216, 247. *Ancient Textiles from Nubia*, 1979, p. 52.
[1159] *Ancient Textiles from Nubia*, 1979, p. 52.

carthame des teinturiers n'apparaissent que plus tardivement, à Nauri, durant la période médiévale[1160].

- Verts [Pl. 70c]: la couleur verte est difficile à identifier avec certitude dans notre corpus, puisque le nombre d'occurrences correspond à des teintures bleues ayant viré au vert avec le temps. C'est le cas de la quasi-totalité des tissus en coton décorés d'éléments « verts » en tapisserie[1161], où cette teinte bleu-vert découle du bleu clair original présent dans les compositions tricolores bleu foncé, bleu clair et blanc. Un spécimen de Ballana, dont la teinture fut analysée, montre que l'indigo y était mélangé à de la gaude, expliquant sans doute le jaunissement de la couleur. Ce même mélange est attesté sur des fibres de laine lors des périodes plus tardives, où il peut également être adjoint de garance (purpurine) et de fer pour intensifier sa couleur[1162].

- Violets [Pl. 70d]: parmi toutes les couleurs développées pour la teinturerie, le pourpre en est certainement la plus prestigieuse. Le véritable colorant pourpre, créant des teintes du violet-rouge au bleu-violet, est issu des glandes hypobranchiales de coquillages marins (murex ou pourpres). Les quantités faramineuses de coquillages nécessaires à l'extraction du pourpre expliquent sa rareté et son prix très élevé. Il atteint une extrême popularité dans le monde romain, où il devient selon le mot de Pline une « folle passion »[1163]. Dans l'espace méroïtique, cette teinture luxueuse n'est attestée que sur 2 capes romaines en sergé de laine, ornées de rayures violettes et datées du Ier siècle de notre ère. Ces étoffes, déjà remises à neuf plusieurs fois, furent envoyées de quelque façon en Nubie pour y être encore réutilisées et rapiécées[1164].

Les 35 autres occurrences de violet ne sont pas teintes à partir de colorants animaux, mais grâce à une imitation à base de plantes. Ces recettes, spécialités des teinturiers égyptiens, ont permis la démocratisation et le développement de la couleur violette sur les vêtements de tous[1165]. Au Soudan et en Nubie, des tissus à décor violet apparaissent à la période tardive sur les sites de Djebel Adda, Qasr Ibrim, Serra Est,

---

[1160] D.Q. FULLER et D.N. EDWARDS, "Medieval Plant Economy in Middle Nubia: Preliminary Archaeobotanical Evidence from Nauri", *SudNub* 5, 2001, p. 99. Notons toutefois que cette plante est attestée à Jarma, dans le Fezzan Libyen, à partir de la période 500-750 de notre ère, R.E. PELLING, , "Garamantian Agriculture and its significance in a Wider North African Context: The evidence of the Plant Remains from the Fazzan Project", *Journal of North African Studie*s 10.3-4, 2005, p. 400.
[1161] Fiches T12, 25, 31 (Djebel Adda), 53 (Karanog), 165, 169 (Ballana), 421, 459, 468 (Qasr Ibrim), et 662, 664, 668 (Aksha).
[1162] Fiches T216, 221 (Qoustoul).
[1163] D. CARDON, *Le monde des teintures naturelles*, 2003, p. 422-445.
[1164] Fiches T163 (Ballana) et 527 (Qasr Ibrim).
[1165] D. CARDON, *op. cit*., p. 443.

Debeira, Sahaba, Aksha, Kassinger Bahri, et surtout à Qoustoul[1166]. À l'exception d'une toile de lin, tous les motifs violets de notre corpus sont réalisés en fils de laine, sur des tissus majoritairement de la même fibre. Ils dessinent rayures, *clavi* et *gammadae*, sur le fond beige de tuniques ou de manteaux rectangulaires. En cela, l'utilisation du violet correspond à l'ensemble de la production textile méditerranéenne. Plusieurs fragments montrent une couleur violette à forts reflets rouges, suggérant l'usage de colorants issus de la garance [Pl. 70d]. Cette première impression est confirmée par 2 analyses opérées sur des tissus de Qoustoul, qui montrent l'emploi d'une teinture à base de purpurine, additionnée de fer et de tanins (gallotanins)[1167]. Le linceul de Kassinger Bahri quant à lui témoigne d'un mélange d'indigo et de garance (purpurine, pseudo-purpurine et alizarine) à part égale[1168]. L'importance de la garance, et particulièrement de celle privilégiant le colorant rouge-violacé de la purpurine, est encore une fois manifeste.

2. Les procédés de teinture

D'un point de vue technique, nous ne connaissons aucune installation clairement dédiée à la teinturerie. Ces espaces sont théoriquement définis par la présence combinée de vestiges de colorants et d'autres substances, de structures propices au stockage et à l'écoulement des liquides, de foyers, ainsi que de matériel de broyage, de filage et de tissage[1169]. De tels ensembles, rares, sont par exemple réunis à Athribis et bien sûr à Pompéi[1170], où ils sont caractéristiques de véritables ateliers et d'une activité industrielle. Au Soudan, il est probable que les différentes étapes de teinture se soient déroulées dans des zones domestiques multi-usages, telles que les cours à ciel ouvert où prenaient place nombre de tâches quotidiennes. En l'absence de traces archéologiques, seuls les tissus nous permettent donc d'appréhender l'art de la teinture.

[1166] Fiches T19, 558 (Djebel Adda), 175, 190, 201, 209, 210, 212, 219, 224, 225, 227, 229, 240, 241, 242, 246, 255, 259, 261, 262, 284, 286 (Qoustoul), 456, 557 (Qasr Ibrim), 579, 580, 287, 619 (Serra), 629 (Debeira), 636 (Sahaba), 647, 667 (Aksha), 793 (Kassinger Bahri).
[1167] Fiches T241, 255.
[1168] Fiche T793. C.-H. FISHER, *op. cit.*, p. 126.
[1169] M.E. ALBERTI, "Washing and Dying Installations of the Ancient Mediterranean: towards a Definition from Roman Times back to Minoan Crete", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 59-63.
[1170] W.M.F. PETRIE, *Athribis*, *BSAE* XIV, 1908, II, pl. XIV, XXXVa. ; P. BORGARD et M.-P. PUYBARET, « Le travail de la laine au début de l'Empire : l'apport du modèle pompéien. Quels artisans ? Quels équipements ? Quelles techniques ? », *in Purpureae Vestes I*, 2004, p. 47-59.

Leur observation permet d'identifier le moment de la production textile où interviennent les bains de teinture[1171]. Cela dépend des caractéristiques physiques des matériaux, mais aussi de l'effet esthétique recherché. Sur les tissus de coton méroïtiques, les fils teints sont colorés de manière homogène à l'extérieur, mais rarement en leur cœur. En plusieurs endroits, l'usure des toiles montre souvent les fibres laissées blanches à l'intérieur des fils [Pl. 71a]. Elles indiquent clairement la teinture des fils destinés aux décors, après filage et avant tissage. C'est la teinture « en fil », uniformément observée sur tous les fragments de textiles en coton qu'il nous a été donnée d'étudier, notamment sur ceux teints en bleu. Cette méthode s'inscrit dans la continuité des habitudes artisanales pharaoniques, qui procédaient aussi généralement à la teinture du lin « en fil ». Nettie Adams rapporte 3 exceptions à cette pratique, sous la forme de grands « rideaux » de coton découverts dans le temple d'Isis de Qasr Ibrim et vraisemblablement teintés en bleu après le tissage (teinture « en pièce »)[1172]. Au contraire, les fibres de laine se prêtent davantage à la teinture dans la masse, ou « en toison », visant à plonger les fibres même dans les bains de colorants, avant leur assemblage en fils. Cette technique permet d'assurer une teinture uniforme, particulièrement souhaitée dans le cas des mélanges de colorants, comme pour le violet par exemple[1173]. Largement pratiquée dans le monde méditerranéen antique, la teinture en toison des fibres de laine est aussi observée sur les textiles nubiens [Pl. 71b].

Les procédés de teinture dépendent en grande partie des qualités chimiques des colorants et des fibres qui les reçoivent. À chaque catégorie botanique de plantes correspond un mode d'extraction spécifique, appelant des techniques tinctoriales variées. Devant tant d'incertitudes concernant les colorants utilisés au Soudan et en Nubie, nous n'en présenterons ici que les principes généraux[1174]. La méthode la plus simple, ou « teinture directe », consiste à l'obtention d'un bain de teinture en faisant bouillir ou macérer des plantes, puis en y plongeant directement les fibres. Celle-ci est réservée aux colorants capables de former une liaison chimique avec la fibre, sans l'action d'un mordant, comme par exemple certains tanins. Quelques colorants insolubles dans leur état coloré, au premier rang desquels l'indigo, nécessitent quant à eux d'être dissous dans une solution alcaline leur permettant d'imprégner les fibres. Ce sont les colorants et les

[1171] D. CARDON, *op. cit.*, p. 15-18.
[1172] Fiche T540. N. K. ADAMS, "Textile Remains from a Late Temple in Egyptian Nubia", *Ars Textrina* 8, 1987, p. 87.
[1173] D. CARDON, *op. cit.*, p. 15.
[1174] *Ibid.*, p. 12-14. Le lecteur trouvera dans cet ouvrage une description détaillée des différentes réactions chimiques que nous ne décrirons pas ici, ainsi qu'un panorama approfondi de toutes les techniques appliquées à chaque type de plantes et animaux tinctoriaux.

teintures « en cuve », souvent placés dans des jarres de céramique et n'ayant pas besoin de chauffe. La troisième technique concerne toutes les substances colorées exigeant l'action liante d'un mordant pour se fixer sur les fibres. Les sels métalliques - le fer dans l'espace soudanais - sont particulièrement efficaces en ce domaine. Généralement, le mordançage est obtenu lors d'un premier bain, chauffé à 90° pendant environ 1 heure, qui prépare la fibre à recevoir les colorants des bains de teinture suivants. Dans le cas des mordants de fer, couramment à base de sulfate ou d'acétate de fer facilement récoltables, le mordant réagit avec les substances tinctoriales pour créer des tonalités colorées plus foncées[1175]. La multiplication des bains de teinture permet ensuite de combiner divers colorants et d'accroître la saturation des couleurs.

3. Les tissus méroïtiques : un monde en bleu et blanc

L'étude des teintures méroïtiques ne saurait être complète sans revenir sur la couleur bleu. Celle-ci incarne plus que toute autre la production des premiers siècles de notre ère et continue d'être utilisée de manière exclusive pour les tissus de style « kouchite » jusqu'à la fin de la période ballanéenne. Penser à un textile méroïtique, c'est d'abord imaginer une étoffe de coton décorée de motifs bleus.

Sur les 277 pièces de notre corpus ornées de bleu, 173 sont des tissus de coton. Des fils bleus sont employés pour la confection de broderies, de motifs en tapisserie ou bien d'ourlets passepoils marqués d'un double cordonnet. Cette couleur fut également sélectionnée pour un appliqué de tissu cousu sur un tablier ornemental, où elle s'assortit à celle des broderies[1176]. Le bleu est enfin utilisé en aplat, pour le tissage de toiles en armure trame entièrement colorées d'un bleu foncé profond [Pl. 72][1177]. Les textiles de laine font aussi usage de cette teinte, en aplat ou bien pour des rayures et des motifs en *gammadae* décorant les tuniques et les manteaux rectangulaires. Provenant de Qasr Ibrim, 3 fragments en lin portent aussi des décors bleus : il s'agit de 2 pièces d'ameublement, peut-être associées à un contexte rituel, et d'un tissu daté de l'époque napatéenne[1178]. L'ensemble de

[1175] *Ibid*., p. 43-46.
[1176] Fiche T239 (Qasr Ibrim).
[1177] Fiches T21, 41, 42, 63 (Karanog), 310, 526, 539, 566 (Qasr Ibrim), 683 (Saï), 745 (Méroé). Des toiles bleues sont aussi réalisées en laine : fiches T119 (Emir Abdallah), 184, 198, 223, 290 (Qoustoul). 646 (Serra Est), 812 (Serra), 829 (Akasha), 860 (Gammai).
[1178] Fiches T485, 423, 458.

la documentation témoigne de l'omniprésence de cette couleur, sur les costumes, les contenants, les tissus d'ameublement (séculiers comme religieux), et même sur les harnachements d'animaux. Son usage vestimentaire est de surcroît illustré par une statue-*ba*, découverte dans les cimetières 3 et 4 de Djebel Adda, montrant un personnage féminin vêtu d'une jupe longue bleue, bordée d'une rayure blanche[1179]. Particulièrement sensibles dans les corpus de Karanog et de Qasr Ibrim, les tissus bleus pénètrent chaque aspect de l'environnement textile des royaumes de Méroé.

Ces très nombreuses étoffes nous sont souvent parvenues endommagées par leurs conditions d'enfouissement. Les bleus se sont ainsi dégradés pour adopter une teinte légèrement verdâtre. Le blanc du coton naturel s'est aussi transformé en un brun miel ou roux [Pl. 72b], atténuant fortement la vivacité des décors originaux. Quelques fragments exceptionnellement bien préservés, à Saï ou Qasr Ibrim, ont toutefois conservés leurs coloris. Le banc cassé des toiles de fond offre un contraste des plus plaisants aux bleus vifs des décors, jouant sur l'alternance de tonalités claires ou foncées. D'autres exemples utilisent aussi un fond bleu sur lequel s'enlèvent des motifs blancs. Plusieurs ornements en tapisserie accentuent ce jeu coloré, en bordant les dessins d'un filet blanc ou bleu foncé [Pl. 73b].

Ces centaines de tissus au camaïeu indigo dépeignent un monde en bleu et blanc, où les ornements textiles se détachent ostensiblement de leur environnement, aux teintes brunes et beiges des peaux, de la terre et du bâti. Sur les corps, le bleu des vêtements s'assortit avec celui des bijoux et des amulettes en faïence. Sans doute réservé à une population relativement aisée, les tissus colorés de bleu répondent alors en lointain écho aux édifices religieux peints en couleurs vives, où domine un bleu chatoyant sur les murs et les statues de béliers[1180].

Nous l'avons mentionné, les rares tests effectués sur des échantillons de fibres teintes en bleu montrent la présence du colorant indigotine, généralement associé à des composants issus de la garance, comme la purpurine et la pseudopurpurine[1181]. La gaude n'est attestée que dans les tissus importés, notamment sur les tapis polychromes[1182]. Dans les deux cas, les fragments analysés sont des étoffes de laine appartenant clairement à la

[1179] R. HUBER et D.N. EDWARDS, "Gebel Adda cemeteries 3 and 4 (1963-1964)", *SudNub* 16, 2012, pl. 6, p. 83.
[1180] Voir par exemple le kiosk de Dangeil et les statues d'Amon-bélier de Dangeil, el-Hassa ou encore Mouweis. J.R. ANDERSON et SALAH MOHAMED AHMED, « Dangeil 2012 : Sacred Ram – Avatar of the God Amun », *SudNub* 17, 2013, p. 70-77.
[1181] Fiche T793.
[1182] Voir par exemple fiche T247.

période tardive. Nous ne disposons malheureusement d'aucune étude pouvant éclairer la composition des teintures bleues des trois premiers siècles de notre ère[1183].

La popularité de cette couleur sur les tissus du royaume méroïtique, de surcroît en coton de culture locale, signifie sans aucun doute la production sur place de plantes et de teintures à l'indigo. À travers le monde, la découverte des propriétés tinctoriales de ces plantes à indigotine témoigne de la grande connaissance des populations pour leurs ressources naturelles. La mise au point des procédés nécessaires à leur transformation illustre également l'expertise des teinturiers anciens. En effet, à la différence des autres teintures, la matière colorante indigo n'existe pas en tant que telle dans les plantes. Elle se forme à la suite d'un processus chimique, qui décompose des substances présentes dans la plante (indican et isatan) en une autre substance incolore appelée indoxyle. En présence de l'oxygène de l'air, ces molécules se rassemblent et constituent le colorant bleu. En pratique, cela consiste à faire macérer et fermenter des feuilles de plantes à indigotine dans un bain d'eau chaude, auquel on ajoute des cendres ou de la chaux pour créer un milieu alcalin. Les agents tinctoriaux, sous forme d'indoxyle incolore, sont alors solubles et disponibles pour imprégner les fibres. Après un long bain de teinture, celles-ci peuvent être retirées et exposées à l'air, de manière à créer un précipité bleu de nouveau insoluble sur les fibres. Si le premier bain ne laisse qu'une empreinte bleu pâle, il est possible d'obtenir des tons plus foncés en multipliant les périodes de trempage et d'exposition à l'air, et en renouvelant souvent les feuilles[1184]. Cette méthode de teinture à l'indigo en cuve de feuilles fraîches est encore employée par certaines populations du Soudan moderne[1185]. Même si elle est longue et gourmande en matières premières, elle présente l'avantage d'être facilement mise en œuvre, dans une seule jarre en céramique par exemple [Pl. 71c][1186].

Les analyses chimiques des colorants présents sur les tissus méroïtiques, tout comme égyptiens, montrent la présence d'indigotine. Il demeure cependant impossible d'en identifier l'origine botanique. S'agit-il d'un indigotier (*Indigofera* Sp.) ou bien du pastel (*Isatis tinctoria* L.) ? Les connaissances actuelles en matière de culture indiqueraient plutôt l'utilisation d'indigotiers indigènes en Afrique. Mentionnons notamment

[1183] Un projet de recherche centré sur cette question de l'indigo dans l'espace nilotique serait des plus intéressant. Dans ce cadre, seule l'analyse d'échantillons provenant par exemple de Méroé, Saï, Karanog ou Qasr Ibrim, permettrait d'apporter une réponse claire quant à son usage dans le royaume de Méroé.
[1184] L'ensemble de ce processus chimiques et des techniques de teintures associées est détaillé dans D. CARDON, *Le monde des teintures naturelles*, 2003, p. 257-262.
[1185] *Ibid*., p. 262.
[1186] À la différence des techniques visant à la conservation et à la concentration du colorant, sous forme de coques sèches ou de compost, et nécessitant la succession de procédés variés, ainsi que l'installation de fours et d'une série de cuves. *Ibid*., 263-271. ; J. PICTON et J. MACK, *African textiles*, 1989, p. 35-38.

l'*Indigofera coeruela*, adaptée aux régions arides et aujourd'hui produite en Égypte et dans la péninsule arabique[1187]. Quoi qu'il en soit, la fabrication des décors et des textiles bleus si appréciés des méroïtes, aurait nécessité la culture de plantes à indigo, à une échelle relativement importante, en Nubie comme dans l'île de Méroé.

L'étude de l'éventail coloré présent sur les tissus méroïtiques met en évidence une sphère différente de la production textile, la teinturerie, et la compétence de ses artisans. Que ceux-là soient spécialistes ou non, les teinturiers démontrent l'adroite maîtrise des procédés de teinture aux tanins, à la garance et à l'indigo. Une fois encore, de petits fragments d'étoffes émergent l'intelligence et l'expérience de ses fabricants. Depuis la composition des franges à celle de l'ajouré, de la tapisserie à la broderie, les tisserands méroïtiques ont su créer un langage ornemental propre. Celui-ci mélange en une combinaison inédite des techniques originales comme l'ajouré et une prédilection pour les franges, avec un vocabulaire iconographique issu d'héritages multiples. La variété des techniques ornementales, la diversité des décors ainsi que leur qualité d'exécution, sont autant d'évidences de l'habileté des petites mains du monde textile de Méroé, des tisserands, des teinturiers et des brodeurs.

Les trois premiers siècles de notre ère témoignent d'une création textile empreinte de concepts symboliques tout méroïtiques. De surcroît, les sites contemporains de Karanog, Qasr Ibrim et dans une moindre mesure de Méroé, Saï et Djebel Adda, attestent de l'étendue d'un modèle textile basé sur le coton et les décors bleus. Cet archétype se poursuit durant les siècles suivants, notamment dans les centres importants du pouvoir nubien, mais il se mêle alors à des influences variées venues du monde méditerranéen et de l'Égypte romaine ainsi qu'au développement des fibres de laine.
Cette évolution chronologique de la production textile au Soudan et en Nubie n'est bien sûr qu'une esquisse visant à souligner une tendance générale. Ce mouvement n'est ni linéaire ni homogène, et admet de nombreuses variations en fonction des sites, des populations et des pièces de tissus concernées.

[1187] D. CARDON, *op. cit.*, p. 276.

L'examen détaillé des étoffes méroïtiques met en lumière une production singulière dans le paysage textile de l'Antiquité tardive. Nous y reconnaissons sans peine une tradition technique commune, héritée en partie du travail du lin en Égypte pharaonique et surtout du tissage sur métier à poids de l'espace grec et oriental. Mais ces éléments sont synthétisés de manière originale et appliqués à la fibre de coton. À une échelle importante, cet attribut est tout à fait unique dans le monde méditerranéen de l'époque. De la même façon, le goût prononcé pour la tapisserie, commun à l'Égypte et à l'Orient gréco-romains, se déploie différemment dans le royaume de Méroé. Nous n'y observons aucune tenture ou scène historiée, mais la répétition décorative de petits motifs apotropaïques issus du patrimoine religieux égyptien et kouchite. Dans un premier temps, une ornementation en camaïeux de bleus est également préférée à la vive polychromie des étoffes égyptiennes. Plus tard, l'augmentation de l'usage de la laine coïncide avec l'adoption de la tunique et du manteau drapé qui, après avoir conquis l'ensemble du bassin méditerranéen, apparaissent en nombre en Nubie. Cette évolution technique et stylistique, située à la fin de la période méroïtique et durant l'époque post-méroïtique (env. 200-550 ap. J.-C.), intègre la production textile du Nil Moyen dans un espace géographique plus large couvrant l'ensemble du monde romain.

Paradoxalement, il nous a été plus facile d'étudier l'histoire des textiles méroïtiques par rapport à celle de l'Égypte et du Moyen-Orient, plutôt que de la replacer dans celle de son propre territoire. Nous disposions en effet de la très vaste documentation égyptienne, pharaonique, gréco-romaine et copte, qui offre de nombreuses scènes de la vie paysanne et ouvrière, des textes et des textiles illustrant tous les aspects de la production. Au contraire, les tissus de Kerma et de Napata nous sont presque totalement inconnus. Ceux de l'époque correspondant au Nouvel Empire gisent également dans le mystère le plus complet. La situation documentaire s'améliore quelque peu pour la période méroïtique, mais il faut attendre le Ier siècle av. J.-C. et surtout le Ier siècle ap. J.-C. pour connaître l'accroissement notable des données. La méconnaissance de la production textile des siècles précédant crée l'impression de la création *ex nihilo* au début de notre ère d'un artisanat déjà élaboré et abouti. Bien au contraire, il semble que les tissus du royaume de Méroé découlent de traditions techniques et esthétiques locales bien plus anciennes, comme en témoignent les toiles bouclées de Kerma. L'étude des rares spécimens conservés, pour les périodes kouchites puis médiévales, formerait des perspectives de recherche des plus stimulantes

permettant de retracer l'ensemble de l'histoire des pratiques textiles dans la région du Nil Moyen.

Au cours de ce premier chapitre, nous espérons avoir répondu aux objectifs fixés au tout début de notre travail. En se concentrant sur l'objet textile lui-même, nous avons pu suivre toutes les étapes de sa fabrication, de la production des fibres au filage, puis du tissage à l'ornementation et à la teinture. Nous nous sommes efforcés de décrire avec précision toutes les caractéristiques des tissus de notre corpus, tout en les replaçant dans le contexte plus large de l'artisanat textile de l'Antiquité. La description de cette classe matérielle nous a permis de valoriser les textiles et leurs outils de production, afin d'illustrer l'importance de cette activité dans la vie quotidienne des méroïtes.

CHAPITRE 2

USAGE DES TEXTILES

DANS L'ESPACE MÉROÏTIQUE

Nous avons choisi d'introduire ce travail par les mots de Lise Bender-Jørgensen, qui nous rappelaient avec justesse l'ubiquité des textiles dans notre environnement matériel, et particulièrement dans celui des sociétés préindustrielles. La raison fondamentale de leur omniprésence repose sur leur qualité intrinsèque – la souplesse – qui leur permet de remplir de très nombreuses fonctions touchant à des domaines variés. Dans chacun de ces secteurs, les tissus satisfont différentes exigences pratiques, tout en fournissant un medium des plus versatiles pour communiquer messages et notions esthétiques[1].

Adaptables à loisir, les étoffes s'avèrent très fonctionnelles dans les activités de la vie quotidienne, notamment pour le stockage des biens et le transport. Mais plus encore, nous pensons que c'est la proximité du textile à l'individu qui le distingue des autres classes d'objets. Enveloppant le nourrisson comme le défunt, les tissus nous accompagnent tout au long de la vie, en habillant, protégeant et réchauffant les corps ou bien en contribuant au confort de la sphère privée. Au contact même de la peau, l'étoffe devient un objet intime. À ce titre, elle est très fréquemment associée à d'importants rituels et évènements sociaux, comme les mariages, les naissances, les funérailles ou encore les cérémonies d'initiation ou de passage de pouvoir[2].

À n'en pas douter, les textiles occupaient dans la société méroïtique comme ailleurs une place importante, que nous allons maintenant étudier dans ce chapitre consacré à l'usage des tissus. L'état fragmentaire de la documentation archéologique constitue une difficulté de taille à l'identification des fonctions et des usages d'un type textile. Les nombreuses phases de réutilisation, notamment en contexte funéraire, compliquent encore notre tâche. Très heureusement, nous disposons d'un nombre conséquent d'exemplaires bien conservés qui nous permet d'appréhender sous forme de cas d'étude une variété de domaines investis par les tissus dans le monde de Méroé. Même s'ils ne peuvent être généralisés à l'ensemble de la période ou du territoire, ils documentent chacun à leur manière la diversité de la production et des usages textiles au Soudan et en Nubie antiques. D'autres sources viennent également compléter nos connaissances, au premier rang desquelles les représentations iconographiques qui illustrent la richesse du répertoire vestimentaire. Combinées, toutes les informations recueillies nous permettent de suivre le

[1] J. SCHNEIDER, "The Anthropology of Cloth", *Annual Review of Anthropology* 16, 1987, p. 409.
[2] *Ibid.*, p. 410-412.

tissu depuis le costume de l'individu jusqu'à l'aménagement de la tombe, et d'aborder son rôle dans l'espace de la ville.

I. L'HABILLEMENT MÉROÏTIQUE

Parler de textiles revient très vite à parler de vêtements. Parce que les vêtements sont si proches du corps, ils entretiennent avec ce dernier un véritable rapport de complémentarité qui fait du costume un fait culturel majeur. Première enveloppe du corps, fondamentale et tellement signifiant, l'habit s'impose à nos yeux comme l'utilisation première et prédominante du tissu. Pourtant, le vêtement peut tout aussi bien concerner d'autres matières, comme le cuir ou les fibres végétales non-tissées. Dans le domaine soudanais, nous verrons qu'il peut aussi s'étendre aux coquillages et aux perles. Le vêtement, quel qu'il soit, s'intègre aussi dans le champ plus large des « industries corporelles », établies par Philippe Bruneau comme tout moyen menant à « l'acculturation technique du corps »[3]. Nous pensons alors à la coiffure, à la bijouterie, aux tatouages et scarifications, au port de certaines armes et accessoires, et même à la taille des ongles, dont l'agencement définit plus que tout autre élément les représentations des souverains et de la population méroïtiques[4]. L'assimilation du costume aux tissus, si bien exprimée en Anglais dans le parallèle « cloth/clothing », témoigne de l'influence capitale de ce matériau sur le concept général de vêtement. Les habits en textile mis au jour sur les sites archéologiques méroïtiques valident, dans une certaine mesure, cette modalité spécifique du costume dans l'environnement culturel de la Nubie et du Soudan anciens. Ils justifient tout naturellement l'analyse de l'habillement méroïtique dans la présente étude. Par analogie, nous traiterons également des pièces en cuir qui répondent de la même dialectique. Nous laisserons par contre de côté les autres accessoires, comme les bijoux ou les éléments de coiffure, qui nous entraîneraient trop loin et dépasseraient le cadre de notre recherche. L'habillement à Méroé sera donc ici considéré en sa seule qualité d'enveloppe corporelle.

---

[3] P. BRUNEAU, « Le vêtement », *Revue d'Archéologie Moderne et d'Archéologie Générale* 2, 1983, p. 146.

[4] E. MACCANN, "Body modification in Ancient Sudan", *in Between the Cataracts* 2.2, 2010, p. 775-779. ; J. LECLANT, "Kushites and Meroïtes: iconography of the African rulers in the Ancient Upper Nile", *in* J. VERCOUTTER *et al.*, *The Image of the Black in Western Art*, 1976, p. 89-132. Voir également la caractérisation par le costume et l'ornement des populations kouchites dans l'art pharaonique, J. VERCOUTTER, "The iconography of the Black in Ancient Egypt: from the beginnings to the twenty-fifth dynasty", *in* J. VERCOUTTER *et al.*, *The Image of the Black in Western Art*, 1976, p. 33-88.

Il s'agit là bien sur de sa principale fonction matérielle : par le vêtement, nous nous protégeons des agressions extérieures potentiellement dangereuses à notre bonne santé physique. Celles-ci peuvent être d'ordre naturel, comme le froid, le chaud, les intempéries, le soleil, les insectes etc., ou bien relever de l'homme, comme les accidents ou les blessures. En cela, le vêtement protège le corps physique de l'individu. Cette fonction première est incarnée par différents aspects techniques, comme la forme et la matière. Cependant, si le vêtement ne répondait qu'à des besoins biologiques universels, il serait partout identique et ne varierait qu'en fonction du climat. Hors il existe autant de costumes qu'il existe de groupes de population, à l'intérieur de chacun desquels nous trouvons encore une grande variété. Roland Barthes nous aide ici à préciser le vêtement, non pas comme une chose aliénée de son propriétaire, mais comme un objet appartenant à « un système formel organisé, normatif et consacré par la société »[5]. Il devient le « signifiant » d'un « signifié » général qui lui est extérieur mais dont il dépend : son époque, son pays, sa culture, sa classe sociale… Nous retrouvons ici le fondement de la sémiologie, qui fait du costume un élément définissant l'être social. Tous les composants du vêtement qui apparaissent inutiles ou superflus à sa seule utilisation pratique sont alors autant de signes qui, interprétés dans leur ensemble, permettent d'identifier un individu. Ce mode de communication non-verbale peut également se comprendre dans l'autre sens, cette fois de l'individu vers le groupe. L'habillement, si proche du corps et donc si intime, résulte aussi du choix et de la préférence de chacun. Les modalités de ce choix, qu'il soit effectué en conformité à un modèle ou au contraire en opposition, constituent un message – une médiation – de la personne vers les autres membres de son groupe.

Philippe Bruneau développe cette dualité du costume dans un article de référence, « Le vêtement », paru dans la *Revue d'Archéologie Moderne et d'Archéologie Générale* en 1983[6]. Il y identifie ces deux concepts du vêtement : l'un comme protection corporelle du sujet physique – « l'abri » – et l'autre comme mode de construction de la personne sociale – « l'habit ». Au-delà de la description formelle des différentes pièces de costume, l'archéologie du vêtement devrait, selon l'auteur, se consacrer à la compréhension de ces 2 notions, pour elles-mêmes, mais surtout suivant les conditions de leur rencontre dans une même pièce de vêtement ou de costume. L'habit, en tant qu'objet, résulte en effet de la

[5] R. BARTHES, « Histoire et sociologie du vêtement », *Annales Économie Société Civilisation* 12/3, 1957, p. 430- 441.
[6] P. BRUNEAU, « Le vêtement », *Revue d'Archéologie Moderne et d'Archéologie Générale* 2, 1983, p. 139-171.

juxtaposition de ces deux concepts – matériel et sémiologique – selon un compromis spécifique obéissant à des modalités diverses, en fonction du sujet, de sa personne sociale ou encore de l'occasion.

Les implications de ces arguments théoriques sont multiples et suggèrent une méthode « tout-compris » à même de renseigner chacune des problématiques soulevées. Ainsi, nous choisissons d'opérer un léger changement de focale, en nous éloignant quelque peu des restes archéologiques de textiles pour leur adjoindre d'autres sources documentaires. Les textes et représentations iconographiques choisies comportent une ou plusieurs représentations de costumes. Toutes ces images renseignent en premier lieu la composition formelle des vêtements qu'elles montrent, mais elles illustrent aussi la relation de l'individu au costume. En cela, ces sources qu'on pourrait croire *a priori* indirectes et inférieures à la pièce matérielle apportent au contraire des informations essentielles quant à la définition sociale du vêtement et de son porteur[7].

De quels documents disposons-nous pour le Soudan et la Nubie ? Les sources épigraphiques locales restent à notre connaissance bien discrètes sur la question du costume. Nous n'avons pu relever aucun élément susceptible d'éclairer l'habillement de la population. Les textes des auteurs classiques sont quant à eux plus éloquents, mais ne parlent jamais des vêtements que nous connaissons par l'archéologie. Ils reproduisent en général le *topos* littéraire des tribus barbares allant nues, avec, nous le verrons, plus ou moins de véracité. Nous disposons également de quelques exemples de vêtements qui, complets ou semi-complets, sont clairement identifiés comme tels. Notre base de données « Costumes » en recense 90 spécimens, dont 53 en tissu et 34 en cuir. Les sources iconographiques sont en revanche très abondantes : l'art méroïtique fit grand usage de la figure humaine, sous des formes très diverses. Si les nombreuses représentations royales obéissent à une certaine part de standardisation, les graffiti ou peintures sur vase par exemple, offrent une vision plus spontanée des habitants du royaume de Méroé. L'image, comme toute portraiture, pose évidemment la question de la correspondance entre le sujet réel décrit et sa représentation, qui peut être idéalisée et/ou standardisée[8]. Dans tous les cas

[7] P. BRUNEAU, *op. cit*., p. 168-169.

[8] A.P. SCHIEK, "A Late Roman Painting of an Egyptian Officer and the Layers of its Perception. On the Relation Between Images and Textile Finds", *in* M.L.B. NOSH (éd.), *Wearing the Cloak*, 2012, p. 85-108. ; L. JAMES et S. TOUGHES, "Get your Kit On! Some Issues in the Depiction of Clothing in Byzantium", *in* L. CLELAND, M. HARLOW, et L.J. LLEWELLYN-JONES (éds.), *The Clothed Body in the Ancient World*, 2005, p. 154-161.

cependant, elle nous renseigne sur le sens du costume, qu'il soit véritablement reconnu dans le monde réel ou seulement désiré par le commanditaire. Devant une si large documentation, nous n'avons pas choisi d'être exhaustifs, mais de sélectionner les corpus qui nous semblaient les plus pertinents. De la même manière, notre étude des costumes ne concerne pas l'habillement des divinités, qui reproduit de manière fidèle le modèle égyptien bien connu par ailleurs. Les dieux comme les déesses, vêtus pour les uns du pagne-*shendjit* et du corselet à bretelles, et d'une longue robe-fourreau pour les autres, s'inscrivent dans les canons iconographiques établis durant l'époque pharaonique[9]. À l'issue de notre enquête à travers la production iconographique de Méroé, nous sommes parvenus à rassembler dans notre base de données 220 fiches documentant la composition et les usages des vêtements. Parmi elles, 95 fiches listent des représentations provenant de différents temples, sous forme de reliefs, de stèles et d'autels, du programme peint ou sculpté des façades du bâtiment, ou bien de reliefs et de graffiti inscrits par des particuliers (officiellement sanctionné ou non). À ces exemples s'ajoutent 111 références issues d'un contexte funéraire : tables d'offrandes, stèles, statues-*ba*, céramiques peintes et bols gravés. Est également comprise dans cet ensemble une quarantaine de représentations de différents personnages, sculptées sur les murs des chapelles funéraires royales dans la nécropole nord de Méroé.

Partant de cette réflexion théorique et nourris de la documentation méroïtique, nous avons choisi d'ordonner notre présentation, non pas par type de vêtements conservés, mais par groupe social. Nous avons ainsi reconnu trois grandes catégories de population, distinguées par des modes d'habillement différents :

- les membres de la famille royale : les souverains, rois et reines, ainsi que les princes et princesses,
- les dignitaires administratifs et religieux, souvent regroupés sous le chapeau général et quelque peu anachronique de « la noblesse » ou de « l'élite »,
- et enfin l'ensemble de la population.

Cette organisation a le mérite de correspondre peu ou prou à de grandes catégories documentaires, ce qui en simplifie la description. Elle permet aussi de mettre en vis-à-vis différentes sources, iconographiques et textiles, afin de les comparer et les faire dialoguer entre elles. L'objectif est de concevoir, quand cela est possible, une approche plus

[9] V. RONDOT, « Les dieux de Méroé », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 190.

complète de tel ou tel costume, vêtant tel ou tel groupe de personnes. Cette ordonnance présente cependant quelques écueils qu'il faudra garder en considération.

Le premier est commun à de nombreuses études historiques des costumes[10] et s'explique par l'inégalité du niveau de documentation entre les classes sociales « aisées » et « pauvres ». Dans le cadre du Soudan méroïtique, ce déséquilibre est d'autant plus exacerbé, entre une famille royale qui produisit une iconographie abondante et une population comparativement très discrète dans les traces archéologiques. Dans les deux cas, nous ne connaissons aucun reste textile clairement identifié comme vêtement : il ne subsiste rien des costumes pourtant si élaborés des souverains, et de la même façon, les vêtements bien plus rudimentaires des agriculteurs ou des pasteurs ont aussi disparu. L'habit du dignitaire présente une situation intermédiaire, regroupant un nombre conséquent, mais pas pléthorique, de représentations iconographiques et un corpus significatif de pièces de vêtement. Ces deux sources permettent à part égale d'instaurer un véritable dialogue entre 2 types de documents.

Le deuxième inconvénient à une division par classe est que ce système gomme d'autres modes de différenciation, fréquemment engagés par le port d'un costume particulier et tout aussi pertinents que peut l'être celui du groupe social. Citons notamment les distinctions du genre, de l'âge ou de l'appartenance ethnique, qui chacune crée des modes d'expression vestimentaire spécifiques. Dans la plupart des occurrences, ces autres problématiques concernent l'ensemble de la population, des souverains aux plus pauvres, rendant l'organisation du discours en catégories sociales superflue, voire malcommode.

Enfin, en prenant pour point de départ le groupe, la place de l'individu en tant que sujet unique est facilement omise. De fait, pour la Nubie et le Soudan anciens, nous ignorons tout du choix des types vestimentaires et ornementaux ou bien des circonstances de réalisation ou de commande du costume. La notion de préférence individuelle, formelle ou esthétique, disparaît *de facto*.

A. Le costume royal

Nous l'avons dit, la documentation iconographique est dominée par les représentations de personnages royaux : des rois et des reines, mais aussi des princes et des

[10] À cet égard, voir la critique de R. Barthes, dans R. BARTHES, « Histoire et sociologie du vêtement », *Annales Économie Société Civilisation* 12/3, 1957, p. 432.

princesses ou suivantes. Ils apparaissent sur les façades des temples, peints ou le plus souvent sculptés, sur les futs de colonnes et sur les linteaux de porte. On les retrouve également dans les cintres des stèles, dans la statuaire monumentale en pierre ou plus réduite en métal, et jusque sur le chaton de bague-cachet. Les souverains sont aussi portraiturés sur les murs de leur chapelle funéraire, entourés de longues escortes. Comme leurs supports architecturaux, les reliefs figurant les membres de la famille royale sont très empreints des canons artistiques égyptiens, formulés tout au long de l'histoire pharaonique[11]. Le costume du roi est ainsi modelé en grande partie sur un prototype établi dès la XVIIIe dynastie, adopté et modifié par les pharaons de la XXVe dynastie puis par les rois de Napata[12]. Ce double héritage – pharaonique et napatéen – continua d'évoluer au cours des siècles et accepta d'autres influences, notamment ptolémaïques. Le IIIe siècle avant notre ère vit alors l'émergence d'un nouveau type de costume, le costume tripartite, caractéristique des rois et des reines de Méroé. Cette tenue joue avec des modèles d'origines diverses, tout en prenant pour référence plusieurs divinités locales. Ce phénomène, souvent observé dans la culture méroïtique, repose sur « la création d'associations conceptuelles entre des éléments hétérogènes du point de vue des origines, de la forme et de la fonction »[13]. L'étude du costume royal, en relevant et analysant chaque type de vêtement, permet de comprendre la synthèse opérée par les méroïtes, d'un point de vue vestimentaire bien sûr mais aussi symbolique. Les vertus performatives de l'art égyptien et kouchite confèrent en effet à l'habit un sens particulier, essentiel à la définition de la personne royale. *In fine*, les modalités de rencontre entre toutes ces pièces de vêtement nous renseignent sur la conception de la royauté et des rites qui lui sont associés. Le costume devient ainsi une véritable « insigne »[14], au même titre que les couronnes, les bijoux et les sceptres qui complètent les regalia du souverain[15].

Cette démarche est incarnée par les travaux de László Török, particulièrement dans l'article « The Costume of the Ruler in Meroe »[16], où l'auteur suit et reconstitue les

---

[11] M. BAUD, « Culture d'Afrique, modèles égyptiens et influences méditerranéennes », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 78-79.
[12] L. TÖRÖK,. "Iconography and Mentality: Three Remarks on the Kushite Way of Thinking", *in* V.W. DAVIES (éd.), *Egypt and Africa*, 1991, p. 197. ; V. RONDOT, « L'empereur et le petit prince. Les deux colosses d'Argo. Iconographie, symbolique et datation », *in* V. RONDOT *et al.* (éds), *La plume et la pioche*, 2011, p. 436.
[13] L. TÖRÖK, *op. cit*., p. 197.
[14] D'après l'acceptation de Philippe Bruneau, dans « Le vêtement », *Revue d'Archéologie Moderne et d'Archéologie Générale* 2, 1983, p. 165-167.
[15] L. TÖRÖK, The Royal Crowns of Kush, 1987.
[16] L. TÖRÖK, "The Costume of the Ruler in Meroe: Remark on its origins and significance", *ANM* 4, 1990, p. 151-202.

différents mécanismes d'association et d'identification qui ont mené les méroïtes à la conception d'un costume royal qui leur est propre. Selon László Török, chaque pièce de costume évolua à travers une série d'adoptions et de remplacements entre objets similaires, justifiés par leur ressemblance de forme ou leur proximité de contexte. L'abondance de la documentation iconographique à prendre en compte, couvrant presque 19 siècles d'histoire et de création architecturale, rend la tâche colossale. Elle participe aussi parfois à obscurcir l'argumentation d'exemples ténus ou contradictoires. Malgré ces difficultés, l'étude qu'a consacré László Török à cette question fait référence et procure plus d'exemples et d'observations que nous pourrons en développer ici. Elle nous servira donc de base de réflexion pour présenter les éléments constitutifs du costume royal.

Afin de garder notre discours clair et concis, nous essayerons de limiter nos exemples à certains des cas les plus représentatifs, notamment puisés dans le corpus des temples du Lion à Moussawarat es-Soufra et Naga[17]. Nous ne connaissons malheureusement aucun reste textile donnant chair à ces images de vêtements[18]. Dans la mesure du possible, nous nous efforcerons cependant de ré-ancrer nos commentaires sur des bases matérielles, apportées principalement par notre connaissance du vêtement égyptien[19].

1. Le souverain en costume d'origine égyptienne

La nature conservatrice, et parfois même archaïsante, de l'iconographie kouchite est notée par toutes les études examinant la production artistique royale[20]. Cette tendance se matérialise dès le début de la XXVe dynastie, portée par des pharaons nubiens soucieux de s'inscrire dans la tradition et de restaurer la grandeur de l'Égypte. Elle touche de nombreux domaines, à commencer par les représentations des rites mettant en scène le roi et le dieu, qui dérivent de modèles égyptiens[21]. Ces images sont combinées et adaptées pour convenir

[17] Le lecteur pourra trouver d'autres exemples dans l'étude de László Török et dans notre base de données.

[18] Les rares fragments de tissus découverts dans les pyramides royales de Méroé proviennent vraisemblablement d'un linceul. Voir fiche T721.

[19] Grâce notamment au très pratique G. VOGELSANG-EASTWOOD, *Patterns for Ancient Egyptian Clothing*, 1992.

[20] Voir par exemple E.R. RUSSMANN, *The Representation of the King in the XXVth Dynasty*, 1974. ; J. LECLANT, "Kushites and Meroïtes: iconography of the African rulers in the Ancient Upper Nile", *in* J. VERCOUTTER *et al.*, *The Image of the Black in Western Art*, 1976, p. 89-132.

[21] L. TÖRÖK, "Two aspects of the representation of the king in the Twenty-fifth Dynasty and Napatan periods", *in Between the Cataracts, Part 2.2*, 2010, p.777. ; L. TÖRÖK, *The Kingdom of Kush*, 1997, p. 284-299.

à la dialectique royale kouchite, centrée sur le thème principal de la légitimation du pouvoir[22]. Elles s'allient à d'autres créations purement nubiennes, comme le style des figures et la composition des attributs royaux que sont les couronnes et les parures[23]. Assez naturellement, le costume suit la même dynamique : les rois napatéens, puis méroïtiques, sont fréquemment vêtus du pagne-*shendjit*, pièce récurrente du costume royal et divin. Les prototypes établis lors de la XVIIIe et de la XIVe dynasties ont eu une influence particulièrement considérable. Les représentations de Taharqa dans son temple de Kawa [Pl. 74a][24] ou bien celles de Chabataka et de Tanoutamon à Karnak[25] en sont des exemples éclatants. Les colosses méroïtiques d'Argo, dont l'iconographie fut détaillée par Vincent Rondot[26], représentent tous deux un roi vêtu de ce pagne-*shendjit*, reproduisant ainsi au IIe siècle de notre ère le costume des colosses royaux du Nouvel Empire. Leur corselet à bretelles en revanche, ainsi que la forme particulière de la ceinture, rappellent plutôt l'habillement des dieux méroïtiques. Nous retrouvons ici, à l'échelle réduite du costume, le polymorphisme symptomatique de la culture méroïtique.

a. *Éléments constitutifs : pagnes, tabliers et ailes de faucons*

Le canon égyptien perdure jusque dans la période méroïtique, notamment durant le Ier et le IIe siècles de notre ère, qui virent un regain d'intérêt à partir du règne de Natakamani pour les anciens modèles pharaoniques et napatéens. Le roi Amanakhareqerem, sur le naos du temple d'Amon du Djebel Barkal, porte un pagne court à grand devanteau triangulaire, dont la retombée décorée est figurée de manière perpendiculaire au corps [Pl. 74b][27]. Une fine ceinture marque la taille alors qu'un de ses pans longe le devanteau. Ces trois éléments de costume – pagne, ceinture et devanteau ou tablier – forment un poncif de l'habillement pharaonique, bien connu depuis l'Ancien Empire[28]. Sur les murs de sa chapelle à Kawa, Taharqa porte déjà ces pièces de vêtements, complétées à l'avant par un étroit tablier ornemental flanqué de 2 *uraei* et par une longue queue animale à l'arrière [Pl. 74a]. Dans les 2 cas, la tenue du roi est assortie du bonnet

[22] L. TÖRÖK, *The Kingdom of Kush*, 1997, p. 189-298. ; *Id.*, *The Image of the Ordered World*, 2002.
[23] L. TÖRÖK, *The Royal Crowns of Kush*, 1987.
[24] M.F.L. MACADAM, *The Temples of Kawa II*, 1955, pl. 17-21.
[25] J. LECLANT, *Recherches sur les monuments thébains de la XXVe dynastie dite éthiopienne, 2 vols.*, *BdE*, IFAO, Le Caire, 1965, *passim.* ; *Id.*, "Kushites and Meroïtes: iconography of the African rulers in the Ancient Upper Nile", *in* J. VERCOUTTER *et al.*, *The Image of the Black in Western Art*, 1976, p. 89-132.
[26] V. RONDOT, « L'empereur et le petit prince. Les deux colosses d'Argo. Iconographie, symbolique et datation », *in* V. RONDOT *et al.* (éds), *La plume et la pioche*, 2011, p. 422, 436-437.
[27] Fiche C4.
[28] G. VOGELSANG-EASTWOOD, *Pharaonic Egyptian Clothing*, 1993, p. 41-46.

kouchite surmonté du double *uraeus*. La fameuse statue en bronze stuqué et doré, mise au jour dans la cour du temple de Tabo et datée des environs de 200 av. J.-C., est parée des mêmes attributs. Elle combine pour sa part un pagne court et un tablier étroit, encadré d'*uraei*. Ce dernier accessoire était sans doute très orné. Un petit fragment d'enduit peint, provenant du décor pariétal du temple 4 de Qasr Ibrim, montre une partie du panneau de tissu rouge, sur lequel s'enlèvent des éléments en ajouré jaunes et des *uraei* blancs[29]. Ce type de tablier ornemental, souvent associé à une corde à pompons ou à de longs rubans entrelacés à la taille, est l'apanage fréquent des costumes royaux cérémoniels de l'époque ramesside. En cela, il possède une forte connotation religieuse.

De fait, le costume méroïtique d'origine égyptienne, composé du pagne court et d'un devanteau ou d'un tablier, est communément observé en contexte cultuel. Le naos et la statue décrits précédemment appartiennent par exemple directement au mobilier du temple. Les figures du roi Amanakhareqerem, disposées de part et d'autre de l'ouverture du naos, sont ainsi représentées les bras levés en position d'adoration.

D'autres scènes cérémonielles, où le souverain se présente au dieu, donnent à voir une variation de ce costume, superposant le pagne court et le tablier sur une jupe longue. Toujours à Kawa, Taharqa porte un arrangement comparable dans une scène d'offrande au dieu Amon [Pl. 74a]. Le pagne court, au tissu plissé, est noué sous le nombril et orné d'un tablier à rayures horizontales décoré de 2 *uraei*. Il prend place par-dessus une jupe ou une robe-tunique longue, refermée sur le devant du corps et descendant jusqu'à mi-mollets. La tenue est complétée d'une tunique collante à manches longues, ornée de larges figures de faucons aux ailes déployées, protégeant les flancs et le torse du souverain. Ce costume, baptisé par László Török « tenue du faucon divin »[30], apparaît sur d'autres reliefs mettant en scène la rencontre du roi avec le dieu. Citons la scène d'élection ou de couronnement d'Arnekhamani, représentée sur le mur intérieur nord du temple du Lion à Moussawarat es-Soufra (IIIe siècle av. J.-C.) [Pl. 74c][31]. Embrassé par Amon, le roi est vêtu d'une jupe longue simple descendant jusqu'aux chevilles, sur laquelle est superposé un pagne court décoré de ramages, une fine ceinture nouée et un tablier rectangulaire, dont le bas est orné d'une rangée de gouttes et flanqué de 2 *uraei*. La tunique-justaucorps est une nouvelle fois ornée de grands faucons aux ailes déployées. Plusieurs siècles plus tard, Amanitenmomide,

[29] Fiche C137.
[30] L. TÖRÖK, *The Kingdom of Kush*, 1997, p. 288. ; *Id.*, « La royauté méroïtique », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 171.
[31] Fiche C278.

dont le règne est daté du début du IIe siècle de notre ère, choisit un costume similaire dans sa chapelle funéraire [Pl. 74d][32]. Face à Osiris, le roi porte une longue jupe très longue, dont le tissu est marqué sur toute la hauteur visible de multiples traits verticaux figurant un plissé ou des franges. Nous retrouverons ici le goût très prononcé pour les longues franges, qui caractérisent la production textile des périodes méroïtiques classiques et tardives. Par-dessus cette jupe s'inscrit un pagne à devanteau triangulaire figuré de manière très schématique. Le tablier rectangulaire, en raison du profil trop franc du pagne, est simplement dessiné par une double ligne le long de la projection diagonale du devanteau et par les 2 *uraei*. L'ensemble est décoré d'un très large motif de faucon aux ailes déployées, tenant un sceptre dans ses serres. La tenue est complétée par la longue queue animale et par une fine ceinture nouée. Les différents éléments du « costume du faucon divin », modulés de façon légèrement variable, sont visibles sur d'autres documents méroïtique, comme par exemple sur une stèle de Méroé, montrant le roi Amanakhabale faisant offrandes à Mout et Amon[33]. Il y porte une jupe longue plissée, ornée d'un grand faucon, et un corselet à bretelles. Ces différentes représentations indiquent clairement la nature cérémonielle de ce costume, porté lorsque le souverain se présente devant Amon et d'autres dieux. À ce sujet, notons sur les reliefs du temple du Lion à Moussawarat la figure du dieu Arensnouphis, habillé de la longue jupe, du pagne à faucon et du corselet à bretelles[34]. Reprenant le costume du dieu égyptien Onouris, cette tenue ressemble beaucoup à la version observée sur les rois, continuant ainsi d'affirmer le caractère divin du costume et de celui qui le porte.

b. *Le couple royal triomphant*

La fonction du costume pagne-tablier, telle qu'elle apparaît sur les reliefs des temples, n'est pas seulement cérémonielle. Le souverain, responsable de l'ordre cosmologique, doit aussi prendre les armes pour protéger le royaume. Dans cette position, le costume devient celui du roi-guerrier. Cette double acceptation est très bien incarnée par la petite statue en bronze de Tabo : bien que vêtu d'un pagne court et d'un tablier

[32] Fiche C278. Le programme décoratif de cette chapelle répond d'une volonté claire d'archaïsme et atteste l'influence des rituels égyptiens et ptolémaïques, notamment de ceux développés à Philae, *cf.* L. TÖRÖK, "The Costume of the Ruler in Meroe: Remark on its origins and significance", *ANM* 4, 1990, p. 176.
[33] Fiche C12.
[34] Fiche C265. V. RONDOT, « Les dieux de Méroé », *in Méroé, Un empire sur le Nil,* 2010, p. 198.

ornemental à *uraei*, le roi est représenté muni des attributs d'archet (poucier, protège avant-bras et arc aujourd'hui disparu).

Le caractère triomphal de cet ensemble vestimentaire n'est jamais mieux incarné que sur les pylônes du temple du Lion à Naga. Daté du Ier siècle ap. J.-C., ce temple fut érigé par le couple royal de Natakamani et Amanitore[35]. Chacun des souverains est représenté à très large échelle sur les pylônes d'entrée, en train de massacrer des ennemis qu'ils tiennent à la main par les cheveux. Ils sont figurés dans l'attitude de la marche et brandissent tous deux des armes. Ce thème du massacre des ennemis est un *topos* de l'iconographie royale pharaonique, depuis les fondements de la culture monarchique aux environs de 3000 av. J.-C. jusqu'à l'époque tardive[36]. Les pharaons ptolémaïques et certains empereurs romains se font ainsi représenter à une échelle monumentale sur les façades des temples de Dendérah, Karnak, Medinet Habou, Esna, Kom Ombo ou encore Edfou[37]. La scène nous est également connue pour Taharqa, dans son temple de Kawa[38]. À l'époque méroïtique, elle appartient à un vocabulaire plus large, développant le thème général de l'ennemi vaincu[39].

À Naga, les deux souverains sont vêtus d'un très riche costume, développant celui du « faucon divin » décrit plus haut[40]. Sur le pylône sud, Natakamani porte un pagne court, descendant jusqu'aux genoux, dont la surface est ornée de godrons et de plumes de faucon. Le tablier est étroit, décoré de grandes rosettes et de frises d'*uraei*. Dans la ceinture est entrelacée une longue corde à pompons, figurée sur la droite du tablier. Le roi porte également un justaucorps serré montrant une paire de faucon aux ailes déployées en travers de la poitrine. L'ensemble est enfin complété d'une longue queue animale pendant à l'arrière. La reine Amanitore, représentée dans la même attitude sur le pylône nord, est habillée de la version féminine de ce costume, composée d'une robe à bretelle terminée sous la poitrine. Elle est ornée sur toute sa surface de godrons et d'ailes de faucon déployées croisées. Une ceinture est entourée à la taille à plusieurs reprises puis nouée sur le devant pour maintenir une courte épée. En miroir au tablier vu sur le roi, les retombées de la ceinture sont terminées d'un *uraeus*. Ce vêtement est tout à fait comparable à la robe

---

[35] Fiches C279-280.
[36] E.S. HALL, *The Paraohs Smites his Ennemies, MÄS* 44, 1986, p. 1-44.
[37] *Ibid*., p. 43-44.
[38] *PM* VII, 1951, p. 185, n°19-20. ; M.F.L. MACADAM, *The Temples of Kawa II*, 1955, pl. 11.
[39] A. SACKO-AUTISSIER, « Le thème de l'ennemi vaincu dans l'art méroïtique », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 182-185.
[40] Nous en connaissons une variante unique plus tardive (fin du IIe siècle ap. J.-C.), habillant le roi Tarekeniwal sur le pylône de sa chapelle funéraire : le roi est vêtu d'une tunique courte à manches longues et encolure droite, entièrement ornée de godrons. Le vêtement est décoré de 2 larges bandes ressemblant à des *clavi*, où s'inscrivent des figures divines. Les mêmes motifs apparaissent sur 2 bandes rythmant le tissu des manches. Fiche C125.

des déesses Isis et Hathor, établissant encore le lien très clair de ce costume avec le dieu Horus. Le souverain, vêtu de la tenue du faucon divin, devient l'Horus vivant[41] en charge du monde des Hommes.

2. Le costume tripartite ou „Staatsornat"

Le port du costume d'origine égyptienne manifeste l'attachement des souverains kouchites aux conceptions monarchiques, liturgiques et iconographiques perpétuées le long de la vallée du Nil depuis la plus haute antiquité. Les débuts de l'époque méroïtique virent cependant une évolution importante de l'habit royal, centrée sur la création du costume tripartite propre aux rois et aux reines de Méroé. Présent sur de très nombreuses représentations royales, ce costume domine l'imagerie des souverains. On l'observe inscrit sur des objets très petits, comme le chaton d'une bague[42], ou développé de manière monumentale dans le programme iconographique des temples. Nous nous servirons de ces derniers comme base de réflexion principale, en prenant comme exemple les temples du Lion de Moussawarat es-Soufra et de Naga. D'autres reliefs, à l'instar de ceux des chapelles funéraires des pyramides royales, nous fourniront d'utiles comparaisons.

À la suite de la publication des temples du Lion[43], László Török proposa l'analyse détaillée des différents éléments du costume tripartite[44]. L'auteur piste l'origine et l'évolution de ses composants à travers l'exploration d'un réseau dense d'influences très diverses, kouchites, pharaoniques et ptolémaïques. Le recoupement de toutes ces données permet de saisir le sens de cette tenue essentielle de la garde-robe kouchite. Pour l'auteur, les souverains du IIIe siècle av. J.-C. ont conçu une tenue "in which certain Egyptian garments and the concepts carried by them were united with archaic Nubian garments of specific cult significance"[45]. Sous la plume de László Török, le costume tripartite devient

[41] Cette association du costume à la position du roi comme Horus vivant est aussi exprimée sur une autre scène du temple du Lion de Naga, où Natakamani se voit offrir de la part d'une divinité une outre à eau (cf. fiche C295). Cet attribut tout militaire établit le caractère triomphal de la scène, qui s'inscrivait certainement dans une « cérémonie d'élection » royale. L. TÖRÖK, "The Costume of the Ruler in Meroe: Remark on its origins and significance", *ANM* 4, 1990, p. 173. ; I. GAMER-WALLERT, *Der Löwentempel von Naqa*, 1983, p. 103.
[42] Voir par exemple la bague en or d'Amanishakheto, fiche C11.
[43] F. HINTZE, *et al.*, *Der Löwentempel Tafelband, Mussawarat es Sufra* Band 1, 2, 1971. ; I. GAMER-WALLERT, *Der Löwentempel von Naqa*, 1983. Voir aussi F. HINTZE, *et al.*, *Mussawarat es Sufra, Der Löwentempel*, 1993.
[44] L. TÖRÖK, "The Costume of the Ruler in Meroe: Remark on its origins and significance", *ANM* 4, 1990, p. 151-202.
[45] *Op. cit*.

l'incarnation, dans le domaine vestimentaire, du « syncrétisme méroïtico-égyptien »[46], qui définit une part si importante de la culture royale et élitaire du Soudan ancien.

Souvent désignée sous les expressions de « costume tripartite », « costume of the ruler » ou « Staatsornat », cette tenue est en fait composée de 4 pièces distinctes :

- Une tunique, avec ou sans manche,
- Un manteau asymétrique,
- Une écharpe à franges, et
- Une corde à pompons.

Leur agencement varie quelque peu en fonction des représentations et de l'époque considérée, mais reste relativement stable. Durant le Méroïtique ancien, les différentes pièces sont encore bien discernables les unes des autres, ainsi que le montre le relief de la reine et candace Shanakdakhete, sur le mur nord de sa chapelle funéraire à Méroé Nord [Pl. 75a][47]. Assise sur un trône et munie des insignes du pouvoir, la reine porte d'abord une tunique longue descendant jusqu'aux chevilles, dont la bordure est décorée par une bande en tapisserie richement décorée (petits cercles, chevrons, hachures). La tunique couvre vraisemblablement la poitrine et comporte des manches, arrêtées après le coude. L'épaule droite est ornée de 4 faucons aux ailes déployées. Cette tunique est ensuite recouverte par un long manteau asymétrique, fermé sur le devant et dont les pans se chevauchent quelque peu. Le manteau semble fermé au niveau de l'épaule droite, sous l'écharpe. Celle-ci barre le torse de la reine, en passant sur l'épaule droite et en se refermant sur le flanc gauche. Elle se compose d'une bande pleine (en tissu ?), d'une section en ajouré (?) et de longs glands frangés. Le dernier élément est une longue corde à pompons, qui descend du milieu de la poitrine jusqu'au bas du vêtement. La tenue de Shanakdakhete est enfin complétée par une riche panoplie de bijoux, un diadème à double uraei et longs rubans, ainsi qu'une paire de sandales ouvragées.

a. *Premières apparitions et formes du costume*

Le costume tripartite, tel que nous le connaissons, prend forme aux alentours du IIIe siècle avant notre ère et apparaît pour la première fois clairement formulé sur les reliefs des

[46] Expression de l'auteur (« Meroitic-Egyptian syncretism »), *Ibid.*, p. 152.
[47] Fiche C89, S.E. CHAPMAN et D. DUNHAM, *Decorated Chapels of the Meroitic Pyramids*, *RCK* III, 1952, pl. 7B.

temples de Moussawarat es-Soufra, en particulier dans le temple du Lion[48]. Construit sous le règne d'Arnekhamani, le temple met en scène le souverain et le prince héritier Arka dans une série de rites dédiés aux dieux dynastiques Apedemak et Amon. Le roi y apparaît le plus fréquemment vêtu du costume tripartite, dont le manteau est tour à tour figuré ouvert ou fermé[49]. Sur le mur extérieur sud [Pl. 75c], Arnekhamani se présente devant une procession divine formée d'Apedemak, Amon, Sebioumeker, Arensnouphis, Horus, et Thot. Il porte une longue tunique à manches courtes et encolure carrée, décorée le long des bordures par une rayure et une rangée de franges ou de glands frangés. L'épaule gauche, seule visible, est ornée d'une paire de faucons aux ailes déployées, tenant des amulettes *sehen* dans les serres et coiffés d'un disque solaire. Ce premier vêtement est recouvert d'un manteau mi-long laissé ouvert et attaché sur le dessus de l'épaule droite. Il est bordé de franges sur un des longs bords et le roi en tient une partie dans sa main gauche, comme pour le maintenir ouvert. Le costume est terminé par une écharpe frangée. Notons l'absence de la corde à pompons. Le mur intérieur nord montre une scène similaire, mais le costume du roi comporte quelques différences [Pl. 75c]. La tunique est identique, à part que la zone de la poitrine est ici décorée de 2 rayures horizontales ornées de motifs en méandre ou en damier. Plus significatif, le manteau mi-long est maintenant fermé : le bord est ramené à l'avant du corps et figuré longé de franges et de 2 petits rectangles. Le pan du manteau traversant le torse, probablement renflé de plis lâches de tissu, est sorti et laissé pendant par-dessus l'écharpe frangée. Ce rabat permettait sans doute de remonter le tissu pour garder le bord inférieur du manteau parallèle au sol. Associée à ce manteau fermé, nous observons l'arrivée d'une corde, encore très courte, passée sur l'épaule droite, sous l'écharpe et pendant jusqu'aux cuisses. Le haut de l'épaule droite, qui accueille la corde et la fermeture du manteau, est marqué par un petit ornement.

Les différents vêtements composant cette tenue, ainsi que leur agencement, n'apparaissent pas *ex-nihilo* au IIIe siècle av. J.-C. La combinaison d'une tunique et d'un manteau drapé de manière asymétrique sur l'épaule est relativement courante dans l'iconographie kouchite. Nous la connaissons à el-Kurru, sur la figure peinte du roi napatéen Tanoutamon, mais aussi en Égypte sur des particuliers des XXVe et XXVIe dynasties[50]. Elle continue d'être portée pendant toute la période napatéenne, notamment

[48] Pour une description globale des costumes et ornements, voir F. HINTZE, *et al.*, *Mussawarat es Sufra, Der Löwentempel*, 1993, p. 155-194.
[49] Fiches C263, 266, 268, 269, 270, 272, 273, 276, 277.
[50] L. TÖRÖK, "The Costume of the Ruler in Meroe: Remark on its origins and significance", *ANM* 4, 1990, p. 160. ; A. HALLMANN, "The Kushite Cloak of Pehartror and Ireketana. Novlety or Tradition ?", *JARCE* 43, 2007, p. 15- 27.

par les membres féminins de la famille royale[51]. La standardisation du costume au début de l'époque méroïtique et l'ajout de la large écharpe, semblent s'être inspirés d'un modèle vestimentaire très répandu sous les Lagides, dénommé *Fransenmantel*[52]. Ce costume est lui aussi tripartite et additionne à la longue tunique et au manteau asymétrique un grand châle porté sur l'épaule. Quoi qu'il en soit de ses origines, la version méroïtique du costume tripartite est unique et caractérisée par l'écharpe frangée, la corde à pompons et la richesse des ornements. Si la tunique et le manteau asymétrique peuvent être portés par d'autres membres de la famille royale, l'écharpe et la corde sont expressément réservées aux souverains en exercice, c'est-à-dire par les rois puis par les reines-candaces à partir du tournant de notre ère.

Cet ensemble, fixé de manière si détaillé dans les reliefs de Moussawarat es-Soufra, continue d'évoluer quelque peu durant la période méroïtique. À la fin du IIe siècle et au début du Ier siècle av. J.C., les représentations du roi Taneyidamani en présentent quelques variations. À Méroé, sa chapelle funéraire montre le roi muni de la corde à pompons et de l'écharpe, mais portant en dessous une seule tunique courte, descendant jusqu'aux genoux[53]. Le même roi apparaît sur une tablette votive découverte dans le temple du Lion de Méroé [Pl. 75b][54]. Il y est vêtu d'une première tunique recouverte d'une seconde tunique ou d'un manteau mi-long à manches courtes, bordé de franges. Toute la surface de ce vêtement est décorée d'un motif en quadrillage diagonal dessiné par des doubles lignes. L'écharpe comporte une rangée de franges relativement courtes et était peut-être complétée par un autre châle, lui aussi frangé, tenu ouvert par le roi (?). Enfin, la corde à pompons est courte, comme à Moussawarat, décorée de petites hachures horizontales et terminée par une attache en forme de lotus soutenant l'unique gland frangé. Plus tard, la tunique et le manteau se fondent en un seul vêtement, tout du moins sur les représentations. Au Ier siècle de notre ère, les candaces Amanishakheto et Amanitore ne sont plus vêtues que du long manteau asymétrique attaché sur l'épaule droite et laissant leur poitrine dénudée sur le côté gauche [Pl. 76a-b][55]. Les plis de chairs dessinés sous l'aisselle d'Amanishakheto et le sein d'Amanitore illustrent clairement la disparition de la tunique de dessous.

---

[51] Voir par exemple la stèle de Nastasen, A. LOHWASSER, *Die königlichen Frauen im antiken Reich von Kush, Meroitica* 19, 2001, p. 210-215. ; *Id*., "Kushite Queens as Represented in Art", *in Between the Cataracts, Part 2.2*, 2010, p. 781-787.
[52] L. TÖRÖK, *op. cit*., p. 162-164. ; R.S. BIANCHI, "The Striding Draped Male Figure of Ptolemaic Egypt", *in* H. MAEHLER et V. STROCKA (éds.), *Das Ptolemäische Ägypten*, 1978, p. 95-100.
[53] Fiche C96, 97.
[54] Fiche C30.
[55] Fiches C110, 111 et 287.

b. *Éléments du costume tripartite*

Intéressons-nous maintenant plus en détails à chacune des pièces de vêtement qui composent le costume tripartite. Une petite statuette en or, découverte dans le temple du Djebel Barkal, nous en offre une représentation en ronde bosse permettant de mieux comprendre l'arrangement de la tenue. Datée du début du Ier siècle ap. J.-C., cette figurine précieuse dépeint vraisemblablement la reine et candace Nawidemak [Pl. 76c][56].

○ *La tunique*

Sur la majorité des exemples relevés, la tunique est un vêtement long et ajusté, descendant jusqu'aux chevilles, ou plus rarement jusqu'aux genoux[57]. Comme le montre la statuette de Nawidemak, elle comporte fréquemment des manches serrées, courtes ou plus longues, descendant jusqu'aux coudes ou parfois même jusqu'aux poignets. Les épaules sont souvent décorées de faucons aux ailes déployées, alors que les bords sont longés de franges. De lourds bracelets de biceps sont ensuite passés par-dessus les manches. La bordure inférieure du vêtement peut être ornée d'une haute bande décorée et/ou de franges, rappelant des bordures en tapisserie finissant certains textiles de coton. À Moussawarat, les manches de la tunique dessinent un arc de cercle sur le haut des bras du roi, alors que celles des robes portées par les reines des IIIe et IIe siècles avant notre ère se prolongeaient jusqu'aux poignets et présentaient un profil différent, ouvert en « V » [Pl. 78b][58]. Des tuniques de cette forme sont bien attestées dans la documentation de la XXVe dynastie, comme dans celle des reines et des princesses napatéennes. László Török lui reconnaît plusieurs antécédents datés du Nouvel Empire, comme certaines représentations d'Amenemhat III et Ramsès III[59]. Il est probable que cette tunique corresponde à la tunique « sac » bien connue en Égypte. Selon le modèle reconstruit par Gillian Vogelsang-Eastwood, les manches courtes seraient en fait la représentation de l'emmanchure simple d'une tunique réalisée dans un seul rectangle de tissu, alors que les manches longues seraient construites grâce à l'ajout de 2 manchons fuselés au niveau des poignets[60]. Au Soudan, cette forme de tunique perdura au minimum jusqu'au début du Ier siècle ap. J.-C.,

[56] Fiche C24.
[57] Cette forme est particulièrement attestée dans les chapelles funéraires de Méroé Nord, aux environs du Ier siècle av. J.-C. Voir fiches C96, 97, 100.
[58] Pour les représentations de reines du Méroïtique ancien sur les chapelles funéraires de Méroé, voir fiches C38, 83, 84, 98, 299.
[59] L. TÖRÖK, *op. cit*., p. 176-178.
[60] G. VOGELSANG-EASTWOOD, *Patterns for Ancient Egyptian Clothing*, 1992, p. 32-36.

date à laquelle elle se mêle à l'iconographie du manteau, symboliquement plus significative. Son influence continue toutefois d'être perçue, notamment à travers la réapparition à Naga, sur les épaules du roi Natakamani, de figures de faucons aux ailes déployées[61].

- *Le manteau asymétrique*

Nous avons déjà rappelé l'origine présumée du manteau asymétrique[62]. Nous nous contenterons ici d'en décrire les différentes formes attestées dans la documentation méroïtique. Ce long manteau est composé d'une grande pièce de tissu rectangulaire, dont la taille est estimée par Gillian Vogelsang-Eastwood à 1,20 m de haut sur 3 m de long[63]. Sa manipulation nous est connue grâce à de nombreuses représentations égyptiennes, qui montrent l'utilisation d'un vêtement similaire depuis les périodes les plus anciennes. Le coin supérieur droit est passé par-dessus l'épaule droite, pendant que le tissu est enroulé une ou plusieurs fois autour du corps en passant sous les aisselles. Le coin supérieur gauche est ensuite ramené sur le devant du corps et noué au coin droit, formant ainsi une sorte de bretelle asymétrique [Pl. 78c]. Une stèle provenant du temple d'Amon de Naga montre la reine Amanishakheto et la déesse Amesemi toutes deux vêtues d'un manteau de ce type [Pl. 77b][64]. Dans la partie inférieure, le mouvement du tissu forme de nombreux plis figurés sur le relief par des traits en diagonale remontant le long des jambes[65]. Le bord de l'étoffe est orné de courtes franges, alors que l'attache du vêtement est marquée par un lourd pompon frangé. L'accroche du manteau pouvait aussi recevoir un ornement particulier, à la façon d'une fibule qui protégeait de ses symboles apotropaïques la fermeture ritualisée du vêtement. Il peut s'agir d'une petite tête de bélier ou d'une plaquette ornée de cartouches[66]. Initialement, le manteau était probablement fermé grâce à des rubans ou des ficelles, dont l'usage et l'iconographie furent au fil du temps standardisés sous la forme de la corde à pompons[67].

---

[61] Fiche C284.
[62] *Cf. Supra*.
[63] G. VOGELSANG-EASTWOOD, *Patterns for Ancient Egyptian Clothing*, 1992, p. 22-23.
[64] Fiche C23.
[65] Cette convention iconographique est récurrente dans le temple du Lion de Naga, *cf.* fiches C281-290.
[66] Voir par exemple la représentation du roi Taneyidamani, sur le mur nord de sa chapelle funéraire (fiche C95) ou du prince figuré aux côtés de Shanakdakhete sur les murs sud et nord de sa chapelle (fiche C91). L'identification de ces plaquettes demeure sujette à débat, *cf.* A. SACKO-AUTISSIER, «Ouad ben Naga inconnu : quelques objets en faïence du palais royal », *in* V. RONDOT, F. ALPI, et F. VILLENEUVE (éds.), *La pioche et la plume*, 2011, p. 359-375.
[67] Cf. *Infra*.

Dans le cadre du costume tripartite royal, le décor du manteau est le plus souvent limité aux bordures. Cas rare, Natakamani porte à Naga un manteau orné sur toute sa surface de larges ailes déployées [Pl. 77a][68]. Le couple royal peint sur les murs du temple 4 de Qasr Ibrim arborent, quant à eux, des manteaux blancs décorés d'un semis de croix *ankh* pour la reine et de disques solaires ailés pour le roi[69]. Le bas du vêtement est bordé d'une bande ornementale frangées (ajouré ou tapisserie ?). Il est probable qu'il s'agisse de Natakamani et Amanitore, dont les reliefs de Naga sont typologiquement très proches de ces peintures[70]. Nawidemak, sur sa statuette en or, est habillée d'un manteau à la décoration traditionnelle : sur le devant du corps, la bordure verticale du vêtement est longée d'une rangée de franges, figurées par de petites hachures diagonales, et de petits ornements rectangulaires sont inscrits dans le tissu à intervalles réguliers[71]. Remplis d'un motif en damier, il est possible d'y voir des inserts en tapisserie.

- *L'écharpe à franges*

L'écharpe à franges, apanage des souverains en exercice, représente à elle seule les spécificités du costume méroïtique et incarne merveilleusement les goûts de l'époque en matière de textile. La plupart des représentations royales montrent l'écharpe portée en bandoulière sur l'épaule droite, barrant le torse en diagonal. Il semble qu'elle ait été nouée au sommet de l'épaule droite et composée d'une bande étroite en tissu (?), à laquelle sont suspendus de longs glands frangés.

La bande est souvent décorée de frises de petits motifs répétitifs, comme le damier, les croissants de lune ou les cercles. L'écharpe de Nawidemak porte une série de cercle et une rangée de chevrons représentant peut-être des entrelacs. Sur les reliefs du temple du Lion à Naga, les écharpes sont ornées de têtes de bélier surmontées d'un disque solaire, à l'image de l'Amon nubien[72]. Nous pouvons imaginer des bandes textiles en tapisserie, ou bien en tissu uni décoré d'appliques en métal précieux. Cet argument est soutenu par la figure peinte de Tanoutamon, dans sa tombe d'el-Kurru, où le manteau-châle est bordé d'un ruban rouge orné de rosettes en or[73]. Une dernière possibilité nous est offerte par la figure d'une reine inconnue, sur les reliefs de la chapelle funéraire de la pyramide de

[68] Fiche C284.
[69] Fiche C75.
[70] R. BRADLEY, "Painted Plaster Murals from Meroe Townsite", *SudNub* 7, 2003, p. 66-70.
[71] Ces mêmes inserts rectangulaires sont aussi visibles sur une représentation de Moussawarat es-Soufra, voir fiche C266. L. TÖRÖK, *op. cit.*, p. 177.
[72] Voir fiches C281, 282, 284.
[73] L. TÖRÖK, *op. cit.*, fig. 13.

Naqyrinsan[74]. Son écharpe est composée d'une haute bande en damier, longée par de courtes franges (?). Cette structure rappelle de manière frappante celle des bordures en ajouré. Hors, nous connaissons plusieurs fragments textiles de grande taille où une haute bande en ajouré soutient une rangée touffue de glands frangés [Pl. 37c]. Cet objet textile, parfois réalisé de manière totalement indépendante à une étoffe tissée, pourrait correspondre à une adaptation commune de l'écharpe royale. C'est du moins l'hypothèse de Nettie K. Adams, qui pense reconnaître une bordure en ajouré sur l'écharpe portée par Shanakdakhete [75].

Les reliefs des temples et des chapelles dessinent les longues franges de l'écharpe grâce à une succession de traits verticaux serrés. Quand au Ier siècle ap. J.-C. les franges s'allongent de manière importante, c'est un véritable rideau de franges qui couvre le torse et les hanches des souverains jusqu'aux cuisses et cache tout le bras droit. À Naga, Amanitore et Natakamani doivent passer leur main à travers les franges [Pl. 76b]. En revanche, lorsque le décor pariétal est peint sur un enduit, les franges sont dessinées par des traits noirs sur un fond rouge. Cette même couleur est attestée sur les peintures de Qasr Ibrim [Pl. 78a][76], de Shanakdakhete à Méroé et de Nawidemak au Djebel Barkal, soutenant la première occurrence du châle rouge de Tanoutamon. Il semble que l'écharpe ait été réalisée en fils rouges[77]. Les petites sphères jaunes représentées sur les enduits de Qasr Ibrim suggèrent quant à elles l'utilisation de perles entre les glands frangés.

c. *La corde à pompons et le rituel d'intronisation royale*

Le dernier élément constitutif du costume tripartite royal est la corde à pompons. La même statue de Nawidemak expose de façon claire la position de la corde : elle était posée sur l'épaule droite de façon à laisser les deux longs bouts pendant de part et d'autre du corps [Pl. 76c][78]. La plupart des reliefs ne montrent que l'extrémité avant de la corde, passée sous l'écharpe et longeant les jambes du souverain. Quand celui-ci est assis, la corde descend jusqu'aux genoux où débutent alors les pompons (*cf.* le relief de Shanakdakhete décrit ci-dessus). En revanche, une représentation du roi Taneyidamani debout révèle l'extrémité arrière de la corde, suspendue à l'épaule, et visible pendant dans

[74] Fiche C99.
[75] Fiche C110. N.K. ADAMS, "Meroitic high fashions: examples from art and archaeology", *Meroitica* 10, 1989, p. 748, fig. 2.
[76] Fiches C133, 138.
[77] L. TÖRÖK, *op. cit.*, p. 171.
[78] Fiche C24.

le vide le long des flancs[79]. Une variante plus rare, surtout attestée pendant le Ier siècle ap. J.-C., voit la corde prendre place par-dessus l'écharpe. C'est notamment le cas sur certains reliefs de Natakamani et Amanitore, dans le temple du Lion de Naga [Pl. 77a][80].

La corde est vraisemblablement de section circulaire et parfois décorée de groupes de hachures[81]. Elle se termine par un petit ornement lotiforme auquel est suspendue une série de pompons accrochés en quinconce sur 2 ou 3 niveaux. Les pompons sont en fait de gros glands frangés[82]. Une nouvelle fois, nous retrouvons dans ce costume le goût très prononcé des méroïtes pour les ornements textiles à franges.

Le port de la corde à pompons pouvait s'accompagner d'une petite figurine protectrice, lion ou bélier, allongée au sommet de l'épaule. Nous en connaissons un exemple sur la statue de Nawidemak ainsi que sur le relief du roi Kanekht///, dans sa chapelle funéraire de Méroé [Pl. 80a][83].Cet usage semble dérivé des précurseurs de la corde à pompons, à savoir la paire de rubans à pompons[84]. Ces rubans sont représentés sur le dessus de l'épaule de certains rois et reines du début de l'époque méroïtique, comme Arkamani, Amanislo et Qanarka (IIIe-IIe siècles av. J.-C.) [Pl. 78b][85]. Ils servaient très certainement à attacher les pans du manteau asymétrique. À leur base se remarque l'image d'un petit animal couché, dont la tête est coiffée d'un disque solaire. Ces figurines sont sans aucun doute à associer avec le dieu Amon ou Apedemak.

László Török consacra une importante partie de son étude du costume royal à la question de la corde à pompons[86]. Nous connaissons ainsi bien ses origines. La corde à pompons, si importante dans le costume tripartite, apparaît aussi dans la tenue de prêtre du souverain et lorsque celui-ci prend les armes[87]. Dans ce cas, elle n'est pas placée sur l'épaule mais entrelacée dans la ceinture de façon à former de longues boucles. Cette position s'observe également dans le costume du Prophète d'Amon Montouemhat, en exercice à Thèbes durant la XXVe dynastie [Pl. 83a][88]. La même corde fait aussi partie du costume de Taharqa et des grands prêtres dans le temple d'Amon de Kawa. En remontant plus loin dans l'histoire égyptienne, il est possible de lui reconnaître des préliminaires

---

[79] Fiche C97.
[80] Fiches C281 , 285, 287, 290, 296, 298. Voir aussi les représentations de Shanakdakhete (fiche C90) et Amanishakheto (fiche C111).
[81] Visibles par exemple sur la statue d Nawidemak (fiche C24), sur les reliefs d'Arnekhamani à Moussawarat es-Soufra (fiche C266) et Amanitore à Naga (fiche C285) et la tablette de Taneyidamani (fiche C30).
[82] L. TÖRÖK, *op. cit*., p. 152.
[83] Fiche C101.
[84] L. TÖRÖK, *op. cit*., p. 161-162.
[85] Fiches C32, 83, 299.
[86] L. TÖRÖK, *op. cit*., p. 153-170.
[87] *Cf. infra*.
[88] *Cf. infra*.

iconographiques dans la tenue de gala d'époque ramesside, où des rubans étaient suspendus à une large ceinture. Il semble que cette corde, autrefois exclusivement associée au grand prêtre d'Amon et au roi remplissant le même office, vint peu à peu à remplacer les rubans qui servaient à attacher le manteau. Très vite, la fonction pratique de la corde comme moyen de fermeture disparaît, pour faire d'elle un attribut distinct. Ce glissement formel eut lieu sans doute en raison de la proximité physique et conceptuelle des 2 accessoires – rubans et corde – qui symbolisent l'accession du souverain à la position suprême. Dérivée du costume de prêtre, la corde représente la fonction du roi comme premier intercesseur entre les Hommes et le dieu Amon. Une corde très similaire est aussi portée par Arensnouphis en tant que chasseur divin. Ici, cet attribut, issu de la mythologie d'Onouris, est un lasso incarnant le pouvoir guerrier et cosmogonique de la divinité. Mentionnons enfin la corde à pompons suspendue à l'insigne de Sebioumeker sur les reliefs du temple du Lion de Moussawarat es-Soufra [Pl. 148b][89]. Ces multiples attributions – guerrières et cultuelles – suffisent à illustrer le rôle très important de la corde à pompons pour toutes les divinités qui participent à la construction de l'idéologie royale. Son apparition dans le costume tripartite ne peut qu'être lourde de sens.

Une scène (n°3) sculptée sur les futs de colonne du temple 100 de Moussawarat es-Soufra montre le roi recevant la corde à pompons de la part d'une divinité, vraisemblablement Sebioumeker [Pl. 79a][90]. Lors de cet épisode, comme des autres dépeints sur le pourtour des colonnes, le roi est vêtu de la tunique et du manteau, qu'il présente ouvert sur le panneau n°6. On se rappellera alors les autres représentations d'Arnekhamani sur les façades du temple du Lion de Moussawarat, où le roi tient parfois l'étoffe dans la main gauche de façon à maintenir le vêtement ouvert. Il s'agit de scènes de salut ou d'offrandes aux dieux Sebioumeker, Apedemak, Amon, Arensnouphis, Horus et Thot[91]. Le manteau du roi est aussi ouvert dans les 2 scènes « d'élection divine » avec Amon et Apedemak [Pl. 79b][92]. On comprend donc le rôle du manteau et de la corde à pompons dans les rites d'intronisation reproduits sur les colonnes du temple 100. Le prince héritier, choisi par la divinité (ici Amon, scène n°1) est d'abord investi du pouvoir par Horus, Thot et Isis qui lui confient les couronnes, les sandales, les parures et les sceptres royaux (scène n°2). Il reçoit dans la même scène le manteau et l'écharpe, puis la corde dans le panneau suivant (n°3). En conséquence, nous pouvons affirmer que le costume

[89] F. HINTZE, *et al.*, *Der Löwentempel Tafelband, Mussawarat es Sufra Band 1, 2*, 1971, pl. 46.
[90] Fiche C302.
[91] Fiches C263, 268, 270, 273.
[92] Fiches C276, 277.

tripartite fait partie intégrante des insignes de la royauté. La remise et la fermeture du manteau, à l'aide de la corde à pompons, constituent une étape capitale des rites d'investiture royale et faisaient sans doute partie de la cérémonie d'intronisation du souverain[93].

d. *Variation du costume : le souverain en armes*

Nous terminerons cette partie dédiée au costume tripartite en mentionnant une variante de cette tenue, portée par le souverain en armes. Nous en prenons pour la première fois connaissance à Méroé, dans la chapelle de la pyramide du roi Kanekht///, datée du milieu du Ier siècle av. J.-C [Pl. 80a][94]. Nous y reconnaissons la tunique ou le manteau long, recouvert par une large écharpe, mais notons la présence de 2 cordes à pompons passées sur chacune des épaules. Les extrémités de chaque corde sont représentées de façon un peu schématique de part et d'autre de la robe. Kanekht/// est muni de divers sceptres dans la main droite et d'un grand arc dans la main gauche. Cette attitude, également présente sur les façades très détruites des pylônes, est formidablement incarnée dans les reliefs des pylônes de la pyramide d'Amanishakheto, au tout début du Ier siècle ap. J.-C. [Pl. 80b][95]. La candace y est représentée en maître des ennemis, qu'elle tient ligotés au bout d'une corde. Elle est vêtue du traditionnel ensemble tunique – manteau asymétrique fermé, mais son torse est barré de 2 écharpes croisées, à très longues franges. 2 cordes à pompons finissent le costume, une sur chaque épaule. Le bord gauche de la robe est longé par les pompons arrière de la corde gauche. La reine porte également un arc, des flèches et un long javelot. Les mêmes armes sont aussi confiées à Tarekeniwal, à la fin du IIe siècle de notre ère, habillé de la double écharpe[96] mais d'une seule corde. La double écharpe et la double corde sont donc explicitement associées à la figure du souverain triomphant. Nous retrouvons ici l'analogie de la corde à pompons avec le rôle guerrier du dieu Arensnouphis, relevée précédemment. De plus, cette divinité, comme les autres dieux protecteurs du pouvoir royal, possède fréquemment des armes comme attributs. Une petite représentation d'Arensnouphis, sculptée sur un fut de colonne du temple de Lion de Moussawarat es-Soufra, montre le dieu habillé d'un costume très similaire à celui des

[93] L. TÖRÖK, *op. cit.*, p. 159.
[94] Fiche C101.
[95] Fiche C112.
[96] Au IIe siècle av. J.C., la double écharpe est aussi portée par Taneyidamani. Le roi n'est pas représenté en guerrier mais engagé dans une scène d'offrandes, voir fiche C97.

souverains [Pl. 80c]. Nous pouvons y observer le long manteau et les 2 écharpes croisées, ainsi que 2 cordes à pompons descendant depuis chaque épaule. Le dieu tient 2 serpents à la main et transperce avec une lance 2 antilopes. Ce motif de « maître des animaux sauvages », bien connu des mythologies d'Horus et d'Onouris, établit une très forte connexion entre le costume du dieu comme chasseur divin et le costume du roi triomphant. Lors de son intronisation, et au même titre que les armes, le souverain reçoit de la part des dieux dynastiques le costume symbolisant son pouvoir guerrier. Ainsi vêtu, il se retrouve investi du maintien des forces cosmologiques.

3. Le souverain en costume de prêtre

La documentation royale nous montre le souverain habillé d'un troisième type de tenue, que nous nommerons ici « costume de prêtre ». Plus rares que les précédents, ses occurrences sont avant tout limitées à un contexte cultuel où le roi et la reine interviennent auprès du dieu Amon. L'attestation méroïtique la plus ancienne remonte, à notre connaissance, à la fin du IIIe siècle avant notre ère pendant le règne d'Arnekhamani. Dans le temple du Lion de Moussawarat es-Soufra, le roi se fît représenter à 3 reprises dans ce costume, exclusivement lorsqu'il se présente au dieu Amon à tête de bélier [Pl. 81a][97]. Il est vêtu d'une longue jupe ou tunique descendant jusqu'au dessus des chevilles et complétée par un tablier ornemental. Ce dernier est composé d'un panneau rectangulaire orné de figures divines et comporte une rangée de longues pendeloques, sans doute assemblées à partir de glands frangés et de perles. Une longue corde à pompons, identique à celle qui figure dans le costume tripartite, est entrelacée à la taille autour de la ceinture. Formant de longues boucles de part et d'autre du tablier, les deux retombées à pompons pendent sur l'avant des cuisses et descendent jusqu'aux chevilles. À cet ensemble, déjà observé pour certaines tenues du « faucon divin » ou du « Staatsornat », est adjointe une grande peau de léopard, drapée sur les épaules. L'avant du corps de l'animal – tête et pattes avant – est ramené sur le torse et bloqué dans la ceinture, de façon à disposer la gueule au niveau de l'abdomen. Les pattes arrière et la queue sont laissées pendantes dans le dos et derrière les jambes. Le roi est également muni d'un bâton-sceptre vraisemblablement terminé d'une palme, d'un épi, de bracelets de biceps et de sandales ouvragées. Sur le mur

[97] Fiches C272, 275. F. HINTZE (*et al.*), *Mussawarat es Sufra, Der Löwentempel,* 1993, p. 157.

intérieur sud, il est aussi coiffé du diadème à double *uraei* et d'une couronne composée de 4 plumes hautes, typiques de la coiffe du dieu Onouris[98].

Cette iconographie caractéristique est reprise sur la stèle que le roi Taneyidamani fit ériger à l'entrée du temple d'Amon du Djebel Barkal [Pl. 81b][99]. Il y apparaît entre les deux figures d'Amon de Thèbes et Amon de Napata. Chacun des dieux lui touche le coude, selon la gestuelle reconnue de « l'élection divine ». Le costume et les attributs sont en tout point identique, à l'exception de l'épi qui a ici disparu au profit de la main levée en position d'orant. À Naga, dans le temple du Lion, l'imagerie des souverains en costume est moins bien préservée. Une représentation sculptée sur le petit côté du pylône nord nous permet toutefois de voir Amanitore vêtue de cette tenue, additionnée d'un long sceptre, de lourdes boucles d'oreilles et du collier à têtes de bélier[100]. Le roi et la reine porte aussi ce costume sur la façade intérieure sud, mais cette fois devant le dieu Apedemak. C'est l'unique occurrence de la peau de léopard dans une scène incluant une autre divinité qu'Amon[101]. La coiffe de la reine semble s'adapter à ce changement, en remplaçant l'habituel *uraeus* du diadème par un protomé de lion.

Par chance, nous disposons des restes du décor pariétal peint dans 2 temples, l'un à Méroé (M720)[102] et l'autre à Qasr Ibrim (temple 4)[103]. Ils portent tous deux la représentation d'un couple royal en costume de prêtre, très orné. À Méroé [Pl. 82a], il s'agit d'une scène d'offrandes où les 2 personnages sont habillés d'une peau de léopard dont la face est clairement figurée au niveau du nombril. Le motif naturel de la fourrure est remplacé par des rangées de rosettes et d'étoiles à 5 branches, inscrites dans des petits cercles. Le reste des vêtements montre des panneaux à représentations divines, comme un *uraeus* ailé, des faucons et des babouins. La tunique semble être bordée d'une frise à décor géométrique alors que le tablier est terminé par de très longues franges, dont certaines sont décorées de perles. Les fragments d'enduits peints de Qasr Ibrim [Pl. 82b] portent quant à eux une partie de la peau de léopard, ici aussi ornée d'un semis de rosettes. Le fond est bleu-gris et les motifs alternent des bandes jaunes et rouges. Une des pattes du félin est préservée : elle présente des griffes blanches sur une peau jaune. Les membres de l'animal sont bordés de 2 bandes (bleu et rouge) inscrites de petites hachures noires et blanches.

[98] Type A XIII, L. TÖRÖK, *The Royal Crowns of Kush*, 1987, p. 17-18.
[99] Fiche C304. *Fontes Historiae Nubiorum* II, p. 665-671, n°152.
[100] Fiche C22.
[101] Fiche C293. I. GAMER-WALLERT, *Der Löwentempel von Naqa in der Butana (Sudan), III, Die reliefs*, 1983, p. 103-104.
[102] Fiche C76.
[103] Fiches C134-135.

L'ornementation de la peau de léopard, bien éloignée du pelage naturel, indique le remplacement de la véritable fourrure par une étoffe hypothétiquement réalisée en tapisserie ou en broderie. Un vêtement de ce type fut découvert dans la tombe de Toutankhamon et récemment reconstitué[104] : le tissu rouge est décoré de plusieurs cartouches royaux et parsemé d'un semis serré de disques bleus ou rouges sur lesquels s'inscrivent des étoiles dorées à 5 branches. La tête et les griffes étaient façonnées en or.

Cet objet annonce l'origine pharaonique de cet attribut vestimentaire, où son usage est caractéristique du costume des prêtres. À la XXVe dynastie, la peau de léopard semble réservée aux plus hautes positions du clergé d'Amon. Le prophète d'Amon Montouemhat est fréquemment habillé d'un costume très similaire à celui des souverains méroïtiques[105] et c'est vêtu de la même tenue qu'Aspelta se présente à Amon, sur le mur de la salle hypostyle du temple de Kawa[106]. Pour les souverains méroïtiques, le choix du costume de prêtre relève donc d'un certain archaïsme particulièrement cultivé à l'égard du culte d'Amon, première divinité tutélaire des dynasties kouchites.

4. Le costume du prince

Les représentations royales sont très souvent accompagnées de la figure du prince héritier. C'est le cas dans le temple du Lion de Moussawarat es-Soufra, qui nous a jusqu'à présent fourni de nombreux exemples. Au fil des diverses scènes de légitimation du pouvoir, le roi Arnekhamani est fréquemment suivi du prince Arka, le futur Arkamani II. Il est vêtu d'une tunique ou d'un justaucorps à bretelles, recouvert d'un manteau asymétrique plissé similaire à celui porté par le roi[107]. Il y a un parallèle important entre l'habillement du prince héritier et celui du souverain en exercice.

Accomplissant différents rites, la figure du prince est relativement répandue dans la documentation. Nous choisirons ici de suivre l'iconographie de 3 princes différents, ayant

[104] E. WINCOTT HECKETT, "Clothing Patters as Constructs of the Human Mind: Establishment and continuity", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, fig. 34.4, p. 212. ; K. NOMURA et C. RINALDO, *The weavers of Tutankhamun, The story of recreating the textile treasure of a Pharaoh*, Stockholm, 2013.
[105] J. LECLANT, *Montouemhat, quatrième prophète d'Amon, prince de la Ville, BdE* 35, 1961, *passim.* ; L. TÖRÖK, "The Costume of the Ruler in Meroe: Remark on its origins and significance", *ANM* 4, 1990, p. 154, fig. 12, p. 189.
[106] M.F.L. MACADAM, *The Temples of Kawa II*, 1955, pl. 18b. ; L. TÖRÖK, *op. cit.*, p. 154.
[107] Fiches C264, 267, 271.

tous vécu et rempli leur office sous le règne des corégents Natakamani et Amanitore, au milieu du Ier siècle de notre ère[108]. Il s'agit d'Araka(n)kharor Ankhkarê, Arakakhataror Ankhkarê et Shorkaror[109]. À eux 3, ils illustrent les 3 catégories de costume portées par les princes de la couronne. Les tenues de cette époque présentent aussi l'avantage d'être plus normalisées que lors des périodes précédentes.

a. *L'ensemble tunique et manteau asymétrique*

Nous commencerons par celle qui est la plus répandue dans l'iconographie princière en général, à savoir par l'ensemble tunique et manteau asymétrique. Nous l'avons dit, c'est déjà une version de ce costume que porte Arka à Moussawarat es-Soufra, dès la fin du IIIe siècle av. J.-C. À Naga, dans le temple du Lion, le prince Arakakhataror apparaît fréquemment vêtu de ces vêtements, selon une iconographie particulièrement riche et détaillée[110]. Son effigie suit celle des souverains dans plusieurs processions, se présentant aux dieux en position d'orant, les mains levées [Pl. 84]. La plupart des 10 représentations du prince dans le temple le montrent habillé d'un long manteau fermé sur le devant du corps et descendant jusqu'aux chevilles. Une série de traits diagonaux représente le plissé du tissu sur les jambes. Le bas du manteau est bordé d'une bande décorative, peut-être réalisée en tapisserie et finie par des franges ou des petits pompons boules. Comme le manteau arboré dans la version royale, le long côté est longé d'une rangée de franges. La façade extérieure ouest, où le prince est muni d'un court bâton-sceptre, laisse visible la fermeture du manteau [Pl. 84] : le coin supérieur droit est replié sur l'épaule de manière à être attaché à l'autre angle et terminé par un lourd gland frangé.

Plusieurs des manteaux princiers sont décorés de petits motifs apotropaïques en semis. Lorsque c'est le cas, ils se prolongent sur la « manche », les bras et sur l'épaule gauche logiquement laissée nue, indiquant la présence probable d'une tunique de dessous similaire à celle composant le costume tripartite. Nous comptons des semis de petites croix *ankh* ou de croissants de lune [Pl. 84], parfois complétés sur les épaules d'une figure plus large de faucon aux ailes déployées. Sur le mur extérieur nord, Arakakhataror porte un manteau orné d'ailes déployées associées à un protomé de lion portant une couronne, motif

---

[108] A. SACKO-AUTISSIER, « Natakamani et Amanitore, un « couple » de souverains bâtisseurs », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 74-75.
[109] Par ordre d'apparition chronologique sur les bâtiments où ils apparaissent.
[110] Fiches C283, 286, 288, 289, 297. I. GAMER-WALLERT, *Der Löwentempel von Naqa in der Butana (Sudan), III, Die reliefs*,1983, p. 104-105.

clairement lié à Apedemak. László Török émet l'hypothèse de la figuration symbolique de ces motifs, qui seraient alors à comprendre comme la représentation de l'énergie créatrice reçue du dieu, plutôt que comme une véritable ornementation textile[111]. Le dessin en semis, l'existence possible d'une tunique assortie et notre connaissance des tapisseries méroïtiques nous engageraient toutefois à ne pas écarter la proposition de manteaux richement décorés. Plusieurs de ces motifs sont en effet bien connus dans le répertoire des ornements en tapisserie : un semis de croix *ankh* est attesté à Saï et Qasr Ibrim[112], où le croissant apparaît dans 2 compositions[113] et des motifs à ailes déployées sont aussi attestés[114]. Deux décors pariétaux peints semblent supporter notre opinion. Le premier montre, dans la pyramide de Nawidemak, le prince Yetaretey vêtu d'une longue tunique blanche recouverte d'un manteau mi-long de couleur foncée [Pl. 85a][115]. Celui-ci est orné dans sa partie basse de 2 motifs d'ailes déployées, flanquant un symbole central non identifié. Le deuxième, dans le temple M292 de Méroé-ville, représente un prince habillé d'un long manteau entièrement recouvert de frises diagonales de petits cercles et de rayures[116].

Ajoutons en conclusion de cette section que le prince ainsi vêtu du manteau asymétrique est également muni de sandales, d'un diadème, de fins bracelets de poignets, de bagues, d'un collier ras-de-cou et du collier court à grosses perles rondes qui caractérise le costume princier[117]. Cet attribut bénéficie d'un lourd contrepoids fait d'une grosse passementerie, probablement construit grâce à de gros glands frangés.

b. *L'ensemble jupe longue / tablier*

Plus rarement, le prince peut être habillé d'un ensemble plus modeste, rassemblant une jupe longue à un tablier simple. C'est cette fois-ci Araka(n)kharor qui nous en fournira l'illustration, à partir des reliefs de sa chapelle funéraire, dans la pyramide Beg. N5 de Méroé[118]. Derrière Osiris présidant à la pesée du cœur, le prince est vêtu d'une jupe longue

---

[111] L. TÖRÖK, *op. cit.*, p. 177.
[112] Fiches T682 (Saï), 314, 393, 495, 543 (Qasr Ibrim).
[113] Fiches T393, 459.
[114] Fiches T496, 312, 317.
[115] Fiche C103.
[116] Fiche C82.
[117] L. TÖRÖK, *The Royal Crowns of Kush*, 1987, p. 30-33. ; V. RONDOT, « L'empereur et le petit prince. Les deux colosses d'Argo. Iconographie, symbolique et datation », *in* V. RONDOT *et al.* (éds), *La plume et la pioche*, 2011, p. 432-433.
[118] Fiche C115. Voir aussi d'autres princes, à Méroé, Djebel Barkal et Naga (fiches C102, 104, 123, 291, 292).

simple, légèrement évasée aux chevilles et maintenue autour de la taille par une fine ceinture. L'avant du vêtement est décoré d'un tablier atteignant les genoux, composé d'une pièce de tissu différente ou bien formée par les retombées de la ceinture. Son torse est laissé dénudé et la tenue est complétée par les attributs habituels, collier à grosses perles rondes, diadème, bagues et sandales. Les peintures de Yetaretey nous renseignent à nouveau sur l'ornementation possible de ce costume [Pl. 85b][119]. Le prince, faisant offrande d'encens à la candace, porte une jupe mi-longue blanche, décorée par une série de larges rayures verticales à godrons, alternant avec des rayures vide. Le tablier blanc reprend dans sa partie basse le même motif en godrons.

Ailleurs dans sa tombe, Araka(n)kharor est représenté en costume de prêtre, ajoutant à la jupe longue une grande peau de léopard recouvrant l'ensemble du dos [Pl. 85b]. Elle y est maintenue par un dispositif inédit à notre connaissance, composé de 3 jeux de cordelettes terminées par un bouton de lotus, attachées à la peau et ramenées sur le devant du corps pour y être nouées. Notons à cette occasion que la plupart des princes figurés en jupe longue et tablier sont engagés dans des rituels d'encensement, partie intégrante des fonctions de prêtre.

c. *Le prince guerrier*

Les princes de la couronne en fonction sous Natakamani et Amanitore nous offrent un troisième type de costume, à fort caractère guerrier. Nous n'en connaissons que 2 occurrences.

La première représente Araka(n)kharor, sur une tablette en argile découverte à Méroé et conservée au Worcester Art Museum, dans une scène du massacre des ennemis [Pl. 86a][120]. L'utilisation de cette imagerie, jusque là réservée aux souverains, témoigne de l'importance grandissante des princes dans l'idéologie royale. Ici, Araka(n)kharor est vêtu d'une tunique près du corps, à manches longues et descendant jusqu'au dessus des genoux. Une cape prend ensuite place autour du cou, sans aucune attache visible. Elle enveloppe les épaules, le dos et s'arrête au même niveau que la tunique. Les 2 pans latéraux du vêtement sont ramenés sur le devant de la taille et des cuisses. Ils y sont maintenus par une longue et étroite ceinture nouée faisant 2 fois le tour de la taille et dont les pans sont laissés pendants. Les extrémités de cette ceinture sont décorées d'une face de lion. L'avant des tibias, juste

[119] Fiche C104.
[120] Fiche C5.

en dessous des genoux, est orné sur chaque jambe d'un disque solaire ailé. Protégé par une figure de Victoire d'inspiration hellénistique, le prince brandit une hache de la main gauche tout en tenant un glaive de la main droite, et un groupe d'ennemis attrapés par les cheveux. Il est enfin chaussé de sandales et coiffé d'un diadème à l'effigie d'Apedemak.

Cette iconographie nous amène tout naturellement à comparer ce costume à celui que porte le frère d'Araka(n)kharor, Shorkaror, sur le relief rupestre du Djebel Qeili [Pl. 86a][121]. Le seul des 3 princes à avoir accédé au trône, Shorkaror est ici représenté en possession de tous les *regalia* du pouvoir royal[122]. Il se présente ainsi face à une divinité solaire de style très hellénisé, pour recevoir les épis de sorgho et les prisonniers ligotés symbolisant la victoire et la prospérité de son règne. Il est muni de nombreuses armes – arc, flèches et carquois, épée et javelot empalant une antilope – et son torse est barré d'une longue corde en écharpe agrémentée de groupes de petites clochettes (?). Le costume en lui-même est composé de la même tunique collante que son frère, mais est dépourvu de cape. Enfin, 2 protomés de lion ornent les genoux, de façon à dépasser en relief le profil de la jambe.

Cette ornementation de tibias ou de genoux est particulière et spécifique à ces 2 représentations, rendant sa compréhension quelque peu mystérieuse. Nous ne connaissons en effet aucun vêtement de type pantalons, susceptible de supporter une ornementation à cet endroit. Il est de plus déroutant de voir l'invention de ce costume appliquée à ces 2 personnages quand les souverains contemporains étaient représentés dans la même attitude mais vêtus du costume du « faucon triomphant »[123]. Ce sont les figures divines – la Victoire et le dieu solaire - qui nous donnent notre premier indice, en suggérant une forte influence reçue de l'Égypte hellénistique et romaine. Dans la sculpture égyptienne de l'époque tardive (env. IIe s. ap. J.-C.), nous découvrons alors plusieurs reliefs reproduisant l'image d'un personnage masculin armé dans l'attitude du massacre des ennemis. Fait intéressant, ses jambes sont aussi souvent marquées d'un protomé de lion. Cette documentation nous est maintenant bien connue depuis l'article que leur a consacré Jan Quaegebeur[124]. D'après l'hypothèse développée par l'auteur, ces reliefs représenteraient des empereurs romains, selon un modèle iconographique double hérité d'une part du culte

[121] Fiche C63.
[122] L'absence des éléments constitutifs du costume tripartite nous a amené à rapprocher cette représentation de celle d'Araka(n)kharor, bien qu'elle concerne *stricto sensu* celle des rois. Leur unicité nous empêche de toute façon une attribution nette.
[123] *Cf. supra*.
[124] J. QUAEGEBEUR, « Dieu égyptien, roi méroïtique ou empereur romain ? (À propos de la stèle M. Rosenberg) », *in Hommages à Jean Leclant*, 1994, p. 333-349.

royal romain et égyptien et d'autre part des représentations égyptiennes tardives des dieux panthées. De la première viendraient les éléments de costume rappelant la cuirasse romaine : la tunique courte, la ceinture par-dessus le vêtement (*cinctorium*) et les jambières métalliques protégeant les tibias (*cnémides*). Chez les gradés, cet accessoire militaire portait en effet une figure de Méduse ou de lion. Les dieux panthées quant à eux, particulièrement appréciés pour leur rôle apotropaïque dans un cadre de piété personnelle, sont fréquemment représentés dans la position de « maître des animaux sauvages ». De la sorte, ils peuvent porter un protomé de lion sur les genoux, à valeur de protection magique. Sur les reliefs des empereurs romains, ces figurines à tête de lion sont représentées fixées sur des cnémides, simplement accolées à la jambe ou accrochées à l'aide de liens[125].

Quelle que soit la méthode retenue pour le costume guerrier d'Araka(n)kharor et de Shorkaror, si tant est qu'il s'agisse de véritables objets et non d'un symbole, l'analogie avec les reliefs égyptiens d'époque romaine est claire. Il semblerait que cette synthèse iconographique, curieusement documentée qu'à partir du IIe siècle en Égypte, se soit faite au Soudan dès le Ier siècle de notre ère. L'image triomphale des empereurs romains y rencontre des concepts liturgiques très en vogue dans l'Égypte tardive. À Méroé, l'assimilation du lion au dieu dynastique Apedemak fait de cet accessoire un attribut des plus significatifs et un exemple des plus probants du syncrétisme méroïtico-égyptien.

5. Le costume des princesses et suivantes

La présentation du costume royal ne saurait être complète sans la description des tenues des princesses. De nombreux personnages féminins contribuent en effet aux processions et à diverses cérémonies représentées sur les reliefs royaux, le plus souvent dans les chapelles funéraires des pyramides de Méroé[126], mais aussi dans le temple du Lion à Moussawarat es-Soufra[127]. Par effet de miroir avec les princes, dont l'habillement fut analysé précédemment, nous avons choisi de désigner ces femmes par le terme de « princesse », mais nous connaissons en fait peu de chose de ces personnages. Il est possible qu'il s'agisse des membres féminins d'une classe de notables ou de dignitaires, qui apparaîtraient sur les reliefs en tant que suivantes ou participantes des escortes royales. Comme nous le verrons, la ressemblance de leur costume avec celui des princesses et des

[125] *Ibid.*, fig. 5-6-7, p. 346.
[126] Fiche C87, 109, 113, 117, 127, 129, 131.
[127] Fiche C274.

épouses royales napatéennes, nous encouragerait toutefois à admettre leur appartenance à la famille royale.

Les premières représentations méroïtiques de princesses perpétuent de manière très conforme les canons vestimentaires et esthétiques établis lors de la XXVe dynastie et maintenus par la suite. Les femmes figurées dans la chapelle funéraire d'Arkamani II (fin du 3e – début du 2e siècle av. J.-C.) reproduisent en effet le même costume porté par les reines de Napata ainsi que les mêmes attitudes [Pl. 87a][128]. Ces 4 princesses apparaissent dans une procession et y jouent du sistre tout en versant une libation. Elles sont vêtues de manière identique, grâce à la superposition de 2 robes, l'une courte atteignant les genoux et l'autre plus longue descendant jusqu'aux chevilles. Ces robes sont formées par une grande pièce de tissu rectangulaire entourée autour du corps de manière assez lâche. Il semble qu'elles soient également maintenues par une ou deux bretelles. Le costume est complété par une large écharpe passée sur l'épaule et barrant la poitrine. Enfin, une sorte de petite languette est visible à l'arrière du vêtement, pendue sous les robes. Angelica Lohwasser, qui consacra une étude majeure à l'iconographie des reines napatéennes, pense y voir un pendant féminin à la queue animale suspendue au pagne des rois égyptiens kouchites. Selon l'auteur, il pourrait s'agir d'une sorte d'amulette de fertilité[129]. Les princesses de la chapelle d'Arkamani II portent également des couronnes, dont la mieux préservée montre la « coiffe kouchite », composée d'un bandeau maintenant de petites figurines d'où partent des bandes souples retombant vers l'arrière (des plumes ?). Souvent comprise comme identifiant les membres du harem royal, cette coiffe peut être remplacée par un diadème à *uraeus* indiquant un statut plus élevé[130]. À la même époque, les princesses représentées sur les façades du temple du Lion de Moussawarat sont vêtues du même costume, figurant cette fois clairement une tunique à encolure carrée [Pl. 87b][131]. La robe qui s'y superpose correspond davantage à un large manteau, toujours lâche et ouvert. Celui-ci semble composé de plusieurs épaisseurs de tissu de taille décroissante, créant une sorte de décor rectangulaire imbriqué.

[128] Fiche C87.
[129] A. LOHWASSER, *Die königlichen Frauen im antiken Reich von Kush*, 2001, p. 212-213. ; *Id.*, "Kushite Queens as Represented in Art", *in Between the Cataracts, Part 2.2*, 2010, p. 781.
[130] A. LOHWASSER, *Die königlichen Frauen im antiken Reich von Kush*, 2001, p. 222-224. ; *Id.*, "Kushite Queens as Represented in Art", *in Between the Cataracts, Part 2.2*, 2010, p. 781.
[131] Fiche C274.

Plus tard, le costume royal féminin se simplifie pour toujours présenter la poitrine dénudée. Cette tendance est aussi attestée par les représentations des candaces comme des dignitaires. Au début du Ier siècle ap. J.-C., une femme suivant le prince face à la reine Amanishakheto est ainsi habillée d'une longue jupe simple, complétée de 2 ceintures croisées en coquillages ou en perles lui barrant la poitrine[132].

Par la suite, nous retrouvons le principe de superposition des robes observé pendant les périodes anciennes, mais adapté au type vestimentaire de la jupe longue. Au milieu du 3e siècle de notre ère, les princesses se présentant face au roi Teqorideamani sont habillées de 2 jupes superposées, dont la première est très longue et forme une sorte de petite traîne ondulée dans sa partie basse [Pl. 87][133]. La seconde est légèrement plus courte et composée d'une pièce de tissu enroulée à la taille et refermée sur le devant du corps. Le costume est complété d'une longue cape posée à l'arrière des épaules. Les reliefs des dernières pyramides de Méroé, notamment celle du roi Yesbokheamani (N51), illustrent une variante quelque peu élaborée de ce costume [Pl. 87][134]. La seconde jupe, au lieu d'être droite, semble composée de 2 pans de tissu de longueurs différentes se rejoignant sur le flanc mais non-jointifs. Le pan avant est légèrement plus long et décoré d'une rayure horizontale, alors que le pan arrière présente un volume plus important au niveau des fessiers, à la manière d'un « faux-cul » ou *tournure*. La composition de cette pièce reste difficile à préciser avec certitude. Notons toutefois que les mêmes personnages sont dessinés très corpulents, avec des traits horizontaux marquant les plis de chair à la taille. La poitrine de ces femmes est aussi toujours représentée nue, avec des seins pendulant. Le costume met donc ostensiblement l'emphase sur les caractères sexuels, par les parties du corps qu'il dénude – la poitrine et le ventre – mais aussi par ce qu'il recouvre et amplifie – le fessier. Il semble ainsi répondre à une conception très méroïtique de l'idéal physique.

En conclusion, nous observons dans le costume des princesses et des suivantes le poids des traditions vestimentaires développées pendant la XXVe dynastie et la période napatéenne. Même si les méroïtes des périodes classiques et tardives s'en détachent progressivement, le concept de superposition des jupes demeure, tout comme la connexion, plus ou moins discrète, au thème de la fertilité.

---

[132] Fiche C113.
[133] Fiche T117.
[134] Fiche T127.

L'habillement des souverains méroïtiques, dans son ensemble, n'est pas le fruit d'un choix anodin parmi les tenues traditionnelles locales ou étrangères. Il s'est opéré une véritable sélection qui mena à la création de costumes très particuliers affirmant une esthétique vestimentaire unique aux royaumes kouchites. Nous y reconnaissons un réseau complexe d'influences, venues de l'Égypte pharaonique et ptolémaïque, et parfois même romaine, pour la plupart reformulées par les rois de la XXVe dynastie. Au sein de ces différents héritages, celui de la période napatéenne est certainement le plus évident. En cela, le vêtement royal est la manifestation d'une volonté politique plus large, qui conduit les souverains méroïtiques à s'inscrire dans la continuité de leur passé kouchite le plus glorieux. Avec le temps, leurs costumes s'éloignent toutefois quelque peu de ce patrimoine vestimentaire, en inventant des pièces textiles nouvelles à l'impact visuel des plus prononcés, comme l'écharpe frangée par exemple. La multiplication des ornements basés sur le concept du gland frangé est l'illustration parfaite de l'adaptation du prototype aux goûts locaux.

À travers ce jeu d'empreints et de réinterprétations successives, c'est tout un aspect de l'idéologie royale qui se fait jour, spécifique à la royauté méroïtique. Au-delà des questions de formes et de style, les costumes fonctionnent comme des attributs du pouvoir, dont chaque détail renvoie aux dieux dynastiques ou aux cérémonies d'intronisation. Ces tenues, dans leur totalité ou dans la somme de leurs composants, offrent autant de symboles justifiant et glorifiant le pouvoir royal. Le costume du souverain fait une synthèse d'éléments de diverses origines, tout en les adaptant à leurs propres besoins idéologiques et cultuels. Pour reprendre les notions développées par Philippe Bruneau, le vêtement construit ici sa propre ethnicité[135].

Grâce à une iconographie riche et variée, nous pouvons cerner de manière relativement satisfaisante le sujet du costume royal pendant la période méroïtique. En revanche, la question reste bien plus ouverte pour l'époque post-méroïtique, pendant laquelle ralentit la construction d'édifices supportant de vastes programmes décoratifs. Les pyramides et leurs chapelles disparaissent au profit des *tumuli* et les temples de cette période nous sont très mal connus. Très peu d'images donc de ces souverains, chefs d'un territoire alors divisé en plusieurs royaumes. Les travaux de Patrice Lenoble ont permis de révéler une idéologie royale très empreinte du principe de l'*imperium*, où le roi est loué

[135] P. BRUNEAU, « Le vêtement », *Revue d'Archéologie Moderne et d'Archéologie Générale* 2, 1983, p. 147.

pour ses qualités de chef de guerre[136]. Le véritable arsenal déposé dans les grands *tumuli* d'el-Hobagi[137], où l'archerie figure en bonne place, pourrait suggérer l'existence d'un costume militaire ou peut-être d'un costume d'archer. L'unique représentation d'un souverain d'el-Hobagi, hypothétiquement identifié par le port d'un diadème, montre un homme vêtu d'une jupe mi-longue ornée de lignes verticales et d'un long « tablier » formé par les 2 pans jointifs d'une grande ceinture [Pl. 86b][138]. Le bord inférieur est décoré de rayures et d'une rangée de franges. À l'autre extrémité du royaume, nous connaissons la fameuse inscription du roi Noubades Silko, inscrite à Mandoulis après sa victoire sur les tribus Blemmyes [Pl. 86b][139]. Il y est figuré à 2 reprises, dans 2 costumes différents. La première image le montre à dos de cheval en costume militaire romain, composé d'une armure de poitrine à écailles et d'une jupe courte vraisemblablement fabriquée en lanières de cuir. Il porte également un châle rayé à franges, que nous pouvons associer au châle violet ou rouge porté par les généraux romains (le *paludamentum*). Il est couronné de la traditionnelle couronne méroïtique associant bonnet, diadème et couronne *hemhem*. La deuxième image reprend l'iconographie traditionnelle du souverain triomphateur égyptien, habillé d'un corselet et d'un pagne court plissé et couronné du *pschent*. Par l'accumulation de ces 2 costumes et regalia, Silko affirme son pouvoir et sa domination militaire sur les populations locales mais aussi vis-à-vis des gouverneurs romains[140]. Au milieu du Ve siècle de notre ère, nous voyons aussi s'exprimer l'influence de l'Égypte romano-byzantine sur le vocabulaire royal des souverains nubiens.

---

[136] P. LENOBLE, « Le rang des inhumés sous tertre à enceinte à El Hobagi », *MNL* 25, 1994, p. 89-124. ; *Id*., « A propos des tumulus d'El Hobagi et de Ballana-Qustul », *MNL* 25, 1994, p. 51-83. ; *Id*., "The division of the Meroitic empire and the end of pyramid building in the 4th c. A.D. : an introduction to further excavations of imperial mounds in the Sudan", *in Recent Research in Kushite History*, 1999, p. 157-195.

[137] P. LENOBLE, « Aux armes souverains ! L'arsenal funéraire des empereurs méroïtiques », *in* V. RONDOT et N. DEXTREIT (éds.), *Kerma et Méroé*, 2006, p. 17-26.

[138] Fiche C191.

[139] Fiche C192.

[140] L. TÖRÖK, *Late Antique Nubia*, *ANTAEUS* 16, 1988, p. 56-60 ; P. LENOBLE, "The division of the Meroitic empire and the end of pyramid building in the 4th c. A.D. : an introduction to further excavations of imperial mounds in the Sudan", *in Recent Research in Kushite History*, 1999, p. 157-195.

B. Le costume des dignitaires

La structure et l'organisation de la société méroïtique repose en grande partie sur l'existence de la royauté, dont les membres – souverains et princes – formaient une autorité centrale des plus puissantes. Le contrôle effectif des territoires était cependant délégué à un petit nombre de notables, qui remplissaient des fonctions militaires, religieuses et économiques garantissant la gestion quotidienne des provinces[141]. Il semble que ce système se soit dans une certaine mesure adapté aux besoins suscités par chaque région géographique. Nos connaissances sont néanmoins bien plus approfondies pour la Basse Nubie et c'est sur cette zone que nous limiterons la plupart de nos commentaires. Il n'est pas lieu ici de présenter en détail l'organisation administrative de la région[142]. Nous nous contenterons d'en brosser un tableau général et très schématique, qui nous permettra de mieux comprendre les personnages dont nous nous proposons d'étudier les costumes. La plus haute position était occupée par le « gouverneur de Nubie » (*pqr*) qui semble avoir principalement exercé depuis la capitale de Méroé. La fonction suivante, qui pouvait mener selon les *cursus honorum* observés dans les textes au rang de *pqr*, est celle du *peseto*. Souvent traduit par l'expression de « vice-roi », ce titre désignerait plus précisément un haut dignitaire en charge de l'autorité civile en Nubie. Ses attributions semblent notamment avoir couvert l'administration économique des temples et de leurs domaines[143]. Le siège principal de leur pouvoir fut localisé à Faras, puis à Karanog. Aux côtés de ces 2 titres, nous connaissons aussi d'importantes positions religieuses, qui peuvent être conjuguées ou non à des titres séculaires. Enfin, une autre branche de l'administration semble avoir concernée le domaine militaire, notamment la défense de la zone frontière à l'Égypte. Ce sont les « généraux », dont le premier d'entre eux portait le titre de « général de la rivière »[144]. Plus que la personnalité même de ces notables influents, c'est tout leur clan qui accède au prestige du pouvoir, en Nubie mais aussi auprès de la famille royale.

---

[141] L. TÖRÖK, *The Kingdom of Kush. Handbook of the Napato-Meroitic civilization*, 1997, p. 470.

[142] Nous nous reporterons dorénavant à l'article de N.B. MILLET, "Social and Political Organization in Meroe", *ZÄS* 108, 1981, p. 124-141. Et aux travaux de L. TÖRÖK : "Inquiries into the Administration of Meroitic Nubia: I-II", *Orientalia* 46, 1977, p. 34-50. ; *The Kingdom of Kush. Handbook of the Napato-Meroitic civilization*, 1997. ; *Between Two World, The Frontier Region between Ancient Nubia and Egypt 3700 BC – AD 500*, 2009, p. 473-505.

[143] L. TÖRÖK, *op. cit.*, p. 501.

[144] N.B. MILLET, *op. cit.*, p. 140. ; L. TÖRÖK : "Inquiries into the Administration of Meroitic Nubia: I-II", *Orientalia* 46, 1977, p. 42-43.

Implantées dans des établissements urbains spécifiques, nous assistons à la création de véritables généalogies nobiliaires[145].

Les membres de cette élite administrative nous ont laissé une abondante documentation iconographique les dépeignant sur divers supports. La première source à considérer est celle des chapelles funéraires des pyramides royales, à Méroé Nord surtout, qui font figurer de longues processions de personnages masculins et féminins[146]. Munis de longues palmes et vêtus de différents costumes, ils assistent aux funérailles du défunt. La deuxième source, peut-être plus directe, est celle provenant des tombes construites pour ces dignitaires. Regroupées dans des cimetières élitaires en bordure des centres importants du pouvoir, les sépultures des notables contiennent du mobilier à leur effigie. Les stèles et les statues-*ba* notamment prouvent être d'excellentes pourvoyeuses d'informations en matière de costume[147]. Au contraire de l'habillement royal, ces données iconographiques sont complétées par plusieurs éléments de costume identifiés parmi les textiles archéologiques. Un certain dialogue peut s'établir entre les tissus existants et leur reproduction imagée.

1. Le costume masculin : l'ensemble pagne-tablier-cape

À l'étude de ces documents, notre attention est très vite attirée par un costume particulier, composé d'un pagne ou d'une jupe courte et d'un tablier, auxquels vient parfois s'ajouter une cape. Il s'agit d'une tenue exclusivement masculine. Nous voudrions profiter de cette introduction pour préciser la nature de ces vêtements, que nous allons retrouver utilisés, dans une forme ou dans une autre, chez toutes les classes sociales de la population méroïtique.

La première pièce de ce costume est un pagne court, composé d'une pièce rectangulaire entourée autour de la taille de façon à couvrir la zone médiane du corps ainsi que les cuisses. C'est le « kilt » décrit par Gillian Vogelsang-Eastwood dans sa typologie

[145] Voir par exemple L. TÖRÖK, *Between Two Worlds*, 2009, *passim*.
[146] S.E. CHAPMAN et D. DUNHAM, *Decorated Chapels of the Meroitic Pyramids*, *RCK* III, 1952, *passim*.
[147] Pour une présentation générale de ce matériel, voir V. FRANCIGNY, *La tombe privée méroïtique*, thèse de doctorat non-publiée, Université de Lille 3 – HALMA-IPEL, 2008, p. 51-66. ; *Id.*, « La statue-*ba* », in *Méroé, un empire sur le Nil*, 2010, p. 259-261. ; N. POMERANTSEVA, « Concepts of Meroitic Ba-statues and heads of hte 2nd-3rd century A.D. », *in Acta Nubica*, 2006, p. 219-222.

des vêtements égyptiens[148]. Dans plusieurs représentations, ce « kilt » est remplacé par une sorte de grande culotte fabriquée à l'aide d'une pièce de tissu plus ou moins triangulaire. Alors que le long côté encercle l'arrière des hanches et se ferme à l'avant, la pointe est passée entre les jambes et remontée devant les parties génitales, puis nouée sous le nombril. En Égypte, il s'agit d'un vêtement des plus basiques, porté par les ouvriers lors de leurs travaux et par tout un chacun en tant que sous-vêtement[149]. Gillian Vogelsang-Eastwood le désigne par le mot « loincloth ». Au Soudan en revanche, la pièce de tissu paraît bien plus large et descend de manière légèrement bouffante jusqu'aux dessus des genoux. Elle n'est donc pas utilisée comme sous-vêtement ou simple protection pelvienne, mais bien comme un élément extérieur du costume. De fait, ce vêtement couvre la même surface du corps que le pagne court décrit plus haut. Il semble que les 2 habits aient un usage similaire ou identique. Par soucis de clarté, nous désignerons ici le « kilt » des anglophones par le terme « jupe » et le « loincloth » par l'expression « pagne-culotte ». Sur les reliefs, ces 2 pièces se distinguent par leur profil différent : la jupe est droite alors que le pagne-culotte est plus arrondi et remonte légèrement vers le haut.

La deuxième pièce de ce costume est un tablier, disposé sur l'avant des jambes et accroché à une ceinture (le « apron » de Gillian Vogelsang-Eastwood[150]). Ce vêtement peut prendre plusieurs formes. Dans son acceptation la plus basique, il peut n'être composé que des 2 retombées d'une ceinture nouée à la taille. Il peut aussi être une simple pièce triangulaire, dont la partie évasée descend plus ou moins bas sur les tibias. Ce triangle est parfois divisé en 2 parties égales, reproduisant de manière fictive ou réaliste les 2 pans de la ceinture originelle. Enfin, le tablier peut présenter dans sa partie supérieure un ou plusieurs rabats conférant au vêtement un volume et une allure bien plus élaborée.

La cape quant à elle n'est pas un accessoire systématique. Lorsqu'elle est dessinée, il s'agit d'une grande pièce de tissu, vraisemblablement oblongue ou rectangulaire, jetée sur les épaules et accrochée sous le cou ou en haut du poitrail. L'attache du vêtement, obscurcie par les parures ou simplement non-figurée, nous est inconnue. Cette disposition indiquerait plutôt le port de la cape comme un attribut plus décoratif que fonctionnel[151].

---

[148] G. VOGELSANG-EASTWOOD, *Patterns for Ancient Egyptian Clothing*, 1992, p. 14-15. ; *Id.*, *Pharaonic Egyptian Clothing*, 1993, p. 53-64.

[149] G. VOGELSANG-EASTWOOD, *Patterns for Ancient Egyptian Clothing*, 1992, p. 8-10. ; *Id.*, *Pharaonic Egyptian Clothing*, 1993, p. 10-16.

[150] G. VOGELSANG-EASTWOOD, *Patterns for Ancient Egyptian Clothing*, 1992, p. 11-13. ; *Id.*, *Pharaonic Egyptian Clothing*, 1993, p. 32-52.

[151] Au Soudan, nous ne connaissons aucune représentation de cape enveloppant le corps (*cf. Ibid.*, p. 159-168.).

a. *Cas d'étude : la Chambre des délégués nubiens de Philae*

Cet ensemble vestimentaire, habillant les dignitaires méroïtiques d'un pagne-culotte ou d'une jupe et d'un tablier, est magnifiquement illustré dans la Chambre des délégués nubiens de Philae [Pl. 88a]. Ce document nous offre un exceptionnel cas d'étude illustrant les costumes de personnages parmi les plus distingués du royaume[152]. Il s'agit d'un grand relief, daté de la 2e moitié du 3e siècle de notre ère, pendant le règne de Maloqorebara. Il est localisé dans la « chambre des purifications », donnant sur la seconde cour du temple derrière la seconde colonnade est. L'ensemble couvre la surface d'une assise de maçonnerie, sur les murs ouest, nord et est[153], et mesure environ 50 cm de haut pour presque 5 m de long.

Le monument consiste en la représentation de 2 processions, sous la forme d'une frise de personnages accompagnés d'inscriptions. La première partie est sculptée grâce à des incisions et des gravures, alors que la seconde est complétée par l'application de pigments. Les processions comptent 15 figures masculines, 7 dans la première, tournées vers la droite, et 8 dans la seconde, tournées vers la gauche. Trois autres personnages existaient à l'origine dans ce second groupe, mais ils ont aujourd'hui disparu. L'ensemble de ces figures dépeint 4 protagonistes différents[154], qui composaient un groupe de hauts fonctionnaires administratifs et religieux envoyé par le pouvoir méroïtique en ambassade à Philae. Le but de cette mission est exposé dans une inscription (n°101) correspondant à une sorte de « lettre d'ordre » émise par Lahidamani, alors régente pour son fils Maloqorebara. De telles ambassades diplomatiques sont connues par ailleurs pour cette même période, mais ce monument est le seul commémorant l'évènement de cette manière. Malgré l'emplacement religieux des reliefs, son caractère est avant tout séculaire.

Chaque personnage est identifié par une courte inscription, citant son nom, ses titres et parfois une prière à Isis. À l'exception de l'enfant, chacun porte un long bâton surmonté de triangles superposés, représentant sans doute les frondes de palmier portées habituellement lors des rites isiaques.

---

[152] Bibliographie du monument : F.Ll. GRIFFITH, *Meroitic Inscriptions II*, 1912, p. 34-42, pls. XVIII-XXX. ; *REM* 0097-0111 ; *FHN* III, n°267, p. 1024-1031. ; L. TÖRÖK, « Two Meroitic Studies: the Meroitic Chamber in Philae and the Administration of Nubia in the 1st to 3rd centuries A.D. », *Oikumene* 2, 1978, p. 217-237.
[153] Chambre III dans le *Porter and Moss* (*PM VI, Upper Egypt : Chief Temples*, 1939, p. 221.).
[154] Les inscriptions citent un 5e nom, Maštaraq, qui correspondrait toutefois à une version abrégée du même Maštaraqye mentionné plusieurs fois.

La première procession correspond à l'arrivée de la délégation, selon les étapes suivantes[155] :

i. Présentation des 3 personnages principaux : Manitawawi, son parent (fils ou petit neveu) Bekemete et Maštaraqye.
ii. Maštaraqye remet la lettre de Lahidamani et fait diverses offrandes.
iii. Maštaraqye, par 2 fois, fait une prière à la déesse Isis.
iv. Figuration d'un dernier personnage de l'escorte, Apamalo.

La seconde procession relate les évènements clôturant l'ambassade, selon les étapes suivantes :

i. Entrée de Manitawawi et de Bekemete, résultats de l'ambassade (?).
ii. Entrée de Bekemete, suivi de son fils encore enfant, Šanakliti.
iii. Maštaraqye, par 2 ou 3 fois, accomplit une cérémonie d'offrande.
iv. Conclusion : prière de remerciement de Maštaraqye.

La famille de Manitawawi et de Bekemete[156] nous est par ailleurs bien connue par un important groupe de documents, attestant leur position élevée dans l'administration nubienne[157]. Appartenant au clan du fameux Wayekiye, ces dignitaires avaient pour siège Djebel Adda[158]. Il est intéressant de noter que les mêmes personnes apparaissent à plusieurs reprises, portant une titulature et un costume différents. Si 2 études ont été récemment consacrées aux vêtements représentés sur le relief, leur objet fut plutôt descriptif[159]. Il nous a paru intéressant de croiser les informations – textuelles et imagées – afin d'établir un lien entre une position administrative et un type de tenue. Il se posera alors la question sous-jacente du vêtement comme attribut au sein d'un « uniforme »[160].

---

[155] Le déroulement de l'ambassade est analysé dans L. TÖRÖK, « Two Meroitic Studies : the Meroitic Chamber in Philae and the Administration of Nubia in the 1st to 3rd centuries A.D. », *Oikumene* 2, 1978, p. 217-237.

[156] Pour l'arbre généalogique de cette famille, avec la titulature des différents membres, voir L. TÖRÖK, "Kinship and Decorum : (Re-)constructing the Meroitic Elite", *MittSAG* 13, 2002, p. 77, table 7.

[157] L. TÖRÖK, « Two Meroitic Studies: the Meroitic Chamber in Philae and the Administration of Nubia in the 1st to 3rd centuries A.D. », *Oikumene* 2, 1978, p. 218-221.

[158] L. TÖRÖK, "Kinship and Decorum: (Re-)constructing the Meroitic Elite", *MittSAG* 13, 2002, p. 72-73, 77. ; N.B. MILLET, *Meroitic Nubia*, Ann Arbor University unpublished PhD, 1969, p. 304-362.

[159] A. POMPEI, « Meroitic priest long garments decorated with falcons or vultures" et N. K. ADAMS, "Images of Men in the 'Ethiopian Chamber' in the Isis Temple at Philae: What Were They Wearing?", *in Proceedings of the 11th International Conference for Meroitic Studies, Vienna, 1-4 Sept. 2008*, à paraître.

[160] Expression sélectionnée par Philipe Bruneau, dans « Le vêtement », *Revue d'Archéologie Moderne et d'Archéologie Générale* 2, 1983, p. 156.

- *Le costume de Manitawawi, général de la rivière [Pl. 88b]*

Manitawawi porte les titres de « agent du roi en Nubie », « prince du pays de Takompso », « chef (?) du Triacontaschène » et « général de la rivière ». En tant que tel, ses responsabilités impliquaient la protection de la zone frontière à l'Égypte et la gestion des armées nubiennes, mais il occupait aussi de hautes fonctions dans le clergé de Philae et Dakka[161]. Le monument de Philae lui octroie également le rôle d'ambassadeur auprès des autorités égyptiennes, à une époque où les violentes incursions des tribus Blemmyes causaient beaucoup d'instabilité en Haute-Égypte[162].

Ce haut personnage est représenté à 2 reprises sur les reliefs[163]. La première fois, il est précédé de sa titulature complète et vêtu d'un costume élaboré, comptant une jupe mi-longue, un tablier à retour triangulaire, une large ceinture et une cape. Le tissu de la jupe et du tablier est décoré d'un semis de petits points et la jupe accueille une grande figure divine portant une balance à 2 plateaux (Thot ?). La ceinture enfin est ornée d'une frise d'*uraei*. Le costume est complété par un diadème. La deuxième représentation n'est associée qu'à son titre militaire de « général de la rivière ». Il est habillé d'un ensemble jupe et tablier similaire au précédent, uni cette fois, mais la cape fut troquée pour un corselet à bretelles. La jupe est bordée d'une rayure rouge et d'une rangée de franges. Son lourd collier à contrepoids massif et le corselet rappellent l'iconographie des princes et des rois, notamment dans leur costume militaire d'origine égyptienne. La complexité et l'ornementation de cette tenue affirment clairement la position élevée du personnage. Il est possible que la figuration de Thot réponde à ses fonctions dans le temple de Dakka[164], alors que le corselet à bretelles le présenterait plutôt comme chef militaire.

- *Le costume de Bekemete, peseto et général des terres [Pl. 89a]*

Bekemete, fils ou plus probablement petit neveu de Manitawawi, apparaît quant à lui 3 fois[165]. Sa première figuration est accompagnée de sa titulature complète, mentionnant ses deux titres principaux : « *peseto* » et « général des terres ». En tant que *peseto*, Bekemete occupe les plus hautes fonctions civiles après le *pqr* et contrôle une grande partie des revenus de la Nubie. Son deuxième titre fait de lui un commandant de

[161] L. TÖRÖK, "Inquiries into the Administration of Meroitic Nubia: I-II", *Orientalia* 46, 1977, p. 43-44
[162] *Ibid.*, p. 47.
[163] Fiches C54-55.
[164] *Ibid.*, p. 43.
[165] Fiches C53, 56, 57.

l'armée, d'un grade sans doute proche de son parent[166]. On voit là se conjuguer pour la même personne 2 fonctions – civiles et militaires – qui étaient auparavant confiées à 2 clans distincts. László Török émet l'hypothèse d'une concentration des pouvoirs visant à protéger la région de manière plus efficace contre les attaques des Blemmyes[167].

Lorsque Bekemete est cité avec son seul titre de *peseto*, il est vêtu d'un volumineux pagne-culotte, complété d'un tablier ouvragé à deux niveaux. Celui-ci présente dans sa partie haute une forme hémisphérique dépassant du corps. À la différence, quand Bekemete porte le titre de « général des terre », cet ensemble est complété d'une tunique à manches longues recouvrant partiellement le tablier. La tunique est richement décorée de faucons et d'ailes déployées, établissant ainsi un parallèle direct avec le costume du « faucon divin » porté par les souverains triomphateurs. Ce rapprochement semble établir une symbolique très guerrière aux ornements issus de l'iconographie du faucon et d'Horus. Sur ces reliefs, le tissu est toujours peint de pigments blancs, alors que les ornements sont figurés en jaune. Troisièmement, dans la première procession, Bekemete est désigné par ses 2 titres et est vêtu d'un costume juxtaposant les 2 tenues décrites plus haut : nous reconnaissons le pagne-culotte et l'opulent tablier, ainsi que la tunique. Aucune des pièces n'est ici décorée, mais le *peseto* est coiffé d'une couronne aux cobras dressés[168]. La tenue de Bekemete semble donc reproduire en miroir la nature de sa titulature, associant des titres et des catégories vestimentaires traditionnellement liés à des cadres de l'administration civile et militaire.

- *Le costume de Maštaraqye, haut prêtre d'Isis [Pl. 89b]*

Maštaraqye est représenté par 7 personnages différents du relief, faisant de lui un protagoniste essentiel de l'ambassade méroïtique[169]. Étonnamment, il ne porte jamais exactement le même costume. On peut donc logiquement penser que sa tenue dépend des activités et des fonctions qu'il remplit à chaque étape de sa mission à Philae. D'abord désigné par le titre séculaire *ḫbhň* (?), Maštaraqye porte surtout le titre religieux de grand prêtre d'Isis. En tant que tel, il apparaît la plupart du temps engagé dans des cérémonies de prières ou d'offrandes. C'est aussi lui qui délivre la lettre de la reine aux autorités de Philae.

[166] L. TÖRÖK, « Two Meroitic Studies: the Meroitic Chamber in Philae and the Administration of Nubia in the 1st to 3rd centuries A.D. », *Oikumene* 2, 1978, p. 234-235.
[167] L. TÖRÖK, "Inquiries into the Administration of Meroitic Nubia: I-II", *Orientalia* 46, 1977, p. 48.
[168] L. TÖRÖK, *The Royal Crowns of Kush*, 1987, p. 34.
[169] Fiches C49-52, 59-61.

Dans ce rôle, il est vêtu de l'opulent costume comptant jupe mi-longue, tablier à retour triangulaire et cape. C'est le même modèle que celui décrit pour Manitawawi, mais dans une version unie. Nous retrouvons ce costume lors de sa dernière apparition, où il clôture la visite des méroïtes. Cette fois, toutes les pièces de vêtement sont ornées d'un semis de petits points et de plusieurs symboles liés à la liturgie isiaque (ailes déployées, *uraei*, large figure de vautour). Il semble qu'il soit ici figuré comme grand prêtre, paré d'une tenue « de gala ».

À l'opposé, quand il escorte ses supérieurs hiérarchiques, il ne porte que le simple costume pagne-culotte et tablier à partie supérieure hémisphérique, observé par ailleurs sur Bekemete.

Par 2 fois, Maštaraqye adresse des prières ou des offrandes à Isis décuplées par la répétition du même personnage. Le premier groupe le montre habillé d'une jupe longue, d'un tablier à retour triangulaire et, dans un cas, d'une ceinture. Les tabliers sont ornés d'un semis de pointillés, alors qu'une des jupes porte un grand motif représentant le signe *ankh* flanqué de 2 sceptres *was* montés sur une corbeille *nb*. Nous pouvons le comprendre comme la stylisation d'une formule d'eulogie, qui pourrait se traduire par « toute vie et longueur d'existence »[170]. La tenue, comme son ornementation, est vraisemblablement celle des prêtres ou des pèlerins méroïtiques venant s'adresser à la déesse[171]. Le deuxième groupe illustre enfin Maštaraqye en costume de prêtre d'origine égyptienne[172], avec une jupe ou une tunique longue et un manteau asymétrique fermé sur l'épaule. La différenciation des costumes de prêtre nous amène à proposer l'existence d'un clergé ou peut-être de rituels distincts entre les méroïtes et les égyptiens. Maštaraqye remplit ici les deux offices.

La description de ces divers personnages indique, de manière assez claire et concluante à notre avis, l'adaptation du costume à la position administrative ou cérémonielle occupée par le dignitaire en question. Gardons- nous cependant de supposer une division trop stricte entre chacun des secteurs et des tenues. Le cumul des titres et des pièces de vêtement indique la possibilité de les combiner. Pour résumer, nous pouvons proposer le schéma suivant :

---

[170] Si nous choisissons, comme F. Ll. Griffith semble le faire, la translitération approximative de *ꜥnḫ wꜣ nb*. F. Ll. GRIFFITH, *Meroitic Inscriptions II*, 1912, p. 36.

[171] L. TÖRÖK, « Two Meroitic Studies: the Meroitic Chamber in Philae and the Administration of Nubia in the 1st to 3rd centuries A.D. », *Oikumene* 2, 1978, p. 221.

[172] *Ibid.*

- Administration civile (*peseto* et subalternes) :
  pagne-culotte et tablier volumineux à partie supérieure hémisphérique.
- Administration militaire : couverture du torse
  « général de la rivière » : jupe longue, tablier à retour triangulaire et corselet à bretelles.
  « général des terres » : pagne-culotte, tablier volumineux et tunique à manches longues.
- Administration religieuse :
  grand prêtre : jupe, tablier à retour triangulaire, ceinture, cape.
  prêtre ou pèlerin : jupe et tablier à retour triangulaire.
  prêtre égyptien : jupe ou tunique longue, manteau asymétrique.

Ajoutons à cette liste l'emploi de la cape pour les plus hauts dignitaires du royaume, à l'occasion de cérémonies particulières. Dans la Chambre des délégués nubiens, ce vêtement est utilisé en conjonction à d'autres pièces décorées et pour les 3 moments clés que sont l'arrivée, l'énoncé de la missive royale et la conclusion de l'ambassade. Notons qu'il s'agit à 2 reprises de l'intervention du grand prêtre d'Isis, Maštaraqye. À Méroé, dans la chapelle de la pyramide de Bartare, se sont aussi des prêtres qui portent la cape, alors qu'ils apportent offrandes et libations à la reine défunte [Pl. 90a][173]. La cape est, semble-t-il, la dernière pièce qui vient parachever les tenues de gala de certains notables, notamment de ceux occupant de hautes fonctions religieuses. Quand il rejoint sa dernière demeure, l'important personnage de Djebel Adda est d'ailleurs inhumé avec son pagne et son tablier, mais aussi avec sa grande cape[174].

Bien sûr, il ne s'agit là que d'une hypothèse, uniquement construite à partir du monument de Philae. À mesure que notre compréhension du costume élitaire avance, il conviendra de la tester auprès de différentes représentations et d'autres dignitaires[175].

b. *L'ensemble pagne-culotte et tablier*

Nous voudrions dédier cette partie au costume identifié à Philae comme celui du *peseto* Bekemete, c'est-à-dire à l'ensemble pagne-culotte et tablier à partie hémisphérique.

[173] Fiche C85.
[174] Fiche C3.
[175] Le cadre de ce travail de doctorat ne nous permet qu'une prospection superficielle des données. Une mise en rapport de l'ensemble de la documentation prosopographique et iconographique permettrait sans doute de préciser cette question.

Une rapide prospection de la documentation iconographique révèle que cette combinaison particulière, caractérisée par l'aspect bouffant du pagne court et le tablier très volumineux, n'est pas uniquement l'apanage des *pesetos*. Elle est également portée par le fils de Bekemete, le jeune Šanakliti, et par le « général de la flotte » Apamalo. Nous voudrions donc proposer l'utilisation courante de ces pièces basiques de vêtement pour l'habillement des fonctionnaires civils et parfois militaires.

À Méroé, les reliefs de la chapelle funéraire du roi Amanakhabale, daté du milieu du Ier siècle de notre ère, présentent un autre personnage de haut rang vêtu de cette tenue [Pl. 90b][176]. Participant à une procession, cet individu masculin appartient à la suite du prince, mais nous ignorons malheureusement sa titulature. Il porte un long pagne-culotte bordé d'une rayure et un tablier à 2 pans verticaux présentant un profil arrondi dans sa partie haute. Sur les épaules, une sorte de courte cape reçoit un collier à grosses perles rondes et un massif contrepoids à passementerie, modelé sur la parure du prince de la couronne[177]. Une autre image, gravée sur une coupe en bronze découverte à Karanog, figure le même costume sur un homme participant à une scène pastorale. Sa famille et lui reçoivent un sceau de lait donné par un groupe de pasteurs venus avec des vaches [Pl. 90c][178]. L'ensemble du vêtement est ici décoré d'un semis de petits motifs. Souvent interprété comme une scène religieuse liée au culte des ancêtres, cet épisode pourrait aussi être vu pour son caractère économique[179]. Quoi qu'il en soit, ce personnage est clairement dépeint comme un membre d'un clan important. Citons enfin 2 processions, sculptées dans les chapelles funéraires des pyramides Beg. N25 et Beg. N28 (Teqorideamani), comptant plusieurs personnages masculins vêtus de pagnes-culottes et de ce tablier au profil particulier [Pl. 90d][180]. Ces quelques documents, bien que numériquement trop limités pour être totalement représentatifs, attestent donc de la relation entre ce type de tenue et certains hauts dignitaires. Notons leur lien, relevé à plusieurs reprises, avec la personnalité et le costume du prince.

Le hasard des circonstances de conservation nous offre plusieurs pièces textiles qui apportent un parallèle matériel à ces représentations imagées. Il s'agit bien sûr des pagnes-

[176] Fiche C107.
[177] L. TÖRÖK, *The Royal Crowns of Kush*, 1987, p. 33.
[178] Fiche C43.
[179] Il est alors tentant d'identifier cet individu masculin à la fonction de peseto qui, comme nous l'avons dit, recouvrait la gestion économique des domaines des temples, tel que le recouvrement de taxes par exemple. À ce stade, il ne s'agirait toutefois que de spéculations.
[180] Fiches C118 et 126.

culottes et des tabliers brodés dont nous avons déjà étudié les méthodes de confection et d'ornementation. Il est amusant de constater que l'exemple le plus complet et le mieux préservé, celui de la tombe 622 de Djebel Adda, provient de la même ville que celle où siégeait le clan de Bekemete. Nous connaissons aussi un deuxième tablier à Djebel Adda, un fragment à Karanog et 19 pagnes et tabliers à Qasr Ibrim. Le nombre d'objets découverts sur ce dernier site nous permet de les comparer entre eux et de s'apercevoir que leur forme et leur décor étaient tout à fait standardisés.

Les spécimens bien conservés de pagnes-culottes, à Djebel Adda comme à Qasr Ibrim, présentent tous une grande taille et des côtés arrondis qui devaient dégager un important surplus de tissu au niveau des cuisses [Pl. 45, 91a-b][181]. L'aspect bouffant des vêtements dessinés dans les reliefs se trouve ainsi expliqué par la coupe même de l'habit. Il est plus difficile d'établir un parallèle entre les motifs brodés et les images de pagnes-culottes, qui comportent rarement de détails de l'ornementation. Par exemple, nous ne connaissons pas de pagne brodé d'un semis de petits points qui pourrait être rapproché du costume figuré sur le bol en bronze de Karanog[182].

La forme du tablier est elle-aussi en partie élucidée par les exemplaires en textile. Ceux-ci présentent toujours 2 pans, cousus côte à côte, qui dessinent une partie supérieure hémisphérique et une partie inférieure en pointe [Pl. 43-44][183]. Cette forme est celle qui est distinctement retenue dans les costumes de Apamalo et Šanakliti à Philae, ainsi que sur certains personnages de Méroé. Nous comprenons alors que ce vêtement est en fait figuré de face sur les reliefs, à la différence du pagne qui lui est dessiné de profil. Un des côtés arrondis du tablier, apparaît perpendiculairement décollé au corps, bien que le vêtement soit en fait arrangé de manière parfaitement parallèle à la taille. Cette excroissance est particulièrement soulignée sur les costumes du *peseto* Bekemete et du haut dignitaire du bol de Karanog. Ces importants notables s'emblent s'être pourvus d'un tablier légèrement différent, comportant peut-être une sorte de retour ou de pliage/nouage destiné à conférer à la pièce une structure à 2 épaisseurs et un volume encore plus important. Quand ils portent des décors, les tabliers illustrés par l'iconographie montrent un semis de petits points ou de tirets difficiles à discerner. Ils ne semblent pas, *a priori*, contredire l'ornementation standardisée des tabliers avec frises verticales de fleurs rayonnantes. Finalement, il est assez étrange de ne jamais voir représentées, d'aucune manière, ces fleurs brodées pourtant

[181] Voir notamment fiches C2, 229, 237, 239, 251.
[182] Fiche C43.
[183] Voir notamment fiches C252, 1, 68, 226, 228, 232, 234, 235, 239, 240, 244, 245.

si caractéristiques du costume. Peut-être doit-on supposer l'application d'un décor peint qui serait venu ajouter les détails colorés.

Nous terminerons cette discussion en mentionnant l'utilisation du costume pagne-culotte et tablier pour les enfants des mêmes dignitaires. L'archéologie nous offre ici une correspondance parfaite entre les sources iconographiques et textiles. À Philae, le fils de Bekemete, Šanakliti, est représenté habillé de ces 2 vêtements, réalisés dans un tissu blanc [Pl. 91c][184]. Les mêmes éléments composent la tenue complète pour enfant, découverte dans un niveau daté des Ier et IIe siècles ap. J.-C. à Qasr Ibrim [Pl. 91c][185]. Le pagne présente la même forme aux côtés arrondis et pointe seyante observée chez les adultes. Il est très rapiécé au niveau de l'assise et de la pointe en raison de son usage fréquent. Le tablier, dont il ne reste qu'un pan aujourd'hui, était quant à lui noué à un angle du pagne et maintenu par un fil épais effectuant plusieurs tours. L'assemblage paraît maladroit et suggère que le costume était chaque jour fermé par une couture. Très bien préservé, le panneau gauche du tablier porte un riche décor brodé de bleu sur fond blanc, ou de blanc sur le fond bleu foncé en appliqué. Les dimensions du pagne-culotte, environ 58 cm de tour de bassin, correspondent à un très jeune garçon de 2 ou 3 ans. Alors que la majorité des enfants allait et venait tout nus, certains petits garçons revêtaient pour les grandes occasions le même costume que leur père, indiquant ainsi leur appartenance aux familles les plus influentes du royaume.

2. Autres éléments du costume élitaire masculin

a. *La jupe longue*

Comme nous l'a montré le relief de Philae, l'autre pièce majeure du costume des notables est la jupe longue ou mi-longue. Sur ce document, elle apparaît unie ou décorée de grands motifs, et toujours complétée par un long tablier à petit retour triangulaire accroché ou non à une ceinture. Cette simple composition est fréquemment reprise par de

[184] Fiche C58.
[185] Fiche C239.

nombreux personnages, dans les processions funéraires sculptées dans les chapelles royales de Méroé[186], ou bien sur les stèles et statues-*ba* [Pl. 92a, c-d].

Une stèle funéraire en haut relief, de provenance inconnue, constitue un bon exemple de la version la plus répandue de cette tenue[187]. Le personnage masculin qu'elle dépeint est vêtu d'une longue jupe, débutant sous l'abdomen et descendant jusqu'aux chevilles. L'avant du vêtement est complété d'un long tablier de forme triangulaire, figuré de face. Aucune de ces pièces n'est ornée d'un décor. Le même costume, selon cette simple configuration, s'observe sur d'autres stèles nubiennes, notamment à Karanog, Faras et Ballana[188]. La stèle peinte de Karanog illustre un tissu de couleur blanche, non ornementé.

Une version quelque peu plus élaborée voit la sélection, comme à Philae, d'un tablier à retour triangulaire. Dans ce cas, le tablier est plus évasé dans sa partie basse et parfois décoré de motifs. Une petite stèle peinte provenant de la nécropole de Faras montre le pan principal du tablier rehaussé d'une succession de 4 (?) rayures horizontales, sous lesquelles s'inscrit une bordure ouvragée, peut-être réalisée en ajouré ou en tapisserie[189].

La jupe en elle-même peut aussi être le support d'une riche ornementation. À part celles représentées sur le monument de Philae, nous disposons aussi pour illustrer ces habits d'une stèle très bien conservée découverte à Gezira Dabarosa [Pl. 92b][190]. Dédiée à Brokheteye, l'inscription funéraire entoure la figure du défunt qui porte une jupe longue terminée par une bordure (rayée ou en ajouré) et de longues franges. Le champ de la jupe est paré d'un grand vautour aux ailes déployées. Le corps de l'oiseau est placé sur l'arrière du vêtement, de sorte que les ailes enveloppent l'ensemble des jambes du personnage. Il est dessiné de manière assez détaillée, portant un signe *ankh* dans ses serres. Cette jupe nous rappelle celle du haut prêtre d'Isis Maštaraqye sur le relief de Philae, elle aussi ornée d'un large vautour. Peut-être qu'une même association existait entre le costume de Brokheteye et ses fonctions officielles.

[186] Fiches C119, 128, 130.
[187] Fiche C39.
[188] Fiches C247 (Karanog), 142 (Faras), 146 (Ballana).
[189] Fiche C143.
[190] Fiche C20.

b. *Variations autour de la jupe : le cas des statues-ba [Pl. 93-94]*

Jusqu'à présent nous nous sommes efforcés de distinguer certaines grandes catégories de costumes selon la forme et l'agencement de leurs divers composants, à savoir les pagnes, les jupes et les tabliers. Dans son ensemble, la documentation suggère l'existence de modèles récurrents, dont certains semblent coïncider avec des sphères spécifiques de l'administration. En revanche, le corpus des statues-*ba*, notamment celles de Karanog, présente une bien plus grande variété de formes à travers une importante série d'hapax. Ce sont ces variations que nous nous proposons maintenant d'observer. Il convient de noter en guise de préambule que la nécropole de Karanog, d'où proviennent nombre de nos statues-*ba*, accueillait les inhumations des *pesetos* et des membres de leur famille. Les personnages représentés sont pour la plupart des hauts membres de l'administration civile ou du clergé, figurés avec les costumes et les attributs de leur rang[191]. À ce stade de l'évolution des statues, l'oiseau-*ba* n'est plus représenté que par la paire d'ailes à l'arrière du corps[192]. L'individu est donc sculpté en pied, révélant le détail de son habillement.

Le premier type de tenue attesté sur les statues-*ba* est le même que celui observé par ailleurs : la jupe longue simple et le long tablier triangulaire[193]. Généralement figuré sans plus d'apprêt, ce costume revêt également le *peseto* Netewitar (?) qui lui adjoint le collier à grosses perles rondes insigne de sa position[194]. La jupe est ici peinte en beige-rosé et reçoit un fin tablier blanc formé par les 2 retombées d'une ceinture. Une fine cordelette rouge est aussi nouée sous le nombril, de façon à maintenir les 2 autres éléments. Les restaurations très invasives que subit cette statue rendent cependant les couleurs très incertaines. Une autre sculpture présente une version plus élaborée de ce modèle basique, où 2 jupes sont superposées l'une sur l'autre avant d'être surmontées par un tablier[195]. L'originalité de ce costume réside dans la présence d'une très longue ceinture, entourée plusieurs fois autour de la taille, nouée avec une boucle sur l'abdomen et se prolongeant ensuite en une grande bretelle asymétrique passée sur l'épaule droite.

---

[191] L. TÖRÖK, "Kinship and Decorum: (Re-)constructing the Meroitic Elite", *MittSAG* 13, 2002, p. 67.
[192] Pour une présentation générale de ce type statuaire particulier, voir par exemple V. FRANCIGNY, « La statue-*ba* », in *Méroé, un empire sur le Nil*, 2010, p. 259-261. ; N. POMERANTSEVA, « Concepts of Meroitic Ba-statues and heads of the 2nd-3rd century A.D. », *in Acta Nubica*, 2006, p. 219-222.
[193] Fiches C169, 173, 175, 180.
[194] Fiche C169.
[195] Fiche C180

Plusieurs monuments présentent en outre différents tabliers[196]. Nous en connaissons même un sans tablier du tout. Le site de Karanog nous livra une statue vêtue d'un tablier à petit retour triangulaire, ainsi qu'un fragment montrant la disparition de la pièce habituelle de tissu au profit d'une rangée de pampilles (perles ou glands frangés ?). Un autre exemplaire, provenant cette fois de Nag-Gamus, illustre un personnage masculin habillé d'une jupe à rayures (ou frangée ?), comportant une longue ceinture nouée à la taille dont les 2 pans retombent pour former un tablier.

Une sculpture tout à fait unique montre un homme à la peau brun-rouge, vêtu d'une jupe courte blanche[197]. Celle-ci descend jusqu'aux genoux et comporte sur toute sa surface de longs plis verticaux. Elle est maintenue autour de la taille par une fine et longue ceinture, nouée sur le devant de façon à former 2 boucles. Les extrémités sont laissées pendantes et sont terminées par des glands frangés ou bien par une bande en ajouré et des franges.

Un autre costume singulier est figuré sur la statue d'un homme muni d'un long sceptre[198]. Il y porte la jupe longue et le tablier, mais aussi une courte cape ou manteau lui enveloppant de manière lâche le haut du corps. Les pans du tissu se croisent sur le devant et dissimulent les épaules et les bras.

Ce dernier exemple nous amène aux 5 monuments représentant un individu habillé d'une tunique mi-longue, qui recouvre la partie supérieure de l'ensemble jupe-tablier habituel[199]. C'est le cas de la célèbre statue-*ba* du *peseto* Maloton, conservée au Musée du Caire (JE40232). Ce notable y est vêtu d'une tunique blanche à manches longues, descendant jusqu'au dessus des genoux. Nous y devinons en dessous 1 (ou 2 ?) jupe(s) longue(s) assortie(s) d'un tablier droit. Maloton arbore les attributs de sa fonction de *peseto*, notamment le lourd collier composé de grosses perles cylindriques. Les 3 rangs de perles sont suspendus à des plaquettes en forme de cartouche, elles-mêmes ancrées au large contrepoids à passementerie. Un gros pendant à l'effigie d'Amon, insigne ordinairement réservé au roi, souligne la position particulièrement élevée de Maloton et sa proximité avec le pouvoir royal[200]. Le principe vestimentaire développé sur cette statue est repris sur 2 autres monuments de Karanog, qui représentent un *peseto* arborant le collier princier[201]. Celui d'Hawitaror dépeint le collier de manière originale, grâce à une large pièce plane à

[196] Fiches C177 (sans tablier), 179 (avec retour triangulaire), 181 (avec pampilles), 35 (2 pans).
[197] Fiche C176.
[198] Fiche C171.
[199] Fiche C21, 170, 174, 182, 183.
[200] L. TÖRÖK, *The Royal Crowns of Kush*, 1987, p. 33.
[201] Fiches C170, 174, voir aussi une statue fragmentaire avec tunique ou robe à étages, C182. Une autre statue-*ba* est vêtue d'une longue tunique à manches, à Shabloul (fiche C183).

bord festonné où est gravée une amulette. Dans la tenue, on ne discerne plus de jupe et de tablier, mais la tunique descend par contre jusqu'aux chevilles en une succession de 5 étages de tissu au diamètre régressif, à la façon de volants droits. Il pourrait s'agir soit d'une tunique longue, soit d'une tunique courte, comme nous l'avons vu chez Maloton et Bekemete, superposée à une jupe à étages. L'association de la tunique au concept de superposition des vêtements et du collier à grosses perles rondes forme en tout cas un costume manifestement exclusif au *peseto*.

L'apparente liberté vestimentaire, que l'on pourrait croire exprimée à travers les différents types de jupes et de tabliers sculptés sur les statues-*ba* de Karanog, n'est donc sûrement qu'un leurre. Les représentations officielles des dignitaires, surtout celles destinées à préserver l'image du défunt pour la postérité, laissaient peu de place aux préférences individuelles en matière d'habillement. Au même titre que l'énoncé de leur titulature et de leur généalogie, le costume participait à l'exhibition sociale des membres de la noblesse.

Le déploiement de cette iconographie, propre à la construction identitaire d'une élite quelque peu ostentatoire, repose sur plusieurs outils, dont l'opulent vocabulaire ornemental et l'association récurrente de certaines pièces au costume princier. On observe ici un mouvement convergent entre notamment le prince régnant et le *peseto*, tous deux parés d'une tunique et/ou d'une jupe longue et d'un tablier assortis du collier caractéristique. La reprise de ces éléments illustre bien sûr le prestige des dignitaires à qui ils sont accordés, mais elle permet aussi d'exprimer de manière très directe le lien fort qui unissait les dignitaires régionaux au pouvoir central et à la famille royale[202].

3. Le costume élitaire féminin

Face à la codification du costume des notables, la tenue des membres féminins de leur clan paraît bien plus simple. Son iconographie, véhiculée sur les stèles funéraires, les statues-*ba* et, dans une moindre mesure, sur les reliefs des pyramides royales de Méroé, nous montre la plupart du temps qu'une longue jupe simple et droite [Pl. 94b][203]. Une stèle découverte à Serra ouest par exemple, est sculptée de la figure de Lapakhidaye. L'énoncé

[202] L. TÖRÖK, "Kinship and Decorum: (Re-)constructing the Meroitic Elite", *MittSAG* 13, 2002, p. 67.
[203] Voir par exemple fiches C10, 36, 40, 109, 172, 178, 305.

de sa titulature nous apprend que ce personnage féminin appartenait à une famille de dignitaires très prestigieux, dont un prince *pqr*. Lapakhidaye elle-même est désignée par le titre « *mreperi* de la candace »[204]. Elle est vêtue très simplement d'une longue jupe blanche, démarrant sous la poitrine et descendant jusqu'aux chevilles. De rares représentations indiquent, à l'arrière du vêtement, une sorte de petite traîne rappelant les petites languettes et les traînes des jupes des princesses ou des suivantes [Pl. 95a][205]. La même jupe blanche apparaît sur de nombreux autres monuments, notamment sur les statues-*ba*. Dans ce cas aussi, il s'agit de jupes longues simples et collantes. Notons, par exemple, les objets de Faras ou de Karanog, qui associent le port de cette jupe à la représentation d'une poitrine pendulante [Pl. 95b-c][206]. Une stèle datée du IIe ou du Ier siècle av. J.-C. et provenant du site nubien de Nag Gamus, montre déjà la défunte vêtue de cette jupe.

Une variante de ce costume, plutôt tardive semble-t-il, reprend le principe de la superposition des jupes observé chez les princesses et les suivantes dans les chapelles de Méroé nord. Cet ensemble est notamment représenté sur la fameuse stèle peinte de Karanog [Pl. 37a][207]. Un autre petit monument, mis au jour dans le cimetière A de Toshka[208], nous servira ici d'exemple [Pl. 95d]. La stèle montre 2 femmes, chacune tenant un linge dans la main gauche et vêtue de manière identique. Leur tenue se compose de 2 jupes superposées : la première est simple et très longue, alors que la deuxième est formée de 2 pans de tissus de longueurs différentes, se rejoignant sur le flanc mais non jointifs. La partie avant est légèrement plus longue et décorée dans le bas de rayures horizontales. Cette tenue, dont l'arrangement reste difficile à interpréter, est complétée par le port d'une sorte de diadème décoré sur le front d'un petit ornement ovale.

Plusieurs de ces représentations iconographiques révèlent des jupes de couleur blanche, mais il ne semble pas que cela ait été systématique. À Djebel Adda, une statue-*ba* féminine, toujours inédite, porte ainsi une jupe peinte en bleu[209]. Souvent unies, les jupes peuvent aussi recevoir un décor. La stèle peinte de Karanog en présente un exemple aussi éloquent que rare : la partie haute de la sur-jupe est marquée par un large svastika noire,

---

[204] C. RILLY, « L'écriture et la langue de Méroé », *in Méroé, un empire sur le Nil*, 2010, p. 159.
[205] Fiche C305. *Cf. supra*.
[206] Fiches C40 et 178.
[207] Fiche C187.
[208] Fiche C154.
[209] R. HUBER et D.N. EDWARDS, "Gebel Adda Cemeteries 3 and 4 (1963-1964)", *SudNub* 16, 2012, pl. 6, p. 83.

alors que le bas de la même pièce est ornée d'une bordure en ajouré et de longues franges [Pl. 37a][210]. À l'arrière, la zone du fessier est marquée de 2 petites rayures horizontales.

Sans grand élément distinctif, il est difficile de reconnaître les jupes féminines dans le corpus textiles. En effet, elles étaient sans doute confectionnées dans des grands rectangles et simplement enroulées puis maintenues autour de la taille, ne nécessitant ainsi aucune mise en forme susceptible de laisser des traces spécifiques sur la toile. La stèle peinte de Karanog nous fournit ici encore un indice utile, sous la forme de la bordure en ajouré. Grâce à ce document, Nettie K. Adams propose d'identifier comme des jupes les grands rectangles en coton avec ajouré. Elle en isole 2 cas à Qasr Ibrim, tous 2 formés d'une grande toile unie terminée par une fine bordure en ajouré [Pl. 96a-b][211]. Le plus grand spécimen est conservé sur 59 x 90 cm et est orné d'un ajouré à losanges haut de 2 cm. Le même auteur publie également un angle de vêtement façonné avec un ourlet passepoil bordé d'un cordonnet bleu comme étant le coin supérieur d'une jupe[212]. Ces tissus à l'ornementation minimale correspondent donc à l'image qu'en donne l'iconographie.

Nous ajouterons à cet inventaire une jupe en laine post-méroïtique d'un genre différent, découverte *in situ* dans la tombe 111 du cimetière R, à Ballana et Qoustoul [Pl. 96c][213]. Le vêtement est préservé sur une longueur de 75 cm et mesurait au minimum 1,26 m de large. La partie supérieure est constituée d'un tissage très aéré, alternant des bandes horizontales ajourées sans trame, et des bandes avec trame dessinant des rayures colorées. Une première rayure bleu foncé précède une rayure beige. Viennent ensuite 3 rayures rouges, chacune séparée par une bande d'ajouré. La partie inférieure est ensuite constituée de très longues franges, qui devaient descendre jusqu'à mi-mollets. Bien loin des tissus pleins, qui dissimulaient tout le bas du corps, ce vêtement joue sur la transparence, la couleur et le mouvement des franges. Il témoigne d'un autre mode d'habillement féminin, plus léger et découvert, que celui illustré par les jupes de coton et les représentations des notables. Nous pensons alors au bol en bronze gravé de Karanog, qui montre la « propriétaire » de la hutte vêtue d'une jupe courte (ou d'un tablier) décorée de rayures et de longs glands frangés [Pl. 37b][214]. De fait, il est probable qu'une importante partie de la population féminine, dont peut-être certains membres des familles de dignitaires, ait été

[210] Fiche C187.
[211] Fiches C249, 308.
[212] Fiche C309.
[213] Fiche C225.
[214] Fiche C42.

habillée de manière plus « traditionnelle », en alliant des jupes de cuir à l'esthétique très kouchite des ornements frangés[215].

Dans l'ensemble, le costume de l'élite féminine du royaume de Méroé suit la même tendance que celui de leurs homologues masculins : on y note l'usage du coton et surtout de formes déjà observées dans l'habillement des membres de la famille royale. Au début de l'époque méroïtique, il peut s'agir de la jupe et du manteau hérités de la période napatéenne[216] alors que les époques plus tardives voient la constitution d'une tenue à 2 jupes superposées. Nous avons déjà noté l'emphase que cette superposition place au niveau des fessiers, notamment par l'important volume du pan arrière qui laisse supposer la présence d'une sorte de « faux-cul » ou *tournure*[217]. Il nous semble que ce caractère sexué du costume trouve également un parallèle dans le costume des dignitaires masculins. Quiconque observe la forme des tabliers brodés ne peut en effet manquer l'aspect phallique de ce vêtement, qui semble-t-il trouve sa lointaine origine dans les étuis pelviens des soldats kouchites de l'époque Kerma[218]. Ici, le costume participe à la fois à la définition du statut social de l'individu mais répond aussi à la conception sexuée du corps[219].

Les modèles de tenues créés pour les hauts dignitaires étaient reproduits de manière plus ou moins simplifiée pour l'habillement des autres membres de l'administration provinciale, de la prêtrise et peut-être même de négociants ou d'artisans particulièrement aisés. Peuplant les établissements urbains de la Nubie, c'est sans doute sur eux et sur leurs familles qu'il faille imaginer les milliers de tissus fragmentaires de Qasr Ibrim.

C. Le costume de l'ensemble de la population

Le vaste corpus iconographique commandité par les classes les plus riches et les plus prestigieuses de la société méroïtique nous a permis d'explorer plusieurs aspects du

---

[215] *Cf. infra*.
[216] Voir par exemple une procession de personnages féminins dans la chapelle funéraire de la reine Shanakdakheto, datée du IIe av. J.-C., *cf.* fiche C93.
[217] *Cf. supra*.
[218] *Cf. infra*. G. VOGELSANG-EASTWOOD, *Pharaonic Egyptian Clothing*, 1993, p. 47-52
[219] M.L.S. SØRENSEN, "Dressing Gender: Identity through Appearance", *in Gender Archaeology*, 2000, p. 124-143. ; J.B. EICHER, et M.E. ROACH-HIGGINS, "Definition and Classification of Dress. Implications for Analysis of Gender Roles", *in* R. BARNES et J.B. EICHER (éds.), *Dress and Gender: Making and Meaning*, Oxford, 1992, p. 8-28.

costume comme outil de définition sociale. Le tissu, ses techniques de décoration et ses formes vestimentaires, y jouent tous un rôle capital. Mais qu'en est-il pour l'ensemble de la population ? De quoi se vêtaient les agriculteurs et les pasteurs qui formaient sans doute la majorité des habitants du royaume de Méroé ? Et les artisans spécialisés, vivant dans les établissements de Méroé et Qasr Ibrim par exemple ? Peut-on distinguer dans la documentation des types vestimentaires basés sur une différenciation économique ou ethnique des populations ? Force est de constater que les sources susceptibles de nous renseigner sont bien maigres.

Notre compréhension de la composition sociale et ethnique du royaume de Méroé demeure très incomplète[220]. Cela s'explique en partie par la disparition des vestiges d'habitats de populations se logeant principalement dans des structures légères et potentiellement (semi)nomades, mais aussi par le peu de fouilles consacrées à des nécropoles modestes. Le quadrillage archéologique, principalement centré sur les régions de l'île de Méroé et de la Nubie, laisse également dans l'ombre les territoires adjacents peuplés de différentes tribus. De nouvelles recherches sont en cours pour mettre en lumière ces spécificités régionales. L'état actuel de la documentation nous offre toutefois la vision d'une réelle mosaïque territoriale et ethnique, où se rencontrent à l'image du Soudan moderne « des peuples divers […] subdivisés en tribus ou confédérations tribales, pratiquant des modes de subsistance variés, agricoles, pastoraux ou mixtes, et des modes de vie sédentaires, nomades ou intermédiaires »[221]. Nous connaissons les relations conflictuelles qu'entretient la royauté méroïtique avec les tribus de bédouins et de pasteurs qui peuplent le désert occidental avant la mer Rouge (les Blemmyes et les Re(h)rehes(a) par exemple). Le cœur du royaume est aussi en contact avec différentes cultures du Kordofan occidental et de la Gezira (chefferies d'Abou Sofyan et de Zankor, population du Djebel Moya), sans que nous puissions pour l'instant préciser la nature de leur affiliation politique[222].

De ces populations nous ne connaissons que quelques cimetières, dénués pour beaucoup de tous restes organiques, et un petit corpus de représentations iconographiques. Parmi ces dernières, il convient de distinguer les images inscrites sur des objets relevant

---

[220] M. BAUD, « Les trois Méroé : la ville, la région, l'empire », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 59-60. ; P. LENOBLE, « Développement rural comparé des régions de Shendi et de Khartoum pendant l'époque méroïtique », *Meroitica* 10, 1989, p. 835-841.
[221] *Ibid*, p. 59.
[222] *Ibid*., p. 60. ; B. GRATIEN, « Royaumes du Soudan lointain », *in Pharaons Noirs*, 2007, p. 29-38. ; *Id*., « Prospections dans le Kordofan occidental, autour de Zankor et d'Abou Sofyan (2002-2003) », *in Between the Cataracts, Part 2.1*, 2010, p. 237-245.

d'une production élitaire – jarres peintes et coupes de bronze gravées – des images créées pour elles-mêmes par ces propres populations. Le plus souvent, il s'agit dans ce cas de graffiti rupestres. Ces différentes sources nous renseignent de manière très variée sur l'habillement des populations, formant un corpus de données très hétéroclites. Afin d'en brosser le tableau le plus complet possible, nous aurons ainsi à traiter d'autres matériaux que le textile. Notre approche méthodologique devra aussi s'adapter, préférant tour à tour structurer l'enquête par type de pièces de vêtement ou par personnage représenté. Nous verrons également que ces pratiques vestimentaires traversent, pour la plupart, tout le champ de la société méroïtique et sont profondément ancrées dans un fond culturel commun à toutes ces populations africaines du Nil Moyen.

1. L'habitude de la nudité

Il pourrait paraître paradoxal de commencer notre étude de l'habillement par mentionner l'habitude de la nudité. Pourtant, il nous semble fondamental de poser ce paradigme à la base de notre travail. Comment en effet envisager l'impact des vêtements de certains individus, doux, blancs ou au contraire colorés, sans prendre en considération que beaucoup d'autres personnes demeuraient nues ? Précisons de suite que nudité, dans le monde de Méroé, ne signifie pas indigence ou sexualité. Elle n'exclut pas non plus l'investissement du corps comme espace de médiation identitaire et culturelle. On y pratique par exemple le tatouage, la scarification, la teinture des cheveux et le port du labret, qui viennent rejoindre les multiples éléments de parures qui ornent le corps des méroïtes ou des membres des tribus voisines[223]. En cela, même si la nudité constitue « le degré zéro »[224] du vêtement, elle participe déjà à la dialectique du costume.

La nudité partielle est très courante dans le royaume de Méroé. Elle concerne tous les groupes de population, depuis le simple pâtre jusqu'aux rois et aux reines. Dans le cas des souverains, elle se limite au torse des rois portant un pagne et à la poitrine des reines vêtues de la jupe longue et de l'écharpe. Ici, elle est souvent illustrée par les seins

[223] E. MACCANN, "Body modification in Ancient Sudan", *in Between the Cataracts* 2.2, 2010, p. 775-779. ; Par exemple : A. VILA, *Aksha II, le cimetière méroïtique d'Aksha*, 1967, pl. 15.
[224] Expression de Philippe Bruneau, dans « Le vêtement », *Revue d'Archéologie Moderne et d'Archéologie Générale* 2, 1983, p. 145.

pendulant et des plis de chair au niveau des côtes et de l'abdomen[225]. Les mêmes éléments sont repris pour le costume des princesses et des femmes de la noblesse[226]. Pareillement, tous les personnages masculins vêtus d'un simple pagne ou d'une jupe – dignitaires comme simple habitant – laissent leur torse nu.

Les sources littéraires antiques quant à elles témoignent très souvent de l'habitude des populations du Nil Moyen à vivre totalement nues. Au Ier siècle de notre ère, Pline l'ancien décrit dans son *Histoire Naturelle* les différents peuples de l'Éthiopie, parmi lesquels la tribu des Gymnètes « toujours nus »[227]. Strabon, basant son enquête sur les traditions historiographiques et ethnologiques hellénistiques, nous dit que quelques-uns des éthiopiens « vont nus, ou peu s'en faut, ayant pour unique vêtement une ceinture faite de peaux étroites ou d'une étoffe de poils artistement entrelacés »[228]. Il réitère ce type d'observations à propos d'autres tribus, comme des Endera et les Troglodytes[229]. Plus tard, le texte de *l'Histoire Universelle* de Diodore de Sicile nous apprend que « quelques-uns de ces peuples passent leur vie sans s'habiller se couvrant seulement de ce qu'ils trouvent pour se mettre à l'abri du soleil. Les uns coupent une queue de brebis et se la passent entre les cuisses pour cacher leur nudité, d'autres prennent des peaux de leurs bestiaux. Il y en a qui s'entourent la moitié du corps avec des espèces de ceintures faites de cheveux »[230]. L'auteur reprend ici une description d'Agatharchide de Cnide, qui nous le voyons est devenue un véritable *topos* de la littérature géographique et historique[231]. La nudité, ainsi que l'utilisation de produits issus de l'animal comme la peau et les poils, sont des motifs récurrents de la description des peuples barbares. Peut-on donc vraiment se fier à ces portraits antiques, écrits par des auteurs hellénisés bien loin des terres de Méroé ?

De manière assez surprenante, il semblerait que oui. Les fines ceintures de cuir, de perles ou de fibres tressées sont un élément vraisemblablement commun dans le costume méroïtique, tout comme les vêtements légers – pagnes ou culottes – réalisés en cuir. Plusieurs objets peints représentent également des personnages totalement nus. Nous pensons aux pâtres notamment, qui sont souvent figurés sur des récipients, tels que les

---

[225] Voir notamment l'iconographie de la reine Amanishakheto, fiches C110-111.
[226] Fiches C113, 127, 129, 131, 154, 187.
[227] PLINE L'ANCIEN, *HN*, VI.35.§12.
[228] STRABON, *Géographie*, XVII. 2.3. Voir aussi *Fontes Historiae Nubiorum* III, n°187, p. 810-818.
[229] STRABON, *Géographie*, XVI.9, XVI.4.17. Voir aussi *Fontes Historiae Nubiorum* III, n°189, p. 820-828.
[230] DIODORE DE SICILE, *Histoire Universelle*, III.5. Voir aussi *Fontes Historiae Nubiorum* III, n°143, p. 650-655.
[231] J. DESANGES, « Diodore de Sicile et les Éthiopiens d'Occident », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 137.2, 1993, p. 525-541.

gobelets, les jarres ou les coupes. Le bol en bronze gravé de Karanog nous montre ainsi une frise de personnages masculins nus, accompagnant un troupeau de bovidés et procédant à la traite[232]. En provenance du même site, un petit gobelet dépeint un pâtre, complètement nu, menant 2 bovins à l'aide de bâtons et accompagné par un gros chien [Pl. 97a][233]. Les fines ceintures des auteurs antiques trouvent également une illustration sur une jarre peinte découverte à Faras, où un homme muni d'un bâton est figuré avec la taille marquée de 2 traits horizontaux [Pl. 97b][234].

Si la nudité était très certainement répandue dans la population méroïtique, elle est aussi attestée sur certains membres de l'élite. Plusieurs petites stèles cintrées mise au jour dans la nécropole de Karanog portent ainsi un décor peint représentant des personnages nus, féminins comme masculins [Pl. 97c][235]. Dans l'un de ces cas, la coiffure est particulière : courte et avec une petite queue sur le haut du crâne, elle rappelle la « mèche de l'enfance » portée par les jeunes égyptiens de l'époque pharaonique. Peut-être faut-il ainsi comprendre la nudité de ces individus comme un signe de leur jeunesse ? Cette hypothèse semble se confirmer grâce à la représentation d'une jeune fille sur le bol gravé de Karanog. Prenant place derrière ses parents recevant une donation de lait, un petit personnage féminin se tient debout, uniquement paré de 2 colliers [Pl. 97d][236]. Sa poitrine la désigne clairement comme une femme, mais sa taille réduite fait plutôt d'elle une jeune fille. En conséquence, il faudrait peut-être considérer le vêtement comme le signe du passage à l'âge adulte, qui pourrait hypothétiquement être entériné lors du mariage. Vis-à-vis de la nudité, le costume ne communique plus seulement le statut hiérarchique de l'individu, mais aussi son âge et sa place dans la société familiale.

Les degrés de nudité, finalement très divers, ont dû avoir une signification propre qui nous échappe aujourd'hui en grande partie.

2. Pagnes, jupes et ceintures : des archers nubiens aux prisonniers de Méroé

À l'inverse de la nudité totale, la documentation méroïtique – iconographie et artefacts – suggère plutôt l'usage très répandu d'un costume léger composé d'un pagne ou

[232] Fiches C45-46.
[233] Fiche C189. Dans le même thème, une jarre de Faras montre un pâtre nu menant un troupeau de girafes, *cf.* fiche C65.
[234] Fiche C33.
[235] Fiches C185, 186, 187.
[236] Fiche C47.

d'une jupe courte, éventuellement complété d'une ceinture à 2 retombées nouées sur le devant. Nous reconnaissons ici le modèle standardisé dans la tenue des dignitaires, constituant la base de l'habillement masculin en Nubie et au Soudan depuis les périodes les plus reculées.

Les sources iconographiques nourrissant cette partie représentent exclusivement des hommes. Hors des commandes royales ou émanant de l'élite administrative, nous notons en effet un déséquilibre prononcé dans les représentations de figures humaines, qui privilégient très majoritairement les personnages masculins. Lors de notre enquête documentaire, nous n'avons pu trouver aucune figure féminine qui n'appartienne pas à la noblesse. En revanche, nous connaissons plusieurs éléments de costume en cuir, expressément associés à l'habillement des femmes, qui seront exposés plus tard.

a. *Les antécédents du costume pagne-tablier*

Au Soudan et en Nubie, l'ensemble vestimentaire masculin pagne-tablier s'inscrit dans une très longue histoire. Souvent limité à la dissimulation des parties génitales, il se décline dans l'art égyptien dès le début des contacts entre les populations de l'Ancien Empire et les nubiens du Groupe-C ou de Kerma[237]. Si le costume des Nubiens évolue avec le temps et se standardise quelque peu dans les peintures du Nouvel Empire, le pagne et le tablier (ou la ceinture à retombées) demeurent des pièces constantes de leur tenue[238]. Pendant la Première Période Intermédiaire, les mercenaires nubiens enterrés à Gebelein, Mo'alla ou encore Assouan, se font représenter dans leur tombe et sur leur stèle funéraire vêtus de leur costume traditionnel[239]. Un de ces monuments, conservé à Boston (MFA 03.1848), montre le soldat Nenou accompagné de son épouse et de ses enfants. Muni d'un grand arc, il est habillé d'une jupe courte blanche et d'un tablier rouge descendant jusqu'aux genoux et suspendu à une ceinture de la même couleur attachée dans le dos [Pl. 98a]. D'autres stèles montrent l'utilisation conjointe d'une écharpe en bandoulière, soutenant elle-aussi la ceinture et le tablier. Cette tenue est explicitement associée aux archers. Cette connotation se confirme lors des périodes suivantes, où des soldats nubiens apparaissent fréquemment vêtus d'un pagne ouvert et d'une sorte de petit tablier (?). Henri

[237] J. VERCOUTTER, "The iconography of the Black in Ancient Egypt: from the beginnings to the twenty-fifth dynasty", *in* J. VERCOUTTER *et al.*, *The Image of the Black in Western Art*, 1976, p. 33-88.
[238] G. VOGELSANG-EASTWOOD, *Pharaonic Egyptian Clothing*, 1993, p. 47-52.
[239]Pour une étude détaillée de ce corpus, voir H.G. FISHER, "The Nubian mercenaries of Gebelein during the First Intermediate Period", *Kush* 9, 1961, p. 44-80.

G. Ficher puis Gillian Vogelsang-Eastwood proposent de voir dans cette utilisation l'origine probable du tablier nubien[240]. Il s'agirait d'un étui pelvien ou d'un petit devanteau ayant pour objectif de protéger les parties génitales des combattants et des chasseurs. Le tablier en cuir ou en tissu remplacerait cet accessoire dans le costume de tous les jours. L'importance de l'archerie dans la construction culturelle des populations kouchites est ici manifeste.

L'art pharaonique du Nouvel Empire nous proposent également une foule de représentations des populations évoluant au sud de l'espace égyptien. Le long de longues frises, des Nubiens et des africains à la peau très noire peuplent les processions apportant à Pharaon les tributs des territoires kouchites ou bien grossissent les rangs de l'armée égyptienne[241]. Les tombes thébaines de Rekhmiré et de Sobekhotep illustrent, parmi d'autres, plusieurs nubiens chargés de produits caractéristiques, tels que l'ivoire, l'or, les œufs et les plumes d'autruche, ou encore des animaux de la savane africaine [Pl. 98b][242]. Ils sont habillés d'un petit pagne-culotte noué sous le nombril, visiblement réalisé en peau animale. Traités ou non, ces pagnes portent des tâches colorées en brun, en gris, en beige ou en noir figurant les motifs de la fourrure employée. Ils peuvent aussi être décorés de séries de petits traits verticaux figurant un décor en ajouré découpé dans le cuir. Ces vêtements en cuir ou en peau nous rappellent les pagnes habillant les soldats nubiens des modèles en bois de la XIe dynastie[243]. Ces derniers montrent des pagnes rouges décorés de motifs en ajouré et en appliqués verts. Des fragments de pagnes très similaires furent découverts dans les tombes de Kerma[244]. Ils étaient réalisés en un cuir très fin, ornés de losanges de cuir, de complexes perforations géométriques ou d'appliqués en mica, brodés de perles, ou simplement teints de couleur rouge [Pl. 99a].

À ce petit pagne-culotte, la documentation égyptienne de la XXVIIIe dynastie et de la période ramesside ajoute le port d'une très longue écharpe décorée, d'abord portée en bandoulière en travers du torse puis enroulée autour de la taille comme ceinture[245]. De tels vêtements apparaissent notamment dans le programme pictural du palais de Ramsès III à

---

[240] *Ibid.*, p. 68-69. ; G. VOGELSANG-EASTWOOD, *Pharaonic Egyptian Clothing*, 1993, p. 50-51.
[241] J. VERCOUTTER, *op. cit.*, p. 46-62. La bibliographie de ces scènes est foisonnante. Citons par exemple la fameuse tombe du vice-roi nubien Huy (N.D.G. DAVIES et A.H. GARDINER, *The Tomb of Huy*, 1926.) ou celles des officiels amarniens Penehesy et Ahmes (N.D.G. DAVIES, *The Rock Tombs of El-Amarna II-III*, 1905).
[242] N.D.G. DAVIES, *Paintings from the Tomb of Rekh-Mi-Re at Thebes*, 1935. ; J.H. TAYLOR, *Egypt and Nubia*, British Museum, 1991, n°3.
[243] Notamment ceux de la tombe de Mesheti, Assiout. Musée du Caire JE 30969 = CG 257.
[244] C. BONNET, « Fouilles archéologiques de Kerma, Rapport préliminaire des campagnes 1982-1983 et de 1983-1984 », *Genava 32*, 1984, p. 15. ; G.A. REISNER, *Excavations at Kerma, Part IV-V*, 1923, p. 304-305.
[245] G. VOGELSANG-EASTWOOD, *Pharaonic Egyptian Clothing*, 1993, p. 80-82.

Medinet Habou [Pl. 99b][246]. Deux plaquettes en faïence illustrent des prisonniers nubiens vêtus d'un pagne en peau animale (ou tissu reproduisant les mêmes motifs), maintenu à l'aide d'une longue ceinture faisant 2 fois le tour de la taille avant de retomber en 2 longs pans, flanquant un tablier. Tous ces éléments sont décorés de rayures et de petits points.

Les différentes pièces de vêtement décrites attestent de l'importance du travail du cuir. Une grande partie de l'habillement porté par les populations de Kerma et de la Nubie du Nouvel Empire devait être fabriquée à partir de peaux tannées et décorées. Cette coutume, très profondément ancrée dans l'identité pastorale de la culture kouchite, influença semble-t-il la création de pièces de tissu reproduisant les formes et les décors déployés initialement sur les peaux et les cuirs[247].

b. *Les représentations iconographiques*

L'ensemble pagne-tablier habillant les hommes du royaume de Méroé est donc l'héritier d'une très longue tradition vestimentaire et artisanale. Cependant, à la différence des peintures pharaoniques, les représentations iconographiques méroïtiques ne détaillent quasiment jamais la surface des vêtements, rendant toute identification des matériaux impossible. Nous avons choisi d'aborder ce type de costume par le biais des différentes sources qui le renseignent, afin de pouvoir prendre en compte les spécificités de chacune et les informations variées qu'elles dispensent. Commençons d'abord par les représentations iconographiques.

La forme la plus simple du costume est celle qui ne compte qu'un pagne ou une jupe courte, s'arrêtant au dessus des genoux. C'est celle qui est choisie pour les inscriptions rupestres, certainement en raison de ses facilités d'exécution. Nous en connaissons plusieurs exemples dans le vaste corpus de graffiti inscrits sur les murs des temples de Moussawarat es-Soufra [Pl. 100a][248]. Les gravures plus ou moins schématiques indiquent des pagnes simples, croisés sur le devant ou avec un éventuel tablier. Sur le

[246] Également dans la tombe du même pharaon, voir M. MARCINIAK, « Les éléments nubiens du décor dans le tombeau de Ramses III », *in* M. KRAUSE (éd.), *Nubische Studien*, 1986, p. 151-154.
[247] Ce principe de reproduction en textile d'une forme basée sur la dépouille animale est commun à de nombreuses cultures, E. WINCOTT HECKETT, "Clothing Patters as Constructs of the Human Mind: Establishment and continuity", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 208-214.
[248] Fiches C203-208. Voir la base données en ligne réalisée par l'équipe de Cornelia Kleinitz, Robert Casties, et Simone Rieger *: The Mussawarat Graffiti Archive,* http://musawwaratgraffiti.mpiwg-berlin.mpg.de [consultée le 17 avril 2012].

même site, un autre graffito gravé sur une façade du temple du Lion, montre un archer vêtu d'un pagne-culotte manifestement décoré et complété d'une ceinture à 2 retombées[249].

L'autre type de vêtement attesté est une jupe un peu plus longue, droite ou légèrement évasée et figurée avec de multiples traits verticaux. L'une de ses représentations est peinte sur une jarre globulaire mise au jour dans le cimetière de Nag Gamus [Pl. 100b][250]. L'ensemble de la jupe est décoré de lignes verticales, représentant soit un décor de rayures soit la multitude des lanières qui la composait. Nous pouvons penser à une série de franges touffues réalisées en matière textile ou en cuir. La jupe est maintenue par une ceinture passée autour de la taille et nouée sur le devant grâce à 2 boucles bien visibles. Un pan de la ceinture est représenté pendant sur l'avant du vêtement, à la manière d'un tablier, alors que l'extrémité est décorée d'une bordure de franges. Le personnage masculin engagé dans une scène érotique gravée sur une façade de Moussawarat es-Soufra semble lui aussi porter une jupe similaire [Pl. 100c][251]. Celle-ci est mi-longue et composée d'une large bande de tissu (?) entourée autour des reins et refermée à l'avant du corps, de façon ici à laisser passer le phallus. Le vêtement est décoré de rayures verticales, groupées par 3, et complété par un long lien servant de ceinture décorative. Descendant jusqu'à l'arrière des genoux, cette pièce est terminée par de longues pampilles frangées. La structure de ces vêtements, tels qu'ils apparaissent de façon simplifiée dans l'iconographie, nous rappelle les jupes en lanière de cuir (*rahat*) portées par les jeunes filles nubiennes. Il serait tout à la fois étrange et intéressant de voir ce type d'habit utilisé pour les hommes, il est donc dommageable que nous ne puissions en établir la matière.

La 3e catégorie de pagne et de tablier est similaire à celle décrite pour les dignitaires en costume civil. Elle compte un pagne-culotte court assorti d'un tablier ornemental. Nous l'observons porté par un pasteur (?) sur le bol en bronze gravé de Karanog [Pl. 101a][252]. Le tablier comporte 2 panneaux assemblés de manière longitudinale, et peut-être passés dans la ceinture pour retomber sur le devant. Cette dernière forme 2 petites appendices hémisphériques sur les côtés. Ce type de pagne-tablier est en outre bien attesté dans l'iconographie des danseurs, gravé sur une coupe post-méroïtique d'el-Hobagi mais surtout magnifiquement illustré par un gobelet peint provenant de Méroé [Pl. 101b-c][253]. Cette petite céramique fine, réassemblée à partir de fragments conservés à Paris et à

[249] Fiche C208.
[250] Fiche C31. Le même costume est porté par un individu masculin sur une jarre peinte découverte à Faras, fiche C41.
[251] Fiche C260.
[252] Fiche C44.
[253] Fiches C17-19, 190.

Liverpool[254], est peinte d'une frise de personnages masculins – danseurs et musiciens – engagés dans une cérémonie impliquant la consommation de vin. Tous figurés aves les cheveux bouclés et un collier de barbe, ils portent un pagne-culotte court complété d'un long tablier. Celui-ci est formé de 2 panneaux de tissu assemblés, chacun comportant à sa base une petite partie supérieure hémisphérique. Les tabliers sont décorés de rayures horizontales ou d'un semis de petits motifs circulaires. Les pagnes-culottes quant à eux semblent être fabriqués à partir de peaux animales, représentées par un décor suggérant la fourrure d'un félin ou la toison d'un bélier. Ce document nous montre des danseurs méroïtiques qui s'inscrivent tout à fait dans l'héritage du costume local, en associant un pagne en peau ou en cuir à un tablier de tissu décoré.

c. *Les pièces de vêtement conservées*

À ces représentations iconographiques répondent, de manière plus ou moins directe, un petit corpus de vêtements bien conservés. Notre base de données « Textile » regroupe très certainement de nombreux fragments ayant appartenus à des pièces d'habillement, mais en l'absence d'éléments déterminants, nous avons choisi de ne considérer que les objets formellement identifiés en tant que vêtements[255]. L'ensemble pagne-tablier étudié ici présente bien évidemment d'importantes correspondances avec les tenues en coton brodé découvertes à Djebel Adda et Qasr Ibrim, que nous avons déjà mentionnées à maintes reprises en conjonction avec le costume des dignitaires. Nous y retrouvons la coupe emboîtante du pagne-culotte, ainsi que la forme du tablier à 2 pans et 2 parties supérieures hémisphériques [Pl. 43-45]. D'autres documents viennent compléter nos connaissances, et laissent entrevoir l'utilisation d'autres formes et d'autres matériaux pour la confection des pièces destinées à l'ensemble de la population, hors d'un contexte élitaire.

---

[254] T. KENDALL, "Fragments Lost and Found : Two Kushite Objects Augmented", *in* P. DER MANUELIAN (éd.), *Studies in Honor of W.K. Simpson*, 1996, p. 462-476.

[255] Nous nous concentrerons également sur les seuls pagnes, tabliers et ceintures, pour reléguer notre étude des jupes lors d'une partie suivante, consacrée à l'étude du costume féminin. Cette division sexuée de la documentation archéologique est très certainement artificielle, puisque la jupe est portée par les hommes comme par les femmes. De la même façon, les femmes utilisèrent probablement des ceintures pour maintenir leur vêtement en place, que nous choisirons pourtant de ne prendre en considération qu'ici. Malgré les défauts méthodologiques très clairs d'une telle division, elle nous a semblé correspondre dans les grandes lignes aux représentations iconographiques qui guident notre argument et limiter les inévitables répétitions.

À part les pagnes-culotte en coton brodé de bleu, nous ne connaissons qu'une seule autre pièce de tissu ayant rempli la fonction de ce vêtement. Il s'agit d'un pagne triangulaire en laine de dromadaire, tissé en forme grâce à la réduction des fils de chaîne et découvert *in situ* sur le squelette d'un individu adulte [Pl. 102a][256]. Le petit côté du triangle était placé autour de la taille et ses deux angles attachés ensemble sur l'abdomen par un gros nœud. Le reste du tissu était passé entre les jambes, remonté sur les parties génitales puis la pointe glissée sous le nœud qui maintenait l'ensemble en place. L'extrémité libre était laissée pendante sur le devant. Cette forme de pagne en triangle aigu est relativement proche de celle observée en Égypte pharaonique, notamment sur les ouvriers[257]. Cette pièce demeure unique dans le corpus méroïtique. Nous connaissons en revanche un nombre conséquent de mentions, dans la littérature classique comme dans les rapports archéologiques modernes, de pagnes ou de jupes courtes fabriqués en cuir. Il est très probable que ce matériau est été choisi pour la protection de la zone pelvienne par une très large partie de la société méroïtique. Nous traiterons de ces pièces particulières par la suite, afin de pouvoir considérer leurs spécificités techniques.

Pour ce qui est des tabliers, il est tout à fait possible que certains d'entres eux (comme ceux des danseurs par exemple) aient suivi le même patron que les tabliers en coton brodé connus pour les dignitaires. Nous connaissons cependant 2 autres textiles, hypothétiquement identifiés à des parties de tabliers, qui illustrent d'autres formes. La première est une longue et étroite pièce de tissu complète sur 4 côtés et cousue en forme grâce à des ourlets roulottés en passepoil [Pl. 102b][258]. La forme générale s'évase dans le bas pour accommoder un décor brodé bleu à la couleur très passée, où nous pouvons distinguer lignes et zigzags. La silhouette et les dimensions de cet objet correspondent aux longs tabliers droits qui ornent l'avant des jupes [Pl. 92]. La réalisation de cette pièce, indépendante à toute ceinture hormis pour sa suspension, pourrait constituer une évolution formelle de ces tabliers peut-être originalement constitués des longues retombées d'une ceinture. Le deuxième textile est composé d'un tissu de coton mis en forme par un ourlet roulotté en passepoil, décoré tout le long par deux cordonnets bleu foncé [Pl. 102b][259]. Une moitié de l'objet se compose d'une partie rectangulaire, alors que l'autre est grossièrement circulaire. Le passepoil bleu indique son utilisation vestimentaire et sa forme générale

[256] Fiche C253.
[257] G. VOGELSANG-EASTWOOD, *Pharaonic Egyptian Clothing*, 1993, p. 10-16.
[258] Fiches C231, T356.
[259] Fiches C230, T352.

semble ne pouvoir correspondre qu'à un tablier, suspendu à la ceinture par le haut du rectangle et portant dans le bas un large appendice circulaire pendulant.

Appartenant au même paradigme vestimentaire, notre corpus contient aussi plusieurs ceintures. L'une d'elles est particulièrement intéressante dans le cadre d'une utilisation mixte comme ceinture et tablier, suggérée par les représentations iconographiques décrites plus haut. Découverte à Karanog, elle se compose des 2 extrémités d'une ceinture de 26 cm de large, réalisée dans un tissu de coton terminé à chaque bout par une haute bordure en ajouré et de longs glands frangés [Pl. 103a][260]. Nouée sous le nombril, cette pièce aurait offert de larges retombées frangées formant une sorte de tablier décoré. Une autre ceinture, provenant de Qoustoul cette fois, montre elle-aussi une importante ornementation au niveau des extrémités, qui serait tout à fait adaptée à de telles retombées [Pl. 103b][261]. Le bord est marqué de tresses de fils entrelacés jaunes, de franges et de perles en pâte de verre bleue et blanche. Le poids rajouté des franges et autres ornements pouvait de plus contribuer au maintient vertical du vêtement lors de la marche. D'autres ceintures, mises au jour à Ballana, sont quant à elles plus fines (7-8 cm de large) et ornées de motifs en tapisserie bleue et blanche représentant des damiers de losanges ou des frises de rayures et de croix *ankh*. Ajoutons à ces exemplaires un dernier objet, découvert à Djebel Adda, présentant une fine bande de fibres tressées, large de 3,8 cm et décorée de cauris cousus à l'aide d'un lacet de cuir [Pl. 65b][262]. Sa taille et ses pampilles frangées à chaque extrémité nous rappellent la longue ceinture figurée sur le relief érotique de Moussawarat es-Soufra (*cf. supra*). Il est toutefois impossible de préciser l'usage de cette pièce qui aurait pu tout aussi bien fonctionner avec un vêtement de type pagne ou jupe, que seule en décoration de taille.

d. *L'iconographie des prisonniers*

Nous ne pourrions quitter cette partie dédiée à l'ensemble pagne-tablier sans parler de l'iconographie des prisonniers. Les ennemis du royaume de Méroé sont les acteurs récurrents des scènes triomphales royales, où ils apparaissent ligotés, en position de

[260] Fiche C69.
[261] Fiche C220.
[262] Fiche C149.

soumission, empalés et dévorés par des animaux sauvages tels que le lion ou le vautour[263]. Ils apparaissent ainsi sur de nombreux supports, depuis les façades des monuments jusque sur de petits objets d'orfèvrerie, où ils participent à chaque fois à l'exaltation de la puissance des souverains. Leur iconographie est indiscutablement héritée des canons artistiques pharaoniques établis au cours du Nouvel Empire pour figurer de manière très idéalisée les populations vaincues[264]. Toute interprétation quant à l'appartenance ethnique des différents prisonniers est donc sujette à caution. Cependant, la présence sur les représentations méroïtiques de leurs ennemis contemporains, notamment des soldats romains[265], laisse à penser qu'une certaine adaptation des modèles égyptiens prit place. La figuration des prisonniers pourrait davantage correspondre à une certaine réalité militaire, bien que celle-ci soit lourdement théorisée et idéalisée pour nourrir la propagande royale.

En général, l'ennemi est toujours vêtu d'un pagne court à l'aspect bouffant, suggérant la forme du pagne-culotte. Une jarre globulaire de Faras montre l'image d'un prisonnier dévoré par un fauve, portant un pagne clair décoré de rayures verticales hachurées[266]. La plupart des autres représentations ne comporte qu'un pagne-culotte très court, éventuellement complété d'une fine ceinture à courtes retombées. Certaines divergences dans les costumes et les types physiques indiquent la construction d'une iconographie propre à des populations différentes. Le même vocabulaire est repris de manière relativement constante à travers le corpus traitant des ennemis entravés. Celui-ci est vaste et, nous l'avons dit, répétitif. Nous avons donc choisi pour illustrer notre discussion 2 documents qui nous semblent justement incarner ce thème artistique.

Le premier est un piédestal de trône découvert à proximité de la rampe d'accès au temple d'Amon de Naga [Pl. 104a][267]. Le monument comporte 2 marches et une plateforme arrondies dans sa partie supérieure. Le tour du piédestal ainsi que les 3 surfaces plates portent des reliefs représentant des ennemis prisonniers, manifestement de diverses origines ethniques. Sur la plateforme principale, nous reconnaissons un soldat romain, casqué et vêtu d'une tunique à manches longues décorée de *clavi*. Le second personnage, à

[263] A. SACKO-AUTISSIER, « Le thème de l'ennemi vaincu dans l'art méroïtique», *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 182-185.
[264] L. TÖRÖK, "Iconography and Mentality: Three Remarks on the Kushite Way of Thinking", *in* V.W. DAVIES (éd.), *Egypt and Africa*, 1991, p. 199-200.
[265] Voir notamment la représentation du soldat romain dans le décor pariétal peint du temple M292 de Méroé-ville (fiche C80), avec casque à jugulaire et tunique à clavi et galons de poignets.
[266] Fiche C15.
[267] Fiches C210-213. I. HOFMAN et H. TOMANDL, *Unbekanntes Meroe*, *BzS* 1, 1986, p. 115-119, fig. 154, 157-160.

gauche, est coiffé de cheveux raides dressés sur la tête, comme il est de coutume pour les ennemis originaires des déserts de l'est. On les a souvent identifiés à des bédouins. Ce prisonnier porte un pagne-culotte court et un tablier formé par les 2 pans d'une ceinture, descendant jusqu'aux genoux. La même iconographie est reprise sur la deuxième marche, ainsi que sur de nombreux autres reliefs et objets[268]. Pour les prisonniers, le long tablier à 2 retombées semble être réservé à la représentation de ces bédouins du désert (?). La première marche du piédestal quant à elle, ainsi que le pourtour du monument, porte l'image d'un prisonnier coiffé de cheveux plus longs et nattés, correspondant aux archétypes des populations négroïdes. Ce personnage est vêtu d'un pagne plus long, complété de 2 courtes nouettes. Ce type de fine ceinture ou attache est aussi attesté, de façon plus détaillée, sur la statue de Basa conservée au Sudan National Museum [Pl. 104b][269]. L'iconographie déployée sur le piédestal de Naga, aux costumes et aux groupes ethniques forts distincts, s'observe de façon très semblable sur un autre piédestal, provenant cette fois du Djebel Barkal[270].

La description de l'habillement des prisonniers se trouve utilement complétée par l'observation d'un second document, une cloche octogonale en bronze, découverte dans la tombe de la reine Amanikhatashan à Méroé [Pl. 104c][271]. Chacune de ses facettes est gravée d'une figure de prisonnier ligoté correspondant aux différents « types ethniques » définis plus haut. Certains détails enrichissent toutefois la représentation de leur costume, à savoir une ceinture aux extrémités frangées et un pagne à pois (?) évoquant l'usage d'une fourrure animale. Un autre ennemi, dont la coiffure courte et bouclée indique son origine méridionale, porte quant à lui une jupe courte décorée de rayures verticales, reproduisant peut-être ici de longues franges en fibres textiles ou en cuir.

Dans quelle mesure ces différentes tenues correspondent à l'usage vestimentaire des populations du Soudan ancien ? Nous ne pouvons le dire, puisque l'iconographie des ennemis prisonniers est profondément idéalisée et standardisée. En revanche, l'étude de ce corpus rend manifeste la complète intégration du concept du costume comme outil de définition ethnique et identitaire.

---

[268] Par exemple, sur des cloches en bronze à Méroé (fiches C16, 261, 262), une statue de Tabo (fiche C14) ainsi que sur un graffito de Moussawarat es-Soufra (fiche C209).
[269] Fiche C64.
[270] Fiche C214.
[271] Fiche C262.

3. Les vêtements en cuir

Notre description des pagnes et des tabliers s'est emmaillée à diverses reprises de mention à des vêtements de cuir. Difficile à distinguer du textile sur les scènes sculptées, gravées ou peintes, le cuir est pourtant un matériau très présent dans les descriptions des auteurs classiques comme dans la littérature archéologique consacrée au Soudan et à la Nubie antique. Strabon nous parle de modestes vêtements fabriqués en « peau de mouton », parfois utilisées sans recoupe pour ceindre la taille, de « peaux » et même de cuir d'autruche lorsqu'il décrit les divers peuples d'Éthiopie[272]. Le commentaire de Diodore de Sicile à propos des queues de brebis utilisées comme cache-sexe va dans le même sens. Nous retrouvons ici le *topos* antique du « barbare », uniquement vêtu de produits issus de la nature, n'ayant subi aucune modification qui les ferait passer au rang de « civilisation ». Cependant, au-delà du motif littéraire empreint des considérations élitistes grecques, il semble bien que les kouchites aient directement employé des peaux et des fourrures pour l'habillement. Nous nous rappellerons ici des représentations égyptiennes des tributs nubiens, où certains personnages sont vêtus de peaux de léopard attachées autour de la taille et dont les pattes sont laissées pendantes à l'arrière[273]. 2400 ans plus tard, le géographe et historien arabe Al-Qazwini (*c.* 1274 ap. J.-C.) décrit ainsi les habitants de Dongola :

> *"The inhabitants of Dunqula go naked, except that they are wrapped with skins. Leopards are very numerous in their country and they make use of their skins for clothing."*
> Traduction publiée dans G. VANTINI, *Oriental Sources concerning Nubia*, 1975, p. 385.

La correspondance entre ces deux sources est étonnante et suppose l'utilisation courante des peaux comme vêtements.

a. *L'artisanat du cuir au Soudan et en Nubie : présentation et applications vestimentaires*

Plutôt que les espèces sauvages, c'est très certainement le cheptel ovin, caprin et bovin qui était majoritairement mis à profit pour la confection des costumes. Précisons à

[272] STRABON, *Histoire Naturelle*, XVII, 2.3, XVI, 4.17, XIX, 11. *Fontes Historiae Nubiorum* III, n°187 et 189, p. 210-228.
[273] Voir notamment la scène du tribut nubien devant le vice-roi Amenemope, temple de Beit el-Wali, règne de Ramsès II. J.H. TAYLOR, *Egypt and Nubia*, British Museum, 1991, fig. 37, p. 33.

cette occasion qu'aucun fragment de peau de léopard ne fut à notre connaissance découvert sur les sites archéologiques. Nous connaissons en revanche de nombreux restes de cuir et quelques toisons de mouton qui corroborent, dans une certaine mesure, les données apportées par l'iconographie et les auteurs classiques. L'exploitation du cuir à l'époque méroïtique s'inscrit dans le mode de vie pastoral qui caractérise nombre de populations des territoires sahélo-nilotique depuis l'antiquité la plus reculée. Le travail de ce matériau, produit dérivé d'un important cheptel, constitue l'une des caractéristiques de la culture matérielle kouchite. Le cuir est notamment très présent à Kerma, où il sert à confectionner des vêtements, des linceuls, des coffres et une multitude d'objets quotidiens, comme par exemple des étuis de poignard, des barattes, des licols et autres éléments d'harnachement[274]. Plusieurs défunts de Kerma furent ainsi inhumés vêtus de pagnes en cuir de capriné, découpés en une fine résille ou décorés de perles[275]. Avant même cette époque, les résilles de cuir sont typiques de l'habillement des populations pan-grave et du Groupe-C[276]. Plus tard, à l'époque méroïtique, le cuir continue d'être employé pour une foule d'applications[277]. À Ballana et Qoustoul, où la conservation de ce matériau fut exemplaire, on a découvert des lanières en tous genres, des sandales, des carquois et des protèges-poignets d'archer[278]. Les mêmes objets apparaissent dans le corpus des cimetières de l'île de Saï [Pl. 105a], où comme sur d'autres sites la peau brute fut décorée de motifs découpés, incisés ou appliqués. Aux côtés des vêtements en tissu, ces accessoires en cuir contribuent pleinement à l'élaboration esthétique du corps des méroïtes. Relativement rares et souvent très fragmentaires, les mêmes sites ont également livré plusieurs éléments de costume.

Il n'est pas lieu ici de décrire de façon très détaillée les techniques impliquées dans le traitement du cuir. Comme pour le textile, elles sont très diverses et nécessitent la succession d'étapes différentes et précises ayant pour but de transformer la matière

---

[274] L. CHAIX, « Omniprésence du cuir à Kerma (Soudan) au IIIe millénaire av. J.-C. », *in* F. AUDOIN-ROUZEAU et S. BEYRIES (éds.), *Le Travail du Cuir de la Préhistoire à nos Jours*, 2002, p. 31-40.
[275] *Ibid*., p. 34. ; G.A. REISNER, *Excavations at Kerma, Part IV-V*, 1923, pl. 65.3.
[276] B.B. WILLIAMS, *C-Group, Pan grave, and Kerma Remains at Adindan Cemeteries, OINE* V, 1983, p. 71. ; G.A. WAINWRIGHT, *Balabish, EES memoir* 87, 1920, pl. 4.
[277] Il est particulièrement apprécié pour la fabrication de sacs solides, notamment les outres à eau et les gourdes. On le retrouve également sous forme de sangles et d'attaches diverses et même occasionnellement comme support d'écriture. L'utilisation des peaux épaisses de bovin pour la cordonnerie est aussi très répandue. Voir notamment les découvertes de Qasr Ibrim, W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013, p. 193-194, 218, 226-228.
[278] B.B. WILLIAMS, *Meroitic Remains from Qustul, cemetery Q, Ballana, cemetery B and a Ballana settlement, OINE* VIII, 1991, p. 101-102. ; T.A. HOLLAND, Noubadian *X-Group Remains from Royal Complexes at Qustul and Ballana, OINE* IX, 1983, p. 77-84.

première – la peau brute – en un matériau imputrescible, plus ou moins souple et robuste. Les fouilles du dépotoir du fortin de Didymoi, dans le désert oriental égyptien, permirent la découverte d'un important corpus de fragments de cuir, dont les 710 objets identifiés menèrent à une étude détaillée de l'artisanat du cuir dans l'Égypte romaine du Ier au IIIe siècle de notre ère[279]. Les facies matériels et techniques des cuirs analysés indiquent l'élaboration d'un processus complet de tannage, peu ou prou comparable à celui que nous connaissons pour l'Europe moderne et globalement inchangé depuis l'époque pharaonique[280]. Le travail se divise en 3 phases principales : le nettoyage des peaux (= travail de rivière), le traitement des peaux par imprégnation chimique (= tannage) et leur assouplissement (= corroyage). Nous renvoyons ici le lecteur à l'ouvrage de Martine Leguilloux pour un exposé approfondi des méthodes suivies. À notre connaissance, aucun test physico-chimique ne fut réalisé sur des cuirs tannés provenant de sites méroïtiques ou post-méroïtiques. Leur apparence suggère cependant l'emploi de tanins végétaux, dont certains tanins tinctoriaux déjà considérés pour la teinture des textiles. Les ressources naturelles disponibles au Soudan indiqueraient l'usage possible des fruits du tamaris, des cosses d'acacia et éventuellement du henné[281]. Il convient de noter que les très nombreux objets en peau brute ou en cuir très épais – comme les sandales, les boucliers et les protèges poignets par exemple – ne recevaient pas un traitement aussi extensif que les éléments utilisés pour l'habillement ou la confection d'objets fins comme les sacs et certains carquois d'apparat. La peau de bovin, à la croûte très épaisse et résistante, était également privilégiée pour la fabrication de ces objets résistants. À l'inverse, la peau de mouton et de chèvre permet l'élaboration d'un cuir très fin, souple et doux, dont les qualités sont augmentées par l'attention accordées aux étapes de tannage et de corroyage[282]. La différence patente qui existe entre ces 2 natures de cuir fut déterminante pour identifier les fragments de cuir que nous avons choisis d'intégrer, parfois hypothétiquement, à notre base de données « Costumes ». Un fragment en cuir de Karanog, vêtement ou élément d'ornementation d'un sac, illustre l'accomplissement des ouvriers méroïtiques travaillant ce matériau [Pl. 105b][283]. L'objet est constitué d'une bande de peau très fine et toujours souple, tannée et teinte en vert. Il est décoré de motifs géométriques formés par 2 groupes de 3 triangles ou gouttes disposés de part et d'autre

[279] M. LEGUILLOUX, *Les objets en cuir de Didymoi, Praesidium de la route caravanière Coptos-Bérénice*, 2006.
[280] *Ibid.*, p. 8.
[281] *Ibid.*, p. 16 ; B.B. WILLIAMS, *C-Group, Pan grave, and Kerma Remains at Adindan Cemeteries, OINE* V, 1983, p. 69.
[282] M. LEGUILLOUX, op. cit., p. 6-7.
[283] Fiche C188.

d'une barre rectangulaire, sur la pointe. Ces motifs sont dessinés grâce à l'insertion de fins lacets de couleurs contrastées brunes et beiges, glissés dans des séries de fines incisions. Les bordures latérales de l'objet sont également décorées d'un lacet de cuir beige clair formant de petits points de sujets réguliers.

L'ensemble des sources dont nous disposons pour les vêtements en cuir provient de contextes funéraires. Plusieurs corps furent en effet découverts vêtus de cuir, notamment au niveau de la zone pelvienne. Cette pratique est difficile à quantifier, en raison de la conservation souvent très mauvaise de ces objets. Parfois, les archéologues ne déduisent leur présence que par la coloration brune ou rougeâtre des ossements qu'ils recouvraient[284]. Plus fréquemment, la matière s'est beaucoup détériorée pour ne laisser que des petits fragments de cuir pulvérulent qui tombent en poussière au moindre contact. Cela rend l'observation technique des vêtements totalement impraticable, puisque rien ne subsiste des éventuelles coutures ou même de la forme générale de la pièce. Il est donc exceptionnel de pouvoir étudier des vêtements en cuir, prélevés sur le terrain et identifiés comme tels. Nos connaissances reposent en grande partie sur les observations réalisées lors de la fouille. Les premiers fouilleurs de Gabati relèvent ainsi la présence de masses de cuir agglomérées en périphérie du pelvis, des jambes et des pieds, indiquant la présence d'un vêtement de type jupe [Pl. 106a][285].

L'inhumation des corps vêtus d'une protection pelvienne en cuir est attestée pour toutes les périodes méroïtiques, même si on note une augmentation des cas dans les cimetières post-méroïtiques. La nécropole d'Emir Abdallah, datée du méroïtique ancien, livra 24 corps portant des restes de cuir autour de la taille[286]. Point d'intérêt, il s'agit exclusivement de squelettes masculins et de celui d'un enfant que l'on peut présumer mâle lui-aussi. Le cuir forme une sorte d'enveloppe constituée de plusieurs couches de cuir fin, dissimulant le pelvis et attachée autour de la taille à l'aide de nœuds. La plupart suit la construction générale du pagne-culotte, sauf 2 spécimens qui sont des jupes courtes arrivant à mi-cuisses. V. Fernandez note la multiplication des occurrences durant la phase la plus récente de l'utilisation du cimetière, entre 125 et 25 av. J.-C.[287]. À l'opposé du spectre chronologique, la nécropole de Missiminia nous fournit également d'utiles exemples, datés du Méroïtique récent et du Post-méroïtique. André Vila y découvrit une

[284] À Kassinger Bahri par exemple, voir fiche C202.
[285] Fiches C194, 195. M.D.S. MALLINSON, "The SARS Survey from Begrawiya to Atbara. a. The Excavations", *SARSN* 6, 1994, p. 18-28.
[286] Fiche C141.
[287] V.M. FERNANDEZ, *La Cultura Alto-Meroitica del Norte de Nubia*, thèse de doctorat non-publiée, Universidad Complutense de Madrid, 1983, 251.

quinzaine de défunts masculins dotés d'un pagne en cuir de petite dimension puis inhumés dans des cercueils ou des linceuls[288]. L'archéologue limite cependant son inventaire aux traces de cuir laissées *in situ* sur le squelette, les autres fragments de cuir fin dans la tombe pouvant tout aussi bien être un petit contenant pour le stockage de parures ou d'objets de toilette[289].

b. *Les vestiges de vêtements en cuir*

○ *Les pagnes masculins*

La quasi-totalité des commentaires constatant la présence sur le défunt d'un vêtement de cuir concerne la zone pelvienne, en particulier sous la forme d'un pagne-culotte. En dépit d'analyses ostéologiques parfois difficiles, il semble que cette pièce de costume soit avant tout un habit masculin. C'est en tout cas ce qu'indiquent les sites qui en répertorient le plus de spécimens, comme Emir Abdallah et Missiminia par exemple. Il s'agit ici de pagnes courts, emboîtant les fessiers et dissimulant les parties génitales. Ces pièces pourraient ainsi hypothétiquement correspondre aux petits pagnes figurés sur certaines représentations de prisonniers ou dans les scènes égyptiennes des tributs nubiens (*cf. supra*).

Un objet de ce type, dans un état de conservation tout à fait exceptionnel, fut mis au jour à Saï parmi les ossements d'un jeune enfant, âgé de 2 ans environ [Pl. 106b][290]. Sa forme de base semble être triangulaire, avec un côté replié vers l'intérieur pour peut-être en réduire la largeur. Les 2 angles supérieurs sont chacun munis d'une lanière, alors que la pointe se prolonge en 2 lanières différentes. Le vêtement est entièrement découpé dans une unique pièce de cuir, la partie principale comme les lanières, pour éviter d'y faire des coutures. Les bords sont coupés nets et la face extérieure est décorée de pois (?) aujourd'hui à peine visibles. Ce pagne-culotte s'attache de la même façon que ses homologues en tissu, en nouant d'abord le bord supérieur autour du bassin, sous le nombril. La pointe est ensuite passée entre les jambes et ramenée devant les parties génitales, puis nouée autour de la première attache.

---

[288] Fiches C155, 156, 159.
[289] A. VILA, *La nécropole de Missiminia. III : Les sépultures ballanéennes*, 1984, p. 178.
[290] Fiche C66.

Un autre pagne-culotte, cette fois-ci très fragmentaire, fut découvert dans le remplissage d'une tombe de Semna Sud [Pl. 107a][291]. Si les fragments conservés ne permettent pas de reconstruire sa structure, ils offrent en revanche une complexe ornementation. Peint en noir (?) à la surface du vêtement, le décor montre des frises de petits *uraei* surmontés d'un disque solaire, ainsi que des cartouches renfermant la figure du dieu Apedemak, au corps de serpent et à la tête de lion. Les cartouches sont surmontés de cornes stylisées, d'un disque solaire et de doubles plumes. La frise d'*uraei* bordait vraisemblablement le bord du pagne le long de sa partie supérieure, alors que la partie principale du vêtement était occupée par les gros motifs d'Apedemak dans les cartouches. Ces deux zones du décor sont séparées d'une rayure, délimitant ainsi une sorte de ceinture.

À l'époque post-méroïtique, certains hommes portaient également une jupe en cuir bien plus longue que ces petits pagnes-culottes. Un notable de Kassinger Bahri, âgé à sa mort de 45 à 55 ans et inhumé dans le tumulus n°1, était ainsi vêtu d'une jupe courte composée de 2 pièces de cuir descendant jusqu'aux genoux [Pl. 107b][292]. Ce vêtement était porté par-dessus un premier pagne-culotte en tissu, qui constitue aujourd'hui la seule occurrence de l'usage d'un sous-vêtement. Celui-ci est tissé en laine de dromadaire beige-jaune et décoré de rayures brunes. L'ensemble sous-vêtement et jupe de cuir conserve encore un volume assez important, suggérant un habit originellement assez ample, voir même avec des plis bouffants. Le costume de cet individu était complété par un diadème et un collier en perles de faïence bleues et blanches. Ce costume, repéré dans 2 autres tombes masculines du même site[293], compose une très bonne illustration des tenues portées par les habitants de la 4e cataracte durant l'époque post-méroïtique (380-540 ap. J.-.C).

D'autres pagnes-culottes ou petites jupes furent également identifiés pour la période méroïtique à Ballana et Qoustoul, puis pour le post-méroïtique à Gabati et Dar el-Arab (4e cataracte)[294]. L'usage de cette pièce spécifique est donc attesté dans tout le royaume et pour toutes les périodes de l'antiquité.

[291] Fiche C74.
[292] Fiche C200.
[293] Fiches C201-202.
[294] Fiches C147 (Ballana), 164-165 (Gabati), 198 (Dar el-Arab).

- *Les jupes féminines post-méroïtiques*

Le pagne-culotte des hommes trouve, à la période post-méroïtique, un pendant féminin particulier, sous la forme d'une jupe longue en cuir. Nous en avons répertorié 7 exemples à Gabati[295] et 1 à Shemkiya[296], dans la région de la 4e cataracte.

Les vêtements de Gabati recouvrent l'ensemble de la zone pelvienne et les jambes, suggérant de longues jupes assemblées à l'aide de coutures fonctionnelles et décoratives, réalisées avec de lacets de cuir. Malheureusement, leur état de conservation ne permet pas d'apporter plus de détail quant à leur construction ou leur éventuel décor[297]. L'une de ces jupes est faite d'un cuir très fin, hypothétiquement identifié à une peau de chèvre[298]. L'analyse a montré une possible application de tanins tinctoriaux qui auraient donné au cuir sa couleur caramel. Certains fragments portent également des restes de coutures et d'ourlet. Ce dernier est construit comme un ourlet passepoil, autour d'un lacet de cuir. Les coutures font elles aussi usage de lacets de cuirs, passés en réguliers points avant de 2 mm de long. Une autre jupe en cuir de Gabati est quant à elle maintenue autour de la taille grâce à une ceinture en laine décorée de rayures et de créneaux multicolores[299]. Enfin, la défunte inhumée dans la tombe n°132 fut déposée sur sa couche funéraire vêtue d'un costume complet en cuir[300]. Divers lots de fragments, contenant plusieurs éléments de couture et préservés au niveau du torse, des bras et de la zone pelvienne, indiquent la présence d'une tunique courte ou bien d'une chemise[301] assortie d'une jupe. La tenue est complétée par une coiffe en cuir cousu[302].

Un autre costume complet provient de Shemkiya, où fut découvert dans un grand tumulus (tombe 18) l'inhumation d'une femme de 45-55 ans. La défunte porte une courte cape en cuir sur les épaules, une jupe courte à la taille et une paire de chaussures à tige, elles-aussi en cuir, enfermant ses pieds dans de petites bottines. Elle est également parée de bijoux en métal et de très nombreuses perles arrangées en colliers et ceintures de toutes sortes. Pour finir, ses ongles sont teintés au henné.

Les vêtements de cuir jouent donc un rôle très important dans la constitution du costume féminin, notamment durant la période tardive et dans les régions centrales du royaume de Méroé, ici attesté entre la 4e cataracte et l'Atbara.

---

[295] Fiches C160-168.
[296] Fiche C199.
[297] D.N. EDWARDS, *Gabati*, 1998, p.125.
[298] Fiche C161.
[299] Fiches C163, T759.
[300] Fiche C168.
[301] À notre connaissance, une seule autre « chemise » en cuir est attestée, dans une tombe masculine cette fois, à Serra (*cf.* fiche C153).
[302] Une autre coiffe est identifiée à Ballana (fiche C147).

- *Les ceintures de taille : précurseurs de la rahat ?*

Comme nous l'a montré l'examen des pagnes et des jupes longues, il existe une distinction claire entre certains vêtements masculins et féminins. On se souviendra également de l'importante division de genre entre l'ensemble pagne-tablier et les jupes superposées des dignitaires, qui chacun à leur manière mettait en exergue les caractéristiques sexuées. La problématique du genre dans la définition du costume et de l'individu est enrichie par une autre catégorie vestimentaire, les ceintures de taille.

Nous connaissons bien, pour les époques modernes, le port de la *rahat*. Ce type de jupe courte est composé de centaines de lacets de cuir partiellement assemblés en une tresse et laissés pendant de façon à former de longues franges. Elle se ferme à la taille par des cordonnets de cuir fréquemment terminés de glands frangés. La *rahat* en cuir, mais aussi parfois en fibres de laine, peut être décorée de cauris ou de perles. Son usage est documenté à Qasr Ibrim et Kouloubnarti pendant l'époque médiévale, chrétienne puis ottomane[303]. Les voyageurs et les peintres du XIXe siècle en rapportent aussi l'utilisation chez différentes populations de Nubie et du Soudan, et l'illustrent dans des scènes au style très orientaliste [Pl. 108a-b]. Au début du XXe siècle, la *rahat* est toujours portée par certaines tribus bédouines que Francis Griffith rencontre lors de son exploration du Boutana [Pl. 108c][304]. L'ensemble de ces sources fait de la *rahat* un vêtement exclusivement féminin, porté par les enfants et les jeunes filles avant leur mariage. Cet évènement est alors matérialisé dans le costume par le port de la robe et du foulard. La ceinture de taille en lanière de cuir est donc comprise comme l'unique attribut vestimentaire des femmes non-mariées[305].

Le corpus des vêtements en cuir provenant de sites antiques témoigne de l'ancienneté de cette tradition chez les peuples de la région sahélo-nilotique, ainsi que plus au sud dans la Gezira. À Gammai, une tombe datée de la fin de la période post-méroïtique ou du début de l'époque chrétienne livra un bel exemple de ceinture en lacets de cuir, en tout point comparable aux figurations modernes [Pl. 109a][306]. Aux franges simples sont mêlées 3 bandes tressées en cuir décorées de perles et de coquillages arrangés en

---

[303] W.Y. ADAMS, *Qasr Ibrim. The Late Medieval Period*, l996, p. 175, pl. 47.a. ; W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Kulubnarti II. The Artifactual Remains*, 1998.
[304] F. Ll. GRIFFITH, *Meroitic Inscriptions I. Sôba to Dangeil*, 1911, pl. II.4.
[305] Voir à ce sujet la note publiée en ligne par le Textile Research Center de Leyde, « 'Madam Nubia' : Leather skirts from Sudan », [http://www.trc-leiden.nl/index.php?option=com_content&view= article&id=144&Itemid=129&lang=en ; consulté le 08 mars 2013].
[306] Fiche C158.

quinconce. Remontant davantage dans le temps, une ceinture frangée en cuir fut aussi découverte dans une tombe du méroïtique tardif à Djebel Adda[307]. Elle est construite à partir d'un lien épais sur lequel est fixée une rangée serrée de glands frangés.

Il est intéressant de noter que pendant l'antiquité, la distinction qui fait de la *rahat* un vêtement exclusivement féminin est moins marquée, peut-être en raison de la moins bonne conservation des vestiges. De manière plus générale, l'accentuation de la taille par la parure est un fait très important du costume kouchite et concerne tous les groupes de population, chez les enfants, les femmes et les hommes. Nous connaissons ainsi de très nombreuses ceintures de perles, en coquille d'œuf d'autruche, en faïence, en pierre ou en coquillages, qui ornaient la taille des défunts inhumés dans le cimetière ouest de Méroé [Pl. 109b][308]. Les même objets apparaissent de façon fréquente du nord au sud de la vallée du Nil moyen, dans des nécropoles méroïtiques et post-méroïtiques[309]. Les sites de la Gezira, comme Abou Geili et Djebel Moya, en ont également livré d'intéressants spécimens. Les ceintures y sont composées de perles en coquille d'œuf d'autruche, en natrolite ou en pierres colorées, et comportent parfois de gros coquillages percés ajoutés comme pendants[310]. La tombe n°400/27 d'Abou Geili abrite la dépouille d'un homme accompagné d'une lance et d'un hache, et dont la taille est ceinte de 3 rangées de cauris [Pl. 109c]. À Djebel Moya en revanche, cette coutume reste réservée aux femmes. Celles-ci peuvent porter de petits pagnes ou jupes courtes en cuir, teintés d'ocre rouge, ou bien des ceintures de perles. Une petite fille fut également inhumée vêtue d'un petit tablier de perles, décoré d'un pendant en coquillage percé.

- *Un vêtement en cuir pour les archers ?*

Durant la période méroïtique, la majorité des vêtements en cuir sont des pièces de petite taille qui offrent le plus souvent une protection ou une ornementation pour la zone pelvienne. Néanmoins, les 2 « chemises » identifiées de manière hypothétique sur la

---

[307] Fiche C150.

[308] D. DUNHAM, *The West and South Cemeteries at Meroe, RCK* 5, 1963, *passim*.

[309] W.Y. ADAMS, *The West Bank Survey from Faras to Gemai*, 2, 2005, p. 123. ; W.B. EMERY et L.P. KIRWAN, *The Excavations and Survey between Wadi es-Sebua and Adindan*, 1935, p. 125. ; MAHMOUD EL-TAYEB et E. KOLOSOWSKA, "Meroitic burial traditions in the Fourth Cataract region", *Meroitica* 23, 2007, p. 20. ; L.V. ZABKAR et J.J. ZABKAR, "Semna South. A Preliminary Report on the 1966-68 Excavations of the University of Chicago Oriental Institute Expedition to Sudanese Nubia", *JARCE* 19, 1982, p. 23. ; O. BATES et G. DUNHAM, *Excavations at Gammai, Varia Africana* IV, 1927, p. 37. ; P.L SHINNIE, "Excavations at Tanqasi, 1953", *Kush* 2, 1954, p. 73. ; KHIDIR A. AHMED et SALAH ED-DIN M. AHMED, "Archaeological Investigations at Dinder", *Meroitica* 21, 2004, p. 181. ; H. JACQUET-GORDON et C. BONNET, "Tombs of the Tanqasi Culture at Tabo", *JARCE* 9, 1972, p. 77-83.

[310] O.G.S. CRAWFORD et F. ADDISON, *Abu Geili and Saqqadi and Dar el-Mek*, 1951, p. 25. ; F. ADDISON, *Jebel Moya*, 1949, *passim*.

dépouille d'une femme de Gabati et d'un homme de Serra[311] indiquent l'existence probable d'habits de plus grande envergure. Notre enquête dans la documentation méroïtique nous amène à joindre à ce propos 2 grandes pièces de cuir ouvragées, mises au jour dans des tombes d'archers nubiens. La première, découverte dans le cimetière 192 de Qasr Ibrim, est un objet de grande taille amalgamé au niveau des pieds du défunt inhumé dans la tombe n°30[312]. Accompagné de son carquois caractéristique, il s'agit vraisemblablement d'un archer ballanéen. Les aspects techniques et fonctionnels de ce cuir ne sont pas décrits dans la publication, mais les fouilleurs l'identifient clairement comme un vêtement.

Cette même identification est proposée pour une pièce de cuir exceptionnelle, mise au jour dans une tombe méroïtique de l'île de Saï [Pl. 110][313]. Il s'agit d'une très large pièce de cuir tanné très fin et décoré, qui fut ramassée sur elle-même en de multiples plis et ainsi maintenue par l'un des pans, sorti et entouré sur la masse. L'ensemble est bien trop friable pour pouvoir en estimer la forme originelle. Cependant, les très nombreuses coutures, les éléments de décor, et l'extrême finesse du cuir (0,5 mm d'épaisseur dans l'état actuel) la désignent assez naturellement comme un vêtement. La plupart des coutures sont discrètes et réalisées en points avant avec un fil de fibres végétales. D'autres fixent des ourlets et des rabats, ou bien sont plus décoratives, et utilisent alors des lacets de cuir. Un fragment supplémentaire montre 2 couches de cuir cousues ensemble par des coutures simples ainsi qu'une éventuelle pièce appliquée sur le dessus. Le cuir brun est décoré sur toute la surface visible par un décor de couleur rougeâtre, qui s'enlève en très léger relief comme un gaufré. Des motifs en forme de volutes et de lignes parallèles sont lisibles à plusieurs endroits. Notons aussi le petit bouton rassemblant des fronces du cuir grâce à une broderie en spirale rappelant le motif des fleurs rayonnantes et réalisée avec des lacets de cuir bicolores. À notre connaissance, le grand cuir décoré de Saï est un objet unique dans le corpus méroïtique. Seul un projet de restauration, si tant est que son état de conservation le permette, pourrait nous en apprendre davantage sur sa forme et ses modalités d'utilisation. Plié et déposé sur le thorax du défunt, ce vêtement (?) revêtait très certainement un rôle important dans la vie de cette personne, comme dans son équipement funéraire. Celui-ci comprenait un vaste lot d'armement, comptant un fer de lance, 28 pointes de flèches en fer et un carquois en cuir brut décoré, désignant son propriétaire comme un archer appartenant

[311] *Cf. supra*, fiches C153 et 168.
[312] Fiche C132.
[313] Cet objet est inédit. Nous remercions Didier Devauchelle, Vincent Francigny et la SFDAS pour nous avoir permis son étude ainsi que l'accès aux rapports des fouilles de Raphaël Pouriel.

à la population influente de l'île de Saï. En conséquence, nous voudrions proposer l'existence d'un grand vêtement de cuir orné dans le costume d'apparat des archers[314].

c. *Ornementation*

Ce dernier objet illustre le développement d'un art consommé pour l'ornementation des cuirs, dont certaines techniques furent mises à profit pour la confection de vêtements décorés. La première et l'une des plus répandues semble-t-il, est celle de l'embossage ou du gaufrage de la matière, visible sur le grand vêtement décrit précédemment. Elle consiste à imprimer un relief sur le cuir, probablement à l'aide d'un outil chauffé à pointe fine[315]. Elle permet de tracer des motifs linéaires, comme ici des volutes [Pl. 110]. Un vêtement fragmentaire en cuir tanné, lui aussi découvert à Saï, porte quant à lui un décor peint à l'aide de pigments noirs sur une surface légèrement grisée. Les lignes dessinent des ondulations aléatoires, rappelant la robe des bovins [Pl. 111a]. Il s'agit sans doute d'un pagne ou d'une jupe, dont plusieurs coutures étaient passées le long de bords dentelés. D'autres fragments provenant du même site suggèrent quant à eux l'utilisation de tanins ou de pigments rouges[316]. Enfin, il est possible que de petits pagnes-culottes aient porté un décor brodé en perles de coquille d'œuf d'autruche[317]. De manière générale, il convient de noter que l'ornementation déployée sur les objets en cuir s'inscrit souvent en parallèle à celle observée sur les textiles. Un petit fragment en cuir appliqué, provenant de Karanog, montre par exemple un couple d'*uraei* dos à dos[318], coiffés de disques solaires, tout à fait comparable au motif brodé au dos des pagnes-culottes [Pl. 111b].

L'artisanat du cuir représente une part considérable de l'habillement kouchite. Ces vêtements, surtout composés de pagnes et de jupes, ne correspondent pas du tout à l'assemblage connu dans les autres parties de l'empire romain. Au Soudan, il n'est point de veste ouvragée, que l'on suppose résistante à l'eau, comme on en connaît quelques

---

[314] Une cape peut-être (?), par analogie à celles découvertes dans les tombes du Groupe-c à Adindan, B.B. WILLIAMS, *C-Group, Pan grave, and Kerma Remains at Adindan Cemeteries, OINE* V, 1983, p. 71.
[315] B.B. WILLIAMS, *Meroitic Remains from Qustul, cemetery Q, Ballana, cemetery B and a Ballana settlement, OINE* VIII, 1991, p. 101.
[316] Également relevé à Djebel Moya, *cf.* fiche C197.
[317] Fiche C151. Fragments découverts à Akasha.
[318] University of Pennsylvania Museum of Anthropology and Archaeology E7471.

fragments dans le fort romain de Dydimoi par exemple[319]. Au contraire, les éléments de costume en cuir s'inscrivent dans une longue tradition kouchite, soutenue par une activité pastorale étendue. À l'époque méroïtique, nous observons toutefois un déclin notable des grands vêtements en cuir, sous l'impulsion hypothétique de l'industrie textile qui se développait alors considérablement[320]. Les longues jupes, les *rahats* et autres accessoires réapparaissent cependant plus tard, durant la période post-méroïtique, où ils sont particulièrement attestés dans la région centrale du Nil Moyen.

4. Le costume méditerranéen : tunique et manteau drapé

Tous les vêtements étudiés jusqu'à présent sont très fortement empreints, nous l'avons vu, des traditions locales en matière de conception du corps, des goûts ornementaux et des matériaux. *A fortiori,* le costume royal reflète même son appartenance au système politique et religieux qui organise la société de Méroé. En outre, certaines pièces, comme les pagnes et les ceintures frangées en cuir, ancrent les habitudes vestimentaires des méroïtes dans un fond culturel pleinement africain. Aux côtés de ces tenues, nous avons néanmoins connaissance d'un nombre important de tuniques et de manteaux rectangulaires qui atteste l'adoption en Nubie du costume d'origine méditerranéenne.

a. *Exemples de tuniques kouchites*

La forme de la tunique n'est pas inconnue du patrimoine vestimentaire de la vallée du Nil. La tunique « sac » est d'ailleurs bien documentée en Égypte pendant la période pharaonique[321]. Ce modèle trouve une parfaite incarnation dans une robe-tunique en lin découverte à Qasr Ibrim et datée du Ier siècle av. J.-C. [Pl. 112a][322]. Elle est reconduite lors des siècles suivants mais cette fois adaptée à des tissus en coton, sur lesquels nous pouvons observer les cordonnets bleus typiques des vêtements méroïtiques. C'est notamment le cas

[319] M. LEGUILLOUX, *Les objets en cuir de Didymoi*, 2006, p. 23.
[320] B.B. WILLIAMS, *op. cit*., p. 102.
[321] G. VOGELSANG-EASTWOOD, *Patterns for Ancient Egyptian Clothing*, 1992, p. 32-36. ; *Id. Pharaonic Egyptian Clothing*, 1993, p. 130-154.
[322] Fiche C310.

d'une tunique à encolure droite mise au jour à Ballana, qui porte un cordonnet bleu le long de sa bordure et dont le centre est orné d'un petit arbre brodé de la même couleur [Pl. 112b][323]. À Qasr Ibrim, elle est également illustrée par une petite tunique courte, convenant à un enfant d'environ 1 ou 2 ans [Pl. 112c][324]. Cette pièce est construite grâce à un rectangle de tissu plié horizontalement pour former deux panneaux, dos et avant, rejoins sur les épaules. Aucune trace de couture n'assemble les côtés du vêtement, suggérant plutôt une fermeture à l'aide d'une ceinture. Le bas de la tunique est orné d'une rangée de petits pompons boules bleu foncé. Même si nous n'en avons pas trace dans la documentation iconographique, ce type de costume est toutefois attesté par quelques exemples textiles, peu nombreux il est vrai, qui appartiennent au vocabulaire des tissus méroïtiques blancs et bleus en coton.

b. *Tuniques et manteaux de style classique*

Mais c'est bien davantage des étoffes de laine qu'il s'agit ici, découvertes en quantité dans les cimetières nubiens. Notre base de données « Textile » compte près de 90 références qui proviennent de tuniques ou de manteaux inspirés des vêtements méditerranéens. Souvent fragmentaires et incomplètes, ces pièces demeurent relativement faciles à identifier par leur aspect : elles sont toujours en laine et portent fréquemment des décors en tapisserie violets, rouges ou bleus, composés de rayures ou de *segmenta* grecques (figures *gamma, eta,* etc.). Des costumes de ce type apparaissent dans les inventaires archéologiques des sites de Basse Nubie, à Qasr Ibrim, Djebel Adda, Aksha, Missiminia, Nag el-Arab, et bien sûr sur les sites fouillés par la Scandinavian Joint Expedition (Serra Est et Ashkeit par exemple). Les grandes nécropoles de Qoustoul et Ballana en livrèrent un nombre particulièrement significatif.

Sites	**N° de fiches, base « Textile »**
Tuniques (?)	
Qoustoul / Ballana	157, 170, 171, 175, 185, 187, 207, 216, 219, 220, 234, 240, 246, 248, 251, 253, 254, 257, 259, 262, 263, 273, 275, 278, 279, 280, 282, 284
Qasr Ibrim	322, 328, 338, 428, 435, 436
Serra Est (SJE)	610, 635
Nag el-Arab	823.
Manteaux rectangulaires (?)	
Djebel Adda	11, 558

[323] Fiche C216.
[324] Fiche C246.

Qoustoul / Ballana	198, 209, 210, 218, 224, 238, 241, 242, 243, 267, 268, 269, 286
Qasr Ibrim	557
Serra est, Ashkeit	573, 574, 579, 580, 597, 604, 616, 619, 623, 638, 631, 635, 636, 637, 640, 655, 667, 668
Aksha	670
Missiminia	865

La quasi majorité de ces vêtements est datée des phases tardives de la période méroïtique ainsi que de l'époque post-méroïtique. Ils illustrent tout aussi bien le développement du tissage en laine et de la polychromie que l'adoption grandissante d'un style d'habillement différent de la tradition kouchite. Ces divers aspects incarnent la production textile de la Nubie tardive, et font de la tunique et du manteau le symbole vestimentaire d'un territoire « entre deux mondes »[325], où la culture méroïtique dialogue avec d'importantes influences venues de l'Égypte tardive et byzantine.

Le costume tunique et manteau drapé est omniprésent dans le monde méditerranéen de l'antiquité tardive. Fruit d'une longue évolution de la tunique et de la toge romaine, il s'impose au début de notre ère à travers tout l'espace romain[326]. Selon des modalités caractéristiques à l'antiquité méditerranéenne tardive, il coexiste souvent avec les vêtements de tradition locale[327]. Ses composantes sont la tunique avec ou sans manches (*tunica*), généralement mi-longue et serrée à la taille par une ceinture, et le manteau rectangulaire drapé sur les épaules (*pallium* ou *himation*). Durant les 3 premiers siècles de notre ère, la tunique est souvent de laine écrue et porte parfois de longs *clavi* colorés. Le manteau est quant à lui décoré de *segmenta* dans les 4 angles.

Ce schéma-type est très bien attesté en Nubie, notamment dans le corpus de Qoustoul et Ballana qui livra quelques spécimens complets [Pl. 42][328]. L'un deux est une tunique en laine beige sans manche, décorée sur toute sa longueur de fins *clavi* violets. Au niveau des épaules, la bordure est marquée par un petit épi violet formé de 2 rangées de fils de trames entrelacés. Une autre tunique, pour enfant cette fois, est composée d'une toile

[325] Expression de László Török pour l'intitulé de son ouvrage consacré à la Nubie, L. TÖRÖK, *Between Two Worlds, The Frontier Region between Ancient Nubia and Egypt 3700 BC – AD 500*, 2009.
[326] F. BARATTE, « Le vêtement dans l'Antiquité tardive : rupture ou continuité ? », *in Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive*, 2004, p. 127. ; A. LORQUIN, « Le costume dans l'antiquité tardive d'après les vestiges textiles coptes », *in* F. CHAUSSON, et H. INGLEBERT (éds.), *Costume et société*, 2003, p. 121-128. ; U. MANNERING, , "Roman Garments from Mons Claudianus", *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 283-290. ; R. CORTOPASSI, « Les tuniques de Thaïas au Louvre », *in Études Coptes IX : Actes de la 11ème Journée d'études coptes de l'Association française de coptologie, Cahiers de la Bibliothèque Copte* 14, 2006, p. 67-80. ; *Id*., "Late Roman and Byzantine Linen tunics in the Louvre Museum", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 208-214.
[327] G.W. BOWERSOCK *et al.*, *Late Antiquity: A Guide to the Postclassical World*, 1999, p. 381.
[328] Fiches C217, 219, 221-222.

foncée ornée de *clavi* beige et de trames entrelacées rouges vertes et jaunes. Un dernier lot de fragments illustre également l'existence de tunique à manches, dont le bas était orné de galons de poignet. Tous ces vêtements sont en toile de laine, mais nous connaissons aussi à Qasr Ibrim une tunique à manches réalisée dans un tissu de coton [Pl. 113a][329]. Le fragment conservé montre le bas d'une manche tubulaire, assemblée par une couture plate sur l'envers et un ourlet roulotté, dont le diamètre rétrécit au poignet. Deux filets bleus en décorent la bordure. À la différence de cette tunique, les manteaux rectangulaires de Qoustoul[330] sont tissés de manière plus lâche et légère [Pl. 113b]. Ils sont en laine, souvent très grands (175 x 105 cm, 220 x 134 cm), bordés de franges en haut et en bas, et portent une figure *eta* bleue ou violette dans chaque angle. Globalement, ce matériel textile est très similaire à celui mis au jour dans les fortins du désert oriental égyptien, ou même au Moyen Orient. On comprend ainsi la force de ce modèle vestimentaire, qui sait s'introduire en Nubie malgré l'indépendance de la région, alors gérée par les méroïtes selon un système administratif et une idéologie du pouvoir toute kouchite. En cela, le tissage s'inscrit dans un mouvement culturel profond, qui touche la Nubie de manière plus générale. L'influence de l'artisanat égyptien tardif s'y fait en effet sentir dans diverses sphères de la production – quotidienne et plus luxueuse – comme la céramique par exemple[331].

L'adoption de la tunique « à la romaine » dans l'espace méroïtique est illustrée de façon très éloquente par l'iconographie. Un premier groupe de documents, rassemblant les figurations de prisonniers romains[332], nous montre que la tunique à *clavi* est clairement comprise comme un vêtement étranger. Au tournant de notre ère, le décor pariétal du temple M292 de Méroé représente ainsi un soldat romain, coiffé d'un casque à jugulaire et vêtu d'une tunique [Pl. 113c][333]. Celle-ci est peinte de couleur noire et comporte de fins *clavi* jaunes ainsi que des galons de poignets blancs. Quelques siècles plus tard, à Djebel Adda, un dignitaire méroïtique de l'époque tardive choisit pourtant de se faire portraiturer sur sa stèle funéraire habillé de cet exact costume [Pl. 113d][334]. Le monument est une petite stèle cintrée représentant le propriétaire de la tombe accompagné de son fils. L'homme et l'enfant, sont vêtus de manière identique d'une tunique à manches longues

[329] Fiche C236.
[330] Fiches C218, 223.
[331] R. DAVID, *La céramique funéraire de l'époque méroïtique. Recherche à partir de deux sites de Moyenne Nubie (Saï et Sedeinga)*, thèse de doctorat non-publiée, Université Paul Valéry-Montpellier 3, 2012, p. 259-260, 265. ; L. TÖRÖK, "Meroitic Painted Pottery : Problems of Chronology and Style", *BzS* 2, 1987, p. 75-106.
[332] Voir par exemple fiches C80, 210, 261, 262.
[333] Fiche C80.
[334] Fiche C148.

descendant jusqu'aux mollets, décorée d'une rayure autour de l'encolure et de 2 *clavi* descendant jusqu'au bas du vêtement. Hormis cette tenue, les accessoires (bandeau de tête, long sceptre, linge) et le style de l'iconographie continuent de répondre d'une imagerie tout à fait méroïtique. La tunique est ici manifestement adoptée dans le vestiaire des dignitaires de Djebel Adda, où le matériel textile découvert dans les tombes juxtapose manteau de laine à figure *gamma* et ensemble pagne-tablier brodé[335]. La Nubie prend alors place, même de façon limitée, dans le très large territoire de la Méditerranée antique, où le concept d'une « mode à la romaine » trouve un écho des îles britanniques aux déserts d'Arabie. Bien qu'à la périphérie d'un empire romain à l'apogée de son étendue géographique, le costume nubien de l'époque tardive offre un nouveau point de rencontre entre ses divers héritages culturels et artistiques[336].

c. *Adaptations locales du modèle classique*

En fabriquant ces grandes toiles de laine décorées de motifs hellénistiques, les tisserands de la Nubie tardive puisent manifestement leur inspiration dans le vocabulaire ornemental déployé sur les vêtements habillant nombre de leurs voisins égyptiens. Nous l'avons dit, ils adoptent les formes vestimentaires, mais aussi les matériaux, les couleurs et les motifs employés à travers le monde méditerranéen et magnifiquement développés en Égypte. Mais cette influence ne se limite pas à la simple reproduction d'un modèle. Plusieurs textiles illustrent l'adaptation de ce prototype décoratif aux pratiques et à l'esthétique propre au royaume de Méroé. Les motifs en tapisserie d'origine classique – *gamma, clavi* et svastika – sont conservés, mais se déclinent alors sur des toiles de coton en camaïeu de bleus. Les figures grossissent pour recevoir un décor de remplissage typique de l'imagerie kouchite. Tous d'une très grande qualité d'exécution, ces tissus richement décorés constituaient sans aucun doute des possessions de prix.

La première catégorie de motifs concerne les grandes figures *gamma* qui ornaient les angles des manteaux ou des tuniques. Une tombe du cimetière de Karanog en livra un spécimen exceptionnel, dont les fragments sont aujourd'hui partagés entre le Textile

[335] Comparer par exemple le manteau (?) en laine et figure *gamma* rouge T11 à l'ensemble pagne-tablier en coton brodé de bleu T1-2.
[336] T.K. THOMAS, "Costume, fashion and taste in late antique Egypt: "decorative devices" from the textile collection in the Kelsey Museum", *Bulletin, the University of Michigan Museums of Art and Archaeology* 12, 1997-2000, p. 89.

Museum de Washington D.C. et le University of Pennsylvania Museum of Anthropology and Archaeology [Pl. 114a][337]. Le fond de tissu, laissé de couleur naturelle, est orné d'une large figure *gamma* à encoches, dont la taille peut-être estimée à 24 x 22 cm. Les branches du motif sont formées d'une zone principale bleu foncé, bordée d'une ligne beige et d'une ligne bleu foncé. Le centre de la figure est rempli d'une succession de fines lignes horizontales beiges et de rangées de chevrons, dessinés avec des chevrons bleu clair, des fins chevrons beiges et des points de couleurs contrastées. Les vides laissés entre les encoches et les membres de la lettre Γ sont aussi remplis d'un semis serré de petites croix *ankh*. Un motif comparable, tout aussi élaboré, fut également découvert à Qasr Ibrim, tout comme 2 fragments à encoche provenant peut-être de 2 autres spécimens [Pl. 59a][338].

La reprise du motif décoratif des *clavi* est quant à elle plus difficile à mettre en évidence. Il se pourrait qu'une bande en tapisserie, elle-aussi mise au jour à Qasr Ibrim, soit un fragment des *clavi* décorant une tunique en coton [Pl. 114b][339]. La bande mesure 34 mm de haut et consiste en une sorte de grosse rayure bleu clair en tapisserie, bordée en haut et en bas par un filet bleu foncé puis par une ligne crénelée de la même couleur. La bande s'interrompt dans la partie basse du fragment par un retour de cette ligne crénelée. D'autre part, la rayure est décorée de motifs représentant une croix *ankh* sur un croissant, qui ne se lisent pas dans le sens du tissage mais nécessitent d'être tournés à 90°. La composition de ce décor indique donc que la bande décorative était plutôt positionnée verticalement sur le vêtement, à la manière d'un *clavus*. Notons de plus la présence de la ligne crénelée, qui apparaît aussi fréquemment en bordure des *clavi* égyptiens.

Un troisième grand fragment porte sur un fond blanc la représentation d'un large svastika et d'une bande décorée en tapisserie [Pl. 114c][340]. Cette bande, ornée de fleurs de lotus posées sur un croissant et cernée par une ligne crénelée, correspond comme la précédente à un *clavus*. Celui-ci jouxte un motif de svastika, semble-t-il employé sur le vêtement comme une *segmenta* d'angle soulignant le bas d'une tunique (?). Le svastika est bleu foncé, bordé d'un petit filet écru et rempli d'un semis de petits motifs cruciformes écrus, probablement des croix *ankh*. Les mêmes motifs, bleus sur fond beige cette fois, décorent la zone dégagée entre les branches.

---

[337] Fiches T40, 62.
[338] Fiches T318, 319, 475.
[339] Fiche T459.
[340] Fiche T393.

Ces quelques fragments suggèrent l'hypothèse de vêtements de forme classique – tunique et manteau rectangulaire – confectionnés par les tisserands locaux en privilégiant l'esthétique méroïtique des costumes blancs et bleus en coton. La tunique tout particulièrement revêt de multiples formes en Nubie, en fonction des époques mais surtout en fonction de la volonté des tisserands, qui jouent avec les différents répertoires techniques et décoratifs à leur portée. Ce vêtement restera une pièce maîtresse de l'habillement pendant l'époque post-méroïtique et deviendra le costume principal de toute la période médiévale. Il évolue alors vers la forme de la galabiyeh, connue durant les derniers siècles de l'Égypte byzantine puis pendant l'époque islamique[341]. Le manteau drapé demeure lui-aussi une pièce importante du costume soudanais, et s'adapte au contact des traditions islamiques. Au XIIe siècle, le géographe *al-Idrīsī,* dans son ouvrage *Kitāb Nuzhat al-Muštāq,* nous apprend ainsi que les habitants de l'île de Méroé sont vêtus de l'*izār* et du *mizār,* c'est-à-dire d'un sous-vêtement de type caleçon et d'un grand manteau drapé parfois frangé[342].

Plus qu'une somme de formes, de matières et de couleurs, les costumes du royaume de Méroé nous donnent à voir une myriade de conceptions différentes du corps et de l'individu. La façon dont on s'habille n'est pas la même à Djebel Moya qu'à Méroé, Gabati ou Karanog. Elle diffère également en fonction du genre et de l'âge, mais aussi du statut social de chacun. Les souverains, comme les hauts dignitaires, se servent du costume comme d'un langage affirmant à travers chacune de ses composantes la légitimité de leur pouvoir. Le vêtement subit enfin une évolution notable au cours des presque 1000 ans que dure la culture méroïtique, notamment au contact des modes méditerranéennes arrivées en Égypte.

Cette diversité est traversée de questions qui touchent tous les milieux, mais trouvent des réponses différentes. Celle de l'âge et de la place de l'enfant dans la sphère familiale et sociale en est une. L'apparition des petits garçons de dignitaires auprès de leur

[341] Voir par exemple les spécimens découverts à Qasr Ibrim, E. CROWFOOT, *Qasr Ibrim: the textiles from the cathedral cemetery*, 2011, fig. 12, p. 22.
[342] R. SEIGNOBOS, « L'île de Bilāq dans le *Kitāb Nuzhat al-Muštāq* d'al-Idrīsī (XIIe siècle). Généalogie d'une confusion », *Afriques* [En ligne], Sources, mis en ligne le 24 février 2011, consulté le 17 août 2015. URL : http://afriques.revues.org/807

père, vêtus des mêmes costumes, révèle l'importance de l'héritier mâle dans une organisation sociale où le clan familial est primordial. Le port du vêtement couvrant, chez les filles, semble quant à lui correspondre à un changement de statut sanctionnant leur entrée dans l'âge adulte, comme le mariage peut-être. Malheureusement, les sources sont bien discrètes à ce sujet qui pourrait pourtant éclairer certains fondements de la pensée méroïtique. La question du genre est aussi illustrée de manière éloquente par le costume, qui dans la sphère royale des premiers siècles de notre ère, place la reine sur un pied d'égalité au roi. Tous deux reçoivent exactement les mêmes tenues et sont engagés dans les mêmes rites. Les membres féminins des familles de notable jouissent eux-aussi d'un statut important. La construction de l'identité de genre à Méroé passe, selon toute vraisemblance, par l'accentuation des différences physiques homme/femme incarnées dans le costume par l'emphase des caractères sexuels.

Les problématiques liées à l'ethnicité de chaque type de vêtement sont quant à elles plus difficiles à aborder, en raison d'une documentation archéologique très inégale à l'échelle du territoire. À l'appartenance ethnique, inscrite dans une très vaste géographie, il faut ajouter les identités culturelles variées de populations aux modes de vies différents, dont nous ignorons beaucoup. *A priori,* nous pouvons distinguer l'existence de différentes traditions vestimentaires dans la Gezira, dans la région allant de la 4e cataracte à l'Atbara, et en Nubie. À ces spécificités régionales s'oppose la relative uniformité du costume de dignitaire, qui nous est de son côté connu sur tout le territoire, en Nubie bien sûr mais aussi à Méroé. Son vocabulaire décoratif, surtout l'ajouré et les franges, est un élément commun à toute la production méroïtique de tissus en coton.

Une autre division concerne plus particulièrement les périodes tardives, dont les sources tendent à confronter le sud du territoire – Atbara/4e cataracte – au nord et surtout à la Basse Nubie. La tenue en cuir et ses accessoires de tissu en laine apparaît nettement dissociée des tuniques et manteaux drapés en toile de laine utilisés par les nubiens. Faut-il y voir une manifestation des changements ethniques et politiques qui marquèrent la période post-méroïtique ? Ou bien peut-être une évolution des techniques et des conditions de production des textiles et du cuir ? Il s'agit sans doute des deux, selon des modalités que nous ignorons pour l'instant. Une chose est sûre, les tissus de l'époque ballanéenne illustrent les liens grandissants qui unissent cette région à l'Égypte.

Sous chacune de ses acceptations, le costume dessine un méroïte différent, tour à tour africain, héritier de la culture kouchite de Kerma, inspiré des modèles pharaoniques,

napatéens ou ptolémaïques, ou bien au fait des coutumes de l'Égypte romaine et tardive. Le vêtement, au grès de ces formes diverses, devient symptomatique du « polymorphisme culturel » qui définit si bien le monde de Méroé[343].

[343] M. BAUD, « Culture d'Afrique, modèles égyptiens et influences méditerranéennes », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 76. ; F. HINTZE, „Elemente der meroitischen Kultur", *in* F. HINTZE (éd.), *Africa in Antiquity*, 1979, p. 101.

II. LES TEXTILES EN CONTEXTE FUNÉRAIRE

Nous avons jusqu'à maintenant abordé les textiles méroïtiques en tant qu'objets, documentant la variété des techniques artisanales mises en œuvre pour leur confection, ainsi que la richesse du répertoire vestimentaire et fonctionnel qu'ils recouvrent. Il nous semble à présent essentiel de modifier quelque peu cette approche pour porter désormais notre attention sur le contexte d'utilisation et de dépôt des étoffes. Pour diverses raisons, énoncées dans notre introduction, environ 70% du corpus des textiles méroïtiques proviennent du milieu funéraire, et particulièrement des grandes nécropoles de Nubie.

L'association des tissus au monde des morts est un fait anthropologique observé dans de très nombreuses cultures. J.F. Drinkwater résume ce sentiment quasi universel dans une formule des plus éloquentes :

"Naked we come into the world,
but we are extremely unlucky if naked we leave it".

J.F. DRINKWATER, "Introduction", *in* M. CARROLL et J.-P. WILD (éds), *Dressing the Dead in Classical Antiquity*, 2012, p. 11.

Dans l'espace romain et méditerranéen, l'usage funéraire des textiles se décline selon une multitude de variations, que les étoffes soient employées pendant et après la crémation, ou bien qu'elles enveloppent en de nombreuses couches le défunt momifié[344]. Quelque soit la méthode retenue pour son traitement, le corps du mort est très rarement laissé nu. Quand cela est le cas, il s'agit d'un acte délibéré obéissant à un rituel ou à une pratique spécifique[345]. Les textiles, dans le domaine funéraire, répondent de plusieurs contingences. La première et la plus basique consiste à couvrir ou à contenir le cadavre, afin de cacher les aspects physiques de sa décomposition[346]. Les autres s'éloignent de cette acceptation matérialiste pour englober tous les éléments de langage – sociaux, cérémoniels et rituels – que les étoffes peuvent incarner dans la sphère mortuaire. Ceux-ci sont bien évidemment propres à la population considérée et à ses comportements et croyances funéraires.

[344] J.P WILD, "The Textile Archaeology of Roman Burials : Eyes Wide Shut", *in* M. CARROLL et J.-P. WILD (éds.), *Dressing the Dead*, 2012, p. 17-25.
[345] *Ibid.*, p. 17.
[346] M. PARKER PEARSON, *The Archaeology of Death and Burial*, 2000, p. 55.

L'étude archéologique de la mort se heurte à une certaine confusion épistémologique, qui voit se mêler indistinctement tous les composants de la tombe et suppose souvent une parfaite correspondance entre le monde des vivants et celui des morts[347]. Ainsi les fouilleurs de la nécropole de Karanog, par ailleurs très sensibles à la question des textiles, ont choisi d'identifier plusieurs linceuls comme des tuniques portées par le défunt à la manière des vivants qu'ils croient voir représentés sur les statues-*ba*[348]. Ils se privent par là même d'informations relatives aux modes d'enveloppement du corps. Francis Geus, au début de son enquête sur les pratiques funéraires méroïtiques, déplore ainsi « les nombreuses insuffisances » des publications de cimetière, qui limitent selon lui leur analyse à une vision trop générale du site et du matériel recueilli[349]. Il appelle de ses vœux un retour à la base documentaire de tout site funéraire : « la tombe, prise comme une unité close »[350]. Dans le cadre de cette discussion des textiles en contexte funéraire, postulons à la suite de Francis Geus et Pierre-Yves Balut que « la société particulière des morts est un fait en soi » et qu'elle est dotée d'un « habitat et d'un équipement » [351] propre, circoncis à l'espace de la tombe.

Le développement de l'archéothanatologie, sous l'impulsion de l'anthropologue Henri Duday, répond de cette volonté scientifique de remettre le défunt au premier plan de la recherche. Son objectif autoproclamé est de reconstruire les attitudes des populations anciennes vis-à-vis de la mort, en concentrant l'étude sur les restes humains et en analysant les actions liées au traitement du cadavre[352]. Cette approche est utilement complétée par les travaux d'anthropologie sociale principalement effectués par des chercheurs anglo-saxons[353]. À la suite des théories du français Arnold Van Gennep, édifiant la mort comme un rite de passage, les pratiques funéraires peuvent être vues comme le moyen pour une

---

[347] P.Y. BALUT, "Le funéraire et l'histoire", *TOPOI* 2, 1992, p. 131-140. Nous n'irons pas jusqu'à entériner l'ouverture volontairement provocatrice de P.Y Balut qui annonce « l'archéologie de la mort s'embourbe aisément dans ses idées préconçues ». Nous reconnaissons en revanche le besoin d'une véritable réflexion épistémologique soutenant les méthodes de recherche et d'interprétation des données funéraires.

[348] C.L. WOOLLEY et D.R. MACIVER, *Karanog: The Romano-Nubian cemetery*, 1910, p. 27-28.

[349] F. GEUS, « Enquête sur les pratiques et coutumes funéraires méroïtiques. La contribution des cimetières non royaux. Approche préliminaire », *RdE* 40, 1990, p. 163.

[350] *Ibid*., p. 164.

[351] P.Y. BALUT, *op. cit.* , p. 139.

[352] Voir complète définition dans H. DUDAY, *The Archaeology of the Dead: Lectures in Archaeothanatology*, 2009, p. 6. Voir également *Id*., « L'archéothanatologie ou l'archéologie de la mort », *in* R. GOWLAND et C. KNÜSEL (éds.), *The Social Archaeology of Funerary Remains*, p. 30-56. et H. DUDAY *et al.*, « L'anthropologie de terrain : reconnaissance et interprétation des gestes funéraires », *BMSAP* n.s. 2/3-4, 1990, p. 29-30.

[353] Voir par exemple R. HUNTINGTON, et P. METCALF, *Celebrations of Death, The Anthropology of Mortuary Ritual*, 1981. ; et PARKER PEARSON, M., *The Archaeology of Death and Burial*, 2000.

société de transmettre l'individu décédé du monde des vivants à celui des morts[354]. Ces démarches se rejoignent à plusieurs égards : elles postulent toutes deux l'importance de la reconstitution du dépôt funéraire grâce à la catégorisation et à l'analyse du matériel accompagnant le défunt, ainsi que sa relation avec lui.

Parmi cet équipement mortuaire, les tissus revêtent un intérêt particulier, découlant tant de leur souplesse intrinsèque que de leur étroite appartenance à la sphère intime de l'individu. Leur arrangement, partie intégrante des gestes funéraires, témoigne des sentiments et des croyances de la population par rapport à la mort. Loin d'être fortuits, la sélection et l'emploi intentionnel des textiles obéissent à des nécessités propres au milieu funéraire[355]. Dans le contexte méroïtique, ces fonctions s'inscrivent parfois dans la continuité de celles remplies lors de la vie du défunt, mais selon une dialectique différente. Dans la sépulture, les étoffes dissimulent, protègent, accueillent et préservent, mais par leur addition, elles contribuent aussi à la création d'un corps et d'objets sacralisés.

A. Les tissus dans la tombe : contextes de découverte et rituels funéraires

Nourris de cette littérature, nous nous proposons de replacer les textiles dans leur contexte, lié au matériel funéraire mais surtout au cadavre, ainsi que de reconstituer au mieux leur usage et leur rôle dans la tombe. Répondaient-ils à des fonctions rituelles ou seulement pratiques ? Participaient-ils à la représentation sociale du défunt lors des funérailles puis dans l'au-delà, et si oui, selon quelles modalités ? Comment incarnaient-ils, enfin, les croyances mortuaires des méroïtes ?

1. Les rites funéraires méroïtiques : présentation générale

Afin de répondre à ces diverses questions, il nous paraît indispensable de présenter ici les concepts fondateurs de la religion et de la liturgie funéraires en vigueur dans le monde de Méroé[356].

---

[354] *Ibid*., p. 22. ; R. HUNTINGTON, et P. METCALF, *op. cit*., p. 8-13. ; V.A. ALEKSHIN, "Burial customs as an Archaeological Source", *Current Anthropology* 24.2, 1983, p. 137-149.

[355] Henri Duday établi la solide corrélation entre l'action intentionnelle et son sens symbolique, constituant *de facto* un « rite ». H. DUDAY, *The Archaeology of the Dead*, 2009, p. 24.

[356] Notre objectif n'est évidemment pas d'exposer en détail chacune de nos connaissances en la matière, mais plutôt de fournir un cadre archéologique et philosophique à l'usage des textiles en milieu funéraire. Des

L'élément fondamental repose sur la croyance ancestrale des populations nilotiques en la vie après la mort, où l'être renaît dans un monde différent de celui des vivants. L'immortalité y serait achevée par l'approvisionnement de différentes substances nourricières – exclusivement liquides à Méroé – et d'objets quotidiens assurant l'existence confortable du mort dans l'au-delà. Ce mode de subsistance est mis en œuvre au moment même des funérailles puis lors de la tenue régulière du culte funéraire. Il s'appuie sur le principe de la transcendance qui transforme, par le truchement du rite, les actions humaines et le dépôt d'offrandes en une nourriture symbolique pour le défunt[357]. Cette conception de la mort apparaît dès l'époque néolithique dans la vallée du Nil et évolua de manière étonnamment analogue en Égypte et au Soudan[358]. La civilisation pharaonique incarna ces différents concepts dans le mythe d'Osiris et Isis, qui vint à dominer les liturgies funéraires romano-égyptiennes et méroïtiques.

La religion osirienne, garantissant la renaissance et l'immortalité du mort, fut d'abord adoptée par les rois de la XXVe dynastie, puis développée dans l'espace soudanais durant la période napatéenne[359]. D'abord réservée à la sphère royale, le dogme osirien se pare alors d'aspirations plus politiques, ayant trait à la succession au trône, à la divinisation du pouvoir royal et au souverain triomphant[360]. Il est également suivi par les membres de l'élite régionale, puis par l'ensemble de la population[361]. La religion funéraire méroïtique évolue également sous l'influence des pratiques gréco-romaines égyptiennes qui donnent une place grandissante à la figure d'Isis, et dans son sillage, aux rites de libation[362]. Sur l'ensemble du territoire méroïtique, la présence systématique dans les tombes de vaisselles à libation atteste de l'acceptation unanime de cette pratique, pour les inhumations royales

---

études poussées des pratiques et des coutumes funéraires méroïtiques peuvent être consultées : voir par exemple F. GEUS, « Enquête sur les pratiques et coutumes funéraires méroïtiques. La contribution des cimetières non royaux. Approche préliminaires », *RdE* 40, 1990, p. 163-185. ; J.W. YELLIN ,"Meroitic Funerary Religion", *ANRW* II, 18, 5, 1995, p. 2869-2892. ; V. FRANCIGNY, *La tombe privée méroïtique*, thèse de doctorat non-publiée, Université de Lille 3 – HALMA-IPEL, 2008. ; *Id*., "Preparing for the afterlife in the provinces of Meroe", *d* 16, 2012, p. 52-59. ; ABDELGADIR M. ABDALLA, "Meroitic Funerary Customs and Beliefs: from Texts and Scenes", *Meroitica* 6, 1982, p. 61-104.

[357] J.W. YELLIN, *op. cit*., p. 2885. ; V. FRANCIGNY, *La tombe privée méroïtique*, thèse de doctorat non-publiée, Université de Lille 3 – HALMA-IPEL, 2008, p. 181. ; J.H. TAYLOR, *Death and the Afterlife in Ancient Egypt*, 2001, p. 92-111.

[358] Analogue mais non identique, voir C. BONNET, « The Funerary Traditions of Middle Nubia », *in Recent Research in Kushite History*, 1999, p. 30. La similarité des cultures néolithiques de la vallée du Nil, aussi bien en Égypte qu'au Soudan, est particulièrement évidente dans le domaine funéraire, voir D. WENGROW, *The Archaeology of Early Egypt*, 2006, p. 50, 56-57.

[359] C. BONNET, *op. cit*.

[360] Ces différents aspects de la liturgie royale sont particulièrement explicites dans l'iconographie des chapelles royales, notamment à Méroé. V. FRANCIGNY, *op. cit*., p. 174-180. ; J. YELLIN, *op. cit*., p. 2875-2877. ; *Id*., "The decorated pyramid chapels of Meroe and meroitic funerary religion", *Meroitica* 12, 1990.

[361] V. FRANCIGNY, *op. cit*., p. 181. ; J. YELLIN, *op. cit*., p. 2870.

[362] V. FRANCIGNY, *op. cit*., p. 180-183, 200-210. ; J. YELLIN, *op. cit*., p. 2880-2884.

comme pour celles du commun. Les dogmes osiriens et isiaques, régissant les différents rites funéraires, continuent d'organiser les pratiques mortuaires des habitants de la vallée du Nil jusqu'à la christianisation[363]. Au méroïtique tardif puis au post-méroïtique, à Ballana comme à el-Hobagi, les sépultures contiennent toujours un important matériel à libation évoquant l'espoir de renaissance du mort dans l'au-delà[364].

La plupart de nos textiles provient des tombes des dignitaires du royaume de Méroé, à Méro-ville même, mais surtout des provinces nubiennes, comme à Saï, Karanog ou Djebel Adda par exemple [carte 2][365]. Généralement, ces inhumations sont marquées en surface par une petite pyramide de brique crue, accompagnée de petites annexes recevant la table d'offrande, la stèle et la statue-*ba*. Dans le sud du royaume, c'est la forme du tumulus circulaire qui est préférée. Les substructures quant à elles admettent une variété de formes, en fonction de l'époque et de la région, mais sont le plus souvent composées d'une cavité recevant l'inhumation, où l'on accède généralement par un puits ou une descenderie. Une fois le dépôt funéraire mis en place, la sépulture est fermée d'une dalle ou d'un mur de briques.

La substructure de la tombe est creusée de façon à pouvoir placer le corps du défunt de manière perpendiculaire au Nil. En Nubie, il y est presque toujours allongé sur le dos, alors que les pratiques observées dans l'île de Méroé font varier les positions fléchies ou contractées et en décubitus dorsal. La dépouille, enroulée dans un linceul, peut être déposée sur le fond même de la tombe ou bien sur un ou plusieurs supports. Il peut s'agir

---

[363] Leur influence est patente jusqu'à la fin de l'époque post-méroïtique, à travers les rites funéraires, l'iconographie et le matériel liturgique développés dans les tombeaux de toutes les classes sociales, notamment dans les tumuli princiers de Ballana et d'el-Hobagi. P. LENOBLE, P., "The division of the Meroitic empire and the end of pyramid building in the 4th c. A.D. : an introduction to further excavations of imperial mounds in the Sudan", *in Recent Research in Kushite History*, 1999, p. 163-164.

[364] P. LENOBLE, , « Le rang des inhumés sous tertre à enceinte à El Hobagi », *MNL* 25, 1994, p. 91-94. ; *Id.*, « La petite bouteille noire : un récipient méroen de la libation funéraire », *ANM* 7, 1996, p. 143- 162. ; P. LENOBLE *et al.*, « La fouille du tumulus à enceinte el Hobagi III, A.M.S. NE-36-0/7-N-3 », *MNL* 25, 1994, p. 62-63

[365] La description suivante de la tombe méroïtique est un résumé condensé des très nombreuses données accumulées durant plus d'un siècle de fouilles archéologiques. Nous renvoyons le lecteur à des études plus détaillées rendant mieux compte des diversités régionales et temporelles, nécessairement abrogées ici. V. FRANCIGNY, *La tombe privée méroïtique*, thèse de doctorat non-publiée, Université de Lille 3 – HALMA-IPEL, 2008. ; *Id.*, « Nécropoles, tombes et au-delà », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 249-257. *Id.*, "Preparing for the afterlife in the provinces of Meroe", *SudNub* 16, 2012, p. 52-59. ; F. GEUS, « Enquête sur les pratiques et coutumes funéraires méroïtiques. La contribution des cimetières non royaux. Approche préliminaires », *RdE* 40, 1990, p. 163-185. ; P. LENOBLE, « Aux armes souverains ! L'arsenal funéraire des empereurs méroïtiques », *in* V. RONDOT et N. DEXTREIT (éds.), *Kerma et Méroé*, 2006, p. 17-26. ; LENOBLE *et al.*, *op. cit.*, p. 53-88. Plusieurs catalogues d'exposition fournissent également une bonne illustration du matériel funéraire : voir notamment F. GEUS, « Funerary Culture », *in* D.A.WELSBY et J.R. ANDERSON, *Sudan Ancient Treasures*, 2004, p. 275-307, n°299-314. et M. BAUD (dir.), *Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010.

d'une banquette réservée ou construite le long d'un des murs, d'une simple natte ou couverture, d'un lit en bois ou d'un cercueil. Ces derniers se déclinent en plusieurs formes et matériaux, comme le bois, le palmier et la terre cuite. Le corps du défunt est également orné de différentes parures – bracelets et colliers de perles, ceintures de taille en perles, bagues, boucles d'oreilles ou encore anneaux de cheville – et parfois chaussé d'une paire de sandales en cuir.

Le mobilier funéraire accompagnant le défunt peut être limité à quelques poteries ayant servies aux libations, ou au contraire compter de nombreux objets différents. Nous pouvons y reconnaître les flacons en verre contenant les huiles parfumées employées pour la préparation du corps, les vaisselles à libation et celles issues du banquet funéraire, ainsi que les supports à encens en céramique et les restes de sujets sacrifiés. Tous ces objets et ossements participent aux rituels funéraires et à la liturgie déployée en amont et lors des funérailles. La tombe peut également contenir plusieurs effets ou ustensiles personnels, fréquemment liés à la toilette ou à la décoration corporelle. Citons par exemple les flacons tubulaires et les bâtons à khôl, ainsi que les petits outils métalliques (ciseaux, pinces et aiguilles) employés entre autre pour l'entretien des pieds. Ces accessoires peuvent prendre place dans une vannerie ou un coffret de bois. Nous observons aussi d'autres objets de la vie quotidienne, comme certaines pièces de jeu, des instruments de musique, des calames (?) en plume et piquant de porc-épic ou encore des fusaïoles. Cette catégorie de matériel est toutefois bien plus rare et localisée. Une dernière classe d'objets regroupe les différentes pièces d'armement. Nous pouvons y distinguer les armes de combats (lances, dagues, boucliers et armures en cuir) des équipements d'archer comptant arcs, carquois en cuir, flèches, anneaux de pouce et brassard. Ce riche mobilier est enfin complété de divers éléments végétaux, comme les graines, les tiges de palmier et les bouquets et couronnes.

Les textiles s'intègrent donc dans un environnement matériel, liturgique et cérémoniel foisonnant de concepts et d'objets variés. Il nous appartient d'en déterminer les modalités, aussi bien pratiques que symboliques.

2. La place des tissus dans la tombe

Les tenants de ces rites funéraires furent établis à partir de la très vaste documentation archéologique issue des fouilles des cimetières méroïtiques, ainsi que sur

nos connaissances de la religion kouchite. Pour autant, la reconstitution des funérailles et de l'inhumation, appelée des vœux des théoriciens de l'archéologie funéraire, demeure difficile à réaliser. Si nous pouvons appréhender une succession d'évènements généraux, les gestes précis incarnant les différents rituels, ainsi que leur signification, sont encore bien souvent mystérieux. L'obstacle majeur réside bien sûr dans l'état de conservation des dépôts funéraires, humains et matériels. Les cycles répétés de réutilisation des caveaux et la pratique très répandue des pillages obscurcissent considérablement notre vision de l'agencement initial des tombes[366]. Ainsi, beaucoup de sépultures ne contiennent plus que des fragments d'ossements et d'objets épars, mélangés au remplissage de la cavité et de la descenderie. Dans ce contexte, il est naturellement impossible de relever tout indice thanatologique. De rares inhumations intactes permettent toutefois certaines observations. L'étude d'un squelette d'enfant par exemple, découvert en place dans une tombe de Sedeinga, permit à l'anthropologue A. Chen d'identifier plusieurs zones de connections anatomiques entre les ossements des pieds trahissant l'usage d'un linceul serré, aujourd'hui disparu[367]. Même lorsqu'une partie du dépôt est préservée, les textiles n'ont que très rarement survécus *in situ*. Disposés autour du cadavre, ils furent sans doute bien malmenés par les pilleurs en recherche de parures. En outre, la position exacte des tissus par rapport au corps du défunt n'est pas toujours détaillée sur le terrain par les fouilleurs. La familiarité des inhumations en linceul, profondément ancrée dans les civilisations égyptiennes et judéo-chrétiennes, semble avoir masqué les détails pratiques de l'enveloppement du corps, sous le couvert d'une habitude allant de soi. L'observation minutieuse des éléments *in situ* dans les sépultures[368], quand ils furent enregistrés, nous permet pourtant d'établir pour les textiles une variété d'usages et de significations.

Les études archéologiques dédiées aux rituels funéraires se sont dotées ces dernières années d'une véritable méthode de recherche, reposant sur la reconnaissance de plusieurs étapes et démarches suivies au cours des funérailles puis dans la vie de l'espace funéraire[369]. Adaptée à chaque culture et modes opératoires, cette méthode est basée sur la

---

[366] A. DE VOOGT et V. FRANCIGNY, « Opening a Grave in Antiquity – Formation and Interpretation in the Kingdom of Meroe », *Journal of African Archaeology* 10.1, 2013, p. 59-70.

[367] A. CHEN, , "Rapport anthropologique", *in Rapport d'activité de la campagne 2012*, rapport SEDAU non-publié, p. 27. Claude Rilly, communication personnelle.

[368] La collaboration des spécialistes en textiles anciens et des archéologues de terrain commence à donner d'intéressant résultats, dont l'acquisition dépend de l'établissement d'une méthodologie spécifique alliant prise documentaire *in situ* et analyses en laboratoire. A. RAST-EICHER, "De la fouille à l'étude : la matière organique dans les tombes", *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 187-193.

[369] Voir par exemple les schémas méthodologiques mis en place pour l'étude de la nécropole de Porta Nocera à Pompéi (S. LEPETZ et W. VAN ANDRINGA, « Archéologie du rituel, Méthode appliquée à l'étude de la

caractérisation de différentes classes d'objets au sein du dépôt mortuaire. Si l'on suit une approche sociale, il s'agit souvent d'opposer les objets liés au rite à ceux liés à la personne même du défunt[370]. Une attitude peut-être plus matérialiste nous amène aussi à distinguer les techniques de préparation du cadavre à celles de son retrait dans un réceptacle spécifique[371]. Dans le cas précis des textiles cependant, cette différenciation est floue et somme toute arbitraire : les linceuls, pièces de vêtement et diverses nattes sont tout autant un mode de préparation et de protection du corps qu'un moyen de le contenir et de le dissimuler. Henri Duday propose une approche plus dynamique des sépultures, soutenant « la reconstitution conjointe des gestes funéraires et des distorsions […] taphonomiques […] déterminées par rapport à l'agencement initial de la tombe »[372]. Les gestes eux-mêmes sont décomposés en « pratiques préparatoires (antérieures au dépôt) », en « pratiques sépulcrales » puis « post-sépulcrales »[373]. Chacune de ces catégories est pertinente à la compréhension du rôle des textiles dans la tombe.

Plusieurs chercheurs se sont attelés à la définition de telles catégories à l'intérieur du mobilier funéraire kouchite. André Vila notamment distinguent les « possessions personnelles » du mort, associées à la dépouille, du « bagage individuel » facilitant son périple dans l'au-delà, et des « objets rituels » se rapportant au culte et à la liturgie funéraire[374]. De l'aveu même de l'auteur, cette classification est non exhaustive et contient sans doute des objets recoupant plusieurs catégories. Notons toutefois qu'il place les tissus (bandages et linceuls) dans la classe des objets rituels. Vincent Francigny quant à lui divise le matériel en 5 catégories, appartenant tour à tour aux cérémonies de sacrement, au banquet funéraire ou à l'équipement du mort : les outils liturgiques, les objets propitiatoires, les insignes du pouvoir, les ustensiles personnels et les collections d'apparat[375]. L'auteur adjoint la discussion des linceuls dans celle plus générale des « enveloppes corporelles »[376], comptant notamment les cercueils avec lesquels ils partagent certaines fonctions.

---

nécropole de Porta Nocera à Pompéi », *in* J. SCHEID (éd.), *Pour une Archéologie du Rite, Nouvelles perspectives de l'archéologie funéraire,* 2008, p. 105-126.

[370] V.A. ALEKSHIN, "Burial customs as an Archaeological Source", *Current Anthropology* 24.2, 1983, p. 138.

[371] R. SPRAGUE, *Burial Terminology, a Guide for Researchers*, 2005, p. 70-73, 124-128.

[372] H. DUDAY *et al.*, « L'anthropologie de terrain : reconnaissance et interprétation des gestes funéraires », *BMSAP* n.s. 2/3-4, 1990, p. 30. Voir également H. DUDAY, *The Archaeology of the Dead*, 2009, p. 12.

[373] H. DUDAY *et al.*, *op. cit*.

[374] A. VILA, « Les tombes napatéennes "sans mobilier" », *MNL* 20, 1980, p. 31-32.

[375] V. FRANCIGNY, *La tombe privée méroïtique*, thèse de doctorat non-publiée, Université de Lille 3 – HALMA-IPEL, 2008, p. 198, 228.

[376] *Ibid*., p. 220-226.

Notre corpus de textiles nous permet-il de préciser ou de corriger ces interprétations méthodologiques ? Nous le pensons. L'examen des contextes de découverte des fragments textiles nous amène à proposer une nouvelle répartition typologique et fonctionnelle des étoffes funéraires :

- Les textiles associés aux « offrandes », souvent composées de vaisselles appartenant aux rituels de libation ou au banquet,
- Les textiles permettant l'aménagement de la tombe en vue de l'accueil de la dépouille mortuaire,
- Les tissus liés au traitement et à la dissimulation du corps.

Nous le verrons, la frontière séparant les contingences matérielles des aspects religieux ou même sociaux est ténue, voir tout à fait inexistante dans certains cas. Cette présentation, basée sur l'isolation d'un contexte sépulcral spécifique, nous semble permettre un exposé clair des tissus, afin de rendre compte au mieux de la diversité des usages textiles dans le milieu funéraire méroïtique.

B. Textiles et équipement funéraire

Tous les tissus, mis au jour dans les tombes, ne sont pas nécessairement en relation avec le corps du défunt, mais comme nous l'avons mentionné, peuvent être associés aux offrandes[377] entreposées dans la sépulture. Ces textiles prennent la forme de fragments d'étoffes plus ou moins grands et mélangés au dépôt de matériel, de toiles enroulées autour de certaines pièces, ou bien de traces de tissus minéralisées à la surface d'objets métalliques.

À la différence de l'Égypte pharaonique, aucun des textiles découverts au Soudan et en Nubie n'appartient à un lot de vêtements ou d'étoffes placé dans la tombe pour le confort du défunt dans l'au-delà. Ce type de « trousseau » du mort pouvait comporter de nombreux tissus, soigneusement lavés, pliés et rangés dans des coffres de bois [Pl.

[377] Nous utiliserons ici le terme d'« offrandes » pour des raisons de praticité et d'habitudes linguistiques. *Stricto sensu*, l'expression de s'applique pourtant pas à la plupart des objets concernés, dont la présence parmi l'équipement funéraire résulte de rituels à la portée symbolique importante, au contraire du mobilier simplement offert au défunt pour le confort de son existence dans l'au-delà.

115a][378]. À notre connaissance, cette pratique ne fut jamais adoptée par les méroïtes. Les tissus ont un véritable usage dans la tombe, il n'y sont pas déposés pour leur propre valeur. Les seules exceptions seraient peut-être à trouver parmi les quelques tissus précieux, manifestement importés, tels que les tapis à riche décor polychrome, les toiles en tapisserie fine à la navette volante et les rares exemplaires de taquetés colorés. La présence de ces étoffes est certainement à comparer avec celle d'autres insignes du pouvoir ou d'influence qui participaient à l'éloge et à la glorification du défunt. Ce thème est particulièrement bien incarné par le tissu avec fils d'or provenant de Gammai[379].

Hormis ces quelques cas, somme toute exceptionnels, la plupart des occurrences montre des tissus employés pour recouvrir ou envelopper d'autres objets.

1. Enveloppes textiles et matériel funéraire : présentation

La nature des objets enveloppés de textiles varie considérablement, mais il est évident que cette coutume fut particulièrement suivie pour les récipients, en céramique et surtout en bronze, ayant servis aux cérémonies de libations (*cf. infra*).

La première catégorie de matériel est formée par les ornements et bijoux précieux. Le cas le plus fameux est sans doute celui du « trésor » de la reine Amanishakheto, composé de nombreux bijoux en or et pâte de verre. Découvert entreposé dans un bol de bronze, l'ensemble était enveloppé dans un tissu et provenait probablement de la chambre funéraire[380]. Une pratique similaire est attestée dans une tombe de Ouadi Terfowi, où 17 petits éléments de bijouterie et d'ornementation vestimentaire furent mis au jour empaquetés dans une étoffe[381]. L'ensemble fut, soit placé de manière délibérée dans la tombe au moment des funérailles, soit déposé puis oublié par les pilleurs qui n'ont épargné aucune tombe du secteur. Un autre exemple concerne l'inhumation d'une jeune fille, probablement comme mort d'accompagnement, dans la tombe royale post-méroïtique n°14

[378] Un des exemples les plus éloquents est sans doute la tombe de l'architecte Kha et de son épouse Merit, qui contenait plus d'une centaine de pièces textiles rassemblant une très vaste garde-robe et un ensemble de tissus d'ameublement. Nombre de ces objets étaient fraichement lavés et portent encore les marques des blanchisseurs et les pliures régulières imprimées par leur rangement. R. HALL, *Egyptian Textiles*, 2001, p. 35-39.
[379] Fiche T858.
[380] *Soudan, Royaumes sur le Nil*, 1997, p. 302-315.
[381] D.A.WELSBY et J.R. ANDERSON, *Sudan Ancient Treasures*, 2004, p. 130-131, n° 106. ; K. SADR, « Barlumi di Archeologia nel Deserto Nubiano », *in* A. CASTIGLIONI *et al.*, *L'Eldorado dei Faraoni alla Scoperta di Berenice Pancrisia*, 1995, p. 146-173.

de Qoustoul. Un sac de cuir placé à ses côtés renfermait – outre des bijoux et 2 étuis à khôl – une aumônière en tissu contenant des colliers, un bracelet et des boucles d'oreilles en argent et pierres semi-précieuses[382]. Un objet non-identifié en bronze, découvert à el-Hobagi et richement décoré de couronnes de laurier et de têtes de lion, fut également méticuleusement enveloppé dans une étoffe avant d'être déposé sur la couche funéraire[383]. La même pratique semble avoir été étendue à des ornements moins prestigieux, comme le modeste collier de perles disposé dans un petit sac puis adjoint aux offrandes d'une tombe féminine post-méroïtique à Timmeriya (4e cataracte)[384].

Des textiles furent également employés pour envelopper de petits objets appartenant au nécessaire de toilette ou d'ornementation corporelle. C'est notamment le cas d'une pince en métal découverte à Dambo Est, emmaillotée serré dans un morceaux d'étoffe en armure toile [Pl. 115b][385]. De la même manière, la tombe I T 94 de Sedeinga livra 2 spatules à khôl en bronze enroulées dans des tissus de coton[386]. Les fouilleurs de la nécropole méroïtique de Kerma mirent aussi au jour une petite aumônière de tissu, déposée sur le pubis d'un défunt et emballant une pince et une spatule en bronze, ainsi qu'une bague, un couperet et un polissoir[387]. Enfin, un petit sac en tissu enfermait un petit pot à khôl en ivoire tourné, déposé dans une tombe post-méroïtique de Qoustoul[388].

D'autres objets en métal attestent de leur contact avec des matières textiles. Citons notamment une hache appartenant au matériel funéraire de la tombe 367 d'Emir Abdallah, couverte de traces de tissu minéralisé[389]. Celles-ci proviendraient soit d'une étoffe entourant la hache, soit du linceul sur lequel l'arme semble avoir été déposée. L'enveloppement des armes métalliques est d'autre part attesté à el-Hobagi, où le tumulus

---

[382] W.B. EMERY et L.P. KIRWAN, *The Royal Tombs of Ballana and Qustul*, 1938, p. 44. ; W.B. EMERY, *Nubian Treasures : An Account of the Discovery at Ballana and Qustul*, 1948, p. 50-52.
[383] P. LENOBLE, "The division of the Meroitic empire and the end of pyramid building in the 4th c. A.D. : an introduction to further excavations of imperial mounds in the Sudan", *in Recent Research in Kushite History*, 1999, p. 170
[384] Fiche T881.
[385] Fiche T892.
[386] Fiche T781.
[387] C. BONNET, « Fouilles archéologiques à Kerma (Soudan), Rapport préliminaire de la campagne 1977-1978 », *Genava* 26, 1978, p. 122.
[388] *Ancient Textiles from Nubia*, p. 105, cat. 100.
[389] Fiche T151. V.M. FERNANDEZ, *La Cultura Alto-Meroitica del Norte de Nubia*, thèse de doctorat non-publiée, Universidad Complutense de Madrid, 1983, p.566, 1294, 1116.

III livra un lot de lances portant lui-aussi des traces minéralisés[390]. Il est possible qu'un tissu enveloppait ou recouvrait la totalité du dépôt d'armement.

Des fragments de tissus apparaissent également en conjonction à des vaisselles en céramique. Deux poteries de Karanog semblent ainsi avoir bénéficié d'une sorte de bouchon (?) de fragments textiles agglomérés[391]. À Gabati, un ensemble assiette et bol fut aussi mis au jour enveloppé dans une étoffe[392].

Enfin, l'observation de certains ensembles funéraires *in situ* permet de dégager une dernière pratique, visant au recouvrement complet du dépôt par une grande étoffe. Aucun amoncellement d'offrandes ne fut découvert entièrement recouvert d'un tissu parfaitement conservé, mais la présence de ce dernier est trahie par quelques fragments adhérant au dessus de certains objets. La meilleure illustration de cette pratique est à trouver dans la tombe n°10 de Nellouah, où la niche ouest contenait un ensemble de 15 poteries, additionné d'une amphore et d'un bol en argent, sur lequel s'étendait originellement un large textile[393]. Un groupe de jarres déposées au pieds d'un défunt de Karanog atteste le même type de couverture[394]. Elle apparaît également à Berber, où des fragments textiles très détériorés furent remarqués sur le col et l'épaule de plusieurs jarres à bière, ainsi que sur la partie supérieure d'une boîte en bois disposée par-dessus les céramiques [Pl. 115c][395].

Cette tradition d'enveloppement des offrandes funéraires dans un textile, et parfois dans une vannerie ou un réceptacle en cuir, nous est donc relativement bien connue. Elle est documentée dès les périodes fondatrices des rites funéraires kouchites. La nécropole occidentale de Kerma en livre plusieurs exemples datés des époques du Groupe C et de Kerma. Il peut s'agir d'un bol, d'un miroir en bronze et d'un rasoir, ou bien d'une arme, type dague ou épée [Pl. 115d][396]. La pratique se poursuit lors des périodes suivantes,

---

[390] P. LENOBLE, *Du Méroïtique au Postméroïtique dans la région méridionale du Royaume de Méroé. Recherche sur la période de transition*, Thèse de doctorat de troisième cycle (non publiée), La Sorbonne-Paris IV, 1994, p. 77.
[391] Fiches T107, 115. La description reste trop vague pour pouvoir se prononcer sur la nature et l'agencement exact de ces « bouchons ».
[392] Fiche T884. Voir aussi T763.
[393] Fiche T820.
[394] Fiche T69.
[395] Fiche T889.
[396] C. BONNET, « Fouilles archéologiques de Kerma, Rapport préliminaire des campagnes 1982-1983 et de 1983-1984 », *Genava 32*, 1984, p. 14-15. ; *Id.*, « Fouilles archéologiques de Kerma, Rapport préliminaire des campagnes 1984-1985 et de 1985-1986 », *Genava 34*, 1986, p. 11. ; *Id.*, « Fouilles archéologiques de Kerma,

comme le montre une patère en alliage cuivreux enroulée dans une pièce de lin et placée dans une boîte en bois, aux côtés d'un défunt de Hillat el-Arab[397]. La tombe W609 de Méroé, datée de l'époque napatéenne, contenait également 2 miroirs en bronze enveloppés dans une étoffe[398]. Curieusement, seuls ces 2 objets portaient des traces textiles, parmi un riche mobilier funéraire qui comptait pourtant de nombreux bols en bronze. Leur sélection ne semble donc pas laissée au hasard mais bien répondre d'une volonté spécifique. De façon intéressante, celle-ci est aussi relevée par Karen Price et Margarita Gleba sur plusieurs miroirs égyptiens en alliages cuivreux, datés de la IXe à la XIIe dynasties, et comportant d'importantes traces de textiles minéralisés[399]. Dans ce cas, les deux auteurs postulent une fonction religieuse à l'enveloppement de tissu, liée au rôle symbolique du miroir comme réceptacle de l'âme du défunt. Si nous ne pouvons ignorer la signification de cette coutume égyptienne, généralisée semble-t-il à toutes les périodes, nous ne pouvons l'appliquer sans discernement au matériel soudanais et méroïtique, qui témoigne de l'extension de cette pratique à des objets bien plus variés[400]. L'association des objets en métal avec les tissus est tout particulièrement récurrente, pour des raisons de conservation bien sûr, mais aussi parce qu'ils furent clairement choisis pour cela. En enveloppant ces pièces polies et brillantes, peut-être espérait-on les protéger de l'oxydation. De manière explicite, leur couverture témoigne de la valeur marchande – et très certainement symbolique – qui leur était attribuée.

2. Cas d'étude : la tombe W308, Méroé, nécropole ouest

La tombe W308 de la nécropole Ouest de Méroé contient l'inhumation *in situ* d'un jeune garçon de 8 à 10 ans, accompagné de son matériel funéraire. Aucun textile associé à sa dépouille ne fut préservé et celle-ci est aujourd'hui réduite à l'état de squelette. Au moment de la fouille, de nombreux fragments étaient en revanche éparpillés parmi le riche assemblage céramique et leurs emplacements furent relativement bien enregistrés sur le

---

Rapport préliminaire des campagnes 1986-1987 et de 1987-1988 », *Genava 36*, 1988, p. 14, fig. 3. Outre le site de Kerma, celui de Melike en-Nasr livra également une épée dont la lame était enroulée dans plusieurs couches de tissu (archives Mills, D. Edwards, communication personnelle).

[397] Fin du Nouvel Empire - début de l'époque napatéenne. I. VINCENTELLI, "Tomb 19 in the Cemetery of Hillat el-Arab", *ANM* 10, 2006, p. 224.

[398] D. DUNHAM, *The West and South Cemeteries at Meroe, RCK* 5, 1963, p. 28-39.

[399] K. PRICE et M. GLEBA, "Textiles on Egyptian Mirrors : Pragmatics or Religion?", *ATR* 54, 2012, p. 2-14.

[400] Cette question mériterait d'être approfondie à partir des données égyptiennes pharaoniques. Les fragments d'étoffes furent souvent enlevés des objets qu'ils encerclaient afin de satisfaire les exigences muséales. Cette pratique était peut-être bien plus répandue qu'il n'y paraît.

terrain[401]. De plus, nos recherches dans les réserves du Sudan National Museum permirent de retrouver quelques unes de ces étoffes très détériorées[402], de sorte qu'il nous est maintenant possible de reconstituer l'usage de 12 à 16 tissus différents dans cette sépulture [Pl. 116-117].

Dans une large et profonde cavité, le dépôt funéraire s'organise de part et d'autre d'un cercueil aujourd'hui disparu, qui recevait le corps de l'enfant allongé sur le dos en position semi-fléchie. Le côté sud comporte plusieurs jarres en céramique et un bol de bronze, probablement issus des libations rituelles accomplies pendant les funérailles. Parmi ces récipients, deux jarres étaient enveloppées de toiles en coton. Une première jarre, peinte de rayures noires et blanches, portait plusieurs épaisseurs de 2 textiles, dont une toile très fine terminée d'une bordure frangée en ajouré[403]. Celle-ci semble avoir été drapée autour du col de la jarre, comme fermeture. La deuxième jarre était quant à elle enroulée dans une étoffe plus grossière, dont les restes étaient visibles sur l'épaule et la panse[404].

Le côté nord de la sépulture était rempli d'un amoncellement de matériel varié, comportant notamment un petit autel en céramique, plusieurs poteries, des flacons en verre, un nécessaire à khôl, un petit boîtier en bois, une figurine de souris et de très nombreux éléments de parure. Parmi ces objets, 3 bols contenaient de petits fragments textiles, associés à 2 reprises avec des restes végétaux (graines et baies ?)[405]. À proximité se trouvait également un petit morceau de tapisserie bleue et blanche en coton[406].

Autant que l'on puisse en juger à la vue des photographies et des notes anciennes, la plus grande partie de ce dépôt, associée à l'autel, fut disposée sur une couche de textiles, dont une couverture en armure bouclée[407]. L'ensemble fut ensuite recouvert de plusieurs étoffes aujourd'hui agglomérées en une masse confuse. Nous y reconnaissons plusieurs tissus épais en armure cannelée et nattée, une couverture en bouclé et une étoffe en toile très fine[408]. La position relative des petits récipients et de l'autel pourrait indiquer que ce dernier fut originellement installé debout, supportant diverses offrandes sur son plateau, avant d'être renversé. Le poids conjugué des étoffes aurait pu y contribuer. Si notre analyse est correcte, le bric-à-brac découvert par les fouilleurs devait présenter, à la fermeture de la

[401] D. DUNHAM, *The West and South Cemeteries at Meroe, RCK* 5, 1963, p. 143-151, fig. 105-110.
[402] Fiches T727-737.
[403] Fiche T727.
[404] Fiche T728.
[405] Fiches T729, 730, 734.
[406] Fiche T7337.
[407] Fiche T735.
[408] Fiches T731-733, 736.

tombe, l'aspect d'un amas volumineux, entièrement recouvert de tissus. Ceux-ci protégeaient l'installation de la table d'offrandes, présentant plusieurs bols remplis de nourriture (les graines et les baies), des gobelets et des vases permettant de verser les liquides de libation[409].

3. Enveloppement des objets métalliques : le cas des bronzes d'el-Hobagi

Nous avons pointé l'association fréquente des enveloppes en tissu avec les objets métalliques. Elle se vérifie d'autant plus pour le matériel employé lors des rites funéraires, en premier lieu pour les bols en bronze intervenant lors des libations. Des traces de textiles, minéralisées ou non, furent observées sur de nombreux exemplaires, datés de la période napatéenne au post-méroïtique et découverts au nord comme au sud du territoire kouchite sur les sites de Gammai, Sedeinga, Faras et Méroé[410]. La même nécropole de Méroé Ouest livra également 2 passoires en bronze appartenant à ce type d'assemblage et portant sur leur surface des fragments de toile et de vannerie[411].

La meilleure illustration de cette pratique nous provient d'el-Hobagi. Le site, localisé dans la région de Shendi, regroupe 12 champs tumulaires où Patrice Lenoble explora 7 tumuli à enceinte contenant les inhumations de personnages royaux[412]. Les structures et leur contenu sont datés du IVe siècle de notre ère. Sous le tertre, ces larges sépultures comptent une grande cavité ouverte sur un puits vertical, isolé d'une descenderie en forme de losange par une couverture de rondins. Ces 3 espaces renferment un matériel funéraire particulièrement abondant, composé entre autres de multiples récipients et d'un large armement. Le nombre très élevé d'objets en bronze en est une caractéristique remarquable. La préservation des matières organiques dans ces tombes est

[409] P. LENOBLE, « Plateaux de gobelets dans les sépultures de Méroé. Un équipement liturgique de la libation isiaque éthiopienne », *in* V.W. DAVIES (éd.), *Egypt and Africa*, 1991, p. 248.
[410] F. Ll. GRIFFITH, "Oxford Excavations in Nubia", *LAAA* 12, 1925, p. 100. ; O. BATES et G. DUNHAM, *Excavations at Gammai*, *HAS* 8, 1927, p. 35, 44. ; D. DUNHAM, *The West and South Cemeteries at Meroe*, *RCK* 5, 1963, p. 57, 78, 248, 311, 326. ; C. BERGER EL-NAGGAR, « La contribution de Sedeinga à l'histoire de la Nubie », *in Between the Cataracts* 2.1, 2008, p. 188.
[411] D. DUNHAM, *op. cit*., p. 76, 221-222.
[412] La publication de ce site est en cours d'achèvement. La thèse de doctorat soutenue par Patrice Lenoble en 1994, ainsi que ses nombreux articles, en présentent une vision détaillée. Voir notamment P. LENOBLE, *Du Méroïtique au Postméroïtique dans la région méridionale du Royaume de Méroé. Recherche sur la période de transition*, Thèse de doctorat de troisième cycle (non publiée), La Sorbonne-Paris IV, 1994. ; *Id*., « A New Type of Mount-Grave" (continued) : Le Tumulus à enceinte d'Umm Makharoqa, près d'El Hobagi (A.M.S. NE-36-O/7-O-3) », *ANM* 3, 1989, p. 93-119. ; *Id*., « Le rang des inhumés sous tertre à enceinte à El Hobagi », *MNL* 25, 1994, p. 89-124. ; LENOBLE, P., R.-P. DISSAUX, A.R. ALI MOHAMED, B. BONCE et J. BIALAIS, « La fouille du tumulus à enceinte el Hobagi III, A.M.S. NE-36-0/7-N-3 », *MNL* 25, 1994, p. 53-88.

loin d'être optimale, mais des traces de tissus et de vannerie furent observées en négatif dans l'oxydation des objets en métal, ou bien dans les fines couches d'argile qui les recouvraient[413]. Ce procédé de minéralisation a permis le repérage de zones plus ou moins grandes originalement habillées de textiles. La sagacité de Patrice Lenoble et les talents du dessinateur Jean Bialais ont rendu possible la reconstitution des enveloppes de tissus et vanneries qui protégeaient la totalité du matériel rituel en bronze dans les tumulus III et VI [Pl. 118][414].

En tout, le tumulus III contenait 33 bronzes, répartis dans le puits et dans la cavité et comptant 30 coupes, 2 gobelet et 1 bassin[415]. Tous portaient des traces de tissus et parfois celles de vannerie, suggérant la superposition de plusieurs enveloppes. Les spécimens les mieux conservés montrent que les récipients étaient posés au centre d'une étoffe dont les angles étaient ensuite repliés sur la face interne, de façon à recouvrir l'ensemble de la pièce. Plusieurs coupes furent ainsi déposées renversées par-dessus l'ouverture de jarres à bière. À une occasion, ce sont 2 coupes emboîtées l'une en l'autre qui reçurent une enveloppe de textile unique. La cavité comprenait également une cloche en bronze, appartenant sans doute à l'harnachement d'une monture et elle aussi recouverte d'un tissu.

Le tumulus VI livra quant à lui 11 coupes, 4 bassins et 1 calice enveloppés d'un tissu[416]. Nous comptons aussi 3 coupes déposées dans des vannerie spécialement réalisées à cet effet et adaptées aux dimensions de l'objet. L'enveloppement suit les mêmes principes que ceux observés dans le tumulus III. Nous pouvons toutefois noter un type de coupe différent, décoré le long de la lèvre par plusieurs petites clochettes et auquel semble correspondre un enveloppement double ou triple. En les recouvrant de 2 ou 3 toiles différentes, les participants au rituel espéraient peut-être réduire le bruit métallique des clochettes sur la surface de la coupe (?). La cavité de cette tombe, très peu dérangée par l'activité des pillards, contenait également un lot particulièrement intéressant de 6

---

[413] P. CHANTRIAUX *et al.*, "Note on the Conservation-Restauration Treatment of engraved Vessels from El Hobagi (Sudan)", *in Recent Research in Kushite History*, 1999, p. 199-201.
[414] Fiches T804-805.
[415] P. LENOBLE, *Du Méroïtique au Postméroïtique dans la région méridionale du Royaume de Méroé. Recherche sur la période de transition*, Thèse de doctorat de troisième cycle (non publiée), La Sorbonne-Paris IV, 1994, p. 36-47. ; *Id.*, "The division of the Meroitic empire and the end of pyramid building in the 4th c. A.D. : an introduction to further excavations of imperial mounds in the Sudan", *in Recent Research in Kushite History*, 1999, p. 157-195.
[416] *Ibid*, p. 172-173, 190-193. ; P. LENOBLE, , « «A New Type of Mound-Grave » (continued) : le tumulus à enceinte d'Umm Makharoqa, près d'El Hobagi (A.M.S. NE-36-O/7-O-3) », *ANM* 3, 1989, p. 93-120. ; *Id.*, *Du Méroïtique au Postméroïtique*, 1994, p. 98-106.

récipients arrangés en une sorte de « kit religieux »[417]. Celui-ci fut déposé par-dessus un tas d'armement (haches, lances) recouvert d'une peau d'animal à poils longs, vraisemblablement de chèvre. Il se compose de 3 bassins et de 3 coupes, emboîtés en 2 piles distinctes par ordre de taille. Les bassins comme les coupes sont tous ornés d'un décor religieux élaboré et, pour l'un d'eux, d'une figurine de crocodile. Il semble que ces pièces furent enveloppées une à une dans des textiles différents (2 ou 3 par pile) repliés dans l'intérieur et en tapissant le fond. Le tout fut ensuite recouvert d'un grand tissu.

Tous les textiles utilisés pour l'enveloppement des récipients en bronze d'el-Hobagi sont en toile, en cannelé ou en natté, au tissage lâche ressemblant à une gaze, et parfois décorés de franges. Les objets qui leur sont si étroitement associés appartiennent à l'équipement liturgique laissé dans la tombe à l'issue des funérailles. La nature de ce matériel – coupe, bassin et calice – traduit un rituel de libation s'inscrivant dans un culte funéraire de type isiaque[418]. Ce vaisselier permettait de contenir, transvaser et verser les liquides de libation (eau, vin ou lait), transférant ainsi de manière symbolique la nourriture offerte au mort. L'enveloppement et le recouvrement de ces objets, observé en détail à Méroé et el-Hobagi, mais aussi repéré sur d'autres sites nubiens (*cf. supra*), participe donc à leur sacralisation. En les protégeant et en les dissimulant sous une étoffe, le prêtre sépare les récipients de leur simple contingence matérielle et reconnaît leur importante valeur religieuse[419]. Ici, les textiles participent à la solennité du culte et de l'évènement. La complexité des enveloppes liturgiques d'el-Hobagi, répétée de manière similaire dans plusieurs tombes, tend à montrer l'élévation de cette pratique au statut d'acte cérémoniel, faisant partie intégrante du rituel funéraire.

---

[417] Expression de Patrice Lenoble, "The division of the Meroitic empire and the end of pyramid building in the 4th c. A.D. : an introduction to further excavations of imperial mounds in the Sudan", *in Recent Research in Kushite History*, 1999, p. 173.

[418] P. LENOBLE, , « «A New Type of Mound-Grave » (continued) : le tumulus à enceinte d'Umm Makharoqa, près d'El Hobagi (A.M.S. NE-36-O/7-O-3) », *ANM* 3, 1989, p. 101. ; *Id*., « Plateaux de gobelets dans les sépultures de Méroé. Un équipement liturgique de la libation isiaque éthiopienne », *in* V.W. DAVIES (éd.), *Egypt and Africa*, 1991,p. 246-252.

[419] P. LENOBLE, « «A New Type of Mound-Grave » (continued) : le tumulus à enceinte d'Umm Makharoqa, près d'El Hobagi (A.M.S. NE-36-O/7-O-3) », *ANM* 3, 1989, p. 101-102. La présence de membres du clergé lors des funérailles, ainsi que leur implication dans les rituels de libation et d'enveloppement des récipients sont à la fois soutenues par Patrice Lenoble et Janice Yellin. *Ibid*, p. 102. ; J.W. YELLIN, "The Role of Anubis in Meroitic Religion", *in* J.M. PLUMLEY (éd.), *Nubian Studies*, 1982, p. 229.

C. Textiles et aménagement de la tombe

Outre les textiles associés à l'équipement liturgique de la tombe, aux ustensiles personnels et aux insignes de pouvoir, le milieu funéraire fait usage de nombreux tissus directement liés à la dépouille mortuaire. C'est le cas des linceuls bien sûr (*cf. infra*), mais aussi des diverses étoffes employées pour l'aménagement de la tombe. Dans les sépultures de la vallée du Nil, comme dans bien d'autres cultures, le défunt est allongé en attitude de repos[420]. Selon les principes de la religion funéraire, son âme ne séjourne dans la tombe que pour une période transitoire, faisant de la mort une nuit, à l'issue de laquelle se réveillera l'individu pour commencer sa nouvelle vie dans l'au-delà. Ce concept, ajouté à l'attachement certain éprouvé par l'entourage du défunt, motive l'installation du cadavre sur une couche funéraire confortable, inspirée de celle communément mise en place pour le sommeil. Cette coutume est merveilleusement bien illustrée par l'emploi, depuis les périodes Kerma, de lits et de repose-têtes en bois[421]. Avec ou sans ces objets, les tissus procurent une surface douce et souvent moelleuse, adéquate à l'accueil du mort.

1. Nattes et couvertures

L'objectif du lit funéraire est bien évidemment d'isoler et de protéger le corps du défunt du fond de la tombe. Ce meuble étant réservé aux sépultures élitaires, la même fonction pouvait être remplie par d'autres procédés, comme le cercueil, le creusement anthropomorphe ou même, dans les tombes les plus modestes, par l'aménagement d'une couche de sable fin[422]. Outre ces supports rigides, on observe fréquemment l'installation d'une couche funéraire souple, seule ou ajoutée au lit ou au cercueil, et composée de matières organiques diverses.

Citons à titre d'exemple les nattes en fibres végétales (feuilles de palmier) étendues dans le fond de certaines tombes de Gabati[423]. Le défunt y prenait place, enveloppé d'un linceul et/ou vêtu d'une jupe de cuir. La même pratique est observée à Missiminia,

---

[420] M. PARKER PEARSON, *The Archaeology of Death and Burial*, 2000, p. 54.
[421] Pour le lit, voir par exemple l'exemplaire exceptionnellement bien conservé provenant d'Aniba : ABDEL MONEIM ABOU BAKR, « Fouilles de l'université du Caire à Aniba (1960) », *in Campagne Internationale de l'UNESCO,* 1963, pl. 5b. Pour le repose tête : F. GEUS, « Saï 1998-1999 », *ANM* 9, 2002, p. 128, pl. 11.
[422] V. FRANCIGNY, *La tombe privée méroïtique*, thèse de doctorat non-publiée, Université de Lille 3 – HALMA-IPEL, 2008, p. 218-224.
[423] D.N. EDWARDS, *Gabati*, 1998, p. 125. Fiches T756, 761.

Ballana, Djebel Makbor et Serra Est [Pl. 119a][424], et semble particulièrement répandue durant la période post-méroïtique. Ces mêmes nattes peuvent être enroulées autour du cadavre[425], à la manière d'un linceul, ou bien déposées par-dessus l'inhumation[426], compliquant une distinction formelle parfois floue. Dans le même esprit, citons une petite tombe post-méroïtique creusée à l'intérieur d'une maison de Qasr Ibrim, et accueillant la dépouille d'un nouveau-né. L'enfant y fut déposé enveloppé d'un linceul et recouvert par une sandale en vannerie[427].

Les mêmes fonctions peuvent également être remplies par une peau animale. Lorsque celle-ci est tannée et étendue dans le fond de la cavité, comme cela est le cas dans le tumulus IV d'el-Hobagi[428], elle forme un revêtement de cuir nous rappelant les coutumes funéraires observées à Kerma [Pl. 119b][429]. L'usage des peaux animales non-tannées, ayant conservées leur toison, semble toutefois préféré à celui des cuirs, plus fins et certainement bien moins confortables. De telles couches funéraires sont attestées au début de la période méroïtique à Emir Abdallah, puis dans des tombes de sujets immatures découvertes dans le cimetière SN de Saï, datées des IIe et IIIe siècles ap. J.-C.[430]. Les occurrences se multiplient tout au long de l'époque post-méroïtique : à al-Ahamda (région de Geili), ainsi que dans la zone de la 4e cataracte à Kassinger Bahri et Dar al-Arab, et enfin en Nubie à Missiminia[431] et Saï[432]. Il s'agit de peaux de mouton ou plus rarement de chèvre.

Logiquement, la mention de ces toisons nous amène à considérer les couvertures, et tout particulièrement les couvertures bouclées. Leur aspect et leurs qualités thermiques se rapprochent tout naturellement des peaux animales à poils longs. Nous avons déjà évoqué leur usage probable dans la vie quotidienne pour le confort du couchage, mais leur

---

[424] Fiches T178 (Ballana), 591 (Serra Est), 865 (Missiminia), 873 (Djebel Makbor).

[425] À Méroé Ouest (tombe W505) et Gabati (GBT 59). D. DUNHAM, *The West and South Cemeteries at Meroe*, *RCK* 5, 1963, p. 284, fig. 175.2. ; D.N. EDWARDS, *op. cit.*, p. 82.

[426] Sur le site de la 4e cataracte 3-Q-20 (Dar al-Arab), fiche T882 ; et à Soleb, fiche T791.

[427] Fiche T559.

[428] P. LENOBLE, *Du Méroïtique au Postméroïtique dans la région méridionale du Royaume de Méroé. Recherche sur la période de transition*, Thèse de doctorat de troisième cycle (non publiée), La Sorbonne-Paris IV, 1994, p. 118.

[429] Voir par exemple, la tombe d'archer n°57, fouillée par l'équipe de Charles Bonnet : C. BONNET, « Fouilles archéologiques de Kerma, Rapport préliminaire des campagnes 1980-1981 et de 1981-1982 », *Genava 30*, 1982, p. 15-19.

[430] F. GEUS, Y. LECOINTE et B. MAUREILLE, « Tombes napatéennes, méroïtiques et médiévales de la nécropole nord de l'île de Saï », *ANM* 7, 1995, p. 112.

[431] Emir Abdallah : fiche T150 ; al-Ahamda : M. EL-TAYEB et G. G. EL NABI, "The Meroitic Cemetery at al-Ahamda", *GAMAR* 1, 1998, p. 41. ; Kassinger Bahri : Fiches T792, 796 ; Dar al-Arab : fiche T882 ; Missiminia : fiche T865.

[432] J. SIGUOIRT, avec A. CORSIEZ, « L'occupation post-méroïtique de l'île de Saï. État des lieux et perspectives », *CRIPEL* 29, 2012, p. 222.

fréquente apparition dans le milieu funéraire indique de manière indiscutable leur importance dans l'aménagement de la tombe. Si beaucoup d'entre-elles furent découvertes sous forme de fragments mélangés au remplissage perturbé des cavités, plusieurs spécimens observés *in situ* permettent de reconstituer la séquence des textiles. Plusieurs tombes post-méroïtiques (à Qasr Ibrim, Hammur Abbassiya et Gabati) montrent l'installation d'un tissu épais et coloré par-dessus un lit en bois, nous offrant ainsi une illustration particulièrement évocatrice des couchages méroïtiques[433]. Cependant, la plupart des occurrences concerne des couvertures étalées dans le fond de la tombe, à la façon d'un tapis. Leur présence et leur position furent relevées à Djebel Adda, Gammai, Karanog, Ballana, Qoustoul, Semna Sud, Gabati et Akasha [Pl. 119c-d][434]. Il s'agit principalement de couvertures bouclées en coton ou en laine, ou bien de tissus épais à côtes. Il convient d'ajouter à cet inventaire les exemplaires fragmentaires et déplacés, très certainement employés de la même façon[435]. Par exemple, la grande couverture de Ballana-Qoustoul, ornée de svastikas, fut mise au jour avec un autre textile bien plus fin (fiches T284-285), suggérant l'un comme couche funéraire et l'autre comme linceul. Qu'elles soient disposées sur un lit ou non, les couvertures accueillent le corps du défunt enveloppé au préalable dans un linceul. De grandes zones tâchées par les liquides de décomposition[436] viennent corroborer les quelques observations des archéologues, en affirmant leur position sous les cadavres.

Nous terminerons notre description des couches funéraires par la mention de 2 inhumations où la couverture fut arrangée de manière à former un oreiller. À Gabati, le tumulus n°6 renferme une grande couverture étendue sur le sol, dont une extrémité est pliée et rembourrée de gravier pour accueillir la tête du mort[437]. Le tissu utilisé à Akasha, une épaisse étoffe bleu foncé décorée de rayures en bouclé, est quant à lui rassemblé en une masse sous la tête de la défunte[438].

---

[433] Fiches T569 (Qasr Ibrim), 864 (Hammur Abbasiya, Tanqasi), 884, 885 (Gabati). De tels lits, recouverts de couvertures étaient parfois placés dans les tombes pharaoniques. Ils n'accueillaient cependant pas la dépouille et ne faisaient que participer au confort du défunt (voir M.A.M. SELEM, S. ABD AL-KHALEK (éds.), *Egyptian Textiles Museum*, 2007, TM 52. Musée égyptien du Caire JE6/7/33/2.).

[434] Fiches T21, 14 (Djebel Adda), 843, 847, 857, 859 (Gammai), 35, 66, 79 (Karanog), 162 (Ballana), 213 (Qoustoul), 837 (Semna Sud), 755, 766, 887 (Gabati) et 829 (Akasha).

[435] Fiches T29, 38, 121, 285, 288, 299, 602, 812.

[436] Voir par exemple fiches T162 et 213, provenant de Ballana et Qoustoul.

[437] Fiche T887.

[438] Fiche T829.

2. Calage de la tête

Ce dernier point nous servira d'introduction à la partie suivante, consacrée au calage de la tête. Cette pratique n'est pas toujours évidente à repérer : à défaut d'un objet spécifique, il faut pouvoir analyser de façon très précise la position du squelette *in situ*[439]. Plusieurs types de matériaux furent employés pour former des coussins céphaliques : le cuir[440], la paille végétale[441] et même la pierre brute[442]. Pour les périodes méroïtiques, nous connaissons surtout des textiles, pliés et glissés sous la tête du mort. C'est le cas à Emir Abdallah, Faras Est et Gabati [Pl. 120b][443]. La tombe 158 d'Emir Abdallah montre une quarantaine de lanières, déchirées dans une étoffe de laine douce, et disposée en petit tas sous le crâne, de façon à maintenir la tête verticale [Pl. 120a][444]. Notons enfin un objet tout à fait inédit, mis au jour dans la tombe 192 de Qoustoul [Pl. 120c]. Il s'agit d'une pièce textile pliée et cousue en plusieurs épaisseurs de manière à former une sorte d'oreiller quadrangulaire[445]. Le centre semble rembourré de fibres animales (?). La description, comme les informations de contexte, est malheureusement très succincte.

En relation au placement de la tête du défunt, ajoutons la lanière de tissu qui attachait au crâne d'un enfant inhumé à Emir Abdallah un bol en métal contenant des offrandes alimentaires[446]. Ce geste simple et touchant témoigne des soins prodigués au mort et traduit l'attention apportée à son confort.

Concluons cette partie dévolue aux textiles employés à l'aménagement de la sépulture en rappelant l'existence de dais funéraires en tissu et bois, érigés au dessus de la dépouille de personnages prestigieux. Uniquement repérés à Firka et Sedeinga, les étoffes tendues entre les montants de bois étaient décorées de perles colorées et de plaquettes métalliques représentant Osiris[447].

---

[439] Par exemple, un squelette du cimetière SN de Saï présente une tête ramenée sur la poitrine, suggérant l'utilisation d'un coussin céphalique aujourd'hui disparu. F. GEUS, Y. LECOINTE et B. MAUREILLE, « Tombes napatéennes, méroïtiques et médiévales de la nécropole nord de l'île de Saï », *ANM* 7, 1995, p. 117.
[440] À Masmas, cimetière 2e Période Intermédiaire/Nouvel Empire, W.B. EMERY et L.P. KIRWAN, *The Excavations and Survey between Wadi es-Sebua and Adindan, 1929-1931*, 1935, p. 312.
[441] À Kerma (C. BONNET, , « Fouilles archéologiques de Kerma, Rapport préliminaire des campagnes 1980-1981 et de 1981-1982 », *Genava 30*, 1982, p. 13.) et à Qasr Ibrim (A.J. MILLS, *The Cemeteries of Qasr Ibrim*, 1982, p.10.).
[442] I. CANEVA, *El Geili*, 1988, p. 189.
[443] Fiches T118, 138 ?, 125 (Emir Abdallah), 627 (Faras Est), 756, 751 ?, 886 (Gabati).
[444] Fiche T131.
[445] Fiche T237.
[446] Fiche T140.
[447] Fiches T789, 835.

D. Dissimuler le corps du défunt : linceuls et autres enveloppes funéraires

De tout temps, une préoccupation majeure des rites funéraires concerne le confinement du corps du défunt[448]. Cette étape intervient le plus souvent lors de la préparation du cadavre, en amont des funérailles. Sa justification est d'abord d'ordre rationnelle, puisqu'il s'agit de dissimuler les aspects physiques de la décomposition. Le cas de l'enveloppement en linceul (ou autre objet) dénote également une volonté de protéger la dépouille de l'environnement extérieur. Dans le cadre des croyances osiriennes, cette protection de tissu est aussi censée participer à la préservation du corps physique afin de garantir sa renaissance dans l'au-delà. Enfin, le linceul tout comme le cercueil fournissent une large surface matérielle, visible de tous pendant les funérailles et propice à l'exhibition sociale du statut et du rang du défunt.

La présence de linceuls dans les sépultures méroïtiques fut notée dès les premières fouilles en Nubie[449] et continue d'être régulièrement citée dans toutes les études concernant les pratiques funéraires méroïtiques[450]. Une certaine confusion méthodologique et lexicographique complique toutefois l'approche de cette pratique[451]. La volonté toute scientifique de classification du matériel mena à l'opposition formelle du linceul et du vêtement. Les fouilleurs de Karanog tendent ainsi à dissocier les linceuls (« shrouds », « winding-sheets ») des pièces d'habillements qu'ils identifient comme des tuniques (« proper garment », « tunics […] of the same type represented on the Ba statues »)[452]. Pour ces auteurs, les linceuls s'enroulent autour du corps, alors que les tuniques sont portées par les défunts. Plusieurs éléments de leur description nous invitent cependant à la prudence : le mot « garment » est utilisé sans distinction avec ceux de « shroud » ou « stuffs » et l'identification d'une tunique fermée sur l'épaule par un petit ornement

[448] M. PARKER PEARSON, *The Archaeology of Death and Burial*, 2000, p. 54-55. ; R. SPRAGUE, *Burial Terminology, a Guide for Researchers*, 2005, p. 70-71.
[449] À Karanog par exemple, où la bonne conservation des matières organiques permit la préservation de larges fragments textiles. C.L. WOOLLEY et D.R. MACIVER, *Karanog: The Romano-Nubian cemetery*, 1910, p. 27.
[450] Par exemple F. GEUS, « Enquête sur les pratiques et coutumes funéraires méroïtiques. La contribution des cimetières non royaux. Approche préliminaire », *RdE* 40, 1990, p. 175. ; KHIDIR ADAM EISA, *Le mobilier et les coutumes funéraires kouchites à l'époque méroïtique*, 1999, p. 37. ; V. FRANCIGNY, , "Preparing for the afterlife in the provinces of Meroe", *SudNub* 16, 2012, p. 58.
[451] Pour une présentation de cette question, voir E. YVANEZ, « Les textiles des nécropoles méroïtiques de Saï », *CRIPEL* 29, 2012, p. 341-344.
[452] C.L. WOOLLEY et D.R. MACIVER, *op. cit*., p. 27-28.

tubulaire ne résiste pas l'examen[453]. Il s'agit en effet d'un linceul incomplet sur lequel serait tombé, depuis la tête, un probable labret ou clou d'oreille. L'étude que consacra Nettie K. Adams à ces textiles, en identifiant parmi eux certaines pièces de vêtements, entérina ces difficultés d'identification[454].

Les défunts méroïtiques sont-ils enveloppés dans des linceuls ? Oui, très souvent. Y-a-t'il des vêtements présents dans la tombe ? Oui, fréquemment. Peut-on en tirer la conclusion simple que le défunt était vêtu, puis enroulé dans un linceul ? Non, il nous faut reconnaître en toute conscience la rareté des occurrences montrant un individu véritablement habillé de ses vêtements. De fait, la dichotomie établie entre pièces de costume et linceuls n'a méthodologiquement pas lieu d'être dans le milieu méroïtique. Dans la plupart des cas, le linceul est composé à partir d'un vêtement et, inversement, l'habit est fréquemment appelé à servir de suaire. Aux fondements des études textiles nubiennes, les auteurs en charge des corpus textiles de Ballana et Qoustoul et des cimetières de la Scandinavian Joint Expedition se sont attachés à relever la pluralité des usages d'un tissu en contexte funéraire[455]. Le linceul ne constitue que la dernière étape dans le cycle de vie et de réutilisation d'un textile[456].

Cependant, il nous semble important de distinguer, non pas les objets eux-mêmes, mais les pratiques qu'ils sous-tendent, s'attachant d'une part à l'enveloppement du cadavre et d'autre part à son habillement. Elles nous apparaissent en effet relever de logiques bien différentes. Nous traiterons donc d'abord des linceuls, en tant qu'enveloppes corporelles destinées à la protection du mort, puis nous aborderons la question des vêtements dans la tombe, qu'ils soient véritablement portés par le défunt ou déposés à ses côtés.

1. Les linceuls

L'inhumation en linceul est une pratique profondément ancrée dans la culture funéraire de la vallée du Nil. Dans la région de Kerma, le cimetière mésolithique (*c.* 8500 –

[453] Fiche T65. La très bonne documentation du site, rare pour l'époque, ne nous fournit pas assez de données, notamment photographiques, pour une meilleure analyse des contextes de découvertes des tissus.
[454] N.K. ADAMS, "Meroitic high fashions: examples from art and archaeology", *Meroitica* 10, 1989, p. 747-755, pl. VI.
[455] *Ancient Textiles from Nubia*, 1979, p. 41. ; *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 9-10.
[456] Le même principe régit la plupart des tissus découverts en contexte funéraire, en Égypte comme au Moyen-Orient. Les sites de Palestine ou de Syrie ont livré de nombreux vêtements réutilisés dans la tombe : ils ne sont pas véritablement portés par le mort mais constituent les couches de linceuls. O. SHAMIR, "Textiles from the 1st Century CE in Jerusalem – a Preliminary Report", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 79.

5500 av. notre ère) d'el-Barga en fournit plusieurs attestations parmi les plus anciennes, montrant des squelettes en position hyper-contractée résultant de leur placement dans des sacs de cuir très serrés[457]. Les périodes Kerma continuent de faire usage de grandes peaux tannées pour la protection des morts, puis arrivent les linceuls de tissu, à mesure que se développent en Nubie et au Soudan les rites funéraires d'origine égyptienne. Plusieurs cimetières datés du Nouvel Empire et de l'époque napatéenne témoignent d'inhumations en linceul à l'intérieur de sarcophages anthropomorphes[458]. L'influence des traditions pharaoniques est particulièrement manifeste quand les corps sont enveloppés de bandelettes, à Soleb par exemple[459]. Les mêmes périodes voient aussi l'adoption d'un autre accessoire recouvrant le défunt : la résille de perles[460].

Nous souhaiterions profiter de cette introduction pour aborder la question de la momification, intrinsèquement liée à celle des textiles funéraires. À nos yeux, le terme de « momie » ne peut que définir un cadavre ayant subit un véritable procédé de momification, impliquant l'extraction de certains organes, la dessiccation du corps et son enroulement dans des bandelettes de tissu[461]. Au Soudan, les traces de cette coutume sont ténues et ne peuvent s'appliquer, d'après la documentation, qu'aux sépultures royales napatéennes[462]. Si nous connaissons quelques restes de bandelettes textiles pour les sites napatéens (*cf. supra*), aucune ne fut découverte sur le corps d'un méroïte. Évitons-donc tout abus de langage désignant les défunts de l'époque méroïtique comme des momies.

La longue période s'étendant du IVe siècle av. J.-C. jusqu'à la christianisation des royaumes kouchites, au VIe siècle de notre ère, montre une certaine constance des pratiques funéraires, surtout de celles liées au traitement du corps. Les supports du cadavre peuvent changer – cercueil, lit, natte ou tapis, sol de la tombe… – mais le corps est invariablement couvert d'un tissu. C'est le cas depuis le nord de la Nubie, à Sayala et

---

[457] M. HONEGGER, « El-Barga », *in* D. A. WELSBY et J.R. ANDERSON, *Sudan Ancient Treasures*, 2004, p. 31-34.

[458] C'est notamment le cas à Amara Ouest, Tombos et Sanam. S.T. SMITH, *Wretched Kush, Ethnic Identities and Boundaries in Egypt's Nubian Empire*, 2003, p. 161. ; M. BINDER, "The 10th-9th century BC – New Evidence from Cemetery C of Amara West", *SudNub* 15, 2011, p. 43-44. ; F.LL. GRIFFITH, , "Oxford Excavations in Nubia : The Cemetery of Sanam", *LAAA* 10, 77, 80, 106.

[459] M. SCHIFF-GIORGINI, *Soleb, II., Les Nécropoles*, 1971, p. 87.

[460] Voir par exemple BONNET, C., « The Funerary Traditions of Middle Nubia », *in Recent Research in Kushite History*, 1999, p. p. 5, fig. 3, 5, 6. Cette pratique semble être réservée à des inhumations féminines.

[461] A.R. DAVID, « Mummification », *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW (éd.), *Ancient Egyptian Materials and Technology*, 2000, p. 372-389. Ces différentes étapes furent ritualisées et fixées dans la littérature (*Le rituel de l'embaumement*, J.-C. GOYON, *Rituels funéraires de l'Ancienne Égypte*, 1972.).

[462] V. FRANCIGNY, *La tombe privée méroïtique*, thèse de doctorat non-publiée, Université de Lille 3 – HALMA-IPEL, 2008, p. 226-227. ; ALI AHMED GASM EL-SEED, « Mummification in the Napato-Meroitic Royal Tombs », *BzS* 6, 1996, p. 51- 57. Nous ne pouvons ainsi suivre l'avis de Khidir Adam Eisa, dans *Le mobilier et les coutumes funéraires kouchites à l'époque méroïtique* (1999, p. 221-222).

Ouadi es-Seboua[463] par exemple, jusqu'au sud de l'île de Méroé, où des restes de linceuls furent repérés à Geili et Shaheinab[464] [carte 2]. Leur utilisation dans les régions méridionales du royaume demeure impossible à vérifier en raison de la disparition des matières organiques[465]. Elle concerne également toutes les classes sociales, depuis les dignitaires jusqu'aux populations paysannes ou pastorales[466]. Des linceuls furent même découverts en relation à des enterrements d'animaux comme morts d'accompagnement[467]. En revanche, nous ne pouvons apprécier avec certitude la fréquence de cette pratique. Plusieurs cimetières ne livrèrent en effet aucun restes textiles[468], soit en raison de leur absence initiale ou bien, et cela est plus probable, de leur destruction. Au contraire, certaines nécropoles, comme Karanog, Djebel Adda et Méroé Ouest tendent à prouver l'emploi d'un grand nombre de tissus et donc la relative banalité de ce produit. À la vue de ces différents indices, nous pouvons supposer la récurrence des inhumations en linceul, sans toutefois pouvoir affirmer leur usage systématique.

a. *Aspects généraux des pièces textiles utilisées*

Nous l'avons maintes fois répété, la grande majorité de notre corpus textile provient d'un contexte funéraire et appartient donc très fréquemment à des étoffes réutilisées comme linceul. En conséquence, il est inutile de se livrer à une description détaillée de ces tissus, qui reprendrait presque point par point celle de la production textile en général. Toutefois, l'examen de l'ensemble de notre base de données permet de mettre en évidence plusieurs aspects caractéristiques de ces linceuls[469].

Le premier élément définissant le linceul méroïtique est celui du réemploi. Autant que l'on puisse en juger, les tisserands ne confectionnaient pas de tissus spécialement destinés à un usage funéraire. Une seule exception peut être hypothétiquement identifiée à

---

[463] Fiches T818, 819, 825, 826.
[464] Fiches T801-803, 888.
[465] F. ADDISON, *Jebel Moya*, 1949. ; O.G.S. CRAWFORD et F. ADDISON, *Abu Geili and Saqqadi and Dar el-Mek*, 1951.
[466] Voir par exemple le cimetière de Geili (fiches T801-803) et Late Nubian Textiles, p. 10.
[467] Avec un chien, dans la tombe W302 de Méroé Ouest (Fiche T743). Des tissus, provenant sans doute des harnachements de montures sacrifiées, furent également mis au jour. P. LENOBLE, « Une monture pour mon royaume. Sacrifices triomphaux de chevaux et de mehara d'el-Kurru à Ballana », *ANM* 6, 1994, p. 107-127.
[468] Voir par exemple les cimetières de la 4e cataracte (MAHMOUD EL-TAYEB et E. KOLOSOWSKA, "Meroitic burial traditions in the Fourth Cataract region", *Meroitica* 23, 2007, p. 11-25.) ou encore de Kadada (F. GEUS, « La nécropole méroïtique d'el-Kadada », *Meroitica* 6, 1982, p. 178-188.).
[469] Nous ne nous livrerons pas à un inventaire détaillé pour chacun des points relevés, qui serait bien trop long et dont nous doutons de l'utilité. Tous les exemples peuvent être consultés dans la base de données « textiles », en effectuant une recherche pour « linceul » ou « linceul *in situ* ».

Qoustoul, sous la forme d'une grande pièce trapézoïdale en toile de laine [Pl. 121a][470]. Mesurant 1,80 m de long pour 1,14 m de large, ce tissu est orné de bordures décorées d'une tresse bicolore et d'un rangée de petits glands frangés. Les deux angles supérieurs sont terminés d'un petit cordon fini par un pompon boule, de manière à former deux courtes lanières permettant l'attache du linceul au niveau de la tête. Aucun autre textile interprété comme un linceul ne semble avoir été tissé dans cet objectif initial : il s'agit en toute probabilité de vêtements ayant servi de manière plus ou moins extensive durant la vie du défunt et recyclés en contexte funéraire.

Les grandes pièces rectangulaires que sont les tuniques, les jupes longues et les manteaux, se prêtent particulièrement bien à cet usage, puisqu'elles sont assez grandes pour envelopper tout le corps, parfois même sur plusieurs épaisseurs[471]. En Nubie, on remarque tout particulièrement l'emploi d'étoffes en laine, décorées de motifs hellénistiques comme les *clavi* ou les *gammadae*, et correspondant au costume de l'Antiquité tardive méditerranéenne. Les sites de Djebel Adda et Qoustoul en ont livré de très bons exemples [Pl. 121b]. Le même type de vêtements était également réemployé dans les tombes égyptiennes contemporaines, notamment pour le rembourrage glissé sous les linceuls[472]. Les cimetières plus anciens que sont ceux d'Aksha, de Saï et de Karanog illustrent quant à eux l'utilisation de grands tissus en coton, souvent décorés le long du bord inférieur par des rayures, des bandes en tapisserie ou en ajouré, des faisceaux de trames supplémentaires et des glands frangés [Pl. 121c]. Nous y reconnaissons le modèle des longues jupes ou robes typique des vêtements kouchites.

Le dénominateur commun à toutes ces étoffes est bien sûr la taille, qui doit être suffisante pour couvrir une large portion, sinon la totalité, du corps. Plusieurs d'entre elles portent les traces de leur proximité avec le cadavre, puisqu'on y relève souvent la présence de restes de cheveux ou de peau. Les toiles rectangulaires sont également très endommagées en leur centre qui est, soit complètement détruit, soit très tâché, indiquant par là même l'emplacement du tronc de l'individu. Les liquides de putréfaction ont également mené à l'agglomération de certains linceuls en une masse indistincte et rigide, reproduisant le contour des membres [Pl. 122].

On trouve également, en corolaire aux vêtement réutilisés, quelques exemples de linceuls très rapiécés ou bien composés de plusieurs étoffes assemblées. Les coutures,

---

[470] Fiche T206.
[471] *Ancient Textiles from Nubia*, 1979, p. 41.
[472] Voir par exemple N. KAJITANI, "Textiles and Their Context in the Third- to Fourth- Century CE Cemetery of al-Bagawat, Khargah Oasis, Egypt, from the 1907-1931 Excavations by the Metropolitan Museum of Art, New York", *in Textiles in Situ*, 2006, p. 57-68.

généralement roulottées, sont très grossières [Pl. 123a]. Les tissus sont superposés sans grand soin, en ne prenant pas compte du sens du tissage. La plupart du temps, il s'agit de textiles déchirés, à la trame très défaite. Il est tout à fait possible d'imaginer l'empaquetage sommaire du défunt dans différents tissus, qui auraient pu être maintenus les uns aux autres par des coutures réalisées sur le corps même, en pinçant plusieurs épaisseurs de linceuls d'une main et en cousant de gros points de surjet de l'autre.

Relevant de la même pratique, d'autres fragments textiles peuvent être identifiés à des lanières permettant l'attache et le maintient de la toile autour du corps [Pl. 123b][473]. À Ballana et Qoustoul, ces lanières sont déchirées dans le tissage et mesurent respectivement 24 cm et 9,5 cm de large. Ces deux exemplaires, ainsi que celui de Karanog, comportent sur un des bords une portion ou la totalité de la lisière renforcée du tissu originel. À Saï et Djebel Adda, les lanières comptent même la bordure en ajouré. On préféra donc déchirer ces bandes de tissu dans les parties les plus solides des toiles recyclées, offrant une structure qui permettait de fixer les fils de chaîne et de trame. Cela évite la destruction du tissage au moment du fixage des nœuds, sans avoir à effectuer de couture ou d'ourlet. Aucune de ces lanières n'ayant été observée *in situ*, nous ne connaissons pas les modalités d'accrochage du linceul. Seulement deux rapports de fouilles, pour Emir Abdallah et Gabati, mentionnent leur présence autour du cou ou de la tête. Tous les linceuls n'étaient pas attachés à l'aide de lanières de tissus. Plusieurs exemples nubiens montrent la présence de gros nœuds, notamment dans les angles des étoffes [Pl. 123c][474]. Un dernier spécimen, découvert à Aksha, indique quant à lui l'usage d'une épingle de bois [Pl. 123b][475].

b. *Modes d'enveloppement du corps : exemples de linceuls in situ*

La question des attaches de linceuls nous amène tout naturellement à considérer les différents modes d'enveloppement des corps. Ce type d'observation ne peut reposer que sur un nombre restreint d'inhumations préservées *in situ*. Rares, celles-ci n'ont pas toujours bénéficié d'une description détaillée permettant de reconstituer la mise en place du linceul. Le recoupement des informations de contexte disponibles nous permet toutefois de distinguer plusieurs façons d'envelopper le défunt. L'ensemble des attestations nous

[473] Fiches T7 (Djebel Adda), 44 (Karanog), 146 (Emir Abdallah), 168 (Ballana), 255 (Qoustoul), 689 (Saï), 764 (Gabati), 821 (Nag el-Arab).
[474] Fiches T594, 600, 601, 610 (Serra Est), 628 (Faras Est), 630 (Debeira), 669 (Aksha).
[475] Fiche T652.

montre une tradition différente de celle suivie en Égypte gréco-romaine, où les corps étaient véritablement empaquetés dans de nombreuses couches de tissus agglomérées composant une masse momiforme[476]. Chez les méroïtes, les tissus ne sont pas serrés autour du corps mais arrangés de manière lâche. Les quelques schémas dessinés sur le terrain par les fouilleurs de Karanog illustrent l'aménagement varié des linceuls [Pl. 124][477]. Recouvrant parfois la totalité de l'individu, tête comprise, le linceul peut être maintenu par un lien attaché autour du cou et faisant 4 fois le tour du corps, ou bien simplement ramené plié sur la face et le torse. D'autres spécimens, plus ou moins longs, laissent la tête apparente et parfois même les bras et le tronc. Un exemple inédit montre enfin un collier passé au cou de la défunte et retombant au dessus du linceul, comme à la façon d'un vêtement.

- *Linceuls recouvrant tout le corps*

Il semble que la plupart des linceuls méroïtiques aient été disposés de façon à recouvrir la totalité du cadavre, de la tête aux pieds. Même lors de la disparition totale des matières organiques, quelques bracelets de chevilles en métal découverts à Faras et el-Salha (dans la région de Khartoum) ont pu conserver des traces minéralisées du tissu utilisé pour la couverture des pieds[478]. Les fragments de linceul sont également très fréquemment découverts sur le crâne, témoignant par là même de l'enveloppement de la tête. À Sedeinga, le squelette d'un enfant inhumé dans un cercueil en palmier montre des restes textiles posés sur le bas du visage (bouche, menton), ainsi qu'entourés au niveau des cuisses et de l'abdomen [Pl. 125a][479]. Des observations similaires furent réalisées sur d'autres sites, à Karanog nous l'avons vu, mais aussi à Emir Abdallah, Gabati, Missiminia et Serra Est [Pl. 125c-d][480].

Aux vues des étoffes complètes conservées et des photographies de terrain, il semble que le cadavre était déposé au centre d'une longue étoffe, qui était ensuite repliée « en portefeuille » autour du mort de façon à coincer les grands côtés sous le poids du

[476] Pour les pratiques funéraires de l'Égypte tardive, notamment liées aux linceuls et aux momies, voir F. DUNAND, « Pratiques et croyances funéraires", *in* O.E. KAPER, (éd.), *Life on the Fringe*, 1998, p. 128-129. ; F. DUNAND et R. LICHTENBERG, « Pratiques et croyances funéraires en Égypte romaine », *ANRW* II, 1995, p. 3259-3273. ; R. LICHTENBERG, « La momification en Égypte à l'époque tardive », *ANRW* II, 37.3, 1996, p. 2741-2760. ; C. RIGGS, *The Beautiful Burial in Roman Egypt*, 2006.
[477] Fiches T65, 71, 72, 73, 74, 75.
[478] Fiches T807, 897.
[479] Fiche T776.
[480] Fiche T, 132, 135, 136, 865, 610, 751, 752, 755, 758, 759, 761, 764, 768, 884.

corps. Les petits côtés pouvaient alors être repliés ou noués, et l'ensemble éventuellement maintenu par des attaches. Cette technique fut parfaite pendant la période médiévale, notamment grâce à la constitution d'un linceul et d'un système de ligatures spécifiques permettant de ramener la tête sur la poitrine du défunt [Pl. 126][481].

Cette disposition du linceul est particulièrement bien adaptée aux défunts en décubitus dorsal, mais présente quelques désagréments pratiques dans le cadre d'une inhumation en position fœtale. Ce type d'enterrement, plus ou moins contracté, fut favorisé par une large portion de la population post-méroïtique. Dans notre corpus, il apparaît notamment sur les sites de Gabati, Ab Heregil (4e cataracte), el Ghaddar (bassin de Dongola) et Missiminia[482]. Dans ce cas, il semble qu'un autre mode d'enveloppement ait été retenu. Le défunt n'est plus placé dans la longueur du tissu mais en travers, de manière à occuper la moitié du linceul. Celui-ci est ensuite replié sur le dessus du corps, la pliure courant le long du dos et le tissu dissimulant l'ensemble [Pl. 125b].

Enfin, une dernière façon d'arranger le linceul consiste à simplement en recouvrir le corps, une fois celui-ci installé sur le fond de la tombe ou sur un support permettant son transport jusqu'à la sépulture. *Stricto sensu*, le défunt n'est donc pas enveloppé du tissu, mais seulement couvert. Ce type de dépôt demeure rare dans notre documentation. Il est attesté à Mouweis, où un squelette fut découvert en secteur urbain recouvert d'une étoffe puis d'une natte[483]. Le site de Gabati nous fournit deux autres exemples, tout deux comportant un corps allongé en position fléchie sur un lit funéraire[484]. Le tumulus n°2 (fiche T885) notamment accueillait la dépouille d'une femme et d'un fœtus, placé derrière les jambes de la défunte. Les deux individus reposent sur un lit garni d'une couverture colorée et furent entièrement recouverts par un grand tissu, étendu de manière à protéger le fœtus dans de nombreux plis [Pl. 127a]. Ici, la présence de la couverture rend l'enveloppement complet des corps inutile.

Ce dernier exemple nous amène à considérer l'utilisation de plusieurs linceuls superposés. Elle fut sans doute souvent mise en œuvre mais demeure difficile à identifier à partir de fragments textiles épars. Le nombre élevé de tissus différents présents dans

[481] Fiche T676. D. PERESSINOTTO *et al.*, « Reconstitution de gestes funéraires, le linceul de la tombe 176 de la nécropole Nord de l'île de Saï (Province du Nord, Soudan) », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris* 13 (1-2), 2001.
[482] Voir par exemple fiches T800, 863, 865.
[483] Fiche T874.
[484] Fiches T885, 886.

certaines tombes[485] semble pourtant bien l'attester. Cette pratique fut notamment relevée par les fouilleurs de Karanog[486]. La tombe n°399 (fiche T40, 62) a ainsi livré les restes d'un sujet féminin, enveloppé dans 3 couches de textiles différents, du plus fin au plus grossier : l'un décoré d'une bande en ajouré et franges, un autre avec une rangée de pompons boules bleus, et un troisième avec des motifs en tapisserie. Des fragments textiles très endommagés, découverts dans la tombe IIT113 de Sedeinga (fiche T777), montrent quant à eux un minimum de 5 couches de tissus provenant d'au moins 2 étoffes, agglomérées en une masse solide après la décomposition du corps. Un tissu plus fin formait la première enveloppe corporelle, notamment autour des mains dont un des os fut retrouvé pris « en sandwich » dans les épaisseurs de tissus. Venait ensuite une toile plus épaisse, enroulant le corps à plusieurs reprises [Pl. 127b]. Il semble donc qu'on sélectionna les textiles les plus fins pour le premier linceul, en contact direct avec le peau du cadavre, alors que les toiles plus grossières étaient gardées pour les couches extérieures[487]. Nous terminerons cette description par la mention d'une inhumation exceptionnelle, tant par son état de conservation que dans sa forme, découverte dans la tombe n°93 du cimetière de Serra Est [Pl. 119a][488]. Le corps du défunt fut placé sur le dos au centre d'une ou plusieurs toiles, avec les jambes fléchies et la taille marquée d'une ceinture textile. Les tissus furent ensuite repliés de manière grossière, en formant de nombreux plis opérant comme un rembourrage. L'ensemble est maintenu grâce à de multiples coutures irrégulières et à des liens de ficelle, procurant l'aspect final d'un ballot volumineux. Celui-ci fut alors déposé sur une natte au fond de la cavité. Ce type de « paquet » funéraire rappelle la construction élaborée des linceuls du début de la période copte égyptienne, où des rembourrages de tissus et un réseau de bandelettes d'attache donnaient au corps l'apparence d'un sarcophage anthropomorphe à large tête[489].

---

[485] Notamment à Qoustoul.
[486] Fiches T40, 62, 66, 67, 114.
[487] Ce principe s'observe à plusieurs reprises dans l'ensemble du matériel, mais n'est pas systématique : c'est l'ordre inverse qui fut par exemple retenu pour une inhumation post-méroïtique fouillée à New Amri (Fouilles de sauvetage SFDAS-NCAM, prospections pour le New Amri Project, rapport SFDAS inédit 2004).
[488] Fiche T591.
[489] B. HUBER, "Al-Kom al-Ahmar/Sharuna: Different Archaeological Contexts-Different textiles ?", *in Textiles in Situ*, 2006, p. 65-67. ; K.H. SOUTH, "Minor Burial Textiles and Religious Affiliation: an Archaeological Case Study from Roman Egypt", *in* M. CARROLL et J.-P. WILD (éds.), *Dressing the Dead*, 2012, p. 62-74.

- *Linceuls laissant tête et bras apparents*

Aux côtés de ces linceuls très couvrant, notre documentation nous fournit quelques exemples de linceuls laissant la tête et les bras apparents, ainsi que parfois une partie plus ou moins importante du tronc. Déjà relevée à Karanog[490], cette pratique semble restreinte à la Nubie et apparaît très clairement dans 3 inhumations de la nécropole d'Aksha [Pl. 128][491]. Dans la tombe n°88, le corps de la défunte fut déposé nu sur une très grande toile rabattue de part et d'autre de manière à recouvrir le pelvis, les jambes et les pieds. Les bras fut ensuite repliés par-dessus l'étoffe, sur laquelle repose une des mains. La très grande taille du linceul aurait facilement permise l'enveloppement total du cadavre. Cette disposition particulière, autour des zones médianes et basses du corps, est donc délibérée. Elle s'observe de la même façon dans les tombes n°38 et 85, où les mains étaient également ramenées sur le pubis et déposées par-dessus le tissu. Ce dernier cas montre une grande étoffe enveloppant le corps au niveau de l'abdomen, de la zone pelvienne et des jambes, au moins jusqu'aux genoux. Ce linceul est maintenu autour de la taille par une épaisse corde en matière végétale, enroulée à deux reprises et nouée sur la droite. Notons qu'à Aksha, ce type d'enveloppement partiel est toujours associé à des inhumations féminines. Peut-être faut-il y voir un parallèle au costume féminin, dont les longues jupes laissaient fréquemment la poitrine nue.

Ces quelques exemples représentent les seules occurrences de différenciation des modes de dépôt du corps en linceul que nous avons pu identifier. L'ensemble de notre base de données montre plutôt l'uniformité des pratiques pour les hommes, les femmes et les enfants. Ces derniers reçoivent tout comme les adultes une enveloppe de tissu, parfois multiple, éventuellement complétée d'une couverture épaisse aménageant la couche funéraire[492]. Ils disposent d'ailleurs du même équipement, comme les cercueils et les coussins céphaliques[493]. Notons toutefois l'utilisation fréquente dans ces sépultures d'étoffes ayant manifestement appartenus à des adultes, et non à des enfants, protégeant ces sujets de petite taille de multiples plis et couches de tissu. C'est notamment le cas à

[490] Fiche T75.
[491] Fiches T658, 670, 672. Aussi identifiée à Saï, hypothétiquement, dans 2 inhumations post-méroïtiques (T674, 716).
[492] Une centaine de fiches enregistre dans notre base de données les inhumations d'enfants ayant conservées des restes textiles. Elles reprennent la même distribution spatiale que le reste du corpus. Voir par exemple la fiche T79, documentant l'ensevelissement d'un enfant de Karanog, enveloppé dans un premier linceul fin et déposé sur un épais tissu côtelé. À Serra Est, un bébé d'environ 1 an, était enveloppé d'au moins 3 textiles différents (fiche T585).
[493] Voir par exemple fiche T674 (coussin céphalique, Saï) et 776 (cercueil, Sedeinga).

Qoustoul, où de larges tuniques et manteaux étaient employés[494]. Quelques inhumations ont conservé les traces du soin et de l'attention apportées à ces défunts particuliers. À Qoustoul, c'est un collier de perles qui vient fixer le linceul aux chevilles[495]. À Emir Abdallah, des tissus sont également utilisés pour accueillir la tête et la maintenir en contact avec un bol d'offrandes alimentaires[496]. Enfin, les sujets immatures étaient aussi placés dans des linceuls textiles, qu'ils soient inhumés dans les cimetières – dans des tombes ou dans des céramiques de type *qadus* – ou bien dans l'espace urbain[497].

Le linceul fait donc partie intégrante d'une tradition funéraire très profondément ancrée dans les pratiques de la majorité de la population méroïtique. Leurs modes de dépôt évoluent quelque peu, en fonction des sites et des textiles choisis, mais demeurent étonnamment constants sur un très large territoire et une très longue période. Il faudra attendre l'adoption de la religion chrétienne pour constater un changement notable des enterrements en linceul. Reflétant les usages égyptiens, les toiles sont alors souvent maintenues serrées autour du corps par l'attache d'un réseau de bandelettes entrecroisées [Pl. 123b-c][498].

2. Linceuls, cartonnages et cercueils peints

Aux côtés de ces linceuls de tissus réemployés, si bien documentés, nous connaissons quelques rares cas de toiles peintes réalisées dans le seul but funéraire. Ornés d'une iconographie toute égyptienne, ces tissus sont à comparer aux centaines de linceuls, cartonnages et sarcophages polychromes contenant les défunts de l'Égypte gréco-romaine[499]. Aux portes de la Nubie dans la région de Philae et du Dodécaschène, ces

---

[494] Fiches T153, 155, 156, 175, 176, 177, 178, 179, 185, 196, 198, 199, 240, 241, 247, 248, 249, 250, 252, 260. L'exemple de la tombe 150 (fiche T175) est particulièrement éloquent : le corps de l'enfant était enveloppé dans une tunique mesurant 1,41 x 2,48 m.

[495] Fiche T252.

[496] Fiche T118.

[497] Fiches T84 (Karanog), 839 (Absari, Ginis Est), 559 (Qasr Ibrim).

[498] B. ZURAWSKI, "Nubian mortuary complex of the Christian Period", *in Acta Nubica*, 2006, p. 183.Voir les exemples de Qoustoul (*Ancient Textiles from Nubia*, fig. 2, p. 40), de Saï (F. GEUS, LECOINTE, Y. et B. MAUREILLE, « Tombes napatéennes, méroïtiques et médiévales de la nécropole nord de l'île de Saï », *ANM* 7, 1995, fig. 17. ; D. PERESSINOTTO, *et al.*, « Reconstitution de gestes funéraires, le linceul de la tombe 176 de la nécropole Nord de l'île de Saï (Province du Nord, Soudan) », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris* 13 (1-2), 2001.), ou encore de Dongola (B. ZURAWSKI, *op. cit*.).

[499] Une bibliographie pléthorique est consacrée à ce sujet dans la littérature égyptologique. Dans le cadre de cette discussion, nous invitons le lecteur à consulter par exemple M.-F. AUBERT, *et al.,Portraits funéraires de l'Égypte romaine, Cartonnages, linceuls et bois*, 2008. ; R. CORTOPASSI et S. PAGÈS-CAMAGNA, « Les cartonnages du puits F17 à Saqqara », *BIFAO* 108, 2008, p. 45-68. ; A. SCHWEITZER, « L'évolution

cartonnages illustrés sont relativement fréquents[500], tout comme dans l'oasis de Kharga dans les nécropoles de Douch, d'Aïn el-Labakha et d'el-Deir[501]. Au Soudan, les tissus funéraires peints sont exceptionnels : nous n'en avons découverts que sur les sites de Saï et de Sedeinga, ainsi qu'à Gammai[502]. Ils forment des hapax documentaires propres à ces cimetières élitaires.

À Sedeinga, il s'agit de tissus peints encollés sur des cercueils de bois, alors que les exemplaires de Saï sont constitués de fragments de toile provenant de linceuls peints. Si ces textiles décorés partagent le même vocabulaire iconographique que les cartonnages, ils n'appartiennent pas – comme de fréquents abus de langage le laisseraient supposer – à cette catégorie technique. *Stricto sensu*, les cartonnages sont composés de l'agglomération de plusieurs épaisseurs de matériaux divers, construisant sur un corps de fibres végétales, de tissus ou de papyrus, des couches durcies de plâtre de gypse et de calcite, qui produisent une surface lisse à même de recevoir le décor[503]. Tous ces supports offraient cependant les mêmes opportunités pour développer en un riche langage polychrome les thèmes de la mythologie funéraire. De par leur rareté, ils participaient au milieu d'un foisonnant équipement mortuaire à annoncer le prestige du défunt.

a. *Les cercueils peints en bois et tissu de Sedeinga*

Le site de Sedeinga accueille une très vaste nécropole couvrant en 4 secteurs différents une longueur de 600m. Le nombre très élevé des structures pyramidales, ainsi que l'importance de certains monuments, indiquent l'importance de ce chef-lieu

---

stylistique et iconographique des parures de cartonnage d'Akhmîm du début de l'époque ptolémaïque à l'époque romaine », *BIFAO* 98, 1998, p. 325-352. ; ainsi que de nombreux articles et ouvrages écrits par Christina Riggs (voir bibliographie générale), notamment "Facing the Dead : Recent Research on the Funerary Art of Ptolemaic and Roman Egypt", *American Journal of Archaeology* 106/1, 2002, p. 85-101.

[500] G.A. REISNER, *The Archaeological Survey of Nubia, Report for 1907-1908*, 1910, pl. 13-14

[501] F. DUNAND, J.L. HEIM, et R. LICHTENBERG, *El-Deir Nécropoles I*, 2010, p. 152-168. ; F. DUNAND, *et al.*, *Douch* I, 1992, p. 160-179, 233. ; *Ibid.*, *Douch* V, 1992, *passim*. ; F. DUNAND, « Le mobilier funéraires des tombes d'El-Deir (oasis de Kharga) : témoignage d'une diversité culturelle ? », *Städel Jahrbuch* 19, 2004, p. 565-579. ; BAHGAT AHMED IBRAHIM, *et al.*, *Le matériel archéologique et les restes humains de la nécropole d'Aïn el-Labakha (oasis de Kharga)*, 2008, p. 140-157.

[502] Fiche T841. La documentation très succincte disponible pour ce troisième exemple ne nous permet malheureusement pas de l'intégrer à notre discussion. O. BATES et D. DUNHAM, *Excavation at Gammaï*, 1927, pl. 15.2f.

[503] ADAMS, C.V.A., « The manufacture of ancient Egyptian cartonnage cases », *The Smithsonian Journal of History* 1, 1996, p. 55-66. ; D.A. SCOTT, *et. al.*, "An Egyptian Cartonnage of the Graeco-Roman Period: Examination and Discoveries", *Studies in Conservation* 48/1, 2003, p. 41-56. ; M.-F. AUBERT, *et al.*,*Portraits funéraires de l'Égypte romaine, Cartonnages, linceuls et bois*, 2008, p. 15-20.

régional[504]. 5 hypogées du secteur II ont livré des fragments plus ou moins bien conservés de sarcophages en bois, recouverts de textiles peints (tombes IIT100, IIT140, IIT167, IIT231, IIT706)[505].

Bien qu'endommagé par l'action des thermites, un de ces objets est préservé sur la longueur exceptionnelle d'1,50 m[506]. Il se compose de 3 panneaux de bois correspondant au couvercle et aux 2 long côtés du cercueil, dont la forme se rétrécissait au niveau des pieds [Pl. 123]. Le textile fut encollé sur une planche unique en bois de sycomore (*ficus sycomore*) grâce à une couche d'enduit blanc de type stuc, épaisse d'environ 1mm. L'ensemble fut ensuite découpé pour dégager les 2 côtés, chaque pièce s'emboîtant parfaitement à sa voisine au niveau de la jonction de 2 motifs de serpents. Les tissus utilisés pour appliquer la couche picturale sont des textiles de réutilisation, déchirés et apposés de manière aléatoire sur le cercueil. Certains fragments montrent la juxtaposition d'étoffes différentes mais très semblables. Il s'agit toujours de textiles en fil de lin de torsion S, relativement irréguliers. Nos propres observations sur les fragments provenant des autres tombes ont révélé les mêmes procédés de fabrication[507].

Tous les cercueils peints sur tissu découverts à Sedeinga montrent le développement d'un vocabulaire décoratif unique, usant des mêmes couleurs et des mêmes éléments iconographiques [Pl. 130]. Les motifs sont délimités de traits noirs et s'inscrivent dans des registres à fond bleu, rouge et plus rarement jaune, en alternance. Le décor est organisé en bandes, partagées par des trios de rayures jaunes et rouges, jaunes et bleues ou bleues et rouges. Chacun des champs rectangulaires ainsi formés est habité d'une frise de personnages engagés dans des scènes variées issues du Livre des Morts. Notons également la récurrence du motif de serpent, dont le corps allongé et ondulé entourait le cercueil. Cette composition religieuse prenait place au niveau du tronc et des jambes du sarcophage, alors que la zone de la tête était ornée d'un motif de masque de momie, représentant le visage idéalisé du défunt, encadré d'une perruque retombant de chaque côté et complété d'un large collier *ousekh* à rangs multiples. Nous retrouvons ici l'image traditionnelle des momies égyptiennes, abondamment déclinée pendant les époques tardives. Parmi les

[504] J. LECLANT, « La nécropole de l'ouest de Sedeinga en Nubie soudanaise », *CRAIBL* (1970/2), 1970, p. 246-276. ; BERGER EL-NAGGAR, C., « La contribution de Sedeinga à l'histoire de la Nubie », *in Between the Cataracts, Part 1*, 2008, p. 179-193. ; C. RILLY et V. FRANCIGNY, « Excavations at Sedeinga. A New Start », *SudNub* 14, 2010, p. 62-68. ; *Id*., "The Late Meroitic Cemetery at Sedeinga. Campaign 2010", *SudNub 1*5, 2011, p. 72-79. ; *Id*., "Sedeinga 2012 : A Season of Unexpected Discoveries", *SudNub* 17, 2013, p. 1-5.
[505] Fiches T783, 785, 786, 787, 788.
[506] Fiche T788. Restauré et partiellement analysé par le laboratoire MateriaViva de Toulouse. T. BROCARD-ROSA, et E. NADAL, *Restauration d'éléments en textile stuqué et peint d'un sarcophage, Site de Sedeinga, Soudan*, rapport non publié, MateriaViva, Toulouse, 2011.
[507] Nous remercions Claude Rilly et Vincent Francigny de nous avoir permis l'étude de ce matériel inédit pendant la campagne de fouille de 2011.

fragments conservés, nous pouvons identifier des ailes de vautour ou de faucon déployées, des frises de divinités et de génies funéraires, des animaux ou figures fantastiques, ainsi que plusieurs éléments provenant de déesses coiffées d'une plume ou d'une couronne angulaire – très certainement Isis et Maât. L'analyse iconographique du grand cercueil reste encore à faire, et plusieurs scènes demeurent malheureusement difficiles à interpréter en l'absence de relevés et de photographies de détail. Nous pouvons toutefois distinguer la scène du Tribunal d'Osiris, regroupant les figures du défunt, de Thot, d'Anubis portant la balance, de la Grande Dévoreuse et d'Osiris, présidant depuis son trône le jugement de l'âme [Pl. 129b]. Nous reconnaissons aussi la déesse Nout agenouillée, les bas tendus et tenant à la main les plumes de Maât. Les frises de personnages momifiés, ainsi que le serpent bénéfique Mehen, rappellent le voyage nocturne du dieu solaire et de sa suite de défunts, qui passent la dernière heure de la nuit dans le corps d'un serpent géant pour en ressortir rajeunis[508]. Tous ces éléments iconographiques découlent de la littérature et de la liturgie funéraire de l'Égypte ancienne. Comme leurs homologues égyptiens, les cercueils peints de Sedeinga privilégient les thèmes de la protection et de résurrection du mort[509].

b. *Les linceuls peints de Saï*

Le deuxième exemple de tissus funéraires peints est celui des linceuls peints découverts dans la nécropole 8-B-5.A de Saï. Nous en connaissons 2 spécimens, provenant respectivement des tombes T11 et T06. Le premier compte 6 fragments de toile de lin décorée de motifs polychromes rouges, blancs, jaunes et bleus, trop détériorés pour être reconstitués [Pl. 131-133][510]. Le deuxième en revanche regroupe environ 260 fragments, allant de la plus petite miette à des fragments de plusieurs centimètres[511]. Le plus important mesure 20 cm de haut. Découvert au cours des campagnes de fouilles de 1997 et 1998, le linceul fut en partie mis au jour dans la descenderie et en partie dans la chambre[512]. Il est associé à la réduction du premier occupant de la tombe, dont le riche équipement funéraire se composait d'un lit en bois, d'un fragment de petite jarre polychrome, d'un étui à khôl en

---

[508] E. HORNUNG, « Amdouat », *LÄ* I, 184-188. M..-F. AUBERT, *et al.*, *Portraits funéraires de l'Égypte romaine, Cartonnages, linceuls et bois*, 2008, p. 108.
[509] A. SCHWEITZER, « L'évolution stylistique et iconographique des parures de cartonnage d'Akhmîm du début de l'époque ptolémaïque à l'époque romaine », *BIFAO* 98, 1998, p. 325-352.
[510] Fiche T710.
[511] Fiche T709.
[512] Les deux principaux fragments furent partiellement publiés en 1998 et 2002 : F. GEUS, « Saï 1996-1997 », *ANM* 8, 1998, pl. 19b. ; *Id.*, « Saï 1998-1999 », *ANM* 9, 2002, fig. 10, pl. Xa. Voir également *Id.*, " Two Seasons in Sai Island (1996-1997)", *Kush* 18, 2003, p. 61-79.

bois, d'un carquois en cuir ajouré et d'un coffre décoré de cuir peint. Le défunt était aussi accompagné de nombreuses perles, d'une bague-cachet et d'une amulette en forme de crocodile. En comparant les différents motifs avec d'autres objets, notamment avec des cartonnages égyptiens, puis en associant les fragments par sens de tissage, il fut possible de reconstituer deux zones du linceul parmi les mieux conservées : il s'agit d'un large collier *ousekh* et d'une bande présentant en vignette une divinité crocodile devant une niche en forme d'arche [Pl. 132-133a][513].

Les textiles utilisés pour ces deux linceuls sont, comme en Égypte, tissés en armure toile simple avec des fils de lin de torsion S. Les pigments formant le décor peint sont directement appliqués sur l'endroit de la toile, laissée beige et sans traitement. Cet aspect technique diffère quelque peu des exemples de linceuls peints provenant d'Égypte romaine. Le dessin y était souvent plus simple, peint d'un trait noir épais sur fond beige et avec une utilisation moindre de la peinture ; ou bien d'un style bien plus foisonnant dit romano-égyptien « mixte », peint sur une fine couche préparatoire composée de résine et de minéral crayeux[514]. Le décor du linceul de Saï est réalisé dans le même palette chromatique que les objets vus précédemment, composée de noir pour délimiter les motifs, d'un fond rouge, et de personnages ou éléments ornementaux jaunes, bleus, blancs et rouges[515]. Il est intéressant de noter l'absence de couleurs comme le vert et le rose, très appréciées sur les cartonnages et linceuls gréco-romains.

L'iconographie du linceul reprend le schéma général des linceuls « osiriens », où la figure du dieu en pied est le motif principal[516]. En Égypte gréco-romaine comme au Soudan méroïtique, on observe l'assimilation grandissante du défunt avec Osiris : c'est le défunt lui-même, devenu un Osiris, qui est représenté. Ce modèle est clairement suggéré

---

[513] Nous voudrions ici remercier Vincent Francigny, en charge des fouilles méroïtiques de Saï, qui nous a particulièrement encouragé à cette étude et facilité notre travail, ainsi que Claude Rilly pour l'aide logistique de la SFDAS et Didier Devauchelle, directeur scientifique, pour son autorisation.

[514] M.-F. AUBERT, *et al.*, *Portraits funéraires de l'Égypte romaine, Cartonnages, linceuls et bois*, 2008, p. 17-19. ; F. DUNAND, G. TALLET, et F. LETELLIER-WILLEMIN, « Un linceul peint de la nécropole d'El-Deir, oasis de Kharga », *BIFAO* 105, 2005, p. 89-101. ; R. CORTOPASSI et F. SARAGOZA, « L'évolution des linceuls peints de l'époque pharaonique à l'époque romaine », *in* F. DUNAND *et. al.*, *Égypte, la trame de l'histoire*, 2002, p. 36-38. ; K. PARLASCA, *Mumienportrats und verwandte Denkmäler*, 1966. ; *Id.*, "A Painted Egyptian Mummy Shroud of the Roman Period", *Archaeology* 16/4, 1963, p. 264-268. ; BRESCIANI, E., « A propos de la toile funéraire peinte trouvée récemment à Saqqara », *BSFE* 76, 1976, p. 5-25.

[515] Nous n'avons pas été en mesure d'analyser les pigments utilisés, mais nous pouvons supposer que les méroïtes utilisaient les mêmes types de pigments que les égyptiens, facilement disponibles dans la vallée du Nil, probablement mélangés à un liant comme la gomme arabique ou une colle d'origine animale (carbone pour le noir, ocres ou oxydes de fer pour les rouges et les jaunes, et un mélange de silicate, cuivre et calcium pour le bleu dit « bleu égyptien »). Voir à ce sujet S. PAGÈS-CAMAGNA et A.S. LE HÔ, « Analyses de laboratoire des matériaux colorés et de la technique des portraits du Fayoum », in M.-F. AUBERT, *et al.*, *Portraits funéraires de l'Égypte romaine, Cartonnages, linceuls et bois*, 2008, p. 41-54.

[516] E. BRESCIANI, *The Faces of Osiris, Painted Funerary Shrouds in Roman Egypt*, 1996.

par la présence du large collier *ousekh* et d'un motif en réseau de losanges dessinant une résille de perles stylisée. Ces éléments forment à eux deux le costume du mort « justifié ». Plusieurs registres horizontaux venaient également prendre place de part et d'autre de la tête, ainsi que sous le collier. La position de nombreuses figures est incertaine, mais nous pouvons toutefois distinguer une divinité ailée surmontée d'un disque et une frise de divinités assises coiffées de la couronne *atef*. Dessous vient prendre place une autre figure, bien plus grande, aux cheveux cintrés d'un ruban bleu. Elle évoque les oiseaux-*ba* à tête humaine ou bien les déesses Isis et Nephtys, qui encadraient souvent la figuration de la momie sur les linceuls et les cartonnages égyptiens.

Ce panneau central est flanqué de chaque côté (?) d'une frise de divinités, positionnée de manière perpendiculaire au champ principal. Cette composition reprend l'organisation des décors observée sur les sarcophages ou les boîtes en cartonnage[517]. Le fragment conservé porte la représentation d'un dieu crocodile debout, portant un vase à libation *ḥs*. Il fait face à une niche en forme d'arche, dans laquelle devait se tenir la figure d'Osiris ou de la momie. D'après les quelques motifs visibles, on peu supposer que le linceul était décoré de scènes du Livre des Morts.

La plupart de ces éléments iconographiques peuvent être comparés plus ou moins directement avec des linceuls et des cartonnages égyptiens des époques ptolémaïques et romaines. La vaste littérature consacrée à ces objets (articles, catalogues de musées et d'expositions, etc.) en regorge d'exemples[518]. Un inventaire listant ressemblances et dissonances de tous les motifs dépasserait ici le cadre de notre propos. Il convient toutefois de relever la grande différence de style opposant le linceul de Saï aux linceuls égyptiens de la même période (IIe-IIIe siècle ap. J.-C.), qui affichent une importante influence gréco-romaine. En revanche, on remarque une plus grande affinité iconographique avec des objets de style plus « conservateur », empreints de traditions pharaoniques. C'est notamment le cas avec les cartonnages et masques plastrons provenant de la région

[517] Elle est parfois reprise, comme ici, sur les linceuls mais cela demeure relativement rare. Voir par exemple M.-F. AUBERT, *et al.*, *Portraits funéraires de l'Égypte romaine, Cartonnages, linceuls et bois*, 2008, cat. 12, p. 101-108. Généralement, les vignettes ou les frises sont disposées de manière verticale le long du corps, par ex. sur le linceul de Padiimenipet (Louvre E13382, *Ibid.*, cat. 19, p. 128-131).
[518] *Cf. supra*.

thébaine, en particulier avec ceux du « groupe de Soter »[519], les cartonnages des nécropoles de Kharga[520] et ceux de la région de Philae [Pl. 134][521].

Dans ce contexte très égyptianisé, tant du point de vue technique qu'iconographique, un des motifs fait preuve de plus d'originalité. Il s'agit de celui du dieu crocodile, représenté avec un corps humain de ¾ face et une tête de saurien de profil. Vêtu d'un justaucorps à bretelles, il avance sa main gauche qui tient un vase à libation. Tel quel, nous n'avons réussi à trouver aucun parallèle dans la documentation égyptienne contemporaine. Les rares figures de crocodiles apparaissent avec les fils d'Horus ou bien parmi les divinités protectrices de l'œil de Ré[522]. De plus, en Égypte comme au Soudan, les vases à libations sont plutôt l'apanage d'Isis et de Nephtys dans les scènes du lustration du corps du défunt [Pl. 134c][523]. Qui est-alors cette divinité crocodile ? Nous savons qu'aux époques tardives, les théologies de Coptos et du Fayoum voient de développer de manière spectaculaire le culte du dieu Sobek et de ses émanations[524]. Souvent mis en relation avec Horus, le dieu sauva le corps d'Osiris du Nil sous la forme d'un crocodile. C'est donc en ses qualités de protecteur d'Osiris que Sobek apparaît aux côtés d'Isis, probablement en tant que dieu lié à l'eau. Particulièrement accentués à partir du IIe ap. J.-C., datation probable de notre linceul, ces deux aspects liés au culte isiaque sont ici juxtaposés en seule figure : une divinité crocodile protectrice de la momie, portant un vase à libation. Ces concepts théologiques d'origine égyptienne sont particulièrement bien incarnés dans le matériel funéraire méroïtique : animal aquatique, le crocodile symbolise l'élément

---

[519] C. RIGGS, "The Egyptian Funerary Tradition at Thebes in the Roman Period", *in* N. STRUDWICK et J.H. TAYLOR (éds.), *The Theban Necropolis, Past, Present and Future*, 2003, p. 189-201. ; *Id.*, "Archaism and Artistic Sources in Roman Egypt. The Coffins of the Soter Family and the Temple of Deir el-Medina", *BIFAO* 106, 2006, p. 315-332. ; *Id.*, *The Beautiful Burial in Roman Egypt*,2006, p. 194-201.

[520] F. DUNAND, *et al.*, *Douch* I, 1992, pl. 56. ; C. RIGGS, *The Beautiful Burial in Roman Egypt*,2006, p. 48-61. ; G. TALLET, "Fragment d'el-Deir (oasis de Kharga) au tournant de notre ère. À propos de Karl Schmidt et de William Hornblower », *in* G. TALLET et C. ZIVIE-COCHE (éds.), *Le myrte et la rose. Mélanges offerts à Françoise Dunand*, 2014, p. 385-412.

[521] G.A. REISNER, *The Archaeological Survey of Nubia, Report for 1907-1908*, 1910, pl. 13-14

[522] Voir par exemple l'intérieur du couvercle du sarcophage de Sennesis (Kharga, 1er s. ap. J.C., Amsterdam Allard Pierson Museum 7070.) ou bien le sarcophage de Soter (Gurnah, fin 1er-début 2e s. ap. J.C., BM 6705). C. RIGGS, *The Beautiful Burial in Roman Egypt*, 2006, fig. 16, p. 53, fig. 88, p. 187. Le rôle protecteur du crocodile est magnifiquement illustré par un linceul peint provenant de Saqqara (?), où le défunt est encadré par deux animaux allongés (Brooklyn museum 37.1820E, K. PARLASCA, *Mumienportrats und verwandte Denkmäler*, 1966, pl. 56.3).

[523] L.H. CORCORAN, *Portrait Mummies from Roman Egypt*, 1995, p. 60-61.Voir par exemple le linceul peint conservé au Museum of Fine Arts de Boston (54.993), S. D'AURIA, P. LACOVARA et C.H. ROEHRIG (éds.), Mummies and Magic, 1988, n°154, p. 204-205. ; C. RIGGS et M.A. STADLER, "A Roman Shroud and its Demotic Inscriptions in the Museum of Fine Arts, Boston", *JARCE* 40, 2003, p. 69-87.

[524] E. BERNAND, « Épigraphie grecque et histoire des cultes du Fayoum », *in Hommages à Serge Sauneron, vol. II*, 1979, p. 51-76. ; C. SAMBIN, "Les deux crocodiles de Coptos", *in* W. CLARYSSE, A. SCHOORS et H. WILLEMS, *Egyptian Religion*, 1998, p. 404-411. ; C. TRAUNECKER, « La revanche du crocodile de Coptos », *in Mélanges Adolphe Gutbub*, 1984, p. 219-229. ; B. MALAISE, « La diffusion des cultes isiaques : un problème de terminologie et de critique », *in* L. BRICAULT *et al.*, *Nile into Tiber*, 2007, p. 19-39. ; V.F. VANDERLIP, *The Four Greek Hymns of Isodorus and the Cult of Isis*, 1972, p. 51-62.

nourricier et régénérant de l'eau et de la rivière[525]. De petites crocodiles décorent ainsi fréquemment les récipients à libations et les tables d'offrandes méroïtiques[526]. Nous connaissons également un crocodile déifié kouchite, parfois représenté sur un naos à gorge ou aux côtés d'Amon de Pnoubs[527]. Inédit au Soudan dans cette forme mi-humaine mi-animale, il est difficile de savoir si le dieu crocodile du linceul de Saï correspond à une divinité méroïtique ou bien à une version de Sobek. Toutefois, ces deux entités ne se contredisent pas et font échos aux mêmes concepts de renaissance et de résurrection, véhiculés lors des funérailles par les rites de libation.

Ce linceul peint semble donc répondre d'un profond syncrétisme. Son iconographie témoigne du dialogue intense que le Soudan méroïtique entretient avec l'Égypte romaine, aussi bien au niveau des concepts religieux que des formes artistiques. Sa propre utilisation fait aussi preuve d'influences doubles, magnifiquement incarnées par l'inhumation du défunt dans la tombe T06 : recouvert d'un linceul égyptianisant, le corps était étendu sur un lit en bois de tradition tout à fait kouchite.

Il est difficile d'expliquer le particularisme de ces tissus peints, sur cercueil et en linceul, adoptés à une échelle très restreinte sur les seuls sites de Sedeinga et de Saï. Les différences techniques et iconographiques qui les séparent du matériel égyptien contemporain semblent contredire leur éventuelle importation. De plus, ils n'apparaissent pas tout à fait ex-nihilo dans le paysage funéraire kouchite, qui connaît l'utilisation de sarcophage en bois recouvert d'une couche de plâtre peint. Ils sont particulièrement attestés pendant la période napatéenne, à Méroé, Sanam, Kerma, Kawa, Amara Est et Missiminia[528], mais continuent d'être employés par les méroïtes. Nous en connaissons un

---

[525] E. SEGUENNY, « Quelques éléments de la religion populaire du Soudan ancien », *Meroitica* 7, 1984, p. 152.

[526] Par exemple une table d'offrande découverte à Djebel Adda (non-publiée), des jarres globulaires (par ex. Munich Staatliche Sammlung Ägyptischer Kunst 2775, L. TÖRÖK, "Meroitic Painted Pottery : Problems of Chronology and Style", *BzS* 2, 1987, p. 87-88.), une aquamanile de Mouweis (M. EVINA, « Une double tradition céramique », *in Méroé, Un empire sur le Nil,* 2010, p. 112.) ou sur le fond d'une coupe en bronze d'el-Hobagi (P. LENOBLE, « A New Type of Mount-Grave" (continued) : Le Tumulus à enceinte d'Umm Makharoqa, près d'El Hobagi (A.M.S. NE-36-O/7-O-3) », *ANM* 3, 1989, p. 93, pl. IXb, XIIb.).

[527] A. LOHWASSER, "Devil and God : the Crocodile in Kush", *in* V. RONDOT *et al.* (éds), *La plume et la pioche*, 2011, p. 383-390. Sur l'aquamanile de Mouweis (supra), un bol en bronze de Gammai (Boston MFA 24.365) et sur un sceau triangulaire en bronze de Méroé (UC 43960).

[528] D. DUNHAM, *The West and South Cemeteries at Meroe*, *RCK* 5, 1963, p. 61, 67, 69, 306. ; F.LL. GRIFFITH, "Oxford Excavations in Nubia : The Cemetery of Sanam", *LAAA* 10, p. 77. ; *Kerma et archéologie nubienne*, 2006, p. 32-33. ; D.A. WELSBY, «The Northern Dongola Reach Survey. Excavations at Kawa 2007-8 », *SudNub* 12, 2008, p. 37-38. ; M. BINDER, "The 10th-9th century BC – New Evidence from Cemetery C of Amara West", *SudNub* 15, 2011, p. 42. ; A. VILA, *La nécropole de Missiminia. I*, 1980. ;

spécimen à Méroé, quelques autres à Kerma, ainsi que trois à Sedeinga[529]. Ces derniers sont colorés de motifs géométriques jaunes, rouges et bleus, ou bien entièrement peints en jaune. Il est donc plus probable que les tissus peints soient de fabrication locale. Pour reprendre un mot de Michel Baud, ils témoignent ainsi de l'adoption des idées et des objets étrangers dans le royaume de Méroé, qui s'est opérée tout naturellement quand ceux-ci étaient déjà proches des rites et des concepts locaux[530]. Ce phénomène est un fait courant dans les nécropoles élitaires.

3. Les vêtements dans la tombe

Nous l'avons souligné, le principal mode d'utilisation des textiles en relation au défunt est celui du linceul. Même lorsqu'il s'agit de vêtements réutilisés, ceux-ci n'habillent généralement pas le corps mais l'enveloppent ou le dissimulent. L'individu commence donc son voyage mortuaire dans le plus simple appareil, si toutefois caché aux regards de l'assistance.

Cette pratique est commune à de nombreuses sociétés antiques, comme en Palestine et en Syrie par exemple. Les sites funéraires de la Grotte des Lettres, de Doura-Europos et de Palmyre ont tous livré des tissus d'habillement réutilisés comme linceuls plutôt que vêtant le mort[531]. En Égypte pharaonique, le rituel de l'embaumement dicte l'enveloppement du corps nu dans une série de suaires et de niveaux de bandelettes, dont la première toile est posée à même la peau[532]. Plus tard, durant l'époque romaine, les momies sont plus ou moins élaborées et nombre d'entre-elles ne présentent que la superposition de plusieurs linceuls. Dans tous les cas, l'emmaillotage est aussi réalisé autour de défunts nus. Cette tradition se poursuit jusqu'à la fin du IVe siècle de notre ère, de manière concomitante au développement des usages funéraires chrétiens[533]. Alors que la population

---

[529] D. DUNHAM, *The West and South Cemeteries at Meroe*, *RCK* 5, 1963, p. 280. ; C. BONNET, « Fouilles archéologiques de Kerma, Rapport préliminaire des campagnes 1993-1994 et de 1994-1995 », *Genava 43*, 1995, p. 51. ; *Id.*, *in Genava* 26, 1978, p. 120. ; F. JANOT, *et al.*, « Observation sur la phase d'activité napatéenne de la nécropole de Sedeinga », *CRIPEL* 17/2, 1997, p. 131-133.

[530] M. BAUD, « Culture d'Afrique, modèles égyptiens et influences méditerranéennes », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 84.

[531] O. SHAMIR, "Textiles from the 1st Century CE in Jerusalem – a Preliminary Report", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 79.

[532] J.-C. GOYON, Rituels funéraires de l'Ancienne Égypte, 1972, p. 35-36.

[533] F. DUNAND et R. LICHTENBERG, « Pratiques et croyances funéraires en Égypte romaine », *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt (ANRW)* II, 18, 5, 1995, p. 3270-3272.

chrétienne de Bagawat continue de se faire inhumer dans des linceuls[534], celles d'Antinoé et d'Akhmîm rejoignent le monde des morts vêtus de leurs plus beaux atours[535]. La coutume d'enterrer les défunts véritablement habillés de leurs vêtements s'imposera dans l'ensemble du monde chrétien, et s'observe au Soudan dans les tombes des dignitaires civils et religieux de Djebel Adda, Qasr Ibrim, Old Dongola et Soba[536].

Nous ne connaissons aucune trace de cet usage pour les périodes méroïtiques et post-méroïtiques. Seules quelques tombes nous permettent de déduire dans certains cas l'habillage de la zone pelvienne.

a. *Des corps principalement nus*

À l'inverse des enterrements d'Antinoé, comme ceux des fameuses Thaïs et Leukyôné[537], les dépouilles des méroïtes ne sont pas vêtues de leur tunique. En dehors des interprétations erronées des fouilleurs de Karanog, un seul cas nous est hypothétiquement proposé par les chercheurs de Ballana et Qoustoul. Il s'agit d'un enfant, déposé dans sa tombe habillé de sa tunique et enveloppé d'un linceul[538]. Dans la majorité des autres cas, le corps nu est simplement recouvert d'un suaire.

Cette pratique est visible sur de nombreux individus, dont les chairs naturellement momifiées montrent l'arrangement des membres sous le linceul. De manière quelque peu étonnante, un défunt d'Aksha fut ainsi enterré dans un cercueil, enveloppé d'un textile et tenant son sexe dans la main[539]. À Djebel Adda, la tombe n°622 illustre parfaitement le mode de dépôt des vêtements en contexte funéraire. Malgré une documentation de terrain aujourd'hui incomplète, les tissus préservés et les photographies prises lors des fouilles permettent d'en reconstituer la disposition [Pl. 135a]. Parmi les multiples fragments textiles, il est possible de distinguer 6 (ou 7 ?) étoffes différentes, dont 2 furent probablement employées en relation aux offrandes et une étendue dans le fond de la cavité

---

[534] N. KAJITANI, "Textiles and Their Context in the Third- to Fourth- Century CE Cemetery of al-Bagawat, Khargah Oasis, Eypt, from the 1907-1931 Excavations by the Metropolitan Museum of Art, New York", *in Textiles in Situ*, 2006, p. 57-68.
[535] Y . LINTZ et M. COUDERT (éds.), *Antinoé, Momies, textiles, céramiques et autres antiques*, 2013.
[536] D.A. WELSBY, *The Medieval Kingdoms of Nubia*, 2002, p. 200.
[537] F. CALAMENT, "Une découverte récente: les costumes authentiques de Thaïs, Leukyôné & Cie", *Revue du Louvre* 46.2, 1996, p. 27-32. ; R. CORTOPASSI, R., « Les tuniques de Thaïas au Louvre », *in Études Coptes IX, Cahiers de la Bibliothèque Copte* 14, 2006, p. 67-80. Voir la description d'Albert Gayet, dans la catalogue d'exposition des momies d'Antinoé (*Le costume en Égypte: du IIIe au XIIIe siècle*, 1900, p. 14-20.
[538] Fiche T253.
[539] A. VILA, *Aksha II, le cimetière méroïtique d'Aksha*, 1967, p. 190-193.

pour recevoir le corps du défunt[540]. Celui-ci est un homme adulte en décubitus dorsal, nu. Ses deux mains sont ramenées au niveau du pelvis, la droite étant attachée au pouce par une ficelle qui la relie au pied pour maintenir le bras en extension. Ainsi disposé, le corps fut installé au centre d'une grande cape[541]. Le tablier ornemental et le pagne-culotte[542] complétant son costume d'apparat furent alors répartis sur le corps, plusieurs morceaux de tablier apparaissant sur les ossements des jambes. La cape fut ensuite repliée de chaque côté du défunt pour l'envelopper entièrement et recouvrir la tête. Des restes de cheveux sur plusieurs fragments du vêtement témoignent de ce geste invisible sur les photographies de l'époque, qui ne documentent l'inhumation qu'une fois ouverte et exposée. Le défunt, protégé de la sorte, prit finalement place sur sa couche mortuaire. Les officiants des funérailles reconnurent donc l'importance de joindre à ce personnage manifestement prestigieux les éléments de son costume officiel. Au même titre que les objets d'armement, le vêtement proclame ici le statut et la fonction sociale de l'individu. Sa position – étalée sur le corps et non pas habillant le mort – respecte la tradition d'enveloppement en linceul.

À notre connaissance, le cas de Djebel Adda demeure inédit dans la documentation. Même si le défunt méroïtique est le plus souvent nu, il est très fréquent de le voir par contre chaussé de sandales. Nous en connaissons un très grand nombre découvert dans les cimetières tout au long du territoire méroïtique et leur usage est attesté en même temps que celui d'un linceul dans 30 fiches de notre base de données. Citons les nécropoles de Gammai, Ballana et Qoustoul, Djebel Adda, Emir Abdallah, Saï, Missiminia, Gabati et Serra[543]. Un dernier site, Ouadi es-Seboua, nous permet de décrire l'inhumation post-méroïtique d'un homme âgé, nu mais chaussé de ses sandales, dans un linceul de fibres végétales[544]. L'homme enterré à Saï sous le linceul peint (*cf. supra*) était lui aussi muni de sandales en cuir [Pl. 135b]. En croûte de cuir épaisse, les semelles étaient renforcées à plusieurs endroits et montrent des traces d'usures. De longues lanières en cuir tanné, pour certaines décorées de pointillées beiges en appliqué, permettaient l'accroche de la chaussure. Les sandales concernent les femmes comme les hommes et apparaissent très fréquemment dans les tombes d'archers. On peu s'étonner de voir le port de chaussures préféré à celui des vêtements en contexte funéraire. Leur présence n'en paraît que plus

[540] Fiches T21, 33.
[541] Fiche T3.
[542] Fiches T1 et 2.
[543] Fiches T853 (Gammai), 154, 181, 510, 213, 214, 217, 229, 233, 264, 267, 254, 256, 262, 272, 280 (Ballana et Qoustoul), 15, 18, 19, 22, 29, 14 (Djebel Adda), 132 (Emir Abdallah), 633, 698, 708 (Saï), 865 (Missiminia), 769 (Gabati), 811 (Serra).
[544] Fiche T826.

significative. Nous nous rappellerons alors les sandales qui ornent de manière récurrente le bas des cartonnages et des sarcophages peints[545]. Garantissant au mort la possibilité de se déplacer dans l'au-delà, ces représentations de sandales revêtent une dimension rituelle qu'il faudrait peut-être considérer pour leur homologues méroïtiques en cuir[546].

b. *Habillage de la zone pelvienne : pagnes et ceintures*

Aux côtés des inhumations en linceul de défunts nus, il possible d'observer une autre pratique visant à habiller la zone pelvienne des individus, par une bande de tissu ou un vêtement de cuir.

Sur l'ensemble de la documentation disponible, un seul pagne-culotte fut découvert in situ, porté par un défunt dans une tombe. Il s'agit d'une inhumation d'adulte mise au jour dans le cimetière nubien d'Ashkeit[547] [Pl. 135c]. Le pagne-culotte correspond à une pièce triangulaire tissée en forme et initialement conçue comme tel. L'étoffe est passée autour de la taille et les deux angles sont attachés par un gros nœud sur l'abdomen. Le reste du tissu est passé entre les jambes, remonté sur les parties génitales, puis glissé sous le nœud qui bloque l'ensemble en place. La partie restée libre est laissée pendante sur le devant. Aucune trace de linceul ne semble venir compléter ce dispositif. À défaut de véritable pagne, la plupart des tissus dissimulant les zones pelviennes sont des textiles réemployés. Ces pièces rectangulaires – draps ou châles (?) – sont aménagées en une bande de tissu enroulée plus ou moins grossièrement autour de la taille et des parties génitales. C'est par exemple le cas autour de la taille de 2 sujets féminins inhumés à Serra Est et Faras Est[548] ou bien d'un enfant de Gammai[549]. À Qoustoul, la tombe n°321 contient la dépouille d'une femme sous un linceul, dont la zone pelvienne est dissimulée par 3 textiles différents, probablement des châles, déchirés en bandes et arrangés autour du bassin[550]. Sur le même site, une pièce de tissu rectangulaire est réutilisée pour habiller le pelvis d'un

[545] Par exemple sur le linceul peint du Louvre, n°E32634, provenant de Tourna el-Gebel. M.-F. AUBERT, *et al., Portraits funéraires de l'Égypte romaine*, 2008, cat. n°12, p. 101-108. Commentaire à propos des sandales : p. 108.
[546] Comprises dans le matériel des tombes égyptiennes comme kouchites (à Kerma par exemple), les sandales font partie du fond culturel commun aux populations nilotiques.
[547] Fiche T621.
[548] Fiche T591, 627.
[549] Fiche T846.
[550] Fiches T243-245.

homme adulte[551]. Elle est maintenue autour de la taille par des lanières de cuir. Ce type de pratique semble plutôt associé à des enterrements post-méroïtiques. Citons les sites supplémentaires de Gabati et de Dar el-Arab[552]. Mais elle est aussi reconnue pour le méroïtique ancien par les fouilleurs d'Emir Abdallah, qui relèvent des fragments textiles au niveau de la zone pelvienne et des cuisses de plusieurs individus[553].

Plus encore que le textile, ce sont les habits de cuir qui furent privilégiés pour la dissimulation des parties génitales. Des pagnes de cuir sont attestés dans 3 tombes d'Emir Abdallah, contenant les restes de sujets masculins inhumés en linceul et cercueil[554]. Des vêtements similaires, en cuir tanné très fin et décorés de cordelettes, sont aussi observés dans les nécropoles de Ballana et Qoustoul[555]. Les fragments de cuir apparaissent souvent sous l'os pelvien ou bien autour de celui-ci. Cependant, c'est la période post-méroïtique qui nous fournit le plus d'exemples de cette pratique, à Gabati, Kassinger Bahri, Missiminia, Saï et Djebel Adda[556]. Tous ces cas décrivent des pagnes-culottes ou des jupes en cuir, découverts *in situ* et associés à l'usage d'un linceul. À Gabati, les femmes sont vêtues de jupes de cuir souvent longues, portant des restes de coutures fonctionnelles et décoratives réalisées avec des lacets de cuir[557]. L'une de ces jupes est complétée d'une ceinture en tissu de laine polychrome[558]. Des fragments de cuir similaires sont également à mentionner pour 2 inhumations masculines. Le site de Kassinger Bahri, dans la région de la 4e cataracte, présente des pratiques tout à fait comparable, associant un vêtement de cuir à un ensemble de linceuls et une couche funéraire en tissu. Le tumulus n°1 renferme ainsi la dépouille d'un homme âgé de 45 à 55 ans, allongé en position fléchie sur une plateforme aménagée de couvertures et d'une peau animale. Sous les linceuls, cet individu est vêtu d'une volumineuse jupe en cuir descendant jusqu'au genoux, portée par-dessus un pagne-culotte tissé en laine de dromadaire [Pl. 136]. Il est également paré d'un diadème et de colliers en perles de faïence bleues et blanches[559]. Nous connaissons aussi plusieurs exemples de pagnes-culottes en cuir, relevés *in situ* dans des tombes où ne subsiste aucun reste textile, à Saï, Semna Sud, Ballana, Qoustoul, Missiminia, Djebel Moya, et Dar el-

[551] Fiche T277.
[552] Fiches T769, 882.
[553] Fiches T126, 127, 129, 139, 140, 147.
[554] Fiches T124, 130, 132 ; C141.
[555] Fiche C147.
[556] Fiches T752, 753, 755, 756, 757, 759, 765, 766, 767, 770 (Gabati), 792-201, 796 (Kassinger Bahri), 15 (Djebel Adda), 673 (Saï).
[557] D.N. EDWARDS, *Gabati*, 1998, p. 74, p.125.
[558] Fiche T759.
[559] Fiche T200.

Arab[560]. À Saï, une culotte de cuir très bien conservée habillait d'un enfant de 2 ans[561], alors qu'à Djebel Moya une coloration rouge marque la présence d'un vêtement de cuir teinté d'ocre sur les os pelviens de plusieurs squelettes féminins. D'autres corps ont également livré des ensembles de perles provenant de ceintures décoratives en perles de coquille d'œuf d'autruche, ou bien peut-être de perles accrochées ou cousues à un vêtement de cuir[562]. Ajoutons enfin l'utilisation plus rare de ceintures, en cuir ou en tissu, marquant la taille de plusieurs défunts (tous masculins ?) à Djebel Adda, Qoustoul et Ballana[563].

L'inhumation de sujets vêtus, notamment dans la zone pelvienne, est difficile à mettre en lumière de façon satisfaisante et est particulièrement délicate à quantifier, surtout pour la période du méroïtique classique. La présence de pagnes-culottes en tissu a pu sans doute passer inaperçue dans notre étude, qui s'est souvent heurtée au problème d'identification des fragments endommagés et des insuffisances de certaines descriptions de terrain. Nous espérons que la poursuite des travaux archéologiques dans les nécropoles méroïtiques, aidée des techniques d'enregistrement modernes, permette l'apport de nouvelles données à même de préciser cette question. Les quelques attestations recueillies ont toutefois le mérite de faire valoir un souci certain de la part des méroïtes pour la dissimulation spécifique des parties génitales. Mais hormis quelques vêtements d'apparat utilisés comme suaires, c'est surtout le linceul qui participe au traitement du corps du défunt, en le faisant passer de l'état d'être humain à celui du mort sacralisé.

[560] Fiches C66 (Saï), 74 (Semna Sud), 147 (Ballana-Qoustoul), 155, 157, 159 (Missiminia), 197 (Djebel Moya), 198 (Dar el-Arab).
[561] Fiche T66.
[562] F. ADDISON, *Jebel Moya*, 1949, p. 52, *passim*.
[563] Fiches T18, 214, 165, 169, 256.

Dans la liturgie associée à la religion égyptienne et osirienne, le textile protège et dissimule tout en établissant une distanciation entre l'objet recouvert et l'individu qui le recouvre. Plus que le tissu, c'est l'action en elle-même qui est porteuse de sens. Les rituels d'enveloppement, centrés autour des dieux ou de la personne décédée, permettent l'interaction entre l'humain et le divin[564]. Cette notion est particulièrement bien intégrée dans le rituel divin journalier, pendant lequel des prêtres spécialisés effectuaient la « toilette » et « l'habillage » des statues divines[565]. À l'époque tardive, des salles entières étaient vouées dans le temple à la préparation des textiles utilisés lors de ce rite et des grandes fêtes annuelles[566]. Au Soudan, nous connaissons plusieurs textes royaux qui documentent l'offrande de textiles au dieu Amon dans son temple de Kawa et de Pnoubs pendant la période napatéenne[567]. Nous savons également que le rituel de vêture divine était effectué à Philae, au IIe siècle av. J.-C.[568]. Le concept de l'enveloppement du dieu semble donc connu de la liturgie kouchite, même si ses traces demeurent très ténues. La momification répond d'une dialectique finalement très proche : en enveloppant et préservant le corps, on le sépare de ses contingences physiques de façon à en faire l'image d'un être sacré ayant accès à l'au-delà[569]. La divinisation du défunt, bien sûr réservée à l'entourage royal et aux notables, s'accompagne alors de rituels très codifiés où les tissus et leur arrangement occupent une place prépondérante[570]. Dans la continuité de ces pratiques et croyances religieuses, l'enveloppement en linceul reste un procédé éminemment performatif qui transforme, même si de manière toute symbolique, la matérialité du corps. Nous retrouvons ici le principe développé par les théoriciens du « rite de passage »[571], essentiel aux célébrations des funérailles et à l'incorporation du défunt dans le monde des morts.

---

564 C. RIGGS, *Unwrapping Ancient Egypt*,2014.

565 F. SARAGOZA, « Rites de vêture et étoffes divines », *in* M. DURAND et F. SARAGOZA (éds.), *Égypte, la trame de l'histoire*, 2002, p. 32-35. ; C. RIGGS, *op. cit*., 130-140.

566 La « salle des étoffes » de Dendara par exemple. S. CAUVILLE, *Dendara IV, Traduction, OLA* 101, Peeters, Louvain, 2001.

567 Inscription royale d'Irike-Amannote (*Fontes Historiae Nubiorum* II, n°71, p. 400-428), inspirée de diverses inscriptions de Taharqa et Anlamani (*Fontes Historiae Nubiorum* I, n°21, 22, 24, 25, 34).

568 D'après le décret de Ptolémée V Epiphanes (*Fontes Historiae Nubiorum* II, n°134, p. 600-607) : "the priests who enter the sacred place and adorn the gods with their garments".

569 C. RIGGS, *op. cit*., p. 87-89.

570 J.-C. GOYON, *Rituels funéraires de l'Ancienne Égypte*, 1972.

571 M. PARKER PEARSON, *The Archaeaology of Death and Burial*, 2000, p.22.

III. LES TEXTILES EN MILIEU URBAIN

Le textile est un matériau à la fois essentiel et omniprésent dans les sociétés anciennes pratiquant le tissage. Souples et adaptables à l'infini, les étoffes se montrent très fonctionnelles et pratiques dans la vie quotidienne. Elles peuvent remplir une multitude de fonctions, aujourd'hui satisfaites par une proportion grandissante d'autres matières comme les papiers et les textures synthétiques. Dans le milieu urbain méroïtique, les tissus devaient tout logiquement occuper une place primordiale, aux côtés de la céramique, de la vannerie, du bois et du cuir.

Au regard de cette importance présumée, il est regrettable de constater le peu de données disponibles. Si 30% de notre corpus textile est consacré à des objets découverts en contexte urbain, seulement 4 sites sont représentés. 9 fiches traitent de fragments découverts à Mouweis, Méroé et Arminna Ouest, alors que 282 se concentrent sur le vaste ensemble documentaire de Qasr Ibrim. C'est donc cette ville qui nous fournit la plupart de nos connaissances et qui nourrira notre réflexion. Ce fort déséquilibre s'explique en partie par la méconnaissance de nombreux sites d'occupation, souvent enfouis sous les cultures modernes et historiquement quelque peu délaissés des fouilleurs en quête de nécropoles. L'espace urbain est également bien moins favorable à la conservation des matières organiques que le sol sec qui accueillait généralement les tombes. De plus, le tissu en contexte d'habitat subit un cycle continu de réutilisations, jusqu'à sa plus complète déliquescence. À l'état de petits chiffons fragmentaires, il est souvent très difficile d'en établir la forme et la fonction. Ajouté à cela, le remaniement constant des espaces de vie et une occupation parfois très longue expliquent la complexité d'appréhension des tissus en milieu urbain.

Malgré ces obstacles, ces dernières années ont vu le développement des études consacrées à la place et aux rôles des textiles dans la ville antique, notamment égyptienne. Citons notamment l'ouvrage *"Clothing the house"*, publié à la suite d'un congrès du groupe de recherche DressID travaillant sur les tissus de la vallée du Nil[572], ou bien les ateliers et conférences organisés en préparation au catalogue raisonné de la collection de Dumbarton Oaks, intitulés "Liminal Fabrics : Furnishing Textiles in Byzantium and Early

[572] A. DE MOOR et C. FLUCK (éds.), *Clothing the house : Furnishing Textiles of the First Millennium AD from Egypt and Neighboring Countries, Proceedings of the 5th conference of the research group « Textiles from the Nile Valley », October 6-7 2007*, 2010.

Islam"[573]. La fouille des *praesidiae* du désert oriental égyptien permit également la mise au jour et l'analyse de milliers de fragments textiles, pour la plupart arrivés en fin de vie dans les grands dépotoirs qui longent ces sites[574]. Nous disposons donc d'une foule de nouveaux éléments permettant d'adresser de manière informée la question des usages textiles en milieu urbain.

Comparativement à ces vastes ensembles cependant, les textiles méroïtiques de Nubie et du Soudan ne permettent pas toujours de renseigner tous les points soulevés. Nous espérons toutefois honorer la documentation disponible en mentionnant tous les objets et modes d'utilisation du tissu que nous avons pu identifier. Même si elle est incomplète, nous souhaiterions ainsi pouvoir préciser l'image de la vie quotidienne des méroïtes.

A. Chiffons, stockage et dépotoirs : la collection textile de Qasr Ibrim

La compréhension des textiles en milieu urbain dépend en grande partie de l'étude de leur contexte archéologique. Hors celle-ci est une science complexe qui doit élucider des siècles d'occupation, accumulés sur de multiples niveaux souvent bien entremêlés. Rares sont les « Pompéi » qui nous livrent un instantané de la vie des habitants. Thelma K. Thomas, en traitant des textiles de Karanis, se heurte ainsi à de multiples difficultés de datation du matériel, entraînées par une stratigraphie inégale à l'échelle du site et interrompue d'intrusions plus tardives[575]. La nature du contexte de découverte des textiles nécessite également une approche et une méthodologie de travail spécifique : les tissus ne sont généralement pas mis au jour là où ils furent utilisés, mais jetés dans des dépotoirs, nous privant ainsi de toute information relative à leur contexte pratique. De fait, ces étoffes étaient considérées comme des détritus bons à être abandonnés. Dominique Cardon, face aux dépotoirs de Maximianon et Krokodilô, décrit des centaines de fragments « usés, déchirés, feutrés [et] souillés »[576]. Les très nombreux textiles employés dans la vie

[573] Sous la direction de Gudrun Bühl, conservatrice en chef du département des antiquités byzantines de Dumbarton Oaks.
[574] Voir par exemple D. CARDON, « Chiffons dans le désert : textiles de Maximianon et Krokodilô », *in* H. CUVIGNY (dir.), *La Route de Myos Hormos*, 2003 p. 619-659, pl. IV-VI. ; L. BENDER JØRGENSEN, et U. MANNERING, "Mons Claudianus: Investigating Roman Textiles in the Desert", *in* P. WALTON-ROGERS, L. BENDER JØRGENSEN et A.R. EICHER (éds.), *The Roman Textile Industry and its influence*, 2001, p. 1-11.
[575] T.K. THOMAS, *Textiles from Karanis*,2001, p. 21-22.
[576] D. CARDON, « Chiffons dans le désert : textiles de Maximianon et Krokodilô », *in* H. CUVIGNY (dir.), *La Route de Myos Hormos, vol. 2*, 2003, p. 629.

quotidienne, pour l'habillement mais aussi pour toute sorte de tâches, furent réparés, rapiécés, recyclés, agglomérés, cousus, déchirés, trempés dans des huiles ou des résines… On s'en servit comme bandages, langes, bouchons et autres mèches de lampes[577]. Que reste-il d'un tel traitement ? Des petits fragments de tissus, par centaines ou parfois même par milliers, souvent dépourvus de tout indice susceptible de nous indiquer leur fonction première. La masse même de cette documentation pose un problème considérable au chercheur – archéologue ou spécialiste des textiles – qui doit alors essayer de mettre au point une méthode capable de traiter une très grande quantité de matériel en une courte période[578]. Pourtant, en dépit de ces obstacles, ces chiffons nous offrent un témoignage rare éclairant l'artisanat textile bien sûr, mais aussi l'environnement matériel d'une population engagée dans sa vie de tous les jours.

Le site de Qasr Ibrim est un véritable cas d'école pour les études textiles en général, mais surtout pour celles qui s'intéressent au milieu urbain. Entre Assouan et la 2e cataracte, la ville fortifiée occupe un haut promontoire dominant le Nil au débouché de plusieurs routes commerciales. Fondée à l'extrême fin du Nouvel Empire ou au début de la Troisième Période Intermédiaire, elle resta un centre administratif et religieux majeur jusqu'à la période ottomane. Les derniers habitants quittèrent le site en 1813[579]. Deux millénaires et demi d'occupation ont produit une quantité d'informations et d'objets tout à fait prodigieuse, caractérisée par l'exceptionnelle conservation des matières organiques[580].

Parmi elles, les textiles apparaissent dans les rapports de fouilles à partir de 1965 et s'accumulent très vite à mesure que progressent les travaux sur le « Podium » et à travers les quartiers d'habitations[581]. À partir de 1969, puis surtout de 1972, un nombre considérable d'étoffes est découvert dans les maisons bordant la « Rue de la Taverne »

---

[577] Voir par exemple B.J. KEMP et G. VOGELSANG-EASTWOOD, *The Ancient Textile Industry in Amarna*, 2001, I.6.15.

[578] D. CARDON, *op. cit.*, p. 620. ; L. BENDER JØRGENSEN, "The Mons Claudianus Textile Project", *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 253-263. ; *Id.*, "Team Work on Roman Textiles : The Mons Claudianus textile Project", *in Purpureae Vestes I*, 2004, p. 69-75. ; L. BENDER JØRGENSEN et U. MANNERING, "Mons Claudianus: Investigating Roman Textiles in the Desert", *in* P. WALTON-ROGERS, L. BENDER JØRGENSEN et A.R. EICHER (éds.), *The Roman Textile Industry and its influence*, 2001, p. 1-11.

[579] P. ROSE, "Early Settlement at Qasr Ibrim", *in Between the Cataracts, Part 2.2*, 2010, p. 195-209. ; W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013, p. 9-10.

[580] Celle-ci fut garantie par l'altitude du site, qui le place à l'écart des crues du Nil comme des infiltrations d'eau, ainsi que par la quasi inexistence des pluies en Basse Nubie.

[581] J.M. PLUMLEY, "Qasr Ibrim", *JEA* 52, 1966, p. 9-12. ; *Id.*, Qasr Ibrim 1966", *JEA* 53, 1967, p. 3-5. ; *Id.*, "Qasr Ibrim 1969", *JEA* 56, 1970, p. 12-18. ; *Id.*, "Qasr Ibrim 1974", *JEA* 61, 1975, p. 5-27. ; J.M. PLUMLEY et W.A. ADAMS, "Qasr Ibrim 1972", *JEA* 60, 1974, p. 212-238. ; W.Y. ADAMS, "Excavations at Qasr Ibrim (1972)", *NA* 3, 1973, p. 42-43.

puis dans les quartiers religieux de la cathédrale et du temple de Taharqa. En 1974, l'équipe s'adjoint alors l'aide experte d'Elizabeth Crowfoot, bientôt rejointe par Nettie K. Adams, pour traiter cette vaste quantité de matériel. Durant la première saison, ce sont 4500 textiles qui passent à leur inspection et en 1981, Nettie K. Adams estime avoir déjà trié 50 000 spécimens[582] ! Les fouilles de 1982 ajoutent 25 000 fragments à leur labeur, puis la saison de 1984 leur permet d'en analyser 10 600[583]. Vient ensuite la découverte du temple d'Isis en 1986, qui livra de nombreux tissus appartenant à l'aménagement de cet espace religieux[584]. Les années 1990 voient la reprise des fouilles par Pamela Rose et David Edwards, qui poursuivent l'exploration des quartiers d'habitation à l'est de la « Rue des Magasins » et des dépotoirs du bastion sud[585]. L'étude des nombreux textiles mis au jour est confiée à John-Peter et Felicity Wild[586].

L'inventaire exhaustif d'une telle quantité de matériel était bien sûr impensable, *a fortiori* sans les moyens d'enregistrement digital dont nous disposons aujourd'hui. Elisabeth Crowfoot et Nettie Adams procédèrent à un tri de la totalité des tissus et à leur quantification, afin d'établir une vision d'ensemble de cette catégorie matérielle, traquant notamment la consommation des différentes fibres textiles à travers le temps[587]. À l'issue de ces observations préliminaires, une partie des tissus fut ré-enfouie alors que les pièces notables furent gardées pour être nettoyées, enregistrées et analysées en détail. Une collection d'étude fut ainsi formée, donnant lieu à la publication de plusieurs articles explorant différents aspects de la production[588]. De complets rapports ainsi que plusieurs monographies vinrent parachever la riche littérature dédiée à ce corpus exceptionnel[589].

---

[582] E. CROWFOOT, "Textile Finds from Qasr Ibrim: A Preliminary Note", *in* E. CROWFOOT, J.M. PLUMLEY et W.Y. ADAMS, "Qasr Ibrim 1976", *JEA* 63, 1977, p. 45-47. ; *Id.*, " Textiles", *in* R.D. ANDERSON et W.Y. ADAMS, "Qasr Ibrim 1978", *JEA* 65, 1979, p. 39-40. ; N.K. ADAMS, "Textile finds at Qasr Ibrim", *NA* 18, 1981, p. 6-8.

[583] W.Y. ADAMS, "The 1982 Excavations at Qasr Ibrim, Egyptian Nubia", *NA* 21, 1982, p. 29-30. ; W.Y. ADAMS, J. ALEXANDER et R. ALLEN, "Qasr Ibrim 1980 and 1982", *JEA* 69, 1983, p. 43-60. ; J. ALEXANDER et B. DRISKELL, " Qasr Ibrim 1984", *JEA* 71, 1985, p. 12-26.

[584] *Cf. infra*.

[585] D.N. EDWARDS, "The 1998 Excavations in the Trench 10/14 area", *SudNub* 2, 1998, p. 65-73. ; P. ROSE, "Excavations at Qasr Ibrim, Qasr Ibrim 1998", *SudNub* 4, 2000, p. 2-4.

[586] J.P. WILD et F.C. WILD, "Qasr Ibrim: Study Season 2005", *ATN* 43, 2006, p. 16-19. ; *Id.*, "Cotton: the New Wool Qasr Ibrim Study Season 2008", *ATN* 46, 2008, p. 3-6. ; *Id.*, "Qasr Ibrim: Study Season 2009", *ATN* 49, 2009, p. 16-18.

[587] N.K. ADAMS, "Political Affinities and Economic Fluctuations: the Evidence from the Textiles at Qasr Ibrim", *in Between the Cataracts, Part 2.1*, 2010, p. 291-297.

[588] Voir par exemple N.K. ADAMS, "Ancient Lace of Nubia and the Sudan : A Unique Decorative Tradition", *CRIPEL* 17/3, 1998, p. 17-25. ; N.K. ADAMS et E. CROWFOOT, "Varia Romana: Textiles from a Roman Army Dump", *in* P. WALTON-ROGERS, L. BENDER JØRGENSEN et A.R. EICHER (éds.), *The Roman Textile Industry and its influence*, 2001, p. 30-37. ; E. CROWFOOT, "Openwork Fringes from Qasr Ibrim", *MNL* 23, 1984, p. 10-16. ; *Id.*, "A Romano-Egyptian Dress of the First Century B.C.?", *Textile History* 20.2, 1989, p. 123-128.

[589] N.K. ADAMS, "Textile Materials and Weaves: Dress and Ornamentation", *in* W. Y. ADAMS, *Qasr Ibrim. The Late Medieval Period*, l996, p. 160-170. ; E. CROWFOOT, *Qasr Ibrim: the textiles from the cathedral*

Celle-ci continue d'être augmentée par les travaux de John-Peter et Felicity Wild, qui explorent en particulier les thèmes du costume et de la production de coton[590]. Ils disposent également de tissus plus anciens issus des fouilles de niveaux napatéens et méroïtiques, à même d'éclairer cette période ignorée de l'artisanat textile[591]. Aujourd'hui, les textiles sont partagés entre les musées égyptiens (Musée du Caire, Musée des Textiles ou Musée de la Nubie à Assouan ?), le British Museum et le Bolton Museum au Royaume-Unis et les réserves du site. Le parti-pris adopté au début de ce travail colossal livra de nombreux résultats et permis l'absorption régulière, d'année en année, des multiples découvertes. Il présente toutefois le désavantage de quelque peu fausser notre compréhension générale du corpus, puisque celui-ci se retrouve circonscrit aux plus belles pièces, souvent ornées de décors en tapisserie et ajouré ou bien présentant un détail technique particulier. Quand bien même, le site de Qasr Ibrim nous offre une opportunité exceptionnelle pour l'étude des tissus méroïtiques en milieu urbain.

Notre propre documentation se compose des travaux publiés par les divers spécialistes textiles ayant intervenu à Qasr Ibrim, de nos observations recueillies sur le matériel conservé au British Museum et sur les nombreuses photographies des tissus entreposés au Bolton Museum, que Nettie Adams a eu la générosité de nous communiquer. Au total, cela représente 292 fiches, soit 31% de notre base de données. La majorité de ces fragments textiles provient des fouilles des bâtiments articulés autour de la « Rue de la Taverne » et est datée de la toute fin de la période méroïtique et de la période post-méroïtique. Ce secteur s'inscrit entre les espaces religieux de la cathédrale, du Podium et du temple de Taharqa. Il se compose de structures carrées adjacentes, construites en pierre et dessinant un plan dense de part et d'autre d'une rue étroite (2m de large au maximum) [Pl. 137a][592]. Cet ensemble architectural, comme de très nombreux endroits du site, est caractérisé par le percement de nombreuses structures de stockage, puits et caves. Ces dernières sont rectangulaires et occupent parfois la quasi-totalité du sous-sol. Recouvertes

---

cemetery, 2011. ; N.K. ADAMS, "Textile Materials and Weaves", *in* W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013, p.107-117 (et inventaire p. 193-194, 204-205, 215 218, 228).

[590] J.P. WILD et F.C. WILD, "Cotton: the New Wool Qasr Ibrim Study Season 2008", *ATN* 46, 2008, p. 3-6. ; J.P. WILD, F.C. WILD et A.J. CLAPHAM, "Irrigation and the Spread of Cotton Growing in Roman Times", *ATN* 44, 2007, p. 16-18. ; F.C. WILD, "Fringes and aprons – Meroitic clothing : an update from Qasr Ibrim", *in* A. DE MOOR et C. FLUCK (éds.), *Dress Accessories of the 1st Millennium AD from Egypt*, 2011, p. 110-119.

[591] Les saisons d'étude de 2005 et 2008 ont permis l'analyse de 350 textiles datés de la période napatéenne au post-méroïtique, dont les résultats continuent d'être traités. La documentation napatéenne demeure à ce jour inédite. Voir le contre-rendu rapide de Pamela Rose, publié en ligne, à propos de ces saisons d'étude [http://egyptexplorationsociety.tumblr.com/post/34647052/qasr-ibrim-study-season, consulté le 26-07-2015].

[592] W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013, p. 25-55.

de briques, d'une couche d'enduit et de nattes, elles sont fermées par un plafond de poutres en bois, de nattes et de terre battue [Pl. 137b][593]. Leur présence, associée au manque d'arrangements domestiques (mastaba, foyer, céramiques de cuisine, meule…), suggère le caractère commercial ou artisanal de ces bâtiments. À l'époque post-méroïtique, le stockage des biens semble avoir été une de leur fonction principale, répondant à la demande d'échanges sans doute importants. Les fragments textiles proviennent souvent du matériel accumulé dans ces caves ou dans les strates de déchets remplissant les pièces et les rues. Le percement et l'utilisation des caves intervinrent à différentes périodes, ce qui perturba fortement la stratigraphie. L'assignation d'un tissu à une phase chronologique précise est donc impossible sur la seule base de la stratigraphie. Il fut toutefois possible de distinguer de grands groupes d'objets correspondant à la périodisation des céramiques[594].

Comme dans tout dépotoir, le contexte de découverte et la forme du fragment ne nous sont pas d'une grande aide pour appréhender la fonction des textiles. La nature même du tissage, le type de fibres employées et les éventuels éléments ornementaux constituent nos seuls indices. La fréquence des motifs en tapisserie organisés en bande ou en équerre, ainsi que celle des bordures en ajouré et des décors brodés, signalent un nombre certain de vêtement. Mais les inventaires d'Elisabeth Crowfoot et Nettie Adams listent également plusieurs tissus et objets qui illustrent l'utilisation du textile dans la ville, dans l'habitat et dans le temple.

B. Les tissus dans la ville : hypothèses pour l'utilisation des tissus dans le domaine des transports

L'art égyptien illustre les multiples usages des textiles dans la ville antique, engagés dans une foule d'activités quotidiennes, artisanales et agricoles. Des toiles interviennent ainsi pour l'extraction de l'huile ou encore dans le pressage du raisin pour la fabrication du vin[595]. Des sacs en tissu permettaient aussi le stockage et le transport des denrées. Les scènes de navigation et les modèles de bateau nous rappellent également la prééminence de ce moyen de transport, instrument essentiel des sociétés nilotiques.

[593] *Ibid.*, p. 29, 65.
[594] *Ibid.*, p. 107.
[595] M.-H. RUTSCHOWSCAYA, « Usages du textiles à l'époque pharaonique », *in* M. DURAND et F. SARAGOZA (éds.), *Égypte, la trame de l'histoire*, 2002, p. 25.

Plusieurs éléments de voiles de bateau sont apparus dans la fouilles des ports de la mer Rouge, notamment à Berenike, témoignant du rôle important des textiles dans ce domaine[596]. À notre connaissance, aucun fragment de voile ne fut identifié à Qasr Ibrim. Cela peut sans peine s'expliquer par la situation du site, dominant la rivière de son promontoire. Un autre établissement était certainement établi à ses pieds, fournissant logements à la population et un débarcadère pratique pour les navires[597]. Pendant les époques méroïtiques et post-méroïtiques, toutes les denrées et la totalité de l'eau de consommation devaient donc être acheminées dans la citadelle, depuis la base du djebel jusqu'à la porte Est ou celle du Podium. Aucun de ces passages ne permettaient un accès facile à la ville, protégée derrière ses fortifications et de hauts escaliers. Étroites, ces portes interdisaient également le passage d'animaux de bât et nécessitaient l'intervention de porteurs à pieds[598]. Un nombre important de textiles utilitaires était donc requis pour le transport, à dos d'hommes ou, quand cela était possible, d'animaux.

- *Tissus et ballots*

Les textiles permettaient la protection et le conditionnement des matières premières nécessitant une bonne circulation de l'air. Ils sont particulièrement adéquats pour toutes les denrées organiques sèches, au premier rang desquelles le grain[599]. Une petite pochette de Qasr Ibrim, réalisée dans une toile de coton, contenait ainsi plusieurs graines[600].

Le pré-requis des tissus employés pour la confection de ballots et de paquets est naturellement la solidité. Les fragments identifiés comme tels sont ainsi composés d'une toile épaisse, dense et rigide, tissée à l'aide de fils de gros calibre en fibres très peu élastiques [Pl. 138a]. Citons les fibres végétales, comme les fibres matures du lin, et les poils de chèvre. Pour le site de Qasr Ibrim, nous connaissons plusieurs sacs confectionnés en tissu grossier de poils de chèvre [Pl. 138b][601]. Munis d'une poignée dans l'un des angles supérieurs et mesurant environ 35 cm de large pour 39 cm de haut, il est possible que ces

[596] J.P. WILD et F.C. WILD, "Sails from the Roman Port at Berenike, Egypt", *The International Journal of Nautical Archaeology* 30.2, 2001, p. 211-220. ; F.C. WILD, "Sails, Sacking and Packing: Textiles from the First Century Rubbish Dump at Berenike, Egypt", *in Purpureae Vestes I*, 2004, p. 61-67. Voir également S. MÖLLER-WIERING, "Textiles for Transport", *in* F. PRITCHARD et J.-P. WILD (éds.), *Northern Archaeological Textiles*, 2005, p. 75-79., qui donne des éléments d'identification pour ces fragments textiles particuliers.
[597] W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013, p. 29, 152. Toute cette zone, ainsi qu'une importante portion de la ville, sont aujourd'hui noyées sous les eaux du lac Nasser.
[598] *Ibid.*, p. 24-25.
[599] S. MÖLLER-WIERING, "Textiles for Transport", *in* F. PRITCHARD et J.-P. WILD (éds.), *Northern Archaeological Textiles*, 2005, p. 78.
[600] Fiche T467.
[601] Fiches T481, 483.

sacs furent utilisés pour le transport à dos d'animal, comme sacoches accrochées au pommeau d'une selle.

Il est probable que certains ballots et autres sacs ou emballages étaient réalisés avec des tissus de réemploi, assemblés grossièrement par des coutures solides. Nous n'en connaissons malheureusement aucun exemple préservé dans la documentation de Qasr Ibrim, soit qu'ils ne furent pas comptés dans l'assemblage de la collection d'étude, soit que cette fonction concernait davantage d'autres matériaux que le textile. Nous savons notamment que la vannerie – sous forme de nattes et de paniers – participait largement au stockage du grain[602].

- *Harnachements animaliers*

Les sacoches de Qasr Ibrim nous amènent à considérer la question des animaux, de bât et de monte, dont l'harnachement et la selle faisaient grand usage des tissus. La plupart des fragments textiles dont nous disposons pour cette catégorie documentaire ne provient pas de Qasr Ibrim mais de contextes funéraires, où l'inhumation des montures participait à la propagande royale et politique des souverains[603]. Des chevaux et des dromadaires étaient ainsi sacrifiés lors des funérailles et enterrés dans les rampes d'accès de plusieurs tombes d'el-Kurru, Méroé Nord, Firka, Gammai, Qoustoul et Ballana[604]. Ils étaient menés à l'abattage parés de leur plus beaux atours, constitués d'un harnais et d'une selle décorée. Notre propos étant ici des plus matérialistes, nous avons choisit de considérer ces objets dans leur premier espace d'utilisation – la ville – plutôt que dans celui de leur enfouissement final.

Les représentations iconographiques de chevaux, sur les murs des chapelles funéraires de Méroé (dans la pyramide N12 par exemple) montre des animaux à l'harnachement ouvragé [Pl. 138c][605]. La tête peut y être surmontée d'une coiffe et le harnais, les rênes et la selle portent souvent des plaquettes, des incrustations en métal et des clochettes [Pl. 138d]. Le graffito du roi Silko montre également une série d'ornements

[602] W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013, p. 74, 91, pl. 15-16-17.
[603] P. LENOBLE, « Une monture pour mon royaume, Sacrifices triomphaux de chevaux et de méhara d'el-Kurru à Ballana », *ANM* 6, 1994, p. 107-127. ; D.V. FLORES, "The Funerary Sacrifice of Animals in Nubia During the Meroitic and Post-Meroitic Periods", *BzS* 6, 1996, p. 31-50.
[604] Voir recensement des occurrences : P. LENOBLE, *op. cit.*, p. 111.
[605] S.E. CHAPMAN et D. DUNHAM, *Decorated Chapels of the Meroitic Pyramids at Meroe and Barkal, RCK* III, 1952, pl. 23A.

en pendeloques décorant les harnais du poitrail et de l'arrière train [Pl. 86b]. Dans le temple du Lion à Moussawarat es-Soufra, même les éléphants participant au défilé militaire sont parés d'un tapis de selle embelli de rosettes et de motifs géométriques, alors que l'arrière train de l'animal porte une bande de longs glands frangés[606]. Généralement, il semble qu'une peau animale, tannée ou non, prenait place sur le dos des montures, avant d'être recouverte par un tapis de selle. Les découvertes archéologiques montrent que la plupart des éléments de harnais étaient fabriqués en cuir et en métal. Des tissus y étaient rajoutés, principalement au niveau de la selle, pour amener confort et couleurs. Certains harnachements laissent toutefois une large place aux textiles.

Parmi ceux-là, la selle et le harnais d'un cheval inhumé dans le tumulus Y de Gammai sont bien conservés et particulièrement symptomatiques de ces montures de prestige [Pl. 139a][607]. La selle compte d'abord un coussin en toile grossière (de type *burlap*), rembourré de fibres de laine tassées et recouvert d'un « tapis » de selle en tissu bleu, attaché grâce à des lanières de cuir. De petits éléments en bois et en cuir ornés viennent compléter l'objet. Le harnais quant à lui est construit à partir de lanières textiles très épaisses. Elles mesurent environ 4 cm de large et sont tissées sur une chaîne de très gros calibre en fils colorés, de façon à former des rayures horizontales brunes et bleues. Les extrémités des lanières se terminent par 20 cm de franges bleues nouées au bout. Les anneaux métalliques raccordant les différentes parties du harnais sont incorporés de manière très solide aux lanières par les fils même du tissage, qui recouvre toute leur surface. D'autres franges jaunes et bleues, chacune terminée par un pompon boule blanc, complètent le décor de ce harnais très coloré.

Une autre tombe, à Qoustoul, contient les restes d'un tapis de selle et d'un harnais, associés aux squelettes d'un cheval, d'un âne et de 2 dromadaires (?) [Pl. 139b][608]. Le tissu est une toile tissée en crin de cheval et ornée, peut-être à l'aiguille, de fils de laine et de pièces de cuir en appliqué. L'ensemble était décoré de tresses et de franges noires ou bicolores, auxquelles étaient suspendus de petits pompons.

Les pompons interviennent fréquemment dans l'ornementation des harnais. Ils sont attestés à Gammai et Qoustoul nous l'avons vu, mais aussi à Qasr Ibrim [Pl. 139c][609]. La tombe 5 de Qoustoul a aussi livré un lot de 27 boules en tissu brun foncé, provenant de

---

[606] F. HINTZE, *et al.*, *Der Löwentempel Tafelband*, 1971, pl. 49c. ; F. HINTZE, *et al.*, *Mussawarat es Sufra, Der Löwentempel*, 1993, Pl. 10A. Voir la meilleure photographie de détail, parue dans M. BAUD, « Culture d'Afrique, modèles égyptiens et influences méditerranéennes », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, fig. 84-85, p. 81.
[607] Fiche T860.
[608] Fiche T203.
[609] Fiches T300, 898.

l'enterrement de 7/9 chevaux, 4/5 ânes, et 3 dromadaires sacrifiés[610]. Elles sont composées d'un centre de fibres enveloppé de 2 demi-sphères de tissu. La partie supérieure est aménagée d'un trou permettant leur attachement au harnais.

La selle peut quant à elle employer toutes sortes de tissus différents. De fait, les couvertures en armure bouclée se prêteraient bien à cet usage, leur moelleux assurant le confort de l'assise. À Faras Est, les fouilleurs de la Scandinavian Joint Expedition ont identifié une large masse de fragments textiles divers (au minimum 10 étoffes différentes) comme formant le rembourrage d'un coussin de selle [Pl. 139e][611]. Dans la tombe n°11 du cimetière 19 de Firka, une selle fut déposée parmi les offrandes dédiées à un dromadaire sacrifié[612]. D'après l'auteur, elle se composait d'un coussin de cuir rembourré de paille, recouvert de 2 étoffes. La première est un tissu de lin grossier, mais la seconde est un épais textile décoré de bordures en tapisserie rouge, jaune et bleu foncé. Le motif dessine une frise florale de feuilles attachées à une tige ondulée, certainement inspirée par les représentations hellénisantes de rinceaux de vigne. Une thématique similaire est observée sur le beau tapis de selle découvert dans la nécropole royale de Qoustoul : une large bande en tapisserie traverse une toile bouclée de couleur bleue et figure un arbre portant des fruits, dans un décor d'oiseaux et de feuillage à volutes [Pl. 60d][613]. W.B. Emery décrit plusieurs selles de chevaux mises au jour dans la tombe 13 du même cimetière[614], composées d'une structure en bois remplie de fibres diverses et maintenue par des pièces métalliques en bronze et en argent, ainsi que par un complexe réseau de lanières en cuir. Un tapis de selle, souvent polychrome et brodé (?) de motifs complétait la selle. L'un deux prenait place par-dessus une peau de mouton teinte en bleu, indication qui rejoint d'ailleurs la représentation du cheval décrite au début de cette discussion et gravée sur la chapelle N12 de Méroé.

L'apparence des montures royales était donc des plus flamboyantes, enrichie d'ornements brillants en métal, de multiples franges et pompons bougeant au rythme de leurs mouvements et de plusieurs tissus polychromes. Cet aspect physique était complété par le tintinnabule des cloches et clochettes, qui complétaient l'équipement de ces animaux au statut important et renforçaient l'idéologie triomphale de leur propriétaire[615].

---

[610] Fiche 182.
[611] Fiche T571.
[612] Fiche T834, non illustrée.
[613] Fiche T295.
[614] Fiche T294, non illustrées.
[615] P. LENOBLE, « Une monture pour mon royaume, Sacrifices triomphaux de chevaux et de méhara d'el-Kurru à Ballana », *ANM* 6, 1994, p. 116-121.

Aux côtés des chevaux et dromadaires royaux, nous voudrions aussi mentionner un bœuf, dont la dépouille fut enterrée devant la porte de la chambre funéraire de la tombe W114, dans le cimetière ouest de Méroé. Son harnais était lui aussi décoré de petites pendeloques en tissu rembourré et de cordelières tressées bicolores. L'une d'elles est formée d'une toile repliée et ornée d'un visage humain relativement grossier, vu de face [Pl. 139d]. L'ornementation de l'harnachement des animaux, de monture et de bât, ne concerne donc pas uniquement les bêtes appartenant au cheptel des souverains. De manière générale, il est probable que de nombreux tissus aient fini leur course réemployés sous forme de fragments dans le rembourrage des selles.

C. Les tissus à usage domestique

Nous regroupons dans cette catégorie tous les textiles employés à l'intérieur d'un espace privé et participant au quotidien de ses habitants. Cela couvre l'ameublement de la maison, mais aussi tous les objets usuels en tissu qui facilitaient les tâches ordinaires, dans les habitations et dans tous les autres lieux de vie.

La « maison méroïtique » demeure un univers relativement mal compris de la recherche archéologique soudanaise. Nous connaissons plusieurs sites d'habitat[616], documentés par un ensemble de plans et d'objets, mais l'étude globale de ce type de structure ne fait que commencer[617]. Si nous parvenons à préciser l'agencement des pièces et l'évolution des bâtiments, il reste encore difficile de préciser le fonctionnement même de la maison comme structure de vie et entité sociale[618]. Les habitations suivent souvent un plan carré ou rectangulaire. Elles comportent parfois plusieurs étages et une cour intérieure, qui se répartissent les espaces d'habitat, d'activités artisanales, de stockage et d'équipement culinaire[619]. Plusieurs des zones de la maison semble revêtir un caractère multifonctionnel,

---

[616] Autres que Qasr Ibrim et Méroé, voir par exemple Meili, Tila ou encore Hamadab. W.Y. ADAMS, *The West Bank Survey from Faras to Gemai, 2,* 2005. ; D.N. EDWARDS, *The Archaeology of the Meroitic State,* 1996, p. 106-114. ; P. WOLF et U. NOWOTNICK, "Hamadab – A Meroitic Urban Settlement, Excavations 2001-2003", ANM 10, 2006, p. 257-272. ; *Id.*, « Hamadab, une zone urbaine méroïtique », *Dossier d'Archéologie hors série* 18, 2010, p. 26-31.

[617] Notons la thèse de doctorat de Marc Maillot, explorant les palais et les grandes demeures méroïtiques. M. MAILLOT, *Palais et grandes demeures du royaume de Méroé, les relais du pouvoir central. Traditions locales et méditerranéennes*, 3 vols., thèse de doctorat non-publiée, Paris IV-Sorbonne, 2013. Voir aussi D. WELSBY, *The kingdom of Kush*, 1996, p. 124-127.

[618] La poursuite des travaux aujourd'hui engagés sur les sites urbains (Hamadab et Mouweis par exemple) offre de riches perspectives en la matière.

[619] M. MAILLOT, *op. cit.*

au gré des besoins et des travaux journaliers. Dans ce contexte, le rôle des textiles reste bien souvent hypothétique.

- *« Soft furnishing », ou les tissus d'ameublement*

Comme la maison égyptienne pharaonique et tardive, l'habitat méroïtique ne devait pas être très meublé, privilégiant des objets légers en bois ou en vannerie pouvant se déplacer facilement, comme les tabourets, les coffres, les nattes et les paniers. Un élément important de l'aménagement est le *mastaba*, une banquette fixe en maçonnerie qui longeait certains murs et permettait de s'assoir ou de s'allonger. Leur simple revêtement en enduits de terre invite à y supposer la présence de couvertures et de coussins, qui offraient à la maison un rare espace de confort[620]. C'est sur ce type de structures que nous pouvons imaginer les riches tapis polychromes découverts dans les tombes élitaires post-méroïtiques de Qoustoul, Bouhen et Qasr Ibrim. Vraisemblablement importés d'Égypte ou du Moyen Orient, ils prenaient sans doute place dans les domiciles des notables nubiens, où ils participaient à des ensembles décoratifs non dénués d'ostentation[621]. De manière générale dans le monde méroïtique, le mastaba était très certainement recouvert de nattes et/ou de couvertures. Nous y trouvons là un usage des plus approprié aux grandes toiles bouclées, en coton et en laine, fréquemment mises au jour dans les tombes. Aménageant la couche funéraire du défunt, ces couvertures reflètent en contexte funéraire leur emploi premier durant la vie de leur propriétaire.

Moelleuses et chaudes, ces étoffes incarnent de manière pertinente l'expression anglaise « soft furnishing » choisie en titre de cette partie. Celle-ci nous invite à considérer les tissus comme une partie intégrante de l'ameublement et pas seulement comme un revêtement à l'utilité superflue. Dans un habitat aux espaces souvent multifonctionnels et à la surface réduite, les textiles peuvent se déplacer facilement et changer l'attribution d'une pièce en un instant. Rien de plus facile en effet que d'étendre une couverture au sol pour aménager un couchage ou bien suspendre une toile pour partitionner une salle et y créer un lieu plus intime.

Ce dernier aspect nous amène à considérer l'utilisation probable de rideaux, pendus dans l'embrassure des portes, entre les piliers ou suspendus à des baldaquins. Ils

---

[620] P. GROSSMANN, "Late Antique architecture in Egypt: evidence of textile decoration", *in* A. DE MOOR et C. FLUCK (éds.), *Clothing the house*, 2010, p. 34.
[621] M. DURAND, « Usages des textiles coptes », *in* M. DURAND et F. SARAGOZA (éds.), *Égypte, la trame de l'histoire*, 2002, p. 79.

permettaient de dissimuler les intérieurs aux regards, mais protégeaient aussi des insectes et des rayons du soleil, tout en laissant entrer la brise. Nous ne disposons malheureusement d'aucune trace archéologique témoignant de leur usage au Soudan, mais les exemples de rideaux égyptiens tardifs, ainsi que leurs nombreuses représentations sur les mosaïques, nous assurent de leur existence dans le monde méditerranéen, dans les lieux de cultes[622] comme dans les grandes demeures [Pl. 140][623]. Munis de petites attaches le long du bord supérieur, ils pouvaient être noués sur des anneaux ou directement passés sur des tringles, fixées dans l'entrecolonnement des églises et des palais. Les linteaux des portes et des niches pouvaient également être munis de crochets, parfois en cornes de chèvre, qui permettaient leur accrochage[624]. Les rideaux sont non seulement pratiques mais aussi adaptés au climat. Il est tout à fait possible d'envisager leur usage dans la maison méroïtique, sans toutefois disposer de restes textiles clairement identifiés comme tels. Les fragments de Qasr Ibrim sont en effet trop petits pour pouvoir y reconnaître un décor au sens de lecture vertical, typique des exemplaires de rideaux égyptiens.

En l'absence d'objet complet, ou tout du moins bien préservés, les seuls indices dont nous disposons pour documenter les tissus d'ameublement méroïtiques résident dans les caractéristiques techniques du tissage. De la même façon que le bouclé est particulièrement approprié à la confection de couvertures, d'autres armures sont généralement associées à la réalisation de tentures, nappes ou coussins. C'est notamment le cas des épaisses tapisseries, *a fortiori* celles dont l'iconographie pourrait correspondre à des éléments de décor mural. Ainsi, la tapisserie de Qasr Ibrim représentant une frise de divinités assises est généralement acceptée comme une tenture[625]. Un emploi similaire est également proposé pour la tapisserie de Debeira Est, ornée de fleurs de lotus et de palmettes[626]. Dans la plupart des cas cependant, il demeure impossible, dans l'état de la recherche, de départager les tapisseries kouchites décorant les vêtements de celles ornant

---

[622] Dans la liturgie copte et judaïque, ces rideaux vinrent à incarner la séparation entre les humains et le monde divin, qui une fois soulevée par l'intermédiaire du culte et de la foi, révèle la lumière de Dieu.
[623] V. GERVERS, "An Early Christian Curtain in the Royal Ontario Museum", *in* V. GERVERS (éd.), *Studies in Textile History*, 1977, p. 56-81. ; M.-H. RUTSCHOWSCAYA, *Le châle de Sabine*, 2004. Le volume *Clothing the House* (A. DE MOOR et C. FLUCK (éds.), 2010) consacre de longues parties aux rideaux : P. GROSSMANN, "Late Antique architecture in Egypt: evidence of textile decoration", p. 32-34. ; W. CLARYSSE et K. GEENS, "Textiles and architecture in the Graeco-roman and Byzantine Egypt", p. 39-47. ; G. HELMECKE, "Textiles for the interiors. Some remarks on curtains in the written sources", p. 48-53.
[624] Par exemple au dessus des niches de prière des cellules des moines du monastère de Kellia, voir P. GROSSMANN, *op. cit.*, fig. 30, p. 34.
[625] Fiche T458.
[626] Fiche T632, *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 81.

les tissus d'ameublement. Seul un contexte de découverte clairement différent, comme celui du temple d'Isis exploré ci-dessous, permet d'établir une distinction.

Par comparaison avec le matériel égyptien, nous pouvons toutefois identifier dans le corpus nubien de Qasr Ibrim et de Qoustoul plusieurs tissus d'ameublement manifestement importés. Trois grandes pièces rectangulaires en laine, découvertes dans les tombes de Qoustoul et décorées de médaillons en tapisserie auraient ainsi put servir dans la maison, comme tenture murale ou rideau[627]. Un de ces tissu porte une tabula carrée bordée de rinceaux de vigne, qui s'enlève sur un fond de toile bouclée [Pl. 141a]. Les boucles, trop longues pour une utilisation vestimentaire commode, ainsi que la composition du décor, indiqueraient plutôt une couverture ou une housse de coussin[628]. À Qasr Ibrim, les fragments de toile de lin, décorés de semis floraux en tapisserie de laine polychrome [Pl. 127c], rappelle aussi les rideaux et tentures égyptiennes[629]. De la même façon, l'étoffe en dégradé des couleurs de l'arc-en-ciel [Pl. 141b] est comprise comme une housse de coussin[630]. D'autres spécimens, découverts à Quseir el-Qadim et Palmyre, ainsi qu'une possible référence dans le *Périple de la mer Érythrée*, valide cette interprétation[631]. Les housses de coussin nécessitent une toile au tissage très serré, capable de retenir le rembourrage de plumes. Les tissus en taqueté, façonnés à partir de 2 systèmes de fils de chaîne, sont ainsi particulièrement adaptés[632]. Nous en connaissons plusieurs, provenant notamment d'Antinoé, encore piqués de duvet de poule sur l'arrière[633]. Le décor de ces coussins est souvent organisé en une succession de bandes horizontales à motifs géométriques, plus ou moins élaborés. À Qoustoul et Ballana, les 2 fragments en taqueté présentent un damier et des rayures polychromes [Pl. 141c][634], tout à fait similaires à d'autres textiles découverts par exemple dans la ville égyptienne de Kellis[635]. Le grand fragment en taqueté de Qasr Ibrim est quant à lui orné d'un réseau d'octogones bleus sur fond naturel[636], dont un excellent parallèle est attesté à Masada[637].

---

[627] Fiches T209, 211, 224.
[628] Fiche T211, *Ancient Textiles from Nubia*, 1979, p. 91.
[629] Fiches T464, 465.
[630] Fiche T484.
[631] G. VOGELSANG-EASTWOOD, "The textiles", in D. WHITCOMB et J. JOHNSON (éds.), *Quseir al-Qadim, 1980*, 1982, p. 285-293.
[632] PRITCHARD, F., "Soft-furnishing textiles from the Egypt Exploration Fund season at Antinoupolis, 1913-14", *BMSAES* 21, p. 45-61.
[633] *Au fil du Nil*, 2001, n°69, p. 95. ; J. TRILLING, *The Roman Heritage*, pl. 8, p. 98, n°108.
[634] Fiches T179, 222.
[635] R. LIVINGSTONE, "Late Antique household textiles from the village of Kellis in the Dakhleh Oasis", *in* A. DE MOOR, A., et C. FLUCK (éds.), *Clothing the house*, 2010, fig. 8, p. 80.
[636] Fiche T469.
[637] A. SHEFFER et H. GRANGER-TAYLOR, "Textiles from Masada – A Preliminary Selection", *in* J. AVIRAM, G. FOERSTER et E. NETZER (éds.), *Masada 4*, 1994, p. 214, fig. 123.

Nous conclurons cet inventaire des tissus d'ameublement par la mention des toiles brochées datées de la période post-méroïtique et du début de l'ère médiévale. Elles sont observées à Qoustoul, dans la nécropole royale, et à Qasr Ibrim dans les niveaux ballanéens [Pl. 142a][638]. Décorée de petits tableaux de motifs géométriques répétitifs, réalisés avec des fils de trame brochée en laines colorées, l'ornementation de ces étoffes ne peut être appréciée que sur l'endroit. Pour cette raison, on a souvent suggérer que ces textiles étaient utilisés étalés sur un support, comme tenture sur un mur, nappe sur une table ou un autel, ou encore jeté de lit[639]. Une nouvelle fois, la proximité stylistique de certaines de ces pièces avec les tissus de Kellis est remarquable : les étoffes, plus épaisses que pour les autres brochés, sont décorées de bandes alternant les motifs géométriques (chevrons, rayures, lignes, rectangles) en broché et les passages de trames entrelacées [Pl. 142a][640]. D'une largeur apparemment limitée (environ 30 cm sur un spécimen complet de Kellis), ces textiles ont pu servir de petits tapis ou de housses de coussin.

- *Objets usuels*

En dehors des tissus d'ameublement, la maison antique regorge d'objets usuels fabriqués, en totalité ou en partie, à partir de textiles. Au premier rang de ceux-là, les petits sacs et pochettes en tissu permettent le stockage et la protection de divers objets, dont les tubes à cosmétiques. Le textile est aussi utilisé en couverture d'autres contenants, comme sur les couvercles d'une boîte cylindrique [Pl. 142b] et d'un panier en vannerie[641]. Des bouchons de toile peuvent aussi être placés dans l'embouchure des vases, maintenus par un tampon de terre, afin d'en protéger le contenu et de garantir l'étanchéité de la fermeture[642]. Une petite bouteille à onguent, découverte dans une tombe de Gabati, a conservé un bouchon de ce type [Pl. 143a][643]. Ainsi calfeutrées, les jarres contenant des denrées diverses étaient scellées d'une toile recouvrant le col et maintenue en place par de l'argile, sur lequel était apposé un sceau. Trois scellés en terre crue, mis au jour dans le quartier des

[638] Fiches T296, 298 (Qoustoul), 466, 472, 473, 360, 415.
[639] C. NAUERTH, « Furnishing textiles in the Cairo Coptic Museum », *in* A. DE MOOR, A., et C. FLUCK (éds.), *Clothing the house,* 2010, p. 110-111. ; A. STAUFFER, *Textiles d'Égypte de la collection Bouvier*, 1991, n°115, p. 221. ; M.-C. BRUWIER, *Égyptiennes. Étoffes coptes du Nil,* 1997, n°101-102, p. 215-218. ; *Au fil du Nil : couleurs de l'Égypte chrétienne*, 2001, n°21, p. 48. ; A. LORQUIN, *Étoffes égyptiennes,* 1999, n°5, p. 38-39.
[640] Fiches T360, 415, R. LIVINGSTONE, "Late Antique household textiles from the village of Kellis in the Dakhleh Oasis", *in* A. DE MOOR, A., et C. FLUCK (éds.), *Clothing the house,* 2010, fig. 9-11, p. 80-82.
[641] Fiches T819 (Qasr Ibrim), 757 (Gabati).
[642] M.-H. RUTSCHOWSCAYA, « Usages du textiles à l'époque pharaonique », *in* M. DURAND et F. SARAGOZA (éds.), *Égypte, la trame de l'histoire,* 2002, p. 25.
[643] D.N. EDWARDS, *Gabati*, 1998, p. 104, pl. 52.

fours à Mouweis, portent ainsi l'empreinte d'un tissu en armure toile et de fines ficelles [Pl. 143b][644]. La même technique pouvait être reproduite sur des sacs et des ballots de stockage, qui auraient laissé des traces identiques. À notre connaissance, le dernier usage des textiles en relation aux contenants est celui de base, pour assurer l'équilibre des céramiques à fond sphérique. À Qasr Ibrim, le hall extérieur du temple d'Isis en livra 4 spécimens, construits sur un corps de brindilles ou de crin de cheval recouvert de toile[645]. Assemblés et tournés en un gros boudin, ces matériaux étaient accrochés de façon à former une base circulaire.

Plusieurs ustensiles de la vie quotidienne font également usage des tissus. Les fils de lin et de coton sont par exemple employés pour la confection de filets de pêche, dont 2 spécimens furent découverts dans les dépotoirs post-méroïtiques de Qasr Ibrim[646]. Le choix du lin, rare à cette époque, s'explique par sa plus grande résistance à l'eau. Nous connaissons également une passoire, provenant du même site, fabriquée à l'aide de fibres de palmier et d'une étoffe en coton[647]. D'autres tissus de récupération intervenaient aussi dans la construction de l'armement, notamment pour l'archerie. Les arcs post-méroïtiques de Qoustoul comportent ainsi un corps de fibres végétales (fronde de palmier), entièrement recouvert d'un tissu grossier et de ligatures de cuir[648]. De plus, Felicity Wild identifie dans le matériel de Qasr Ibrim un contenant tubulaire en tissu, terminé par une partie pointue, qui aurait pu servir de carquois [Pl. 143e][649]. Cet objet étonnant est fabriqué à partir d'un tablier ornemental, dont une rangée de fleurs rayonnantes brodées décore maintenant l'avant. Enfin, nous pouvons penser que des chiffons étaient fréquemment employés en parallèle à diverses activités, culinaires, domestiques ou artisanales. De vieux tissus étaient ainsi certainement placés sur le sol pour le séchage des objets en terre crue, à l'instar d'une plaque incisée en argile, découverte à Mouweis et portant au dos l'empreinte d'une armure toile [Pl. 143c][650]. D'autres chiffons, mis au jour à Qasr Ibrim dans le temple d'Isis, sont tâchés de pigments rouges et d'une substance noire, ou bien renferment des petits blocs de pigments solides jaunes [651]. Ils furent clairement utilisés pour la décoration de surfaces peintes, pour étaler ou préparer les peintures.

---

[644] Fiches T876-877-878.
[645] Fiche T856.
[646] Fiche T899.
[647] Fiche T900.
[648] T.A.. HOLLAND, *Noubadian X-Group Remains from royal Complexes and from the Private Cemeteries at Qustul and Ballana, OINE* IX, 1983, p. 84-85, fig. 30.
[649] Fiche T510. F.C. WILD,"Fringes and aprons – Meroitic clothing : an update from Qasr Ibrim", i*n* A. DE MOOR et C. FLUCK (éds.), *Dress Accessories of the 1st Millennium AD from Egypt*, 2011, fig. 16, p. 117.
[650] Fiche T879.
[651] Fiche T552.

Parmi les objets usuels remployant des textiles usagés, nous pouvons également citer la catégorie des jouets pour enfants, incarnée à Qasr Ibrim par une robe de poupée mise au jour dans une maison post-méroïtique[652]. Elle est composée de plusieurs fragments de tissus différents, assemblés par des coutures grossières. Le corpus réduit des jeux est complété de plusieurs balles, formées de chiffons réutilisés, regroupés et maintenus par une ficelle [Pl. 143d][653].

- *Éléments de décor architectural ?*

L'inventaire des textiles à usage domestique peut accepter un dernier type d'objets, hypothétiquement reconnus dans la documentation de Qasr Ibrim. Nous savons, d'après les représentations artistiques égyptiennes, que les façades des maisons, des palais et des temples étaient décorées de drapeaux ou de fanions[654]. Sur cette base, nous proposons d'identifier, de manière très spéculative, deux tissus de Qasr Ibrim comme des éléments de décor architectural. Le premier est un petit tissu étroit et très épais en fibre végétale, tissé en tapisserie et en trames entrelacées [Pl. 144a][655]. Il est décoré de croix *ankh* bleues et blanches et son extrémité est terminée par une rangée de franges. Il pourrait peut-être s'agir d'un pendant, ornant une bannière par exemple. Le deuxième est un carré d'étoffe peinte, en lin, mesurant environ 35 x 26 cm [Pl. 144b][656]. Une épaisse couche de pigments blancs fut d'abord appliquée sur toute la surface pour former un fond uniforme. Un épais cercle brun (originalement rouge ?) fut ensuite dessiné en son centre. Il est rempli d'une fleur ou rosette bleue à 6 pétales, au cœur brun. L'ensemble de ce motif est cerné de filets noirs, et mesure environ 20 cm de diamètre. L'un des coins du tissu est rassemblé en une pointe, qui semble avoir été tirée vers l'extérieur : cela est cohérent avec une sorte de fixation, logique pour une bannière ou un drapeau.

[652] Fiche T904.
[653] Fiches T902, 903, 905.
[654] M.-H. RUTSCHOWSCAYA, « Usages du textiles à l'époque pharaonique », *in* M. DURAND et F. SARAGOZA (éds.), *Égypte, la trame de l'histoire*, 2002, p. 26.
[655] Fiche T423.
[656] Fiche T482.

D. Les tissus dans le temple : exemple de l'aménagement du temple d'Isis à Qasr Ibrim

Ces derniers objets, qui pouvaient éventuellement participer à la décoration des temples, nous amènent maintenant à considérer l'équipement textile de ce lieu primordial de la culture méroïtique. À la différence d'autres types de bâtiments et de contextes, nous disposons pour ce faire d'un formidable laboratoire archéologique : le temple d'Isis de Qasr Ibrim [Pl. 152a][657]. Dégagée entre 1984 et 1986 par l'équipe de Boyce Driskell, Nettie Adams et Peter French, la petite structure du Temple 6 est localisée au nord de la cathédrale médiévale. Elle compte 3 espaces principaux : le sanctuaire, le hall intérieur et le hall extérieur, complétés à l'avant de plusieurs petites cours dont l'usage fut plus tard abandonné. La fondation du temple est sujette à caution, datée de la XXVe dynastie ou peut être du début de la période méroïtique. Son occupation fut ensuite continue, jusqu'à la destruction partielle du bâtiment à la fin de l'époque post-méroïtique (*c.* 525-575 ap. J.-C.). Cet évènement vit le saccage complet de l'intérieur, pendant lequel on brisa l'ensemble du matériel liturgique et des représentations religieuses. La fin du temple, somme toute violente, témoigne d'un fort rejet des croyances kouchites, associé par William et Nettie Adams à l'adoption du christianisme[658]. Ce phénomène nous offre un instantané de l'aménagement du temple, tel qu'il fonctionnait au milieu du VIe siècle.

Construit au cours du Ier siècle de notre ère, le sanctuaire comportait un autel où s'effectuaient des libations. Celles-ci ont laissé un dépôt huileux sur le sol et les murs. Le hall extérieur, mieux préservé que celui de l'intérieur, comportait 2 colonnes soutenant le toit et un mastaba longeant le mur ouest. À l'est, le sous-sol des 2 angles était quant à lui percé de 2 caves creusées dans le rocher et ceintes de murs en briques. Enfin, l'accès s'effectuait par une porte ouverte dans le mur sud, munie d'une rampe. Une grosse partie de l'équipement du temple fut ramenée dans ce hall, cassée ou déchirée, puis abandonnée sur place avant d'être enfouie sous les décombres. Les fouilleurs y ont notamment mis au jour 2 autels à cornes, plusieurs tables et bassins à offrandes, des statuettes, et de très nombreux fragments en verre, en bois, en faïence et en céramique. Ils proviennent vraisemblablement de petits récipients – boîtes et flacons – décorés de nœuds *s3*, de visages hathoriques ou encore de figures du dieu Bès. Il fut possible de partiellement reconstituer

[657] B.N. DRISKELL, N.K. ADAMS et P.G. FRENCH, "A newly discovered temple at Qasr Ibrim preliminary report", *ANM* 3, 1989, p. 11-53. ; W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013, "The contents of the Isis Shrine", p. 128-136, p. 60.
[658] *Ibid.*, p. 60.

une portion du parc statuaire, regroupant les effigies de plusieurs faucons, d'Osiris, d'Isis, de Taouret, d'un lion et de Bès. Les cryptes livrèrent également un riche matériel, formé de débris de faïence, de bassins en céramique, 24 plaquettes en bois peintes de figures animales et des restes d'une statuette d'Isis ailée. Leur contenu indiquerait leur utilisation pour stocker des objets de valeur destinés au culte. L'ensemble de l'iconographie déployée sur ces objets, ainsi que la présence d'autels à cornes, révèlent la pratique du rite isiaque. On note à ce sujet le nombre important d'artefacts en relation aux libations, dont des colliers de perles enduits d'une substance huileuse, humbles témoins de l'onction des statues divines.

L'équipement du temple était complété d'un riche programme décoratif textile, conservé sous la forme de 154 fragments textiles[659]. Ce corpus exceptionnel fut étudié et publié en détail par Nettie K. Adams dans plusieurs articles, puis dans la publication du matériel ballanéen de Qasr Ibrim[660]. Pour la plupart déchirés lors de la destruction du temple, ces tissus proviennent de rideaux ou de tentures, de sacs et d'objets votifs. Ils sont caractérisés par l'emploi récurrent des fibres de coton et d'un vocabulaire décoratif en camaïeu de bleus et blanc. D'autres sont aussi plus utilitaires[661]. Chacun à leur manière, ils participent à la vie du lieu et au culte qui y était rendu.

- *Rideaux et tentures*

Les travaux réalisés dans les ruines du temple, dont l'élévation était préservée jusqu'à 1,30 m de haut, ont montré que toutes les surfaces de mur et de sol disponibles étaient recouvertes d'un enduit clair, blanc ou rose. Sur ce fond clair s'enlevaient des tissus teints en bleu foncé, suspendus comme rideaux ou bien étalés en tentures.

Le premier groupe de textiles rassemble 3 toiles, teintes dans la masse après tissage[662]. Toutes très fragmentaires, ces étoffes furent reconstituées pour former 3 grands tissus rectangulaires unis, conservés sur une surface maximum de 74 x 81 cm. Le plus fin des spécimens est bordé dans la partie basse d'un ajouré bicolore en losanges [Pl. 145a].

---

[659] Fiches T368, 515-518, 520-526, 538-554, 856, 918.
[660] N. K. ADAMS, "Textile Remains from a Late Temple in Egyptian Nubia", *Ars Textrina* 8, 1987, p. 85-124. ; *Id.*, "Sacred textiles from an ancient Nubian temple", *in Sacred and Ceremonial Textiles*, 1996, p. 259-268. ; *Id.*, "Religious Conversion and Dress Style Repudiation: The Evidence from Qasr Ibrim", *in* P. BALLARD DROOKER (éd), *Fleeting Identities*, 2001, p. 386-398. ; *Id.*, "Ideologies in Conflict: The Textiles from the Isis Temple at Qasr Ibrim", *in Textiles in Situ*, 2006, p. 197-210.
[661] Abordés dans les paragraphes précédents, nous n'y reviendront pas ici. Citons simplement les chiffons avec pigments et les bases pour céramiques (fiches T552, 856).
[662] Fiches T517, 540.

Nous l'avons mentionné, des rideaux étaient fréquemment utilisés dans les bâtiments religieux du monde méditerranéen, où ils divisaient l'espace et servaient de portières légères dans l'embrasures des portes et des sanctuaires. Certains d'entre eux sont représentés noués ou bien enroulés autour d'une colonne, suggérant l'emploi de tissus relativement fins et fluides auxquels les étoffes de Qasr Ibrim correspondraient bien. Dans ce cadre, la bande en ajouré présente un avantage pratique certain : quand le tissu était suspendu, le poids de la bordure aidaient à le maintenir tendu est bien positionné. Nettie Adams reconnait en ces rideaux des exemples des rideaux précieux *parapetasma*, qui ornaient les temples d'Isis de l'Antiquité tardives et les églises byzantines[663]. Une de ces draperie est ainsi figurée accrochée aux colonnettes entourant une scène de culte à Isis, représentée sur une plaquette égyptienne en ivoire sculptée[664]. Si la fonction semble similaire, les rideaux de Qasr Ibrim composent un groupe tout à fait unique, dont le type n'est pas connu en Égypte.

À proximité des cryptes furent aussi mis au jour 3 grands fragments d'une qualité exceptionnelle, chacun orné d'un large tableau rectangulaire en tapisserie. Ce sont les « toiles bordées » de Nettie Adams, décrites plus haut[665]. Les *tabulae* portent plusieurs champs décoratifs imbriqués les uns dans les autres, en camaïeu de bleus et de blanc. Le vocabulaire ornemental est surtout géométrique, mais nous pouvons aussi y observer de petites étoiles stylisées à 8 branches et des croix *ankh*. La répétition du même schéma décoratif, ainsi que la finesse de leur exécution, suggère la création d'un type spécifique de tissu, répondant à un usage particulier et important. Il s'agit manifestement de pièces précieuses, entreposées dans la crypte aux côtés d'autres objets de culte. Peut-être pouvons nous y voir une nappe d'autel par exemple[666].

- *Tissus décorés*

Nous connaissons également une dizaine d'autres textiles décorés en tapisserie. Trop fragmentaires pour être identifiés, il est probable que ces tissus aient servi de tenture,

---

[663] N. K. ADAMS, "Ideologies in Conflict: The Textiles from the Isis Temple at Qasr Ibrim", *in Textiles in Situ*, 2006, p. 201.

[664] Dumbarton Oaks, 42.1, IIe siècle ap. J.-C.. K. WEITZMANN, "Byzantine and early medieval antiquities in the Dumbarton Oaks collection", *in Ivories and Steatites* III, The Dumbarton Oaks Research Library and Collections, Washington D.C., 1972, p. 5-7, pl.1.

[665] Fiches T523, 524, 547.

[666] La présence des grandes *tabulae* rappelle la décoration des nappes d'autel représentées dans l'art byzantin (voir par exemple la mosaïque du sacrifice d'Abel et Melchisédech, Saint Vital, Ravenne, VIe siècle ap. J.-C.). M.-H. RUTSCHOWSCAYA,.*Le châle de Sabine*, 2004, p. 66.

de nappe ou de voile, en relation à la tenue du culte. Une nouvelle fois y apparaissent les motifs de la croix *ankh* et de l'étoile à 8 branches, mais aussi ceux du nœud *s3* et de la table d'offrande [Pl. 53b, 54e, 56a-b]. Celle-ci est la plus fréquemment représentée et s'observe sous forme de frise en bordure d'étoffe ou coiffée de cornes hathoriques. L'ornementation de ces tapisseries évoque donc l'iconographie isiaque, qui est par ailleurs développée de manière foisonnante dans le reste du mobilier. La meilleure illustration en est très certainement un fragment de toile bleue, décoré d'un semis de petits motifs beiges en forme de louches [Pl. 145b]. Inédit dans le corpus textile méroïtique, ce dessin répond à d'autres figurations de louches dans le temple, sur les plaquettes de bois peint par exemple. Cet ustensile, suspendu à un autel à cornes ou bien à une coupe posée sur un piédestal, permet le versement des libations.

- *Contenants*

L'équipement du temple comportait aussi 4 contenants en tissu, dont 3 permettaient clairement la protection d'objets cultuels[667]. Au-delà de leur usage pratique, leur qualités techniques et esthétiques en font des possessions de valeur à part entière. Le premier est un sac de grande taille en cuir doublé de 3 couches de tissu en lin [Pl. 66c][668]. La doublure est maintenue par les broderies qui décorent la surface du cuir. Piquées en épais fils de lin, elles dessinent des rangées de motifs oblongs ressemblant à des cartouches. Nous ne pouvons déterminer son emploi, mais l'ensemble est manifestement épais, rigide et solide.

Le deuxième est un petit contenant à 2 chambres, construit sur une âme en vannerie et recouvert d'une toile bleue brodée en damier [Pl. 146a][669]. Il s'agit d'un double étui, comme nous en connaissons par ailleurs pour les tubes à cosmétiques, sans doute employé pour stocker de manière sûre des flacons fragiles. Nous pouvons ainsi penser aux petites bouteilles de verre, renfermant les huiles et onguents utilisés pour certains rites de libation ou d'onction.

Le troisième et dernier contenant répertorié fut découvert dans une des caves. Il prend la forme d'un sac long et étroit, fabriqué d'une pièce complète de tissu en coton, pliée et cousue le long d'un des grands côtés et à la base [Pl. 146b][670]. La partie supérieure est très détériorée, en raison de son usage répété et de son dépôt en position roulée.

[667] Fiche T368 (petite pochette), 526, 545, 546.
[668] Fiche T546.
[669] Fiche T526.
[670] Fiche T545.

L'étoffe est décorée de plusieurs rayures bleu clair et bleu foncé, sur fond beige. À côté du sac fut également mis au jour une paire de bras tendus, sculptés en bois, et des ossements d'oiseaux de proie. Ces deux éléments appartiendraient hypothétiquement à une statue de la déesse Isis aux ailes déployées, dont nous connaissons certains exemples dans la petite statuaire tardive[671]. À Qasr Ibrim, les membres amovibles auraient été fabriqués en matière organique et stockés dans un sac quand ils ne prenaient pas place sur la statue. Les dimensions du sac correspondent très bien à celles des bras, de sorte qu'il fut probablement réalisé sur mesure pour protéger ces accessoires précieux.

- *« Miniatures » : pendants ou bannières décoratifs ?*

Le plus large des groupes textiles correspond à une catégorie très particulière, que Nettie Adams dénomme « miniatures » [Pl 147][672]. Toutes ces pièces, au nombre de 41, consistent en un tissu fini, tissé de bord à bord et de lisière à lisière, mais de taille réduite. Sans compter les franges, les miniatures mesurent de 14 à 61 cm de long et de 8 à 27 cm de large. Certains spécimens comptent encore des pelotes de fils attachées au tissage en cours de réalisation, indiquant leur probable fabrication sur place. Elles proviennent pour la plupart du sanctuaire du temple d'Isis, où elles furent découvertes partiellement brûlées ou couvertes de boue séchée et regroupées en plusieurs ballots. Nous en connaissons également un autre exemplaire, orné de nœuds *s3*, mis au jour à proximité du temple de Taharqa. Ces miniatures sont fabriquées en coton, en armure toile avec un occasionnel décor en tapisserie. Une seule d'entre elles fait usage d'une armure bouclée, alors que d'autres sont terminées d'une bordure en ajouré, de franges et/ou de pompons boules. Le tissu est généralement beige, à l'exception d'une toile bleue. Les motifs sont bleus et consistent en de larges rayures horizontales longeant le bord inférieur, un semis de croix *ankh* ou bien à de petits serpents. Nous connaissons un cas portant un motif en damier rouge et blanc sur toute sa surface. Deux exemplaires, plus proches de leur complétion que les autres, montrent que l'intention du tisserand était de terminer ces petites étoffes par la construction d'une autre bordure décorative le long du bord supérieur, composée d'un ajouré, de franges ou de pompons. À ce groupe viennent enfin s'ajouter 9 miniatures non-tissées, uniquement constituées d'un travail en ajouré et de franges. Ces spécimens

[671] Voir par exemple la petite statue de culte en métal, conservée à l'Institute of Egyptian Art and Archaeology, Memphis Pink Palace Museum, Memphis, n°943.2.78.
[672] Fiches T515, 516, 520, 521, 538, 539, 541, 542, 543.

proviennent des autres pièces du temple. Si quelques unes de ces miniatures témoignent d'un certain savoir-faire, la qualité générale du corpus n'est pas très élevée.

Le fonction de ces petits tissus demeure mystérieuse. Nettie Adams remarque à plusieurs reprises leur ressemblance avec les grands fragments de rideaux. Leur décoration correspond également à l'iconographie développée sur le reste du matériel découvert dans le temple. Ajoutés à la qualité médiocre du tissage, ces arguments encourage l'auteur à identifier les miniatures aux réalisations de mains inexpérimentées, comme pièces d'apprentissage ou d'offrande. Dépendamment des circonstances de leur fabrication, aucune utilisation pratique n'est suggérée.

En se basant sur quelques représentations artistiques de célébrations religieuses, nous voudrions proposer d'y voir des ornements textiles – pendants, fanions ou courtes bannières – qui décoraient les statues divines. Le premier exemple retenu est celui du fameux bol gravé en bronze de Gammai [Pl. 148a], représentant une scène d'offrande[673]. Un prêtre y est représenté face à un autel et à plusieurs divinités, accomplissant le rite de l'encensement. Parmi les dieux, nous reconnaissons Amon de Pnoubs, sous forme de bélier, dont l'effigie est montée sur une sorte de piédestal ou un brancard. Son corps est recouvert d'un tissu (?) décoré de plusieurs ailes déployées, alors que le pourtour du podium est paré de 3 niveaux de festons de franges. L'avant de la structure porte une insigne, d'où pend une bannière à franges. Le même type d'ornement, comptant glands frangés, ajouré et franges, apparaît également sous les sceptres d'Apedemak et de Sebioumeker sur les façades de Moussawarat es-Soufra [Pl. 148b][674]. De longues rangées de glands frangés ornent également les insignes d'Apedemak dans son temple de Naga [Pl. 148c][675]. Rien ne nous permet d'affirmer que les miniatures de Qasr Ibrim prenaient effectivement place dans le temple sur une insigne ou un élément de mobilier. Néanmoins, leur taille, leur iconographie et la présence de franges fournissent quelques points de comparaison probants nous en autorisant l'hypothèse.

---

[673] O. BATES et D. DUNHAM, *Excavation at Gammaï*, 1927, pl. 29, 65.
[674] L. TÖRÖK, "The Costume of the Ruler in Meroe: Remark on its origins and significance", *ANM* 4, 1990, fig. 28-29. ; F. HINTZE, *et al.*, *Der Löwentempel Tafelband, Mussawarat es Sufra Band 1, 2*, 1971, pl. 21 et 46.
[675] I. GAMER-WALLERT, *Der Löwentempel von Naqa*, 1983, Bl. 4a.

- *Objets votifs*

Le matériel textile du temple d'Isis est enfin complété par 3 artefacts identifiés par Nettie Adams comme des objets votifs. Le premier est un petit cylindre de 7 cm de haut et 4,5 cm de diamètre, composé de plusieurs épaisseurs de toile de lin agglomérées, maintenues par des ficelles et recouvertes de résine et d'huile. L'auteur propose avec hésitation d'y voir une petite momie animale.

Le deuxième est identifié comme étant une jambe miniature appartenant peut-être à une figurine ou un objet de type ex-voto. La jambe est façonnée autour d'un noyau de tiges de bois et d'herbe, revêtu d'un tissu en lin cousu à l'arrière. Les zones du genou et de la cheville sont légèrement pliées, de façon à présenter l'aspect naturel d'une jambe. L'ensemble est très taché, à l'exception de quelques centimètre dans la partie supérieure de la cuisse, correspondant peut-être à l'emplacement de l'attache.

Le troisième objet textile lié à l'exercice du culte est formé de 11 paquets de textile imbibés de lait. Ils furent tous trouvés ensemble, groupés sur le sol du hall intérieur. Chaque paquet est constitué d'une pièce de tissu qui fut trempée dans un liquide puis enroulée sur elle-même. Certaines étaient maintenues ainsi par une ficelle. Les tissus ont ensuite séché dans cette position et étaient devenus, à leur découverte, durs et rigides. Les paquets ne contiennent aucun élément en leur centre. Leur intérêt réside donc dans ce liquide. Celui-ci n'est pas coloré, il ne peut donc s'agir de vin. Des analyses ont permis la détection de calcium et de certains acides aminés trouvés habituellement dans les protéines et la graisse. Ces données semblent désigner assez clairement le liquide comme étant du lait. Hors les libations de lait sont une composante bien connue des rites isiaques, en particulier au temple de Philae[676]. Les paquets de tissu de Qasr Ibrim jouaient donc certainement un rôle dans ce rituel, qu'il est malheureusement difficile aujourd'hui de reconstituer. Nous manquons en effet d'informations détaillées quant au déroulement du rite en lui-même. Ici, le textile est employé pour ses qualités d'absorption. Il aurait pu servir à recueillir le lait versé sur les tables d'offrandes ou dans des bols, de façon à préserver le liquide sanctifié lors du culte, ou bien contenir directement le lait destiné à l'offrande. Nettie K. Adams imagine que des fragments imbibés du liquide d'offrande pouvait même être donnés aux pèlerins de passage. Dans tous les cas, ces paquets textiles nous offrent un des rares témoins archéologiques des rites de libations et éclairent de manière très concrète les gestes des prêtres.

[676] J. YELLIN, "Abaton-style Milk Libation at Meroe", *Meroitica* 6, 1982, p. 151-155.

Tous les textiles mis au jour dans le temple d'Isis de Qasr Ibrim répondent donc de catégories et d'usages variés, reflétant les différentes activités qui s'y déroulaient. Beaucoup d'entre eux, par le biais de leur utilisation présumée ou de leur iconographie, se rattachent au culte d'Isis. En cela, ils s'intègrent parfaitement dans l'ensemble de l'équipement du temple, où abondent tables d'offrandes, autels et bassins à libations, ainsi que de multiples motifs généralement associés à cette déesse. Sans pouvoir parler d'un véritable programme décoratif, notion bien anachronique, il semble que l'ornementation des textiles ait été choisie pour sa signification symbolique, adaptée à la liturgie d'Isis. Nous pouvons alors considérer l'hypothèse d'une éventuelle commande ou bien d'une fabrication sur place, dans un atelier relié au temple.

Nous espérons au cours de ce chapitre avoir réussi à exprimer l'étendue des usages textiles en Nubie et au Soudan méroïtiques. Le tissu y revêt, nous l'avons vu, une foule de fonctions matérielles, pour la protection des corps, la dissimulation du défunt, le stockage et le transport des denrées et des biens, ou encore l'aménagement de l'espace privé et de celui du temple. Mais il est aussi au cœur du dialogue conceptuel qui relie la création d'objets au système de pensée qui l'a fait naître. L'étude des textiles et de leurs contextes d'utilisation nous a en effet permis d'aborder les questions de la conception du pouvoir royal, de la définition sociale de l'individu et du groupe, et enfin des croyances funéraires. L'objet textile, en apparence si mondain, nous ouvre en fait un accès très direct aux personnes qui le portaient et l'utilisaient.

Dans un autre registre, la diversité des costumes a révélé l'existence de traditions vestimentaires différentes à l'échelle du territoire de Méroé, qui correspondaient sans doute peu ou prou à la mosaïque des populations qui se rencontraient le long de la vallée du Nil. À l'extrémité nord de cet espace, la Nubie se pose une nouvelle fois comme une région charnière entre l'Égypte romaine et byzantine et des régions sahélo-nilotiques empreintes de cultures africaines. Dans l'ensemble des contextes explorés lors de ce chapitre – le vêtement, la tombe et l'établissement urbain – nous avons également pu noter une évolution des textiles qui coïncide avec les phases tardives de l'histoire méroïtique. Celle-ci correspond point par point aux développements techniques déjà observés sur les étoffes de la même époque. Ces tendances générales nous amène donc à changer notre axe de

recherche : quittons l'individu pour considérer maintenant la production textile au sein de la société méroïtique dans son ensemble.

CHAPITRE 3

ORGANISATION DE LA PRODUCTION ET ASPECTS ÉCONOMIQUES DE L'ARTISANAT TEXTILE

Reprenons à présent le modèle énoncé en introduction de notre étude qui exprimait l'interaction unissant les tissus aux ressources matérielles, à l'action technologique et à la société[1]. Nous avons exploré les différents aspects technologiques des textiles et décrit les matières premières employées. Nous avons également détaillé les différents objets textiles issus de cette création artisanale en les mettant en relation avec les individus qui les utilisent. Il convient désormais de considérer les modalités de rencontre entre les sphères de la production, des ressources et de la société : en un mot, l'économie de la production textile.

Au cœur de cette interaction réside la personne même du fileur ou du tisserand. Qui est-il et où travaille-t-il ? À qui est destinée sa production ? Combien de temps consacre-t-il à son ouvrage ? Est-ce là son occupation principale ou au contraire occasionnelle ? Pour répondre à ces questions, nous retournons vers le corpus des outils de la fabrication textile et examinerons leurs contexte de découverte.

L'exposé des matières premières textiles, lors du premier chapitre, a mis en évidence l'interdépendance du textile à la question des ressources naturelles. Pas de laine sans un cheptel d'animaux domestiques laineux, et pas de coton sans un système agricole adapté. Les quantités de matériaux requis supposent une gestion délibérée et organisée des ressources ainsi que leur développement raisonné. L'apparition soudaine du coton au début de notre ère, sa subséquente domination sur l'ensemble de la production, puis son déclin rapide au début de la période post-méroïtique, suggèrent un choix intentionnel de la part de la société méroïtique qui se révèle, nous le verrons, très significatif dans le monde romain contemporain. Cet aspect de la création textile, loin d'être anodin, aurait eu une influence considérable sur la constitution agricole et économique du royaume de Méroé.

De telles implications posent la question de la valeur du tissu au Soudan ancien et de sa définition comme objet économique, à la frontière d'un empire romain où le commerce textile fleurit des Indes aux provinces du nord de l'Europe, en passant même par l'Éthiopie.

Ce type d'étude, centré sur la problématique de la production, présuppose la connaissance du système de société qui la soutient. Hors, nous connaissons encore mal les modes de subsistance des populations du royaume méroïtique ou l'organisation pratique et administrative des différents secteurs d'activité. Nous avons donc choisi d'introduire ce

[1] M.L. NOSH, *et al.*, "Old Textiles, New Possibilities", *European Journal of Archaeology* 13.2, 2010, p. 151.

chapitre par l'énoncé des modèles théoriques reconstruisant l'économie de Méroé, qui seront testés par la suite à travers l'exposé de la production textile. Même si de façon souvent hypothétique, nous verrons comment les tissus peuvent nous renseigner sur le fonctionnement de la société méroïtique dans son ensemble.

I. L'ARTISANAT TEXTILE DANS LES SOCIÉTÉS ANTIQUES : ENTRE SOURCES ARCHÉOLOGIQUES ET MODÈLES THÉORIQUES

A. Sources documentaires

Aborder les implications économiques de l'artisanat textile n'est pas chose aisée dans l'espace méroïtique. Point en effet de grande fouille urbaine ayant entraîné la découverte de tissus et d'ateliers de manufacture textile par exemple, comme sur le site phrygien de Gordion[2]. Point non plus d'abondantes archives textuelles détaillant tous les stades de la production, par ailleurs attestée par la mise au jour d'outils, comme on peut l'observer dans les palais minoens[3]. Nous ne disposons pas non plus des nombreux textes – officiels et privés – qui permirent à Ewa Wipszycka de reconstituer en détail l'industrie textile de l'Égypte romaine[4]. Les sources sont en fait assez rares et se limitent le plus souvent aux simples outils. Ceux-là mêmes ne constituent pas une documentation très bavarde. La fabrication textile laisse en effet très peu de traces au sol, susceptibles d'apparaître dans les vestiges archéologiques. À la différence d'activités artisanales comme la céramique ou la métallurgie, le tissage, et encore moins le filage, ne nécessitent aucune installation permanente construite en matériaux durables. Les artefacts impliqués sont de petits objets, très communs et parfois difficiles à identifier. Découverts dans des contextes urbains, les outils sont aussi soumis aux cycles incessants des réoccupations et réaménagements, qui, en altérant la plupart des dépôts *in situ*, brouillent notre compréhension des espaces. En conséquence, nous ignorons beaucoup des véritables

[2] B. BURKE, "The Kingdom of Midas and Royal Cloth Production", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 64-70.
[3] P. MILITELLO, "Textile Industry and Minoan Palaces", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 36-45. ; M.L. NOSH, "The administration of textiles at Knossos: observations on the Lc(1) textile targets -ta-ra-si-ja)", *American Journal of Archaeology* 115, 2011, p. 495-505.
[4] E. WIPSZYCKA, *L'industrie textile dans l'Égypte romaine*, 1965.

contextes d'utilisation des outils. Les objets sont souvent découverts isolés, dans des niveaux de remplissage. Dans ces conditions, difficile pour les archéologues de faire parler ces documents.

Pourtant, plusieurs études dédiées à la production des textiles antiques ont montré le potentiel d'une approche archéologique pour partiellement reconstituer l'organisation de cette activité, si importante à la composition sociale et économique d'une population[5]. À l'échelle d'un site, la compilation des données relatives aux contextes de découverte des outils textiles permet d'établir une carte de distribution de ces accessoires. Apparaît alors, en fonction de la concentration des objets par structure ou même par pièce, la localisation des activités textiles[6]. Si les outils sont éparpillés sur l'ensemble du site de manière plus ou moins homogène et découverts en petite quantité, on peut supposer une production de non-spécialistes, domestique et réalisée à l'échelle d'une habitation, comme dans les « Maisons de la Terrace » à Éphèse par exemple, ou encore à Lattara[7]. Au contraire, si un grand nombre d'objets est relevé dans quelques structures ou, *a fortiori*, dans une partie spécifique de l'établissement urbain, alors la fabrication des tissus est probablement confiée à des ouvriers spécialisés, travaillant au sein d'ateliers gérés par une instance du pouvoir central ou local. L'évolution vers une plus grande spécialisation de la manufacture textile est ainsi bien visible sur plusieurs sites italiens du VIIe siècle av. J.-C., illustrant sans doute un changement notable de l'organisation économique et politique de ce territoire[8].

Cette approche sera celle que nous appliquerons au matériel méroïtique. Il s'agira de distinguer les différents types de contextes qui ont livré des outils de filage ou de tissage et d'essayer de les caractériser. Cette étape est éminemment dépendante de l'état de

---

[5] Voir par exemple E. ANDERSSON STRAND, "Textile Production at Birka: Households Needs or Organised Workshops ?", *in* F. PRITCHARD, et J.-P. WILD (éds.), *Northern Archaeological Textiles, NESAT* VII, 2005, p. 44-50. I. TZACHILI, "Weaving at Akrotiri, Thera: Defining Cloth-Making Activities as Social Process in a Late Bronze Age Aegean Town", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 190-196. ; E. TRINKL, "Artifacts Related to Preparation of Wool and Textile Processing Found Inside the Terrace Houses of Ephesus, Turkey", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 81-86.

[6] M.L. NOSH *et al.*, "Old Textiles, New Possibilities", *European Journal of Archaeology* 13.2, 2010, p. 150.161-162. ; M. GLEBA, "Production and Consumption : Textile Economy and Urbanization in Mediterranean Europe 1000-500 BCE (PROCON)", *in NESAT* XII, Budapest, 2015, p. 263.

[7] *Ibid*., p. 84. ; A. GARDEISEN et S. RAUX, « Les données archéologiques liées au textile à Lattara (Hérault, France) », *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 89-106.

[8] M. GLEBA, "Textile Production at Poggio Civitate (Murlo) in the 7th c. B.C.", *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 77-80. ; *Id*., "Textile Production in Proto-historic Italy: from Specialists to Workshops", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 71-76.

conservation des vestiges, de la qualité et de la précision de l'enregistrement archéologique sur le terrain, et bien évidemment du degré de publication du site. Nous tenterons de suivre, sur quelques sites, la localisation des outils pour pouvoir en tirer des conclusions. Notre souhait principal serait de réussir à déterminer l'échelle de la production textile et de pouvoir en comprendre la structuration principale, afin de cerner les modalités de l'intégration des activités textiles dans le système de « l'état » méroïtique.

Pour ce faire, nous ne disposons de pratiquement aucune source épigraphique. Les seuls textes antiques connus documentant les aspects économiques du royaume de Méroé sont la création d'auteurs étrangers, notamment grecs et romains[9]. Philostrate d'Athènes et Pline l'Ancien nous fournissent ainsi quelques rares éléments ayant trait au commerce et aux artisans de l'île de Méroé, mais l'exactitude de ces informations de seconde main est sujette à caution. Intéressant mais compliqué à mettre en relation avec nos textiles, le récit du *Périple de la Mer Érythrée*, retrace les étapes du commerce romain le long de la mer Rouge, illustrant une dimension importante du commerce de denrées exotiques et de matières premières[10]. Enfin, une inscription du roi axoumite Ezana, relatant sa campagne militaire victorieuse dans l'île de Méroé, mentionne l'existence de réserves de coton et nous renseigne sur la production de cette fibre. Aucun texte méroïtique, à notre connaissance, ne vient documenter les tissus ou leur production. La majorité des inscriptions est en effet formée de textes royaux officiels et de stèles ou tables d'offrandes funéraires, auxquels il faut ajouter de rares décrets oraculaires amulétiques et quelques ostraca[11]. Naturellement, ces sources ne concernent pas d'aspects plus prosaïques de la vie quotidienne du royaume. Nous ne connaissons ainsi aucune traduction de relevé de comptes ou d'inventaires, comme les archives de certaines villes égyptiennes contemporaines peuvent parfois en contenir[12].

En conséquence, ce chapitre reposera principalement sur des données archéologiques, que nous ferons dialoguer avec nos connaissances du royaume de Méroé,

---

[9] L. TÖRÖK, "Economy in the empire of Kush: A review of the written evidence", *ZÄS* 111, 1984, p. 45-69.
[10] L. CASSON, *The Periplus Maris Erythraei. Text with Introduction, Translation, and Commentary,* 1989. ; R. MAUNY, "Le périple de la mer Érythrée et le problème du commerce romain en Afrique au Sud du Limes", *Journal des Africanistes* 38/1, 1968, p. 19-34.
[11] C. RILLY, « L'écriture et la langue de Méroé », *in Méroé, un empire sur le Nil,* 2010, p. 147.
[12] Par exemple celles de Kellis, dans l'oasis de Dakhla : R.S. BAGNALL, K.A. WORP et C.A. HOPE, « Family Papers from Second-Century A.D. Kellis », *Chronique d'Égypte* 86, 2011, p. 233-240. ; C. GRADEL, F. LETELLIER-WILLEMIN, et G. TALLET, « "Une laine bien plus belle et douce que celle des moutons" à El-Deir (oasis de Kharga, Égypte) : le coton au cœur de l'économie oasienne à l'époque romaine », *in* S. GUÉDON (sous la dir.), *Entre Afrique et Égypte,* 2012, p. 129.

en matière historique, économique et sociale. Il s'agira également de replacer ces découvertes dans un contexte géographique plus large, celui du monde romain de l'antiquité tardive, où s'opère au même moment une véritable « mondialisation » du « marché » textile[13].

B. Théories pour la construction d'un modèle économique méroïtique

1. Le modèle pharaonique

Nous ne pouvons aborder l'étude de la production textile, comme de toute autre sphère artisanale, sans présenter le système économique dans lequel elle s'insère. Héritée de la tradition égyptologique, notre compréhension de l'état et de l'économie méroïtiques fut longtemps influencée par le modèle de l'Égypte pharaonique. Celui-ci est basé sur une production agricole intensive, rendue possible par l'environnement climatique et géographique de la vallée du Nil en aval des cataractes. Le surplus dégagé soutient une économie de centralisation et de redistribution des denrées, gérée par une administration diversifiée et nombreuse, qui agit à travers le pays pour l'autorité du pouvoir central. De fait, ce système économique prend racine dans deux concepts fondamentaux : une territorialité définie et nettement circonscrite et l'accumulation des denrées et des biens comme bases de richesses et de pouvoir[14]. Il suppose également une très grande interpénétration des institutions de l'état dans les différents domaines de la vie quotidienne et chez l'ensemble des populations concernées[15].

C'est ainsi que, malgré des différences écologiques considérables, l'on appliqua souvent au royaume de Méroé le concept du domaine terrien, entité tout à la fois foncière, productive et administrative. William Adams suggère la dotation de terres, et donc de leur

[13] Termes employés par Jean-Michel Carrié, dans « Vitalité de l'industrie textile à la fin de l'Antiquité : considérations économiques et technologiques », *in Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive*, 2004, p. 17, 18, 23.

[14] D.Q. FULLER, "Pharaonic or Sudanic ? Models for Meroitic Society and Change", *in* D. O'CONNOR et A. REID (éds.), *Ancient Egypt and Africa*, 2003, p. 169-184. ; B.J. KEMP, *Ancient Egypt, Anatomy of a civilization*, 1992.

[15] Selon le modèle du "pouvoir intensif", nécessitant un engagement très important des structures étatiques. D.N. EDWARDS, *The Archaeology of the Meroitic State*, 1996, p. 13.

revenus, aux temples et à la famille royale[16]. Cependant, l'auteur remarque dans le même article les limitations de productivité imposées par des ressources environnementales bien plus maigres qu'en Égypte, et entérine finalement que ces hypothétiques domaines ne pouvaient supporter que la population restreinte des temples et palais auxquels ils appartenaient. La documentation nubienne datant du Nouvel Empire et de la période napatéenne incita László Török à proposer un découpage territorial en régions administratives disposant chacune de son élite provinciale, à la façon des nomes égyptiens[17]. Les inscriptions et les titulatures des dignitaires nubiens, dont le nombre augmente durant le Méroïtique tardif, lui suggèrent l'interconnexion de l'administration religieuse, économique et civile confiées à un nombre restreint de notables en liaison proche avec le pouvoir central de Méroé. L'objectif serait la gestion, la centralisation et la redistribution des biens pour le compte de la monarchie[18]. L'auteur accepte ici les prémisses d'un état méroïtique très centralisé, clairement divisé d'un point de vue territorial et usant de l'accumulation des richesses pour assoir son pouvoir.

Cette vision, assez globalisante, tend à extrapoler les données nubiennes à l'ensemble du territoire méroïtique et celles de l'élite administrative à l'ensemble des populations. Elle met également de côté la diversité environnementale constatée à travers le monde de Méroé et suppose l'existence de surplus agricoles souvent bien difficiles à imaginer avant l'introduction de la *saqia*[19]. Pourtant László Török, comme William Adams, Bruce Trigger et bien d'autres chercheurs, ont, dans le même temps, mis en exergue les différentes sphères environnementales couvertes par le royaume méroïtique, les systèmes de production agricoles possibles dans chacune et la possibilité d'un pastoralisme très développé[20]. Les contradictions engendrées par l'application du modèle

---

[16] W.Y. ADAMS, "Ecology and Economy in the Empire of Kush", *ZÄS* 108, 1981, p. 8 : "It seems probable that some of the larger temples were possessed of landed estates", "the king too undoubtedly had his landed estates".

[17] L. TÖRÖK, *Economic Offices and Officials in Meroitic Nubia*, 1979, p. 65. Voir également R.G. MORKOT, «The Economy of Nubia in the New Kingdom", *CRIPEL* 17, 1998, p. 175-189.

[18] L. TÖRÖK, *The Kingdom of Kush*, 1997, p. 488-497. p. 488 : "the government of the kingdom was based on territorial units with a similar structure and under the firm control of the central power" ; p. 494 : "in Lower Nubia existed estates owned by, or assigned to deliver taxes to the ruler and/or the temples, the Candace and the *peseto*".

[19] Datés d'après les dernières estimations à la fin de la période méroïtique et au Post-méroïtique (maximum fin IIIe/début IVe siècles de notre ère), D.N. EDWARDS, *The Archaeology of the Meroitic State*, 1996, p. 80.

[20] L. TÖRÖK, *The Kingdom of Kush*, 1997, p. 27-34. ; W.Y. ADAMS, "Ecology and Economy in the Empire of Kush", *ZÄS* 108, 1981, p. 1-3. ; B.G. TRIGGER, *History and Settlement in Lower Nubia*, 1965, p. 19-34. ; Id., "Land and Trade as Patterns in Sudanese History", *in* M.A. LIVERONI, A., PALMIERI et R. PERONI (éds.), *Studi di Paletnologia in Onore di Salvatore M. Puglisi*, 1985, p. 465. ; KHIDIR ABDELKARIM AHMED, "Economy and Environment in the Empire of Kush", *Meroitica* 15, 1999, p. 291-311. Pour une présentation générale, voir D. WELSBY, *The Kingdon of Kush*, 1996, p. 153-158.

économique égyptien, notamment pour déterminer le rôle et le fonctionnement de la Nubie, ont incité à replacer le royaume de Méroé dans son propre environnement, celui de la ceinture sahélo-soudanique.

2. Le modèle « soudanique »

Promu par David Edwards[21] puis par Dorian Fuller[22], le modèle « soudanique » semble s'accorder davantage à la société méroïtique et à ses vestiges. Dérivé des travaux sur l'état « segmentaire » et sur la construction historique des états africains du Sahel[23], le modèle « soudanique » considère d'autres modes d'expression du pouvoir et d'autres stratégies d'organisation du territoire. Il se base sur une conception de l'espace « extensive », et non territoriale, pour laquelle le pouvoir ne découle pas de la possession de terres et de revenus mais de la capacité à exploiter au mieux des régions très vastes. Les contraintes écologiques du royaume de Méroé, qui interdisent en grande partie la production de surplus alimentaires, imposent la mise en place d'une économie agricole mixte, accommodant différents modes de culture le long des rivières et des ouadis, et laissant une place importante à l'élevage. Ce type d'agriculture extensive, largement limité à la subsistance des populations, n'encourage pas un système de centralisation et de redistribution des denrées comme moyen de contrôle social. L'enjeu réside davantage dans la formation d'un réseau de populations capable d'exploiter ces différents espaces, de manière plus ou moins contrôlée par un pouvoir central. Le moyen de médiation entre ces différentes entités consisterait plutôt en l'accès à des biens de prestige et en leur redistribution vers les élites provinciales, auquel répondrait dans l'autre sens le versement de tributs. En conséquence, la gestion des échanges ou du commerce à longue distance par les institutions du pouvoir royal serait primordiale à son maintien[24].

Le modèle « soudanique » offre un cadre de réflexion intéressant à la monarchie méroïtique, que l'on pense ambulatoire et contrôlant les importations d'objets de luxe

[21] D.N. EDWARDS, *The Archaeology of the Meroitic State,* 1996. ; *Id*., "Meroe and the Sudanic Kingdom", *Journal of African History* 39.2, 1998, p. 175-193. ; *Id*., "Meroe in the Savannah – Meroe as a Sudanic Kingdom ?", *Meroitica* 15, 1999, p. 312-322.

[22] D.Q. FULLER, "Pharaonic or Sudanic ? Models for Meroitic Society and Change", *in* D. O'CONNOR et A. REID (éds.), *Ancient Egypt and Africa,* 2003, p. 169-184.

[23] Voir les références développées par D.N. Edwards, notamment J. GOODY, "Economy and Feudalism in Africa", *Economic Historic Review* 22, 1969, p. 393-405. et A. SOUTHALL, "The Segmentary State in Africa and Asia", *Comparative Studies in Society and History* 30, 1988, p. 52-82.

[24] Pour une étude détaillée du modèle soudanique et de ses implications pour la médiation du pouvoir, voir D.N. EDWARDS, *The Archaeology of the Meroitic State,* 1996, p. 8-47.

venus d'Égypte[25]. Il incorpore aussi Méroé dans son environnement de vastes savanes et revalorise le rôle de régions comme le Boutana par exemple. Que cela implique-t-il pour le monde de Méroé ?

Selon David Edwards, il est fort probable que le contrôle direct et significatif des moyens de subsistance se soit seulement limité aux zones à même de produire un léger surplus, c'est à dire dans le bassin de Shendi et le Boutana occidental, ainsi qu'aux alentours du Djebel Barkal[26]. Ces régions coïncident d'ailleurs avec la présence des palais et des magasins adéquates[27], insérés dans un tissu urbain accueillant les prêtres et les administrateurs nécessaires à ce travail. Le reste de la production agricole, et dans une certaine mesure des habitants, ne subirait qu'une domination « symbolique » véhiculée par l'architecture, l'art et l'idéologie monarchique[28]. Dans ce nouveau paradigme, l'occupation méroïtique de la Basse Nubie et son administration développée se montre sous un jour différent : le potentiel économique – en terme d'agriculture – serait minimal, mais sa signification politique serait par contre essentielle. La région représente en effet la voie d'accès principale entre le Soudan central, cœur du royaume, et l'Égypte, d'où sont acheminés les produits prestigieux sur lesquels repose le pouvoir royal de Méroé[29].

Entre agriculture et échanges, où se situe la place économique de la production manufacturée ? Dans l'état de nos connaissances, cette question n'a pas encore trouvé de réponse. Les études matérielles ne font que débuter en archéologie soudanaise et beaucoup reste encore à comprendre. La large distribution des céramiques est bien attestée, depuis la Gezira jusqu'à la Basse Nubie, mais la centralisation de cet artisanat est encore à l'observation. Des études récentes tendent cependant à indiquer le travail de potiers spécialisés, sous l'influence des institutions sacerdotales[30]. On a également supposé le rôle important de la métallurgie, notamment pour le fonctionnement de l'armée, mais les preuves tangibles de son contrôle étatique sont encore rares[31]. Les travaux consacrés à l'artisanat offrent des perspectives intéressantes pour parvenir à préciser notre vision du

---

[25] *Ibid*., p. 37.
[26] *Ibid*., p. 27.
[27] Voir par exemple les magasins de Méroé-ville, F.W. HINKLE et U. SIEVERTSEN, *Die Royal City von Meroe und die repräsentive Profanarchitektur in Kusch*, 2002, p. 74-76
[28] *Ibid*., p. 10, 12. ; D.Q. FULLER, "Pharaonic or Sudanic ? Models for Meroitic Society and Change", *in* D. O'CONNOR et A. REID (éds.), *Ancient Egypt and Africa*, 2003, p. 174.
[29] D.N. EDWARDS, *The Archaeology of the Meroitic State*, 1996, p. 81.
[30] R. DAVID, *La céramique funéraire de l'époque méroïtique. Recherche à partir de deux sites de Moyenne Nubie (Saï et Sedeinga)*, thèse de doctorat non-publiée, Université Paul Valéry-Montpellier 3, 2012, p. 264. ; D.N. EDWARDS, *A Meroitic Pottery Workshop at Mussawarat es-Sufra*, 1999.
[31] P. LENOBLE, « L'arsenal de Meroe et le monopole du fer dans l'empire méroïtique », *in Mediterranean Archaeology* 14, 2001, p. 209-217.

fonctionnement de l'état méroïtique. Les données précises apportées par l'archéologie participent à donner chair à notre conception théorique. Parmi les différentes sphères de la culture matérielle, celles liées à la fabrication d'objets luxueux, susceptibles de participer à une économie du don à destination des élites du royaume, sont particulièrement propices à ce questionnement. Citons ainsi le travail du métal, de la faïence ou, notre sujet ici, du textile[32].

C. Importance de l'artisanat textile dans la constitution économique

Dans notre introduction, nous avions suivi les mots de Lise Bender-Jørgensen lorsqu'elle décrivait l'ubiquité des textiles dans les sociétés anciennes[33]. Nous avions notamment souligné leur importance dans la constitution économique des populations, intégrés qu'ils le sont dans de nombreux secteurs différents d'activité. Avant même de considérer toutes les étapes menant à la fabrication du tissu, son usage même, sous forme de vêtements ou de pièces d'ameublement, répond d'une dynamique économique. En participant activement à l'assertion du statut social ou du pouvoir, les étoffes de qualité peuvent être considérées comme un bien de prestige, et donc rentrer dans un système de production et de consommation des « produits de luxe ». C'est toutefois en remontant à la genèse d'un textile que l'on peut mieux appréhender le rôle économique de l'artisanat textile.

Il convient en premier lieu de se pencher sur la question des matières premières, car chaque tissu consomme une quantité très importante de fibres[34]. L'impact de la fabrication textile sur les ressources – pastorales ou agricoles – est décisif, surtout dans le cadre d'une culture non vivrière comme le coton. Ainsi, certaines modalités d'exploitation des ressources environnementales et du paysage évoluent en même temps que les besoins du

[32] D.N. EDWARDS, *op. cit.*, p. 27-28.
[33] L. BENDER JØRGENSEN, "The World According to Textiles", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 7-12.
[34] On considère par exemple qu'il faut 3 ou 4 toisons ovines pour filer le fil nécessaire à la fabrication d'une tunique romaine de taille moyenne, telle qu'on en portait partout pendant l'Antiquité tardive. Jean-Michel Carrié parle d'une véritable pression exercée par l'artisanat textile sur le monde agricole. J.-M. CARRIÉ, « Vitalité de l'industrie textile à la fin de l'Antiquité : considérations économiques et technologiques », *in Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive*, 2004, p. 39.

textile[35]. En corollaire à la production des fibres, on s'interroge sur l'échelle et sur le fonctionnement de l'exploitation agricole, ainsi que sur l'éventuel contrôle du processus et de ses récoltes par les institutions du pouvoir. Dans le domaine de l'élevage comme de l'agriculture, mais surtout pour cette dernière, produire des fibres textiles impose d'importants impératifs temporels et nécessite une main d'œuvre conséquente. Songeons par exemple à la culture des plantes fibreuses, qui obéissent à un calendrier saisonnier spécifique, s'entretiennent régulièrement et doivent être récoltées dans un laps de temps court. Aux côtés des fibres, il faut aussi se procurer les matières premières tinctoriales, qui obéissent encore à d'autres systèmes de production. Une fois produites, ces ressources peuvent également rentrer dans un réseau d'échange, conférant alors aux fibres textiles une valeur commerciale.

Dans un deuxième temps, la fabrication du tissu en lui-même relève de plusieurs secteurs différents de la vie économique, et ce même si celle-ci se limite à la production domestique. Avant toute chose, les outils doivent être construits, en terre crue ou cuite, en métal, en bois tourné ou simplement taillé. Vient ensuite la préparation des fibres et leur filage, puis l'installation du métier à tisser et le tissage. Une fois créé, le tissu continue son cycle de vie, il peut être teinté, façonné, cousu, brodé…puis finalement recyclé. Toutes ces activités requièrent un temps considérable et monopolisent un nombre élevé de personnes, que cela soit au niveau de la maisonnée ou de la population en général[36].

Les différents secteurs touchés par la production textile, énumérés ci-dessus, peuvent être tous incorporés à la vie domestique ou bien fragmentés en diverses industries ou métiers spécialisés. On pense bien sûr aux paysans et aux tisserands, mais aussi par exemple, aux teinturiers et blanchisseurs de l'antiquité romaine[37]. Se pose alors la question de la spécialisation des activités artisanales au sein de l'habitat ou à l'échelle de la ville ou

---

[35] M.L. NOSH *et al.*, "Old Textiles, New Possibilities", *European Journal of Archaeology* 13.2, 2010, p. 150.

[36] Dans le monde romain de l'Antiquité tardive, Jean-Michel Carrié établit une proportion hypothétique de 3% à 6% de la population active, engagée dans le seul secteur vestimentaire. D'autres hypothèses moins modestes considèrent le minimum théorique de 14%. J.-M. CARRIÉ, *op. cit*., p. 38.

[37] *Ibid*., p. 35-37. Dans l'espace méditerranéen, ce phénomène est souvent interprété selon la dialectique de l'urbanisation et des relations économiques établies entre la ville et la campagne (à ce sujet, voir D. ERDKAMP, "Beyond the limits of the "consumer city": a model of the urban and rural economy in the Roman world, *Historia, Zeitschrift für Alte Geschichte* 50.3, 2001, p. 332-356. ; P. GARNSEY et C.R. WHITTAKER, "Trade, Industry, and the Urban Economy", *in* A. CAMERON et P. GARNSEY (éds.), *The Cambridge Ancient History, vol.13, The Late Empire A.D. 337-425*, 1998, p. 312-337. ; J.P. WILD, "Textile Manufacture: a rural craft ?", *in* M. POLFER (éd.), *Artisanat et productions artisanales en milieu rural dans les provinces du Nord-Ouest de l'Empire Romain*, 1999, p. 29-37.).

du territoire. Doit-on supposer qu'une partie des habitants du foyer prenait la charge exclusive du filage et du tissage, que l'on associe souvent à une tâche féminine ? Ou bien cela concerne-t-il – en totalité ou en partie – une classe d'artisans ou d'ouvriers spécialisés ? La production est-elle organisée à l'échelle réduite de l'unité résidentielle ou bien concentrée dans un ou plusieurs quartiers de la ville ? Le thème de la spécialisation artisanale, des espaces et des ouvriers, est régulièrement exploré par l'archéologie et aujourd'hui formulé en un modèle théorique qui fournit des outils de réflexion intéressants à l'étude de notre matériel. Tout en considérant la nature du pouvoir politique en place dans chaque société, cette méthode distingue plusieurs niveaux de production, variant en échelles, intensité et degré d'implication du pouvoir : la fabrication domestique, l'industrie domestique, les ateliers particuliers ou bien organisés en groupe, la manufacture et enfin l'usine[38]. Elle aboutit à l'établissement d'une typologie multidimensionnelle des différents modes de spécialisation de la production artisanale, en fonction de 4 critères :

- le contexte : indépendant ou rattaché,
- la concentration des activités : dispersées ou regroupées,
- la composition ouvrière : membres de la famille/proche communauté ou ouvriers,
- l'intensité des travaux : plein-temps ou mi-temps[39].

Tous ces aspects permettent de définir la production textile et ainsi d'évaluer son rôle économique dans les sociétés anciennes[40].

[38] C.L. COSTIN, "Craft specialization: issues in defining, documenting and explaining the organization of production", *in* M. SCHIFFER (éd.), *Archaeological Method and Theory* 3, 1991, p. 7, reprenant la typologie établie par D.P.S. PEACOCK, *Pottery in the Roman World*, 1982.
[39] C.L. COSTIN, *op. cit*., p. 10.
[40] M. GLEBA, "Production and Consumption : Textile Economy and Urbanization in Mediterranean Europe 1000-500 BCE (PROCON)", *in NESAT* XII, Budapest, 2015, p. 264.

II. FONCTIONNEMENT DE L'ARTISANAT TEXTILE : CENTRES DE PRODUCTION ET FABRICATION LOCALE

Les différentes implications économiques des activités textiles, ici présentées de manière générale, suggèrent le rôle important que cet artisanat devait, selon toute probabilité, également revêtir dans la société méroïtique. Est-il possible de préciser ce rôle et comment s'intègre-t-il dans les schémas historiques élaborés par les chercheurs ? C'est ce que nous essayerons d'éclaircir dans ce chapitre, en considérant toutes les traces archéologiques de la production textile au sein de leur contexte, local et régional, qu'il s'agira de définir au mieux.

Pour ce faire, il apparaît nécessaire de caractériser l'échelle de la production textile qui, nous l'avons vu, peut être organisée de manière domestique ou industrielle. Entre ces deux extrêmes, existent plusieurs systèmes intermédiaires en fonction de l'identité des tisserands, du temps qu'ils consacrent à cet ouvrage spécifique et de leur degré de spécialisation.

Nos connaissances en la matière sont très influencées par le modèle égyptien de l'époque romaine et par le monde romain en général. Ewa Wipszycka, dans son enquête *L'industrie textile dans l'Égypte romaine* (1965), reconnait l'existence répandue du tissage domestique. Selon l'auteure, « la majorité des femmes savaient tisser à la maison, sur un métier à tisser à elles, une pièce de vêtement en lin ou en laine »[41]. Cependant, la production textile de l'époque était sans aucun doute dominée par l'activité de tisserands spécialisés, dont la plupart travaillaient dans de petites structures privées à la demande de leurs clients[42]. De plus grosses installations employaient également un nombre plus conséquent d'ouvriers[43]. C'est probablement dans ce cadre qu'il faudrait replacer les techniques perfectionnées de tissage, réalisées sur des métiers à deux traverses, ou encore la teinture. Dans les deux cas, tisserands indépendants et ateliers, l'activité textile était aux mains de professionnels, formés pendant plusieurs années d'apprentissage[44]. Des plus modestes ou plus luxueuses, toutes sortes de toiles sortaient de ces métiers et nourrissaient

---

[41] E. WIPSZYCKA, *L'industrie textile dans l'Égypte romaine*, 1965, p. 57.
[42] *Ibid*., p. 47, 74-75. ; J.-M. CARRIÉ, « Vitalité de l'industrie textile à la fin de l'Antiquité : considérations économiques et technologiques », *in Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive,* 2004, p. 25.
[43] Voir par exemple l'atelier textile de Memphis, daté du IIIe siècle av. J.-C. et dont l'activité est détaillée dans les archives de Zenon, A. LOFTUS, "A Textile Factory in the Third Century BC Memphis : Labor, Capital and Private Enterprise in the Zenon Archive", *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 173-186. Voir également E. WIPSZYCKA, *op. cit*., p. 81-90.
[44] E. WIPSZYCKA, *op. cit*., p. 57-63. ; J.-M. CARRIÉ, *op. cit*., p. 25.

un florissant commerce. Celui-ci était organisé et les échanges monétaires obéissaient à un marché du textile, plus ou moins étendu à l'ensemble de l'empire romain[45]. Un document exceptionnel, le papyrus d'Oxyrhynchos *Pap. Oxy. Hels.* 40, daté du milieu du IIIe siècle de notre ère, énumère des quantités phénoménales de vêtements destinés à l'expédition : entre 80 000 et 100 000 chitons seraient produit par an. Dans une ville régionale où la population est estimée entre 25 et 40 000 habitants, cela représente un volume de production très important, proche de celle atteinte dans les grandes villes drapières de l'Europe des XIVe et XVe siècles[46]. Les données égyptiennes indiquent donc clairement l'existence d'une véritable industrie, ayant dépassé le stade de l'artisanat[47].

Une telle échelle n'est bien sûr pas à considérer pour le territoire méroïtique. Le système économique, nous l'avons vu, y est bien différent et fonctionne vraisemblablement selon le modèle « soudanique », hérité de ses caractéristiques environnementales et démographiques. Précisons de surcroît, dès maintenant, l'absence totale de structure identifiée comme un large atelier textile. En conséquence, il convient de se détacher de l'image véhiculée par la documentation égyptienne et romaine, pour observer les outils méroïtiques et post-méroïtiques à la lumière de leur propre contexte archéologique et historique. Un autre aspect à relativiser est celui du caractère avant tout urbain des activités textiles dans le monde méditerranéen. En Égypte, mais aussi en Gaulle, le tissage est un fait généralement urbain, le cadre de la ville ou du large établissement étant le seul capable de soutenir un important groupe d'ouvriers spécialisés[48]. Or, la « ville » est un concept que les chercheurs peinent encore à définir pour le royaume de Méroé, tout comme sa relation avec un éventuel « espace rural ». La multiplication des fouilles d'établissements urbains, ainsi que les études macro-régionales entreprises par Patrice Lenoble et David Edwards,

---

[45] Ce marché concernait surtout les textiles luxueux, spécialités de telle ou telle ville de l'empire. Les prix de chaque type de tissu furent fixés au début du IVe siècle ap. J.-C. par l'*Édit sur les prix* de Dioclétien. A.H.M. JONES, "The Cloth Industry under the Roman Empire", *Economic History Review* 13.2, 1960, p. 183-192. ; J.-M. CARRIÉ, *op. cit.*, p. 28-29.

[46] P. VAN MINNEN, "The volume of the Oxyrhinchite textile trade", *Münstersche Beiträge zur Antiken Handelgeschichte* V.2, 1986, p. 88-95. ; J.-M. CARRIÉ, *op. cit.*, p. 28-29.

[47] Nous acceptons ici les définitions du dictionnaire *Trésor de la langue française* (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, base de données en ligne consultée le 18.08.2015) qui fait de l'industrie « l'ensemble des activités économiques caractérisées par la mécanisation et l'automatisation des moyens de travail, la centralisation des moyens de production et la concentration de la propriété des moyens de production, ayant pour objet l'exploitation des sources d'énergie et des richesses […] ». Elle s'oppose ainsi au travail de l'artisan, « personne exerçant, pour son propre compte, un art mécanique ou un métier manuel qui exige une certaine qualification professionnelle. ».

[48] J.-M. CARRIÉ, *op. cit.*, p. 14. ; A. FERDIÈRE, "Économie rurale et production textile en Gaule romaine (Belgique, Lyonnaise, Aquitaine)", *in* J.-L. FICHE et D. STORDEUR (éds.), *Tissage, Corderie, Vannerie*, 1989, p. 181-191.

ont toutefois permis une meilleure compréhension de l'organisation du territoire[49]. Les premiers résultats de ces travaux, toujours en cours, nous engagent à laisser de côté le modèle égyptien du grand domaine agricole et de ses ateliers, tout comme celui des campagnes rurales produisant les matières premières (en ce qui nous concerne, la fibre et le filé) exploitées dans les ateliers de tissage des grandes villes romaines.

En 1981, lorsque William Y. Adams brosse son tableau de l'économie méroïtique, il place les textiles dans deux sphères différentes de production : la première consiste en des réalisations d'ordre domestique, fabriquées par les membres féminins de la maison pour l'usage de la famille ; et la deuxième considère les tissus « luxueux », manufacturés en Nubie dans de rares centres de production spécialisés[50]. L'intuition de William Adams, basée sur les seules données préliminaires issues de quelques fouilles nubiennes, mérite d'être vérifiée par la confrontation précise de toutes les données archéologiques, anciennes mais aussi nouvelles, de Nubie comme du reste du royaume de Méroé.

A. Localisation des activités textiles et production domestique

1. Localisation des découvertes d'outils : une carte de la production textile

Malgré des conditions de conservation inégales à l'échelle du territoire méroïtique, les sites archéologiques fournissent un important matériel attestant les diverses activités de la fabrication textile. Cela représente plusieurs centaines de petits objets, principalement des fusaïoles et des pesons de métier à tisser, répartis sur de nombreux sites [carte 3][51]. De fait, une très large proportion des établissements urbains fouillés livrent des outils. Il s'agit le plus fréquemment de fusaïoles, qui résistent mieux aux conditions d'enfouissement que les pesons en argile crue. Ceux-là s'effritent en effet facilement et se désintègrent au contact des eaux pluviales. Nous connaissons également quelques fusaïoles provenant de contextes funéraires, notamment en Basse Nubie et dans des inhumations post-méroïtiques

[49] P. LENOBLE, « Développement rural comparé des régions de Shendi et de Khartoum pendant l'époque méroïtique », *Meroitica* 10, 1989, p. 835-841. ; D.N. EDWARDS, , "Meroitic Settlement Archaeology", *in Recent Research in Kushite History*, 1999, p. 65-110. ; M. BAUD, « Méroé, un monde urbain », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 211-217.
[50] W.Y. ADAMS, "Ecology and Economy in the Empire of Kush", *ZÄS* 108, 1981, p. 6.
[51] Notre base de données « outils » regroupe 974 références, d'objets isolés ou par lots.

du Soudan central, à Gabati et el-Kadada[52]. Ces objets ne nous renseignent pas directement sur l'organisation de la production textile, mais ils sont néanmoins révélateur de l'identité – physique et mentale – de leurs propriétaires.

La carte établie à partir de notre base de données « outils » met clairement en évidence 3 grandes zones :

- le sud du territoire, comprenant la Gezira et plusieurs sites le long du Nil bleu,
- l'île de Méroé, particulièrement au niveau du bassin de Shendi,
- et la Basse Nubie, elle-même divisée en 2 régions : les abords de la seconde cataracte et le territoire allant de Faras à Karanog.

Il faut noter la rareté des découvertes au niveau des bassins de Kerma et de Letti, ainsi que leur absence totale dans la région de Napata. Cette situation documentaire surprenante n'est sans doute pas représentative d'établissements urbains pourtant prospères, à Kerma par exemple ou au Djebel Barkal[53].

Dans la Gezira, le nombre de fusaïoles mises au jour lors des fouilles, ou même lors de simples prospections de surface, est tout à fait impressionnant. Par ses proportions, inégalées sur le reste du territoire méroïtique malgré une couverture archéologique bien plus étendue, ce corpus d'outils pose d'importantes questions quant au rôle de cette région pour la production de fibres textiles. Nous reviendrons sur de point capital dans la partie suivante.

Dans l'île de Méroé, les accessoires de la fabrication textile proviennent de Méroé[54], Hamadab[55], el-Hassa[56], Mouweis[57], Ouad ben Naga[58] et Moussawarat es-

---

[52] Outils n°517-519 (el-Kadada), Outil n°521 (Gabati).

[53] Nous réserverons notre jugement sur cette question, qui ne pourra être éclairée de manière satisfaisante que par la publication d'inventaires complets des découvertes, pour des sites en cours de fouilles dont nous ne connaissons encore que des rapports préliminaires (les palais du Djebel Barkal par exemple, S. DONADONI, "Le palais de Natakamani au Gebel Barkal », *in La Nubie, l'archéologie au Soudan*, 1994, p. 54-59. ; M.N. SORDI, "Gebel Barkal: New Excavation in B2200", *in Between the Cataracts, Part 2.2*, 2010, p. 181-186.).

[54] Outils n°569-737 (fusaïoles) et outils n°896-918 (pesons). P.L. SHINNIE et R. BRADLEY, *The Capital of Kush I*, 1980. ; P.L. SHINNIE et J.R. ANDERSON, *The Capital of Kush II*, 2004. ; L. TÖRÖK, *Meroe City, an Ancient African Capital*,1997.

[55] Outil n°884. P. WOLF et U. NOWOTNICK, "Hamadab – A Meroitic Urban Settlement, Excavations 2001-2003", *ANM* 10, 2006, p. 257-272.

[56] Outils n°463-516. V. RONDOT, « El-Hassa : un temple à Amon dans l'île de Méroé au 1er siècle de notre ère », *CRAIBL* 2012 (I), p. 167-182.

[57] Outils n°822-855 (fusaïoles) et outils n°919-931 (pesons). M. BAUD, "The Meroitic royal city of Muweis: first steps into an urban settlement of riverine Upper Nubia", *SudNub* 12, 2008, p. 52-63. ; *Id.*, « Les fouilles du Louvre à Mouweis », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 218-226.

Soufra[59]. Sans exception, se sont tous des sites urbains qui regroupent temples et bâtiments civils officiels (palais), souvent assortis de zones résidentielles et/ou industrielles. Souvent de dimensions modestes (comprises entre 15 et 20 hectares environ), les villes établies en bordure du Nil ne sont pas de vastes agglomérations. Il est probable qu'elles n'accueillaient pas non plus de très larges populations, même s'il est possible que des habitats légers (de type hutte) aient complété le dispositif urbain sans avoir laissé de trace au sol[60]. Néanmoins, leur statut de « ville » est affirmé par le nombre de ses habitants engagés dans des activités non-agricoles (prêtres, artisans, administrateurs) et par l'impact de l'établissement sur son territoire environnant[61]. Les témoignages de l'activité textile dans l'île de Méroé sont donc intégrés dans un réseau urbain en étroite relation avec le pouvoir monarchique et l'élite administrative du royaume. Aucune source ne vient par contre documenter la fabrication des tissus dans des contextes plus ruraux, comme dans les villages qui accueillaient probablement la majorité de la population agricole et les campements des pasteurs semi-nomades[62]. Nous savons pourtant que ces derniers pratiquaient le tissage, notamment des fibres végétales sauvages[63].

En descendant le Nil, nous découvrons un aspect plus rural de la production textile. Le lot de pesons provenant d'Umm Muri atteste en effet de l'installation d'un métier à tisser dans un petit établissement agricole localisé sur une île de la 4e cataracte. L'unique bâtiment associé à ce métier est une petite structure ne comptant que 3 pièces[64].

Il faut poursuivre davantage vers le nord pour retrouver des vestiges étendus, dont les découvertes se concentrent aux alentours de la 2e cataracte. Les outils textiles sont particulièrement bien connus sur les petites îles de Meili[65], Kasanarti[66], Gaminarti[67] et

---

[58] Outils n°972-975. J. VERCOUTTER, "Un palais des Candaces contemporain d'Auguste", *Syria* 39, 1962, p. 263-299.
[59] Outils n°932-937.
[60] D.A. WELSBY, *The Kingdom of Kush*,1996, p. 124.
[61] M. BAUD, « Méroé, un monde urbain », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 213-214.
[62] La nature et la distribution des sites « ruraux » demeurent en grande partie inconnus. D.N. EDWARDS, *The Nubian Past*, 2004, p. 149.
[63] Des restes de tissus furent découverts dans certaines inhumations de Geili, cimetière dont on suppose l'appartenance à une population rurale semi-nomade. I. CANEVA, "Late Neolithic to Recent Graves at Geili", *in* I. CANEVA *et al.*, *El Geili*, 1988, p. 151-225.
[64] J. PAYNE, "Excavations of the Late Kushite and Medieval Settlement on Umm Muri", *SudNub* 9, 2005, p. 9-13.
[65] Outils n°891-893
[66] Outils n°565-566.
[67] Outils n°522, 818.

Tila[68]. Sur la rive gauche, les sites voisins de Gezira Dabarosa[69] et Argin[70] en ont également livré plusieurs. Cette région, particulièrement celle parsemée par les îles, offre un environnement des plus aride marqué par les rochers et les rapides du Batn el-Hagar. Les ressources agricoles furent donc, de tous temps, limitées et ne permettaient pas de soutenir une importante population. Ces établissements ne comptent d'ailleurs qu'un nombre très restreint de structures construites en briques ou bien en pierres et mortier (2 à Gaminarti et Meili, 9 à Tila)[71]. À Tila, David Edwards estime la population moyenne à un groupe de 75 personnes maximum[72]. Il convient donc de relativiser l'image des « habitats paysans » construite par les premiers fouilleurs[73]. L'architecture de plusieurs de ces bâtiments ne correspond pas non plus à ce type de village, mais bien à des plans standardisés accommodant « loggia » et magasins, révélant sans peine une phase de construction planifiée et le caractère sans doute officiel de ces structures[74]. En conséquence, ces différents sites seraient plutôt à envisager comme des stations aménageant une zone difficile du Nil. Localisées à plusieurs endroits stratégiques de la cataracte, elles permettraient à des embarcations de passer l'obstacle et faciliteraient donc le transport des denrées et des biens, rendant ainsi possible les échanges entre le royaume de Méroé et la frontière égyptienne[75]. Dans ces établissements particuliers, la production textile trouve donc un contexte bien différent de celui des villes du Soudan central.

Comparativement, la zone située entre Faras et Karanog offre un potentiel agricole plus important, même s'il est surtout concentré dans la plaine d'Aniba, autour de Karanog, Qasr Ibrim et sur les îles[76]. Les vestiges urbains et funéraires de Qasr Ibrim et Djebel Adda, ainsi que l'étendue des cimetières comme Faras et Karanog, indiquent une densité démographique bien plus importante que le long de la 2e cataracte. Mais il faut se garder d'une trop haute estimation basée sur l'idée d'une augmentation massive de la population, qui aurait suivi le repeuplement de la Nubie à l'époque méroïtique[77]. L'occupation prolongée des sites et la taille limitée de l'habitat, à Karanog par exemple, invite à plus de

---

[68] Outils n°428,-430, 817, 863, 969, 970.
[69] Outils n°530-531.
[70] Outil n°864
[71] W.Y. ADAMS, *The West Bank Survey from Faras to Gemai, 2.* 2005. ; D.N. EDWARDS, "Meroitic Settlement Archaeology", *in Recent Research in Kushite History*, 1999, p. 82-83.
[72] D.N. EDWARDS, *op. cit*., p. 83.
[73] W.Y. ADAMS, *op. cit*., p. 87.
[74] D.N. EDWARDS, *op. cit*., p. 90.
[75] *Ibid*., p. 92.
[76] *Ibid*., p. 73.
[77] Bruce Trigger estimait ainsi la population entre la 1e et la 2e cataracte à 60 000 habitant. B.G. TRIGGER, *History and Settlement in Lower Nubia*, 1965, p. 160.

précaution. Les deux fourchettes de population estimées pour le site pourtant capital de Karanog se situent entre 198 et 784/1026 habitants[78]. Il faut donc revoir, à la suite des travaux de David Edwards, le modèle d'une Nubie densément peuplée, fourmillant de l'activité d'agriculteurs, d'artisans et d'administrateurs[79]. Malgré cela, la présence de temples et de bâtiments civils importants, ainsi que l'implantation d'une administration reliée au pouvoir central, indiquent le statut important de ces petites agglomérations. La production textile, dont le volume important est attesté par les vastes corpus de Qasr Ibrim, Karanog, Djebel Adda, Ballana et Qoustoul, s'intègre à ce réseau urbain au milieu d'autres activités artisanales, comme le travail du bois par exemple. Notons que beaucoup de ces vestiges textiles sont datés de la fin du méroïtique ou de la période post-méroïtique, moment qui vit l'introduction de la *saqia*, le développement des ressources agricoles qui suivit et l'augmentation de la population[80].

Les activités textiles, à l'échelle du territoire méroïtique, sont associées à un monde surtout urbain, dont l'aménagement et les modalités de fonctionnement varient en fonction des régions. On note l'implication récurrente du pouvoir central, sous une forme ou sous une autre, dans tous ces établissements, sauf peut-être à Umm Muri qui semble conserver un caractère rural. Autant que nous puissions en juger, le filage et le tissage sont des occupations tout à fait communes dans la vie quotidienne des méroïtes, et ce dans l'ensemble des régions et la plupart des villes.

2. Intégration des activités textiles dans l'espace urbain

À l'intérieur de cet espace urbain, les outils de la production textile apparaissent dans divers contextes. En terme de structure d'abords, on observe la présence de fusaïoles et de pesons de métier dans quelques temples, palais et grandes demeures, mais surtout dans des quartiers d'habitat et dans des zones artisanales ou industrielles. Dans l'habitat et

[78] D.N. EDWARDS, *op. cit.*, p. 79.
[79] Image construite à la suite de l'ouvrage de B.G. Trigger (*op. cit.*) et particulièrement développée par William Adams dans *Nubia, Corridor to Africa* (1977) : "The Meroitic archaeological remains from Lower Nubia […] give the impression of a primarily agrarian province with only a secondary dependence on trade. In place of the large urban centers […] of the southern Meroitic provinces, we find only a few relatively small administrative centers, but a nearly continuous string of prosperous farming villages along the Nile" (*Ibid.*, p. 348). ; "Nubia […] was the chief manufacturing area of Kush" (*Id.*, "Ecology and Economy in the Empire of Kush", *ZÄS* 108, 1981, p. 7.).
[80] Pour la *saqia* comme outils d'expansion agricole, voir D.N. EDWARDS, *op. cit.*, p. 70.

dans certains temples, ces objets proviennent de niveaux d'occupation domestique. Il est souvent difficile, voir erroné, de vouloir distinguer catégoriquement les espaces domestiques des espaces artisanaux. Certes, les derniers présupposent une spécialisation de l'activité, mais celle-ci est rarement exclusive à un seul type de fabrication et beaucoup de ces zones deviennent multifonctionnelles. Certaines activités artisanales, comme le tissage, pouvaient aussi se dérouler à l'intérieur même de la maison, pour répondre aux besoins du foyer ou pourquoi pas en dépassant légèrement le simple cadre domestique[81]. Les concepts de la maison, de l'atelier et du quartier industriel sont donc brouillés. La multiplicité de ces contextes, et la variété des systèmes de production que cela entraîne, indiquent une industrie textile protéiforme sans doute aux mains de différents groupes de personnes. Par souci de clarté et en dépit d'une classification délicate, nous avons néanmoins choisi de diviser notre documentation en fonction des contextes de découverte d'outils. Nous espérons que cela puisse mettre en lumière de façon cohérente les systèmes de production textile suivis dans les différentes régions et types d'établissement. Nous nous pencherons d'abord sur la fabrication domestique puis sur la question des « centres de production », à l'échelle d'un territoire et d'un site. Nous envisagerons ensuite, dans un deuxième temps, le rôle des temples et des palais dans l'organisation de la production textile.

L'intégration des activités de filage et de tissage au sein même du bâti est relativement plus simple à aborder. Précisons que ces deux activités sont très souvent associées dans les mêmes sites et structures d'habitat, où l'on rencontre fusaïoles, pesons et outils divers dans les mêmes contextes. La seule exception notable est peut-être celle des sites de la Gezira et du Nil bleu. Les outils apparaissent le plus souvent dans le remplissage des espaces d'habitation ou dans des niveaux de dépotoirs. C'est notamment le cas à Qasr Ibrim, où de très nombreux outils proviennent des déchets entreposés dans certaines maisons de la Rue de la Taverne et dans la rue elle-même[82]. Il est également fréquent de découvrir ce type d'objets dans des espaces, petits ou grands, dédiés au stockage. Toujours à Qasr Ibrim, un fuseau complet fut ainsi mis au jour dans un puits de stockage creusé dans le sol d'une des maisons de la Rue de la Taverne[83]. Dans la maison C d'Arminna Ouest, un lot de 5 poids de métier provient d'un petit réduit qui servait de pièce de service, où étaient entreposés à côté du foyer des meules, des bols, un hameçon et une crapaudine de pierre[84].

[81] M. BAUD, « Méroé, un monde urbain », *in Méroé, Un empire sur le Nil,* 2010, p. 215.
[82] W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013, p. 98.
[83] Outil n°741.
[84] Outil n°867.

C'est aussi dans ce type de pièce qu'il faille imaginer l'important lot de 50 pesons découverts à Meili[85].

Le peu de découverte d'objets *in situ*, laissés dans leur contexte d'utilisation, nous prive dans bien des cas d'une véritable localisation des activités textiles à l'intérieur de l'habitat. La nature même de cet artisanat nous fournit toutefois d'importants éléments.

Le filage tout d'abord, grâce aux petits outils qu'il requière, est une activité éminemment transportable. Parce qu'il est aussi simple à réaliser pour un fileur expérimenté et qu'il occupe beaucoup de temps, le filage peut être conduit à tous moments en même temps que d'autres tâches, comme le transport de l'eau, la cuisine, la surveillance des troupeaux ou l'encadrement des enfants[86]. En conséquences, les fusaïoles apparaissent éparpillées dans l'ensemble de la maison, mais aussi dans les parties publiques de la ville.

Dans une certaine mesure, le tissage peut lui aussi être mobile. Il s'agit alors du travail sur métier horizontal, facilement démontable et repositionnable. En revanche, le tissage sur métier vertical nécessite l'installation d'un métier à tisser fixe, pour toute la durée de l'ouvrage. L'emplacement du métier doit savoir faire coïncider un éclairage suffisant à ce travail de précision avec une protection contre les éléments. Au Soudan et en Nubie, le climat sec permet tout à fait le tissage en extérieur. Monter un métier à tisser dehors offre un éclairage optimal et l'espace nécessaire à la construction de grands métiers, comme ceux utilisés pour la manufacture des tuniques, des manteaux rectangulaires et des grandes couvertures. Pouvant parfois aller jusqu'à 3 m de large, de tels outils auraient nécessité d'être installés dans des grandes pièces, rares dans l'architecture méroïtique[87]. En outre, les maisons nubiennes ne semblent pas avoir bénéficié d'un très bon éclairage, la lumière ne pouvant rentrer que par d'étroites ouvertures ménagées dans les parties hautes des murs[88]. Pour palier à ce défaut, il est possible d'installer le métier à proximité immédiate de la porte d'entrée, donnant sur l'extérieur, et du foyer[89]. À Karanog, un lot de poids en argile fut ainsi découvert dans une longue et étroite pièce de la maison 2,

---

[85] Outils n°891-892.

[86] E.J.W. BARBER, *Women's work: the first 20,000 years*, 1994, p. 32.

[87] Pour une présentation de l'architecture domestique méroïtique, voir D.A.WELSBY, *The Kingdom of Kush*, 1996, p. 124-127. ; U. SIEVERTSEN, "Civil Architecture in the Empire of Kush and the Royal City of Meroe", *ANM* 9, 2002, p. 163- 181.

[88] J. JACQUET, « Remarques sur l'architecture domestique à l'époque méroïtique : documents recueillis sur les fouilles d'Ash-Shaukan », *BÄBA* 12, 1971, p. 124.

[89] C'est la cas par exemple du métier à tisser *in situ* fouillé sur le site espagnol de Tossal Montañés (VIe siècle av. J.-C.), P. MORET, A. GORGUE, et A. LAVIALLE, "Un métier à tisser vertical du VIe siècle av. J.-C. dans le Bas Aragon (Espagne), *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 141-148.

possédant un accès vers l'extérieur[90]. En dehors de ces grands bâtiments, il faut peut-être proposer l'installation courante du métier dans un espace extérieur comme celui de la cour ou bien semi-extérieur comme la loggia. Dans les deux cas, le métier y serait protégé du vent et du sable, mais aussi des très forts rayons du soleil. Rien de plus facile en effet que d'y ériger un petit abri léger. Les pesons d'Umm Muri furent mis au jour dans un contexte de ce type : la zone directement au sud du petit bâtiment était aménagée de trous de poteaux correspondant à des structures secondaires et de puits de stockage dont l'un d'eux contenait les poids en argile [Pl. 17e][91]. La présence associée de très nombreuse graines indique le caractère domestique de cet espace, où se pratiquaient sans doute d'autres activités liées à la préparation culinaire, comme le broyage du grain par exemple. À Arminna Ouest, un autre lot de 6 pesons fut également découvert dans une poche de matériel domestique, dans une zone à ciel ouvert directement adossée à la maison E[92]. Nous continuerons de le voir par la suite, la cour des maisons méroïtiques constituait certainement un des lieux privilégiés des activités textiles.

3. La production textile à l'échelle d'un petit établissement urbain : l'exemple de l'île de Tila

Parmi les sites ayant livré des outils de la production textile, se détache l'établissement méroïtique fouillé sur l'île de Tila[93]. Localisée entre les rapides de Semna et d'Attiri, l'île offrait une petite baie protégée où pouvaient mouiller les bateaux traversant cette zone difficile du Batn el-Hagar. Le site, fouillé entre 1966 et 1968 par A.J. Mills et J. Knusdstad, est daté du Ier siècle de notre ère, jusqu'à la fin du IIIe siècle. Fonctionnant peut-être comme une station d'étape sur la route commerciale descendant vers le bassin d'Aniba puis vers l'Égypte, l'occupation de Tila couvrait approximativement 2,25 hectares et abritait une population estimée à 56-102 personnes, réparties dans une vingtaine de

[90] Outil n°887.
[91] Outil n°971. D.N. EDWARDS et D.Q. FULLER, "Excavations and Survey in the Central Amri-Kirbekan Area, Fourth Cataract, 2003-2004", *in* H. PANER et S. JAKOBIELSKI (éds.), *The Archaeology of the Fourth Nile Cataract, GAMAR* 4, 2005, p. 27. ; J. PAYNE, "Excavations of the Late Kushite and Medieval Settlement on Umm Muri", *SudNub* 9, 2005, p. 9.
[92] Outil n°865.
[93] D.N EDWARDS, "Appendix 3. The Meroitic settlement on Tila Island (16-J-20)", *in The Archaeology of the Meroitic State,* 1996, p. 106-114.

foyers[94]. Ceux-ci sont organisés à l'intérieur de 11 bâtiments construits en pierre ou en brique crue, dispersés sur un petit plateau rocheux ceinturé d'un mur d'enceinte. On y observe la répétition d'un plan standardisé, distribuant une série de pièces autour d'une cour centrale à ciel ouvert. C'est la maison « à loggia » inventée par le fouilleur du site J. Knusdstad et reprise par D. Edwards lors de sa présentation du site[95]. L'établissement de Tila demeure l'un des mieux connus pour cette région et offre l'opportunité rare de replacer un important corpus d'outils textiles dans un contexte de production domestique[96].

Des outils textiles – fusaïoles, aiguilles, pointes en os et surtout pesons – furent mis au jour dans 5 bâtiments : les maisons I, II, IV, V et VI. La comparaison des carnets de fouilles et de leur inventaires (notes et dessins) avec les plans de chaque structure[97], permet de faire corréler certains objets avec leur contexte de découverte. Cette documentation très utile n'est toutefois pas tout à fait complète et certains objets n'ont pas encore pu être localisés avec complète certitude. Le panorama global des activités textiles est néanmoins riche d'informations et dépeint un site où le tissage occupait une place importante dans le quotidien des habitants.

Dans la maison VI, regroupant plusieurs unités d'habitation, furent découvertes 4 pointes en os, dont l'une provient d'une cour à ciel ouvert. Nous connaissons également 3 fusaïoles, éparpillées dans diverses pièces. La première structure de la maison VI livra dans le même niveau d'occupation 1 fusaïole et 2 lots de pesons (groupes de 2 et 3 objets), l'un dans le remplissage d'une petite pièce latérale (stockage ?) et l'autre dans la « loggia ». Le second niveau contenait un troisième lot de 3 poids de métier, dans une petite pièce donnant directement sur la cour centrale.

La maison V continue d'illustrer l'usage de la cour comme un espace où se déroulaient de menus travaux textiles, comme la couture par exemple. Une longue aiguille en bronze fut en effet découverte dans une grande pièce centrale à ciel ouvert (?). Dans une petite pièce quadrangulaire, une pointe en os fut mise au jour à l'intérieur d'une jarre semi-enterrée dans le sol, contenant de petits objets en métal (clous ?) et une épingle. Cette céramique permettait clairement le stockage de petits objets pointus qui auraient parfois pu remplir le même office.

---

[94] D.N EDWARDS, "Meroitic Settlement Archaeology", *in Recent Research in Kushite History,* 1999, p. 82-83, 90, 92.

[95] D.N EDWARDS, *in The Archaeology of the Meroitic State,* 1996, p. 114. ; *Id.*, "Meroitic Settlement Archaeology", *in Recent Research in Kushite History,* 1999, p. 90.

[96] Nous voudrions remercier David Edwards, qui nous a communiqué une copie des carnets de fouilles rédigés par A.J. Mills et J. Knudstad et nous a autorisé l'étude de ce matériel.

[97] Pour la cartographie, voir D.N EDWARDS, *in The Archaeology of the Meroitic State,* 1996, p. 106-114.

La maison II, composée elle aussi de plusieurs unités d'habitation, livra quant à elle un nombre important de pointes en os (7 comptabilisées dans les inventaires). Ils proviennent de différents niveaux et locaux : d'une cuisine, d'une pièce voûtée servant de cave, d'un petit entrepôt de jarres de stockage et même d'un réduit utilisé comme latrines. 2 fusaïoles furent également trouvées dans ce dépôt. L'inventaire de cette grande maison est enfin complété par une longue aiguille en alliage cuivreux. Le cas de la maison II semble davantage présenter un éventail de solutions de stockage plutôt qu'une utilisation *in situ* de ces outils.

Au contraire, la maison I conserva son premier niveau de sol relativement bien en place, sous un éboulis de briques. Cette phase d'occupation initiale consiste en un bâtiment rectangulaire régulier en briques, organisé autour d'une vaste cour centrale à ciel ouvert (pièces 8-9) [Pl. 149][98]. À l'ouest de cette cour s'ouvre une série de petites pièces conjuguant un four et des cuves de stockage (pièces 2-3-5), alors qu'au nord s'étend une longue pièce fermée (n°7). L'est de la cour est quant à lui bordé d'une pièce unique (n°11-12-13) formant une probable « loggia » ouverte sur l'espace central. Un nombre très important d'outils de tissage, tous datés de la même phase, fut mis au jour dans cet espace :

- dans la cour (n°8-9): 1 peson et 1 pointe en os,
- dans la pièce de stockage n°5 : un lot de 3 pesons,
- dans la cuisine (n°3) : 1 peson
- à l'extérieur de la maison, le long de la face sud : un lot de 3 pesons et un lot de 20 pesons
- dans la « loggia » (n°12) : un lot de 3 pesons, auquel il faut ajouter une autre mention d'un important groupe de pesons, non décrit.

Une photographie prise à l'issue des fouilles montre une très vaste série de poids de métier à tisser en argile crue, dont nous pouvons estimer le nombre à environ 350 spécimens. Dénué de référence précise, sur ce cliché ou à l'intérieur des journaux, il est difficile de comprendre le contexte exact de cet ensemble. Même si l'image nous montrait la totalité des pesons mis au jour sur tout le site, que l'on peut supposer entreposés ensemble à l'écart pendant la durée du chantier, cela suppose tout de même un groupe d'environ 320 pesons manquant dans les inventaires. En autorisant une certaine marge d'erreur, inévitablement occasionnée par les lacunes des archives, il faudrait donc bien confirmer la présence dans la maison I de plusieurs centaines de pesons, pour la plupart localisés dans la « loggia ». Nous pouvons en conséquence proposer le montage dans ce bâtiment de plusieurs métiers

[98] Plan et description de la maison : D.N EDWARDS, *op. cit*., p. 106, 108, fig. 30.

fonctionnant en même temps, un (ou plus ?) dans la « loggia » et peut être un autre à l'extérieur du périmètre, appuyé le long du mur sud (?). Plutôt que d'envisager un nombre élevé de métiers, il serait sans doute plus prudent de considérer l'existence d'un lot conséquent de pesons gardés en réserve et utilisés au besoin, en fonction de la taille de l'ouvrage à réaliser. Dans tous les cas, il est probable que la production textile de la maison I ait dépassée les besoins de ses seuls habitants.

En l'absence d'autres informations, nous ne pouvons aller plus loin dans nos analyses. Il serait bien sûr tentant – et certainement très exagéré – d'extrapoler les découvertes de la maison I à l'échelle du site, en supposant la (semi-)spécialisation de l'établissement de Tila pour la production textile. Il ne fait aucun doute que le tissage occupait une portion conséquente de l'emploi du temps des habitants. En soi, ce simple fait suffit à faire naître d'autres questions, parmi lesquelles la nature et les moyens d'approvisionnement en matières premières, et le rôle de cette production au sein d'un établissement que nous pensions majoritairement tourné vers le trafic fluvial.

L'observation des contextes de découverte des outils nous a de plus permis de préciser la localisation des activités textiles à l'intérieur de l'espace domestique. Il semble que le filage, le tissage et la couture se pratiquaient tous de manière conjointe dans les mêmes espaces, très probablement au sein d'un même foyer. Lorsqu'ils n'étaient pas utilisés, ces outils étaient également rangés dans divers lieux de stockage souvent associés à des pièces de « service » à destination parfois culinaire. Enfin, les pesons de métier à tisser proviennent de pièces avec accès direct sur la cour centrale, notamment d'espace ouverts ou semi-ouverts de type « loggia ». Aucune trace de métier installé à l'intérieur même de la cour ne fut détectée à Tila, mais il était en revanche possible d'en construire à la périphérie immédiate des maisons.

4. Aspects sociaux de la fabrication textile dans l'espace domestique

Quelle que soit l'échelle exacte de la production textile de Tila, son contexte d'exécution est avant tout résidentiel. Tous ces outils proviennent en effet d'espaces quotidiens véritablement habités par la population, en un mot de la maison. Sur ce site, comme sur de nombreux autres, les activités textiles sont étroitement liées à d'autres tâches et installations domestiques, au premier lieu desquelles la cuisine. C'est notamment le cas

à Gaminarti[99], mais aussi à Arminna Ouest, où une fusaïole en pierre était associée dans une zone « de service » de la maison X à des céramiques utilitaires, un broyeur, une meule et une lampe[100]. Les 2 poids de la maison C furent également découvert à proximité de meules[101]. À Ballana, la zone d'habitat fouillée livra un groupe de pesons de métier en argile crue (nombre non spécifié) à l'intérieur d'un espace de cuisine, nettement identifié comme tel par la présence conjointe de plusieurs jarres-fours, de céramiques utilitaires et de supports de récipients utilisés pour la cuisson[102]. Cette situation est aussi observée dans l'île de Méroé. À Méroé-ville par exemple, un poids en grès circulaire fut mis au jour dans une zone domestique (monticule M712) contenant par ailleurs plusieurs meules et broyeurs. Le bâtiment II du tell nord a également montré une fusaïole et une bobine (?) dans la cour extérieure.

Cette association récurrente des activités textiles et culinaires dans la maison est souvent motivée par le concept de la division des travaux par genre. Selon ce modèle basique, relayé par Elizabeth Barber dans son ouvrage *Women's work: the first 20,000 years: women, cloth, and society in early times* (1994)[103], les société agraires ont eu besoin de répartir les activités de subsistance dans deux espaces, la maison sédentaire et l'extérieur (champs, cité…). Une des raisons résiderait dans une démographie plus importante entraînant l'augmentation des naissances et donc de toutes les tâches liées à la petite enfance. Ne serait-ce qu'en considérant les demandes de l'allaitement, qui dure généralement 2 à 3 ans par enfant dans les sociétés traditionnelles, l'emploi du temps des femmes adultes avait pour obligation de majoritairement s'organiser autour des enfants. En conséquence, les travaux régulièrement remplis par les femmes nécessitaient de pouvoir être simultanément menés avec la surveillance d'enfants. Reprenant les mots de Judith Brown, Elizabeth Barber en énonce les caractéristiques suivantes : ces activités doivent pouvoir être interrompues et facilement reprises, ne doivent pas placer l'enfant en danger potentiel et rester relativement proches de l'espace principal de vie[104]. Point donc de métallurgie ou de poterie au tour. Le filage et le tissage, tout comme la préparation culinaire, remplissent toutes ces conditions et vinrent à être considérés de part le monde comme des tâche traditionnellement féminines. Ainsi, pour la seule production de la

[99] Outil n°522.
[100] Outil n°426.
[101] Outil n°867.
[102] Outil n°874.
[103] E.W. BARBER, *Women's work: the first 20,000 years*, 1994.
[104] *Ibid*., p. 29-30.

famille, les femmes et les filles filaient à longueur de journée, en surveillant les enfants ou les troupeaux, en allant chercher l'eau, en cuisinant… Le tissage occupait ensuite d'autres moments. Ajoutons à cela les étapes de la teinture, de la couture et de l'ornementation, mais aussi de la production et de la récolte des matières premières, et on comprend alors qu'une très importante partie de la vie quotidienne des femmes – et dans une certaine mesure des hommes aussi – était remplie par la fabrication des textiles.

Ce modèle théorique de la division sexuelle des activités, universaliste et reposant sur une conception occidentale et péjorative du travail féminin, fut maintes fois remis en question dans les dernière décennies[105]. Malgré sa simplicité (certains diraient simplisme), il se vérifie pour le domaine de la fabrication textile dans de nombreuses sociétés antiques, et s'observaient encore chez certaines populations modernes jusqu'au milieu du XXe siècle[106]. Il influença profondément l'iconographie de la gente féminine, en Grèce par exemple, jusqu'à devenir l'attribut des femmes vertueuses[107]. Le filage et le tissage se ritualisèrent, entrèrent comme motifs récurent dans la mythologie et finirent par symboliser la cohésion sociale, dans une société où de grandes cérémonies religieuses célébraient le tissage de nouveaux vêtements pour les divinités[108]. Investis d'un tel rôle, les outils de la production textile, surtout les fusaïoles, devinrent des marqueurs du statut des femmes et apparaissaient comme tel dans l'équipement funéraire[109]. C'est le cas par exemple dans les cimetières italiens de l'Age du fer, où les femmes étaient enterrées avec des lots d'outils textiles – pesons, fusaïoles, fuseaux – alors que les hommes étaient accompagnés de pièces d'armement[110].

---

[105] Parmi une large bibliographie : S. MILLEDGE NELSON, "Gender and the Division of Labor: Interpreting Material Culture", *in Gender in Archaeology, Analyzing Power and Prestige*, 2004, p. 64-87. ; S. KENT, "Gender and Prehistory in Africa", *in* S. KENT (éd.), *Gender in African Prehistory*, 1998, p. 9-21. ; M.L.S. SØRENSEN, *Gender Archaeology*, 2000. ; P.R. WILLOUGHBY, "Human Origins and the Sexual Division of Labour: an Archaeological Perspective", *in* D. WALDE et N.D. WILLOWS (éds.), *The Archaeology of Gender*, 1991, p. 284-290.

[106] Notamment pour la production du trousseau des mariées et de la fabrication des costumes traditionnels (*Ibid*., p. 30-33.).

[107] Nous pouvons ici naturellement penser à la fameuse Pénélope, qui tissait et défaisait sa tapisserie en attendant Ulysse. Voir aussi la description des phéaciennes : « les Phéaciennes l'emportent sur les autres femmes et par leur adresse et par l'excellence de leurs tissus ; car Athéna leur accorda la faveur de produire des ouvrages merveilleux et d'avoir de sages pensées. », HOMÈRE, *Odyssée*, chant VII, 108-111 (traduction d'Eugène Bareste,1842).

[108] J. SCHEID, *The Craft of Zeus: Myths of Weaving and Fabric*, 1996.

[109] E.W. BARBER, "Weaving the Social Fabric", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 173.

[110] M . GLEBA, *Textile Production in Pre-Roman Italy*, 2008, p. 173.

Peut-on appliquer ce principe dans le cadre de la production textile méroïtique ? Il faut bien admettre que la question du genre dans le royaume de Méroé demeure très obscure. Bien sûr, nous disposons de la documentation concernant les reines et les candaces, ainsi que celle des membres féminins de l'élite administrative et religieuse, mais en dehors de la sphère royale[111], aucune étude générale ne fut dédiée à ce sujet. À vrai dire, nous connaissons très mal la constitution humaine des établissements kouchites, que cela soit à l'échelle du foyer ou bien dans leur globalité. La maisonnée se composait-elle d'un noyau familial de « propriétaires » autour duquel gravitaient plusieurs serviteurs, comme nous le comprenons pour les domaines de l'Égypte pharaonique[112] ? Qu'en est-il exactement des esclaves ? Dans ces conditions, c'est toute la question de l'identité et du statut des fileurs et des tisserands qui reste dans l'ombre. Nous ne pouvons pas vraiment dire s'il s'agissait des femmes ou des hommes de la famille, tout comme nous ignorons tout de l'implication éventuelle d'employés, de serviteurs ou d'esclaves, féminins comme masculins d'ailleurs. Ces observations s'appliquent aussi bien pour la production textile domestique, étudiée ici, que pour celle spécialisée dans des centres urbains ou des ateliers[113].

Le seul élément de réponse dont nous disposons consiste en plusieurs fusaïoles mises au jour dans certaines tombes de Nubie et de sites post-méroïtiques du Soudan central. Ces outils y figurent parmi d'autres petits accessoires, de toilette notamment, souvent près des mains du défunt ou déposés dans une vannerie. C'est par exemple le cas à Karanog et à Akad[114]. Cette pratique est également relevée à Faras, Djebel Adda, Qasr Ibrim, Qoustoul et el-Kadada[115], sans que la conservation des squelettes n'ait cependant permis l'identification du sexe du défunt. Loin d'être catégorique, la distinction sexuée du filage ne peut ici obéir qu'à l'exactitude des observations ostéologiques et au degré de préservation du dépôt funéraire. À Ballana, des fusaïoles furent découvertes dans 12 tombes[116] : à 5 reprises avec un défunt de sexe non-identifié, auprès de 5 corps de femmes,

---

[111] A. LOHWASSER, *Die königlichen Frauen im antiken Reich von Kush*, *Meroitica* 19, 2001.
[112] G. ROBINS, "Family and the household", *in Women in Ancient Egypt*, 1993, p. 92-110.
[113] Le pendant habituel des modèles de division sexuée du travail consiste à opposer la production domestique féminine, d'objets usuels de qualité moindre, à la production en atelier, luxueuse ou innovante, au mains d'ouvriers spécialisés masculins. L. HURCOMBE, "Time, Skill and Craft Specialization as Gender Relations", *in* M. DONALD et L. HURCOMBE (éds.), *Gender and material Culture in Archaeological perspective*, 2000, p. 88-109. ; L.M. SENIOR, "Gender and Craft Innovation: Proposal of a Model", *in* M. DONALD et L. HURCOMBE (éds.), *op. cit.*, p. 71-84. Pour l'antiquité, cette division est souvent illustrée par les ateliers de tissage du Nouvel Empire, qui sont toujours montrés employant exclusivement des hommes pour opérer les nouveaux métiers verticaux, *cf.* E.W. BARBER, *Women's work: the first 20,000 years*, 1994, p. 257-261.
[114] Outils n°424-425 (Akad), 551 (Karanog).
[115] Outils n°517-519 (el-Kadada), 520 (Faras), 523-529 (Djebel Adda), 740 (Qasr Ibrim), 761-763 (Qoustoul)
[116] Outils n°431-449.

mais aussi associées à 3 inhumations masculines. Leur fréquence semble plus élevée dans les tombes féminines et c'est du même contexte que proviennent 2 fuseaux complets en bois. Les tombes de Karanog livrèrent également un nombre important de fusaïoles (31)[117], dont la plupart sont à mettre en relation avec le corps d'une défunte. 6 fusaïoles étaient de reste déposées dans la même sépulture, suggérant ainsi l'importance du filage dans la vie de la défunte. Par comparaison, seuls 2 exemplaires furent mis au jour auprès d'un homme, dans 2 tombes différentes. Enfin, une femme fut inhumée à Gabati avec une fusaïole placée derrière son dos dans une petite vannerie[118]. Au vu de cette documentation, qui concerne surtout des tombes élitaires de Nubie, il semble que le filage ait été pratiqué par les femmes, y compris par celles qui appartenaient à des familles prestigieuses de dignitaires. Par corrélation, nous pouvons sans doute supposer l'implication des femmes en général dans la production textile de la sphère domestique. Toutefois, rien n'indique que celle-ci était systématique ou exclusive.

Un autre aspect social de la production textile concerne non pas l'identité de l'artisan mais l'organisation de son travail en communauté. En effet, la production textile, pour des raisons pratiques, est une activité bien plus aisée en groupe. L'ourdissage notamment est facilité par l'intervention de 2 personnes (ou plus), capables de gérer une importante quantité de très longs fils de chaîne, au cours de toutes les étapes requises jusqu'à l'installation de la chaîne sur le métier. Le tissage en lui-même peut aussi nécessiter plusieurs ouvriers, dès que le textile fabriqué est plus large que l'ouverture confortable des bras[119]. Chaque tisserand s'alloue ainsi une portion du tissu et ne fait passer sa navette que sur cette largeur réduite. Illustrant ce propos, les représentations égyptiennes de métiers à tisser montrent souvent 2 ou 3 personnes opérant sur le métier, dont une peut être employée au seul changement de foule[120]. Ce travail en équipe apparaît sur plusieurs tissus découverts en Nubie, notamment dans le corpus de Serra Est analysé par Lise Bender-Jørgensen. Certaines toiles comportent de nombreux retours de trame et des croisements de fil de trame[121]. Ces derniers sont causés par le croisement de 2 fils venant de directions opposées dans la même foule et continuant dans la même direction mais dans la foule inverse. Ce phénomène est interprété par l'auteur comme le signe de 2

[117] Outils n°533-564.
[118] Outil n°521.
[119] E.W. BARBER, "Weaving the Social Fabric", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 174.
[120] E.W. BARBER, *Women's work: the first 20,000 years*, 1994, p. 86. ; T. ROOIJAKKERS, "Unraveling Beni Hassan: Textile Production in the Beni Hassan Tomb Paintings", *ATN* 41, 2005, p. 2-13.
[121] Fiches T577, 581, 583, 589, 590, 599, 601, 627, 642, 646.

(ou plus) tisserands, travaillant sur le même tissage mais chacun avec sa propre bobine de fil de trame. Le mélange des retours et des croisements indique qu'ils n'échangeaient pas toujours leur bobine mais opéraient le plus souvent un retour, se concentrant chacun sur sa propre section du tissage[122]. Avant même l'étape du tissage, le filage peut lui aussi très bien se concevoir comme une activité communautaire. Tout comme de nombreuses tâches domestiques, il pouvait sans doute se réaliser en groupe dans des espaces où les femmes se retrouvaient pour préparer ensemble la nourriture, surveiller les enfants, tisser et filer, ou accomplir toute autre tâche nécessaire. Nous retrouvons ici les cours à ciel ouvert, élément central de l'architecture des maisons méroïtiques et autour desquelles semblent avoir gravité une partie des activités textiles méroïtiques. Une telle organisation de la vie quotidienne est très certainement plus efficace que d'avoir à tout accomplir seul, mais surtout plus agréable. C'est ce qu'Elizabeth Barber désigne par l'expression « courtyard sisterhood », et qui s'observe chez de nombreuses populations[123]. Dans les pays cotonniers africains par exemple, l'égrainage des boules de coton et leur filage se déroule ainsi traditionnellement dans les cours et les espaces communs, où les femmes se rassemblent pour partager leur tâche et discuter [Pl. 150a][124]. On peut aussi, de la même façon, supposer la mise en commun des installations plus lourdes et la participation commune aux étapes les plus délicates, comme la teinture par exemple. Pour reprendre le mot d'Elizabeth Barber, les activités textiles participent alors pleinement à construire le tissu social[125].

La production textile en contexte domestique demeure, comme c'est souvent le cas, difficile à cerner dans l'espace méroïtique[126]. En conjuguant les données archéologiques disponibles et une observation globale des activités textiles au sein de la maison, nous espérons avoir réussi à proposer quelques pistes de réflexion. Il conviendra de les préciser davantage, à mesure que progresse notre compréhension de l'habitat et de la société méroïtique.

---

[122] *Late Nubian Textiles*, 1975, p. 25.
[123] E.W. BARBER, *Women's work: the first 20,000 years*, 1994, p. 84-86.
[124] J. PICTON et J. MACK, *African textiles: looms, weaving and design*, 1979, p. 31.
[125] *Id.*, "Weaving the Social Fabric", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 173-178.
[126] Bien moins représentée dans les vestiges archéologiques, la production domestique est compliquée à quantifier, surtout face aux ateliers et officines spécialisées de l'antiquité hellénistique et romaine, qui laissèrent plus de traces, épigraphiques notamment. G.M. SANIDAS, "Les activités textiles dans les villes grecques aux époques hellénistiques et romaines ; questions d'espace et d'économie", *in* C. ALFARO *et al.* (éds.), *Textiles y tintes en la ciudad antigua, Purpureae Vestes III*, 2011, p. 31-40.

Les premiers éléments recueillis, déduits des outils et des tissus découverts sur de nombreux sites égrenés le long du Nil, indiquent la pratique répandue sur tout le territoire d'une production textile de petite échelle. Elle répond aux besoins locaux de la famille et de la ville. Ces activités se concentrent à l'intérieur même des structures d'habitat, ou à leur périphérie immédiate. Elles y partagent des zones mixtes où se déroulaient d'autres travaux quotidiens, comme le broyage du grain et la cuisine, et sont fréquemment associées aux cours et aux « loggias ». L'exemple de l'établissement de Tila, où fut découvert une quantité d'outils apparemment supérieure aux stricts besoins d'une population limitée, suggère néanmoins la création d'un surplus et donc une production dépassant le seul cadre domestique.

B. Régions et établissements urbains : l'existence de « centres de production » ?

Cette question vient nourrir une problématique plus large, commune à l'étude de l'artisanat en général, et qui concerne l'existence de centres de production, c'est-à-dire de la concentration dans une ville ou dans un quartier spécifique des activités artisanales. Le corolaire naturel tend à supposer la spécialisation des artisans qui y travaillent, mais cela n'est pas forcément systématique. On peut par exemple imaginer la constitution d'une zone industrielle mettant à disposition des habitants les infrastructures nécessaires à leur ouvrage, des fours, de grands récipients d'eau ou tout simplement de larges espaces ouverts. Plusieurs degrés de spécialisation – des territoires et des personnes – peuvent donc se concevoir. À chacun correspondrait une échelle de production différente, qui mènerait *in fine* à la création d'un système économique multiforme. En l'absence de toute source épigraphique, il est bien difficile d'arriver à distinguer ces variations sur la seule base des vestiges archéologiques urbains. Nous avons donc pris le parti de présenter les données textiles découvertes au sein de plusieurs établissements, sans les catégoriser davantage, pour pouvoir laisser le champ d'interprétation de plus ouvert possible. Nos hypothèses se préciserons à mesure qu'avance notre connaissance de la culture matérielle et des villes du royaume de Méroé.

Avant de débuter notre étude des sites, il convient de noter une forte concentration régionale des données dans l'île de Méroé et en Basse Nubie. Cela correspond bien sûr à la carte archéologique du territoire méroïtique, mais il nous semble aussi, plus naturellement,

à l'implantation des populations. Les activités textiles, comme tout autre artisanat, se regroupent au point de rencontre entre les zones de culture et d'approvisionnement des matières premières, des populations denses et des établissements urbains de plus grande ampleur.

1. L'île de Méroé

À partir du déplacement de la capitale de Napata à Méroé, l'île de Méroé connue une importante expansion urbaine qui parsema la région de nombreuses villes, le long des rives du Nil mais aussi plus avant dans le Boutana, à proximité de ouadis et de grands réservoirs d'eau (*hafirs*) construits par le pouvoir. La rive droite du fleuve accueillit une chaîne d'établissements urbains, espacés d'environ 10 km les uns des autres. Répétant la même physionomie, ces villes sont toutes organisées autour d'un centre monumental composé de bâtiments officiels, comme le temple et le palais. D'autres zones s'articulent de façon plus ou moins dense autour de ces structures et sont dédiées à l'habitat et aux activités artisanales. Certaines productions, jugées plus polluantes ou nécessitant plus de place, sont repoussées plus loin du centre en un quartier industriel plus spécialisé[127].

Ce phénomène urbain est tout à fait caractéristique du Soudan central et influença profondément les modes de production. On assiste notamment à la naissance d'une production céramique en atelier, qui se standardise et se distribue à travers toute la région[128]. Qu'en est-il pour la fabrication des tissus ?

De très nombreux outils de la production textile furent mis au jour dans l'île de Méroé, majoritairement concentrés dans les sites de la rive droite du Nil entre Ouad ben Naga et Méré [carte 3]. À l'exception de trois cimetières post-méroïtiques (Akad, Gabati et el-Kadada[129]), il s'agit tous de sites urbains : Méroé-ville, Hamadab, el-Hassa, Mouweis, Ouad ben Naga et Moussawarat es-Soufra. Les deux derniers établissements se distinguent des autres par leur localisation, plus éloignée du fleuve, et leur fonction présumée, plus concentrée autour de structures religieuses. Ce sont les villes riveraines qui nous intéresserons ici plus en détail, avec leurs vestiges d'habitats et de zones artisanales.

[127] M. BAUD, « Méroé, un monde urbain », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 211-217.
[128] P. LENOBLE, « Développement rural comparé des régions de Shendi et de Khartoum pendant l'époque méroïtique », *Meroitica* 10, 1989, p. 839.
[129] Outils n°424-425 (Akad), 517-519 (el-Kadada), 521 (Gabati).

a. *Méroé-ville*

Le corpus d'outils découvert à Méroé-ville est relativement important. Nous y dénombrons un total de 238 fusaïoles et 110 pesons de métiers à tisser, ainsi qu'une aiguille et une bobine[130]. À part 44 fusaïoles et 9 poids non-localisés, la plupart des trouvailles se repartissent de la manière suivante[131] :

- zone des fours de potiers, M260 : 12 fusaïoles
- monts de scories de fer (H) : 7 fusaïoles, 2 pesons
- quartier domestique, tranchée TT6 : 38 fusaïoles, 22 pesons, 1 aiguille
- tell nord, occupation résidentielle et artisanale : 128 fusaïoles, 79 pesons et 1 bobine

Les 12 fusaïoles provenant de la zone M260 furent découvertes en périphérie d'un quartier d'habitation, au niveau de plusieurs fours de potier localisés à l'intérieur du temenos du temple d'Amon[132]. Associés à d'autres produits en terre cuite issus de cette activité pyrotechnique, elles pourraient correspondre ici à leur phase de fabrication.

Les objets provenant de la zone H appartiennent à une phase d'occupation domestique, construite par-dessus une accumulation de niveaux de scories de fer, de sable éolien et de déchets domestiques. Les structures sont bâties en briques crues et offraient de petits espaces, équipés de cuisines. La fabrication des tissus s'inscrit donc ici dans une production domestique, à petite échelle, insérée dans un contexte résidentiel.

Un profil similaire se dégage pour le quartier domestique mis au jour dans la tranchée TT6, au sud du tell nord et à l'est du complexe religieux. La majorité des outils *in situ* furent en effet localisés dans un premier niveau d'occupation correspondant à 2 ou 3

[130] Outils n°569-737 (fusaïoles), 896-918 (pesons). L'ensemble de ces informations provient des fouilles de P.L. Shinnie (P.L. SHINNIE et R. BRADLEY, *The Capital of Kush I, Meroe Excavations 1965-1972*, 1980. ; P.L. SHINNIE et J.R. ANDERSON, *The Capital of Kush II, Meroë Excavations 1973-1984*, 2004.) et dans une moindre mesure de J. Garstang (L. TÖRÖK, éd., *Meroe City, an Ancient African Capital, John Garstang's excavations in the Sudan*, 1997.). Voir également, pour une analyse tell nord, C. NÄSER, "The Meroe Joint Excavations 1992 on the North Mound at Meroe", *Meroitica* 21, 2004, p. 71-101. Les résultats présentés ici sont issu des recoupements, pas toujours aisés, entre les objets, les inventaires et les plans fournis dans ces différentes publications.

[131] On pourra trouver une description résumée du site dans M. BAUD, « Méroé, visage d'une capitale », in Méroé, un empire sur le Nil, 2010, p. 61-63. ; D.N. EDWARDS, *The Nubian Past*, 2004, p. 146-147.

[132] L. TÖRÖK, *Meroe City, an Ancient African Capital*, 1997, p. 173-174.

maisons datées du début de l'époque méroïtique. On a trouvé éparpillés dans ces bâtiments 16 fusaïoles, 5 pesons et 1 aiguille, y attestant l'ensemble de la chaîne opératoire textile. Le reste du corpus provient de petits dépotoirs résidentiels, souvent entreposés dans des fosses, ou bien de niveaux d'abandon des bâtiments, datés des périodes classique et tardive. Ces maisons, comptant de nombreuses pièces et couvrant un espace conséquent, accueillaient sans doute de nombreuses personnes. Rien d'étonnant donc à y découvrir autant de fusaïoles, accumulées par plusieurs générations. Nous sommes toujours dans un contexte de production domestique, cette fois répartie dans une « rue » résidentielle de Méroé.

Le tell nord, exploré grâce au creusement de plusieurs tranchées dans sa partie nord, a révélé une occupation dense organisée en plusieurs bâtiments séparés par d'étroites ruelles. Les outils textiles, très nombreux (128 fusaïoles et 79 pesons comptabilisés), furent découverts éparpillés dans différentes structures, ainsi qu'à l'intérieur de niveaux intrusifs d'abandon ou de fosses-dépotoirs. Les premières campagnes de fouilles, le long de la tranchée 79/80, nous fournissent les meilleures informations relatives à leur contexte. Alors qu'un certain nombre provient de zones d'activités diverses, liées à la cuisine et au stockage des aliments, d'autres groupes sont clairement associés avec l'occupation d'espaces spécifiques. Une trentaine de fusaïoles fut ainsi découverte dans le carré M79, rassemblant une grande esplanade ouverte face à un bâtiment où se déroulaient, dans la cour, plusieurs activités artisanales comme la faïence et la métallurgie. Le filage est donc à ajouter à la liste des fonctions artisanales de cette structure. Un deuxième bâtiment à considérer, qui s'inscrit dans les carrés O79-80 et N79-80 et numéroté I.A, livra quant à lui 18 fusaïoles, 3 pesons de métier et 1 aiguille[133]. Ajoutons à cet inventaire un fragment de meule réutilisé comme poids, peut-être pour un métier (?). Ce bâtiment compte une grande cour extérieure, où furent mises au jour 2 des fusaïoles, une série de petites pièces et de réduits de stockage, et une installation artisanale [Pl. 150b]. Celle-ci est composée d'un puis très profond alimentant 2 bassins grâce à des petites rampes inclinées. L'ensemble est construit en briques cuites, pour résister à l'eau. L'usage exact de ce système hydraulique ne nous est pas connu, mais sa vocation artisanale ne fait aucun doute. Peut-être faut-il y voir des cuves de décantation[134]. Dans tous les cas, la fabrication textile occupait une part

[133] Outils n°629-634, 900-904. Le bâtiment est décrit dans P.L. SHINNIE et R. BRADLEY, *The Capital of Kush I, Meroe Excavations 1965-1972*, 1980, p. 64-65.

[134] Aucune trace de foyer n'est rapportée pour cet espace, ni d'éventuel résidus de couleurs. L'utilisation de ce système pour la teinturerie ou le travail du cuir ne demeure donc qu'une hypothèse parmi de nombreuses autres.

non négligeable de la vie quotidienne de ce bâtiment, aux côtés d'autres activités artisanales. Enfin, nous pouvons conclure le panorama du tell nord par la mention des 50 fusaïoles et 2 pesons mis au jour durant les campagnes suivantes, éparpillés dans un quartier d'occupation domestique où se déroulaient également plusieurs industries, notamment le travail du fer[135].

La production textile à Méroé adopte plusieurs visages, celui d'une fabrication à petite échelle répondant aux besoins d'un groupe familial restreint, et celui d'une manufacture plus prolifique, toujours localisée dans l'espace résidentiel, mais concentrée dans des quartiers mixtes à fonctions également artisanales. Le tell nord est l'une de ces zones, non pas entièrement spécialisée, mais mêlant les différents composants industriels, domestiques et publiques de la vie urbaine méroïtique, en un espace dense et multifonctionnel[136]. On peut y supposer la (semi-)spécialisation de certains ouvriers textiles ou en tout cas la production d'un surplus de tissus peut-être destinés aux dignitaires de la ville.

b. *Hamadab*

Non loin de Méroé, la ville d'Hamadab a également livré un intéressant corpus d'outils textiles, composé de 59 fusaïoles, de 2 aiguilles (?) et d'un lot d'une dizaine de pesons de métier à tisser[137]. Toujours en cours d'exploration, le site comprend un temple à Amon et un ensemble de bâtiments civils et religieux bordant la voie processionnelle. Directement au nord du temple s'étend un vaste quartier d'habitat, formé par de larges blocs résidentiels séparés de ruelles étroites. Chaque bloc, construit en briques crues et couvrant environ 450 m^2 chacun, est divisé en plusieurs petites pièces et cours à ciel ouvert composant espaces domestiques et artisanaux, assortis d'éventuelles parties publiques. Comme sur le tell nord de Méroé, il semble que ce quartier ait eu une vocation résidentielle mixte[138]. Les outils textiles y furent mis au jour disséminés dans l'ensemble de cette zone,

[135] Outils n°643-696, 906-907, P.L. SHINNIE et J.R. ANDERSON, *The Capital of Kush II, Meroë Excavations 1973-1984*, 2004, p. 214, 255.
[136] R. BRADLEY, "Varia from the city of Meroe", *Meroitica* 6, 1982, p. 163-170.
[137] Inventaire des objets découverts de 2001 à 2012 (outils n°532, 884). Nous remercions Pawel Wolf de nous avoir communiqué la documentation de fouilles concernant ces objets inédits. P. WOLF, "Die Ausgrabungen in Hamadab bei Meroe. Zweite Kampagne, Frühjahr 2002", *MittSAG* 13, 2003, p. 105-111. ; P. WOLF et U. NOWOTNICK, "Hamadab – A Meroitic Urban Settlement, Excavations 2001-2003", *ANM* 10, 2006, p. 257-272. ; *Id*., « Hamadab, une zone urbaine méroïtique », *Dossier d'Archéologie* hors série 18, 2010, p. 26-31.
[138] *Id*., "Hamadab – A Meroitic Urban Settlement, Excavations 2001-2003", *ANM* 10, 2006, p. 258.

associés à d'autres objets de la vie quotidienne comme des poteries, des lampes à huile ou des meules. Les fouilleurs émettent l'hypothèse de la spécialisation artisanale de certaines pièces, notamment pour le tissage et le filage, mais l'analyse détaillée de ces contextes devra attendre le traitement global des données accumulées lors des fouilles. Une chose est sûre, à Hamadab la production textile conserve un caractère domestique et n'est pas intégrée au quartier industriel installé à l'extérieur de la ville[139].

c. *El-Hassa*

Comme Hamadab, le site d'el-Hassa comprend aussi un temple à Amon, qui bénéficie depuis l'an 2000 d'un programme de recherche visant à éclairer la constitution et le développement d'un nouveau centre religieux dédié à ce dieu dans l'île de Méroé[140]. La fouille du temple, récemment achevée, a montré un monument à l'architecture héritée du modèle pharaonique, faisant se succéder pylônes, salles à portiques puis à colonnes, et enfin le sanctuaire. L'implantation de ce temple marqua profondément la topographie du site, dont les différents espaces se répartissaient de part et d'autre d'un long *dromos*, bordé de sculptures de bélier et rejoignant un kiosque monumental. Un grand bâtiment, vraisemblablement un palais royal liturgique, s'étend directement au sud du temple. Enfin, deux zones d'épandage de scories de fer, visibles en surface du *kôm*, suggèrent la présence d'ateliers de métallurgie. À la différence des établissement urbains observés jusqu'à maintenant, les outils textiles ne proviennent pas des quartiers résidentiels en tant que tels, toujours ensevelis dans le *kôm*, mais bien de l'intérieur du temple. En revanche, les 53 fusaïoles en terre cuite mises au jour au sein de ce monument ne correspondent pas à la phase d'activité liturgique, mais à des épisodes d'occupation profane du bâtiment. Ces périodes se caractérisent par la mise en place de petites installations artisanales telles que fours et foyers, particulièrement bien implantées dans le fond du temple à l'emplacement des anciens sanctuaires. Les fusaïoles, toutes issues de cette réoccupation tardive, sont apparues dispersées dans différentes salles du temple, mais surtout concentrées dans la

---

[139] Ce quartier est composé d'ateliers et de fours de potiers, et comporte aussi des dépôts de scories de fer. *Id.*, « Hamadab, une zone urbaine méroïtique », *Dossier d'Archéologie* hors série 18, 2010, p. 26-31.

[140] P. LENOBLE et V. RONDOT, « À la redécouverte d'el-Hassa. Temple à Amon, palais royal et ville de l'empire méroïtique », *CRIPEL* 23, 2003, p. 101-115. ; V. RONDOT, « Le *Qore* Amanakhareqerem et son temple à Amon à el-Hassa, *in* V. RONDOT et N. DEXTREIT (éds.), *Kerma et Meroe. Cinq conférences d'archéologie soudanaise*, 2006, p. 41-47. ; *Id.*, « El-Hassa : un temple à Amon dans l'île de Méroé au 1er siècle de notre ère », *CRAIBL* 2012 (I), p. 167-182. Nous voudrions ici remercier Vincent Rondot, directeur des fouilles, Giorgio Nogara et Renée-Pierre Dissaux pour nous avoir confier la documentation inédite concernant les fusaïoles du site.

seconde salle hypostyle, le sanctuaire, la salle à podium et son antichambre. Nous retrouvons à el-Hassa, comme dans d'autres établissements, l'association du filage avec d'autres installations artisanales. Pour mieux comprendre le rôle et la place de ces activités de production, il faudrait cependant pouvoir préciser la nature de l'occupation domestique d'el-Hassa, dans son ensemble. La poursuite des travaux archéologiques sur le site contribuerons très certainement à la mettre davantage en lumière.

d. *Mouweis*

Nous continuerons notre exploration de la production textile dans l'île de Méroé par la ville de Mouweis, fouillée depuis 2007 par une équipe du Musée du Louvre[141]. Comme les autres, cet établissement se développa autour d'un grand centre-ville comportant plusieurs temples et bâtiments civils distribués le long d'une voie sacrée [Pl. 151]. Un important palais, localisé à la marge sud-est du site, était relié au centre par une longue avenue. Derrière ce vaste espace religieux et officiel, s'étent une grande zone d'habitat et de boulangeries à l'ouest, ainsi qu'un second quartier résidentiel à l'est (zones B-E). Enfin, une véritable zone industrielle s'implanta à la frange nord-est de la ville, matérialisée sur le site par un grand monticule cendreux recouvert de scories métalliques (zones Fa et Ka). Le site se développa surtout à partir du Ier siècle ap. J.-C., époque qui vit l'expansion de son centre religieux sous le règne de Natakamani et Amanitore, puis jusqu'au Ve siècle. Si quelques outils textiles furent découverts de manière isolée lors des fouilles du *dromos* et du temple annexe J, la majorité provient des travaux effectués dans les quartiers est. Un premier groupe, comprenant 6 pesons et 1 fusaïole[142], fut mis au jour éparpillé dans la zone d'habitat B, en relation avec une occupation artisanale. Le reste du matériel (figurines en argile, bouchons de jarres, fragments de faïence, scellés et empreintes de sceaux…) atteste d'une phase d'activités mixtes intégrant la fabrication de divers objets de la vie courante à l'environnement de la maison. Cependant, c'est surtout les zones industrielles Ka et Fa qui livrèrent la plupart des accessoires de la production textile. Ce quartier accueillaient plusieurs fours de potiers ainsi qu'un four rectangulaire ayant pu servir à la cuisson des

[141] Nous voudrions ici remercier Michel Baud et Marie Millet, du Musée du Louvre, pour nous avoir confié la documentation inédite touchant aux outils textiles, ainsi qu'Elisabeth David et Marc Maillot pour leur aide et leur éclairage sur ce matériel. M. BAUD, "The Meroitic royal city of Muweis: first steps into an urban settlement of riverine Upper Nubia", *SudNub* 12, 2008, p. 52-63. ; *Id.*, « Mouweis, une ville riveraine de la région de Méroé », *Dossier d'Archéologie hors série* 18, 2010, p. 14-19. ; *Id.*, « Méroé, un monde urbain », *in Méroé, Un empire sur le Nil,* 2010, p. 216-219. ; M. MILLET, « Mouweis, une ville de l'Empire de Méroé », *BSFE* 186/187, 2013, p. 83-98.
[142] Outils n°920-925, 821.

briques. En périphérie de ces structures sont apparus plusieurs dépotoirs contenant divers rejets artisanaux, ainsi que de nombreux objets lié au travail de l'argile et de la pierre (boulettes de terre crue, outils lithiques – molettes, polissoirs, broyeurs – tampons, lissoirs, anneaux d'archer inachevés). Des figurines en argile, des perles, des bouchons de jarre, des scellés, des meules et des percuteurs viennent compléter l'image de ce quartier où se concentraient plusieurs activités artisanales variées. On y travaillait l'argile (crue et cuite), la pierre, l'ivoire, la faïence et la fibre. L'artisanat textile y est particulièrement bien représenté, surtout le filage, avec 12 fusaïoles identifiées autour des fours Fa et 16 dans la zone Ka[143]. Cette dernière livra également un ensemble de 32 pesons de métier à tisser piriformes, ainsi que plusieurs autres fragments [Pl. 151b]. Nous l'avons vu dans le chapitre 1, une trentaine de pesons correspond sans doute à la moyenne des poids utilisés pour l'installation d'un métier à tisser. Nous serons peut-être en présence d'un lot complet de pesons témoignant du montage d'un métier unique aux abords des fours de potiers. Dans cette ville, la production textile serait donc localisée dans l'habitat et dans la zone artisanale, mais rien n'indique encore la spécialisation des espaces ni des personnes.

À Mouweis, comme à el-Hassa et Hamadab, les activités de filage et de tissage sont menées dans les mêmes zones que la fabrication d'autres objets de la vie quotidienne. Même à Mouweis, où elle se concentre visiblement dans un quartier « industriel », la production semble *a priori* restée à une échelle relativement restreinte, dont les vestiges ne correspondent qu'à un ou deux métiers. Cependant, nos observations se doivent de demeurer temporaires, limitées qu'elles sont aux seuls espaces révélés par des fouilles récentes. La continuation des travaux archéologiques dans ces différentes villes permettra de préciser notre analyse, de l'étendre à l'ensemble du site et de pouvoir comparer les résultats obtenus. Peut-être pourra-t-on ainsi gagner une vision plus détaillée des activités textiles à l'intérieur de l'île de Méroé et mettre en relation les productions de cités riveraines moyennes avec celle de la capitale.

[143] Outils n°822-833 (Fa), 837-852 (Ka). Il ne s'agit là que des exemplaires formellement identifiés. Il est possible que d'autres spécimens, dont la reconnaissance oscille entre perle et fusaïole, soient à joindre à ce premier inventaire.

2. La Basse Nubie, l'important centre de Qasr Ibrim

En dehors de l'île de Méroé, il faut se tourner vers la Basse Nubie pour retrouver des témoignages de la concentration des activités textiles. Nous l'avons mentionné, les traces de cet artisanat en Nubie sont surtout circonscrites à l'espace domestique, dans des établissements de taille réduite. Dans ce contexte, le site de Qasr Ibrim, avec ses centaines d'outils et milliers de fragments d'étoffe, constitue une formidable exception. Précisons que la plupart de nos connaissances en matière de production textile portent sur des périodes relativement tardives de Qasr Ibrim, datées de la fin du Méroïtique et du Post-méroïtique[144]. Nous limiterons ici notre discussion aux outils, ayant déjà à de maintes reprises décrit le corpus de tissus. Notons simplement que les étoffes attestent d'un haut degré d'expertise et d'un art consommé de la tapisserie, de l'ajouré et des franges, indiquant par la même une production globalement uniforme et de qualité.

À l'époque méroïtique, l'établissement de Qasr Ibrim est avant tout un important site religieux de pèlerinage, comportant plusieurs temples et bâtiments civils[145]. À l'arrière de ce quartier monumental s'étend une zone densément construite, contenant plusieurs structures rectangulaires en pierre, adjacentes les unes aux autres et organisées autour de ruelles, la « Rue de la Taverne » et la « Rue du Magasin » [Pl. 137][146]. D'autres quartiers résidentiels furent aussi repérés sous les niveaux médiévaux de la cathédrale et aux abords du Podium[147]. On a souvent pointé l'absence, dans ces bâtiments, d'arrangements domestiques tels que les mastabas, les foyers ou les meules, ainsi que la fréquence et le volume des caves de stockage[148]. Cet argument, tout comme la taille somme toute limitée de ces quartiers, encouragea les chercheurs à y reconnaître une fonction d'abord artisanale et commerciale. L'occupation résidentielle et permanente du site demeure donc, pour cette époque, plutôt conjecturelle[149].

Cela n'a pas empêché la découverte de plusieurs centaines d'outils textiles, distribués dans toutes les zones fouillées à travers une stratigraphie des plus perturbées. La

[144] Pour une description du site, de son plan et de l'historique des fouilles, se reporter au chapitre 2, III.A. *Chiffons, stockage et dépotoirs : la collection textile de Qasr Ibrim*.
[145] P. ROSE et D.N. EDWARDS, The Meroitic Temple Complex at Qasr Ibrim, 2007.
[146] P. ROSE, "Early Settlement at Qasr Ibrim", *in Between the Cataracts, Part* 2.2, 2010, p. 195-209. ; W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013.
[147] J.M. PLUMLEY, et W.A. ADAMS, "Qasr Ibrim 1972", *JEA* 60, 1974, p. 212-238. ; J.M. PLUMLEY, W.A. ADAMS, et E. CROWFOOT, "Qasr Ibrim 1976", *JEA* 63, 1977, p. 29-47.
[148] W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013, p. 29. ; D.N. EDWARDS, "The 1998 Excavations in the Trench 10/14 area", *SudNub* 2, 1998, p. 71.
[149] D.N. EDWARDS, *The Nubian Past*, 2004, p. 160.

« Rue de la Taverne » en a notamment livré beaucoup, provenant de contextes de stockage ou de dépotoirs, par ailleurs prolifiques en matériels très variés. En conséquence, ces outils ne disposent pas toujours d'une localisation précise, et il fut souvent nécessaire de recouper nos données avec les nombreux rapports de fouilles publiés. L'attribution des objets à un quartier particulier, et *a fortiori* à un bâtiment spécifique, est globalement infaisable. Ainsi, nous avons connaissance de 74 fusaïoles provenant d'une zone très large du site, vraisemblablement étalée sur toute la frange sud-est de la ville, pour lesquelles nous ne disposons d'aucune donnée de contexte[150]. Tout au plus savons nous qu'il s'agit d'une occupation « profane » et au moins partiellement domestique. En revanche, les fouilles de la « Rue de la Taverne » et de la « Rue du Magasin », récemment publiées par William et Nettie Adams et complétées des travaux de David Edwards[151], nous offrent une vision plus claire de la production textile dans son environnement urbain.

Les structures longeant la « Rue du Magasin », dégagées au nord-est du temple de Taharqa et du bastion sud (tranchée 10/14), ont révélé un corpus d'une trentaine de pesons de métier à tisser, ainsi que plusieurs fusaïoles et pointes en os[152]. Trois des pesons furent retrouvés *in situ* sur un niveau de sol en terre battue daté de la période méroïtique, attestant ainsi de l'installation d'un métier à tisser aux abords du mur d'enceinte de la ville[153]. Les autres objets proviennent en revanche de contextes plus tardifs, notamment associés au fonctionnement de caves de stockage. L'une d'elles livra, en plus des outils textiles, plusieurs éléments en bois tourné (bouchons et couvercles de récipients), des anneaux d'archer, un sceau en pierre, des fragments de faïence, des jetons en céramique, un important lot de broyeurs, un fragment de défense d'hippopotame, de larges cristaux de sel et enfin une quantité impressionnante de tessons de poterie (plus de 220 kg)[154]. L'ensemble de ce matériel suggère le dépôt dans ce bâtiment de différents produits issus du commerce ou d'échanges, ainsi que d'outils d'artisanats divers, comme le broyage (d'un matériau inconnu ?), le travail du bois tourné (?), le filage et le tissage.

Directement au nord-ouest de cette zone, les fouilles de la « Rue de la Taverne » furent extrêmement prolifiques en matière de production textile, puisqu'elles livrèrent une

[150] Outils n°742-756.
[151] W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013, p. 29. ; D.N. EDWARDS, "The 1998 Excavations in the Trench 10/14 area", *SudNub* 2, 1998, p. 65-73.
[152] Outils n°938, 939, 739. Le nombre exact de ces objets n'est pas donnée dans les publications. *Ibid*., p. 70-71.
[153] Outil n°938.
[154] *Ibid*., p. 71-72.

très large collection textile et de nombreux outils relatifs à leur fabrication. Cet ensemble documentaire est majoritairement daté de la période post-méroïtique et de la transition avec l'époque médiévale. Provenant de caves de stockage et de niveaux de dépotoir, il est majoritairement formé de trouvailles isolées. Tous les aspects de la fabrication des tissus y sont représentés, depuis les fusaïoles et les fuseaux, jusqu'aux aiguilles et dès à coudre. Nous pouvons en dresser l'inventaire suivant[155] :

- 15 fuseaux complets (outils n°950, 737, 741)
- 11 pesons de métier à tisser (outils n°11)
- 13 navettes (outils n°949, 941, 946, 949)
- 1 tasse-fil (?) (outil n°948)
- 1 carton de tissage (outil n°952)
- 2 éléments de peignes de tisserand (outil n°953)
- 6 aiguilles (outils n°951)
- 1 dés à coudre (outil n°940)

Ces outils, entreposé ou simplement jeté au rebus, sont accompagnés d'une vaste quantité d'autres objets[156], au premier rang desquels la céramique, notamment des jarres, des amphores et des bols-mesureurs pour le grain (?). Les bâtiments de cette rue, en excluant la « taverne » dédiée à la consommation de vin, sont aussi aménagés de nombreux équipements de la vie quotidienne, comme les nattes, les lampes en terre cuite, les accessoires de toilette, les outils pour la pêche et la préparation culinaire, les jeux ou les figurines en argile. La présence de différents éléments d'armement – pointes de flèche, fer de javelot, armure en cuir – révèle également la présence de militaires sur le site, alors fortifié. À ces objets s'ajoutent de nombreux dispositifs de stockage : caves et puis, paniers en vannerie, larges céramiques, coffrets en bois et scellés. Notons enfin plusieurs accessoires employés pour la pesée des denrées et la manutention des paquets, souvent conservés sous forme de pièces métalliques et sangles diverses. L'image qui émerge de cet espace urbain est celle d'un centre activement engagé dans le stockage et le mouvement des denrées, notamment du grain, dont les restes botaniques sont dispersés à travers toutes les strates archéologiques. Cette activité majeure est complétée par l'artisanat, dont le travail du bois et le textile sont les mieux représentés. Le tournage des bois durs est très bien attesté dans la « Rue de la Taverne » et le produit de cette activité se décline en une

[155] Notre inventaire combine les données rassemblées par William et Nettie Adams (*Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013.) et d'autres partiellement publiées auparavant. Le compte mentionné ici n'est donc qu'indicatif, la correspondance entre ces différents objets n'étant pas toujours très claire.

[156] Voir l'inventaire complet publié en annexe de W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013.

foule d'objets domestiques, comme les couvercles, les flacons à cosmétique, les pièces d'ameublement et même les fusaïoles.

La diversité des outils de filage et de tissage, ainsi que les milliers de fragments d'étoffe, témoignent d'une production textile d'envergure, dépassant clairement les besoins d'une population qui d'ailleurs ne semble pas avoir résidé sur place. Nous pouvons donc proposer, dans la continuité de William et Nettie K. Adams, un phénomène de concentration des activités textiles dans un quartier dédié à la manufacture et au transit des biens et des denrées[157]. Peut-être faut-il le mettre en relation avec la culture du coton, que l'on sait exister localement autour de la ville. Une telle organisation spatiale de la production textile, dans la région nubienne d'abord, mais aussi dans la ville, pourrait suggérer une spécialisation du site de Qasr Ibrim pour la fabrication des étoffes et une spécialisation des ouvriers qui en étaient chargés. La qualité des tapisseries et des ajourés de Qasr Ibrim, l'homogénéité des techniques et des styles décoratifs, ainsi que la volonté de copie et d'adaptation des motifs romano-égyptiens, viennent corroborer cet argument.

Comment alors était organisée cette production ? En atelier(s) ou bien en un réseau de tisserands indépendants ? Doit-on postuler une structure unique réunissant tous les ouvriers ou bien plusieurs petites entités disséminées dans les bâtiments ? À qui est destinée cette production ? Et enfin, si l'activité textile de Qasr Ibrim s'avère si importante, qu'elle est le rôle du pouvoir royal et administratif dans sa gestion ? L'occupation très longue de la « Rue de la taverne » et la disparition de la plupart de ses niveaux d'utilisation laissent beaucoup de ces question sans réponse. Tout au plus pouvons-nous affirmer la place prépondérante des activités textiles à Qasr Ibrim et la spécialisation de certains ouvriers, travaillant dans un secteur spécifique de la ville orienté vers le stockage et la manufacture.

3. La question des ateliers

Les sources ne permettent pas d'identifier, dans les quartiers résidentiels ou industriels de Qasr Ibrim ni des villes du Soudan central, d'atelier consacré à la seule production textile. C'est-à-dire que nous ne disposons pas de vestiges trahissant de manière

[157] *Ibid.*, p. 138-139, 153.

assurée l'existence d'un local professionnel où les artisans se regroupent pour exécuter en commun des travaux similaires ou connexes[158].

Des structures de ce type nous sont connues pour l'espace méditerranéen, comme en Anatolie par exemple, où le site de Gordion livra une enfilade de pièces régulièrement disposées et contenant plus de 1000 fusaïoles et 2750 pesons de métiers à tisser[159]. Sans considérer une telle échelle de production, qui justifie ici pleinement le qualitatif d'industriel, nous connaissons également des locaux dédiés aux activités textiles en Égypte pharaonique, figurés par des modèles en bois ou des peintures dans les tombes des dignitaires[160]. Ces ateliers, associés à l'administration du temple ou des domaines, font intervenir des ouvriers spécialisés, souvent esclaves[161]. Le mode de production en atelier se poursuit durant l'époque hellénistique et romaine, en parallèle à la fabrication domestique. Il se développe et se standardise, intégré pour certains type de tissus dans un complexe régime foncier imposé par l'État[162]. Nous ne disposons que de peu de sources ayant directement trait aux locaux où se déroulaient les activités textiles, mais quelques papyri attestent tout de même l'existence d'ateliers[163]. Du reste, leur fonctionnement nous est davantage suggéré par l'ensemble des documents décrivant la composition des équipes d'ouvriers, montrant une relation de maître-tisserand à apprenti et l'emploi d'ouvriers salariés, de membres de la famille et/ou d'esclaves[164].

Au Soudan et en Nubie, le panorama documentaire nous offre une vision différente de l'organisation de la production textile, où l'échelon de l'atelier spécialisé ne semble pas avoir été franchi. Si concentration des activités il y a, elle intervient aux côtés d'autres artisanats dans des zones domestiques mixtes, liant fonctions d'habitat et de manufacture artisanale. De plus, seul le corpus de tissus et d'outils de Qasr Ibrim nous permet de postuler la spécialisation des tisserands. Ailleurs, en l'absence de traces concrètes, celle-ci demeure une spéculation. En dehors de Qasr Ibrim, nous ne connaissons qu'une mention d'atelier textile, reconnu par les fouilleurs d'Ash-Shaukan[165]. Un important groupe de

---

[158] Selon la définition du dictionnaire *Trésor de la langue française*, mis en ligne pour le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales [http://www.cnrtl.fr, consulté le 24.08.2015].
[159] B. BURKE, "The Kingdom of Midas and Royal Cloth Production", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 64-70.
[160] B.J. KEMP et G. VOGELSANG-EASTWOOD, *The Ancient Textile Industry in Amarna*, 2001, p. 321-337.
[161] A. STAUFFER, *Textiles d'Égypte de la collection Bouvier*, 1991, p. 14.
[162] F. DUNAND, « L'artisanat du textile dans l'Égypte lagide", *Ktema* 4, 1979, p 47-69.
[163] A. LOFTUS, "A Textile Factory in the Third Century BC Memphis : Labor, Capital and Private Enterprise in the Zenon Archive", *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 173-186. ; E. WIPSZYCKA, *L'industrie textile dans l'Égypte romaine*, 1965, p. 54.
[164] *Ibid.*, p. 57-74.
[165] J. JACQUET, « Remarques sur l'architecture domestique à l'époque méroïtique : documents recueillis sur les fouilles d'Ash-Shaukan », *BÄBA* 12, 1971, p. 127.

pesons de métier à tisser et de pointes en os fut découvert sur ce site, à l'intérieur d'un bâtiment dont plusieurs pièces étaient équipées de séries de niches murales. Sans aucun autres éléments de description architecturale ou archéologique publiés, nous préférons réserver notre jugement quant à l'identification d'un atelier textile, qui serait alors inédit, sur ce site. L'absence de véritable atelier ne contredit cependant pas la possibilité d'un contrôle de la production. C'est par cette question que nous souhaitons maintenant conclure cette partie dédiée au fonctionnement de l'artisanat textile méroïtique.

C. Contrôle de la production textile : le rôle des temples et des palais

La problématique du contrôle de la production artisanale au Soudan et en Nubie demeure très difficile à aborder. Nous l'avons dit, les documents épigraphiques, si utiles à la reconstruction du système égyptien, nous font défaut dans le royaume de Méroé. Notre conception même du fonctionnement économique des territoires repose encore, en grande partie, sur des modèles théoriques qu'il s'agit à présent de nourrir des données de terrain. Aujourd'hui, le développement des études consacrées à l'espace urbain et à la culture matérielle y contribue de manière exponentielle. Que peut apporter dans ce cadre l'observation des activités textiles ?

Comme pour de nombreux aspects économiques, notre perception de la production textile est très influencée par le poids de la tradition égyptienne. Pendant l'époque pharaonique, la fabrication des tissus est d'abord un fait domestique, incorporé aux installations la maison. Nous en avons pour preuve les nombreux vestiges de métiers à tisser mis au jour dans les villages d'ouvriers, à Kahun et Amarna par exemple[166]. Ces outils prenaient place dans l'espace domestique, dans le vestibule ou suspendu aux poutres de la pièce principale[167]. Nous avons cependant tendance à privilégier les ateliers, dont les représentations sont si présentes dans l'art funéraire. Les textes pharaoniques nous renseignent également sur les ouvriers – fileurs et tisserands – qui travaillaient dans ces structures, les équipes-*meret*, attachées aux services de la cour royale, des temples ou de gouverneurs provinciaux[168]. À l'époque hellénistique, le système de production se

[166] J. ALLGROVE-MCDOWELL, "Kahun, the textile evidence", *in* A.R. DAVID (éd.), *The Pyramid Builders of Ancient Egypt*, 1986, p. 226-252. ; B.J. KEMP et G. VOGELSANG-EASTWOOD, *The Ancient Textile Industry in Amarna*, 2001.
[167] *Ibid*., fig. 9.18, p. 234, fig. 9.60, p. 287.
[168] S. ALLAM, "Les équipes dites *meret* spécialisées dans le filage-tissage en Égypte pharaonique", *in* B. MENU (éd.), *L'organisation du travail en Égypte ancienne et en Mésopotamie*, *BibÉtud* 151, 2010, p. 41-64.

diversifie et se standardise, pour superposer plusieurs modes de fabrication : le secteur purement domestique, les tisserands « libres », itinérants ou disposants de leur propres installations, les importants ateliers des temples, et la myriade d'ateliers dont la production est lourdement contrôlée par l'État, répartis dans les différents nomes et villages[169]. À l'exception de la fabrication domestique, opérée dans la maison par des membres de la famille, et dans une certaine mesure de celle des temples, le reste de la production est soumis à une législation détaillée qui vise à la contrôler étroitement et à l'insérer dans un régime foncier[170]. En Égypte, le rôle de l'État et de l'administration civile et religieuse fut donc toujours conséquent. Peut-on en dire autant pour le royaume de Méroé ?

Les rares données disponibles ne nous permettent certainement pas une analyse aussi détaillée et précise, ni de résultats aussi catégoriques. Nous laisserons de côté la question du contrôle, très peu vraisemblable, de la fabrication domestique, pour plutôt essayer d'évaluer la possibilité d'un contrôle de la production textile dans les centres urbains plus importants, sièges et relais du pouvoir.

1. Le rôle des temples

Le temple est souvent accepté comme le cadre institutionnel de l'économie méroïtique, aux côtés du palais. Cette fonction lui est attribuée en partie sur la base du modèle économique égyptien, accepté de façon plus ou moins tacite[171]. Le temple pharaonique, associé de ses domaines, est en effet un pivot essentiel de la stabilité économique du pays, en organisant la production, la centralisation et la redistribution d'une partie considérable des denrées et des biens[172]. En Nubie, László Török relève l'interconnexion de l'administration civile et religieuse, dont les membres conjuguent des titres économiques à leur fonction au sein des temples[173]. Plusieurs références épigraphiques mentionnent ainsi le titre de *mreperi/mrepero*, « directeur du domaine », parmi la titulature de certains membres du clergé attachés à un temple. L'auteur en déduit

[169] F. DUNAND, « L'artisanat du textile dans l'Égypte lagide", *Ktema* 4, 1979, p 47-69.
[170] *Ibid.*, p. 53.
[171] « It seems probable that some of the larger temples were possessed of landed endowments", W.Y. ADAMS, "Ecology and Economy in the Empire of Kush", *ZÄS* 108, 1981, p. 1-11.
[172] D. O'CONNOR, "The Social and Economic Organization of Ancient Egyptian Temples", *in* J.M. SASSON (éd.), *Civilizations of the Ancient Near East, vol.* 1.4, 1995, p. 319-329. ; J. JANSSEN, "Prologomena to the study of Egypt's economic history during the New Kingdom", *Studien zur Altägyptische Kultur* 3, 1975, p. 127-185.
[173] L. TÖRÖK, *The Kingdom of Kush*, 1997, p.488-494.

que « the administrative structure rested obviously on the professional personnel of the temples and on the temples as record offices and centers of the collection, storage and redistribution of agricultural and other products »[174]. Ce système serait placé sous l'autorité du *peseto*, chargé par le roi de redistribuer et d'acheminer les revenus de la Nubie et d'éventuels échanges vers les dignitaires et la cour de Méroé. Dans le prolongement de ce système, peut-on postuler, comme en Égypte, l'existence d'une production textile gérée et/ou manufacturée par l'institution du temple ?

a. *Temples et outils de production textile*

La fouille de plusieurs temples méroïtiques, dont notre connaissance s'est accrue ces dernières années, a révélé un certain nombre d'outils de filage et de tissage. Comme à el-Hassa, il s'agit le plus souvent d'outils provenant de phases d'occupation antérieures ou plus tardives, à caractère domestique. C'est par exemple le cas dans les temples KC100, KC101 et M282 de Méroé-ville[175], ainsi que dans le temple J de Mouweis[176] et, vraisemblablement, dans le temple de Tabo[177].

Cependant, il semble bien que certains temples accueillaient, en même temps que leur activités liturgiques, certaines activités liées au travail de la fibre. Citons le temple M720 de Méroé-ville, qui livra aux côtés de divers objets appartenant au matériel du culte 8 fusaïoles et 1 aiguille[178]. Ces outils sont apparus dispersés dans plusieurs pièces, mêlés à des feuilles d'or, des fragments de pierre et d'enduit, des vanneries et de plateaux à offrandes. Les fouilles menées en 1968 par l'université de Humboldt dans le complexe religieux de Moussawarat es-Soufra ont également mis au jour un important groupe de pesons de métiers à tisser, dont malheureusement aucune donnée supplémentaire ne vient préciser le nombre total et le contexte[179]. La date de ces travaux suggère leur découverte au sein du Grand enclos, dont la fonction est encore mal comprise. Centré autour de 3 temples principaux, il comprend de très grandes cours, terrasses artificielles, rampes et couloirs, ainsi qu'un jardin irrigué. Les pesons seraient plutôt à mettre en relation avec d'autres traces d'activités artisanales, comme le bâtiment 400 (que l'on pense à usage domestique)

---

[174] *Ibid.*, p. 492.
[175] Outils n°908-910, 911-912, 913-916.
[176] Outils n°834-836.
[177] Outils n°856.
[178] Outils n°708-715, 917. P.L. SHINNIE et J.R. ANDERSON, *The Capital of Kush II*, 2004, p. 255.
[179] Outils n°932-937.

et l'atelier de potiers localisé au nord de l'enclos[180]. Peut-être peut-on postuler, à partir de ces maigres témoignages, une activité de tissage à l'intérieur du complexe religieux, destinée à l'aménagement des temples ou même, pourquoi pas, aux cérémonies et aux rituels portés sur les statues divines. Pour l'instant, cela ne demeure néanmoins que pure conjecture. Un autre lot d'objets à considérer est formé des 53 fusaïoles et fragments de fusaïoles découverts sur le site de Saqadi[181], localisé dans la Gezira non-loin de Djebel Moya. Typologiquement, ces outils ressemblent en tous points au large corpus de fusaïoles d'Abou Geili. Ils proviennent pour la plupart de l'intérieur de l'enceinte de pierre, partiellement fouillée sur le tell de Saqadi, contenant les ruines d'un probable temple à Amon (?). L'occupation, domestique ou liturgique, de cet espace ne fut cependant pas précisée. Dans l'état de nos connaissances, les vestiges des activités textiles dans les temples méroïtiques ne sont donc pas très concluants.

b. *Temple d'Isis et production textile à Qasr Ibrim*

Dans ce contexte, Qasr Ibrim vient une nouvelle fois apporter un élément de réponse, aussi intéressant qu'unique. Le petit temple d'Isis [Pl. 152], où fut déjà mise au jour une riche collection textile appartenant à l'aménagement liturgique du sanctuaire, a également livré une collection d'outils textiles variés[182] :

- 1 lot de 27 pesons de métier à tisser (outil n°955)
- 2 pesons isolés (outil n°956)
- 1 peigne de tisserand (outil n°957)
- 2 aiguilles, l'une en fer et l'autre en bronze (outil n°958)
- 9 fusaïoles en bois tourné (outil n°757)
- 1 fusaïole en bois tourné avec incrustations en or (outil n°758) [Pl. 6]
- 1 fusaïoles en pierre (outil n°759)
- 1 fusaïole en céramique (outil n°760)

La plupart de ces outils sont des trouvailles isolées et proviennent de niveaux différents, scellés sous les éboulis accumulés lors de la destruction du temple, au milieu du VIe siècle

[180] C. NÄSER, « Le Grand enclos de Moussawara es-Soufra : une énigme monumentale », in Méréo, un empire sur le Nil, 2010, p. 225-226. : D.N. EDWARDS, *The Nubian Past*, 2004, p. 150-153. ; *Id*., *A Meroitic Pottery Workshop at Mussawarat es-Sufra, Meroitica* 17.1, 1999.

[181] Outils n°764-816. O.G.S. CRAWFORD et F. ADDISON, *Abu Geili and Saqqadi and Dar el-Mek*, 1951, p. 123-125.

[182] B.N. DRISKELL, N.K. ADAMS et P.G. FRENCH, "A newly discovered temple at Qasr Ibrim preliminary report", *ANM* 3, 1989, p. 11-53. ; N. K. ADAMS, "Ideologies in Conflict: The Textiles from the Isis Temple at Qasr Ibrim", *in Textiles in Situ*, 2006, p. 197-210.

de notre ère. Cet épisode violent qui vint conclure la vie du bâtiment occasionna le saccage des installations et de l'aménagement liturgiques, résultant en la dispersion du matériel. Toutefois, le hall extérieur conserva, non loin de son pilier nord, un puits de stockage contenant un lot complet de 27 pesons [Pl. 152b]. Sur une photographie de terrain, ces accessoires apparaissent entassés dans une large vannerie[183]. Le peigne provient également du remplissage de la même pièce. Il convient d'ajouter à cet ensemble d'outils le corpus des 39 miniatures textiles, composées de petites portions tissées ou ajourées et terminées en longues franges [Pl. 147][184], ainsi que les 7 pelotes de fil découvertes à leurs côtés[185]. Ces petits tissus, certains inachevés, montrent clairement deux niveaux de compétence : plusieurs d'entre eux sont de très belle facture alors que d'autres seraient plutôt le travail de débutants. Nettie K. Adams, qui étudia et publia le matériel, propose d'y voir des pièces servant de modèle ou d'entraînement[186]. Que cela soit le cas ou non, cet ensemble d'objets constitue les traces évidentes d'activités textiles au sein du temple, impliquant le filage, le tissage et la réalisation de petites étoffes décorées. Il est probable qu'un métier à tisser ait été monté dans la moitié nord du hall extérieur, l'autre étant occupé pendant une longue période par une rampe d'accès perçant le mur sud. Le tissage aurait alors pu bénéficier de la lumière du jour, arrivant de face depuis la porte. De fait, le temple d'Isis de Qasr Ibrim nous offre notre seul témoignage d'un « atelier » textile, fonctionnant de pair avec le sanctuaire. Confronté à la collection de riches étoffes découverte dans le temple – rideaux, tapisseries –, la présence de cet atelier pourrait indiquer la fabrication sur place, au sein même du bâtiment, des tissus d'ameublement de cet espace sacré.

Si l'on accepte ce postulat, deux hypothèses naissent. Mise en avant par Nettie K. Adams, la première hypothèse, plus symbolique, s'inspire des *arrhephoroi* grecques, jeunes filles consacrées au culte d'Athéna et chargées du tissage du *peplos* de la déesse pour le temple d'Athènes[187]. Dans la lignée de cette institution, peut-être pourrait-on voir à travers les travaux textiles du temple de Qasr Ibrim une offrande à la déesse Isis. La deuxième hypothèse, plus matérialiste en revanche, met l'emphase sur l'institution du temple comme une structure de production de textiles luxueux, soit à destination du seul

[183] Nous n'avons pas réussi à déterminer si cet arrangement était ancien ou bien le fruit des travaux de fouilles. Nous pencherons plutôt pour la première solution, le panier était parfaitement adapté à la taille du dépôt et déformé selon le contour des pesons.
[184] Fiches T515, 516, 520, 521, 538, 539, 541, 542, 543, 551.
[185] Fiche T554.
[186] B.N. DRISKELL, N.K. ADAMS et P.G. FRENCH, "A newly discovered temple at Qasr Ibrim preliminary report", *ANM* 3, 1989, p. 29.
[187] N. K. ADAMS, "Ideologies in Conflict: The Textiles from the Isis Temple at Qasr Ibrim", *in Textiles in Situ*, 2006, p. 197-210.

culte, soit distribués plus largement. On pense alors à un système de redistribution des biens de prestige à une classe de dignitaires, pilier du modèle de l'économie du don.

À l'exception notable du temple de Qasr Ibrim, la production textile au sein des temples méroïtiques n'est pas un fait largement avéré. Quelques éléments isolés nous l'indiquent, mais ils demeurent localisés et à moindre échelle. Il est donc peu probable d'envisager le temple comme une large unité de production textile, où les tissus fourniraient une part importante des revenus. De fait, si nous connaissons quelques structures religieuses munies d'un atelier de céramique ou de boulangeries[188], les temples méroïtiques sont singulièrement dépourvus des grandes structures de stockage et des magasins habituellement associés à leurs pendants égyptiens. Il faudrait donc relativiser le rôle économique de cet établissement[189].

2. Le rôle des palais

Ce domaine de l'économie serait plutôt à replacer au sein du palais, large bâtiment civil reproduit de manière étonnamment semblable dans plusieurs villes du royaume de Méroé[190]. Résidence du souverain dans le cadre d'une monarchie déambulatoire, les palais fonctionnent avant tout comme des relais du pouvoir central à travers un territoire très étendu. L'étage dévolu à l'habitat, parfois orné d'un riche décor pariétal et éclairé par un puits de lumière, prend place sur un premier niveau composé d'espaces utilitaires. Celui-ci met notamment à disposition des séries de magasins, permettant le stockage de divers produits destinés à la consommation du palais et de sa cour, ou bien impliqués dans les échanges des biens de prestige. Les magasins du palais de Ouad ben Naga livrèrent ainsi plusieurs défenses d'éléphant, des amphores égyptiennes et de grandes jarres africaines décorées[191]. Les nombreuses empreintes de sceaux et scellés en argile mis au jour dans les

[188] D.N. EDWARDS, *A Meroitic Pottery Workshop at Mussawarat es-Sufra*, 1999. ; SALAH EL-DIN MOHAMED AHMED et J.R. ANDERSON, « Le temple d'Amon à Dangeil (Soudan) », *BSFE* 162, 2005, p. 10-27.
[189] D.N. EDWARDS, *The Nubian Past*, 2004, p. 168.
[190] Pour une présentation de ces structures et de leurs fonctions, voir M. BAUD, « La maison du roi : le palais », *in Méroé, un empire sur le Nil*, 2010, p. 241-243. ; M. MAILLOT, « Palais et grandes demeures du royaume de Méroé, les relais du pouvoir central », *Camenulae* 2, 2008, p. 1-8. ; *Id.*, *Palais et grandes demeures du royaume de Méroé, les relais du pouvoir central. Traditions locales et méditerranéennes*, 3 vols., thèse de doctorat non-publiée, Paris IV-Sorbonne, 2013. ; *Id.*, « The Palace of Muweis in the Shendi reach. A comparative approach", *in* J.R. ANDERSON et D. WELSBY (éds.), *The Fourth Cataract and Beyond*, 2014, p. 783-796.
[191] J. VERCOUTTER, "Un palais des Candaces contemporain d'Auguste", *Syria* 39, 1962, p. 263-299.

palais du Djebel Barkal, de Ouad ben Naga ou encore de Mouweis[192], montrent que ces produits répondaient d'un contrôle administratif nécessaire à la gestion des entrées et sorties des biens. Les palais remplissent donc un rôle économique important, basé sur la centralisation et la redistribution des produits.

Leur fonction quant à un contrôle – hypothétique – des productions manufacturées demeure cependant spéculative. Par la force des choses, une large portion de notre matériel, textile ou outillage, provient de centres urbains comportant un palais, ou bien accueillant une importante sphère de l'administration locale. C'est la cas en Nubie, à Djebel Adda, Saï, Sedeinga, Qoustoul, Ballana et Karanog, mais aussi dans l'île de Méroé, à Mouweis, el-Hassa et Méroé-ville. D'un façon ou d'une autre, la fabrication des tissus est donc liée avec les sièges du pouvoir royal ou provincial. Néanmoins, le caractère domestique ou semi-spécialisé de la production ne semble pas, en l'état de la documentation, soutenir l'hypothèse d'une fabrication contrôlée par les instances politiques ou économiques de l'État.

Les seuls rapports établis par l'archéologie entre la production textile et les structures palatiales consistent en des vestiges de métier à tisser. Le premier indice provient de la maison n°2 de Karanog, large demeure accueillant sans doute des dignitaires de l'administration nubienne durant les derniers siècles du royaume de Méroé. Un lot de pesons fut découvert dans la pièce 6 du rez-de-chaussée, y localisant peut-être l'installation d'un métier[193]. Plus déterminants, nous disposons également d'un important groupe de 109 pesons piriformes en terre crue, mis au jour lors des fouilles du palais de Ouad ben-Naga[194]. L'ensemble des travaux effectués sur ce site n'est malheureusement pas publié, et la provenance exacte de ces objets, aujourd'hui conservés au Sudan National Museum, ne fut pas enregistrée. Toutefois, à la lumière du rapport préliminaire[195], il est vraisemblable que ces pesons aient été découverts entreposés dans les magasins de stockage ou les espaces utilitaires du premier niveau, seul étage préservé *in situ* et fouillé de manière extensive. Les magasin de ce palais, daté du tournant de notre ère, contenaient un matériel très divers, composé d'objets prestigieux ou liturgiques (statues, tables d'offrande, etc.) comme d'objets très communs à usage domestique (meules et broyeurs, céramiques

[192] I. VINCENTELLI, "Clay sealings from Jebel Barkal (Sudan)", *CRIPEL* 22, 2001, p. 71-75. ; M. BAUD, "Scellements sur argile et bagues-cachets », *in Méroé, un empire sur le Nil*, 2010, p. 244-245.
[193] Outil n°887.
[194] Outil n°972-975.
[195] J. VERCOUTTER, "Un palais des Candaces contemporain d'Auguste", *Syria* 39, 1962, p. 263-299.

utilitaires, etc.)[196]. Toutes les catégories matérielles bien connues de la culture matérielle méroïtique s'y retrouvent plus ou moins représentées, mais nous pouvons particulièrement noter l'importance des matières premières luxueuses, comme l'ivoire et le bois dur (ébène ?), stockées dans leur forme brute. La diversité des objets en os, en coquille d'œuf d'autruche et en ivoire[197] tend à suggérer le travail sur place de ces matières. Parmi ces objets, les pesons de métier à tisser de Ouad ben-Naga appartiennent à la catégorie des outils domestiques et attestent la présence, au sein de ce bâtiment prestigieux, d'une activité de tissage. Était-elle destinée à la propre consommation du palais ou bien à la redistribution ? Nous ne pouvons le dire. L'implication des palais dans la production textile est donc, comme celle des temples, bien obscure.

L'observation des outils de la production textile dans leur contexte urbain nous a permis de mettre en lumière différents modes d'organisation de la fabrication, à l'échelle de la maison, du village et à celle de la ville. En l'état de nos connaissances, il apparaît que la production textile du royaume de Méroé s'opérait avant tout dans la sphère domestique, dans l'habitat et dans des zones mixtes mêlant fonctions résidentielles et artisanales. Il est possible de reconnaître une concentration des activités – textiles comme d'autres – au sein des quartiers industriels de certaines villes du Soudan central, à Méroé et Mouweis par exemple, sans qu'il soit cependant possible d'y apprécier l'échelle du rendement. Dans ce contexte de production, somme toute relativement limité, l'établissement de Qasr Ibrim fait figure d'exception, avec une manufacture importante localisée en deux points, le long de la « Rue de la taverne » et dans le temple d'Isis.

Un point important à noter, au Soudan et en Nubie la fabrication des tissus se déroule du début à la fin dans les mêmes espaces. Les vestiges archéologiques ne montrent en effet aucune division des activités de filage et de tissage. Aucune zone spécifiquement dédiée au lavage ou à la teinture des étoffes ne fut non plus découverte, comme on en connaît pour le monde méditerranéen[198]. La question se pose pourtant, notamment pour les

[196] Nous souhaiterions remercier le Sudan National Museum et son directeur Abd el-Rahman Ali Mohammed de nous avoir donné accès aux collections et aux inventaires du Musée.

[197] L'inventaire du site liste des œufs d'autruche, des fragments de leur coquille, des défenses d'éléphants, des rondelles d'ivoire, des incrustations d'ivoire, des tubes à cosmétique en ivoire et de grosses dents de porc.

[198] À Pompéi par exemple (P. BORGARD et M.-P. PUYBARET, « Le travail de la laine au début de l'Empire : l'apport du modèle pompéien. Quels artisans ? Quels équipements ? Quelles techniques ? », *in Purpureae Vestes I*, 2004, p. 47-59. ; F. MÉDARD, P. BORGARD, et C. MOULHÉRAT, "Le travail du textile à Pompéi. Ateliers et restes de tissus", *in Purpureae Vestes III*, 2011, p. 83-89.), ou bien dans le monde hellénistique

espaces très construits de la « Rue de la taverne » à Qasr Ibrim, où l'on a peine à imaginer certaines activités jugées plus « polluantes », comme la teinture. Peut-être faut-il l'envisager un peu à l'écart, sur des esplanades à ciel ouvert.

Quant au contrôle de la production textile par les instances du pouvoir royal, il est bien difficile d'y répondre sur la seule base des vestiges archéologiques, ténus et souvent incomplètement publiés. Ceux-là ne permettent que de poser les fondements matériels pour une implication quelconque des institutions, mais certainement pas de la décrire ou de la quantifier. Il demeure impossible de déterminer s'il s'agit d'une production pour usage interne ou bien destinée à être redistribuée. Toutefois, l'apparente uniformité des étoffes et des costumes élitaires de la Basse Nubie semblent pointer vers un certain degré de centralisation des textiles luxueux, pour être ensuite répartis entre les membres des familles de dignitaires. Seule la continuation des fouilles en milieu urbain permettra de préciser ce point, en comparant différentes sphères de la production artisanale, leur organisation présumée et leur système de distribution et de consommation.

(SANIDAS, G.M., "Les activités textiles dans les villes grecques aux époques hellénistiques et romaines : questions d'espace et d'économie", *in Purpureae Vestes III*, 2011, p. 31-40.).

III. PRODUCTION DES MATIÈRES PREMIÈRES : ÉTENDUE ET AMPLEUR DES ACTIVITÉS COTONNIÈRES

Au cours du chapitre 1, dans la partie consacrée aux matières premières textiles, nous avions présenté un à un tous les témoignages de la culture du coton au Soudan et en Nubie méroïtiques. Les textes antiques, les restes archéobotaniques et les centaines de tissus recensés convergent tous dans la même direction et indiquent l'importance de cette fibre dans les productions agricoles et textiles de l'époque. Essayons maintenant de comprendre l'étendue et l'ampleur des activités cotonnières méroïtiques, et de les replacer dans leur contexte géographique.

A. Le coton méroïtique : une culture d'ampleur

1. Prépondérance des textiles en coton

Nous avions laissé notre enquête en constatant l'importance du coton dans nos corpus de tissus. Peu après son introduction au tout début de notre ère, cette fibre végétale représente déjà une part substantielle de la production textile : la moitié des assemblages d'Aksha, de Qoustoul/Ballana, de Semna Sud et de Djebel Adda sont en coton, et son utilisation est très largement majoritaire à Saï, Méroé et Qasr Ibrim. Sur ces trois derniers sites, les courbes de fréquence des fibres montrent des taux de coton atteignant 70% à 80%. Cette situation culmine à Karanog, où 100% des restes textiles examinés sont en coton. La prépondérance de cette fibre s'observe tout au long des périodes Méroïtiques classiques et tardives, puis décline significativement lors de l'époque post-méroïtique. Notons toutefois l'exception notable de Qasr Ibrim, qui continue de livrer de véritables masses d'étoffes dont le coton représente plus de 70% du matériel total.

De telles statistiques, dans un milieu archéologique soudanais et nubien offrant un si large échantillonnage de tissus antiques, attestent clairement de l'ampleur des cultures cotonnières contemporaines. Même si l'on choisit d'envisager les toiles de coton comme un produit réservé à une classe aisée de la population, les quantités de fils requises – et donc de fibres – sont considérables.

2. Géographie, climat et contradictions documentaires

D'où provient donc ce coton ? Certainement, nous ne pouvons apporter foi à la théorie de Michael Gervers, qui voudrait y voir le résultat d'importations de fibres indiennes, via le commerce de la mer Rouge, d'Égypte romaine et éventuellement d'Axoum[199]. Avant toute considération d'ordre archéobotanique ou moléculaire, le simple volume de fibres considéré aurait dû suffire à dissuader cette hypothèse. Sa fausse idée repose sur la surprise initiale des premiers découvreurs de tissus nubiens en coton. Occidentaux, surtout Américains et anglais, ils étaient habitués aux exploitations cotonnières du sud des États Unis et de l'Inde, où les arbustes se développent grâce à un régime pluvieux particulier, constitué d'averses légères mais fréquentes[200]. Comment alors expliquer cette multitude de tissus en coton dans une région aussi aride que la Nubie ? Les questions de la domestication du coton, du développement de différentes espèces et de leur diffusion sur la planète sont venues compliquer d'autant plus le débat.

C'est cependant la question géographique qui pose l'obstacle le plus important à la compréhension d'une exploitation cotonnière méroïtique. Afin de mieux cerner le problème, descendons le Nil et mettons en vis-à-vis les découvertes textiles de coton avec les moyennes des précipitations annuelles[201] :

[199] M. GERVERS, "Cotton and Cotton Weaving in Meroitic Nubia and Medieval Ethiopia", *TH* 21 (I), 1990, p. 15. Voir également la partie suivante Chap. 3, II. A. 4. a, pour une explication du débat Inde vs. Afrique.
[200] W.W. ROBBINS, *The Botany of Crop Plants*, 1917, p. 522.
[201] Ce tableau fut constitué à partir de notre base de données « textiles » et la carte de localisation des découvertes textiles [carte 1]. Les données relatives aux précipitations annuelles sont les mesures modernes relevées par R.P.D. Walsh et publiées dans R.P.D. WALSH, "Climate, hydrology, and water resources", *in* G.M. Craig (éd.), *The Agriculture of the Sudan*, 1991, p. 25.

Zones géographiques	Sites
Sud du royaume méroïtique – Gezira Précipitations annuelles à Sennar : 468 mm	Ø
Soudan central – Ile de Méroé Précipitations annuelles à Khartoum : 162 mm à Atbara : 68 mm	Méroé, Gabati
Haute Nubie – 4e cataracte	hyp. Kassinger Bahri
Haute Nubie – Bassins de Napata, Dongola, Letti Précipitations annuelles à Dongola : 20 mm	Ø
Moyenne Nubie – 3e-2e cataractes	Sedeinga, Saï, Semna sud, Abka, hyp. Gemai
Basse Nubie – 2e-1e cataractes Précipitations annuelles à Ouadi Halfa : 1 mm	Sahaba, Ashkeit, Aksha, Serra Est, Qoustoul, Ballana, Djebel Adda, Qasr Ibrim, Karanog hyp. Aniba (Senesra), Shabloul, Ouadi es-Seboua

Considérons maintenant que les cotonniers ont besoin de 500 mm minimum de pluie par an[202]. La situation documentaire paraît alors très contradictoire : la majorité des étoffes de coton provient de sites nubiens en milieu hyperaride, alors que le sud de l'espace méroïtique, au climat bien plus humide, ne livra aucun reste textile quel qu'il soit. Bien sûr, les découvertes de tissus reposent sur les conditions environnementales de conservation[203] : les pluies qui auraient pu rendre la culture du coton possible ont détruit tous les vestiges textiles potentiels.

Plutôt que de fonder notre réflexion sur une théorie économique privilégiant le commerce avec l'Inde, comme le fait Michael Gervers[204], proposons plus simplement l'idée d'une maîtrise efficace des moyens d'irrigations, capables de compléter ou de remplacer les apports pluviaux. Quatre-vingt ans avant l'article de Michael Gervers, John et Grace Crowfoot, ainsi que Georges Reisner et Francis Ll. Griffith, constataient déjà l'importante production de coton à l'intérieur même de l'espace méroïtique[205].

[202] J.P. WILD, F.C. WILD et A.J. CLAPHAM, "Irrigation and the Spread of Cotton Growing in Roman Times", *ATN* 44, 2007, p. 16.
[203] Pour une présentation du milieu environnemental et des conditions de conservation qui y sont associées, voir Introduction, A.
[204] M. GERVERS, "Cotton and Cotton Weaving in Meroitic Nubia and Medieval Ethiopia", *TH* 21 (I), 1990, p. 13-30.
[205] J.W. CROWFOOT, *The Island of Meroe*, 1911, p. 37. ; F. L.l. GRIFFITH et G.M. CROWFOOT, "On the Early Use of Cotton in the Nile Valley", *JEA* 20, 1934, p. 5-12.

3. Arguments environnementaux : climat, agriculture et irrigation

Alors au stade de supposition, l'hypothèse de ces auteurs fut confirmée par les découvertes archéobotaniques de graines et de fibres de coton, à Qasr Ibrim[206] puis à Hamadab[207]. Respectivement situés en Basse Nubie et au Soudan central, ces deux sites attestent l'existence d'une culture cotonnière dans des régions sèches. Les méroïtes ont clairement su tirer parti de leur environnement et des différentes techniques agricoles disponibles pour développer un mode de culture local favorable au coton.

a. *Cultures estivales, hivernales, et crue du Nil*

La culture des arbustes cotonniers requiert un climat spécifique défini par une température constante supérieure à 20°C et un apport en eau correspondant à 500mm de précipitations annuelles, réparti de manière inégale durant ses différents stades de maturation : important en début de croissance de la plante, puis réduit pendant la formation des fruits[208]. Au Soudan et en Nubie, la saisonnalité du *Gossypium* L. est basée sur une phase de semailles en novembre et une récolte s'étalant de mai à juillet[209]. Nous l'avons vu, ce calendrier est incompatible avec la crue du Nil, qui débutant en juin, détruirait les plants de coton au plus fort de la récolte. Le cotonnier, par sa nature botanique même, est donc une plante estivale qui ne saurait s'inscrire dans le système typique d'agriculture nilotique.

Ce mode de culture, basé sur le cycle annuel de crue et décrue du fleuve Nil, caractérise la société égyptienne depuis ses origines. Avant la construction des barrages successifs d'Assouan, le flot de la rivière gonflait significativement en réponse aux fortes

---

[206] A. CLAPHAM, et P. ROWLEY-CONWY, "Rewriting the History of African Agriculture", *Planet Earth Summer 2006*, 2006, p. 24-26 ; *Id.*, "New Discoveries at Qasr Ibrim, Lower Nubia", *in* R. CAPPERS (éd.), *Fields of Change*, 2007, p. 157-164. ; *Id.*, "The Archaeobotany of cotton (*Gossypium sp*.L) in Egypt and Nubia with special reference to Qasr Ibrim, Egyptian Nubia", *in* A. FAIRBAIRN et E. WEISS (éds.), *From foragers to farmers*, 2009, p. 244-253.

[207] D.Q. FULLER, "Agricultural Innovation and State Collapse in Meroitic Nubia. The Impact of the Savannah Package", *in* C.J. STEVENS *et al.*, *Archaeology of African Plant Use*, 2014, p. 173.

[208] W.W. ROBBINS, *The Botany of Crop Plants*, 1917, p. 522. ; D.Q. FULLER, "The spread of textile production and textile crops in India beyond the Harappan zone: an aspect of the emergence of craft specialization and systematic trade", *in* T. OSADA et A. UESUGI (éds.), *Linguistics, Archaeology and the Human Past Occasional Paper* 3, 2008, p. 4-6.

[209] Voir chap. 1, I. C. 2. b. ; D.Q. FULLER, "The Economic Basis of the Qustul Splinter State: Cash Crops, Subsistence Shifts, and Labour Demands in the Post-Meroitic Transition", *in* M. ZACH (éd.), *Proceedings of the 11th International Conference for Meroitic Studies, Vienne 2008*, sous presse, fig. 2.

pluies qui, en amont, arrosent les hauts plateaux éthiopiens et la région des Grands Lacs. Par une série de digues et de bassins, les égyptiens parvenaient à contrôler l'arrivée de ces eaux qui étaient effectivement bloquées et distribuées selon les besoins. Quand la crue arrive à son maximum, en août, l'ensemble de la vallée est alors inondée. Après six ou huit semaines, les bassins étaient drainés un à un et révélaient le dépôt de limon laissé par le fleuve. Les cultures pouvaient être ensemencées à l'automne, sur des sols alors très fertiles, puis récoltées au printemps[210]. Ce système agricole unique s'accorde particulièrement bien à des plantes hivernales, telles que l'orge et le blé, qui arrivèrent en Égypte au cours du 6e millénaire av. J.-C., après leur domestication levantine[211]. Ces deux céréales restèrent à la base de la production agricole de la vallée du Nil tout au long de la période pharaonique et jusqu'à l'époque gréco-romaine[212]. Ajoutons à ces cultures de base celles de divers fruits et légumes, dont les lentilles, et autres plantes économiques comme le henné, le papyrus ou encore le lin[213]. Comme le blé et l'orge, toutes ces plantes s'accommodent parfaitement bien au calendrier agricole imposé par le Nil. À la différence des céréales et des légumes secs cependant, la plupart des fruits et légumes étaient cultivés dans de petits jardins grâce à des précédés d'irrigation manuels ou mécaniques[214]. Globalement, le système agricole de l'Égypte antique, tout comme celui du Moyen Orient, est caractérisé par une importante consommation de blé, d'orge et de lentilles, dont la culture est hivernale.

Les mêmes activités agricoles était pratiquées dans les régions du Nil Moyen, de la Nubie à l'île de Méroé, pendant toutes les époques anciennes. Le blé, l'orge et les lentilles sont attestés sur plusieurs sites de la période Kerma[215], le site napatéen de Kawa[216], Qasr Ibrim[217], Umm Muri[218] ou encore Méroé[219]. L'ensemble de ces données nous montre

---

[210] W. SMITH, *Archaeological Investigation of Agriculture at Tell el-Amarna*, 2003. ; M.A. MURRAY, "Cereal production and processing", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, 2000, p. 514.
[211] M.A. MURRAY, "Cereal production and processing", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, 2000, p. 505-531.
[212] *Ibid*, p. 512. ; W. SMITH, *op. cit*., p. 21-22.
[213] W. SMITH, *op. cit*., p. 78-79. ; M.A. MURRAY, "Fruits, vegetables, pulses and condiments", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, 2000, p. 609-651.
[214] *Ibid*., p. 615-616.
[215] C. CARTWRIGHT, "The Plant remains", *in* D. WELSBY (éd.), *Life on the Desert Edge II*, 2001, p.560.
[216] D.Q. FULLER, "Early Kushite Agriculture: Archaeobotanical Evidence from Kawa", *SudNub* 8, 2004, p. 70-74.
[217] P. ROWLEY-CONWY, "Nubia AD 0-550 and the "Islamic" Agricultural Revolution: Preliminary Botanical Evidence from Qasr Ibrim, Egyptian Nubia", *ANM* 3, 1989, p. 133.
[218] D.N. EDWARDS et D.Q. FULLER, "Excavations and Survey in the Central Amri-Kirbekan Area, Fourth Cataract, 2003-2004", *in GAMAR* 4, 2005, p. 26-29. ; J. PAYNE, "Excavations of the Late Kushite and Medieval Settlement on Umm Muri", *SudNub* 9, 2005, p. 9-13.

qu'une partie non négligeable de l'agriculture méroïtique prenait place sur les terres inondées en bordure du fleuve, ou immédiatement adjacentes et irrigués par des moyens rudimentaires comme le chadouf. La présence de certains fruits, comme les melons et les figues, ainsi que les dattes, atteste l'existence de cultures en jardin ou vergers en complément des champs[220].

Cette continuité évidente entre les productions agricoles des périodes anciennes, marquées par les cultures hivernales et l'exploitation des limons apportés par la crue du Nil, s'enrichi à la période méroïtique d'un certain nombre de cultures estivales. Cette évolution, qui voit notamment arriver le sorgho domestiqué, le coton et la vigne, est tout à fait capitale pour la compréhension de l'histoire méroïtique. Dorian Fuller, au fil de ses recherches archéobotaniques, augmente la définition et les modalités de ces innovations agricoles, qu'il regroupe sous l'appellation de « savannah package »[221]. Le sorgho et le coton sont tout deux adaptés au climat plus humide des zones de savanes qui s'étendent au sud et au sud-est du Soudan. Malgré la rareté des informations archéologiques disponibles, il semble justifié de considérer ces régions, particulièrement celles du Kordofan à l'ouest et celles du delta du Gash à l'est, comme l'origine géographique du sorgho domestique[222]. Plus largement, nous pouvons également y voir le berceau soudanais d'autres espèces estivales appartenant à ce « savannah package », comme le coton et le millet. L'adoption graduelle de ces cultures, d'abord dans l'île de Méroé puis plus au nord et en Nubie, joua un rôle considérable dans l'équilibre alimentaire et économique des sociétés méroïtiques.

b. *Modes d'agriculture et systèmes d'irrigation*

Le développement des cultures estivales telles que le coton nécessita tout naturellement l'élaboration d'un système agricole particulier, capable de nourrir ces plantes indépendamment de la crue du Nil. À chaque environnement régional et climatique dépend bien sûr un mode de culture spécifique adapté à la nature des sols, ainsi

---

[219] D.Q. FULLER, "Agricultural Innovation and State Collapse in Meroitic Nubia. The Impact of the Savannah Package", *in* C.J. STEVENS, S. NIXON, M.A. MURRAY et D.Q. FULLER (éd.), *Archaeology of African Plant Use*, 2014, p. 167.
[220] D.Q. FULLER, "Early Kushite Agriculture: Archaeobotanical Evidence from Kawa", *SudNub* 8, 2004, p. 73.
[221] D.Q. FULLER, "Agricultural Innovation and State Collapse in Meroitic Nubia. The Impact of the Savannah Package", *in* C.J. STEVENS, S. NIXON, M.A. MURRAY et D.Q. FULLER (éd.), *Archaeology of African Plant Use*, 2014, p. 165-177.
[222] *Ibid.*, p. 169-170

qu'à l'origine et la quantité de l'eau disponible. Les moyens d'irrigation, naturels et/ou manuels, viennent s'inscrire dans chacune de ces méthodes.

Distinguons dès à présent l'agriculture pluviale, basée sur des précipitations saisonnières, et l'agriculture riveraine caractérisée par l'utilisation de l'eau du Nil et de ses affluents[223]. Dans le cas du Soudan, l'acceptation de ces deux termes varie en fonction de ce que l'on considère les ouadis comme des rivières à part entière ou bien comme des réservoirs alimentés par les eaux pluviales. *Stricto sensu*, l'agriculture pluviale s'inscrit dans un territoire bien particulier déterminé par la quantité des précipitations annuelles (entre 550 mm et 250 mm), c'est-à-dire généralement entre les latitudes de Kassala et Roseires[224]. Elle concerne donc les régions du Nil blanc et du Nil bleu, ainsi qu'une partie de la Gezira. Traditionnellement, les modes de culture y sont itinérants : les terres sont dégagées, et parfois brûlées, puis mises en culture jusqu'à épuisement, avant d'être laissées en jachère pour plusieurs années[225]. Ce système agricole ancestral est particulièrement bien adapté aux sols argileux, notamment le long du Nil blanc, et aux espèces estivales que sont le sorgho et le millet[226]. Par définition, l'agriculture pluviale est une activité strictement saisonnière, dont le produit est entièrement dépendant de l'abondance des pluies. L'agriculture riveraine quant à elle fonctionne en parallèle au Nil, ainsi que le long du Nil blanc, du Nil bleu, de l'Atbara et des principaux ouadis[227]. Elle se pratique sur des terres alluviales dont on reconnait plusieurs types, en fonction de leur proximité ou éloignement des cours d'eau et de leur mode d'irrigation[228] :

Type de terre agricole	Définition/localisation	Méthode d'irrigation
Gerif	Parcelles de terres basses, directement adjacentes à la rivière. Elles sont chaque année recouvertes par les eaux de la crue. Ce type de terres est également	Crue du Nil

[223] KHIDIR ABDELKARIM AHMED, *Meroitic settlement in the Central Sudan*, 1984, p. 97-98. ; ANWAR ABDEL-MAGID., *Plant Domestication in the Middle Nile Bassin*, 1989, p. 201-221.
[224] *Ibid.*, p. 208.
[225] *Ibid.*, p. 209-210. ; KHIDIR ABDELKARIM AHMED, *op. cit.*, p. 97. ; BURNETT, J.R., "Crop Production", *in* J.D.TOTHILL (éd.), *Agriculture in the Sudan*, Oxford, 1948, p. 291-293.
[226] ANWAR ABDEL-MAGID., *Plant Domestication in the Middle Nile Bassin*, 1989, p. 210.
[227] KHIDIR ABDELKARIM AHMED, *Meroitic settlement in the Central Sudan*, 1984, p. 97. ; ANWAR ABDEL-MAGID., *Plant Domestication in the Middle Nile Bassin*, 1989, p. 204.
[228] Plusieurs auteurs reconnaissent une classification différentes des terres agricoles (voir distinction et détails, KHIDIR ABDELKARIM AHMED, *Meroitic settlement in the Central Sudan*, 1984, p. 90). Pour notre propos, il ne s'agit pas ici d'en proposer une liste exhaustive mais de présenter les caractéristiques générales de chaque milieu susceptible d'avoir reçu des cultures de coton. A propos des bassins agricoles, voir J.R. BURNETT, "Crop Production", *in* J.D.TOTHILL (éd.), *Agriculture in the Sudan*, 1948, p. 289.

	celui longeant des ouadis.	
Gezira	Terres localisées sur des ilots au milieu même du Nil, temporairement noyées tout les ans par la crue.	Crue du Nil
Seluka	Parcelles plus éloignées de la rivière mais proches des villages.	Chadouf/*saqia*
Nagda	Plaines de basse altitude recevant à la fois les flots de la crue du Nil et des chutes de pluies saisonnières. Ces terres sont supposées être les plus fertiles du Soudan, et existe au sud du Soudan central, et en connexion à plusieurs ouadis du Boutana occidental.	Crue du Nil, pluies, chadouf/*saqia*
Saqia	Terres plus élevées que le niveau maximum de la rivière en crue, mises en culture grâce à la levée mécanique de l'eau pour l'irrigation. Le même type de terres peut fonctionner en corrélation avec de larges puits.	Chadouf/*saqia*
Bassin	Large zone de basses terres, adjacente à un cour d'eau et noyée pendant la crue : bassin de Kerma, Dongola, Shendi[229]. Technique s'apparentant à l'agriculture nilotique observée à bien plus grande échelle dans la vallée du Nil égyptienne.	Crue du Nil, chadouf, *saqia*, digues (?).

Malgré l'absence de toute trace archéologique pouvant identifier tel ou tel mode de culture, les auteurs s'accordent pour reconnaître la grande ancienneté des pratiques agricoles ayant recourt à la crue du Nil pour l'irrigation des parcelles de type *gerif*, *gezira* et *nagda*. Il est également très probable que les populations antiques du bassin de Kerma aient reconnu et exploité les capacités agricoles de leur région, dès le second millénaire av. J.-C.[230]. De la même manière, le bassin de Shendi a sans doute largement contribué à l'installation et au développement des nombreux sites méroïtiques de l'île de Méroé.

L'introduction du chadouf, placée de manière hypothétique aux alentours de 1500-1000 av. J.-C., permit d'élargir quelque peu la surface des terres agricoles (*seluka*) et surtout de constituer jardins potagers et vergers. Notons à cet égard le développement des cultures fruitières, particulièrement des dattes, concomitant avec l'arrivée du chadouf en Nubie[231]. Construit à partir d'un long levier supportant un réceptacle – ou puisette -, le chadouf est actionné par l'homme selon un mouvement de balancier. Il sert à puiser de l'eau de la rivière, d'un puits ou d'un ouadi, mais ne possède qu'une faible portée. Son

[229] ANWAR ABDEL-MAGID., Plant Domestication in the Middle Nile Bassin, 1989, p. 215.
[230] *Ibid*., p. 211, 213-214.
[231] D.Q. FULLER, "The Economic Basis of the Qustul Splinter State: Cash Crops, Subsistence Shifts, and Labour Demands in the Post-Meroitic Transition", in M. ZACH (éd.), Proceedings of the 11th International Conference for Meroitic Studies, Vienne 2008, sous presse.

champ d'action est en effet fortement limité par la longueur du levier et on estime la surface moyenne irriguée à seulement 0.2-0.3 hectares. L'utilisation du chadouf, relativement commune aux périodes modernes dans le Soudan central, est donc plus rare dans le Nord, où le niveau du Nil est plus bas et les berges très élevées[232].

La *saqia*, ou roue à eau, est venue résoudre ce problème et dans le même temps révolutionna les pratiques agricoles méroïtiques. Son système de roues à engrenages, actionné par l'animal, permet de puiser l'eau jusqu'à 8 m de profondeur et d'irriguer une surface d'environ 2 hectares[233]. Les récipients en céramique fixés sur la dernière roue (*qadous*) constituent les témoins archéologiques les plus courants de cette machine et permettent de dater l'arrivée de la *saqia* dans le Dodécaschène à partir du IIe/IIIe siècles de notre ère, puis plus tard en Basse Nubie, dans des contextes post-méroïtiques du IVe siècle[234]. Dans cette région, la roue à eau permit la création de nouvelles terres agricoles sur les plateaux sédimenteux autrefois inaccessibles, barrés du Nil par les hautes berges de la rivière[235]. Plus généralement, la *saqia* autorisa une importante expansion des terres cultivées, qui eut une implication capitale pour le peuplement de la Nubie. Capable de puiser l'eau du Nil ou de ses affluents à tous moments de l'année, elle libéra le calendrier agricole de la contrainte saisonnière des pluies et de la crue. Ce faisant, l'utilisation de la roue à eau mena à une intensification des cultures, grâce à la multiplication des récoltes, et à la propagation des espèces estivales comme le sorgho et le coton[236].

L'exploitation de ces deux espèces est attestée bien avant l'arrivée de la *saqia*, mais il ne fait aucun doute que cet outil permit de développer leur culture et leur consommation à la fin de la période méroïtique tardive et pendant le post-méroïtique. Cette hypothèse est nettement confirmée par les traces isotopiques relevées sur les squelettes d'une nécropole post-méroïtique de Basse Nubie, qui montrent l'importance soudaine des plantes estivales

---

[232] *Ibid.*, p. 216. ; KHIDIR ABDELKARIM AHMED, Meroitic settlement in the Central Sudan, 1984, p. 91.

[233] *Ibid.*, p. 219. W.Y. ADAMS, *Nubia, Corridor to Africa*, 1977, p. 346. ; D.Q. FULLER, "The Economic Basis of the Qustul Splinter State: Cash Crops, Subsistence Shifts, and Labour Demands in the Post-Meroitic Transition", *in* M. ZACH (éd.), *Proceedings of the 11th International Conference for Meroitic Studies, Vienne 2008*, sous presse.

[234] La datation des premiers *qadous* nubiens fut sujette à débat, notamment depuis la prise de position de William Adams en faveur d'une arrivée précoce pendant l'époque méroïtique. Le réexamen des données céramiques contredit aujourd'hui cette interprétation, puisque les premiers *qadous* découverts dans l'espace méroïtique sont datés du IVe siècle ap. J.-C. Du reste, une fourchette temporelle récente pour l'introduction de la *saqia* (maximum fin IIIe/début IVe siècles de notre ère) correspondrait aux données archéobotaniques, qui toutes montrent des changements significatifs du régime agricole pendant cette période. Pour un résumé des informations disponibles, voir D.N. EDWARDS, *The Archaeology of the Meroitic State*, 1996, p. 80.

[235] D.Q. FULLER, "Agricultural Innovation and State Collapse in Meroitic Nubia. The Impact of the Savannah Package", *in* C.J. STEVENS, S. NIXON, M.A. MURRAY et D.Q. FULLER (éd.), *Archaeology of African Plant Use*, 2014, p. 172.

[236] *Ibid.*

(sorgho et millet) dans le régime alimentaire des habitants[237]. Le coton s'inscrit dans la dynamique agricole engendrée par cette nouvelle méthode d'irrigation : avec les dattes et la vigne, il illustre la diversification et l'augmentation des cultures marchandes et industrielles, rendues possibles par la *saqia*[238]. On comprend ainsi l'étendue des conséquences suscitées par l'adoption de la roue à eau. Davantage de terres arables, plus de cultures et plus de récoltes auraient naturellement appelé à l'augmentation de la main d'œuvre et donc à l'accroissement de la densité humaine. Sur ce constat, Dorian Fuller émis l'hypothèse d'une transition démographique en Basse Nubie soutenue par l'adoption de la *saqia* : la région changea en l'espace de quelques siècles d'un espace virtuellement inhabité à un réseau d'établissements urbains, puis se constitua en une structure politique indépendante, le royaume de Ballana[239].

Cet exposé rapide des milieux agricoles soudanais met en évidence la diversité des environnements et des ressources naturelles, ainsi que les techniques et méthodes de culture variées qui y furent développées. Lesquels de ces différents systèmes agricoles sont adaptés à l'exploitation du coton ? Le cotonnier méroïtique, très probablement originaire des savanes du Kordofan ou du delta de Gash, est parfaitement adapté à un mode d'agriculture pluviale, comme les cultures modernes du Kordofan, des provinces équatoriales et du Nil supérieur l'attestent[240]. Alliée à une irrigation d'appoint telle que le chadouf, l'agriculture pluviale peu aussi se pratiquer dans les régions sud et sud-est de l'espace méroïtique, dans la Gezira, le long du Nil bleu et autour de Kassala[241]. La culture riveraine du coton est par contre limitée aux parcelles de terre irriguées, de type *seluka* et *saqia*. Relevons également le potentiel important des terres recevant à la fois eaux pluviales et flots de la rivière (*nagda*). Très fertiles, ces parcelles localisées au sud du Soudan central, le long de l'Atbara, des ouadis du Boutana et dans le delta du Gash, offrent aux cotonniers un milieu idéal de croissance. Jusqu'au début du XXe siècle, le coton y était

---

[237] *Ibid.*

[238] À la différence des cultures vivrières orientées vers la production et la consommation locales de denrées alimentaires. D.Q. FULLER, "The Economic Basis of the Qustul Splinter State: Cash Crops, Subsistence Shifts, and Labour Demands in the Post-Meroitic Transition", *in* M. ZACH (éd.), *Proceedings of the 11th International Conference for Meroitic Studies, Vienne 2008*, sous presse.

[239] D.Q. FULLER, *op. cit.* ; D.Q. FULLER, "Agricultural Innovation and State Collapse in Meroitic Nubia. The Impact of the Savannah Package", *in* C.J. STEVENS, S. NIXON, M.A. MURRAY et D.Q. FULLER (éd.), *Archaeology of African Plant Use*, 2014, p. 174.

[240] G.H. BACON, "Crops of the Sudan", *in* J.D. TOTHILL, *Agriculture in the Sudan*, 1948, p. 332-333.

[241] D.Q. FULLER, *op. cit.*, p. 170-173. ; G.H. BACON, "Crops of the Sudan", *in* J.D. TOTHILL, *Agriculture in the Sudan*, 1948, p. 325-326.

semé après la crue, dès que les terres avaient suffisamment séché, et grandissait grâce aux riches alluvions et aux chutes de pluies[242].

Le cotonnier est un arbuste exigeant pour les sols, et sa culture, aussi bien en agriculture pluviale que riveraine, bénéficie d'un système de rotation alternant plantations de coton, d'espèces alimentaires, puis périodes de jachère[243]. L'utilisation de plantes dites « étouffantes », au milieu des plants de coton ou bien entre deux semailles, permet également de renouveler les sols tout en évitant la croissance incontrôlée des mauvaises herbes. Il est intéressant de mettre en relation l'exploitation moderne du *Dolichos lablab purpureus* L. (pois dolique) avec les découvertes du même haricot dans les niveaux méroïtiques et post-méroïtiques de Qasr Ibrim[244]. Tout comme le coton, le *Lablab* L. est une plante estivale qui fait partie du « savannah package »[245]. Le niveau de nos connaissances concernant les techniques agricoles méroïtiques étant très faible, nous ne pouvons pas affirmer que les paysans antiques utilisaient déjà ce haricot en parallèle à culture du coton. Leurs apparitions simultanées dans les restes archéobotaniques de Qasr Ibrim nous fournit cependant une piste de réflexion valable.

Terminons notre description des méthodes agricoles propres au cotonnier par la mention de la culture sous palmeraie. Cette pratique est très bien attestée dans la péninsule arabique, notamment sur le site de Qal'at al-Bahrain, où des graines de coton furent découvertes sur l'emplacement de vergers dattiers remontant au Ier millénaire av. J.-C.[246]. L'approvisionnement en eau y était garanti pas plusieurs puits, et protégé de l'évaporation par l'ombre de nombreux palmiers. Ce mode de culture permettait la production de diverses espèces, comme l'orge, le blé, la vigne, la coriandre, la grenade et le coton. Un système comparable existait très probablement dans les oasis égyptiens du désert libyque, où la fertilité des sols était assurée par un dense réseau de qanâts ou de puits artésiens[247]. Les jardins potagers et vergers des oasis, constitués sous l'ombre des palmiers dattiers, pouvaient faire pousser toute sorte de céréales, ainsi que des fruits, légumes, épices, noix et

---

[242] *Ibid.*, p. 330-332.
[243] *Ibid.*, p. 329.
[244] D.Q. FULLER, "The Economic Basis of the Qustul Splinter State: Cash Crops, Subsistence Shifts, and Labour Demands in the Post-Meroitic Transition", *in* M. ZACH (éd.), *Proceedings of the 11th International Conference for Meroitic Studies, Vienne 2008*, sous presse.
[245] D.Q. FULLER, "Agricultural Innovation and State Collapse in Meroitic Nubia. The Impact of the Savannah Package", *in* C.J. STEVENS, S. NIXON, M.A. MURRAY et D.Q. FULLER (éd.), *Archaeology of African Plant Use*, 2014, p. 165.
[246] C. BOUCHAUD, M. TENGBERG, et P. DAL PRA, "Cotton cultivation and textile production in the Arabian peninsula during antiquity; the evidence from Madâ'in Sâlih (Saudi Arabia) and Qal'at al-Bahrain (Bahrain)", *Vegetation History and Archaeobotany* 20.5, 2011, p. 410.
[247] C. GRADEL, F. LETELLIER-WILLEMIN, et G. GAËLLE, « "Une laine bien plus belle et douce que celle des moutons" à El-Deir (oasis de Kharga, Égypte) : le coton au cœur de l'économie oasienne à l'époque romaine », *in* S. GUÉDON (sous la dir.), *Entre Afrique et Égypte, Scripta Antiqua* 49, 2012, p. 131-132.

espèces fibreuses telles que le lin et le coton[248]. Le papyrus *Iand*. 7.142, daté de 164-165 ap. J.C. mentionne à ce propos la culture conjointe du coton et d'arbres fruitiers sur les mêmes parcelles du sud de Kharga[249]. À notre connaissance, rares sont les allusions à ce type de culture sous palmeraies pour le Soudan méroïtique. Les dattes (*Phoenix dactilifera* L.) représentent pourtant une production agricole majeure de la civilisation kouchite : elles apparaissent dès l'époque Kerma et se développent avec l'arrivée du chadouf au cours du IIe millénaire av. J.-C.[250]. Leur culture exigeante, imposant deux étapes de pollinisation manuelle et une importante main-d'œuvre[251], a sans doute contribué à la constitution de jardins potagers et vergers sur les rives du Nil. Les restes archéobotaniques de dattes sont extrêmement fréquents sur les sites de toutes les périodes suivantes, notamment à Qasr Ibrim et à Méroé, ainsi que dans les nécropoles méroïtiques de Karanog, Qoustoul, et Emir Abdallah[252]. Notons également qu'à l'époque moderne, les jardins de palmiers dattiers irrigués par une *saqia* recevaient fréquemment une plantation estivale de sorgho sous leurs frondaisons[253]. Ces divers éléments nous permettent de proposer l'existence d'un mode de culture des cotonniers en étroite association avec les vergers de palmiers[254], soit directement dessous soit en proche périphérie, afin de profiter du plus fort taux d'hydrométrie qui y règne.

En l'absence de sources épigraphiques ou iconographiques plus explicites, notre compréhension de l'exploitation cotonnière méroïtique demeure vague. Cependant, une solide connaissance des ressources environnementales, ainsi que des traditions agricoles antiques et modernes, permet de soulever un certain nombre de pistes intéressantes. Il devient alors possible d'identifier, de manière plus ou moins assurée, les lieux de

---

[248] *Ibid.*, p. 132., U. THANHEISER, J. WALTER et C.A., HOPE, "Roman Agriculture and Gardening in Egypt as seen from Kellis", *in* C.A. HOPE et A.J. MILLS, (éds), *Dakhleh Oasis Project: Preliminary Reports on the 1994-1995 and 1998-1999 Field Seasons*, 2002, p. 299-310.
[249] *P. Iand*. 7.142, col ; 2.8. C. GRADEL *et al., op. cit*., p. 126.
[250] D.Q. FULLER, "The Economic Basis of the Qustul Splinter State: Cash Crops, Subsistence Shifts, and Labour Demands in the Post-Meroitic Transition", *in* M. ZACH (éd.), *Proceedings of the 11th International Conference for Meroitic Studies, Vienne 2008*, sous presse.
[251] *Ibid*., ; D. ZOHARY et M. HOPF, "Date palm : *Phoenix dactylifera*", *in Domestication of Plants in the Old World. The origin and spread of cultived plants in west Asia , Europe and the Nile Valley*, 2000, p. 165-170.
[252] D.Q. FULLER, *op. cit*., table n°2.
[253] ANWAR ABDEL-MAGID., *Plant Domestication in the Middle Nile Bassin*, 1989, p. 220.
[254] Le palmier dattier et le cotonnier sont cités par Pline l'Ancien comme parmi les arbres les plus importants de Nubie (*Histoire Naturelle*, XIII, 28.). L'historien arabe Maqrizi (1364-1442 ap. J.-C.), reprenant les propos de son prédécesseur Al-Aswani, associe à nouveau ces deux arbres dans sa description de la Basse Nubie. Les deux productions font partie de la taxe prélevée par le sultan Mamelouk. Voir G.VANTINI, *Oriental Sources concerning Nubia*, 1975, p. 645.

production de la fibre de coton. Leur dénominateur commun, bien plus que les restes textiles eux-mêmes, repose sur l'existence d'un système bien géré d'irrigation[255].

B. Les régions productrices : hypothèses et discussion

Tentons à présent d'esquisser une carte de la production cotonnière de Méroé. Nous nous baserons sur la description préalable des différents modes de culture du coton, et des ressources agricoles disponibles pour chaque région. Encore à l'état d'hypothèse, cette carte ne pourra se préciser qu'avec le développement des études archéobotaniques et la macroanalyse de leur résultats.

1. La Gezira

Le climat de la Gezira, bénéficiant d'un régime de pluies saisonnières et de sa proximité avec les fleuves Nil blanc et Nil bleu, offre un environnement de savanes semi-humides[256] particulièrement propice à la culture des plantes du « savannah package »[257]. Le sol de cette région est caractérisé par une couche très épaisse de dépôts argileux et d'alluvions provenant des rivières et des ouadis[258]. Appelé « vertisols », les larges plaines de la Gezira se recouvrent de boue après les pluies et sont alors extrêmement fertiles[259]. À l'est du Nil bleu à partir de la ville moderne de Ouad Madani, s'étend une vaste zone d'alluvions et de ouadis humides traversée par les rivières Dinder et Rahad [carte 4], qui offre également un contexte idéal à la culture des cotonniers[260]. Celle-ci peut y être pratiquée, comme nous l'avons vu, selon un système d'agriculture pluviale aidé d'une irrigation d'appoint (chadouf). On y reconnait des terres de type nagda, particulièrement fertiles[261]. Les populations du Soudan moderne ont su exploiter les ressources naturelles de

---

[255] J.P. WILD, F.C. WILD et A.J. CLAPHAM, "Irrigation and the Spread of Cotton Growing in Roman Times", *ATN* 44, 2007, p. 16.
[256] G.E. WICKENS, "Natural vegetation", *in* G.M. CRAIG (éd.), *The Agriculture of the Sudan*, 1994, p. 55.
[257] D.Q. FULLER, "Agricultural Innovation and State Collapse in Meroitic Nubia. The Impact of the Savannah Package", *in* C.J. STEVENS, S. NIXON, M.A. MURRAY et D.Q. FULLER (éd.), *Archaeology of African Plant Use*, 2014, p. 171.
[258] C.W. MITCHEL, "Physiography, geology, and soils", *in* G.M. CRAIG (éd.), *The Agriculture of the Sudan*, 1994, p. 5, 9.
[259] *Ibid*., p. 4, 13, 17.
[260] *Ibid*., p. 5.
[261] ABDELKARIM AHMED, *Meroitic settlement in the Central Sudan*, 1984, p. 90

la Gezira, qui furent d'autant plus augmentées par la construction du barrage de Sennar et la mise en place du Gezira Irrigation Scheme[262]. La région devint alors spécialisée dans la culture de masse du coton[263], qui représente encore aujourd'hui le second produit exporté du pays[264].

Dans ce contexte, il est naturel de postuler une origine méridionale au coton méroïtique. Cette assomption est généralement acceptée par les chercheurs, mais rarement formulée de manière claire[265]. Si l'on se base sur l'examen des ressources naturelles disponibles (sur un modèle proche du « site catchment analysis »[266]), les savanes de la Gezira et des abords du Nil bleu auraient pu former un important basin de production agricole, idéalement approprié aux cultures estivales[267]. Après tout, leur origine se situe dans les régions adjacentes du Kordofan à l'ouest ou du delta de Gash à l'est. L'archéologie peut-elle nous aider à préciser cette théorie, pour le moins spéculative ?

Tous s'accordent pour déplorer l'état très faible de nos connaissances à propos des régions sud de l'espace méroïtique, qui restèrent jusqu'à récemment difficiles d'accès et dangereuses[268]. Quelques programmes de recherches récents[269] viennent cependant enrichir les données apportées dans la première partie du XXe siècle, notamment grâce aux efforts de la Wellcome Expedition à Djebel Moya et Abou Geili[270]. L'ensemble de ces données indique le prolongement de l'influence méroïtique jusqu'à 250 km au sud de Khartoum le

---

[262] G.H. BACON, "Crops of the Sudan", *in* J.D. TOTHILL, *Agriculture in the Sudan*, 1948, p. 325, 331-336.
[263] *Ibid.*, p. 334.
[264] Voir www.cia.gov/library/publications/the-world-factbook et www.worldbank.org/projects/P002587/gezira-rehabilitation-project (consultés 29.12.2014).
[265] Michael Gervers indique à ce propos que le coton aurait pu atteindre la Basse Nubie depuis le sud « where it is thought to have been grown ». M. GERVERS, "Cotton and Cotton Weaving in Meroitic Nubia and Medieval Ethiopia", *TH* 21 (I), 1990, p. 15.
[266] Le modèle du « Site catchment analysis » (ou SCA) s'intéresse aux ressources naturelles contenues dans un milieu spatial déterminé et facilement disponibles aux habitants de la zone. Pour une intégration de cette théorie à l'espace soudanais, voir K. GRZYMSKI, "Territory and landscape archaeology in the middle Nile Valley (1000 B.C.-A.D. 1500)", *in Acta Nubica*, 2006, p. 378-382.
[267] D.Q. FULLER, "Agricultural Innovation and State Collapse in Meroitic Nubia. The Impact of the Savannah Package", *in* C.J. STEVENS, S. NIXON, M.A. MURRAY et D.Q. FULLER (éd.), *Archaeology of African Plant Use*, 2014, p. 165.169-171.
[268] Voir notamment W.Y. ADAMS, *Nubia, Corridor to Africa*, 1977, p. 341-342. ; D.A. WELSBY, *The Kingdom of Kush, the Napatan and Meroitic Empires*, 1996, p. 16, 58. ; KHIDIR ADAM EISA, « The Problems of Archaeology in the Sudan : The Regions South of Khartoum », *in* C. BONNET (éd.), *Études Nubiennes, vol. 2*, Genève, 1994, p. 59-63. ; *Id.*, "The Extremities of the Kushite State during the Meroitic Period", *Meroitica* 15, 1999, p. 367. ; D.N. EDWARDS, *The Nubian Past. An Archaeology of Sudan*, 2004, p. 163.
[269] D.N. EDWARDS, "Three Cemetery Sites on the Blue Nile", *ANM* 5, 1991, p. 41-64. ; KHIDIR ABDELKARIM AHMED et SALAH EL-DIN MOHAMED AHMED, "Archaeological Investigations at Dinder", *Meroitica* 21, 2004, p. 173-189. ; KHIDIR ADAM EISA, "Archaeology South of Khartoum: The Future Prospects of the White Nile", *in Nubian Studies 1998*, p. 247-249.
[270] F. ADDISON, *Jebel Moya, The Wellcome Excavations in the Sudan, vol. 2*, 1949. ; *id., Abu Geili and Saqadi & Dar el-Mek, The Wellcome Excavations in the Sudan, vol. 3*, 1951.

long du Nil bleu[271]. Ceci est magnifiquement illustré par les objets de céramique et de bronze découverts dans les tombes de l'antique Sennar[272]. Si les différences culturelles et ethniques paraissent grandes entre les populations de l'île de Méroé et celles de la Gezira, il ne fait aucun doute que ces dernières s'inscrivent dans une « mouvance méroïtique »[273]. La distribution sur plusieurs sites méridionaux de certains marqueurs culturels kouchites, comme les anneaux d'archer[274] et les gobelets de céramique fine[275], corrobore cette interprétation. Les contacts fréquents entre ces deux entités sont en outre suggérés par les écrits de Sénéque[276], qui rapportent l'expédition de deux centurions romains dans les régions de plaines humides s'étendant au sud du royaume de Méroé. Ces deux envoyés de Néron traversent la zone grâce à des lettres de recommandation fournies par les souverains méroïtiques, ce qui semble indiquer l'existence au Ier siècle de relations diplomatiques avec les royaumes du sud.

Aucun reste archéobotanique de coton ne fut mis au jour lors des fouilles archéologiques ou prospections, et ce même sur l'important site urbain d'Abou Geili. En revanche, la culture du sorgho est attestée par un lot de graines carbonisées provenant d'Abou Geili[277] et un large assemblage de graines et de tiges découvert dans un silo de stockage sur le site de Djebel Tomat[278]. Les datations au C^{14} réalisées pour ces deux échantillons ancrent la production de sorgho dans la période méroïtique tardive (respectivement 2e-4e siècles et 1er-5e siècles de notre ère). La culture des espèces estivales du « savannah package » est donc clairement établie dans la Gezira.

L'archéologie vient alors compléter les données indirectes de l'archéobotanie, en révélant les traces d'une large industrie de filage. Malgré le nombre restreint des campagnes de fouilles explorant les régions sud, des fusaïoles furent mise au jour depuis le Nil blanc jusqu'aux plaines riveraines de Dinder [carte n°4]. Ces petits outils en céramique

---

[271] M. BAUD, « Les trois Méroé : la ville, la région, l'empire », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 55.
[272] A.J., ARKELL, "Roman Coins at Sennar", *SNRec* 15, 1932, p. 271-272. *Id*., "Three Burials in Sennar District", *SNRec* 17/1, 1934, p. 103-110. ; F. ADDISON, "Antiquities at Sennar", *SNRec* 18, 1935, p. 288-293.
[273] Expression de M. Baud, *op. cit.* , p. 60.
[274] R.O. HAYES, "The Distribution of Meroitic Archers' Rings : An Outline of Political Borders", *Meroitica* 1, 1973, p. 113-122.
[275] F. ADDISON, *Abu Geili and Saqadi & Dar el-Mek, The Wellcome Excavations in the Sudan, vol. 3*, 1951, p. 40.
[276] SÉNÈQUE, *Naturales Questiones* 6.8.3-5, dans *FHN* III, n°209, p. 891-895.
[277] Les échantillons ramenés par la Wellcome Expedition sont conservés à UCL (Londres) et furent étudiés par Dorian Fuller (D.Q. FULLER, "Agricultural Innovation and State Collapse in Meroitic Nubia. The Impact of the Savannah Package", *in* C.J. STEVENS, S. NIXON, M.A. MURRAY et D.Q. FULLER (éd.), *Archaeology of African Plant Use*, 2014, p. 169).
[278] J.D. CLARK et A. STEMLER, « Early domesticated sorghum from Central Sudan », *Nature* 254, 1975, p. 588-591.

décorée apparaissent dès les prospections de surface, à Fiki Mahmoud[279] sur le Nil blanc, ou encore à Begawi[280], loin au sud sur le Nil bleu. Les prélèvements superficiels opérés sur les sites urbains de Ras A'mir I-II, Ouad Mousa et Galagu II dans le parc régional de Dinder ont également livré un ensemble notable de 12 fusaïoles[281]. Elles représentent une part considérable du corpus, sinon principalement formé de tessons de poterie. À cet inventaire vient bien sûr s'ajouter les considérables collections de Saqadi et Abou Geili : notre base de données « outils » compte 52 fusaïoles, complètes ou fragmentaires, provenant de l'enceinte du temple de Saqadi, et 422 fusaïoles découvertes dans les habitations d'Abou Geili. Les fouilleurs mentionnent les quantités impressionnantes de plus d'un millier de fusaïoles conservées au total pour ce dernier site, ainsi que 1946 fragments rejetés[282]. Cette profusion d'outils de filage fut mise au jour dans un total de 88 pièces et 149 niveaux de sols, ce qui implique une concentration par groupes de plusieurs objets. Si on admet que chaque fileuse ou fileur pouvait posséder plusieurs fusaïoles, il parait possible pour seulement quelques générations d'un établissement densément peuplé de produire un tel corpus. Le nombre des fusaïoles d'Abou Geili n'en demeure pas moins remarquable, surtout si nous le comparons aux ensembles bien plus restreints de sites pourtant majeurs tels que Méroé[283]. À la lumière de ces informations, il apparaît clairement qu'une large partie de l'emploi du temps des habitants d'Abou Geili était dédiée aux activités de filage.

En l'absence d'aucune trace de coton, nous ne pouvons affirmer qu'il s'agissait de cette fibre. Néanmoins, le réseau d'indices constitué par l'archéologie, l'archéobotanie et les études environnementales nous permettent d'avancer avec confiance l'hypothèse d'un important artisanat cotonnier dans la Gezira. La région du Nil bleu et de la rivière Dinder, à hauteur de Ouad Madani et Abou Geili, nous parait être particulièrement favorable à son développement.

---

[279] O.G.S. CRAWFORD, "Field Archaeology of the Middle Nile Region", *Kush* 1, 1953, p. 27.
[280] J.D.P. CHATAWAY, "Archaeology in the Southern Sudan", *SNRec* 13, 1930, p. 265, fig. 6.
[281] MAHMOUD SULEIMAN BASHIR et P. WOLF, *Preliminary Report on a Visit to New Archaeological Sites in Dinder National Park*, unpublished report issued by the National Corporation for Antiquities and Museums, Khartoum, 2008.
[282] F. ADDISON, *Abu Geili and Saqadi & Dar el-Mek*, 1951, p. 89.
[283] Nous avons réussi à inventorier 241 fusaïoles en provenance de la ville de Méroé (voir base de données « outils »). Ce chiffre, bien que conséquent, est sans commune mesure avec les milliers d'exemplaires d'Abou Geili.

2. L'île de Méroé et le Boutana occidental

Par comparaison avec la Gezira, les possibilités agricoles offertes par l'île de Méroé et le Boutana occidental paraissent a priori moins riches. Située à l'extrémité nord de la ceinture pluviale, cette zone ne reçoit que peu de pluies[284]. Majoritairement argileux au sud (*vertisols*) et sableux au nord (*xerosols*), les sols sont cependant enrichis tous les étés par une courte saison des pluies et par les dépôts d'alluvions apportés par les nombreux ouadis qui traversent la région[285]. En bordure du Nil, de l'Atbara et des principaux ouadis (ouadis Awateb, Dosheim, el-Awad et Moukabrab), les sédiments correspondent à d'épaisses couches d'alluvions particulièrement fertiles[286]. La rencontre des sols argileux, des alluvions et des chutes de pluies saisonnières engendre la création d'un type de terre particulier, appelé *nagda*, et considéré comme le plus fertile du Soudan[287]. Le potentiel agricole de ces parcelles était reconnu par les méroïtes, qui implantèrent plusieurs établissements urbains aux abords des deltas d'importants ouadis (Ouad ben Naga, Hamadab et Méroé par exemple)[288]. Une véritable politique de construction, visible notamment par l'érection de plusieurs temples du lion, fut mise en œuvre par les souverains méroïtiques dans les vastes plaines du Boutana occidental. Soutenue par la création d'un réseau de plusieurs puits (*hafirs*) qui stockaient les eaux de ruissèlement et permettaient l'approvisionnement en eau durant la saison sèche, l'exploitation de ces étendues steppiques put se développer de manière plus pérenne[289]. Ses modalités restent encore aujourd'hui mal comprises. Tour à tour concentrées sur les activités pastorales[290] ou agricoles[291], les différentes études consacrées à cette région ne manquent jamais de relever la complémentarité qui unissait les territoires du Boutana à ceux de la vallée[292]. Du reste,

---

[284] Moyennes des précipitations annuelles modernes : 162mm à Khartoum et 68mm à Atbara. R.P.D. WALSH, "Climate, hydrology, and water resources", in G.M. CRAIG (éd.), The Agriculture of the Sudan, 1991, p. 25.
[285] C.W. MITCHELL, "Physiography, geology, and soils", in G.M. CRAIG (éd.), The Agriculture of the Sudan, p. 1-18.
[286] *Ibid.*, p. 5.
[287] KHIDIR ABDELKARIM AHMED, *Meroitic settlement in the Central Sudan*, 1984, p. 90, 97.
[288] D.N. EDWARDS, *The Archaeology of the Meroitic State: new perspectives on its social and political organization*, 1996, p. 23-24.
[289] M. HINKLE, "The Water Reservoirs in Ancient Sudan", *in* C. BONNET (éd.), *Études Nubiennes*, vol. 2, 1994, p. 171-175.
[290] R. BRADLEY, "A Model for Pastoralism in the Meroitic Butana", *in* M. KRAUSE (éd.), *Nubische Studien*, 1982, p. 25-31.
[291] KHIDIR ABDELKARIM AHMED, *Meroitic settlement in the Central Sudan*, 1984.
[292] D.N. EDWARDS, Archaeology and Settlement in Upper Nubia in the 1st Millennium A.D., 1989, p. 129-131. ; *Id*., The Archaeology of the Meroitic State: new perspectives on its social and political organization,

un système de subsistance mixte, alliant élevage et agriculture saisonnière, paraît plus probable[293].

Le développement des cultures de sorgho et de coton paraît particulièrement bien adapté à ce contexte écologique et économique spécifique, puisque ces espèces permettent de tirer profit des pluies estivales. Semés après le retrait des eaux sur les parcelles de *nagda*, leur croissance bénéficient des alluvions tout comme des pluies[294]. Le long du fleuve en revanche, ces plantes doivent être semées à la périphérie des zones inondées et obéissent à un calendrier légèrement différent. L'île de Méroé fut sans aucun doute le cadre d'une culture importante de sorgho, comme en témoignent les vestiges archéobotaniques découverts à Méroé et Hamadab[295]. Le coton quant à lui est attesté par les découvertes textiles de Méroé et Gabati, ainsi que par les graines identifiées dans la ville d'Hamadab[296]. Ces restes archéobotaniques, ainsi que les nombreuses fusaïoles mises au jour sur le site[297], sont les preuves du travail de la fibre de coton brute sur le site. Par extension, nous pouvons supposer l'existence de cultures locales du coton, directement associées aux terres riveraines voisines, ou bien plus retirées dans le Boutana et dont le produit aurait été acheminé vers la ville d'Hamadab. Ces découvertes récentes viennent corroborer la fameuse inscription d'Ezana (*c.* 350-370 ap. J.-C.)[298]. Ce roi axoumite y relate un raid triomphal dans le royaume de Méroé, durant lequel il y aurait détruit des stocks de coton :

> *« I burned their settlements, both of walled houses and straw huts, and my people captured their grain, their bronze and iron and dried meat (?) and destroyed the figures of their gods and their provisions of corn and cotton, and cast them in the Seda river ».*
>
> *Traduction citée dans F.Ll. GRIFFITH et G.M. Crowfoot, "On the Early Use of Cotton in the Nile Valley",* JEA *20, 1934, p. 7.*

1996, p. 25. ; R. BRADLEY, *Nomads in the archaeological record, Meroitica* 13, 1992. ; KHIDIR ABDELKARIM AHMED, "Economy and Environment in the Empire of Kush", *Meroitica* 15, 1999, p. 299.

[293] R. . BRADLEY, "A Model for Pastoralism in the Meroitic Butana", *in* M. KRAUSE (éd.), *Nubische Studien*, 1982, p. 25-31 *;* D.N. EDWARDS, *The Nubian Past. An Archaeology of Sudan*, 2004, p.166. ; M. BAUD, « Les trois Méroé : la ville, la région, l'empire », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 55.

[294] G.H. BACON, "Crops of the Sudan", *in* J.D. TOTHILL, *Agriculture in the Sudan*, 1948, p. 330.

[295] D.Q. FULLER, "Agricultural Innovation and State Collapse in Meroitic Nubia. The Impact of the Savannah Package", *in* C.J. STEVENS, S. NIXON, M.A. MURRAY et D.Q. FULLER (éd.), *Archaeology of African Plant Use*, 2014, p. 169.

[296] D.Q. FULLER, *op. cit*., p. 169.

[297] Pawel Wolf, communication personnelle. P. WOLF, "Die Ausgrabungen in Hamadab bei Meroe. Zweite Kampagne, Frühjahr 2002", *MittSAG* 13, 2003, p. 107, fig. 4. ; P. WOLF et U. NOWOTNICK, "Hamadab – A Meroitic Urban Settlement, Excavations 2001-2003", *ANM* 10, 2006, p. 261, pl. VIIIb.

[298] Inscription DAE 11 (E. LITTMAN, *Deutsche Aksum-Expedition, vol.* IV, Berlin, 1913).

L'expédition lancée par le roi d'Aksoum était nommément dirigée contre les tribus Noba, qui à cette époque avaient réussi à s'installer sur le territoire de leurs anciens ennemis méroïtiques[299]. D'après le texte et l'interprétation qu'en a donné László Török[300], les affrontements entre les armées d'Ezana et les Noba se sont déroulés dans le Boutana et à la jonction de l'Atbara et du Nil. Si la mention de maïs est plutôt à mettre au compte d'une erreur de traduction, la désignation du mot « coton » (amharique *ṭûṭ*) paraît au contraire sans équivoque[301].

Enfin, ajoutons à cet inventaire documentaire les fragments textiles en coton découverts dans les tombes méroïtiques de Méroé[302].

L'ensemble des données archéologiques, archéobotaniques et épigraphiques atteste donc de la culture du coton dans l'île de Méroé, sans doute en conjonction avec le développement des territoires du Boutana occidental.

3. La Haute Nubie

En aval de la confluence entre le Nil et l'Atbara, il devient bien plus difficile de reconstituer le paléo-environnement et d'identifier le potentiel agricole de chaque site connu. Le nombre bien inférieur des fouilles effectuées entre Atbara et la 4e cataracte réduit considérablement le champ de nos recherches pour cette région entière. Les traces convaincantes d'une importante consommation de sorgho à Dangeil[303] nous indiquent toutefois l'adoption et la large culture des plantes du « savannah package » au-delà de l'île de Méroé proprement dite. La même céréale, ainsi que d'autres espèces estivales comme le *Lablab* L., sont attestées plus loin sur le cours du Nil, dans les niveaux méroïtiques tardifs d'Umm Muri, petit établissement rural de la 4e cataracte[304]. D'après Dorian Fuller, l'environnement globalement sec et rocheux de la région pouvait tout de même se prêter à

[299] Pour une présentation de ces tribus et de ses relations avec Méroé, voir C. RILLY, "Enemy Brothers. Kinship and Relationship Between Meroites and Nubians (Noba)", *in Between the Cataracts* 1, p. 211-226.
[300] L. TÖRÖK, *Late Antique Nubia, History and Archaeology of the Southern Neighbor of Egypt in the 4th - 6th c. A.D.*, *ANTAEUS* 16, Budapest, 1988, p. 33-36.
[301] R.E. MASSEY, "A Note on the Early History of Cotton", *SNRec* 6, 1923, p. 233. ; F.Ll. GRIFFITH et G.M. CROWFOOT, "On the Early Use of Cotton in the Nile Valley", *JEA* 20, 1934, p. 7.
[302] Deux spécimens en fibres végétales non-identifiées proviennent également de Gabati (*cf.* fiches T884, 885). M.D.S. MALLINSON, "The SARS Survey from Begrawiya to Atbara. a. The Excavations", *SARSN* 6, 1994, p. 21, 23, 27.
[303] J.R. ANDERSON, A.C. D'ANDREA, A. LOGAN, et SALAH EL-DIN MOHAMMED AHMED, "Bread Moulds from the Amun Temple at Dangeil, Nile State – An addendum", *SudNub* 11, 2007, p. 89-93.
[304] D.Q. FULLER, "The Central Amri to Kirkeban Survey, a preliminary report on excavations and survey 2003-2004", *SudNub* 8, 2004, p. 10.

une agriculture saisonnière tirant profit du retrait de la crue du Nil[305]. Aucun reste de coton n'y fut toutefois découvert, ce qui semble s'accorder avec l'image d'une agriculture plutôt tournée vers la subsistance.

Les grandes zones agricoles suivantes sont situées dans la région de Dongola et principalement formées des bassins de Napata, de Letti et de Kerma[306]. La vallée du Nil s'y élargit pour créer de vastes zones fertiles, enrichies par les alluvions amenés lors de la crue de la rivière et la constitution de divers paléo-chenaux. Avec une moyenne hydrométrique établie à 20 mm par an à Dongola[307], l'agriculture est exclusivement riveraine. Elle exploite des parcelles de type *gerif*, *gezira*, *seluka*, *saqia* et *bassin*, mais nécessite presque toujours l'aide de moyens d'irrigation mécanique. Les données archéobotaniques pour cette région pourtant très fertile demeurent limitées aux sites de Kawa[308] et Nauri[309], respectivement datés de l'époque napatéenne et de la période médiévale. La comparaison de ces deux assemblages met clairement en évidence l'adoption, d'abord graduelle puis totale, des espèces estivales et parmi elles du coton, qui est distinctement attesté à Nauri sous forme de graines et de fibres[310]. Il est très probable que les cotonniers étaient déjà cultivés lors de l'époque méroïtique, sur des parcelles isolées de la crue et facilement irriguées grâce au chadouf et/ou à la *saqia*. À ce jour, aucun vestige antique – textile ou botanique – ne vient malheureusement étayer cette théorie. Il faut attendre les années 1920 pour que la culture du coton s'implante de nouveau dans les bassins de Dongola et dans la zone de Berber[311]. Toujours entièrement dépendante de moyens d'irrigation artificiels, elle fut difficile à maintenir et souvent peu profitable.

---

[305] D.Q. FULLER, "Agricultural Innovation and State Collapse in Meroitic Nubia. The Impact of the Savannah Package", *in* C.J. STEVENS, S. NIXON, M.A. MURRAY et D.Q. FULLER (éd.), *Archaeology of African Plant Use*, 2014, p. 168.

[306] L. TÖRÖK, *The Kingdom of Kush. Handbook of the Napato-Meroitic civilization*, 1997, p. 29. ; M. BAUD, « Les trois Méroé : la ville, la région, l'empire », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 57-58.

[307] Moyenne annuelle moderne, R.P.D. WALSH, "Climate, hydrology, and water resources", *in* G.M. CRAIG (éd.), *The Agriculture of the Sudan*, 1991, p. 25.

[308] D.Q. FULLER, "Early Kushite Agriculture: Archaeobotanical Evidence from Kawa", *SudNub* 8, 2004, p. 70-74.

[309] D.Q. FULLER et D.N. Edwards, "Medieval Plant Economy in Middle Nubia: Preliminary Archaeobotanical Evidence from Nauri", *SudNub* 5, 2001, p. 97-103.

[310] *Ibid.*, p. 102.

[311] G.H. BACON, « Crops of the Sudan", *in* J.D. TOTHILL (ed.), *Agriculture in the Sudan*, 1948, p. 328.

4. La Basse Nubie

Au contraire des bassins de Haute Nubie[312], les parcelles agricoles de Basse Nubie sont localisées sur les hautes berges du Nil qui serpente le long d'une vallée parfois très encaissée. Cette topographie oblige l'intervention d'une technique d'irrigation plus avancée que le simple chadouf et permettant le levage de l'eau sur une hauteur plus importante. Dans cette région, la culture des plantes du « savannah package » est donc intrinsèquement liée au développement de l'usage de la *saqia*[313]. Elle ne peut se dérouler que sur des parcelles de type *seluka* et *saqia*, et dépend entièrement des apports en eau fournis par l'irrigation, les pluies étant quasi inexistantes dans cette région[314].

Malgré ce contexte environnemental apparemment peu propice à la culture des cotonniers, les découvertes de milliers de tissus en coton dans les nécropoles nubiennes et sur le site de Qasr Ibrim dépeignent une large consommation de cette fibre pour la production textile. Nous l'avons vu précédemment, les études réalisées par les archéobotanistes Alan Clapham et Peter Rowley-Conwy sur les restes végétaux de Qasr Ibrim attestent de la culture locale du coton en Basse Nubie, et ce dès le début de notre ère[315]. Assurément, nous devons nous garder d'imaginer pour cette époque des plantations de grande échelle : avant l'arrivée de la *saqia*, le chadouf ne permettait en effet d'irriguer qu'une surface très restreinte estimée à 0.2-0.3 hectares[316]. Considérons également que dans cette région rocheuse et désertique, les zones fertiles sont limitées à de petits lopins discontinus, au maximum longs de quelques kilomètres et larges de 1-1.5 km, principalement localisés autour de Faras et de Karanog[317]. Si la *saqia* permit sans aucun doute l'expansion des cultures de coton, et plus généralement de toutes les espèces estivales, il est intéressant de noter l'essor de cette plante bien avant l'innovation technique

---

[312] D.Q. FULLER, "Early Kushite Agriculture: Archaeobotanical Evidence from Kawa", *SudNub* 8, 2004, p. 73.

[313] *Id.*, "The Economic Basis of the Qustul Splinter State: Cash Crops, Subsistence Shifts, and Labour Demands in the Post-Meroitic Transition", *in* M. ZACH (éd.), *Proceedings of the 11th International Conference for Meroitic Studies, Vienne 2008*, sous presse. ; *Id.*, "Agricultural Innovation and State Collapse in Meroitic Nubia. The Impact of the Savannah Package", *in* C.J. STEVENS, S. NIXON, M.A. MURRAY et D.Q. FULLER (éd.), *Archaeology of African Plant Use*, 2014, p. 172.

[314] R.P.D. WALSH, "Climate, hydrology, and water resources", *in* G.M. CRAIG (éd.), *The Agriculture of the Sudan*, 1991, p. 25.

[315] A. CLAPHAM, et P. ROWLEY-CONWY, "Rewriting the History of African Agriculture", *Planet Earth Summer 2006*, 2006, p. 24-26 ; *Id.*, "New Discoveries at Qasr Ibrim, Lower Nubia", *in* R. CAPPERS (éd.), *Fields of Change*, 2007, p. 157-164. ; *Id.*, "The Archaeobotany of cotton (*Gossypium sp*.L) in Egypt and Nubia with special reference to Qasr Ibrim, Egyptian Nubia", *in* A. FAIRBAIRN et E. WEISS (éds.), *From foragers to farmers*, 2009, p. 244-253.

[316] KHIDIR ABDELKARIM AHMED, *Meroitic settlement in the Central Sudan*, 1984, p. 91.

[317] L. TÖRÖK, *The Kingdom of Kush. Handbook of the Napato-Meroitic civilization*, 1997, p. 29.

qui autorisa par la suite son développement[318]. Ce phénomène propre à la Nubie est identifié et décrit par Dorian Fuller. L'auteur reconnait une première phase de « diversification agricole », qui aurait motivé dans un second temps « l'adoption d'une nouvelle technologie d'irrigation »[319].

En l'état actuel des recherches, il est possible de proposer une reconstitution générale, géographique et temporelle, de la culture méroïtique des cotonniers. Celle-ci aurait commencé dans le sud de l'espace kouchite, à proximité de leur berceau de domestication dans le Kordofan ou le delta du Gash, et se serait propagée vers le nord en suivant le cours du Nil et des principaux ouadis. Atteignant enfin la Basse Nubie au début du Ier siècle de notre ère, l'ampleur de la production de coton aurait été limitée jusqu'à l'arrivée de la *saqia* à la fin de l'époque méroïtique. À l'inverse du panorama documentaire dressé par le corpus de textiles archéologiques, qui favorisent massivement la Basse Nubie, il semble bien que le coton fut d'abord une source de richesse pour le sud du royaume de Méroé et le Soudan central.

C. La culture du coton : un enjeu économique ?

Les parties précédentes ont montré l'existence d'une production cotonnière – fortement présumée ou avérée par l'archéologie – sur l'ensemble du territoire méroïtique, du sud au nord et y compris dans des zones arides au potentiel agricole moindre. La large distribution des cultures, ainsi que l'ampleur de la main d'œuvre et du temps requis au traitement des fibres brutes, jouèrent forcément un rôle dans la constitution économique de l'état méroïtique. Le coton possédait-il une valeur économique et, si oui, laquelle ? Peut-on envisager une gestion des cultures cotonnières de la part du pouvoir central ?

1. Le coton : une plante à forte valeur économique

Répondons dès maintenant à la première question : le coton, par sa nature botanique même, possède une valeur économique importante.

[318] D.Q. FULLER, "Agricultural Innovation and State Collapse in Meroitic Nubia. The Impact of the Savannah Package", *in* C.J. STEVENS, S. NIXON, M.A. MURRAY et D.Q. FULLER (éd.), *Archaeology of African Plant Use*, 2014, p. 173.
[319] *Ibid.*, p. 173-174.

Traditionnellement, l'agriculture méroïtique est analysée comme étant une agriculture de « subsistance », c'est-à-dire ayant pour but premier de produire la nourriture nécessaire à la survie des communautés. C'est particulièrement le cas dans les études consacrées à la Basse Nubie, dont l'environnement et les conditions climatiques modernes ont incité les chercheurs à accorder à cette zone un très « faible potentiel de développement »[320]. Bruce Trigger conclue sa description de l'économie nubienne en affirmant que « malgré l'ingénuité de ses modèles de subsistance, le paysan nubien n'a été capable d'obtenir de ces efforts que de maigres retours »[321]. Comme l'a démontré Andrew Sherratt, ce terme de « subsistance » est empreint d'un sens de supériorité latent et d'un certain ethnocentrisme[322]. Il englobe sous une désignation générale tous les produits organiques de consommation, tout en excluant maladroitement toutes les matières issues de l'agriculture ayant un usage autre qu'alimentaire, comme les fibres, les oléagineux, l'encens et la gomme arabique, les plantes tinctoriales, etc. Toutes ces substances, ainsi que certains aliments, ont pourtant fait l'objet d'échanges intensifs dès le début de l'histoire humaine, bien au-delà des modalités sous-entendues par le concept restreint de « subsistance ». Ignorer cette dimension capitale de la réalité agricole antique relève, selon l'expression colorée d'Andrew Sherratt, du « postulat de la priorité calorifique »[323], c'est-à-dire d'un discours historique assumant la précellence de la nourriture sur tout autre aspect de la vie quotidienne et de la production économique.

Ce type d'analyse sous-tend de manière plus ou moins justifiée plusieurs études ayant trait aux systèmes agricoles et économiques du monde kouchite[324]. Dans son article fondateur, Williams Adams annonce : « En Égypte, l'agriculture n'implique pas seulement la survie mais signifie aussi la richesse et le pouvoir ; au Soudan, elle ne signifie que la subsistance »[325]. Ce postulat de départ l'entraîne à attribuer la source du pouvoir et des richesses méroïtiques aux activités exclusivement commerciales, plutôt qu'agraires[326]. Se basant sur un modèle théorique bien différent, celui de l'état soudanique, David Edwards envisage l'agriculture méroïtique comme une activité de subsistance à la productivité

---

[320] B.G. TRIGGER, *History and Settlement in Lower Nubia*, 1965, p. 22.
[321] "Despite the ingenuity of his subsistence patterns, the Nubian farmer has been able to wrest only meager returns for his efforts", B.G. TRIGGER, *op. cit.*, p. 22.
[322] A. SHERRATT, " Cash-crop before cash: organic consumables and trade", *in* C. GOSDEN et J. HATHER (éds.), *The Prehistory of Food. Appetites for Change*, 1999, p. 13-34.
[323] "the premise of calorific priority", *Id.*, "Reviving the grand narrative: archaeology and long-term change", *Journal of European Archaeology* 3, 1995, p. 7.
[324] W.Y. ADAMS, "Ecology and Economy in the Empire of Kush", *ZÄS* 108, 1981, p. 1-11. ; KHIDIR ABDELKARIM AHMED, "Economy and Environment in the Empire of Kush", *Meroitica* 15, 1999, p. 295.
[325] "In Egypt agriculture meant not only livelihood but wealth and power ; in the Sudan it meant only subsistence", W.Y. ADAMS, "Ecology and Economy in the Empire of Kush", *ZÄS* 108, 1981, p. 3.
[326] *Ibid.*, p. 3.

faible et ne dégageant que peu de surplus[327]. Il arrive à des conclusions similaires, reconnaissant le rôle capital des échanges et du commerce pour le maintient de l'état kouchite.

Sans pour autant nous opposer à ces résultats, il nous semble intéressant d'engager une réflexion libérée de toute dichotomie agriculture/nourriture/subsistance *vs.* produits à valeur ajoutée/échanges/enjeux économiques. À la suite d'Andrew Sherratt, nous voudrions dépasser le concept de subsistance alimentaire appliqué à l'agriculture méroïtique et considérer le coton comme une culture de rente (« *cash crop* »[328]). La production du coton, tout comme celle d'autres fibres textiles d'origine végétale, engage l'utilisation de parcelles agricoles et la mobilisation d'une importante main d'œuvre pour des récoltes de plantes non-comestibles[329]. Par essence, elle présuppose donc l'autosuffisance alimentaire des populations qui les exploitent, et la production d'un important surplus agricole. Considérant qu'un nombre même restreint de champs donne des quantités de fibres bien supérieures aux besoins de leurs seuls producteurs, la conséquence logique de ces cultures est la mise en place d'un système d'échange ou de commerce capable de les distribuer[330]. Les modalités de ces échanges sont bien sûr différentes en fonction de l'ère culturelle et chronologique concernée, et restent souvent difficiles à déterminer. À la différence des denrées de base, le coton rentre dans la catégorie des « cultures marchandes » ou « de rente ». D'autres plantes pouvaient sans doute prétendre à ce statut dans le système économique méroïtique, comme la vigne et les dattes[331]. Un véritable travail reste à faire pour identifier le rôle et l'importance des cultures de rente dans l'espace méroïtique. Nombre de ses produits, comme les dattes, la gomme arabique, le bois, les objets en feuilles de palmier, ainsi que certains fruits et légumes, apparaissent en effet dans les listes des denrées exportées vers l'Égypte depuis le Nouvel Empire[332]. Elles furent souvent ignorées dans les études antérieures, au profit des

---

[327] D.N. Edwards, *The Archaeology of the Meroitic State: new perspectives on its social and political organization*, 1996, p. 21-22.
[328] Concept appliqué pour la première fois aux sociétés préhistoriques par Andrew Sherratt dans " Cash-crop before cash: organic consumables and trade", *in* C. GOSDEN et J. HATHER (éds.), *The Prehistory of Food. Appetites for Change*, 1999, p. 13-34.
[329] D.Q. FULLER, "The spread of textile production and textile crops in India beyond the Harappan zone: an aspect of the emergence of craft specialization and systematic trade", *in* T. OSADA et A. UESUGI (éds.), *Linguistics, Archaeology and the Human Past Occasional Paper* 3, 2008, p. 2.
[330] *Ibid.*
[331] R.G. MORKOT, «The Economy of Nubia in the New Kingdom", CRIPEL 17, 1998, p. 179. ; L. TÖRÖK, The Kingdom of Kush. Handbook of the Napato-Meroitic civilization, 1997, p. 32-33.
[332] R.G. MORKOT, *op. cit.*

produits manufacturés et/ou luxueux[333], mais participent néanmoins pleinement aux échanges si importants pour la pérennité du pouvoir kouchite. En Afrique, et particulièrement dans les territoires sahéliens, les cultures de rente comme le coton présentent le grand avantage d'apporter un degré de prédictibilité aux productions agraires[334] : si les récoltes de céréales hivernales ont été mauvaises, le coton et les dattes ramassés pendant l'été garantissent un supplément de revenus.

Le coton, en tant que « cash-crop », possède une dimension économique intrinsèque. Notons également que le processus fastidieux de transformation des fibres de coton, notamment la récolte et l'égrainage, devait donner aux balles de coton une valeur ajoutée indéniable[335]. Mais quelle est exactement cette valeur dans le monde de Méroé ?

Nous ne disposons pas de données épigraphiques telles que des listes comptables par exemple, qui éclaireraient cette question de manière évidente. Les seuls éléments de réponse apportés par les sources écrites sont indirects et demeurent relativement ambigus. Il s'agit dans les deux cas de récits de faits militaires, pendant lesquels les armées envahissant le territoire soudanais s'emparèrent ou détruisirent des stocks de coton. Dans le premier cas, c'est le roi axoumite Ezana qui détruisit les récoltes de l'île de Méroé ou de l'Atbara, aux alentours de 350-370 ap. J.-C.[336]. Un tel acte ne peut s'expliquer que par l'importance économique du coton pour les populations de ces régions. En anéantissant leurs stocks de coton, Ezana pense vraisemblablement les priver d'une ressource significative. Le deuxième récit, bien plus tardif, relate le sac de Qasr Ibrim en 1173 par les armées fatimides de Shams ed-Daula[337]. Parmi le butin, une large quantité de coton fut récupérée et vendue pour une somme importante : « Dans la ville fut découverte une quantité de coton, qu'il [Shams ed-Daula] transporta à Ḳûṣ et vendit pour une large somme »[338]. Même si ce texte témoigne d'une réalité économique bien différente de celle de la Nubie méroïtique, il est intéressant de relever l'ampleur des cultures cotonnières de

---

[333] W.Y. ADAMS, "Ecology and Economy in the Empire of Kush", ZÄS 108, 1981, p. 1-11.
[334] Cette notion de prédictibilité semble avoir été au cœur des processus agricoles africains, depuis la domestication des espèces jusqu'à l'intensification de certaines cultures. Elle s'oppose à la vision traditionnelle admettant la multiplication des denrées comme motivation principale. Voir F. MARSHALL et E. HILDEBRAND, « Cattle Before Crops : the Beginnings of Food Production in Africa », Journal of World Prehistory 12.2, 2002, p. 99-131.
[335] D.Q. FULLER, *op. cit.*, p. 3.
[336] F.Ll. GRIFFITH et G.M. CROWFOOT, "On the Early Use of Cotton in the Nile Valley", *JEA* 20, 1934, p. 7.
[337] *Ibid.*, p. 7.
[338] "In the town a quantity of cotton was found, which he [Shams ed-Daula]carried off to Ḳûṣ and sold for a large sum". *Ibid.*, p. 7.

Qasr Ibrim, ainsi que l'existence d'un véritable marché du coton, où il serait reconnu pour sa qualité.

Les données archéologiques viennent à leur tour confirmer la valeur importante du coton dans le monde méroïtique. Nous l'avons vu précédemment, notamment lors de notre présentation générale des tissus de coton[339], cette fibre est très souvent associée à la production de beaux tissus, ornementés de motifs en tapisserie ou en broderie. C'est aussi l'élément constitutif des vêtements des dignitaires, notamment de l'ensemble pagne/culotte et tablier ornemental.

Un survol rapide des provenances des toiles de coton met aussi en évidence leur apparition majoritaire dans les nécropoles appartenant aux classes dirigeantes – royales, sacerdotales ou administratives. Cela se vérifie à Méroé, notamment dans la tombe de la reine Amanishakheto (T6), qui livra plusieurs fragments d'un textile de coton orné de motifs variés[340]. Une très large partie des textiles en coton, particulièrement de ceux portant un décor élaboré, fut découverte dans les cimetières élitaires de Basse Nubie. Citons notamment les riches corpus de Karanog et de Djebel Adda, tous deux importants sièges du pouvoir méroïtique en Nubie. Karanog regroupe ainsi les inhumations des *pestos* (ou vice-rois) et de leur famille, ainsi que de hauts fonctionnaires et cadres sacerdotaux. Djebel Adda quant à lui correspond au fief de plusieurs familles d'officiels de haut rang, telles que celle des puissants Wayekiye[341]. Le coton apparaît également dans d'autres nécropoles pyramidales de la région : à Sedeinga par exemple, qui accueille les tombes de nombreux *sleqenes* et *aribetkes*[342] ; et dans les sépultures élitaires de Saï, en partie attribuées à l'aristocratie religieuse de la ville [343]. Ces quelques sites témoignent de la prédilection des dignitaires pour les textiles de coton.

Le prestige accordé à cette fibre est également visible dans le très large assemblage textile des nécropoles de Ballana et Qoustoul. Un recoupement de toutes les données

---

[339] Voir Chap. 1., C. 2. d.
[340] Voir fiche T721.
[341] N.B. MILLET, "Social and Political Organization in Meroe", *ZÄS* 108, 1981, p. 124-141. ; L. TÖRÖK, *Between Two World, The Frontier Region between Ancient Nubia and Egypt 3700 BC – AD 500*, 2009, p. 473-502.
[342] Titres liés à la perception des taxes. L. TÖRÖK, *op. cit.*, p. 495.
[343] Les importantes dimensions de certaines des pyramides de 8-B-5.A et 8-B-52.B indiquent clairement l'importance des défunts, voir V. FRANCIGNY, "The Meroitic Necropolises of Sai Island. First Season at the Meroitic Cemetery 8-B-5.A", *SudNub* 13, 2009, p. 92-96. De nombreux titres administratifs en relation à Saï sont également cités dans les inscriptions funéraires nubiennes, voir C. RILLY, « Les textes méroïtiques de l'île de Saï », *Kush* 19, 2008, p. 139-178. Leur signification demeure malheureusement obscure.

archéologiques fournies dans les inventaires des tombes[344], ainsi que celles apportées par le catalogue des tissus[345], montre une corrélation distincte entre les toiles de coton et les sépultures d'individus masculins importants. Ce phénomène est particulièrement marqué durant les phases méroïtiques tardives et post-méroïtiques. Ainsi, il semble qu'un archer du IIe ou IIIe siècle se soit fait enterrer dans la tombe B213, accompagné d'un carquois, d'un gobelet de céramique fine, de plusieurs pièces textiles et d'une ceinture décorée[346]. Tous ces tissus sont en coton. L'inhumation Q350, datée de la fin du IVe ou du début du Ve siècle et attribuée à un homme adulte, contenait quant à elle un coffret de bois renfermant perles, noix et graines, une jarre de céramique, plusieurs perles et pendentifs, deux colliers et un bracelet d'épaule en perles, ainsi qu'une paire de sandales en cuir. Un costume formé d'une tunique et d'une ceinture de laine est complété d'une pièce textile en coton, décorée d'une bordure élaborée en ajouré[347]. À l'inverse, une riche tombe féminine de la même période, Q164, a livré quatre textiles différents, certains portant un vif décor de rayures colorées, mais tous sont en laine[348]. Dorian Fuller remarqua le premier cette association entre les tissus en coton et les tombes masculines élitaires de Qoustoul et Ballana[349]. Il utilise les différents répertoires d'objets publiés pour construire un graphique indiquant l'utilisation exclusive du coton dans les tombes masculines durant la période post-méroïtique. À notre avis, la documentation disponible ne permet pas de conclure catégoriquement à une telle prérogative, que celle-ci soit socialement ou économiquement déterminée. Une large proportion des inhumations de Ballana et Qoustoul, ou même de l'ensemble de la Nubie, n'est en effet ni datée avec précision ni attribuée à un genre particulier. Par conséquent, l'échantillonnage fermement identifié à des tombes masculines post-méroïtiques est plutôt restreint. Si on ajoute à cette limitation numérique les inégalités de conservation et de documentation des découvertes textiles, les rares données restantes ne peuvent en aucun cas être considérées comme représentatives. Dans le cas précis de

---

[344] B.B. WILLIAMS, *Meroitic Remains from Qustul, cemetery Q, Ballana, cemetery B and a Ballana settlement, OINE* VIII, vol. 1-2, 1991. ; T.A. HOLLAND, *Noubadian X-Group Remains from royal Complexes in Cemeteries Q and 219 and from the Private Cemeteries Q, R, V, W, B, J, and M at Qustul and Ballana, OINE* IX, 1983.

[345] C.C. MAYER-THURMAN et B.B. WILLIAMS (éds.), *Ancient Textiles from Nubia: Meroitic, X-Group and Christian Fabrics from Ballana and Qustul*, 1979.

[346] Voir fiches T165-168. B.B. WILLIAMS, *op. cit.* , p. 245.

[347] Voir fiches T256-259. T.A. HOLLAND, *op. cit*., p. 335.

[348] Voir fiches T234-236. Cette tombe est manifestement celle d'un personnage féminin aisé, comme l'illustre son large matériel funéraire : gobelet de céramique fine, bouteille, jarre, sac en cuir avec attaches métalliques, bol en bronze, bracelet de fer, pendentif en faïence, étuis à khôl en fer, un autre en ivoire enveloppé d'un tissu, boucles d'oreille en bronze, bracelet de chevilles et collier en perles, paire de sandales (en plus des tissus). Voir T.A. HOLLAND, *op. cit*., p. 319.

[349] FULLER, D.Q., "The Economic Basis of the Qustul Splinter State: Cash Crops, Subsistence Shifts, and Labour Demands in the Post-Meroitic Transition", *in* M. ZACH (éd.), *Proceedings of the 11th International Conference for Meroitic Studies, Vienne 2008*, sous presse.

Ballana et Qoustoul, sur les 140 enregistrements que compte notre base de données « textiles », nous ne pouvons recenser que deux tombes masculines tardives contenant des restes de coton. Heureusement pour nous, ces deux exemples restent éloquents et semblent bien témoigner d'une connexion spécifique entre les hommes de haut-rang et cette fibre textile. L'usage du coton était-il restreint pendant la période post-méroïtique à cette classe d'individus ? Nous ne pouvons le dire avec certitude à ce jour. Tout au plus pouvons nous remarquer une certaine tendance dans son emploi, qui vient illustrer avec pertinence la valeur élevée attribuée à cette fibre textile.

2. Hypothèses pour une centralisation des récoltes

Nous sommes alors loin de la vision d'une agriculture méroïtique simplement dédiée à la « subsistance ». Le coton, en tant que culture de rente et matière prestigieuse, devient un produit agricole des plus convoitable. À ce titre, il est tentant de lui donner une place dans le système économique des marchandises de luxe[350]. Afin de tester cette hypothèse, et avant de nous intéresser aux questions liées aux échanges et au commerce, il nous a paru important de considérer la possible centralisation des récoltes. Cette étape serait pré-requise à tout échange de la matière brute, sous forme de boules de fibres égrenées ou non, et faciliterait divers aspects d'une production hypothétiquement organisée et contrôlée par le pouvoir.

Si l'on accepte le coton comme une denrée de valeur, le contrôle de ses récoltes s'intègre particulièrement bien au modèle économique des « biens de prestige » favorisé par les états soudaniques[351]. Selon cette théorie, les ressources désignées comme « économiquement importantes » sont affranchies du principe de subsistance et non-utilitaire. En cela, elles forment une sorte de richesse dont l'accès, l'acquisition et la redistribution sont contrôlés par les classes dirigeantes[352]. Un tel principe semble peut-être un peu exagéré pour l'ensemble du territoire méroïtique, et ne pouvait s'adapter selon toute vraisemblance qu'aux zones de la Basse Nubie et de l'île de Méroé.

[350] D.Q. FULLER, "Agricultural Innovation and State Collapse in Meroitic Nubia. The Impact of the Savannah Package", *in* C.J. STEVENS, S. NIXON, M.A. MURRAY et D.Q. FULLER (éd.), *Archaeology of African Plant Use*, 2014, p. 173.
[351] D.N. EDWARDS, *The Archaeology of the Meroitic State*, 1996, p. 39-47.
[352] *Ibid.*, p. 39.

Quelle que soit notre conception du système productif et économique kouchite, les palais et/ou les temples semblent avoir joué un rôle déterminant dans la gestion et la redistribution des denrées[353]. David Edwards insiste avec raison sur le manque d'indice témoignant d'un système développé de contrôle administratif de la production[354]. Il reconnait cependant la position des palais comme centres importants pour l'accumulation, la distribution et la redistribution des biens[355]. László Török quant à lui préfère voir ces fonctions économiques sous la tutelle des temples[356]. Il est possible que ces deux réalités aient correspondu à une différence géographique, l'île de Méroé et le Boutana occidental d'une part et la Basse Nubie d'autre part. Mais nous pouvons également envisager un fonctionnement en tandem de ces deux édifices souvent construits côte à côte[357]. Plusieurs groupes temple/palais furent même complétés d'un complexe de magasins ou de greniers[358]. Indépendamment du modèle retenu, le royaume de Méroé disposait à la foi d'un système économique favorable et des structures nécessaires à la centralisation des denrées.

Que répondent les sources à cette conceptualisation théorique ? Précisons dès maintenant qu'aucun espace de stockage ne fut découvert empli de balles de coton brut. Quelques indices plus discrets semblent toutefois corroborer l'existence d'une centralisation des récoltes.

Le premier est apporté par la fameuse inscription axoumite d'Ezana[359]. Celui-ci relate la manière dont ses armées ont « détruit les figures divines et les provisions de maïs et de coton » des populations vivant dans la région de l'île de Méroé ou du le Boutana occidental. La mention du terme « provisions » vient étayer l'idée de stocks de coton rassemblant en un point donné la production de fibres d'une localité ou d'une région, en attente d'être traitée puis filée. Si l'on en croit la reconstitution géographique proposée par László Török, de telles provisions de coton existaient non loin du lieu de la bataille qui vit

[353] M. MAILLOT, *Palais et grandes demeures du royaume de Méroé, les relais du pouvoir central. Traditions locales et méditerranéennes*, 3 vols., thèse de doctorat non-publiée, Paris IV-Sorbonne, 2013, p. 505.
[354] D.N. EDWARDS, *The Archaeology of the Meroitic State*, 1996, p. 27. ; *Id.*, *The Nubian Past. An Archaeology of Sudan*, 2004, p. 168.
[355] *Ibid.*, p. 168-169.
[356] L. TÖRÖK, *The Kingdom of Kush. Handbook of the Napato-Meroitic Civilization*, 1997, p. 492.
[357] Pour les liens unissant le palais au temple, voir M. MAILLOT, *op. cit.*, p. 488-501.
[358] Citons le cas du bâtiment M740 à Méroé, ou du kôm F de Ouad ben Naga. M. MAILLOT, *op. cit.*, p. 494.
[359] F. Ll. GRIFFITH et G.M. CROWFOOT, "On the Early Use of Cotton in the Nile Valley", *JEA* 20, 1934, p. 7.

s'affronter Ezana ou tribus Noba, au nord de l'île de Méroé à la jonction du Nil et de l'Atbara[360].

L'autre indice apporté par l'archéologie cette fois, est la localisation même des restes archéobotaniques d'Hamadab et de Qasr Ibrim. Dans les deux cas, leur contexte de découverte est résolument urbain. À Hamadab, les graines proviennent de niveaux d'occupation domestique, notamment de réservoirs alimentaires[361]. Elles sont souvent écrasées, ce qui pourrait indiquer une réutilisation des graines pour la production d'huile. Quoi qu'il en soit, les graines de la ville d'Hamadab témoignent du déplacement des récoltes de coton, depuis les champs jusqu'à un centre urbain, pour qu'elles y soient transformées et utilisées. Les modalités même de la culture et de la préparation des fibres de coton incite d'ailleurs à un traitement communautaire des récoltes. La large main d'œuvre requise à sa cueillette et le travail très fastidieux de l'égrenage incitent tout deux à la mobilisation d'un groupe de personnes mettant efficacement en commun le fruit de leur labeur. Ce type d'organisation est celui qui à prévalu, jusqu'à une époque moderne récente, dans les établissements villageois producteurs de coton au Mali ou au Burkina Faso[362].

La vaste diversité des restes archéobotaniques de Qasr Ibrim, composés tout aussi bien de graines, de capsules, de fibres que de boules complètes, indiquent la culture locale du coton[363]. Ils s'inscrivent chacun dans différents stades de préparation des fibres, et certains spécimens attestent clairement des activités d'égrenage et de sélection des fibres longues pour le filage. L'échantillonnage archéobotanique de Qasr Ibrim provient de multitudes de prélèvements effectuées dans les quartiers d'habitats, occupés de la période méroïtique à la période ottomane[364]. Beaucoup d'entre eux correspondent au remplissage perturbé de puits de stockage, qui apparaissent en très grand nombre sur l'ensemble de la ville. Il s'agit souvent d'excavations rectangulaires, dont les côtés sont tapissés de briques et enduits. Aménagés de nattes et fermés par des poutres de bois, ces puits équipaient la plupart des bâtiments longeant « Tavern Street » et « Magazine Street », ainsi que le massif du bastion sud et plusieurs zones à ciel-ouvert[365]. Leur fonction était complétée par plusieurs

---

[360] L. TÖRÖK, *Late Antique Nubia, History and Archaeology of the Southern Neighbor of Egypt in the 4th - 6th c. A.D.*, *ANTAEUS* 16, Budapest, 1988, p. 33-36.

[361] D.Q. FULLER, "Savannah staples and cotton production", conférence donnée le 13 mai 2013 au colloque annuel de la Sudan Archaeological Research Society.

[362] E. ORSENNA, *Voyage au pays du coton, petit précis de mondialisation*, 2006, p. 21-24.

[363] A. CLAPHAM et P. ROWLEY-CONWY, "The Archaeobotany of cotton (Gossypium sp.L) in Egypt and Nubia with special reference to Qasr Ibrim, Egyptian Nubia", *in* A. FAIRBAIRN et E. WEISS (éds.), *From foragers to farmers*, 2009, p. 249.

[364] P. ROWLEY-CONWY, "Nubia AD 0-550 and the "Islamic" Agricultural Revolution: Preliminary Botanical Evidence from Qasr Ibrim, Egyptian Nubia", *ANM* 3, 1989, p. 132.

[365] W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013, p. 29-55.

entrepôts et magasins[366]. La prévalence des structures de stockage à Qasr Ibrim a encouragé les chercheurs à identifier cet établissement comme étant un centre urbain dédié à l'artisanat et au commerce[367]. Le prestige religieux de la ville et de ses temples aurait naturellement appelé au développement de ces activités. Selon William Adams, les habitants de Qasr Ibrim auraient principalement résidé dans le village situé en contrebas du promontoire, et rejoint chaque jour les ateliers et entrepôts de la ville. Il est intéressant de noter à ce propos les importantes restrictions d'accès imposées par l'architecture même des fortificationf. Aux époques méroïtiques et post-méroïtiques seulement deux portes donnaient accès au site, la porte est et la porte du podium[368]. Ni l'une ni l'autre n'offre un passage aisé, et aucune n'est assez large pour permettre le transport par animaux de charge. Toutes les denrées et marchandises, ainsi que l'eau de consommation, devaient donc être acheminées depuis la rivière à dos d'homme. Plus qu'un centre de stockage, la forteresse de Qasr Ibrim permettait donc la protection des biens qui y étaient entreposés. Dans ce contexte, les restes archéobotaniques de coton témoignent bien d'une centralisation des récoltes dans un cadre non-domestique, en vue de leur traitement et de leur redistribution, sous forme brute ou transformée en textile.

Le rôle de Qasr Ibrim dans la production cotonnière de Nubie est encore une fois constaté avec éloquence. Plus au sud du territoire, la situation est moins claire. Si l'hypothèse d'une large production dans la Gezira, et potentiellement dans le Boutana occidental, est retenue, alors nous pouvons imaginer un système d'acheminement des récoltes vers les grands centres urbains de l'île de Méroé, à Hamadab par exemple[369]. Cela correspondrait bien à un système économique méroïtique reconnaissant d'une part le coton comme une culture de rente et pratiquant d'autre part un contrôle localisé et la redistribution des marchandises de valeur.

[366] Voir notamment le magasin 785, le bâtiment X-263 et les structures 242, 243, X-190, 248 et X-189. *Ibid.*, p. 41, 44, 47-48, 50.
[367] *Ibid.*, p. 29.
[368] *Ibid.*, p. 24.
[369] Cette hypothèse est notamment soutenue par Dorian Fuller (communication personnelle). Dans l'état de nos connaissances, une telle organisation dans l'île de Méroé demeure une conjoncture, certes fondée mais encore loin d'être vérifiée.

D. Les espaces cotonniers antiques : rôles et place du Soudan dans l'introduction du coton en Afrique

Le monde du coton méroïtique, depuis sa culture jusqu'à son cadre économique, ne saurait se restreindre aux frontières du territoire kouchite. Il est nécessaire de l'intégrer dans un contexte plus large englobant toute la frange sud du monde romain[370]. Les premiers siècles de notre ère voient en effet se multiplier les témoignages de productions cotonnières depuis l'Inde jusqu'aux côtes occidentales de l'Afrique[371].

1. Le coton au Moyen-Orient et en Afrique : exposé des découvertes

Procéder à une description détaillée de chacune de ces découvertes serait dépasser le champ de cette étude. Nous nous contenterons donc d'en résumer les principaux aspects sous forme de tableau[372], afin de mieux comprendre le rôle du Soudan dans une dynamique bien plus large qui favorisa l'expansion du coton à travers une très vaste zone géographique.

[370] J.P. WILD, F. WILD, et A.J. CLAPHAM, « Roman cotton revisited », *in* C. ALFARO et L. KARALI (éds.), *Purpurae Vestes* II, 2008, p. 145-149. ; D.Q. FULLER, "Agricultural Innovation and State Collapse in Meroitic Nubia. The Impact of the Savannah Package", *in* C.J. STEVENS, S. NIXON, M.A. MURRAY et D.Q. FULLER (éd.), *Archaeology of African Plant Use*, 2014, p. 173.

[371] Voir la carte « Distribution archéobotanique des découvertes de coton dans le Monde Ancien », compilée par Dorian Fuller et publiée dans D.Q. FULLER, *op. cit.*, p. 173, fig. 14.7. Également les cartes localisant les découvertes de textiles en coton dessinées par J.P. WILD, F. WILD et A.J. CLAPHAM, *op. cit*., p. 145, fig. 2-3.

[372] Afin d'alléger le texte, la bibliographie relative à toutes les découvertes de coton citées dans le tableau est à consulter en annexe, listée alphabétiquement par site (Annexe bibliographique 2).

	Sites	Datation	Types d'occurrences			Culture Locale ?
			E	T	A	
Égypte, oasis du désert occidental	Dakhla, Esmant el-Kharab (= Kellis)	Deuxième moitié du IIIe - fin du IVe siècles ap. J.-C. Occ. chrétienne	●	●	●	Oui
	Dakhla, Amheida (= Trimithis)	IVe siècle ap. J.-C. 350-370	●			Oui
	Kharga, el-Deir	IIe-IVe siècle ap. J.-C.		●	●	Oui
	Kharga, Bagawat	IIIe-Ve siècles ap. J.-C. Occ. chrétienne		●		
	Kharga, Douch (= Kysis)	IIe-IVe siècles ap. J.-C.	●	●	●	Oui
	Kharga, Ayn Oumm Dabadib	IIIe-IVe siècles ap. J.-C.		●		
	Kharga, North Kharga Oasis Survey	IIIe-IVe siècles ap. J.-C.		●	●	Oui
Égypte, sites du désert oriental	Abou Sha'ar	IVe siècle ap. J.-C.		●		Import
	Quseir el-Khadim (= Myos Hormos)	Ier-IIe siècles ap. J.-C.		●		Import
	Berenike	Ier-IIe siècles ap. J.-C.		●		Import
Égypte	Monastère d'Apa Phoebammon à Saint Épiphane (thébaïde)	Début du IVe siècle ap. J.-C.		●		
	Karanis	Fin de l'occupation d'époque romaine		●		
	Memphis et Panopolis	IIe siècle ap. J.-C.		●		Import

N.B. : Types d'occurrence : E (sources écrites), T (textiles archéologiques), A (restes archéobotaniques)

Moyen Orient	Syrie, Doura Europos	*c.* 256 ap. J.-C.		●		
	Syrie, Palmyre	Ier s. av. J.-C. – IIe s. ap. J.-C.		●		
	Syrie, Halabiyeh (= Zenobie)	*Post quem* : 610 ap. J.-C.		●		
	Israël, Khirbet Qazone (Judée)	Ier-début IIIe siècles ap. J.-C.		●		
	Jordanie, Dhuweila	Chalcolithique levantin, début âge du bronze (4450-3000 av. J.-C.)			●	
	Bahreïn, Qal'at al-Bahrain	VIe-IVe siècles av. J.-C.	●	●	●	Oui
	Arabie Saoudite, Madâ'in Sâlih (= Hegra)	Période nabatéenne et période romaine (IIe-IIIe siècle ap. J.-C.), jusqu'à tardive (IVe-VIe siècles ap. J.-C.		●	●	Oui
Ceinture sahélienne / Afrique	Lybie, Jarma (Fazzan)	140-380 ap. J.-C. IIe-IVe siècles			●	Oui
	Mali, Gao	VIIe-XIe siècles ap. J.-C.			●	
	Mali, Essouk Tadmaka	XIe-XIIe siècles ap. J.-C. Époque médiévale touareg			●	Import
	Éthiopie, Axoum, Kidane Mehret	VIe siècles ap. J.-C.		●		

N.B. : Types d'occurrence : E (sources écrites), T (textiles archéologiques), A (restes archéobotaniques)

Pendant longtemps, les données papyrologiques furent les seuls documents attestant l'existence en Égypte de textiles en coton[373]. Cela conduit les auteurs à fortement douter de la véracité de ces sources. Dans la première édition de son manuel, Alfred Lucas annonce ainsi que « no records can be traced of cotton fabrics having been found in Egypt even as late as the Roman period »[374]. Allant plus loin encore, l'important historien textile Rodolphe Pfister est d'avis que les tissus de coton ne furent produits en Égypte qu'à partir de la conquête arabe de 640[375]. La découverte de 3 fragments textiles en coton, de fabrication manifestement locale, au monastère d'Apa Phoebammon dans la région

[373] Voir notamment J.G. WINTER et H.C. YOUTIE, "Cotton in Greaco-Roman Egypt", *The American Journal of Philology* 65, 1944, p. 249-258.
[374] A. LUCAS, *Ancient Egyptian Material and Industries*, 1ère edition, 1934, p. 143. ; M.A. MARZOUK, "Alexandria as a textile center", *Bulletin de la Société d'Archéologie Copte* 13, 1948-49, p. 111-135.
[375] Cité dans A. LUCAS, *op. cit.*, 4e édition, 1962, p. 148.

thébaine, poussa Alfred Lucas à modifier son jugement[376]. S'en suivit les grands programmes de fouilles dans les oasis du désert libyque et sur les sites romains du désert oriental, grâce auxquels notre compréhension du coton égyptien fut totalement renouvelée. Nous savons maintenant que sa culture fut répandue dans les oasis de Dakhla et de Kharga[377], à partir du IIe siècle ap. J.-C. et jusque dans la période chrétienne. Les sources écrites classiques, ainsi que quelques textes sur papyri et ostraca, viennent compléter les restes archéobotaniques et archéologiques qui tous témoignent d'une industrie bien implantée dans le contexte des oasis et connectée à un plus large réseau d'échanges entre le Sahara et la vallée du Nil[378]. Situés sur le littoral de la mer Rouge, les ports de Berenike et Myos Hormos (le moderne Quseir el-Khadim) attestent tous trois d'un système d'importation double des tissus en coton : une part de leur consommation s'inscrivait dans l'approvisionnement venu de la vallée du Nil, alors que de nombreux objets provenaient d'Inde sous forme de marchandises ou accompagnant les marins[379]. Parmi les produits textiles importés des côtes indiennes, citons les mousselines, les tissus bleus teints en réserve et le coton brut de haute qualité qui alimentait sans doute les ateliers d'Alexandrie[380].

En dehors de la vallée du Nil, l'Inde est le berceau d'une industrie cotonnière dont les premiers vestiges datent du IIIe millénaire avant notre ère[381], et qui devint très vite florissante grâce au développement d'un réseau commercial avec l'Asie centrale et le Moyen Orient. Des traces de tissus en coton, sans doute indien, apparaissent en Jordanie dès le début de l'âge du bronze[382]. Il faut attendre le Ier millénaire av. J.-C. pour trouver mention de sa culture, d'abord ornementale dans les jardins du palais assyrien de Ninive, puis plus répandue sur l'île de Bahreïn et en Arabie Saoudite[383]. Dans les pas de

---

[376] *Ibid.*
[377] Pour une présentation générale de la documentation oasienne, voir C. GRADEL, F. LETELLIER-WILLEMIN, et G. TALLET, « "Une laine bien plus belle et douce que celle des moutons" à El-Deir (oasis de Kharga, Égypte) : le coton au cœur de l'économie oasienne à l'époque romaine », *in* S. GUÉDON (sous la dir.), *Entre Afrique et Égypte*, 2012, p. 119- 141.
[378] *Ibid.*
[379] J.P. WILD, "Cotton in Roman Egypt: Some Problems of Origins", *Al-Rafidan* 18, 1997, p. 287-298.
[380] J.P. WILD, "Berenike: Archaeological Textiles in Context", *in Textiles in Situ*, 2006, p.175-184. ; M. PARCA, "The Textile Industry in Egypt in the Greek and Roman Periods", *in* E.D. MAGUIRE (éd.), *Weaving from Roman, Byzantine and Islamic Egypt, The Rich Life and the Dance*, 1999, p. 20-26.
[381] R.C. JANAWAY et R.A.E. CONINGHAM, "A Review of Archaeological Textile Evidence from South Asia", *South Asian Studies* 11, 1995, p. 157-174.
[382] A. BETTS *et. al.*, "Early Cotton in North Arabia", *JAS* 21, 1994, p. 489-99.
[383] *Ibid.*, p. 497.

l'expédition d'Alexandre, Théophraste décrit les « arbres à laine » de l'île de Tylos[384]. Les découvertes de graines de coton sur le site de Qal'at al-Bahrain, ainsi que de rares textiles, viennent corroborer les sources antiques et attestent de l'exploitation du coton à Bahreïn à partir du VIe-IVe av. J.-C.[385]. Le début de notre ère voit se multiplier les occurrences de textiles en coton sur les sites de Syrie et de Judée. Cependant, à l'exception de Palmyre, cette fibre reste très minoritaire le long des côtes orientales de la Méditerranée où elle semble plutôt correspondre à des produits d'importation[386]. C'est plus avant dans les terres qu'il faut chercher les plantations de coton, notamment en Arabie Saoudite sur le site de Madâ'in Sâlih. L'antique cité nabatéenne d'Hegra a livré des graines et plusieurs étoffes de coton qui témoignent de sa culture et de sa manufacture du Ier au VIe siècle ap. J.C.[387].

Cette même période connaît l'arrivée du coton africain, au Soudan et dans les oasis de Dakhla et Kharga nous l'avons vu, mais aussi en Lybie dans la région du Fazzan. Le site de Jarma a en effet livré plusieurs graines de coton datées du IIe au IVe siècle ap. J.-C. Une seconde phase de diffusion, pendant la seconde moitié du premier millénaire, marque la vaste expansion de la production cotonnière africaine. Sous l'impulsion des établissements commerciaux islamiques, le coton traverse la ceinture sahélienne jusqu'au delta du Niger au Mali[388]. À l'extrémité de cette route transsaharienne, on le retrouve sur le site marocain de Volubilis, dans de larges dépôts datés du IXe siècle[389]. L'exploitation du coton continue de s'amplifier dans la première moitié du second millénaire, comme le montre la soudaine apparition d'un grand nombre de graines et d'outils de filage sur le site malien de Dia, entre 1000 et 1600[390]. Il se propage également en Afrique subtropicale, notamment au Zimbabwe, où sa culture est attestée à partir du XIIIe siècle[391].

L'Éthiopie, malgré son climat favorable à la culture du coton, demeure difficile à replacer dans ce schéma de diffusion. Il est possible que la plante ait occupé un rôle important dans l'économie du royaume d'Axoum, situé à proximité immédiate de l'Atbara

---

[384] *Historia Plantarum* IV.7-8. Pline l'Ancien reprendra librement ce passage dans son *Histoire Naturelle*, XII. 21-22.

[385] C. BOUCHAUD, M. TENGBERG, et P. DAL PRA, "Cotton cultivation and textile production in the Arabian peninsula during antiquity; the evidence from Madâ'in Sâlih (Saudi Arabia) and Qal'at al-Bahrain (Bahrain)", *Vegetation History and Archaeobotany* 20.5, 2011, p. 405-417.

[386] Voir les rapports documentant l'ensemble de ces sites, en Annexe bibliographique 2.

[387] C. BOUCHAUD, M. TENGBERG, et P. DAL PRA, *op. cit*.

[388] S. NIXON, M.A. MURRAY et D. FULLER, "Plant use in an early Islamic merchant town in the West African Sahel: the archaeobotany of Essouk-Tadmaka (Mali)", *Vegetation History and Archaeobotany* 20.3, 2011, p. 234.

[389] Étude archéobotanique inédite, D. Fuller et R. Pelling,, UCL (Londres). R.E. PELLING, *Agriculture and Trade amongst the Garamantes: 3000 years of archaeobotanical data from the Sahara and its margins*, PhD Dissertation, Institute of Archaeology, UCL, Londres, 2007, p. 233.

[390] *Ibid.*, p. 231.

[391] D.W. PHILLIPSON, *African Archaeology*, 2005, p. 297-298.

et de ses affluents. Les sources disponibles ne nous permettent cependant pas encore de le déterminer. L'inscription du roi Ezana (*c.* 350-370 ap. J.-C.) indique pourtant que la plante était bien connue des axoumites, qui disposaient déjà d'un mot spécifique pour la désigner (l'amharique *ṭûṭ*). Il faut attendre le VIe siècle pour observer les premières traces de tissus en coton, en provenance de Kidane Mehret à la périphérie de Beta Giyorgis[392]. Jusqu'à présent, aucun document n'atteste de la culture locale du coton dans la région du Tigray avant le XVe siècle.

2. Types de cultures et échelles de production

Directement contemporaines de la production soudanaise, il nous a paru pertinent de préciser la nature des cultures cotonnières des oasis de Dakhla et Kharga, ainsi que celles de Jarma et de Madâ'in Sâlih.

Malgré sa localisation dans la grande plaine désertique d'Arabie Saoudite, le site de Madâ'in Sâlih disposait d'un important terroir agricole rendu viable par la construction d'un complexe réseau de 132 puits donnant accès aux eaux souterraines[393]. L'agriculture s'y pratiquait de manière intensive, dans des jardins et vergers dattiers. Les témoins archéobotaniques indiquent l'égrenage, et très probablement le filage et le tissage, du coton en milieu domestique. L'échelle de cette production est difficile à établir, mais ne semble pas, dans l'état des données actuelles, avoir été très élevée. Les proportions de graines dans l'assemblage botanique total diminuent avec le temps, et seulement 9 fragments textiles en coton furent identifiés dans la nécropole[394]. La continuation des recherches archéologiques sur ce site, mais également dans le reste de l'Arabie, apportera nous l'espérons plus d'éléments nous permettant de reconstruire l'histoire textile de la région.

La prospérité du peuple des Garamantes, établi en Libye autour de sa capitale à Jarma dès 400 av. J.-C., était garantie par un système agricole accompli qui fonctionnait de

[392] D.W. PHILLIPSON, *Foundations of an African Civilisation, Aksum and the Northern Horn*, 2014, p. 111.
[393] C. BOUCHAUD, M. TENGBERG, et P. DAL PRA, "Cotton cultivation and textile production in the Arabian peninsula duraing antiquity; the evidence from Madâ'in Sâlih (Saudi Arabia) and Qal'at al-Bahrain (Bahrain)", *Vegetation History and Archaeobotany* 20.5, 2011, p. 405-417.
[394] *Ibid.*, p. 412-414.

paire avec une activité commerciale étendue[395]. L'eau nécessaire aux cultures était captée au pied de l'escarpement sud du Ouadi al-Ajal et amenée aux parcelles agricoles localisées au centre du ouadi, par un réseau de tunnels appelés *qanâts* ou *foggaras* et reposant sur le principe de gravité. Plusieurs graines de coton découvertes en contexte domestique indiquent la production locale de cette fibre et supposent une activité d'égrainage, et probablement de filage, à l'intérieur de la ville[396]. Le début de l'exploitation du coton y est datée de 140-380 ap. J.-C., période à laquelle les Garamantes entretenaient d'importants contacts avec le monde méditerranéen.

Nous disposons de davantage de données ayant trait à la production cotonnière de la Petite et de la Grande Oasis, aussi bien textuelles, archéologiques qu'archéobotaniques[397]. Celles-ci vont toutes dans le même sens pour décrire un environnement fertile et luxuriant, qui fournissait les habitants de la région et de la vallée du Nil en de très nombreux produits agricoles. Dans la Grande Oasis de Kharga, les terres étaient irriguées de deux manières différentes en fonction des ressources en eaux souterraines : avec à un réseau de *qanât* et de puits au sud de l'oasis, et grâce à des puits artésiens au nord[398]. Ce même système était également en vigueur dans la Petite Oasis de Dakhla. Comme nous l'avons mentionné précédemment, la culture du coton se faisait sans doute à proximité de vergers dattiers protégeant les plants de l'évaporation. La considération de toutes les informations livrées par l'archéobotanie, ainsi que des restes humains et animaux, amenèrent Roger Bagnall à envisager un système de rotation des cultures alternant blé, coton, et plantes de jachère fixant l'azote[399].

Dans la Petite Oasis, la découverte à Esmant el-Kharab (= Kellis) d'outils utilisés pour le tissage et le tissage, tels que des fuseaux, des fusaïoles, des peignes de tisserand et des poids de métier à tisser, indique qu'une partie de la production textile avait lieu en contexte domestique[400]. Cela n'implique pas forcément que son unique destination était la

---

[395] R.E. PELLING, "Garamantian Agriculture and its significance in a Wider North African Context: The evidence of the Plant Remains from the Fazzan Project", *Journal of North African Studie*s 10.3-4, 2005, p. 397-411.
[396] *Ibid*., p. 402.
[397] Pour une présentation de tous ces documents, ainsi que leur bibliographie, voir C. GRADEL, F. LETELLIER-WILLEMIN, et G. TALLET, « "Une laine bien plus belle et douce que celle des moutons" à El-Deir (oasis de Kharga, Égypte) : le coton au cœur de l'économie oasienne à l'époque romaine », *in* S. GUÉDON (sous la dir.), *Entre Afrique et Égypte*, 2012, p. 119- 141.
[398] *Ibid*., p. 131-132.
[399] *Ibid*., p. 132.
[400] G.E. BOWEN, "Textiles, Basketry and Leather Goods from Ismant el-Kharab", *in* C. A. HOPE et G. E. BOWEN (éds), *Dakhleh Oasis Project*, 2002, p. 87. Ces données archéologiques sont corroborées par deux listes de recensement provenant du secteur domestique C de la ville, et citant trois femmes dont l'activité

consommation familiale, ou même locale. La ville de Kellis livra en effet nombre de documents épigraphiques renseignant la culture, la manufacture et les échanges de cette fibre, sous forme brute, filée ou tissée en étoffe. Source incontournable, le *Livre de comptes agricoles de Kellis*, mentionne la plante à plusieurs reprises, y compris sous l'appellation « coton à filer »[401]. La vente de cinq récoltes de coton est également enregistrée sur deux ostraca, datés de la deuxième moitié du IIIe siècle ap. J.-C. et provenant des archives d'un certain « Psaïs, fils de Soul ». Il est possible que ce personnage ait participé à son commerce[402]. En dernier lieu, les multiples boules de coton, graines et fibres mises au jour sur le site[403] contribuent à dépeindre une production cotonnière d'envergure importante. Par chance, les ostraca de Psaïs, ainsi que deux autres retrouvés sur le site voisin d'Amheida (= Trimithis)[404], nous permettent d'évaluer avec précision le volume de fibres concerné. Dans le premier cas, il est question d'une série de paiements allant de 12 à 20 *lith(oi)* de coton, et dans le second à plus de 26 *lith(oi)*. Cette unité de mesure réservée au coton correspondrait, selon Roger Bagnall, à 3.23 kg (ou 10 livres romaines). Le total de la production listée sur un des ostraca de Trimithis avoisinerait selon ses calculs les 200 kg de fibre, ce qui représente une quantité considérable occupant un volume plus que conséquent[405].

La Grande Oasis offre une situation documentaire similaire. Un registre foncier de 164/165 ap. J.-C. mentionne la culture du coton et d'arbres fruitiers sur la même parcelle (*Pap. Iand.* 7.142)[406] et une série d'ostraca consigne le paiement et la commande de plus petites quantités de coton, allant de 1/90e de *lith(os)* à 6 *lith(oi)*[407]. Un de ces ostracon inclue aux comptes de coton la mention de cinq personnages féminins vraisemblablement impliqués dans son filage ou son tissage[408].

À ce large corpus documentaire viennent s'ajouter les restes archéologiques de textiles en coton, qui furent découverts à travers l'oasis de Kharga et Dakhla. Comparé à la

---

serait le filage (voir R.S. BAGNALL, K.A. WORP et C.A. HOPE, « Family Papers from Second-Century A.D. Kellis », *Chronique d'Égypte* 86, 2011, p. 233-240.).

[401] *Pap. Kell. IV*, GR. 96, 547, 556, 558, 559, 720, 1484. Des quantités de coton y sont listées comme redevance annuelle due par les colons Nobs et Louia au IVe siècle de notre ère. C. Gradel et al., op. cit., p. 129. ; G.E. BOWEN, "Textiles, Basketry and Leather Goods from Ismant el-Kharab", *in* C. A. HOPE et G. E. BOWEN (éds), *Dakhleh Oasis Project*, 2002, p. 87.

[402] Ostraca 31/420-D6.1.C/1/1/6 et C/1/1/9. *Ibid*., p. 87.

[403] U. THANHEISER, WALTER, J., et C.A., HOPE, "Roman Agriculture and Gardening in Egypt as seen from Kellis", *in* C.A. HOPE et A.J. MILLS, (éds), *Dakhleh Oasis Project*, 2002, p. 304.

[404] *O. Trim*. 38 et 44, datés de 350-370 ap. J.-C., C. GRADEL *et al., op. cit*., p. 129.

[405] R.S. BAGNALL, « SB 6.9025, Cotton and the Economy of the small Oasis », *Bulletin of American Society of Papyrologists* 45, 2008, p. 21-30.

[406] C. GRADEL *et al., op. cit*., p. 126. ; R.S. BAGNALL, *op. cit*., p. 23.

[407] *O. Douch* 4.489, 5.537, 5.634, et 4.381, deuxième moitié du IVe siècle de notre ère. C. GRADEL *et al., op. cit*., p. 129, note n° 63. ; R.S. BAGNALL, *op. cit*., p. 25.

[408] *O. Douch* 1.51, voir C. GRADEL *et al., op. cit*., p. 126, note n° 41.

pléthore d'occurrences nubiennes, leur nombre est relativement restreint mais demeure cependant significatif[409].

L'ensemble de la documentation oasienne atteste donc d'une véritable industrie cotonnière, en place dès le IIe siècle de notre ère (au minimum), et couvrant tous les aspects de la production, depuis la culture de la fibre, jusqu'au tissage des étoffes et leur échanges avec la vallée du Nil.

3. Le Soudan et la Nubie méroïtiques : pivots d'un monde de la culture cotonnière dans la zone saharienne

En conclusion, le coton méroïtique n'évolue pas en autarcie le long du Nil moyen et des ouadis, mais appartient bien à un véritable « monde du coton » établi dans la zone saharienne. Berceau de la domestication du cotonnier africain – *Gossypium herbaceum* L. –, le Soudan apparaît comme le pivot essentiel d'une culture qui marqua fortement les économies environnantes. Depuis les régions du Delta du Gash ou du Kordofan, la plante se propagea au cœur du royaume du Méroé, puis à la Nubie. Son accès au statut de « culture de rente » fut sans doute l'élément déclencheur de son développement. L'adoption de la *saqia*, à la fin du IIIe siècle ap. J.-C. ou au début du IVe siècle, détermina l'accroissement de ses récoltes, notamment en Nubie. En définitive, la culture du coton est démontrée de manière incontestable au Soudan à partir du début du Ier siècle de notre ère[410]. Loin de corroborer les anciennes hypothèses pour une diffusion depuis le sous-continent indien[411], les données récentes reconnaissent la domestication et la culture locale du coton soudanais, ainsi que son adaptation aux conditions climatiques arides.

En l'état actuel des données disponibles, tout porte à croire que le Soudan fut le point de départ d'un large mouvement de diffusion botanique à travers la ceinture sahélienne, dont le coton fait figure de proue. Le rôle des pistes caravanières fut fondamental dans ce processus, et c'est sans doute en suivant l'une d'elles que le coton

---

[409] Voir les différents rapports consignés par sites dans Annexe bibliographique 2.

[410] A. CLAPHAM, et P. ROWLEY-CONWY ,"The Archaeobotany of cotton (*Gossypium sp*.L) in Egypt and Nubia with special reference to Qasr Ibrim, Egyptian Nubia", *in* A. FAIRBAIRN et E. WEISS (éds.), *From foragers to farmers*, 2009, p. 244-253.

[411] A.M. WATSON, "The Rise and Spread of Old World Cotton", *in* V. GERVERS (éd.), *Studies in Textile History*, 1977, p. 355-369. ; M. GERVERS, "Cotton and Cotton Weaving in Meroitic Nubia and Medieval Ethiopia", *TH* 21 (I), 1990, p. 13-30.

arriva dans les oasis du désert libyque. Les échanges entretenus avec la Nubie méroïtique, en premier temps sous forme d'importations textiles peut-être, permirent aux oasiens d'acquérir les connaissances nécessaires à son exploitation. C'est en tout cas l'hypothèse retenue par Fleur Letellier-Willemin[412], qui forme ainsi une perspective de recherche des plus passionnantes. L'adoption du coton dans le Fazzan libyen répondrait d'une dynamique similaire, partant de la Nubie même ou bien par l'intermédiaire des oasis[413].

Concluons cette partie en soulignant l'importance capitale des systèmes d'irrigation qui, en Arabie tout comme dans les oasis, à Jarma ou encore en Nubie, autorisèrent le développement de la production cotonnière. De chaque environnement découla une innovation technique spécifique (les *qanâts* ou *foggaras*, les puits artésiens, les jardins irrigués et la *saqia*) qui permirent d'alimenter en eau ces cultures exigeantes.

L'expansion du coton, envisagée comme un mouvement global traversant le sud de l'espace méditerranéen, coïncide d'un point de vue chronologique avec l'élargissement du monde romain. Nous sommes alors en droit de considérer une relation de cause à effet entre ces deux phénomènes, et de questionner l'existence d'une demande romaine de coton qui aurait naturellement entraîné l'accroissement de sa production dans les régions chaudes aux franges de l'Empire[414].

---

[412] C. GRADEL, F. LETELLIER-WILLEMIN, et G. TALLET, « "Une laine bien plus belle et douce que celle des moutons" à El-Deir (oasis de Kharga, Égypte) : le coton au cœur de l'économie oasienne à l'époque romaine », *in* S. GUÉDON (sous la dir.), *Entre Afrique et Égypte*, 2012, p. 135-137.

[413] R.E. PELLING, *Agriculture and Trade amongst the Garamantes: 3000 years of archaeobotanical data from the Sahara and its margins*, PhD Dissertation, Institute of Archaeology, UCL, London, 2007, p. 233.

[414] D.Q. FULLER, "Agricultural Innovation and State Collapse in Meroitic Nubia. The Impact of the Savannah Package", *in* C.J. STEVENS, S. NIXON, M.A. MURRAY et D.Q. FULLER (éd.), *Archaeology of African Plant Use*, 2014, p. 173.

IV. CONCLUSION : LE TEXTILE COMME OBJET ÉCONOMIQUE

Tout au long de cette étude, nous nous sommes efforcés de montrer les multiples implications des textiles dans la construction de la société méroïtique. Leur production fait partie intégrante de la vie quotidienne de nombreux habitants du royaume, depuis la Gezira jusqu'aux petits établissements de Basse Nubie, en passant par les villes de l'île de Méroé. On y cultive les fibres, on y file, teint et tisse des étoffes au style caractéristique, de Méroé à Qasr Ibrim. L'élaboration de costumes spécifiques pour plusieurs classes de la population, notamment pour la famille royale et celle des dignitaires, montre que le tissu convoie d'importants messages identitaires et sociaux, participant à la légitimation du pouvoir. Au Soudan et en Nubie, il semble d'ailleurs qu'une part de la production textile était reliée aux institutions de l'état, peut-être pour l'organisation de la culture du coton ou bien pour la fabrication de certaines pièces et vêtements. Le statut du textile comme objet économique est donc consommé. À l'issue de ce travail, que peut-on dire de la valeur économique des tissus ?

A. Essai de distinction de la valeur économique des tissus

Dans le royaume de Méroé, la valeur d'un textile est difficile à distinguer, en l'absence d'un système monétaire ou de toutes traces épigraphiques documentant ce point[415]. La valeur matérielle d'un bien repose sur plusieurs critères qui ne laissent que peu de témoignages archéologiques en dehors du tissu lui-même. Le matériau est certainement à prendre en compte, mais aussi le temps et l'expertise consacrés à sa réalisation. D'autres considérations, comme par exemple une spécialisation régionale, peuvent venir apporter une valeur supplémentaire. Dans le cadre d'une distribution des produits textiles, il faut aussi penser au transport de la matière première, de la toile ou de la pièce terminée. Pour les textiles méroïtiques, nous ne disposons que d'une seule source : l'étoffe en elle-même, ainsi que l'observation de ses composantes techniques et de son contexte de découverte.

[415] Nous ne disposons notamment pas de relevés de comptes ou d'inventaires, par ailleurs connus pour l'Égypte pharaonique. J.J. JANSSEN, *Commodity Prices from the Ramesside Period*, 1975.

Se distinguent alors les chiffons fragmentaires mis au jour dans les dépotoirs des villes et les linceuls très rapiécés, qui assurément représentent des tissus de peu de valeur, arrivés à leur dernier cycle de vie. Le tissage y est souvent lâche et reprisé, et les fibres très détériorées. Des étoffes de ce type sont apparues en grand nombre dans les niveaux de dépotoir et les fosses de Qasr Ibrim, qui recueillirent les déchets d'un établissement urbain où l'artisanat textile était développé de manière conséquente. Vraisemblablement, ces tissus de qualité médiocre ou commune étaient employés pour un usage domestique ou pratique. De nombreuses pièces, en contexte funéraire ou urbain, étaient aussi réparées à plusieurs reprises, grâce à des coutures le plus souvent grossières. Chaque cycle de réutilisation et de réparation engendre une diminution de la valeur du textile. Ce processus est particulièrement bien illustré par 2 lots de fragments découverts à Qasr Ibrim, provenant de capes romaines en sergé de laine, datées du Ier siècle ap. J.-C. [Pl. 153a][416]. Ces fragments sont jointifs et permettent de reconstituer la bordure de 2 vêtements différents, l'un au niveau de la capuche carrée et l'autre dans sa partie basse arrondie. Ils indiquent le scénario suivant : les capes, déjà réparées plusieurs fois, arrivent à Qasr Ibrim dans la lignée des soldats romains. Elles y sont utilisées, puis subissent une seconde phase de réutilisation commençant par le découpage des bordures. Celles-ci furent alors jetées dans le dépotoir[417]. L'emploi de pourpre véritable pour la teinture des rayures et certains détails techniques connus sur d'autres exemplaires de Palestine, annoncent la valeur initiale élevée de ces étoffes, qui déclina au fil des réparations.

À ces chiffons s'opposent les beaux tissus mis au jour dans certaines tombes élitaires, à Méroé par exemple [Pl. 117] ou à Karanog [Pl. 50-51], ainsi qu'à Qasr Ibrim, dans le temple d'Isis [Pl. 53-56] et le long de la « Rue de la Taverne ». Leur qualité est indéniable : les fils et le tissage sont réguliers et les éléments en tapisserie sont de belle facture. Remarquons à ce sujet qu'il s'agit pour la plupart de pièces faites en coton, montrant une nouvelle fois le lien qui unit cette fibre aux classes prestigieuses de la société. On y note aussi l'utilisation récurrente de la teinture bleue (à l'indigo ?) et des essais de teinture violette, copiant le luxueux pourpre des côtes méditerranéennes. C'est également sur ces tissus que se déploie un riche vocabulaire ornemental, composés de motifs religieux et apotropaïques égyptiens et kouchites, et de bordures frangées à ajouré. Les mêmes tisserands, au contact des productions égyptiennes, optent aussi pour des

[416] Fiches T498, 527.
[417] H. GRANGER-TAYLOR, "A fragmentary Roman Cloak, probably of the 1st c. CE and off-cuts from other similar cloaks", *ATN* 46, 2008, p. 6-16.

formes de décors issues du monde classique en les adaptant aux goûts esthétiques locaux. Dans le domaine vestimentaire également, ces tissus sont brodés et composent le costume des notables du royaume. Face à une population probablement non vêtue ou souvent vêtue de cuir, les fines et douces étoffes de coton se posent alors comme l'apanage des classes dirigeantes. Les époques tardives voient aussi l'arrivée de tissus, probablement importés, composés de fils d'or. L'exemple unique de Gammai suggère le dépôt de ce luxueux textile parmi les offrandes funéraires[418]. D'autres textiles importés du monde méditerranéen, raffinés tapis et toiles polychromes, sont ainsi ajoutés au matériel que le défunt emporte avec lui dans l'au-delà. On en connaît notamment plusieurs spécimens dans les inhumations post-méroïtiques de Ballana et Qoustoul, accueillant les dépouilles de princes et de dignitaires. Ces « beaux tissus », toiles de coton décorées de bleu ou pièces importées, possédaient très certainement une valeur importante, faisant d'eux des biens de prestige. À cet égard, peut-être faisaient-ils l'objet d'un commerce, ou tout du moins d'échanges.

B. Le textile comme objet d'échange : discussion autour du commerce

Le royaume de Méroé, en tant qu'état de type « soudanique », dépend de manière très importante des échanges. Ceux-ci permettent en effet l'exploitation extensive d'un très grand territoire aux régions et populations variées : le pouvoir de Méroé emmagasine des biens de prestige, fabriqués localement ou venus d'Égypte, et les redistribue aux notables de plusieurs zones avoisinantes, afin de garantir leur allégeance et le versement de tributs. Ainsi simplifié à l'extrême, nous retrouvons les tenants principaux de l'économie du don et du contre-don qui, en ayant souvent une première motivation diplomatique, joue un rôle économique majeur[419]. Selon ce modèle, les biens de prestige sont un moyen de médiation entre le pouvoir central et les élites provinciales, formant le « ciment qui scelle le corps politique »[420]. Ce système nécessite l'approvisionnement en objets « de luxe » ou en tout cas désirables, et leur distribution à travers le royaume. Le « commerce » des produits

[418] Fiche T858.
[419] J.J. JANSSEN, "Gift-Giving in Ancient Egypt as an Economic Feature", *JEA* 68, 1952, p. 253-258. ; A. CUTLER, "Gifts and Gift-Giving", *in* G.W. BOWERSOCK *et al.*, *Late Antiquity*, 1999, p. 469-470. ; D.N. EDWARDS, *The Archaeology of the Meroitic State*, 1996, p. 29-30.
[420] D.N. EDWARDS, "Meroe in the Savannah – Meroe as a Sudanic Kingdom ?", *Meroitica* 15, 1999, p. 317. "formed the cement which bound the political body together". Voir aussi le chapitre qui est consacré à l'économie des biens de prestige dans D.N. EDWARDS, *The Archaeology of the Meroitic State*, 1996, p. 39-49.

luxueux est un sujet fréquemment abordé dans la littérature historique touchant à la Nubie et au Soudan, qui cite notamment les objets d'origine méditerranéenne découverts dans les tombes élitaires, comme les flacons en verre et les coupes et lampes en argent ou en bronze[421]. Ces échanges à longue distance prennent tout leur sens en considérant l'importance de leur rôle économique, mais surtout politique, pour le maintien de l'autorité royale méroïtique[422].

Aux côtés de ces biens de prestige, il convient aussi d'examiner les échanges de produits alimentaires et de matières premières. Laissant bien moins de traces archéologiques, ceux-ci constituaient pourtant une part sans doute non négligeable des relations économiques. Bien connues par les représentations pharaoniques du Nouvel Empire, les exportations du royaume de Kouch vers l'Égypte comptaient un certain nombre de produits « exotiques », comme l'or, l'ivoire, le bois d'ébène et les animaux de la savane africaine[423]. Le commerce des esclaves est aussi une composante à considérer[424]. Des produits plus communs pouvaient également être échangés. On connaît notamment l'importation de vin, d'huile et de miel en provenance d'Égypte, mais aussi parfois de contrées bien plus lointaines comme la Mauritanie romaine[425]. À diverses époques, les textes égyptiens et romains documentent aussi la provenance nubienne de grain, de troupeaux, de gomme arabique et de dattes[426]. Le volume exact de ces denrées demeure difficile à quantifier. En raison des difficultés du transport nilotique à travers les cataractes, il est probable que les échanges de matières premières entre le royaume de Méroé et l'Égypte romaine se soient limités à la Basse Nubie, la proximité de cette région frontalière rendant l'entreprise viable.

---

[421] Les données relatives à ces échanges internationaux sont utilement regroupées dans C. GRADEL, *Le commerce à longue distance dans le royaume de Méroé. Échanges avec l'Égypte et le Bassin méditerranéen*, thèse de 3ème cycle non-publiée Université Charles de Gaulle- Lille 3, 2008. Voir également SALAH OMER EL-SADDIG., "Relations Between the Meroitic Kingdom and the Mediterranean World (490 BC – 350 AD)", *Kush* 18, 2003, p. 109-131. ; KHIDIR ABDELKARIM AHMED, "Economy and Environment in the Empire of Kush", *Meroitica* 15, 1999, p. 304-306. L. TÖRÖK, "Kush and the external world", *Meroitica* 10, 1988, p. 49-215. ; *Id.*, "Hellenistic goods and ideas in Meroe", *in Acta Nubica*, 2006, p. 467-473. ; D.N. EDWARDS, *The Archaeology of the Meroitic State*, 1996, p. 30-33.

[422] D.N. EDWARDS, *The Archaeology of the Meroitic State*, 1996, p. 28-38, 39-47. ; FULLER, D.Q., "Pharaonic or Sudanic? Models for Meroitic Society and Change", *in* D. O'CONNOR et A. REID (éds.), *Ancient Egypt and Africa*, 2003, p. 178. ; L. TÖRÖK, *The Kingdom of Kush*, 1997, p. 425.

[423] D.A. WELSBY, *The Kingdom of Kush*, 1996, p. 175. ; R.G. MORKOT, «The Economy of Nubia in the New Kingdom", *CRIPEL* 17, 1998, p. 175-189.

[424] W.Y. ADAMS, "Ecology and Economy in the Empire of Kush", *ZÄS* 108, 1981, p. 5.

[425] D.A. WELSBY, *The Kingdom of Kush*, 1996, p. 174. ; D. BAGINSKA, "Amphora Imports in Nubia", *GAMAR* 3, 2005, p. 15-36.

[426] D.A. WELSBY, *The Kingdom of Kush*, 1996, p. 175. ; R.G. MORKOT, «The Economy of Nubia in the New Kingdom", *CRIPEL* 17, 1998, p. 175-189.

De manière générale, les échanges à longue distance le long de la vallée du Nil reflètent la traditionnelle balance des pouvoirs entre l'Égypte romaine et la Nubie, d'un côté un pays au système productif et administratif très développé et centralisé, envoyant des produits manufacturés, et de l'autre une entité politique peut-être plus floue et moins centralisée, misant sur les matières premières. Manifestement capital pour le pouvoir de Méroé, la pérennité de ces échanges semble avoir motivé le développement de plusieurs villes en Nubie et l'installation d'une administration à même de gérer le transit des biens[427]. Au système commercial des biens de prestige, somme toute limité, s'ajoute un autre réseau distribuant des produits plus communs comme les matières premières et certains aliments[428]. Comment se situe, dans ce contexte économique tourné vers les échanges, les activités textiles méroïtiques ? Nous avons souligné au cours de cette étude la qualité des tissus et l'importance du coton comme une denrée à forte valeur ajoutée. Peut-on, en conséquence, extrapoler ces résultats et supposer l'existence d'un commerce des produits textiles ?

1. La circulation des textiles dans l'espace méroïtique

Précisons dès à présent que ni le textile, ni aucun autre produit, ne semblent avoir fait l'objet d'un véritable « commerce ». À l'intérieur du royaume ou le long de la frontière égyptienne, les biens sont échangés, parfois même en grande quantité, mais ils ne sont pas insérés dans un « marché » ni dans un système monétaire. Ces échanges obéissent davantage aux modalités du troc, du tribut, du cadeau diplomatique ou bien de la taxation en nature[429].

La circulation des produits textiles à l'intérieur même du royaume de Méroé est difficile à mettre en évidence. Facile à transporter et de forte valeur ajoutée, il est cependant probable que quelques tissus aient été transportés d'une région à l'autre. L'homogénéité de la production méroïtique le suggère assez nettement : les caractéristiques techniques et décoratives des tissus et costumes de Nubie trouvent tous des parallèles dans la documentation pourtant plus restreinte de l'île de Méroé. Le coton, les

[427] D.N. EDWARDS, *The Archaeology of the Meroitic State*, 1996, p. 81-87.
[428] Sur le chevauchement des réseaux commerciaux, voir *Ibid*., p. 41.
[429] C. GRADEL, « Méroé, royaume de relais commerciaux ? », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 99.

tapisseries à motifs bleus, les toiles bouclées, l'ajouré et les franges définissent de la même manière la fabrication textile de ces deux régions. On assisterait alors peut-être à un mouvement de diffusion des techniques et des styles, comme on le connaît pour d'autres produits manufacturés de valeur, à l'exemple de la céramique fine [430]. Tout porte cependant à croire que la circulation de ces objets était, dans sa majorité, limitée à un espace régional[431]. Les matières premières nécessaires à la production textile ont pu aussi voyager à l'intérieur du royaume. Nous pouvons par exemple penser à certaines plantes tinctoriales, mais surtout au coton. Nous l'avons vu, la fibre privilégiée des méroïtes était produite, au moins en partie, dans des régions assez éloignées des centres urbains de l'île de Méroé, comme dans le Boutana et la Gezira. Il fallait donc l'y acheminer, toujours à l'état de boule de coton ou bien peut-être déjà filée. C'est en tout cas ce que semble indiquer les découvertes archéobotaniques d'Hamadab et les fusaïoles de la Gezira. Le sujet de la circulation des matières premières dépend de celui de l'économie en général, et ne se précisera qu'avec ceux des centres de production et du contrôle de la production par le pouvoir central.

Comparativement à la circulation interne des produits textiles, qui demeure une question très ouverte, nous disposons de plus de données relatives à l'importation de textiles venus d'Égypte ou du monde méditerranéen. Ceux-ci apparaissent dans les corpus – exclusivement nubiens – de Qasr Ibrim et de certaines nécropoles élitaires, et ne sont pas toujours très faciles à identifier. Les textiles de Nubie partagent, en effet, beaucoup de points communs techniques avec ceux du bassin oriental de la Méditerranée et les tisserands locaux ont parfois cherché à reproduire les motifs observés sur les vêtements de leurs voisins égyptiens. Cette tendance s'est accélérée à la fin de la période méroïtique et pendant toute l'époque post-méroïtique, aboutissant semble-t-il à une production très semblable en Nubie et au sud de l'Égypte[432]. Néanmoins, plusieurs groupes de tissus, conjuguant originalités techniques et ornementales, émergent de notre documentation comme très probables importations. Mentionnés tour à tour au fil de notre étude, nous ne nous livrerons pas ici à leurs analyses systématiques. Ce matériel, pleinement intégré au monde textile du royaume méroïtique, mériterait en effet d'être l'objet d'un projet

[430] R. DAVID, *La céramique funéraire de l'époque méroïtique. Recherche à partir de deux sites de Moyenne Nubie (Saï et Sedeinga)*, thèse de doctorat non-publiée, Université Paul Valéry-Montpellier 3, 2012, p. 264-265.
[431] P. LENOBLE, « Développement rural comparé des régions de Shendi et de Khartoum pendant l'époque méroïtique », *Meroitica* 10, 1989, p. 839.
[432] Voir Chap. I.

spécifique, à même de procéder à la compilation et à la comparaison exhaustive de chacun des spécimens. À défaut, nous nous contenterons d'en présenter les caractéristiques principales, illustrant la diversité des tissus arrivant en Nubie depuis le nord.

Le premier groupe de textiles correspond à des toiles décorées découvertes dans les niveaux anciens de Qasr Ibrim, datés du début de notre ère. En lin et motifs en tapisserie de laine, 2 étoffes ornées de semis floraux sont identifiées à des tissus d'ameublement, peut-être à des rideaux [Pl. 27c][433]. Nous y retrouvons les rosettes et les boutons de fleurs bien connus sur les rideaux égyptiens de l'époque romaine. Une autre pièce, en chaîne de coton et tapisserie de laine, présente quant à elle un dégradé des couleurs de l'arc-en-ciel [Pl. 141b], qui peut être comparé à des fragments de Quseir el-Qadim et de Palmyre[434]. Ajoutons à ces objets les 2 lots de fragments provenant de capes romaines à capuche [Pl. 153a][435]. Il est possible que ces textiles aient rejoint la ville de Qasr Ibrim dans la suite de l'armée romaine, qui occupa la forteresse à partir de l'an 23 av. J.-C.[436].

Le deuxième groupe de tissus importés est quant à lui associé à des phases plus tardives de l'histoire nubienne, à la fin de la période méroïtique mais surtout pendant l'époque post-méroïtique. Il comprend des tissus en laine décorés de motifs en tapisserie polychrome typiques de la production égyptienne de l'Antiquité tardive : des *gammadae*, des scènes de nature avec décors d'arbres et d'oiseaux, des palmettes et des rinceaux de vignes, ainsi que des médaillons géométriques dessinés à la navette volante [Pl. 59c, 60c-d][437]. Ces décors sont incorporés à de grandes toiles rectangulaires – tuniques ou manteaux – ou à des champs en bouclé rappelant les « housses de cousins » carrées identifiées en Égypte[438]. De Ballana et Qoustoul proviennent également 2 spécimens de taquetés polychromes présentant un décor de rayures et de damiers, en tous points identiques à certains exemplaires découverts en Égypte, à Kellis notamment [Pl. 142a][439]. Il convient aussi d'ajouter les cas, chacun unique, de textiles en soie et en fils d'or, respectivement mis au jour dans des tombes tardives de Qoustoul et de Gammai[440]. Les mêmes nécropoles ont

---

[433] Fiches T464, 465.
[434] Fiche T484, G. VOGELSANG-EASTWOOD, "The textiles", *in* D. WHITCOMB et J. JOHNSON (éds.), *Quseir al-Qadim, 1980*, Malibu, 1982, p. 285-293.
[435] Fiches T498, 527.
[436] N.K. ADAMS et E. CROWFOOT, "Varia Romana: Textiles from a Roman Army Dump", *in* P. WALTON-ROGERS, L. BENDER JØRGENSEN et A.R. EICHER (éds.), *The Roman Textile Industry and its influence*, 2001, p. 30-37.
[437] Fiches T19 (Djebel Adda), 209, 211, 224, 295 (Qoustoul), 580, 640 (Serra Est), 823 (Nag el-Arab).
[438] Voir par exemple C. VERHECKEN-LAMMENS, "Linen furnishing textiles with pile in the collection of Katoen Natie", *in* A. DE MOOR et C. FLUCK (éds.), *Clothing the house*, 2010, p. 133-143.
[439] Fiches T179, 222. R. LIVINGSTONE, "Late Antique household textiles from the village of Kellis in the Dakhleh Oasis", *in* A. DE MOOR, A., et C. FLUCK (éds.), *Clothing the house*, 2010, p. 73-85.
[440] Fiches T186 (Qoustoul, tissu de soie), T858 (Gammai, fils d'or).

aussi livré 2 fragments d'étoffes en lin ou en soie (?) portant un décor de quadrillage similaire aux écossais modernes, faisant intervenir des rayures rouges et vertes ou rouges et jaunes, dans les 2 sens du tissage[441]. A. Lucas, qui examina les fragments de la nécropole royale de Qoustoul, y reconnut une production indienne, acheminée en Nubie par le biais du commerce en mer Rouge[442]. Cependant, c'est probablement d'Égypte, ou part son intermédiaire, qu'arrivent la plupart des textiles importés en Nubie. Le dernier exemple de ces échanges consiste en 6 tapis polychromes mis au jour dans des tombes post-méroïtiques de Qoustoul, Qasr Ibrim, Serra Est et Bouhen [Pl. 153b-c][443]. De fabrication bien différente que les tissus bouclés méroïtiques, ces tapis sont tous en laine et composés d'un champ central à motifs géométriques entouré d'un décor végétal, souvent déployé sous des arcades. La majorité de ces tissus importés fut placée dans des tombes élitaires de la période balanéenne, certaines de rang royal. Accompagnés de nombreux autres objets luxueux provenant du monde méditerranéen, les textiles sont ici clairement considérés comme des biens de prestige. Ils y rejoignent les tabourets pliants en métal, les vaisselles de pierre, les plateaux et les bols en argent et en bronze, ainsi que les très élaborées selles de monture. Issus d'échanges diplomatiques avec Rome, ces objets incarnent le haut rang des inhumés et leur appartenance au monde romain[444]. La richesse des importations textiles de l'époque post-méroïtique coïncide avec le développement de la Basse Nubie, à partir du IIIe siècle de notre ère. La *saqia* arrive sur les berges du Nil, permettant l'augmentation de la production agricole et, conséquemment, de la population, qui se divise bientôt en Noubades et Blemmyes. La période tardive en Nubie semble bénéficier d'une générale prospérité, qui découle et autorise le développement des rapports commerciaux avec l'Égypte romaine puis byzantine[445]. Les textiles, parmi lesquels certaines pièces très luxueuses, prennent alors une place de choix dans les marchandises échangées à la frontière[446].

---

[441] Fiches T297 (Qoustoul, nécropole royale), 859 (Gammai).
[442] W.B. EMERY et L.P. KIRWAN, *The Royal Tombs of Ballana and Qustul*, 1938, pl. 110C.
[443] Fiches T202, 208, 247 (Qoustoul), 565 (Qasr Ibrim), 603 (Serra Est), 919 (Bouhen).
[444] L. TÖRÖK, *Late Antique Nubia*, 1988, p. 52-53, 80-81. ; *Id.*, "From El Hobagi to Ballana and Back", *in* V. RONDOT *et al.* (éds), *La plume et la pioche*, 2011, p. 515-530. ; P. LENOBLE, "The division of the Meroitic empire and the end of pyramid building in the 4th c. A.D. : an introduction to further excavations of imperial mounds in the Sudan", *in Recent Research in Kushite History*, 1999, p. 167-171.
[445] L. TÖRÖK, *Late Antique Nubia*, 1988, p. 22-23.
[446] Ces importations de textiles luxueux continueront à l'époque médiévale, notamment avec les arrivées des soieries fatimides. W.Y. ADAMS, "The Nile Trade in Post-Pharaonic Times", *Sahara* 1, 1988, p. 32.

2. Échanges de produits textiles avec le monde égypto-romain : discussion autour du « commerce » du coton

L'exploration de la production des fibres textiles nous avait mené à l'affirmation du royaume de Méroé comme un pivot central du monde cotonnier antique. Nous avions alors clôturé notre discussion en postulant une demande de coton émanant de l'Empire romain, qui aurait entraîné l'accroissement de sa production dans les régions chaudes aux franges de son territoire. Cette demande est particulièrement bien illustrée par les découvertes de tissus en coton à Berenike et Myos Hormos, acheminés depuis l'Inde par le commerce maritime et transitant par les ports de la mer Rouge[447]. En plus des toiles, les bateaux amenaient aussi des balles de coton brut de grande qualité sans doute destinées aux ateliers d'Alexandrie[448]. Aux vues des efforts déployés pour transporter cette marchandise depuis les côtes indiennes, comment ne pas considérer la production méroïtique de coton, disponible à la frontière immédiate de l'Égypte ?

Dès 1988, William Adams propose l'hypothèse d'exportations textiles depuis la Nubie vers l'Égypte romaine, sous forme de fibres de coton brutes ou bien de filés et/ou de tissus manufacturés[449]. Cette idée sera reprise et développée plus tard par Dorian Fuller, qui mettra davantage l'accent sur les échanges de matières premières[450]. Les deux auteurs s'accordent pour reconnaître le rôle économique capital que de tels échanges auraient représentés pour la Nubie. Par ailleurs, nous savons que le commerce des textiles ou des fibres textiles fut très apprécié par les états « soudaniques ». Entre les XVIe et XIXe siècles, dans les sultanats Funj et Darfouri, le coton était une des denrées échangées entre les populations et les nobles, sous forme de tributs de matières premières à forte valeur ajoutée (comme le sésame et le tabac par exemple)[451]. Au tournant du XVe siècle, l'historien arabe Al-Aswani rapporte également l'existence de taxes perçues par les mameloukes sur les productions de coton et de dattes de la région d'Assouan[452]. Bien avant cette époque, les tissus sont aussi stipulés comme étant un des produits livrés depuis le royaume de

[447] J.P. WILD, "Cotton in Roman Egypt: Some Problems of Origins", *Al-Rafidan* 18, 1997, p. 287-298.
[448] J.P. WILD, "Berenike: Archaeological Textiles in Context", *in Textiles in Situ*, 2006, p.175-184. ; M. PARCA, "The Textile Industry in Egypt in the Greek and Roman Periods", *in* E.D. MAGUIRE (éd.), *Weaving from Roman, Byzantine and Islamic Egypt, The Rich Life and the Dance*, 1999, p. 20-26.
[449] W.Y. ADAMS, "The Nile Trade in Post-Pharaonic Times", *Sahara* 1, 1988, p. 26-28.
[450] FULLER, D.Q., "The Economic Basis of the Qustul Splinter State: Cash Crops, Subsistence Shifts, and Labour Demands in the Post-Meroitic Transition", *in* M. ZACH (éd.), *Proceedings of the 11th International Conference for Meroitic Studies, Vienne 2008*, sous presse.
[451] D.N. EDWARDS, *The Archaeology of the Meroitic State*, 1996, p. 17.
[452] G. VANTINI, *Oriental Sources concerning Nubia*, 1975, p. 645.

Makouria à l'Égypte, selon les dispositions du traité *Baqt* rédigé en l'an 652[453]. En remontant encore plus loin dans le temps, au milieu du IIe siècle av. J.-C., une inscription grecque provenant de Mandoulis ou de Philae nous apprend que les populations locales fournissaient chaque mois le temple en céréales, vin et laine[454]. En revanche, pour les périodes méroïtiques tardives, il n'existe pas de source directe et non-équivoque attestant de tels échanges de coton entre Méroé et l'Égypte romaine. En l'état de la recherche, cette hypothèse des plus séduisantes demeure donc spéculative.

Nous l'avons vu, les conditions politiques, économiques et environnementales semblent être réunies en Nubie et dans le monde romain pour justifier la mise en place d'un « commerce » du coton. L'archéologie nous offre aussi quelques éléments de déduction. Le premier, et peut-être le plus probant, est celui de la concentration matérielle de textiles, d'outils et de restes archéobotaniques à Qasr Ibrim. L'ensemble des données énoncées au fil de notre étude montre la production de fibres de coton dans la région avoisinante de Qasr Ibrim et leur acheminement à l'intérieur même de la ville fortifiée, ainsi qu'une fabrication importante de tissus de la même fibre. Surtout, la présence de capsules vides et de boules de coton encore entières suggère la centralisation et le stockage de cette matière première durant l'époque méroïtique tardive et la période post-méroïtique[455]. Important centre de pèlerinage religieux, l'établissement de Qasr Ibrim revêtait aussi à la même époque des fonctions plus commerciales, soutenues par plusieurs activités artisanales et de conséquentes capacités de stockage. Il serait alors logique de proposer qu'une partie de sa production textile – en fibres de coton et/ou en tissu – était destinée à être exportée vers l'Égypte[456].

Le développement de la production de coton en Nubie, et de son commerce hypothétique, coïncide avec l'arrivée de la *saqia* qui rend sa culture possible à plus grande échelle, mais aussi avec l'augmentation générale du potentiel agricole de la région. En Nubie, cette période charnière des IIIe et IVe siècles ap. J.-C. voit ainsi l'accroissement de la population et une certaine prospérité. L'adoption des cultures estivales à forte valeur ajoutée, comme le coton et la vigne, est reconnue comme un des facteurs de cette

---

[453] D.A. WELSBY, *The Medieval Kingdoms of Nubia*, 2002, p. 204.
[454] *Fontes Historiae Nubiorum* II, n°140, p. 631-634. Le tribut mensuel s'élèverait à 2 talents, environ 80 kg de laine.
[455] A. CLAPHAM, et P. ROWLEY-CONWY ,"The Archaeobotany of cotton (*Gossypium sp*.L) in Egypt and Nubia with special reference to Qasr Ibrim, Egyptian Nubia", *in* A. FAIRBAIRN et E. WEISS (éds.), *From foragers to farmers*, 2009, p. 244-253.
[456] W.Y. ADAMS, "The Nile Trade in Post-Pharaonic Times", *Sahara* 1, 1988, p. 26. ; W.Y. ADAMS et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase*, 2013, p. 153.

richesse[457]. Facilement transportable et rarement cultivé en Égypte, le coton paraît être un produit des plus intéressants dans ce contexte.

Comparons à présent l'évolution de la production à celle de la consommation de coton : curieusement, à mesure que la production augmente en Nubie, sa consommation semble diminuer fortement, au profit de la laine. Souvenons-nous que dans les cimetières de Ballana et Qoustoul, le coton passe de 58% des textiles de l'époque méroïtique à seulement 1,6% des objets post-méroïtiques. En vis-à-vis, après n'avoir représenté que 23% des textiles, la laine atteint alors la proportion de 91,9%[458]. Cette tendance est attestée dans l'ensemble du territoire nubien, à l'exception notable de Qasr Ibrim, où le coton continue de dominer l'assemblage textile jusqu'à la fin du Ve siècle ap. J.-C.[459]. L'apparente inconsistance entre données archéobotaniques et archéologiques trouve une explication convaincante si l'on considère le coton des périodes tardives comme un produit destiné en grande partie aux échanges. Dorian Fuller propose ainsi le modèle suivant : durant les trois premiers siècles de notre ère, le coton est cultivé localement en Nubie, dans le sud du royaume et dans le Boutana, où il est partiellement centralisé puis redistribué aux classes dirigeantes des différentes régions méroïtiques ; ensuite, à partir du IIIe siècle, mais surtout pendant le IVe et le Ve siècles ap. J.-C., la culture du coton s'intensifie et est destinée à l'exportation vers l'Égypte romaine[460]. Non loin de la frontière, Qasr Ibrim prendrait alors tout son rôle en tant que lieu de centralisation, transformation et redistribution des produits cotonniers. Selon cette hypothèse, la fibre et les tissus de coton constitueraient une source de richesses conséquente pour la Nubie ballanéenne.

On pourrait spéculer sur la forme et la destination exacte de ces échanges de coton. Faut-il les rattacher au texte de Philostrate, dans la *Vita Apollonii*, qui décrit aux alentours de 220 ap. J.-C., le commerce « silencieux » mené à la frontière égypto-nubienne ? L'auteur y évoque de façon hyperbolique le troc entre méroïtes et égyptiens dans la ville de Hiera Sycaminos (la moderne Maharraqa), où s'échangeait entre autres produits exotiques,

---

[457] FULLER, D.Q., "The Economic Basis of the Qustul Splinter State: Cash Crops, Subsistence Shifts, and Labour Demands in the Post-Meroitic Transition", *in* M. ZACH (éd.), *Proceedings of the 11th International Conference for Meroitic Studies, Vienne 2008*, sous presse.

[458] *Ancient Textiles from Nubia*, 1979, p. 36.

[459] Voir l'évolution comparée des fibres textiles à Qasr Ibrim. N.K. ADAMS, "Political Affinities and Economic Fluctuations: the Evidence from the Textiles at Qasr Ibrim", *in Between the Cataracts, Part 2.1*, 2010, fig. 33.2, p. 203.

[460] FULLER, D.Q., "The Economic Basis of the Qustul Splinter State: Cash Crops, Subsistence Shifts, and Labour Demands in the Post-Meroitic Transition", *in* M. ZACH (éd.), *Proceedings of the 11th International Conference for Meroitic Studies, Vienne 2008*, sous presse.

du « lin »[461]. La mention de lin est ici étonnante, dans un contexte nubien où le coton représentait de 50% à 80% des fibres utilisées. On pourrait supposer que Philostrate désigne en fait des fibres de coton, mais cela ne demeure que pure conjecture[462]. Il est également possible de considérer l'acheminement de fibres ou de textiles de coton vers les oasis égyptiens de Dakhla et Kharga, via les nombreuses pistes caravanières qui reliaient ces différents territoires[463]. Le développement de la culture locale de cette fibre, ainsi que de certains usages funéraires des tissus, semblent le suggérer[464]. Enfin, un débouché supplémentaire serait peut-être à chercher du côté de la mer Rouge, où transitaient déjà de nombreux tissus entre l'Égypte romaine et l'Inde. Le *Périple de la mer Érythrée*, rédigé au milieu du Ier siècle de notre ère, consacre un long passage à la liste des biens échangés dans les ports de la mer Rouge, notamment sur les côtes soudanaises et axoumites, à Ptolémaïs et Adoulis[465]. Nous y lisons :

> *L'on importe en ces lieux des étoffes non apprêtées fabriquées en Égypte pour ces Barbaroi ; des vêtements d'Arsinoé ; des manteaux de médiocre qualité teints en diverses couleurs ; des couvertures de lin à doubles franges ; de nombreux articles en cristal, d'autres de murrhine, faites à Diospolis ; du laiton, utilisé comme ornement et en fragments au lieu de monnaie ; des feuilles de cuivre mou utilisées pour faire des ustensiles de cuisine et que l'on coupe en bracelets et anneaux de cheville pour les femmes; du fer que l'on façonne en lances employées contre les éléphants et autres bêtes sauvages et dans leurs guerres. Outre cela, on importe de petites haches, des herminettes et des sabres, des coupes à boire, en cuivre, rondes et grandes ; un peu de monnaie pour ceux qui viennent au marché ; du vin de Laodicée et d'Italie, mais peu ; de l'huile d'olive mais peu ; pour le roi, de la vaisselle d'or et d'argent faite à la mode du pays et pour l'habillement, des manteaux militaires et de minces habits de peau de peu de valeur. De même, de la région d'Ariaca* [côte nord-ouest

[461] *Fontes Historiae Nubiorum* III, n°242, p. 962-964.

[462] C. GRADEL, C., F. LETELLIER-WILLEMIN, et G. TALLET, « "Une laine bien plus belle et douce que celle des moutons" à El-Deir (oasis de Kharga, Égypte) : le coton au cœur de l'économie oasienne à l'époque romaine », *in* S. GUÉDON (sous la dir.), *Entre Afrique et Égypte, Scripta Antiqua* 49, 2012, p. 119- 141.

[463] *Ibid.* ; E. SEGUENNY, « Méroé et les oasis du désert occidental », *Meroitica* 10, 1989, p. 863-867. ; P.L. SHINNIE, "Trade Routes in the Ancient Sudan. 3,000 BC – AD 350", *in* V.W. DAVIES (éd.), *Egypt and Africa*, 1991, p. 49-53. ; R.G. MORKOT, « The Darb el-Arbain, the Kharga Oasis and its forts, and other desert routes », *in Archaeological Research in Roman Egypt, Journal of Roman Archaeology, Supplementary Series* 19, 1996, p. 82-94.

[464] C. GRADEL, C., F. LETELLIER-WILLEMIN, et G. TALLET, « "Une laine bien plus belle et douce que celle des moutons" à El-Deir (oasis de Kharga, Égypte) : le coton au cœur de l'économie oasienne à l'époque romaine », *in* S. GUÉDON (sous la dir.), *Entre Afrique et Égypte, Scripta Antiqua* 49, 2012, p. 119- 141. Fleur Letellier-Willemin, communication personnelle.

[465] Le *Périple de la mer Érythrée* occupe une abondante bibliographie concernée par le commerce romain. Voir notamment R. MAUNY, « Le périple de la mer Érythrée et le problème du commerce romain en Afrique au sud du Limes », *Journal de la Société des Africanistes* 38.1, 1968, p. 19-34. ; S.E. SIDEBOTHAM, "Ports of the Red Sea and the Arabia-India Trade", *in* V. BEGLEY et R.D. DE PUMA (éds.), *Rome and India: The Ancient Red Sea Trade*, 1991, p. 12-38. ; L. CASSON, *The Periplus Maris Erythraei. Text with Introduction, Translation, and Commentary*, 1989.

de l'Inde] *de l'autre côté de cette mer, l'on obtient du fer indien, de l'acier et de la toile de coton indiens, la toile large appelée* monache *et celle appelée* sagmatogene*, des ceintures, des vêtements de peau, de l'étoffe de couleur mauve, un peu de mousseline et de la laque de couleur. L'on exporte de ces régions de l'ivoire, de l'écaillé et de la corne de rhinocéros.*

R. MAUNY, « Le périple de la mer Érythrée et le problème du commerce romain en Afrique au sud du Limes », *Journal de la Société des Africanistes* 38.1, 1968, p. 19-34.

Nulle mention n'y est donc faite de produits textiles ou cotonniers au départ de Ptolémaïs et Adoulis, qui accueillaient plutôt des produits issus de la faune africaine. En revanche, diverses sortes de tissus et de vêtements y étaient acheminées, ainsi que vers les ports de Berenike et Myos Hormos, depuis l'Égypte et l'Inde. On retrouve des produits iconiques, tels que la toile de coton indien, les tissus pourpres, les manteaux utilisés par l'armée ou encore des productions d'Arsinoé. Notons aussi la mention de vêtements en cuir fin, de moindre valeur, amenés sur ces territoires déjà riches d'une importante tradition pastorale et du travail du cuir.

En conséquence, l'existence d'un commerce du coton nubien demeure hautement hypothétique. Le contexte économique et politique y semble propice, surtout lors des périodes méroïtiques tardives, mais les traces directes manquent pour pouvoir l'attester en toute confiance. Les sources épigraphiques présentent également une image assez floue des échanges entre les méroïtes et les égyptiens. Cependant, un réseau d'arguments commence à se tisser à mesure qu'avancent les travaux archéologiques dédiés aux textiles, en Nubie mais aussi dans les oasis et dans les *praesidiae* du désert oriental égyptien. Cette question cruciale pour l'économie de la région, à une période charnière de l'histoire antique, ne pourra trouver une réponse vraiment fiable que par un projet commun qui permettra des observations détaillées et une étude comparative du matériel textile d'Égypte et du Soudan.

CONCLUSION

Ce travail nous amena à suivre la production textile dans le royaume de Méroé, depuis la culture même de la fibre jusqu'à la confection des vêtements et autres objets en tissu. Toutes les étapes de fabrication furent détaillées, du filage des fibres à l'ornementation des étoffes, en passant par le tissage et la teinture. Chacune à leur manière, elles participent à caractériser une production textile – technique et esthétique – tout à fait originale. S'inscrivant dans la synthèse culturelle opérée par le royaume méroïtique, les textiles se montrent tour à tour très empreints de leur héritage kouchite et africain ou bien au contraire ouverts aux influences venues du monde romano-égyptien et méditerranéen. Nous avons aussi exploré plusieurs grands thèmes déclinant les différents modes d'utilisation de ces tissus : pour le costume, pour la tombe et pour l'espace urbain. À chaque fois, les textiles se sont montrés porteurs de sens, nous donnant à voir plusieurs aspects des habitants de Méroé. Par leur intermédiaire, nous avons entraperçu leur conception du corps, de l'identité ethnique ou sexuée, ainsi que certaines modalités menant à la construction de leur statut social et de la légitimation du pourvoir. Les tissus se sont aussi faits vecteurs d'une philosophie de la mort propre aux cultures nilotiques, où la protection du corps du défunt et la ritualisation des funérailles et du dépôt d'offrandes occupent une place fondamentale. Enfin, nous avons essayé de donner chair à l'espace urbain, domestique et religieux, en examinant les différents emplois quotidiens que les textiles y remplissent. En dernier lieu, nous avons observé la documentation d'un œil différent, non pas focalisé sur l'objet en lui-même mais sur son contexte archéologique et historique, afin de discerner les conditions d'organisation de l'artisanat textile. La question de la culture du coton, si centrale à l'économie textile de Méroé mais aussi du monde romain en général, fut adressée. Nous avons ainsi pu prendre la mesure de l'importance des activités textiles dans la constitution économique et la vie quotidienne des méroïtes, que cela soit à l'échelle limitée de la maison ou bien à celle du royaume.

Nous espérons, à l'issue de notre étude, avoir réussi à rendre compte de la richesse de notre sujet et de notre documentation, rassemblée à partir de très nombreuses sources et données diverses. Nous avons souhaité l'intégrer à son contexte historique bien sûr, mais aussi à celui, plus vaste, du monde méditerranéen de l'Antiquité tardive, où à la même époque l'artisanat textile évolue et se « mondialise ». Plusieurs questions sont restées sans

réponse, mais nous avons voulu ici en jeter les bases de réflexion, qui permettront d'aiguiller notre travail à mesure que les recherches avancent. Nous pensons notamment, dans le domaine technique, à l'analyse physico-chimique des fibres et des composés tinctoriaux. Celle-ci mènera à la meilleure connaissance de procédés aujourd'hui mal connus pour cette région du monde et peut-être, par comparaison, à la mise en lumière de réseaux d'échange des matières premières. Un autre point méritant une plus grande attention sera l'étude d'autres corpus textiles soudanais et nubiens, plus anciens et plus récents, datés des périodes Kerma, napatéennes et médiévales, afin de pouvoir proposer un modèle d'évolution de cet artisanat à travers toute l'histoire de ce territoire. La place de la Nubie sera aussi à contrebalancer avec des ensembles matériels venant de régions plus au sud. À cet égard, il nous a beaucoup manqué de ne pouvoir comparer nos textiles à aucun autre produit antique du tissage africain, en dehors de la seule production égyptienne. La continuation des recherches textiles en Afrique, encore bien limitées aujourd'hui et circonscrites par la rareté des découvertes, propose une voie des plus prometteuses[466]. En tournant notre regard vers le nord, il serait aussi intéressant de pouvoir comparer en détail la production textile nubienne à la production contemporaine dans les oasis du désert occidental égyptien. Les travaux archéologiques menés à Kharga et Dakhla, en mettant au jour de larges quantités de tissus aujourd'hui à l'étude, fournissent un pendant passionnant aux textiles de Nubie, de l'autre côté de pistes caravanières qui laissent supposer la vitalité des échanges. Revenons enfin au monde de Méroé, où l'organisation de l'artisanat textile demeure bien difficile à appréhender. La multiplication des fouilles en milieu urbain, notamment à el-Hassa, Mouweis et Hamadab, offre une opportunité nouvelle pour reconsidérer la place de l'artisanat dans l'espace de la ville. En donnant lieu à diverses études détaillées de la culture matérielle méroïtique, nous espérons qu'elles préciseront nos connaissances du fonctionnement économique de cette époque.

L'exploration du monde des tissus a contribué à cet axe de recherche, que les découvertes et travaux futurs participeront à définir encore davantage. De la fibre à l'étoffe, le textile a repris la place importante qui était la sienne dans la société du royaume de Méroé.

[466] D. CARDON, « Pour une archéologie des textiles en Afrique occidentale et au Maghreb : genèse de l'outillage textile, étude des colorants », *in* A. BAZZANA, et H. BOCUM (éds.), *Du Nord au Sud du Sahara* 2004, p. 307-314.

BIBLIOGRAPHIE

Abréviations Bibliographiques

AAASH	*Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae* (Budapest)
ANM	*Archéologie du Nil Moyen* (Lille)
ATN	*Archaeological Textiles Newsletter*
ATR	*Archaeological Textiles Research*, ancient *Archaeological Textiles Newsletter*
BÄBA	*Beiträge zue ägyptischen Bauforschung und Altertumskunde* (Wiesbaden)
BibÉtud	*Bibliothèque d'étude*, Institut français d'archéologie orientale (Le Caire)
BIFAO	*Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale* (Le Caire)
BJLS	*Biological Journal of the Linnean Society*
BMOP	*British Museum Occasional Paper* (Londres)
BMSAP	*Bulletin et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris* (Paris)
BSER	*Bulletin de la Société Ernest Renan* (Paris)
BSFE	*Bulletin de la Société Française d'Egyptologie* (Paris)
BzS	*Beiträge zur Sudanforschung* (Vienne)
CdE	*Chroniques d'Égypte* (Bruxelles)
CRAIBL	*Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (Paris)
CRIPEL	*Cahiers de recherche de l'Institut de papyrologie et d'égyptologie de Lille* (Lille)
EES	*Egypt Exploration Society* (Londres)
EESEM	*Egypt Exploration Society Excavations Memoir* (Londres)
EtudTrav	*Étude et Travaux* (Varsovie)
FIFAO	*Fouilles de l'Institut français d'archéologie orientale* (Le Caire)
GAMAR	*Gdansk Archaeological Museum African Reports* (Gdansk)
HAS	*Harvard African Studies* (Cambridge)
JARCE	*Journal of the American Research Center in Egypt* (Boston, New York)
JAS	*Journal of Archaeological Science*
JEA	*Journal of Egyptian Archaeology* (Londres)
JNAS	*Journal of North African Studies*
JRS	*Journal of Roman Studies*
JTI	*Journal of the Textile Institute*

LAAA	*Liverpool Annals of Archaeology and Anthropology*
MÄS	*Münchner Ägyptologische Studien* (Berlin, Munich)
MIFAO	*Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale* (Le Caire)
MittSAG	*Mitteilungen der Sudanarchäologischen Gesellschaft zu Berlin e.V.* (Berlin)
MNL	*Meroitic Newsletter* (Paris)
NA	*Nyame Akuma* (Alberta)
OJA	*Oxford Journal of Archaeology* (Oxford)
PAVN	*Prospection archéologique de la vallée du Nil au sud de la cataracte de Dal,* A. Vila, éditions du CNRS, Paris.
PM VII	*Topographical Bibliography of the Ancient Egyptien Hieroglyphic Texts, Reliefs, and Paintings. VII. Nubia, and the Deserts, and Outside Egypt*, Oxford, 1952.
RCK	*Royal Cemetery of Kush* (Boston, Museum of Fine Arts)
RdE	*Revue d' Égyptologie* (Paris)
SARS	*Sudan Archaeological Research Society* (Londres)
SARSN	*Sudan Archaeological Research Society Newsletter* (Londres)
SJE	*Scandinavian Joint Expedition to Sudanese Nubia* (Odense)
SNRec	*Sudan Notes and Records* (Khartoum)
SudNub	*Sudan and Nubia,* Sudan Archaeological Research Society (Londres)
TH	*Textile History*
TOPOI	*Topoi.Orient.Occident.* Institut d'archéologie et d'histoire de l'Antiqué classique, université Lyon II - Lumière (Lyon)
VarAeg	*Varia aegyptiaca* (San Antonio)
ZÄS	*Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Altertumskunde* (Leipzig, Berlin)
Nature	*Nature: International Journal of Science*

ABDELGADIR M. ABDALLA, “Meroitic Funerary Customs and Beliefs: from Texts and Scenes”, *Meroitica* 6, 1982, p. 61-104.

ABDEL MONEIM ABOU BAKR, « Fouilles de l’université du Caire à Aniba (1960) », *in Campagne Internationale de l’UNESCO pour la sauvegarde des monuments de Nubie. Fouilles en Nubie (1959-1961)*, Le Caire, 1963, p. 111-114.

ABDEL MONEIM ABOU BAKR, « Rapport préliminaire sur les résultats des fouilles entreprises par la mission archéologique de l’Université du Caire dans la région d’Aniba en Nubie (1961-1962)», *in Campagne Internationale de l’UNESCO pour la sauvegarde des monuments de Nubie. Fouilles en Nubie (1961-1963)*, Le Caire, 1967, p. 1-26.

Acta Nubica, 2006.

CANEVA, I., et A. ROCCATI (éds.), *Acta Nubica, proceedings of the Xth International Conference of Nubian Studies, Rome 9-14 September 2002*, Université La Sapienza, Rome, 2006.

ADAMS, B., et S. WALKER, « Catalogue of the Panel portraits in the Petrie Museum », *in* J. PICTON, S. QUIRKE et P.C. ROBERTS (éds.), *Living Images. Egyptian Funerary Portraits in the Petrie Museum*, Walnut Creek, 2007, p. 161-270.

ADAMS, C.V.A., « The manufacture of ancient Egyptian cartonnage cases », *The Smithsonian Journal of History* 1, 1996, p. 55-66.

ADAMS, N.K., “Textile finds at Qasr Ibrim”, *NA* 18, 1981, p. 6-8.

ADAMS, N. K., “Another Look at Textiles from Karanog”, *ATN* 1, 1985, p. 9-l0.

ADAMS, N. K., “Textile Finds at Qasr Ibrim, l986”, *ATN* 3, 1986, p. 10.

ADAMS, N. K., “Textile Remains from a Late Temple in Egyptian Nubia”, *Ars Textrina* 8, 1987, p. 85-124.

ADAMS, N. K., “Late Medieval Textiles from Kulubnarti , Sudan (part 1)”, *ATN* 8, 1989, p. 3.

ADAMS, N. K., “Late Medieval Textiles from Kulubnarti, Sudan (part 2)”, *ATN* 9, 1989, p. 10-11.

ADAMS, N.K., “Meroitic high fashions: examples from art and archaeology”, *Meroitica* 10, 1989, p. 747-755.

ADAMS, N. K., “Nubian Textiles”, *in* A. ATIYA (éd.), *The Coptic Encyclopedia, Vol.* 6, Macmillan and Co., New York, 1991, p. 1819-1820.

ADAMS, N. K., “Textile Materials and Weaves: Dress and Ornementation”, *in* W. Y. ADAMS, *Qasr Ibrim. The Late Medieval Period, EES Excavation Memoir* 59, l996, p. 160-170.

ADAMS, N.K., “Sacred textiles from an ancient Nubian temple”, *in* S*acred and Ceremonial Textiles, Proceedings of the Textile Society of America Biennial Symposium,* Art Institute of Chicago, 1996, p. 259-268.

ADAMS, N.K., “Ancient Lace of Nubia and the Sudan : A Unique Decorative Tradition”, *CRIPEL* 17/3, 1998, p. 17-25.

ADAMS, N. K., “Religious Conversion and Dress Style Repudiation: The Evidence from Qasr Ibrim”, *in* P. BALLARD DROOKER (éd), *Fleeting Identities: Perishable Material Culture in Archaeological Research, Center for Archaeological Investigations Occasional Paper* n°28., Southern Illinois University, Carbondale, 2001, p. 386-398.

ADAMS, N. K., “The grave goods”, *in* W.Y. ADAMS, N.K. ADAMS, D. VAN GERVEN et D. GREENE, *Kulubnarti III: the Cemeteries, British Archaeological Report* S814, Oxford, 1999, p. 51-71.

ADAMS, N. K., “Ideologies in Conflict: The Textiles from the Isis Temple at Qasr Ibrim”, *in Textiles in Situ*, 2006, p. 197-210.

ADAMS, N.K., "Political Affinities and Economic Fluctuations: the Evidence from Textiles", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 201-207.

ADAMS, N. K., "Images of Men in the 'Ethiopian Chamber' in the Isis Temple at Philae: What Were They Wearing?", *Proceedings of the 11th International Conference For Meroitic Studies, Vienna, 2008*, sous presse. (communication personnelle de l'auteur).

ADAMS, N.K., "Influences from abroad : the evidence of the textile", *in Qasr Ibrim, between Egypt and Africa, a case of cultural exchange, NINO symposium, Leide, 2009*, à paraître (communication personnelle de l'auteur).

ADAMS, N.K., "Political Affinities and Economic Fluctuations: the Evidence from the Textiles at Qasr Ibrim", *in Between the Cataracts, Part 2.1*, 2010, p. 291-297.

ADAMS, N.K., et E. CROWFOOT, "Varia Romana: Textiles from a Roman Army Dump", *in* P. WALTON-ROGERS, L. BENDER JØRGENSEN et A.R. EICHER (éds.), *The Roman Textile Industry and its influence, a birthday tribute to John Peter Wild*, Oxbow books, Oxford, 2001, p. 30-37.

ADAMS, W.Y., "The Archaeological Survey on the West bank of the Nile. Second Season 1960-1961", *Kush* 10, 1962, p. 10-18.

ADAMS, W.Y., "Excavations at Qasr Ibrim (1972)", *NA* 3, 1973, p. 42-43.

ADAMS, W.Y., "Sacred and Secular Polities in ancient Nubia", *World Archaeology* 6.1, 1974, p. 39-51.

ADAMS, W.Y., "Meroitic North and South. A Study in Cultural Contrasts", *Meroitica* 2, 1976, p. 11-27.

ADAMS, W.Y., *Nubia, Corridor to Africa*, Penguin Books, Londres, 1977.

ADAMS, W.Y., "Ecology and Economy in the Empire of Kush", *ZÄS* 108, 1981, p. 1-11.

ADAMS, W.Y., "The 1982 Excavations at Qasr Ibrim, Egyptian Nubia", *NA* 21, 1982, p. 29-30.

ADAMS, W.Y., "The 1980 Excavations at Qasr Ibrim: Implications for the History of Kush", *Meroitica* 7, 1984, p. 415-420.

ADAMS, W.Y., "Ptolemaic and Roman Occupation at Qasr Ibrim", *in* F. GEUS et F. THILL (éds.), *Mélanges offerts à Jean Vercoutter*, Paris, 1985, p. 9-17.

ADAMS, W.Y., "The Nile Trade in Post-Pharaonic Times", *Sahara* 1, 1988, p. 21-36.

ADAMS, W.Y., *Qasr Ibrim. The Late Medieval Period, EES Excavation Memoir* 59, l996.

ADAMS, W.Y., "The Late Meroitic Occupation at Meinarti", *in Recent Research in Kushite History*, 1999, p. 111-120.

ADAMS, W.Y., *Meinarti I. The Late Meroitic, Ballana and Transitional Occupation*, Londres, 2000.

ADAMS, W.Y., *The West Bank Survey from Faras to Gemai, 2. Sites of Meroitic and Ballana Age, SARS Publication* n° 13, *BAR* 1335, Oxford, 2005.

ADAMS, W.Y., et N.K. ADAMS, *Kulubnarti II. The Artifactual Remains, SARS Publication* n° 2, Londres, 1998.

ADAMS, W.Y., et N.K. ADAMS, "The Kulubnarti underclass", *in* B. GRATIEN (éd.), *Mélanges offerts à la mémoire de Francis Geus, CRIPEL* 26, 2007, p. 11-16.

ADAMS, W.Y. et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim. The Earlier Medieval Period, EES Excavation memoir 89*, Egypt Exploration Society, Londres, 2010.

ADAMS, W.Y. et N.K. ADAMS, *Qasr Ibrim: The Ballaña Phase, EES Excavation memoir 104*, Egypt Exploration Society, Londres, 2013.

ADAMS, W.Y., N.K. ADAMS, D.P. VAN GERVEN, et D.L. GREENE *Kulubnarti III. The Cemeteries, SARS Publication* n° 4, *BAR* 814, Oxford, 1999.

ADAMS, W.Y., N.K. ADAMS, D.P. VAN GERVEN,et D.L. GREENE, "The early Medieval Cemeteries of Kulubnarti", *in Nubian Studies 1998*, p. 191-200.

ADAMS, W.Y., J. ALEXANDER et R. ALLEN, "Qasr Ibrim 1980 and 1982", *JEA* 69, 1983, p. 43-60.

ADAMS, W.Y., et H.A. NORDSTRÖM, "The Archaeological Survey on the West Bank of the Nile: Third Season (1961-1962)", *Kush* 11, 1963, p. 10-46.

ADAMSON, D.A., J.D. CLARK, et M.A.J. WILLIAMS, "Pottery tempered with sponge from the White Nile, Sudan", *The African Archaeological Review* 5, 1987, p. 115-127.

ADDISON, F., "Antiquities at Sennar", *SNRec* 18, 1935, p. 288-293.

ADDISON, F., *Jebel Moya, The Wellcome Excavations in the Sudan, vol. 2*, Oxford, 1949.

ADDISON, F., "Archaeological Discoveries on the Blue Nile", *Antiquity* 24, 1950, p. 12-24.

Africa in Antiquity, 1978.
Africa in Antiquity, The arts of Ancient Nubia and the Sudan, catalogue de l'exposition du Brooklyn Museum, New York, 1978.

AHMED ABOU EL-GASSIM EL-HASSAN, *Religious Motifs in Meroitic Painted and Stamped Pottery, BAR* 1285, Oxford, 2004.

ALBERTI, M.E., "Washing and Dying Installations of the Ancient Mediterranean: towards a Definition from Roman Times back to Minoan Crete", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 59-63.

ALEKSHIN, V.A., "Burial customs as an Archaeological Source", *Current Anthropology* 24.2, 1983, p. 137-149.

ALEXANDER, J., "A New Hilltop Cemetery and Temple of the Meroitic and Post-Meroitic Period at Qasr Ibrim", *SudNub* 3, 1999, p. 47-59.

ALLGROVE-MCDOWELL, J., "Industries of the Near East and Europe in Prehistory", *in* D.J. JENKINS (éd.), *The Cambridge history of Western textiles*, Cambridge, 2003, p. 30-39.

ALEXANDER, J., et B. DRISKELL, " Qasr Ibrim 1984", *JEA* 71, 1985, p. 12-26.

ALEXOPOULOU-AGORANOU, A., A.E. KALLIGA, U. KANAKARI et V. PASHALIS, "Pigment Analysis and Documentation of two funerary Portraits Which Belong to the Benaki Museum", *in* M.L. BIERBRIER, *Portraits and Masks*,1997, p. 88-95.

ALFARO, C., "Estudio de los fragmentos de tejido, cesteria y cordeleria de la necropolis meroitica de Amir Abdallah", *in* V.M. FERNANDEZ, *La Cultura Alto-Meroitica del Norte de Nubia*, thèse de doctorat non- publiée, Universidad Complutense de Madrid, 1983, p. 1353-1366.

ALI AHMED GASM EL-SEED, « Mummification in the Napato-Meroitic Royal Tombs », *BzS* 6, 1996, p. 51-57.

ALI OSMAN et D.N. EDWARDS, *The Mahas Archaeological Survey, 2000. A Preliminary Report*, rapport non-publié, 2000.

ALI OSMAN et D.N. EDWARDS, *The Mahas Archaeological Survey, 2002. A Preliminary Report*, rapport non-publié, 2002.

ALI OSMAN et D.N. EDWARDS, *The Archaeology of a Nubian Frontier. Survey on the Nile Third Cataract, Sudan*, Bristol, 2011..

ALLAM, S., "Les équipes dites *meret* spécialisées dans le filage-tissage en Égypte pharaonique", *in* B. MENU (éd.), *L'organisation du travail en Égypte ancienne et en Mésopotamie*, *BibÉtud* 151, IFAO, 2010, p. 41-64.

ALLGROVE-MCDOWELL, J., "Kahun, the textile evidence", *in* A.R. DAVID (éd.), *The Pyramid Builders of Ancient Egypt*, Londres, 1986, p. 226-252.

ALFARO, C.G., « La teinture de draps dans les provinces romaines du nord de l'Afrique », *in* M. KHANOUSSI, P. RUGGERI et C. VISMARA (éds.), *L'Africa Romana, 11, tome 2. Atti dell'XI convegno di studio*, 1996, p. 823-836.

ALMAGRO, M., *La necropolis meroitica de Nag Gamus (Masmas-Nubia Egipcia), Comite español de la UNESCO para Nubia, Memorias de la mission archaeologica* 8, Madrid, 1965.

ALMAGRO, M., E. RIPOLI et L.A. MONREAL, *La necrópolis de Masmas, Alto Egipto (Campana de 1963), Comité español de la UNESCO para Nubia, Memorias de la misión archaeologica* 3, Madrid, 1964.

ALMAGRO, M., R. BLANCO, M.A. GARCIA-GUINEA, F. PRESEDO VELO, M. PELLICIER CATALAN et J. TEIXIDOR, *"Excavations by the Spanish Archaeological Mission in the Sudan, 1962-63 and 1963-64", Kush* 13, 1965, p. 78-95.

Ancient Textiles from Nubia, 1979.
MAYER-THURMAN, C.C., et B. WILLIAMS (éds.), *Ancient Textiles from Nubia: Meroitic, X-Group and Christian Fabrics from Ballana and Qustul*, Art Institute of Chicago, Chicago, 1979.

Ancient Textiles, production, craft and society, 2007.
GILLIS, C., et M.-L.B. NOSH, *Ancient Textiles: production, craft and society: Proceedings of the 1st International Conference on Ancient Textiles*, Oxbow books, Oxford, 2007.

ANDERSON, J., *Spatial and Temporal Distribution of domestic and Civil Architecture in Christian Nubia*, thèse de doctorat non-publiée, Université de Toronto, 1996.

ANDERSON, J., et SALAH EL-DIN MOHAMED AHMED, "Archaeological Reconnaissance in the Berber-Abidiya region, 1997. A Post-Meroitic Double-Shaft Tomb in El-Fereikha", *ANM* 9, 2002, p. 1-11.

ANDERSON, J., et SALAH EL-DIN MOHAMED AHMED, "Archaeological Reconnaissance in the Berber-Abidiya Region, 1997", *Kush* 18, 2003, p. 25-35.

ANDERSON, J., et SALAH EL-DIN MOHAMED AHMED, "What are these doing here above the Fifth Cataract ?!! Napatan royal statues at Dangeil", *SudNub* 13, 2009, p. 78-86.

ANDERSON, J., et SALAH EL-DIN MOHAMED AHMED, « Dangeil 2012 : Sacred Ram – Avatar of the God Amun », *SudNub* 17, 2013, p. 70-77.

ANDERSON, R.D., et W.Y. ADAMS, "Qasr Ibrim 1978", *JEA* 65, 1979, p. 30-41.

ANDERSSON STRAND, E., "Textile Production at Birka: Households Needs or Organised Workshops ?", *in* F. PRITCHARD, et J.-P. WILD (éds.), *Northern Archaeological Textiles, NESAT* VII, Oxbow books, Oxford, 2005, p. 44-50.

ANGUS, A., M. KITE, et T. STURGE, "General principles of care, storage and display", *in* M. KITE et R. THOMPSON (éd.), *Conservation of Leather and Related Material*, Elsevier, 2006, p. 113-120.

ANWAR ABDEL-MAGID., *Plant Domestication in the middle Nile Bassin. An Archaeological case study, African Archaeology* 35, BAR 523, Oxford, 1989.

Archéologie des textiles, 2000.
CARDON, D., et M. FEUGERE, *Archéologie des textiles : des origines au Ve siècle, actes du colloque de Lattes Octobre 1999, Monographie Instrumentum 14*, Editions M. Mergoil, Montagnac, 2000.

ARKELL, A.J., "Roman Coins at Sennar", *SNRec* 15, 1932, p. 271-272.

ARKELL, A.J., "Three Burials in Sennar District", *SNRec* 17/1, 1934, p. 103-110.

ARKELL, A.J., "The Historical Background of Sudan Agriculture", *in* J.D. TOTHILL, *Agriculture in the Sudan*, Oxford, 1948, p. 9-17.

ARKELL, A.J., *Shaheinab*, Oxford University Press, Londres, 1953.

ARKELL, A.J., *A History of the Sudan. From the Earliest Times to 1821*, Londres, 1955.

ARKELL, A.J., "Archaeology South of Khartoum", *in* R.A. HAMILTON (éd.), *History and Archaeology in Africa, report of a conference held in July 1953 at the School of Oriental Studies*, Londres, 1955, p. 70-72.

AUBERT, J.-J., "The Fourth Factor: Managing Non-agricultural Production in the Roman World", *in* D.J. MATTINGLY et J. SALMON (éds.), *Economies Beyond Agriculture in the Classical World*, Routledge, Londres-New York, 2001, p. 90-111.

AUBERT, M.-F., et R. CORTOPASSI (éds.), *Portraits de l'Égypte romaine*, catalogue de l'exposition, Louvre-RMN, 1998.

AUBERT, M.-F., R. CORTOPASSI, G. NACHTERGAEL, V.A. AMOROS, P. DÉTIENNE, S. PAGÈS-CAMAGNA, et A.-S. LE HÔ, *Portraits funéraires de l'Égypte romaine, Cartonnages, linceuls et bois*, Éditions Khéops et Musée du Louvre, 2008.

Au fil du Nil : couleurs de l'Égypte chrétienne, catalogue de l'exposition, Musée Thomas Dobrée, Somogy, Paris, 2001.

BACON, G.H., "Crops of the Sudan", *in* J.D. TOTHILL, *Agriculture in the Sudan*, Oxford, 1948, p. 324-338.

BAHGAT AHMED, I., F. DUNAND, J.L. HEIM, R. LICHTENBERG, et H. MAGDI, *Le matériel archéologique et les restes humains de la nécropole d'Aïn el-Labakha (oasis de Kharga)*, Cybèle, Paris, 2008.

BAGINSKA, D., "Amphora Imports in Nubia", *GAMAR* 3, 2005, p. 15-36.

BAGNALL, R.S., "The People of the Roman Fayoum", *in* M.L. BIERBRIER, *Portraits and Masks. Burial Customs in Roman Egypt*. Londres, 1997, p. 7-15.

BAGNALL, R.S., *Later Roman Egypt. Society, Religion, Economy and Administration*, *Variorum Collected Studies Series* 758, Ashgate Publishing, 2003.

BAGNALL, R.S., « SB 6.9025, Cotton and the Economy of the small Oasis », *Bulletin of American Society of Papyrologists* 45, 2008, p. 21-30.

BAINES, J., "Ankh-sign, belt and penis sheath", *Studien zur Altägyptischen Kultur* 3, 1975, p. 1-24.

BALLARD DROOKER, P., "Material Culture and Perishability", *in* P. BALLARD DROOKER (éd), *Fleeting Identities: Perishable Material Culture in Archaeological Research*, *Center for Archaeological Investigations Occasional Paper n°* 28., Southern Illinois University, Carbondale, p. 3-15.

BALLET, P., « De la Méditerranée à l'océan indien. L'Égypte et le commerce de longue distance à l'époque romaine : les données céramiques », *TOPOI* 6/2, 1996, p. 809-840.

BALUT, P.Y., "Le funéraire et l'histoire", *TOPOI* 2, 1992, p. 131-140.

BAR-ADON, P., *The Cave of Treasure*, Jerusalem, 1980.

BARATTE, F., « Le vêtement dans l'Antiquité tardive : rupture ou continuité ? », *in Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive*, 2004, p. 121-135.

BARBER, E.J.W., "Reconstructing the Ancient Aegean/Egyptian Textile Trade", *in Textiles in Trade, Proceedings of the Textile Society of America Biennial Symposium*, 1992, p. 104-112.

BARBER, E.J.W., *Prehistoric Textiles: The Development of cloth in the neolithic and Bronze ages with Special Reference to the Aegean*, Princeton, 1992.

BARBER, E.J.W., *Women's work: the first 20,000 years: women, cloth, and society in early times*, New York-Londres, 1994.

BARBER, E.J.W., "Weaving the Social Fabric", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 173-178.

BARNARD, H., "A description of three Graves at Qasr Ibrim", *ANM* 6, 1994, p. 47-59.

BARTHES, R., « Histoire et sociologie du vêtement », *Annales Économie Société Civilisation* 12/3, 1957, p. 430- 441.

BATCHELLER, J., "Goat-hair Textiles from Karanis", *in* P. WALTON-ROGERS, L. BENDER JØRGENSEN, et A. RAST-EICHER (éds.), *The Roman Textile Industry and its Influence*, Oxford, 2001, p. 38-47.

BATES, O., et D. DUNHAM, *Excavation at Gammaï, Varia Africana* IV, *HAS* 8, 1927, p. 1-121.

BAUD, M., « Mouweis », *in* N. Grimal *et al.*, « Fouilles et travaux en Égypte et au Soudan, 2005-2007 », *Orientalia* 76, 2007, p. 279-282.

BAUD, M., « Mouweis », *in* N. Grimal *et al.*, « Fouilles et travaux en Égypte et au Soudan, 2006-2008 », *Orientalia* 77, 2008, p. 267-268.

BAUD, M., "The Meroitic royal city of Muweis: first steps into an urban settlement of riverine Upper Nubia", *SudNub* 12, 2008, p. 52-63.

BAUD, M., « Mouweis », *in* N. Grimal *et al.*, « Fouilles et travaux en Égypte et au Soudan, 2008-2009 », *Orientalia* 78, 2009, p. 210-211.

BAUD, M., « Mouweis, une ville riveraine de la région de Méroé », *Dossier d'Archéologie hors série* 18, 2010, p. 14-19.

BAUD, M. (dir.), *Méroé, Un empire sur le Nil, catalogue de l'exposition du Louvre*, Musée du Louvre et Officina Libraria, Paris-Milan, 2010.

BAUD, M., « Les trois Méroé : la ville, la région, l'empire », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 52-60.

BAUD, M., « Culture d'Afrique, modèles égyptiens et influences méditerranéennes », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 76-89.

BAUD, M., « Méroé, un monde urbain », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 211-217.

BAUD, M., « Les fouilles du Louvre à Mouweis », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 218-219.

BAUD, M., « La maison du roi : le palais », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 241-243.

BAUD, M., « Mouweis », *in* N. GRIMAL *et al.*, « Fouilles et travaux en Égypte et au Soudan, 2009-2010 », *Orientalia* 80, 2011, p. 210-213.

BAUD, M., « Premières données sur la palais royal de Mouweis », *in* V. RONDOT *et al.* (éds), *La plume et la pioche*, Paris, 2011, p. 339-358.

BAZINET, M., "Coptic Dress in Egypt: the Social Life of Medieval Cloth", *in Textiles in Daily Life, Proceedings of the Textile Society of America Symposium*, 1992, p. 73-80.

BÉAL, J.-C., « Instrumentum et production textile en Gaule romaine : l'exemple des pesons de terre cuite », *in* J.-C. GOYON, *Aspects de l'artisanat du textile dans le monde méditerranéen (Égypte, Grèce, Monde romain), colloque de l'Institut d'Archéologie et d'Histoire de l'Antiquité, Lyon 2*, Lyon, 1996, p. 121-129.

BELL, L., JOHNSON, J., et D.S. WHITCOMB, "The Eastern Desert of Egypt: Routes and Inscriptions", *JNES* 43, 1984, p. 27-46.

BÉNAZETH, D., « Textiles avec inscriptions du premier millénaire, conservés au Musée du Louvre (département des Antiquités Égyptiennes », *in* C. FLUCK et G. HELMECKE, *Textile Messages*, Leiden, 2004, p. 115-129.

BENDER JØRGENSEN, L., "The Textiles", *in* J. BINGEN, "Quatrième campagne de fouille au Mons Claudianus. Rapport Préliminaire", *BIFAO* 90, 1990, p. 75.

BENDER JØRGENSEN, L., "The Mons Claudianus Textile Project", *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 253-263.

BENDER JØRGENSEN, L., "The Roman Tradition of Weaving and Sewing: A Guide to Function ?", *ATN* 30, 2000, p. 10-15

BENDER JØRGENSEN, L., "Europe", *in* D.J. JENKINS (éd.), *The Cambridge history of Western textiles*, Cambridge, 2003, 52-70.

BENDER JØRGENSEN, L., "Team Work on Roman Textiles : The Mons Claudianus textile Project", *in Purpureae Vestes I, Actas des 1 Symposium Internacional Sobre Textiles y Tintes del Mediterráneo en época romana*, Valence, 2004, p. 69-75.

BENDER JØRGENSEN, L., "The World According to Textiles", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 7-12.

BENDER JØRGENSEN, L., "A Matter of Material: Changes in Textiles from Roman Sites in Egypt's Eastern Desert", *in Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive*, 2004, p. 87-99.

BENDER JØRGENSEN, L., "The Late Roman Fort at Abu Shaar, Egypt: Textiles in their Archaeological Context", *in Textiles in Situ*, 2006, p.161-173.

BENDER JØRGENSEN, L., "Clavi and non-clavi : definitions of various bands on Roman textiles", *in* C. ALFARO *et al.* (éds.), *Textiles y tintes en la ciudad antigua, Purpureae Vestes III*,Valence, 2011, p. 75-81.

BENDER JØRGENSEN, L., et U. MANNERING, "Mons Claudianus: Investigating Roman Textiles in the Desert", *in* P. WALTON-ROGERS, L. BENDER JØRGENSEN et A.R. EICHER (éds.), *The Roman Textile Industry and its influence, a birthday tribute to John Peter Wild*, Oxbow books, Oxford, 2001, p. 1-11.

BERENGUER-SOTO, F., "Report of the First Season at Gebel Barkal Necropolis, 1995, sector 2000", *Kush* 17, 1997, p. 108-136.

BERENGUER-SOTO, F., "Excavation at the New Royal Cemetery at Gebel Barkal (Karima, Sudan)", *in Nubian Studies 1998*, p. 223-227.

BERGER EL-NAGGAR, C., « Fouilles récentes à Sedeinga », *Meroitica* 10, 1989, p. 773-776.

BERGER EL-NAGGAR, C., « Sedeinga », *in* B. GRATIEN, F. LE SAOUT (éds.), *Nubie, Les Cultures antiques du Soudan*, Lille, 1994, p. 209-215.

BERGER EL-NAGGAR, C., « La contribution de Sedeinga à l'histoire de la Nubie », *in Between the Cataracts, Part 1*, 2008, p. 179-193.

BERGER EL-NAGGAR, C., et J. LECLANT, « Contribution à l'étude du Méroïtique final entre IIe et IIIe cataracte », *in* B. GRATIEN (éd.), *Mélanges offerts à Francis Geus, CRIPEL* 26, 2007, p. 41-45.

BERGMAN, I., *Late Nubian Textiles*, *SJE* 8, Scandinavian University Books, 1975.

BERNAND, E., « Épigraphie grecque et histoire des cultes du Fayoum », *in Hommages à Serge Sauneron, vol. II*, Le Caire, 1979, p. 51-76.

BERNAND, E., *Recueil des inscriptions grecques du Fayoum, t. 2, BibÉtud* 29, IFAO, 1981.

BETTS, A., VAN DER BORG K., DE JONG A., MCCLINTOCK C. et M. VAN STRYDONCK, "Early Cotton in North Arabia", *JAS* 21, 1994, p. 489-99.

Between the Cataracts, 2008-2010.
GODLEWSKI, W., et A. LAITAR (éds.), *Between the Cataracts. Proceeding of the 11th International Conference for Nubian Studies, Warsaw University, Parts. 1-2, PAM supplement series* 2, Varsovie, 2008-2010.

BIANCHI, R.S., "The Striding Draped Male Figure of Ptolemaic Egypt", *in* H. MAEHLER et V. STROCKA (éds.), *Das Ptolemäische Ägypten*, Mainz, 1978, p. 95-100.

BIERBRIER, M.L., *Portraits and Masks. Burial Customs in Roman Egypt*. Londres, 1997.

BILLY, G., « La population de l'île de Saï en Haute Nubie Soudanaise », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, t. 4, fascicule 4, 1987, p. 249-259.

BILLY, G., « La population de la nécropole d'Abri-Missiminia», *ANM* 2, 1987, p. 121-139.

BINDER, M., "The 10th-9th century BC – New Evidence from Cemetery C of Amara West", *SudNub* 15, 2011, p. 39-53.

BINDER, M., N. SPENCER, et M. MILLET, "Cemetery D at Amara West: the Ramesside Period and its Aftermath", *SudNub* 14, 2010, p. 25-44.

BINGEN, J., L. BENDER JØRGENSEN, S. HAMILTON-DYER, et S. WINTERBOTTOM, "Quatrième campagne de fouille au Mons Claudianus. Rapport préliminaire", *BIFAO* 90, 1990, p. 65-81.

BLACKMAN, A.M., « Libations to the dead in modern Nubia and ancient Egypt », *JEA* 3, 1916, p. 31- 34.

BLENCH, R., "Ethnographic and linguistic evidence for the prehistory of African Ruminant livestock, horses and ponies", *in* T. SHAW, P. SINCLAIR, B. ANDA et A. OKPOKO, *The Archaeology of Africa: food, metals and towns*, Routledge, London, 1993, p. 71-84.

BLENCH, R.M., et K.C. MCDONALD, *The Origins and development of African livestock: archaeology, genetics, linguistics and ethnography*, UCL Press, London, 2000.

BLONDÉ, F., et A. MULLER, "Artisans, ateliers en Grèce ancienne. Définitions, esquisse de bilan", *TOPOI* 8, 1998, p. 831-845.

BOISOT, A., *Histoire, Costumes, Bijoux de l'Égypte Ancienne,* Paris, 1987.

BOIVIN, N., et D.K. FULLER, « Shell middens, ships and seeds : exploring coastal subsistence, maritime trade and dispersal of domesticated in and around the ancient Arabian peninsula", *Journal of World Prehistory* 22, 2009, p. 113-180.

BONFANTE, L., et E. JAUNZEMS, "Clothing and Ornament", *in* M. GRANT et R. KITZINGER (éds.), *Civilization of the Ancient Mediterranean: Greece and Rome, vol. 3*, New York, 1988, p. 1385-1413.

BONNET, C., « Fouilles archéologiques à Kerma (Soudan), Rapport préliminaire de la campagne 1977-1978 », *Genava* 26, 1978, p. 107-127.

BONNET, C., « Fouilles archéologiques de Kerma, Rapport préliminaire des campagnes 1978-1979 et de 1979-1980 », *Genava* 28, 1980, p. 31-62.

BONNET, C., « La nécropole méroïtique de Kerma. Mission archéologique de l'Université de Genève au Soudan (Campagnes de 1977 à 1979) », *MNL* 20, 1980, p. 9-12.

BONNET, C., « Fouilles archéologiques de Kerma, Rapport préliminaire des campagnes 1980-1981 et de 1981-1982 », *Genava 30*, 1982, p. 1-25.

BONNET, C., « Fouilles archéologiques de Kerma, Rapport préliminaire des campagnes 1982-1983 et de 1983-1984 », *Genava 32*, 1984, p. 5-20.

BONNET, C., « Fouilles archéologiques de Kerma, Rapport préliminaire des campagnes 1984-1985 et de 1985-1986 », *Genava 34*, 1986, p. 5-22.

BONNET, C., *Kerma. Territoire et métropole*, Paris, 1986.

BONNET, C., « Fouilles archéologiques de Kerma, Rapport préliminaire des campagnes 1986-1987 et de 1987-1988 », *Genava 36*, 1988, p. 5-26.

BONNET, C., *Kerma, royaume de Nubie. L'antiquité africaine au temps des pharaons, Exposition du Musée d'Art et d'Histoire de Genève*, Genève, 1990.

BONNET, C., « Fouilles archéologiques de Kerma, Rapport préliminaire des campagnes 1988-1989 et de 1989-1990 », *Genava 39*, 1991, p. 5-20.

BONNET, C., « Fouilles archéologiques de Kerma, Rapport préliminaire des campagnes 1993-1994 et de 1994-1995 », *Genava 43*, 1995, p. 33-52.

BONNET, C., « The Funerary Traditions of Middle Nubia », *in Recent Research in Kushite History*, 1999, p. 29-34.

BONNET, C., « Le site archéologique de Tabo : une nouvelle réflexion », *in* V. RONDOT, F. ALPI, ET F. VILLENEUVE (éds), *La plume et la pioche*, Paris, 2011, p. 283-293.

BONNET, C., et MAHMOUD EL-TAYEB, « Une tombe méroïtique du cimetière de la ville antique », *Genava* 39, 1991, p. 29-34.

BONNET, C., et D. VALBELLE, « Un prêtre d'Amon de Pnoubs enterré à Kerma », *BIFAO* 80, 1980, p. 1-12.

BONNET, C., et D. VALBELLE, *Des pharaons venus d'Afrique, La cachette de Kerma*, Citadelles&Mazenot, Paris, 2005.

BOBROWSKI, P., et M. JORDECZKA, "Survey of the Middle Section of the Wadi Awatib (Sudan): Preliminary Report", *GAMAR* 3, 2005, p. 37-45.

BORG, B., "The Dead as a Guest Table? Continuity and Change in the Egyptian Cult of the Dead", *in* M.L. BERBRIER (éd.), *Portraits and Masks, burial customs in Roman Egypt*, British Museum Press, Londres, 1997, p. 26-32.

BORGARD, P., et M.-P. PUYBARET, « Le travail de la laine au début de l'Empire : l'apport du modèle pompéien. Quels artisans ? Quels équipements ? Quelles techniques ? », *in Purpureae Vestes I, Actas des 1 Symposium Internacional Sobre Textiles y Tintes del Mediterráneo en época romana*, Valence, 2004, p. 47-59.

BOUCHAUD, C., M. TENGBERG, et P. DAL PRA, "Cotton cultivation and textile production in the Arabian peninsula duraing antiquity; the evidence from Madâ'in Sâlih (Saudi Arabia) and Qal'at al-Bahrain (Bahrain)", *Vegetation History and Archaeobotany* 20.5, 2011, p. 405-417.

BOWEN, G.E., "Textiles from Ismant el-Kharab", *The Bulletin of the Australian Center for Egyptology* 10, 1999, p. 7–12.

BOWEN, G.E., "Textiles, Basketry and Leather Goods from Ismant el-Kharab", *in* C. A. HOPE et G. E. BOWEN (éds), *Dakhleh Oasis Project: Preliminary Reports on the 1994-1995 to 1998-1999 Field Seasons*, Oxford, 2002, p. 87–104.

BOWEN, G.E., *Texts and textiles: a study of the textile industry at ancient Kellis*. Publication en ligne, consultée le 26 septembre 2013 [http://artsonline.monash.edu.au/archaeology/texts-and-textiles-a-study-of-the- textile-industry-at-ancient-kellis/]

BOWERSOCK, G.W., *Hellenism in Late Antiquity*, Ann Arbor, 1990.

BOWERSOCK, G.W., *Mosaics as History: The Near East from Late Antiquity to Islam*, Cambridge Mass., 2006.

BOYRIVENT, M.-C., S. DESPLANCQUES, N. FAVRY, et C. SIMON, « Tell el-Herr 1995-1997. Agglomération et nécropoles », *CRIPEL* 19, 1998, p. 59-83.

BRADLEY, R., "The Murals from the Augustus Temple, Meroe", *in* W.K. SIMPSON et W.M. DAVIS (éds.), *Studies in Ancient Egypt, the Aegean, and the Sudan, Essays in Honor of Dows Dunham*, Museum of Fine Arts, Boston, 1981, p. 167-172.

BRADLEY, R., "Varia from the city of Meroe", *Meroitica* 6, 1982, p. 163-170.

BRADLEY, R., "A Model for Pastoralism in the Meroitic Butana", *in* M. KRAUSE (éd.), *Nubische Studien*, Mainz, 1982, p. 25-31.

BRADLEY, R., *Nomads in the archaeological record*, *Meroitica* 13, Wiesbaden, 1992.

BRADLEY, R., "Painted Plaster Murals from Meroe Townsite", *SudNub* 7, 2003, p. 66-70.

BRESCIANI, E., « A propos de la toile funéraire peinte trouvée récemment à Saqqara », *BSFE* 76, 1976, p. 5-25.

BRESCIANI, E., *Il Volto di Osiri, Tele Funerarie Dipinte Nell'Egitto Romano/The Faces of Osiris, Painted Funerary Shrouds in Roman Egypt*, Maria Pacini Fazzi ed., Lucca, 1996.

British Museum database.
Online database of the Museum collections, last update: 2 September 2009.
© Trustees of the British Museum
http://www.britishmuseum.org/research/search_the_collection_database.aspx.

BROCARD-ROSA, T., et E. NADAL, *Restauration d'éléments en textile stuqué et peint d'un sarcophage, Site de Sedeinga, Soudan*, rapport non publié, MateriaViva, Toulouse, 2011.

BRUNEAU, P., « Le vêtement », *Revue d'Archéologie Moderne et d'Archéologie Générale* 2, 1983, p. 139-171.

BRUWIER, M.-C., *Égyptiennes ; étoffes coptes du Nil, catalogue de l'exposition*, Musée Royal de Mariemont, 1997.

BRUWIER, M.-C., « L'expérience égyptienne des Nubiens de l'Ancien Empire au Nouvel Empire », *in Pharaons Noirs*, 2007, p. 191-216.

BRUYÈRE, B., et A. BATAILLE, "Une tombe gréco-romaine de Deir el Medineh (1)", *BIFAO* 36, 1937, p. 145-174.

BRUYÈRE, B., et A. BATAILLE, "Une tombe gréco-romaine de Deir el Medineh (2)", *BIFAO* 38, 1939, p. 73-107.

BUDKA, J., "Kushite tomb groups in Late Period Thebes", *in Between the Cataracts, Part 2.2*, 2010, p. 503-518.

BUMBAUGH, S., "Meroitic Worship of Isis at Philae", *in* K. EXELL (éd.), *Egypt in its African Context, Proceedings of the Conference held at the Manchester Museum (2009), BAR International Series* 2204, Oxford, 2011, p. 66-69.

BURKE, B., “The Kingdom of Midas and Royal Cloth Production”, *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 64-70.

BURNETT, J.R., “Crop Production”, *in* J.D.TOTHILL (éd.), *Agriculture in the Sudan*, Oxford, 1948, p. 275-301.

BURNSTEIN, S.M., “The Hellenistic Fringe : The Case of Meroe”, *in* P. GREEN (éd.), *Hellenistic History and Culture*, Berkeley-Los Angeles-Oxford, 1993, p. 38-54.

BURNSTEIN, S.M., *Graeco-Africana. Studies in the History of Greek Relations to Egypt and Nubia*, New Rochelle-Athènes-Moscou, 1995.

BURNSTEIN, S.M., “Ivory and Ptolemaic Exploration of the Red Sea. The Missing Factor”, *TOPOI* 6/2, 1996, p. 799-807.

BURNSTEIN, S.M., “Rome and Kush: a New Interpretation”, *in Nubian Studies 1998*, p. 14-23.

CABRERA, A., E. PARRA, L. RODRIGUEZ, L. TURRA, et A. ARTEAGA, “Late Antiquity Textiles from Egypt: Dye Analysis of Spanish Collections”, *in* C. ALFARO *et al.* (éds.), *Textiles y tintes en la ciudad antigua, Purpureae Vestes III*,Valence, 2011, p. 137-142.

CAILLIAUD, F., *Voyage à Méroé, au Fleuve Blanc au-delà de Fazoql, dans le midi du royaume de Sennâr, à Syouah, et dans cinq autres oasis, fait dans les années 1819, 1820, 1821 et 1822, par M. Frédéric Cailliaud*… 4 vols. de texte et 2 vols. de planches, Paris, 1826-1827

CAILLET, J.-P., et J.-M. CARRIE (éds.), *Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive, Actes du colloque de l'Association pour l'Antiquité tardive, Lyon, 2003, Antiquité Tardive* 12, Brepols, 2004.

CALAMENT, F., “Une découverte récente: les costumes authentiques de Thaïs, Leukyôné & Cie”, *Revue du Louvre* 46.2, 1996, p. 27-32.

CALAMENT, F., « Le *Suaire de Colluthus* ressuscité », *Bulletin des Musées Royaux d'Art et d'Histoire* 67, 1996, p. 37-56.

CAMERON, E., J. SPRIGGS, et B. WILLS, “The conservation of archaeological leather”, *in* M. KITE et R. THOMPSON (éd.), *Conservation of Leather and Related Material*, Elsevier, 2006, p. 244-263.

CANEVA, I., “Late Neolithic to Recent Graves at Geili”, *in* I. CANEVA *et al., El Geili, The History of a Middle Nile Environment 7000 B.C.-A.D. 1500, BAR* 424, Oxford, 1988, p. 151-225.

CANEVA, I., “Meroitic Graves at Geili (Khartoum)”, *Meroitica* 10, 1989, p. 783-788.

CANEVA, I., « Le tumulus funéraire dans les cultures anciennes du Soudan central nilotique », *in Hommages à Jean Leclant*, 1994, p. 81-95.

CANEVA, I., “Burial Tumuli in the Khartoum Region”, *in* C. BONNET (éd.), *Études Nubiennes*, vol. 2, Genève, 1994, p. 177-179.

CANEVA, I., et G. SCALA, “Textiles in the Geili Cemetery”, *in* I. CANEVA *et al., El Geili, The History of a Middle Nile Environment 7000 B.C.-A.D. 1500, BAR* 424, Oxford, 1988, p. 303-318.

CANEVA, I., et I. VINCENTELLI, “Research on Late Meroitic Funerary Remains in the Khartoum Region”, *Meroitica* 15, 1999, p. 495-500.

CAPPERS, R., “Trade and Subsistence at the Roman Port of Berenike, Red Sea Coast, Egypt”, *in* M. VAN DER VEEN (éd.), *The Exploitation of Plant Resources in Ancient Africa*, Plenum publ., Londres, 1997, p. 185-197.

CAPPERS, R., “Archaeobotanical Remains”, *in* S.E. SIDEBOTHAM et W.Z. WENDRICH (éds.), *Berenike 98: Reports of the Excavations at Berenike (Egyptian Red Sea Coast) and the survey of the Eastern Desert*, Leiden, 2000, p. 305-310.

CAPPERS, R., “Exotic imports of the Roman Empire: an exploratory study of potential vegetal products from Asia”, *in* K. NEUMANN, A. BUTLER et S. KAHLHEBER (éds.), *Food, Fuel and Fields, Progress in African Archaeobotany*, 2003, p. 197-206.

CARDON, D., « Habillement funéraire du comte : apports à l'histoire des techniques textiles dans le bassin méditerranéen et en Europe du Sud », *in* E. CRUBÉZY et C. DIEULAFAIT (éds.), *Le comte de l'An Mil, Aquitania* supp. 8, 1996, p. 155-186.

CARDON, D., « Archéologie des textiles : méthodes, acquis, perspectives », *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 5-14.

CARDON, D., « On the Road to Berenike: A Piece of Tunic in Damask Weave From Didymoi », *in* P. WALTON-ROGERS, L. BENDER JØRGENSEN et A.R. EICHER (éds.), *The Roman Textile Industry and its influence, a birthday tribute to John Peter Wild*, Oxbow books, Oxford, 2001, p. 12-20.

CARDON, D., « Chiffons dans le désert : textiles de Maximianon et Krokodilô », *in* H. CUVIGNY (dir.), *La Route de Myos Hormos, vol. 2*, FIFAO, Le Caire, 2003 p. 619-659, pl. IV-VI.

CARDON, D., « Pour une archéologie des textiles en Afrique occidentale et au Maghreb : genèse de l'outillage textile, étude des colorants », *in* A. BAZZANA, et H. BOCUM (éds.), *Du Nord au Sud du Sahara : 50 ans d’archéologie française en Afrique de l’Ouest et au Maghreb*, éd. Sépia, Paris, 2004, p. 307-314.

CARDON, D., « Haillons précieux. Développement du tissage et de la teinturerie en Égypte romaine d’après de récentes découvertes de textiles archéologiques », *in* B. MATHIEU, D. MEEKS et M. WISA (éds.), *L’apport de l’Égypte à l’histoire des techniques, méthodes, chronologie et comparaisons*, *BibÉtud* 142, IFAO, 2006, p. 45-62.

CARDON, D., *Le monde des teintures naturelles*, Paris, 2003.

CARDON, D., et M. FEUGERE, *Archéologie des textiles : des origines au Ve siècle, actes du colloque de Lattes Octobre 1999, Monographie Instrumentum* 14, Editions M. Mergoil, Montagnac, 2000.

CARDON, D., et H. GRANGER-TAYLOR, “Didymoï (Khashm al-Minayh), Égypte: Saison 1999: les Textiles”, *ATN* 29, 1999, p. 12.

CARDON, D., et H.GRANGER-TAYLOR, “The Roman Textiles from Myos Hormos », *ATN* 31, 2000, p. 12-17.

CARDON, D., H. GRANGER-TAYLOR, et W. NOWIK, “What did they look like? Fragments of Clothing Found at Didymoi : Case Studies”, *in* H. CUVIGNY (éd.), *Didymoi, une garnison romaine dans le désert oriental d’Égypte, I. Les fouilles et le matériel,* FIFAO 64, 2011, p. 273-362.

CARDON, D., J. WOUTERS, I. VANDEN BERGHE, G. RICHARD, et R. BRENIAUX, « Aperçus sur l’art de la teinture en Égypte romaine : analyses de colorants des textiles des *praesidia* du désert Oriental », *in Tissus et vêtements dans l’Antiquité tardive*, 2004, p. 101-111.

CARDON, D., J. WOUTERS, I. VANDEN BERGHE, G. RICHARD, et R. BRENIAUX, “Dye Analyses of Selected Textiles from Maximianon, Krokodilô and Didymoi (Egypt)”, *in Purpureae Vestes I, Actas des 1 Symposium Internacional Sobre Textiles y Tintes del Mediterráneo en época romana,* Valence, 2004, p. 145-154.

CARLSON, D.S., et D.P. VAN GERVEN, « Diffusion, Biological Determinism, and Biocultural Adaptation in the Nubian Corridor », *American Anthropologist* 81, 1979, p. 561-580.

CARR, K., “Women's work: Spinning and Weaving in the Greek Home”, *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 163-166.

CARRIÉ, J.-M., « Vitalité de l'industrie textile à la fin de l'Antiquité : considérations économiques et technologiques », *in Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive,* 2004, p. 13-43.

CARRIÉ, J.-M., « Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive, Bibliographie raisonnée », *in Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive*, 2004, p. 45-54.

CARROLL, D.L., *Looms and textiles of the Copts. First Millennium Egyptian Textiles in the Carl Austin Rietz Collection of the California Academy of Sciences*, 1986.

CARROLL, M. et J.-P. WILD (éds.), *Dressing the Dead in Classical Antiquity*, Amberley, 2012.

CARTER, P.L., "A Report on the Fauna from the Excavations at Meroe (196-1972)", *in* R.J. BRADLEY et P.L. SHINNIE (éds.), *The Capital of Kush I, Meroe Excavations 1965-1972, Meroitica* 4, 1980, p. 298-317.

CARTWRIGHT, C., "The Plant remains", *in* D. WELSBY (éd.), *Life on the Desert Edge II*, BAR, Archaeobooks, Oxford, 2001.

CASSON, B., "Objects in churches, the testimony of inventories", *in* L. LAVAN et E. SWIFT (éds.), *Objects in Context, Objects in Use, Late Antique Archaeology* 5, 2007, p. 551-567.

CASSON, L., "Rome's Trade with the Eastern Coast of India. Navires et commerces de la Méditerranée antique. Hommage à Jean Rougé", *Cahier d'histoire* 33, 1988, p. 303-308.

CASSON, L., *The Periplus Maris Erythraei. Text with Introduction, Translation, and Commentary*, Princeton, 1989.

CASTIGLIONE, L., « Dualité du style dans l'art sépulcral égyptien à l'époque romaine », *ActaArchHung* 9, 1961, 209-230.

CASTIGLIONI, A., A. CASTIGLIONI, et G. NEGRO, "The Ancient Gold Route from Buhen to Berenice Panchrysos", *Meroitica* 15, 1999, p. 501-505.

CHAIX, L., « Les troupeaux et les morts à Kerma (Soudan), (3000 à 1500 avant J.C.) », *in Anthropologie physique et Archéologie*, CNRS, Paris, 1986, p. 297-304.

CHAIX, L., « Nouvelles données sur l'exploitation du monde animal au Soudan central et septentrional », *CRIPEL* 17/3, 1998, p. 79-84.

CHAIX, L., « Omniprésence du cuir à Kerma (Soudan) au IIIè millénaire av. J.-C. », *in* F. AUDOIN-ROUZEAU et S. BEYRIES (éds.), *Le Travail du Cuir de la Préhistoire à nos Jours*, Antibes, 2002, p. 31-40.

CHAIX, L., "Animal exploitation during Napatan and Meroitic times in Sudan", *in Between the Cataracts, Part 2.2*, 2010, p. 519-526.

CHAIX, L., « Contribution à l'étude de l'économie de la période pré-Kerma. Premiers résultats sur la faune du site 8-B-10A sur l'île de Sai », *in* V. RONDOT, F. ALPI, et F. VILLENEUVE (éds), *La plume et la pioche*, Paris, 2011, p. 207-224.

CHAIX, L., et A. GRANT, "A Study of a Prehistoric Population of Sheep (ovis aries L.) from Kerma (Soudan). Archaeozoological and archaeological implications", *Archaeozoologia* 1, 1987, p. 77.92.

CHAIX, L., et A. GRANT, "Palaeoenvironment and economy at Kerma, Northern Sudan, during the third millennium B.C.: archaezoological and botanical evidence", i*n Environment Change and Human Culture in the Nile Basin and Northern Africa Until the Second Millennium B.C.*, Poznan, 1993, p. 399- 404.

CHANTRIAUX, P., M.-H. KAPPES, V. LANGLET, J.-B. LATOUR, et P. PLISKA, "Note on the Conservation-Restauration Treatment of engraved Vessels from El Hobagi (Sudan)", *in Recent Research in Kushite History*, 1999, p. 199-201.

CHAPMAN, S.E., et D. DUNHAM, *Decorated Chapels of the Meroitic Pyramids at Meroe and Barkal, RCK* III, Boston, 1952.

CHATAWAY, J.D.P., "Archaeology in the Southern Sudan", *SNRec* 13, 1930, p. 259-267.

CHAZELLES, C.-A., « Éléments archéologiques liés au traitement des fibres textiles en Languedoc occidental et Roussillon au cours de la Protohistoire (Vie-Ier s. av. n. è.) », *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 115-130.

CHERRY, J.F., "Pastoralism and the role of animals in the Pre- and Protohistoric economies of the Aegean", *in* C.R. WHITTAKER (ed.), *Pastoral Economies in Classical Antiquity*, Cambridge, 1988, p. 6-34.

CHOWDHURY, K.A. et G.M. Buth, "4,500 Year Old Seeds Suggest that True Cotton is Indigenous to Nubia", *Nature* 227, n°5253, 1970, p. 85-86.

CHOWDHURY, K.A. et G.M. BUTH, "Cotton seeds from the Neolithic in Egyptian Nubia and the origin of Old World Cotton", *BJLS* 3, 1971, p. 303-12.

CHOWDHURY, K.A. et G.M. BUTH, "Plant Remains from Excavation of Terraces of the Nile at Afyeh, Nubia and Egypt", *Purattatva* 35, 2005, p. 154-59.

CIMINO, R.M., A*ncient Rome and India, commercial and cultural contacts between the Roman world and India*, New Delhi, 1994.

CISZUK, M, "Taquetés from Mons Claudianus : analyses and reconstruction", *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 265-282.

CISZUK, M, "The Academic Craftsman – A Discussion on Knowledge of Craft in Textile Research", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 13-15.

CLAPHAM, A. et P. ROWLEY-CONWY, "Rewriting the History of African Agriculture", *Planet Earth Summer 2006*, 2006, p. 24-26.

CLAPHAM, A. et P. ROWLEY-CONWY, "Qasr Ibrim's archaeobotany", *Egyptian Archaeology* 29, 2006, p. 6-7.

CLAPHAM, A. et P. ROWLEY-CONWY, "New Discoveries at Qasr Ibrim, Lower Nubia", *in* R. CAPPERS (éd.), *Fields of Change. Proceedings of the 4th International Workshop for African Archaeobotany*, Groningen, 2007, p. 157-64.

CLAPHAM, A. et P. ROWLEY-CONWY, "The Archaeobotany of cotton (Gossypium sp.L) in Egypt and Nubia with special reference to Qasr Ibrim, Egyptian Nubia", *in* A. FAIRBAIRN et E. WEISS (éds.), *From foragers to farmers. Papers in Honour of G. Hilliam*, Oxbow Books, Oxford, 2009, p. 244-253.

CLARK, J.E., "Craft specialization as an archaeological category", *Research in Economic Anthropology* 16, 1995, p. 267-294.

CLELAND, L., M. HARLOW, et L.J. LLEWELLYN-JONES, *The Clothed Body in the Ancient World*, Oxbow Books, Oxford, 2005.

CLUTTON-BROCK, J., "The Spread of Domestic Animals in Africa", *in* T. SHAW, P. SINCLAIR, B. ANDA et A. OKPOKO, *The Archaeology of Africa: food, metals and towns*, Routledge, London, 1993, p. 61-70.

COLLEDGE, M.A.R., *The Art of Palmyra*, London, 1976.

CONDE BERDOS, M.J., *Arte de la Antigua Nubia, Colección Arqueológica Duran/Vall-Llosera*, Barcelone, s.d.

COOKE, B., "Fibre Damage in Archaeological Textiles", *in* S. O'CONNOR et M.M. BROOKS, *Archaeological Textiles proceedings of the Conference Textiles for the Archaeological Conservator, UKIC Archaeological section, York, April 1988, Institute for Conservation occasional papers* 10, 1990, p. 5-14.

COOMBS, C.E., A.L. WOODHEAD, et J.S. CHURCH, "Report on the Characterization of three Fabric Samples from Ismant el-Kharab", *in* C.A. HOPE et G.E. BOWEN (éds.), *Dakhleh Oasis Project: Preliminary Reports on the 1994-1995 to 1998-1999 Field Seasons*, Oxford, 2002, p. 115-120.

COPPA, A., "Mortality Trends at Geili (Khartoum, Central Sudan) from Meroitic to Christian Populations", *in* I. CANEVA *et al., El Geili, the History of a Middle Nile Environment 7000 B.C.-A.D. 1500, BAR* 424, Oxford, 1988, p. 227-273.

CORCORAN, L.H., *Portrait Mummies from Roman Egypt (I-IV Centuries A.D.)*, Chicago, 1995.

CORCORAN, L.H., "Mysticism and the Mummy Portrait", *in* M.L. BIERBRIER, *Portraits and Masks*, 1997, p. 45-53.

CORDWELL, J., et R.A. SCHWARZ (éds.), *The Fabrics of Culture: The Anthropology of Clothing and Adornment*, Mouton Publishers, La Hague-Paris-New York, 1979.

CORTOPASSI, R., « Les tuniques de Thaïas au Louvre », *in Études Coptes IX : Actes de la 11ème Journée d'études coptes de l'Association française de coptologie, Cahiers de la Bibliothèque Copte* 14, 2006, p. 67-80.

CORTOPASSI, R., "Late Roman and Byzantine Linen tunics in the Louvre Museum", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 208-214.

CORTOPASSI, R., et M.-F. AUBERT, « Les coutumes funéraires en Égypte à l'époque romaine », *in* R. CORTOPASSI, et M.-F. AUBERT (éds.), *Portraits de l'Égypte Romaine*, catalogue de l'exposition du Louvre, RMN, 1998, p. 25-30.

CORTOPASSI, R., et S. PAGÈS-CAMAGNA, « Les cartonnages du puits F17 à Saqqara », *BIFAO* 108, 2008, p. 45-68.

COSTIN, CL., "Craft specialization: issues indefining, documenting and explaining the organization of production", *in* M. SCHIFFER (éd.), *Archaeological Method and Theory* 3, Tucson, 1991, p. 1-56.

CRAWFORD, O.G.S., "Field Archaeology of the Middle Nile Region", *Kush* 1, 1953, p. 2-29.

CRAWFORD, O.G.S. et F. ADDISON, *Abu Geili and Saqqadi and Dar el-Mek, The Wellcome Excavations in the Sudan*, vol. 3, Oxford University Press, Londres, 1951.

CROOM, A.T., *Roman Clothing and Fashion*, Stroud, 2000.

CROWFOOT, J.W., *The Island of Meroe, Archaeological Survey of Egypt* 19, London, 1911.

CROWFOOT, G.M., "Spinning and Weaving in the Sudan", *SNR* 4, 1921, p. 21-39.

CROWFOOT, G.M., "The Handspinning of Cotton in the Sudan", *SNR* 7, 1924, p. 83-90.

CROWFOOT, G.M., *Methods of Hand Spinning in Egypt and the Sudan, Bankfield Museum Note* n°12 (2nd serie), Halifax, 1931.

CROWFOOT, G.M., "The Linen Textiles", *in* D. BARTHÉLEMY et J.T. MILIK (éds.), *Qumran Cave, Discoveries in the Judean Desert I*, Oxford, 1955, p. 18-38.

CROWFOOT, G.M., "The Sudanese Camel Girth", *Kush* 4, 1956, p. 34-38.

CROWFOOT, G.M., "The Textiles and Basketry", *in* P. BENOIT, J.T. MILIK et R. DE VAUX (éds.), *Les Grottes de Murabba'at, Discoveries in the Judean Desert* 2, Oxford, 1961, p. 52-63.

CROWFOOT, G.M. et F.LL. GRIFFITH, "On the Early use of Cotton in the Nile Valley", *JEA* 20, 1934, p. 5-12.

CROWFOOT, G.M. et N. de GARIS DAVIES, "The Tunic of Tutankhamon", *JEA* 27, 1941, p. 113-130.

CROWFOOT, E., "Textile Finds from Qasr Ibrim: A Preliminary Note", *in* E. CROWFOOT, J.M. PLUMLEY et W.Y. ADAMS, "Qasr Ibrim 1976", *JEA* 63, 1977, p. 45-47.

CROWFOOT, E., "The Clothing of a Fourteenth Century Nubian Bishop", *in* V. GERVERS (éd.), *Studies in Textile History, in Memory of Harold B. Burnham*, Toronto, 1977, p. 43-51.

CROWFOOT, E., “ Textiles”, *in* R.D. ANDERSON et W.Y. ADAMS, “Qasr Ibrim 1978”, *JEA* 65, 1979, p. 39-40.

CROWFOOT, E., “Openwork Fringes from Qasr Ibrim”, *MNL* 23, 1984, p. 10-16.

CROWFOOT, E., “A Romano-Egyptian Dress of the First Century B.C.?”, *Textile History* 20.2, 1989, p. 123-128.

CROWFOOT, E., *Qasr Ibrim: the textiles from the cathedral cemetery, EES Excavation Memoir* 96, Londres, 2011.

CROWFOOT, E., J.M. PLUMLEY et W.Y. ADAMS, “Qasr Ibrim 1976”, *JEA* 63, 1977, p. 29-47.

CULTRARO, M., “Combined Efforts till Death: Funerary Rituals and Social Statements in the Aegean Early Bronze Age, *in* N. LANERI (éd.), *Performing Death. Social Analyses of Funerary Traditions in the Ancient Near East and Mediterranean*, Oriental Institute of Chicago, 2007, p. 81-108.

CUTLER, A., “Gifts and Gift-Giving”, *in* G.W. BOWERSOCK *et al.*, *Late Antiquity: A Guide to the Postclassical World*, Cambridge Mass., 1999, p. 469-470.

CUVIGNY, H. (éd.), *La route de Myos Hormos, l'armée romaine dans le désert Oriental d'Égypte, 2 vols.*, *FIFAO* 48, 2006.

DAFA'ALLA, S.B., « Distribution and Migrations of the Nubian tribes During the Meroitic and X-group Periods », *BzS* 4, 1989, p. 75-94.

DAMM, C.B., “Time, Gender and Production: A Critical Evaluation of Archaeological Time Concepts”, *in* M. DONALD et L. HURCOMBE (éds.), *Gender and material Culture in Archaeological perspective*, MacMillan Press, London, 2000, p. 110-22.

DANN, R.J., “Clothing and the construction of Identity: Examples from the Old and New Kingdoms”, *in* A. MCDONALD et C. RIGGS (éds.), *Current Research in Egyptology*, BAR 909, Oxford, 2000.

DARK, K.R., “Globalizing Late Antiquity: Models, Metaphors, and the Realities of Long Distance Trade and Diplomacy”, *in* A. HARRIS (éd.), *Incipient Globalization ? Long-Distance Contacts in the Sixth Century*, Oxford, 2007, p. 3-14.

DARYAEE, T., “The Persian Gulf Trade in Late Antiquity”, *Journal of World History* 14, 2003, p. 1-16.

DASZEWSKI, W., *Corpus of mosaics from Egypt. I: Hellenistic and early Roman period, Aegyptiaca Treverensia, vol. III*, Mayence, 1985.

DASZKIEWICZ, M., E. BOBRYK, et G. SCHNEIDER, “Laboratory Analysis of Materials Recovered from Sites HP45 and HP47”, *GAMAR* 5, 103-121.

D'AURIA, S., P. LACOVARA, et C.H. ROEHRIG (éds.), *Mummies and Magic, the funerary arts of ancient Egypt*, catalogue de l'exposition du Boston Museum of Fine Arts, Boston, 1988.

DAVID, A.R., « Mummification », *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW (éd.), *Ancient Egyptian Materials and Technology*, Cambridge University Press, Cambridge, 2000, p. 372-389.

DAVID, N., “The BIEA Southern Sudan Expedition of 1979: interpretation of the archaeological data “, *in* J. MACK et P. ROBERTSHAW (éds.), *Culture History in the Southern Sudan. Archaeology*,Nairobi, 1982, p. 49- 57.

DAVID, N., J. STERNER et K. GAVUA, “Why Pots are Decorated ?”, *Current Anthropology* 29.3, 1988, p. 365-389.

DAVID, R., *La céramique funéraire de l'époque méroïtique. Recherche à partir de deux sites de Moyenne Nubie (Saï et Sedeinga)*, thèse de doctorat non-publiée, Université Paul Valéry-Montpellier 3, 2012.

DAVIES, N.D.G., *The Rock Tombs of El-Amarna II, The Tombs of Panehesy and Meryra II*, Londres, 1905.

DAVIES, N.D.G., *The Rock Tombs of El-Amarna III, The Tombs of Huya and Ahmes,* Londres, 1905.

DAVIES, N.D.G., *Paintings from the Tomb of Rekh-Mi-Re at Thebes. The Metropolitan Museum of Arts Egyptian Expedition, Egyptian Expedition Publications 10,* New York, 1935.

DAVIES, N.D.G., et A.H. GARDINER, *The Tomb of Huy. Viceroy of Nubia in the Reign of Tut'ankhamun (n°40),* Londres, 1926.

DAVIES, N.M., "Nubians in the Tomb of Amunejeh", *JEA* 28, 1942, p. 50-52.

DAVIES, W.V. (éd.), *Egypt and Africa: Nubia from Prehistory to Islam*, British Museum Press, Londres, 1991.

DAVIS, S.J.M., *The Archaeology of Animals*, B.T. Batsford, London, 1987.

DELAPORTE, Y., « Les vêtements dans les sociétés traditionnelles », *in* J. POIRIER (éd.), *Histoire des Mœurs vol.1*, 1990, p. 960-1031.

DE MOOR, A., et C. FLUCK (éds.), *Clothing the house : Furnishing Textiles of the First Millennium AD from Egypt and Neighboring Countries, Proceedings of the 5th conference of the research group « Textiles from the Nile Valley », October 6-7 2007*, Lanoo, 2010.

DESANGES, J., « Les romains à Primis (Kasr Ibrim) au IIIe siècle ap. J.-C. », *MNL* 1, 1968, p. 19.

DESANGES, J., *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI° siècle av. J.-C. - IV° siècle ap. J.-C.),* Rome, 1978.

DESANGES, J., « Les relations de l'Empire romain avec l'Afrique nilotique et érythréenne, d'Auguste à Probus », *ANRW* II 10/1, 1988, p. 3-43.

DESANGES, J., « Bilan des recherches sur les sources grecques et latines de l'histoire de la Nubie dans les trente dernières années », in C. BONNET (éd.), *Études Nubiennes*, Genève, 1992, p. 363-378.

DESANGES, J., « Les sources de Pline dans la description de la Troglodytique et de l'Éthiopie », *in* J. DESANGES, *Toujours Afrique apporte fait nouveau*, Paris, 1999, p. 301-311.

DITTRICH, A., „Meroitische und spätmeroitische Keramik aus Hamadab", *MittSAG* 14, 2003, p. 77-91.

DE VOOGT, A., et V. FRANCIGNY, « Opening a Grave in Antiquity – Formation and Interpretation in the Kingdom of Meroe », *Journal of African Archaeology* 10.1, 2013, p. 59-70.

DHALIWAL, H.K., "Dyed Textiles and Pigments Analysis", *in* S.E. SIDEBOTHAM et W.Z. WENDRICH (éds.), *Berenike 95: Reports of the Excavations at Berenike (Egyptian Red Sea Coast) and the survey of the Eastern Desert*, Leiden, 1996, p. 257-267.

DIMAND, M.S., "Early Christian Weaving from Egypt", *The Metropolitan Museum of Art Bulletin* 20.2, 1925, p. 55-58.

DIMAND, M.S., "Coptic Tunics in the Metropolitan Museum of Arts", *Metropolitan Museum Studies* 2, no. 2, 1930, p. 239-254.

DOXIADIS, E., *Portraits du Fayoum, visages de l'Égypte ancienne*, Gallimard, Paris, 1995.

DIXON, D., "A Meroitic Cemetery at Sennar (Makwar)", *Kush* 11, 1963, p. 227-234.

DONADONI, S., "A Survey of the Fourth Cataract", *MittSAG* 7, 1997, p. 10-22.

DONNER, G., "The Finnish Nubia Expedition in the Batn el-Haggar", *in* C. BONNET (éd.), *Études Nubiennes, vol. 2*, Genève, 1994, p. 3-4.

DRENKHAHN, R., “Artisans and Artists in Pharaonic Egypt”, *in* J.M. SASSON (éd.), *Civilizations of the Ancient Near East, vol.* 1.4, New York, 1995, p. 331-343.

V.DRIEL-MURRAY, C., “Leatherwork and skin products”, *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, Cambridge University Press, Cambridge, 2001, p. 299-319.

DRINKWATER, J.F., “The Gallo-roman woolen industry and the great debate. The Igel column revisited”, *in* D.J. MATTINGLY et J. SALMON (éds.), *Economies beyond agriculture in the classical world*, Routledge, Londres-New York, 2001, p. 297-308.

DRISKELL, B.N., “Nubian Basketry : Change and Continuity in an Ancient Craft”, *in* T. HÄGG (éd.), *Nubian Culture : Past and Present*, Stockholm, 1986, p. 41-44.

DRISKELL, B.N., “Quantitative Approaches to the Nile Valley Basketry : Basketry Analysis at Qasr Ibrim”, *Meroitica* 10, 1989, p. 451-467.

DRISKELL, B.N., ADAMS, N.K. et P.G. FRENCH, “A newly discovered temple at Qasr Ibrim preliminary report”, *ANM* 3, 1989, p. 11-53.

DU BOURGET, P., *Catalogue des Étoffes Coptes*, Paris, 1964.

DU BOURGET, P., “Textiles, Coptic, Iconography of Woven Textiles”, *Coptic Encyclopedia* 7, 1991, p. 2221-2230.

DUCÈNE, J.-C., « Le *Darb al-arba'în* à l'époque musulmane », *in Pharaons Noirs*, 2007, p. 245-252.

DUDAY, H., « Observations ostéologiques et décomposition du cadavre : sépulture colmatée ou en espace vide », *Revue archéologique du Centre de la France* 29.2, 1990. p. 193-196.

DUDAY, H., « L'archéothanatologie ou l'archéologie de la mort », *in* R. GOWLAND et C. KNÜSEL (éds.), *The Social Archaeology of Funerary Remains*, Oxbow Books, Oxford, p. 30-56.

DUDAY, H., *The Archaeology of the Dead: Lectures in Archaeothanatology*, Oxbow Books, Oxford, 2009.

DUDAY, H., P. COURTAUD, E. CRUBEZY, A.-M. TILLIER, et P. SELLIER, « L'anthropologie de terrain : reconnaissance et interprétation des gestes funéraires », *BMSAP* n.s. 2/3-4, 1990, p. 29-30.

DUNAND, F., *Religion populaire en Égypte romaine*, Leiden, 1979.

DUNAND, F., « L'artisanat du textile dans l'Égypte lagide”, *Ktema* 4, 1979, p 47-69.

DUNAND, F., « Les têtes dorées de la nécropole de Douch », *BSFE* 93, 1982, p. 38-41.

DUNAND, F., « Pratiques et croyances funéraires”, *in* O.E. KAPER, (éd.), *Life on the Fringe, Living in the Southern Egyptian Deserts during the Roman and Early Byzantine Periods*, Leide, 1998, p. 128-138.

DUNAND, F., « Le mobilier funéraires des tombes d'El-Deir (oasis de Kharga) : témoignage d'une diversité culturelle ? », *Städel Jahrbuch* 19, 2004, p. 565-579.

DUNAND, F., et R. LICHTENBERG, « Une tunique brodée de la nécropole de Douch », *BIFAO* 85, 1985, p. 133-148.

DUNAND, F., et R. LICHTENBERG, « Les momies de la nécropole de Douch en Égypte », *Archaeologia* 240, 1988, p. 30-42.

DUNAND, F., et R. LICHTENBERG, « L'exploration d'une nécropole égyptienne d'époque tardive. Problème de méthode », *TOPOI* 2, 1992, p. 141-150.

DUNAND, F., et R. LICHTENBERG, « Pratiques et croyances funéraires en Égypte romaine », *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt (ANRW)* II, 18, 5, De Gruyter, Berlin, 1995, p. 3216-3315.

DUNAND, F., J.L. HEIM, et R. LICHTENBERG, « Les Nécropoles de Douch », *in* M. REDDÉ (*et al.*), « Quinze années de recherches françaises à Douch. Vers un premier bilan », *BIFAO* 90, 1990, p. 281-301.

DUNAND, F., J.L. HEIM, et R. LICHTENBERG, « La nécropole d'Aïn Labakha : recherches archéologiques et anthropologiques », *in Egyptology at the Dawn of the Twenty-first Century, Proceedings of the VIIIe International Congress of Egyptologists, I*, The American University in Cairo Press, Cairo, 2000, p. 154-161.

DUNAND, F., J.L. HEIM, et R. LICHTENBERG, *El-Deir Nécropoles I, La nécropole Sud*, Cybèle, Paris, 2010.

DUNAND, F., HEIM, J.L., HENEIN, N., et R. LICHTENBERG, *Douch I. La Nécropole de Douch (Oasis de Kharga), exploration archéologique, structures sociales, économiques et religieuses de l'Egypte romaine*, IFAO, Le Caire, 1992.

DUNAND, F., HEIM, J.L., HENEIN, N., et R. LICHTENBERG, *Douch V. La Nécropole de Douch, exploration archéologique, II. Monographie des tombes 73 à 92. DIFAO* 45, IFAO, Le Caire, 1992.

DUNAND, F., G. TALLET, et F. LETELLIER-WILLEMIN**,** « Un linceul peint de la nécropole d'El-Deir, oasis de Kharga », *BIFAO* 105, 2005, p. 89-101

DUNBABIN, K., *The Mosaics of Roman North Africa : studies in iconography and patronage*, Clarenton Press, Oxford, 1978.

DUNHAM, D., *El Kurru*, *RCK* 1, Museum of Fine Arts, Boston, 1950.

DUNHAM, D., *Nuri*, *RCK* 2, Museum of Fine Arts, Boston, 1955.

DUNHAM, D., *Royal Tombs at Meroë and Barkal*, *RCK* 4, Museum of Fine Arts, Boston, 1957.

DUNHAM, D., *The West and South Cemeteries at Meroe*, *RCK* 5, Museum of Fine Arts, Boston, 1963.

DUNHAM, D., "A Collection of Pot-Marks from Kush and Nubia", *Kush* 13, 1965, p. 131-147.

DUNHAM, D., *Excavations at Kerma, part VI*, Museum of Fine arts, Boston, 1982.

DURAND, M., et F. SARAGOZA (éds.), *Égypte, la trame de l'histoire. Textiles pharaoniques, coptes et islamiques*, catalogue de l'exposition du musée départemental des Antiquités et Roanne, Rouen, Paris, 2002.

EARLE, T., "Redistribution and the Political Economy: the Evolution of an Idea", *American Journal of Archaeology* 115, 2011, p. 237-244.

EDMONTSON, J., et A. KEITH, *Roman Dress and the Fabric of Roman Culture*, 2008.

EDWARDS, D.N., *Archaeology and settlement in Upper Nubia in the 1st Millenium A.D.*, *BAR* 537, Oxford, 1989.

EDWARDS, D.N., "Three Cemetery Sites on the Blue Nile", *ANM* 5, 1991, p. 41-64.

EDWARDS, D.N., "Post-Meroitic ("X-group") and Christian Burials at Sesibi, Sudanese Nubia. The Excavations of 1937", *JEA* 80, 1994, p. 159-178.

EDWARDS, D.N., "A Meroitic settlement and cemetery at Kedurma in the Third Cataract region, Northern Sudan", *ANM* 7, 1995, p. 37-51.

EDWARDS, D.N., *The Archaeology of the Meroitic State: new perspectives on its social and political organization*, *Cambridge Monographs in African Archaeology* 38, BAR 640, Oxford, 1996.

EDWARDS, D.N., *Gabati. A Meroitic, Post-Meroitic and Medieval Cemetery in Central Sudan, Volume 1*, SARS publication 3, London, 1998.

EDWARDS, D.N., "The 1998 Excavations in the Trench 10/14 area", *SudNub* 2, 1998, p. 65-73.

EDWARDS, D.N., “Meroe and the Sudanic Kingdom”, *Journal of African History* 39.2, 1998, p. 175-193.

EDWARDS, D.N., *A Meroitic Pottery Workshop at Mussawarat es-Sufra, Preliminary Report on the Excavations 1997 in Courtyard 224 on the Great Enclosure, Meroitica* 17.1, Wiesbaden, 1999.

EDWARDS, D.N., “Meroitic Settlement Archaeology”, *in Recent Research in Kushite History,* 1999, p. 65-110.

EDWARDS, D.N., “Meroitic Ceramic Chronology : Explorating the Meroe West Cemeteries”, *Azania* 34, 1999, p. 25-44.

EDWARDS, D.N., “Meroe in the Savannah – Meroe as a Sudanic Kingdom ?”, *Meroitica* 15, 1999, p. 312-322.

EDWARDS, D.N., *The Nubian Past, An Archaeology of Sudan*, Routledge, Londres, 2004.

EDWARDS, D.N., “Meroitic settlement landscapes in Middle Nubia”, *in* B. Gratien (éd.), *Mélanges offerts à Francis Geus, CRIPEL* 26, 2007, p. 59-70.

EDWARDS, D.N., et D.Q. FULLER, “Excavations and Survey in the Central Amri-Kirbekan Area, Fourth Cataract, 2003-2004”, *in* H. PANER et S. JAKOBIELSKI (éds.), *The Archaeology of the Fourth Nile Cataract, GAMAR* 4, 2005, p. 26-29.

EDWARDS, D.N., et ALI OSMAN, *Mahas Survey Reports I, The Mahas Survey 1991, Interim Report and Site Inventory*, Cambridge, 1992.

EDWARDS, D.N., et ALI OSMAN, *Mahas Survey Reports II, The Mahas Survey 1990, Interim Report and Site Inventory*, Cambridge, 1993.

EDWARDS, D.N., ROSE, P., et J. FILER, “The SARS Excavations at Gabati, Central Sudan 1994-1995”, *SARSN* 8, 1995, p. 11-27.

EHRET, C., “Population movement and culture contact in the Southern Sudan, c. 3000 BC to AD 1000: a preliminary linguistic overview”, *in* J. MACK et P. ROBERTSHAW (éds.), *Culture History in the Southern Sudan,* Nairobi, 1982, p. 19-48.

EICHER, J.B. et M.E. ROACH-HIGGINS, “Definition and Classification of Dress. Implications for Analysis of Gender Roles”, *in* R. BARNES et J.B. EICHER (éds.), *Dress and Gender: Making and Meaning*, Oxford, 1992, p. 8-28.

EMERY, W.B., *Nubian Treasure : An Account of the Discoveries at Ballana and Qustul*, Londres, 1948.

EMERY, W.B., “Egypt Exploration Society Preliminary Report on Excavations at Kasr Ibrim (1961)”, *in Campagne Internationale de l’UNESCO pour la sauvegarde des monuments de Nubie. Fouilles de Nubie (1961-1963),* Le Caire, 1967, p. 55-60.

EMERY, W.B., et L.P. KIRWAN, *The Excavations and Survey between Wadi es-Sebua and Adindan, 1929-1931, 2 vols.*, Le Caire, 1935.

EMERY, W.B., et L.P. KIRWAN, *The Royal Tombs of Ballana and Qustul*, Services des Antiquités de l’Égypte, Le Caire, 1938.

EMERY, W.B., H. SMITH et A. MILLARD, *The Fortress of Buhen, The Archaeological Report*, EES Excavation Memoir 49, Londres, 1979.

ERDKAMP, D., “Beyond the limits of the “consumer city”: a model of the urban and rural economy in the Roman world, *Historia, Zeitschrift für Alte Geschichte* 50.3, 2001, p. 332-356.

ERISTOV, H., « Les Cuirs Peints », *in* H. Cuvigny (éd.), *Didymoi, une garnison romaine dans le désert oriental d’Égypte, I. Les fouilles et le matériel,* FIFAO 64, 2011, p. 257-272.

EVANS, H.C., et B. RATCLIFF (éds.), *Byzantium and Islam, age of Transition, 7th - 9th Century*, catalogue de l'exposition du Metropolitan Museum of Arts, New York, Yale University Press, 2012.

EVINA, M., « Une double tradition céramique », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 105-113.

FABRE, G., « Recherches sur l'origine des ornements vestimentaires du Bas Empire », *Karthago* 16, 1971-1972, 1973, p. 108-128.

FANTUSATI, E., "Remarks on a Meroitic Painting", *in Nubian Studies 1998*, p. 250-255.

FATTOVITCH, R., "The Problem of Sudanese-Ethiopian Contacts in Antiquity : Status Quaestionis and Current Trends of Research", *in* J.M. PLUMLEY (éd.), *Nubian Studies, Proceeding of the Symposium for Nubian Studies, Cambridge 1978*, Aris & Phillips, 1982, p. 76-86.

FATTOVITCH, R., "Aqiq : A Coastal Site in the Red Sea, Sudan", *CRIPEL* 26, 2007, p. 87-98.

FATTOVITCH, R., A. MANZO, et K. BARD, "Meroe and Aksum : New Elements of Comparison", *ANM* 8, 1998, p. 43-53.

FEKRI HASSAN, "Towards an Archaeology of Gender in Africa", *in* S. KENT (éd.), *Gender in African Prehistory*, London: AltaMira Press, 1998, p. 261-277.

FERDIÈRE, A., "Economie rurale et production textile en Gaule romaine (Belgique, Lyonnaise, Aquitaine)", *in* J.-L. FICHE et D. STORDEUR (éds.), *Tissage, Corderie, Vannerie, IXe Rencontres Internationales d'Archaeologie et d'Histoire*, Antibes, 1989, p. 181-191.

FERNANDEZ, V.M., "Excavations at the Meroitic Cemetery of Emir Abdallah (Abri, Northern Province) : Some Aspects of the Pottery and Distribution", *MNL* 20, 1980, p. 13-22.

FERNANDEZ, V.M., *La Cultura Alto-Meroitica del Norte de Nubia*, thèse de doctorat non-publiée, Universidad Complutense de Madrid, 1983.

FERNANDEZ, V.M., "The Meroitic cemetery of Emir Abdallah (Abri, Northern Province)", *Meroitica* 7, 1984, p. 427-432.

FERNANDEZ, V.M., "Early Meroitic in Northern Sudan : The Assessment of a Nubian Archaeological Culture", *Aula Orientalis* 2, 1984, p. 43-84.

FERNANDEZ, V.M., "Early Meroitic in Northern Nubia", *in* M. KRAUSE (éd.), *Nubische Studien*, Mayence sur le Rhin, 1986, p. 59-65.

FERNANDEZ, V.M., "Searching for Structure within a Meroitic Cemetery", *Meroitica* 10, 1989, p. 469-480.

FIRTH, C.M., *The Archaeological Survey of Nubia. Report for 1908-1909*, 2 vols., Le Caire, 1912.

FIRTH, C.M., *The Archaeological Survey of Nubia. Report for 1909-1910*, Le Caire, 1915.

FIRTH, C.M., *The Archaeological Survey of Nubia. Report for 1910-1911*, Le Caire, 1927.

FISHER, C.-H., "Analysis of Dyestuffs from the Textiles of a Post-Meroitic Burial", *GAMAR* 5, 2007, 124-128.

FISHER, H.G., "The Nubian mercenaries of Gebelein during the First Intermediate Period", *Kush* 9, 1961, p. 44-80.

FLETCHER, J., "The Decorated Body in Ancient Egypt: Hairstyles, Cosmetics and Tattoos", *in* L. CLELAND, M., HARLOW, et L.J. LLEWELLYN-JONES (éds.), *The Clothed Body in the Ancient World*, 2005, p. 3-13.

FLORES, D.V., "The Funerary Sacrifice of Animals in Nubia During the Meroitic and Post-Meroitic Periods", *BzS* 6, 1996, p. 31-50.

FLORIAN, M.-L.E., “The mechanisms of deterioration in leather”, *in* M. KITE et R. THOMPSON (éds.), *Conservation of Leather and Related Material*, Elsevier, 2006, p. 36-56.

FLUCK, C., “Akhmim as a Source of Textiles”, *in* G. GABRA et H.N. TAKLA (éds.), *Christianity and Monasticism in Upper Egypt, vol. I, Akhmim and Sohag*, Cairo, 2008, p. 211-223.

FLUCK, C., et G. HELMECKE (éds.), *Textile Messages, Inscribed Fabrics from roman to Abbasid Egypt, Studies in Textiles and costume History* 4, Brill, Leiden, 2004.

Fontes Historiae Nubiorum

EIDE, T., T. HÄGG, R.H. PIERCE, et L. TÖRÖK, *Fontes Historiae Nubiorum, Textual Sources for the History of the Middle Nile Region between the Eight Century B.C. to the Sixth Century A.D. Vol. II, From the mid-fifth to the first century B.C., Vol. III, From the first to the sixth century A.D,* University of Bergen, Bergen, 1996.

FORBES, R.J., *Studies in ancient Technology IV : The Fibers and Fabrics of Antiquity*, 1956.

FRANCIGNY, V., *La tombe privée méroïtique*, thèse de doctorat non-publiée, Université de Lille 3 – HALMA-IPEL, 2008.

FRANCIGNY, V., “The Meroitic Necropolises of Sai Island. First Season at the Meroitic Cemetery 8-B-5.A”, *SudNub* 13, 2009, p. 92-96.

FRANCIGNY, V., “The Meroitic Necropolises of Sai Island. Second Season at the Meroitic Cemetery 8-B-5.A”, *SudNub* 14, 2010, p. 56-59.

FRANCIGNY, V., « L'île de Saï méroïtique », *Dossier d'Archéologie hors série* 18, 2010, p. 62-67.

FRANCIGNY, V., « Dans les mains du défunt », *BzS* 10, 2010, p. 75-80.

FRANCIGNY, V., « Nécropoles, tombes et au-delà », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 249-257.

FRANCIGNY, V., « L'île de Saï dans le royaume de Méroé », *CRIPEL* 29, 2012, p. 97-114.

FRANCIGNY, V., “Preparing for the afterlife in the provinces of Meroe”, *SudNub* 16, 2012, p. 52-59.

FRANCIGNY, V., et R. DAVID, “Dating Funerary Material in the Meroitic Kingdon”, *MittSAG* 24, 2013, p. 105-115.

FRANKFURTER, D., *Religion in Roman Egypt. Assimilation and Resistance*, Princeton, 1998.

FRENCH, P.G., “The Small Objects”, *in* R.D. ANDERSON et W.Y. ADAMS, “Qasr Ibrim 1978”, *JEA* 65, 1979, p. 38- 39.

FREND, W.H.C., “Qasr Ibrim 1974. The Coins”, *JEA* 90, 2004, p. 167-192.

FRIEDMAN, F.D., *Beyond the Pharaohs: Egypt and the Copts in the 2nd to 7th Centuries A.D.*, catalogue de l'exposition de Providence, 1989.

FULLER, D.Q., “Palaeoecology of the Wadi Muqaddam: a preliminary report on the significance of the plant and animal remains”, *SudNub 2*, 1998, p. 52-60.

FULLER, D.Q., “A Parochial Perspective on the End of Meroe: Changes in Cemetery and settlement at Arminna West”, *in Recent Research in Kushite History*, 1999, p. 203-217.

FULLER, D.Q., “Pharaonic or Sudanic ? Models for Meroitic Society and Change”, *in* D. O'CONNOR et A. REID (éds.), *Ancient Egypt and Africa*, UCL Press, Londres, 2003, p. 169-184.

FULLER, D.Q., “Early Kushite Agriculture: Archaeobotanical Evidence from Kawa”, *SudNub* 8, 2004, p. 70-74.

FULLER, D.Q., "The Central Amri to Kirkeban Survey, a preliminary report on excavations and survey 2003-2004", *SudNub* 8, 2004, p. 4-10.

FULLER, D.Q., "Crop Cultivation: The Evidence", *in* K. SHILLINGTON, *Encyclopedia of African History*, New-York, 2005, p. 326-28.

FULLER, D.Q., "Contrasting Pattern in Crop Domestication Rates: Recent Archaeobotanical Insights from the Old World", *Annals of Botany* 100, 2007, p. 903-924.

FULLER, D.Q., "The spread of textile production and textile crops in India beyond the Harappan zone: an aspect of the emergence of craft specialization and systematic trade", *in* T. OSADA et A. UESUGI (éds.), *Linguistics, Archaeology and the Human Past Occasional Paper* 3, Kyoto, 2008, p. 1-26.

FULLER, D.Q., "The Economic Basis of the Qustul Splinter State: Cash Crops, Subsistence Shifts, and Labour Demands in the Post-Meroitic Transition", *in* M. ZACH (éd.), *Proceedings of the 11th International Conference for Meroitic Studies, Vienne 2008*, sous presse.

FULLER, D.Q. et D.N. EDWARDS, "Medieval Plant Economy in Middle Nubia: Preliminary Archaeobotanical Evidence from Nauri", *SudNub* 5, 2001, p. 97-103.

GAMER-WALLERT, I., *Der Löwentempel von Naqa in der Butana (Sudan), III, Die reliefs (TAVO 48/3)*, Tübingen, 1983.

GARCIA GUINEA, M.A., et J. TEIXIDOR, *La Necrópolis meroitica de Nelluah (Argin Sur, Sudan), Comite español de la UNESCO para Nubia. Memorias de la misión archaeologica* 6, Madrid, 1965.

GARDEISEN, A., et S. RAUX, « Les données archéologiques liées au textile à Lattara (Hérault, France) », *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 89-106.

GARNSEY, P., et C.R. WHITTAKER, "Trade, Industry, and the Urban Economy", *in* A. CAMERON et P. GARNSEY (éds.), *The Cambridge Ancient History, vol.13, The Late Empire A.D. 337-425*, Cambridge, 1998, p. 312-337.

GARSTANG, J., "Preliminary Notes on an Expedition to Meroe in Ethiopia", *LAAA* 3, 1910, p. 57-70.

GARSTANG, J., "Second Interim Report on the Excavations at Meroe in Ethiopia. Part I. Excavations", *LAAA* 4, 1912, p. 45-52.

GARSTANG, J., "Third Interim Report on the Excavations at Meroe in Ethiopia", *LAAA* 5, 1913, p. 73-83.

GARSTANG, J., et W.S. GEORGES, "Fourth Interim Report on the Excavations at Meroe in Ethiopia", LAAA 6, 1914, p.1-21.

GARSTANG, J., Phythian-Adams, W.J., et A.H. Sayce, "Fith Interim Report on the Excavations at Meroe in Ethiopia", *LAAA* 7, 1916, p. 1-24.

GARSTANG J., SAYCE, A.H. et F.LI. GRIFFITH, *Meroe, the City of the Ethiopians*, Clarendon Press, Oxford, 1911.

GATTO, M.C., "The Nubian Pastoral Culture as Link between Egypt and Africa : A View from the Archaeological Records", *in* K. EXELL (éd.), *Egypt in its African Context, Conference held at Manchester Museum, BAR series* 2204, 2009, p. 23-24.

GAYET, A., *Le costume en Égypte: du IIIe au XIIIe siècle*, catalogue de l'exposition, Paris, 1900.

GAZDA, E., "Beyond Copying: Artistic Originality and Tradition", *in* E. GAZDA (éd.), *The Ancient Art of Emulation: Studies in Artistic Originality and Tradition from the Present to classical Antiquity*, University of Michigan Press, Ann Arbor, 2002, p. 1-24.

GEIJER, A., "The textile finds from Birka", *in* N.B. HARTE et K.G. PONTING (éds.), *Cloth and Clothing in Medieval Europe*, Londres, 1983, p. 80-89.

GERVERS, V., “An Early Christian Curtain in the Royal Ontario Museum”, *in* V. GERVERS (éd.), *Studies in Textile History: in Memory of Harold B. Burnham*, Toronto, 1977, p. 56-81.

GERVERS, V., “Medieval Garments in the Mediterranean World”, *in* N.B. HARTE et K.G. PONTING (éds.), *Cloth and Clothing in Medieval Europe*, Londres, 1983, p. 279-291.

GERO, J.M., “Gender Divisions of Labor in the Construction of Archaeological Knowledge”, *in* D. WALDE et N.D. WILLOWS (éds.), *The Archaeology of Gender. Proceedings of the 22nd Annual Chacamool Conference*, Calgary, 1991, p. 96-102.

GERVERS, M., “Cotton and Cotton Weaving in Meroitic Nubia and Medieval Ethiopia”, *TH* 21 (I), 1990, p. 13-30.

GEUS, F., « Découvertes récentes au Soudan : la fouille d’el Kadada”, *BSFE* 79, 1977, p. 7-21.

GEUS, F., *Rapport annuel d’activité, 1976-1977*, 1977.

GEUS, F., *Rapport annuel d’activité, 1977-1978*, 1979.

GEUS, F., *Rapport annuel d’activité, 1978-1979*, Université de Lille 3, 1980.

GEUS, F., *Rapport annuel d’activité, 1979-1980*, Université de Lille 3,1981.

GEUS, F., « La nécropole méroïtique d'el-Kadada », *Meroitica* 6, 1982, p. 178-188.

GEUS, F., *Rapport annuel d’activité, 1980-1982*, SFDAS, 1983.

GEUS, F., *Rescuing Sudan Ancient Cultures, a Cooperation Between France and the Sudan in the Field of Archaeology*, Lille, 1984.

GEUS, F., « La Section Française de la Direction des Antiquités du Soudan. Travaux de terrain et de laboratoire en 1982-1983 », *ANM* 1, 1986, p. 13-58.

GEUS, F., « Enquête sur les pratiques et coutumes funéraires méroïtiques. La contribution des cimetières non royaux. Approche préliminaires », *RdE* 40, 1990, p. 163-85.

GEUS, F., « Burial customs in the Upper Main Nile : an Overview”, *in* V.W. DAVIES (éd.), *Egypt and Africa*, 1991, p. 57-73.

GEUS, F., « Saï méroïtique », *in Hommages à Jean Leclant*, 1994, p. 141-149.

GEUS, F., « Les sépultures méroïtiques”, *in* B. GRATIEN et F. LE SAOUT (éds.), *Nubie, Les cultures antiques du Soudan*, Lille, 1994, p. 104-110.

GEUS, F., « Saï 1993-1997 », *ANM* 7, 1995, p. 79-98.

GEUS, F., « Archaeology and History of Sai Island », *SARSN* 8, 1995, p. 27-34.

GEUS, F., « Saï 1996-1997 », *ANM* 8, 1998, p. 85-126.

GEUS, F., “ Meroitic Cemeteries in Sai Island”, *in Recent Research in Kushite History*, 1999, p. 29-34.

GEUS, F., « Saï 1998-1999 », *ANM* 9, 2002, p. 95-134.

GEUS, F., “ Two Seasons in Sai Island (1996-1997)”, *Kush* 18, 2003, p. 61-79.

GEUS, F., « Saï 2000-2002 », *ANM* 10, 2006, p. 87-134.

†Geus, F., « Saï 2003-2004 », *CRIPEL* 29, 2012, p. 151-172.

GEUS, F., et P. LENOBLE, « Fouilles à Gereif-Est près de Khartoum (ND-36-B/11-Q-4) », *MNL* 22, 1983, p. 9-20.

GEUS, F., ET P. LENOBLE, «Excavations at Gereif East Second Campaign", *NA* 23, 1983, p. 26.

GEUS, F., et P. LENOBLE, « Évolution du cimetière méroïtique d'el-Kadada. La transition vers le postméroïtique en milieu rural méridional », *in* F. GEUS et F. THILL (éds.), *Mélanges Offerts à Jean Vercoutter*, Paris, 1985, p. 67-92.

GEUS, F., HINKEL, F.W., et P. LENOBLE, « Investigations postméroïtiques dans la région de Shendi », *in* M. KRAUSE (éd.), *Nubische Studien*, Mayence sur le Rhin, 1986, p. 81-88.

GEUS, F., LECOINTE, Y. et B. MAUREILLE, « Tombes napatéennes, méroïtiques et médiévales de la nécropole nord de l'île de Saï », *ANM* 7, 1995, p. 99-141.

GIBBS, M., "Manufacture, Trade, and the Economy", *in* C. RIGGS (éd.), *The Oxford Handbook of Roman Egypt*, Oxford, 2012, p. 38-55.

GILLIS, C. et M.-L.B. NOSH, *Ancient Textiles: production, craft and society : Proceedings of the 1st International Conference on Ancient Textile*, Oxbow books, Oxford, 2007.

GILLIS, C. et M.-L.B. NOSH, *First Aid for the Excavation of Archaeological Textiles*, 2007.

GINNS, A., "Preliminary Report on the Excavations Conducted on Mis Island (AKSC), 2005-2006", *SudNub* 10, 2006, p. 13-16.

GINNS, A., "Preliminary Report on the Second Season of Excavations Conducted on Mis Island (AKSC)", *SudNub* 11, 2006, p. 20-25.

GIOVANNI, A., "L'or africain. Aspect méconnu de l'économie antique et de l'impérialisme romain", *in Économie antique. La guerre dans les économies antiques*, Saint Bertrand de Comminges, 2000, p. 253-276.

GLEBA, M., "Textile Production at Poggio Civitate (Murlo) in the 7th c. B.C.", *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 77-80.

GLEBA, M., "Linen Production in Pre-Roman and Roman Italy", *in Purpureae Vestes I, Actas des 1 Symposium Internacional Sobre Textiles y Tintes del Mediterráneo en época romana*, Valence, 2004, p. 29-37.

GLEBA, M., "Textile Production in Proto-historic Italy: from Specialists to Workshops", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 71-76.

GLEBA, M., *Textile Production in Pre-Roman Italy, Ancient Textiles Series*, 2008.

GLEBA, M., "Production and Consumption : Textile Economy and Urbanization in Mediterranean Europe 1000-500 BCE (PROCON)", *in* K. GRÖMER et F. PRITCHARD (éds.), *Aspects of the Design, Production and Use of Textiles and Clothing from the Bronze Age to the Early Modern Era, NESAT* XII, Budapest, 2015, p. 261-269.

GODLEWSKI, W., « Faras à l'époque méroïtique », *EtudTrav* 6, 1972, p. 185-193.

GOOD, I., "Archaeological Textiles: a review of current research", *Annual Review of Anthropology* 30, 2001, p. 209-226.

GOYON, J.-C., *Rituels funéraires de l'Ancienne Égypte*, Paris, 1972.

GOYON, J.-C., « Le lin et sa teinture en Égypte, des procédés ancestraux aux pratiques importées (VIIe siècle av. J.-C. À l'époque récente) », *in* J.-C. GOYON (éd.), *Aspects de l'artisanat du textile dans le monde méditerranéen (Égypte, Grèce, Monde romain), colloque de l'Institut d'Archéologie et d'Histoire de l'Antiquité, Lyon 2*, Lyon, 1996, p. 13-22.

GRADEL, C., *Le commerce à longue distance dans le royaume de Méroé. Échanges avec l'Égypte et le Bassin méditerranéen*, thèse de 3ème cycle non-publiée dirigée par B. Gratien, Université Charles de Gaulle-Lille 3, 2008.

GRADEL, C., « Méroé, royaume de relais commerciaux ? », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 99-101.

GRADEL, C., F. LETELLIER-WILLEMIN, et G. TALLET, « "Une laine bien plus belle et douce que celle des moutons" à El-Deir (oasis de Kharga, Égypte) : le coton au cœur de l'économie oasienne à l'époque romaine », *in* S. GUÉDON (sous la dir.), *Entre Afrique et Égypte, Scripta Antiqua* 49, Ausonius, Bordeaux, 2012, p. 119- 141.

GRANGER-TAYLOR, H., "Weaving Clothes to Shape in the Ancient World: the Tunic and Toga of the Arringatore", *Textile History* 13, 1982, p. 3-25.

GRANGER-TAYLOR, H., "The Textiles from Khirbet Qazone (Jordan)", *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 149-162.

GRANGER-TAYLOR, H., "Textiles from Khirbet Qazone and the Cave of Letters, Two Burial Sites Near the Dead Sea: Similarities and Differences in Find Spots and Textile Types", *in Textiles in Situ*, 2006, p.113-131.

GRATIEN, B., « Royaumes du Soudan lointain », *in Pharaons Noirs*, 2007, p. 29-38.

GRATIEN, B., « Prospections dans le Kordofan occidental, autour de Zankor et d'Abou Sofyan (2002-2003) », *in Between the Cataracts, Part 2.1*, 2010, p. 237-245.

GRATIEN, B., et F. LE SAOUT (éds.), *Nubie, les cultures antiques du Soudan à travers les explorations et les fouilles françaises et franco-soudanaises*, catalogue de l'exposition à la fondation Prouvost, Marcq en Baroeul, Lille, 1994.

GRATIEN, B., et M. OLIVER, « Fouilles à Saï (1977-1979) : La nécropole méridionale du groupe X », *CRIPEL* 6, 1981, p. 69-70.

GREENFIELD, H.J., "The origin of milk and wool production in the old world: a zooarchaeological perspective from the Balkans", *Current Anthropology* 29.4, 1988, p. 563-594.

GREEN, L., "Recent analysis of pigments from ancient Egyptian artifacts", *in* C.E. BROWN, F. MACALISTER et M. WRIGHT (éds.), *Conservation in Ancient Egyptian Collections*, Archetype Publications, Londres, 1995, p. 85-92.

GREEN, L., "Colour transformations of ancient Egyptian pigments", *in* V.W. DAVIES (éd.), *Colour and Painting in Ancient Egypt*, British Museum press, Londres, 2001, p. 43-48.

GREISS, E.A.M., « Découverte de fibres de coton en Egypte datant du début du IVème siècle ap. J.-C. Au monastère de Phoebammon dans la thébaïde », *Bulletin de la Société d'Archéologie Copte* 13, 1948-49, p. 193-195.

GRIFFITH, F.LL., *Meroitic Inscriptions II. Napata to Philae and Miscellaneous, Archaeological Survey of Egypt* n° 20, London, 1912.

GRIFFITH, F.LL., "Oxford Excavations in Nubia : The Cemetery of Sanam", *LAAA* 10, 73-171.

GRIFFITH, F.LL., "Oxford Excavations in Nubia", *LAAA* 11, 1924, p. 141-180.

GRIFFITH, F.LL., "Oxford Excavations in Nubia", *LAAA* 12, 1925, p. 57-172.

GRIFFITH, F.LL., "Oxford Excavations in Nubia", *LAAA* 13, 1926, p. 17-93.

GRIFFITH, F.LL. et G.M. Crowfoot, "On the Early Use of Cotton in the Nile Valley", *JEA* 20, 1934, p. 5-12.

GRIMAL, N., "La contrainte et l'échange dans l'Égypte Ancienne", *in Économie antique. La guerre dans les économies antiques*, Saint Bertrand de Comminges, 2000, p. 279-291.

GROSSMANN, P., “Late Antique architecture in Egypt: evidence of textile decoration”, *in* A. DE MOOR et C. FLUCK (éds.), *Clothing the house : Furnishing Textiles of the First Millennium AD from Egypt and Neighboring Countries*, 2010, p. 19-38.

GRZYMSKI, K., “The Nubian Gallery of the Royal Ontario Museum”, *MittSAG* 3, 1995, p. 36-37.

GRZYMSKI, K., *Meroe Reports I, The Meroe Expedition, SSEA Publications* 17, Mississauga, 2003.

GRZYMSKI, K., “Meroe, the Capital of Kush: Old Problems and New Discoveries”, *SudNub* 9, 2005, p. 47-58.

GRZYMSKI, K., “Territory and landscape archaeology in the middle Nile Valley (1000 B.C.-A.D. 1500)”, *in Acta Nubica*, 2006, p. 377-393.

GRZYMSKI, K., “Recent Research at the palaces and Temples of Meroe : A Contribution to the Study of Meroitic Civilization”, *in Between the Cataracts, Part 1*, 2008, p. 227-38.

GRZYMSKI, K., “Gebel Adda revisited”, *in Between the Cataracts, Part 2.1*, 2010, p. 25-30.

GRZYMSKI, K., et J. ANDERSON, *Hambukol Excavations (1986-1989)*, Toronto, 2001.

GULATI, A.N. et A.J. TURNER, “A note on the Early History of Cotton”, *JTI* 20, 1929, p. 1-9.

HAALAND, R., “Specialized Pastoralism and the Use of Secondary Products in Prehistoruc Africa”, *ANM* 5, 1991, p. 149-155.

HAINES, B.M., “The fibre structure of leather”, *in* M. KITE et R. THOMPSON (éd.), *Conservation of leather and related material*, Elsevier, 2006, p. 11-21.

HALL, E.S., *The Paraohs Smites his Ennemies*, *MÄS* 44, 1986.

HALL, R., “The Cast-Off Garment of Yesterday. Dresses Reversed in Life and Death”, *BIFAO* 85, 1985, p. 235-243.

HALL, R., *Egyptian Textiles*, Shire publications, Princes Risborough, 2001 (3ème édition).

HALLMANN, A., “The Kushite Cloak of Pehartror and Ireketana. Novlety or Tradition ?”, *JARCE* 43, 2007, p. 15- 27.

HANDLEY, F.J.L., “The Textiles from the 2001 Excavation Season at Quseir al-Qadim, Egypt”, *ATN* 33, 2001, p. 19-20

HANDLEY, F.J.L., “Quseir-al-Qadim 2003: The Textiles”, *ATN* 35, 2002, p. 14-15.

HANDLEY, F.J.L., “Quseir-al-Qadim 2003: The Textiles”, *ATN* 38, 2004, p. 27-30.

HARLOW, M., J. LLEWELLYN-JONES, et L. CLELAND, “'I Wear This Therefore I Am': The Clothed Body in the Ancient World”, *in* L. CLELAND, M., HARLOW, et L.J. LLEWELLYN-JONES (éds.), *The Clothed Body in the Ancient World*,2005, p. i-xvi.

HARRIS, D.R., “Agricultural systems, ecosystems and the origin of agriculture”, *in* P.J. UCKO, et G.W. DIMBLEBY, *The Domestication and Exploitation of Plants and Animals*, Duckworth, London, 1969, p. 3-15.

HARRIS, J., *5000 Years of Textiles*, The British Museum Press, London, 1993.

HARRIS, W.V., “Demography, Geography and the Sources of the Roman Slaves”, *JRS* 89, 1999, p. 62-65.

HARVEY, C.P.D., “The archaeology of the Southern Sudan: environmental context”, *in* J. MACK et P. ROBERTSHAW (éds.), *Culture History in the Southern Sudan*, Nairobi, 1982, p. 7-18.

HAYCOCK, B.G., “The Later Phases of Meroïtic Civilization”, *JEA* 53, 1967, p. 107-120.

HAYCOCK, B.G., “Landmarks in Cushite History”, *JEA* 58, 1972, p. 225-244.

HAYCOCK, B.G., “Reflection on the administration of Lower Nubia in Meroitic times”, *in* A.M. ABDALLA (éd.), *Studies in ancient Languages of the Sudan*, 1974, p. 59-72.

HAYES, R.O., “The Distribution of Meroitic Archers’ Rings : An Outline of Political Borders”, *Meroitica* 1, 1973, p. 113-122.

HENDON, J.A., “The engendered Household”, *in* S. MILLEDGE NELSON (éd.), *Women in Antiquity, Theoretical Approaches to Gender and Archaeology*, Plymouth, 2007, p. 141-168.

HEUZEY, L., et J. HEUZEY, *Histoire du costume dans l'antiquité classique de l'Orient*, Paris, 1935.

HEWES, G.W., “Gezira Dabarosa : Report of the University of Colorado Nubian Expedition (1962-63 Season)”, *Kush* 12, 1964, p. 174-187.

HICKEY, M., et C. KING, *The Cambridge Illustrated Glossary of Botanical Terms*, Cambridge University Press, Cambridge, 2000.

HILLYER, L., « The Conservation of a Group of Painted Mummy Cloths from Roman Egypt », *Studies in Conservation* 29/1, 1984, p. 1-9.

HINKLE, F.W., “Überlegungen zur Bausubstanz, Arkitektur und Function des Gebäudes Meroe 245”, *Altorientalische Forschungen* 12, 1985, p. 216-232.

HINKLE, F.W., et U. SIEVERTSEN, *Die Royal City von Meroe und die repräsentive Profanarchitektur in Kusch. The Archaeological Map of Sudan Suppl. IV*, Berlin, 2002.

HINKLE, M., “The Water Reservoirs in Ancient Sudan”, *in* C. BONNET (éd.), *Études Nubiennes*, vol. 2, Genève, 1994, p. 171-175.

HINTZE, F., „Die Meroitische Stele des Königs Taňyidamani aus Napata (Boston MFA 23.736)“, *Kush* 8, 1960, p. 125-162.

HINTZE, F., „Elemente der meroitischen Kultur“, *in* F. HINTZE (éd.), *Africa in Antiquity. The arts of Ancient Nubia and the Sudan. Proceedings oft he Symposium Held in Conjunction with the Exhibition (Brooklyn, 29 sept. – 1st oct. 1978), Meroitica* 5, Berlin, 1979, p. 101-105.

HINTZE, F., et U. HINTZE, *Les civilisations du Soudan antique*, Leipzig, 1967.

HINTZE, F. (*et al.*), *Mussawarat es Sufra, Der Löwentempel*, Akademie Verlag, Berlin, 1993.

HINTZE, F., HINTZE, U., PRIESE, K.H., et K. STARK, *Der Löwentempel Tafelband, Humbolt Universität zu Berlin Archäologische Forschungen im Sudan, Mussawarat es Sufra Band 1, 2*, Berlin, 1971.

HODDER, I., “Gender Representation and Social Reality”, *in* D. WALDE et N.D. WILLOWS (éds.), *The Archaeology of Gender. Proceedings of the 22nd Annual Chacamool Conference*, Calgary, 1991, p. 11-17.

HOFFMAN, M., *The Warp-weighted Loom, Studia Norvegica* 14, Oslo, 1964.

HOFFMAN, M., “Textile Implements: Identification in Archaeological Finds and Interpretation in Pictorial Sources”, *in* L. BENDER JØRGENSEN, M. BENTE et E. MUNKSGAARD (éds.), *Archaeological Textiles, Reports from the Second NESAT Symposium, NESAT* II, Institut Archéologique, Copenhague, 1988, p. 232-246.

HOFMANN, I., „Das Grab 712 von Karanog“, *VarAeg* 4, 1987, p. 247-252.

HOFMANN, I., „Der Wein und ölimport im Meroitischen Reich“, *in* V.W. DAVIES (éd.), *Egypt and Africa*, 1991, p. 234-245.

HOFMAN, I., et H. TOMANDL, *Unbekanntes Meroe, BzS* 1, 1986.

HOLLAND, T.A.., *Noubadian X-Group Remains from Royal Complexes in Cemeteries Q and 219 and from the Private Cemeteries Q, R, V, W, B, J, and M at Qustul and Ballana*, *OINE* IX, The Oriental Institute of the University of Chicago, 1983.

HOLLAND, T.A., *Excavations at Serra East, A-Group, C-Group, Pan grave, New Kingdom, and X-Group Remains from Cemeteries A-G and Rock Shelters*, The Oriental Institute of the University of Chicago, 1993.

HOMBERT, M., J.G. WINTER, et H.C. YOUTIE, “Cotton in Graeco-Roman Egypt”, *American Journal of Philology* 65, 1944, p. 249-258.

Hommages à Jean Leclant, 1994.
BERGER, C., G. CLERC, et N. GRIMAL (éds.), *Hommages à Jean Leclant, vol. 2, Nubie, Soudan, Ethiopie*, *BibÉtud* 106/2, IFAO, Le Caire, 1994.

HONNEGER, M., « Exploitation du territoire et habitat dans les sociétés pastorales du Soudan : l’exemple de Kerma entre les 5e et 3e millénaires av. J.-C. », *in* M. BESSE, L.-I. STALH GRETSCH et P. CURDY (éds.), *Constellation, Hommage à Alain Gallay, Cahiers d’Archéologie Romande* 95, 2003, p. 341-352.

HORTON, M., “Africa in Egypt: New Evidence from Qasr Ibrim”, *in* V.W. DAVIES (éd.), *Egypt and Africa*, 1991, p. 264-277

HUBER, B., “Al-Kom al-Ahmar/Sharuna: Different Archaeological Contexts-Different textiles ?”, *in Textiles in Situ*, 2006, p. 57-68.

HUBER, R., et D.N. EDWARDS, “Gebel Adda Cemetery One, 1963. Post-medieval reuse of X-Group tumuli”, *SudNub* 14, 2010, p. 83-90.

HUBER, R., et D.N. EDWARDS, “Gebel Adda Cemeteries 3 and 4 (1963-1964)”, *SudNub* 16, 2012, p. 80-87.

HUGHES, G.R., “Serra East. the University of Chicago Excavations , 1961-2. A Preliminary Report on the First Season’s Work”, *Kush* 13, 1965, p. 121-130.

HUGHES, M. et M. FORREST, *How the Greeks and Romans made cloth*, Cambridge University Press, Cambridge, 1984.

HUNTINGTON, R., et P. METCALF, *Celebrations of Death, The Anthropology of Mortuary Ritual*, Cambridge University Press, 1981.

HURCOMBE, L., “Time, Skill and Craft Specialization as Gender Relations”, *in* M. DONALD et L. HURCOMBE (éds.), *Gender and material Culture in Archaeological perspective*, MacMillan Press, Londres, 2000, p. 88-109.

HUTCHINSON, J.B. et R.L.M. GHOSE, “The Classification of the cottons of Asia and Africa”, *Indian Journal of Agricultural Science* 7, 1937, p. 233-57.

JACQUET, J., « Remarques sur l’architecture domestique à l’époque méroïtique : documents recueillis sur les fouilles d’Ash-Shaukan », *BÄBA* 12, 1971, p. 121-131.

JACQUET-GORDON, H., et C. BONNET, “Tombs of the Tanqasi Culture at Tabo”, *JARCE* 9, 1972, p. 77-83.

JAESCHKE, R.L., “Mechanical Cleaning and the Conservation of Portraits from the Petrie Museum of Egyptian Archaeology”, *in* M.L. BIERBRIER, *Portraits and Masks*,1997, p. 96-99.

JAMES, E., “The Rise and Function of the Concept 'Late antiquity'”, *Journal of Late Antiquity* 1.1, 2008, p. 20- 30.

JAMES, L. (éd.), *A Companion to Byzantium*, Blackwell edition, 2010.

JAMES, L., et S. TOUGHES, "Get your Kit On! Some Issues in the Depiction of Clothing in Byzantium", *in* L. CLELAND, M., HARLOW, et L.J. LLEWELLYN-JONES (éds.), *The Clothed Body in the Ancient World*,2005, p. 154-161.

JANAWAY, R.C., et R.A.E. CONINGHAM, "A Review of Archaeological Textile Evidence from South Asia", *South Asian Studies* 11, 1995, p. 157-174.

JANOT, F., et F. CARTIER, « Les restes humains de la nécropole de Sedeinga. La sépulture « double » IIT36, à inhumation superposées », *MNL* 26, 1999, p. 47-52.

JANOT, F., C. STRAZIELLE et O. CUSSENOT, « Les restes humains de la nécropole de Sedeinga. La tombe IIT14 : approche pluridisciplinaire », *MNL* 25, 1994, p. 125-133.

JANOT, F., C. BERGER, F. CARTIER, J. MARTIN et A. LABROUSSE, « Observation sur la phase d'activité napatéenne de la nécropole de Sedeinga », *CRIPEL* 17/2, 1997, p. 129-135.

JANSSEN, J.J., *Commodity Prices from the Ramesside Period*, Brill, Leiden, 1975.

JANSSEN, J.J., "Gift-Giving in Ancient Egypt as an Economic Feature", *JEA* 68, 1952, p. 253-258.

JENKINS, D.J. (éd.), *The Cambridge history of Western textiles*, Cambridge, 2003.

JENKINS, I., "The Greeks", *in* D.J. JENKINS, (éd.), *The Cambridge history of Western textiles*, Cambridge, 2003, 71-76.

JOHNSON, M., *Archaeological Theory, An introduction*, Blackwell Publishing, Londres, 2008.

JOHNSON, C., GILL, A., MILLER, E., et K. HIGNETT, "Aspects of Consolidation", *in* M.L. BIERBRIER, *Portraits and Masks*,1997, p. 96-99.

JOHNSON, K., *Textile and Papyrus Figurines from Karanis, Bulletin of the University of Michigan Museums of Art and Archaeology* 15, Ann Arbor, 2003.

JONES, A.H.M., "The Cloth Industry under the Roman Empire", *Economic History Review* 13.2, 1960, p. 183-192.

JONES, J., *et al.*, "Guidelines for the Excavation of Archaeological Textiles", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 245-53.

JONES, J. et R. OLDFIELD, "A kind of wool is made by the Egyptians from a tree", *ATN* 43, 2006, p. 27-32.

JONGMAN, W., "Wool and textiles industry in Roman Italy: a working hypothesis", *in* E.L. CASCIO (éd.), *Mercati permanenti e mercati periodici nel mondo romano. Atti degli incontri capresi di Stora dell'economia antica*, Bari, 2000, p. 187-197.

KAJITANI, N., "Textiles and Their Context in the Third- to Fourth- Century CE Cemetery of al-Bagawat, Khargah Oasis, Eypt, from the 1907-1931 Excavations by the Metropolitan Museum of Art, New York", *in Textiles in Situ*, 2006, p. 57-68.

KAKOSY, L., "Abdallah Nirk 1964, Burials", *AAASH* 27, 1975, p. 103-117.

KAPER, O.E., "The Western Oases", *in* C. RIGGS (éd.), *The Oxford Handbook of Roman Egypt*, Oxford, 2012, p. 717-735.

KATZ, D., "Sumerian Funerary in Context", *in* N. LANERI (éd.), *Performing Death. Social Analyses of Funerary Traditions in the Ancient Near East and Mediterranean*, Oriental Institute of Chicago, 2007, p. 167- 188.

KEALI'INOHOMOKU, J.W., "You Dance What You Wear, and You Wear your Cultural Values", *in* J. CORDWELL et R.A. SCHWARZ (éds.), *The Fabrics of Culture*, 1979, p. 77-83.

KEMP, B.J. et G. VOGELSANG-EASTWOOD, *The Ancient Textile Industry in Amarna*, EES excavation memoir 68, Burlington Press, Londres, 2001.

KENDALL, T., "Ethnoarchaeology in Meroitic Studies", *Meroitica* 10, 1989, p. 625-745.

KENDALL, T., "Fragments Lost and Found : Two Kushite Objects Augmented", *in* P. DER MANUELIAN (éd.), *Studies in Honor of W.K. Simpson, vol.2*, Museum of Fine Arts, Boston, 1996, p. 462-476.

KENDALL, T., "Remarks on a Meroitic Painting", *in Nubian Studies 1998*, p. 250-255.

KENDALL, T., et S.K. DOLL, *Kush, Lost Kingdom of the Nile*, catalogue de l'exposition du Brockton Art Museum, Brokton, 1982.

KENDRICK, A.F., *Catalogue of textiles from Burying-grounds in Egypt, vol. 1-3*, Victoria & Albert Museum, Londres, 1920-1922.

KENT, S., "Gender and Prehistory in Africa", *in* S. KENT (éd.), *Gender in African Prehistory*, AltaMira Press, Londres, 1998, p. 9-21.

Kerma et archéologie nubienne, Collection du Musée d'art et d'histoire, Genève, 2006.

KHIDIR ABDELKARIM AHMED, *Meroitic settlement in the Central Sudan, an Analysis of Sites in the Nile Valley and the Western Butana, Cambridge Monographs in African Archaeology* 8, *BAR* 197, Oxford, 1984.

KHIDIR ABDELKARIM AHMED, "Economy and Environment in the Empire of Kush", *Meroitica* 15, 1999, p. 291-311.

KHIDIR ABDELKARIM AHMED et SALAH EL-DIN MOHAMED AHMED, "Archaeological Investigations at Dinder", *Meroitica* 21, 2004, p. 173-189.

KHIDIR ADAM EISA, « The Problems of Archaeology in the Sudan : The Regions South of Khartoum », *in* C. BONNET (éd.), *Études Nubiennes, vol. 2*, Genève, 1994, p. 59-63.

KHIDIR ADAM EISA, « Un site en danger : El Geteina », *MNL* 25, 1994, p. 49-50.

KHIDIR ADAM EISA, "Archaeology South of Khartoum: The Future Prospects of the White Nile", *in Nubian Studies 1998*, p. 247-249.

KHIDIR ADAM EISA, "The Extremities of the Kushite State during the Meroitic Period", *Meroitica* 15, 1999, p. 366-71.

KHIDIR ADAM EISA, *Le mobilier et les coutumes funéraires kouchites à l'époque méroïtique*, *Meroitica* 16, Wiesbaden, 1999.

KHIDIR ADAM EISA, "Archaeology South of Khartoum : The Future Prospects of the White Nile", *in Nubian Studies 1998*, p. 247-249.

KING, D., « Report on the woolen pile rug from tomb 193.105 at Qasr ibrim », *in* A. J. MILLS, *The Cemeteries at Qasr Ibrim. A Report of the Excavations Conducted by W.B. Emery in 1961*, Egypt Exploration Society, Londres, 1982, p. 87.

KING, D., "Roman and Byzantine Dress in Egypt", *Costume, Journal of the Costume Society* 30, 1996, p.1-15.

KING, M.E., "Pitfalls, Perceptions, Problems, and Possibilities in the Perusal of Prehistoric Fabrics", *in Approaching Textiles, Varying Viewpoints, Proceedings of the Textile Society of America*, 2000, p. 42- 50.

KINGSLEY, S.A., "Late Antique Trade: Research Methodologies and Field Practices", *in* L. LAVAN et W. BOWDEN (eds.), *Theory and Practices in Late Antique Archaaeology*, Brill, Leide, 2003, p. 113-138.

KIRWAN, L.P., *The Oxford University Excavations at Firka*, Londres, 1939.

KIRWAN, L.P., "The International Position of Sudan in Roman and Medieval Times", *SNR* 40, 1959, p. 23-37.

KIRWAN, L.P., "Aksum, Meroe, and the Ballana Civilization", *in* W.K. SIMPSON et W.M. DAVIS (éds.), *Studies in Ancient Egypt, the Aegean, and the Sudan, Essays in Honor of Dows Dunham*, Boston, 1981, p. 115-119.

KITCHEN, K.A., "Further Thoughts on Punt and its Neighbours", *in* A. LEAHY et J. TAIT (éds.), *Studies in Ancient Egypt in Honour of H.S. Smith, Egypt Exploration Society, Occasional Publications* 13, Londres, 1999, p. 173-178.

KLEPPE, E.J., "Habitation Mounds in Shilluk Land", *in* P. V.MOORSEL (éd.), *New Discoveries in Nubia, Proceedings of the colloquium on Nubian Studies, The Hague, 1979*, Leiden, 1982, p. 57-72.

KLEPPE, E.J., "The Prehistory of Southern Sudan Approaches made Before 1950", *in* M. KRAUSE (éds.), *Nubische Studien*, Mayence sur le Rhin, 1986, p. 113-122.

KNAPP, A., et P. VAN DOMMELEN, "Material Connections: mobility, materiality and Mediterranean identities", *in* A. KNAPP, et P. VAN DOMMELEN (éds.), M*aterial Connections and Ancient Mediterranean, Mobility, Materiality and Identity*, Routledge, Londres, 2010, p. 1-18.

KNUDSEN, L.R., "'Translating' Archaeological Textiles", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 103-11.

KOLOSOWSKA, E., et MAHMOUD EL-TAYEB, "Excavations at the Kassinger Bahri Cemetery. Sites HP45 and HP47", *GAMAR* 5, 2007, p. 9-36.

KOBISCHTSCHANOW, Y.M., "Agriculture and Economic-cultural Types in Medieval Nubia", *Meroitica* 7, 1984, p. 472-482.

KOREN, Z., "Analysis of the Masada Textiles Dyes", *in* J. AVIRAM, G. FOERSTER, et E. NETZER (éds.), *The Yigael Excavations 1963-1964: Final Reports, Masada* 4, Jerusalem, 1994, p. 257-264.

KORMYSHEVA, E., "Political relations between the Roman Empire and Meroe", *Meroitica* 10, Akademie – Verlag, Berlin, 1989, p. 305-315.

KORMYSHEVA, E., « Local Gods of Egypt in Kush and Problems of Egyptian Settlers », *Meroitica* 12, 1990, p. 195-223.

KORMYSHEVA, E., « Egyptian religion in Nubia. Some Considerations », *in* C. BONNET (éd.), *Études Nubiennes*, vol. 2, Genève, 1994, p. 187-191.

KROEPER, K., "Rediscovery of the Kushite site – Naga, 15 years of excavation (1995-2010). Surprises and Innovations", *SudNub* 15, 2011, p. 90-104.

KROMER, K., "Austrian Excavations in the District of Sayala (Lower Nubia – U.A.R.)", *in Campagne Internationale de l'Unesco pour la sauvegarde des monuments de la Nubie. Fouilles en Nubie (1959-1961)*, Le Caire, 1963, p. 67-78.

KROMER, K., "Austrian Excavations in the District of Sayala, Lower Nubia. Preliminary report About hte Second Campaign 1962-1963", *in Campagne Internationale de l'Unesco pour la sauvegarde des monuments de la Nubie. Fouilles en Nubie (1961-1963)*, Le Caire, 1967, p. 87-94.

KRZYZANIAK, L., "The Meroitic Burial Ground at Kadero (Khartoum Province)", *in Hommages à Jean Leclant*, 1994, p. 263-268.

LABARRE, G., « Les métiers du textile en Grèce ancienne », *TOPOI* 8, 1998, p. 791-814.

LABARRE, G., et M.T. LE DINAHET, «Les métiers du textile en Asie Mineure de l'époque hellénistique à l'époque romaine », *in* GOYON, J.-C., *Aspects de l'artisanat du textile dans le monde méditerranéen*

(Égypte, Grèce, Monde romain), colloque de l'Institut d'Archéologie et d'Histoire de l'Antiquité, Lyon 2, Lyon, 1996, p. 46-67.

LABROUSSE, A., « Sedeinga, état des travaux de la SEDAU », *in* C. BONNET (éd.), *Études Nubiennes*, vol. 2, Genève, 1994, p. 131-134.

LANDI, S., *Textile Conservator's Manual*, Londres, 1998.

LANERI, N., "An Archaeologicy of Funerary Rituals", *in* N. LANERI (éd.), *Performing Death. Social Analyses of Funerary Traditions in the Ancient Near East and Mediterranean*, Oriental Institute of Chicago, 2007, p. 1-14.

Late Nubian Textiles, 1975.
BERGMAN, I., *Late Nubian Textiles, SJE* 8, Scandinavian University Books, 1975.

LAVAN, L. "Religious space in Late Antiquity", *in* L. LAVAN et E. SWIFT (éds.), *Objects in Context, Objects in Use, Late Antique Archaeology* 5, 2007, p. 159-189.

LECLANT, J., « Usages funéraires méroïtiques d'après les fouilles de Sedeinga (Nubie Soudanaise) », *BSER* 15, 1966, p. 12-17.

LECLANT, J., «Les études méroïtiques, état de la question", *BSFE* 50, 1967, p. 6-15.

LECLANT, J., « La nécropole de l'ouest de Sedeinga en Nubie soudanaise », *CRAIBL* (1970/2), 1970, p. 246-276.

LECLANT, J., "Kushites and Meroïtes: iconography of the African rulers in the Ancient Upper Nile", *in* J. VERCOUTTER *et al., The Image of the Black in Western Art*, 1976, p. 89-132.

LECLANt, J., "Egypt, land of Africa, in the Greco-Roman period", *in* J. VERCOUTTER *et al., The Image of the Black in Western Art*, 1976, p. 269-285.

LECLANT, J., « Art méroïtique », *in* C. ALDRED et F. DAUMAS (éds.), *L'Égypte du crépuscule, de Tanis à Méroé*, Paris, 1980, p. 227-266.

LECLANT, J., « SEDAU : 3e campagne de fouilles à Sedeinga (Nubie Soudanaise) », *NA* 19, 1981, p. 31-32.

LECLANt, J., « Fouilles et travaux en Égypte et au soudan, 1980-1981, II. Soudan », *Orientalia* 51.4, 1982, p. 470-479.

LECLANT, J., "Meroe and Rome", *Meroitica* 10, 1988, p. 29-45.

LECLANT, J., A. HEYLER, C. BERGER-EL NAGGAR, C. CARRIER, et C. RILLY, *Répertoire d'épigraphie méroïtique, Corpus des inscriptions publiées, vol. I-III*, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Paris, 2000.

LEE, L. et S. QUIRKE, « Painting Materials », *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW (éd.), *Ancient Egyptian Materials and Technology*, Cambridge University Press, Cambridge, 2000, p. 104-120.

LEFEBVRE, A., « Le fonctionnement d'une sépulture méroïtique : l'exemple de la tombe 315 du site 8B5A de l'île de Saï », *in* B. GRATIEN (éd.), *Mélanges offerts à Francis Geus, CRIPEL* 26, 2007, p. 253-262.

LEGUILLOUX, M., *Les objets en cuir de Didymoi, Praesidium de la route caravanière Coptos-Bérénice*, FIFAO 53, Le Caire, 2006.

LENOBLE, P., « Trois tombes de la région de Méroé. La clôture des fouilles historiques d'el Kadada en 1985 et 1986 », *ANM* 2, 1987, p. 89-119. 204-250.

LENOBLE, P., «Quatre tumulus sur mille du Djebel Makbor, AMS NE-36-0/3-X-1 », *ANM* 2, 1987, p. 207-248.

LENOBLE, P., « A New Type of Mount-Grave" (continued) : Le Tumulus à enceinte d'Umm Makharoqa, près d'El Hobagi (A.M.S. NE-36-O/7-O-3) », *ANM* 3, 1989, p. 93-120.

LENOBLE, P., « Développement rural comparé des régions de Shendi et de Khartoum pendant l'époque méroïtique », *Meroitica* 10, 1989, p. 835-841.

LENOBLE, P., « Plateaux de gobelets dans les sépultures de Méroé. Un équipement liturgique de la libation isiaque éthiopienne », *in* V.W. DAVIES (éd.), *Egypt and Africa*, 1991,p. 246-252.

LENOBLE, P., *Du Méroïtique au Postméroïtique dans la région méridionale du Royaume de Méroé. Recherche sur la période de transition*, Thèse de doctorat de troisième cycle (non publiée), La Sorbonne-Paris IV, 1994.

LENOBLE, P., « Une monture pour mon royaume, Sacrifices triomphaux de chevaux et de mehara d'el-Kurru à Ballana », *ANM* 6, 1994, p. 107-127.

LENOBLE, P., « El Hobagi », *in* B. GRATIEN et F. LE SAOUT (éds.), *Nubie, Les cultures antiques du Soudan*, Lille, 1994, p. 223-232.

LENOBLE, P., « Le rang des inhumés sous tertre à enceinte à El Hobagi », *MNL* 25, 1994, p. 89-124.

LENOBLE, P., « A propos des tumulus d'El Hobagi et de Ballana-Qustul », *MNL* 25, 1994, p. 51-83.

LENOBLE, P., « La petite bouteille noire : un récipient méroen de la libation funéraire », *ANM* 7, 1996, p. 143- 162.

LENOBLE, P., « Le vase à parfum et le brûleur d'encens. Des récipients de la purification funéraires méroenne », *ANM* 8, 1998, p. 127-141.

LENOBLE, P., "The division of the Meroitic empire and the end of pyramid building in the 4th c. A.D. : an introduction to further excavations of imperial mounds in the Sudan", *in Recent Research in Kushite History*, 1999, p. 157-195.

LENOBLE, P., « L'arsenal de Meroe et le monopole du fer dans l'empire méroïtique », *in* J.P. DECOEUVRES (dir.), *Africa and the Mediterranean Basin. The Origins of the Iron Metallurgy, Actes du colloque de Sydney, Mediterranean Archaeology* 14, 2001, p. 209-217.

LENOBLE, P., « Aux armes souverains ! L'arsenal funéraire des empereurs méroïtiques », *in* V. RONDOT et N. DEXTREIT (éds.), *Kerma et Méroé. Cinq conférences d'archéologie soudanaise*, Khartoum, 2006, p. 17-26.

LENOBLE, P., « Une carte des derniers siècles de Méroé. Site Préchrétiens autour de l'ancienne capitale, entre Wad Ben Naga et Gabati », *Kush* 19, 2008, p. 59-66.

LENOBLE, P., R.-P. DISSAUX, A.R. ALI MOHAMED, B. BONCE et J. BIALAIS, « La fouille du tumulus à enceinte el Hobagi III, A.M.S. NE-36-0/7-N-3 », *MNL* 25, 1994, p. 53-88.

LENOBLE, P., et V. RONDOT, « À la redécouverte d'el-Hassa. Temple à Amon, palais royal et ville de l'empire méroïtique », *CRIPEL* 23, 2003, p. 101-115.

LEPETZ, S., et W. VAN ANDRINGA, « Archéologie du rituel, Méthode appliquée à l'étude de la nécropole de Porta Nocera à Pompéi », *in* J. SCHEID (éd.), *Pour une Archéologie du Rite, Nouvelles perspectives de l'archéologie funéraire, Collection de l'Ecole Française de Rome* 407, EFR, Rome, 2008, p. 105-126.

LEROI-GOURHAN, A., *L'homme et la matière*, Albin Michel, Paris, 1971.

LETELLIER-WILLEMIN, F. et F. MÉDARD, « Techniques inattendues dans un fragment textile en coton, du site d'El Deir, oasis de Kharga, désert oriental égyptien », *ATR* 54, 2012, p. 1-11.

LETELLIER-WILLEMIN, F. et C. MOULHERAT, « La Découverte de Coton dans une Nécropole du Site d'El Deir, Oasis de Kharga, Désert Occidental Egyptien », *ATN* 43, 2006, p. 20-7.

LEVEAU, P., « Le pastoralisme dans l'Afrique antique », *in* C.R. WHITTAKER (ed.), *Pastoral Economies in Classical Antiquity*, Cambridge, 1988, p. 177-195.

LICHTENBERG, R., « La momification en Égypte à l'époque tardive », *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt (ANRW)* II, 37.3, De Gruyter, Berlin, 1996, p. 2741-2760.

LING ROTH, H., *Ancient Egyptian and Greek Looms*, *Bankfield Museum Note* n°12 (2nd serie), Halifax, 1931.

LINTZ, Y. et M. COUDERT (éds.), *Antinoé, Momies, textiles, céramiques et autres antiques*, Somogy éd., Paris, 2013.

LISTER, F.C., *Ceramic Studies of the Historic Periods in Ancient Nubia*, Department of Anthropology, University of Utah, Salt Lake City, 1967.

LIVINGSTONE, R., "Five Roman-Period Tunics from Kellis", *in* R.S. BAGNALL, P. DAVOLI et C.A. HOPE (éds.), *The Oasis Papers 6: Proceedings of the Sixth International Conference of the Dakhleh Oasis Project, Dakhleh Oasis Project Monograph* 5, Oxbow books, Londres, 2013.

LIVINGSTONE, R., "Late Antique household textiles from the village of Kellis in the Dakhleh Oasis", *in* A. DE MOOR, A., et C. FLUCK (éds.), *Clothing the house : Furnishing Textiles of the First Millennium AD from Egypt and Neighboring Countries*, 2010, p. 73-85.

LOFTUS, A., "A Textile Factory in the Third Century BC Memphis : Labor, Capital and Private Enterprise in the Zenon Archive", *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 173-186.

LOHWASSER, A., „Die Darstellung der Tracht der Kushitinnen in der 25. Dynastie", *in Meroitica* 15, Berlin, 1999, p. 586-603.

LOHWASSER, A., *Die königlichen Frauen im antiken Reich von Kush*, *Meroitica* 19, Berlin, 2001.

LOHWASSER, A., "Kushite Queens as Represented in Art", *in Between the Cataracts, Part 2.2*, 2010, p. 781-787.

LOHWASSER, A., "Devil and God : the Crocodile in Kush", *in* V. RONDOT *et al.* (éds), *La plume et la pioche*, Paris, 2011, p. 383-390.

LORQUIN, A., *Les tissus coptes au Musée National du Moyen Âge-Thermes de Cluny, Catalogue des étoffes égyptiennes de lin et de laine de l'Antiquité tardive aux premiers siècles de l'Islam*, Paris, 1992.

LORQUIN, A., *Étoffes égyptiennes, Chefs-d'œuvre des tisserands coptes*, Musée Georges Labit, Toulouse, 1999.

LORQUIN, A., « Le costume dans l'antiquité tardive d'après les vestiges textiles coptes », *in* F. CHAUSSON, et H. INGLEBERT (éds.), *Costume et société dans l'Antiquité tardive et le haut Moyen Age, colloque de Nanterre, 2001*, Paris, 2003, p. 121-128.

LORQUIN, A., et C. MOULHERAT, «Étude des vestiges textiles de la sépulture gallo-romaine de Fontvielle à Vareilles (Creuse). Corpus des vestiges de coton recensés pour l'Antiquité tardive en Syrie, Égypte, Nubie et au Soudan », *Aquitania* 18, 2002, p. 171-192.

LOWDEN, J., *Early Christian and Byzantine Art*, Phaidon, 1997.

LUCAS, A., *Ancient Egyptian Material and Industries*, Londres, 4eme edition, 1962.

MACADAM, M.F.L., *The Temples of Kawa II, History and Archaeology of the Site*, 1955.

MACCANN, E., "Umm Muri : Meroitic Ceramics at the Fourth Cataract", *Meroitica* 23, 2007, p. 53-57.

MACCANN, E., "Body modification in Ancient Sudan", *in Between the Cataracts* 2.2, 2010, p. 775-779.

MACCORRISON, J., "The Fiber Revolution. Textile Extensification, Alienation, and Social Stratification in Ancient Mesopotamia", *Current Anthropology* 38, 1997, p. 517-549.

MACHEBOEUF, C., « Pourpre et matières textiles : des ateliers aux *tabernae* », *in Purpureae Vestes I, Actas des 1 Symposium Internacional Sobre Textiles y Tintes del Mediterráneo en época romana,* Valence, 2004, p. 155-164.

MACIVER, D.R., et C.L. WOOLEY, *Areika, Eckley B. Coxe junior Expedition to Nubia vol. 1*, University of Pennsylvania Press, 1909.

MACK, J., et P. ROBERTSHAW (éds.), *Culture History in the Southern Sudan. Archaeology, Linguistics and Ethnology*, The British Institute in Eastern Africa, Nairobi, 1982.

MAGUIRE, H., "Garments Pleasing to God: The Significance of Domestic Textile Designs in the Early Byzantine Period", *Dumbarton Oaks Papers* 44, 1990, p. 215-224.

MAGUIRE, H., "The good Life", *in* G. BOWERSOCK, P. BROWN, et O. GRABAR, *Late Antiquity: A Guide to the Postclassical World*, Harvard University Press,1999, p. 238-257.

MAHMOUD EL-TAYEB, "Excavations at el-Ghaddar – Old dongola", *in* C. BONNET (éd.), *Études Nubiennes*, vol. II, Genève, 1994, p. 65-79.

MAHMOUD EL-TAYEB, et G. G. EL NABI, "The Meroitic Cemetery at al-Ahamda", *GAMAR* 1, 1998, p. 39-48.

MAHMOUD EL-TAYEB et E. KOLOSOWSKA, "Burial Traditions on the Right Bank of the Nile in the Fourth Cataract Region", *GAMAR* 4, 2005, p. 51-74.

MAHMOUD EL-TAYEB et E. KOLOSOWSKA, "Meroitic burial traditions in the Fourth Cataract region", *Meroitica* 23, 2007, p. 11-25.

MAHMOUD SULEIMAN BASHIR, "A Recently Discovered Meroitic Cemetery at Berber, River Nile State, Sudan. Preliminary Report", *SudNub* 14, 2010, p. 69-74.

MAHMOUD SULIMAN BASHIR, "A Third Season of Rescue Excavations in the Cemetery at Berber, October 2012: Preliminary Report", *SudNub* 17, 2013, p. 90-100.

MAHMOUD SULEIMAN BASHIR., et R. DAVID, "Meroitic Pottery from Excavations of the Cemetery at Berber", *MittSAG* 22, 2011, p. 121-128.

MAHMOUD SULEIMAN BASHIR, et P. WOLF, *Preliminary Report on a Visit to New Archaeological Sites in Dinder National Park*, unpublished report issued by the National Corporation for Antiquities and Museums, Khartoum, 2008.

MAIK, J., "Textiles from a late fifth-century Post-Meroitic cemetery in Kassinger Bahri (Sudan)", *in* H. PANER et S. JAKOBIELSKI (éds.), *Gdansk Archaeological Museum Expedition: Kissinger Bahri Cemetery, GAMAR* 5, Gdansk, 2007, p. 97-102.

MAILLOT, M., « Palais et grandes demeures du royaume de Méroé, les relais du pouvoir central », *Camenulae* 2, 2008, p. 1-8.

MAILLOT, M., *Palais et grandes demeures du royaume de Méroé, les relais du pouvoir central. Traditions locales et méditerranéennes*, 3 vols., thèse de doctorat non-publiée, Paris IV-Sorbonne, 2013.

MAILLOT, M., "The Palace of Muweis in the Shendi reach. A comparative approach", *in* J.R. ANDERSON et D. WELSBY (éds.), *The Fourth Cataract and Beyond, Proceedings of the 12th International Conference of Nubian Studies*, Peeters, Louvain, 2014, p. 783-796.

MALAISE, B., « La diffusion des cultes isiaques : un problème de terminologie et de critique », *in* L. BRICAULT *et al., Nile into Tiber, Egypt in Roman World*, Leiden, 2007, p. 19-39.

MALLINSON, M.D.S., "The SARS Survey from Begrawiya to Atbara. a. The Excavations", *SARSN* 6, 1994, p. 18-25.

MANNERING, U., “Roman Garments from Mons Claudianus”, *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 283-290.

MANNERING, U., “Questions and Answers on Textiles and their Findspot. The Mons Claudianus Textiles Project”, *in Textiles in Situ,* 2006, p.149-159.

MANZO, A., “Late Antique Evidence in Eastern Sudan”, *SudNub* 8, 2004, p. 75-83.

MANZO, A., “Aksumite Trade and the Red Sea Exchange Network : A View form Bieta Giyogis (Aksum)”, *in* J.C. STARKEY, *People of the Red Sea. Proceedings of the Red Sea Project II, 3*, Oxford, 2005, p. 51-66.

MARIAN, C., “An insight into Prehistoric Times: reading impressions of textiles on archaeological ceramics”, *in The object in Context: Crossing Conservation Boundaries*, IIC Munich Congress, Dorchester, 2006, 326.

MÅRTENSSON, L., M.L. NOSH, et E.A. STRAND, “Shape of things, understanding a loom weight”, *Oxford Journal of Archaeology* 28.4, 2009, p. 373-398.

MARZOUK, M.A., “Alexandria as a textile center”, *Bulletin de la Société d'Archéologie Copte* 13, 1948-49, p. 111-135.

MASON, I.L., (éd.), *Evolution of Domesticated Animals*, Longman, Londres, 1984.

MASSEY, R.E., “A Note on the Early History of Cotton”, *SNRec* 6, 1923, p. 231-233.

MASUREL, H., *Tissus et tisserands du premier âge du Fer, Antiquité Nationales mémoire 1*, Saint-Germain-en- Laye, 1990.

MATTINGLY D.J., et J. SALMON, « The Productive Past. Economies Beyond Agriculture », *in* D.J. MATTINGLY et J. SALMON (éds.), *Economies Beyond Agriculture in the Classical World,* Routledge, Londres-New York, 2001, p. 3-14.

MAUNY, R., “Le périple de la mer Érythrée et le problème du commerce romain en Afrique au Sud du Limes”, *Journal des Africanistes* 38/1, 1968, p. 19-34.

MAUREILLE, B., et P. SELLIER, « Dislocation en ordre paradoxal, momification et décomposition : observations et hypothèses », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, Nouvelle Série* 8.3-4, 1996, p. 313-327.

MAYER-THURMAN, C.C., “Textile Findings from the Answan Region”, *in Irene Emery Roundtable on Museum Textiles, 1974 Proceedings on Archaeological Textiles,* The Textile Museum, Washington D.C., 1975, p. 207-208.

MAYER-THURMAN, C.C. et B. WILLIAMS (éds.), *Ancient Textiles from Nubia: Meroitic, X-Group and Christian Fabrics from Ballana and Qustul,* Art Institute of Chicago, Chicago, 1979.

MAYERSON, P., « The role of Flax in Roman and Fatimide Egypt », *JNES* 56/3, 1997, p. 201-207.

MAYSTRE, C., “Excavations at Tabo, Argo Island 1965-1968. Preliminary Report”, *Kush* 15, 1973, p. 193-199.

MAYSTRE, C., *Akasha III*, Genève, 1980.

MÉDARD, F., « La préhistoire du fil en Europe occidentale : méthodes et perspectives », *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 23-34.

MÉDARD, F., *L'artisanat textile au Néolithique. L'exemple de Delley-Portalban II (Suisse) : 2782-2462 avant J.-C., Collection Préhistoires*, Éd. Monique Mergoil, Montagnac, 2000.

MÉDARD, F., P. BORGARD, et C. MOULHÉRAT, "Le travail du textile à Pompéi. Ateliers et restes de tissus", *in* C. ALFARO *et al.* (éds.), *Textiles y tintes en la ciudad antigua*, *Purpureae Vestes III*, Valence, 2011, p. 83-89.

Méroé, Un empire sur le Nil, 2010.
BAUD, M., (dir.), *Méroé, Un empire sur le Nil, catalogue de l'exposition du Louvre*, Musée du Louvre et Officina Libraria, Paris-Milan, 2010.

Meroitica 1
HINTZE, F., (éd.), *Sudan im Altertum : 1. internationale Tagung für meroitistische Forschungen in Berlin 1971, Meroitica* 1, Akademie-Verlag, Berlin, 1973.

Meroitica 2
ADAMS, W.Y., (éd.), *Meroitic North and South: a study in cultural contrasts, Meroitica* 2, Akademie-Verlag, Berlin, 1976.

Meroitica 6
MILLET, N., et A. KELLEY (éds.), *Meroitic Studies, Proceedings of the Third International Meroitic Conference, Toronto 1977, Meroitica* 6, Akademie-Verlag, Berlin, 1982.

Meroitica 7
HINTZE, F., (éd.), *Meroitische Forschungen 1980, Akten der 4. internationalen Tagung für meroitische Forschungen vom 24. bis 29. November 1980 in Berlin*, Akademie-Verlag, Berlin, 1984.

Meroitica 10
DONADONI, S., et S. WENIG (éds.), *Studia Meroitica 1984, Proceedings of the Fifth International Conference fro Meroitic Studies, Rome 1984, Meroitica* 10, Akademie-Verlag, berlin, 1989.

Meroitica 12
APELT, D., E. ENDESFELDER, et S. WENIG (éds.), *Studia in honorem of Fritz Hintze, Meroitica* 12, Akademie-Verlag, Berlin, 1990.

Meroitica 15
WENIG, S., (éd.), *Studien zum Antiken Sudan, Akten der 7. Internationalen Tagung für meroitische Forschungen vom 14. bis 19. September 1992 in Gosen/bei Berlin, Meroitica* 15, Harrassowitz, Wiesbaden, 1999.

Meroitica 21
WENIG, S., (éd.), *Neueste Feldforschungen im Sudan und in Eritrea: Akten des Symposiums vom 13. bis 14. Oktober 1999 in Berlin, Meroitica* 21, Harrassowitz, Wiesbaden, 2004.

Meroitica 23
NÄSER, C., et M. LANGE (éds), *Proceedings of the Second International Conference on the Archaeology of the Fourth Nile Cataract, Berlin, August 4th -6th 2005, Meroitica* 23, Harrassowitz, Wiesbaden, 2007.

MESKELL, L., "Engendering Egypt", *in* M. WYKE (éd.), *Gender and the Body in the Ancient Mediterranean*, Oxford, 1998, p. 173-178.

MICHAUX-COLOMBOT, D., "Geographical Enigmas Related to Nubia : Medja, Punt, Meluhha and Magan", *in Nubian Studies 1998*, p. 253-263.

MILITELLO, P., "Textile Industry and Minoan Palaces", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 36-45.

MILLEDGE NELSON, S., *Gender in Archaeology, Analyzing Power and Prestige*, Oxford, 2004.

MILLET, M., « Mouweis, une ville de l'Empire de Méroé », *BSFE* 186/187, 2013, p. 83-98.

MILLET, N.B., "Gebel Adda Preliminary Report for 1963", *JARCE* 2, 1963, p. 147-165.

MILLET, N.B., “Gebel Adda Expedition Preliminary Report for 1963”, *JARCE* 3, 1964, p. 7-14.

MILLET, N.B., “Gebel Adda. Progress Report of the Nubian Expedition of the American Research Center in Egypt Inc. (1963)”, *in Campagne Internationale de l’UNESCO pour la sauvegarde des monuments de la Nubie. Fouilles en Nubie (1961-1963)*, Le Caire, 1967, p. 123-126.

MILLET, N.B., “Gebel Adda Preliminary Report,1965-66”, *JARCE* 6, 1967, p. 53-63.

MILLET, N.B., *Meroitic Nubia*, Ann Arbor University unpublished PhD, 1969.

MILLET, N.B., “Social and Political Organization in Meroe”, *ZÄS* 108, 1981, p. 124-141.

MILLET, N.B., « Meroitic Religion », *Meroitica* 7, 1984, p. 111-121.

MILLS, A.J., “The Reconnaissance Survey from Gemai to Dal. Preliminary Report for 1963-64”, *Kush* 13, 1966, p. 1-12.

MILLS, A.J., *The Cemeteries of Qasr Ibrim. A Report of the Excavations Conducted by W.B. Emery in 1961*, Egypt Exploration Society, Londres, 1982.

MILLS, A.J., et H.A. Nordström, “The Archaeological Survey from Gemai to Dal. Preliminary Report on the Season 1964-65”, *Kush* 14, 1966, p. 1-15.

MITCHELL, C.W., “Physiography, geology, and soils”, *in* G.M. CRAIG (éd.), *The Agriculture of the Sudan*, Oxford University Press, Oxford, 1991, p. 1-18.

MOHAMED FAROUG ABD EL-RAHMAN, “El-Frai: a New Meroitic site in ed-Damer”, *SudNub* 10, 2006, p. 102-103.

MOHAMED FAROUG ABD EL-RAHMAN, “A preliminary report on mortuary practices and social hierarchy in Akad cemetery”, *SudNub* 15, 2011, p. 124-128.

MOHAMED FAROUG ABD EL-RAHMAN, “A New Study Concerning Kushite and Post-Meroitic Iron Objects”, *in* V. RONDOT *et al.* (éds), *La plume et la pioche*, Paris, 2011, p. 339-358.

MOHAMED FAROUG ABD EL-RAHMAN et A. TSAKOS, “A preliminary report of rescue excavation at Akad: the 2004 season”, *SudNub* 9, 2005, p. 62-9.

MÖLLER-WIERING, S., “Textiles for Transport”, *in* F. PRITCHARD et J.-P. WILD (éds.), *Northern Archaeological Textiles, NESAT* VII, Oxbow books, Oxford, 2005, p. 75-79.

MONTSERRAT, D., “Death and Funerals in the Roman Fayoum”, *in* M.L. BERBRIER (éd.), *Portraits and Masks, burial customs in Roman Egypt*, British Museum Press, Londres, 1997, p. 33-44.

MONTSERRAT, D., et L. MESKELL, « Mortuary Archaeology and Religious Landscape at Graeco- Roman Deir el-Medina », *JEA* 83, 1997, p. 179-197.

MORET, P., A. GORGUE, et A. LAVIALLE, “Un métier à tisser vertical du VIe siècle av. J.-C. dans le Bas Aragon (Espagne), *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 141-148.

MORKOT, R.G., « The Darb el-Arbain, the Kharga Oasis and its forts, and other desert routes », *in Archaeological Research in Roman Egypt. Proceedings of the 17th Classical colloqium (1993), British Museum, Journal of Roman Archaeology, Supplementary Series* 19, 1996, p. 82-94.

MORKOT, R.G., «The Economy of Nubia in the New Kingdom”, *CRIPEL* 17, 1998, p. 175-189.

MOSSAKOWSKA-GAMBERT, M., « Tissus colorés et décorés exportés d’Égypte au premier siècle ap. J.-C. (d'après le *Periplus Maris Erythraei*) », *TOPOI* 10, 2000, p. 289-318.

MOSSAKOWSKA-GAMBERT, M., «Quelques expressions grecques liées à l'qspect technique de lq production des tuniques en Égypte », *in* B. MATHIEU, D. MEEKS et M. WISA (éds.), *L’apport de l’Égypte à*

l'histoire des techniques, méthodes, chronologie et comparaisons, *BibÉtud* 142, IFAO, 2006, p. 169-184.

MULLER, A., « La coroplathie : un travail de petite fille ? Les figurines de terre cuite, de l'atelier à la publication. Questions de méthode », *Revue Archéologique* 1994/1, 1994, p. 177-187.

MUNRO-HAY, *Aksum : An African Civilization of Late Antiquity*, Edimbourg, 1991.

NACHTERGAEL, G., « Des quenouilles pour les dames », *CdE* 72, 1997, p. 383-389.

NÄSER, C., "Cemetery 214 at Abu Simbel North. Non Elite Burial Practices in Meroitic Lower Nubia", *in Recent Research in Kushite History*, 1999, p. 19-28.

NÄSER, C., "The Meroe Joint Excavations 1992 on the North Mound at Meroe", *Meroitica* 21, 2004, p. 71-101.

NEER, R., "Connoisseurship and the Stake of Style", *Critical Inquiry* 32, 2005, p. 1-26.

NENNA, M.-D., « Les artisanats du verre et de la faïence : tradition et renouvellement dans l'Egypte gréco-romaine », *in* B. MATHIEU, D. MEEKS et M. WISA (éds.), *L'apport de l'Égypte à l'histoire des techniques, méthodes, chronologie et comparaisons*, *BibÉtud* 142, IFAO, 2006, p. 185-206.

NICHOLSON, G.E., "The Production, History, Uses and Relationships of Cotton (Gossypium spp.) in Ethiopia", *Economic Botany* 14, 1960, p. 3-36.

NIXON, S., M.A. MURRAY, et D. FULLER, "Plant use in an early Islamic merchant town in the West African Sahel: the archaeobotany of Essouk-Tadmakka (Mali)", *Vegetation History and Archaeobotany* 20.3, 2011, p. 223-239.

NOEVER, P. (éd.), *Fragile Remnants: Egyptian Textiles of Late Antiquity and Early Islam*, MAK Studies 5, Vienne, 2006.

NORD, D., "Costume", *in Egypt's Golden Age: the Art of Living in the New Kingdom 1558-1085 B.C.*, catalogue de l'exposition de Boston, 1982, p. 175-176.

NÖRDSTRÖM, H.A., "Excavations and Survey in Faras, Argin and Gezira Dabarosa", *Kush* 10, 1962, p. 34-58.

NOSH, M.L., "The administration of textiles at Knossos: observations on the Lc(1) textile targets -ta-ra-si-ja)", *American Journal of Archaeology* 115, 2011, p. 495-505.

NOSH, M.L., *et al.*, "Old Textiles, New Possibilities", *European Journal of Archaeology* 13.2, 2010, p. 149-173.

Nubia, Los reinos del Nilo, 2003.
Nubia, Los reinos del Nilo en Sudan, catalogue de l'exposition de la Fondation "La Caixa", Barcelone, 2003.

Nubian Studies 1998.
KENDALL, T. (éd.), *Nubian Studies 1998, Proceedings of the Ninth Conference of the International Society of Nubian Studies*, Boston, 2004.

O'CONNEL, E.R. « The Discovery of Christian Egypt. From Manuscript Hunters towards an Archaeology of Late Antique Egypt », *in* G. GABRA (éd.), *Coptic Civilisation: Two Thousands Years of Christianity in Egypt*, American University Press, Le Caire, 2014, p. 163-176.

O'CONNOR, D., *Ancient Nubia. Egypt's Rival in Africa*, Philadelphia, 1993.

O'CONNOR, D., "The Social and Economic Organization of Ancient Egyptian Temples", *in* J.M. SASSON (éd.), *Civilizations of the Ancient Near East, vol.* 1.4, New York, 1995, p. 319-329

Orient romain et byzantin
L'orient romain et byzantin au Louvre, Louvre editions/Actes sud, Paris, 2012.

ORSENNA, E., *Voyage au pays du coton, petit précis de mondialisation*, Paris, 2006.

OSSAMA EL-NUR et HASSAN BANDI, "The Potential of the IVth Cataract Project I: Mound- graves at Umm Ruweim and Khor al-Greyn", *in Hommages à Jean Leclant*, 1994, p. 323-331.

PALMER S.A., A.J. CLAPHAM, P. ROSE, F.O. FREITAS, B.D. OWEN, D. BERESFORD-JONES, J.D. MOORE, J.L. KITCHEN et R.G. ALLABY, "Archaeogenomic Evidence of Punctuated Genome Evolution in *Gossypium*", *Molecular biology and evolution* 29(8), 2012, p. 2031-2038.

PANER, H., "The Hamdab Dam Project. Preliminary Report of Results from Work in the Fourth Cataract Region, 1996-1997", *GAMAR* 1, 1998, p. 115-32.

PANER, H., "Archaeological Survey on the Right Bank of the Nile Between Kareima and Abu Hamed : a Brief overview", *SudNub* 7, 2003, p. 15-20.

PANER, H., *The Gdansk Archaeological Museum Expedition. Ten Years in Sudan, Exhibition in the Sudan National Museum*, Khartoum, Pelpin Ed., 2005.

PANER, H. et Z. BORCOWSKI, "Gdansk Archaeological Museum Expedition (GAME). Report on the 2002 season", *GAMAR* 3, 2005, p. 203-226.

PANER, H. et Z. BORCOWSKI, "Gdansk Archaeological Museum Expedition. A Summary of Eight Seasons' Work at the Fourth Cataract", *GAMAR* 4, 2005, p. 89-115.

PANER, H., A. PUDLO, et Z. BORCOWSKI, "Funerary Customs in the GAME Fourth Cataract Concession in the Light of Radiocarbon Analysis", *in Between the Cataracts, Part 2.2*, 2010, p. 181-186.

PARANI, M., "Defining Personal Space: Dress and accessories in Late Antiquity", *in* L. LAVAN, E. SWIFT et T. PUTZEYS (éds.), *Objects in Context, Objects in Use, Late Antiquity Archaeology* 5, 2007, p. 497-530.

PARCA, M., "The Textile Industry in Egypt in the Greek and Roman Periods", *in* E.D. MAGUIRE (éd.), *Weaving from Roman, Byzantine and Islamic Egypt, The Rich Life and the Dance*, University of Illinois, 1999, p. 20-26.

PARKER PEARSON, M., *The Archaeaology of Death and Burial*, Texas A.&M. University Press, 2000.

PARLASCA, K., "A Painted Egyptian Mummy Shroud of the Roman Period", *Archaeology* 16/4, 1963, p. 264-268.

PARLASCA, K., *Mumienportrats und verwandte Denkmäler*, Wiesbaden, 1966.

PASQUALI, M.I., "On the Religious and Symbolic Meaning of Amphibian Representations", *in Between the Cataracts, Part 2.2*, 2010, p. 587-592.

PAYNE, J., "Excavations of the Late Kushite and Medieval Settlement on Umm Muri", *SudNub* 9, 2005, p. 9-13.

PEARSALL, D.M., *Paleoethnobotany, a handbook of Procedures*, Academic Press, London, 1989.

PEET, T.E., "The so-called Ramesses girdle", *JEA* 19, 1933, p. 143-149.

PELLICIER, M., et M. LLONGUERAS, *Las necropolis meroiticas del Grupo X, y cristianas de Nag el Arab (Argin, Sudan), Comite Español de la UNESCO Para Nubia, Memorias de la Misión Arqueológica* 5, Madrid, 1965.

PELLING, R.E., "Garamantian Agriculture and its significance in a Wider North African Context: The evidence of the Plant Remains from the Fazzan Project", *Journal of North African Studie*s 10.3-4, 2005, p. 397-411.

PELLING, R.E., *Agriculture and Trade amongst the Garamantes: 3000 years of archaeobotanical data from the Sahara and its margins*, PhD Dissertation, Institute of Archaeology, UCL, London, 2007.

PERESSINOTTO, D., B. MAUREILLE, Y. LECOINTE, et F. GEUS, « Reconstitution de gestes funéraires, le linceul de la tombe 176 de la nécropole Nord de l'île de Saï (Province du Nord, Soudan) », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris* 13 (1-2), 2001.

PETRIE, W.M.F., *Tools and Weapons as Illustrated by the Egyptian collection in University College,* Londres, 1917.

PETRIE, W.M.F., *Objects of Daily Use, Egyptian Archaeology and Egyptian Research Account* 42, Londres, 1927.

PEYRONEL, L., "Spinning and Weaving at Tell Mardikh-Elba (Syria): Some Observations on Spindle-Whorls and Loom-Weights from the Bronze and Iron Age", *in Ancient Textiles, production, craft and society,* 2007, 26-35.

PFISTER, D., et D. FLAMM, "Costume civil", *in* A. ATIYA (éd.), *The Coptic Encyclopedia, Vol. 2*, Macmillan and Co., New York, 1991, p. 641-649.

PFISTER, R., "Les textiles du tombeau de Toutankhamon", *Revue des Arts Asiatiques* 11, 1937, p. 207-218.

PFISTER, R., *Textiles de Palmyre*, Éditions d'Art et d'Histoire, Paris, 1934.

PFISTER, R., *Nouveaux Textiles de Palmyre: Découverts par le Service des Antiquités du Haut-Commissariat de la République Fançaise dans la nécropole de Palmyre*, Paris, 1937.

PFISTER, R., *Textiles de Palmyre: Découverts par le Service des Antiquités du Haut-Commissariat de la République Fançaise dans la nécropole de Palmyre*, Paris, 1940.

Pharaons Noirs, 2007.
Pharaons Noirs, Sur la piste des Quarante Jours, catalogue de l'exposition du Musée Royal de Mariemont, 2007.

PHILLIPS, J., "Preliminary Analysis of 'Mat'- and 'Basket'- Impressed Ceramics From the Southern Dongola Reach Survey", *in Between the Cataracts, Part 2.2,* 2010, p. 227-236.

PHILLIPSON, D.W., *African Archaeology*, Cambridge, 3ème edition, 2005.

PHILLIPSON, D.W., *Foundations of an African Civilisation. Aksum and the Northern Horn, 1000 BC-AD 1300*, Addis Ababa University Press, 2014.

PICTON, J. et J. MACK, *African textiles: looms, weaving and design*, The British Museum Press, Londres, 1979.

PLINE LE VIEUX, *The Natural History,* Edition et Traduction anglaise : J. Bostock et H.T. Riley. [e-book] www.perseus.tufts.edu

PLUMLEY, J.M., "Qasr Ibrim", *JEA* 52, 1966, p. 9-12.

PLUMLEy, J.M., "Qasr Ibrim 1966", *JEA* 53, 1967, p. 3-5.

PLUMLEY, J.M., "Qasr Ibrim 1969", *JEA* 56, 1970, p. 12-18.

PLUMLEY, J.M., "Qasr Ibrim 1974", *JEA* 61, 1975, p. 5-27.

PLUMLEY, J.M., et W.A. ADAMS, "Qasr Ibrim 1972", *JEA* 60, 1974, p. 212-238.

PLUMLEY, J.M., ADAMS, W.Y., et E. CROWFOOT, "Qasr Ibrim 1976", *JEA* 63, 1977, p. 29-47.

PRÉAUX, C., "Sur les communications de l'Éthiopie avec l'Égypte hellénistique", *CdE* 27 (53), 1952, p. 257-281.

PRITCHARD, F., “Soft-furnishing textiles from the Egypt Exploration Fund season at Antinoupolis, 1913-14”, *BMSAES* 21, p. 45-61.

PRITCHARD, F., *Clothing Culture: Dress in Egypt in the First Millennium AD: Clothing from Egypt in the Collection of the Whitworth Art Gallery, The University of Manchester,* catalogue de l'exposition, Manchester, 2006.

PRITCHARD, M.E., *A short dictionary of weaving*, Allen&Unwin, Londres, 1954.

PUTZEYS, T., “Domestic Space in Late Antiquity”, *in* L. LAVAN et E. SWIFT (éds.), *Objects in Context, Objects in Use, Late Antique Archaeology* 5, 2007, p. 49-62.

PUTZEYS, T., et L. LAVAN, “Commercial Space in Late Antiquity”, *in* L. LAVAN et E. SWIFT (éds.), *Objects in Context, Objects in Use, Late Antique Archaeology* 5, 2007, p. 81-109.

PUTZEYS, T., et L. LAVAN, «Cloth Workshop », *in* L. LAVAN, E. SWIFT et T. PUTZEYS (éds.), *Objects in Context, Objects in Use, Late Antiquity Archaeology* 5, 2007, p. 81-109.

PYKE, G., “The Fragmentary Wall Plaster”, *in* P. ROSE et D.N. EDWARDS, *The Meroitic Temple Complex at Qasr Ibrim*, EES, Londres, 2007.

QUAEGEBEUR, J., « Dieu égyptien, roi méroïtique ou empereur romain ? (A propos de la stèle M. Rosenberg) », *in Hommages à Jean Leclant,* 1994, p. 333-349.

RANDALL-MACIVER, D., et C.L. WOOLEY, *Areika, Eckley B. Coxe Junior Expedition to Nubia, vol. 1*, Philadelphie, 1909.

RAST-EICHER, A., “De la fouille à l'étude : la matière organique dans les tombes”, *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 187-193.

Recent Research in Kushite History, 1999.
WELSBY, D. (éd.), *Recent Research in Kushite History and Archaeology, Proceedings of the 8th International Conference for Meroitic studies, British Museum Occasional Paper* 131, Londres, 1999

REINOLD, J., et P. LENOBLE, “Franco-Sudanese Excavations : El Kadada 1985-1987. the Historical Periods”, *NA* 29, 1987, p. 61-62.

REISNER, G.A., *The Archaeological Survey of Nubia, Report for 1907-1908, 2 vols.*, Le Caire, 1910.

REISNER, G.A., *The Archaeological Survey of Nubia, Report for 1908-1909, 2 vols.*, Le Caire, 1911.

REISNER, G.A., *Excavations at Kerma, Part I-III, Harvard African Studies* 5, Cambridge, 1923.

REISNER, G.A., *Excavations at Kerma, Part IV-V, Harvard African Studies* 6, Cambridge, 1923.

REM
LECLANT, J., *et al., Répertoire d’épigraphie méroïtique : corpus des inscriptions publiées*, 3 vols., Académie des Inscriptions et Belles Lettres, De Boccard, Paris, 2000.

REINOLD, J., et SALAH EL-DIN MOHAMED AHMED, “Rescue Survey and Excavations in the Region of Ariab (Eastern Desert) 1996-1998. A Preliminary Note”, *Kush* 19, 2008, p. 67-86.

RIGGS, C., “Roman Period Mummy Masks from Deir el-Bahri”, *JEA* 86, 2000, p. 121-144.

RIGGS, C., “Facing the Dead : Recent Research on the Funerary Art of Ptolemaic and Roman Egypt”, *American Journal of Archaeology* 106/1, 2002, p. 85-101.

RIGGS, C., “The Egyptian Funerary Tradition at Thebes in the Roman Period”, *in* N. STRUDWICK et J.H. TAYLOR (éds.), *The Theban Necropolis, Past, Present and Future*, British Museum Press, Londres, 2003, p. 189-201.

RIGGS, C., “Archaism and Artistic Sources in Roman Egypt. The Coffins of the Soter Family and the Temple of Deir el-Medina”, *BIFAO* 106, 2006, p. 315-332.

RIGGS, C., *The Beautiful Burial in Roman Egypt. Art, Identity and Funerary Religion*, Oxford, 2006.

RIGGS, C., “Lions, Pylons, and Feet: a Small-scale Linen Shroud in the Bolton Museum of Art Gallery”, *JEA* 95, 2009, p. 249-254.

RIGGS, C., *Unwrapping Ancient Egypt: the shroud, the sacred and the sacred*, Bloomsbury, Londres – New York, 2014.

RIGGS, C., et M.A. STADLER, “A Roman Shroud and its Demotic Inscriptions in the Museum of Fine Arts, Boston”, *JARCE* 40, 2003, p. 69-87.

RILLY, C., “Les inscriptions d'offrandes funéraires : une première clé vers la compréhension du méroïtique”, *RdE* 54, 2003, p. 175-182.

RILLY, C., « Les textes méroïtiques de l'île de Saï », *Kush* 19, 2008, p. 139-178.

RILLY, C., et V. FRANCIGNY, « Excavations at Sedeinga. A New Start », *SudNub* 14, 2010, p. 62-68.

RILLY, C., et V. FRANCIGNY, “The Late Meroitic Cemetery at Sedeinga. Campaign 2010”, *SudNub 1*5, 2011, p. 72-79.

RISBERG, C., “Production in a Sacred Place”, *TOPOI* 8, 1998, p. 671-679.

ROBB, J., “Burial Treatment as Transformations of Bodily Ideology”, *in* N. LANERI (éd.), *Performing Death. Social Analyses of Funerary Traditions in the Ancient Near East and Mediterranean*, Oriental Institute of Chicago, 2007, p. 189-208.

ROBERT, J.-N., *De Rome à la Chine, sur la route de la soie au temps des Césars*, Paris, 1993.

ROBERTSON, J.H., et E.M. HILL, “Two Traditions or One ? New Interpretation of the Hand-made/Wheel-made Ceramics from Meroe”, *in Recent Research in Kushite History*, 1999, p. 321-329.

ROBERTSON, J.H., et E.M. HILL, « The Meroitic pottery Industry », *in* P.L. SHINNIE et J.R. ANDERSON, *The Capital of Kush II, Meroë Excavations 1973-1984, Meroitica* 20, Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, 2004, p. 109-136.

ROBINS, G., *Women in Ancient Egypt*, Cambridge, 1993.

RICHARDSON, S., “Death and Dismemberment in Mesopotamia : Discorporation between the Body and Body Politic”, *in* N. LANERI (éd.), *Performing Death. Social Analyses of Funerary Traditions in the Ancient Near East and Mediterranean*, Oriental Institute of Chicago, 2007, p. 287-298.

ROACH, M.E., et J. BUBOLZ-EICHER, “The Language of Personal Adornment”, *in* J. CORDWELL et R.A. SCHWARZ (éds.), *The Fabrics of Culture*, 1979, p. 7-21.

RODZIEWICZ, D., *Early Roman Industries on Elephantine, Elephantine* 27, *Archäologische Veröffentlichungen* 107, Mayence, 2005.

RONDOT, V., « Le *Qore* Amanakhareqerem et son temple à Amon à el-Hassa, *in* V. RONDOT et N. DEXTREIT (éds.), *Kerma et Meroe. Cinq conférences d'archéologie soudanaise*, Khartoum, 2006, p. 41-47.

RONDOT, V., « Les dieux de Méroé », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 189-201.

RONDOT, V., « L’empereur et le petit prince. Les deux colosses d'Argo. Iconographie, symbolique et datation », *in* V. RONDOT *et al.* (éds), *La plume et la pioche*, Paris, 2011, p. 413-440.

RONDOT, V., « El-Hassa : un temple à Amon dans l’île de Méroé au 1er siècle de notre ère », *CRAIBL* 2012 (I), p. 167-182.

RONDOT, V., F. ALPI, et F. VILLENEUVE (éds.), *Hommages à Patrice Lenoble*, PUPS, Paris, 2011.

ROOIJAKKERS, T., "Unraveling Beni Hassan: Textile Production in the Beni Hassan Tomb Paintings", *ATN* 41, 2005, p. 2-13.

ROSE, P., "The SARS Excavations at Gabati, central Sudan, 1994-1995. B. Preliminary Observations on the Meroitic and Post-Meroitic Pottery", *SARSN* 8, 1995, p. 16-23.

ROSE, P., "Excavations at Qasr Ibrim, Qasr Ibrim 1998", *SudNub* 4, 2000, p. 2-4.

ROSE, P., "Early Settlement at Qasr Ibrim", *in Between the Cataracts, Part 2.2*, 2010, p. 195-209.

ROSE, P., et D.N. EDWARDS, *The Meroitic Temple Complex at Qasr Ibrim*, EES, Londres, 2007.

ROTH, H.L., *Ancient Egyptian and Greek Looms, Bankfield Museum Note* n°12 (2nd serie), Halifax, 1931.

ROWLEY-CONWY, P., "The Camel in the Nile Valley: new Radiocarbon Accelerator (AMS) dates from Qasr Ibrim", *JEA* 74, 1988, p. 245-48.

ROWLEY-CONWY, P., "Nubia AD 0-550 and the "Islamic" Agricultural Revolution: Preliminary Botanical Evidence from Qasr Ibrim, Egyptian Nubia", *ANM* 3, 1989, p. 131-138.

RUSSMANN, E.R., *The Representation of the King in the XXVth Dynasty*, Bruxelles, 1974.

RUTSCHOWSCAYA, M.-H., *Catalogue des bois de l'Égypte copte*, Paris, 1986.

RUTSCHOWSCAYA, M.-H., *Coptic Fabrics*, 1990.

RUTSCHOWSCAYA, M.-H., "Textiles, Coptic, Types of Fibers", *Coptic Encyclopedia* 7, 1991, p. 2210-2218

RUTSCHOWSCAYA, M.-H., *Le châle de Sabine, chef-d'œuvre de l'art copte*, Étude d'égyptologie 4, Soleb Ed., Paris, 2004.

RYDER, M.L., *Sheep and Man*, Duckworth, London, 1983.

RYDER, M.L., "Sheep", *in* I.L. MASON (éd.), *Evolution of domesticated animals*, Longman, Londres, 1984, p. 63-85.

RYDER, M.L., "Skin, Hair and Cloth remains from the ancient Kerma Civilization of northern Sudan", *JAS* 11, 1984, p. 477-482.

RYDER, M.L., " Sheepskin from ancient Kerma, northern Sudan", *OJA* 6(3), 1987, p. 369-380.

SACKO-AUTISSIER, A., « Le thème de l'ennemi vaincu dans l'art méroïtique», *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 182-185.

SACKO-AUTISSIER, A., «Ouad ben Naga inconnu : quelques objets en faïence du palais royal », *in* V. RONDOT, F. ALPI, et F. VILLENEUVE (éds.), *La pioche et la plume, Hommages à Patrice Lenoble*, PUPS, Paris, 2011, p. 359-375.

SALAH EL-DIN MOHAMED AHMED, "The Napato-Meroitic Remains at Kerma", *SudNub* 3, 1999, p. 39-46.

SALAH EL-DIN MOHAMED AHMED, "A Meroitic Temple at the Site of Doukki Gel (Kerma) : A Preliminary Report (Seasons 1996-97, 1997-98, 1998-99)", *in Nubian Studies 1998*, p. 205-213.

SALAH EL-DIN MOHAMED AHMED., "A short 'training campaign' at Abu Erteila. 7-27 December 2003", *in* V. RONDOT *et al.* (éds), *La plume et la pioche*, Paris, 2011, p. 283-293.

SALAH OMER EL-SADDIG., "Relations Between the Meroitic Kingdom and the Mediterranean World (490 BC – 350 AD)", *Kush* 18, 2003, p. 109-131.

SAMBIN, C., “Les deux crocodiles de Coptos”, *in* W. CLARYSSE, A. SCHOORS, et H. WILLEMS, *Egyptian Religion. The Last Thousand Years. Studies Dedicated to the Memory of Jan Quaegebeur*, OLA 84-85, Louvain, 1998, p. 404-411.

SANIDAS, G.M., “Les activités textiles dans les villes grecques aux époques hellénistiques et romaines ; questions d’espace et d'économie”, *in* C. ALFARO *et al.* (éds.), *Textiles y tintes en la ciudad antigua, Purpureae Vestes III*,Valence, 2011, p. 31-40.

SAUNERON, S., *Rituel de l'embaumement, Pap. Boulak III, Pap. Louvre 5.1158*, Le Caire, 1952.

SÄVE-SODERBERGH, T., *Late Nubian Cemeteries, SJE* 6, Arlöv, 1982.

SCANLON, G.T., “Excavation at Kasr el-Wizz: A preliminary report. II”, *JEA* 58, 1972, p. 7-42.

SCHEIBNER, T., “New Investigations into the Water Supply at Musawwarat es-Sufra: results from the 2002 season”, *SudNub* 7, 2007, p. 71-80.

SCHICK, T., “6000 years old textiles from the Cave of the Warrior, Judean Desert”, *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 15-22.

SCHIFF-GIORGINI, M., “Première campagnes de fouilles à Sedeinga (1963-1964)”, *Kush* 13, 1965, p. 112-130.

SCHIFF-GIORGINI, M., “Sedeinga (1964-1965)”, *Kush* 14, 1966, p. 244-261.

SCHIFF-GIORGINI, M., *Soleb, II., Les Nécropoles*, Florence, 1971.

SCHIFF-GIORGINI, M., « Soleb-Sedeinga. résumé des travaux de la mission pendant les trois campagnes automne 1965-printemps 1969 », *Kush* 15, 1973, p. 251-268.

SCHIFFER, M.B., *Formation Processes of the Archaeological Record*, University of New Mexico Press, Albuquerque, 1987.

SCHEID, J., *The Craft of Zeus: Myths of Weaving and Fabric*, Harvard University Press, Cambridge, 1996.

SCHICK, T., “6000 years old textiles from the Cave of the Warrior, Judean Desert”, *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 15-22.

SCHIEK, A.P., “A Late Roman Painting of an Egyptian Officer and the Layers of its Perception. On the Relation Between Images and Textile Finds”, *in* M.L.B. NOSH (éd.), *Wearing the Cloak: Dressing the Soldier in Roman Times, Ancient Textiles Series*, 2012, p. 85-108.

SCHLABOW, K., *Textilefunde der Eisenzeit in Norddeutschland*, Wachhlotz, Neumünster, 1976.

SCHMIDT-COLINET, A., STAUFFER, A., et K. AL-ASAAD, *Die Textilien aus Palmyra. Neue und alte Funde*, 2000.

SCHNEIDER, J., “The Anthropology of Cloth”, *Annual Review of Anthropology* 16, 1987, p. 409-48.

SCHRENK, S., (éd.), *Textiles in Situ: their find spots in Egypt and neighboring countries in the 1st Millennium CE.*, University of Michigan, 2006.

SCHWARZ, R.A., “Uncovering the Secret Vice: Towards an Anthropology of Clothing and Adornment”, *in* J. CORDWELL et R.A. SCHWARZ (éds.), *The Fabrics of Culture*, 1979, p. 23-45.

SCHWEITZER, A., « L'évolution stylistique et iconographique des parures de cartonnage d'Akhmîm du début de l'époque ptolémaïque à l'époque romaine », *BIFAO* 98, 1998, p. 325-352.

SCHWEITZER, A., «Les parures de cartonnage des momies d'une nécropole d'Ismant el-Kharab », in C.A. HOPE et G.E. BOWEN, *Dakhleh Oasis Project : Preliminary Reports on the 1994-1995 to 1998-1999 Field Seasons*, Oxford et Oakville, 2002, p. 269-276.

SCOTT, D.A., M. DENNIS, N. KHANDEKAR, J. KEENEY, D. CARSON, et L.S. DOOD, "An Egyptian Cartonnage of the Graeco-Roman Period: Examination and Discoveries", *Studies in Conservation* 48/1, 2003, p. 41-56.

SCOTT, D.A., L.S. DODD, J. FURIHATA, S. TANIMOTO, J. KEENEY, M.R. SHILLING, et E. COWAN, « An Ancient Egyptian Cartonnage Broad Collar : Technical Examination of Pigments and Binding Media », *Studies in Conservation* 49/3, 2003, p. 177-192.

SEBESTA, J.L., et L. BONFANTE (éds.), *The World of Roman Costume*, University of Wisconsin Press, 1994.

SEGUENNY, E., « Quelques éléments de la religion populaire du Soudan ancien », *Meroitica* 7, 1984, p. 149-155.

SEGUENNY, E., « L'influence de l'Égypte gréco-romaine sur la religion méroïtique : témoignage des objets d'art mineur », *in* M. KRAUSE (éds.), *Nubische Studien*, Mayence sur le Rhin, 1986, p. 171-177.

SEGUENNY, E., « Méroé et les oasis du désert occidental », *Meroitica* 10, 1989, p. 863-867.

SELEM, M.A.M., et S. ABD AL-KHALEK (éds.), *Egyptian Textiles Museum*, Ministry of Culture, Supreme Council of Antiquities, Le Caire, 2007.

SENIOR, L.M., "Gender and Craft Innovation: Proposal of a Model", *in* M. DONALD et L. HURCOMBE (éds.), *Gender and material Culture in Archaeological perspective*, MacMillan Press, Londres, 2000, p. 71-84.

SHAMIR, O., "Loomweights from Masada", *in* J. AVIRAM, G. FOERSTER, et E. NETZER (éds.), *The Yigael Excavations 1963-1964: Final Reports, Masada* 4, Jerusalem, 1994, p. 265-282.

SHAMIR, O., "Tunics from Kasr al-Yahud", *in* L. CLELAND, M., HARLOW, et L.J. LLEWELLYN-JONES (éds.), *The Clothed Body in the Ancient World*, 2005, p. 162-168.

SHAMIR, O., "Textiles from the 1st Century CE in Jerusalem – a Preliminary Report", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 77-80.

SHAW, I., "Master of the Road : Quarrying and communications Networks in Egypt and Nubia", *in* B. MATHIEU, D. MEEKS et M. WISA (éds.), *L'apport de l'Égypte à l'histoire des techniques, méthodes, chronologie et comparaisons*, *BibÉtud* 142, IFAO, 2006, p. 253-266.

SHEFFER, A., H. GRANGER-TAYLOR, "Textiles from Masada – A Preliminary Selection", *in* J. AVIRAM, G. FOERSTER, et E. NETZER (éds.), *The Yigael Excavations 1963-1964: Final Reports, Masada* 4, Jerusalem, 1994, p. 149-255.

SHERRATT, A., "Plough and pastoralism: aspects of the secondary products revolution", *in* I. HODDER, G. ISAAC et N. HAMMOND (éds.), *Pattern of the Past: Studies in Honour of David Clarke*, Cambridge, 1981, p. 261-305.

SHERRATT, A., "The secondary exploitation of animals in the old world", *World Archaeology* 15, 1983, p. 90-104.

SHERRATT, A., "Reviving the grand narrative: archaeology and long-term change", *Journal of European Archaeology* 3, 1995, p. 1-32.

SHERRATT, A., " Cash-crop before cash: organic consumables and trade", *in* C. GOSDEN et J. HATHER (éds.), *The Prehistory of Food. Appetites for Change*, Routledge, Londres, 1999, p. 13-34.

SHINNIE, P.L., "Excavations at Tanqasi, 1953", *Kush* 2, 1954, p. 66-85.

SHINNIE, P.L., *Meroe, A Civilization of the Sudan*, Londres, 1967.

SHINNIE, P.L., "Trade Routes in the Ancient Sudan. 3,000 BC – AD 350", *in* V.W. DAVIES (éd.), *Egypt and Africa*, 1991, p. 49-53.

SHINNIE, P.L., “Meroe and its Society”, *MittSAG* 9, 1999, p. 13-15.

SHINNIE, P.L. et J.R. ANDERSON, *The Capital of Kush II, Meroë Excavations 1973-1984, Meroitica* 20, Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, 2004.

SHINNIE, P.L. et R. BRADLEY, *The Capital of Kush I, Meroe Excavations 1965-1972, Meroitica* 4, Akademie-Verlag, Berlin, 1980.

SHINNIE, P.L., et R. BRADLEY, “The Murals from the Augustus Temple, Meroe”, *in* W.K. SIMPSON et W.M. DAVIS (éds.), *Studies in Ancient Egypt, the Aegean, and the Sudan, Essays in Honor of Dows Dunham*, Boston, 1981, p. 167-172.

SIDEBOTHAM, S.E., “Ports of the Red Sea and the Arabia-India Trade”, *in* V. BEGLEY et R.D. DE PUMA (éds.), *Rome and India: The Ancient Red Sea Trade*, University of Wisconsin Press Madison, 1991, p. 12-38.

SIDEBOTHAM, S.E., “Romans and Arabs in the Red Sea”, *TOPOI* 6/2, 1996, p. 785-797

SIDEBOTHAM, S.E., “Norther Red Sea Ports and Their Networks in the Late Roman/Byzantine Period”, *in* M. MUNDELL MANGO (éd.), *Byzantine Trade, 4th-12th Centuries: the Archaeology of Local, Regional, and International Exchange*, Farnham, 2009, p. 329-352.

SIDEBOTHAM, S.E., et W.Z. WENDRICH (éds.), *Berenike 96: Reports of the Excavations at Berenike (Egyptian Red Sea Coast) and the survey of the Eastern Desert*, Leiden, 1998, p. 253-264.

SIDEBOTHAM, S.E., et W.Z. WENDRICH (éds.), *Berenike 98: Reports of the Excavations at Berenike (Egyptian Red Sea Coast) and the survey of the Eastern Desert*, Leiden, 2000, p. 305-310.

SIGUOIRT, J., et A. CORSIEZ, « L'occupation post-méroïtique de l'île de Saï. État des lieux et perspectives », *CRIPEL* 29, 2012, p. 213-252.

SIEVERTSEN, U., “Civil Architecture in the Empire of Kush and the Royal City of Meroe”, *ANM* 9, 2002, p. 163- 181.

SIMPSON, W.K., “Toshka-Armina 1962. the Pennsylvania-Yale Archaeological Expedition to Nubia”, *in Campagne Internationale de l’UNESCO pour la sauvegarde des monuments de Nubie. Fouilles en Nubie (1961-1963)*, Le Caire, 1967, p. 169-183.

SIRAGUSA, A., “Maritime Study on North- and southbound Trade: the Red Sea Harbours”, *in* A. HUDECZ et M. PETRIK (éds.), *Commerce and economy in Ancient Egypt, Proceedings of the 3rd International Congress for Young Egyptologists, Budapest, BAR International Series* 2131, Oxford, 2010, p. 135-141.

SKINNER, L., “A visit to a traditional leather tannery in central Sudan”, *SudNub* 11, 2007, p. 125-126.

SMITH, H.S., et L.L. GIDDY, “Nubia and Dakhla oasis”, *in* F. GEUS et F. THILL (éds.), *Mélanges offerts à Jean Vercoutter*, Paris, 1985, p. 317-330.

SMITH, L.M.V., “The SARS Survey along the Omdurman-Gabolab Road 1997 : Interim Report on the Pottery and Small Finds”, *Kush* 18, 2003, p. 131-156.

SMITH, S.T., “The University of California. Dongola Reach Expedition. West Bank Reconnaissance Survey, 1997-1998”, *Kush* 18, 2003, p. 157-172.

SMITH, S.T., *Wretched Kush, Ethnic Identities and Boundaries in Egypt's Nubian Empire*, Londres, 2003.

SMITH, W., *Archaeological Investigation of agriculture at Tell el-Amarna, EES Excavation memoir* 70, Londres, 2003.

SORDI, M.N., “Gebel Barkal: New Excavation in B2200”, *in Between the Cataracts, Part 2.2*, 2010, p. 181-186.

SØRENSEN, M.L.S., “The construction of gender through appearance”, *in* D. WALDE et N.D. WILLOWS (éds.), *The Archaeology of Gender. Proceedings of the 22nd Annual Chacamool Conference*, Calgary, 1991, p. 121-29.

SØRENSEN, M.L.S., *Gender Archaeology*, Polity Press, Cambridge, 2000.

SØRENSEN, M.L.S., “Gender, things, and Material Culture', *in* S. MILLEDGE NELSON (éd.), *Women in Antiquity, Theoretical Approaches to Gender and Archaeology*, Plymouth, 2007, p. 75-105.

Soudan, Royaumes sur le Nil, 1997.
Soudan, Royaumes sur le Nil, catalogue de l'exposition de l'Institut du Monde Arabe, Paris, Flammarion, 1997.

SPERBER, D., “Objects of Trade between Palestine and Egypt in Roman Time”, *Journal of the Economic and Social History of the Orient* 19.2, 1976, p. 113-147.

SPRAGUE, R., *Burial Terminology, a Guide for Researchers*, Alta Mira Press, Oxford, 2005.

SPRING, C. et J. HUDSON, *North African Textiles*, The British Museum Press, London, 1995.

STADLER, M.A., “Funerary Religion. The final phase of an Egyptian tradition”, *in* C. RIGGS (éd.), *The Oxford Handbook of Roman Egypt*, Oxford, 2012, p. 383-397.

STAERMOSE NIELSEN, K.-H., “A Preliminary Classification of Shapes of Loomweights used on the Warp-weighted Loom”, *ATN* 35, 2002, p. 11-3.

STAERMOSE NIELSEN, K.-H., “A Preliminary Classification of Shapes of Loomweights”, *in* F. PRITCHARD et J.-P. WILD (éds.), *Northern Archaeological Textiles, NESAT* VII, Oxbow books, Oxford, 2005, p. 129-135.

STAUDIGEL, O., “Tablet-weaving and the technique if the Rameses girdle”, *Bulletin du CIETA* 41-42, 1975, p. 71- 100.

STAUFFER, A., *Textiles d’Égypte de la collection Bouvier, Antiquité tardive, période copte, premiers temps de l’Islam*, Fribourg, 1991.

STAUFFER, A., *Textiles of Late Antiquity*,Metropolitan Museum of Arts, New York,1995.

STAUFFER, A., “Cartoons for weavers from Greco-Roman Egypt”, *in* D.M. BAILEY (éd.), *Archaeological Research in Roman Egypt, Journal of Roman Archaeology Supplement* 19, 1996, p. 223-230.

STAUFFER, A., “The textiles from Palmyra : technical analyses and their evidence for archaeological research”, *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 247-252.

STEMLER, A.B., “Origins of plant domestication in the Sahara and the Nile Valley”, *in* M.A.J. WILLIAMS et H. FAURE (éds.), *The Sahara and the Nile – Quaternary environments and prehistoric occupation in northern Africa*, Rotterdam, 1980, p. 503-26.

STEINDORFF, G., *Aniba I*, Hambourg, 1935.

STROUHAL, E., *Wadi Qitna and Kalabsha-South. Late Roman-Early Byzantine Tumuli Cemeteries in Egyptian Nubia, I. Archaeology*, Prague, 1984.

STROUHAL, E., “The physical anthropology of the Meroitic area”, *Meroitica* 6, 1982, p. 237-264.

STROUHAL, E., “Archaeological Character of some X-group Sites of the Dodecaschoinos”, *in* M. KRAUSE (éd.), *Nubische Studien*, 1986, p. 187-190.

STROUHAL, E., “Paleodemography of Kush”, *Meroitica* 15, 1999, p. 323-365.

SWEITZER, A., "Les parures de cartonnage des momies d'une nécropole d'Ismant el-Kharab", *in* C.A. HOPE et G.E. BOWEN (éds.), *Dakhleh Oasis Project : Preliminary Reports on the 1994-1995 to 1998-1999 Field Seasons*, Oxford, 2002, p. 269-276.

SWIFT, E., "Decorated Vessels: the Function of Decoration in Late Antiquity", *in* L. LAVAN et E. SWIFT (éds.), *Objects in Context, Objects in Use, Late Antique Archaeology* 5, 2007, p. 385-409.

SWIFT, E., *Style and Function in Roman Decoration: Living with Objects and Interiors*, Farnham, 2009.

TAYLOR, J.H., *Death and the Afterlife in Ancient Egypt*, the University of Chicago Press, Chicago, 2001.

TAYLOR, J.H., "Patterns of colouring on ancient Egyptian coffins from the new Kingdom to the Twenty-sixth Dynasty: an overview", *in* V.W. DAVIES (éd.), *Colour and Painting in Ancient Egypt*, British Museum press, Londres, 2001, p. 164-181.

Textiles in Situ, 2006.
S. SCHRENK, (éd.), *Textiles in situ: their find spots in Egypt and neighboring countries in the 1st Millennium CE.*, University of Michigan, 2006

THABIT, T.H., "The Discovery of a Meroitic Child's Grave in Khartoum", *SNRec* 30, 1946, p. 112-113.

THANHEISER, U., WALTER, J., et C.A., HOPE, "Roman Agriculture and Gardening in Egypt as seen from Kellis", *in* C.A. HOPE et A.J. MILLS, (éds), *Dakhleh Oasis Project: Preliminary Reports on the 1994-1995 and 1998-1999 Field Seasons*, 2002, p. 299-310.

THOMAS, T.K., *Textiles from Medieval Egypt, A.D. 300-1500*, Carnegie Museum of Natural History,1990.

THOMAS, T.K., *Late Antique Egyptian Funerary Sculpture. Images for this World and the Next*, Princeton, 2000.

THOMAS, T.K., *Textiles from Karanis, Egypt in the Kelsey Museum of Archaeology: Artifacts of Everyday Life*, Kelsey Museum, 2001.

THOMAS, T.K., "Costume, fashion and taste in late antique Egypt: "decorative devices" from the textile collection in the Kelsey Museum", *Bulletin, the University of Michigan Museums of Art and Archaeology* 12, 1997-2000, p. 89-101.

THOMAS, T.K., "Understanding Objects", *in* E. SEARS et T.K. THOMAS (éds.), *Reading Medieval Images: The Art Historian and the Object*, University of Michigan Press, Ann Arbor, 2002, p. 9-15.

THOMAS, T.K., "The Medium Matters: Reading the Remains of a Late Antique Textile", *in* E. SEARS et T.K. THOMAS (éds.), *Reading Medieval Images: The Art Historian and the Object*, 2002, University of Michigan Press, Ann Arbor, p. 39-49.

THOMAS, T.K., "Coptic and Byzantine Textiles Found in Egypt: Corpora, Collections, and Scholarly Perspectives", *in* R.S. BAGNALL (éd.), *Egypt and the Byzantine World*, Cambridge, 2007, p. 137-162.

THOMPSON, D., *Coptic textiles in the Brooklyn Museum*, New York,1971.

THOMPSON, R., "Testing leathers and related materials", *in* M. KITE et R. THOMPSON (éd.), *Conservation of Leather and Related Material*, Elsevier, 2006, p. 58-65.

Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive, 2004.
CAILLET, J.-P., et J.-M. CARRIE (éds.), *Tissus et vêtements dans l'Antiquité tardive, Actes du colloque de l'Association pour l'Antiquité tardive, Lyon, 2003, Antiquité Tardive* 12, Brepols, 2004.

TOMANDL, H., „Die Thronuntersätze vom amuntempel in Meroe und Jebel Barkal. Ein ikonograohischer Vergleich", *Varia Aegyptiaca* 2, 1986, p. 63-72.

TÖRÖK, L., "A Special group of Meroitic Property Marks from the 1st to 2nd Centuries A.D.", *MNL* 10, 1972, p. 35-44.

TÖRÖK, L., “Abdallah Nirqi 1964 : The Finds from the excavation of the Hungarian Mission 1”, *AAASH* 27, 1975, p. 120-152

TÖRÖK, L., “Abdallah Nirqi 1964 : The Pottery Finds of the Settlements”, *AAASH* 27, 1975, p. 353-494.

TÖRÖK, L., “Inquiries into the Administration of Meroitic Nubia: I-II”, *Orientalia* 46, 1977, p. 34-50.

TÖRÖK, L., “Two Meroitic Studies: The Meroitic chamber in Philae and the Administration of Nubia in the 1st to 3rd Centuries A.D.”, *Oikumene* 2, 1978, p. 217-237.

TÖRÖK, L., *Economic Offices and Officials in Meroitic Nubia (A Study in territorial Administration of the Late Meroitic Kingdom), Studia Aegyptiaca* 5, Budapest, 1979.

TÖRÖK, L., “To the History of the Dodekaschoinos Between ca 250 BC and 298 AD”, *ZÄS* 107, 1980, p. 76-86.

TÖRÖK, L., “Economy in the empire of Kush: A review of the written evidence”, *ZÄS* 111, 1984, p. 45-69.

TÖRÖK, L., “The Chronology of the Qustul and Ballana Cemeteries”, *in* M. KRAUSE (éds.), *Nubische Studien*, 1986, p. 191-197.

TÖRÖK, L., *The Royal Crowns of Kush, A Study in Middle Nile Valley Regalia and Iconography in the 1st Millennia B.C. and A.D., BAR* S338, Oxford, 1987.

TÖRÖK, L., “Meroitic Painted Pottery : Problems of Chronology and Style”, *BzS* 2, 1987, p. 75-106.

TÖRÖK, L., “The Historical Background: Meroe, North and South”, *in* T. HÄGG (éd.), *Nubian Culture, Past and Present*, Almqvist & Wiskell International, Stockolm, 1987, p. 139-229.

TÖRÖK, L., *Late Antique Nubia, History and Archaeology of the Southern Neighbor of Egypt in the 4th - 6th c. A.D., ANTAEUS* 16, Budapest, 1988.

TÖRÖK, L., “Kush and the external world”, *Meroitica* 10, 1988, p. 49-215.

TÖRÖK, L., “Meroitic art – information and illusions”, *Meroitica* 10, 1988, p. 535-548.

TÖRÖK, L., “The Costume of the Ruler in Meroe: Remark on its origins and significance”, *ANM* 4, 1990, p. 151-202.

TÖRÖK, L. “Iconography and Mentality: Three Remarks on the Kushite Way of Thinking”, *in* V.W. DAVIES (éd.), *Egypt and Africa*, 1991, p. 195-204.

TÖRÖK, L., “Upper Egyptian Pottery Wares with Hellenistic Decoration and their Impact on Meroitic Vase Painting”, *in Hommages à Jean Leclant*, 1994, p. 377-387.

TÖRÖK, L. (éd.), *Meroe City, an Ancient African Capital, John Garstang's excavations in the Sudan*, vol. I-II, *EES occasional publications* 12, Londres, 1997.

TÖRÖK, L., *The Kingdom of Kush. Handbook of the Napato-Meroitic civilization*, Brill, Leiden, 1997.

TÖRÖK, L., “Sacred Landscapes, Historical Identity and Memory: Aspects of Napatan and Meroitic Urban Architecture, *in Nubian Studies 1998*, p. 157-175.

TÖRÖK, L., “Kinship and Decorum : (Re-)constructing the Meroitic Elite”, *MittSAG* 13, 2002, p. 60-84.

TÖRÖK, L., *The Image of the Ordered World in Ancient Nubian Art, The Construction of the ancient Kushite Mind, 800 BC – 300 AD, PdÄ* 18, Leyde, 2002.

TÖRÖK, L., *Transfigurations of Hellenism, Aspects of Late Antique Art in Egypt AD 250-700*, Brill, Leiden-Boston, 2005.

TÖRÖK, L., “Hellenistic goods and ideas in Meroe”, *in Acta Nubica*, 2006, p. 467-473.

TÖRÖK, L., *Between Two Worlds, The Frontier Region between Ancient Nubia and Egypt 3700 BC – AD 500*, Brill, Leiden-Boston, 2009.

TÖRÖK, L., "From Chiefdom to "Segmentary State". Meroitic Studies: a Personal View", *in Between the Cataracts, Part 2.2*, 2010, p. 149-177.

TÖRÖK, L., « La royauté méroïtique », *in Méroé, Un empire sur le Nil*, 2010, p. 165-172.

TÖRÖK, L., "From El Hobagi to Ballana and Back", *in* V. RONDOT *et al.* (éds), *La plume et la pioche*, Paris, 2011, p. 515-530.

TÖRÖK, L., *Hellenizing Art in Ancient Nubia and its Egyptian Models. 300 BC – AD 250. Study in "Acculturation"*, Brill, Leide, 2011.

TOTHILL, J.D. (ed.), *Agriculture in the Sudan*, Oxford, 1948.

TRAUNECKER, C., « La revanche du crocodile de Coptos », *in Mélanges Adolphe Gutbub*, Montpellier, 1984, p. 219-229.

TRAUNECKER, C., « L'étole diaconale copte et ses antécédents », *Cahiers de la Bibliothèque Copte* 3, Louvain-Paris, 1986, p. 93-110.

TRAUNECKER, C., *Coptos, hommes et dieux sur le parvis de Geb, OLA* 43, Louvain, 1992.

TRIGGER, B.G., *History and Settlement in Lower Nubia, Yale University Publications in Anthropology* 69, New-Haven, 1965.

TRIGGER, B.G., *The Late Nubian Settlement at Armina West*, Publication of the Pennsylvania-Yale Expedition to Egypt n° 2, Peabody Museum, Newhaven-Philadelphia, 1967.

TRIGGER, B.G., "The Royal Tombs at Qustul and Ballana and their Meroitic Antecedents", *JEA* 55, 1969, p. 117-128.

TRIGGER, B.G., "Land and Trade as Patterns in Sudanese History", *in* M.A. LIVERONI, A., PALMIERI et R. PERONI (éds.), *Studi di Paletnologia in Onore di Salvatore M. Puglisi*, Rome, 1985, p. 465-475.

TRILLING, J., *The Roman Heritage – Textiles from Egypt and the Eastern Mediterranean*, 300-600, The Textile Museum, Washington D.C., 1982.

TRILLING, J., *The Language of Ornament*, Thames & Hudson, Londres, 2001.

TRILLING, J., *Ornament: a Modern Perspective*, University of Washington Press, Seattle, 2003.

TRINKL, E., "Artifacts Related to Preparation of Wool and Textile Processing Found Inside the Terrace Houses of Ephesus, Turkey", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 81-86.

TRINQUIER, J., « L'Éthiopie vue de Grèce et de Rome aux époques hellénistique et romaine", *in Pharaons Noirs*, 2007, p.217- 244.

TROJANOWICZ, M., J. ORSKA-GAWRYŚ, I. SUROWIEC, B. SZOSTEK, K. URBANIAK-WALCZAK, J. KEHL, et M. WRÓBEL, "Chromatographic Investigation of dyes Extracted from Coptic Textiles from the National Museum in Warsaw", *Studies in Conservation* 49.2, 2004, p. 115-130.

TSOURINAKI, S., "Looped-pile Textiles in the Benaki Museum (Athens)", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 143-149.

TZACHILI, I., "Weaving at Akrotiri, Thera: Defining Cloth-Making Activities as Social Process in a Late Bronze Age Aegean Town", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 190-196.

UCKO, P.J. et G.W. DIMBLEBY, *The Domestication and Exploitation of Plants and Animals*, Duckworth, London, 1969.

VAN DER VEEN, M., “Trade and Diet at roman and Medieval Quseir al-Qadim, Egypt. A Preliminary Report”, *in* K. NEUMANN, A. BUTLER et S. KAHLHEBER (éds.), *Food, Fuel and Fields, Progress in African Archaeobotany*, 2003, p. 197-206.

VAN ROOIJ, E.H.C. et G.M. VOGELSANG-EASTWWOD, “The Pharaonic Textile”, *in* P.P.M. VAN'T HOOFT, M.J. RAVEN, E.H.C. VAN ROOIJ et G.M. VOGELSANG-EASTWWOD, *Pharaonic and early Medieval Egyptian Textiles*, Collections of the National Museum of Antiquities at Leiden VIII, Leiden, 1994.

VAN STRYDONCK, M., A. DE MOOR, et D. BENAZET, “C14 dating compared to art historical dating of Roman and Coptic textiles from Egypt”, *Radiocarbon* 46.1, 2004, p. 231-244.

VANTINI, G., *Oriental Sources concerning Nubia*, Heidelberg et Varsovie, 1975.

VELDMEIJER, A.J., “The Cordage”, *in* S.E. SIDEBOTHAM et W.Z. WENDRICH (éds.), *Berenike 96: Reports of the Excavations at Berenike (Egyptian Red Sea Coast) and the survey of the Eastern Desert*, Leiden, 1998, p. 237-252.

VELDMEIJER, A.J., “Studies of Ancient Egyptian footwear. Technological aspects. Part V. Fiber shoes from Qasr Ibrim”, *in Between the Cataracts, Part 2.1*, 2010 p. 299-309.

VELDMEIJER, A.J., et J. BOURRIAU, “*The carrier nets from a burial at Qurna*”, *JEA* 95, 2009, p. 209-222.

VERCOUTTER, J., “Excavations at Saï (1955-1957). A preliminary report”, *Kush* 6, 1958, p. 144-169.

VERCOUTTER, J., “Un palais des Candaces contemporain d'Auguste”, *Syria* 39, 1962, p. 263-299.

VERCOUTTER, J., « Excavations at Aksha (1961-1962) », *Kush* 11, 1963, p. 131-140.

VERCOUTTER, J., « La tombe méroïtique S.A.S.2.T.1. de Saï », *CRIPEL* 5, 1979, p. 210-236.

VERCOUTTER, J., L. LECLANT, F.M. SNOWDEN, et J. DESANGES, *The Image of the Black in Western Art, I. From the Pharaohs to the Fall of the Roman Empire*, New York, 1976.

VERCOUTTER, J., “The iconography of the Black in Ancient Egypt: from the beginnings to the twenty-fifth dynasty”, *in* J. VERCOUTTER *et al.*, *The Image of the Black in Western Art*, 1976, p. 33-88.

VERCOUTTER, J., « Saï », *in* B. GRATIEN et F. LE SAOUT (éds.), *Nubie, Les cultures antiques du Soudan*, Lille, 1994, p. 160-164.

VERHECKEN-LAMMENS, C., “Two Coptic wool tunics in the collection of the Abegg-Stiftung : a detailed analysis of the weave techniques used”, *Riggisberg Berichte* 2, 1994, p. 73-103.

VERHECKEN-LAMMENS, C., “Linen furnishing textiles with pile in the collection of Katoen Natie”, *in* A. DE MOOR et C. FLUCK (éds.), *Clothing the house : Furnishing Textiles of the First Millennium AD from Egypt and Neighboring Countries*, 2010, p. 133-143.

VERWERS, G.J., « The Survey from Faras to Gezira Gabarosa », *Kush* 10, 1962, p. 19-33.

VILA, A., *Aksha II, le cimetière méroïtique d'Aksha*, Paris, 1967.

VILA, A., « Les masques funéraires », in J. VERCOUTTER (éd.), *Mirgissa III, Les Nécropoles*, Paris, 1976, p. 151-3003.

VILA, A., « Les tombes napatéennes "sans mobilier" », *MNL* 20, 1980, p. 29-41.

VILA, A., *Le district de Mograkka (Est et Ouest), le district de Kosha (Est et Ouest)*, *PAVN* 4, Paris, 1976.

VILA, A., *Le district de Ginis, Est et Ouest*, *PAVN* 5, Paris, 1977.

VILA, A., *L'île d'Arnyatta, le distrcit d'Abri et le distrcit de Tabaj*, *PAVN* 9, Paris, 1978.

VILA, A., *La nécropole de Missiminia. I: Les sépultures napatéennes*, *PAVN* 12, Paris, 1980.

VILA, A., *La nécropole de Missiminia. II : Les sépultures méroïtiques*, *PAVN* 13, Paris, 1982.

VILA, A., *La nécropole de Missiminia. III : Les sépultures ballanéennes*, *PAVN* 14, Paris, 1984.

VILA, A., « Analyse des sépultures péri-Napatéennes à Abri », *Meroitica* 6, 1982, p. 105-122.

VINCENTELLI, I., "Recent Excavations in the Napatan Cemetery of Hillat el Arab", *CRIPEL* 17/2, 1995, p. 119-127.

VINCENTELLI, I., "Some Remarks on Burials Customs at Hillat el-Arab", *in Recent Research in Kushite History*, 1999, p. 45-53.

VINCENTELLI, I., "Clay sealings from Jebel Barkal (Sudan)", *CRIPEL* 22, 2001, p. 71-75.

VINCENTELLI, I., "Tomb 19 in the Cemetery of Hillat el-Arab", *ANM* 10, 2006, p. 221-232.

VINCENTELLI, I., "Napatan cemeteries : the case of Hillat el Arab*", in Acta Nubica*, 2006, p. 163-170.

VOGELSANG-EASTWOOD, G., "The textiles", *in* D. WHITCOMB et J. JOHNSON (éds.), *Quseir al-Qadim, 1980*, Malibu, 1982, p. 285-293.

VOGELSANG-EASTWOOD, G., *Patterns for Ancient Egyptian Clothing*, Leiden, 1992.

VOGELSANG-EASTWOOD, G., *The Production of Linen in Pharaonic Egypt*, Leiden, 1992.

VOGELSANG-EASTWOOD, G., *Pharaonic Egyptian Clothing*, Brill, Leiden, 1993.

VOGELSANG-EASTWOOD, G., *Die Kleider des Pharaos : die Verwendung von Stoffen im Alten Ägypten*, Hannovre- Amsterdam, 1995.

VOGELSANG-EASTWOOD, G., "Textiles", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, Cambridge, 2000, p. 268-298.

VOGELSANG-EASTWOOD, G., "Textiles", *in* K. GRZYMSKI et J. ANDERSON, *Hambukol Excavations 1986-1989, SSEA Publication* XVI, Mississauga, 2001, p. 79-83.

WALKER, S.E.C., "Mummy Portraits in their Roman Context", *in* M.L. BERBRIER (éd.), *Portraits and Masks, burial customs in Roman Egypt*, British Museum Press, Londres, 1997, p. 1-8.

WALSH, R.P.D., "Climate, hydrology, and water resources", *in* G.M. CRAIG (éd.), *The Agriculture of the Sudan*, Oxford Science Publications, Oxford University Press, Oxford, 1991, p. 19-53.

WALTON, P. et G. EASTWOOD, *A brief guide to the cataloguing of archaeological textiles*, Institute of Archaeology Publications, London, 1988.

WATSON, A.M., " The Rise and Spread of Old World Cotton", *in* V. GERVERS (éd.), *Studies in Textile History, in Memory of H.B. Burnham*, Royal Ontario Museum, Toronto, 1977, p. 355-369.

WEIGALL, A.E.P., *A Report on the Antiquities of Lower Nubia*, Oxford, 1907.

WEITZMANN, K., "Byzantine and early medieval antiquities in the Dumbarton Oaks collection", *in* M.C. ROSS, *Catalogue of the Byzantine and Early Medieval Antiquities in the Dumbarton Oaks Collection, vol. III, Ivories and Steatites, The Dumbarton Oaks Research Library and Collections*, Washington D.C., 1972, p. 5-7, pl. 1.

WELSBY, D.A., *The Kingdom of Kush, the Napatan and Meroitic Empires*, The British Museum Press, London, 1996.

WELSBY, D.A., "Roman military Installations along the Nile south of the first Cataract", *ANM* 8, 1998, p. 157-77.

WELSBY, D.A., *Soba II. Renewed excavations within the metropolis of the kingdom of Alwa in central Sudan*, British Institute in Eastern Africa Memoir 15, British Museum Press, 1998.

WELSBY, D.A., "Meroitic Soba", *Meroitica* 15, 1999, p. 663-677.

WELSBY, D.A., *Life on the Desert Edge. Seven Thousand Years of Settlement in the Northern Dongola Reach, 2 vols.*, Londres, 2001.

WELSBY, D.A., *The Medieval Kingdoms of Nubia. Pagans, Christians and Muslims along the Middle Nile*, British Museum Press, Londres, 2002.

WELSBY, D.A., *Survey above the Fourth Nile Cataract*, SARS publication 10, London, 2003.

WELSBY, D.A., "The Amri to Kirkeban Survey : the 2001-2002 Season", *SudNub* 7, 2003, p. 26-32.

WELSBY, D.A., "The SARS Amri to Kirkeban Survey. Excavations at the Pyramid, Site 4-F-71", *SudNub* 8, 2004, p. 2-3.

WELSBY, D.A., "Survey and excavations in the vicinity of ed-Doma (AKSE) and ed-Tereif (AKSCW), 2006-2007", *SudNub* 11, 2007, p. 15-20.

WELSBY, D.A., et J.R. ANDERSON, *Sudan Ancient Treasures*, catalogue de l'exposition du British Museum, British Museum Press, Londres, 2004.

WELSBY, D.A., et C.M. DANIELS, S*oba, Archaeological research at a medieval capital on the Blue Nile*, British Institute in Eastern Africa Memoir 12, British Museum Press, 1991.

WELSBY, D.A., et I. WELSBY-SJÖSTRÖM, "Post-Meroitic Cow Burial at the Fourth Nile Cataract", *in* V. RONDOT *et al.* (éds), *La plume et la pioche*, Paris, 2011, p. 465-480.

WEINER, A.B., et J. SCHNEIDER, *Cloth and Human Experience*, Washington et Londres, 1991.

WENDEL, J.F., "Cotton", *in* J. SMARTT et N.W. SIMMONDS (éds.), *Evolution of Crop Plants*, 2nd edition, Longman, London, 1995, p. 358-66.

WENDRICH, W.Z., "The Romano-Egyptian Site of Berenike", *ATN* 18-19, 1994, p. 15.

WENDRICH, W.Z., "Recording the 1990 Qasr Ibrim Basketry: A Matter of Edging", *in* C. BONNET (éd.), *Etudes Nubiennes, vol.II, Actes du VIIe Congrès International d'Etudes Nubiennes*, 1994, p. 205-7.

WENDRICH, W.Z., *Who is afraid of basketry ?, a guide to recording basketry and cordage for archaeologist and ethnographers*, CNWS, Leiden Universtity, Leide, 1994.

WENDRICH, W.Z., "Basketry and Matting", *in* S.E. SIDEBOTHAM et W.Z. WENDRICH (éds.), *Berenike 96: Reports of the Excavations at Berenike (Egyptian Red Sea Coast) and the survey of the Eastern Desert*, Leiden, 1998, p. 253-264.

WENDRICH, W.Z., "Basketry and Matting", *in* S.E. SIDEBOTHAM, et W.Z. WENDRICH (éds.), *Berenike 97: Reports of the Excavations at Berenike (Egyptian Red Sea Coast) and the survey of the Eastern Desert*, Leiden, 1999, p. 277-284.

WENDRICH, W.Z., "Basketry and Matting", *in* S.E. SIDEBOTHAM, et W.Z. WENDRICH (éds.), *Berenike 98: Reports of the Excavations at Berenike (Egyptian Red Sea Coast) and the survey of the Eastern Desert*, Leiden, 2000, p. 227-250.

WENDRICH, W.Z., "Basketry", *in* P.T. NICHOLSON et I. SHAW, *Ancient Egyptian Materials and Technology*, Cambridge University Press, Cambridge, 2001, p. 254-267.

WENDRICH, W.Z., et A.J. VELDMEIJER, "Cordage and basketry", *in* S.E. SIDEBOTHAM et W.Z. WENDRICH (éds.), *Berenike 95: Reports of the Excavations at Berenike (Egyptian Red Sea Coast) and the survey of the Eastern Desert*, Leiden, 1996, p. 257-267.

WENIG, S., *Africa in Antiquity II. The Arts of Ancient Nubia and the Sudan. The Catalogue*, Brooklyn, 1978.

WHITEHEAD, G.O., et F. ADDISON, "Meroitic remains", *SNR* 9, 1926, p. 51-67.

WHITTAKER, C.R., "Late Roman trade and traders", *in* P. GARNSEY, K. HOPKINS, et C.R. WHITTAKER (éds.), *Trade in the Ancient Economy*, London, 1983, p. 163-180.

WHITTAKER, D., "Le commerce romain avec l'Inde et la prise de décision économique", *TOPOI* 10, 2000, p. 261- 288.

WICKENS, G.E., "Natural vegetation", *in* G.M. CRAIG (éd.), *The Agriculture of the Sudan*, Oxford Science Publications, Oxford University Press, Oxford, 1994, p. 54-66.

WILD, F.C., "The Webbing from Berenike: a Classification", *ATN* 34, 2002, p. 9-15.

WILD, F.C., "Sails, Sacking and Packing: Textiles from the first Century Rubbish Dump at Berenike, Egypt", *in Purpureae Vestes I, Actas des 1 Symposium Internacional Sobre Textiles y Tintes del Mediterráneo en época romana*, Valence, 2004, p. 61-67.

WILD, F.C., "Qasr Ibrim: a correction", *ATN* 49, 2009, p. 19.

WILD, F.C., "Fringes and aprons – Meroitic clothing : an update from Qasr Ibrim", *in* A. DE MOOR et C. FLUCK (éds.), *Dress Accessories of the 1st Millennium AD from Egypt*, Lanoo, Tielt, 2011, p. 110-119.

WILD, J.P., *Textile Manufacture in the Northern Roman Provinces*, Cambridge, 1970.

WILD, J.P., "The Roman Horizontal Loom", *American Journal of Archaeology* 91, 1987, p. 459-471.

WILD, J.P., *Textiles in Archaeology*, Shire publications, Princes Risborough, 1988.

WILD, J.P., "An Introduction to Archaeological Textiles Studies", *in* S. O'CONNOR et M.M. BROOKS (éds.), *Archaeological Textiles, Proceedings of the Conference Textiles for the Archaeological Conservator, Institute for conservation occasional paper* n°10, 1990, p. 3-4.

WILD, J.P., "Tunic n°4219: an archaeological and historical perspective", *Riggisberger Berichte* 2, 1994, p. 9- 36.

WILD, J.P., "Cotton in Roman Egypt: Some Problems of Origins", *Al-Rafidan* 18, 1997, p. 287-298.

WILD, J.P., "Textile Manufacture: a rural craft ?", *in* M. POLFER (éd.), *Artisanat et productions artisanales en milieu rural dans les provinces du Nord-Ouest de l'Empire Romain, Monographie Instrumentum* 9, Montagnac, 1999, p. 29-37.

WILD, J.P., "Textile Production and Trade in Roman Literature and Written Sources", *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 209-213.

WILD, J.P., "The Textile Industries of Roman Britain", *Britannia* 33, 2002, p. 1-42.

WILD, J.P., "General Introduction", *in* D. JENKINS (éd.), *The Cambridge History of Western Textiles*, Cambridge, 2003, p. 9-29.

WILD, J.P., "Anatolia and the Levant in the Neolithic and Chalcolithic periods, c.8000-3500/3300 BC", *in* D. JENKINS (éd.), *The Cambridge History of Western Textiles*, Cambridge, 2003, p. 39-43.

WILD, J.P., "Anatolia and the Levant in the Bronze Age, c.3500-1100 BC", *in* D. JENKINS (éd.), *The Cambridge History of Western Textiles*, Cambridge, 2003, p. 43-47.

WILD, J.P., "The Romans in the West, 600 BC – AD 400", *in* D.J. JENKINS (éd.), *The Cambridge history of Western textiles*, Cambridge, 2003, p. 77-93.

WILD, J.P., "The Eastern Mediterranean, 323 BC – AD 350", *in* D.J. JENKINS (éd.), *The Cambridge history of Western textiles*, Cambridge, 2003, p. 102-117.

WILD, J.P., "Facts, Figures and Guesswork in the Roman Textile Industry", *in* L. BENDER JØRGENSEN, J. BANCK-BURGESS et A. RAST-EICHER (éds.), *Textilien aus Archäologie und Geschichte. Festschrift für Klaus Tidow*, Neumünster, 2003, p. 37-45.

WILD, J.P., "The Roman Textile Industry: Problems, but Progress", *in Purpureae Vestes I, Actas des 1 Symposium Internacional Sobre Textiles y Tintes del Mediterráneo en época romana*, Valence, 2004, p. 23-27.

WILD, J.P., "Rome and India: early Indian Cotton Textiles from Berenike, rEd sea Coast of Egypt", *in* R. BARNES (éd.), *Textiles in Indian Ocean Societies*, Londres, 2005.

WILD, J.P., "Berenike: Archaeological Textiles in Context", *in Textiles in Situ*, 2006, p.175-184.

WILD, J.P., "Methodological Introduction", *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 1-6.

WILD, J.P. et F.C. WILD, "The Textiles", *in* S.E. SIDEBOTHAM et W.Z. WENDRICH (éds.), *Berenike 95: Reports of the Excavations at Berenike (Egyptian Red Sea Coast) and the survey of the Eastern Desert*, Leiden, 1996, p. 245-256.

WILD, J.P. et F.C. WILD, "The Textiles", *in* S.E. SIDEBOTHAM et W.Z. WENDRICH (éds.), *Berenike 96: Reports of the Excavations at Berenike (Egyptian Red Sea Coast) and the survey of the Eastern Desert*, Leiden, 1998, p. 221-236.

WILD, J.P. et F.C. WILD, "The Textiles", *in* S.E. SIDEBOTHAM et W.Z. WENDRICH (éds.), *Berenike 98: Reports of the Excavations at Berenike (Egyptian Red Sea Coast) and the survey of the Eastern Desert*, Leiden, 2000, p. 251-274.

WILD, J.P. et F.C. WILD, "Berenike 2001", *ATN* 33, 2001, p. 17-19.

WILD, J.P. et F.C. WILD, "Sails from the Roman Port at Berenike, Egypt", *The International Journal of Nautical Archaeology* 30.2, 2001, p. 211-220.

WILD, J.P. et F.C. WILD, "Qasr Ibrim: Study Season 2005", *ATN* 43, 2006, p. 16-19.

WILD, J.P. et F.C. WILD, "Cotton: the New Wool Qasr Ibrim Study Season 2008", *ATN* 46, 2008, p. 3-6.

WILD, J.P. et F.C. WILD, "Qasr Ibrim: Study Season 2009", *ATN* 49, 2009, p. 16-18.

WILD, J.P., WILD, F.C. et A.J. CLAPHAM, "Irrigation and the Spread of Cotton Growing in Roman Times", *ATN* 44, 2007, p. 16-18.

WILD, J.P., WILD, F.C. et A.J. CLAPHAM, "Roman cotton revisited", *in* C. ALFARO et L. KARALI (éds.), *Purpurae vestes: il symposium internacional sobre textiles y tintes des Mediterraneo en el mundi antiguo*, Valence, 2008, p. 145-149.

WILD, J.-P., et L. BENDER JØRGENSEN, "Clothes from the Roman Empire: Barbarians and Romans", in L. BENDER JØRGENSEN, M. BENTE et E. MUNKSGAARD (éds.), *Archaeological Textiles, Reports from the Second NESAT Symposium, NESAT* II, Institut Archéologique, Copenhague, 1988, p. 65-98.

WILDUNG, D., "L'image des Nubiens dans l'art égyptiens", *in Soudan, Royaumes sur le Nil*, 1997, p. 144-157.

WILDUNG, D., "La culture méroïtique tardive", *in Soudan, Royaumes sur le Nil*, 1997, p. 382-289.

WILKINSON, R.H., *Symbol and Magic in Egyptian Art*, Thames and Hudson, London, 1994.

WILLEMS, H., et W. CLARYSSE (éd.), *Les Empereurs du Nil, catalogue de l'exposition du Musée Gallo-Romain de Tongres*, Peeters éds., 2000.

WILLIAMS, B.B., “A Chronology of Meroitic Occupation Below the Fourth Cataract”, *JARCE* 22, 1985, p. 149-195.

WILLIAMS, B.B., *C-Group, Pan grave, and Kerma Remains at Adindan Cemeteries T, K, U, and J, OINE* V, The Oriental Institute of the University of Chicago, 1983.

WILLIAMS, B.B., *Twenty-Fith Dynasty and Napatan Remains at Qustul: Cemeteris W and V, OINE* VII, The Oriental Institute of the University of Chicago, 1990.

WILLIAMS, B.B., *Meroitic Remains from Qustul, cemetery Q, Ballana, cemetery B and a Ballana settlement, OINE* VIII, *vol. 1-2*, The Oriental Institute of the University of Chicago, 1991.

WILLOUGHBY, P.R., “Human Origins and the Sexual Division of Labour: an Archaeological Perspective”, *in* D. WALDE et N.D. WILLOWS (éds.), *The Archaeology of Gender. Proceedings of the 22nd Annual Chacamool Conference*, Calgary, 1991, p. 284-290.

WILSON, A., “Timgad and textile Production”, *in* D.J. MATTINGLY et J. SALMON (éds.), *Economies Beyond Agriculture in the Classical World*, Routledge, Londres-New York, 2001, p. 271-296.

WILSON, A., “Archaeological Evidence for Textile Production and Dyeing in Roman Africa”, *in Purpureae Vestes I, Actas des 1 Symposium Internacional Sobre Textiles y Tintes del Mediterráneo en época romana*, Valence, 2004, p. 155-164.

WILSON, L.M., *Ancient Textiles from Egypt in the University of Michigan*, Ann Arbor, 1933.

WILSON, L.M., *The Clothing of the Ancient Romans*, Baltimore, 1938.

WINCOTT HECKETT, E., “Clothing Patters as Constructs of the Human Mind: Establishment and continuity”, *in Ancient Textiles, production, craft and society*, 2007, p. 208-214.

WINTER, J.G. et H.C. YOUTIE, “Cotton in Greaco-Roman Egypt”, *The American Journal of Philology* 65, 1944, p. 249-258.

WIPSZYCKA, E., *L'industrie textile dans l'Égypte romaine*, 1965.

WIPSZYCKA, E., “Textiles, Coptic, Organization of Production”, *Coptic Encyclopedia* 7, 1991, p. 2218-2221.

WISSEMAN, S., et W. WILLIAMS, “Why Study Artifacts? An Interdisciplinary Approach”, *in* S. WISSEMAN et W. WILLIAMS (éds.), *Ancient technologies and Archaeological Materials*, Gordon&Breach Science Publishers, 1994, p. 3-16.

WHITEHEAD, G.O., et F. ADDISON, “Meroitic Remains”, *SNR* 9, 1926, p. 51-56.

WOLF, P., “Recent Fieldwork at Mussawarat es-Sufra”, *SudNub* 1, 1997, p. 20-29.

WOLF, P., “Steps Towards the Interpretations of the Great Enclosure of Mussawarat es-Sufra”, *in Nubian Studies 1998*, 1999, p. 436-445.

WOLF, P., “Die Ausgrabungen in Hamadab bei Meroe. Erste Kampagne, Frühjahr 2001”, *MittSAG* 13, 2002, p. 92-104.

WOLF, P., “Die Ausgrabungen in Hamadab bei Meroe. Zweite Kampagne, Frühjahr 2002”, *MittSAG* 13, 2003, p. 105-111.

WOLF, P., “The SARS Anglo-German Expedition at the Fourth Cataract of the Nile : The 2003/04 Season”, *SudNub* 8, 2004, p. 17-26.

WOLF, P., “Temples in the Meroitic South – Some aspects of typology, cult and function”, *in Acta Nubica*, 2006, p. 239-261.

WOLF, P. et U. NOWOTNICK, “The Second Season of the SARS Anglo-German Expedition to the Fourth Cataract », *SudNub* 9, 2005, p. 23-31.

WOLF, P. et U. NOWOTNICK, “Hamadab – A Meroitic Urban Settlement, Excavations 2001-2003”, *ANM* 10, 2006, p. 257-272.

WOLF, P. et U. NOWOTNICK, “The Third season of the SARS Anglo-German Expedition to the Fourth Cataract of the Nile”, *SudNub* 10, 2006, p. 20-32.

WOLF, P. et U. NOWOTNICK, « Hamadab, une zone urbaine méroïtique », *Dossier d'Archéologie hors série* 18, 2010, p. 26-31.

WOOLLEY, C.L., *Karanog. The Town, Eckley B. Coxe Junior Expedition to Nubia, vol. 3 et 4*, University Museum, Philadelphie, 1910.

WOOLLEY, C.L. et D.R. MACIVER, *Karanog: The Romano-Nubian cemetery, Eckley B. Coxe Junior Expedition to Nubia, vol. 4*, University Museum, Philadelphia, 1910.

YADIN, Y., *The Finds from the Bar-Kokhba Period in the Cave of Letters*, Jerusalem, 1963.

YELLIN, J.W., *The Role and Iconography of Anubis in Meroitic Religion*, thèse de doctorat non-publiée, Brandeis University, 1978.

YELLIN, J.W., “Abaton style milk libation at Meroe”, *Meroitica* 6, 1982, p. 151-155.

YELLIN, J.W., “The Role of Anubis in Meroitic Religion”, *in* J.M. PLUMLEY (éd.), *Nubian Studies, Proceeding of the Symposium for Nubian Studies, Cambridge 1978*, Aris & Phillips, 1982.

YELLIN, J.W., “The decorated pyramid chapels of Meroe and meroitic funerary religion”, *Meroitica* 12, 1990.

YELLIN, J.W., “Egyptian Religion and its ongoing impact on the foundation of the Napatan state”, *CRIPEL* 17/1, 1995 p. 243-263.

YELLIN , J.W., “Meroitic Funerary Religion”, *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt* (ANRW), II, 18, 5, De Gruyter, Berlin, 1995, p. 2869-2892.

YELLIN, J.W., « La transition entre le Napatéen tardif et l'époque méroïtique d'après les recherches sur la nécropole royale sud de Méroé », *BSFE* 174, 2009, p. 8-28.

YOUNG, A., “Representations of Cloth Vendors and the Cloth trade on Funerary Reliefs in Roman Gaul and Italy”, *in Archéologie des textiles*, 2000, p. 215-233.

YVANEZ, E., « Les textiles des nécropoles méroïtiques de Saï », *CRIPEL* 29, 2012, p. 331-344.

ŽABKAR, L.V., A*pedemak Lion god of Meroe, A Study in Egyptian-Meroitic Syncretism*, Warminster, 1975.

ŽABKAR, L.V., et J.J. ŽABKAR, « Semna South, preliminary report », *JARCE* 19, 1983, p. 7-50.

ZOHARY, D. et M. HOPF, *Domestication of Plants in the Old World. The origin and spread of cultived plants in west Asia , Europe and the Nile Valley (3rd edition)*, Oxford University Press, Oxford, 2000.

ZURAWSKI, B., “The Cemeteries of Dongola. A Preliminary Report”, *CRIPEL* 17/2, 1997, p. 195-209.

ZURAWSKI, B., “The Monastery on kom H in Old Dongola. The monk's graves”, *Nubica et Aethiopia* IV-V, 1999, p. 201-253.

ZURAWSKI, B., *Southern Dongola Reach Survey I. Survey and Excavations between Old Dongola and ez-Zuma, Nubia II*, Varsovie, 2003.

ZURAWSKI, B., “Nubian mortuary complex of the Christian Period”, *in Acta Nubica*, 2006, p. 171-188.

ZURAWSKI, B., “Shemkhiya 2006-2007, from Archaeology to History”, *CRIPEL Supplement* 7, 2008, p. 143-160.